

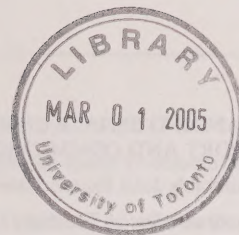


3 1761 11650366 5



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116503665>



First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004

Première session de la
trente-huitième législature, 2004

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Transport and Communications

Transports et des communications

Chair:

The Honourable JOAN FRASER

Présidente :

L'honorable JOAN FRASER

Thursday, October 7, 2004

Thursday, October 21, 2004 (in camera)

Wednesday, November 3, 2004 (in camera)

Tuesday, November 16, 2004

Wednesday, November 17, 2004

Le jeudi 7 octobre 2004

Le jeudi 21 octobre 2004 (à huis clos)

Le mercredi 3 novembre 2004 (à huis clos)

Le mardi 16 novembre 2004

Le mercredi 17 novembre 2004

Issue No. 1

Fascicule n° 1

Organizational meeting, future business of the committee,
consideration of draft budgets

La réunion d'organisation, les travaux futurs du comité,
l'étude de projets de budgets

and

et

First, second, third
and fourth meetings on:

Première, deuxième, troisième
et quatrième réunions concernant :

The current state of Canadian media industries

L'état actuel des industries de médias canadiennes

INCLUDING:

Y COMPRIS :

THE FIRST REPORT OF THE COMMITTEE

LE PREMIER RAPPORT DU COMITÉ

(Expenses of the Committee incurred during
the Third Session of the Thirty-seventh Parliament)

(Dépenses du comité encourues au cours
de la troisième session de la trente-septième législature)

THE SECOND REPORT OF THE COMMITTEE

LE DEUXIÈME RAPPORT DU COMITÉ

(2004-05 Budget — study of the Canadian media)

(Le budget 2004-2005 — l'étude des médias canadiens)

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS :

(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON TRANSPORT AND COMMUNICATIONS

The Honourable Joan Fraser, *Chair*

The Honourable David Tkachuk, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

* Austin, P.C. (or Rompkey, P.C.) Baker, P.C. Carney, P.C. Chaput Eyton Johnson	* Kinsella (or Stratton) LaPierre Merchant Munson Phalen Trenholme Counsell
---	---

* *Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator LeBreton substituted for that of the Honourable Senator Carney, P.C. (*October 7, 2004*).

The name of the Honourable Carney, P.C., substituted for that of the Honourable Senator LeBreton (*October 7, 2004*).

The name of the Honourable Senator Gill was removed (*October 25, 2004*).

The name of the Honourable Senator Chaput was added (*October 26, 2004*).

The name of the Honourable Senator Forrestall substituted for that of the Honourable Senator Johnson (*November 3, 2004*).

The name of the Honourable Senator Johnson substituted for that of the Honourable Senator Forrestall (*November 4, 2004*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES TRANSPORTS ET DES COMMUNICATIONS

Présidente : L'honorable Joan Fraser

Vice-président : L'honorable David Tkachuk
et

Les honorables sénateurs :

* Austin, C.P. (ou Rompkey, C.P.) Baker, C.P. Carney, C.P. Chaput Eyton Johnson	* Kinsella (ou Stratton) LaPierre Merchant Munson Phalen Trenholme Counsell
---	---

* *Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur LeBreton substitué à celui de l'honorable sénateur Carney, C.P. (*le 7 octobre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Carney, C.P. substitué à celui de l'honorable sénateur LeBreton (*le 7 octobre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Gill est enlevé (*le 25 octobre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Chaput est ajouté (*le 26 octobre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Forrestall substitué à celui de l'honorable sénateur Johnson (*le 3 novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Johnson substitué à celui de l'honorable sénateur Forrestall (*le 4 novembre 2004*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate* of Tuesday, October 19, 2004:

The Honourable Senator Tkachuk for the Honourable Senator Fraser moved, seconded by the Honourable Senator LeBreton:

That the Standing Senate Committee on Transport and Communications be authorized to examine and report on the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights, and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto;

That the committee submit its final report to the Senate no later than Friday, June 17, 2005; and

That the papers and evidence received and taken on the subject and the work accomplished during the First and Second Sessions of the Thirty-seventh Parliament be referred to the Committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 19 octobre 2004 :

L'honorable sénateur Tkachuk, au nom de l'honorable sénateur Fraser, propose, appuyé par l'honorable sénateur LeBreton,

Que le Comité sénatorial permanent des transports et des communications soit autorisé à examiner, pour en faire rapport, l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergeants au sein de ces industries; le rôle, les droits, et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries;

Que le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard le vendredi 17 juin 2005; et

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus sur la question par le Comité au cours des première et deuxième sessions de la trente-septième législature soient déferés au Comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Thursday, October 7, 2004

(1)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 10:34 a.m., in room 160-S, Centre Block, for the purpose of organization.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fraser, Gill, Kinsella, LaPierre, LeBreton, Merchant, Phalen, Tkachuk, and Trenholme Counsell (9).

In attendance: Allison Padova and Terrence Thomas, Research Analysts, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

The committee proceeded to organize pursuant to rule 88.

The Clerk of the Committee presided over the election of the Chair.

The Honourable Senator Tkachuk moved that the Honourable Senator Fraser do take the Chair of the Committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Fraser took the Chair.

The Honourable Senator Phalen moved that the Honourable Senator Tkachuk be Deputy Chair of the Committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Tkachuk moved:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of the Chair, the Deputy Chair, and one other member of the committee, to be designated after the usual consultation; and

That the Subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses, and to schedule hearings.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Trenholme Counsell moved:

That the committee print its proceedings; and

That the Chair be authorized to set the number to meet demand.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Phalen moved:

That, pursuant to rule 89, the Chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, provided that a member of the committee from both the government and the opposition be present.

The question being put on the motion, it was adopted.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le jeudi 7 octobre 2004

(1)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 10 h 34, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, pour sa séance d'organisation.

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fraser, Gill, Kinsella, LaPierre, LeBreton, Merchant, Phalen, Tkachuk et Trenholme Counsell (9).

Également présents : Allison Padova et Terrence Thomas, attachés de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Le comité tient sa séance d'organisation conformément à l'article 88 du Règlement.

Le greffier du comité préside à l'élection à la présidence.

L'honorable sénateur Tkachuk propose que l'honorable sénateur Fraser soit la présidente du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Fraser prend place au fauteuil.

L'honorable sénateur Phalen propose que l'honorable sénateur Tkachuk soit le vice-président du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Tkachuk propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure se compose de la présidente, du vice-président et d'un autre membre du comité désigné après les consultations d'usage; et

Que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter les témoins et à établir l'horaire des audiences.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Trenholme Counsell propose :

Que le comité fasse imprimer ses délibérations; et

Que la présidente soit autorisée à modifier le nombre d'exemplaires imprimés en fonction des besoins.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Phalen propose :

Que, conformément à l'article 89 du Règlement, la présidente soit autorisée à tenir des réunions pour entendre des témoignages et en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un représentant du gouvernement et un représentant de l'opposition soient présents.

La question, mise aux voix, est adoptée.

The Honourable Senator Merchant moved:

That the committee adopt the draft first report, prepared in accordance with rule 104.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Tkachuk moved:

That the committee ask the Library of Parliament to assign research analysts to the committee;

That the Chair be authorized to seek authority from the Senate to engage the services of such counsel and technical, clerical, and other personnel as may be necessary for the purpose of the committee's examination and consideration of such bills, subject-matters of bills, and estimates as are referred to it;

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to retain the services of such experts as may be required by the work of the committee; and

That the Chair, on behalf of the committee, direct the research staff in the preparation of studies, analyses, summaries, and draft reports.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Merchant moved:

That, pursuant to section 32 of the *Financial Administration Act*, and Section 7, Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority to commit funds be conferred individually on the Chair, the Deputy Chair, and the Clerk of the Committee; and

That, pursuant to section 34 of the *Financial Administration Act*, and Section 8, Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, authority for certifying accounts payable by the committee be conferred individually on the Chair, the Deputy Chair, and the Clerk of the Committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Tkachuk moved:

That the committee empower the Subcommittee on Agenda and Procedure to designate, as required, one or more members of the committee and/or such staff as may be necessary to travel on assignment on behalf of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Phalen moved:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to:

1. determine whether any member of the committee is on "official business" for the purposes of paragraph 8(3)(a) of the Senators Attendance Policy, published in the *Journals of the Senate* on Wednesday, June 3, 1998; and

L'honorable sénateur Merchant propose :

Que le comité adopte le premier projet de rapport, produit conformément à l'article 104 du Règlement.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Tkachuk propose :

Que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement d'affecter des attachés de recherche auprès du comité;

Que la présidente soit autorisée à demander au Sénat la permission de retenir les services de conseillers juridiques, de personnel technique, d'employés de bureau et d'autres personnes, au besoin, pour aider le comité à examiner les projets de loi, la teneur de ces derniers et les prévisions budgétaires qui lui sont renvoyés;

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à faire appel aux services d'experts-conseils dont le comité peut avoir besoin dans le cadre de ses travaux; et

Que la présidente, au nom du comité, dirige le personnel de recherche dans la préparation d'études, d'analyses, de résumés et de projets de rapport.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Merchant propose :

Que, conformément à l'article 32 de la *Loi sur la gestion des finances publiques* et à l'article 7 du chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation d'engager les fonds du comité soit conférée individuellement à la présidente, au vice-président et au greffier du comité; et

Que, conformément à l'article 34 de la *Loi sur la gestion des finances publiques* et à l'article 8 du chapitre 3:06 du *Règlement administratif du Sénat*, l'autorisation d'approuver les comptes à payer au nom du comité soit conférée individuellement à la présidente, au vice-président et au greffier du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Tkachuk propose :

Que le comité autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à désigner, au besoin, un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire, qui se déplaceront au nom du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Phalen propose :

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à :

1. déterminer si un membre du comité remplit un « engagement public » aux fins de l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs, publiée dans les *Journaux du Sénat* du mercredi 3 juin 1998; et

2. consider any member of the committee to be on "official business" if that member is: (a) attending an event or meeting related to the work of the committee; or (b) making a presentation related to the work of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator LeBreton moved:

That, pursuant to the Senate guidelines for witness expenses, the committee may reimburse reasonable travelling and living expenses for one witness from any one organization and payment will take place upon application, but that the Chair be authorized to approve expenses for a second witness should there be exceptional circumstances.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Gill moved:

That the Chair be authorized to seek permission from the Senate to permit coverage by electronic media of its public proceedings with the least possible disruption of its hearings; and

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to allow such coverage at its discretion.

The question being put on the motion, it was adopted.

The committee considered its business.

At 10:41 a.m., the committee, pursuant to rule 92(2)(e), proceeded in camera to consider its agenda.

At 10:51 a.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, October 21, 2004
(2)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, in camera, at 10:50 a.m., in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Baker, P.C., Fraser, Gill, Johnson, Merchant, Munson, Phalen, Tkachuk, and Trenholme Counsell (9).

In attendance: Terrence Thomas and Allison Padova, Research Analysts, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, and David Black, special advisor to the committee.

2. considérer qu'un membre du comité remplit un « engagement public » si ce membre : a) assiste à une réception, à une activité ou à une réunion se rapportant aux travaux du comité; ou b) fait un exposé ayant trait aux travaux du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur LeBreton propose :

Que, conformément aux lignes directrices concernant les frais de déplacement des témoins, le comité rembourse les dépenses raisonnables de voyage et d'hébergement à un témoin par organisme, après qu'une demande de remboursement a été présentée, mais que la présidente soit autorisée à permettre le remboursement de dépenses pour un deuxième témoin de ce même organisme en cas de circonstances exceptionnelles.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Gill propose :

Que la présidente soit autorisée à demander au Sénat la permission de diffuser ses délibérations publiques par les médias d'information électronique, de manière à déranger le moins possible ses travaux; et

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à permettre cette diffusion à sa discrétion.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Le comité examine ses travaux.

À 10 h 41, le comité, conformément à l'alinéa 92(2)e du Règlement, poursuit ses travaux à huis clos pour discuter de son programme.

À 10 h 51, il est convenu que le comité suspende ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 21 octobre 2004
(2)

[Traduction]

Le comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 10 h 50, dans la salle 9 de l'édifice de Victoria, sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Baker, C.P., Fraser, Gill, Johnson, Merchant, Munson, Phalen, Tkachuk et Trenholme Counsell (9).

Également présents : Terrence Thomas et Allison Padova, attachés de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement et David Black, conseiller spécial du comité.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee began its examination of the current state of Canadian media industries.

Pursuant to rule 92(2)(e), the committee considered its agenda.

At 1:25 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, November 3, 2004

(3)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, in camera, at 6:18 p.m., in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Forrestall, Fraser, Merchant, and Trenholme Counsell (5).

In attendance: Terrence Thomas and Joseph Jackson, Research Analysts, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries.

Pursuant to rule 92(2)(e), the committee considered its agenda.

At 6:39 p.m., the committee proceeded in public.

The committee considered the following draft budget application for its study of the Canadian news media for the fiscal year ending March 31, 2005:

Professional and Other Services	\$ 215,800
Transportation and Communications	235,089
All Other Expenditures	19,060
Total	\$ 469,949

The Honourable Senator Chaput moved that the committee adopt the draft budget application for submission to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

After debate, the question being put on the motion, it was adopted.

The committee considered the following draft budget application for its legislative work for the fiscal year ending March 31, 2005:

Professional and Other Services	\$ 5,000
Transportation and Communications	0
All Other Expenditures	1,000
Total	\$ 6,000

The Honourable Senator Forrestall moved that the committee adopt the draft budget application for submission to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité entreprend l'étude de l'état actuel des industries de médias canadiennes.

Conformément à l'alinéa 92(2)e, le comité examine son programme.

À 13 h 25, il est proposé que le comité suspende ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 3 novembre 2004

(3)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 18 h 18, dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Forrestall, Fraser, Merchant et Trenholme Counsell (5).

Également présents : Terrence Thomas et Joseph Jackson, attachés de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit l'étude de l'état actuel des industries de médias canadiennes.

Conformément à l'alinéa 92(2)e, le comité examine le programme proposé.

À 18 h 39, la séance du comité se poursuit en public.

Le comité examine le budget suivant qui est proposé pour son étude des industries de médias canadiennes pour l'exercice se terminant le 31 mars 2005 :

Services professionnels et autres	215 800 \$
Transports et communications	235 089
Autres dépenses	19 060
Total	469 949 \$

L'honorable sénateur Chaput propose que le comité adopte le budget proposé et le soumette à l'approbation du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration.

Après discussion, la question, mise aux voix, est adoptée.

Le comité examine le budget suivant proposé pour les mesures législatives pour l'exercice se terminant le 31 mars 2005 :

Services professionnels et autres	5 000 \$
Transports et communications	0
Autres dépenses	1 000
Total	6 000 \$

L'honorable sénateur Forrestall propose que le comité adopte le budget proposé et le soumette à l'approbation du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 6:44 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, November 16, 2004
(4)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, at 9:32 a.m., in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Fraser, Merchant, Munson, Phalen, Tkachuk, and Trenholme Counsell (7).

In attendance: Terrence Thomas, Research Analyst, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries.

WITNESSES:

National Ethnic Press and Media Council of Canada:

Thomas S. Saras, President;

Mashadi Massood, Vice-President, Press.

Messrs. Saras and Massood made a statement and answered questions.

At 10:54 a.m. the committee suspended.

At 10:56 a.m., the committee resumed in camera pursuant to rule 92(2)(e), and considered its agenda.

At 11:34 a.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday November 17, 2004
(5)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, at 6:22 p.m., in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 18 h 44, il est proposé que le comité suspende ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 16 novembre 2004
(4)

[Traduction]

Le Comité sénatorial des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 9 h 32, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Fraser, Merchant, Munson, Phalen, Tkachuk et Trenholme Counsell (7).

Également présent : Terrence Thomas, attaché de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes.

TÉMOINS :

Conseil national de la presse et des médias ethniques du Canada :

Thomas S. Saras, président;

Mashadi Massood, vice-président, presse.

MM. Saras et Massood font une déclaration et répondent aux questions.

À 10 h 54, le comité suspend ses travaux.

À 10 h 56, le comité reprend ses travaux à huis clos, conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, et examine l'ordre du jour.

À 11 h 34, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 17 novembre 2004
(5)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 18 h 22, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Eyton, Fraser, Munson, Phalen, Tkachuk, and Trenholme Counsell (7).

In attendance: Terrence Thomas, Research Analyst, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries.

WITNESSES:

Canadian Federation of University Women:

Susan Russell, Executive Director;

Sheila Clarke, Director of Legislation.

«The Walrus»:

Ken Alexander, Publisher.

Ms. Russell and Ms. Clarke made a presentation and answered questions.

Mr. Alexander made a statement and answered questions.

At 8:29 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Eyton, Fraser, Munson, Phalen, Tkachuk et Trenholme Counsell (7).

Également présent : Terrence Thomas, attaché de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes.

TÉMOINS :

Fédération canadienne des femmes diplômées des universités :

Susan Russell, directrice générale

Sheila Clarke, directrice, Législation.

« The Walrus »:

Ken Alexander, éditeur.

Mmes Russell et Clarke font une déclaration et répondent aux questions.

M. Alexander fait une déclaration et répond aux questions.

À 20 h 29, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Till Heyde

Clerk of the Committee

REPORTS OF THE COMMITTEE

Thursday, October 7, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications has the honour to table its

FIRST REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate to incur expenses for the purpose of its examination and consideration of such legislation and other matters as were referred to it, reports, pursuant to rule 104, that the expenses incurred by the Committee during the Third Session of the Thirty-seventh Parliament are as follows:

1. With respect to its examination of legislation:

Professional and Other Services	\$ 715
Transport and Communications	0
Other Expenditures	0
Total	\$ 715
Witness Expenses	\$ 897

2. With respect to its study of the current state of Canadian media industries:

Professional and Other Services	\$ 10,989
Transport and Communications	0
Other Expenditures	0
Total	\$ 10,989
Witness expenses	\$ 2,929

Your Committee notes that witness expenses are not paid out of the budgets of individual committees.

Your Committee received 3 orders of reference from the Senate during the session in question. It held 18 meetings during this period, receiving evidence from 56 witnesses over more than 33 hours, and submitted 4 reports to the Senate dealing with its work.

Respectfully submitted,

Thursday, November 18, 2004.

The Standing Senate Committee on Transport and Communications has the honour to present its

SECOND REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Tuesday, October 19, 2004 to examine and report on the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights, and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary, and to adjourn from place to place within Canada for the purpose of its study.

RAPPORTS DU COMITÉ

Le jeudi 7 octobre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications a l'honneur de déposer son

PREMIER RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat à engager des dépenses aux fins d'examiner les mesures législatives et autres questions qui lui ont été déferées, dépose, conformément à l'article 104 du Règlement, le relevé suivant des dépenses encourues à cette fin par le Comité au cours de la troisième session de la trente-septième législature :

1. Relatif à son étude des mesures législatives :

Services professionnels et autres	715 \$
Transports et communications	0
Autres dépenses	0
Total	715 \$
Dépenses des témoins	897 \$

2. Relatif à son étude de l'état actuel des industries de médias canadiennes :

Services professionnels et autres	10 989 \$
Transports et communications	0
Autres dépenses	0
Total	10 989 \$
Dépenses des témoins	2 929 \$

Votre Comité fait remarquer que les dépenses des témoins ne sont pas chargées aux budgets des comités individuels.

Votre Comité a reçu 3 ordres de renvoi émanant du Sénat durant la session en question. Au cours de cette période, il a tenu 18 réunions, consacré plus de 33 heures à entendre 56 témoins, et déposé 4 rapports au Sénat relatifs à son travail.

Respectueusement soumis,

Le jeudi 18 novembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications a l'honneur de présenter son

DEUXIÈME RAPPORT

Votre Comité, autorisé par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, à examiner, pour en faire rapport, l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergents au sein de ces industries; le rôle, les droits, et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries, demande respectueusement qu'il soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire, et à s'ajourner d'un lieu à l'autre au Canada.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)(c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

La présidente,

JOAN FRASER

Chair

APPENDIX (A) TO THE REPORT

STANDING SENATE COMMITTEE ON
TRANSPORT AND COMMUNICATIONS

STUDY OF THE CANADIAN NEWS MEDIA

APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING
MARCH 31, 2005

Extract from the *Journals of the Senate* of Tuesday,
October 19, 2004:

The Honourable Senator Tkachuk for the Honourable
Senator Fraser moved, seconded by the Honourable Senator
LeBreton:

That the Standing Senate Committee on Transport and
Communications be authorized to examine and report on
the current state of Canadian media industries; emerging
trends and developments in these industries; the media's
role, rights, and responsibilities in Canadian society; and
current and appropriate future policies relating thereto;

That the committee submit its final report to the Senate
no later than Friday, June 17, 2005; and

That the papers and evidence received and taken on the
subject and the work accomplished during the First and
Second Sessions of the Thirty-seventh Parliament be
referred to the Committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul Bélisle

Clerk of the Senate

ANNEXE (A) AU RAPPORT

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
TRANSPORTS ET DES COMMUNICATIONS

ÉTUDE DES MÉDIAS CANADIENS D'ACTUALITÉS

DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT
LE 31 MARS 2005

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 19 octobre 2004 :

L'honorable sénateur Tkachuk, au nom de l'honorable
sénateur Fraser, propose, appuyé par l'honorable sénateur
LeBreton,

Que le Comité sénatorial permanent des transports et des
communications soit autorisé à examiner, pour en faire
rapport, l'état actuel des industries de médias canadiennes;
les tendances et les développements émergents au sein de
ces industries; le rôle, les droits, et les obligations des médias
dans la société canadienne; et les politiques actuelles et
futurs appropriées par rapport à ces industries;

Que le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard le
vendredi 17 juin 2005; et

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus sur la
question par le Comité au cours des première et deuxième
sessions de la trente-septième législature soient déferés au
Comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 215,800
Transportation and Communications	235,089
All Other Expenditures	<u>19,060</u>
TOTAL	\$ 469,949

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Transport and Communications on Wednesday, November 3, 2004.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Date _____
The Honourable Joan Fraser
Chair, Standing Senate Committee on
Transport and Communications

Date _____
The Honourable George Furey
Chair, Standing Committee on Internal
Economy, Budgets, and Administration

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	215 800 \$
Transports et communications	235 089
Autres dépenses	<u>19 060</u>
TOTAL	469 949 \$

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des transports et des communications le mercredi 3 novembre 2004.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date _____
L'honorable Joan Fraser
Président du Comité sénatorial permanent
des transports et des communications

Date _____
L'honorable George Furey
Présidente du Comité permanent de la régie
interne, des budgets et de l'administration

FOR INFORMATION ONLY**Past Expenditures**

	2002-2003	2003-2004	2004-2005 (to May 23, 2004)
Funds Requested	\$ 4,400	\$ 462,050	\$ 439,030
Funds Released	\$4,400	\$ 224,650	\$ 4,000
Expenditures	\$ 530	\$ 32,804	\$ 374

NOTE D'INFORMATION**Historique des dépenses**

	2002-2003	2003-2004	2004-2005 (jusqu'au 23 mai 2004)
Fonds demandés	4 400 \$	462 050 \$	439 030 \$
Fonds autorisés	4 400 \$	224 650 \$	4 000 \$
Dépenses	530 \$	32 804 \$	374 \$

**STANDING COMMITTEE ON
TRANSPORT AND COMMUNICATIONS**

STUDY OF THE CANADIAN NEWS MEDIA

**EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2005**

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

1. Research

a) Special Adviser (David Black, 75 days x \$600)	\$ 45,000
b) Survey of Canadians' usage of and confidence in the news media	70,000
c) Research Studies	<u>25,000</u>

Sub-Total, Research \$ 140,000

2. Communications Consultant (10 days x \$800) 8,000

3. Working Meals (25 meals x \$500) 12,500

4. Translation and Interpretation Services

(translation and recording equipment for activities outside Ottawa) 30,000

(12 days x \$2,500)

5. Reporting

(both languages for hearings outside Ottawa) (9 days x \$2,700) 24,300

6. Hospitality

1,000

Sub-Total — Professional and Other Services

\$ 215,800

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

1. Travel Expenses

For public hearings in Canada: 12 Senators, 1 Clerk, 1 Committee staff,

2 Researchers, 1 Stenographer, and 3 Interpreters (20 Individuals)

For travel outside Canada: 12 Senators, 1 Clerk, 2 Researchers (15 Individuals)

(A) Travel to Ontario and Quebec for public hearings (December 2004)

(May also include a few hours of on-site visits)

i) Air Transport (from and to Ottawa)

a) 12 x \$1,600 \$ 19,200

b) 8 x \$1,410 11,280

ii) Ground Transport (6 taxis x 20 x \$25) 3,000

iii) Hotel Accommodations (3 nights x 20 x \$200) 12,000

iv) Per diems (4 days x 20 x \$73.10) 5,848

v) Contingencies (4 days x \$500) 2,000

Sub-Total, Travel to Ontario and Quebec

\$ 53,328

(B) Travel to Western Canada for public hearings (February 2005)

(May also include a few hours of on-site visits)

i) Air Transport (from and to Ottawa)

a) 12 x \$4,562 \$ 54,744

b) 8 x \$3,912 31,296

ii) Ground Transport (12 taxis x 20 x \$25) 6,000

iii) Hotel Accommodations (6 nights x 20 x \$200) 24,000

iv) Per diems (7 days x 20 x \$73.10) 10,234

v) Contingencies (7 days x \$500) 3,500

Sub-Total, Travel to Western Canada

\$ 129,774

(C) Travel to Washington, D.C. (March 2005)**i) Air Transport (from and to Ottawa)**

a) 12 x \$1,784 \$ 21,408

b) 3 x \$1,784 5,352

ii) Ground Transport

a) 4 taxis x 15 x \$40 2,400

b) Buses (3 days x US\$1,000 at C\$1.30) 3,900

iii) Hotel Accommodations (2 nights x 15 x US\$300 at C\$1.30) 11,700

iv) *Per diems* (3 days x 15 x US\$73.10 at C\$1.30) 4,277v) Contingencies (3 days x US\$500 at C\$1.30) 1,950**Sub-Total, Travel to Washington, D.C.**

\$ 50,987

2. Courier Services1,000**Sub-Total — Transport and Communications**

\$ 235,089

ALL OTHER EXPENDITURES**1. Rental**

a) Meeting rooms for public hearings (9 days x \$1,000) \$ 9,000

b) Meeting rooms for use in Washington, D.C. (3 days x US\$400 at C\$1.30) 1,560

c) Equipment for public hearings (9 days x \$500) 4,500**Sub-Total, Rental**

\$ 15,060

2. Books, newspapers, and magazines

2,000

3. Miscellaneous2,000**Sub-Total — All Other Expenditures**\$ 19,060**TOTAL**

\$ 469,949

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate_____
Date_____
Hélène Lavoie, Director of Finance_____
Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
TRANSPORTS ET DES COMMUNICATIONS
ÉTUDE DES MÉDIAS CANADIENS D'ACTUALITÉS
EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2005**

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES

1. Recherche

a) Conseiller spécial (David Black, 75 jours x 600 \$)	45 000 \$	
b) Sondage de l'usage des médias d'information par les canadiens et de la confiance qu'ils ont en ces médias	70 000	
c) Études	<u>25 000</u>	
Sous-total de la recherche		140 000 \$

2. Consultant en communications (10 jours x 800 \$) 8 000

3. Repas de travail (25 repas x 500 \$) 12 500

4. Services de traduction et d'interprétation

(équipements pour la traduction et services d'enregistrement pour les activités à l'extérieur d'Ottawa) (12 jours x 2 500 \$) 30 000

5. Transcriptions

(les deux langues pour les audiences à l'extérieur d'Ottawa) (9 jours x 2 700 \$) 24 300

6. Hospitalité 1 000

Sous-total — Services professionnels et autres 215 800 \$

TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS

1. Frais de déplacement

Pour les réunions publiques au Canada: 12 sénateurs, 1 greffier, 1 personnel du Comité, 2 chercheurs, 1 sténographe, 3 interprètes (20 personnes)

Pour les voyages à l'extérieur du Canada: 12 sénateurs, 1 greffier, 2 chercheurs (15 personnes)

(A) Déplacement en Ontario et au Québec pour les audiences publiques (Décembre 2004)

(Pourrait également impliquer quelques heures de visites sur place)

i) Transport aérien (de et vers Ottawa)		
a) 12 x 1 600 \$	19 200 \$	
b) 8 x 1 410 \$	11 280	
ii) Transport terrestre (6 taxis x 20 x 25 \$)	3 000	
iii) Hôtels (3 nuits x 20 x 200 \$)	12 000	
iv) Allocations journalières (4 jours x 20 x 73,10 \$)	5 848	
v) Contingences (4 jours x 500 \$)	<u>2 000</u>	
Sous-total, déplacement en Ontario et au Québec		53 328 \$

(B) Déplacement dans l'Ouest canadien pour les audiences publiques (février 2005)

(Pourrait également impliquer quelques heures de visites sur place)

i) Transport aérien (de et vers Ottawa)		
a) 12 x 4 562 \$	54 744 \$	
b) 8 x 3 912 \$	31 296	
ii) Transport terrestre (12 taxis x 20 x 25\$)	6 000	
iii) Hôtels (6 nuits x 20 x 200 \$)	24 000	
iv) Allocations journalières (7 jours x 20 x 73,10 \$)	10 234	
v) Contingences (7 jours x 500 \$)	<u>3 500</u>	
Sous-total, déplacement dans l'Ouest canadien		129 774 \$

(C) Déplacement à Washington, D.C. (Mars 2005)

i) Transport aérien (de et vers Ottawa)	
a) 12 x 1 784 \$	21 408 \$
b) 3 x 1 784 \$	5 352
ii) Transport terrestre	
a) 4 taxis x 15 x 40 \$	2 400
b) Autocar (3 jours x 1 000 US\$ à 1,30 C\$)	3 900
iii) Hôtels (2 nuits x 15 x 300 US\$ à 1,30 C\$)	11 700
iv) Allocations journalières (3 jours x 15 x 73,10 US\$ à 1,30 C\$)	4 277
v) Contingences (3 jours x 500 US\$ à 1,30 C\$)	1 950
	<hr/>
Sous-total, déplacement à Washington, D.C.	50 987 \$

2. Courrier

1 000

Sous-total — transports et communications

235 089 \$

AUTRES DÉPENSES**1. Location**

a) Salles de réunion pour les audiences publiques (9 jours x 1 000 \$)	9 000 \$
b) Salles de réunion à Washington, D.C. (3 jours x 400 US\$ à 1,30 C\$)	1 560
c) Équipements pour les audiences publiques (9 jours x 500\$)	4 500
	<hr/>

Sous-total, location

15 060 \$

2. Achat de livres et de périodiques

2 000

3. Divers

2 000

Sous-total — Autres dépenses

19 060 \$

TOTAL

469 949 \$

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

Date

Hélène Lavoie, directrice des Finances

Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, November 18, 2004

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on Transport and Communications for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2005 for the purpose of its Special Study on the Canadian News Media, as authorized by the Senate on Tuesday, October 19, 2004. The approved budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 39,672
Transportation and Communications	\$ 53,328
Other Expenditures	\$ 7,000
Total	\$ 100,000

(includes funds for public hearings and fact-finding)

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE FUREY

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 18 novembre 2004

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des transports et des communications concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2005 aux fins de leur Étude spéciale des médias canadiens d'actualités, tel qu'autorisé par le Sénat le mardi 19 octobre 2004. Le budget approuvé se lit comme suit :

Services professionnels et autres	39 672 \$
Transports et communications	53 328 \$
Autres dépenses	7 000 \$
Total	100 000 \$

(y compris des fonds pour audiences publiques et voyage d'étude)

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday, October 7, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 10:34 a.m., pursuant to rule 88 of the *Rules of the Senate*, to organize the activities of the committee.

[English]

Mr. Till Heyde, Clerk of the Committee: Honourable senators, a quorum of the committee is present.

As clerk of the committee, it is my duty to preside over the election of the chair.

Would there be a motion on this item of business?

Senator Tkachuk: I move the nomination of Senator Fraser.

Mr. Heyde: Are there any other nominations?

The question is on the motion of the Honourable Senator Tkachuk that the Honourable Senator Fraser do take the chair of the committee.

Is it your pleasure, honourable senators, to adopt the motion?

Hon. Senators: Agreed.

Senator Joan Fraser (Chairman) in the chair.

The Chairman: Thank you all very much indeed. This is a lovely committee, one that is a great privilege to be part of. Thank you to the clerk.

The next item of business would, therefore, be the election of a deputy chair. Do I have a nomination for deputy chair?

Senator Phalen: I nominate Senator Tkachuk.

The Chairman: It is moved by Senator Phalen that Senator Tkachuk be elected deputy chair. Are there any other nominations?

Is it then agreed that the deputy chair be Senator Tkachuk?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried and congratulations. That is terrific.

Agenda Item No. 3, therefore, would be for the Subcommittee on Agenda and Procedure.

I would now ask a motion that the subcommittee be composed of the chair, the deputy chair and one other member of the committee to be designated after the usual consultation, and that the subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses and to schedule hearings.

Senator Tkachuk: I so move.

The Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, jeudi le 7 octobre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 10 h 34 en conformité de l'article 88 du *Règlement du Sénat* pour organiser ses activités.

[Traduction]

M. Till Heyde, greffier du comité : Honorables sénateurs, je constate que nous avons le quorum.

En tant que greffier du comité, j'ai le devoir de présider à l'élection du président.

Quelqu'un peut-il présenter une motion à ce sujet?

Le sénateur Tkachuk : Je propose la nomination du sénateur Fraser.

M. Heyde : Y a-t-il d'autres mises en candidature?

Le vote porte sur la motion de l'honorable sénateur Tkachuk qui propose de nommer l'honorable sénateur Fraser présidente du comité.

Plaît-il aux honorables sénateurs d'adopter la motion?

Des voix : D'accord.

Le sénateur Joan Fraser (présidente) occupe le fauteuil.

La présidente : Je vous remercie tous beaucoup. Le Comité des transports et des communications est un comité des plus agréables et c'est un grand privilège d'en faire partie. Je remercie le greffier.

Logiquement, le prochain point à l'ordre du jour est l'élection d'un vice-président ou d'une vice-présidente. Y a-t-il des mises en candidature pour le poste?

Le sénateur Phalen : Je propose le sénateur Tkachuk.

La présidente : Le sénateur Phalen propose que le sénateur Tkachuk soit élu vice-président. Y a-t-il d'autres mises en candidature?

Dans ce cas, plaît-il au comité de nommer le sénateur Tkachuk vice-président?

Des voix : D'accord.

Le président : Motion adoptée. C'est formidable.

Le point n° 3 de l'ordre du jour concerne le Sous-comité du programme et de la procédure.

J'aimerais maintenant recevoir une motion portant que le sous-comité soit composé du président, du vice-président et d'un autre membre du comité désigné après les consultations d'usage; et que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter des témoins et à établir l'horaire des audiences.

Le sénateur Tkachuk : J'en fais la proposition.

La présidente : Est-ce d'accord?

Des voix : D'accord.

La présidente : Motion adoptée.

Item No. 4 is a motion to print the committee's proceedings and that the chair be authorized to set the number to meet demand.

Senator Trenholme Counsell: I so move.

The Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Item No. 5 is an authorization to hold meetings and to print evidence when quorum is not present, provided that a member of the committee from both the government and opposition is present. Is there a motion to that effect?

Senator Phalen: I so move.

The Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Does everybody have a copy of the financial report?

Mr. Heyde: It was distributed.

The Chairman: Fine. Can we have, therefore, a motion that we adopt the draft first report, which has been prepared in accordance with rule 104? This is about our expenses in the last session of Parliament, the third session of the 37th Parliament.

Senator Merchant has so moved. Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Item No. 7, research staff. Can we have a motion that we ask the Library of Parliament to assign research analysts to the committee?

Senator Tkachuk: I so move.

The Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Item No. 8, authority to commit funds and certify accounts. You have that motion in front of you. Would somebody care to move it?

Senator Merchant: I so move.

The Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Item No. 9, travel. Again you have the motion in front of you. Would somebody care to move it?

Senator Tkachuk: I so move.

The Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Le point n° 4 concerne l'impression des délibérations du comité et autorisant la présidence à fixer la quantité en fonction des besoins.

Le sénateur Trenholme Counsell : J'en fais la proposition.

La présidente : Est-ce d'accord?

Des voix : D'accord.

La présidente : Motion adoptée.

Le point n° 5 concerne une autorisation à tenir des réunions et à imprimer des témoignages en l'absence de quorum, pourvu qu'un membre du comité du gouvernement et de l'opposition soit présent. Y a-t-il une motion à cet effet?

Le sénateur Phalen : J'en fais la proposition.

La présidente : Est-ce d'accord?

Des voix : D'accord.

La présidente : Motion adoptée.

Avez-vous tous un exemplaire du rapport financier?

M. Heyde : Il a été distribué.

La présidente : Très bien. Dans ce cas, quelqu'un peut-il présenter une motion visant l'adoption de l'ébauche du premier rapport préparé conformément à l'article 104 du *Règlement*? Ce rapport concerne nos dépenses de la dernière session, soit la troisième session de la 37^e législature.

Le sénateur Merchant en fait la proposition. Est-ce d'accord?

Des voix : D'accord.

La présidente : Motion adoptée.

Le point n° 7 concerne le personnel de recherche. Puis-je recevoir une motion demandant à la Bibliothèque du Parlement d'affecter du personnel de recherche auprès du comité?

Le sénateur Tkachuk : J'en fais la proposition.

La présidente : Est-ce d'accord?

Des voix : D'accord.

La présidente : Motion adoptée.

Le point n° 8, Autorisation d'engager des fonds et d'approuver les comptes à payer. Vous avez cette motion devant vous. Quelqu'un peut-il la proposer?

Le sénateur Merchant : J'en fais la proposition.

La présidente : Est-ce d'accord?

Des voix : D'accord.

La présidente : Motion adoptée.

Le point n° 9, Voyages. Encore là, vous avez la motion devant vous. Quelqu'un peut-il la proposer?

Le sénateur Tkachuk : J'en fais la proposition.

La présidente : Est-ce d'accord?

Des voix : D'accord.

La présidente : Motion adoptée.

Item No. 10, designation of members travelling on committee business. Would somebody care to move this motion?

Senator Phalen: I so move.

The Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Item No. 11, travelling and living expenses of witnesses. These are all standard motions.

Senator LeBreton: I so move.

The Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

Item No. 12, electronic media coverage of public meetings. Would somebody care to move that motion?

Senator Gill: I so move.

The Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Carried.

The time slot for regular meetings.

I think all senators — certainly I know Liberal senators and possibly opposition senators as well — received a notice suggesting that our regular time slot would actually be late Wednesday afternoon. The whips apparently had agreed that our time slots would be as they were in the last Parliament, which is to say Tuesday at 9:30 a.m. and Thursday at 10:45 a.m. If that is agreeable to the members of the committee, and we do not have conflicts with other committees, it worked quite well the last time. However, since at least on our side of the chamber a misleading notice was sent out, I just wanted to be sure that this would be agreeable to all.

Senator Gill: It will be very difficult for me to be here.

The Chairman: On Tuesday mornings?

Senator Gill: All the time, because of my flight. I have to leave —

The Chairman: Senators, I will ask to go in camera in a minute for a quick discussion of future business, but Senator Tkachuk?

Senator Tkachuk: On the time slot for Thursday morning, I have a Banking Committee at 11 o'clock. Was that the agreed upon time?

The Chairman: That time has not changed in many years, so far as I know.

Senator Tkachuk: The Thursday morning, 10:45.

The Chairman: What I will suggest to honourable senators is that we take this subject under advisement, that with the assistance of the clerk we consult everybody and then I can

Le point n° 10, Désignation des membres qui voyagent pour les affaires du comité. Quelqu'un peut-il présenter cette motion?

Le sénateur Phalen : J'en fais la proposition.

La présidente : Est-ce d'accord?

Des voix : D'accord.

La présidente : Adoptée.

Le point n° 11, Frais de déplacement des témoins. Ce sont toutes des motions normalisées.

Le sénateur LeBreton : J'en fais la proposition.

La présidente : Est-ce d'accord?

Des voix : D'accord.

La présidente : Adoptée.

Point n° 12, Diffusion des délibérations publiques par les médias d'information électronique. Quelqu'un veut-il proposer cette motion?

Le sénateur Gill : J'en fais la proposition.

La présidente : Est-ce d'accord?

Des voix : D'accord.

La présidente : Adoptée.

Horaire des séances régulières.

Je pense que tous les sénateurs — les sénateurs libéraux pour sûr, et possiblement les sénateurs de l'opposition également — ont reçu un avis selon lequel nos heures de séances régulières seraient tard le mercredi après-midi. À ce qu'il semble, les whips se sont entendus pour que nous conservions le même créneau horaire qu'au cours de la dernière législature, c'est-à-dire le mardi à 9 h 30 et le jeudi à 10 h 45, si cela convient aux membres du comité et si nous n'avons pas de conflit avec d'autres comités. Cela a très bien fonctionné la dernière fois. Cependant, comme un avis qui a semé la confusion a été envoyé de notre côté de la Chambre, je voulais simplement m'assurer que cet horaire conviendrait à tous.

Le sénateur Gill : Il me sera très difficile d'être présent.

La présidente : Les mardis matin?

Le sénateur Gill : En tout temps, en raison de mon vol. Je dois partir...

La présidente : Sénateurs, dans un instant, je demanderai au comité de passer à huis clos pour discuter des travaux futurs. Sénateur Tkachuk?

Le sénateur Tkachuk : Pour ce qui est de la plage horaire du jeudi matin, je dois siéger au comité des banques à 11 heures. Quelle est l'heure convenue?

La présidente : À ma connaissance, la plage horaire n'a pas changé depuis plusieurs années.

Le sénateur Tkachuk : Le jeudi matin, à 10 h 45.

La présidente : Je propose aux honorables sénateurs que nous réfléchissions à la question et qu'avec l'aide du greffier, nous consultations tout le monde. Ensuite, nous pourrions au besoin

have, if necessary, chats with the whips to see how this will all work out to the best advantage of all senators. We will get back to you on that. It often happens in the Senate that there are conflicts, but obviously we like to minimize them if we possibly can.

Senator Gill: I think energy is also at 9 o'clock or something like that.

The Chairman: We will prepare a chart of who has to be where and when and then see how it all works out.

Senators, with your approval I should like now for this meeting to go in camera for a very brief discussion of future business.

Hon. Senators: Agreed.

The committee continued in camera.

OTTAWA, Tuesday, November 16, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 9:32 a.m. to consider the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (Chairman) presiding.

[Translation]

The Chairman: Honourable senators, welcome to this meeting of the Standing Senate Committee on Transport and Communications.

[English]

We are resuming, as you know, our public hearings in our inquiry into the state of Canadian news media. I would like to greet, as well as you, honourable senators, our witnesses and members of the public who are here and who are sharing this experience with us through television across the country.

[Translation]

The committee is resuming its hearings on the State's role in helping media remain strong, independent and diversified in an environment marked by upheaval in recent years, specifically by globalization, technological change, convergence and concentration of ownership. The committee launched its study into this matter in April 2003. Since then, it has heard from 74 witnesses, with many more yet to appear. We also hope to travel to various locations across the country to hear from Canadians.

discuter avec les whips pour voir comment tout cela pourrait s'arranger, à la convenance de tous les sénateurs. Nous vous reviendrons à ce sujet. Il est courant qu'il y ait des conflits au Sénat, mais il va de soi que nous souhaitons les minimiser le plus possible.

Le sénateur Gill : Le comité de l'énergie siège également à 9 heures, si je ne m'abuse.

La présidente : Nous préparerons un tableau pour voir qui doit être où et quand et à ce moment-là, nous aurons une meilleure idée de la façon dont les choses se présentent.

Sénateurs, avec votre approbation, j'aimerais maintenant que la séance se poursuive à huis clos pour que nous ayons une brève discussion au sujet de nos travaux futurs.

Des voix : D'accord.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.

OTTAWA, le mardi 16 novembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 9 h 32 pour étudier l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergents au sein de ces industries; le rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne; les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries.

Le sénateur Joan Fraser (présidente) occupe le fauteuil.

[Français]

La présidente : Honorables sénateurs, bienvenue à cette séance du Comité sénatorial permanent des transports et des communications.

[Traduction]

Comme vous le savez, nous reprenons nos audiences publiques dans le cadre de notre étude sur l'état des médias canadiens. J'aimerais souhaiter la bienvenue aux honorables sénateurs, à nos témoins et aux membres du public qui sont ici pour prendre part avec nous à cette séance télévisée dans tout le pays.

[Français]

Le comité recommence son étude du rôle que l'État devrait jouer pour aider nos médias d'actualités à demeurer vigoureux, indépendants et diversifiés, dans le contexte des bouleversements qui ont touché ce domaine au cours des dernières années, notamment la mondialisation, les changements technologiques, la convergence et la concentration de la propriété. Le comité a commencé son travail sur ce sujet au mois d'avril 2003. Depuis lors, nous avons entendu 74 témoins, mais il nous en reste plusieurs autres à entendre. Nous espérons aussi voyager pour rencontrer des Canadiens chez eux.

[English]

Today we resume our hearings with representatives of the National Ethnic Press and Media Council of Canada. The Council's roots go back to the 1950s and it has two major objectives: first, to build the capacity of its members by empowering them through technical assistance, training, obtaining postal concessions and other financial and allied help; and, second, to integrate the ethnic media into the mainstream media, thereby making the former a powerful tool to shape the tone and texture of Canadian public policy.

Those are mighty objectives, gentlemen.

The council is represented today by Mr. Thomas S. Saras, its president, and Mr. Mashadi Massood, its vice-president, press.

Welcome to the committee. Thank you for coming to meet with us.

I think you have had our normal format explained to you. We ask you for an opening statement of about 10 minutes, and then we shall go to questions. The whole proceeding will last about an hour. I would remind committee members that after that we go into an in camera session to discuss the future agenda and future business of the committee.

Mr. Thomas S. Saras, President, National Ethnic Press and Media Council of Canada: I will start.

First, I would like to thank you, Madam Chair, and honourable senators, for this honour. I will make my opening statement referring back to one of the Prime Ministers of this country. I do not want to offend anyone politically. We just loved this person and still we love him.

Writers and poets have always had fears for the Canadian identity. Almost instinctively, Canadians have tended to say that they are French Canadians or English Canadians, or Ukrainian-Canadians or whatever, or simply new Canadians, but what is Canada itself? With the Charter in place, we can now say that Canada is a society where all people are equal and where they share fundamental values based upon freedom: Pierre Elliott Trudeau.

Classical democratic theory always views democracy as a set of institutions that both promote and depend upon the full national development of the individual. For the political observer of Canadian society, it is clear that we are a nation of many nationalities, many races and many religions, bound together by a single ideal: the ideal of freedom and equality.

An estimated 40 per cent of Canada's population today — perhaps even more — stems from a culture other than French or British. Most of the new arrivals are fluent in only one language — the language of their country of origin. They arrive daily in

[Traduction]

Nous reprenons aujourd'hui nos audiences avec les représentants du Conseil national de la presse et des médias ethniques du Canada. Le conseil remonte aux années 50 et poursuit deux grands objectifs : premièrement, accroître le pouvoir de ses membres en leur offrant de l'aide technique, de la formation, des concessions postales et d'autres formes d'aide, financière ou autres; deuxièmement, intégrer les médias ethniques aux médias grand public, afin de permettre à ceux-ci de devenir un puissant outil qui façonnera l'allure générale de la politique publique au Canada.

Ce sont des objectifs impressionnants, messieurs.

Le conseil est représenté aujourd'hui par M. Thomas S. Saras, son président, et par M. Mashadi Massood, son vice-président, presse.

Bienvenue au comité et merci d'être là.

Je pense que l'on vous a expliqué notre façon normale de procéder. Nous vous demandons de faire une déclaration liminaire de près de dix minutes, avant de passer à une période de questions; le tout devrait durer près d'une heure. J'aimerais rappeler aux membres du comité que nous aurons ensuite une séance à huis clos pour discuter du programme et des travaux futurs du comité.

M. Thomas S. Saras, président, Conseil national de la presse et des médias ethniques du Canada : Je vais commencer.

J'aimerais tout d'abord vous remercier, madame la présidente, et honorables sénateurs, pour l'honneur que vous nous accordez. Ma déclaration liminaire renvoie à l'un des premiers ministres de notre pays. Je ne veux pas offenser qui que ce soit au plan politique, nous avons simplement aimé cette personne et l'aimons toujours.

Les écrivains et les poètes ont toujours été à la recherche de l'identité canadienne; de façon quasi-instinctive, les Canadiens se définissent comme des Canadiens français, des Canadiens anglais, des Canadiens ukrainiens, peu importe, ou simplement comme de nouveaux Canadiens. Mais qu'est le Canada au juste? Maintenant que la Charte a été adoptée, on peut dire que le Canada est une société où tous les gens sont égaux, où l'on partage des valeurs fondamentales qui reposent sur la liberté : Pierre Elliott Trudeau.

Les tenants de la théorie démocratique classique ont toujours perçu la démocratie comme un ensemble d'institutions vouées à la promotion et à la défense du développement rationnel complet de l'individu. Pour l'observateur politique de la société canadienne, il ne fait aucun doute que nous sommes une nation constituée de nationalités, de races et de religions diverses liées par un seul idéal : la liberté et l'égalité.

Aujourd'hui, quelque 40 p. 100 des Canadiens — peut-être encore plus — sont issus d'une culture autre que la culture française ou britannique. La plupart des nouveaux immigrants ne connaissent qu'une langue, celle de leur pays d'origine. Ils arrivent

Canada, some for prospects of a new and better life and others to escape oppression from the country of their origin, fully equipped to take an equal place in our society.

Their knowledge of Canada, in most cases, is non-existent. Our way of life is totally strange to them. Our cultural heritage is totally different from theirs. For many of them who made the journey in only a few hours, the transition and integration will take many years. For some of them, it will probably take a full generation.

In order to overcome the language barriers they face in the new country, they turn to the press or mass media of their own community in Canada to seek important information and valuable assistance.

In this context, the ethnic press and media become a vital source of information for newcomers and help them adjust to their new society by bringing news to them on current events. They also communicate their concerns to the various levels of the Canadian governments. It is apparent, therefore, that the ethnic press in Canada performs a unique function within the mainstream media. Generally, its purpose is to inform its leaders in a language more readily understood than one of Canada's founding languages of French and English.

As we are entering the new millennium, it has become more important than ever that the place of every minority group in our democracy not be obscured by ignorance or prejudice. It is also a basic principle of modern democracies, and very important for their functioning, that members of every minority group have the ability to discuss and consider together their special problems so that the solution might benefit the broader society, and in this way we avoid having a crisis.

Furthermore, it is common knowledge that people's participation in public affairs is the underpinning of our political system. However, in order for a democracy to work effectively and efficiently, it requires a knowledgeable population, well-informed of the affairs of the nation. It is in the ethnic press, therefore, where our new citizens fully understand, in their own language, the answers to those many questions.

The small, sometimes poorly printed newspaper that is delivered to these communities every week attains significance in their lives that only a few of us have experienced. The ethnic newspaper must therefore provide a service that is not expected of the mainstream language press. To a degree, it becomes a social textbook for the reader.

Every time government legislation is enacted, it is translated and published in every language of publication and editorial comments explain the provisions of the new legislation in a familiar manner. This work takes on special importance when we

tous les jours au Canada, certains à la recherche d'une vie meilleure et nouvelle, d'autres pour échapper à l'oppression de leur pays d'origine, disposant de très peu de moyens pour prendre leur place dans notre société.

Dans bien des cas, ils ne connaissent nullement le Canada. Notre mode de vie leur est totalement étranger, notre patrimoine culturel totalement différent du leur. Pour nombre d'entre eux, le voyage vers leur nouveau pays n'aura duré que quelques heures, mais leur transition et leur intégration s'étaleront sur de nombreuses années. Certains d'entre eux y mettront probablement toute une génération.

Soucieux de surmonter les barrières linguistiques qui se dressent devant eux dans leur nouveau pays, ils se tournent vers la presse et les médias de masse de leur propre communauté au Canada à la recherche de renseignements importants et d'une aide fort utile.

Dans ce contexte, la presse et les médias ethniques deviennent la source d'information des nouveaux arrivants au Canada et les aident à s'adapter à leur nouvelle société en leur transmettant de l'information au sujet des événements d'actualité pour, en retour, transmettre leurs préoccupations aux services respectifs des divers niveaux de gouvernement. On comprendra donc que la presse ethnique au Canada joue un rôle unique au sein des médias grand public. En général, son but est d'informer ses lecteurs, dans une langue plus facilement comprise que les langues des peuples fondateurs du Canada que sont le français et l'anglais.

En outre, au moment où nous entrons dans le nouveau millénaire, il est important que l'ignorance et les préjugés ne portent pas ombrage à la place que chaque groupe minoritaire occupe dans notre démocratie. Principe de base des démocraties modernes, et éléments très importants de leur fonctionnement : Les membres de chaque groupe minoritaire doivent pouvoir discuter et examiner ensemble leurs problèmes particuliers pour qu'ensuite la société dans son ensemble puisse profiter des solutions qu'on y aura trouvées, de manière à éviter toute crise.

En outre, tous s'entendent pour dire que la participation des gens aux affaires publiques est à la base de notre système politique. Cependant, si l'on veut que la démocratie soit efficace et efficiente, elle doit compter sur une population bien informée au sujet des affaires du pays. Il est donc important que dans un journal publié dans la langue de ses citoyens, ceux-ci puissent trouver des réponses à nombre de leurs questions.

Le petit journal, parfois mal imprimé, qui est livré dans la communauté chaque semaine, revêt une importance que seulement quelques-uns d'entre nous ont déjà connue. Par conséquent, le journal ethnique doit offrir un service que l'on n'attend pas de la presse de langue française ou anglaise. Dans une certaine mesure, il devient un cahier de société pour les lecteurs.

Chaque fois que le gouvernement adopte une loi, elle est traduite et imprimée dans toutes les publications. Le rédacteur en chef de la publication fait ensuite ses commentaires et en explique en détail les dispositions. Ce travail revêt un intérêt particulier

deal with immigration, pensions, welfare, housing, quarantine, income and minimum wages, where a more complicated explanation is necessary.

Frequently, ethnic leaders bring their legal problems to the attention of the editors. In some cases, we must arrange legal aid to them in order to take the matters to the court, and in others we must get them in touch with the proper authorities. Often, the biggest part of the editorial content of the ethnic press is devoted to defining political parties and their philosophy, the structure of a government institution, the Canadian political culture, social customs, labour laws, bargaining rights, health and hospital coverage and similar matters.

These are but a few of the reasons that make the role of the dual service of the ethnic press important. Unfortunately, this role is often not appreciated by the political establishment of our great country.

Who else serves better public opinion, educates and prepares new citizens among our ethnic communities but the ethnic press? Although most ethnic readers are intelligent persons, capable of arriving at a decision on their own once they know the facts, the facts in an ethnic press are varied and they take the form of tutoring. For this reason, the ethnic press potentially becomes far more effective in influencing its readership than is possible with the English or French press.

Regrettably, however, there are a number of publications circulating in Canada that are attempting to manipulate the opinion of their readership. Most of them are from other countries and most of them have their head office in other countries. As I will explain later, they are republishing in Canada and circulating here.

This runs contrary to what has been happening during the last 100 years. The ethnic press of Canada has performed not only the task of helping with the integration of newcomers, but it has, foremost, been seriously interested in the development of Canadian citizenship in a spirit of unity as Canadians who also preserve their heritage.

The Chairman: Mr. Saras, I will interrupt you briefly to remind you that the members of the committee have copies of your statement and we do want to have enough time to ask you questions.

If you can bear that in mind as you deliver your remarks, it would probably help the proceedings.

Mr. Saras: Thank you. I will ask my vice-president to continue with one more page and then turn it over to questions.

Mr. Mashadi Massood, National Ethnic Press and Media Council of Canada: Let us go through the main objectives of our organization, namely, unite to present, serve and negotiate on behalf of members of the ethnic press and electronic media of Canada; to promote and integrate the economic, social and cultural interests of ethnic press, as well as multicultural

lorsqu'on traite d'immigration, de pensions, de bien-être social, de logements, de mise en quarantaine, de revenu et de salaire minimum, où des explications plus exhaustives s'avèrent nécessaires.

Souvent, les lecteurs ethniques vont porter leurs problèmes d'ordre juridique à l'attention du rédacteur en chef. Dans certains cas, nous devons trouver de l'aide juridique pour eux afin qu'ils puissent amener leurs causes devant les tribunaux alors que dans d'autres cas, nous devons les mettre en contact avec les autorités compétentes. Souvent, l'élément le plus important du travail éditorial de la presse ethnique consiste à définir les partis politiques, leur philosophie, la structure d'une institution gouvernementale, la culture politique canadienne, les coutumes sociales, les lois sur le travail, les droits de négociation, la santé, la couverture de soins hospitaliers et autres questions du genre.

Voilà seulement quelques-unes des raisons qui définissent l'importance du double service que rend la presse ethnique. Malheureusement, ce rôle n'est pas souvent compris par la classe politique de notre grand pays.

Qui d'autre sert mieux l'opinion publique, éduque et prépare les nouveaux citoyens de nos collectivités ethniques que la presse ethnique? Bien que la plupart des lecteurs ethniques soient des personnes intelligentes, capables d'arriver à une décision personnelle une fois qu'elles connaissent les faits, les informations présentées dans la presse ethnique sont variées et permettent d'assurer un certain tutorat. C'est pour cette raison que la presse ethnique peut davantage influencer le lectorat que la presse francophone ou anglophone.

Malheureusement toutefois, plusieurs publications au Canada tentent de manipuler l'opinion de leurs lecteurs. La plupart d'entre elles viennent d'autres pays où se trouve leur siège social. Comme je vais l'expliquer un peu plus tard, elles sont publiées une nouvelle fois au Canada pour y être distribuées.

Cela va à l'encontre de ce qui se passe depuis 100 ans. La presse ethnique du Canada s'est employée non seulement à faciliter l'intégration des nouveaux arrivants, mais s'est aussi très sérieusement intéressée au développement de la citoyenneté canadienne dans un esprit d'unité; nous parlons ici de Canadiens qui préservent également leur patrimoine.

La présidente : Monsieur Saras, permettez-moi de vous interrompre brièvement pour vous rappeler que les membres du comité ont la copie de votre déclaration; nous voulons avoir suffisamment de temps pour vous poser des questions.

Je vous demande donc de bien vouloir en tenir compte afin de faciliter les débats.

Mr. Saras : Merci. Je vais maintenant demander à mon vice-président de lire une autre page avant de passer aux questions.

M. Mashadi Massood, Conseil national de la presse et des médias ethniques du Canada : Passons en revue les principaux objectifs de notre organisation, soit unifier les diverses parties, faire valoir leurs intérêts, les servir et négocier au nom des membres de la presse et des médias électroniques ethniques au Canada; promouvoir et intégrer les intérêts économiques, sociaux

communities of Canada, into mainstream Canadian society; to encourage unity among its members and ethnic communities in promoting their social, cultural and political involvement, activities and political participation in the democratic process of Canada; to promote excellence in journalism among members of ethnic press and help them integrate fully into mainstream society; to serve as a forum for study and discussion of various issues faced by ethnic groups and ethnic press; to gather and disseminate information that will lead to better understanding and cooperation among the various ethnic groups in Canada and mainstream society; to promote the economic and social status of members of ethnic press as well as multicultural communities of Canada; to study and to interpret Canada's role in international affairs and its position in relation to all nations dedicated to upholding the ideal of freedom and democracy; to defend the Canadian Constitution and Charter of Rights and Freedoms and to promote the unity of Canada; to promote the basic principle of human rights as presented in the International Declaration of Human Rights of 1948 by the United Nations; and to promote multiculturalism and defend the freedom of all Canadians.

Mr. Saras: Madam Chair, I believe that it is clear what, exactly, we are advocating and what, exactly, we are doing. We tried to unite the industry and we want to know that the members of this industry, which employs about 1,500 Canadians — and most of those operations are family oriented but they also have a number of people that they employ — will be given status so that their input is recognized by our political establishment.

For example, I have been in this business for 32 years. My publication goes all over Canada. The Honourable Senator Merchant probably knows that her community is receiving every copy of my publication. We are facing expenses and many difficulties and we do not have help from any level of the Canadian government, or very little. As I explained in my own report, from the government budget of \$160 million for 1999, we received \$1.2 million. That is, the whole industry, not just the press but the media and the press. From \$120 million two years ago, the whole industry received \$1.2 million. For this year, there is a budget of \$67 million and my members and the industry did not receive more than \$400,000, due to the fact that government advertising was on hold for a great period of time. In turn, this has affected our industry and many publications went bankrupt. They ceased operations. They are unable to continue.

In addition, after working for 32 to 35 years we are reaching an age where we are not young any more. The government blessed every Canadian at a certain age with the ability to retire and enjoy life, the few remaining years. When you are a new immigrant, life in this country is not easy. Believe me: it is very hard to put yourself on the map. You feel tired at a certain point. When we reach the age of 65, we find ourselves having to look at the

et culturels et de la presse ethnique et des collectivités multiculturelles du Canada pour les intégrer à la société canadienne; favoriser l'unité parmi ses membres et les collectivités ethniques pour les inciter à participer à des activités sociales, culturelles et politiques et faciliter leur participation au processus démocratique du Canada; promouvoir l'excellence du journalisme chez les membres de la presse ethnique et les aider à s'intégrer pleinement à la société générale; servir de forum d'étude et de discussion des obstacles auxquels font face les groupes ethniques et la presse ethnique; recueillir et diffuser de l'information qui permettra une meilleure compréhension et une plus grande collaboration entre les divers groupes ethniques présents au Canada et la société canadienne dans son ensemble; promouvoir le statut économique et social des membres de la presse ethnique de même que des collectivités multiculturelles du Canada; étudier et interpréter le rôle du Canada dans les affaires internationales et sa position en regard de tous les pays qui se portent à la défense des idéaux de liberté et de démocratie; défendre juridiquement la Constitution canadienne et la Charte des droits et libertés et promouvoir l'unité du Canada; favoriser les principes de base des droits de la personne qui figurent dans la Déclaration universelle des droits de l'homme des Nations Unies adoptée en 1948; promouvoir le multiculturalisme et défendre la liberté de tous les Canadiens.

M. Saras : Madame la présidente, je pense que ce que nous préconisons et ce que nous faisons exactement est très clair. Nous avons cherché à unifier l'industrie et nous voulons que les membres de cette industrie, qui emploient près de 1 500 Canadiens — la plupart de ces opérations sont familiales, mais comptent également plusieurs employés — se voient accorder un statut pour que notre classe politique reconnaisse leur apport.

Par exemple, je travaille dans ce domaine depuis 32 ans et ma publication se retrouve dans l'ensemble du Canada. L'honorable sénateur Merchant sait probablement que sa collectivité reçoit ma publication. Nous sommes confrontés à des dépenses et à de nombreuses difficultés et nous ne recevons aucune aide de quelque niveau de gouvernement que ce soit, voire très peu. Comme je l'ai expliqué dans mon propre rapport, nous avons reçu 1,2 million de dollars sur les 160 millions de dollars du budget du gouvernement pour 1999. Il s'agit de l'industrie dans son ensemble, non pas seulement de la presse, mais des médias et de la presse. Sur les 120 millions de dollars d'il y a deux ans, l'industrie dans son ensemble en a reçu 1,2 million. Cette année, le budget est de 67 millions de dollars et les membres de mon conseil ainsi que l'industrie n'ont pas reçu plus que 400 000 \$, étant donné que la publicité gouvernementale a été mise en veilleuse pendant longtemps. Par voie de conséquence, notre industrie en a été touchée et beaucoup de publications ont fait faillite, ont cessé leurs opérations et ne sont pas en mesure de continuer.

En outre, au bout de 32 à 35 années de travail, nous ne sommes plus très jeunes. Le gouvernement offre généreusement la possibilité à chaque Canadien qui atteint un certain âge de prendre sa retraite, de profiter de la vie au cours de ses dernières années. Lorsque vous êtes un nouvel arrivant dans ce pays, la vie n'est pas facile. Croyez-moi, il est très difficile de se faire reconnaître et l'on ressent une certaine fatigue à un moment

government and the support it will provide to a person who never worked in his life. Let us say, for whatever reason, he was homeless or whatever you call it. We get exactly the same benefits as that person. I believe that this is not fair, either for me and my colleagues or for everyone in the industry who supports, in his lifetime, this nation and believes in the fundamentals of this nation.

He believes he is a Canadian and as a Canadian he should get something. Last year we had a mini-conference with about 60 members from all over the country. We asked the government to accept and support the industry by giving them some benefits. Among those benefits we do not ask for privileges. Let me explain one thing. We ask that whatever goes to the mainstream media be distributed equally to us. I do not consider my publication to be a Greek publication. I publish in Greek and English because my main readership is Greek; however, mine is a Canadian publication. I am proud to say that my publication is the only one outside Greece that is well known everywhere in the world.

On the subject of benefits, last year the Minister of Canadian Heritage, after we approached her, promised that an amount of \$8 million from the funds for the mainstream media would be set aside to be used by the members of the ethnic press. When we went to see how to get those benefits, we found that because of the rules and regulations of the department, there was no way we could get even a penny. Those rules and regulations state, for example, that 50 per cent of the copies of a publication should be sent to subscribers. We are sending out our publications and distributing them for free. We do not sell them. No ethnic publication is sold for even a penny; they are distributed free of charge. That was a big problem. We approached the department and said, "Listen, let's try to see the reality." We were promised that eventually they would take care of this matter. A year later I do not believe anything has been done.

At the end of the fiscal year, because we did not have the ability to access this money to help ourselves, the money went back to the main account and has been distributed to the mainstream media.

Another thing we asked the government is that GST should be eliminated. My main question is: If Canadian magazines are exempt from the GST, why should ethnic magazines not receive the same treatment? We brought this motion to the table and discussed it. We were told it is a very difficult thing. It must go through the various levels of government and they do not expect that this can be done. I do not say anything else.

If I mail a single copy through Canada Post, I have to pay \$3.80. If I mail 1,000 copies, that will cost me a fortune. The Canadian magazine will cost only 10 cents to mail out because there is the subsidy from Canadian Heritage. I do not have this ability because I do not meet the 50-per-cent requirements in the regulations.

donné. Arrivé à l'âge de 65 ans, on doit se tourner vers le gouvernement et obtenir l'appui prévu pour ceux qui n'ont jamais travaillé de leur vie. Disons qu'il s'agit de sans-abri, ou autre chose. Nous recevons exactement les mêmes avantages que si nous n'avions pas travaillé et je crois que ce n'est pas juste, ni pour moi ni pour mes collègues ni pour quiconque dans l'industrie qui appuie, tout au long de sa vie, ce pays et croit dans les valeurs fondamentales du Canada.

Nous considérons que nous sommes canadiens et qu'à ce titre, nous devrions recevoir quelque chose. L'année dernière, nous avons eu une mini-conférence à laquelle ont participé près de 60 membres provenant de tout le pays. Nous avons demandé au gouvernement d'accepter et d'appuyer l'industrie en lui donnant quelques avantages. Nous ne demandons pas de privilèges. Permettez-moi d'expliquer un point. Nous demandons que ce qui revient aux médias grand public soit distribué également entre nous. Je ne considère pas ma publication comme une publication grecque. Je publie en grec et en anglais parce que mes principaux lecteurs sont des Grecs; toutefois, ma publication est canadienne. Je suis fier de dire que ma publication est la seule à l'extérieur de la Grèce qui soit bien connue ailleurs dans le monde.

Pour revenir à la question des avantages, l'année dernière, à l'issue d'une rencontre avec nous, la ministre de Patrimoine canadien, a promis qu'un montant de 8 millions de dollars des fonds affectés aux médias grand public seraient mis de côté pour les membres de la presse ethnique. Lorsque nous nous sommes renseignés sur la façon d'obtenir ces fonds, nous avons découvert qu'à cause des règles et règlements du ministère, il était impossible d'obtenir le moindre sou. En vertu de ces règles et règlements, par exemple, 50 p. 100 des exemplaires d'une publication doivent être envoyés à des abonnés. Nos publications sont distribuées gratuitement, nous ne les vendons pas. Il n'existe aucune publication ethnique qui soit vendue; toutes sont distribuées gratuitement. C'était un gros problème. Nous avons demandé au ministère d'essayer de voir la réalité telle qu'elle est. On nous a promis qu'éventuellement le problème serait réglé. Un an plus tard, je ne pense pas que quoi que ce soit ait été fait.

À la fin de l'exercice, ces fonds auxquels nous n'avons pas pu avoir accès sont réaffectés et distribués aux médias grand public.

Nous avons par ailleurs demandé au gouvernement d'éliminer la TPS. La principale question que je veux poser est la suivante : si les magazines canadiens sont exonérés de la TPS, pourquoi les magazines ethniques ne recevraient-ils pas le même traitement? Nous avons présenté cette motion à la table et en avons discuté. On nous a dit que ce serait très difficile à faire, puisqu'il faudrait passer par les divers niveaux de gouvernement, ce qui ne semble pas possible. Je n'ai pas besoin d'ajouter quoi que ce soit d'autre.

Si j'envoie un seul exemplaire de ma publication par Postes Canada, je dois payer 3.80 \$. Si j'en envoie 1 000 exemplaires, cela va me coûter une fortune. L'envoi postal des magazines canadiens ne coûte que de 10 cents en raison de la subvention de Patrimoine canadien. Je ne peux pas m'en prévaloir, car je ne réponds pas aux exigences des 50 p. 100 prévus par le règlement.

The government's advertising budget is less than 1 per cent, paid to 400 publications and another 65 electronic media producers in radio and television. We ask for that figure to be at least 10 per cent. If they have a budget of \$160 million, they should consider giving 10 per cent, or \$16 million, to us in order to sustain this segment.

We would also ask for something similar to what happens with the United States government. For every company that receives a government contract to promote a contract or business, there is a requirement in the United States that a portion of the advertising budget go to help the ethnic publications. We do not have that here in Canada. We have asked the government time and again to please consider that. That money is not millions, but at least we will know that we are part of the industry and it will help us. Those are the main objectives.

Another thing that I want to bring to your attention is the subject of so-called volunteers in the industry. Electronic media in Canada are concentrated in a few hands. Part of the ethnic media comes from the same owners of the mainstream media. One of them is a very big firm with operations all over Canada. It is using a smart way to make money. It goes to the ethnic communities and asks the young members of the communities to volunteer. They often work 20, 30 or 40 hours a week covering various events. They do not get a penny because they are volunteers. Others may get \$80 per week but spend more than that in transportation costs. By appealing to the aspirations of young people, they are creating a type of modern-day slavery.

Why should people who work with television, radio or the press not have the same regulations as any other industry? Minimum wage is \$7 per hour. The owners should know that they must pay that per hour.

Senator Phalen: You mention in your brief that there are a number of publications from outside the country that are reprinted in Canada and that you believe are trying to manipulate the opinion of the readers. Would you elaborate on that, please?

Mr. Saras: I gave a list of them to Mr. Heyde.

The Chairman: The clerk has that material and it will be circulated to senators.

Mr. Saras: For example, at this time, there are four publications that come from Mainland China. They are the daily editions of the Chinese newspapers.

They are arriving in Toronto, Vancouver and Montreal via satellite. They are printed on four pages with local news and pictures and are republished and circulated. Whatever news is going there is coming here.

One of them, called, I believe, the *Chinese Canadian Post*, is doing another job, which is much smarter. The outside part of the newspaper reads "Chinese Canadian Post." When you open the outside page, inside it is the *People's Liberation Army Daily*. It is

Le budget de publicité du gouvernement est moins qu'un pour cent, versé à 400 publications et à 65 producteurs de médias électroniques de la radio et de la télévision. Nous demandons que ce pourcentage monte à 10 p. 100 au moins. Si son budget est de 160 millions de dollars, il devrait envisager de nous donner 10 p. 100 de cette somme, soit 16 millions de dollars pour assurer la viabilité de ce segment de l'industrie.

Nous aimerions une mesure semblable à celle utilisée par le gouvernement des États-Unis. Dans ce pays, pour chaque société qui reçoit un contrat du gouvernement visant à promouvoir un contrat ou une affaire, une partie du budget de publicité doit être affectée aux publications ethniques. Ce n'est pas prévu au Canada; nous ne cessons de demander au gouvernement de l'envisager. Il ne s'agit pas de millions de dollars, mais, à tout le moins, nous saurions que nous faisons partie de l'industrie, ce qui nous aiderait. Tels sont nos principaux objectifs.

J'aimerais également apporter à votre attention le sujet des soi-disant bénévoles de l'industrie. Les médias électroniques au Canada sont concentrés et appartiennent à très peu de sociétés, tandis que les médias ethniques appartiennent en partie aux mêmes propriétaires que les médias grand public. L'un d'entre eux qui est très important, est présent dans l'ensemble du Canada et a une façon astucieuse de faire de l'argent. Il se rend dans les collectivités ethniques pour demander aux jeunes de faire du bénévolat. Souvent, ceux-ci travaillent 20, 30 ou 40 heures par semaine pour couvrir divers événements. Ils ne sont absolument pas payés puisque ce sont des bénévoles. D'autres peuvent gagner 80 \$ par semaine mais en dépensent plus en frais de transport. Tout en profitant des aspirations des jeunes, cette société crée un type d'esclavage moderne.

Pourquoi ceux qui travaillent à la télévision, à la radio ou dans la presse ne sont-ils pas assujettis aux mêmes règlements que n'importe quelle autre industrie? Le salaire minimum est de 7 \$ de l'heure et les propriétaires devraient savoir que c'est cette somme qu'ils doivent payer.

Le sénateur Phalen : Vous dites dans votre mémoire que plusieurs publications de l'étranger sont réimprimées au Canada et, selon vous, tentent de manipuler l'opinion des lecteurs. Pourriez-vous préciser?

M. Saras : J'en ai donné la liste à M. Heyde.

La présidente : Le greffier dispose de cette liste et va la distribuer aux sénateurs.

M. Saras : Par exemple, à l'heure actuelle, quatre publications proviennent de la Chine continentale; il s'agit d'éditions de quotidiens chinois.

Ces publications sont distribuées par satellite à Toronto, Vancouver et Montréal; elles sont imprimées sur quatre pages avec des nouvelles et des photos locales pour être republiées et redistribuées. Les nouvelles qui paraissent en Chine arrivent ici.

Une de ces publications appelée je crois le *Chinese Canadian Post*, fait un autre travail, beaucoup plus intelligent. On peut lire sur la première page du journal « *Chinese Canadian Post* ». Lorsqu'on ouvre le journal, on s'aperçoit qu'il s'agit du *People's*

the publication of the military of China that arrives in Canada and is distributed through the channels to those who want this publication. I do not think that those publications, senator, are helping to create the Canadian identity.

Senator Phalen: You also mentioned that there is a decline in the number of ethnic publications from 600 to 337. Would that just be the result of market forces?

Mr. Saras: It is the result of ethnic publications being totally neglected by all governments. As you remember, a few years ago, we had those terrible cuts because the government was facing a difficult economic situation. The first industry affected by them was our industry. In previous years, I can assure you my publication was receiving at least \$20,000 to \$25,000 every year from government advertisements, and another \$8,000 from the provincial government. We have a very limited market. You cannot go to a Chinese person and ask him to advertise in a Greek newspaper. You have to go to the Greek market. Anyhow, we had an industry and we had a publication that was coming out. Now, when the cuts started, during the years of Mr. Mulroney, I believe, who cut absolutely the ethnic publications, half of our industry died automatically because we cannot pay. The expenses remain the same. The production goes up every time, paper costs go up every six months, and, of course, your revenues are going down because the government suddenly says it cannot continue supporting publications.

My question is how is it the government can support a Canadian publication with a full page advertisement, for which it pays \$36,000, and cannot support 5, 10 or 15 ethnic publications in Canada, which will cost them \$1,000 for a full page?

Senator Munson: Thank you for appearing before the committee. I was curious about your views on the CRTC. In recent days, we have heard about the CRTC saying no to RAI and placing conditions on Al-Jazeera. What are your views on the CRTC and its role? Is it playing a relevant role in what Canadians should or should not hear from outside or inside the country?

Mr. Saras: Senator, you come from our field, and you are a distinguished member of the industry. If we believe in the future, in the culture we are creating and the identity of this country, I do not believe that it is necessary for every medium from outside to come into this country. First of all, they do not have anything of the so-called Canadian element. They just take whatever comes through the satellite and they put it onto the airwaves. They charge every Canadian citizen \$30 or \$40 per month. They are making easy money, and I do not think that they are offering anything positive to Canadian society itself.

We brought this matter to the attention of the CRTC time and again. We also told them about the situation with the volunteers and the young Canadians who try to make a career there and how they are using them. I believe it was to Mr. Cardoza, during his

Liberation Army Daily, qui est la publication des militaires chinois qui arrive ainsi au Canada et qui est distribuée à ceux qui le souhaitent. Je ne pense pas que ces publications, sénateur, permettent de construire l'identité canadienne.

Le sénateur Phalen : Vous avez également indiqué que le nombre de publications ethniques est passé de 600 à 337. Est-ce uniquement à cause des forces du marché?

M. Saras : C'est parce que les publications ethniques ont été carrément laissées de côté, et ce, par tous les gouvernements. Si vous vous souvenez bien, il y a quelques années, le gouvernement a réduit ses dépenses de façon radicale parce qu'il était confronté à une conjoncture économique difficile. Notre industrie a été la première à être touchée. Dans le passé, les publicités gouvernementales nous rapportaient, tous les ans, entre 20 000 et 25 000 \$; celles du gouvernement provincial nous rapportaient 8 000 \$. Notre marché est très limité. Nous ne pouvons pas demander à un Chinois de passer une annonce dans un journal grec. Nous devons nous adresser à la communauté grecque. Quoi qu'il en soit, nous avons une industrie, et nous avons aussi un journal qui était publié. Quand les réductions sont entrées en vigueur, et c'était durant les années où M. Mulroney était au pouvoir, la moitié des publications ont cessé leurs activités, faute d'argent. Les dépenses sont toujours les mêmes. Les coûts de production ne cessent de croître. Le coût du papier, lui, augmente tous les six mois et, bien entendu, vos recettes diminuent parce que le gouvernement décide, tout à coup, qu'il ne peut continuer de fournir un soutien financier aux publications.

Or, comment le gouvernement peut-il, d'une part, appuyer une publication canadienne en y faisant paraître des annonces pleine page qui coûtent 36 000 \$, et, d'autre part, affirmer qu'il n'est pas en mesure d'aider cinq, dix ou quinze publications ethniques au Canada au moyen d'annonces pleine page qui, elles, ne vont lui coûter que 1 000 \$?

Le sénateur Munson : Merci d'être venus nous rencontrer. J'aimerais savoir ce que vous pensez du CRTC. Au cours des derniers jours, nous avons entendu parler du fait que le CRTC avait refusé la demande de la RAI et imposé des conditions à Al-Jazeera. Que pensez-vous du CRTC, du rôle qu'il joue? Est-ce qu'il prend des décisions judicieuses au sujet de ce que les Canadiens doivent, ou non, entendre depuis l'extérieur ou l'intérieur du pays?

M. Saras : Sénateur, vous connaissez notre milieu. Vous êtes un membre distingué de l'industrie. Si nous croyons à l'avenir, à notre culture, à notre identité, il n'est pas nécessaire de permettre à tous les médias de l'étranger de diffuser au Canada. D'abord, leur programmation ne contient pas d'éléments canadiens. Ils captent ce qui passe via satellite et le mettent en ondes. Ils facturent les Canadiens 30 ou 40 \$ par mois. Ils font de l'argent, mais ils n'apportent rien de positif à la société canadienne.

Nous avons porté la question à l'attention du CRTC à maintes et maintes reprises. Nous lui avons également parlé des bénévoles et des jeunes Canadiens qui essaient de poursuivre une carrière dans l'industrie et qui se font exploiter. Nous avons rencontré

term, that we spoke time and again. He told me he would do his best. I do not think that he did anything, at least until the day he left the commission.

There are a few things in this field that have been going bad for many decades. They need to be re-examined and new rules should be set. This is the global village. We no longer have the ability to stay here and say that we are just Canadian. We know that if we do not give them the ability to come to Canada through the usual channels, someone will put a production on a U.S. satellite and everyone who buys the disk can get it. Why do we have to give to the Russian state a television line just to broadcast daily whatever happens in Russia, or the Greek state a Greek television line that is going to broadcast daily and so on?

The Chairman: Mr. Saras, I will ask you to tighten up your answers a little.

Mr. Saras: This is a very serious matter, and I believe that it is in the hands of the government to take action.

Senator Munson: What is the ethnic press looking for from the federal government? You talk about money. Is it looking for money for advertising? If so, would not you be beholden to the government that gives you the money to advertise? In other words, do you not become conflicted?

Mr. Saras: We discussed this matter. I do not think that we are going directly to the government to ask it to hand out cheques or money to our members. All we are asking the government is that if it has a budget of X dollars, please give us X minus 90. We will be happy because, senator, we are also in the Canadian market. We are part of the Canadian industry. Why are the anglophone and the francophone publications getting something with no conflict, but when it comes to the ethnic press, there is a conflict? I cannot see the distinction. If standards apply to one part of the industry, the same standards should apply to the other part of the industry. I cannot see any conflict in this. We do not ask for privileges or direct cash.

I know that until March 31, the end of the fiscal year, there is a budget of \$67 million within the Government of Canada for advertising to promote the programs of the government. Now, from that \$67 million, I should not say it is too bad if we ask that at least \$6 million be given to the ethnic press and \$61 million to the rest of the industry. A budget has been set aside for this job.

Mr. Massood: I would like to bring up an example. Last year we had the SARS crisis, which affected everyone in Canada and there was a lot of advertising in the mainstream media. However, the mother tongue of 50 per cent of the population of Toronto is another language. When this crisis occurred many people did not know what was really happening. They heard that something very bad is happening, but not the details of what to do or what not to do and so on. They did not get all the information.

M. Cardoza à plusieurs reprises durant son mandat. Il m'a dit qu'il allait faire tout son possible pour nous aider. Selon moi, il n'a rien fait, du moins jusqu'à son départ du Conseil.

Certains changements s'imposent, et ce, depuis de nombreuses décennies. Il faut réexaminer la situation, établir de nouvelles règles. Le monde est devenu un village planétaire. Nous ne pouvons plus nous isoler des autres, dire que nous sommes tout simplement des Canadiens. Nous savons que si nous ne leur permettons pas de diffuser au Canada par les voies habituelles, ils vont avoir recours à un satellite américain et les gens vont acheter une antenne parabolique pour avoir accès à la programmation. Pourquoi doit-on donner à la Russie ou à la Grèce une chaîne distribuée par câble qui leur permettra de décrire, tous les jours, ce qui se passe dans leur pays?

Le président : Monsieur Saras, je vais vous demander d'abréger vos réponses.

M. Saras : C'est une question très importante, et il revient au gouvernement de prendre des mesures.

Le sénateur Munson : Qu'attend la presse ethnique du gouvernement fédéral? Vous parlez d'argent. Est-ce qu'elle veut de l'argent pour les publicités qu'elle diffuse? Si oui, ne seriez-vous pas redevable au gouvernement, qui finance les publicités? Autrement dit, n'y aurait-il pas conflit d'intérêts?

M. Saras : Nous avons discuté de la question. Nous ne demandons pas au gouvernement de distribuer des chèques ou de donner de l'argent à nos membres. Tout ce que nous lui demandons, c'est d'avoir droit à X dollars, moins 90, du budget qu'il consacre à la publicité. Nous serions fort heureux de recevoir ce montant, car nous desservons nous aussi, sénateur, le marché canadien. Nous faisons partie de l'industrie canadienne. Pourquoi la question des conflits d'intérêt ne se pose-t-elle pas dans le cas des publications de langues anglaise et française, mais dans celui de la presse ethnique, oui? Pour moi, il n'y a aucune différence entre les deux. Les normes qui régissent un segment de l'industrie devraient également s'appliquer à l'autre. Nous ne réclamons pas de privilèges ou de soutien financier direct.

Je sais que, pour l'exercice se terminant le 31 mars, le gouvernement du Canada dispose d'un budget de 67 millions de dollars pour faire la promotion des programmes qu'il offre. Je ne vois pas pourquoi il n'accorderait pas au moins six millions de ce montant à la presse ethnique, et les 61 millions qui restent, aux autres membres de l'industrie. Un budget a été prévu pour la publicité.

M. Massood : Permettez-moi de vous donner un exemple. L'an dernier, nous avons été confronté à la crise du SRAS, une crise qui a touché tous les Canadiens. Il y avait beaucoup de publicité à ce sujet dans les médias grand public. Toutefois, 50 p. 100 de la population de Toronto a, comme langue maternelle, une langue autre que l'anglais ou le français. Il y avait de nombreuses personnes qui ne savaient pas vraiment ce qui se passait. Elles étaient conscientes du fait qu'un événement grave s'était produit, sauf qu'elles n'avaient aucune idée de ce qu'il fallait faire, ou ne pas faire, ainsi de suite. Elles n'avaient pas accès à toute l'information.

Unlike the mainstream papers like *The Toronto Star*, *The Globe and Mail* or the *Ottawa Citizen*, where there is a sports section, an entertainment section or a financial section, the ethnic press has only one section and most people read it from cover to cover. The readership is a lot higher than for the mainstream publications. If there had been advertisements in the ethnic press, other people would have been reached who could not be reached through the mainstream media.

Senator Merchant: Gentlemen, I would like to welcome you. I am a Greek immigrant and I came to this country not speaking any English or French. I believe I have some understanding, therefore, of the importance of being able to read a paper in a language that is understood, at least in the beginning, until one becomes accustomed and learns the English language. As a matter of fact, my parents used to pay us 10 cents to speak English. When we first came to Canada, every word we said in English would be rewarded with a dime in order to encourage us to learn English. No one really wants to stay separate. When people come to this country they want to become part of the Canadian fabric.

I think what you are trying to tell us, gentlemen, is that you have a very special function in this society, in that you are trying to fill the vacuum that exists for a large segment of our population who are not able, as you said, Mr. Massood, to get information that is important to Canadians. Therefore, you translate what is going on in this country, politically and socially, so that individuals become productive members of this society. I congratulate you for putting up with all the impediments in order to publish your newspapers.

Are you finding that the young people in the Greek community are reading your newspapers?

Mr. Saras: Just for that reason, 20 years ago we were all publishing only in the main language of the publication. Either it was Greek, Italian, Persian, or whatever. Today, 90 per cent of all the publications are published in the first language of the publication, plus English or French. I know most of my colleagues in Quebec are now publishing in French and the other language, and the same thing is true in Toronto. There are some communities, 10 or 12 per cent, which are the so-called new communities, the Afghans, for example. They are the first generation of immigrants, as our generation was 40 years ago, and they prefer to read in the Afghani language. I know that the Persian publications are mostly produced in the Persian language, but they also have segments in English.

Trying to encourage a community to integrate into the mainstream community is not an easy thing. People who come to this country from some newly established democracy, if they are established, think the same way they were thinking back in their homeland. They keep a distance from the government because in their experience they have never been exposed to an open society where the government was a friend, rather than something that could destroy their lives.

Contrairement aux médias grand public comme le *Toronto Star*, le *Globe and Mail* ou le *Ottawa Citizen*, qui comptent une section sports, divertissements ou finances, la presse ethnique n'a qu'une seule section et la plupart des gens la lisent de la première page à la dernière. L'effectif-lecteurs est plus beaucoup élevé que dans le cas des publications de grande diffusion. Si des annonces avaient été publiées dans la presse ethnique, il aurait été possible de renseigner d'autres personnes, celles qui ne lisent pas les grands journaux.

Le sénateur Merchant : Messieurs, je vous souhaite la bienvenue. Je suis un immigrant d'origine grecque. Quand je suis arrivé au Canada, je ne parlais ni l'anglais ni le français. Je sais donc à quel point il est important de pouvoir lire un journal qui est publié dans une langue que l'on comprend, du moins au début, jusqu'à ce qu'on arrive à acquérir une bonne maîtrise de l'anglais. En fait, mes parents avaient l'habitude de nous donner dix sous quand on s'exprimait en anglais. Au début, c'est-à-dire à notre arrivée au Canada, on recevait dix sous chaque fois qu'on prononçait un mot en anglais, pour nous encourager à apprendre la langue. Personne ne veut vraiment rester à l'écart. Les gens qui viennent s'installer ici veulent faire partie du tissu social canadien.

À mon avis, ce que vous essayez de nous dire, messieurs, c'est que vous jouez un rôle spécial au sein de la société, en ce sens que vous essayez de combler un vide chez ce grand segment de la population canadienne qui, comme vous l'avez dit, monsieur Massood, n'a pas accès à des renseignements jugés importants pour les Canadiens. Vous décrivez ce qui se passe au Canada, politiquement et socialement, pour que les gens deviennent des membres productifs de la société. Je vous félicite, car vous arrivez à publier vos journaux malgré tous les obstacles qui se dressent devant vous.

À votre avis, est-ce que les jeunes au sein de la communauté grecque lisent vos journaux?

M. Saras : Il y a vingt ans, les publications étaient toutes diffusées dans une seule langue, que ce soit le grec, l'italien, le persan ou autre. Aujourd'hui, 90 p. 100 des publications sont diffusées dans la langue première, plus l'anglais ou le français. Je sais que la plupart de mes collègues au Québec publient maintenant en français et dans l'autre langue. Ils font la même chose à Toronto. Il y a certains groupes, 10 ou 12 p. 100, qui font partie des communautés dites nouvelles. Mentionnons, par exemple, les Afghans. Il s'agit de la première génération d'immigrants, comme la nôtre l'était il y a 40 ans, et elle préfère lire les journaux qui sont rédigés en afghan. Je sais que les journaux persans sont surtout produits dans la langue perse, mais il y a également des segments en anglais.

Il n'est pas facile d'encourager une communauté à s'intégrer à la société en général. Les personnes qui proviennent de démocraties nouvellement établies et qui s'installent au Canada pensent de la même façon qu'elles le faisaient dans leurs pays d'origine. Elles se tiennent loin du gouvernement, parce qu'elles n'ont jamais été exposées à une société ouverte où le gouvernement est perçu comme ami, et non comme un ennemi.

The ethnic press is approaching them to say that here the government is a friend, be part of this country, integrate and forget whatever your priest, your politicians, your leaders are trying to tell you, to remain apart. We want you to be and you must be part of this society.

Senator Tkachuk: I do not quite understand something, and maybe you can help me. When you talk about the 30-per-cent to 35-per-cent fee charged by certain agencies on federal government contracts, how does that work exactly?

Mr. Saras: I do have it here. I would appreciate it if the clerk can make copies and pass them to you. Over the years, a practice developed within the system whereby some private offices have been established and out of which came agents who represent the ethnic press. In fact, they sent a letter to Mr. Massood and told him that if he wanted to get advertisements from the Government of Canada he would have to sign an application and with that they could come forward as his agent. In return, they would make sure he received the amount but they would deduct 30 per cent.

That means if the government pays \$1,000, they would take \$300, and if the payment is required within a month, 35 per cent would be deducted and they would pay the \$650. I brought this matter to the attention of the then Prime Minister, Brian Mulroney, again with Mr. Turner, again with Mr. Chrétien, and again and again, and also with the Leader of the Opposition last year. We met and I talked to him again. It seems that everyone wants to help but no one is doing anything.

As a matter of fact, last month there was a campaign going on for Health Canada. I do not know how much it cost, half a million, a million, who knows? That campaign was extended to the ethnic publications. All those who received this ad were subscribing with those agents to pay 30 per cent.

The Chairman: Mr. Saras, it is a little difficult to understand exactly what you are talking about. Are you trying to suggest that there are improper relationships, or are you just saying that there are people in the private sector who have, so to speak, become the prime intermediaries because they know where to go? What are we talking about here?

Mr. Saras: It is my personal experience that there are some people who probably are getting some benefits out of this. I cannot accuse anyone. I do not have anything to document my allegations or accusations.

Senator Tkachuk: How much money flows from these agencies? Is your total \$1 million, \$2 million, \$3 million?

Mr. Saras: If it is a \$1-million campaign, it is \$300,000, and that goes to two or three individual agencies. I do not think that those agencies can do this job.

Senator Tkachuk: Are they advertising agencies or sales agencies?

Mr. Saras: No.

La presse ethnique les sensibilise au fait que le gouvernement, au Canada, est un ami. Elle les encourage à se tailler une place, à s'intégrer, à faire fi de ce que peuvent dire le prêtre, leurs politiciens, leurs dirigeants, c'est-à-dire de rester à l'écart. Elle les incite à faire partie de la société.

Le sénateur Tkachuk : Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Vous dites que certaines agences exigent une commission de 30 à 35 p. 100 du montant des des publicités du gouvernement. Pouvez-vous me donner des précisions?

M. Saras : J'ai ces renseignements avec moi. Le greffier pourrait en faire des copies et les distribuer. Il y a une pratique qui s'est développée au fil des ans : certaines agences privées ont vu le jour et ont décidé qu'elles allaient représenter la presse ethnique. En fait, elles ont envoyé à M. Massood une lettre qui disait que s'il voulait obtenir des publicités gouvernementales, il devait signer un formulaire qui autorisait l'agence à agir en son nom. En retour, elles s'engageaient à faire en sorte qu'il reçoive le montant demandé, montant duquel elles percevraient une commission de 30 p. 100.

Donc, sur un montant de 1 000 \$ versé par le gouvernement, elles en prendraient 300. Si le paiement était requis dans un délai d'un mois, elles exigeaient une commission de 35 p. 100, ce qui veut dire qu'il ne restait plus que 650 dollars. J'ai porté la question à l'attention du premier ministre de l'époque, M. Brian Mulroney, et j'en ai ensuite parlé avec M. Turner, M. Chrétien, à maintes et maintes reprises, et aussi avec le chef de l'opposition, l'an dernier. J'ai eu l'occasion de le rencontrer. Tout le monde semble vouloir nous aider, mais personne ne fait rien.

Santé Canada a lancé une campagne, le mois dernier. Je ne sais pas combien elle a coûté, un demi million, un million, qui sait? Cette campagne englobait les publications ethniques. Toutes celles qui ont reçu l'annonce ont versé une commission de 30 p. 100 aux agences.

Le président : Monsieur Saras, j'ai du mal à comprendre ce que vous essayez de dire. Êtes-vous en train de laisser entendre que des actes irréguliers sont commis? Ou encore, tout simplement, qu'il y a des gens dans le secteur privé qui sont devenus des intermédiaires, parce qu'ils savent à qui s'adresser? Où voulez-vous en venir?

M. Saras : D'après mon expérience personnelle, il y a certaines personnes qui tirent probablement avantage de la situation. Je ne peux pas accuser qui que ce soit, car je ne peux étayer mes allégations ou accusations.

Le sénateur Tkachuk : À combien s'élèvent les montants qui passent par ces agences? Un million, deux millions, trois millions?

M. Saras : Dans le cas d'une campagne de un million de dollars, la commission est de 300 000 \$, et elle est versée à deux ou trois agences. À mon avis, elles ne sont pas en mesure de faire le travail.

Le sénateur Tkachuk : S'agit-il d'agences de publicité ou d'agences commerciales?

M. Saras : Non.

Senator Tkachuk: They are straight middle people or middlemen?

Mr. Saras: Yes.

Senator Tkachuk: Over a year, what would be the total gross sales?

Mr. Saras: I do not know. That depends. As I told you, it is 30 per cent on whatever amount. From this campaign only, I would expect it to be \$200,000 or \$300,000. I met with the civil servants and we had a very heated discussion on this matter. They were trying to tell me that it happens. This campaign went only to the members who were organized with those agencies, but one of the agencies sent out a letter that said if you want to get Government of Canada advertisements, you have to sign an agreement that I will represent you and receive 30 per cent. Who gave him the right to approach these people? Mr. Massood got this letter. I received a phone call from Montreal and I told them that as the president of the industry, even if I know that my publication will die tomorrow without a penny, I will not sign. This is manipulation and I will not accept "godfathers" in this industry. As a result, I did not receive the ad.

The Chairman: Mr. Saras, for clarification purposes, you said this was the Government of Ontario?

Mr. Saras: No, Government of Canada.

The Chairman: I am sorry, but I still do not understand what you are saying. I do not know whether you are talking about people in the government or people in private industry. People everywhere in the world charge fat fees for government relations, not only in Canada, because government is a labyrinth and finding your way around it is difficult, and the private sector is also a labyrinth and finding your way around it can be difficult.

I do not know whether you are talking about a number of individuals or a number of agencies who are doing what middlemen do, or whether you are talking about something more serious. You give us no names; you give us no specifics. This is an extremely difficult situation for us to try to understand.

Mr. Saras: Yes, but also it is not my position, senator, to come here and give you names. If someone would like to entertain those facts, they will find out what is going on. We asked some members of Parliament to intervene on our behalf. We asked the department to give us a list of the publications that received this ad without subscribing to the agencies and how many within the agencies. We have not received an answer as yet.

In early September, when I received the phone call about giving them 30 per cent for a full-page advertisement, if I had said yes, I would have got two or three full pages. The way I answered him was, if I do not get a penny and I die, I still will not do it. It is a matter of ethics; it is a matter of principles. I am the president and I cannot accept this practice.

Le sénateur Tkachuk : S'agit-il d'intermédiaires?

M. Saras : Oui.

Le sénateur Tkachuk : Sur un an, quel serait le chiffre d'affaires brut?

M. Saras : Je ne le sais pas. Cela dépend. Comme je l'ai mentionné, elles touchent 30 p. 100 du montant. Pour cette campagne, je m'attends à ce qu'elles touchent 200 000 \$ ou 300 000 \$. J'ai rencontré les représentants du ministère, et nous avons eu une discussion plutôt animée. Ils ont essayé de me dire que c'était le genre de chose qui arrivait. Le contrat n'a été accordé qu'à ceux qui étaient représentés par ces agences. Or, une de celles-ci a envoyé une lettre qui disait que si on voulait des contrats de publicité du gouvernement du Canada, il fallait signer une entente avec elle et lui verser une commission de 30 p. 100. Qui lui a donné le droit de faire une telle chose? M. Massood a reçu la lettre. J'ai reçu un appel de Montréal. J'ai dit qu'en tant que président de l'industrie, même si je savais que ma publication finirait ses jours dans la déche, je ne signerais pas. C'est de la manipulation. Je n'accepte pas qu'il y ait des « parrains » dans l'industrie. Par conséquent, je n'ai pas reçu l'annonce.

Le président : Monsieur Saras, vous avez bien dit qu'il s'agissait du gouvernement de l'Ontario?

M. Saras : Non, du gouvernement du Canada.

Le président : Je m'excuse, mais je ne comprends toujours pas ce que vous essayez de dire. Je ne sais pas si vous faites allusion au gouvernement ou au secteur privé. Tous ceux qui s'occupent de relations gouvernementales, que ce soit au Canada ou ailleurs dans le monde, exigent des commissions généreuses, parce que l'appareil gouvernemental est un véritable labyrinthe et qu'il peut être difficile de s'y retrouver. Il en va de même pour le secteur privé.

Je ne sais pas si vous faites allusion à un groupe de personnes ou d'agences qui agissent comme intermédiaires, ou si vous faites allusion à quelque chose de beaucoup plus grave. Vous n'avez pas fourni de noms, de détails. Il est très difficile pour nous d'avoir une idée claire de la situation.

M. Saras : C'est vrai, mais ce n'est pas à moi, sénateur, de vous donner des noms. Si quelqu'un veut prendre le temps de vérifier ces faits, il va se rendre compte de ce qui se passe. Nous avons demandé à certains députés d'intervenir en notre nom. Nous avons demandé au ministère de nous donner une liste des publications qui ont reçu l'annonce sans passer par les agences, et combien l'ont reçue en passant par les agences. Nous n'avons pas reçu de réponse.

Au début de septembre, quand on m'a appelé pour me dire qu'il fallait que je verse une commission de 30 p. 100 en échange de l'annonce pleine page, si j'avais dit oui, j'aurais eu droit à deux ou trois pages de publicité. J'ai dit que je n'accepterais pas de signer, même si je devais mourir dans la déche. C'est une question d'éthique, de principe. Je suis le président d'une association, et je ne peux accepter une telle pratique.

The Chairman: We cannot do anything with what you have said unless you tell us who made the call. What are we talking about?

Mr. Saras: If you want more information, I believe that I will have to find out. I am not the one who makes the rules. I am the one who lives by the rules.

The Chairman: Perhaps when you have a proper file created you could forward it to the committee and it will be circulated to the members.

Mr. Saras: Yes, please. I will do that.

The Chairman: Thank you.

Mr. Saras: I can probably send you more information.

Senator Tkachuk: I was on the list for asking questions. I thought what he said was interesting and I want to follow this up.

The Chairman: It is, but —

Senator Tkachuk: I do understand what he is saying, I think, but I would like to get the names. My office would be most pleased to have them.

These are not advertising agencies. These are simply sales agencies, just so I have that clear?

Mr. Saras: Yes.

Senator Tkachuk: They say they are the sales agent on behalf of the government. This is not unusual, although I find the percentage that they take rather unusual.

Mr. Saras: Yes, I agree 100 per cent. If we had 20 publications, with 10 publications from the agent and 10 publications outside the agency receiving the ads, it would be normal.

Senator Tkachuk: Let us say I advertise Mercedes Benz, or I am Health Canada, it does not really matter, is there an agency I can go to that is representative of the ethnic press and say I would like to place a number of advertisements in the following ethnic press and they would handle that for me, much like the weekly newspapers association does? Do you have that?

Mr. Saras: The only agency that I am dealing with is the so-called agency of record. This is the company that receives the contract from the government and acts on behalf of the government in the distribution of the advertisement.

To my understanding, as a publisher, I am dealing directly with this agency, and this agency, at one point, was deducting 15 per cent. This is very understandable. However, along with the agency of record, there are now individuals. In fact, there is only one company in Montreal and one in Toronto that are approaching people and promising them that they will receive a lot of government advertisements if they give the company 30 per cent. The people, of course, think that instead of getting nothing, \$600 makes a difference, and they subscribe to this.

Le président : Nous ne pouvons rien faire si nous ne savons pas qui a communiqué avec vous. De quoi s'agit-il au juste?

M. Saras : Si vous voulez plus d'informations, je vais devoir me renseigner. Je n'établis pas les règles, je les applique.

Le président : Vous pourriez peut-être envoyer votre dossier au comité, une fois qu'il sera prêt. Nous le distribuerons aux membres.

M. Saras : Oui, je vous en prie. Je vais le faire.

Le président : Merci.

M. Saras : Je peux probablement vous envoyer plus d'information.

Le sénateur Tkachuk : J'étais sur la liste des questionneurs. Ce qu'il a dit me paraissait intéressant et j'aimerais poursuivre dans ce sens.

La présidente : C'est juste, mais...

Le sénateur Tkachuk : Je comprends ce qu'il dit, je crois, mais j'aimerais avoir les noms. Mon bureau serait ravi de les avoir.

Ce ne sont pas des agences de publicité. Ce sont de simples agences commerciales, si j'ai bien compris?

M. Saras : Oui.

Le sénateur Tkachuk : Elles disent qu'elles sont les agences commerciales du gouvernement. Ce n'est pas inhabituel, mais je trouve que le pourcentage qu'elles demandent est plutôt inusité.

M. Saras : Oui, je suis tout à fait d'accord avec vous. Si nous avions 20 publications, soit 10 publications de l'agence et 10 autres de l'extérieur de l'agence qui reçoit la publicité, ce serait normal.

Le sénateur Tkachuk : Disons que je fais de la publicité pour Mercedes Benz ou que je suis Santé Canada, peu importe. Y a-t-il une agence qui représente la presse ethnique à qui je pourrais demander de placer un certain nombre de publicités dans certains médias ethniques et qui s'occuperait de ce placement pour moi, comme le fait la Weekly Newspapers Association? Pareille agence existe-t-elle?

M. Saras : La seule agence avec laquelle je traite est la soi-disant agence de coordination. Il s'agit de l'entreprise qui obtient le contrat du gouvernement et qui distribue la publicité en son nom.

Si j'ai bien compris, en tant qu'éditeur, je traite directement avec cette agence qui, à un certain moment, retenait 15 p. 100, ce qui est très compréhensible. Toutefois, parallèlement à l'agence de coordination, il y a maintenant des personnes. En fait, il n'y a qu'une seule entreprise à Montréal et une entreprise à Toronto qui font des démarches et qui promettent aux gens qu'ils recevront beaucoup de publicité du gouvernement s'ils donnent 30 p. 100 à l'entreprise. Comme il vaut mieux obtenir 600 \$ plutôt que rien du tout, alors les gens acceptent, évidemment.

Public Works Canada came to me and said if there is someone to blame, it is my own people, because they cannot believe that journalists are signing such contracts. I said to them, if the president of this powerful organization has been excluded because he is not subscribing to an agency, then you are cooperating with someone, and I do not know if this is legal or illegal.

Senator Tkachuk: You mentioned newspapers that are published in other countries and circulated here. In your brief you say that they are from a publication of Chinese origin. Are there other publications being published, outside of the Chinese newspapers, in this fashion?

Mr. Saras: Yes, there are other communities.

Senator Tkachuk: Could you tell me what they might be? Are there others?

Mr. Saras: I know that the *Weekly Gleaner* is published in Jamaica and is circulated in Canada. Yet, the Jamaicans are much smarter than the Chinese because they have not created a company. The same company that publishes in Jamaica publishes in Canada. They do not have a Canadian company.

This is not the case with the Chinese. The Chinese created companies in Toronto, Vancouver and Montreal. I believe they have three different offices and three different companies: The Western Canada Sing Tao, the Central Canada Sing Tao and the Quebec Sing Tao.

Senator Tkachuk: Do they receive government advertising?

Mr. Saras: To be honest with you, I do not know. I am not aware of that, but I believe that they do, because they are Canadian. The requirement to get a Canadian advertisement is to be a Canadian company. That means that if you have your company here in Canada, you are part of the Canadian industry.

I do not believe that anyone from the Government of Canada is going over to find out what exactly the message is, et cetera.

Senator Tkachuk: What are you saying, though?

Mr. Saras: We have about 15 Chinese publications in Canada, published by individuals. They die on a daily basis. They cannot sustain themselves. I do not believe that they will continue for long. No one is helping them, but yet we are financially helping publications that come from outside Canada. This is not the present government. Do not take it that this is a practice of the present government.

Senator Tkachuk: I did not say it was.

Mr. Saras: It has been the same for centuries now. There are no rules. There never were any rules. It continues with no rules.

Madam Chair, you said before that that happens with the federal government only, the Government of Canada, and I say that this is happening with every government, whether municipal, provincial or federal. Can you imagine how much money is ending up in the hands of these people for doing nothing?

Des représentants de Travaux publics Canada m'ont dit que s'il fallait blâmer quelqu'un, c'était ma propre organisation, parce qu'ils ne peuvent pas croire que des journalistes signent pareils contrats. Je leur ai dit, si le président de cette puissante organisation a été exclu parce qu'il ne souscrit pas à une agence, alors vous coopérez avec quelqu'un, et je ne sais pas si c'est légal ou illégal.

Le sénateur Tkachuk : Vous avez parlé de journaux qui sont publiés dans d'autres pays et distribués ici. Dans votre exposé, vous dites qu'ils sont d'origine chinoise. À part les journaux chinois, y a-t-il d'autres publications qui sont publiées de cette façon?

M. Saras : Oui, il y a d'autres communautés.

Le sénateur Tkachuk : Pouvez-vous nous dire lesquelles? Y en a-t-il d'autres?

M. Saras : Je sais que le *Weekly Gleaner* est publié en Jamaïque et distribué au Canada. Or, les Jamaïcains sont beaucoup plus fûtés que les Chinois, parce qu'ils n'ont pas créé d'entreprise. L'entreprise qui publie en Jamaïque est la même qui publie au Canada. Il n'y a pas d'entreprise canadienne.

C'est différent dans le cas des Chinois. Ces derniers ont mis sur pied des entreprises à Toronto, à Vancouver et à Montréal. Je crois qu'ils ont trois bureaux différents et trois entreprises différentes : le Sing Tao de l'Ouest canadien, le Sing Tao du Canada central et le Sing Tao du Québec.

Le sénateur Tkachuk : Reçoivent-elles de la publicité du gouvernement?

M. Saras : À dire vrai, je ne sais pas. Je ne suis pas au courant de cela, mais je crois que oui, parce que ce sont des entreprises canadiennes. C'est l'exigence qu'il faut satisfaire pour obtenir une publicité canadienne. Cela signifie que si vous avez une entreprise ici au Canada, vous faites partie de l'industrie canadienne.

Je ne crois pas que quelqu'un du gouvernement canadien parcourt les journaux pour savoir quel message est véhiculé, et cetera.

Le sénateur Tkachuk : Que dites-vous?

M. Saras : Il y a environ 15 publications chinoises au Canada, qui sont publiées par des particuliers. On les voit disparaître tous les jours. Elles ne peuvent s'autofinancer. Je ne crois pas qu'elles vont tenir le coup encore longtemps. Personne ne les aide, mais on accorde une aide financière aux publications qui viennent de l'étranger. Ce n'est pas à cause du gouvernement actuel. Il ne faut pas croire qu'il s'agit d'une pratique du gouvernement actuel.

Le sénateur Tkachuk : Je n'ai pas dit cela.

M. Saras : C'est comme ça depuis toujours. Il n'y a pas de règles. Il n'y en a jamais eu et il n'y en a toujours pas.

Madame la présidente, vous avez dit auparavant que cette pratique se voit seulement au sein du gouvernement fédéral, du gouvernement du Canada, mais je dis que la chose est répandue dans tous les gouvernements, que ce soit au palier municipal, provincial ou fédéral. Pouvez-vous imaginer combien d'argent ces gens reçoivent à ne rien faire?

Senator Tkachuk: Just to go back to that ethnic press issue, so that I am clear, publications that are published outside of Canada are then distributed as Canadian publications.

Mr. Saras: Yes. They put four pages on the front.

Senator Tkachuk: Like *Time* magazine.

Mr. Saras: That is right.

Senator Tkachuk: Is there anything wrong with that? What is the problem with that?

Mr. Saras: It is the culture we create.

Senator Tkachuk: Is there a difference between Al-Jazeera being available on TV and one of these publications?

Mr. Saras: No. The message is almost the same.

The Chairman: Senators, we are running late. I still have Senator Trenholme Counsell and Senator Chaput on the list. I will ask both the questioners and the respondents to be succinct, please.

Senator Trenholme Counsell: Thank you for a very illuminating and important presentation this morning. I think I understand most of it. However, I have three questions to put, after which you can answer them individually.

First, I am still not sure whether individual papers or groups of papers — let us say one person owns several papers, which I expect is the case — have been refused in terms of going directly to government, Health Canada or whatever it might be, for advertising, or whether you have become beholden through, maybe, very insidious ways to the middle people you have described.

Second, I know that when new Canadians come to our country, in many places there are seminars, conferences, one-on-one sessions, all kinds of orientation programs available. I am wondering if this same assistance has been offered to the small ethnic papers in terms of advice regarding publications, budgets and advertising. My impression from listening to you is that you are not really availing yourself sufficiently of advertising dollars in your community from people who could well afford to advertise and should advertise in your papers.

Third, could you indicate three things that we might be able to think about and, perhaps, come up with answers? What would your three priorities be in terms of your presentation to us this morning?

Mr. Saras: With regard to the editorial of the publication, there are provisions in Canadian Heritage for the small magazines, Canadian magazines, to get direct financial help for editorials, to retain editorial writers. Those provisions do not apply to us. We went down there and asked them. *Maclean's* receives probably \$7 million or \$8 million every year to sustain operations.

Le sénateur Tkachuk : Pour revenir à la question de la presse ethnique, pour que la chose soit claire, des publications qui sont publiées à l'extérieur du Canada sont ensuite distribuées comme des publications canadiennes.

M. Saras : Oui. On met quatre pages sur le dessus.

Le sénateur Tkachuk : Comme le magazine *Time*.

M. Saras : Exactement.

Le sénateur Tkachuk : Qu'y a-t-il de mal à cela? Quel est le problème?

M. Saras : C'est la culture que nous créons.

Le sénateur Tkachuk : Y a-t-il une différence entre la diffusion d'Al-Jazira et une de ces publications?

M. Saras : Non. Le message est pratiquement le même.

La présidente : Mesdames et messieurs les sénateurs, il se fait tard. J'ai encore le sénateur Trenholme Counsell et le sénateur Chaput sur ma liste. Je demanderais aux questionneurs et aux répondants d'être brefs.

Le sénateur Trenholme Counsell : Merci de nous avoir présenté cet exposé très éclairant et important ce matin. Je crois que je comprends presque tout. Toutefois, j'ai trois questions à poser, auxquelles vous pourrez répondre par la suite.

D'abord, je ne suis pas encore certaine si on a empêché les journaux individuels ou les groupes de journaux — disons qu'une personne est propriétaire de plusieurs journaux, ce qui est probablement le cas — d'accéder directement au gouvernement, à Santé Canada, ou peu importe, pour obtenir de la publicité, ou si vous êtes devenus, peut-être par des moyens très insidieux, à la merci des intermédiaires que vous avez décrits.

Deuxièmement, lorsque de nouveaux Canadiens arrivent au pays, je sais que des colloques, des conférences, des rencontres individuelles et toutes sortes de programmes d'orientation leur sont offerts à de nombreux endroits. Je me demande si une aide semblable est offerte aux petits journaux ethniques pour qu'ils puissent bénéficier de conseils concernant les publications, les budgets et la publicité. En vous écoutant parler, j'ai l'impression que vous n'utilisez pas vraiment l'argent qui se trouve dans votre communauté, l'argent des personnes qui pourraient bien se permettre de s'annoncer et qui devraient s'annoncer dans vos journaux.

Troisièmement, pouvez-vous nous indiquer trois aspects sur lesquels nous pourrions réfléchir et, peut-être, trouver des solutions? Quelles seraient les trois priorités qui ressortent de votre exposé de ce matin?

M. Saras : Concernant l'éditorial, Patrimoine canadien a prévu des dispositions pour les petits magazines, les magazines canadiens, afin qu'ils obtiennent une aide financière directe pour les éditoriaux, pour conserver des éditorialistes. Ces dispositions ne s'appliquent pas à nous. Nous avons posé des questions aux responsables. *Maclean's* reçoit probablement 7 ou 8 millions de dollars chaque année pour soutenir ses opérations.

Senator Trenholme Counsell: I am talking about newspapers now.

Mr. Saras: But it is the same thing.

Senator Trenholme Counsell: Yes and no.

Mr. Saras: Most of us are weekly papers. I do not believe that we have dailies. There are very few dailies. To be a daily, you have to be sustained financially from some other source, either Al-Jazeera or someone else.

My problem is that a Canadian magazine such as *Maclean's* is receiving \$7 million to \$8 million every year in direct help. I am not getting one penny because we do not comply directly with the rules. What are the rules? In order to be considered a magazine, you have to have the whole front page taken up with a picture and not an editorial. We are publishing with pictures, and we start editorials from there and we move back. That was rejected. It is a technicality that kills the publication.

Senator Trenholme Counsell: Put the picture there.

Mr. Saras: The other technicality, of course, is the fact that you do not have 50 per cent of your circulation via subscriptions. I am circulating all over Canada, here and in Toronto and Montreal — 45,000 copies. How can I send out 22,000 subscriptions for \$3 per copy? There are a few things, technicalities, of course, that keep you out. This is the main problem.

I forgot, to be honest with you, the first part of your question, senator.

Senator Trenholme Counsell: Whether individual papers, weeklies, have tried on their own to access advertising dollars from places such as Health Canada and have been refused.

Mr. Saras: When I saw the advertisements, I myself called the agency and asked them why I and some other papers had been excluded. They told me it was because the new agency of record did not receive information from the old agency of record, which was the one in Montreal. I asked the Prime Minister's Office. I even went there, and I told them that this is unacceptable. They said, "Okay, go to speak with them or whatever." I spent one day there. I came from Toronto. To be honest with you, senator, I am sick. I recently had a heart operation with four bypasses. According to my doctors, I should not leave my house, but I travelled five hours to come here and five hours to go home, risking my life, because that was an important matter. I spent one day there. We decided that they would give me the questionnaire, I would send the questionnaire to my members, and then I would send the information back to them. Five hours later, when I got back to Toronto, they had changed their minds. They said, "No, no, you submit the list, and we will send the questionnaire." I do not know.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je parle des journaux maintenant.

M. Saras : Mais c'est la même chose.

Le sénateur Trenholme Counsell : Oui et non.

M. Saras : Nous sommes, pour la plupart, des journaux hebdomadaires. Je ne crois pas que nous avons des quotidiens. Il y en a très peu. Pour pouvoir publier tous les jours, vous devez recevoir une aide financière d'une autre source, que ce soit Al-Jazira ou quelqu'un d'autre.

Ce que je déplore, c'est qu'un magazine canadien comme *Maclean's* reçoit une aide directe de 7 à 8 millions de dollars par année. Nous ne recevons pas un sou, parce que nous ne sommes pas tout à fait conformes aux règles. Quelles sont les règles? Pour être considéré comme un magazine, il faut qu'une image, et non un éditorial, occupe toute la page couverture. Nous publions des images et nos éditoriaux commencent à cet endroit et se poursuivent plus loin. Cette idée a été rejetée. C'est un détail technique qui tue la publication.

Le sénateur Trenholme Counsell : Placez l'image à cet endroit.

M. Saras : Autre détail technique, vous ne vendez pas la moitié de votre tirage par abonnement. Je distribue partout au Canada, ici, à Toronto et à Montréal — 45 000 copies. Comment pourrais-je envoyer 22 000 publications à des abonnés, à 3 \$ la copie? Il y a certaines choses, des détails techniques, évidemment, qui vous paralysent. C'est là le principal problème.

Pour vous dire franchement, j'ai oublié la première partie de votre question, madame le sénateur.

Le sénateur Trenholme Counsell : Si des journaux individuels, des hebdomadaires, ont tenté par eux-mêmes d'obtenir de la publicité auprès de certains organismes, comme Santé Canada, et se sont vu refuser cet accès.

M. Saras : Lorsque j'ai vu les annonces, j'ai appelé l'agence moi-même pour savoir pourquoi moi et d'autres journaux avaient été exclus. On m'a répondu que la nouvelle agence de coordination n'avait pas reçu l'information de l'ancienne agence, qui se trouvait à Montréal. Je me suis adressé au Bureau du premier ministre. J'y suis même allé pour dire que c'est inacceptable. On m'a dit « D'accord, allez leur en parler. » J'ai passé toute une journée là-bas. Je viens de Toronto. Je dois vous dire, madame le sénateur, que je suis malade. J'ai subi récemment un quadruple pontage coronarien. Selon mes médecins, je devrais rester à la maison, mais j'ai voyagé pendant cinq heures pour venir ici et cinq heures encore pour retourner chez moi; j'ai mis ma vie en danger, parce que c'était une question importante. J'ai passé une journée à cet endroit. Nous avons convenu que je recevrais le questionnaire, que j'enverrais le questionnaire à mes membres et que je retournerais l'information. Cinq heures plus tard, lorsque je suis revenu à Toronto, ces gens avaient changé d'idée. Ils m'ont dit « Non, vous nous soumettez la liste et nous enverrons le questionnaire. » Je n'y comprends rien.

Senator Trenholme Counsell: My last question was very pointed, but perhaps it is the way I think. Do you have a list of priorities, very briefly?

Mr. Saras: Yes.

Senator Trenholme Counsell: What are the top three?

Mr. Saras: This is something we want to ask this committee to help us with.

First — and this must be done — is the elimination of GST. The GST is killing us. We do not receive GST. If I tell one of my advertisers from private industry that I must charge him 7 per cent, he will be very upset. We do not receive GST, but we pay GST.

As a matter of fact, we do not pay PST. The Province of Ontario does not charge us PST. We have been excluded from the PST. We want the same thing from the federal government. It is not a large amount of money for the government. It will not be losing millions of dollars, but it would help us to eliminate the paperwork. I do not think that we are talking about more than a few hundred dollars or a few thousand dollars every year.

Senator Trenholme Counsell: What is the second point?

Mr. Saras: The other thing is that we want — and this is a must — to get help for the members of the industry. We will pay \$200 or \$300 every year to a special account that you will create, and, as it does with the rest of industry, the government will match this amount equally or whatever, so that when we reach the age of 65 we will get something, a penny, and be proud before our children and our grandchildren, in that we have done something in our lives that has been recognized. Every member of every industry pays \$200 to \$300 per year and gets a retirement pension. By the time I get out, I will probably have to accept the minimum of \$600 or whatever. Why? I have spent all my life at this.

Senator Trenholme Counsell: What is your number three?

Mr. Saras: The third one is that we want the government to step in to eliminate every agency so that we can deal directly with the government advertisement agency.

If you will allow me a fourth one, at least 10 per cent of the yearly budget of the government for advertising government programs should be given to the ethnic press.

The Chairman: You did make that point in your earlier testimony.

[Translation]

Senator Chaput: The situation that you describe is comparable to the one that regional minority francophone community newspapers are currently experiencing. We are both members of minority communities. I am a francophone from Western Canada. I well acquainted with the situation you have described, such as the funding shortfall that ensued when the

Le sénateur Trenholme Counsell : Ma dernière question était très pointue, mais c'est peut-être la façon dont je pense. Avez-vous une liste de priorités, très brièvement?

M. Saras : Oui.

Le sénateur Trenholme Counsell : Quelles sont vos trois premières priorités?

M. Saras : C'est à ce chapitre que nous demandons l'aide du comité.

D'abord, il faut éliminer la TPS, et cette mesure est essentielle. La TPS nous tue. Nous ne percevons pas de TPS. Si je disais à un de mes annonceurs du secteur privé que je dois percevoir une taxe de 7 p. 100, il serait bien embêté. Nous ne percevons pas de TPS, mais nous devons la payer.

En fait, nous ne payons pas de TVP. La province de l'Ontario nous a exclu de la TVP et nous n'avons pas à la payer. Nous voulons que le gouvernement fédéral fasse de même. Ce n'est pas une somme d'argent importante pour le gouvernement. Cette mesure ne lui fera pas perdre des millions de dollars, mais nous aiderait à éliminer la paperasse. Nous parlons de quelques centaines ou quelques milliers de dollars par année.

Le sénateur Trenholme Counsell : Quelle est votre deuxième priorité?

M. Saras : Nous voulons — et c'est essentiel — obtenir de l'aide pour les membres de l'industrie. Nous verserons 200 ou 300 \$ chaque année dans un compte spécial que vous allez créer, comme on le fait ailleurs dans l'industrie; le gouvernement y versera une somme égale ou autre, si bien qu'à 65 ans, nous recevrons quelque chose, un sou, et nous pourrions dire avec fierté à nos enfants et à nos petits-enfants que nous avons fait quelque chose dans nos vies qui a été reconnue. Chaque membre de chaque secteur verse de 200 à 300 \$ par année et reçoit une rente de retraite. Lorsque je prendrai ma retraite, je devrai probablement accepter la somme minimale de 600 \$ ou peu importe. Pourquoi? J'ai passé toute ma vie dans ce métier.

Le sénateur Trenholme Counsell : Quelle est votre priorité numéro trois?

M. Saras : Troisièmement, nous voulons que le gouvernement élimine toutes les agences pour que nous puissions traiter directement avec l'agence de publicité du gouvernement.

Si vous me permettez une quatrième priorité, je dirais qu'au moins 10 p. 100 du budget annuel que le gouvernement consacre à ses programmes de publicité devraient être donnés à la presse ethnique.

La présidente : Vous avez fait valoir ce point dans votre témoignage.

[Français]

Le sénateur Chaput : La situation que vous nous décrivez se compare à celle que vivent les journaux régionaux des communautés francophones minoritaires. Vous et moi faisons partie de communautés minoritaires; je suis une francophone de l'Ouest du Canada. Je connais bien la situation que vous décrivez, tel le manque d'appuis financiers lorsque le gouvernement a cessé

government stopped buying advertising. You claim to represent small publications. However, did you know that there is in fact a Canadian association that represents small francophone newspapers?

Since small English and French media find themselves in a comparable situation today, have you made any effort to voice your concerns and make recommendations to this association? Have you ever worked together in the past?

[English]

Mr. Saras: Senator, we have some members of the francophone media in Toronto, such as Dominique Leval, who represents *Le Métropolitain* magazine. She is one of our vice-presidents and the French-speaking member of the board. We also have other publications.

Let me tell you that there exists another association of francophone publications outside Quebec. We have good relations with them.

Our main concern is the fact that we call ourselves ethnic media. If we were to include a francophone publication, then the main question is: how, given the linguistic duality, can one of them be considered ethnic media? They are part of the Canadian mainstream media. This is the main thing, but we try, within the parameters of our ability, to cover those things. I can assure you that we are working together very well.

The Chairman: Thank you so much, gentlemen.

I will ask you to send us a number of things. Take notes, please. We would like a list of your members and of your officers, your board of directors; any data that you have about the readership and circulation of ethnic media; and if we are talking about circulation, obviously we need to specify — this is the classic categorization — paid or freely distributed circulation; anything you have on that. I am not asking you to pay money for special studies for us, but any material you have would be extremely useful to us.

Mr. Saras: We have that information. It is easy to provide.

The Chairman: Next, we would like a list of the criteria that you said you had been given for qualifying for government advertising. Next, we would like a sample of the standard contract. I assume there is such a thing for government advertisements.

Mr. Saras: Yes, there is. We do not have that. I will ask the agency of record to send me a copy.

The Chairman: You can send directly to us the name of the agency of record. You said there was a letter that Mr. Massood received. We would like a copy of that.

d'acheter des pages publicitaires. Vous dites représenter de petites publications, mais savez-vous qu'il existe une association canadienne qui représente les petits journaux francophones?

Puisque la situation actuelle que vivent les petits médias anglais et français se compare, avez-vous tenté de partager vos inquiétudes et vos recommandations avec cette association? Avez-vous déjà travaillé ensemble?

[Traduction]

M. Saras : Madame le sénateur, nous avons quelques membres des médias francophones à Toronto, dont Dominique Leval, qui représente le magazine *Le Métropolitain*. Elle est l'une de nos vice-présidentes et le membre francophone du conseil d'administration. Nous avons aussi d'autres publications.

Permettez-moi de vous dire qu'il existe une autre association de publications francophones à l'extérieur du Québec, avec laquelle nous entretenons de bonnes relations.

Ce qui nous préoccupe le plus, c'est que nous disons nous-mêmes que nous sommes des médias ethniques. Si nous devions inclure une publication francophone, il faudrait alors se poser la question suivante : compte tenu de la dualité linguistique, comment une publication francophone peut-elle être considérée comme un média ethnique? Ces publications font partie des médias canadiens grand public. Voilà le principal problème, mais nous tentons, dans les limites de notre capacité, de voir à ces choses. Je peux vous assurer que nous travaillons en très bonne collaboration.

La présidente : Merci beaucoup, messieurs.

Je vous demanderais de nous envoyer un certain nombre de documents. Je vous prie d'en prendre note. Nous aimerions obtenir une liste de vos membres et de vos dirigeants, des membres de votre conseil d'administration; toutes les données dont vous disposez sur le lectorat et la distribution des médias ethniques; et si nous parlons de distribution, il faut évidemment spécifier — c'est la catégorisation classique — s'il s'agit de publications payantes ou gratuites; tout ce que vous avez à ce sujet. Je ne vous demande pas de dépenser pour mener des études spéciales pour nous, mais il nous serait extrêmement utile d'avoir toutes les données dont vous disposez.

M. Saras : Nous avons cette information. Ce sera facile de vous la fournir.

La présidente : Par ailleurs, nous aimerions obtenir la liste des critères d'admissibilité à la publicité du gouvernement, qu'on vous aurait remise. Ensuite, nous aimerions avoir un modèle du contrat standard. Je présume que pareil modèle existe pour la publicité du gouvernement.

M. Saras : Oui, effectivement. Nous n'en avons pas. Je demanderai à l'agence de coordination de m'en envoyer une copie.

La présidente : Vous pouvez nous envoyer directement le nom de l'agence de coordination. Vous avez aussi parlé d'une lettre qu'a reçue M. Massood. Nous aimerions en obtenir une copie.

We would like documentation about the person or persons with whom you spoke on the telephone in connection with the commission. We would like a written explanation of your understanding of what that person said to you.

Please provide all of that, obviously, as soon as possible, gentlemen.

Mr. Saras: I will do that.

The Chairman: You are journalists. You understand deadlines.

Mr. Saras: We will go to Toronto. In two days you will have all that information.

I want to make myself clear. In that conversation with Public Works Canada, present was a member of the Privy Council Office, of the Prime Minister's Office.

The Chairman: We need you to write down your account of what happened. We will then be able to consider it and we will be grateful to you for having provided it.

Mr. Saras: Thank you. I will do that. You have my promise.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Saras and Mr. Massood. We are grateful to you for having come to us this morning.

We shall now go into an in camera session, which means that members of the public will be asked to leave the room. Only senators and staff will remain.

Mr. Saras: I thank all the members of the Senate, and offer my apologies; I did not mean to create any political problems here.

The Chairman: To use an old political word, it is specificity that is helpful.

Thank you. We will suspend the meeting for a few moments, senators.

The committee continued in camera.

OTTAWA, Wednesday, November 17, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 6:22 p.m. to examine the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (Chairman) in the Chair.

[English]

The Chairman: Welcome to this session of the Standing Senate Committee on Transport and Communications and the public hearings on the state of the Canadian news media. Our first

Nous aimerions obtenir de la documentation concernant la personne ou les personnes avec lesquelles vous vous êtes entretenu au téléphone au sujet de la commission. Nous aimerions que vous nous expliquiez par écrit ce que cette personne vous a dit.

Nous vous prions de nous fournir tous ces documents, évidemment, le plus tôt possible, messieurs.

M. Saras : Je le ferai.

La présidente : Vous êtes des journalistes. Vous savez ce que sont les délais.

M. Saras : Nous irons à Toronto. Dans deux jours, vous aurez toute cette information.

Je veux qu'on me comprenne bien. Un membre du Bureau du Conseil privé, du Bureau du premier ministre assistait à cet entretien avec Travaux publics Canada.

La présidente : Nous avons besoin d'un compte rendu écrit de ce qui s'est passé. Nous serons alors en mesure d'examiner tout cela et nous vous serons reconnaissants de nous avoir fourni cette information.

M. Saras : Merci. Je le ferai. Je vous le promets.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Saras et monsieur Massood. Nous vous sommes reconnaissants d'être venus nous rencontrer ce matin.

Nous devons maintenant poursuivre notre réunion à huis clos, ce qui signifie que les membres du public devront quitter la salle. Seuls les sénateurs et le personnel resteront.

M. Saras : Je remercie tous les sénateurs et je vous présente mes excuses; je ne voulais pas créer de problèmes politiques ici.

La présidente : Pour utiliser un vieux terme politique, c'est la spécificité qui est utile.

Merci. Nous allons suspendre nos travaux pour quelques instants, mesdames et messieurs les sénateurs.

Le comité poursuit sa réunion à huis clos.

OTTAWA, le mercredi 17 novembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 18 h 22, afin d'examiner l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergents au sein de ces industries; le rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries.

Le sénateur Joan Fraser (présidente) occupe le fauteuil.

[Traduction]

La présidente : Bienvenue à cette séance du Comité sénatorial permanent des transports et des communications, et aux audiences publiques sur l'état des médias d'information au

witnesses this evening are from the Canadian Federation of University Women, which was established in 1919 and represents approximately 10,000 women in Canada.

Ms. Russell, please proceed.

Ms. Susan Russell, Executive Director, Canadian Federation of University Women: It is a pleasure to be here. Thank you for the opportunity to appear before the committee to submit this report in respect of the current state of the Canadian media industries. The Canadian Federation of University Women, CFUW, is the largest of 78 national affiliates of the International Federation of University Women. The CFUW is a women's equality-seeking group that represents approximately 10,000 women university graduates from all disciplines in Canada. Members are active in public affairs, working to raise the social, economic and legal status of women; to seek improved education and environment; and for peace, justice and human rights. CFUW monitors legislation and current issues, takes action on issues of national concern and promotes awareness of existing policies. It is a non-governmental, non-partisan, non-profit, self-funded organization with special consultative status with the United Nations Commission on the Status of Women. As a member of the International Federation of University Women, CFUW has links to other UN agencies and is represented at UNESCO at the committee on education at the Canadian sub-commission to UNESCO. Members of the CFUW address concerns through consideration of resolutions that are extensively researched and debated by members across the country and that become policy when passed at annual general meetings. This presentation will address media rights and responsibilities as they are described in CFUW policy.

Ms. Sheila Clarke, Director of Legislation, Canadian Federation of University Women: It is a privilege to be here and to live in a country where groups from across the country can come and speak with government. It means a great deal to us to be here. Senators have our background brief. Allow me to clarify that my presentation this evening was written by the president of the CFUW. The background brief is research for your information.

The CFUW believes that the Canadian identity may be threatened by current trends toward media monopolies; by possible growing foreign ownership of Canadian media; by cuts to publicly funded media, namely the CBC; and by insufficient protection of copyright for authors, photographers and journalists in Canada. The CFUW is concerned as well about increasing pressures on the Canadian publishing industry. I will address these issues, as stated in the CFUW policies.

Canada. Nos premiers témoins à comparaître ce matin font partie de la Fédération canadienne des femmes diplômées des universités, qui a été établie en 1919 et qui représente environ 10 000 femmes au Canada.

Madame Russell, allez-y.

Mme Susan Russell, directrice générale, Fédération canadienne des femmes diplômées des universités : Il me fait plaisir d'être ici aujourd'hui. Nous vous remercions de nous permettre de comparaître et de présenter ce rapport sur la situation actuelle des industries canadiennes et des médias. La Fédération canadienne des femmes diplômées des universités, la FCFDU, est la plus importante des 78 organisations qui composent la Fédération internationale des femmes diplômées des universités. La FCFDU est un groupement visant l'égalité des femmes qui représente environ 10 000 femmes diplômées des universités au Canada, qui proviennent de toutes les disciplines. Les membres participent activement aux affaires publiques, notamment dans le but d'améliorer la situation socioéconomique et juridique des femmes et de faire progresser les dossiers liés à l'éducation, l'environnement, la paix, la justice et les droits de la personne. La FCFDU surveille la législation et les questions actuelles, intervient sur les questions internationales et travaille à faire connaître ses politiques. Il s'agit d'une organisation non gouvernementale, non partisane, sans but lucratif, qui s'autofinance et qui est doté d'un statut consultatif spécial auprès de la Commission de la condition de la femme de l'Organisation des Nations Unies. À titre de membre de la Fédération internationale des femmes diplômées des universités, la FCFDU a des liens avec d'autres organisations des Nations Unies et est représentée à l'UNESCO, au Comité sur l'éducation et au Sous-comité canadien de l'UNESCO. Les membres de la FCFDU cherchent à réagir aux préoccupations en présentant des résolutions qui font l'objet de recherches et de discussions intensives dans tout le pays et qui deviennent des politiques lorsqu'elles sont adoptées lors de l'assemblée générale annuelle. Cette présentation traite donc des droits et des responsabilités des médias, tels qu'ils sont définis par la politique de la FCFDU.

Mme Sheila Clarke, directrice, législation, Fédération canadienne des femmes diplômées des universités : Je suis privilégiée d'être ici et de vivre dans un pays où les groupes de partout au pays peuvent venir s'adresser au gouvernement. Cela est très important pour nous d'être ici. Les sénateurs ont en main nos documents de référence. Permettez-moi de préciser que la présentation que je fais ce soir a été rédigée par la présidente de la FCFDU. Le document de référence contient tous les renseignements nécessaires.

La FCFDU croit que l'identité canadienne pourrait être menacée par les tendances actuelles à la monopolisation des médias, par l'éventualité grandissante de la propriété étrangère dans les médias canadiens, qui menacent les médias publics, par exemple Radio-Canada, et par l'insuffisance de la protection accordée aux droits d'auteur des écrivains, des radiodiffuseurs, des photographes et des journalistes au Canada. La FCFDU s'inquiète des pressions accrues sur l'industrie de la publicité canadienne. Je traiterai de ces questions telles qu'elles sont décrites dans les politiques de la FCFDU.

We have been following the transcripts of the committee and its interim report for a long time. I was most interested to note that we are one of the few groups who have come without direct connection to the industry. The current concentration on issues of media rights and responsibilities is intense at government levels. You are the third committee to address it in a recent time period. This clearly indicates an important area of debate that will inform the very definition of our country.

The real question is: What path do Canadians wish to follow in preserving their cultural identity? Issues of Canadian ownership of communication sources, including Canadian publishing, have been well covered by the Heritage Canada report; by "Ownership by Canadians," a discussion paper; and by the report from Industry Canada. The first two of those tended to address media rights and responsibilities in terms of Canadian culture and identity. The third one tended to address it in terms of economic development. We hope that they are not completely divergent.

I will begin with the effect of monopolies. I would like to refer to our use of the word "monopolies" in our policy. The current lingo is to use the term "convergence." I would call senators' attention to an article by Dr. Rich Gordon from Northwestern University in Illinois, a journalism professor. He wrote a detailed and excellent review of the word "convergence" and what it means. It has become widely used with a multiplicity of meanings.

The Chairman: Ms. Clarke, could you give that specific reference to the clerk of the committee before you leave?

Ms. Clarke: I will do that. Media technology is one area where that term is used in convergence of modes. We are familiar with that in terms of convergence of email, Internet, television, broadcast, cable, et cetera.

The other use, in terms of media organizations, is with regard to ownership, to tactical marketing, revenue enhancement, information gathering and presentation. In this sense, the term tends to be mean monopolies and this is the sense of the term we will use primarily.

I will read our resolutions as I go, to integrate them into our background information. With regard to monopolies:

Resolved, That the Canadian Federation of University Women (CFUW) urge the Government of Canada to amend the Competition Act with regard to media industry business practices in Canada, in particular, Section 79 (1) (a) of the Act, where, by changing the word "may" to "shall" the Act would prohibit monopolies:

Nous avons consulté les transcriptions du comité et son rapport intérimaire depuis un certain moment. J'ai été surprise du fait que nous étions l'un des rares groupes sans liens directs avec l'industrie à avoir présenté un témoignage. Les questions relatives aux droits des médias et leurs responsabilités sont importantes pour les gouvernements. Vous êtes le troisième comité à s'être penché sur cette question dernièrement. Cela indique clairement que c'est un dossier important qui aura des effets directs sur la définition de notre pays.

La vraie question est la suivante : quelle voie les Canadiens désirent-ils emprunter tout en préservant leur identité culturelle? Les questions de la propriété canadienne des sources de communication, y compris l'édition au Canada, ont été bien débattues dans le rapport de Patrimoine Canada; dans le document de travail intitulé « Ownership by Canadians »; et dans le rapport d'Industrie Canada. Les deux premiers documents visaient surtout les droits et les responsabilités des médias par rapport à la culture et à l'identité canadienne. Le dernier document abordait le sujet par rapport au développement économique. Nous espérons que ces deux éléments ne seront pas complètement séparés.

Je vais commencer par parler de l'effet des monopoles. J'aimerais préciser quelque chose au sujet du terme « monopole » qui est utilisé dans notre politique. La mode actuelle est d'utiliser le terme « convergence ». J'aimerais attirer l'attention des sénateurs sur un article rédigé par Rich Gordon, un professeur de journalisme de la Northwestern University, en Illinois. Il a fait un article détaillé et excellent au sujet du mot « convergence » et sa signification. Ce terme est devenu très utilisé et possède divers sens.

La présidente : Madame Clarke, pourriez-vous donner au greffier la référence précise avant de quitter?

Mme Clarke : D'accord. La technologie des médias est un domaine où l'on utilise ce terme pour parler de convergence de modes. Nous connaissons bien la signification du terme convergence lorsqu'il s'applique au courriel, à l'Internet, à la télévision, à la radiodiffusion, à la câblodistribution, etc.

L'autre utilisation du terme, qui relève l'organisation des médias, se rapporte à la propriété, au marketing tactique, à l'accroissement des recettes ainsi qu'à la collecte et la présentation de l'information. Dans ce sens, le terme signifie plutôt monopole, et c'est ce sens que nous utilisons.

Je vais lire nos résolutions au fur et à mesure afin de les intégrer à notre présentation. Sur la question des monopoles :

Il est décidé que la Fédération canadienne des femmes diplômées des universités insiste auprès du gouvernement du Canada pour qu'il modifie les dispositions de la Loi sur la concurrence régissant les pratiques commerciales de l'industrie de la presse écrite et électronique au Canada, en particulier celles figurant à l'alinéa 79(1)a) de la loi, en remplaçant le mot « peut » par le mot « devrait ». Ce faisant, la loi interdirait la constitution de monopoles;

Resolved, That the Canadian Federation of University Women study the effects of concentration of ownership in the mass media and take further action, if necessary, to safeguard diversity and freedom of expression in the Canadian press.

I would note that we are drawing on policy from 1997 and applying it because at that time we watched the growing tendency toward media amalgamation with concern. Our concern has not diminished. As media corporations have amassed newspapers, magazines, radio stations and television networks, economies of centralized operations, staffing efficiency, decreased delivery costs and improved advertising coverage have taken place, all of which in today's lexicon are considered to be sound business principles. Dr. Dwayne Winseck of Carleton University writes that:

As a result of these changes Canadians now have one of the most consolidated media systems in the developed world and an unrivalled scale of cross-media ownership. In an amazingly short period of time, cross-media ownership has gone from being the exception to the norm.

When media businesses seek these financial opportunities, it is important to consider how these actions may affect independence of thought, protect copyright of Canadian contributors and preserve Canadian culture and values in the media.

CFUW questions the value of unprecedented amalgamation of companies to the people of Canada, who desire a free, independent and diverse press as guaranteed by the Charter of Rights and Freedoms. Also, this relates to questions of foreign ownership that have been posed by some as an answer to the current concentration of ownership. CFUW notes that the Broadcasting Act states that:

the Canadian broadcasting system shall be effectively owned and controlled by Canadians...no broadcasting licence maybe be issued, and no amendments or renewals thereof may be granted, to an applicant that is non-Canadian.

The broadcast licence owner, also in terms of foreign ownership, is limited to 20 per cent.

CFUW concurs with the Peter Murdoch quote that "he who owns the messenger controls the message." More extensive foreign ownership of the broadcast section raises the question of whose news Canadians will hear. Surely we must ask ourselves: Will it be our news and our interpretation?

Il est décidé que la Fédération canadienne des femmes diplômées des universités étudie les répercussions de la fusion des entreprises dans le domaine des médias de masse et prenne des mesures additionnelles, s'il le faut, pour préserver la diversité des opinions et la liberté d'expression au sein de la presse canadienne.

Je précise que nous utilisons une politique de 1997, car à cette époque, nous avons été témoins de la tendance grandissante de la concentration des médias, ce qui nous préoccupait. Nos préoccupations n'ont pas diminué. À mesure que les entreprises de médias ont acquis des journaux, des revues, des réseaux de radio et de télédiffusion, elles ont réalisé des économies d'exploitation grâce à la centralisation, amélioré l'efficacité du personnel, abaissé les coûts de livraison et amélioré la couverture publicitaire, bref, elles ont mis en œuvre tout ce qui est aujourd'hui considéré comme de saines pratiques commerciales. M. Dwayne Winseck, de l'Université Carleton, a écrit ceci :

En raison de ces changements, les Canadiens possèdent maintenant l'un des réseaux médiatiques les plus intégrés dans les pays développés et un éventail sans pareil de propriétés multimédias. Dans un laps de temps étonnamment court, la propriété multimédia est devenu la norme au lieu de l'exception.

Comme les entreprises de radiodiffusion cherchent à profiter des occasions de développement économique, il importe de considérer comment ces activités peuvent affecter la liberté de pensée, afin de protéger le droit des auteurs et des autres contributeurs canadiens et de préserver la culture et les valeurs canadiennes dans les médias.

La FCFDU met en doute la valeur de la multiplication sans précédent des fusions d'entreprises pour les Canadiens qui désirent une presse libre, indépendante et diversifiée, comme le garantit la Charte des droits et libertés. Cela pose aussi la question de la propriété étrangère, qui est considérée par certains comme une réponse à la concentration de propriété. La FCFDU souligne le passage suivant de la Loi sur la radiodiffusion :

Le système canadien de radiodiffusion doit être, effectivement, la propriété des Canadiens et sous leur contrôle... et il est ordonné au conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes de ne pas délivrer de licence de radiodiffusion ni d'accorder de modifications ou de renouvellement de telles licences aux demandeurs qui ne sont pas Canadiens.

Le détenteur d'une licence de radiodiffusion, en ce qui a trait à la propriété étrangère, est limité à 20 p. 100.

La FCFDU croit, tout comme Peter Murdoch, que « ceux qui possèdent les médiums sont ceux qui contrôlent le message ». La propriété étrangère accrue en matière de radiodiffusion a soulevé la question suivante : De quels pays les Canadiens entendront-ils les nouvelles? Bien sûr, nous devons nous demander si nous aurons nos nouvelles et si elles seront interprétées de notre manière.

We further question whether companies in other countries who might come to gain control of our media would themselves be immune to forces of convergence or of monopoly development.

Another policy of CFUW relates to the issues of Canadian ownership of the publishing industry in Canada and support of Canadian publishers. One might note with regard to this that this is a committee concentrating on media and that previous work has been done on book publishing. However, it has become academic to frame our discussion in separate compartments of newspapers, broadcast media, telecommunications and publishing. We are talking about questions of voice, the Canadian voice in Canadian media.

A further and recent example in April was the first use of a Creative Commons licence where an author had one chapter at a time of his work read by people who volunteered to do so and put on the net for brief periods of time for free. This is a definite crossover between publishing and the questions of media responsibility.

CFUW policy states that it:

Resolved, That the Canadian Federation of University Women (CFUW) urge the Government of Canada to strengthen the infrastructure of Canadian owned and controlled publishing industry by ensuring the continued funding of programs that assist Canadian publishers to publish and distribute books by Canadian authors: and

Resolved, That CFUW urge the Government of Canada to strengthen the Investment Canada Act to ensure that Canadian owned or controlled publishing firms offered for sale remain in the hands of Canadians, or landed immigrants.

As noted by the Standing Committee on Canadian Heritage, government grants have been critical in enabling the industry to meet the important cultural goal of having Canadian authors published and celebrated in Canada and indeed around the world. However, the establishment of a financially stable and sustainable industry has remained an elusive goal.

With regard to issues of amalgamation and monopoly, among the major changes taking place in the Canadian book-publishing industry are the following: The consolidation of retail outlets into mega-stores controlled by a small number of companies; the introduction of electronic markets through the Internet; and a reduction in institutional purchasing of the books. Internet distribution and consolidation of retail distribution are putting more pressure on publishers to offer greater discounts to the distributors. In addition, there have been real questions around the practices associated with returns, in contracts with major retailers such as Indigo. CFUW urges continued support of the Canadian publishing industry through these challenges.

Nous nous demandons également si des sociétés d'autres pays qui viendraient contrôler nos médias seraient immunisées contre les forces de la convergence ou du monopole.

Une autre politique de la FCFDU traite de la question de la propriété canadienne de l'industrie de l'édition au Canada et de l'appui aux éditeurs canadiens. On pourrait dire, par rapport à cette question, que le comité se penche sur les médias et que des travaux ont été effectués au sujet de l'édition des livres. Nous avons été habitués de faire une différence dans les catégories de média, soit les journaux, la radio, les télécommunications et l'édition. Mais il s'agit ici de voix, des voix des Canadiens dans les médias canadiens.

Un exemple de cela s'est produit avril, et c'était la première fois qu'une licence commune créative était utilisée et qu'un auteur faisait lire son livre, un chapitre à la fois, par des personnes qui le faisaient de manière bénévole et qu'il l'a affiché gratuitement sur l'Internet pour de courtes périodes. Ceci est définitivement un croisement entre l'édition et la question de la responsabilité des médias.

La politique de la FCFDU précise ce qui suit :

Il est résolu que la Fédération canadienne des femmes diplômées des universités incite le gouvernement du Canada à renforcer l'infrastructure de l'industrie de l'édition que possèdent et contrôlent des intérêts canadiens en assurant le financement continu des programmes qui aident les éditeurs canadiens à publier et à distribuer des œuvres écrites par des Canadiens.

Il est résolu que la Fédération canadienne des femmes diplômées des universités presse le gouvernement du Canada de renforcer la Loi sur l'investissement Canada de manière à faire en sorte que, lorsqu'elles sont mises en vente, les maisons d'édition possédées et contrôlées par des Canadiens restent entre les mains de Canadiens ou d'immigrants reçus.

Comme l'a précisé le Comité permanent du patrimoine canadien, les subventions gouvernementales ont permis à l'industrie d'atteindre des objectifs culturels importants, soit publier des auteurs canadiens et les faire connaître au Canada et partout dans le monde. Cependant, l'établissement d'une industrie financièrement stable et durable est demeuré un objectif lointain.

En ce qui concerne la question du regroupement d'entreprises et des monopoles, voici quelques-uns des principaux changements qui se font dans l'industrie de l'édition du livre canadienne : le regroupement des points de vente sous la forme de magasins à grande surface contrôlés par un petit nombre de sociétés; l'introduction des marchés électroniques dans Internet; et une diminution de l'achat institutionnel de livres. La distribution sur Internet et le regroupement de la distribution de détail mettent une pression accrue sur les éditeurs, les incitant à offrir des prix plus bas aux distributeurs. De plus, il y a eu des problèmes réels en ce qui concerne les pratiques des retours, dans les contrats avec les détaillants principaux comme Indigo. La FCFDU presse le gouvernement d'offrir un appui continu à l'industrie de l'édition canadienne par rapport à ces défis.

With regard to copyright issues across media, CFUW has the following policy:

Resolved, That the Canadian Federation of University Women (CFUW) urge the Government of Canada to assign the appropriate ministry or regulatory body (such as the CRTC) the responsibility to monitor and regulate the business practices of Canada's print and electronic media, especially when these practices violate the Canadian Copyright Act and the ownership of copyright by freelance contributors to print an electronic media:

CFUW supports all efforts to enforce Canadian copyright law to protect the intellectual property of journalists, photographers and artists.

A case in point is that of Ontario writer Ms. Heather Robertson, who had been a long time contributor to Thomson Newspapers. She found an extensive body of her work for sale on Thomson's database, Infomart. She launched a 1996 suit of *Robertson v. Thompson Corporation*, which had evolved into a landmark class-action lawsuit. A recent ruling established that an electronic use of a writer's work was indeed a separate use and should be compensated further. There have been seven long years of litigation and \$20,000 in expenses for Ms. Robertson to pay. The case is expected to take another three years and be challenged in the Supreme Court of Canada at the cost of another \$20,000. There has been a recent settlement in that case. On October 7, 2004, the Ontario Court of Appeal upheld the lower court ruling in that copyright or freelance work belongs to the creator. The work is available to the media company for use in the contract as described and may not be reused without permission or payment.

However, directly following that, there is a release from the Periodical Writers Association of Canada on November 3. I do not know if you are aware of this but CanWest Global has released a new contract for their content providers. That contract includes the following paragraph:

Creators will give CanWest Global the right to exclusive use and exploit the Content in any manner and in any and all media, whether now known or hereafter devised, throughout the universe, in perpetuity.

You cannot get a much more global contract than that. As the decision in favour of Robertson's case went forward, this CanWest contract is another step in another direction entirely.

Canadian laws of copyright and competition should protect Canadian diversity, the Canadian voice and Canadian image as provided by thousands of artists in Canadian publishing. CFUW also supports a strong independent national public broadcasting system.

Sur la question des droits d'auteurs des médias, la FCFDU déclare ce qui suit :

Il est décidé que la Fédération canadienne des femmes diplômées des universités insiste auprès du gouvernement du Canada pour qu'il confie au ministère ou à l'organisme de réglementation compétent (comme le CRTC) la responsabilité de surveiller et de réglementer les pratiques commerciales de la presse écrite et électronique au Canada, en particulier lorsque ces pratiques violent la Loi sur le droit d'auteur du Canada et les droits d'auteur des journalistes pigistes;

La FCFDU appuie tous les efforts déployés en vertu de la Loi canadienne sur le droit d'auteur afin de protéger la propriété intellectuelle des journalistes, des photographes et des artistes.

Une affaire qui illustre ce point est celle de Heather Robertson. Mme Robertson, une écrivaine ontarienne qui collaborait depuis longtemps avec Thompson Newspapers, a découvert qu'une partie très importante de son œuvre était offerte en vente sans sa permission et sans rémunération, sur la base de données de Thompson, Infomart. Elle a intenté en 1996 une poursuite, Robertson contre Thompson, qui donné lieu à un recours collectif clé. Une décision récente a établi que l'utilisation électronique des œuvres d'un auteur constitue effectivement une utilisation distincte et qu'elle doit être rémunérée à part. La cause a duré sept longues années et a déjà coûté 20 000 \$ à Mme Robertson. On s'attend à ce l'affaire dure encore trois ans et soit portée devant la Cour suprême du Canada. On estime qu'elle coûtera encore 20 000 \$. Mais il y a eu récemment un règlement. Le 7 octobre 2004, la Cour d'appel de l'Ontario a accueilli la décision du tribunal inférieur selon laquelle les droits d'auteur ou les travaux d'un pigiste appartiennent à l'auteur. Les travaux sont disponibles pour les sociétés de médias, qui peuvent les utiliser conformément au contrat et ne peuvent les réutiliser sans permission ni rémunération.

Cependant, tout de suite après cela, il y a eu un communiqué de l'Association des éditeurs de revues du Canada, le 3 novembre. Je ne sais pas si vous êtes au courant de cela, mais CanWest Global a fait un nouveau contrat pour ses fournisseurs de contenu. Ce contrat contient le paragraphe suivant :

Les créateurs donneront à CanWest Global le droit exclusif de l'utilisation et de l'exploitation du contenu, quel qu'en soit le mode d'utilisation et le média utilisé, connu ou non, partout dans l'univers et de façon permanente.

Il ne peut y avoir de contrat plus global que celui-là. Alors que la décision en faveur de l'affaire *Robertson* a été rendue, ce contrat de CanWest annule toute la chose.

Les lois canadiennes relatives au droit d'auteur et à la concurrence devraient protéger la diversité canadienne, l'expression et le choix canadien et l'image canadienne qui sont exprimés par les milliers d'écrivains, photographes et artistes pigistes dans l'édition canadienne. La FCFDU appuie également un système national public indépendant fort :

Resolved, That the Canadian Federation of University Women (CFUW) urges the Government of Canada and the provincial and territorial governments to recognize the unique value and importance of a strong independent national public broadcasting system which provides Canadians with a knowledge and understanding of one another and a vital sense of our Canadian identity and culture;

Resolved, That the CFUW urge the Government of Canada to protect, support and strengthen the effectiveness of national public broadcasting by restoring sufficient, protected, stable, long-term funding to the Canadian Broadcasting Corporation/Société Radio-Canada in order to allow it to:

Maintain a high quality of Canadian programming in all regions of Canada

Avoid excessive reliance on commercial sponsorship and control

Safeguard its editorial freedom.

CFUW questions where residents of Canada will find community and national Canadian news by Canadian journalists if there is no strong, publicly funded public broadcasting system that allows for free expression unrestricted by corporate influence. CFUW has concerns about the continued reduction in funding to the Canadian Broadcasting Corporation for the future of a strong independent media in Canada.

In the Ispas-Reid survey of April 2004, which has been presented to you previously, we note that 85 per cent of Canadians wanted "to see CBC strengthened in my part of Canada," and 80 per cent agreed with the statement, that "We should build a new CBC capable of providing high quality Canadian programming with strong regional content throughout Canada," which is a reverse of their present direction.

In summary, CFUW strongly supports increased funding for the CBC and the recommendations of the House of Commons Heritage Committee on the issue of foreign ownership of media and communications. The committee has recommended that the existing foreign-ownership limits for broadcasting and telecommunications be maintained at current levels.

CFUW opposes easing of restrictions of foreign ownership in Canadian publishing on electronic media, and we urge support for authors, photographers and journalists, who are now described as the content providers to enable the continued existence of their voice. CFUW calls on the Government of Canada to provide full support for the CBC.

Il est décidé que la Fédération canadienne des femmes diplômées des universités incitera le gouvernement du Canada et les gouvernements des provinces et des territoires à reconnaître la valeur et l'importance incomparables d'un réseau public national de radiotélévision qui soit fort et indépendant, et qui permette aux Canadiens et aux Canadiennes de mieux se connaître et se comprendre, et qui soit le véhicule par excellent de l'identité et de la culture canadienne;

Il est décidé que la Fédération canadienne des femmes diplômées des universités priera instamment le gouvernement du Canada de protéger et d'appuyer un réseau public national de radiotélévision, et d'en renforcer l'efficacité, en accordant de nouveau à la Société Radio-Canada un financement suffisant, garanti, stable et à long terme. Le réseau public sera ainsi en mesure :

De maintenir une programmation au contenu canadien de qualité dans toutes les régions du Canada;

D'éviter de se trouver dans une relation de trop grande dépendance avec les commanditaires du secteur privé et de subir ainsi leur contrôle;

De préserver sa liberté d'information.

La FCFDU se demande où les résidents du Canada pourront trouver des nouvelles communautaires et nationales canadiennes produites par des journalistes canadiens sans un système de diffusion public fort qui assure une expression libre et non restreinte par l'influence des entreprises. La FCFDU s'inquiète de la réduction constante du financement de la Société Radio-Canada et de l'avenir pour les médias indépendants et forts au Canada.

Le sondage Ispas-Reid publié en avril 2004, qui vous a déjà été remis, a révélé que 85 p. 100 des Canadiens souhaitent « voir la société Radio-Canada renforcée dans leur partie du Canada » et que 80 p. 100 étaient d'accords avec l'énoncé suivant : « Nous devons construire une nouvelle SRC capable d'offrir une programmation canadienne de haute qualité avec un contenu régional fort partout au Canada », ce qui est à l'opposé de ce qui se produit actuellement.

En résumé, la FCFDU appuie fortement l'augmentation du financement de la SRC, ainsi que les recommandations du Comité du patrimoine canadien sur la question de la propriété étrangère des médias et des communications. Le comité a recommandé que soient maintenues au niveau actuel les restrictions actuelles sur la propriété étrangère relatives à la radiodiffuse et aux télécommunications.

La FCFDU s'oppose à l'assouplissement des restrictions concernant la propriété étrangère dans le domaine de l'édition et des médias électroniques au Canada. La FCFDU vous presse de soutenir les auteurs, les photographes et les journalistes, qui sont des sources de contenu, afin que leur voix puisse continuer d'être entendue. La FCFDU fait appel au gouvernement du Canada pour qu'il apporte son soutien entier à Radio-Canada.

The committee also asked for input on the current or potential role of media literacy in schools. We are pleased to note that we have policy just passed this summer that relates directly to that. CFUW policy on school libraries refers specifically to the importance of adequately funded and staffed school libraries to enable concentrated attention to information literacy:

Resolved, That the Canadian Federation of University Women urge the federal, provincial, territorial and local governments:

To promote the importance of information literacy in today's society

To promote the fundamental role of school libraries at all grade levels in fostering and teaching information literacy skills; and

Resolved, That the Canadian Federation of University Women urge the provincial, territorial and local governments:

To fund, support and maintain school libraries at all grade levels, staffed by qualified teacher-librarians, and

To adopt policies and standards for school libraries and teacher-librarians by working with professional organizations such as the Canadian Association for School Libraries.

Our 21st century world is characterized by rapidly changing technology, instant messaging and instant news reporting. Information literacy must be an integral part of public education in Canada, and information literacy is best incorporated into public-, elementary- and secondary-school curricula when schools have well-stocked libraries with qualified teacher-librarians, who teach access skills and teach students to evaluate and apply information.

CFUW commends this committee for its consideration of the Canadian media industry and, in particular, the rights and responsibilities of those industries in Canada.

The Chairman: Thank you very much indeed. There is serious food for thought, and the first question will come from Senator Tkachuk.

Senator Tkachuk: If Mr. Turner was moving CNN from Atlanta to Toronto, should that be prevented?

Ms. Clarke: Would you expand on your question?

Senator Tkachuk: Well, if Canadians are the only ones who can own a television or radio station, and if Mr. Turner said, "I want to move CNN from Atlanta to Toronto and we will broadcast from there," should that be allowed?

Le comité a également demandé d'être informé sur le rôle potentiel ou actuel des médias dans les écoles. Nous sommes heureux d'annoncer que nous venons d'adopter une politique l'été dernier à ce sujet. La politique de la FCFDU sur les bibliothèques scolaires précise particulièrement l'importance d'un financement adéquat et d'une dotation en personnel adéquate dans les bibliothèques scolaires afin de permettre l'initiation à la culture informationnelle :

Il est décidé que la Fédération canadienne des femmes diplômées des universités priera instamment le gouvernement du Canada et les gouvernements des provinces et des territoires à :

Promouvoir l'importance de la culture informationnelle dans la société d'aujourd'hui;

De promouvoir le rôle fondamental des bibliothèques scolaires à tous les niveaux scolaires et à enseigner les compétences en matière de culture informationnelle;

Il est résolu que la Fédération canadienne des femmes diplômées des universités incitera le gouvernement du Canada et les gouvernements des provinces et des territoires à :

Financer, appuyer et entretenir les bibliothèques scolaires à tous les niveaux scolaires, et à les doter de libraires-enseignants qualifiés;

Adopter des politiques et des normes pour les bibliothèques scolaires et les libraires-enseignants en travaillant avec des organisations professionnelles comme l'association canadienne des librairies scolaires.

Le XXI^e siècle est caractérisé par les changements technologiques rapides, la messagerie instantanée et la publication instantanée de nouvelles. La connaissance de l'information doit être une partie intégrante de l'éducation du public au Canada, et elle est bien incorporée dans les programmes scolaires des écoles élémentaires et secondaires lorsque les écoles possèdent des bibliothèques bien garnies avec des libraires-enseignants qualifiés qui montrent aux étudiants les aptitudes permettant d'évaluer et d'appliquer l'information.

La FCFDU félicite le comité de s'intéresser à l'industrie canadienne des médias, et en particulier aux droits et aux responsabilités de cette industrie au Canada.

La présidente : Merci beaucoup. Voilà de quoi réfléchir sérieusement; la première question sera posée par le sénateur Tkachuk.

Le sénateur Tkachuk : Si M. Turner déménageait CNN d'Atlanta à Toronto, est-ce que l'on pourrait empêcher cela?

Mme Clarke : Est-ce possible de préciser votre question?

Le sénateur Tkachuk : Et bien, si les Canadiens sont les seuls qui peuvent posséder une station de télévision ou de radio, et si M. Turner disait « Je veux déménager CNN d'Atlanta à Toronto et nous allons diffuser à partir de là », est-ce qu'il le pourrait?

Ms. Clarke: That is an interesting question, and perhaps a question that would refer to actual procedures and protocols that would be devised by the government in terms of regulations.

I think that we respect your question and we recognize what you are saying. I believe, in what we are saying, that we are not addressing procedures. We are addressing the concept of protection of the Canadian identity and culture. In that regard, we are challenging government to devise methods whereby there can be a balance between the needs of the media corporations to establish economic sustainability and, at the same time, protect Canadian culture and identity.

Senator Tkachuk: In other words, foreign ownership in its proper place is acceptable?

Ms. Clarke: Do you mean in terms of complete control of a Canadian media company?

Senator Tkachuk: That is what it would be. Mr. Turner or the shareholders own it.

Ms. Clarke: We would suggest it is important to maintain control of Canadian companies.

Senator Tkachuk: It would have to be a Canadian company before it could be moved to Toronto.

Ms. Russell: On that subject, we believe that it would all depend on whether that would mean that you took away funding from CBC, because it would be naive to suppose that we do not in fact view American and foreign-owned broadcasting. We are supporting funding of Canadian-owned companies.

Senator Tkachuk: When you say funding of Canadian-owned companies, do you mean the public companies?

Ms. Russell: We support Canadian content.

Senator Tkachuk: That would be, for example, CBC Radio and CBC TV, and all the subsidies for television programming, movies, and so forth?

Ms. Clarke: It would be commercial companies as well.

Senator Tkachuk: You mentioned Mr. Dwayne Winseck of Carleton University said that, "Canadians now have one of the most consolidated media systems in the developed world and an unrivalled scale of cross-media ownership." Does your organization think that is a result of not enough competition? In other words, should there be easier access for you to enter the marketplace? Should we prevent television networks from buying newspapers and vice versa?

Ms. Clarke: That is an interesting question because, as this amalgamation has taken place, it is unprecedented and unusual in the developed countries. It appears to reflect that previous legislation in the Competition Act, for example, in respect of amalgamation or the formation of monopolies, has been waived, essentially. Where it initially described amalgamation in terms of ownership within a field, it became interpreted as a means whereby companies would be unrestricted in their ability to acquire other companies. The legislation has been applied in

Mme Clarke : C'est une question intéressante, et qui fait peut-être référence aux procédures et au protocole dont devrait discuter le gouvernement en matière de réglementation.

Je pense que nous respectons votre question et que nous reconnaissons ce que vous dites. Mais je crois que nous ne parlons pas des procédures. Nous parlons du concept de la protection de l'identité et de la culture canadiennes. À ce sujet, nous demandons au gouvernement de discuter des méthodes qui permettraient d'obtenir un équilibre entre les besoins des entreprises de médias pour atteindre une durabilité économique et, en même temps, la protection de la culture et de l'identité canadiennes.

Le sénateur Tkachuk : Autrement dit, la propriété étrangère à la bonne place est acceptable?

Mme Clarke : Voulez-vous parler du contrôle complet d'une société de médias canadienne?

Le sénateur Tkachuk : Oui, c'est cela. M. Turner ou d'autres personnes qui la détiennent.

Mme Clarke : Nous dirions qu'il est important de conserver le contrôle des sociétés canadiennes.

Le sénateur Tkachuk : Alors, il faudrait qu'elle soit une société canadienne pour qu'elle puisse déménager à Toronto.

Mme Russel : À ce sujet, nous croyons que cela dépend si cela se traduirait par un arrêt du financement de la part de la SRC, car il faudrait être naïf pour supposer que nous ne regardons pas les émissions américaines et d'autres pays. Nous appuyons le financement de sociétés de propriété canadienne.

Le sénateur Tkachuk : Lorsque vous parlez du financement des sociétés de propriété canadienne, voulez-vous parler de sociétés publiques?

Mme Russel : Nous sommes en faveur du contenu canadien.

Le sénateur Tkachuk : Cela voudrait dire, par exemple, la radio et la télévision de Radio-Canada, et toutes les subventions de programmation de télévision, de cinéma, etc.?

Mme Clarke : Cela comprendrait les sociétés commerciales également.

Le sénateur Tkachuk : Vous avez cité M. Dwayne Winseck de l'Université Carleton : « ... Les Canadiens possèdent maintenant un des réseaux médiatiques les plus intégrés dans les pays développés et un éventail sans pareil de propriétés multimédias ». Croyez-vous que cette situation s'explique par un manque de concurrence? Autrement dit, selon vous, faudrait-il améliorer l'accès sur le marché? Devrions-nous empêcher les réseaux de télévision d'acheter des journaux, et inversement?

Mme Clarke : C'est une question intéressante, car ce regroupement de sociétés a eu lieu, pour la première fois, et c'est nouveau dans les pays développés. Cela semble être conforme à la Loi sur la concurrence, par exemple, en ce qui a trait au regroupement ou à la formation de monopoles. Là où la loi décrivait le regroupement en termes de propriété dans un domaine, c'est devenu comme un moyen utilisé par les entreprises pour acquérir d'autres sociétés. Cette loi a été appliquée en se demandant si elle avait empêché une société d'acquérir une autre

terms of: Has that legislation prevented a company from acquiring another company? In that direction, it is the economic development of the acquiring company that has been the primary concern, as opposed to the public that then bears the result of the acquisition.

I heard an interesting comment on the radio the other day. There was a discussion about the economy of Canada. The commentator said that companies had been holding back, or had been on hold for a short period, as they assessed the current market but the market was improving and the health of the economy was improving. Companies were now beginning to acquire again such that this goal of acquisition and mergers has become the lingua franca of our economy. We are not saying whether that is good or bad but we are saying that this has to be evaluated in terms of what it means to the media industries, in particular, and in terms of our Canadian identity.

Senator Tkachuk: Do we have more news sources in Canada today than we had 30 years ago?

Ms. Clarke: I cannot answer that question exactly. Can you tell me the answer?

Senator Tkachuk: Yes, I think I can, but I am not the witness. I ask the question because you mentioned the consolidation and the main focus of our study is to understand the news business of today. Although we have cross-ownership, do you think that we have more sources of news in Canada today? Canadians would seem to have more news sources today.

Ms. Clarke: I will guess at the answer. First, I have to acknowledge that I was new to Canada in 1968. I understand that prior to 1968 there were no national newspapers. I found that most interesting. Of course, now there are two. I sit down at the Internet every day and read three papers and there are more sources available. One example might be British Columbia where there are many sources available and most of them are owned by one company. Would the answer to your question be: yes, there are more sources available; or would the answer be: there are more opportunities to read media information coming from one source? That question of ownership voice is important.

Senator Tkachuk: The person in Vancouver can read all the news in Toronto too with just a click of the mouse.

Ms. Clarke: They can do that if they are so inclined and so able. For that response, I would draw your attention to our discussion of media literacy in the schools.

Senator Munson: Welcome to the committee. I rather liked the other version that you gave us before. It seemed to me that you were harder hitting in terms of media. You talked about the Canadian identity being gravely threatened in the other report. You used some extremely strong language, which I, as a former media person, enjoy.

société. En ce sens, la préoccupation primaire a été le développement économique de la société, et non l'intérêt du public qui subit les effets de ces acquisitions.

L'autre jour, j'ai entendu un commentaire intéressant à la radio. Il y avait une discussion au sujet de l'économie du Canada. Le commentateur a dit que les sociétés se retenaient ou se sont retenues pendant un certain moment pour évaluer le marché actuel, et le marché s'est amélioré, tout comme l'économie. Les sociétés recommencent à faire des acquisitions, et ce type d'acquisitions et de regroupements est devenu la norme dans notre économie. Nous ne disons pas que cela est une bonne ou une mauvaise chose, mais nous disons qu'il faut évaluer les conséquences pour les industries de médias, particulièrement par rapport à notre identité canadienne.

Le sénateur Tkachuk : Avons-nous plus de sources de nouvelles au Canada aujourd'hui qu'il y a 30 ans?

Mme Clarke : Je ne peux répondre à cette question exactement. Pouvez-vous me donner la réponse?

Le sénateur Tkachuk : Oui, je pense que je le peux, mais je ne suis pas le témoin. Je pose la question parce que vous avez parlé de la consolidation et que l'objectif principal de notre étude est de comprendre l'industrie des nouvelles d'aujourd'hui. Bien qu'il y ait de la propriété multimédia, pensez-vous qu'aujourd'hui nous avons plus de sources de nouvelles au Canada? Il semblerait que les Canadiens ont plus de sources de nouvelles aujourd'hui.

Mme Clarke : Je vais essayer de deviner la réponse. Premièrement, je dois reconnaître que j'étais nouvelle au Canada en 1968. Je crois savoir qu'avant 1968, il n'y avait pas de journaux nationaux. J'ai trouvé cette situation des plus étranges. Évidemment, maintenant il y en a deux. Je m'installe devant l'ordinateur tous les jours et je lis trois journaux sur Internet et il y a plus de sources disponibles. Un exemple pourrait être la Colombie-Britannique où il y a de nombreuses sources disponibles et la plupart d'entre elles appartiennent à une même entreprise. Est-ce que la réponse à votre question serait : oui, il y a plus de sources disponibles. Ou est-ce que la réponse serait : il y a plus d'occasions de lire de l'information provenant d'une même source? Cette question de la voix du propriétaire est importante.

Le sénateur Tkachuk : La personne de Vancouver peut également lire toutes les nouvelles de Toronto par un simple clic de la souris.

Mme Clarke : Elle peut le faire si elle en a envie et si elle en a la capacité. Pour cette réponse, j'attirerais votre attention sur la discussion que nous avons eue sur la sensibilisation aux médias dans les écoles.

Le sénateur Munson : Bienvenue au comité. Je préfère l'autre version que vous nous avez donnée auparavant. Il me semblait que vous frappiez plus fort en ce qui concerne les médias. Vous avez parlé de l'identité canadienne qui était grandement menacée dans l'autre rapport. Vous avez utilisé un langage très ferme, ce qui ne manque pas de plaire à une personne comme moi qui a déjà œuvré dans les médias.

Following other senators' questions, there may be many voices out there but they are concentrated in four or five areas of ownership. Is that good for democracy?

Ms. Clarke: I have just been handed another leading question. I will read a lovely quote from the Supreme Court of Florida:

The right of the public to know all sides of a controversy and from such information to be able to make an enlightened choice is being jeopardized by the growing concentration of the ownership of the mass media into fewer and fewer hands, resulting ultimately in a form of private censorship.

I would suggest that democracy is defined by access to all information from many different sides. That is an extremely important part of democracy. I will return again to the concept of media literacy in adults as well as children. We are barraged with information, and as corporations continue to grow and to amalgamate. Those media companies that provide that information are profit-making organizations. Their use of their platforms has the potential to be coloured in one direction or another. We, as a people, must be able to interpret that information. I find that is an interesting focus of your later questions. How are Canadians able to understand and evaluate the information that they receive? On the one hand we can address the concepts of monopolies of convergence but on the other hand we must also address how we are helping Canadians to respond to the pressures in the media marketplace.

Senator Munson: In following that, not too many years ago you could pick up the *Ottawa Citizen* and have a different voice from the *National Post* or the *Montreal Gazette*. Yet, if you are being served by the media today, you are hearing the same voice in many newspapers. There are fewer voices today, although there may be a few more jobs, trying to understand an individual story on the Hill covering government. Do you agree?

Ms. Clarke: Yes.

Senator Munson: The same thing holds true for freelancers who seem to be a dying breed in this country and to be controlled by the media. When freelancers write something, even though there is copyright law in this country, their report can be sold and resold, thereby creating profits for these new and bigger companies.

Ms. Clarke: As we noted, the Heather Robertson class action suit has been settled in her favour by the Ontario Court of Appeal. It may yet go to the Supreme Court but the copyright authority has been returned by the courts to the creator.

Pour faire suite aux questions d'autres sénateurs, il peut y avoir de nombreuses voix qui se font entendre dans notre société, mais elles sont concentrées dans quatre ou cinq groupes de propriétaires. Est-ce bon pour la démocratie?

Mme Clarke : On vient juste de me tendre une autre perche. Je vais vous lire une citation savoureuse de la Cour suprême de Floride :

Le droit du public de connaître tous les points de vue dans une controverse et d'être en mesure, de faire un choix éclairé à partir de cette information est en voie d'être compromis par la concentration de plus en plus grande de la propriété des médias de masse entre des mains de moins en moins nombreuses, ce qui entraîne ultimement une forme de censure privée.

Je dirais que la démocratie se définit par l'accès à toute l'information en provenance de nombreux points de vue différents. Il s'agit d'un élément extrêmement important de la démocratie. Je reviendrai sur la notion de sensibilisation des adultes et des enfants aux médias. Nous sommes inondés d'information et ce, pendant que les entreprises continuent de croître et de s'intégrer. Les entreprises médiatiques qui fournissent cette information sont des organismes à but lucratif. L'utilisation qu'elles font de leurs plates-formes soulève la possibilité que l'information ne soit pas impartiale. En tant que personnes, nous devons être en mesure d'interpréter cette information. Je trouve qu'il s'agit d'un élément intéressant faisant l'objet de vos dernières questions. Comment les Canadiens sont-ils en mesure de comprendre et d'évaluer l'information qu'ils reçoivent? D'une part, nous pouvons traiter des notions de monopoles issus de la convergence, mais d'autre part, nous devons traiter de la façon dont nous aidons les Canadiens à réagir aux pressions qui s'exercent dans le marché des médias.

Le sénateur Munson : Dans la même veine, il n'y a pas si longtemps, vous pouviez lire le *Ottawa Citizen* et entendre une voix différente de celle du *National Post* ou de la *Gazette* de Montréal. Pourtant, si vous êtes desservis par les médias aujourd'hui, vous entendez la même voix dans de nombreux journaux. Il y a moins de voix aujourd'hui, bien qu'il puisse y avoir un nombre d'emplois un peu plus grand, pour essayer de comprendre une histoire particulière sur la colline, touchant le gouvernement. Êtes-vous d'accord?

Mme Clarke : Oui.

Le sénateur Munson : On peut dire la même chose des pigistes qui semblent une race en voie de disparition au pays et qui semblent contrôlés par les médias. Lorsque les pigistes écrivent quelque chose, même s'il y a une Loi sur le droit d'auteur au pays, leur reportage peut être vendu plusieurs fois, créant ainsi des profits pour ces nouvelles entreprises plus grosses.

Mme Clarke : Comme nous l'avons noté, le recours collectif de Heather Robertson a été tranché en sa faveur par la Cour d'appel de l'Ontario. La question peut encore se retrouver devant la Cour suprême, mais l'autorité en matière de droit d'auteur a été retournée au créateur par le tribunal.

Senator Munson: I was not aware of that story. Perhaps not too many wrote about it.

Ms. Clarke: This is interesting because the story was not covered in the media. I learned about it through an email from someone within our organization who specializes in media. She advised me of that information.

She also advised me of the new CanWest Global contract, which you may not have heard. I will just repeat that paragraph.

The Chairman: The committee does have that contract, which has been submitted to us, and it will be circulated as soon as it has been translated. We translate documents.

Senator Munson: My final question deals with the CRTC. I asked the question the other day because part of our mandate here is to see where government regulation should go in the future. The CRTC seems to be making some controversial decisions; in terms of RAI Television, no, you cannot come in because you are competing against local Italian television in Toronto. Al-Jazeera, there are certain things they can say, or not say, in this country. I disagree with Fox Television but I would not mind seeing them in this country because I get a kick out of the way they report and interpret news. It is a seamless border now. What is your view on allowing everyone to come in and sending out information in this new universe?

Ms. Clarke: That is happening now. You can turn on your television, and depending on what kind of services you have, you can access just about any media in the world in some way or another. I, too, have found some of those decisions interesting, and perhaps a little controversial.

CFUW does not have a problem with access to different voices. The point that we are making is that within this opportunity, marketplace, and vast array of sources available to us, those that we create and monitor in Canada should reflect our identity. If we take the caps off foreign ownership and enable other countries to control our media, I am afraid I must suggest that it is a given that a monopoly in another country, controlling one of our media corporations, will not provide our voice. They might say that they will, initially, but if we consider that profit is the baseline, economic viability of a company, their goal is going to be to establish their voice.

When reading about Clear Channel in America, the media and radio company, and reading about how they have amalgamated in the United States, I suddenly have this vision, which I am sure you have addressed as a committee, that if we take the caps off foreign ownership and we are subsumed by other cultures and companies, what is to stop this process continuing throughout the world? You can move toward a ridiculous point where you may have four companies controlling the world media.

Le sénateur Munson : J'ignorais tout de cette affaire. Peut-être qu'ils sont peu nombreux à la diffuser.

Mme Clarke : Il est intéressant que l'on n'ait pas parlé de cette affaire dans les médias. J'en ai entendu parler par un courriel que m'a adressé quelqu'un de notre organisme qui est spécialisée dans les médias. Elle m'a donné de cette information.

Elle m'a également informé du nouveau contrat de CanWest Global, ce dont vous n'avez peut-être pas entendu parler. Je vais juste répéter ce paragraphe.

La présidente : Le comité est déjà en possession de ce contrat; il nous a été transmis et sera mis en circulation dès qu'il aura été traduit. Nous traduisons les documents.

Le sénateur Munson : Ma dernière question porte sur le CRTC. J'ai posé la question l'autre jour parce qu'une partie de notre mandat consiste à voir quelle devrait être l'orientation de la réglementation gouvernementale dans l'avenir. Le CRTC semble prendre certaines décisions controversées. Il refuse la diffusion de RAI Television au Canada parce qu'elle ferait concurrence à la télévision italienne locale à Toronto. Dans le cas d'Al-Jazeera, il prévient qu'il y a des choses que l'on peut dire dans ce pays et d'autres que l'on ne peut pas dire. Je ne suis pas d'accord avec Fox Television, mais cela ne me ferait rien de voir cette station diffusée au pays, parce que j'ai beaucoup de plaisir à voir comment ces gens rapportent les nouvelles et les interprètent. Il s'agit d'une frontière transparente maintenant. Quel est votre point de vue sur la question de laisser tout le monde entrer et transmettre de l'information dans ce nouvel univers?

Mme Clarke : C'est déjà ce qui se passe à l'heure actuelle. Vous pouvez mettre votre téléviseur en marche et selon le type de service auquel vous êtes abonnés, vous pouvez avoir accès, d'une façon ou d'une autre, à presque n'importe quel média dans le monde. Moi aussi j'ai trouvé certaines de ces décisions intéressantes et peut-être un peu controversées.

La FCFDU n'a aucune objection à ce qu'on ait accès à différentes voix. Le point que nous voulons faire valoir, c'est que dans le contexte de cette approche, du marché actuel et de la grande diversité des sources qui sont accessibles, les voix que nous créons et que nous surveillons au Canada devraient refléter notre identité. Si nous autorisons la propriété étrangère et si nous permettons à d'autres pays de contrôler nos médias, j'ai bien peur qu'il est certain qu'un monopole dans un autre pays, qui contrôlerait une de nos entreprises médiatiques, n'exprimerait pas notre voix. Initialement, cette entreprise pourrait dire qu'elle le fera, mais si l'on considère que le but, c'est le profit et la viabilité économique de l'entreprise, l'objectif de l'entreprise sera de faire entendre sa propre voix.

Mes lectures sur Clear Channel aux États-Unis, l'entreprise de médias et de radio, et sur la façon dont elle a réalisé son intégration aux États-Unis, m'ont soudainement inspiré cette vision, dont le comité a parlé, j'en suis sûre, que si nous levons l'interdiction touchant la propriété étrangère et si nous nous laissons dominer par d'autres cultures et entreprises, qu'est-ce qui empêchera ce processus de se poursuivre à l'échelle mondiale? Nous pourrions en arriver à la situation absurde où quatre entreprises pourraient contrôler tous les médias dans le monde.

Each country has the right to respect, to retain and to monitor one's own identity and culture. We know that we are different. There is a vast array of studies to tell us that we have different sensitivities than some other countries. We are the product of what we are as people, but we are also the product of how we see ourselves reflected. As we read, as we watch television, as we go on the Internet, what we see tells us and helps us to describe who we are. That is one reason for paying close attention to media literacy. It is another reason for paying close attention to what is the message from those media companies. It is not one or the other. It is not saying that a media company cannot be economically stable. That is fine. At the same time, the challenge to you, as government, is to enable media stability with retention of our Canadian voice. We would also give you the challenge of addressing media literacy, information literacy, in our populace. This is an extremely important concept.

The Chairman: You make a very eloquent case for the preservation of healthy, diverse and Canadian sources of news, Canadian media and so, I am sure, would we all say. The question is, How do we get from here to there? If it became apparent that for genuine economic reasons one had to choose between allowing further concentration of ownership, and allowing foreign ownership, which would you choose?

Ms. Clarke: That would be the rock and the hard place, right?

The Chairman: Which rock would you hang your hat on?

Ms. Clarke: Again, I will return to the concept of principle versus process. Simply, I would not accept that definition, because we have the right, as a government, as a people, to determine our own destiny. We have the right to look at the Competition Act and to say, all right, we have gone in one direction, perhaps we should be looking at addressing this issue in terms of drawing back from permitting the intense amount of amalgamation that has happened. We have the right to say that we will continue to maintain our foreign ownership restrictions. In other words, we have the right to do both. We have permitted unrestricted amalgamation. That has been a fact in media.

There are many questions about that taking place right now. As I said, this is unprecedented. This is the third committee to look at the importance of media vis-à-vis culture and the economy of the media structure. This is a national debate of tremendous importance. I noticed that on your website, I think that is where I saw it, that you are considering going to the country next. I believe it was in your interim report. That is a wonderful idea, to get out there and find out what Canadians think about this concept, but be sure that you frame the concept as you have

Chaque pays a le droit de respecter, de préserver et de surveiller sa propre identité et sa propre culture. Nous savons que nous sommes différents. Des études très variées montrent que nous avons une sensibilité différente de celle que l'on retrouve dans d'autres pays. Nous sommes le produit de ce que nous sommes en tant que peuple. Mais nous sommes également le produit de l'image que nous nous renvoyons à nous-mêmes. Lorsque nous lisons, lorsque nous regardons la télévision, lorsque nous allons sur Internet, ce que nous voyons nous dit et nous aide à définir qui nous sommes. C'est une raison pour s'intéresser de près à la question de la sensibilisation aux médias. C'est aussi une raison pour s'intéresser de près à la question de savoir quel est le message véhiculé par ces entreprises médiatiques. Ce n'est pas l'un ou l'autre. Cela ne veut pas dire qu'une entreprise médiatique ne peut être économiquement stable. C'est bien qu'elle le soit. Mais en même temps, le défi que vous avez, en tant que gouvernement, c'est de permettre la stabilité des médias tout en conservant notre voix canadienne. Nous vous confierions également le défi de résoudre la question de la sensibilisation aux médias, de la connaissance informationnelle, au sein de notre population. Il s'agit d'une notion extrêmement importante.

La présidente : Vous présentez un plaidoyer très éloquent en faveur de la préservation de sources de nouvelles saines, diversifiées et canadiennes, et des médias canadiens, et je suis certaine que nous en dirions autant. Mais la question, c'est comment faites-vous pour y arriver? S'il devenait évident que pour des raisons économiques réelles, il fallait choisir entre permettre une concentration encore plus grande de la propriété ou permettre la propriété étrangère, laquelle de ces possibilités choisiriez-vous?

Mme Clarke : Nous sommes pris entre l'arbre et l'écorce, n'est-ce pas?

La présidente : Laquelle choisiriez-vous?

Mme Clarke : Encore une fois, je vais revenir à la notion de principe par opposition au processus. Je n'accepterais tout simplement pas cette définition parce que nous avons le droit, en tant que gouvernement, en tant que peuple, de déterminer notre propre destin. Nous avons le droit de regarder la Loi sur la concurrence et de dire, très bien, nous sommes allés dans une direction, peut-être devrions-nous envisager de régler ce problème en faisant marche arrière et en ne permettant pas une intégration aussi intense que celle que nous avons vécue. Nous avons le droit de dire que nous continuerons à imposer des restrictions sur la propriété étrangère. En d'autres mots, nous avons le droit de faire les deux. Nous avons permis l'intégration sans limite. C'est ce qui est arrivé dans les médias.

De nombreuses questions se posent sur le fait que cela se produit à l'heure actuelle. Comme je l'ai dit, c'est une situation sans précédent. Il s'agit du troisième comité qui se penche sur l'importance des médias vis-à-vis la culture et l'économie de la structure des médias. Il s'agit d'un débat national d'une importance capitale. J'ai remarqué dans votre site Web, je pense que c'est là que je l'ai vu, que vous envisagez de parcourir le pays. Je crois que c'était dans votre rapport provisoire. C'est une idée merveilleuse que d'aller rencontrer les Canadiens pour savoir ce

exactly, Madam Chair. As you have mentioned, do we want to have continued amalgamation such that the media fall into fewer and fewer hands? Do we want to have foreign ownership of our media? It is not an either/or. I am afraid I cannot answer that question because the answer is "neither".

The Chairman: You cannot blame me for trying to pin you down on this because these are the kinds of issues that come before us on an extremely challenging basis.

Senator Eyton: When you began your remarks you spoke about two kinds of convergence, one being the one in the area of monopoly, the Criminal Code and all those nasty things, and the other being the convergence of the media. It seems to me that in making your remarks, you largely ignored the convergence of the media and talked about what I would call the traditional or old-fashioned varieties thereof; TV, radio, newspapers and perhaps books. We have seen numbers that demonstrate that readership, for example, by young Canadians is not terrific and it is declining. We all know from the children around us that their use of the alternatives is increasing markedly.

From my own point of view, I am an old guy. I have way too much diversity. I can hardly manage the information that is available to me, whether I am looking at a computer screen or a website or sitting in front of my television set and having a choice of satellite or other services on my TV. I have all of the channels that I can possibly manage, plus some. As we all know, there are applications before the CRTC right now for a different type of radio service in Canada.

Ms. Clarke: It is digital.

Senator Eyton: It seems to me that the convergence you are talking about is fine if you want to ignore everything that is happening right now. I would have thought, given trends and what is happening out there, you would have to recognize that there is diversity of every possible kind. The Canadian voice, whatever that may mean, has all sorts of opportunity of expressing itself. I can invent a website in a week. I can reach Saskatchewan wheat farmers who like snakes, and I can have a website and I will get everybody who is interested in that, so that there is plenty of opportunity for the Canadian voice to get out there.

In your presentation and the resolutions that you presented, did you take account of what is happening now in the way people are communicating with each other and passing on their voice or their information or their various forms of entertainment?

Ms. Clarke: In one regard, I must note that we are bound by policy. What you are suggesting is that, on the one hand, we address an area that we have not yet addressed in policy. However, we do have policy that refers to the difficulties expressed in copyright with multimedia use. We do have policy

qu'ils pensent de ce concept, mais soyez certaine, madame la présidente, de présenter le concept exactement comme vous l'avez fait. Comme vous l'avez dit, voulons-nous d'une intégration continue de manière que les médias se retrouvent concentrés entre des mains de moins en moins nombreuses? Voulons-nous avoir une propriété étrangère de nos médias? Ce n'est pas l'un ou l'autre. J'ai bien peur de ne pas pouvoir répondre à votre question, parce que la réponse, c'est « ni l'un ni l'autre ».

La présidente : Ne me blâmez pas d'avoir essayé de vous acculer au pied du mur sur cette question, parce qu'il s'agit du genre de questions qui nous posent un défi extrêmement difficile.

Le sénateur Eyton : Lorsque vous avez débuté votre déclaration, vous avez parlé de deux sortes de convergence, l'une étant celle que l'on retrouve dans le domaine des monopoles, du Code criminel et ce genre de choses désagréables, l'autre étant la convergence dans les médias. Il me semble que dans vos observations, vous avez largement ignoré la convergence dans les médias pour parler de ce que j'appellerais les types traditionnels ou anciens de médias; télévision, radio, journaux et, peut-être, livres. Nous avons vu des chiffres qui démontrent que l'habitude de la lecture, par exemple, chez les jeunes Canadiens n'est pas terrible et qu'elle est en déclin. Nous savons tous en regardant les enfants qui nous entourent que leur utilisation des autres formes de médias augmente de manière prononcée.

À mon point de vue, je suis ancien. J'ai beaucoup trop de diversité. J'ai de la difficulté à gérer toute l'information qui m'est présentée, que je regarde mon écran d'ordinateur ou un site Web, que je regarde la télévision pour laquelle j'ai un choix de postes par satellite ou d'autres services. J'ai plus de canaux de télévision que je ne peux en gérer. Comme vous le savez tous, on présente actuellement des demandes au CRTC pour un type différent de services de radiodiffusion au Canada.

Mme Clarke : Le numérique.

Le sénateur Eyton : Il me semble que la convergence dont vous parlez est très bien, si vous voulez ignorer tout ce qui se passe à l'heure actuelle. J'aurais cru, étant donné les tendances actuelles et tout ce qui se passe en ce moment, que vous auriez été forcée de reconnaître qu'il y a une diversité incroyable. La voix canadienne, quel que soit le sens que vous donniez à cette expression, a toutes sortes de moyens de s'exprimer. Je peux créer un site Web en une semaine. Je peux rejoindre les producteurs de blé de la Saskatchewan qui aiment les serpents et je peux créer un site Web qui s'adressera à tous ceux que cette question intéresse; alors, il y a plein d'occasions pour que la voix canadienne se fasse entendre.

Dans votre déclaration et dans les résolutions que vous avez présentées, avez-vous tenu compte de ce qui se passe à l'heure actuelle dans la façon dont les gens communiquent entre eux, dans la façon dont ils expriment leur voix ou communiquent leur information ou leurs diverses formes de divertissement?

Mme Clarke : En un sens, je dois vous faire remarquer que nous sommes liés par la politique. Ce que vous suggérez, c'est que, d'un côté, nous traitions d'un domaine que nous n'avons pas encore encadré par une politique. Cependant, nous avons effectivement une politique qui traite des problèmes liés aux

that refers to the concerns that we have with media monopolies. When we talk about media monopolies, we were initially talking about cross media ownership, basically. The vertical integration or the convergence of mode within technology has been extreme. Our concerns are still with the effect of monopoly, and that does lend itself to the possibility of monopoly. If you have a company that controls cable, newspaper and an Internet service provider, you can have that vertical integration. You can reach a huge number of people all from the same company voice, which is still our concern, and that is consolidation of ownership among companies.

It is true that there are many opportunities for independent expression of opinion. I know that. I could have a blog overnight. I could have and have had a website. At the same time, those do have a limited audience. A media giant has the opportunity to reach a great many people. We can look at examples we have seen. For example, the senator referred to Fox News. Fox News had a tremendous impact on events in the United States. Theirs was a voice to which many millions of Americans turned. That is far different from somebody's individual website; is it not? When we talk about the concern that we have with monopolies, that is our concern.

Senator Eyton: You can look at hits. I know there is an auction going on in Toronto on Monday. They posted it a week ago. They were running 100,000 hits a day.

Ms. Clarke: What are they auctioning?

Senator Eyton: It has a Canadian element to it. A website can be used for personal communication, but I think it has a much bigger audience than that.

I will go on a variation of that. I think that consumers out there, or all of us, have a great deal of choice today, and, from my point of view, it will get worse. There will be too many choices, and I have a great difficulty making selections.

In your remarks there is a premise that one owner has one point of view on all subjects, and he will footprint, publish or broadcast that. In a sense, we are kind of victims in that these messages come to us, we absorb them and that is the end of it.

I have been involved personally as a lawyer when I worked for a number of broadcasters over the years, long ago. I have not done it recently. I will give you specific examples: Standard Broadcasting, where I helped the Slaight family assemble their radio stations, Astro Communications where I helped with their broadcasting and filmmaking and four or five others. Their motivation was always to have the biggest possible audience. They did not have a message and then say, "The victims are out

droits d'auteur dans les utilisations multimédias. Nous avons effectivement une politique qui traite des préoccupations que nous avons face aux monopoles dans les médias. Lorsque nous parlons des monopoles médiatiques, nous parlions initialement de la propriété multimédia, fondamentalement. L'intégration verticale ou la convergence de mode au sein de la technologie a été extrême. Nos préoccupations portent toujours sur l'effet de monopole et la convergence soulève effectivement la possibilité de monopole. Si vous avez une entreprise qui contrôle le câble, les journaux et qui est un fournisseur de services Internet, vous avez une intégration verticale. Vous pouvez rejoindre un très grand nombre de personnes par le biais de la même entreprise, ce qui est toujours notre préoccupation et cela, c'est l'intégration de la propriété au sein des entreprises.

Il est vrai qu'il y a de nombreuses possibilités pour l'expression indépendante des opinions. Je le sais. Je peux avoir un journal en ligne demain matin. Je peux avoir un site Web, et j'en ai eu un. Mais ces derniers ont un auditoire limité. Un géant médiatique a la possibilité de rejoindre un très grand nombre de personnes. Nous pouvons examiner les exemples que nous avons parlé. Par exemple, le sénateur a fait allusion à Fox News. Or, Fox News exerce une influence extraordinaire sur les événements aux États-Unis. Des millions d'Américains se sont tournés vers cette voix. C'est quelque chose de bien différent du site Web d'un particulier; n'est-ce pas? Lorsque nous parlons des inquiétudes que nous avons face aux monopoles, voilà quelle est notre préoccupation.

Le sénateur Eyton : Vous pouvez voir le nombre de visiteurs sur un site. Je sais qu'un encan aura lieu à Toronto lundi. Les responsables ont mis cela sur Internet il y a une semaine et ils recevaient 100 000 visites par jour.

Mme Clarke : Qu'est-ce qu'on mettait à l'encan?

Le sénateur Eyton : Il y avait un élément canadien dans cette histoire. Un site Web peut être utilisé pour la communication personnelle, mais je pense qu'il a un auditoire beaucoup plus vaste que cela.

Je vais faire une variation sur ce thème. Je pense que les consommateurs, et nous tous, avons beaucoup de choix aujourd'hui et, à mon point de vue, cette situation ne fera que s'aggraver. Il y aura beaucoup trop de choix et j'ai beaucoup de difficulté à faire un choix.

Dans vos observations, il y a une prémisse selon laquelle un propriétaire a un point de vue sur tous les sujets et qu'il va l'imprimer, le publier ou le diffuser. En un sens, nous sommes une sorte de victime du fait que ces messages nous parviennent, nous les absorbons et cela s'arrête là.

J'ai été personnellement mêlé à cette question à titre d'avocat lorsque j'ai travaillé pour un certain nombre de radiodiffuseurs au cours des ans, il y a longtemps. Je ne l'ai pas fait récemment. Je vais vous donner des exemples précis : Standard Broadcasting, où j'ai aidé la famille Slaight à réunir ses stations de radio, Astro Communications que j'ai aidée du point de vue de la radiodiffusion et de la cinématographie, et quatre ou cinq autres entreprises. La motivation de ces gens a toujours été

there, and I will promote this particular point of view." It was never that way. They were always trying to craft a product that would attract the largest possible audience.

I do not think there is one voice. I read *The Globe and Mail* every day. There are a variety of voices there, many with which I disagree. I read the *National Post* and there are a variety of voices there. I do not see this kind of conspiracy to express one point of view on a variety of Canadian issues. I see diversity, and even when I do not see it, I do not think there is the kind of control you imagine, for two reasons: First, people are different and express themselves differently; second, if you want to attract the maximum number of consumers, you will try to pander to them. CBC does it, and they are immensely successful with CBC Radio, particularly in the morning hours with Andy Barrie and his friends. They are doing that because they are trying to reach the maximum audience.

I have great trouble understanding the concern for the voice of Canadians, given all of the diversity and what I think is the real motivation of owners, which is to try to reach consumers in the biggest possible numbers.

Ms. Clarke: Your arguments are salient and have been posed by many people. In answer to them, I would say only that our concern in CFUW is that the creation of a media monopoly creates the potential for a standard line. It also creates the potential for editorial biases, and there have been those cases. We know that. One of the possible answers to that is to restrict an owner or a publisher of a series of papers to an editorial position voiced in one of them — one out of four, for example.

However, if you have the continued development of monopolies of media companies, the very comment that you made can be on both sides of this scale. If the message or the mantra is to attract the largest number of viewers or the largest audience possible, the question becomes what they are addressing in terms of creating that audience. What are their goals? What are their economic foundations?

You do raise the potential for creating a company that panders to that which gets the largest number of viewers.

Senator Eyton: For example, the CBC?

Ms. Clarke: I was referring to Clear Channel. Rush Limbaugh is part of their stable because they get a lot of listeners. There are questions of how do we reflect our own identity.

Senator Tkachuk: What is wrong with Rush Limbaugh?

Ms. Clarke: I did not say anything was wrong with him.

d'avoir l'auditoire le plus vaste possible. Ils n'avaient pas un message du genre : « Les victimes sont là et je vais promouvoir ce point de vue particulier ». Cela n'a jamais été le cas. Ils essayaient toujours de façonner un produit qui attirerait le plus vaste auditoire possible.

Je ne pense pas qu'il y a une voix. Je lis le *Globe and Mail* tous les jours. Il y a une diversité de voix dans ce journal et je suis en désaccord avec un bon nombre d'entre elles. Je lis le *National Post* et il y a également une variété de voix dans ce journal. Je ne vois pas ce type de conspiration visant à exprimer un point de vue sur une variété de questions canadiennes. Je vois de la diversité et même lorsque je ne la vois pas, je ne pense pas qu'il s'agisse du genre de contrôle que vous imaginez, pour deux raisons : premièrement, les gens sont différents et s'expriment différemment; deuxièmement, si vous voulez attirer le plus grand nombre de consommateurs possibles, vous allez essayer de vous plier à leurs exigences. CBC le fait et connaît un immense succès à la radio, particulièrement au cours de l'émission matinale animée par Andy Barrie et ses amis. Ces gens font cela parce qu'ils cherchent à rejoindre le plus vaste auditoire possible.

J'ai beaucoup de difficulté à comprendre l'inquiétude qu'on se fait pour la voix des Canadiens, étant donné toute cette diversité et ce que je pense être la véritable motivation des propriétaires, à savoir accrocher le plus grand nombre possible de consommateurs.

Mme Clarke : Vos arguments sont très connus et ont été présentés par beaucoup de personnes. Pour y répondre, je vous dirais que la préoccupation de la FCFDU, c'est que la création d'un monopole médiatique entraîne la possibilité que l'on diffuse une information normalisée. Elle crée également la possibilité de partis pris dans les éditoriaux, et on a vu des cas de ce genre. Nous le savons. Une des réponses possibles à cela est de limiter un propriétaire ou l'éditeur d'une série de journaux à une position éditoriale exprimée dans un de ces derniers — un sur quatre, par exemple.

Cependant, si le développement des monopoles dans les entreprises médiatiques se poursuit, l'observation même que vous venez de faire peut jouer dans les deux sens. Si le message ou le mantra est d'attirer le plus grand nombre possible de téléspectateurs ou l'auditoire le plus vaste possible, la question devient que font ces entreprises pour créer cet auditoire. Quels sont leurs objectifs? Quels sont leurs fondements économiques?

Vous soulevez la possibilité de créer une entreprise qui se plie aux exigences de ce qui rapporte le plus grand nombre de téléspectateurs.

Le sénateur Eyton : Par exemple, Radio-Canada?

Mme Clarke : Je faisais allusion à Clear Channel. Rush Limbaugh fait partie de leur brochette d'animateurs parce qu'il attire beaucoup d'auditeurs. Il se pose des questions quant à savoir comment nous allons refléter notre propre identité.

Le sénateur Tkachuk : Qu'y a-t-il de mal chez Rush Limbaugh?

Mme Clarke : Je n'ai pas dit qu'il y avait quelque chose de mal chez lui.

Senator Tkachuk: What was the point of that?

Ms. Clarke: The point would be that it is a huge company and it carries a stable of announcers that bring the largest number of listeners, with one goal and that is to get the largest number of people listening to advertisers.

What is your end goal? Is your end goal to provide consumers for advertisers, or is your end goal to balance the economic needs of the companies with the identity and culture of your country?

Senator Eyton: What was the end goal of, say, the people who were in the Giller competition and write books?

Ms. Clarke: Extension of Canadian author voice.

Senator Eyton: Is that right?

Ms. Clarke: Yes.

Senator Eyton: I would have thought the writers were trying to write a successful book that would reach the maximum number of people in Canada or elsewhere.

Ms. Clarke: If you ask any author what was the main reason d'être for writing their book you would have many different voices saying different things, but I do not think that the common answer would be to make a buck.

The Chairman: If I may, Samuel Johnson said that none but a blockhead ever wrote except for money.

Senator Trenholme Counsell: I apologize for being late. I had to get here because you were going to be here. I have great respect for the Canadian Federation of University Women, having been a member; I am not right now.

Ms. Clarke: We will send you a membership application.

Senator Trenholme Counsell: I would have to join in Sackville, New Brunswick. I should join again.

I may have missed the initial points that people have made so I again apologize. I am so pleased to read what you say about the Canadian Broadcasting System. I hope that is where you will continue to use your voice very strongly both with television and radio. It is such a precious thing about our country. I ask you to do that.

I found myself agreeing with Senator Eyton when he spoke about what I would call the bombardment of information today. If you take the general population — and I am not talking about the minority of discriminating people that really choose carefully what they read — I think that people have an enormous number of choices. If you look at the television channels — between that and the morning radio and the radio maybe driving home at night where people get their news — there are so many choices, be it radio or be it television.

Le sénateur Tkachuk : Quel est le point que vous vouliez faire ressortir?

Mme Clarke : Le point, c'est qu'il s'agit d'une entreprise énorme et qu'elle possède une brochette d'animateurs qui attirent le plus grand nombre possible d'auditeurs, dans un but, celui d'attirer le plus grand nombre possible de personnes pour écouter les publicités.

Quel est votre but ultime? Fournir des consommateurs aux annonceurs ou établir un équilibre entre les besoins économiques des entreprises et l'identité et la culture de votre pays?

Le sénateur Eyton : Quel était l'objectif ultime, disons, des gens qui participent au concours Giller et qui écrivent des livres?

Mme Clarke : Le prolongement de la voix des auteurs canadiens.

Le sénateur Eyton : Vous ne me dites pas.

Mme Clarke : Oui.

Le sénateur Eyton : J'aurais cru que les écrivains essayaient d'écrire un livre à succès qui rejoindrait le plus grand nombre possible de gens au Canada ou ailleurs.

Mme Clarke : Si vous demandiez à n'importe quel auteur quelle a été la principale raison pour laquelle il a écrit son livre, vous auriez de nombreuses voix différentes qui diraient des choses différentes, mais je ne pense pas que la réponse commune serait que c'était pour faire de l'argent.

La présidente : Si vous le permettez, Samuel Johnson a dit que seul un imbécile n'écrit pas pour de l'argent.

Le sénateur Trenholme Counsell : Veuillez excuser mon retard. Je devais être ici parce que vous êtes ici. J'ai beaucoup de respect pour la Fédération canadienne des femmes diplômées des universités, puisque j'ai été membre. Je ne le suis pas maintenant.

Mme Clarke : Nous allons vous faire parvenir une demande d'adhésion.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je devrai devenir membre à Sackville, Nouveau-Brunswick. Je devrais redevenir membre.

Il est possible que j'aie raté les premiers points qui ont été discutés, alors, encore une fois, veuillez m'en excuser. Je suis si heureuse de lire ce que vous dites au sujet du système canadien de radiodiffusion. J'espère que c'est là que vous allez continuer à utiliser votre voix d'une manière très forte, à la fois à la télévision et à la radio. Il s'agit d'une chose si précieuse dans notre pays. Je vous demande de le faire.

Je constate que je suis d'accord avec le sénateur Eyton lorsqu'il a parlé de ce que j'appellerais le bombardement d'information que nous subissons aujourd'hui. Si vous prenez la population en général — et je ne parle pas de la minorité des gens qui choisissent attentivement ce qu'ils lisent —, je pense que les gens ont un très grand choix. Si vous regardez les canaux de télévision — entre cela et la radio le matin et la radio le soir, au retour à la maison, où les gens prennent connaissance des nouvelles —, il y a tellement de choix, que ce soit à la radio ou à la télévision.

I think one of the challenges is to educate our young people to make choices. I know you are very strong in education. How would you respond to that?

Ms. Clarke: We would respond to that with a strong urging of the government to support the very careful and concentrated attention to information literacy in the schools.

I would further address your earlier point and respond to the many choices that are available, the overwhelming choices. This is something that I would have said to Senator Eyton as well. You think you have many choices. One of the points that must be made goes back to the copyright discussion that we had earlier. As many very frustrated journalists will tell you, they provide a piece to a company and they hear it on the television news. They see it in the paper. They see it in a number of different sources that all belong to one company. While you may think that you are hearing a different story in a large number of settings, you are not necessarily doing so.

Senator Trenholme Counsell: If I may, I do not think that is true with our television channels in Canada. You do not see much of an overlap from one television channel to another. I am speaking largely from Atlantic Canada. They have their own reporters, one by one by one. If you are flicking your news from one channel to the next, which many of us do, you see different people. They may have the same story but they tell it differently. That is my impression as an Atlantic Canadian.

Some reporters feel strongly about this, but I would like to know whether you feel that the companies that buy up newspapers do it for business purposes or for control of the media. Which do you think is the predominant reason? Is it a business decision? Is it a control-of-information decision?

Ms. Clarke: I believe at this juncture it is a business decision. Amalgamation and acquisitions are considered strong business. The minute one company acquires another, the stock of the company rises. There can be questions with regard to that as well, but I am sure that it is a business decision.

The Chairman: Thank you very much, Ms. Clarke and Ms. Russell. It has been an extremely interesting session. As you can tell from the questions, you were pushing us to think hard.

Ms. Clarke: You pushed us back.

The Chairman: That is the best thing that witnesses can possibly do. We are grateful to you for being with us. You will provide a couple of references to the clerk with our grateful thanks for that.

Honourable senators, our next witness is Mr. Ken Alexander, who is publisher and editorial director of *The Walrus*, a comparatively new Canadian general interest magazine that is aimed at, according to the magazine, sophisticated readers. I

Je pense qu'un des défis à relever, c'est d'éduquer nos jeunes gens pour qu'ils puissent faire des choix. Je sais que vous comptez beaucoup sur l'éducation. Comment répondriez-vous à cette question?

Mme Clarke : J'y répondrais en incitant fortement le gouvernement à appuyer et à accorder une attention très spéciale à la connaissance informationnelle dans les écoles.

Je parlerais du point que vous avez fait valoir précédemment et répondrais aux nombreux choix qui sont disponibles, les choix inépuisables. C'est quelque chose que j'aurais dit au sénateur Eyton également. Vous pensez que vous avez de nombreux choix. Un des points que l'on doit faire valoir revient à la discussion sur le droit d'auteur que nous avons eue plus tôt. Comme vous le diront de très nombreux journalistes frustrés, ils rédigent un article pour une entreprise et peuvent l'entendre aux nouvelles à la télévision, peuvent le voir dans un journal, peuvent le voir dans un certain nombre de sources différentes qui appartiennent à une même entreprise. Bien que vous pensiez entendre des histoires différentes dans un grand nombre de médias, ce n'est pas nécessairement le cas.

Le sénateur Trenholme Counsell : Si vous le permettez, je ne pense pas que ce soit le cas avec nos canaux de télévision au Canada. Vous ne voyez pas beaucoup de chevauchement d'un canal à un autre. Je parle en grande partie pour le Canada atlantique. Chacun a son propre reporter. Si vous changez de canal pendant les nouvelles, ce que bon nombre d'entre nous faisons, vous voyez des personnes différentes. Elles peuvent parler de la même histoire, mais elles la racontent différemment. C'est l'impression que j'ai en tant que Canadienne de l'Atlantique.

Certains reporters ont une position bien tranchée sur cette question, mais j'aimerais savoir si vous pensez que les entreprises qui achètent les journaux le font à des fins commerciales ou à des fins de contrôle des médias. Quelle est à votre avis, la raison principale? S'agit-il d'une décision d'affaires? S'agit-il d'une décision dans le but de contrôler l'information?

Mme Clarke : Je pense qu'en ce moment, il s'agit d'une décision d'affaires. Les fusions et les acquisitions sont considérées comme une bonne chose au plan des affaires. Dès qu'une entreprise en acquiert une autre, le prix de ses actions grimpe. On pourrait se poser des questions à cet égard également, mais je suis certaine qu'il s'agit d'une décision d'affaires.

La présidente : Merci beaucoup, madame Clarke et madame Russell. Ce fut une séance extrêmement intéressante. Comme vous pouvez le voir par les questions, vous nous poussez à réfléchir sérieusement.

Mme Clarke : Vous nous avez poussées en retour.

La présidente : C'est la meilleure chose que les témoins puissent faire. Nous vous sommes reconnaissants d'avoir été avec nous et nous vous remercions de remettre quelques références à notre greffier.

Honorables sénateurs, notre prochain témoin est M. Ken Alexander, éditeur et directeur de la rédaction du nouveau magazine canadien d'intérêt général *The Walrus*, qui s'adresse à un lectorat avisé. Je pense qu'il s'agit d'une description assez juste.

think that is a fair description. This is actually an interesting opportunity to look at media start-up situations, audience targeting, Canadian content and all those things.

Thank you very much for being with us. I think you know our format. I will ask you to give an opening statement of maybe 10 minutes and then we will ask you some questions.

Mr. Ken Alexander, Publisher, *The Walrus*: I will start with a story about my daughter, who is quite media savvy. We do not let her watch TV which is why I think she is media savvy. It was her seventh birthday recently and she came downstairs and announced to my wife and I that she wanted cupcakes. Sharyn said, "I am not really the kind of mother who bakes cupcakes but I can buy some for you." Claire responded with, "I am not really the kind of daughter who accepts store-bought cupcakes."

I tell that story because I become concerned when I hear people over-promoting the teaching — I am a former teacher — of media literacy in schools. Claire, I think, has certain acuity of mind because we have not talked to her a whole lot about media and instructed her in skill-based stuff. Rather, we have allowed her to react to the world and tried to ensure that she does a lot of reading.

The most important thing for children to develop in school is not to develop skills but to become curious and great readers and have terrific stories to tell. Those are the kids that in my experience hiring journalists out of journalism school and others, can tell when they are being lied to or when there is coded language being used, which are the touchstones of a media-literate mind.

I should say something about the whole topic of convergence. I would recommend to you Robert McChesney's *Rich Media, Poor Democracy*, which is a pretty good study that looks closely at the problems of owning both television stations and newspapers in the same jurisdiction and why there were laws in the United States, especially, to prevent such cross-ownership. It is a solid read that deals mostly with the situation in the States.

In Canada, the point about Vancouver is well taken, as well as the points made about Toronto. It is true that there are more than four newspapers in Toronto. There is *Now* magazine and *I* magazine and there are many other sources. You can hear and read a wide variety of views, including authoritative views, which is important. However, in Vancouver pretty well everything comes up CanWest Global. I do not know why I was invited to appear before this committee but it could be because of my somewhat smart aleck remark directed at Leonard Asper and his use of the word "pre-purposing." He said that he would like Murdoch Davis to write editorials from Winnipeg, not just for the editorial pages of newspapers right across the country but for all

Il s'agit, en fait, d'une occasion très intéressante d'examiner une situation de démarrage dans le mode des médias, le ciblage de l'auditoire, le contenu canadien et toutes ces autres questions.

Merci beaucoup d'être présents parmi nous. Je pense que vous connaissez notre formule. Je vais vous demander de faire une déclaration liminaire d'environ 10 minutes et, ensuite, nous allons vous poser des questions.

M. Ken Alexander, éditeur, *The Walrus*: Je vais débiter par une histoire sur ma fille qui est assez connaissante en matière de média. Nous ne la laissons pas regarder la télévision ce qui explique pourquoi je pense qu'elle est connaissante en matière de média. C'était son septième anniversaire récemment et elle a nous à dit, à mon épouse et à moi-même, qu'elle voulait des petits gâteaux. Sharyn a répondu : « Je ne suis pas vraiment le genre de mère qui fait cuire des petits gâteaux, mais je peux en acheter pour toi. » Claire a répondu : « Je ne suis pas vraiment le genre de fille qui accepte des petits gâteaux achetés au magasin. »

Je raconte cette histoire parce que je m'inquiète lorsque j'entends les gens faire la promotion excessive — je suis un ancien enseignant — de la sensibilisation aux médias dans les écoles. Claire, je pense, possède une certaine perspicacité intellectuelle parce que nous ne lui avons pas beaucoup parlé des médias et fait son éducation dans les domaines fondés sur les compétences. Nous l'avons plutôt laissée réagir au monde et nous avons tenté de nous assurer qu'elle lisait beaucoup.

La chose la plus importante pour les enfants à l'école, ce n'est pas de développer des compétences, mais de développer leur curiosité, de devenir des lecteurs avides et d'avoir des histoires fantastiques à raconter. D'après mon expérience dans l'embauche de journalistes à la sortie des écoles de journalisme et d'autres, ce sont ces enfants qui savent reconnaître qu'on leur ment ou que l'on utilise un langage codé, les pierres de touche de l'esprit sensibilisé aux médias.

Je devrais dire quelque chose au sujet de toute la question de la convergence. Je vous recommanderais l'ouvrage de Robert McChesney, *Rich Media, Poor Democracy*, une assez bonne étude qui examine de près les problèmes qu'entraîne le fait d'être propriétaire de stations de télévision et de journaux dans une même entité administrative et pourquoi il existe des lois aux États-Unis, en particulier, interdisant la propriété multimédia. Il s'agit d'une lecture solide qui traite surtout de la situation aux États-Unis.

Au Canada, le point soulevé au sujet de Vancouver est valable, de même que les points soulevés dans le cas de Toronto. Il est vrai qu'il y a plus de quatre journaux à Toronto. Il y a le magazine *Now* et le magazine *I* et il y a de nombreuses autres sources. Vous pouvez entendre ou lire une grande variété de points de vue, y compris des points de vue faisant autorité, ce qui est important. Cependant, à Vancouver, presque toute l'information vient de CanWest Global. Je ne sais pas pourquoi on m'a invité à comparaître devant votre comité, mais cela pourrait être lié à ma remarque de fin finaud faite à l'intention de Leonard Asper et de son utilisation du mot « pre-purposing ». Il a dit qu'il aimerait que Murdoch Davis écrive, de Winnipeg, les éditoriaux non seulement

platforms — newspapers, radio, Internet, et cetera. That kind of thing most certainly puts a chill over newsrooms, whether they be radio or newspaper.

The issue of quality and authority is important. I do not place much truck in the argument that because the Internet exists everyone has access to whatever they want. The truth of the matter is that on the Internet, anyone can be a publisher. Fact-checking is not the order of the day and, as a result, the Internet tends not to have the same kind of authority in peoples' minds, rightly or wrongly, that a national newspaper has, for instance. Yes, you can create your own blog and suddenly you are a publisher and gain an audience. However, it does not have the same kind of authority that a national newspaper has.

We need to ensure quality of media and not worry so much about whether choice is being constricted or whether there is choice. There is a great deal of choice. I do not know what people's predispositions are to go after those choices but there are many.

The Chairman: What would you do to ensure quality?

Mr. Alexander: Well, I think you have to delve into the nuts and bolts of it. The *Atlantic Monthly*, *Harper's*, *Mother Jones*, the *Utne Reader* and many periodicals in the States simply would not exist without foundation support because they lose money every year. They are in this business not to make money but because they think it is important to have those voices heard. The charitable giving laws in the States are such that foundations can give money, for instance to *Harper's*, in order to continue publishing.

That is one way of ensuring that you have a multiplicity of voices that, I would argue, are of quality. The quality issue is of paramount importance and I would like to see that kind of development happen here in Canada.

Senator Tkachuk: Why is the name of your publication, *The Walrus*?

Mr. Alexander: I guess I have to credit Anne Michaels, Linda McQuaig and a few other strong-minded women for the name of the magazine. I was concerned that it sounded too "male." They argued it had guts and that if I did not stick with it they would withhold their support. Truth be known, it was the result of a fair number of late-night drinking sessions.

Senator Tkachuk: We have heard, and there has been much discussion, about subsidies for Canadian magazines in Canada. We heard witnesses from the ethnic press talking about this. My assumption is that they are talking about the postal subsidies.

Mr. Alexander: That is usually the case.

pour les pages éditoriales des journaux partout au pays, mais également pour toutes les plateformes — journaux, radio, Internet, etc. Ce genre de propos donne certainement des frissons dans les salles de nouvelles, que ce soit à la radio ou dans la presse.

La question de la qualité et de l'autorité est importante. Je n'accorde pas beaucoup d'importance à l'argument voulant que, puisque Internet existe, tout le monde a accès à ce qu'il veut. La vérité, c'est que sur Internet, n'importe qui peut être un éditeur. La vérification des faits n'est pas à l'ordre du jour et, en conséquence, les gens n'ont pas tendance à accorder à l'Internet le même genre d'autorité, à tort ou à raison, qu'à un journal national, par exemple. Oui, vous pouvez créer votre propre chronique Internet et vous êtes soudainement un éditeur et vous avez un auditoire. Cependant, cette chronique n'a pas la même autorité qu'un journal national.

Nous devons assurer la qualité des médias et ne pas trop nous inquiéter de savoir si le choix est en voie de disparition ou s'il y a un choix. Il y a beaucoup de choix. Je ne sais pas quelles sont les predispositions des gens pour s'orienter vers ces choix, mais ils sont nombreux.

La présidente : Que feriez-vous pour assurer la qualité?

M. Alexander : Eh bien, je pense que vous devez vous intéresser aux tenants et aboutissants. Des publications comme *Atlantic Monthly*, *Harper's*, *Mother Jones*, *Utne Reader* et de nombreux autres périodiques aux États-Unis n'existeraient tout simplement pas sans l'appui des fondations, parce qu'elles perdent de l'argent chaque année. Des gens font ce travail non pas pour faire de l'argent, mais parce qu'ils pensent qu'il est important que ces voix soient entendues. Les lois sur les dons de charité aux États-Unis sont telles que les fondations peuvent donner de l'argent, par exemple à *Harper's*, pour que la revue continue d'être publiée.

C'est là une façon de s'assurer qu'il y a des voix multiples qui, j'ajouterais, sont de qualité. La question de la qualité est d'une importance capitale et j'aimerais que ce genre de développement ait lieu ici au Canada.

Le sénateur Tkachuk : Pourquoi votre publication s'appelle-t-elle *The Walrus*?

M. Alexander : Je pense que je dois donner le crédit pour le nom du magazine à Anne Michaels, Linda McQuaig et quelques autres fortes têtes féminines. Je m'inquiétais de ce que ce titre soit trop « masculin ». Elles ont soutenu que ce titre avait du cran et que si je ne le gardais pas, elles me retireraient leur appui. Mais pour être franc, ce nom est le résultat de plusieurs longues soirées de discussion bien arrosées.

Le sénateur Tkachuk : Nous avons entendu parler des subventions aux magazines canadiens au Canada et cela a suscité beaucoup de discussions. Nous avons entendu les témoins de la presse ethnique en parler. Je suppose qu'ils parlaient de la subvention postale.

M. Alexander : C'est habituellement le cas.

Senator Tkachuk: How do they work? Are they sufficient? Obviously, it is a good thing for you. Why is that necessary?

Mr. Alexander: I cannot really speak to the specific needs of niche magazines of the kind that you are describing. I can speak with a little more authority to the general interest magazine or what I would describe as the smart, general interest magazine or the magazine for the sophisticated reader. I can speak to the difference between controlled versus paid circulation and some of the problems that magazines face in this country, including why, in the general magazine category, it has moved by and large toward controlled circulation — working very hard on a magazine and then giving it away for free, which sounds counterintuitive.

The industry response to our idea of launching a smart magazine in Canada was a nice idea but not in Canada. The reasons were fairly simple. It is a great big country with a population strung out along the border that is not that concentrated and is difficult to reach. As well, the American periodicals have cornered the market. For the first reasons — great big country with a population strung out, many magazines have opted for controlled circulation, which means throwing the magazine into a weekend newspaper and delivering it to hundreds of thousands of addresses for free. In so doing, they are satisfying the interests of certain advertisers who would like an immediate circulation of 200,000 or so; and they can earn advertising dollars by doing so.

My own belief about controlled circulation magazines is that they are many things but magazines they are not. They are more akin to flyers and usually end up in the recycling bin with the rest of the newspapers the next day. If it is a monthly magazine, it should have a shelf life of one month, at least. As well, if the interest is in the immediate attraction of advertising dollars, then content is not the primary concern but falls to probably the secondary or tertiary concern.

More importantly, it is impossible, in my view, through a controlled circulation magazine to develop a genuine contract with a reader. Someone who receives a magazine for free, in other words someone who does not take the trouble to go out and buy it, will not develop the same kind of relationship with that magazine as someone who actually buys it. That is really what I am interested in, the contract with the reader and the relationship with the reader.

Senator Munson: I am curious, before we get on other questions about your magazine, if you can tell us a bit about the struggles to start it and your circulation now. Are you optimistic about the future? There are those of us who are reading it, but there are a lot of friends who are not.

Mr. Alexander: I am pretty bullish about it and I am thrilled by the early response to it. The circulation now is 50,000 paid subscription and newsstand, which is quite extraordinary after a

Le sénateur Tkachuk : Comment fonctionne-t-elle? Est-elle suffisante? De toute évidence, c'est une bonne chose pour vous. Pourquoi est-elle nécessaire?

M. Alexander : Je ne peux pas vraiment parler des besoins spécifiques des magazines à créneaux comme ceux dont vous parlez. Je peux parler en meilleure connaissance de cause des magazines d'intérêt général ou de ce que je décrirais comme des magazines intelligents, d'intérêt général ou des magazines destinés à un lectorat avisé. Je peux vous parler de la différence entre le tirage réglementé et le tirage payé et certains des problèmes auxquels les magazines doivent faire face au Canada, y compris pourquoi, dans la catégorie des magazines d'intérêt général, on a eu tendance à s'orienter vers le tirage réglementé — travailler très fort sur un magazine pour ensuite le donner gratuitement, ce qui semble contre-intuitif.

La réponse de l'industrie à notre idée de lancer un magazine intelligent au Canada a été que c'était une bonne idée, mais pas au Canada. Les raisons sont assez simples. Le Canada est un grand pays dont la population n'est pas très concentrée, mais plutôt éparpillée le long de la frontière et, donc, difficile à rejoindre. De même, les périodiques américains ont accaparé le marché. Pour les premières raisons — grand pays dont la population est éparpillée, de nombreux magazines ont opté pour le tirage réglementé, ce qui veut dire inclure le magazine dans un journal de fin de semaine et le livrer à des centaines de milliers d'adresses gratuitement. Ce faisant, ils répondent aux besoins de certains annonceurs qui aimeraient avoir un tirage immédiat de 200 000 ou plus; et ils peuvent obtenir des revenus de publicité en même temps.

Mon idée sur les magazines à tirage réglementé, c'est qu'ils sont beaucoup de choses, sauf des magazines. Ils se rapprochent des dépliants publicitaires et aboutissent habituellement dans le bac de recyclage avec le reste des journaux dès le lendemain. S'il s'agit d'un magazine mensuel, il devrait avoir une durée de vie d'au moins un mois. De même, si le but est d'attirer des revenus de publicité immédiatement, alors le contenu n'est pas la préoccupation principale, mais vient probablement au deuxième ou au troisième rang.

Plus important encore, il est impossible, à mon point de vue, de développer un contrat authentique avec un lecteur par le biais d'un magazine à tirage réglementé. Quelqu'un qui reçoit un magazine gratuitement, en d'autres mots, quelqu'un qui ne prend pas la peine de faire la démarche de l'acheter, ne développera pas le même genre de relation avec ce magazine que quelqu'un qui l'achète. Ce qui m'intéresse vraiment, c'est le contrat avec le lecteur et la relation avec le lecteur.

Le sénateur Munson : Avant que nous abordions d'autres questions concernant votre magazine, je suis curieux, pouvez-vous nous parler un peu des luttes que vous avez dû livrer pour démarrer votre publication et nous dire quel est votre tirage. Êtes-vous optimiste face à l'avenir? Il y en a parmi nous qui la lisent, mais les amis qui ne la lisent pas sont nombreux.

M. Alexander : Je suis assez optimiste à son sujet et je suis enchanté par la réponse initiale que la publication a obtenue. Le tirage est maintenant de 50 000 exemplaires, par abonnement

year. There is a lot of goodwill around the magazine. It suggests a genuine appetite for a Canadian product that does not have a parochial mandate.

There is nothing wrong with reflecting Canada back to Canadians; that is absolutely fine. However, I would argue that in this world, that can be a bit limiting for our contributors and a bit limited in terms of what we do. Canada needs to place itself in the world. I think our writers — fortunately, we are blessed with fantastic writers — can compete favourably with the very best in the world.

I have been very lucky over the last four or five months, editing everyone from Richard Ford to Marci McDonald to Tariq Ali to Allan Gregg. It is very important for our writers to be in that kind of international Olympiad; they can compete there. Those are the exciting parts of the magazine.

The difficult parts are things like newsstand distribution, for instance. Paid circulation magazines, Canadian like ours, represent somewhere between 10 and 12 per cent of the display that you see on newsstands. As such, they are a bit of a nuisance to the newsstand distributors, and they might be inclined to just leave them on the pallet rather than deliver them.

That is another reason why certain titles have gone to controlled circulation. The newsstand distribution apparatus in this country is nowhere near as evolved as it is in Europe or even in the United States, and it is problematic for Canadian titles as a result.

Senator Munson: What happened along the way to *Saturday Night*? For a long time, some people looked forward to buying it. Then it became one of the ones you describe as a controlled magazine, thrown in the middle and there it is; and you are right, it did not seem to have the same appeal.

Mr. Alexander: I think it made a strategic mistake. I do not know, nor does anyone know, the exact history. There are so many legends around it. To boost circulation and increase ad revenue, they decided to go to controlled circulation. As soon as you give the magazine away for free, you diminish its value. Somehow it is a different beast.

They do not do controlled circulation in the United States with one exception, *The New York Times Magazine*, published by the same people. Most people buy *The Sunday Times* for the magazine rather than the newspaper. They do not do controlled circulation; and controlled circulation has certainly hurt the Canadian magazine industry.

I think that is because it cannot put quality first, to come back to my original point. The quality magazines, the *New Yorker*, the *Atlantic Monthly*, the *Guardian*, people buy. As such, they do not rely so totally on advertising revenue.

Senator Munson: We heard from previous witnesses about foreign media concentration. Do you have views on foreign ownership of Canadian magazines?

payé ou dans les kiosques à journaux, ce qui est assez extraordinaire après un an. Il y a beaucoup de bonne volonté autour du magazine. Cela indique qu'il existe une demande réelle pour un produit canadien qui n'a pas un mandat local.

Il n'y a rien de mal à renvoyer l'image du Canada aux Canadiens; c'est absolument correct. Cependant, je prétends que dans le monde actuel, cela peut être un peu limitatif pour nos contributeurs et un peu limité en termes de ce que nous faisons. Le Canada a besoin d'établir sa place dans le monde. Je pense que nos écrivains — et heureusement, nous avons la chance d'avoir des écrivains fantastiques — peuvent se mesurer favorablement aux meilleurs du monde.

J'ai été très chanceux ces quatre ou cinq derniers mois, j'ai fait le travail éditorial pour des rédacteurs tels que Richard Ford, Marci McDonald, Tariq Ali et Allan Gregg. Il est très important pour un rédacteur d'avoir ce genre d'olympiade internationale; il peut se mesurer aux autres rédacteurs et cela fait partie de ce qui est excitant dans ce travail.

Les choses comme la livraison au kiosque à journaux, par exemple, comptent parmi les difficultés. Les magazines canadiens à tirage payé, comme le nôtre, représentent entre 10 et 12 p. 100 de ce qui est à l'étalage des kiosques. Pour cette raison, c'est un désagrément pour les distributeurs qui seraient plus enclins à les laisser sur la palette plutôt qu'à les livrer.

C'est aussi pour cela que certains magazines sont passés au tirage vérifié. Pour le plus grand mal de nos magazines, le secteur canadien de la distribution aux kiosques est loin d'être aussi performant qu'en Europe ou même aux États-unis.

Le sénateur Munson : Qu'est-il arrivé à *Saturday Night*? Il était populaire pendant longtemps. Puis il est passé, à ce que vous appelez, le tirage vérifié et vous avez bien raison, il ne semblait pas avoir le même succès.

M. Alexander : Je pense qu'ils ont commis une erreur stratégique. Je ne sais pas, personne ne sait, ce qui s'est vraiment passé. Il y a tellement de rumeurs. Pour augmenter le tirage et les recettes publicitaires, ils avaient décidé de passer au tirage vérifié. Dès qu'un magazine est gratuit, sa valeur diminue. Son image change en quelque sorte.

Il n'y a pas de tirage vérifié, aux États-unis, à l'exception du *New York Times Magazine* publié par le même groupe. La majorité des gens achètent *The Sunday Times* plus pour le magazine que pour le journal. Ils n'ont pas de tirage vérifié. Le tirage vérifié a certainement causé beaucoup de tort au secteur canadien des magazines.

Je crois que c'est parce que la qualité est reléguée au deuxième plan, pour revenir à ce que je disais tout à l'heure. Les gens achètent les magazines de qualité comme *New Yorker*, *Atlantic Monthly* et *Guardian*. La qualité de ces magazines leur permet de ne pas dépendre entièrement sur les recettes publicitaires.

Le sénateur Munson : Des témoins nous ont parlé de la concentration des médias étrangers. Que pensez-vous d'intérêts étrangers dans des magazines canadiens?

Mr. Alexander: Not really. Conrad Black did a fantastic thing with the *National Post* in its early days, and it was terrific. I believe him when he said, "Look, I wanted to buy a newspaper because I believe in newspapers." He demanded editorial quality; there was real integrity there.

I would not mind a foreign owner of a Canadian product coming in and doing a bang-up job. It would not bother me in the least, and I think that Canadians are quite capable of doing the same elsewhere. You have to understand that I got into it because I believe that magazines occupy a special realm in the public discourse between broadsheets and books. For instance, think of yourself as a non-fiction book publisher that is not interested in just doing biographies. Where do you go for primer stories if you do not have magazines that are committed to serious long-form journalism? That is where they go. In the absence of those vehicles here in Canada, you have a downgrade of the non-fiction book publishing industry, I would argue. There are all sorts of things but — I forget my initial point now.

Senator Munson: Foreign ownership.

Mr. Alexander: Yes, back to my point. The difficulty is that — this is sort of germane — the absence of real vehicles will send our talent elsewhere. If you look at the folks down in New York and the number of Canadians working regularly at the *New Yorker*, it is extraordinary. They are there, sure, because it is the States and the money and the glamour and all that, but also because of the absence of vehicles here.

I can tell you I was speaking with David Rakoff just the other week who confirmed for me that it is hard to find a dinner party in New York these days without disgruntled Democrats suggesting they are going to move to Canada. My point to him was that we really need people to populate the place above the 60th parallel, so if they come up with SUVs, we need some folks up there.

If a foreign owner was committed to quality, then I would not have much difficulty with it.

Senator Eyton: As it turned out, to my regret, I published a newsletter for a number of years and I was not successful. You touched briefly on a couple of factors that should be of interest to this committee. You started a new publication, and I would be interested in hearing how you set about selling subscriptions and getting 50,000; that is a tremendous number for a magazine here in Canada. Can you touch on the distribution of that magazine, and some of the costs that are inherent in there that you think might or could be relieved?

Mr. Alexander: There is a tremendous amount of front-end loading; initially, as you are finding your audience, your subscriptions actually cost you money. It is when they renew —

Senator Eyton: How do you sell them in the first place? How do they get to know about your magazine? How do you get the order?

M. Alexander : Pas grand-chose. Conrad Black a réussi un coup fabuleux avec le *National Post* à ses débuts, c'était formidable. Je le crois quand il disait vouloir acheter un journal parce qu'il y croyait. Il exigeait de la qualité, ce qui est une preuve de son intégrité.

Un étranger propriétaire d'un produit canadien ne me gêne pas tant qu'il fait du bon travail. Cela ne me dérange pas du tout et je crois que les Canadiens tout aussi capables de faire la même chose dans les autres pays. Comprenez bien que je travaille dans ce secteur parce que je crois que le magazine occupe une place particulière dans le discours public entre les journaux grand format et les livres. Imaginez, par exemple, que vous êtes éditeur de livres non romanesques, mais que vous n'êtes pas seulement intéressés par des biographies. Où allez-vous trouver des histoires élémentaires si vous n'avez pas de magazines offrant du journalisme sérieux? C'est ce genre de magazines qu'ils recherchent. Je crois que le manque de ces moyens au Canada affaiblit le secteur canadien de l'édition des livres non romanesques. Il y a des tas de facteurs, mais j'ai perdu le fil, de quoi parlions-nous?

Le sénateur Munson : Des intérêts étrangers.

M. Alexander : Oui, j'y reviens. Le problème, c'est que — c'est lié en quelque sorte — à cause du manque de vrais moyens, nos talents quitteront le pays. Le nombre de Canadiens qui travaillent régulièrement au *New Yorker* est incroyable. Évidemment, ils y sont parce que c'est les États-unis, il y a l'attrait de l'argent et la fascination, mais aussi à cause du manque de moyens au Canada.

Vous savez, David Rakoff que j'ai rencontré récemment me disait qu'il était difficile à un dîner à New York de ne pas entendre les démocrates mécontents dire qu'ils allaient venir habiter au Canada. Je lui ai dit que nous avions besoin de gens au-dessus du 60° parallèle, donc s'ils arrivent dans leur VLT, qu'ils les remplissent de gens.

Que des étrangers achètent des magazines canadiens ne me dérange nullement tant qu'ils exigent de la qualité.

Le sénateur Eyton : Il se trouve que, pendant quelques années, je publiais un bulletin et, à mon grand regret, ça n'a pas marché. Vous avez brièvement mentionné deux facteurs qui pourraient intéresser le comité. Vous avez lancé un nouveau magazine, pourriez-vous nous dire comment vous vous êtes pris pour vendre des abonnements et en vendre 50 000, c'est énorme pour un magazine au Canada. Dites-nous un mot sur la distribution de ce magazine et sur les coûts inhérents qui, à votre avis, pourraient ou devraient être diminués.

M. Alexander : Il y a énormément de dépenses au départ, quand on cherche son lectorat; en fait, les abonnements sont coûteux. C'est lorsqu'ils renouvellent...

Le sénateur Eyton : Comment les vendez-vous au début? Comment entendent-ils parler de votre magazine? Comment recevez-vous les commandes?

Mr. Alexander: PR, direct mail, all sorts of methods, me out there talking about the magazine. When it first came out, there was a tremendous amount of buzz about it and there was a tremendous amount of interest. I think that spoke to a pent-up appetite for something real, and for something that had big ideas and big aspirations. As one person put it to me, "something unCanadian," not that I agree with that person. Then you can come out with some sizzle, but ultimately you have to provide the steak.

You have to keep putting out a magazine that is better and better with each issue, otherwise you die. That is what drives us.

Do you do it because you are sane? No, you do it because you think it is important to have out there in the media landscape.

Senator Eyton: Can you touch on distribution?

Mr. Alexander: Sure. I will start with the news stand.

Senator Eyton: How do you get on the news stand?

Mr. Alexander: Everything in the middle between the reader and the publisher takes their cut. There are national news stand distributors, who engage with wholesalers, who get the magazines at centralized locations from the printer and distribute them right across the country. It costs money and it takes time. We are printed at Transcontinental Inc. in Winnipeg and there were major problems with deliveries on three of the first seven issues. They were not on the stands when they should have been. There are those kinds of hurdles to overcome.

Senator Eyton: Is there enough competition in that area?

Mr. Alexander: I would argue, no. It is really difficult for paid circulation magazines to get terrific service from the in-the-middle providers, be they fulfillment houses, be they newsstand distributors, or be they wholesale distributors. All of those businesses could improve their services dramatically. I do not like to make general statements, so I will try a specific example. The corner store around from the office sells out the magazine every time they get it. They have never returned a single copy and they have always received around eight copies. The last issue they sold their eight copies within 10 days. You would think if the service providers were working for you, they might get 10 or 12 copies of the next issue, but instead they got four. There was a store on the Danforth that received 131. They said it is a great magazine but it is not that great and they returned 50 the next day and they ended up selling 77 or 78 of the 81 copies they had left. For the next issue, you would think they would get 90 copies, but instead they got 150. There is a store in Calgary that got two issues of the magazine at the same time. They said, "I love October. What will I do with September?"

M. Alexander : Par les relations publiques, par messages publipostés, de plusieurs façons et même moi qui en parle publiquement. Le magazine a fait beaucoup parler de lui à sa sortie et il a suscité beaucoup d'intérêt. Je pense que cela prouve qu'il existait une demande de quelque chose d'authentique, de grandes idées et de grandes aspirations. Comme quelqu'un me l'a dit « quelque chose de non canadien, » non pas que je sois de cet avis. On peut ensuite jeter de la poudre aux yeux, mais tôt ou tard il faut fournir de la qualité.

Il faut publier un magazine qui s'améliore au fil des numéros, sinon c'est l'échec. C'est cela qui nous motive.

Avons-nous choisi cette profession parce que nous sommes sains d'esprit, pas du tout, c'est parce que nous croyons qu'il est important d'être présents dans les médias.

Le sénateur Eyton : Pouvez-vous parler de la distribution?

M. Alexander : Bien sûr. Je commence par les kiosques à journaux.

Le sénateur Eyton : Comment se fait la livraison aux kiosques?

M. Alexander : Tous ceux qui se situent entre le lectorat et l'éditeur de journal reçoivent quelque chose. Il y a des distributeurs nationaux de journaux aux kiosques travaillant avec des grossistes qui recueillent les magazines dans des endroits centralisés de l'imprimeur et les distribuent dans tout le pays. C'est coûteux en temps et en argent. Transcontinental Inc., située à Winnipeg, imprime notre magazine. Nous avons de gros problèmes au niveau de la livraison dont trois des sept premiers points. Le magazine n'était pas livré aux kiosques dans les délais. C'est le genre d'obstacles que nous devons surmonter.

Le sénateur Eyton : Y a-t-il suffisamment de concurrence dans le secteur?

M. Alexander : Je dirais que non. Il est très difficile d'obtenir un excellent service de la part des intermédiaires, qu'il s'agisse des maisons d'exécution, des distributeurs aux kiosques ou des distributeurs en gros. Tous ces secteurs pourraient améliorer considérablement les services qu'ils offrent. Puisque je n'aime pas parler en général, je prendrais un exemple particulier. Le dépanneur à proximité de notre bureau vend notre magazine chaque fois qu'il en reçoit des exemplaires. Ils n'ont jamais retourné d'exemplaire; environ huit exemplaires leur sont régulièrement livrés. Les huit exemplaires du dernier numéro ont été vendus en dix jours. On peut supposer que 10 ou 12 exemplaires du numéro suivant leur aurait été livrés, mais seulement quatre ont été livrés, à croire que les fournisseurs ne sont pas de notre côté. Un magasin de Danforth a reçu 131 exemplaires. Ils ont trouvé le magazine bon, mais pas plus. Ils ont donc retourné 50 exemplaires le lendemain. Des 81 exemplaires qu'il restait, ils en ont quand même vendu 77 ou 78. On aurait pu imaginer qu'ils recevraient 90 exemplaires du prochain numéro mais non, on leur a livré 150. Deux numéros ont été livrés en même temps à un magasin de Calgary. Leur réaction : « On aime bien le numéro du mois d'octobre, mais qu'allons-nous faire de celui du mois de septembre? »

There are those kinds of problems. They are endemic and costly and there are similar problems on the subscription fulfillment side.

Senator Eyton: How about distribution by mail?

Mr. Alexander: Yes. You do not get the postal subsidy in the first year. It would be great to get the postal subsidy right away. We should be doing everything we can to help start-up magazines.

Senator Eyton: Quantity and the cost?

Mr. Alexander: I forget the numbers but the magazines, once they have gone through a full production cycle, meaning a full year, in the second year they can get a postal subsidy, which means it is cheaper to ship the magazines to all the individual subscribers.

Senator Tkachuk: Is there a reason for a year later?

Mr. Alexander: You have to demonstrate your viability. I think that is the principle. Magazines require a tremendous amount of front-end loading. You have to give them a chance. It cannot be so tight that they make one mistake and they die. For instance, our fifth issue was a disaster. It was a crummy issue, ill conceived and the cover was terrible. It almost killed us. It just should not be that tight. I am all with the program of, "look you have to make it better and better," but it should not be that tight.

The Chairman: Going back to your reference to the *National Post*, which really was like a jolt of electricity to the whole journalistic landscape in Canada. It is still losing buckets of money, maybe not as many as in the first year, but on the last reports I saw, you have to have really deep pockets to carry an enterprise like that. Am I out of line to ask: Is your magazine is not profitable?

Mr. Alexander: It is nowhere near profitable.

The Chairman: When would you expect it to become at least break even, if all goes according to plan?

Mr. Alexander: The way *Harper's* is run is a bit irresponsible. I do not know that it comes down to this but Lewis Lapham, editor of *Harper's*, can go across the hall and say "It was a good year but not great year," and Rick McArthur, the publisher, will give him a cheque. The approach David Remnick is taking with *The New Yorker* is more responsible; it is to try and make the thing break even. Magazines in our category will not make money. They are just not built to make money. However, they should try to break even, and I think they can. Our business plan calls for us to break even at the end of 2007. If you want to call that a launch period, then it is a long launch period and it does mean a significant investment. It can be extremely difficult, if not impossible, to find private investors because the question is asked: What are they investing in? The Walrus Magazine Incorporated is a no-share-capital, not-for-profit company because it is not a profit-making enterprise. You get into something like this because you deem it important, not because you intend on making any money. Yes, that is five years and probably \$3 million to \$5 million.

Voilà le genre de problèmes. Ils sont endémiques et coûteux; nous avons des problèmes semblables avec les abonnements.

Le sénateur Eyton : Qu'en est-il des magazines expédiés par la poste?

M. Alexander : La subvention postale n'est pas accordée au cours de la première année. Ce serait formidable si elle était versée dès le départ. On devrait faire le maximum pour aider les nouveaux magazines.

Le sénateur Eyton : Quelle est la quantité et quels sont les coûts?

M. Alexander : Je n'ai plus les chiffres en tête, mais la subvention postale est versée après la première année, ce qui réduit les coûts d'expédition des magazines aux abonnés.

Le sénateur Tkachuk : Pourquoi après la première année?

M. Alexander : Je crois qu'il faut prouver que le magazine est viable. Les magazines exigent au départ de fortes dépenses. Il faut les aider financièrement pour éviter la faillite à cause d'une seule erreur. Par exemple, notre cinquième numéro était nul, mal conçu et en plus la page de couverture était terriblement mauvaise. On a failli y passer du fait que notre budget était serré. Je suis tout à fait d'accord pour améliorer de façon permanente le contenu, mais on devrait disposer de plus de fonds.

La présidente : Pour revenir à ce que vous disiez au sujet du *National Post*, en fait c'était un vrai choc électrique dans le milieu journalistique canadien. Ils perdent encore énormément d'argent, peut-être pas autant que durant la première année, mais d'après ce que j'ai appris dernièrement, il faut vraiment avoir beaucoup de finances pour exploiter une telle entreprise. Serait-ce déplacé de ma part de vous demander si votre magazine est rentable?

M. Alexander : Il n'est pas du tout rentable.

La présidente : Quand espérez-vous, au moins, atteindre le seuil de rentabilité, si tout se passe comme prévu?

M. Alexander : La gestion de *Harper's* est faite de manière un peu irresponsable. Je ne sais pas si tel est vraiment le cas, mais Lewis Lapham, rédacteur en chef de *Harper's* n'a qu'à dire « Notre année a été bonne, mais pas excellente » et Rick McArthur, l'éditeur du magazine lui donnera un chèque. David Remnick du *New Yorker* a une approche plus responsable, il essaie d'atteindre le seuil de rentabilité. Les magazines comme le nôtre ne sont pas rentables. Ils ne sont pas conçus pour cela. Cependant, ils devraient essayer d'atteindre le seuil de rentabilité et je crois qu'ils peuvent y arriver. Notre plan d'affaires prévoit que nous atteindrons le seuil de rentabilité à la fin de 2007. Si vous voulez appelez cela une période de lancement, elle est plutôt longue et exige un investissement considérable. Il peut être extrêmement difficile, sinon impossible, de trouver des investisseurs privés car ils veulent savoir où va leur argent. Walrus Magazine Incorporated est une société sans capital-actions, sans but lucratif car elle ne cherche pas à réaliser des profits. On s'implique dans ce genre d'entreprise parce qu'on juge

The Chairman: This is a lot of money. I am assuming your goal here is not to go personally bankrupt before you get there. How is your ad lineage going? What kind of reception do you get when you try to sell ads?

Mr. Alexander: It is really picking up. Many will argue that you will not get any in the first year and you can get yourself into the situation where you are desperate and start giving away ad space. That sets a dangerous precedent. We have not had to do that. Due to the nature of our reader, I think companies are starting to take notice. Allan Gregg did a survey for us and found our readers are us. They are university educated, smart, and demanding. They have some disposable income, and high expectations. They like to travel, a good bottle of wine and a good read. They read *The New York Review of Books*, *The Sunday Times*, and *The New Yorker*. They appreciate the fact that someone got off the couch and is doing it here in Canada. Those are our readers. Because they pay for the magazine and in so doing demonstrate that they want it, they are much more attractive to advertisers, once the advertisers learn about the product, than a controlled-circulation magazine where people are not asking for it.

Senator Chaput: You have launched your magazine in 2003?

Mr. Alexander: That is right.

Senator Chaput: Looking back during the first year of the magazine that was a success, is there anything that you would do differently now that you are experienced than you did when you began?

Mr. Alexander: That would be practically everything.

Senator Chaput: Could you tell us in what ways?

Mr. Alexander: I do not know how much you know. Most recently, it looks like "60 Minutes" will feature one of our stories. It is interesting that all the requests from foreign media are always about content. For example, they say, "That is a really interesting piece. Where did you get it? We would like to get in touch with the writer."

Regarding copyright and ownership, because it came up before, ownership of the pieces reverts back to our writers as soon as the magazine goes off sale. In other words, we own it for 30 days in most cases.

Many of the queries from Canadian media have been about what goes on in the office. If you ever read the history of *The New Yorker*, the reason they did not publish a masthead was not because they were modest. They did it because they never knew who was going to be working there from week to week.

que c'est important, pas parce qu'on veut gagner de l'argent. Donc, on espère que ce sera dans cinq ans et peut-être entre 3 et 5 millions de dollars.

La présidente : C'est beaucoup d'argent. Je suppose que vous n'avez pas l'intention de faire faillite avant la fin de cette période. Qu'en est-il de votre lignage publicitaire? Quelle est la réaction à vos tentatives de vente d'annonces publicitaires?

M. Alexander : Très bonne. On pense souvent qu'il n'y en aura pas au cours de la première année, on risque donc de se sentir obligé d'offrir de l'espace publicitaire. C'est un précédent dangereux. Nous n'avons pas eu besoin de le faire. Étant donné la nature de notre lectorat, je crois que les entreprises commencent à s'en rendre compte. Une étude faite, à notre demande, par Allan Gregg a révélé que nos lecteurs étaient à notre image, des universitaires instruits, intelligents et exigeants. Ils ont des revenus disponibles et de grandes attentes. Ils aiment voyager, apprécient le bon vin et les bonnes lectures. Ils lisent *The New York Review of Books*, *The Sunday Times* et *The New Yorker*. Ils apprécient le fait que quelqu'un au Canada ait décidé de publier un magazine. Ce sont nos lecteurs. Puisqu'ils achètent le magazine, c'est donc qu'ils veulent le lire alors les publicitaires, quand ils apprennent cela, le trouve beaucoup plus intéressant qu'un magazine à tirage vérifié que les gens n'achètent pas.

Le sénateur Chaput : Vous avez lancé votre magazine en 2003, n'est-ce pas?

M. Alexander : C'est exact.

Le sénateur Chaput : En considérant la première année et les résultats positifs, feriez-vous fait quelque chose différemment si vous deviez recommencer?

M. Alexander : Pratiquement tout.

Le sénateur Chaput : Pouvez-vous nous décrire de quelle façon?

M. Alexander : Je ne sais pas ce que vous savez exactement. Tout récemment, il semble qu'une de nos histoires va faire l'objet d'un segment dans « 60 minutes ». Il est intéressant de noter que toutes les demandes des médias étrangers concernent toujours le contenu. Par exemple, elles diront : « Cet article est vraiment intéressant. Où l'avez-vous obtenu? Nous voudrions contacter l'auteur. »

En ce qui concerne les droits d'auteurs et de propriétés, puisque ce point a été soulevé, la propriété des articles revient à nos rédacteurs dès que le magazine n'est plus vendu. Autrement dit, dans la majorité de cas nous sommes propriétaires des articles pendant 30 jours.

Bon nombre des questions posées par les médias canadiens s'articulent autour de ce qui se passe au bureau. Si vous connaissez l'histoire du *New Yorker*, ce n'est pas par modestie qu'ils n'ont pas publié de bloc-générique mais parce qu'ils ignorent qui va collaborer au prochain numéro.

We have had a fair amount of turnover. I would argue that some of that has to do with people being schooled in controlled-circulation environments and not understanding that content in this product is king and must always be king. That requires a certain editorial rigour that is the hallmark, I think, of our magazine.

Getting back to the quality issue, one of the problems with many of the dailies these days is not just that they are paying freelancers 30 cents a word, but that they are not fact-checking either. We fact-check our letters, absolutely everything. We make mistakes here and there, but even the letters to the editor get fact checks. There is a commitment to quality in the magazine that we are hell-bent and determined to keep up.

To your point, I would have done much more study and research and would have been much more circumspect about the views of the many consultants in the magazine industry, most of whose opinions have proven wrong. Consultants are like people a long way from home with a soft briefcase and a ponytail who can attend a meeting, get up and leave, and there will not be any consequences to what they said. The thing about our magazine is you have to have stakeholders. That is what I have learned.

Senator Trenholme Counsell: I have not read the magazine, but I am going to buy one. I was sitting here thinking this is a good Christmas gift.

Mr. Alexander: It is a fabulous Christmas gift.

Senator Trenholme Counsell: I said in the Senate the other day that I would make the suggestion to as many people who will listen to me that I wanted to give a book and a skipping rope to children this Christmas, so I will go through my list and see who would enjoy *The Walrus*.

Mr. Alexander: I love it.

Senator Trenholme Counsell: If you were not the publisher of this magazine, are you more concerned about the quality and content of our magazine industry or our newspaper industry? Which are you more concerned about in this country?

Mr. Alexander: I do not want to equivocate, but I would say both. We do have a situation where foreign bureaus are closing down, for instance. We have a situation where newspapers are buying more and more wire copy. Content is expensive. Right now, I have been dealing with a journalist that we sent chasing three young Afghans who spent some time at Guantanamo Bay, and she is doing a piece on what it is like for them back home in Afghanistan. We have sent her over there. Those kinds of things are tremendously expensive. Content is expensive. If the print industry gets itself into the position where it starts clawing back dramatically on the amount of money and resources spent on content-providing, then it is in trouble. Then both magazines and newspapers are in trouble.

Notre coefficient de rotation est assez élevé. À mon avis, c'est parce que les gens ont évolué dans un milieu à tirage vérifié et qu'ils ne comprennent pas que le contenu d'un magazine est roi et qu'il doit toujours l'être. Cela exige une certaine rigueur au niveau de la rédaction. Je crois que notre magazine peut s'enorgueillir.

Pour revenir à la question de la qualité, l'un des problèmes auxquels font face aujourd'hui beaucoup de quotidiens, c'est que non seulement ils paient les pigistes 30 cents le mot, mais en plus ils ne vérifient rien. Nous vérifions nos lettres, absolument tout. Nous commettons des erreurs de temps en temps, mais nous vérifions même les lettres adressées au rédacteur en chef. Nous nous sommes engagés à offrir de la qualité et nous sommes déterminés à continuer à le faire.

Pour revenir à votre point. J'aurais étudié et fait plus de recherche et j'aurais fait preuve de beaucoup plus de prudence à l'égard des opinions, en majorité incorrectes, d'un grand nombre de consultants du secteur des magazines. Les consultants sont comme ces gens qui sont loin de chez eux avec leur mallette et leur queue de cheval, ils assistent à des réunions, se lèvent et partent sans que leurs propos aient une incidence quelconque. La caractéristique de notre magazine, c'est qu'il faut avoir des intervenants. Voilà ce que j'ai appris.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je n'ai pas lu le magazine, mais je vais en acheter un. J'étais en train de me demander si ce serait un beau cadeau de Noël.

M. Alexander : C'est un excellent cadeau de Noël.

Le sénateur Trenholme Counsell : L'autre jour au Sénat, j'ai déclaré que je dirais au plus grand nombre possible de gens qui voudraient bien m'écouter que j'offrirais un livre et une corde à sauter aux enfants pour Noël. Je vais donc étudier la liste des personnes auxquelles je vais offrir des cadeaux pour voir lesquelles apprécieraient *The Walrus*.

M. Alexander : Bravo.

Le sénateur Trenholme Counsell : Si vous n'étiez pas éditeur, seriez-vous plus préoccupé par la qualité et le contenu de nos magazines ou par ceux de nos journaux? Qu'est-ce qui vous préoccupe le plus, les magazines ou les journaux canadiens?

M. Alexander : Sans vouloir user de faux fuyants, je dirais les deux. La situation est telle que des bureaux à l'étranger ferment leurs portes. Le contenu d'un magazine coûte de l'argent. J'ai envoyé une journaliste à la recherche de trois jeunes Afghans qui ont été détenus à la base de Guantanamo. Elle prépare un article sur leur retour en Afghanistan. Nous l'y avons envoyée. Cela est très coûteux. Si l'industrie d'imprimerie commence à grignoter l'argent et les ressources consacrées à la préparation des articles, cela signifie qu'elle est en difficulté. Par conséquent, les magazines et les journaux sont en difficulté.

I am concerned for both. I am more concerned about magazines because, as some people put it, the Canadian magazine industry does not exist. It needs to exist in a big way.

Senator Trenholme Counsell: It is easy to say "both."

Mr. Alexander: I am more concerned about magazines.

Senator Trenholme Counsell: I forced you.

Mr. Alexander: I live in Toronto. In Toronto, we are lucky. We have four regular dailies, and we have many other newspapers that are struggling financially but still providing a multiplicity of voices, opinion and points of view, et cetera.

Senator Trenholme Counsell: I would be interested in how you are targeting your advertising. I am so disgusted with most of the magazines I pick up, not only Canadian but certainly American, with the advertising. I keep thinking if I see one more advertisement about anti-wrinkle agents and the like, I will just tear it up. Is it extremely difficult, in a case like yours, where you are being discriminating to get quality, to give some quality or character to the advertisements? I am not in the media, so I do not know.

Mr. Alexander: We have an additional problem. There is a China wall between editorial and advertising. Advertising can have no impact on our editorial. We are completely independent. Many advertisers will ask, "Could you do a column on such-and-such? Then we will consider putting an advertisement in the magazine." Many magazines are there not for the content, but for the advertisers. They are essentially advertising vehicles.

Our magazine is completely content-driven. An advertiser will want to be in our magazine because the advertiser is then associating itself with a quality product that is speaking to a sophisticated audience. That is all we can offer.

Senator Trenholme Counsell: Are you advertising Volvos?

Mr. Alexander: Volvos? Not yet.

The Chairman: That goes to the point he was trying to make earlier about persuading advertising agencies that what they really want is the audience that your magazine is providing.

Mr. Alexander: Yes.

Senator Tkachuk: When your writers are at a cocktail party or you are having a meeting with your writers, do they talk about convergence? Is it a big top-of-mind subject? Their articles are being written for a newspaper but do they worry that they are also being used on the Internet or on television?

Mr. Alexander: Absolutely. We have a contract. We get special permission, for instance. We do not put everything on our website because it is a magazine first and foremost. If you want to read the features in the magazine, you have to buy the magazine. Even

Je reste inquiet pour les magazines et pour les journaux, mais plus pour les magazines car, comme le diraient certains, l'industrie des magazines n'existe pas au Canada. Il faut qu'elle existe et qu'elle occupe une grande place.

Le sénateur Trenholme Counsell : Il est facile de dire « les deux. »

M. Alexander : Je suis plus inquiet pour les magazines.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je vous ai forcé la main.

M. Alexander : J'habite à Toronto. À Toronto, nous avons de la chance. Il y a quatre quotidiens et un grand nombre d'autres journaux qui ont des problèmes financiers, mais qui fournissent encore une diversité d'opinions, de points de vue, etc.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je voudrais savoir comment vous ciblez votre publicité. Je suis dégoûté par la publicité dans la plupart des magazines que je lis non seulement ceux du Canada, mais certainement des États-Unis. Je ne cesse de me promettre que la prochaine fois que je tombe sur une autre publicité d'une crème antirides ou quelque chose de ce genre, je déchirerai le magazine. Est-il extrêmement difficile, dans une situation telle que la vôtre, où l'on exige de vous de la qualité, d'offrir des publicités de qualité ou qui ont du cachet? Je l'ignore car je ne travaille pas dans les médias.

M. Alexander : Nous avons un problème supplémentaire. La rédaction et la publicité sont séparées par une muraille de Chine. La publicité n'a aucun effet sur notre rédaction. Nous sommes complètement autonomes. Beaucoup de publicitaires nous demanderont de faire une colonne sur un sujet particulier en nous promettant d'envisagerons par la suite de placer une annonce publicitaire dans le magazine. » Beaucoup de magazines existent pas pour le contenu, mais pour la publicité. Ils servent essentiellement de supports publicitaires.

Notre magazine est complètement fondé sur contenu. Un publicitaire voudra placer des annonces dans notre magazine afin d'associer son image à celle d'un produit de qualité ciblant des lecteurs avertis. C'est tout ce que nous pouvons offrir.

Le sénateur Trenholme Counsell : Faites-vous de la publicité pour Volvo?

M. Alexander : Volvo? Pas encore.

La présidente : Cela rejoint ce qu'il essayait de dire tout à l'heure quand il parlait de convaincre les agences publicitaires que le public qu'elles veulent vraiment cibler est celui qui lit votre magazine.

M. Alexandre : Oui.

Le sénateur Tkachuk : Lorsque vos rédacteurs se rendent à une réception ou qu'ils ont en réunion avec vous, parlent-ils de la convergence? Est-ce un sujet qui retient beaucoup d'attention? Ils écrivent leurs articles pour un journal, mais ne craignent-ils pas que ces articles soient aussi utilisés sur Internet ou à la télévision?

M. Alexander : Absolument. Nous avons conclu un contrat. Nous avons une autorisation spéciale. Nous ne mettons pas tout dans notre site Web, car c'est avant tout un magazine. Si vous voulez lire les articles, il faut acheter le magazine. Même, par

with a small piece like Wayne Johnston's, for instance, we ask him, "Can we put it on our website?" He has the right to say no. Essentially, he owns it. He has the right to say, "Okay, but I want another couple hundred dollars." They do talk about that.

Senator Tkachuk: They talk about it only because they do not think they get paid enough for it; is that right?

Mr. Alexander: Writers in this country make an average of \$11,000 a year. There are very few freelance writers in this country who make a living freelance writing. They must have some other gig in most cases. We pay more than the industry standard — not because we want to indulge writers but so that we can demand more.

I can tell you this: Writers in this country write differently for Canadian periodicals, or got into the habit of writing differently for Canadian periodicals, than they did when they were engaged with American periodicals because they knew that the editing would be much more rigorous south of the border, that there would be many more backs and forth, and that it was a different standard. One of the things I am attempting to do is to bring that standard north of the border.

There are many people who have submitted stuff to us who have never been fact checked and who did not realize that this submission represents a first draft and there may be six drafts.

Senator Tkachuk: Somehow I find that really easy to believe.

Mr. Alexander: This is one of the reasons why having a vital magazine sector is important.

Senator Munson: I started at \$32 a week at Radio CJLS in Yarmouth in 1965. It is a tough business.

The Chairman: I was earning \$50 that year. I was ahead of you.

Senator Munson: There was a lot of control there, too.

Our mandate is about investigating what government's role is in all of this business. I am curious to know from you if government should be doing more in terms of regulation or deregulation, not only with magazines but also with newspapers, television and that sort of thing. What is the role of government? Should they just be somewhere on the side and let the free market work?

Mr. Alexander: I have thought about this question over and over again. I think owning a radio station, a TV station and a newspaper in the same jurisdiction is problematic. I think that the laws in the States that prevented such kinds of ownership were progressive and smart. To come back to Leonard Asper's use of the word "pre-purposing," they are attempting to create content that can be used on multiple platforms. This is the language. You have to be really careful, I think, when you are talking, that you do not start using words that you cannot put in your wheelbarrow and take home with you, for example, vertical integration and these kinds of things. You have to break it down into what they actually mean. Government should step in to prevent the

exemple, pour un petit article comme celui de Wayne Johnston, nous lui demanderons la permission de l'afficher dans notre site Web? » Il a le droit de refuser. En fait, il en est propriétaire. Il a le droit de dire « D'accord, mais je veux 200 ou 300 \$ de plus. » Ils en parlent de la convergence.

Le sénateur Tkachuk : En parlent-ils uniquement parce qu'ils estiment ne pas être suffisamment payés?

M. Alexander : Les rédacteurs canadiens gagnent en moyenne 11 000 \$ par an. Très peu de rédacteurs-pigistes canadiens peuvent gagner leur vie en travaillant à la pige. La plupart d'entre eux doivent avoir un autre travail. Nous payons plus que la moyenne dans l'industrie — pas par complaisance, mais parce que nous pouvons leur demander de travailler plus.

Je peux vous dire que les rédacteurs canadiens utilisent un style d'écriture différent ou ont pris l'habitude d'utiliser un style d'écriture différent pour les périodiques publiés au Canada comparativement au style qu'ils utilisaient pour les périodiques américains, car ils savaient que les Américains sont plus rigoureux au niveau de la rédaction, que les articles leur seraient renvoyés plusieurs fois et que les normes seraient différentes. C'est ce que j'essaie d'établir ici, des normes plus rigoureuses.

Beaucoup de gens qui nous ont envoyé des articles et qui n'avaient jamais été vérifiés, ignoraient que cette soumission était une première ébauche et qu'il y en aurait peut-être six.

Le sénateur Tkachuk : Je n'ai pas de mal à le croire.

M. Alexander : C'est l'une des raisons pour lesquelles il est important que le secteur des magazines soit vital.

Le sénateur Munson : En 1965, j'ai commencé avec un salaire de 32 \$ par semaine à Radio CJLS à Yarmouth. C'est un rude métier.

La présidente : Cette même année, je gagnais 50 \$. Je gagnais plus que vous.

Le sénateur Munson : À cette époque, il y avait aussi beaucoup de contrôle.

Notre mandat est de déterminer le rôle que peut jouer le gouvernement dans tout cela. À votre avis, que devrait faire le gouvernement au plan de la réglementation ou de la déréglementation non seulement pour les magazines, mais aussi pour les journaux, la télévision, etc. Quel est le rôle du gouvernement? Devrait-il rester en dehors de cela et laisser le marché libre fonctionner?

M. Alexander : J'y ai pensé maintes et maintes fois. Je pense qu'être propriétaire d'une station radio, d'une station de télévision et d'un journal dans la même juridiction pose un problème. Je pense que les lois adoptées aux États-Unis pour empêcher ce genre de propriété étaient progressistes et intelligentes. Pour revenir au mot « réorientation » utilisé par Leonard Asper, il y a une tentative visant à créer un contenu pouvant être utilisé sur plusieurs plates-formes. C'est la terminologie employée. Il faut, à mon avis, être très prudent dans le discours afin de ne pas utiliser des mots dont le sens et la signification demeurent vagues, par exemple, intégration verticale et ce genre d'expressions. Il faut les examiner en fonction de leur

kind of situation that now exists in Vancouver. It is not healthy. It is not good enough to say that people can use the Internet. The Internet does not have the kind of authority that a newspaper in a box on the street has or a television show has or television news has. It does not have that kind of authority.

The government should regulate to that degree. I also think that we need to have a healthy number of completely independent media outlets. They do this in the States with National Public Radio, NPR, and the Public Broadcasting System, PBS, through subscriptions. They get corporate money that is unattached; it is not directed. Independent media needs to be out there in some way or another. If it is not there or not available or not being published through crazy people like me, then the government should create the terrain so that it is and support it. In other words, the government should support the CBC, I think.

There is a role, because capital will trend towards monopoly always. It always has; it always will. There is a role for the government. How activist it wants to be in this arena is an open question.

Senator Munson: That would beg the question about freedom of the press and freedom to operate. Would you not have cries from a magazine like yourself that would say that you cannot do that in a democratic society?

Mr. Alexander: I think that is the strongest argument. Here you are saying that we have corporate media and then what you are suggesting is government media. That is the strongest argument. That is why it must be handled delicately. It also must be handled through progressive grants and helping start-ups — not to sound self-serving — and those kinds of strategies.

The Chairman: Along that line, where did you get your start-up money?

Mr. Alexander: Right now, it is my money. It is private. I think this is an interesting case. If *Harper's* magazine, which is published by the Harper's Magazine Foundation, is allowed to distribute in Canada, — which it does — is Canada giving *Harper's* magazine an unfair advantage over someone like myself with *The Walrus*, who does not have the benefit of foundation funding?

The Chairman: Wow, we have heavy-duty philosophical arguments there. Short of engaging immediately in that subject, and coming back to more tangible Canadian policy, you mentioned the possibility of aid for start-up ventures. What kind of public policy would help?

Mr. Alexander: This is a public-policy area. Right now in Canada, there are not magazines that are qualified charitable donees. Foundations in Canada cannot give them money to start up.

réelle signification. Le gouvernement devrait intervenir pour empêcher ce genre de situation qui existe aujourd'hui à Vancouver. C'est malsain. Il ne suffit pas de dire que les gens peuvent utiliser Internet. Internet n'a pas la même autorité qu'un journal dans une boîte dans la rue, qu'une émission de télévision ou qu'un journal télévisé.

Le gouvernement devrait élaborer une réglementation dans ce domaine. Je pense aussi que nous devons avoir un nombre raisonnable de médias complètement indépendants. C'est le cas aux États-Unis avec la National Public Radio (NPR) et Public Broadcasting System (PBS) au moyen d'abonnements. Elles reçoivent de l'argent des sociétés qui est disponible, il n'est pas attribué. Les médias indépendants doivent exister d'une façon ou d'une autre. Si elles n'existent pas, ne sont pas disponibles ou ne sont pas publiées par des fous comme moi, le gouvernement devrait alors créer l'espace qui permettrait à ces médias d'exister. Autrement dit, je pense que le gouvernement devrait soutenir la SRC.

Il y a un rôle à jouer pour le gouvernement, car le capital a toujours tendance à aller vers le monopole. Cela a toujours été le cas, ce le sera toujours. Il y a un rôle à jouer pour le gouvernement. Il reste à savoir à quel point il veut être actif dans ce domaine.

Le sénateur Munson : Cela pose la question de la liberté de la presse et de la liberté de manœuvre. Un magazine tel que le vôtre ne déclarerait-il pas que cela ne peut pas se faire dans une société démocratique?

M. Alexander : Je pense que c'est l'argument de poids. Vous dites que nous avons les médias des entreprises puis vous suggérez les médias du gouvernement. C'est l'argument de poids. C'est pour cela qu'il faut être prudent et le faire au moyen de subventions progressives, d'aide financière aux entreprises qui débudent — sans vouloir paraître intéressé — et ce genre de stratégies.

La présidente : À ce propos, d'où proviennent vos fonds de démarrage?

M. Alexander : Pour le moment, c'est mon argent. Je pense que c'est un cas intéressant. Si le magazine *Harper's* qui est publié par Harper's Magazine Foundation, est autorisé à être distribué au Canada — et il est autorisé — cela voudrait-il dire que le Canada donne au magazine *Harper's* un avantage commercial indu comparativement à quelqu'un comme moi avec *The Walrus* qui n'est financé par aucune fondation?

La présidente : Oh! Voilà une discussion philosophique bien sérieuse. Afin de ne pas nous engager immédiatement dans ce sujet et pour revenir à une politique canadienne plus tangible, vous avez mentionné la possibilité d'aider les entreprises qui débudent. Quel genre de politique gouvernementale pourrait aider?

M. Alexander : Cela entre dans le domaine de la politique gouvernementale. Aujourd'hui au Canada, aucun magazine ne reçoit des dons de bienfaisance. Les fondations canadiennes ne leur donnent pas de l'argent pour démarrer.

The Chairman: If you are talking about excluding a foreign magazine, that is a whole other argument on whatever ground.

Mr. Alexander: If the government, through its tax laws, prevents private foundations from supporting such ventures, should it not support them to the degree —

The Chairman: Does our law prevent private foundations from investing in magazines?

Mr. Alexander: Absolutely, and getting a charitable receipt. If that dynamic is occurring in the States — and has been for 150 years — to come back to my point, are those magazines in a continental environment being given an unfair advantage? If it wants to maintain its policy, should the government not respond by saying, “All right, we are going to support this sector with maximum dollars.”

The Chairman: With maximum direct government dollars or with shifts in the tax law or charitable laws?

Mr. Alexander: You could bring the tax and charitable laws in line with the American tax and charitable laws in this area.

The Chairman: Are there any other thoughts about what we might contemplate to help start-up ventures?

Mr. Alexander: That would be a big one, although a most interesting area. I would like you to buy my argument about the difference between paid- and controlled-circulation magazines. They are diametrically opposed, in my view. I would ask you to look at the paid-circulation magazines as real magazines that probably need about as much help as you can give them.

The Chairman: Are you suggesting differential tax breaks on advertising in those magazines. Is that what you are talking about?

Mr. Alexander: No, I think that a magazine's start-up phase is not two or three issues or two or three months. Rather, it is three, four or five years. Magazines should be given that amount of time to make a mistake here and there and to breathe, to know whether they can truly thrive. In the absence of charitable dollars and private investors, there is a real role for government support.

Senator Chaput: I do not know much about this program. Do you know anything about cultural industries in respect of the film and video industry? At the end of the year they have access to funds depending on the number of people they have hired. They are able to request a refund of a portion of the income tax dollars that they have paid at the end of the full year. That money can then be used the following year. Do you know anything about that?

Mr. Alexander: Is it related to Telefilm Canada? I am not sure.

Senator Chaput: I am not sure but it pertains to the film and video industries.

La présidente : Si vous parlez d'exclure un magazine étranger, c'est tout un autre argument et sous quel motif.

M. Alexander : Si le gouvernement empêche, par ses lois fiscales, les fondations privées d'aider financièrement de telles entreprises, ne devrait-il pas les aider...

La présidente : Est-ce que notre loi empêche des fondations privées d'investir dans des magazines?

M. Alexander : Absolument et obtenir un reçu aux fins de l'impôt pour dons de bienfaisance. Si cela existe aux États-Unis — depuis 150 ans — pour revenir à ce que je voulais dire, est-ce que ces magazines n'ont pas un avantage commercial indu à l'échelle du continent? Si le gouvernement voulait maintenir sa politique, ne devrait-il pas répondre en annonçant qu'il aidera ce secteur avec le maximum de fonds.

La présidente : Avec un financement maximum du gouvernement ou par des changements dans le droit fiscal ou par des lois régissant les dons de bienfaisance?

M. Alexander : Vous pourriez aligner le droit fiscal et les lois régissant les dons de bienfaisance sur le droit fiscal et les lois régissant les dons de bienfaisance des États-Unis.

La présidente : Avez-vous d'autres suggestions concernant l'aide aux entreprises qui débutent?

M. Alexander : L'aide aux jeunes entreprises est un domaine très large et très intéressant. Je voudrais que vous acceptiez mon point de vue sur la différence entre les magazines à tirage payé et les magazines à tirage vérifié. Je pense qu'ils sont diamétralement opposés. Je vous demanderais de considérer que les magazines à tirage payé sont de vrais magazines qui ont probablement besoin de toute l'aide que vous pouvez leur donner.

La présidente : Suggérez-vous des allégements fiscaux différentiels pour la publicité dans ces magazines. Est-ce cela que vous voulez dire?

M. Alexander : Non, j'estime que la phase de démarrage d'un magazine n'est pas deux ou trois numéros publiés ou deux ou trois mois. C'est plutôt trois, quatre ou cinq ans. C'est ce temps dont ont besoin les magazines pour commettre une erreur ici et là et pour survivre, pour savoir s'ils peuvent vraiment réussir. En l'absence de dons de bienfaisance et d'investissements privés, il y a vraiment un grand besoin d'aide du gouvernement.

Le sénateur Chaput : Je ne connais pas très bien ce programme. Savez-vous quelque chose au sujet des industries culturelles par rapport à l'industrie cinématographique? À la fin de l'année, elles reçoivent des fonds en fonction du nombre de personnes qu'elles ont embauchées. Elles peuvent demander un refinancement d'une partie du revenu qu'elles ont payé à la fin d'une année complète. Cet argent peut donc être utilisé pour l'année suivante. Avez-vous des informations à ce sujet?

M. Alexander : Est-ce lié à Téléfilm Canada? Je ne suis pas sûr.

Le sénateur Chaput : Je ne suis pas sûr, mais c'est lié à l'industrie cinématographique.

Mr. Alexander: I do not know of anything comparable in the magazine sector. Something like that would certainly be most helpful.

Senator Chaput: It helps the small industries with their start-up costs and to get on their feet. Some small industries with access to such funding are able to build as they go along.

Mr. Alexander: I could make an extraordinary case, if we are looking at the provision of employment and keeping talent at home, which is important.

Senator Chaput: That happens in those industries that have such funding — exactly those two points. We will have to get information on that.

Mr. Alexander: Our staff — everyone included — is about 20 people. That is not including the contributors who are the writers and artists.

The Chairman: That is a significant number for a small, start-up venture. You are really trying to do it properly.

Mr. Alexander: That includes editorial interns. If you are committed to fact-checking, et cetera, you need to have the staff.

The Chairman: This has truly been a fascinating session, Mr. Alexander.

Mr. Alexander: Thank you.

The Chairman: For purposes of clarifying the transcript I would like to go over one thing. You mentioned earlier that foreign bureaus were closing. I believe you were referring to foreign bureaus of Canadian news enterprises.

Mr. Alexander: That's right.

The Chairman: You were not referring to bureaus in Canada of foreign enterprises.

Mr. Alexander: That is right.

The Chairman: It was Canadian bureaus abroad.

Mr. Alexander: Yes.

The Chairman: Thank you.

The committee adjourned.

M. Alexander : Je ne connais rien de comparable dans le secteur des magazines. Ce genre de chose peut être certainement très utile.

Le sénateur Chaput : Le programme aide les petites industries dans leurs coûts de démarrage. Certaines de ces petites industries qui bénéficient de ce genre de financement se consolident au fur et à mesure.

M. Alexander : Je pourrais présenter un argument de poids, si nous considérons les possibilités d'emploi et le maintien des talents au Canada, ce qui est important.

Le sénateur Chaput : C'est exactement ce qui se passe avec les industries qui reçoivent de tels fonds. Nous devrions obtenir des renseignements à ce sujet.

M. Alexander : Tout notre personnel compte environ 20 personnes. Les rédacteurs et les artistes ne sont pas inclus.

La présidente : C'est beaucoup pour une petite entreprise qui démarre. Vous essayez vraiment de faire les choses comme il faut.

M. Alexander : Cela comprend les stagiaires-rédacteurs. Si vous voulez vérifier les faits, etc., il faut avoir les ressources.

La présidente : Cette séance a été vraiment intéressante, monsieur Alexander.

M. Alexander : Merci.

La présidente : Afin d'éviter toute confusion dans la transcription, j'aimerais revenir sur une chose. Tout à l'heure, vous avez mentionné la fermeture de bureaux étrangers. Je suppose que vous parliez des bureaux étrangers d'agences de presse canadiennes.

M. Alexander : C'est exact.

La présidente : Vous ne faisiez pas allusion aux bureaux d'agences de presse étrangères implantées au Canada.

M. Alexander : C'est exact.

La présidente : C'était les bureaux canadiens à l'étranger.

M. Alexander : Oui.

La présidente : Merci.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, November 16, 2004:

National Ethnic Press and Media Council of Canada:

Thomas S. Saras, President;

Mashadi Massood, Vice-President, Press.

Wednesday, November 17, 2004:

Canadian Federation of University Women:

Susan Russell, Executive Director;

Sheila Clarke, Director of Legislation.

"The Walrus":

Ken Alexander, Publisher.

TÉMOINS

Le mardi 16 novembre 2004 :

Conseil national de la presse et des médias ethniques du Canada :

Thomas S. Saras, président;

Mashadi Massood, vice-président, presse.

Le mercredi 17 novembre 2004 :

Fédération canadienne des femmes diplômées des universités :

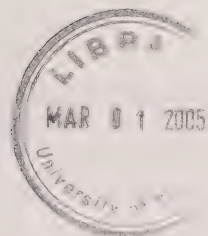
Susan Russell, directrice générale;

Sheila Clarke, directrice, Législation.

« The Walrus » :

Ken Alexander, éditeur.





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004

Première session de la
trente-huitième législature, 2004

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Transport and Communications

Transports et des communications

Chair:
The Honourable JOAN FRASER

Présidente :
L'honorable JOAN FRASER

Tuesday, November 23, 2004
Wednesday, November 24, 2004

Le mardi 23 novembre 2004
Le mercredi 24 novembre 2004

Issue No. 2

Fascicule n° 2

Fifth and sixth meetings on:
The current state of Canadian media industries

Cinquième et sixième réunions concernant :
L'état actuel des industries de médias canadiennes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON TRANSPORT AND COMMUNICATIONS

The Honourable Joan Fraser, *Chair*

The Honourable David Tkachuk, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Austin, P.C. (or Rompkey, P.C.) Baker, P.C. Carney, P.C. Chaput Di Nino Eyton	* Kinsella (or Stratton) Merchant Munson Phalen Trenholme Counsell
---	---

** Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator LaPierre was removed (*November 21, 2004*).

The name of the Honourable Senator Fairbairn, P.C., substituted for that of the Honourable Senator Chaput (*November 22, 2004*).

The name of the Honourable Senator Di Nino substituted for that of the Honourable Senator Johnson (*November 23, 2004*).

The name of the Honourable Senator Chaput substituted for that of the Honourable Senator Fairbairn, P.C. (*November 24, 2004*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES TRANSPORTS ET DES COMMUNICATIONS

Présidente : L'honorable Joan Fraser

Vice-président : L'honorable David Tkachuk

et

Les honorables sénateurs :

* Austin, C.P. (ou Rompkey, C.P.) Baker, C.P. Carney, C.P. Chaput Di Nino Eyton	* Kinsella (ou Stratton) Merchant Munson Phalen Trenholme Counsell
---	---

** Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur LaPierre est enlevé (*le 21 novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Fairbairn, C.P. substitué à celui de l'honorable sénateur Chaput (*le 22 novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Di Nino substitué à celui de l'honorable sénateur Johnson (*le 23 novembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Chaput substitué à celui de l'honorable sénateur Fairbairn, C.P. (*le 24 novembre 2004*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, November 23, 2004

(6)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 9:35 a.m., in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Eyton, Fairbairn, P.C., Fraser, Merchant, Munson, Phalen, Tkachuk, and Trenholme Counsell (8).

In attendance: Terrence Thomas, Research Analyst, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.*)

WITNESSES:

As an individual:

Ben Chin, Toronto One.

“Western Standard”:

Ezra Levant, Publisher.

Mr. Chin made a presentation and answered questions.

At 10:37 a.m., the committee suspended.

At 10:39 a.m., the committee resumed.

Mr. Levant made a statement and answered questions

At 11:35 a.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, November 24, 2004

(7)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 6:17 p.m., in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Forrestall, Fraser, Merchant, Munson, Phalen, Tkachuk, and Trenholme Counsell (7).

In attendance: Terrence Thomas and Joseph Jackson, Research Analysts, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 23 novembre 2004

(6)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 9 h 35, dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Eyton, Fairbairn, c.p., Fraser, Merchant, Munson, Phalen, Tkachuk et Trenholme Counsell (8).

Aussi présent : Terence Thomas, analyste de la recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1, daté du 7 octobre 2004, des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Ben Chin, Toronto One.

« Western Standard » :

Ezra Levant, éditeur.

M. Chin fait un exposé puis répond aux questions.

À 10 h 37, le comité interrompt ses travaux.

À 10 h 39, le comité reprend ses travaux.

M. Levant fait une déclaration puis répond aux questions.

À 11 h 35, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 24 novembre 2004

(7)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 18 h 17, dans la salle 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Forrestall, Fraser, Merchant, Munson, Phalen, Tkachuk et Trenholme Counsell (7).

Aussi présents : Terrence Thomas et Joseph Jackson, analystes de la recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Also in attendance: The official reporters of the Senate

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.)

WITNESSES:

Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada:

Peter Murdoch, Vice-President;

Joe Matyas, President, Toronto CEP; Journalist, *London Free Press*;

John Spears, Journalist, *The Toronto Star*.

As an individual:

Christopher Waddell, Carty Chair in Business and Financial Journalism, Carleton University.

Messrs. Murdoch, Matyas, and Spears made a statement and answered questions.

At 7:29 p.m., the committee suspended.

At 7:31 p.m., the committee resumed.

Dr. Waddell made a statement and answered questions.

At 8:45 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le Comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1, daté du 7 octobre 2004, des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier :

Peter Murdoch, vice-président;

Joe Matyas, président, Toronto SCEP, journaliste, *London Free Press*;

John Spears, journaliste, *The Toronto Star*.

À titre personnel :

Christopher Waddell, Chaire Carty en commerce et en journalisme financier, Université Carleton.

MM. Murdoch, Matyas et Spears font une déclaration puis répondent aux questions.

À 19 h 29, le comité interrompt ses travaux.

À 19 h 31, le comité reprend ses travaux.

M. Waddell fait une déclaration puis répond aux questions.

À 20 h 45, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Till Heyde

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, November 23, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 9:35 a.m. to examine the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (Chairman) in the Chair.

[English]

The Chairman: Honourable senators, welcome to the Standing Senate Committee on Transport and Communications, which is continuing its study of the Canadian news media and the appropriate role of public policy in helping to ensure that the Canadian news media remain healthy, independent and diverse in light of the tremendous changes that have occurred in recent years, notably, globalization, technological change, convergence and increased concentration of ownership.

[Translation]

This morning, we are pleased to welcome Mr. Ben Chin, news anchor with radio station Toronto One (CKKT) which was recently licensed by the CRTC. This station has a rather turbulent history which could prove rather interesting to explore. Previously Mr. Chin worked for the CBC.

[English]

Mr. Chin, thank you very much for being with us today. As you know, we ask for introductory remarks of ten minutes, if possible, not more, because we need time for questions. I will now ask you for your opening statement, please.

Mr. Ben Chin, Toronto One, As an Individual: Thank you, Madam Chair. It is a pleasure to be here this morning and I want to thank you for the invitation. I also want to thank you for the exhaustive work you have done so far. Your interim report, released in April 2004, is an impressive body of work so far. Senate committees have a tradition in this country of doing sometimes groundbreaking and important work that is quite often not tainted by partisan politics in the same way as in the lower house. I must say that you are living up to that tradition very well.

I am here today as a resource to you, as somebody who has worked in television news for 15 years. You would think that I was capable of technology but, as it turns out, I somehow did not get my biography e-mailed properly to your clerk. Let me briefly give you my background in this business.

I began in 1989 in when Moses Znaimer hired me for Citytv in Toronto as a general assignment reporter. I worked there for eight years, during which time I became the noon anchor and

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 23 novembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 9 h 35, pour examiner l'état actuel des industries des médias du Canada; les tendances émergentes et les développements au sein de ces industries; le rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures pertinentes.

Le sénateur Joan Fraser (présidente) occupe le fauteuil.

[Traduction]

La présidente : Honorables sénateurs, je vous souhaite la bienvenue au Comité sénatorial permanent des transports et des communications. Nous continuons aujourd'hui notre étude des médias d'information canadiens et du rôle que l'État devrait jouer pour aider nos médias d'information à demeurer dynamiques, indépendants et diversifiés, compte tenu des bouleversements qui ont touché ce domaine au cours des dernières années — notamment la mondialisation, les changements technologiques, la convergence et la concentration de la propriété.

[Français]

Nous sommes heureux d'accueillir ce matin M. Ben Chin, chef d'antenne de la chaîne radiophonique Toronto One CKXT, à laquelle le CRTC a récemment octroyé une licence. Cette chaîne a connu une histoire plutôt mouvementée qu'il serait intéressant d'explorer. Auparavant, M. Chin travaillait à la CBC.

[Traduction]

Monsieur Chin, je vous remercie beaucoup d'être avec nous aujourd'hui. Comme vous le savez, vous disposez d'au plus 10 minutes pour vos remarques préliminaires car nous devons nous nous réserver du temps pour la période des questions. La parole est à vous.

M. Ben Chin, Toronto One, témoignage à titre personnel : Merci, madame la présidente. Je suis ravi d'être parmi vous ce matin et vous remercie de votre invitation. Je vous suis également reconnaissant du travail remarquable que vous avez fait jusqu'à maintenant. Votre rapport intérimaire, publié en avril 2004, est impressionnant. Les comités sénatoriaux sont reconnus au Canada pour le travail important et parfois innovateur qu'ils accomplissent sans la partisanerie politique que l'on retrouve dans la Chambre basse. Je dois dire que vous faites honneur à cette réputation.

Je comparais aujourd'hui devant vous car je compte 15 ans d'expérience dans le domaine des informations télévisées. Je croyais être habile sur le plan technologique, mais ce n'est apparemment pas le cas puisque je n'ai pas réussi à transmettre au greffier ma biographie par courrier électronique. Je vais donc faire un bref survol de mon expérience dans le domaine.

J'ai fait mes débuts en 1989, à Citytv, à Toronto, lorsque Moses Znaimer m'a engagé en tant que journaliste affecté aux reportages généraux. J'y suis resté pendant huit ans. Durant cette

I broke several stories. After that, I moved on to work with Senator Munson and to take his place in Halifax as the CTV Atlantic Bureau Chief.

Senator Fairbairn: What a challenge!

Mr. Chin: We will not get into the things I had to clean up!

I was there for a year working for CTV National News, so that gave me a different experience from the urban Toronto-centric newscast at which I had worked at Citytv.

After a year at CTV, I moved to the CBC and went back to Toronto to host afternoon programming on *CBC Newsworld*. Eventually, they moved me to anchoring *Saturday Reports* on the weekend, as well as filling in for Peter Mansbridge and Alison Smith on *Sunday Report* and *The National*. I have had a taste of public national broadcast news as well as cable news, which I think has made a great impact. I guess the only people I have not worked for in this country at this point are Global and The Weather Network. I have had a good look around. I am here not as a representative of Toronto One, the station that I joined a year ago, but to speak as a journalist who has been working in this field.

Toronto One was a unique opportunity to start a brand new, over-the-air basic TV station in Toronto — the first one in more than 30 years and perhaps the last one in my lifetime. It was a temptation too great to resist. I am glad that was there to help start the struggle to win over an audience and to raise our flag on the city of Toronto.

Having said all that, the last 15 years, when I look at the business and what it is like from the inside as a reporter, anchor and journalist, there is a great paradox. There has never been a period of greater proliferation of news outlets on television as there is today. When we were growing up, all the news that was fit to watch on television in the world could be broadcast in half an hour and it was done at ten o'clock or eleven o'clock at night. That is what we called "the world." Today, there are competing 24-hour news channels and local 24-hour news channels. That is essentially changing the way we do our work.

The paradox is that, while the access to international news and local news — all of that has grown so much in the last 15 years — the viewership does not seem to be as engaged. In some ways, people are not turning to the news in the way that they used to. It is not the great central meeting place of society. That fills me with a bit of concern because if we do not have a common starting point to engage in debate, then where will we start? Where are people coming from?

There are a number of reasons for this. One is the growth in television stations, beyond news. You have looked at that already, namely, the so-called 500-channel universe. There are

période, j'ai occupé le poste de chef d'antenne du midi et j'ai fait éclater plusieurs affaires au grand jour. Par la suite, je suis allé travailler avec le sénateur Munson, pour après le remplacer, à Halifax, en tant que chef du bureau de l'Atlantique de CTV.

Le sénateur Fairbairn : Ce fut sûrement tout un défi!

M. Chin : Vous ne pouvez pas vous imaginer tout le ménage que j'ai dû faire!

J'ai travaillé là-bas pendant un an pour le bulletin de nouvelles nationales, ce qui m'a permis de vivre une tout autre expérience que celle que j'avais eue dans le cadre du téléjournal à Citytv, qui était axé sur la région de Toronto.

Après une année, je me suis joint à la chaîne CBC et suis revenu à Toronto comme hôte du *CBC Newsworld*, en après-midi. Plus tard, j'ai occupé le poste de présentateur du *Saturday Reports*, le week-end, et j'ai remplacé à l'occasion Peter Mansbridge et Alison Smith au *Sunday Report* et au *The National*. J'ai fait l'expérience des bulletins des nouvelles nationales de la télévision d'État ainsi que ceux diffusés sur d'autres chaînes par câble, ce qui a eu, selon moi, un grand impact. Les chaînes Global et Météomédia sont probablement les seules pour lesquelles je n'ai pas encore travaillé. On peut dire que j'ai fait le tour. Je ne suis pas ici pour représenter Toronto One, la chaîne pour laquelle je travaille depuis un an, mais bien pour témoigner en tant que journaliste qui connaît le domaine.

Toronto One m'a offert une occasion unique de lancer une nouvelle chaîne de télévision à Toronto, la première du genre en plus de 30 ans et probablement le dernier défi dans ma carrière. Je n'ai pas pu résister à la tentation. Je suis content d'avoir pu contribuer au rayonnement de la station à Toronto et au développement de son auditoire.

Cela dit, j'ai pu constater, en tant que journaliste et chef d'antenne depuis 15 ans, qu'il existe un grand paradoxe dans l'industrie. Il n'y a jamais eu autant de chaînes d'information télévisée qu'aujourd'hui. Lorsque j'étais jeune, les seuls bulletins de nouvelles qui valaient la peine d'être regardés étaient ceux diffusés pendant une demi-heure, à 22 heures ou 23 heures. C'est ce que nous appelions « le monde ». De nos jours, il y a des chaînes d'information internationales et locales en ondes 24 heures par jour. Il va sans dire que cela change notre façon de travailler.

Ce qui est paradoxal, c'est que malgré l'accès aux nouvelles internationales et locales — qui ont connu une grande expansion au cours des 15 dernières années, les téléspectateurs ne semblent pas s'y intéresser tant que ça. À certains égards, les gens ne se tournent plus vers les bulletins de nouvelles comme avant. Ils ne mobilisent plus autant la société. Cela me préoccupe un peu car si nous n'avons plus de tribune commune pour lancer des débats, comment ferons-nous? Sur quoi les gens fonderont-ils leurs opinions?

Cela s'explique de diverses manières. D'abord, il y a l'augmentation généralisée du nombre de stations de télédiffusion, au-delà des chaînes de nouvelles. Vous avez déjà

many choices at six o'clock, ten o'clock or eleven o'clock. You do not have to watch the news any more. More and more people are choosing not to do so.

There is also an echo boom generation of younger people now reaching their twenties and early thirties and they are not watching television news — not in the numbers that certainly those of us who work in the industry would like to see. We need to broaden the subject matter to talk to them, to talk to the audience, the young emerging generations, in a way that they understand and in a way that is relevant to them.

The other aspect is the incredible social experiment of diversity in cities like Toronto. I do not think, in history, in the world, there has been a time of greater social mobility. People come from all over the world and adjust and move in and integrate or not integrate — all of this is going on in a city such as Toronto with the size of about 5 million people now. It presents great challenges.

I do a lot of school outreach. During the war in Iraq, for instance, I would ask young people in high school, "What is your primary source of news? Is it CBC *Newsweek*?" A few hands would go up. I would then ask, "Is it CTV *Newsnet*," and a few hands would go up. I would then ask, "Is it CNN?" Many more hands would go up. At several schools I said, "Is it Al-jazeera," and the room full of kids raised their hands because it happened to be a neighbourhood with a concentration of kids from South Asia and the Middle East.

That shows it goes beyond what is available on cable because you can get satellite transmissions of news services that you prefer to watch. A lot of the parents are probably getting news services that reflect news from home more. That could be a challenge to the greater integration of society in terms of the kids watching what their parents watch and not turning to what we have traditionally turned to as mainstream news in Canada.

In terms of our work from the journalist point of view, the workload has increased greatly. When I began 15 years ago, you worked the majority of your eight-hour shift on one story. You went out to a place, you talked to people, you phoned other people and you spent a good deal of time with them. Even back then, people who worked in current affairs would say, "You news people do not spend a lot of time on stories." However, we used to spend at least one day on the story. Nowadays, with the proliferation of 24-hour news, a reporter's day is pushed here and there. There is a constant need to feed the machine. Quite often, you could be assigned to a story where you are doing what we call talkbacks in the business, with the anchor. I will give you an example, a plane crash. I have covered plane crashes where I have not gotten out to the scene of the plane crash for two days because I am too busy filing for the hourly newscast. Producers go out and

examiné la question de l'univers télévisuel, qui se composerait de 500 canaux. Les gens ont beaucoup d'options à 18 heures, 22 heures ou 23 heures. Vous n'avez plus à regarder le bulletin de nouvelles; c'est d'ailleurs le choix que font de plus en plus les gens.

La jeune génération des 20 à 30 ans ne regarde pas les bulletins de nouvelles, du moins pas autant que ne le souhaiterait l'industrie. Nous devons élargir les sujets à traiter pour rejoindre l'auditoire, les jeunes, et ce d'une façon qui les attire et est pertinente pour eux.

Un autre aspect est l'incroyable diversité sociale en milieu urbain, comme à Toronto. Je ne crois pas que le monde ait jamais connu une aussi grande mobilité des populations. Des gens d'un peu partout viennent s'installer ici et s'intègrent, ou non, comme on le voit dans une ville comme Toronto qui compte maintenant environ cinq millions d'habitants. Cela présente de grands défis.

J'interviens beaucoup dans les écoles. Pendant la guerre en Irak, par exemple, j'ai demandé aux jeunes dans des écoles secondaires, « Quelle est votre source principale de nouvelles? Est-ce *News World* à la CBC? » J'ai vu quelques mains se lever. J'ai obtenu la même réponse à ma question : « Est-ce *Newsnet* de CTV? ». Mais quand je leur ai parlé de CNN, la réponse a été beaucoup plus forte. Dans plusieurs écoles de quartiers où la population vient principalement d'Asie méridionale et du Moyen-Orient, quand j'ai mentionné la chaîne Al-jazeera, la plupart des jeunes dans la salle ont levé la main.

Ce n'est donc plus simplement une question d'accès aux émissions diffusées par câble, puisque l'on peut désormais obtenir des services de nouvelles par satellite. Beaucoup de parents ont probablement accès à des stations qui leur donnent plus d'informations en provenance de leur pays d'origine. Cela pourrait nuire à l'intégration globale de la société si les enfants se limitaient aux émissions que regardent leurs parents et ne se tournaient pas vers les principaux bulletins de nouvelles traditionnels du Canada.

En ce qui a trait au journalisme proprement dit, la charge de travail a beaucoup augmenté. À mes débuts, il y a 15 ans, on consacrait la plupart de sa journée de travail à une nouvelle. On allait à un endroit, on parlait aux gens, on en appelait d'autres et on passait beaucoup de temps avec eux. Même à cette époque, les gens qui s'occupaient des actualités disaient que nous ne passions pas beaucoup de temps sur nos dossiers. Nous y consacrons pourtant au moins une journée. De nos jours, en raison de la prolifération des chaînes d'information continue, la journée de travail d'un journaliste est agitée. Il faut constamment alimenter la machine. Souvent, on vous affecte à une nouvelle sur laquelle il faut faire le point à plusieurs reprises pendant la journée auprès du chef d'antenne. Prenons, par exemple, l'écrasement d'un avion. Il m'est arrivé de couvrir la nouvelle d'un écrasement d'avion sans pouvoir me rendre sur les lieux de la catastrophe avant deux jours car j'étais trop occupé à faire le point, toutes les heures, sur la

get those elements and then we turn it around for the late-night newscast.

This need to do play-by-play of news as it develops through the day poses challenges to a reporter's ability to give you the sort of last-word story, the considered, thoughtful story. It is harder to do those thoughtful stories because you are so busy doing the play-by-play throughout the day.

News does not happen in a vacuum. The television box in most people's homes is the theatre. It is a place where entertainment comes out. People view the news much the same way they view reality shows, game shows or anything else. As time goes on, news has to compete against those other kinds of entertainment programs. It must have the bells and whistles and the look of those things. That is fair enough, but it is also making an impact on editorial decisions because you are mindful of what the audience is watching before they were watching you.

To give you an example, I will not name names but on one of the national newscasts a few years ago you would not have seen a promotion run an hour before the show of Britney Spears's wedding. That is the type of thing that people are forced to do now. They need to cover those stories to try to reach that audience that seems so hard to reach, and to reach that audience that is watching the American program before the newscast.

Those are some of the pressures and challenges that we face in our business. I will now open it up to questions.

Senator Tkachuk: Toronto One, I believe, was originally owned by Craig Media which does not own newspapers. Subject to CRTC approval, however, Quebecor, which owns the *Toronto Sun*, will own it. How will being part of a country with extensive cross-media ownership affect your work, do you think?

Mr. Chin: First, the Quebecor deal has been approved by the CRTC. We are just waiting for the signatures, the dotting of the I's and the crossing of the Ts, and the contract between CHUM and Quebecor.

From my perspective as a worker at Toronto One, I welcome the partnership with the *Toronto Sun*. As a stand-alone television station, as your work has shown you, there are very few of us that are stand-alone TV stations. It is hard to buy programming and it is hard to make an impact on the marketplace. I do not know to what degree there will be convergence on an editorial level, but there is definitely value in a marketing convergence where the *Toronto Sun* has a great deal of marketing muscle in Toronto. They will be able to help get the word out that there is a new television station on channel 15.

Senator Tkachuk: You are not too concerned about it?

Mr. Chin: I am not too concerned about it. Do I think that we will have to tow the same editorial line as the *Toronto Sun*? I do not think so. When it gets right down to the business of

nouvelle. Les producteurs s'y rendent et obtiennent des éléments d'information que nous devons ensuite préparer pour le bulletin de fin de soirée.

Ce besoin de présenter un événement sur le vif nuit à la capacité du journaliste de fournir un reportage complet et réfléchi. Il est très difficile de bien préparer un compte rendu approfondi lorsqu'il faut fournir des points d'information pendant toute la journée.

Les bulletins de nouvelles ne sont pas seuls dans l'univers télévisuel. Dans la plupart des foyers, la télévision est un théâtre, un divertissement. Les gens perçoivent les bulletins de nouvelles un peu de la même façon que les émissions de télé-réalité, les jeux télévisés ou autres. Les bulletins de nouvelles sont maintenant en concurrence avec ces autres types de divertissement. Ils doivent épater et avoir la même allure que ces programmes. Même si c'est de bonne guerre, cela influe sur les décisions en matière de programmation, car il faut tenir compte de ce que l'auditoire regarde juste avant votre émission.

Je vais vous donner un exemple, mais je ne nommerai personne. Il y a quelques années, vous n'auriez jamais vu l'annonce, une heure avant le bulletin des nouvelles nationales, d'un reportage sur le mariage de Britney Spears. Voilà le genre de chose que l'on doit faire maintenant. Il faut couvrir ces événements pour essayer de rejoindre une partie de l'auditoire difficile à atteindre et qui regarde un programme américain avant le bulletin des nouvelles.

Voilà donc certaines des pressions et des difficultés que vit l'industrie. Je suis maintenant prêt à répondre à vos questions.

Le sénateur Tkachuk : Si je ne m'abuse, la chaîne Toronto One appartenait au début à Craig Media, qui ne possède pas de journaux, n'est-ce pas? Sous condition de l'approbation du CRTC, la chaîne devrait passer aux mains de Quebecor, qui est propriétaire, notamment, du *Toronto Sun*. Dans quelle mesure le fait d'appartenir à une entreprise qui pratique la propriété croisée à grande échelle influera-t-il votre travail?

M. Chin : Pour commencer, la proposition de Quebecor a été approuvée par le CRTC. Nous attendons seulement les signatures, le règlement des derniers détails et le contrat entre CHUM et Quebecor.

En tant qu'employé de Toronto One, je suis en faveur d'un partenariat avec le *Toronto Sun*. Comme vous avez pu le constater dans le cadre de vos travaux, il y a très peu de stations de télévision indépendantes. Il est très difficile pour ces stations d'acheter des programmes et d'avoir un impact sur le marché. Je ne sais pas dans quelle mesure il y aura de la convergence sur le plan éditorial, mais il y a certainement des avantages à ce qu'il y ait une convergence du marketing car le *Toronto Sun* a une grande force de frappe dans ce domaine à Toronto. Il pourra faire circuler la nouvelle qu'il y a une nouvelle station de télévision sur le canal 15.

Le sénateur Tkachuk : Ça ne vous inquiète pas trop?

M. Chin : Non, pas vraiment. Devrons-nous adopter les mêmes positions que le *Toronto Sun*? Je ne le pense pas. Quand vient le temps de créer une station de télévision et d'en assurer sa

establishing our TV station and it being successful — this is all speculation on my part and all remains to be seen — in general, I think that business people allow things to grow if they work.

There is no great fear at Toronto One that the *Toronto Sun* editorial board will come over and make us tow the line, whatever line that may be.

Senator Tkachuk: If the CBC did not exist in Toronto, as far as local news is concerned, would the private sector fill the void?

Mr. Chin: When I look at the Toronto market, the Toronto market is the one market where local CBC is not doing very much right now. Their audience figures are so small that they are comparable to ours right now as a start-up TV station that started only last September. We are neck to neck.

Senator Tkachuk: That is right. It is the same in our province.

Mr. Chin: I wonder what void they would leave. In the private sector, you constantly hear criticism of the CBC. As somebody who worked there for five years and who believes in the CBC, I am not one of those people who say that. I would like to see a local CBC thrive in Toronto and do well and do better than it is doing.

As things stand now, where the CBC's presence has devolved to in the last ten years, it is not as if they are going to leave a great void. In many areas, others have jumped in. I would say that Citytv in Toronto now does much more political coverage, public affairs coverage, than they used to when I was there. While they may not be the CBC, they have in their own style filled some of the void left behind by the old CBC supper-hour, six o'clock local show.

Senator Tkachuk: All the news media is headquartered out of Toronto. Almost all the cable channels are in Toronto. All the cultural things that TV is to promote and carry are out of Toronto. Why do you think that is?

Mr. Chin: Obviously, Toronto is the business centre and these are all businesses. It would be as strange for a television station to locate somewhere else as it would be for a bank. I think that is the explanation, although I am not the one making those decisions.

Senator Tkachuk: Do you think that is good for the country?

Mr. Chin: No, I do not, particularly. I do not think it is very good for the country that the centre determines what the cultural norms are in this country or that things get siphoned off from the regions back to Toronto and somehow get reinterpreted back to the regions. It could lead to a very myopic view of what this country is.

We need strong people from the regions to do well in the large organizations, but frankly I do not know how that can be corrected because it is not as if I can go off and start up a TV station in Halifax.

réussite — ce n'est qu'une hypothèse car tout reste à voir —, je crois que les gens d'affaires permettent, en général, aux choses d'évoluer si elles obtiennent du succès.

À Toronto One, personne ne craint vraiment l'ingérence du comité éditorial du *Toronto Sun*.

Le sénateur Tkachuk : Si la CBC n'était pas présente à Toronto, en ce qui a trait au bulletin des nouvelles locales, croyez-vous que le secteur privé comblerait ce vide?

M. Chin : Toronto est un marché dans lequel la station locale de la CBC ne fait pas grand-chose pour le moment. Ses cotes d'écoute sont si petites qu'elles se comparent aux nôtres, alors que notre chaîne n'existe que depuis septembre dernier. Nous sommes coude à coude.

Le sénateur Tkachuk : C'est vrai. C'est la même chose dans ma province.

M. Chin : Je me demande quel vide elle laisserait derrière elle. Dans le secteur privé, on critique constamment la CBC. Puisque j'y ai travaillé pendant cinq ans et que je crois en son mandat, je ne fais pas partie de ses détracteurs. J'aimerais que la station locale de la CBC soit prospère à Toronto et qu'elle se porte mieux.

Dans le contexte actuel, si l'on regarde le recul de la CBC depuis 10 ans, on ne peut pas dire qu'elle laisserait un grand vide. D'autres ont fait leur place dans de nombreux domaines. Je dirais que la station Citytv, à Toronto, couvre beaucoup plus l'arène politique et les affaires publiques que la CBC, et ce même à l'époque où j'y travaillais. Bien que Citytv n'ait pas l'approche de la CBC, cette station a comblé à sa façon un peu le vide qu'a laissé derrière lui l'ancien bulletin des nouvelles de 18 heures de la CBC.

Le sénateur Tkachuk : Tous les sièges sociaux des médias d'information sont à Toronto, de même que l'ensemble des chaînes par câble. Tous les volets culturels que la télévision doit promouvoir proviennent de Toronto. Comment expliquez-vous cela?

M. Chin : De toute évidence, Toronto est un centre d'affaires, et il s'agit d'entreprises de télédiffusion. Il serait aussi étrange pour une station de télévision que pour une banque de s'installer ailleurs. Je crois que c'est ça la raison, bien que je ne sois pas celui qui prenne ces décisions.

Le sénateur Tkachuk : Croyez-vous que c'est bon pour le pays?

M. Chin : Non, pas particulièrement. Il n'est pas sain, à mon avis, que le centre détermine les normes culturelles de l'ensemble du pays ou que Toronto s'empare des nouvelles régionales, les interprète à sa façon et les renvoie aux régions. Cela pourrait entraîner une vue très biaisée de ce qu'est notre pays.

Nous avons besoin de gens solides en région qui s'en sortent bien au sein des grandes organisations, mais je ne sais pas, pour être honnête, comment on peut corriger la situation; après tout, je ne peux quand même pas me lever et décider de créer une station de télévision à Halifax.

Senator Tkachuk: What is stopping you?

Mr. Chin: Money.

Senator Tkachuk: Not the CRTC, just money?

Mr. Chin: That is right. If I showed up at the CRTC with a pocket full of money, anything is possible. It has now turned into a business for large companies that need to leverage their costs across many TV stations, and possibly across different media.

Senator Merchant: You have touched on so many things that touch me: What the young people are viewing, how ethnic or immigrant communities relate to news and how they get their news.

To carry on with what Senator Tkachuk was saying about the CBC, do you see a way for the CBC, who has stations all across Canada, to serve us better? I come from Regina, Saskatchewan. There is half an hour of local news at six o'clock and everything else we get all day long is national news. There is nothing wrong with that. Just because we come from Saskatchewan does not mean that we are not interested in what is happening in the world. However, we feel a bit removed because everything is coming from Toronto.

The CBC is a company that we all support, but it is an expensive way to get news. Do you have some solutions for the CBC? What could they do to better serve us?

Mr. Chin: The country first has to ask itself that question. I was at the CBC during the pull-out of the regions, in the launch of Canada Now and the closing down of local news rooms and the conversion into this hybrid Canada Now, partially local and partially national from Vancouver. Those were not editorial decisions that were made. Those were decisions driven by fiscal realities, where the news management — and I have a great deal of sympathy for how they came to this decision — looked at their operations, looked at their costs and said, we have to do something; this is not sustainable. We need to ask ourselves, what do Canadians primarily count on the CBC to do?

As a group, they decided that is more national and international news and perhaps the six o'clock hour can become an hour where you can reflect one region to the other. That was their decision for pulling stakes from local news. It was the wrong decision because I think only of the journalistic or editorial reasons to do things. I do not really understand the financial pressures they are facing.

When Mr. Robert Rabinovitch was at the House of Commons the other day, he said that he would need an increase in funding in order to explore the re-launching now of local news in several markets. I take him at his word because I know money was tight even after the downscaling of local news. Those are money decisions and as long as taxpayers' dollars are at work, then it is Canadians who have to answer the question, how valuable is it.

Le sénateur Tkachuk : Qu'est-ce qui vous en empêche?

M. Chin : L'argent.

Le sénateur Tkachuk : C'est l'argent, pas le CRTC?

M. Chin : Oui. Si je me présente devant le CRTC les poches pleines d'argent, tout est possible. Les grandes entreprises s'en servent maintenant pour répartir leurs coûts entre de nombreuses stations de télévision et peut-être même différents médias.

Le sénateur Merchant : Vous avez abordé beaucoup de choses qui m'intéressent, c'est-à-dire ce que les jeunes regardent, les sources d'information que recherchent les groupes ethniques ou les immigrants et la façon dont ceux-ci ont accès aux nouvelles en provenance de leur pays d'origine.

Pou revenir à ce que le sénateur Tkachuk disait au sujet de la CBC, comment croyez-vous que cette dernière, qui a des stations partout au Canada, pourrait mieux nous servir? Je viens de Regina, en Saskatchewan. Outre la demi-heure de nouvelles locales diffusées à 18 heures, nous n'avons que des actualités nationales toute la journée. Il n'y a rien de mal à cela car ce n'est pas parce que nous vivons en Saskatchewan que nous ne nous intéressons pas à ce qui se passe ailleurs dans le monde. Toutefois, nous nous sentons isolés puisque tout vient de Toronto.

La CBC est une société que nous soutenons tous, mais elle est un moyen très coûteux d'avoir des nouvelles. Avez-vous des solutions à proposer pour la CBC? Que pourrait-elle faire pour mieux répondre à nos besoins?

M. Chin : C'est d'abord au pays tout entier de se poser cette question. Je travaillais à la CBC lors du retrait des régions et du lancement de l'émission *Canada Now*, de la fermeture des salles de nouvelles locales et de la transformation de *Canada Now* en une émission qui se veut en partie nationale et locale et qui est diffusée depuis Vancouver. Il ne s'agissait pas de décisions de programmation, mais bien de décisions financières où la direction — et je comprends comment elle a pu en venir à ça — a dû regarder ses activités et leur coût et a constaté qu'il fallait faire quelque chose car ce n'était plus viable. Nous devons nous demander à quoi les Canadiens s'attendent surtout de la CBC.

Ils ont convenu qu'il s'agissait davantage de nouvelles nationales et internationales, et ont pensé qu'il valait peut-être mieux présenter les nouvelles régionales à 18 heures. Telle a été leur décision. C'était un mauvais choix ne serait-ce que pour des raisons journalistiques ou éditoriales. Je ne comprends pas vraiment le type de pressions financières qu'ils subissent.

Lorsque M. Robert Rabinovitch était devant la Chambre des communes, l'autre jour, il a dit qu'il aurait besoin d'un financement accru pour envisager la possibilité de relancer les émissions de nouvelles locales sur plusieurs marchés. Je le crois sur parole car je sais qu'il manquait d'argent, même après la baisse de la diffusion des nouvelles locales. Ce sont des décisions financières qui engagent l'argent des contribuables; c'est donc aux Canadiens de répondre à la question de savoir jusqu'à quel point cela en vaut la peine.

There are certainly markets in this country where the CBC is vital, whether it is PEI, Newfoundland or Saskatchewan. There are underserved markets that you do not see a mad rush of private sector companies jumping to go into. The national broadcaster must be there. Perhaps they can come up with an asymmetrical model of serving the underserved communities and pulling out of the larger communities.

Senator Merchant: I do not quite understand that because the CBC is a very expensive way for Canadians to get the news. I do not know if that is because of the way they operate, because they are working with other people's money. I have known reporters over time, who have worked for both the CBC and the CTV, and they have told me that the CBC does things in a more expensive way. I do not know what that means. If a reporter came to Saskatchewan to cover a story, he would bring a lot of people with him, fewer than he did when we worked for CTV, for instance. I must say, however, that in my opinion, the CBC news is good-quality news.

Mr. Chin: It is good-quality news.

Senator Merchant: Yet it takes money to give you the better quality.

Mr. Chin: Increasingly, it is an unfair criticism of the CBC. They are quite often the poor cousins out in the field. CBC in Toronto is, for instance, so outgunned by CFTO and Citytv, us, Global, everybody in Toronto that they are the last to show up anywhere. They do not have the camera resources to cover the city properly. They have four reporters for all of Toronto.

It might be five, but it is around four. It is not true that they are wasteful in the news operation in a way that others might have said in the old days.

Part of the problem is that the pay scale is not necessarily higher than elsewhere now. If you hired me as an auditor to go through the CBC building and find waste, I am sure I could find it but I would not know where to start. It was not on my floor; that is what I could tell you.

Senator Fairbairn: Mr. Chin, I should preface my questions by telling you I am one of those relics of journalistic history that started on Parliament Hill 43 years ago in the press gallery. At that point, there was no CTV, there was no Global. There was CBC — two people, the great Norman DePoe for television and Tom Earle for radio — a couple of independent radios, and CHCH Hamilton had a person here. When there were press conferences in those days, the cameras were not allowed in, so it was very much a print world. That has changed dramatically, and I think that is a good thing.

Some comments that you made trouble me. You were talking about young people with Senator Merchant. You were talking about them not watching TV, but if they were, they were more inclined to watch CNN or Al-Jazeera, and I suppose out of curiosity and horror, many people would watch that now through

Il y a certainement des marchés dans ce pays où la CBC joue un rôle vital, comme à l'Île-du-Prince-Édouard, à Terre-Neuve ou en Saskatchewan. Ce sont des marchés mal desservis sur lesquels les sociétés du secteur privé ne se précipitent pas. Il faut donc assurer la présence du diffuseur national. On pourrait peut-être proposer un modèle asymétrique permettant de couvrir les collectivités mal desservies au détriment des grands centres.

Le sénateur Merchant : Je ne comprends pas bien cela parce que la CBC est un réseau de diffusion de l'information qui coûte très cher aux Canadiens. Je ne sais pas si cela tient à son mode de fonctionnement, étant donné qu'elle dépend de l'argent des contribuables. J'ai connu des journalistes ayant travaillé à la fois pour la CBC et le réseau CTV qui m'ont dit que le mode de fonctionnement de la CBC était plus coûteux. J'ignore ce que cela signifie. Lorsqu'un journaliste venait de la Saskatchewan pour couvrir un événement, il était très accompagné, mais moins que lorsqu'il travaillait pour CTV, par exemple. Toutefois, j'estime que les nouvelles de la CBC sont de bonne qualité.

M. Chin : C'est vrai.

Le sénateur Merchant : Et la qualité coûte cher.

M. Chin : De plus en plus, et c'est une critique injuste à l'égard de la CBC. C'est d'ailleurs souvent le parent pauvre du secteur. À Toronto, par exemple, la CBC est tellement démunie par rapport à CFTO et Citytv, nous, Global et tous les médias de Toronto, qu'elle est la dernière à arriver partout. Elle ne dispose pas de suffisamment de caméras pour couvrir adéquatement la ville. Elle n'a que quatre journalistes pour tout Toronto.

Il se peut que ce soit cinq, mais c'est dans ces eaux-là. Ce n'est pas vrai qu'elle dépense sans compter dans les émissions de nouvelles comme d'autres auraient pu le dire par le passé.

Une partie du problème tient au fait que l'échelle salariale n'est pas nécessairement plus élevée qu'ailleurs, actuellement. Si vous m'embauchiez comme vérificateur pour examiner les comptes de la CBC de fond en comble et trouver du gaspillage, je suis sûr que je pourrais en trouver, mais je ne saurais pas par où commencer. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il n'y en avait pas à mon époque.

Le sénateur Fairbairn : Monsieur Chin, permettez-moi de vous dire, avant de vous poser mes questions, que je suis l'une de ces reliques de l'histoire journalistique qui a fait ses débuts sur la Colline parlementaire il y a 43 ans, à la tribune de la presse. À l'époque, CTV et Global n'existaient pas. Il y avait la CBC — soit le grand Norman DePoe pour la télévision et Tom Earle pour la radio —, quelques radios indépendantes et CHCH Hamilton, qui avait ici un représentant. Lorsqu'il y avait des conférences de presse, les caméras n'étaient pas autorisées et l'information se transmettait essentiellement par la presse écrite. Cela a changé radicalement et je pense que c'est une bonne chose.

Certains de vos commentaires m'ont troublée. Vous avez parlé des jeunes avec le sénateur Merchant. Vous avez dit qu'ils ne regardaient pas la télévision, mais que lorsqu'ils le faisaient, ils étaient davantage enclins à regarder CNN ou Al-Jazeera. Je suppose que par curiosité et goût de l'horreur beaucoup de gens

satellite. With all of the money and effort, mergers and this and that that have brought us very wide access to a wide variety of television outlets across this country, why is it that, when you have very good television — and I believe we do in Canada, and I am obviously a big fan of CBC too — populations, young and old, are watching CNN? What is attracting them to that when they get the same kind of stories covered in Canada? They also have Canadians around the world covering them, and doing extraordinarily well. Why is it that this attraction is not taking place in this country but we are tuning in to the fast food TV like CNN?

Mr. Chin: I wish I had an answer for you. I do not, really. I look at the situation, and I think they have an ability in the U.S., obviously, with a great deal more money and resources, to be able to go. They can cover a war, minute-to-minute, in a way that Canadian networks cannot. We can certainly do a better job of maybe not being the first there, but the last there, and giving a different sort of insight into what is going on than the simple play-by-play of the explosions, and which one took place first. If that is where the viewers are going, it must be because there is something inherently more entertaining to the packaging, and the embedded journalist coverage that we got during the war in Iraq from American networks. People felt closer to being at the front lines watching American channels, I suppose.

The other odd thing that I do not know the answer to is that when I do public outreach and talk to young people, quite often there is a great deal of cynicism about American journalism as being overly patriotic and one-sided. Yet, when you ask what they are watching, they watch that. It must mean that there is a great opportunity to present Canadian journalism in a fresh way. There is an opening there. They are not happy about the coverage they are getting from the American networks that they predominantly watch. If we can just get them to switch over and start to watch us, maybe there is an opening to redefine what it is to be a Canadian journalist, and a Canadian's view on the world versus an American one.

Senator Fairbairn: This is something one of your colleagues, Mr. Kevin Newman, was set to do with Global when he came back from his stint in the United States. Has that had an effect? Has that raised the bar? Global does do it a little differently. Has that raised the interest?

Mr. Chin: It must have somewhere, because Kevin Newman's show is doing quite well across the country, better than a lot of people would have expected. He is certainly making an argument for a different kind of, or a more creative look at, national and international news coverage, doing it on a

regardent maintenant ces chaînes qu'ils captent par satellite. Avec tout l'argent et les efforts investis, les fusions et je ne sais quoi d'autre qui nous ont donné un accès très vaste à une grande variété de stations de télévision partout au pays, comment se fait-il, quand on a une télé aussi bonne que la nôtre — et je crois que c'est le cas au Canada; et j'aime aussi évidemment beaucoup la CBC — que le public, qu'il soit jeune ou vieux, regarde CNN? Qu'est-ce qui les attire tant, si au Canada on couvre le même type d'événements? Nous avons également des journalistes canadiens envoyés un peu partout dans le monde qui couvrent extraordinairement bien l'actualité. Comment se fait-il qu'il n'y ait pas cette attraction pour les diffuseurs canadiens et que nous regardions des chaînes qui nous livrent de l'information prédigérée, comme CNN?

M. Chin : J'aimerais pouvoir vous répondre, mais je ne sais vraiment pas quoi vous dire. Lorsque j'examine la situation, je me rends compte que les États-Unis ont évidemment plus de capacité et beaucoup plus d'argent et de ressources que nous. Ils peuvent couvrir une guerre, minute après minute, ce que les réseaux canadiens sont dans l'impossibilité de faire. Néanmoins, nous pouvons certainement faire un meilleur travail, même si on arrive les derniers sur place, en ayant un autre regard sur les événements, au lieu de nous limiter à faire une description des explosions et à dire laquelle a eu lieu en premier. Si c'est vers cela que se tournent les téléspectateurs, ce doit être parce qu'il y a quelque chose de plus divertissant dans la présentation et dans la couverture journalistique, comme lorsque des envoyés spéciaux des réseaux américains se sont mêlés aux troupes dans la guerre en Irak. J'imagine qu'en regardant les émissions des chaînes américaines, les gens se sentaient plus proches des lignes de front.

L'autre chose curieuse pour laquelle je n'ai pas non plus de réponse est que, lorsque je consulte le public et que je parle à des jeunes, je sens assez souvent beaucoup de cynisme à l'égard du journalisme américain que l'on trouve exagérément patriotique et partial. Pourtant, quand vous le leur demandez, ils vous disent que c'est ça qu'ils regardent. Cela doit vouloir signifier qu'il y a là une occasion unique de présenter le journalisme canadien sous un nouveau jour. Il y a une ouverture à explorer. Les gens ne sont pas satisfaits de la couverture des événements que font les réseaux américains qu'ils regardent majoritairement. Si nous pouvions simplement les faire changer de poste pour qu'ils regardent nos programmes, ce serait une occasion de redéfinir notre journalisme ainsi que la vision canadienne du monde par rapport à la vision américaine.

Le sénateur Fairbairn : C'est quelque chose qu'un de vos collègues, M. Kevin Newman, devait faire avec Global lorsqu'il est revenu de son expérience aux États-Unis. Est-ce que cela a eu un effet? Cela a-t-il permis de relever la barre? C'est vrai que Global fait les choses un peu différemment. Y a-t-il eu un intérêt renouvelé?

M. Chin : Cela a dû avoir un effet car l'émission de Kevin Newman est assez populaire partout au pays, en tout cas plus que beaucoup de gens ne l'avaient imaginé. Quoi qu'il en soit, il est pour une couverture différente des nouvelles nationales et internationales ou a une façon plus créative d'aborder les

shoestring budget and having hundreds of thousands of people watch across the country. He is obviously making some of the right decisions.

Senator Munson: What comes around goes around. That four-year-old you met in Halifax is now in Grade 11, and this morning he engaged my wife and me in a serious discussion on a paper that he is trying to present to his teacher on bias in the media. I do not know where that came from, but challenges are coming from upstairs in my own house now.

We had a person here last week talking about single ownership in markets, particularly Vancouver, in radio, television and newspaper. This witness talked about the fact that he believes the government should step in and regulate. What are your views on that sort of thing? I thought that was quite a statement for him to make.

Mr. Chin: I have not been a part of the "stop the convergence" movement. I will tell you why. I have seen good and bad management in large companies, and I have seen good and bad management in small companies. If you look at CTV/*The Globe and Mail* union, I do not think that we can look at that and say that it has been horrible. It has not. *The Globe and Mail* has become a better newspaper, in my mind, in the last five years or so, largely because of competition from the *National Post*. It has become a more reader-friendly newspaper and a better newspaper actually. CTV news has also benefited from its relationship with *The Globe and Mail* — maybe not to the degree that some people within the company might have liked, with joint investigations and those types of things, but largely those two enterprises are operating much as they were before. I cannot look at convergence and say, much as I would like to in an instinctive knee-jerk way, that this must be a bad thing. I do not think it has demonstrated itself necessarily as a bad thing.

We clearly live in a country where we require certain kinds of regulations. Without it, regions will not thrive. There must be an equaling of the playing field in this country, because it is such a vast country and the population is so concentrated in certain areas. That is true, but I would also hesitate to ask government to walk into those types of business transactions. It is the same sort of ambivalence I have about employment equity. I know that I have benefited from it. I know that it is a great way to get different communities reflected in television. I think that broadcasters need to do that themselves for their own sake, for business. It must not be a minimalist endeavour of trying to live up to regulations but an opening up, a leap of faith into taking chances. I cannot share the other witness's concern in terms of government regulations going in to break up a company.

Senator Munson: You talked about your workload and the workload of journalists and the fact that you have to skim over things and do things for twelve o'clock, six o'clock, eleven o'clock

événements dans la mesure où il fonctionne avec un budget restreint et que des centaines de milliers de téléspectateurs de partout au pays regardent son émission. Il est certain qu'il a pris de bonnes décisions.

Le sénateur Munson : Le passé est garant de l'avenir. Ce jeune enfant de quatre ans que vous aviez rencontré à Halifax est maintenant en onzième année et, ce matin, il nous a engagés, ma femme et moi, dans une sérieuse discussion à propos d'un travail qu'il essayait de présenter à son professeur au sujet de la partialité dans les médias. Je ne sais pas à quoi cela tient, mais maintenant, les défis viennent même de chez moi.

La semaine dernière, quelqu'un est venu nous parler des stations de radio, des chaînes de télévision et des journaux qui étaient détenus par un seul propriétaire, particulièrement à Vancouver. Ce témoin disait qu'il croyait que le gouvernement devait intervenir et réglementer le secteur. Qu'en pensez-vous? Je crois que c'est quelque chose qui lui tenait vraiment à cœur.

M. Chin : Je n'ai pas fait partie du mouvement consistant à arrêter la convergence. Laissez-moi vous dire pourquoi. J'ai vu de grandes sociétés tout autant que de petites être mal gérées. Regardez l'union CTV/*The Globe and Mail*, je ne crois pas qu'on puisse dire qu'elle a été néfaste. Cela n'a vraiment pas été le cas. *The Globe and Mail* s'est amélioré, à mon avis, au cours des cinq dernières années environ, en grande partie à cause de la concurrence du *National Post*. C'est devenu un journal davantage tourné vers ses lecteurs et il est vraiment meilleur. Les émissions de nouvelles de CTV ont également profité de cette union avec le *Globe and Mail* — peut-être pas autant que certaines personnes au sein de la société ne l'auraient souhaité —, grâce aux enquêtes conjointes, entre autres; mais dans l'ensemble, ces deux sociétés fonctionnent comme avant. Je ne peux pas dire, de façon primaire, que la convergence est une mauvaise chose. Je ne pense pas qu'elle se soit nécessairement révélée infructueuse.

Il est clair que nous vivons dans un pays où il faut certains types de règlements. Sans cela, les régions ne pourront pas prospérer. Il convient d'harmoniser les règles du jeu dans un pays si vaste où la population est tellement concentrée dans certaines zones. C'est vrai, mais j'hésiterais également à demander au gouvernement de s'immiscer dans ce type de transactions commerciales. J'éprouve la même ambivalence à l'égard de l'équité en matière d'emploi. Je sais que j'en ai bénéficié. Je sais aussi que c'est une excellente façon pour les différentes communautés d'être prises en compte par les chaînes de télévision. Je crois que les radiodiffuseurs doivent le faire dans leur propre intérêt, pour des questions commerciales. Il ne faut pas que ce soit une tentative minimaliste consistant à s'en tenir à la réglementation, mais plutôt une ouverture, un acte de foi destiné à prendre des risques. Je ne peux pas partager les préoccupations de l'autre témoin selon lesquelles la réglementation gouvernementale aurait pour effet de déstabiliser une société.

Le sénateur Munson : Vous avez parlé de votre charge de travail et de celle des journalistes ainsi que du fait que vous devez passer plus rapidement sur certaines choses pour vous préparer

and so on. Will your workload be a lot heavier if the Sun Media Newspapers group gets hold of you, and you have to do a column and blog? How does that serve journalism in the sense of what you said before about having one or two days to do a story? Does that hurt the quality of journalism in this country?

Mr. Chin: I think that it would, certainly, but I do not see that happening on a grand scale across the country. You might see Dr. Marla Shapiro, who has a television show on CTV, also write a health column for *The Globe and Mail*, but that is a managed example of convergence. On a day-to-day basis, I do not think we see a *Toronto Star* newspaper reporter filing a newspaper story and reporting on television. CBC has enough of a hard time trying to get radio reporters and television reporters to converge, or to work together. Even in partnership situations that I have been in before, where newsrooms have linked up, the partners are very guarded about their own stories, and rightfully so. The *Toronto Star* does not want to give up stories to me, and I do not want to give up stories to them. I do not think there will be that kind of editorial convergence.

I think it was a best-case scenario seen by bean-counters years ago that there could be this kind of refrigerator oven; that we would need only half the journalists of the newspaper and the television station combined to do the work of both. I do not think that is happening.

Senator Munson: You talked about the echo boom generation. To whom are you trying to appeal? What are you doing differently that we do not see already in the private market in the city of Toronto?

Mr. Chin: In Toronto, our six o'clock newscast is not really a newscast; it is more a news magazine and we are targeting them directly. One of our strategies has been that there is no point trying to go after established viewer patterns in your first year and try to steal away loyal viewers from other television stations. The more useful work would be to bring more people into the tent overall by appealing to people who are not watching news programs at six o'clock. We are making conscious editorial choices, based on what we believe is important to that age group, and the way they see their life in their city.

Our program is quite different from the other newscasts. We do not devote a lot of time to daily news. We devote much more time to doing stories about popular culture, trends, the city's architecture, and whatever it might be, in longer form through our half hour. We are giving the show a kind of packaging that is, frankly, quite glitzy. I often hear from kids that it is very fast, it is very glitzy, and that it looks kind of American. We are trying to compete with what they might watch from stations south of the border.

pour les émissions de midi, 18 heures, 23 heures, et cetera. Est-ce que votre charge de travail sera beaucoup plus lourde si le groupe de journaux de Sun Media s'empare de vous et que vous devez faire une colonne et une chronique Web? De quelle façon cela permet-il de servir le journalisme au sens où vous l'avez indiqué plus tôt, soit d'avoir un ou deux jours pour rédiger un article? Est-ce que cela nuirait à la qualité du journalisme dans ce pays?

M. Chin : Je pense que oui, absolument, mais je ne vois pas cela se produire sur une grande échelle dans ce pays. Il se peut que la Dre Marla Shapiro, qui a une émission sur CTV, écrive également une colonne santé dans le *Globe and Mail*, mais c'est un exemple de convergence coordonnée. Au quotidien, je doute que nous voyions un journaliste du *Toronto Star* publier un article puis présenter un reportage à la télévision. La CBC a suffisamment de mal à essayer que les journalistes de la radio et de la télévision convergent ou travaillent ensemble. Même dans les relations de partenariat auxquelles j'ai participé, où les salles de nouvelles étaient unies, les partenaires protégeaient jalousement leurs histoires, à juste titre. Le *Toronto Star* ne veut pas me céder de reportage ni moi non plus à lui. Je ne pense pas que nous assisterons à ce type de convergence éditoriale.

Je crois que c'était un scénario très optimiste envisagé par des comptables à la petite semaine il y a plusieurs années, qui imaginaient ce genre d'alliance contre nature; que nous n'aurions besoin que de la moitié des journalistes de la presse écrite et de la moitié des journalistes de la télévision combinés pour faire le travail des deux. Je ne pense pas que cela se soit concrétisé.

Le sénateur Munson : Vous avez parlé de la deuxième génération du baby-boom. Qui tentez-vous d'attirer? Qu'essayez-vous de faire différemment de ce que l'on voit déjà sur le marché privé à Toronto?

M. Chin : À Toronto, le journal télévisé de 18 heures n'en est pas vraiment un. C'est davantage un magazine de nouvelles qui cible directement ce groupe de personnes. L'une de nos stratégies a été d'éviter de s'en prendre aux habitudes établies des téléspectateurs au cours de la première année et de tenter d'attirer des téléspectateurs fidèles à d'autres stations de télévision. Le plus utile serait d'essayer de capter l'attention de ceux qui ne regardent pas les émissions de nouvelles à 18 heures. Nous faisons des choix éditoriaux en connaissance de cause, en nous fondant sur ce que nous jugeons important pour ce groupe d'âge et sur sa façon de voir la vie dans la ville.

Notre émission est assez différente d'autres téléjournaux. Nous ne passons pas beaucoup de temps sur les nouvelles quotidiennes. Nous nous consacrons davantage aux reportages approfondis sur la culture populaire, les tendances, l'architecture urbaine et je ne sais quoi d'autre au cours de la demi-heure à notre disposition. Franchement, le modèle de l'émission est assez attrayant. J'entends souvent des jeunes dire que le rythme est très rapide, que c'est très tape à l'œil et que ça a l'air américain. Nous essayons de faire concurrence aux chaînes de télévision du sud de la frontière qui pourraient attirer ce public.

The Chairman: Mr. Chin, you are in Toronto and we are in Ottawa. Could we ask you to send us a tape of a couple of your shows so that we can see what you are talking about?

Mr. Chin: Absolutely, yes. I can.

Senator Trenholme Counsell: I will group these three questions together and you can answer them however you wish to do so. The first one is about the news. Let me preface this by saying I think our schools are doing an excellent job in promoting the environment with our young people, making them guardians of the environment and making them aware. I am wondering if we could look to our school system to do a much better job on citizenship. If so, do you think it would be relevant to do everything possible to get schools to give assignments in social studies, political science and other relevant courses that would require them to watch some Canadian news?

Second, regarding the news at six o'clock or seven o'clock, is it relevant any longer to have it at 6 p.m.? Life is changing. Most of us are probably just getting home. I, for one, think it is sad that the family meal is going down the drain for the majority of our population. There is that choice. If they watch television, it is wherever the table is, which is often true. I am wondering if seven o'clock would be better, when people are unwinding. I do not know whether that has been talked about in the media.

The third part is about the personality of the anchor. I think that is probably key. There is a program, for instance, that I watch on Sunday at noon whenever I remember or can, and it is because of the people. I want to watch them. It is theatre but it is also good Canadian news; similarly with other things that I watch.

Those are the three parts of my thinking directed toward you.

Mr. Chin: Let me begin with the third. I think personalities on the air are vitally important, whether they are anchors or reporters. I wholeheartedly agree with you on that.

In terms of your first point about our education system, it does trouble me a great deal that humanities-type courses, history courses and political science courses, are not requisites anymore as students get into senior grades. I hear that from history teachers in Ontario. I do not know why there is this de-emphasis. We have never done a particularly good job of teaching Canadian history or public affairs in this country overall. We have had great teachers, of course, in individual schools; but that has been a complaint since I was a kid.

Now we are saying, "You do not have to take that, you can take a second math course," or whatever it might be. That de-emphasis is an unhealthy one. I hope that, at some point, school boards and parents re-examine that. This is all part of that movement of getting children prepared for the workforce.

Le président : Monsieur Chin, vous êtes à Toronto et nous, à Ottawa. Pourrions-nous vous demander de nous envoyer un enregistrement de quelques-unes de vos émissions pour que nous puissions les visionner et voir de quoi elles ont l'air?

M. Chin : Oui, absolument.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je vais regrouper ces trois questions en une seule et vous pourrez y répondre si vous le voulez. La première concerne les nouvelles. J'aimerais commencer par dire qu'à mon avis, nos écoles font un excellent travail en matière de promotion, de responsabilisation et de sensibilisation des jeunes à l'environnement. Je me demandais si notre système éducatif pouvait en faire autant pour développer le sens civique. Si c'était le cas, pensez-vous qu'il soit pertinent de faire le nécessaire pour que les écoles donnent des devoirs aux étudiants en sciences sociales et politiques, entre autres, qui leur exigeraient de suivre l'actualité canadienne?

Deuxièmement, en ce qui concerne la diffusion des journaux à 18 ou à 19 heures, est-il encore pertinent de les présenter à 18 heures? La vie change. La plupart d'entre nous venons juste d'arriver à la maison à ce moment-là. En ce qui me concerne, je trouve dommage que la plupart d'entre nous ayons laissé tomber le repas en famille. Dans bien des cas, les gens regardent la télévision pendant qu'ils sont à table. Je me demandais s'il n'était pas possible de mettre les nouvelles à 19 heures, quand les gens commencent à se détendre. Je ne sais pas si on en a parlé dans les médias.

La troisième partie de ma question concerne la personnalité des présentateurs-vedettes. Je pense que c'est essentiel. Il y a une émission, par exemple, que je regarde les dimanches midi toutes les fois que je m'en souviens ou que je peux, et c'est à cause des présentateurs. J'aime les écouter. C'est du théâtre, mais c'est aussi une bonne émission de nouvelles canadienne, au même titre que d'autres programmes auxquels je suis également fidèle.

Voilà donc ma question en trois volets.

M. Chin : Pour commencer, je répondrai à la troisième partie de votre question. Je crois que la personnalité des présentateurs est extrêmement importante, qu'il s'agisse de présentateurs-vedettes ou de journalistes. Je suis entièrement d'accord avec vous là-dessus.

Pour ce qui est du premier point concernant le système éducatif, je regrette vivement que les sciences humaines, l'histoire et la politique ne soient désormais plus obligatoires dans les cursus scolaires supérieurs. Les professeurs d'histoire de l'Ontario me l'ont d'ailleurs fait remarquer. Je ne sais pas à quoi tient ce désengagement. En général, nous n'avons jamais été particulièrement bons dans l'enseignement de l'histoire canadienne ou des affaires publiques de notre pays. Nous avons eu d'excellents professeurs, bien sûr, dans certaines écoles, mais lorsque j'étais enfant, les gens s'en plaignaient déjà.

Aujourd'hui, on dit : « Tu n'as pas besoin de prendre ce cours, ce serait mieux que tu suives un deuxième cours de mathématiques » ou je ne sais quoi d'autre. Ce choix n'est pas salutaire. J'espère, dans une certaine mesure, que les conseils scolaires et les parents réévalueront la situation. Cela fait partie de

Perhaps the best preparation you can have for the workforce is to read widely and get a liberal arts education in many different aspects. That probably helps you deal with problems in many different kinds of industries, and in learning how to build a bridge per se.

I am trying to think of your second point.

Senator Trenholme Counsell: It is 6 o'clock versus 7 o'clock.

Mr. Chin: That is a very good point. We launched our program, *Toronto Tonight*, at 7 p.m., trying to do that. Then we found out that at 7 p.m. you run into a whole host of American prime time programming, which has incredibly loyal viewers. We now run at 6 p.m. and 7 p.m. We find that, quite often, our seven o'clock numbers are higher than at six o'clock. That is probably because of people getting home later and not finding a news, current affairs program on at seven o'clock.

The Chairman: For real news junkies, you can start at six o'clock and keep going and going.

Senator Eyton: Thank you for being here this morning, Mr. Chin. There has been a quiet criticism of Toronto and its central place in the English media in Canada. I note that you are from Toronto and, I expect, do not propose moving.

Do you agree that it is desirable for a major urban centre to exist in this country that attracts talented, energetic people who feed off each other, and thereby make themselves better? How else would you explain New York City, L. A., Rome, Paris or London? It seems that every country needs at least one. In Canada's case, I suppose we would be represented particularly by Montreal and Toronto. It seems to me those centres have a unique value of their own and make the media experience much better, not only for the industry but also for the Canadians that listen and read. Can you comment on that?

Mr. Chin: I agree with you. Even the United States has New York, Washington and Los Angeles.

Senator Tkachuk: And Atlanta and Nashville.

Mr. Chin: That is right; but mostly, other than CNN, they are based in New York as well. In a country of our size, I do not think it is particularly dangerous that Toronto becomes a breeding ground. I also share the deputy chair's concern that it is too bad that regionally driven programs and centres have closed down over the years. What is the solution to that? People cannot be forced to go places where they are not making money. It is a financial enterprise; it is a business.

ce mouvement consistant à préparer les jeunes pour le marché de l'emploi. Peut-être que la meilleure préparation est de lire abondamment et de s'intéresser aux arts de différentes façons. Cela nous aiderait probablement à résoudre les problèmes dans bien des industries et à apprendre comment faire des liens entre les choses.

J'essaie de me souvenir de la deuxième partie de votre question.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je parlais de la présentation du journal à 19 heures plutôt qu'à 18 heures.

M. Chin : C'est une excellente remarque. Nous avons lancé notre émission, *Toronto Tonight*, à 19 heures, justement dans ce but. Puis nous nous sommes rendu compte que c'était une heure de grande écoute pour des programmes américains auxquels les téléspectateurs sont incroyablement fidèles. Nous diffusons maintenant à 18 heures et à 19 heures. Très souvent, nous voyons que les taux d'écoute à 19 heures sont plus élevés qu'à 18 heures. C'est probablement parce que les gens arrivent chez eux plus tard et, comme ils n'ont pas vu les actualités, ils regardent l'émission d'affaires publiques de 19 heures.

La présidente : Ceux qui sont de véritables maniaques des actualités, peuvent commencer par écouter le bulletin de 6 heures, puis tous les autres.

Le sénateur Eyton : Monsieur Chin, je vous remercie de votre présence. Toronto et la place cruciale qu'elle occupe dans le monde des médias anglophones au Canada, ont fait l'objet de passablement de critiques. Je remarque que vous êtes de Toronto et, selon moi, vous ne souhaitez pas déménager.

Croyez-vous qu'il est souhaitable au Canada qu'une grande agglomération urbaine attire les gens dynamiques et de talent qui s'influencent les uns les autres et qui s'améliorent ainsi? De quelle autre façon expliqueriez-vous le succès de New York, Los Angeles, Rome, Paris ou Londres? Il semble que chaque pays a besoin d'au moins une telle grande agglomération. Au Canada, je suppose que Montréal et Toronto pourraient particulièrement jouer ce rôle. Il me semble qu'elles ont leur propre valeur intrinsèque, ce qui rend leurs médias meilleurs, au profit non seulement de l'industrie mais aussi des Canadiens qui écoutent et qui lisent. Qu'en pensez-vous?

M. Chin : Je suis d'accord avec vous. Même les États-Unis ont New York, Washington et Los Angeles.

Le sénateur Tkachuk : Ainsi que Nashville et Atlanta.

M. Chin : Effectivement, mais les sièges de toutes les chaînes, à l'exception de CNN, se trouvent à New York. Dans un pays comme le nôtre, je ne pense pas qu'il soit particulièrement dangereux que Toronto devienne ce genre d'incubateur. Je partage également les préoccupations de la vice-présidence, selon laquelle il est dommage que nous ayons assisté à la fin des services et des programmes régionaux au fil des années. Quelle est la solution? On ne peut pas forcer les gens à aller là où ils ne font pas d'argent. Il s'agit d'une entreprise financière. Ce sont les affaires.

Senator Eyton: Toronto One just went through a hearing process with the CRTC. I am not sure if you are familiar with all of this, but I will ask it anyway. Was the question of converging media raised as an issue before the CRTC? If so, is it any part of the conditions of licensing that you now have?

Mr. Chin: I do not know. I did not follow the hearings closely enough to say whether or not that question came up. I have since seen Quebecor's executives quoted in various articles talking about the value of owning the *Toronto Sun* and Toronto One, but I do not know to what degree that came up during the licence application.

Senator Eyton: I would be curious in getting an answer to those questions. Perhaps we can do that on our own.

The Chairman: Absolutely. I wanted to explore that area, too. As you probably know, in some other cases the CRTC has imposed, as a condition, a form of separation of newsrooms or editorial decisions. It is a little difficult sometimes to figure out exactly how these things work. Obviously, the proprietors go in there hoping also to achieve benefits of convergence quite apart from conditions that the CRTC might have set. Are you aware of any internal systems being set up to guarantee editorial independence between the Sun Media Newspapers chain and Toronto One?

Mr. Chin: We are still at such an early stage of moving in as the new owner that I am honestly not aware of any attempt to either separate or converge the newsrooms. To tell you the truth, the thought had not even crossed my mind that it was likely. I could see a world in which *Toronto Sun* columnists have their own television shows and where we might jointly do a consumer investigation. That could happen. However, because the two media are so different in terms of how to gather news and how to tell the stories, it has never cropped up in any of our discussions; so I am not aware of that.

The Chairman: Allow me to cite an example that has come up a few times in our hearings, and continues to be the subject of some controversy in Montreal, where Quebecor, as you know, has a large media empire. This has to do with the *Star Académie* phenomenon, a *Canadian Idol* kind of program. The *Journal de Montréal*, which is owned by Quebecor, gave and sustained prominent news play to the *Star Académie* phenomenon. Quebecor told us that they thought it was absolutely great, that it was cross-promotion, that it was entirely appropriate and that they planned to continue doing it. Certainly, if you read business-page interviews with Quebecor, this model is cited as being appropriate. Some academics and journalists have argued that what happened was a distortion of news judgment and that although *Star Académie* was indeed a phenomenon covered by everyone, the *Journal de Montréal's* coverage of it was so disproportionate as to displace other news.

I do not know if you are aware of that or how you would greet the arrival of such a phenomenon in Toronto.

Le sénateur Eyton : Toronto One vient de comparaître devant le CRTC. J'ignore si vous êtes au courant de la situation, mais je vous pose néanmoins la question. La convergence des médias a-t-elle été soulevée devant le CRTC? Dans l'affirmative, est-ce là une des conditions de la licence que vous avez obtenue?

M. Chin : Je l'ignore. Je n'ai pas suivi d'assez près les audiences pour savoir si cette question a été soulevée. Depuis, les dirigeants de Québecor ont été cités dans différents articles au sujet de la valeur qu'ils attribuent à la possession du *Toronto Sun* et de Toronto One, mais je ne sais pas dans quelle mesure cette question a été soulevée lors de la demande de licence.

Le sénateur Eyton : Je serais curieux d'avoir une réponse à ces questions. Nous pourrions peut-être les obtenir nous-mêmes.

La présidente : Tout à fait. Je voulais aussi explorer cette question. Vous n'êtes probablement pas sans savoir que le CRTC a parfois imposé comme condition une forme de séparation dans la prise de décisions touchant la salle de presse ou la rédaction. Il est parfois un peu difficile d'en déterminer exactement les modalités. De toute évidence, les propriétaires s'engagent en espérant également tirer profit de la convergence, au-delà des conditions qu'aurait pu établir le CRTC. Êtes-vous au courant de mécanismes internes garantissant l'indépendance de la rédaction entre les journaux de Sun Media et Toronto One?

M. Chin : Nous en sommes encore tellement au début de la prise de possession que je ne suis pas à vrai dire au courant d'une tentative de séparation ou de convergence en ce qui concerne la salle de presse. Pour tout vous dire, je n'ai même pas encore pensé que cela soit possible. Je verrais très bien une situation où les chroniqueurs du *Toronto Sun* auraient leurs propres émissions de télévision et où nous pourrions mener de concert une enquête auprès des consommateurs. Cela serait possible. Cependant, les deux médias étant si différents quant à la façon d'obtenir et de traiter les nouvelles, il n'en a jamais été question dans nos discussions. Je n'en suis donc pas au courant.

La présidente : Vous me permettez de citer un exemple qui nous a été donné à quelques reprises lors de nos audiences et qui continue de soulever une certaine controverse à Montréal, où Québecor, comme vous le savez, s'est construit un empire médiatique. Il s'agit du phénomène *Star Académie*, une émission qui ressemble à *Canadian Idol*. Le *Journal de Montréal*, qui appartient à Québecor, a accordé une couverture médiatique large et soutenue à *Star Académie*. Les représentants de Québecor nous ont signalé que, selon eux, c'était tout à fait formidable : c'est une forme d'autopublicité intermédia tout à fait pertinente, qu'ils se proposent de poursuivre. Certes, dans les entrevues réalisées avec ces représentants dans les pages financières, ce modèle est qualifié de valable. Selon des universitaires et des journalistes, il s'est produit une distorsion de la couverture médiatique visée et, même si *Star Académie* a été un phénomène que tous ont couvert, l'initiative du *Journal de Montréal* était tellement disproportionnée qu'elle s'est faite au détriment des autres nouvelles.

J'ignore si vous en êtes au courant ou comment vous accueilleriez un tel phénomène à Toronto.

Mr. Chin: As I understand it, I do not know anything about the specifics of the *Star Académie* case and the *Journal de Montréal* —

The Chairman: Speak hypothetically, if you will.

Mr. Chin: As I understand it, that was an incredibly popular show in Quebec. As far as cross-promotion is concerned, they are not its inventors. Convergence is not the only reason for cross-promotion. Whether it is a charity that a television organization has had closer links to, or something else, I have seen that time and time again during my 15 years as a reporter — certain things receive greater play because they are closer to the heart of the station, good for the station's image or provide a means to increase its prominence within the community.

Quite apart from any convergence between the newspaper and television station, I think that is the way in which newspapers and television stations have operated since the beginning of time. You often see newspapers run with stories that others do not run with because they broke the story and want to achieve maximum effect from it. They may carry on with the story for days after everyone else has dropped it because they want to have the maximum benefit of letting the community know it is their story. It is a kind of agenda-journalism.

If anything, I am looking forward to opportunities whereby the *Toronto Sun* can help us at Toronto One because our footprint is large but public awareness of our existence is still quite low. We were not able to do the level of marketing that we would have liked to do at the outset. If the *Toronto Sun* can help lend marketing muscle to our program then that is fine. I do not think there is anything wrong with that.

This is happening everywhere. If Quebecor moves in and we are doing that with the *Toronto Sun*, then we are doing that at a time when the *National Post* and The Global Television Network work together and *The Globe and Mail* and CTV and CFTO work together. It is really just levelling the playing field between competitive television stations.

The Chairman: How many journalists are there in your newsroom?

Mr. Chin: We have, according to our last statistics, 15 on-air personalities — reporters and anchors — eight producers and writers, and five or six camera people on electronic news gathering, ENG, for a total of about 30, I would say.

Senator Phalen: I would like to return to the CBC. There is a poll by Ipsos-Reid that suggests 85 per cent of Canadians want to see the CBC strengthened in their regions. Another Ipsos-Reid poll suggests that the viewing audience of the CBC is less than 10 per cent. Why is there such a discrepancy in the poll results?

M. Chin : J'ignore tout ce qui entoure *Star Académie* et le *Journal de Montréal*...

La présidente : Si vous le préférez, émettez des hypothèses.

M. Chin : Je crois comprendre que ce fut une émission incroyablement populaire au Québec. En ce qui concerne l'autopublicité intermédia, ils ne l'ont pas inventée. La convergence n'est pas le seul motif de l'autopublicité intermédia. Qu'il s'agisse d'un organisme de charité avec lequel une entreprise de télévision entretient des liens plus rapprochés ou autre, j'ai souvent été témoin de cette situation au cours de mes quinze années comme journaliste, certains événements recevant une meilleure couverture parce que la station les prend plus à cœur, parce qu'ils moussent son image et parce qu'ils améliorent la place de la station au sein de la collectivité.

Au-delà de la convergence entre le journal et la station de télévision, je pense que c'est la façon dont ces deux médias fonctionnent depuis les tout débuts. Il arrive souvent que les journaux exploitent un événement que les autres n'exploitent pas parce qu'ils ont divulgué l'affaire et veulent en tirer le maximum. Ils continuent ainsi pendant des jours après que les autres ont cessé de s'y intéresser, parce qu'ils veulent tirer le maximum en laissant savoir à la collectivité que c'est leur histoire. C'est une forme de journalisme intéressée.

D'ailleurs, j'attends avec impatience les occasions où le *Toronto Sun* pourront nous aider à Toronto One, parce que nous occupons une grande place, mais le public n'est pas encore tellement conscient de notre existence. Nous n'avons pas pu accomplir le niveau de marketing que nous aurions souhaité au départ. Si le *Toronto Sun* peut nous aider dans le marketing de notre programmation, c'est très bien. Je ne vois rien de répréhensible à cela.

C'est monnaie courante. Si Québecor arrive dans le décor et si nous collaborons de cette façon avec le *Toronto Sun*, cela coïncide avec la collaboration entre le *National Post* et le réseau de télévision Global ainsi qu'entre le *Globe and Mail*, CTV et CFTO. Ce n'est qu'offrir les mêmes conditions aux stations de télévision concurrentes.

La présidente : Combien de journalistes votre salle de presse compte-t-elle?

M. Chin : Selon nos dernières statistiques, notre personnel d'antenne compte 15 journalistes et présentateurs, 8 rédacteurs et personnes affectées à la production ainsi que 5 ou 6 caméramans pour le reportage d'actualités électronique, ce qui donnerait un total de 30, selon moi.

Le sénateur Phalen : Je voudrais revenir à la question de la CBC/SRC. Selon un sondage effectué par Ipsos-Reid, 85 p. 100 des Canadiens souhaitent que le rôle de la CBC/SRC soit renforcé dans leurs régions. D'après un autre sondage exécuté par Ipsos-Reid, l'auditoire de la CBC/SRC est inférieur à 10 p. 100. Pourquoi existe-t-il un tel écart entre ces deux résultats?

Mr. Chin: The biggest challenge to the viewership of the CBC is American television coming across the border from American television stations, as well as American television that is rebroadcast for simulcast by Canadian outlets.

It is no great secret that they can do fine-quality Canadian dramas that do not attract the audience of a crime-scene investigator program. It is simply not good enough to do a good job in your hour or your one-half hour. Basically, you are like a department store such that if you do not have other great properties for people to come to, they will not come. Often in news we kid ourselves about how we can make ratings go up or go down by how hard we work. However, at least half the battle is the program that is on before you.

Let us talk about *The National* with Peter Mansbridge. He is airing when one-half to three quarters of the sets are tuned to another channel — likely popular American programming. The great challenge is to present an argument for watching Canadian television not because it is good for us but because it is good.

Senator Phalen: The last time the mandate of the CBC was changed, I believe, was in 1991. Do you believe that changes are necessary? Would you recommend changes in their mandate?

Mr. Chin: No. I am a bit of a traditionalist when it comes to the CBC. I believe that It should concentrate on the things that it does well: sports; *Hockey Night in Canada*; the Grey Cup football coverage; local and international news delivered in a way that other news organizations do not; and help to develop and foster talent and drama across the country so that we can put on competitive dramatic programs that the average viewer would prefer to see over something on an American channel.

Senator Fairbairn: To get back to the convergence between television, newspapers and pollsters, especially in areas such as election campaigns, do you believe it has an effect on the writing and broadcasting of the two agencies connected with a polling company?

Has this been a dramatic change in how polls are read and how questions are asked? Is there still a line of independence somewhere?

I know this question has been asked repeatedly, especially after the last election.

Mr. Chin: There is a level of discomfort there for me to be certain about partnerships and polling, but I will say this: Let us say there was a *Toronto Star*-Toronto One poll. Last year, we had a strategic alliance with the *Toronto Star*. The *Toronto Star* and

M. Chin : Ce sont les stations de télévision américaines qui diffusent leurs émissions au Canada et les stations canadiennes qui retransmettent les émissions américaines en jumelé qui constituent le principal problème quant au nombre de téléspectateurs de la CBC/SRC.

C'est un secret de polichinelle que cette dernière peut réaliser des dramatiques canadiennes qui ne touchent pas l'auditoire comme le fait un programme montrant une enquête sur les lieux d'un crime. Il ne suffit tout simplement pas que nous fassions du bon travail pendant notre heure ou notre heure et demie. Essentiellement, vous êtes comme un grand magasin qui est obligé d'avoir d'autres produits alléchants pour attirer la clientèle. Dans les actualités, nous nous faisons souvent des illusions sur notre capacité de faire augmenter ou baisser les cotes d'écoute en fonction de notre ardeur au travail. Cependant, l'émission qui est diffusée avant la vôtre constitue à tout le moins la moitié du problème.

Parlons de l'émission *The National* avec Peter Mansbridge. Elle est en ondes lorsqu'entre la moitié les trois quarts des téléspectateurs syntonisent un autre canal — fort probablement une émission américaine populaire. La tâche la plus ardue consiste à convaincre les téléspectateurs de regarder la télévision canadienne non pas parce que c'est bon pour nous, mais parce que c'est bon, un point c'est tout.

Le sénateur Phalen : Je crois que la dernière fois où le mandat de la CBC a été modifié remonte en 1991. Estimez-vous que des changements sont nécessaires? Recommanderiez-vous que le mandat soit modifié?

M. Chin : Non. Je suis un peu traditionaliste lorsqu'il s'agit de la CBC. Je crois qu'elle devrait se concentrer sur ce qu'elle fait bien : les émissions sportives comme *Hockey Night in Canada* et le match de la Coupe Grey; les actualités locales et internationales traitées différemment des autres chaînes; les autres émissions favorisant le rayonnement du talent canadien et les dramatiques afin que nous puissions produire des émissions dramatiques que le téléspectateur moyen préférerait aux émissions américaines concurrentes.

Le sénateur Fairbairn : Revenons à la question de la convergence entre la télévision, les journaux et les maisons de sondages, particulièrement lors des campagnes électorales. Croyez-vous que la convergence exerce un effet sur le contenu des journaux et des émissions de télévision faisant partie de l'entreprise qui est également propriétaire de la maison de sondages?

Ne s'est-il pas produit un changement dramatique dans la façon dont les résultats des sondages sont interprétés et dont les questions sont posées? Existe-t-il encore une indépendance à certains niveaux?

Je sais que cette question a été posée à maintes reprises, particulièrement au cours de la dernière campagne électorale.

M. Chin : Je ne suis pas tellement un expert en matière de convergence et de sondages, mais je dirai ceci : prenons l'exemple d'un sondage de la part du *Toronto Star* et de Toronto One. L'année dernière, nous avons conclu une alliance stratégique avec

Toronto One pay a certain amount. It gives us access to certain questions, and it gives them access to other questions for purposes of breaking it to the audience.

The fact of the matter is, before we ever did that, if *The Toronto Star* commissioned the poll, and they had the results on the front page, we would likely follow that story.

The greater problem is polling becoming such an important part of election coverage. That is the greater problem, as we saw in this last election, where about the only thing that the polls got right was the momentum swing. None of them were all that right with the last two weeks of the election. We have this great need to be scorekeepers, as TV journalists, because we think we have run out of things to talk about. If there is a day that somebody is up by four or down by three, that is the story we want to do.

Two organizations can come together with a polling agency and craft the wrong kind of questions or leading questions or provocative questions. That can happen. That is just bad management. Those are bad editorial decisions. Two organizations can also come together and ask good polling questions and both cover them. There is nothing wrong with that.

Is it the convergence that is forcing TV to follow the polling story? No, it is not. During the last federal election, Toronto One was left without a dancing partner when it came to polls. What did we do? We talked about every poll that came out every day. We might not have had first access to it, but it was out there. People were talking about it, so we covered it. It was not convergence that forced us to do that.

Senator Fairbairn: Maybe your listeners were better informed.

Senator Munson: In closing and getting personal, how many times have you woken in the morning with your own great idea for a news story to get on the air, only to walk into your newsroom to see a bunch of people sitting on a desk who have already read all the newspapers and are saying, "We must do that, that and that."

How does a TV industry change that kind of culture? In other words, in the world of convergence do you still have an independent voice? You know as well as I do that you are swamped by a state within the newsroom which says, "If it is on the front page of *The Globe and Mail* or *The Toronto Star* or whatever newspaper, it must be front page on our television station." How do you stop that nonsense?

Mr. Chin: I know where you stand on that.

The Chairman: There is no bias.

Toronto Star. Le *Toronto Star* et Toronto One versaient un certain montant. Ainsi, nous avions accès à certaines questions et ils avaient accès à d'autres, l'objectif étant d'en diffuser les résultats ventilés.

À vrai dire, auparavant, si le *Toronto Star* commandait le sondage, les résultats de celui-ci faisaient sa première page et nous avions l'habitude de lui emboîter le pas avec un reportage.

Le problème épineux, c'est que les sondages sont devenus une partie importante de la couverture des campagnes électorales. Comme nous l'avons constaté lors des dernières élections alors que la seule chose qu'avaient prédite correctement les sondages, ce fut le changement dans les intentions de vote. Aucun sondage ne concordait tellement avec la réalité au cours des deux dernières semaines de la campagne électorale. Comme journalistes de la télévision, nous avons ce grand besoin de suivre de près les sondages parce que nous croyons avoir épuisé les sujets d'intérêt. Si un candidat est en avance de quatre points ou accuse un retard de trois points, c'est la nouvelle que nous voulons exploiter.

Deux entreprises peuvent s'allier à une maison de sondages et élaborer des questions inopportunes, tendancieuses ou provocantes. C'est une possibilité. Ce n'est que de la mauvaise gestion. Ce sont des mauvaises décisions de la part de la rédaction. Deux entreprises peuvent également s'unir et poser des questions pertinentes dans le cadre d'un sondage et diffuser toutes les deux les résultats obtenus. Il n'y a rien de répréhensible à cela.

La convergence oblige-t-elle la télévision à commenter les sondages? Non. Au cours de la dernière campagne électorale fédérale, Toronto One n'avait conclu aucune entente avec une maison de sondages. Qu'avons-nous fait? Nous avons traité des résultats de chaque sondage qui étaient publiés quotidiennement. Nous n'y avons peut-être pas eu accès en premier, mais les résultats étaient à notre disposition par la suite. Comme les gens en parlaient, nous en avons assuré la couverture. Ce n'est pas la convergence qui nous y a obligés.

Le sénateur Fairbairn : Votre auditoire était peut-être mieux informé.

Le sénateur Munson : En terminant, je voudrais poser une question sur une note personnelle : combien de fois vous êtes-vous éveillés le matin avec une excellente idée de reportage pour finalement vous retrouver dans la salle de presse où vos collègues avaient déjà lu tous les journaux et vous disaient : « Nous devons traiter de ceci, puis de cela. »

Comment l'industrie de la télévision change-t-elle ce genre de culture? Autrement dit, disposez-vous encore d'une voix indépendante dans le monde de la convergence? Vous et moi savons très bien que la salle de presse baigne dans une ambiance qui fait dire : « Si cela a fait la première page du *Globe and Mail* ou du *Toronto Star* ou d'un autre quotidien, notre station de télévision doit faire de même. » Comment peut-on mettre fin à une telle absurdité?

M. Chin : Je sais quelle est votre position sur cette question.

La présidente : Il n'y aucun préjugé.

Senator Munson: It is not a bias. It is experience.

Mr. Chin: That is experience talking. I could probably count the number of self-generated stories that I have filed in the last 15 years. It is certainly not hundreds of times. It might have been dozens of times. I do not know. There is a news agenda in a competitive world. The newspapers and television are the same way. We keep picking the same stories over again because we are all watching what the other one is doing and trying to do the same thing so that we do not look like we have missed anything. In doing that, we have missed many creative opportunities. Perhaps that is why people turn away from us or get cynical about us because it is cookie-cutter news. Wherever you turn, it is all the same things over and over again, with a different necktie and a different set.

I am not tooting my own horn because I am not completely happy with the way our programming is on the night-to-night basis. It is an experiment and a struggle. We have our good days and bad days, but we have created a workplace where what is in the newspapers does not matter. We really do have a place where our nine o'clock meetings go to ten o'clock because everybody comes in with ideas, and we have to pick the four things we will do that day. Just because the finance minister in Ontario is giving an economic statement does not mean we have to do a full-blown story on it. That is the way we look at it. With respect to who is interested in that, we can cover that off, and I can read that as an anchor with over-pictures, a take and a clip. However, maybe the more interesting story is something else that day.

We do not feel because "what is he going to say" is all over the front page of *The Toronto Star* means we have to cover that story. That is the way we have been operating, for better and for worse.

The Chairman: I look forward to seeing that tape you will send us.

Mr. Chin: I do not think it is quite like what people have thought of as being the six o'clock news. It is not, but we will be glad to send it to you.

The Chairman: It has been a most interesting hour. We do have another witness waiting, and we are grateful to you for having been with us today.

Mr. Chin: Thank you for having me. I hope I was of some help to you today.

The Chairman: We resume our hearing with our second witness, Mr. Ezra Levant, publisher of the *Western Standard*, a brand new venture. It takes courage to launch new ventures. Mr. Levant has ten years' experience working in both the news field and the political domain.

Mr. Ezra Levant, Publisher, Western Standard: Thank you very much, Senator, and thank you for the invitation.

Le sénateur Munson : Ce n'est pas une question de préjugé mais d'expérience.

M. Chin : C'est la voix de l'expérience. Je pourrais probablement compter le nombre de fois où j'ai pu traiter les idées de reportage que j'avais eues au cours des 15 dernières années. Le total ne s'élève certes pas à des centaines. C'est peut-être arrivé une douzaine de fois. Je l'ignore. En cette ère de concurrence, il y a un modèle par rapport à l'actualité. Les journaux et la télévision agissent de la même façon. Nous reprenons sans cesse les mêmes questions parce que nous surveillons ce que l'autre fait et que nous essayons de l'imiter afin qu'on n'ait pas l'impression que nous avons loupé le coche. En agissant ainsi, nous avons perdu de nombreuses occasions de faire preuve de créativité. C'est peut-être la raison pour laquelle les gens nous délaissent ou font preuve de cynisme à notre égard parce que nous traitons tous la nouvelle de la même façon. Le décor change et la présentation est différente, mais c'est toujours les mêmes histoires qu'on rabâche.

Je ne me lance pas des fleurs parce que je ne suis pas tout à fait satisfait de notre programmation d'un soir à l'autre. C'est à la fois une expérience et un défi. Nous avons des bons et des mauvais jours, mais nous avons créé une situation où le contenu du journal n'est pas important. Nous avons réellement réussi à faire durer nos rencontres de 9 heures jusqu'à 10 heures parce que tous ont trouvé des idées et que nous devons choisir quatre sujets pour notre émission quotidienne. Ce n'est pas parce que le ministre des Finances fait un exposé économique en Ontario que nous devons en faire un reportage complet. C'est ainsi que nous envisageons les choses. Nous respectons ceux qui s'intéressent à cette question, et nous pouvons traiter cette nouvelle, c'est-à-dire que je peux, à titre de chef d'antenne, en parler pendant que des images ou une séquence sont projetées. Cependant, il se peut que ce ne soit pas la manchette la plus intéressante cette journée-là.

Nous ne croyons pas que nous devons faire un reportage parce que ses propos feront la une du *Toronto Star*. C'est notre philosophie, adienne que pourra.

La présidente : J'attends avec impatience l'occasion de voir l'enregistrement que vous nous ferez parvenir.

M. Chin : Je ne pense pas que ce soit tout à fait l'idée que les gens se sont faite du bulletin de nouvelles de 18 heures. Ce n'est pas le cas, mais nous serons heureux de vous faire parvenir l'enregistrement.

La présidente : Notre échange de propos a été des plus intéressants. Un autre témoin attend. Nous vous remercions de votre présence parmi nous aujourd'hui.

M. Chin : Merci de m'avoir accueilli. J'espère que j'ai pu vous être utile aujourd'hui.

La présidente : Nous passons à notre deuxième témoin, M. Ezra Levant, éditeur du *Western Standard*, une toute nouvelle entreprise. Il faut du courage pour lancer une nouvelle entreprise. M. Levant cumule 10 ans d'expérience dans le domaine du journalisme et de la politique.

M. Ezra Levant, éditeur, Western Standard : Je vous remercie infiniment de m'avoir invité.

As you mentioned, earlier this year, along with 18 other intrepid investors, we started a new Canadian magazine whose intentions are to be a national news and current events magazine. I brought some copies of our latest issue, which I gave to the clerk. By coincidence, this latest issue has a story on page 23 about media freedom in Canada. According to one, somewhat subjective, report, Canada has actually slipped in the rankings of press freedom. That is just by coincidence that that is in our latest issue.

I have been guided by certain questions that the clerk has asked me to focus on and I will spend most of my time on that. However, whenever I think of government wanting to help the media, I am somewhat terrified because help sometimes translates into control, and I do not think the Canadian media would benefit by more control. The magazine side of the media business is relatively free compared to the TV and radio side. However, there are some governmental restrictions still upon us such as restricting foreign investment. Also, the government still skews the marketplace by giving subsidies or advertising revenue to certain magazines and newspapers, which gives them a competitive advantage over other magazines, such as the one that I am pleased to publish that receives no subsidies or advertising.

I will address the five points that I have been asked to, and then I will be delighted to answer your questions.

The first point I have been asked to address is whether Canadians have appropriate amounts of quality information. I would say that the answer to that is always yes, because I think that it is not rational for ordinary Canadians to invest too much time or effort in getting more information about current events and politics. It is not in their interest to do so unless it is a particular hobby or personal interest, as it is for everyone in this room. Simply put, Canadians do not over-consume and do not want to over-consume political information because it simply is not in their economic interest to spend hours researching the minutia of a political campaign where their vote is unlikely to make the difference. Unless it is a very close election where every vote counts, it simply is not rational for Canadians to consume as much current events and political information as those of us who love politics as a passion would want them to. Those Canadians who want to go the extra mile can do so, both within Canada and, increasingly, on the Internet.

The second question I was asked to address is whether literacy has a new importance in the information age. Obviously it does, especially given how much text material there is on the Internet. However, I would caution against any so-called media literacy, which I think is a code word for "politics," "philosophy" or "ideology." I would be very nervous about any official approach to media literacy as I think that would be naturally open to

Comme vous l'avez mentionné, avec l'aide de 18 autres investisseurs intrépides, nous avons lancé, un peu plus tôt cette année, un nouveau magazine canadien dont l'intention est de couvrir les actualités nationales et l'actualité en général. J'ai apporté des exemplaires de notre dernier numéro et les ai remis au greffier. Par pure coïncidence, le dernier numéro comporte un article à la page 23 sur la liberté des médias au Canada. Selon un rapport légèrement subjectif, le Canada est en fait descendu dans le classement évaluant la liberté de la presse. Ce n'est qu'une pure coïncidence que cette question soit abordée dans notre dernier numéro.

Je me suis inspiré des questions que le greffier m'a demandé d'aborder, et j'y consacrerai la majeure partie du temps qui m'a été accordée. Cependant, toutes les fois que je songe à l'aide que le gouvernement se propose d'offrir aux médias, je ressens un peu d'appréhension parce que cette aide se traduit parfois par un contrôle, et je ne pense pas qu'un plus grand contrôle serait avantageux pour les médias canadiens. Les magazines sont relativement libres par rapport à la télévision et à la radio. Cependant, le gouvernement nous a imposé certaines restrictions, notamment en ce qui concerne l'investissement étranger. De plus, le gouvernement fausse la donne sur le marché en accordant des subventions ou des contrats et des publicité à certains magazines et journaux, ce qui leur procure un avantage concurrentiel par rapport aux autres magazines comme celui dont je suis l'heureux éditeur et qui ne reçoit aucune subvention ni aucun contrat de publicité.

Je vais d'abord parler des cinq sujets que le comité m'a demandé d'aborder, et je serai ravi de répondre ensuite à vos questions.

On m'a demandé d'abord si les Canadiens disposent d'une quantité suffisante d'information de qualité. Je dirais que la réponse à cette question est toujours oui parce que, à mon avis, le Canadien moyen n'a pas à investir trop de temps ou d'effort pour se renseigner davantage sur les événements et la politique du jour. Ce n'est pas dans son intérêt, à moins que ce soit un passe-temps particulier ou un intérêt personnel, comme c'est le cas pour tout le monde dans cette salle. Autrement dit, les Canadiens ne surconsomment pas et ne veulent pas surconsommer de l'information politique, parce que ce n'est tout simplement pas dans leur intérêt économique de passer des heures à chercher le détail d'une campagne politique lorsque leur vote a vraisemblablement peu de poids. À moins que ce ne soit une élection très serrée dans laquelle chaque vote compte, il ne serait pas logique que les Canadiens consomment autant d'information sur l'actualité et la politique que nous, les passionnés de politique, le souhaiterions. Les Canadiens qui veulent s'informer davantage peuvent le faire, à l'intérieur du Canada et, de plus en plus, sur Internet.

Deuxièmement, on m'a demandé si l'alphabétisation a une nouvelle importance dans l'ère de l'information. Je crois que c'est évident, en particulier si l'on tient compte de tous les écrits qui se trouvent sur Internet. Toutefois, j'éprouve certaines réserves à l'égard des soi-disant études médiatiques, laquelle expression rime, à mon avis, avec « politique », « philosophie » ou « idéologie ». Je serais très inquiet s'il fallait adopter une

political manipulation either at the national level or at the level of a particular teacher or professor who would teach media literacy through their own political lens.

The third point I was asked to address is whether communities, minorities or remote centres are appropriately served. I think that they are as much as they want to be. There is no ethnic group in Canada whose members cannot access media of interest to them if they want to. I think we should not impose our ideas of what they should want to read upon them. Many people of ethnic groups want to read the same things that other Canadians would, and if they have a particular interest they can follow it up.

The only point that I would add is that if we want to allow more ethnic diversity in our media, perhaps we should roll back the foreign investment caps because a natural source of funding, for example for a Hindi newspaper, may well come from India, and that may be stopped by our foreign restrictions.

The fourth point I was asked to consider is why there is a concentration of broadcast media in Toronto and Montreal. I think the answers are obvious. That is where the population and the capital concentration is, and I do not think there is necessarily something wrong with that. However, as I have alluded to before, that has been emphasized by government subsidy and favour.

I come from the West, which is a part of the country that is traditionally not with the governing party. Therefore, it is of no surprise that enterprises in the West do not receive as much patronage-oriented subsidy as enterprises based in Toronto or Montreal. There is no secret to that. It is part of our political style and entrepreneurial style to go it alone without government subsidy. Even if we can succeed on our own, which I hope our little magazine will, it is made difficult by the fact that some of our Toronto- and Montreal-based competitors receive a lot of government support.

The final question put to me was: What forms of self-regulation are appropriate? Other than some fundamental laws, such as defamation and fraud, I think that any self-regulation is appropriate because the market, both readers and advertisers, will discipline the media. Speaking as a publisher, we must be responsible that we are engaging enough to keep our readers interested but responsible enough to keep our advertisers in the boat. In a 500-channel universe, every niche taste can find its niche publisher or broadcaster. I think that the era of government regulation is over, not just philosophically but technologically. I think that the dying gasps of government regulation, such as the CHOI-FM incident, will become increasingly impossible to implement, and that is fine. Not only is it technologically imminent, but I think that Canadian consumers of information are discriminating enough to make their own choices and they will punish broadcasters and publishers both by switching their subscriptions or viewing habits and by removing their advertising.

approche officielle en matière d'études médiatiques, parce qu'on ouvrirait ainsi la voie à la manipulation politique, soit à l'échelle nationale, soit dans la salle de classe où le professeur enseignerait les études médiatiques à travers ses propres lunettes politiques.

Troisièmement, on m'a demandé si les communautés, les minorités et les localités éloignées sont bien servies. Je crois qu'elles le sont autant qu'elles le souhaitent. Il n'y a aucun groupe ethnique au Canada dont les membres ne peuvent avoir accès aux médias qui les intéressent, s'ils le souhaitent. Je crois que nous ne devons pas imposer nos idées sur ce qu'ils devraient vouloir lire sur eux-mêmes. De nombreux membres de groupes ethniques veulent lire la même chose que les autres Canadiens et s'ils ont un intérêt particulier, ils peuvent poursuivre cet intérêt.

Tout ce que j'ajouterais, c'est que si nous voulons permettre une plus grande diversité ethnique dans nos médias, il faudrait peut-être revoir les limites fixées relativement aux investissements étrangers parce que, pour un journal en hindi, par exemple, le financement pourrait tout naturellement venir de l'Inde, mais serait freiné par les limites que nous imposons.

Quatrièmement, on m'a demandé pourquoi il y a une concentration de radiodiffuseurs à Toronto et à Montréal. Selon moi, la réponse est évidente. C'est là où la population et l'argent sont concentrés, et je ne crois pas que ce soit nécessairement mauvais. Toutefois, comme j'y ai fait allusion précédemment, cette situation a été renforcée par les subventions et les faveurs du gouvernement.

Je suis originaire de l'Ouest, et cette partie du pays n'est habituellement pas du côté du parti au pouvoir. Par conséquent, ce n'est pas surprenant que les entreprises de l'Ouest reçoivent moins de subventions à saveur partisane que les entreprises de Toronto ou de Montréal. Ce n'est pas un secret. Nous nous passons des subventions gouvernementales; cela fait partie de notre style politique et de notre style d'entrepreneuriat. Même si nous pouvons réussir par nous-mêmes, et j'espère que notre petit magazine réussira, ce succès est d'autant plus difficile que certains de nos concurrents de Toronto et de Montréal reçoivent un appui important du gouvernement.

Enfin, on m'a demandé quelles formes d'auto-réglementation sont appropriées. Outre certaines règles fondamentales, comme celles qui condamnent la diffamation et la fraude, je crois que n'importe quelle auto-réglementation est appropriée, parce que le marché, tant les lecteurs que les annonceurs, vont discipliner le média concerné. En notre qualité d'éditeur, nous devons nous engager suffisamment pour retenir l'intérêt de nos lecteurs, mais nous devons être assez responsables pour garder les commanditaires dans le bateau. Dans un univers de 500 canaux, chaque saveur particulière peut trouver un éditeur ou un radiodiffuseur qui s'y intéressera. Je crois que l'ère de la réglementation gouvernementale est révolue, d'un point de vue non seulement philosophique, mais aussi technologique. Je crois qu'on assiste à l'agonie de la réglementation gouvernementale, comme dans l'affaire CHOI-FM, et c'est bien ainsi. Ce n'est pas seulement imminent d'un point de vue technologique, mais je crois que les Canadiens qui consomment l'information ont assez de discernement pour faire leurs propres choix et qu'ils vont punir

I feel much more accountable and oriented to my individual readers and advertisers than I would to any government authority. I am much more interested in pleasing readers or advertisers who criticize me than I would be an officious meddler from a bureaucracy far away who has no interest in my success.

Those are my five answers to your five questions. I am delighted to be here and I look forward to your questions.

Senator Tkachuk: Do you think there is a role for the CRTC?

Mr. Levant: I do not think there is. I think that, like many other institutions that were invented many decades ago, their original raison d'être has gone, but they are self-perpetuating. I think that the Internet has made them irrelevant. Some of their recent actions have proved that they are out of synch with the democratic consumer culture that Canada is lucky enough to have. I think that they have no place.

Senator Tkachuk: Should it be the role of the Competition Bureau or the CRTC to prevent monopolies in markets, or do we need either?

Mr. Levant: I do not believe we need either. I am hard-pressed to find a single example in history of a monopoly that has managed to keep its monopoly without government support in one way or another. In fact, if you look historically at Canada's greatest monopolies, they did not exist naturally. Some government intervention created them in the first place.

I think that it is actually impossible for a media monopoly to form. The divergence in public opinion makes people want to seek another point of view. Frankly, the dominance in Canada of *Maclean's* and *Time* Canada make our magazine, the *Western Standard*, so much more appealing. We appeal to those who want an alternative to the oligopoly of magazines. The answer to strong media or monopoly media is more competition naturally.

Senator Tkachuk: What role, then, should the CBC have as part of Canada's media family?

Mr. Levant: The CBC has products, services and programs that are of quality, and history and tradition enough that they can now stand on their own. I regard the CBC as an example of a competitor to me that receives subsidies. Obviously, they are not a very direct competitor. I am a small magazine publisher; they are a national colossus, but the fact that they sop up slightly less than \$1 billion in government money every year and they sop up other advertising money makes it difficult for natural competition to exist.

les diffuseurs et les éditeurs en mettant fin à leurs abonnements ou en changeant leurs habitudes de visionnement et en retirant leurs publicités.

Je me sens beaucoup plus redevable envers mes lecteurs et mes commanditaires qu'envers une quelconque autorité gouvernementale. J'ai plus à cœur de plaire à mes lecteurs ou à mes commanditaires qui me critiquent, que de plaire à un bureaucrate qui met son nez partout et qui ne s'intéresse pas à mon succès.

Voilà les réponses à vos cinq grandes questions. Je suis ravi d'être ici et il me fera plaisir de répondre à vos questions.

Le sénateur Tkachuk : Le CRTC a-t-il un rôle à jouer, selon vous?

M. Levant : Je ne le crois pas. À l'instar de beaucoup d'autres institutions créées il y a des décennies, le CRTC a perdu sa raison d'être originale, mais il prolonge son existence. Je crois qu'Internet l'a rendu vétuste. Certaines de ses récentes interventions montrent qu'il est déphasé au regard de la culture démocratique que le Canada a la chance d'avoir. Je crois qu'il n'a plus sa place.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce que c'est le Bureau de la concurrence ou le CRTC qui devrait être chargé d'empêcher les monopoles sur les marchés, ou avons-nous besoin de l'un ou de l'autre?

M. Levant : À mon avis, nous n'avons besoin ni de l'un, ni de l'autre. J'aurais beaucoup de difficulté à trouver dans l'histoire un seul exemple de monopole qui a survécu sans aucune aide du gouvernement. En fait, si on regarde les plus grands monopoles qui ont existé dans l'histoire du Canada, on constate qu'ils n'ont pas existé naturellement. Ils ont vu le jour grâce à une certaine intervention du gouvernement.

Je crois, en fait, qu'un monopole des médias est impossible. La divergence dans l'opinion publique fait en sorte que les gens cherchent un autre point de vue. Pour dire vrai, la domination au Canada de *Maclean's* et de *Time* rend notre magazine, le *Western Standard*, beaucoup plus attrayant. Nous attirons ceux qui souhaitent une voie de rechange à celle de l'oligopole des magazines. La solution à une forte présence ou à un monopole des médias consiste à accroître la concurrence naturelle.

Le sénateur Tkachuk : Quel rôle devrait donc jouer CBC/Radio-Canada en tant que membre de la famille des médias du Canada?

M. Levant : CBC/Radio-Canada a des produits, des services et des programmes de qualité, et la société d'État a une histoire et une tradition suffisantes pour pouvoir maintenant être autonome. Voilà l'exemple d'un compétiteur qui reçoit des subventions. Évidemment, ce n'est pas un compétiteur très direct. Je suis l'éditeur d'un petit magazine, tandis qu'il s'agit d'un colosse national. Toutefois, le fait qu'il reçoit un peu moins d'un milliard de dollars du gouvernement chaque année et d'autres sommes d'argent de publicité nuit à la concurrence naturelle.

I think that the CBC could be liberated from the government and put into private hands, perhaps even the hands of its own owners. In a 500-channel universe there is no longer the need for one channel to be pumped up as much as it is. It may have had a place in the past, but I do not believe that it needs the government support. Take the training wheels off.

Senator Tkachuk: We have had quite a bit of discussion here on cross-ownership — newspapers owning TV stations and TV stations owning newspapers. Do you think that is a concern? For example, we have been told that Vancouver newspapers and television stations are basically run by one company.

Mr. Levant: As I said earlier, if you find a monopoly or an oligopoly, look for the government's hand in creating it. It is so obvious that a key reason for that is government keeping out foreign investors and foreign capital. There should be foreign competitors in Canada that would succeed only if they could appeal to Canadian tastes.

I should be allowed to get as much capital as I want from the United States. American TV stations should be able to set up in Vancouver.

Wherever you find a concentration, if you look further you will see that government actually helped to create it.

Personally, as a publisher, I am in favour of cross-ownership. Frankly, as a little start-up, I could use some help from a big company in many ways. Eventually, I would like to partner with larger strategic alliances. I would not want someone in Ottawa telling me that for some theoretical reason I cannot do something that is in the health of my company's success or my readers' interests.

Senator Merchant: I come from Saskatchewan. I know that westerners have their own issues with the CBC. You made some comment about westerners having a more difficult time. We have had some good success stories. I am thinking of CanWest, Rogers and Ralco. Ralco has stations from Vancouver to Toronto, including Ottawa, so we have had some success stories. Perhaps you could elaborate on what you meant with that comment.

Second, I want to explore how you feel about whether there is a bias in the media. You said something about media literacy programs and that you would be a little concerned about the type of person in a classroom who may be shaping the media because of their own political agenda. What about the media people?

I was impressed by something I read about *Slate Magazine*. Apparently, it was asking its online contributors how they intend to vote. The reader is better informed about how to approach what they read.

Could you comment on those two things?

Je crois que la société CBC/Radio-Canada doit être libérée du gouvernement et confiée au secteur privé, peut-être même à ses propriétaires. Dans un univers de 500 canaux, il n'est plus nécessaire de donner autant à un seul canal. C'était peut-être nécessaire par le passé, mais je ne crois pas qu'elle a besoin du soutien du gouvernement. Il faut cesser de la protéger.

Le sénateur Tkachuk : Nous avons beaucoup parlé ici de la propriété réciproque — des journaux qui sont propriétaires de stations de télévision et des stations de télévision qui sont propriétaires de journaux. Croyez-vous que cette situation est préoccupante? Par exemple, on nous a dit que les journaux et les stations de télévision de Vancouver étaient dirigés essentiellement par une seule compagnie.

M. Levant : Comme je l'ai dit plus tôt, s'il existe un monopole ou un oligopole, cherchez la main du gouvernement qui l'a créé. C'est très évident que cette situation est en partie attribuable au fait que le gouvernement interdit les investisseurs et les capitaux étrangers. Il faudrait des concurrents étrangers au Canada, qui réussiraient seulement s'ils pouvaient satisfaire aux goûts des Canadiens.

On devrait me permettre de recevoir autant de capitaux des États-Unis que je le souhaite. Les stations de télévision américaines devraient pouvoir s'établir à Vancouver.

Là où il y a une concentration, si vous regardez de près, vous verrez que le gouvernement a contribué à créer cette situation.

Personnellement, à titre d'éditeur, je suis en faveur de la propriété réciproque. Pour dire vrai, pour démarrer un projet, je pourrais profiter de l'aide d'une grande compagnie de nombreuses façons. J'aimerais bien conclure tôt ou tard de grandes alliances stratégiques. Je ne voudrais pas que quelqu'un d'Ottawa me dise que, pour quelques raisons théoriques, je ne peux pas faire quelque chose qui va contribuer au succès de mon entreprise ou intéresser mes lecteurs.

Le sénateur Merchant : Je suis originaire de la Saskatchewan. Je sais que les Canadiens de l'Ouest ont leurs propres problèmes avec CBC/Radio-Canada. Vous avez dit que c'était plus difficile pour eux. Or, nous avons été témoins de belles réussites. Je pense à CanWest, Rogers et Ralco. Ralco a des stations de Vancouver à Toronto, y compris à Ottawa, et ce sont là de belles réussites. Vous pourriez peut-être vous expliquer davantage.

Deuxièmement, j'aimerais savoir si vous croyez que les médias ont des partis pris. Vous avez parlé des programmes d'études médiatiques et vous avez dit redouter que le professeur puisse façonner l'image des médias de son propre point de vue politique. Que dire des gens des médias?

J'ai lu quelque chose au sujet de *Slate Magazine* qui m'a impressionné. Il semblerait qu'on ait demandé à ses contributeurs en ligne de quelle façon ils allaient voter. Le lecteur sait mieux sous quel éclairage il doit considérer ce qu'il lit.

Pouvez-vous commenter ces deux points que je viens de soulever?

Mr. Levant: As to your first point about western successes, of course there are western successes. I did not mean to imply there were not. The question I was addressing was: Why is there media concentration? I do not think it is unnatural that the media would be concentrated where the markets are; not just where the viewers and readers are concentrated but the advertisers. I am not opposed to that. I am not for regional subsidies of media at all.

What I am pointing to is, besides that natural fertile soil for media to grow in Toronto, Montreal and Ottawa, there is also some political gravy being ladled out, some extra fertilizer for that fertile soil. I am familiar with *Calco* and the other organizations you referred to. *CanWest* is very proudly located in Winnipeg. There are western successes. I hope that we will be one as well.

As to your question about bias in the media, I read with jaw slack that *Slate Magazine* article you referred to. They asked every single employee at *Slate Magazine*, not just the columnists but the interns — just about everyone except for the janitor — to say who they were backing in this election. Out of let us say 40 people in the whole company, maybe five were for Bush, more than 30 were for Kerry, and a couple were for some independents. It was shocking to me. I thought it would have been more balanced.

I worked on Parliament Hill for two leaders of the opposition who were Canadian Alliance and Reform. I got to know a number of the members of the media. I would say that out of the 100 journalists I got to know on a casual basis, perhaps three of them confided to me that they were on the conservative side of the aisle. We know so many of them who are on the liberal side of the aisle. In fact, there is a bit of a revolving door sometimes with our friends in the media taking high posts in Ottawa.

I hope one day to take advantage of that ladder and climb my way to the top. I am joking of course. If there is to be an elected Senate, I will throw my hat in the ring.

Please do not take it from my anecdotal observations. However, I know that in the United States, Gallup frequently surveys the Washington press corps, and it is overwhelmingly Democrat. I think it is safe to say that, in this city, it is overwhelmingly liberal or left.

Journalism schools are the same way. I am proud to report that in our entire reportorial staff, other than my editor who is quite well educated, not a single one of our reporters has gone through journalism school. We hire based on one criterion only. It is: Do you know how to think? We will teach them how to write. We do not want our reporters, especially our young reporters like Cyril Doll who wrote the article I referred to, who is a bright young reporter, to take an ideological course. Too often, these days, that is what journalism school is. I do not need them to be taught that they need to be missionaries or advocates. Although we have a conservative flavour, I am proud that our magazine treats Liberals and New Democrats respectfully. In every issue we have a question and answer session, including ones with Jack

M. Levant : En ce qui a trait aux réussites de l'Ouest, il y a bien sûr des expériences heureuses. Je n'ai pas dit le contraire. La question posée était la suivante : pourquoi y a-t-il une concentration des médias? À mon avis, il est naturel que les médias soient concentrés là où se trouvent les marchés, où sont concentrés non seulement les téléspectateurs et les lecteurs, mais aussi les annonceurs. Je ne suis pas opposé à cela. Je ne suis pas du tout en faveur des subventions régionales des médias.

Ce que je dis, c'est qu'en plus de ce sol fertile naturel qui favorise la croissance des médias à Toronto, à Montréal et à Ottawa, il y a aussi cette sauce politique que l'on sert, un engrais supplémentaire que l'on répand sur ce sol déjà fertile. Je connais bien *Calco* et les autres organisations dont vous avez parlé. *CanWest* s'est fièrement implanté à Winnipeg. Il y a de belles réussites dans l'Ouest. J'espère que nous nous ajouterons à celles-ci.

En ce qui a trait au parti pris des médias, je suis resté bouche bée en lisant l'article du *Slate Magazine* dont vous parlez. On a demandé à chaque employé du *Slate Magazine*, non seulement les chroniqueurs, mais aussi les stagiaires — tout le monde sauf le concierge — de dire quel candidat il appuyait durant l'élection. Disons qu'une quarantaine de personnes travaillent pour l'entreprise et de ce nombre, peut-être cinq étaient en faveur de Bush, plus de 30 appuyaient Kerry et deux autres appuyaient des candidats indépendants. J'étais estomaqué. J'aurais cru qu'il y aurait eu un meilleur équilibre.

J'ai travaillé sur la Colline du Parlement pour deux leaders de l'opposition, soit de l'Alliance canadienne et du Parti réformiste. J'ai connu un certain nombre de représentants des médias. Parmi la centaine de journalistes que j'ai côtoyés, peut-être trois seulement m'ont confié qu'ils étaient du côté conservateur. Nous en connaissons tellement qui sont du côté libéral. En fait, il existe une porte tournante qui permet parfois à nos amis des médias d'accéder à de hautes sphères à Ottawa.

J'espère qu'un jour, je pourrai profiter de cette échelle et parvenir au sommet. Je plaisante évidemment. S'il y a, un jour, un Sénat élu, je vais me lancer dans la course.

Vous n'êtes pas obligés de croire à mes anecdotes. Toutefois, je sais qu'aux États-Unis, la maison Gallup mène de fréquents sondages auprès des représentants de la presse à Washington, qui sont majoritairement démocrates. On peut dire sans se tromper qu'à Ottawa, ils sont majoritairement libéraux ou de gauche.

C'est la même chose pour les écoles de journalisme. Je suis fier de dire que, à l'exception de mon rédacteur en chef qui a fait passablement d'études, pas un seul de nos reporters n'a fréquenté une école de journalisme. Notre critère d'embauche est le suivant : savez-vous penser? Nous leur montrons à écrire. Nous ne voulons pas que nos journalistes, surtout nos jeunes reporters comme Cyril Doll qui a rédigé l'article dont j'ai parlé et qui est brillante, prennent un cours d'idéologie. C'est ce que sont trop souvent les écoles de journalisme d'aujourd'hui. On leur dit qu'ils doivent être des missionnaires ou des défenseurs, et je n'en ai rien à faire. Bien que nous ayons une saveur conservatrice, je suis fier de dire que notre magazine traite les libéraux et les néo-démocrates avec respect. Dans chaque numéro, nous présentons une entrevue, et il

Layton and Anne McLellan. A lot of leading liberals and progressives agree to be interviewed by our magazine because we have a reputation for treating them fairly. I am very proud of that. I do not see that treatment of conservatives in other magazines and newspapers in Canada that are on the liberal side of the spectrum.

Concerning the bias you refer to in *Slate Magazine*, I detect it myself on Parliament Hill. I detect it in the journalism schools. Frankly, I see our little magazine as a bit of a journalism school in rebuttal. We will take young people and teach them how to write. We will hold on to them for as long as we can afford them. Hopefully, however, we will send them out into the journalistic world to help tilt the balance back to what we think is fair reporting.

The Chairman: When you talked about your hiring policies, I was irresistibly reminded of Mr. Henry Luce who, when he founded *Fortune* magazine, said that he had the choice of hiring economists and teaching them how to write or hiring poets and teaching them economics. He discovered that you could not teach economists how to write but you could teach economics to poets. I do not know whether that is pertinent or not, but I always cherished it.

Senator Fairbairn: Your second point jumped out at me immediately, largely because I think you have struck a very important chord in what you are saying. I do a lot of work on literacy in this country and have for a very long time. Our previous witness talked about how young people were watching CNN and all of this. You have added another thing here which I think is very important. You refer to the degree to which people now are choosing to get their information from the Internet because they have their computers in front of them and they can run them.

You raised the question of basic literacy. Many people thought the Internet would cure that. It is a good tool for learning, at a certain point, but if you do not have the basic skills, then you are not going to be able to use it with any great success.

Could you tell us a little bit more about this degree of Internet-versus-the-more-traditional-parts-of-journalism that we are all aware of and have been part of, some of us? Then could you also give me your own thoughts on the literacy issue? We try hard in every province in the country, and nationally, on the literacy issue, but not hard enough. I do not think people believe it, and yet it is true, and I think you have indicated that you know it is true.

Mr. Levant: I have seen reports in some demographics that time spent watching TV is declining, replaced almost perfectly by time spent on the Internet. I imagine that means more time reading words on the Internet, because it is still a largely text-based medium.

y en a eu avec Jack Layton et Anne McLellan. Beaucoup de libéraux et de progressistes en vue acceptent d'être interviewés par notre magazine, parce que nous avons la réputation de les traiter équitablement. J'en suis très fier. Les autres magazines et journaux du Canada qui sont du côté libéral ne réservent pas le même traitement aux conservateurs.

En ce qui a trait au parti pris de *Slate Magazine* dont vous avez parlé, je constate la même chose sur la Colline du Parlement. Je le constate aussi dans les écoles de journalisme. Pour dire vrai, notre petit magazine est un peu une réplique aux écoles de journalisme. Nous embauchons de jeunes personnes et nous leur montrons à écrire. Nous les garderons parmi nous aussi longtemps que nous pourrions nous le permettre. Toutefois, nous espérons les laisser aller dans le monde journalistique pour faire contre-poids et créer ce que nous croyons être du journalisme équitable.

La présidente : Lorsque vous avez parlé de votre politique d'embauche, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à M. Henry Luce qui disait, lorsqu'il a créé le magazine *Fortune*, qu'il avait le choix d'embaucher des économistes à qui il montrerait à écrire ou d'embaucher des poètes à qui il enseignerait l'économie. Il a constaté qu'on ne pouvait apprendre à écrire à des économistes, mais qu'on pouvait enseigner l'économie à des poètes. Je ne sais pas si c'est pertinent ou non, mais j'ai toujours trouvé que c'était bien dit.

Le sénateur Fairbairn : Le deuxième point que vous avez soulevé m'a frappée tout de suite, probablement parce que vous avez touché une corde très sensible. Je travaille beaucoup dans le domaine de l'alphabétisation au Canada et ce, depuis longtemps. Notre témoin précédent a parlé des jeunes gens qui regardaient CNN, et cetera. Vous avez ajouté quelque chose qui est très important, selon moi. Vous avez dit que les gens choisissent maintenant dans quelle mesure ils s'informent à partir d'Internet, parce qu'ils ont un ordinateur devant eux et qu'ils savent comment s'en servir.

Vous avez soulevé la question de l'alphabétisation de base. Plusieurs croyaient qu'Internet allait être le remède. Il s'agit d'un bon outil d'apprentissage, dans une certaine mesure, mais si on n'a pas les connaissances de base, on ne peut l'utiliser avec grand succès.

Pouvez-vous nous parler davantage de ce rapport entre Internet et le journalisme plus traditionnel que nous connaissons tous et dont certains d'entre nous avons fait partie? Pouvez-vous ensuite nous dire ce que vous pensez du problème d'alphabétisation? Nous travaillons beaucoup dans chaque province du pays, et à l'échelle nationale, sur les enjeux de l'alphabétisation, mais pas assez. Les gens ne croient pas vraiment qu'il y a un problème, et pourtant c'est bien vrai, et vous avez montré que vous le savez.

M. Levant : J'ai lu des rapports sur certains groupes démographiques qui montrent que le nombre d'heures passé devant la télévision est en baisse et est remplacé presque parfaitement par le nombre d'heures passé sur Internet. J'imagine qu'on passe donc plus de temps à lire des mots sur Internet, parce qu'il s'agit d'un médium qui repose essentiellement sur des textes.

I am not an expert in literacy. My personal bias would be, that is the jurisdiction of the provinces and school boards. I am not sure if there is a federal role in that.

Senator Fairbairn: Early childhood.

Mr. Levant: That is outside the scope of my comments. As an amateur observer, I would say that basic skills like spelling and grammar have been on the wane sometimes. I do not know if the Internet will help that, but it has provided people with easy access to alternative news reports. *The Drudge Report*, which has some 8 million unique visits per day, is proof that people are still hungry for the written word. The editor, Matt Drudge, essentially links to other stories. He occasionally has his own inside gossip — he broke the Monica Lewinsky story — but generally he has become an editor. He chooses 20 stories from around the world that he thinks are interesting from a different point of view.

Our magazine has a circulation in print of approximately 40,000 hard copies. We now have up to 15,000 unique visits a day to our website, which we hope to grow. We love our print issue and it is the mainstay of our business, but our website, which is totally text driven, now has far more eyeballs going to it over a two-week period than our print.

I do not have smart comments to answer your good questions on literacy, but I can say that the Internet — at least in our company's case — is text driven and there is a lot of reading going on. I am sorry that is not a very good answer to your question on literacy.

Senator Fairbairn: It is a challenge to conventional newspapers — the Internet has become that. Would you also indicate whether you believe, because of its personal connecting and everything else, it is also challenging the electronic media as well, both radio and television?

Mr. Levant: It is, certainly, on the television side. For radio, a lot of people listen to it in their car and you will not get Internet competition to that medium.

On thing I will remark, in closing on this point, is what is called the “blog-o-sphere” or web logs. There are now an estimated two million people in North America that have their own web log, where they publish an Internet diary that they update several times a day. Our own website has a group web log that is updated sometimes 20 times a day. This has turned millions of people across North America, including hundreds of thousands across Canada, into publishers, editors and reporters in their own right. I imagine the net has caused people to tutor themselves to become better writers, spellers and grammarians, I would hope. It has actually turned millions of people into their own media moguls of some sort. When I say that, there are some people — NealeNews in this country, Instapundit and others in the U.S. — who now have personal circulations larger than many daily newspapers. The Pyjama Hadin, as they call them, people who sometimes blog in their pyjamas, can go from being obscure, private people into major forces. I think that is very exciting.

Je ne suis pas un expert en matière d’alphabétisation. Personnellement, je dirais que ce domaine relève des provinces et des conseils scolaires. Je ne suis pas certain que le gouvernement fédéral a un rôle à jouer à cet égard.

Le sénateur Fairbairn : La petite enfance.

M. Levant : Ceci dépasse la portée de mes commentaires. À titre d’observateur amateur, je dirais que les aptitudes de base comme l’épellation et la grammaire ont parfois accusé du recul. Je ne sais pas si Internet contribuera à corriger cette situation, mais il a permis d’accéder facilement à d’autres reportages. *The Drudge Report*, qui est visité environ huit millions de fois par jour, montre bien que les gens ont encore soif d’écriture. Le rédacteur en chef, Matt Drudge, établit essentiellement des liens à d’autres articles. À l’occasion, il écrit ses propres articles — il a révélé l’affaire Monica Lewinsky — mais il est avant tout un rédacteur en chef. Il choisit 20 articles dans le monde entier qui lui paraissent intéressants d’un point de vue différent.

Notre magazine a un tirage d’environ 40 000 copies papier. Notre site Web, que nous espérons développer, reçoit jusqu’à 15 000 visites par jour. Nous aimons beaucoup notre imprimé et c’est notre épine dorsale, mais notre site Web, qui contient uniquement du texte, attire beaucoup plus de lecteurs sur une période de deux semaines que notre imprimé.

Je n’ai pas de réponse savante à faire à vos questions sur la capacité de lire, mais je peux vous dire qu’Internet — c’est du moins le cas de notre entreprise — repose sur le contenu écrit et qu’il se fait beaucoup de lecture. Je suis désolé de ne pas fournir une meilleure réponse à votre question.

Le sénateur Fairbairn : C’est un concurrent aux journaux traditionnels — c’est ce que Internet est devenu. Pourriez-vous aussi indiquer si vous croyez, compte tenu de la connexion individuelle et de tout le reste, qu’Internet fait aussi concurrence aux médias électroniques, à la fois à la radio et à la télévision?

M. Levant : C’est certainement le cas pour la télévision. Pour ce qui est de la radio, beaucoup de gens l’écoutent dans leur voiture et Internet ne peut pas opposer de concurrence à cela.

Avant de conclure sur ce point, j’aimerais souligner l’existence des journaux en ligne. On estime qu’environ deux millions d’individus en Amérique du Nord ont leur propre journal en ligne, dans lequel ils publient leurs réflexions personnelles et qu’ils modifient plusieurs fois par jour. Notre propre site Web a un journal collectif qui est modifié environ 20 fois par jour. Le journal en ligne a transformé des millions de Nord-américains, y compris des centaines de milliers de Canadiens, en éditeurs, en chroniqueurs et en journalistes de plein droit. J’imagine qu’Internet incite les gens à améliorer leur rédaction, leur orthographe et leur grammaire, du moins je l’espère. Il incite en fait des millions de gens à devenir des experts des médias. Quand je dis cela, il y a des gens — NealeNews au Canada, Instapundit et d’autres aux États-Unis — qui ont une diffusion personnelle plus importante que de nombreux quotidiens. Les « journalistes en pantoufles », les gens qui tiennent un journal dans le confort de leur foyer, peuvent passer du statut de parfaits inconnus à celui de gens très influents. Je pense que c’est fantastique.

Senator Munson: What is your circulation?

Mr. Levant: Our total circulation averages just under 40,000. About half of that is paid annual subscribers; 7,000 go to the Air Canada lounges and business class cabins. We move about the same number on newsstands, and then we have some bulk and controlled circulation.

Senator Munson: We had a witness from *The Walrus* magazine talking about tax laws preventing charitable organizations from helping out news magazines. What is your view on that and postal subsidies, and so on? What can make your magazine broader-based for the rest of the country? It is the *Western Standard*, but I just read two articles here and I found the one on salmon interesting, and the one on freedom of the press interesting. We do not know enough about the *Western Standard* in the east.

Mr. Levant: I am pleased to report that although we emerged from the ashes of the old *Alberta Report* magazine and our initial ambitions were largely regional, as our name betrays, fully 22 per cent of our subscribers are now from the greater Toronto area. In fact, less than half of our subscribers are from Alberta. It was a pleasant surprise to us that we had an appeal nationwide, which is delightful.

You ask a good question, and it is one we are beginning to look into now. We have had \$100,000 in donations come to our magazine, even though we are not a charity. I imagine that if we were able to set up a foundation to support those parts of our enterprise that would be appropriate — for example, we have an internship program where we have four students and we would like to expand that to eight students. These are students — some of them are in college, some are just out of college — that work for us for between 3 to 12 months under the tutelage of our editor. When they graduate they either stay on with us or go out into the world. I would love to be able to set up a foundation to teach these kids and, perhaps, to lift them off my corporate payroll.

As the publisher, I have an ability to pay a certain amount for young talent, but perhaps I am not able to meet the market price for what some of these bright young writers would be. I just returned from a vacation with the *National Review*, that has a National Review Institute, which is basically how they succeed as a business enterprise. They raise money. *The Nation*, which is a left-wing magazine, does the same thing. They have these week-long cruises with conferences aboard; and in one week, the *National Review* raised about \$250,000. *The Nation* raised \$500,000 in the same way. Those politically oriented, current-events magazines, especially with a bit of a political flavour — *The Nation* on the left and the *National Review* on the right — succeed through donations in the United States.

I am not fully conversant with their charitable laws, but I think that if we could set up an appropriate charity to do genuinely charitable things as in a student internship — help kids learn journalism, not to become partisan people but the opposite, to give them a practicum to finish their training, not to subsidize our

Le sénateur Munson : Quel est votre tirage?

M. Levant : Notre tirage total moyen est d'un peu moins de 40 000. Environ la moitié va à des abonnés annuels; 7 000 exemplaires sont distribués dans les salles de repos d'Air Canada et en classe affaires. Nous en avons à peu près le même nombre dans les stands à journaux, et nous avons une certaine diffusion gratuite et justifiée.

Le sénateur Munson : Nous avons eu un témoin de la revue *The Walrus* qui a parlé de lois fiscales qui empêchaient les organismes caritatifs d'aider les magazines d'actualité. Quelle est votre opinion à ce sujet et sur les subventions postales, par exemple? Qu'est-ce qui pourrait augmenter la diffusion de votre magazine dans le reste du pays? Il s'agit du *Western Standard*, mais je viens de lire deux articles et j'ai trouvé celui sur le saumon intéressant, de même que celui sur la liberté de presse. Nous ne connaissons pas assez le *Western Standard* dans l'Est.

M. Levant : J'ai le plaisir de signaler que même si le magazine est né des cendres de l'ancien *Alberta Report* et que nos premières ambitions étaient principalement régionales — comme notre nom l'indique — 22 p. 100 de nos abonnés sont maintenant de la région de Toronto. En fait, moins de la moitié de nos abonnés sont Albertains. Nous avons été agréablement surpris de constater que nous soulevions de l'intérêt partout au pays, ce qui est très gratifiant.

Vous avez posé une bonne question, et c'en est une à laquelle nous commençons à réfléchir. Notre magazine a reçu 100 000 \$ en dons, même si nous ne sommes pas un organisme caritatif. J'imagine que si nous pouvions créer une fondation pour appuyer certains secteurs de notre entreprise — par exemple, nous avons un programme de stage auquel participent quatre étudiants et que nous aimerions offrir à huit étudiants. Il s'agit d'étudiants — certains sont à l'université, d'autres viennent d'en sortir — qui travaillent chez nous pendant trois à douze mois sous la direction de notre rédacteur en chef. À la fin de leurs études, ils restent avec nous ou vont travailler ailleurs. J'aimerais beaucoup pouvoir établir une fondation pour enseigner à ces jeunes et, peut-être, pour les retirer de la liste de paye de l'entreprise.

En tant qu'éditeur, j'ai un budget réservé aux jeunes talents, mais je ne suis probablement pas en mesure de payer le prix du marché pour certains de ces jeunes rédacteurs prometteurs. Je rentre de vacances au *National Review*, qui dirige le National Review Institute, qui permet à la revue de prospérer et d'acquérir du financement. *The Nation*, un magazine de gauche, fait la même chose. Ces gens organisent des croisières d'une semaine pendant lesquelles il y a des conférences. En une semaine, le *National Review* a amassé environ 250 000 \$. *The Nation* a recueilli 500 000 \$ de cette manière. Ces magazines d'actualité qui affichent leur orientation politique — *The Nation* à gauche et le *National Review* à droite — réussissent grâce à des dons en provenance des États-Unis.

Je ne connais pas à fond les lois sur les organismes de charité, mais je crois que si nous pouvions créer un tel organisme qui tiendrait des activités caritatives, comme des stages pour étudiants — pour aider des jeunes à s'initier au journalisme, pas au journalisme partisan, au contraire — pour leur donner une

company outright but to bring more kids into our newsroom than we could normally afford to do — that would be something that would help us out.

I want to be careful because I do not want to come across as looking for a government handout. However, if there is someone out there who wants to donate money so that I can hire a kid out of school, and if there is an educational and charitable flavour to that, if I could say to that person and the other \$100,000 worth of gifts our magazine has received, "We will dedicate it to this program that meets this educational curricula," even maybe give these kids credit at a college for serving a term, like a report card, I would be open to that. That would help our company by lifting certain costs off our payroll. It would help the kids by giving them access. Cyril Doll, who wrote that press freedom article, is in his twenties. We have had interns as young as 17. That would be helpful.

Senator Munson: On another subject, you say you do not think there is a role for the CRTC. Reading all the regulatory business with the CRTC and saying there must be certain things — for example, Al-Jazeera cannot do live television and cannot come here, and so on — but you say eliminate the CRTC. Is it just people coming in here and building radio and television stations and newspapers without any regulation of any sort, just a free-for-all with foreign ownership, American stations, as you said, in Vancouver? I need a bit more of your thinking on that.

Mr. Levant: That sounds exciting to me. Talk about a true marketplace of ideas — not just one or two.

Senator Munson: You might not have a country.

Mr. Levant: How would they succeed? If a Mexican company were to set up a television station here they could succeed or fail in a number of ways. They might succeed if they were to appeal to a niche market of Spanish-speaking Canadians or Mexican Canadians. They might, if they were to pursue a local market, have to out-local the locals. They would have to do a very good job of reporting local news or they would fail. If they were to use their own money, who would care? What a buffet of choices that would offer us rather than just the same, staid alternatives.

I find it highly exciting to go to New York or London and see the massive choices of newspapers on the whole ideological spectrum and in dozens of languages. That is healthy. If someone from a foreign country wants to risk their own money to please me, a reader, I am delighted. Speaking as a publisher now, if someone from abroad were to invest in the *Western Standard* I would be equally delighted because I would have more than just the Canadian capital market to choose from. I believe there would have to be some basic rules for things such as defamation, fraud, et cetera, but we already have a common-law structure to deal with that. Who will liberate the media? Believe it or not, it will people like Howard Stern, who leap over the FCC and the CRTC, and can beam directly to people.

expérience pratique en fin de formation; il ne s'agirait pas de subventionner notre entreprise, mais d'amener plus de jeunes dans notre salle de nouvelles que nous ne le pourrions normalement — cela nous serait utile.

Je suis prudent, car je ne voudrais pas donner l'impression de quémander à l'État. Toutefois, si quelqu'un souhaitait donner de l'argent pour que je puisse embaucher un finissant, et que ce don comportait un volet éducatif et caritatif, si je pouvais dire à ce donateur et aux donateurs des 100 000 \$ que notre magazine a reçus que nous allons consacrer leurs dons à telle activité qui répond aux objectifs de tel programme d'études, qui pourrait même donner droit à des unités pour les étudiants qui passeraient un semestre avec nous, je serais favorable. Cela aiderait notre entreprise à alléger sa liste de paye, et cela aiderait les jeunes en leur donnant un accès. Cyril Doll, qui a rédigé cet article sur la liberté de presse, est dans la vingtaine. Nous avons eu des stagiaires qui n'avaient que 17 ans. Ce serait utile.

Le sénateur Munson : Par ailleurs, vous dites que vous ne voyez aucun rôle pour le CRTC. Quand on pense à toutes les activités de réglementation du CRTC et aux choses qui sont nécessaires — Al-Jazeera ne peut pas diffuser en direct et ne peut pas venir ici, par exemple — pourtant, vous dites qu'il faut éliminer le CRTC. Voulons-nous que les gens viennent au pays et ouvrent des stations de radio et de télévision, et des journaux, sans réglementation, qu'il y ait une jungle de propriétaires étrangers, de stations américaines, comme vous l'avez dit, à Vancouver? J'aimerais que vous m'en disiez davantage sur ce point.

M. Levant : Ça me semble très invitant. Il y aurait une véritable pluralité de idées, pas seulement une ou deux.

Le sénateur Munson : Nous n'aurions peut-être pas de pays.

M. Levant : Comment réussiraient-ils? Si une entreprise mexicaine ouvrait une station de télévision, son échec ou son succès dépendrait de nombreux facteurs. Elle pourrait réussir en s'adressant à une clientèle de Canadiens hispanophones ou d'origine mexicaine. Elle pourrait, si elle ciblait un marché local, élargir les horizons de ses auditeurs. Elle devrait faire de l'excellent travail du côté de l'actualité locale, sinon elle échouerait. Si elle dépensait son propre argent, quel mal y aurait-il? Quel éventail d'idées nous serait alors offert, plutôt que toujours les mêmes choix!

J'adore aller à New York ou à Londres et y voir l'imposant choix de journaux qui défendent un vaste éventail d'idéologies dans des douzaines de langues. C'est sain. Si un étranger veut investir son propre argent pour me plaire, à moi le lecteur, j'en suis ravi. À titre d'éditeur, si un étranger voulait investir dans le *Western Standard*, je serais aussi ravi, car j'aurais accès à d'autres marchés des capitaux que le marché canadien. Je crois qu'il devrait y avoir certaines règles fondamentales sur la diffamation, la fraude et le reste, mais nous avons déjà un régime de common law pour cela. Qui libérera les médias? Croyez-le ou non, ce seront des individus comme Howard Stern, qui passe par-dessus la Commission fédérale des communications et le CRTC, et qui rejoint directement les gens.

We have a little radio program that our magazine does once a week. We spoke with executives from Sirius Satellite Radio, the satellite company out of New York. They are talking about 10 different channels just for Canadian talk radio — on the left and on the right. Perhaps it is four but it is more than only one station. It will be a number, spanning the whole spectrum. If some Americans want to put money into paying for Canadian talk shows on satellites, why should the CRTC have anything to say about that? Why should we care if foreigners want to spend their money giving us information. Either it connects with Canadians and the company profits or it does not profit and goes away. Would it not be wonderful to have such a choice rather than a few tired dailies and a handful of television stations?

The only people who profit from keeping out competitors are the incumbents. It is the same in the media business as it is in politics. The more rules you have, the more you actually protect the existing players. I know why my friends in the established television and radio stations and in newspaper love it as it is: because it keeps out competitors. I am an upstart so I do not mind the idea of competition. In fact, I would like to bring down the rules that subsidize my long-time competitors and give them some of the advantages that they have.

Senator Trenholme Counsell: It is interesting to meet you, Mr. Levant. I have two questions. First, I, along with Senator Fairbairn, do a great deal in the area of literacy. You have taken me to a new level of thinking when you say how important it is to read the printed word on the Internet. Perhaps we should adjust our thinking on that in our messages. Is the interest in the Internet much less focused on the written than on the ideas and information presented? Do they have to put up with the written word because that is the way it is presented — not in pictures or symbols. Whether the interest is in the written word, there is certainly an interest in the ideas and information. I appreciate the fact that we should talk more about the reading skills required for the Internet.

I would like you to discuss again this statement: “The market will serve as a much more fair and rapid regulator than any bureaucrat — what is not acceptable by the community will be abandoned by advertisers and readers — viewers.”

As a Canadian, I have taken hope from the fact that, to some extent, our media — I think you know which media I am talking about — have talked about the quality and values in Canadian identity. If we do not guard that carefully, those qualities, values and that emphasis on Canadian identity will not exist in the way that I hope it will always exist for generations to come — certainly for my children and grandchildren. I wonder if that hope for the marketplace and our great Canadian hope for the future is shared by you.

Mr. Levant: It is obvious that the Internet is not just about words because there are photos and videos as well. Some of the beheading videos that al-Qaeda broadcast have been among the most frequently downloaded items on the Internet. Frankly, the

Notre magazine fait cette petite émission de radio hebdomadaire. Nous avons discuté avec des cadres de Sirius Satellite Radio, l'entreprise satellitaire de New York. Ils parlent d'une dizaine de stations de radio canadiennes d'infovariétés — de la droite et de la gauche. C'était peut-être quatre, mais c'était certainement plus qu'une. Il y en a un certain nombre, d'un bout à l'autre du spectre. Si des Américains sont prêts à payer pour recevoir des émissions canadiennes d'infovariétés par satellite, pourquoi le CRTC interviendrait-il? Qu'y a-t-il de mal à ce que des étrangers paient pour nous informer? Ou bien ces entreprises rejoignent les Canadiens et réalisent des profits, ou bien elles n'en réalisent pas et disparaissent. Ne serait-il pas merveilleux d'avoir un tel choix plutôt que quelques quotidiens essoufflés et une poignée de stations de télévision?

Les seuls à profiter de l'absence de concurrence sont les diffuseurs actuels. Le monde des médias fonctionne comme celui de la politique. Plus il y a de règles, plus elles protègent les gens en place. Je sais pourquoi mes amis des stations de radio et de télévision, et des journaux bien établis aiment la situation actuelle : elle écarte la concurrence. Je suis nouveau; je ne crains pas la concurrence. En fait, j'aimerais éliminer les règles en vertu desquelles mes concurrents sont subventionnés et avantagés comme ils le sont.

Le sénateur Trenholm Counsell : Votre témoignage est intéressant, monsieur Levant. J'ai deux questions. Premièrement, le sénateur Fairbairn et moi travaillons beaucoup dans le domaine de l'alphabétisation. Vous avez porté ma réflexion à un autre niveau quand vous avez parlé de l'importance de lire des textes dans Internet. Nous devrions peut-être en tenir compte dans nos messages. L'intérêt pour Internet est-il moins centré sur le texte que sur les idées et l'information présentées? Le texte est-il toléré parce que c'est ainsi qu'on présente l'information, plutôt qu'avec des images et des symboles? Que l'écrit suscite ou non de l'intérêt, les idées et l'information en suscitent certainement. Je reconnais que nous devrions parler davantage de la capacité de lire qu'Internet exige.

J'aimerais que vous commentiez de nouveau cet énoncé : « Le marché serait un organe de réglementation beaucoup plus équitable et rapide que n'importe quel bureaucrate : ce qui n'est pas accepté par la communauté serait abandonné par les annonceurs et les lecteurs ou spectateurs. »

En tant que Canadienne, j'ai ressenti de l'espoir du fait que, dans une certaine mesure, notre réseau — vous savez de quel réseau je parle — évoque les qualités et les valeurs associées à l'identité canadienne. Si nous ne les protégeons pas jalousement, ces qualités, ces valeurs et l'identité canadienne n'existeront plus de la manière dont j'espère qu'elles existeront pour les générations futures — du moins pour mes enfants et mes petits-enfants. Je me demande si vous partagez cet espoir envers le marché ainsi que notre grand espoir canadien pour l'avenir.

M. Levant : Il est bien évident qu'Internet contient plus que du texte : il contient aussi des photos et des vidéos. Certaines vidéos de scènes de décapitation diffusées par al-Qaïda figurent parmi les fichiers les plus téléchargés. En fait, les photos de Janet Jackson

Janet Jackson photos from the Super Bowl last year were the number one searched-for Internet item during that week. Increasingly, you will see such things as audio blogs — web blogs with audio. It will become multi-media but there will always be text because that is how the user inputs his or her search items, for example. The medium will evolve but there is a literacy component.

Concerning the market of values I will say a few things. First, there is a tendency, even if it is unwitting, to control when one tries to help or to encourage. Politicians, bureaucrats and even business executives naturally succumb to that.

I have my vision about what should be in the *Western Standard* and what our readers should read. What did we do? We took a massive reader survey to which a great number of our people responded. Some of the columnists that I thought they should read and like they did not read and like. Others that I was more skeptical about were very popular. I could try to impose my will on our readers or, as we have done, we have evolved. If we want people to keep reading our magazine, then we will have to give them what they want. We can show leadership by presenting new voices to them and trying them out but it would be a short-lived private sector medium that would continue to serve up a material that would talk only to itself. That is one of the disciplines provided by the market that does not necessarily exist for our public sector competitor like the CBC. If they were to broadcast something that no one else wanted to watch, then they would not be disciplined. However, I am disciplined.

The real answer to the values of which you speak is that, with great respect, senator, different Canadians hold different values. Ottawa is different from Newfoundland, from Calgary and from Quebec. You cannot, from the top down, say that we will emphasize and subsidize these official values and in some ways either ignore or suppress those competing values. I am not saying that you are necessarily calling for that but any policy that would say, "these are the official values," will be squashed by the public who will find elsewhere the content it demands. The CBC is proof of that. The official voice of Canada is actually not an expression of the values held by many millions of Canadians. I would imagine that if the Fox News Channel were on basic cable, it would immediately outstrip CBC Newsworld in terms of viewership. You cannot impose values upon people.

If you want to teach values, teach them in schools. I am in favour of teaching true Canadian values, and know what they are in my mind: tradition, work ethic, honesty, et cetera. Perhaps, I have more traditional values. If you want to inculcate values, do it in the schools and in the homes and by example, but do not try to do it through a government media policy.

au Super Bowl de l'an dernier ont été les articles les plus recherchés pendant cette semaine-là. De plus en plus, il y aura des journaux audio — des journaux Web avec une bande sonore. La place du multimédia augmentera, mais le texte demeurera, parce que c'est le moyen pour l'utilisateur d'inscrire ses termes de recherche, par exemple. Le média évoluera, mais la capacité de lire sera nécessaire.

J'ai quelques remarques à propos des valeurs. Premièrement, il existe une propension, même si elle est inconsciente, à exercer un contrôle quand on apporte de l'aide ou un encouragement. Les politiciens, les bureaucrates et même les gens d'affaires n'y échappent pas.

J'ai ma propre idée sur ce qui devrait paraître dans le *Western Standard* et ce que nos lecteurs devraient y lire. Qu'avons-nous fait? Nous avons fait un grand sondage auquel beaucoup de nos lecteurs ont répondu. Ils n'aimaient pas et ne lisaient pas certains chroniqueurs que j'avais cru qu'ils aimeraient et liraient. D'autres, au sujet desquels j'avais des doutes, étaient très populaires. Je pourrais essayer d'imposer ma volonté aux lecteurs ou m'adapter, comme nous l'avons fait. Si nous voulons que les gens continuent de lire notre magazine, nous devons leur donner ce qu'ils demandent. Nous pouvons faire preuve de leadership en leur présentant de nouvelles voix, mais le sort d'un magazine du secteur privé serait vite scellé s'il s'entêtait à ne publier que ce qui lui plaît. C'est l'une des règles du marché qui ne s'applique pas nécessairement à nos concurrents du secteur public, comme la CBC. Si les dirigeants de cette chaîne diffusaient une émission que personne d'autre ne voulait regarder, il n'y aurait pas de conséquence. Néanmoins, il y en aurait pour moi.

Avec tout le respect que je vous dois, madame, la réponse à votre question sur les valeurs, c'est que différents Canadiens professent différentes valeurs. Ottawa n'est pas Terre-Neuve, ni Calgary ni Québec. Nous ne pouvons pas dire que nous allons promouvoir et subventionner des valeurs officielles et, d'une façon ou d'une autre, omettre ou escamoter les valeurs concurrentes. Je ne dis pas que c'est ce que vous demandez, mais toute politique qui présenterait certaines valeurs comme officielles serait foulée au pied par le public, qui chercherait ailleurs le contenu qu'il exige. La CBC en est la preuve. La voix officielle du Canada n'exprime pas les valeurs que défendent des millions de Canadiens. J'imagine que si la chaîne Fox News était offerte avec l'abonnement de base au câble, elle supplanterait immédiatement CBC Newsworld. On ne peut pas imposer des valeurs aux gens.

Si vous voulez inculquer des valeurs, faites-le à l'école. Je suis favorable à la promotion de valeurs véritablement canadiennes et je sais ce qu'elles représentent : les traditions, l'éthique du travail, l'honnêteté, et ainsi de suite. Mes valeurs sont peut-être traditionnelles. Si vous voulez inculquer des valeurs, faites-le à l'école et dans les foyers, et prêchez par l'exemple, mais n'essayez pas de le faire par le truchement d'une politique gouvernementale sur les médias.

Senator Trenholme Counsell: My point about values goes to the Canadian Constitution and, more especially in this context, to the Charter of Rights and Freedoms, which are two fundamental documents. I always applaud when those documents come into the discussions on the media.

Mr. Levant: I believe that my magazine and many other Canadian media support the fundamental freedoms of freedom of expression. That is the answer — a competition of ideas.

Senator Eyton: You touched on Sirius Satellite and the effect of foreign involvement in one of the three applications that is currently being considered by the CRTC. As a matter of record, I want to point out that 80 per cent of the Canadian version of that service will be owned by Canadians and 20 per cent by foreign investment. They were able to arrange a partnership that will provide the service. Originally it was 10 Canadian channels and I believe that increased during the course of the proceedings. To my mind, all of that was good.

My other comment is that as we heard from Senator Munson, we had an appearance last week by Mr. Ken Alexander who has launched a new magazine in Toronto called *The Walrus*. Today we are hearing from you who have launched a new magazine in Calgary called the *Western Standard*. I want to compliment you because Mr. Alexander, first, did not provide us with copies of an edition and did not have subscription forms. Showing the greater heart of the westerners, you arrived today with a magazine for each of us; and I will read it.

I am a marketplace guy and I generally favour market responses and answers to the way in which we live. However, I am nervous — and I understand you are making the point and you would concede something from it — about a world in which Canada, given its proximity to the U.S. and the spread-out nature of her population in a thin line across the southern border, has no regulation and no restriction. Simply put, I get nervous about letting everyone go at it, particularly when we are next to a large foreign population base.

I have a couple of examples. You have talked about the CBC before and there has been some knocking of it. However, I, for one, believe that CBC Radio One is one of the finest services on the air. I think it is superior to any radio service in the U.S. The only one I can think of that would be comparable, or perhaps better, is the BBC World Service; and it, too, is massively subsidized one way or the other.

In your world of no regulation or subsidy, what would happen to that? I think it is a value that is important to us. I thought of, for example, the music industry in Canada, which has prospered mightily. That has to do with writing, production and performing. Canada is disproportionately represented internationally by many talented people whose roots are in Canada. Many of them are now international stars and have tremendous recognition. None of that would have happened except for regulation and subsidy that allowed them to get started, after which their careers soared. Some of that Canadian talent is now in London, New York and Las Vegas but the artists

Le sénateur Trenholme Counsell : Les valeurs dont je parle sont celles qui découlent de la constitution canadienne et, surtout dans ce contexte, de la Charte des droits et libertés, qui sont deux instruments fondamentaux. J'applaudis toujours quand ils font l'objet de discussions dans les médias.

M. Levant : Je crois que ma revue et de nombreux autres diffuseurs canadiens appuient les valeurs fondamentales associées à la liberté d'expression. C'est la réponse : la pluralité des idées.

Le sénateur Eyton : Vous avez parlé de Sirius Satellite et de l'effet de la participation étrangère à l'une des trois demandes que le CRTC examine actuellement. Pour le compte rendu, j'aimerais préciser que 80 p. 100 de la version canadienne de ce service appartiendra à des Canadiens, et 20 p. 100 à des investisseurs étrangers. Un partenariat a pu être mis sur pied pour offrir le service. À l'origine, il s'agissait de dix chaînes canadiennes et, pendant le processus, ce nombre a augmenté. À mon avis, tout cela est bon.

Par ailleurs, comme l'a dit le sénateur Munson, la semaine dernière, nous avons entendu le témoignage de M. Ken Alexander, qui a lancé un magazine à Toronto intitulé *The Walrus*. Aujourd'hui, c'est votre tour, vous qui avez lancé le *Western Standard* à Calgary. Je veux vous féliciter parce que, premièrement, M. Alexander ne nous a pas remis d'exemplaire de son magazine, ni de formulaire d'abonnement. Témoignant du grand cœur des gens de l'Ouest, vous vous êtes présenté avec un exemplaire pour chacun de nous, et je vais le lire.

Je suis partisan du marché et, en général, je préfère que le marché s'adapte à notre manière de vivre. Toutefois, je me sens nerveux — et je comprends que c'est l'argument que vous défendez et que vous êtes disposé à faire des concessions — à la perspective d'un monde dans lequel le Canada, compte tenu de sa proximité avec les États-Unis et de l'étalement de sa population le long d'une étroite bande le long de la frontière, n'aurait aucun règlement et aucune restriction. Autrement dit, je suis nerveux à l'idée de laisser tout le monde faire selon son gré, surtout que nos voisins sont très nombreux.

J'ai deux exemples à donner. Vous avez parlé en termes négatifs de la CBC tout à l'heure. Pourtant, j'estime que la première chaîne de la CBC est l'une des meilleures sur les ondes. Je la crois supérieure à n'importe quelle station de radio américaine. La seule chaîne que j'estime comparable, voire meilleure, est la BBC World Service, qui, elle aussi, est fortement subventionnée d'une manière ou d'une autre.

Dans votre monde exempt de réglementation et de subventions, qu'arriverait-il à ces chaînes? Je crois qu'il s'agit d'une valeur à laquelle nous tenons. Je pensais, à titre d'exemple, à l'industrie de la musique au Canada, qui a connu un essor considérable. Il s'agit d'écriture, de production et des arts de la scène. Le Canada est surreprésenté sur la scène internationale par de talentueux artistes d'origine canadienne. Beaucoup d'entre eux sont des vedettes internationales de grand renom. Rien de cela n'existerait si ce n'était des règlements et des subventions qui leur ont permis de se lancer, puis de connaître le succès. Certains de ces talents canadiens sont maintenant à Londres, à New York et à

remember that they come from Canada, and many of them still perform here. I wonder at that, which I think all Canadians would see as a positive thing.

On the "concern" side, I look at Clear Net that is format radio with no local content whatsoever. It is a service that reaches out to possibly 3,000 stations in the U.S. It has not come into Canada and I hope it never will. Those are only three examples but in your world of no regulation, no subsidy, no restriction and let the market decide, I do not think it would do a good job and could not give me satisfactory responses to the three elements I mentioned. Can you comment on that?

Mr. Levant: I think if there were a *USA Today* newspaper box next to an *Ottawa Citizen* newspaper box on the street, I do not think *USA Today* would make money. Occasionally, when a big US story would break, people would buy it. If Gannett Company were to use their own money and put in boxes, I would not have objections. However, I do not think they can transplant their ideas without appealing to our market.

On the other hand, I noticed in your own online report that CNN.com and MSNBC.com are the two most popular websites in Canada, so there is a Canadian interest in the world abroad. I imagine that most senators go to the *New York Times* website from time to time. We should have the options to make those personal choices. The Internet shows that when we are given those choices, each of us makes his or her own choice.

Senator, you think that CBC Radio One is the best radio on air. That may be true, just as it may be true that opera and symphony are better than Brittany Spears and Christina Aguilera. Does that mean the government should come in and subsidize opera and symphony that probably appeal to a wealthier demographic than to any other area. I do not think so.

Subsidy does not have to come from the government. The renaissance with its explosion of art was subsidized by wealthy patrons and benefactors. If we were moving toward a more free-market approach to the world then, speaking as an ideologue, I think we would reach such a point, were the government to recede from the arts and media, that private investors would try to make a go of it by investing in Canadian talent or, alternatively, wealthy benefactors would begin to give it back. We have seen that happen in Canada. Some of our greatest media moguls, the CanWest family for example, have given a great deal of money back. After earning it, they have subsidized the arts. I do not think we need the government to subsidize entertainers, although it is great to have a Shania Twain and an Avril Lavigne success story. Would they have been ignored had it not been for a private talent agent or a private benefactor? I am biased towards the private and philanthropic, and I am always sceptical about the government trying to pick the taste that is better.

Senator Eyton: They provided an atmosphere and an environment; and the talent came forward. That is all they provided.

Las Vegas, mais ils se souviennent de leurs racines canadiennes et nombre d'entre eux se produisent ici. Je m'en réjouis et je pense que tous les Canadiens y voient quelque chose de positif.

Pour ce qui est des cas préoccupants, je pense à Clear Net, qui est une radio générique sans contenu local. C'est un service qui rejoint quelque 3 000 stations aux États-Unis. Il n'est pas offert au Canada et j'espère qu'il ne le sera jamais. Ce sont là trois exemples, mais dans votre monde exempt de réglementation, de subventions et de restrictions où c'est le marché qui décide, je ne crois pas que les résultats seraient satisfaisants et que j'obtiendrais des réponses acceptables aux trois points que j'ai soulevés. Pouvez-vous me donner votre avis?

M. Levant : S'il y avait une distributrice à journaux du *USA Today* à côté de celle du *Ottawa Citizen*, sur le trottoir, je ne crois pas que le *USA Today* vendrait beaucoup d'exemplaires. À l'occasion, quand une nouvelle américaine ferait la une, les gens l'achèteraient. Si la Gannett Company investissait son propre argent pour installer des distributrices, je n'aurais pas d'objection. Mais je ne pense pas qu'elle puisse transplanter ses idées ici sans essayer de plaire à notre marché.

D'un autre côté, je constate dans votre rapport publié dans le Web que CNN.com et MSNBC.com sont les deux sites Web les plus populaires au Canada. Les Canadiens sont donc intéressés par ce qui se passe à l'étranger. J'imagine que la plupart des sénateurs visitent le site Web du *New York Times* à l'occasion. Nous devrions pouvoir faire ces choix personnels. Internet démontre que quand nous en avons la possibilité, nous faisons nos propres choix.

Sénateur, vous croyez que la première chaîne de la CBC est la meilleure en ondes. C'est peut-être vrai, tout comme il est vrai que l'opéra et la musique symphonique sont meilleurs que la musique de Britney Spears et de Christina Aguilera. Cela veut-il dire que le gouvernement devrait subventionner l'opéra et la musique symphonique, qui plaisent probablement davantage aux nantis qu'à toute autre couche de la société? Je le ne crois pas.

Les subventions ne doivent pas nécessairement venir de l'État. Pendant la Renaissance, l'essor des arts a été subventionné par de riches mécènes. Si nous nous orientons vers un marché plus libre, sur le plan idéologique, nous devrions atteindre un point où l'État se retirerait des arts et des médias, où les investisseurs privés investiraient dans les talents canadiens, ou bien de riches mécènes feraient leur part. Cela s'est déjà produit au Canada. Certains de nos grands réseaux, la famille CanWest, par exemple, ont fait d'importantes contributions financières. Après avoir réalisés des profits, ils ont subventionné les arts. Je ne pense pas que nous ayons besoin de l'État pour subventionner les artistes, même s'il est réjouissant de constater le succès de Shania Twain et d'Avril Lavigne. Seraient-elles restées dans l'ombre sans l'intervention d'un agent privé ou d'un mécène? J'ai une préférence pour le secteur privé et la philanthropie, et je suis toujours sceptique devant l'État qui tente de choisir le goût du jour.

Le sénateur Eyton : Ils établissaient un climat et un environnement, et les talents se manifestaient. C'est tout.

Mr. Levant: Hollywood and New York provide the same. They are even greater hothouses of artistic talent and not because of government subsidies but because of a critical mass and entrepreneurial atmosphere. I may be wrong but I appreciate your comments.

The Chairman: Would I be safe to assume that your magazine is not making money yet?

Mr. Levant: That is correct. We have had a successful launch and we are 100 per cent ahead of plan on ad sales, I am delighted to report. You can see some of the advertising in the issue before you. We expect to be in the black by December, 2005 if things go well. We are an independent company with 19 investors and we owner/managers are working hard.

The Chairman: I have not read every issue but I have read some. In fact, I have scanned through this issue that you brought today. I am happy to hear that you are ahead of plan on ad sales, although they are still very thin. What is the ratio of paid advertising?

Mr. Levant: Our ratio changes. This is only our 18th issue and we are fluctuating because we do not have many repeat sales. We would like to be at about 30 per cent to 40 per cent. We recently increased our rate card by 50 per cent, which the market has accepted. In our next issue, you will see some big national advertisers for the first time. We are beginning to move beyond the little mom-and-pop advertisers — basically friends and family — to the level of national advertisers attracted by our editorial quality and our strong demographics, including the fact that we are on board Air Canada planes, which has given us an exciting demographic for advertisers. It is an exciting but tough business out there.

The Chairman: Air Canada carries the magazine in bulk. Do you pay a bit or do they pay a bit?

Mr. Levant: We have an arrangement such that under the audit bureau it will be paid circulation.

The Chairman: What proportion of your circulation would be free, controlled circulation?

Mr. Levant: It fluctuates. We did a special election issue and sent out 70,000 for free as controlled circulation to certain markets, followed by a sales pitch. Generally, our controlled circulation is 10 per cent or less.

The Chairman: Could you please tell me how many journalists, writers and editors you have on staff, and what your basic range of freelancers would be?

Mr. Levant: We have four reporters in our Calgary office and four more reporters across the country. We have a number of freelancers who contribute from time to time. We also have columnists, some of whom are picked up from the syndicate, and Mr. Mark Steyn anchors our back page with original work. I want to take this opportunity to praise our editor; we are proud of

M. Levant : Hollywood et New York jouent le même rôle. Ce sont des incubateurs de talents artistiques encore plus importants, pas en raison des subventions de l'État, mais plutôt de la masse critique et du climat d'affaires. J'ai peut-être tort, mais je comprends votre argument.

La présidente : Puis-je supposer que votre magazine n'est pas encore rentable?

M. Levant : Vous avez raison. Le lancement a été couronné de succès, et je suis heureux de signaler que nous sommes bien en avance sur notre plan de vente de publicité. Vous pouvez voir certaines de ces publicités dans le numéro que vous avez en main. Si tout va bien, nous espérons réaliser des profits d'ici décembre 2005. Notre entreprise est indépendante; elle compte 19 investisseurs et nous, les propriétaires et gestionnaires, travaillons d'arrache-pied.

La présidente : Je n'ai pas lu tous les numéros, mais j'en ai lu quelques-uns. De fait, j'ai feuilleté le numéro que vous nous avez apporté. Je suis heureuse d'entendre que vos ventes de publicité dépassent vos objectifs actuels, bien qu'elles soient encore très modestes. Quel est le ratio de publicité payée?

M. Levant : Il fluctue. Ce numéro est notre dix-huitième, et le ratio fluctue car nous n'avons pas beaucoup de ventes récurrentes. Nous aimerions qu'il se situe entre 30 et 40 p. 100. Nous avons récemment augmenté nos tarifs de 50 p. 100, et le marché l'a toléré. Dans notre prochain numéro, il y aura pour la première fois des annonceurs d'envergure nationale. Nous commençons à recruter des annonceurs ailleurs que dans notre famille et parmi nos amis, et à nous adresser à des annonceurs nationaux qui sont attirés par la qualité de nos articles et les caractéristiques démographiques de notre lectorat, y compris par le fait que notre magazine se trouve à bord des appareils d'Air Canada, ce qui leur donne un rayonnement intéressant. C'est un domaine très stimulant, mais difficile.

La présidente : Air Canada distribue le magazine gratuitement. Qui paie? Vous ou eux?

M. Levant : Nous avons un accord selon lequel il s'agit d'une diffusion payée aux fins de la vérification.

La présidente : Quelle elle la proportion de votre diffusion qui est gratuite, justifiée?

M. Levant : Ça fluctue. Nous avons produit un numéro spécial et nous avons distribué gratuitement 70 000 exemplaires, à titre de diffusion justifiée, sur certains marchés, puis nous avons fait de la publicité. En général, notre diffusion justifiée est de 10 p. 100 ou moins.

La présidente : Pouvez-vous me dire combien de journalistes, de rédacteurs et de chroniqueurs vous employez, et combien de pigistes travaillent pour vous?

M. Levant : Nous avons quatre journalistes à notre bureau de Calgary, et quatre autres au pays. Nous avons des pigistes qui publient des articles à l'occasion. Nous avons aussi des chroniqueurs, dont certains appartiennent à des agences de presse, et notre dernière page est de la plume de M. Mark Steyn. Je veux profiter de cette occasion pour louer notre

him. Mr. Kevin Libin is our sole editor and carries the whole magazine on his shoulders. He came to us from *Canadian Business*, where he was the senior writer, when he moved back to Calgary. I would like to sing his praises because he is a large reason for our success.

The Chairman: If one person can do all that, I bow in homage.

Mr. Levant: He is truly amazing.

The Chairman: Thank you for an extremely interesting session. We are grateful to you for joining us.

The committee adjourned.

OTTAWA, Wednesday, November 24, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 6:17 p.m. to examine the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening and welcome to the committee. This evening the committee will continue its examination of the appropriate role of public policy in helping to ensure that the Canadian news media remain healthy, independent and diverse in light of the tremendous changes that have occurred in recent years — notably globalization, technological change, convergence and increased concentration of ownership.

We will hear testimony from representatives of the Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada, CEP, one of Canada's largest unions, which is active in a range of sectors across the country, most notably in the news media. We are pleased to welcome Mr. Peter Murdoch, Mr. Joe Matyas, and Mr. John Spears. Please proceed.

Mr. Peter Murdoch, Vice-President, Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada: Honourable senators, thank you for conducting this committee and allowing us to chat with you. The Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada is Canada's largest media union. We have 20,000 members in the media sector; in all of the private broadcasters in Canada, at most of the newspapers and in film and television production.

We are a widespread media organization representing Canada's best and brightest journalists in every area.

rédacteur en chef; nous sommes fiers de lui. M. Kevin Libin est notre seul rédacteur et il porte le magazine sur ses épaules. Il était auparavant au *Canadian Business*, où il occupait le poste de rédacteur principal quand il est revenu habiter à Calgary. Je veux souligner ses qualités, car notre succès dépend en grande partie de lui.

La présidente : Si un seul individu peut réaliser tout cela, je lui lève mon chapeau.

M. Levant : C'est un homme étonnant.

La présidente : Merci pour cette très intéressante séance. Nous vous sommes reconnaissants d'être venu.

La séance est levée.

OTTAWA, le mercredi 24 novembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 18 h 17 pour examiner l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergents au sein de ces industries; le rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries.

Le sénateur Joan Fraser (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonsoir et bienvenue au comité. Ce soir, le comité continuera à examiner le rôle approprié de la politique du gouvernement pour aider à s'assurer que les médias d'information canadiens restent prospères, indépendants et variés dans le contexte des changements considérables qui se sont produits ces dernières années — notamment la mondialisation, les changements technologiques, la convergence et l'augmentation de la concentration de la propriété.

Nous entendrons les témoignages des délégués du Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier (SCEP), l'un des plus grands syndicats canadiens actif dans divers secteurs à travers le pays, particulièrement dans les médias d'information. Nous sommes heureux d'accueillir M. Peter Murdoch, M. Joe Matyas et M. John Spears. Vous avez la parole.

M. Peter Murdoch, vice-président, Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier : Honorables sénateurs, merci de conduire les travaux du comité et de nous inviter à bavarder avec vous. Le Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier est le plus grand syndicat des médias au Canada. Nous avons 20 000 membres oeuvrant dans le secteur des médias; dans toutes les stations de radiodiffusion privées au Canada, dans plupart des journaux et dans le secteur de la production cinématographique et télévisuelle.

Notre organisation est très large et représente les meilleurs et les plus brillants journalistes canadiens dans tous les domaines.

I have here with me Mr. Spears who, as you mentioned, is from the *Toronto Star* and is an activist in our local, and Mr. Matyas who is president of our large newspaper local in Toronto. I will make a few opening comments in a general way and then I will ask Mr. Matyas to talk about the view from the shop floor. He works at the *London Free Press* and I think you will find his comments interesting in terms of some hard data. Mr. Spears will talk about some of the suggestions we might humbly put forward to you.

We are aware, of course, that yours is not the first committee to look at the media. Just about 30 years ago, I guess, we had a variety of committees over that period of time look at it, the latest being the Commons Standing Committee on Canadian Heritage, to some degree. There have been a number of recommendations. Sadly, I do not think there has been one recommendation implemented. Our hope here tonight is to try and convince you of a number of recommendations that we think are do-able, that do not create huge problems for the Government of the day and at the same time address some of the problems within the media.

I have given you a number of documents. Our union just conducted an extensive survey of the media and came up with a media policy. You have a book that I have given out in both French and English. There is another document about journalistic standards that Mr. Spears will talk about, and about a code of principles involving journalists. As well, I have given each of you a CD and I would ask you, when you get an opportunity, to pop this into the computer. That CD is a map of Canada that you will find very interesting because it has levels of concentration of ownership in every major city in Canada, both in broadcasting and in newspapers. We feel very proud of it and if for some reason there is a problem with the CD — I cannot imagine there will be — you can turn to our website, cepmedia.ca.

In a general way — I do not want to go on — I think you have heard a lot of things. Of course, the media is critically important to us. It was only a few weeks ago that the troops in the country of Colombia went into the public broadcaster in Colombia and dragged everybody out the door. That was the end of public broadcasting in Colombia. In just about every major turmoil, the media is key. That is because the media is key in democracy. The reason is that it is the messenger for society. If the media makes sense of society, we are here tonight to try and make sense of the media.

I know we are in a bit of a time line here but I will make a couple of other quick comments. The media probably has become more critical in the past few weeks and months, with the U.S. election. I think honourable senators have read many of the criticisms about the U.S. media coverage. What we have seen in that country is a polarization of the news media; a polarization both of criticism and of coverage and opinion. That polarization, in our view, is not helpful to a democratic society. What we have in this country now with Fox News coming into town, and Al-Jazeera for that matter, is a possibility of polarization of the news media in Canada. Our view is that we must ensure that the

Je suis accompagné de M. Spears qui, vous l'avez mentionné, travaille pour le *Toronto Star* et est membre actif de notre section locale et de M. Matyas, président de notre plus grand journal local de Toronto. Je commencerai par quelques remarques préliminaires générales puis je demanderai à M. Matyas de vous présenter le point de vue de l'atelier. Il travaille à *London Free Press* et je pense que vous serez intéressés par les quelques données de base dont il parlera. Il mentionnera aussi certaines suggestions que nous pourrions vous soumettre humblement.

Nous savons que votre comité n'est pas le premier à étudier les médias. Il y a environ 30 ans, plusieurs comités ont étudié les médias, le dernier étant le Comité permanent du patrimoine canadien de la Chambre des communes. Il y a eu un certain nombre de recommandations. Hélas, je ne crois pas qu'une seule ait été appliquée. Nous espérons pouvoir vous convaincre ce soir que certaines recommandations sont faisables. Elles ne créent pas de problèmes énormes pour le gouvernement en place et abordent en même temps certains problèmes des médias.

Je vous ai donné quelques documents. Notre syndicat vient de mener une étude exhaustive sur les médias et a élaboré une politique relative aux médias. Je vous ai remis un livre dans les deux langues officielles. M. Spears parlera d'un autre document sur les normes journalistiques et sur un code de principe à l'intention des journalistes. J'ai aussi donné à chacun d'entre vous un CD, j'espère que vous le consulterez à l'ordinateur quand vous aurez le temps. Ce CD représente une carte du Canada que vous trouverez très intéressante car elle indique les niveaux de concentrations de propriété dans chaque grande ville canadienne en ce qui concerne les stations de radiodiffusion et les journaux. Nous sommes très fiers de ce CD et si pour une raison quelconque vous avez un problème avec le CD — je ne pense pas qu'il y en aura — vous pouvez visiter notre site Web à cepmedia.ca.

D'une façon générale — je ne veux pas continuer — je crois que vous êtes au courant de beaucoup de choses. Bien sûr, les médias sont très importants pour nous. Il y a seulement quelques semaines, des soldats colombiens ont investi les locaux d'une station radio publique en Colombie pour en faire sortir tout le monde. Cela a mis fin à la radiodiffusion publique dans ce pays. Dans presque tous les grands bouleversements, les médias sont essentiels car ils sont essentiels dans une démocratie. Ils jouent le rôle de messenger pour la société. Les médias doivent signifier quelque chose pour la société et nous sommes ici ce soir pour essayer de donner un sens aux médias.

Je sais que le temps est limité, mais je vais faire deux ou trois autres petits commentaires. Les médias sont probablement devenus plus importants avec les élections des dernières semaines et des derniers mois. Je pense que les honorables sénateurs ont lu beaucoup de critiques sur les reportages des médias américains dans leur pays. Nous assistons à une polarisation des médias d'information aux États-Unis, une polarisation des critiques, des reportages et des opinions. À notre avis, cette polarisation ne sert pas la démocratie. Avec l'arrivée de Fox News dans notre pays et d'Al-Jazeera d'ailleurs, une polarisation des médias d'information au Canada est

polarization that has gone on to some degree and will continue to go on, in my view, in the United States does not happen in Canada. We have to ensure that there is a diversity of voice within the Canadian media, so that a debate can take place around Canadian values and a Canadian view of what the world should be. That is why this committee — in some ways — has become increasingly important as the world changes.

Furthermore, with the advent of Fox News and a variety of others — I was just talking to another witness, Mr. Christopher Waddell — the advent of technological change is huge. Now we have Bell Canada, a telecommunications company, becoming a broadcaster. If you go to Sympatico or Rogers you can pull down newspapers, movies and television. There are now no separate identities. There is a co-mingling of technology. Everybody to some degree that can access the Internet now has access to newspapers, television stations and a variety of other media.

The reason I raise this is because number one on our list at this point in our history is the issue of foreign ownership. I do not think this is the mandate of your committee, but I want to tell you, our union, journalists and media workers across the country are deeply concerned about the possibility of the Paul Martin government selling ownership of the media, broadcasting, telecommunications and cable industries to probably a United States investor. We think that would increase the polarization and, as we say, the person that owns the messenger also owns the message. We would have grave concerns about that. I want to get that out there. I realize that it is perhaps not your mandate at this point to deal with foreign ownership, but it is a deep concern for us. For those who think they may be able to hive off telecommunications or cable from broadcast or print, those days are gone. It is over. They are all one now and they are all in communications and/or media.

Let me just speak somewhat about the convergence of technologies. I appreciate the research this committee has done, and your interim report, which was very helpful for us, I might say, in putting together our policy. As you are aware, cross-media ownership that is allowed in this country and a few other places — it is not allowed in the United States, for instance — is of grave concern to us because just simply it increases the concentration of ownership. I want to point out one thing in terms of that. At the time that both CanWest and CTV applied for their seven-year licence, which was three or four years ago, there were concerns raised at that point with Quebecor, TVA, and the convergence of newsrooms. Let me take CTV/*The Globe and Mail*, as an example. Their newsrooms that were side by side could be converged and we would have homogeneous messages, the same news messages, coming out of both news outlets. A few years ago — I am not getting that old — I can assure you that if somebody from *The Globe and Mail* had given a story to the CTV they would have been fired. Now they are rewarded for it. We are

possible. Il faut s'assurer que la polarisation, qui a atteint un certain degré et qui, à mon avis, continuera à augmenter aux États-unis ne fasse pas de même au Canada. Nous devons nous assurer qu'il y a une diversité d'opinions dans les médias canadiens afin qu'un débat puisse se tenir dans le cadre des valeurs canadiennes et d'une perspective canadienne de ce que le monde devrait être. C'est la raison pour laquelle ce comité — d'une certaine façon — est devenu de plus en plus important au fur et à mesure que le monde change.

En outre, avec l'avènement de Fox News et de plusieurs autres — je viens juste de parler à M. Christopher Waddell, un autre témoin — le changement technologique est considérable. Aujourd'hui, Bell Canada, une société de télécommunications, devient une station de radiodiffusion. On peut trouver des journaux, des films et des émissions télévisées chez Sympatico ou chez Rogers. Aujourd'hui, l'identité distincte n'existe pas. Il y a un mélange de technologies. Tous ceux qui ont plus ou moins accès à Internet ont accès à des journaux, des stations de télévision et divers autres médias.

Je soulève ce point parce qu'aujourd'hui la question de la propriété étrangère est la priorité numéro un dans notre liste. Je ne crois pas que ce soit le mandat du comité, mais je veux vous dire, notre syndicat, nos journalistes et ceux qui travaillent dans les médias à travers le pays sont très préoccupés par la possibilité de vente des moyens de radiodiffusion, de télécommunication et de câble par le gouvernement de Paul Martin à, probablement, un investisseur américain. Nous croyons que cela augmentera la polarisation et, selon le dicton, le propriétaire du message est aussi propriétaire du message. Nous serons très inquiets à ce sujet. Je veux que tout le monde le sache. Je comprends que la propriété étrangère ne fasse peut-être pas partie de votre mandat aujourd'hui, mais cela nous inquiète beaucoup. À ceux qui croient pouvoir séparer les télécommunications ou le câble de la radiodiffusion ou des journaux, je dis que l'époque où cela était possible est révolue. Elle est finie. Aujourd'hui, tout est regroupé et tout est dans les communications ou les médias.

Permettez-moi de dire quelques mots sur la convergence des technologies. J'apprécie la recherche menée par le comité et son rapport provisoire, ils nous ont été très utiles pour l'élaboration de notre politique. Comme vous le savez, la propriété multimédia qui est permise au Canada et dans quelques autres pays — mais est interdite aux États-unis, par exemple — nous pose un grand problème, car elle augmente tout simplement la concentration de la propriété. Je veux souligner quelque chose à ce sujet. Il y a trois ou quatre ans, CanWest et CTV ont demandé une licence de sept ans et des problèmes ont apparu avec Québecor, TVA à propos de la convergence des salles de presse. Prenons par exemple CTV/*The Globe and Mail*. Leurs salles de presse qui étaient adjacentes feraient l'objet d'une convergence et nous aurions eu les mêmes messages. Les deux bureaux de presse communiqueraient les mêmes informations. Il y a quelques années, je peux vous assurer que si quelqu'un du journal *The Globe and Mail* avait passé un sujet à CTV, cette personne aurait été licenciée. Aujourd'hui, on la récompenserait.

deeply concerned and raise concerns, as is the CRTC, at these hearings about the convergence of newsrooms and newsroom management.

Both CanWest and CTV at that time agreed to a kind of code of principles that they would administer in order to stop the convergence of newsrooms. They promised to put together committees to act as oversight for these issues. To the best of my knowledge, I do not think CanWest has put one together. If they have I have never heard of it. CTV put one together. We have no idea what they have done. This was an issue that was a grave concern to the CRTC and our union representing the vast majority of journalists in this country and nothing has been done.

I urge you, as you look into the media to see not just what is there, but perhaps some of the things that are not there. We will get to the other concerns about cross-media ownership later on but, perhaps, I can add this. In some cities — and again your interim report speaks to this — Vancouver being one, Quebec City being another, the concentration of ownership and the control of market is frighteningly powerful.

In the Vancouver newspaper industry, CanWest has not only the dailies, the *Vancouver Sun*, the *Province* and the Victoria *Times Colonist*, but a whole host of weeklies as well, something which is of grave concern to the people of Vancouver.

Our union conducted a poll less than a year ago. It showed that Canadians are deeply concerned about concentration of ownership, about newsroom management. Your committee will not go wrong with some strong recommendations. Canadians will fully support you on this, as they will fully support you on any recommendations you make in terms of foreign ownership.

That is a general overview of our point of view. You will see a variety of recommendations in the media policy that I have given you. I will leave it at that, in the hopes that you will take a look at it.

I will now ask Mr. Matyas to talk a little bit about what has gone on at the *London Free Press* over the past few years, as that paper has moved from one of the last vibrant independent newspapers in the country to being owned by Quebecor and Sun Media.

The Chairman: Before you do, I want to reassure all of you that our mandate is to examine public policy in regard to these matters. Of course, that includes the examination of foreign ownership. We may or may not agree with the recommendations you bring to us, but you do not have to worry about the fact that you are addressing these issues.

Mr. Joe Matyas, President, Toronto CEP, Journalist, London Free Press, Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada: I appreciate the opportunity to be here. I do not envy your task. I admire your nerve for taking this mission on.

Comme le CRTC, nous sommes très inquiets et vous faisons part de nos préoccupations concernant la convergence ainsi que la gestion des salles de presse.

À cette époque, CanWest et CTV ont convenu d'adopter une sorte de code de principes qu'ils appliqueraient afin de mettre fin à la convergence des salles de presse. Les deux sociétés avaient promis de collaborer pour mettre sur pied des comités pour surveiller ces questions. À ce que je sache, CanWest n'a pas formé de comité. Si un comité a été formé, je n'en ai jamais entendu parler. CTV a formé un comité. Nous ne savons pas ce qu'il a fait. Cette situation causait beaucoup d'inquiétude chez le CRTC et dans notre syndicat qui représente la vaste majorité des journalistes canadiens, et rien n'a été fait.

Je vous exhorte au cours de votre étude des médias d'examiner pas seulement ce qui s'y trouve, mais peut-être des choses manquantes. Nous parlerons des autres problèmes liés à la propriété multimédia tout à l'heure, mais peut-être puis-je ajouter cela. Dans certaines villes — votre rapport provisoire l'indique — Vancouver étant l'une d'elles, la ville de Québec une autre, les niveaux de concentration de la propriété et du contrôle du marché sont très élevés.

Dans l'industrie de la presse de Vancouver, CanWest n'a pas seulement des quotidiens, le *Vancouver Sun*, le *Province* et le *Times Colonist* de Victoria, mais aussi toute une série d'hebdomadaires, une situation qui suscite de vives inquiétudes chez les habitants de Vancouver.

Un sondage mené par notre syndicat, il y a moins d'un an, révèle que la concentration de la propriété et la gestion des salles de presse inquiètent les Canadiens. Votre comité ne pourra pas se tromper en présentant quelques fermes recommandations. Les Canadiens vous appuieront pleinement et approuveront entièrement toutes les recommandations que vous présenterez au sujet de la propriété étrangère.

Voilà en gros notre point de vue. Il y a plusieurs recommandations dans le document sur la politique relative aux médias que je vous ai remis. Je termine là-dessus en espérant que vous le lirez.

Je demande maintenant à M. Matyas de vous parler un peu de ce qui s'est passé au *London Free Press* au cours des dernières années car ce journal qui était l'un des derniers journaux indépendants dynamiques au Canada appartient aujourd'hui à Québecor et Sun Media.

La présidente : Avant que vous ne le fassiez, je veux assurer tout le monde que notre mandat consiste à examiner la politique du gouvernement sur ces questions. L'examen de la propriété étrangère en fait évidemment partie. Nous pouvons être d'accord avec vous ou pas au sujet des recommandations que vous nous avez présentées, mais le fait que vous abordiez ces questions ne doit pas vous préoccuper.

M. Joe Matyas, président, Toronto SCEP, journaliste, London Free Press, Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier : Je vous remercie de m'avoir invité. Je ne voudrais pas être à votre place pour accomplir cette tâche et j'admire le courage dont vous faites preuve dans cette mission.

I am sure most of you know that CEP Local 87-M is traditionally known as the Southern Ontario Newspaper Guild. We have a secondary name within our union. It is the Southern Ontario Newsmedia Guild. I mention that because it points out the fact that we now represent broadcast people in our local as well as some Internet portals related to the businesses where we work. This reflects the chain in our industry. We are no longer a craft local.

We are the largest media local in North America. We represent 3,500 members in practically every department that you can name in the news industry, including the editorial, advertising, distribution and production departments, along with others. Approximately 1,000 of our members are journalists, reporters, editors and photographers.

We represent people at most of the major newspapers in Ontario, including *The Globe and Mail*, *Toronto Star*, *Toronto Sun*, *Hamilton Spectator*, *The Record* in Kitchener and the *London Free Press*.

We are also involved with just about every major chain that you know about, Torstar, Sun Media, Quebecor, Osprey, Bell/Globemedia, as well as CHUM and Corus.

That is a bit of background on the local.

I am a working journalist. I am a reporter and editor at the *London Free Press*. Mr. Murdoch wanted me to talk to you about this because it is illustrative of the effects of media concentration and what it does, particularly outside major metropolitan markets. What I am telling you about the *London Free Press*, which was owned for 144 years by the Blackburn family, is indicative of what happened in St. Catharines when the Burgoyne sold their paper to chains and when the Motts family in Kitchener sold *The Record* to chains.

I would like to tell you what I have seen at my own place of employment. We have been sold twice. First, we were sold to Sun Media and then to Quebecor, which now owns Sun Media. If you had looked at our operation 10 to 15 years ago, you would have seen that we had 152 people in the editorial department. Today, the number is 77.

When the *London Free Press* was owned by the Blackburn family, it had twice as many reporters as it does now. It had many more beats. Today, we no longer have reporters assigned to cover agriculture, consumer affairs, environment, labour, religion, social services, and other areas of interest as we once did. The days when the *Free Press* would routinely send beat reporters to national conventions and conferences to cover their beat areas are gone.

As to the importance of those events, let us consider an example. Let us say that you were the police reporter. You would go to the national convention of the chiefs of police of Canada, as well as to the provincial convention of the chiefs of police of Ontario.

We also had bureaus. Our paper had a bureau in Ottawa and in Queen's Park. The bureaus are gone. Those beats are gone.

Je suis sûr que la plupart d'entre vous savent que la section locale 87-M du SCEP est traditionnellement connue sous le nom de Southern Ontario Newspaper Guild. Nous avons un deuxième nom à l'intérieur de notre syndicat, c'est Southern Ontario Newsmedia Guild. Je le dis pour montrer que nous représentons des travailleurs de la radiodiffusion dans notre section locale ainsi que dans quelques portails Internet liés aux secteurs dans lesquels nous travaillons. Cela reflète la chaîne dans notre industrie. Nous ne sommes plus une section locale de corps de métier.

Notre section locale de média est la plus grande d'Amérique du Nord. Nous représentons 3 500 membres dans pratiquement tous les services possibles de l'industrie de l'information, y compris la rédaction, la publicité, la distribution, la production et ainsi de suite. Près de 1 000 membres sont des journalistes, des reporters, des rédacteurs et des photographes.

Nous représentons les travailleurs de la plupart des grands journaux de l'Ontario, y compris *The Globe and Mail*, *Toronto Star*, *Toronto Sun*, *Hamilton Spectator*, *The Record* à Kitchener et le *London Free Press*.

Nous sommes aussi présents dans presque toutes les chaînes importantes que vous connaissez, Torstar, Sun Media, Québecor, Osprey, Bell/Globemedia ainsi que CHUM et Corus.

C'était un peu l'historique de la section locale.

Je travaille en tant que journaliste. Je suis un reporter et rédacteur au *London Free Press*. M. Murdoch voulait que je vous en parle, car, c'est un exemple des effets de la concentration des médias particulièrement en-dehors des marchés des grandes agglomérations. Ce que je vous dis du *London Press*, qui a appartenu pendant 144 ans à la famille Blackburn, est une indication de qui s'est passé à St. Catharines quand les Burgoyne avaient vendu leur journal à des chaînes et quand la famille Motts de Kitchener a vendu *The Record* à des chaînes.

J'aimerais vous dire ce j'ai vu à mon lieu de travail. Nous avons été vendus deux fois. D'abord, à Sun Media puis à Québecor qui est aujourd'hui propriétaire de Sun Media. Il y a 10 ou 15 ans, 152 personnes travaillaient dans le service de la rédaction. Aujourd'hui, il y en a 77.

Quand le *London Free Press* appartenait à la famille Blackburn, il avait deux fois plus de reporters qu'aujourd'hui. Il avait beaucoup plus de secteurs. Aujourd'hui, il n'y a plus de journalistes qui traitent de l'agriculture, des questions de consommation, de l'environnement, du monde du travail, de la religion, des services sociaux et d'autres domaines d'intérêt. Finie l'époque où le *Free Press* envoyait régulièrement des journalistes à des conventions et des conférences nationales.

À propos de l'importance de ces événements, prenons un exemple. Supposons que vous êtes journaliste chargé de reportage sur la police. Vous assisterez à la convention nationale des chefs de la police du Canada ainsi qu'à la convention provinciale des chefs de la police de l'Ontario.

Nous avions aussi des bureaux. Notre journal avait un bureau à Ottawa et à Queen's Park. Les bureaux n'existent plus. Ces secteurs n'existent plus.

The days when our paper would send reporters to Italy, China, Russia or even Northern Ontario in pursuit of stories with local angles are all largely gone.

We do not have the space. We do not have the person-power that we once did. There is not the same commitment on the part of employers to do that kind of work on a local basis.

There is much more chain content in the papers. There is a reduction in local voices.

At my place of employment one of the people who I admired most greatly edited our weekend commentaries section for six years before these takeovers occurred. He tried to continue in his job for one year after we were purchased. He told me he just could not because he had spent six years really beefing up local voices in the paper and, suddenly, we were using Sun Media columnists, many of whom seemed to come out of the same sausage machine. I do not have to tell you about that.

These are the kinds of things that happen. We see it in many ways on a day-to-day basis. I can give you an example of court coverage which comes to mind. When we covered big trials in the past, a reporter would cover the entire trial from beginning to end. Now we have occasions when we switch reporters or, even worse, pick times when we will go to the trial and when we will not. We will go to hear certain witnesses but not other witnesses. I think that is an extremely dangerous practice.

These changes hit us every day and in every way. It is not that the people who work at regional papers do not care. They still care. People work hard. They are committed. However, the whole nature of the beast has changed.

About 10 years ago, I was told by a manager that I was too thorough, and they did not want that. The manager actually apologized to me. He said, "I hate to say this, but we want quantity, not quality. We want more stories, not fewer good ones."

You have powers of critical awareness. Look at your papers, and look at how many stories are what I would describe as the two-interview story. That is the way it is today. My employer would rather have reporters doing three or four short stories in a day, say, ten inches, than one or two longer, more informative, more probative stories. We do a lot of the two-interview stories, which is basically get two sides of a question and you have it covered.

Anyone who has been a reporter for a long time and worked under the old methods can tell you that sometimes you do not know the story until you have talked to 10, 15, even 20 people and then finally you realize what the story is really all about.

This is the fallout of mergers and chain ownership. The Blackburn family was happy to make a 10-per-cent return on their investment because they put a lot into the local product. They lived in the community; they were proud of it; they were responsible for it; and they had to account to the people in their own community where they lived and worked.

L'époque où notre journal envoyait des journalistes en Italie, en Chine, en Russie ou même au nord de l'Ontario pour faire des reportages vus sous l'angle local est pratiquement révolue.

Nous n'avons pas l'espace. Nous n'avons plus les effectifs. Les employeurs ne sont plus intéressés au travail fait sur place.

Les journaux ont beaucoup plus de contenu provenant de chaînes. Les voix locales sont moins entendues.

À mon lieu de travail, l'une des personnes que j'admirais le plus a révisé, pendant six ans, nos pages de commentaires de fin de semaine avant ces prises de contrôle. Il a essayé de continuer à travailler pendant un an après que nous avons été achetés. Il m'a dit qu'il ne pouvait plus car il avait passé six ans à assurer une plus grande présence à une voix locale dans le journal et, tout à coup, nous utilisons les chroniqueurs de Sun Media qui semblent, inutile de vous le dire, presque tous sortir du même moule.

Voilà ce qui se passe. On le constate chaque jour de plusieurs façons. Il me vient à l'esprit l'exemple d'un reportage d'un procès. Quand nous faisions le reportage des procès importants à l'époque, le même journaliste serait présent pendant tout le procès. Aujourd'hui, les journalistes sont changés ou pire encore, ils ne sont pas toujours présents au procès. Ils écoutent seulement certains témoignages. Je pense que c'est une méthode de travail extrêmement dangereuse.

Ces changements se produisent tous les jours et de toutes les façons. Cela ne veut pas dire que les gens qui travaillent dans les journaux régionaux n'ont pas le cœur à l'ouvrage, ils l'ont encore. Ils travaillent fort. Ils sont dévoués. Toutefois, les choses ne sont plus mêmes.

Il y a environ 10 ans, un gérant m'a dit que j'étais trop méthodique et qu'il ne le fallait pas. En fait, le directeur s'en est excusé. Il a dit : « Je répugne à le dire, mais nous voulons de la quantité pas de la qualité. Nous voulons un plus grand nombre d'articles, pas un plus petit nombre d'articles de meilleure qualité. »

Il y a des pouvoirs de sensibilisation critique. Consultez les journaux et comptez le nombre de sujets d'articles que je qualifie d'entrevue de deux personnes ayant des points de vue différentes. C'est ce que l'on voit aujourd'hui. Mon employeur préfère que les journalistes fassent deux ou trois petits articles en une journée, disons de dix pouces, plutôt qu'un ou deux articles plus instructifs et plus convaincants. Nous faisons beaucoup d'entrevues présentant deux points de vue.

Les journalistes chevronnés qui ont utilisé les vieilles méthodes peuvent vous dire que parfois, il faut parler à 10, 15 ou même 20 personnes avant de comprendre le sujet du reportage.

Ce sont les répercussions des fusions et de la création de grandes chaînes. La famille Blackburn se satisfaisait d'un rendement de 10 p. 100 de leur capital investi, car elle misait beaucoup sur le produit à l'échelle locale. Elle vivait au sein de la collectivité et en était fière, elle assumait ses responsabilités et rendait compte aux gens de sa propre collectivité.

The owners today live afar, they do not have that relationship and they are making vastly greater profits. In the case of the *London Free Press*, Sun Media, we are told by recent Sun Media reports that the return was 26 per cent in 2002 and 2003. That money goes outside the community to make other media purchases, to finance other mergers and acquisitions. The money does not remain in the community to create better media where it could be better.

I believe everyone deserves the best media we can provide, not just in major metro centres. If you look at my community and my region, we have issues that are strictly ours. Our raison d'être is to cover our own turf. If we cannot do it as well as before or we cannot do it as well as the biggies in more competitive markets, that is a tragedy.

I will not go on much longer. I have given a little bit of the picture here. Madam Chair, I thank you for clearing this up; since your mandate is pretty broad and does include foreign ownership, I guarantee you that if Canada goes there, if we allow foreign ownership to take over our media, what I have described to you is just going to get worse. Not only is it going to get worse, but the tyranny will not even be Canadian tyranny; it will be American or British tyranny or who knows what.

Mr. Murdoch: Mr. Matyas is talking about a sense of community. Commitment to the community has disappeared. That is the *London Free Press*, but I can assure you it is like that right across the country, and the statistics are alarming.

While we have some other problems about that lack of commitment to the community, Mr. Spears will suggest a way that we have come up with that might be of some help.

Mr. John Spears, Journalist, *The Toronto Star*, Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada: I will say a few words about accountability in the media. This is the accountability of newspapers and broadcast outlets to the groups they purport to serve. From Mr. Matyas' remarks, you have heard that his newspaper and others are highly accountable to their owners, and the owners have great tools with which to make them accountable. They can hire, fire, set budgets and demand rates of return.

Media outlets are also highly accountable to their advertisers who provide newspapers with, say, 75 or 80 per cent of the revenue whereas with broadcast outlets it is more like 100 per cent of their revenue. They are aware of that and the advertisers have great force with which to render the outlets accountable.

Newspapers, radio stations, and television stations also purport to serve the public. The great gap in Canada is what means of accountability is there; in what ways are media outlets accountable to the public? Right now there are very few. You write a letter to the editor if you are unhappy with the newspaper

Aujourd'hui, les propriétaires vivent ailleurs, ils n'ont pas ce type de relation avec le public et font des profits considérables. Dans le cas du *London Free Press*, Sun Media, des rapports récents indiquent que le rendement était de 26 p. 100 en 2002 et 2003. Cet argent n'est pas réinvesti dans la collectivité, il sert à acheter d'autres médias, à financer d'autres fusions et acquisitions. L'argent n'est pas réinvesti dans la collectivité pour améliorer les médias qui en ont besoin.

Je crois qu'il faut offrir les meilleurs médias possibles à tout le monde et pas seulement aux grandes agglomérations. Par exemple, dans ma collectivité et ma région, il y a des sujets qui ne concernent que nous. Notre raison d'être est d'assurer le reportage de ce qui se passe dans notre région et si nous ne pouvons pas le faire aussi bien qu'avant ou si nous ne pouvons pas le faire aussi bien que les grands journaux dans des marchés plus concurrentiels, ce serait une tragédie.

Je ne veux pas aller plus loin. Je vous ai brossé un petit tableau de la situation. Madame la présidente, je vous remercie d'avoir éclairci ce point, puisque la propriété étrangère fait partie de votre mandat, je vous assure que si le Canada accepte la propriété étrangère, si nous permettons à des groupes étrangers d'acheter nos médias, la situation que je vous ai décrite ne fera que s'aggraver. Non seulement elle s'aggravera, mais la tyrannie ne sera même pas une tyrannie canadienne, elle sera américaine, britannique ou autre.

M. Murdoch : M Matyas parle du sentiment d'appartenance à la collectivité. L'engagement à l'égard de la collectivité a disparu. C'est ce qui se passe avec le *London Free Press*, mais je peux vous assurer que cette situation existe aussi dans tout le pays et les statistiques sont effrayantes.

Bien que nous ayons d'autres problèmes liés à l'absence d'engagement à l'égard de la collectivité, M. Spears va parler de la solution que nous proposons et qui pourrait être utile.

M. John Spears, journaliste, *The Toronto Star*, Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier : Je vais dire quelques mots à propos de la reddition de comptes dans les médias. Il s'agit de la reddition de comptes des journaux et des stations de radiodiffusion envers les groupes qu'ils prétendent servir. M. Matyas a fait remarquer que son journal et d'autres journaux font preuve d'une grande responsabilité à l'égard de leurs propriétaires et que ces derniers disposent de beaucoup de moyens leur permettant d'exiger cette responsabilité. Ils peuvent recruter et licencier du personnel, établir des budgets et demander des rendements sur le capital investi.

Les médias sont aussi tenus de rendre compte à leurs publicitaires qui assurent 75 à 80 p. 100 des revenus aux journaux et presque 100 p. 100 des revenus des stations de radiodiffusion. Les médias en sont conscients et les publicitaires sont en position de force pour exiger une responsabilité des médias.

Les journaux, les stations de radio et de télévision sont aussi censés servir le public. Les moyens relatifs à la responsabilité varient beaucoup au Canada, de quelles façons les médias sont-ils responsables envers le public? À l'heure actuelle, il n'y a pas beaucoup de façons. Si vous êtes mécontent de la politique d'un

policy, but I am not aware of too many papers that have changed their policy on the basis of a letter to the editor. You can complain to an ombudsman or a press council if you have a specific complaint about a specific story. These are useful institutions but they are very limited.

In our media policy passed at our recent convention, we have proposed a media accountability act. Those of you with long memories may recommend many of the elements that were found in the Royal Commission on Newspapers, or the Kent report. Among the things that it would require is that large commercial and public media outlets disclose their ownership. However, one specific thing that I would like to talk about for a couple of minutes is that the act we propose would require them to form media advisory councils to give their audiences a voice that could be heard.

A pre-condition of these councils would be a public contract between the owner and the editor or news director. It would not disclose the compensation or personal financial details, but it would contain the broad goals of the news operation and its principles and standards on which the editor and the owner had obviously agreed, because they are the parties to the contract. To hold the outlets accountable for fulfilling the goals and principles set out in this contract, each outlet would form a media advisory committee. This would be formed by two members appointed by the owner or the owner's representative such as the publisher, two members appointed by the news staff and three members of the public, one of whom would chair the committee. These committees would meet several times a year. They would discuss the performance of the newspaper or broadcaster in terms of fulfilling the editor's contract. If they felt there were serious deficiencies or gaps in the editor's contract they could comment on that. They would also invite the public to comment on whether they think the media outlet was fulfilling its mandate.

Each committee would report annually on its conclusions and the outlet would be obliged to publish this report, which might contain recommendations for different or higher standards.

We are aware that there is a certain freedom of the press and we would say that a broadcaster or newspaper could forego appointing such a committee, but if it did so its advertisers would lose the right to treat money spent on advertising as a business expense. We have proposed some limits on these committees, which might be onerous for smaller outlets or small weeklies that are really one-man operations. There probably are limits below which this would not go.

We see no reason why public broadcasters should be exempt from these provisions, but you may feel that the CBC ought to be treated differently. You might refer in our media policy to section 206, where we have included a brief description of the model used by BBC in Britain, which I might say has local, regional and national advisory councils reporting to the BBC board.

journal, vous adressez une lettre à son éditeur, à ce que je sache, il n'y a pas beaucoup de journaux qui ont changé de politique après avoir reçu une lettre. Vous pouvez déposer une plainte particulière au sujet d'un article particulier chez le protecteur du citoyen ou chez un conseil de presse. Ce sont des organismes utiles, mais qui n'ont pas beaucoup de pouvoirs.

Dans le cadre de notre politique relative aux médias adoptée à notre récente convention, nous avons proposé une loi sur la responsabilité des médias. Ceux qui parmi vous ont une bonne mémoire peuvent recommander un grand nombre des éléments de la Commission royale sur les quotidiens ou du rapport Kent. La divulgation de la propriété des grands médias commerciaux et publics est une des exigences. Cependant, j'aimerais signaler un point particulier, la loi que nous proposons exige qu'ils mettent sur pied des conseils consultatifs de médias pour permettre à leurs audiences de s'exprimer.

Un contrat public conclu entre le propriétaire et le rédacteur ou le directeur de l'information constituerait une condition préliminaire de ces conseils. Les détails de la compensation ou les états financiers personnels ne seront pas dévoilés, mais on dévoilera les objectifs généraux du média et les principes et les normes établies par les parties contractantes, c'est-à-dire l'éditeur et le propriétaire. Les médias formeront chacun un comité consultatif qui veillera à ce que les obligations stipulées dans ce contrat soient remplies par les médias concernés. Les comités se composeront de deux membres nommés par le propriétaire ou par son représentant, par exemple un éditeur commercial; de deux membres nommés par le personnel du média et de trois membres du public, l'un d'eux présidera le comité. Ces comités se réuniront plusieurs fois par an pour évaluer la performance du journal ou de la station de radiodiffusion et déterminer si le contrat de l'éditeur a été rempli. Si les comités jugent qu'il y a de graves lacunes dans le contrat de l'éditeur, ils en feront part. Ils consulteront aussi le public pour savoir si celui-ci estime que le média a rempli ou non son mandat.

Chaque comité inclura ses conclusions dans un rapport annuel qui devra être publié par le média. Ce rapport pourrait contenir des recommandations visant à atteindre des normes différentes ou plus élevées.

Nous savons qu'il existe une certaine liberté de la presse et qu'une station de radiodiffusion ou un journal pourrait refuser de créer un tel comité, dans ce cas ses publicitaires ne pourraient pas déclarer les dépenses en publicité comme frais professionnels. Nous avons proposé certaines limites pour ces comités, qui pourraient être coûteuses pour les petits médias ou les petits hebdomadaires qui sont vraiment des entreprises unipersonnelles. Il y a probablement des limites ci-dessous qui ne conviendraient pas à ce type d'entreprise.

Selon nous, il n'y a aucune raison pour laquelle ces dispositions ne devraient pas s'appliquer aux stations de radiodiffusion publiques, mais on peut estimer que la SRC devrait être traitée différemment. L'article 206 de notre politique relative aux médias comporte une brève description du modèle utilisé par la BBC en Grande-Bretagne qui a des conseils consultatifs locaux, régionaux et nationaux qui font rapport au conseil de la BBC.

For journalists themselves, our members, we have drawn up a code of principles for journalists against which their conduct can be measured.

We hope this committee is looking for reasonable actions that it might take to foster a healthy and democratic media sector in Canada. We feel that this proposal, particularly, is quite feasible, doable and should receive some public support. It does not intrude heavily into the newsroom and it does not have government intruding heavily into the news room, but it does strike a balance of allowing the public voice to be heard in the newsroom, which we think is lacking.

I hope that public bodies, such as this committee, will take notice of these concerns that we have outlined because these issues have festered for generations. That is a personal comment on my part because my father was a member of the Kent commission. I remember asking him at the time of the royal commission if he truly thought that it would do any good? He said that yes, it was the traditional way of sweeping things under the carpet but that they were serious this time. Unfortunately, he was wrong. He spent the last few years of his life working on the commission and defending its principles. I do not think he ever regretted it, but much work was left undone. These issues have been around for a long time and I hope that your committee would find the determination and courage to act.

The Chairman: Was he not involved as well with the Davey committee?

Mr. Spears: Yes, he was.

The Chairman: He greeted me at the door on the day that I testified before the Davey committee.

Mr. Spears: That committee goes back 10 years before the Kent Commission.

Mr. Murdoch: This relates to what we would ask your committee to do. Mr. Graham Spry, who some consider to be the grandfather of the CBC, queried what kind of broadcast it would be and there were many arguments about it. He said the question they had before them was, the state or the United States? Since that time, we have seen, in the media, the privatization, the pyramiding through the private sector, without any role of government despite the good wishes and recommendations of the Kent commission and the like. We have seen this pyramiding of the media to the detriment of the public interest as described by Mr. Matyas. Now, we need the state to intervene. This does not mean that we expect the anchor on the broadcasting network to wear the colonel's uniform to give the state news. However, we need some intervention by the government, whether that is through the break-up of large chains or whether it is through these advisory councils. We need that intervention because I do not think it is too hyperbolic to suggest that the democratic society is at stake.

Senator Forrestall: My question is brief. I have not heard you allude to, or refer to, the role of labour law. As some of you are aware, we are confronted now with a touchy question of

Nous avons établi un code de principes pour mesurer la conduite des journalistes membres de notre syndicat.

Nous espérons que ce comité recherche des mesures raisonnables visant à favoriser un secteur des médias prospère et démocratique au Canada. Nous estimons que cette proposition est très faisable et devrait recevoir l'appui du public. Elle ne s'immisce pas trop dans la salle de presse et ne fait pas immiscer de façon importante le gouvernement dans la salle de presse, mais elle établit un équilibre en permettant au public de se faire entendre dans la salle de presse, ce qui, à notre avis, n'existe pas aujourd'hui.

J'espère que les organismes publics, comme ce comité, tiendront compte des préoccupations que nous avons soulignées et qui couvent depuis des générations. C'est un avis personnel de ma part car mon père était membre de la commission Kent. Je me souviens lui avoir demandé à l'époque de la commission royale s'il pensait vraiment qu'elle ferait quelque chose de bien? Il m'a répondu oui, les problèmes étaient camouflés, mais ils étaient sérieux cette fois. Malheureusement, il s'était trompé. Il a passé les dernières années de sa vie à travailler au sein de la commission et à défendre ses principes. Je ne pense pas qu'il l'ait jamais regretté, mais beaucoup de travail reste à faire. Ces questions existent depuis longtemps et j'espère que votre comité aura la détermination et le courage de prendre des mesures.

La présidente : Ne faisait-il pas aussi partie du comité Davey?

M. Spears : Oui, il en faisait partie.

La présidente : C'est lui qui m'a accueillie le jour de mon témoignage devant le comité Davey.

M. Spears : Cette commission existait 10 ans avant la Commission Kent.

M. Murdoch : Cela se rapporte à ce nous demandons à votre comité de faire. M. Graham Spry, que certains considèrent comme le grand-père de la SRC, a demandé de quel type de radiodiffusion il s'agit et on en a beaucoup parlé. Il a déclaré que la question qui se posait était : l'État où les États-Unis? Depuis, nous avons vu dans les médias la privatisation, l'escalade dans le secteur privé sans l'intervention du gouvernement en dépit des recommandations et de la bonne volonté de la commission Kent et des commissions similaires. Nous avons vu cette escalade des médias au détriment de l'intérêt public comme l'a dit M. Matyas. Aujourd'hui, l'État doit intervenir. Cela ne veut pas dire que l'on s'attend à ce que le présentateur ou la présentatrice du réseau de radiodiffusion et télédiffusion porte l'uniforme d'un colonel pour présenter les nouvelles du pays. Toutefois, le gouvernement doit intervenir, en démembrant les grandes chaînes ou en créant ces conseils consultatifs. Nous avons besoin de cette intervention, car je ne crois pas que ce soit exagérer de dire que la société démocratique est en jeu.

Le sénateur Forrestal : Ma question est courte. Je n'ai pas entendu parlé de ce à quoi vous faites allusion ou à quoi vous vous reportez, le rôle du droit du travail. Comme certains d'entre

replacements in our essential service areas in the event of strikes. These areas would not necessarily be staffed by people that have that designation.

Does the question of labour law enter into any area that you are presenting to us today? Do you see an effect it might or might not have down the road?

Mr. Murdoch: Certainly our union, like every other union in the country, is not excited about the idea of replacement workers. I would not see your Saturday paper as an essential service. We have had a number of long strikes and the papers, sadly from our point of view at times, have still come out. People have been served by management which, even under replacement law, is allowed to occur.

More importantly for us, to some degree, is what we can collectively bargain through the labour negotiation process with employers for the protection of journalists, aside from wages and benefits. Can we do anything to protect the integrity of journalists? We have made some small inroads but I can tell you that the newspaper ownerships are very strong on the issue and they see that as their journalists interfering with the management of the newspaper.

Our world is much different, sadly, than nurses who stand up for the practice of health care to ensure that we have good hospitals, and teachers who stand up for teaching and education in this country. Those people receive a great deal of support. It will soon be time, with all of this concentration of ownership and some of the biasing by media ownership, for journalists to stand up with the same kind of strength in protection of Canadian journalism.

Senator Phalen: I have a comment and a couple of questions. Please do not misunderstand me and think that I am making light of your presentation this evening, especially on media advisory councils. This committee heard testimony from Mr. Peter Kohl. In his testimony he suggested that having both media representatives and members of the public on the board of a press council, as you suggest, is advantageous because the media members tell the board how the system works. The disadvantage is that the watchdog is in there with the chickens. There are currently provincial press councils in British Columbia, Alberta, Manitoba, Ontario and Quebec. One of the concerns about these current provincial press councils is that they are media-company financed and, therefore, there is a perceived bias. Your brief suggests media financed advisory councils. How would you address the perceived bias?

Mr. Spears: That is a valid point. The media advisory councils would have a budget so low that it would be practically imperceptible. I suspect it would consist of a meeting room and an urn of coffee three or four times per year in a rented public meeting space.

vous le savent, nous sommes confrontés aujourd'hui à une question épineuse de remplacement dans nos secteurs de services essentiels en cas de grèves. Ces secteurs ne seront pas nécessairement dotés de personnels ainsi désignés.

La question du droit du travail intervient-elle dans l'un des secteurs que vous nous présentez aujourd'hui? Pensez-vous qu'il y aura en effet à l'avenir?

M. Murdoch : Comme tous les autres syndicats du pays, notre syndicat n'est évidemment pas enthousiasmé par l'idée de travailleurs de remplacement. Je ne considère pas que votre journal du samedi soit un service essentiel. Nous avons eu un certain nombre de longues grèves et les journaux, malheureusement de notre point de vue, continuaient à être publiés. Les gens ont été servis par les gestionnaires qui, même en vertu de la Loi de remplacement, sont autorisés à le faire.

Les conventions collectives que nous pouvons négocier avec les employeurs au plan de la protection des journalistes, à part les salaires et les avantages sociaux, sont plus importantes pour nous jusqu'à un certain degré. Pouvons-nous faire quelque chose pour protéger l'intégrité des journalistes? Nous avons fait quelques petits progrès, mais je peux vous dire que les propriétaires de journaux ont une position très ferme à ce sujet et ils perçoivent cela comme une interférence de leurs journalistes dans les affaires de la gestion du journal.

Notre monde est très différent, malheureusement, que celui des infirmières qui se sont battues pour la profession des soins de santé afin que nous ayons de bons hôpitaux et de celui des enseignants qui se sont battus pour l'enseignement dans notre pays. Ces gens ont reçu beaucoup de soutien. Le moment viendra bientôt, avec toute cette concentration de propriétés et une certaine polarisation de la propriété des médias, quand les journalistes défendront avec la même fougue le journalisme canadien.

Le sénateur Phalen : J'ai un commentaire et deux ou trois questions. Comprenez-moi bien, je ne prends pas à la légère votre témoignage, surtout en ce qui concerne les conseils consultatifs des médias. Le comité a entendu le témoignage de M. Peter Kohl. Dans son témoignage, il a suggéré qu'il serait avantageux d'avoir des représentants des médias et des membres du public dans un conseil de presse, comme vous l'avez suggéré, car les membres des médias peuvent expliquer au conseil la façon dont fonctionne le système. L'inconvénient, c'est que le loup est dans la bergerie. Il existe aujourd'hui des conseils de presse provinciaux en Colombie-Britannique, en Alberta, au Manitoba, en Ontario et au Québec. L'un des problèmes avec ces conseils de presse provinciaux, c'est qu'ils sont financés par les médias, on les soupçonne donc de partialité. Votre exposé recommande des conseils consultatifs financés par les médias. De quelle façon affronterez-vous cette perception de partialité?

M. Spears : C'est un point de vue valable. Le budget des conseils consultatifs des médias serait si dérisoire qu'il sera pratiquement imperceptible. J'imagine qu'il ne servira qu'à louer une salle de réunion et une cafetière trois ou quatre fois par an dans un espace public.

The committee would be proposing a forum in which there were only members of the public and no members of the media, which is an interesting proposition. I am not sure how you would get it off the ground but it is certainly worth considering.

Senator Phalen: We have heard this concept before the committee on other occasions and I have looked at European press councils, and the one that strikes me is in Belgium. The composition of the council is managers, owners, editors, journalists, public, non-media members and legislators. For financing, 50 per cent is contributed by the union, which is reimbursed through a government subsidy. Would you comment on that kind of system?

Mr. Spears: It is a government subsidy in truth because the money is not coming from the union.

Senator Phalen: It is a government subsidy through the union.

Mr. Spears: I think we stayed away from any form of subsidy because the owners are quite touchy about creating a perception that there may be public financing flowing into any form of media enterprise. There are two different threats to media freedom. In some countries, the threat comes from governments and people in jack boots and tanks walking through the door and beating up journalists. Another threat to media freedom is commercial and ownership concentration.

Money has to come from somewhere. These are small amounts of money for the advisory councils. It might influence public perception but we have not been able to think of anything better.

Senator Munson: I have a great deal of sympathy for those affected by the idea of small newspapers being sold out to big chains. I originally come from New Brunswick where some of the radio stations are being served by Broadcast News only. There was once a time, when I worked in Bathurst, when you had to cover City Hall and everything that was happening. That no longer exists.

I sometimes think the CRTC does not have enough teeth to force stations to have at least one reporter in your town to cover news events. Those days are long since gone. Saying that, it is almost impossible to turn back the clock, is not it?

Mr. Murdoch: We have to remember that there are changes that have been made in the quantity, let alone the quality, of people out there covering an increasingly complex society. In order for democracy to work, we need even more reporters because society is getting more complex and more, in some ways, in jeopardy. The reason that they are not there is not solely ideological. In one or two cases it is. It is because a lot of these people, and let us take CanWest for example, are heavily burdened with debt.

Le comité proposera un forum dans lequel il n'y aura que des membres du public et pas de membre des médias, ce qui est une proposition intéressante. Je ne suis pas sûr comment vous le mettez sur pied, mais il vaut certainement la peine d'être considéré.

Le sénateur Phalen : Ce concept a été présenté au comité à d'autres occasions et j'ai examiné des conseils de presses européens, celui qui m'a frappé le plus est celui de la Belgique. Le conseil est composé de gestionnaires, de propriétaires, d'éditeurs, de journalistes, de membres du public, de membres qui n'ont rien à avoir avec les médias et de législateurs. En ce qui concerne le financement, le syndicat contribue à 50 p. 100, ce montant est remboursé au moyen d'une subvention du gouvernement. Avez-vous des commentaires au sujet de ce genre de système?

M. Spears : C'est en réalité une subvention de gouvernement car l'argent ne provient pas du syndicat.

Le sénateur Phalen : C'est une subvention du gouvernement par l'entremise du syndicat.

M. Spears : Je pense que nous n'avons pas touché de subventions, car les propriétaires ne veulent pas que l'on croit que les médias bénéficient d'un financement public sous quelle que forme que ce soit. La liberté des médias fait face à deux menaces différentes. Dans certains pays, la menace provient des gouvernements et de gens qui portent des bottes et qui se déplacent en char pour défoncer des portes et tabasser des journalistes. La concentration commerciale et la concentration de la propriété constituent d'autres menaces à la liberté des médias.

L'argent doit venir de quelque part. Les montants pour les conseils consultatifs ne sont pas élevés. Ils pourraient influencer la perception du public, mais nous n'avons pas pu trouver une meilleure solution.

Le sénateur Munson : J'ai beaucoup de sympathie pour ceux qui sont touchés par la vente de petits journaux à des grandes chaînes. Je suis originaire du Nouveau-Brunswick où certaines stations de radio ne sont desservies que par Broadcast News. Quand je travaillais à Bathurst, à l'époque, on pouvait assurer le reportage à l'hôtel de ville et de tout ce qui se passait. Cela n'existe plus.

Parfois, je pense que le CRTC n'a pas suffisamment de pouvoir qui forcerait les stations à avoir au moins un journaliste dans votre ville pour relater l'actualité. Cette époque est révolue depuis longtemps. Cela dit, il est pratiquement impossible de revenir en arrière, n'est-ce pas?

M. Murdoch : Nous devons nous rappeler que des changements ont été apportés dans la quantité, ne mentionnons même pas la qualité, de journalistes qui traitent de l'information dans une société de plus en plus complexe. Pour que la démocratie fonctionne, il faut qu'il y ait plus de journalistes, car la société devient de plus en plus complexe et, d'une certaine façon, elle est de plus en plus menacée. La raison pour laquelle il n'y a pas de journalistes sur place n'est pas seulement idéologique, à part deux ou trois cas. C'est parce qu'un grand nombre de ces sociétés, par exemple CanWest, sont lourdement endettées.

They are taking people out of their newsrooms and outside the community and are no longer reporting to the community because they are burdened with \$3 billion worth of debt, which has nothing to do with the commitment to the community. That is because we have allowed these mergers and incredible amounts of debt. CanWest is not the only one and now they go hunting for profit. That profit is coming at a cost to the community and to the public interest. Can we turn that clock back? I think we can, with some diversification.

Senator Munson: I am curious about that. We have had a few reporters here who have said that convergence has reached the point where everybody is looking for a level playing field. Therefore, they are not part of the stop-convergence movement. This is part of the testimony. How far do you want the government to go to intervene in all of this in terms of demerging?

Mr. Murdoch: We think if you look at it — and you will see our policy recommends — that we should have yet a further review of some areas in the community where it is very difficult. There should be thresholds set. If the Government of the United States, a few years back, could break up AT&T, I think it is small potatoes to break up CanWest Global. Can it be done? Yes, it can be done. Are there models out there for that kind of break up? There are. Can it be done without sacrificing shareholder profits or value? I think it can.

Senator Munson: One more question, I will play the devil's advocate here. For example, in the CTV newsroom or the bureau in Ottawa associating itself with *The Globe and Mail*, do you want somebody to intervene? They cannot talk to each other. Is this a wrong thing to do in terms of presenting news for the next day? Do you want to have some kind of thought-police in between the two ideologies?

Mr. Murdoch: I think there are thought-police there now to some degree. I am not suggesting that network necessarily. When you have homogeneity of stories, and Senator Munson you know this as do others, in television as you do in your newspaper and perhaps all newspapers, you do have a kind of police there.

It was agreed upon with Quebecor and TVA that there would be firewalls built to ensure that competition. Management, on one hand, will yell “we love competition, we love free enterprise,” but when we want to say, let us maintain competition within the media marketplace because it is beneficial to the wider society, let alone to the marketplace, then they start yelling. They did agree to firewalls. They agreed to these committees that I mentioned. Unfortunately, to the best of our knowledge, I do not know what has happened to them.

Senator Munson: Does the CRTC have any muscle?

Mr. Murdoch: The CRTC, as you know, is a complaint-based agency. It is not a monitoring agency. You can go in there and say anything to the CRTC and they will nod and say, “Yeah that would be wonderful and we would like that very much.”

Elles réduisent le personnel de leur salle de presse et à l'extérieur de la collectivité; elles présentent plus des informations à la collectivité, car elles ont des dettes de trois milliards de dollars, ce qui n'a rien à voir avec l'engagement pris à l'égard de la collectivité. C'est parce que nous avons permis ces fusions et ces dettes considérables. CanWest n'est pas le seul cas et aujourd'hui elle cherche des profits. Ce profit est obtenu en sacrifiant la collectivité et l'intérêt public. Pouvons-nous revenir en arrière? Je crois que nous le pouvons avec une certaine diversification.

Le sénateur Munson : Cela m'intéresse. Quelques journalistes sont venus nous dire que la convergence avait atteint le point où tout le monde recherche des règles de jeux équitables. Ils ne font donc pas partie du mouvement visant à arrêter la convergence. Cela est dans le témoignage. Jusqu'où voulez-vous que le gouvernement intervienne dans tout cela au plan de la défusion.

M. Murdoch : Nous pensons — et vous constaterez que notre politique le recommande — que nous devrions revoir de manière plus approfondie certains secteurs de la collectivité où c'est très difficile. On devrait établir des limites. Si le gouvernement des États-unis a pu, il y a quelques années, démembrer AT&T, je pense que le démembrement de Can West Global ne pose pas de problème. Est-ce faisable? Oui, c'est faisable. Existe-t-il des modèles pour ce genre de démembrement? Il en existe. Peut-on le faire sans sacrifier les profits ou la valeur pour l'actionnaire? Je pense que oui.

Le sénateur Munson : Une autre question, je joue l'avocat du diable. Par exemple, voulez-vous que quelqu'un intervienne dans la salle de presse de CTV ou dans le bureau à Ottawa du *Globe and Mail*? Ils ne peuvent pas se parler. Est-ce quelque chose qu'il ne faut pas faire quand on présente les informations le jour suivant? Voulez-vous qu'il y ait une sorte de brigade de la pensée entre les deux idéologies?

M. Murdoch : Je pense qu'il y en a déjà une à un certain degré. Je ne vise pas nécessairement ce réseau. Quand on constate une uniformité dans la présentation des sujets d'actualité, sénateur Munson, vous n'êtes pas seul à le savoir, à la télévision, dans votre journal et peut-être dans tous les journaux c'est donc une sorte de contrôle.

Il était convenu avec Quebecor et TVA qu'il y aurait des barrières de sécurité pour assurer cette compétition. Voilà des gens qui, d'une part, crieront « nous aimons la compétition, nous aimons le régime de libre entreprise, » mais nous voulons que la concurrence se limite au marché des médias car l'ensemble de la société en profiterait, sans parler du marché. D'autre part, ils commencent à crier. Ils étaient d'accord pour les barrières de sécurité. Ils ont accepté les comités dont j'ai parlé. Malheureusement, nous ne savons pas ce qui leur est arrivé.

Le sénateur Munson : Est-ce que le CRTC est musclé?

M. Murdoch : Comme vous le savez, le CRTC est un organisme fondé sur les plaintes. Ce n'est pas un organisme de surveillance. Vous pouvez aller les voir et leur raconter n'importe quoi, ils hocheront la tête et vous répondront : « Oui, ce serait merveilleux et ça nous plaira beaucoup. »

Unless there is some citizen out there who is aware of what these broadcasters have promised and who start to complain that they have not been living up to their promises, the CRTC does not have the resources or the mandate to monitor and ensure that those are lived up to, other than prime-time logging shows in terms of Canadian content which a benefit comes from that.

Senator Merchant: This is an aside. It is frequent that two national newspapers have the same front page. When you look at it the picture is the exact same picture. The headline may be different. When you talk about everything being very homogeneous it is so surprising that they both have the same front page.

The other comment is that you lament the lack of commitment to community. This is symptomatic of life in our time. There are all kinds of organizations that say the same thing, that there is not the same commitment to community. I come from Regina, a community of 200,000 people. Our own paper, the *Leader-Post* has changed. It used to be that you knew the people. They lived in your community, the people that wrote the stories and you knew where they stood, too. This was important to the reader. When they expressed the viewpoint, you may or may not have agreed with them, but because you knew where they came from, you understood it. Because you knew them through the community, you had a better idea of how to interpret what they were saying.

I would like to ask you, because you said something, Mr. Murdoch, about he who pays the piper plays the tune. Would you please explain to us about freedom of the press? Who has freedom of the press? Is it the owners? Is it the journalists? Is it the editors or the readers? What does that exactly mean?

Mr. Murdoch: I will speak to that briefly and allow my two colleagues, who are practising journalists, to speak on that. It seems to me that the press in some ways, freedom of speech, is owned by all of us. It is not the right of ownership solely. It is not the right of journalists solely. It is owned by Canadians. That right is to expect a fair and balanced media, press, and broadcasting.

I would ask Mr. Spears to quickly give a different point of view.

Mr. Spears: I just repeat what Mr. Murdoch said, that initially that freedom of the press is the right of the people. It is not the property of a media-owner and it is not the property of journalists. In spite of saying this, owners often try to turn it into a commercial right rather than a public one. There is a fine balance. Journalists have an obligation sometimes to make themselves unpopular by telling stories that people do not want to hear. If it were put to a vote, some things would never appear in the newspaper or on television, but they are still important stories. Journalists have to have the right to, and the freedom to, write and air those stories. At the same time, that is why we have proposed a code of principles for journalists who can stand up and say, here is why we did

À moins qu'un citoyen, au courant des promesses faites par ces stations de radiodiffusion, commence à se plaindre si les promesses n'ont pas été tenues, le CRTC ne dispose pas des ressources ou du mandat pour surveiller et s'assurer que ces promesses soient tenues. Il ne peut que contrôler le contenu canadien et l'avantage qui en découle dans les émissions diffusées aux heures de grande écoute.

Le sénateur Merchant : J'ouvre une petite parenthèse. Il est fréquent de retrouver la même page de couverture dans deux journaux nationaux. Les photos sont identiques. Le titre peut-être différent. Quand vous dites que tout est tellement uniforme, c'est très surprenant qu'ils aient tout deux la même page de couverture.

Vous vous êtes aussi plaint du manque d'engagement à l'égard de la collectivité. Cette situation est symptomatique à notre époque. Toutes sortes d'organisations disent la même chose, qu'il n'y a pas le même engagement à l'égard de la collectivité. Je suis originaire de Regina, une ville de 200 000 habitants. Notre journal, le *Leader-Post* a changé. À l'époque, nous connaissions les gens. Les gens qui écrivaient les articles habitaient dans la collectivité et on savait ce qu'ils pensaient. C'était important pour le lecteur. Quand ils exprimaient le point de vue, on pouvait être d'accord ou non, mais on les comprenait car on les connaissait. On savait mieux interpréter ce qu'ils écrivaient.

J'ai une question à vous poser, monsieur Murdoch, car vous avez mentionné que celui qui paie les violons choisit la musique. Pouvez-vous nous définir ce qu'est la liberté de la presse? Qui jouit de la liberté de la presse? Les propriétaires? Les journalistes? L'éditeur ou les lecteurs? Qu'est-ce que ça signifie réellement?

M. Murdoch : Je vais répondre brièvement et permettre à mes deux collègues, qui sont des journalistes pratiquants, de répondre également. Il me semble que la presse, dans un certain sens, la liberté de la presse, est la propriété de chacun d'entre nous. Ce n'est pas le droit exclusif des propriétaires. Ce n'est pas le droit exclusif des journalistes. C'est la propriété des Canadiens. Ce droit est de pouvoir s'attendre à avoir des médias, une presse et une radiodiffusion équitables et équilibrés.

Je demanderais à M. Spears de donner rapidement un point de vue différent.

M. Spears : Je vais juste répéter ce qu'a dit M. Murdoch, qu'initialement, cette liberté de la presse est le droit du peuple. Ce n'est pas la propriété d'un propriétaire de média et ce n'est pas la propriété des journalistes. Malgré que l'on dise cela, les propriétaires ont souvent tenté d'en faire un droit commercial plutôt qu'un droit du public. Il y a un équilibre très fin. Parfois, les journalistes ont l'obligation de se rendre impopulaire en rapportant des histoires que les gens ne veulent pas entendre. Si on devait en décider par un vote, certaines choses ne seraient jamais traitées dans les journaux ou à la télévision, mais elles constituent tout de même des événements importants. Les journalistes doivent avoir le droit, et la liberté, d'écrire et de diffuser sur les ondes ces histoires. En même temps, c'est pourquoi

it and here is the standard against which it can be judged, and take the flack.

Senator Merchant: You perhaps know that surveys show that Canadians believe that the reporting we get is biased. Would you feel that it serves the public for the readers to know, for instance, there is a publication that requires its journalists to say how they will vote in an election? Do you think that serves a purpose?

Mr. Spears: I cannot believe that there are very many media organizations that actually tell their journalists how to vote.

Senator Merchant: That then gives the reader some parameters.

Mr. Spears: I see, that the journalists would say how they are voting.

Senator Merchant: Yes. Is that important for the reader? Would that instil more confidence in the press, in what the reader is reading, to know? We do not know the journalists any more. That is what I am trying to say. They are not part of our group and we do not know quite why they can put an interpretation or a spin on the news.

I know, for instance, in the West, we think that the CBC is biased. You hear Westerners say this all the time.

The Chairman: Senator Merchant, are you proposing doing away with secret ballots?

Senator Merchant: No. I was asking about how the witnesses felt about it. As one of our witnesses said the other day, *Slate Magazine* required anyone who works for them to reveal how they vote, even their janitors.

Mr. Spears: That would be an absolute intrusion on the privacy of the ballot.

When talking about accountability, if you say, "Here are our standards; here is what we are supposed to do; we are trying to cover the community broadly and bring you things of great interest;" that gives the public the ammunition to say, "Well we have this issue of global warming going on; we have the population explosion; the world is running out of oil; why does a very large newspaper in a very large city not have an environment reporter?" I am speaking of my own paper. We have no environment reporter.

Right now, there is really no mechanism for getting at that particular issue. It is not an issue of bias. However, an issue of bias could be raised that way.

If you have those principles laid out and publicly available and some mechanism of getting at them, I think that is where we are heading. Perhaps that addresses your concern, partly at least.

nous avons proposé un code de principes pour les journalistes afin qu'ils puissent se lever, dire voici pourquoi je l'ai fait et voici le critère à utiliser pour juger mon geste, et prendre la critique.

Le sénateur Merchant : Vous savez probablement que des sondages révèlent que les Canadiens croient que l'information qu'ils reçoivent est biaisée. Croyez-vous que cela sert l'intérêt public que les lecteurs sachent, par exemple, qu'il y a une publication qui exige de ses journalistes qu'ils disent pour qui ils vont voter dans une élection? Pensez-vous qu'il y a un but à cela?

M. Spears : Je ne peux pas croire qu'il y a de nombreuses entreprises médiatiques qui disent à leurs journalistes comment voter.

Le sénateur Merchant : Alors, cela donne au lecteur certains paramètres.

M. Spears : Je vois, que les journalistes disent pour qui ils votent.

Le sénateur Merchant : Oui. Est-ce que c'est important pour le lecteur? Est-ce que le fait de le savoir inspirerait davantage confiance dans la presse, dans ce que le lecteur lit? Nous ne connaissons plus les journalistes maintenant. C'est ce que j'essaie de dire. Et ils ne font pas partie de notre cercle et nous ne savons pas vraiment pourquoi ils peuvent donner une interprétation ou une connotation aux nouvelles.

Je sais, par exemple, que dans l'Ouest, nous pensons que la Société Radio-Canada n'est pas impartiale. Vous entendez les gens de l'Ouest le dire constamment.

Le président : Sénateur Merchant, proposez-vous que l'on supprime le vote secret?

Le sénateur Merchant : Non. Je demandais ce qu'en pensent les témoins. Comme nous l'a dit un de nos témoins l'autre jour, *Slate Magazine* exige de tous ses employés, et même des préposés à l'entretien, qu'ils divulguent pour qui ils votent.

M. Spears : Il s'agirait d'une intrusion absolue dans le caractère privé du vote.

Lorsque nous parlons de responsabilisation, si vous dites : « Voici nos normes; voici ce que nous sommes censés faire; nous essayons de couvrir largement la collectivité et de vous faire part des questions d'un grand intérêt », cela ouvre la porte pour que le public dise : « Eh bien, nous avons la question du réchauffement de la planète; nous avons l'explosion de la population; les réserves de pétrole sont en train de s'épuiser; pourquoi un très grand journal dans une très grande ville n'a-t-il pas un journaliste spécialisé dans l'environnement? » Je parle pour mon propre journal. Nous n'avons pas de spécialiste de l'environnement.

À l'heure actuelle, il n'y a pas vraiment de mécanisme pour faire face à ce problème particulier. Ce n'est pas une question de partialité. Toutefois, on pourrait soulever une question de partialité de cette façon.

Si ces principes sont bien établis, s'ils sont accessibles au public et s'il existe un certain mécanisme permettant de les retrouver, je pense que c'est la direction dans laquelle nous voulons aller. Peut-être que cela atténue vos inquiétudes, du moins en partie.

Mr. Matyas: The touchiest issue in our local besides dues, of course, is political action by our local. The reason it is touchy is because our professional journalists are cognizant of the fact that they are journalists. They want to be at arm's length and separated from any identification with any particular political party or point of view. We have a political-action fund. When we try to use that fund, we have people who come to our meetings to scrutinize what we are doing. That is because they do not want to be compromised as journalists by something that the local is doing because we are a union.

Believe me, on the ground floor, where journalists work, we are cognizant of our duty to be fair to people. However, if you read *The Toronto Star*, the *National Post* or the *Toronto Sun* on the same issue, you know as well as I do that they all have their own spin on the same story. That is fine when you have a big market like that. However, when you are talking about a local market, a one-newspaper town, it seems to me that the obligation for that publication to be fair and unbiased is greater than when you have a competitive market situation.

The Chairman: I would like to come back to the question of what I believe you called accountability councils. Like Senator Munson, I will be somewhat of a devil's advocate here. I can remember 1,000 years ago when I started working in journalism, I was working for the number-two paper in its market. It was not a tiny paper but it was definitely the number-two paper. It was responsive to its community all right. It had to be because advertisements were pulled, for example, if you ran something that happened to displease a major local advertiser. It was an independent, family-owned paper. The family was absolutely dedicated to the proposition that we should be a good newspaper with good journalists. However, it lived with very serious realities about the pressures that members of the community could bring to bear on it. It was not just advertisers; there would be other forms of community pressure. If you enrage a sufficiently large bloc of readers and you are already the number-two paper and financially vulnerable, you can face serious problems. The best thing that ever happened to that paper was to be bought by a chain that could bring in capital, new resources, and enough financial muscle to withstand that kind of pressure.

I am also struck by the fact that whenever anybody suggests setting up a community consultative body, whether it be for schools, hospitals or all those vital institutions in a community, in the end, it turns out to be quite difficult to find a broad, representative range of people year after year to serve on those things. They tend to become captured by certain interest groups or by professionals, almost, if you will, professional

M. Matyas : La question la plus délicate de notre section locale, à part les cotisations, bien sûr, c'est l'action politique de notre section. La raison pour laquelle il s'agit d'une question délicate, c'est parce que nos journalistes professionnels sont conscients du fait qu'ils sont des journalistes. Ils veulent être indépendants et libres de toute identification à un parti ou à un point de vue politique particulier. Nous avons un fonds d'action politique. Lorsque nous essayons d'utiliser ce fonds, nous avons des gens qui viennent assister à nos réunions pour examiner de très près ce que nous faisons. C'est parce qu'ils ne veulent pas être compromis en tant que journalistes par quelque chose que la section locale fait parce qu'elle est un syndicat.

Croyez-moi, sur le terrain, là où les journalistes travaillent, nous sommes conscients de notre devoir d'équité face au public. Cependant, si vous lisez le *Toronto Star*, le *National Post* ou le *Toronto Sun* sur la même question, vous savez aussi bien que moi que chacun donne sa propre interprétation du même événement. C'est bien lorsque vous avez un grand marché comme celui-là. Cependant, lorsque vous parlez d'un marché local, d'une ville qui ne possède qu'un seul journal, il me semble que l'obligation qui pèse sur cette publication d'être équitable et impartiale est plus grande que lorsque vous êtes dans un marché concurrentiel.

La présidente : J'aimerais revenir à la question des conseils de responsabilisation, je crois que c'est ainsi que vous les avez appelés. Comme le sénateur Munson, je vais me faire un peu l'avocate du diable ici. Je me souviens qu'il y a 1 000 ans, lorsque j'ai commencé dans le journalisme, je travaillais pour le journal qui occupait la deuxième place dans le marché où nous étions. Ce n'était pas un petit journal, mais c'était certainement le journal de deuxième place. Il était effectivement sensible à sa communauté. Il se devait de l'être parce que la publicité était retirée, par exemple, si vous publiez quelque chose qui déplaisait à un annonceur important de la place. C'était un journal indépendant, propriété d'une famille. La famille était absolument acquise à l'idée que nous devions être un bon journal avec de bons journalistes. Toutefois, le journal devait composer avec certaines réalités très sérieuses liées aux pressions que pouvaient exercer sur lui les membres de la communauté. Il ne s'agissait pas uniquement des annonceurs; il y avait d'autres formes de pressions exercées par la communauté. Si vous vous mettez à dos un segment suffisamment important du lectorat et que vous êtes déjà le journal de deuxième place et que vous êtes financièrement vulnérables, vous pouvez avoir de sérieuses difficultés. La meilleure chose qui ait pu arriver à ce journal, c'est d'avoir été acheté par une chaîne qui pouvait apporter du capital, de nouvelles ressources et une solidité financière suffisante pour lui permettre de résister à ce genre de pression.

Je suis également frappée par le fait que chaque fois que quelqu'un propose la création d'un organisme consultatif communautaire, que ce soit pour les écoles, les hôpitaux ou tous ces établissements vitaux pour la communauté, avec le temps, il devient assez difficile de trouver, année après année, des gens ayant une représentativité assez étendue pour siéger au sein de ces organismes. Ils ont tendance à être noyautés par certains groupes

kinds of activists. I am not saying it always happens. I am saying there is a tendency for it to happen.

How on earth would you avoid having your accountability councils become the captive of exactly the kind of people you do not want them to be the captive of? How can you do that?

I said it is a devil's advocate kind of question because I have always believed that journalists should listen more to the community than they do. Nonetheless, these are concerns that bother me.

Mr. Murdoch: You just gave the history of a large chain buying out the second largest paper. Sadly, there are no longer any second papers left across the country.

The Chairman: The other one died.

Mr. Murdoch: I think I know which one you are talking about. There are not any second papers left.

They now have a monopoly situation in the community, and Regina is a good example. They can devastate the newsroom because they do not have the competition you are talking about. In fact, it has gone topsy-turvy.

I have some comments on the more difficult question you ask, but I will turn the floor over to Mr. Spears.

Mr. Spears: As Mr. Murdoch said, the number-two paper being owned by the worthy family does not exist any more. Initially, my response is that you are arguing for the status quo in which publishers and owners make all the judgments and the public has the right to write a letter to the editor. If the members are chosen wisely, they will not become captive. It comes down to the mechanism by which they are chosen.

In terms of choosing, the Kent commission report suggested that journalist and publisher representatives would agree on two people and those two would choose a third who would be the chairman. If there was no agreement, they would go to the chief justice who would then appoint someone to try to pick these people.

I guess I am not as afraid of the public as you are.

The Chairman: Who, me, afraid of the public?

Mr. Spears: Yes.

The Chairman: Perish the thought. I have always been very concerned about having unintended consequences for mechanisms.

In your paper, Mr. Spears, the paper is proud, famously proud, to be governed by a set of principles known as the Atkinson Principles. Theoretically, what would happen if there were conflict between the principals and the accountability council?

Mr. Spears: I can tell you right now that one thing that is in the Atkinson Principles is respect for working people. One question that the advisory council might ask is: Why do you not have a

d'intérêt ou par des professionnels, presque, si vous voulez, des genres d'activistes professionnels. Je ne dis pas que cela arrive tout le temps. Je dis que c'est quelque chose qui a tendance à arriver.

Comment diable allez-vous empêcher vos conseils de responsabilisation d'être contrôlés par les mauvaises personnes; comment pouvez-vous faire cela?

J'ai dit que je serais l'avocate du diable parce que j'ai toujours cru que les journalistes devaient être davantage à l'écoute de la communauté qu'ils le sont. Néanmoins, ce sont des préoccupations qui m'inquiètent.

M. Murdoch : Vous venez juste de raconter l'histoire d'une grande chaîne qui achète le journal de deuxième place. Malheureusement, il n'existe plus de journaux de deuxième place au pays.

La présidente : L'autre a disparu.

M. Murdoch : Je pense que je sais de quel journal vous parlez. Il ne reste plus de journaux de deuxième place.

Lorsqu'ils sont dans une situation de monopole dans une collectivité, et Regina en est un bon exemple, ils peuvent sabrer dans la salle de nouvelles, parce qu'ils n'ont pas à affronter la concurrence dont vous parlez. En fait, c'est le monde à l'envers.

J'ai quelques observations sur la question plus difficile que vous posez, mais je vais céder la parole à M. Spears.

M. Spears : Comme l'a dit M. Murdoch, le journal de deuxième place qui appartient à une famille valeureuse n'existe plus. Ma réponse initiale, c'est que vous défendez le statu quo dans lequel les éditeurs et les propriétaires portent tous les jugements et le public a le droit de faire parvenir une lettre au rédacteur. Si les membres du conseil sont choisis avec discernement, il n'y aura pas de noyautage. La question revient au mécanisme de sélection.

À cet égard, le rapport de la commission Kent propose que les représentants des journalistes et des éditeurs s'entendent sur deux personnes et que ces deux personnes en choisissent une troisième, qui occuperait la présidence. À défaut d'une entente, ces gens devraient se tourner vers le juge en chef qui nommerait quelqu'un pour choisir ces personnes.

Je pense que je n'ai pas aussi peur du public que vous.

La présidente : Qui, moi, peur du public?

M. Spears : Oui.

La présidente : Jamais de la vie. J'ai toujours été soucieuse des conséquences inattendues des mécanismes.

Votre journal, monsieur Spears, est fier, et il est reconnu pour l'être, d'être régi par un ensemble de principes connus comme les principes d'Atkinson. Théoriquement, qu'arriverait-il s'il devait y avoir un conflit entre les mandants et le conseil de responsabilisation?

M. Spears : Je peux vous dire toute de suite qu'une des choses que l'on retrouve dans les principes d'Atkinson, c'est le respect des travailleurs. Une question que le conseil consultatif pourrait

labour reporter? Right now, there is no mechanism for anybody to do that. We have no labour reporter. I would say, that is not a great respecter of the Atkinson Principles, but there is no mechanism right now by which anyone can do anything about it.

Senator Trenholme Counsell: You talked about the difference between Canadian and U.S. newspapers, and specifically in the elections, the 2004 Canadian election and the 2004 American election. I know we are concerned about certain media outlets in the United States. I do not know much about them, but I think there was dirtiness in the American election that I did not really see in Canada.

As someone who is keen on politics, I was part of many people watching the media and thinking that if this does not change, we are going to lose. It did change in the last few days. I want to know whether there really is a big difference. I will take out that "dirty" element which crept into that American election.

You talk a lot about the same story being in the newspaper and on the television because of co-ownership. Is that serious? To me, the story is the story, whether you are talking about the fire that killed nine people in Manitoba, Carolyn Parrish or trans fats. I read the story, usually very fast and not line by line at all. Then, because I care, I turn to the editorial page. Every one of those things probably was covered on the editorial page, although there is not a lot that you can editorialize about a fire tragedy.

Those are two thoughts I had. I do not know whether I am as concerned about one conglomerate owning the newspaper and the television, as you are. For instance, on television, you watch the hard news that you get, all these 30-second sound bites, et cetera, and then if you are interested in one channel you hear Rex Murphy, or if you are interested in another you hear Mike Duffy. How do you feel about those questions?

Mr. Murdoch: Mr. Matyas mentioned that his paper had people on the Hill. I can tell you about newspapers across the country that used to have national reporters but no longer do. What does that mean? For one thing, it means that, yes, at times they may be chasing the same story but they may be developing relationships differently. I may develop a different relationship with some parliamentarian, for instance, than Mr. Matyas does. Out of that may come a leak. Out of that I might get a different story from Mr. Matyas. That is diversity of news. That is how we ensure in some ways that one story is not being told. If one story is being told, we are heading very closely to a totalitarian state.

The question is, in some ways, the snowstorm in Halifax is probably going to be told to a certain degree by the same media and it might be more dramatic on television than it is in the printed press. On many larger issues, such as the environment, our democratic institutions, or our justice system, the more people

poser c'est : pourquoi n'avez-vous pas un journaliste spécialiste du travail. Je dirais que ce n'est pas faire preuve d'un grand respect pour les principes d'Atkinson, mais il n'y a pas de mécanisme à l'heure actuelle pour faire quoi que ce soit à ce sujet.

Le sénateur Trenholme Counsell : Vous avez parlé des différences entre les journaux canadiens et américains, et plus précisément dans les élections, dans les élections canadiennes de 2004 et les élections américaines de 2004. Je sais que nous sommes préoccupés par certaines sources médiatiques aux États-Unis. Je n'en sais pas beaucoup à leur sujet, mais je pense qu'il y avait dans les élections américaines une certaine bassesse que je n'ai pas vue vraiment au Canada.

En tant que quelqu'un qui connaît la politique, je faisais partie des nombreuses personnes qui regardaient les médias et qui pensaient que si rien ne changeait, nous perdriions. Les choses ont changé dans les derniers jours. Je veux savoir s'il y a vraiment une grande différence. Je vais écarter cet élément de « bassesse » qui s'est manifesté dans cette élection américaine.

Vous avez beaucoup parlé du fait que la même histoire se retrouve dans les journaux et à la télévision à cause de la convergence. Est-ce sérieux? Pour moi, une histoire, c'est une histoire, que vous parliez de l'incendie qui a tué neuf personnes au Manitoba, de Carolyn Parrish ou des gras trans. Je lis l'histoire, habituellement très rapidement et pas du tout ligne par ligne. Ensuite, parce que je ne suis pas indifférente, je lis la page éditoriale. Chacune de ces questions a probablement été traitée dans la page éditoriale, bien qu'il n'y ait pas grand-chose à dire dans un éditorial à propos d'une tragédie causée par un incendie.

Ce sont deux réflexions que j'ai eues. Je ne sais pas si je suis préoccupée par le fait qu'un conglomérat est propriétaire du journal et de la télévision. Par exemple, à la télévision, vous regardez les nouvelles chaudes, tous ces clips sonores de 30 secondes. et cetera, et ensuite, si vous êtes intéressé par un canal, vous entendez Rex Murphy, ou si vous êtes intéressé par un autre, vous entendez Mike Duffy. Vous pensez-vous de ces questions?

M. Murdoch : M. Matyas a dit que son journal avait des journalistes sur la Colline. Je peux vous parler de journaux partout au pays qui avaient l'habitude d'avoir des journalistes nationaux, et qui n'en n'ont plus. Qu'est-ce que cela signifie? Entre autres, cela signifie que, oui, ils peuvent parfois être à l'affût de la même histoire, mais ils peuvent développer des relations différemment. Je pourrais développer avec certains parlementaires une relation différente de celle que pourrait avoir, par exemple, M. Matyas. Et cette situation pourrait donner lieu à une fuite. À partir de là, je pourrais avoir une histoire différente de celle de M. Matyas. C'est ce qu'on appelle la diversité dans les nouvelles. C'est de cette façon que l'on s'assure, dans un certain sens, que l'on ne racontera pas qu'une seule histoire. Si une seule histoire est racontée, nous nous rapprochons beaucoup de l'État totalitaire.

La question, c'est que, d'une certaine façon, la tempête de neige d'Halifax sera probablement rapportée jusqu'à un certain point dans le même média et elle pourrait être plus spectaculaire à la télévision que dans la presse écrite. Sur des questions plus vastes, comme l'environnement, nos institutions démocratiques ou notre

that we have covering those things, the more different stories there are. That allows us then to make our democratic choice. It is absolutely critical.

On the issue of the American media, we have a grave concern. I think all of you who pay attention to the American media understand that during that election the largest and some of the most prestigious news organizations in this country were called everything, including communists. There was this polarization about the media that said that you cannot trust these media outlets that you used to be able to believe in because they are all left-wing communists. That kind of polarization is very dangerous.

That is not to suggest that the *National Post* should not have its point of view, and *The Toronto Star* should not have its point of view, but the polarization of the media to the point that citizens in a democratic society can no longer feel they can trust the information coming to them causes us to be in very dangerous territory.

Senator Trenholme Counsell: It is much more extreme in the United States.

Mr. Murdoch: Absolutely, and I am sorry to say it may become more extreme in this country.

Senator Munson: Briefly, there were some sobering comments about the Kent commission report and what did or did not happen with that report. I was a reporter for a long time and only a politician for less than a year. We will go through all kinds of testimony and witnesses and then we will file a report. You will read the report. Thousands of journalists will read that report. What makes you think — and I guess I am asking myself rhetorically what makes myself think — that we can really bring about change that you are asking for this time?

Mr. Spears: Senator Munson, you are a legislator. You are a member of the Parliament of Canada. The Senate, in theory, has equal rights to the House of Commons. It is your responsibility to propose and debate and dispose. You have signed on and that is your job. Therefore I am somewhat astonished to hear a legislator come and say, “Well, what do you expect me to do about it.” You have real power.

Senator Munson: I did not say that. I said, that was said the last time, too. I would like to push change and we are one committee that will push and advocate change.

Mr. Spears: Last time the Parliament had power and chose not to exercise it.

Senator Munson: Let us hope it changes this time.

Mr. Spears: As an eminent Canadian once said, “You had a choice.” You still have a choice.

Senator Munson: Well, just watch us.

système de justice, plus il y a de gens pour couvrir ces questions, plus il y aura de versions différentes de la même histoire. Cela nous permet alors d'exercer notre choix démocratique. C'est une question absolument critique.

Sur la question des médias américains, ce qui est une préoccupation très grave, et je pense que tous ceux d'entre vous qui portez une attention aux médias américains comprennent que durant cette élection, les plus grandes agences de nouvelles et certaines des plus prestigieuses de ce pays ont été qualifiées de tous les noms, y compris probablement de communistes. Il y avait cette polarisation au sujet des médias qui disait que vous ne pouviez pas faire confiance à ces sources médiatiques que vous aviez l'habitude de croire parce qu'elles sont toutes communistes, gauchistes. Ce genre de polarisation est très dangereuse.

Je ne veux pas dire que le *National Post* ne devrait pas avoir son point de vue et que le *Toronto Star* ne devrait pas avoir le sien, mais la polarisation des médias au point où les citoyens d'une société démocratique estiment qu'ils ne peuvent plus faire confiance à l'information qu'ils reçoivent fait en sorte que nous nous aventurons en territoire très dangereux.

Le sénateur Trenholme Counsell : La situation est poussée à l'extrême aux États-Unis.

M. Murdoch : Absolument, et je suis désolé de dire qu'elle pourrait l'être ici aussi.

Le sénateur Munson : Brièvement, il y a eu certaines observations qui portent à réfléchir concernant le rapport de la commission Kent et ce qui est arrivé ou n'est pas arrivé avec ce rapport. J'ai été journaliste pendant longtemps et je ne suis politicien que depuis moins d'un an. Nous allons entendre toutes sortes de témoignages et de témoins et ensuite, nous allons présenter un rapport. Vous allez lire le rapport. Des milliers de journalistes vont lire le rapport. Qu'est-ce qui vous fait croire — et je suppose que je me demande à moi-même, rhétoriquement, qu'est-ce qui me fait croire — que nous pouvons vraiment apporter les changements que vous demandez cette fois-ci?

M. Spears : Sénateur Munson, vous êtes un législateur. Vous êtes un membre du Parlement du Canada. Le Sénat, en théorie, a des droits égaux à ceux de la Chambre des communes. Il est de votre responsabilité de proposer, de débattre et de disposer. Vous avez accepté le poste et c'est votre travail. Par conséquent, je suis un peu étonné d'entendre un législateur dire : « Eh bien, que croyez-vous que je peux faire à ce sujet? » Vous avez un pouvoir réel.

Le sénateur Munson : Je n'ai pas dit cela. J'ai dit que cela a été dit la dernière fois aussi. Je veux apporter des changements et nous sommes un comité qui préconisera le changement et qui exercera des pressions pour l'obtenir.

M. Spears : La dernière fois, le Parlement avait le pouvoir, mais il a choisi de ne pas l'exercer.

Le sénateur Munson : Espérons que cela changera cette fois-ci.

M. Spears : Comme l'a déjà dit un éminent Canadien : « Vous aviez le choix ». Vous avez encore le choix.

Le sénateur Munson : Eh bien, vous n'avez qu'à nous regarder.

Mr. Murdoch: I just want to say, as I said earlier, Canadians want to ensure that we continue to have a democratic media and want to ensure that there are some safeguards in there. In terms of the politicians, they can take some comfort in that. What we realize — and I know this will sound somewhat like union rhetoric — is we are up against some big, powerful companies here. The question is — just to echo Mr. Spears — whether politicians, you and the folks in the other House there, have the will to take on some of these big media companies that have enormous political clout. We certainly hope that you do and I can tell you I have faith that something will come out of this.

The Chairman: You have certainly made a very forceful presentation of your position and we thank you for it. At the very least I would — not that I think Senate committees do not have effect because I do believe Senate committees have an effect — remind you of Heisenberg's Principle, which is, if memory serves, that the mere fact of being observed can make a difference.

Mr. Spears: It is called the uncertainty principle.

The Chairman: Someone's principle says that the mere fact of being observed can make a difference.

Honourable senators, our next witness is Professor Waddell from the School of Journalism at Carleton University. For many years, Mr. Waddell was known as a most eminent journalist across Canada. Mr. Waddell, please proceed.

Mr. Christopher Waddell, Carty Chair in Business and Financial Journalism, Carleton University, As an Individual: Thank you for inviting me to speak this evening. I have noted the specific areas that were suggested to me as possible subjects for my comments, and we will touch upon some of them. Obviously, if there are other questions that arise, I would be pleased to try to offer any thoughts. I have also read the interim report that the committee produced earlier this year, and I would be prepared to talk about some of that, if senators so choose.

I will speak to some of the implications flowing from the changes that have taken place in the Canadian media over the past few years. I will address the area that I spent the most time on in the past one and one-half decades — national political coverage. It is a field where there have been huge changes. I will confine my comments to the English-language media because that is the media I know best.

When I started in Ottawa in the mid-1980s there was a vibrant radio-news scene with a national all-news radio network, and several broadcasters had radio news bureaus in the gallery. Some members of this committee even worked at them. There was fierce competition for radio news. Today, none of that exists. Canadian Press had a bureau of about 36 people. It has half that now and probably does less than half of what it used to do. CBC TV had about a dozen reporters in its Ottawa bureau in the years leading

M. Murdoch : Je veux simplement dire, comme je l'ai dit plus tôt, que les Canadiens veulent s'assurer que nous continuions à avoir des médias démocratiques et qu'il y a des garde-fous. Pour ce qui est des politiciens, ils peuvent y trouver un certain réconfort. Ce dont nous prenons conscience — et cela peut ressembler à de la rhétorique de syndicat —, c'est que nous faisons face ici à certaines grandes entreprises très puissantes. La question est de savoir — juste pour me faire l'écho des propos de M. Spears — si les politiciens, vous et les gens de l'autre Chambre, avez la volonté de vous mesurer à ces grandes entreprises médiatiques qui ont un poids politique énorme. Nous espérons très certainement que vous l'avez et je peux vous dire que j'ai confiance qu'il sortira quelque chose de cet exercice.

La présidente : Vous avez certainement présenté une défense très vigoureuse de votre position et nous vous en remercions. À tout le moins, je vous rappellerai — non pas que je pense que les comités du Sénat n'ont pas d'effet, parce que je crois effectivement qu'ils en ont un — le principe d'Heisenberg qui dit, si ma mémoire est fidèle, que le simple fait d'être observé peut faire une différence.

M. Spears : Cela s'appelle le principe d'incertitude.

La présidente : Le principe de quelqu'un dit que le simple fait d'être observé peut faire une différence.

Honorables sénateurs, notre prochain témoin est le professeur Waddell de l'École de journalisme de l'Université Carleton. Pendant de nombreuses années, M. Waddell a été connu comme un des plus éminents journalistes du Canada. Monsieur Waddell, la parole vous appartient.

M. Christopher Waddell, Chaire Carty en commerce et en journalisme financier, Université Carleton, témoignage à titre personnel : Merci de m'avoir invité à prendre la parole ce soir. J'ai pris note des domaines précis que l'on m'a suggérés comme sujets possibles de mes observations, et je vais parler de certains d'entre eux. Évidemment, si d'autres questions sont soulevées, je serai heureux d'essayer de vous faire part de mes réflexions. J'ai également lu le rapport provisoire que le comité a publié plus tôt cette année et je suis prêt à en discuter, si les sénateurs le désirent.

Je vais parler de certaines des conséquences découlant des changements qui sont intervenus dans les médias canadiens au cours des dernières années. Je vais traiter du domaine auquel j'ai consacré le plus de temps au cours des 15 dernières années — la couverture de la politique nationale. C'est un domaine où il y a eu des changements considérables. Je vais limiter mes observations aux médias de langue anglaise, parce que ce sont les médias que je connais le mieux.

Lorsque j'ai débuté à Ottawa au milieu des années 80, la scène des nouvelles à la radio était très animée; il y avait un réseau national de radios d'information continue et plusieurs radiodiffuseurs avaient des bureaux de presse dans la galerie. Certains membres de ce comité ont même travaillé dans ces bureaux. La concurrence était vive. Aujourd'hui, il n'existe plus rien de tout cela. Le bureau de la Presse canadienne comptait quelque 36 personnes. Il en compte la moitié maintenant et fait

up to and prior to the start of CBC *Newsworld*. Now it has half that and it operates a 24-hour news channel in addition to everything it did before.

Many newspapers had Ottawa bureaus — reporters assigned to Ottawa to cover national politics from the perspective of their communities: *The Windsor Star*, the *London Free Press*, the *Hamilton Spectator*, *The Leader-Post* in Regina, *The Star Phoenix* in Saskatoon, the *Calgary Herald*, the *Edmonton Journal* and the *Montreal Gazette*. I was in Ottawa from 1985 to 1989 working for *The Globe and Mail*, and then went back to Toronto. By the time I returned to Ottawa in 1993 to work here for CBC television, most of those bureaus had either been reduced in size or had disappeared. In the succeeding years there has been a further erosion in the number of journalists. I asked myself if that makes any difference.

I tried to think about ways to try to quantify what impact, if any, shutting down bureaus might have. My working hypothesis was something like this: what would happen to attendance at Ottawa Senators' games if the Ottawa media decided it would no longer cover the team? It would print stories from wire services about the games but it would provide no more detailed coverage than that, and no specific coverage. My guess was that it would not take long before attendance started to fall at hockey games.

For politics, voter turnout is one way to count attendance and interest. I did a quick assessment of voter turnout in Hamilton, Windsor and London — three cities that formerly had full-time reporters based in Ottawa. I forwarded a copy of that analysis to the clerk of the committee so I will not repeat its contents in detail. However, it does appear that the decline in turnout in those communities is steeper than the provincial decline in turnout in the years after the paper shut their Ottawa bureaus. I then looked at voter turnout in three other Ontario cities whose newspapers had never had reporters in an Ottawa bureau — Sault Ste. Marie, Niagara Falls and St. Catharines. In those cities turnout did not fall as steeply as it had in the first three communities whose papers had shut down their Ottawa bureaus. There may be many reasons for this but I suspect that the end of local coverage of national politics played a role in the decline of voter turnout. I make this point primarily to suggest to the committee that decisions made by media organizations have consequences for our communities and, in this case, for political discourse in those communities.

Not only have some news organizations closed their Ottawa bureaus, most, with the exception of *The Globe and Mail*, have sharply reduced the number of reporters they have in Ottawa.

probablement la moitié du travail qu'il faisait alors. CBC TV avait une douzaine de journalistes à son bureau d'Ottawa dans les années qui ont précédé la diffusion de CBC *Newsworld*. Maintenant, elle n'a que la moitié de cet effectif et elle exploite un canal d'information continue en plus de tout ce qu'elle faisait auparavant.

Beaucoup de journaux avaient des bureaux à Ottawa — des journalistes affectés à Ottawa à la couverture de la politique nationale dans la perspective de leurs collectivités : le *Windsor Star*, le *London Free Press*, le *Hamilton Spectator*, *The Leader-Post* de Regina, *The Star Phoenix* de Saskatoon, le *Calgary Herald*, le *Edmonton Journal* et le *Montreal Gazette*. J'étais à Ottawa de 1985 à 1989 pour le compte du *Globe and Mail*, et je suis retourné à Toronto. Au moment où je suis revenu à Ottawa en 1993 pour y travailler pour le compte de CBC TV, la plupart de ces bureaux avaient une taille réduite ou avaient disparu. Au cours des années qui ont suivi, l'érosion du nombre de journalistes s'est poursuivie. Je me suis demandé si cela changeait quelque chose.

J'ai essayé de penser à des façons de quantifier les effets, si tant est qu'il y en ait eu, de la fermeture de ces bureaux. Mon hypothèse de travail était quelque chose qui se rapproche de ceci. Qu'arriverait-il à l'assistance aux matchs des Sénateurs d'Ottawa si les médias d'Ottawa décidaient de ne plus couvrir l'équipe? Ils imprimeraient des histoires provenant des agences de presse sur les matchs, mais ils n'assureraient pas une couverture plus détaillée que cela, et pas de couverture particulière. Mon impression, c'est que l'assistance aux matchs de hockey ne tarderait pas à chuter.

Dans le domaine de la politique, la participation électorale est une façon de mesurer l'assistance et l'intérêt. J'ai fait une évaluation rapide de la participation électorale à Hamilton, Windsor et London — trois villes qui avaient auparavant des journalistes à plein temps à Ottawa. J'ai fait parvenir un exemplaire de cette analyse au greffier du comité pour ne pas avoir à répéter son contenu en détail. Toutefois, il semble que le déclin de la participation électorale dans ces collectivités a été plus accentué que le déclin de la participation aux élections provinciales dans les années qui ont suivi la fermeture, par les journaux, de leurs bureaux à Ottawa. Ensuite, j'ai regardé la participation électorale dans trois autres villes ontariennes dont les journaux n'avaient jamais envoyé de journalistes à Ottawa — Sault Ste. Marie, Niagara Falls et St. Catharines. Dans ces villes, la participation électorale n'a pas décliné aussi abruptement qu'elle l'a fait dans les trois premières collectivités dont les journaux avaient fermé leurs bureaux à Ottawa. Il pourrait y avoir de nombreuses raisons pour expliquer cette situation, mais je soupçonne que la fin de la couverture locale de la politique nationale a joué un rôle dans le déclin de la participation électorale. Je fais valoir ce point principalement pour indiquer au comité que les décisions prises par les organismes médiatiques ont des conséquences pour nos collectivités et, dans le cas qui nous préoccupe, pour le discours politique dans ces collectivités.

Non seulement certaines agences de presse ont fermé leurs bureaux à Ottawa, mais la plupart, à l'exception du *Globe and Mail*, ont réduit considérablement le nombre de journalistes

Like closing bureaus, that has an impact as well, magnified by the concurrent growth of demands placed on existing reporters, thanks to all-news television and the Internet. The few reporters that news organizations have in Ottawa are being asked to file more frequently across a wider range of media and the result is a decline in quality, content and comprehensiveness. Much of this is because there has been a widespread abandonment of the beat system in news organizations.

The claim is that there are not enough reporters to build walls around individuals such that they only cover certain issues. Instead, more and more reporters are treated as general assignment reporters doing a different story each day. They may cover same-sex marriages at the Supreme Court one day, the government's plans for the Kyoto Protocol the next day and the federal-provincial health negotiations the day after that. In that world there is never enough time to develop any expertise.

I will speak to television specifically for a moment. With barely enough people to file every day, the only option is to turn your reporters into general assignment reporters. That means they match newspaper stories, cover Question Period and attend staged events — the release of reports and news conferences organized by interest groups. The result is that more and more reporters know less and less about what they are covering. What are the implications that spring from that? Simply put, I think it means that, increasingly, national politics, and I suspect many other issues across the country as well, are covered as though everything that happened that day has never happened before and will never happen again. There is a lack of context and perspective in how stories are reported and played in the media, and there are plenty of examples of that. There is a second, related issue. No matter how little you might know about a subject area, there are always two things you can cover: personality and conflict. Is it any surprise that media coverage of politics and public policy is increasingly centred on personality and conflict? There are many examples of that to point to as well. I suspect the result is that we have a public that knows less and less about the issues and is, therefore, less and less engaged in the debate that is essential to shaping public policy and future directions for the country.

I believe there is another related level of concern that relates to the issue of how well our media informs Canadians about the world around them. The answer to that is also, less and less. There has been a steady retrenchment among the Canadian media and the U.S. media from international coverage, reversed in the U.S. only to deal with aspects of the fight against terrorism and the foreign deployment of U. S. troops in combat roles. There are fewer reporters overseas and those that remain tend to be

qu'elles avaient dans cette ville. Comme la fermeture des bureaux, cela a un effet également, amplifié par la croissance des demandes concomitantes auxquelles doivent répondre les journalistes en place, à cause des canaux de télévision d'information continue et de l'Internet. On demande aux journalistes moins nombreux dont disposent les agences de presse à Ottawa de fournir des nouvelles plus fréquemment sur une étendue de médias plus grande et le résultat, c'est un déclin au niveau de la qualité, du contenu et de la compréhension. Cela est dû en grande partie à l'abandon généralisé du système de l'exclusivité dans les agences de presse.

On prétend qu'il n'y a pas suffisamment de journalistes pour ériger une muraille autour des personnes de telle manière qu'ils ne couvrent que certaines questions. Plutôt, de plus en plus de journalistes sont traités comme des journalistes d'affectations générales, traitant une histoire différente chaque jour. Ils peuvent traiter du mariage des conjoints de même sexe à la Cour suprême un jour, des plans du gouvernement pour respecter le Protocole de Kyoto le lendemain et des négociations fédérales-provinciales en matière de santé le jour suivant. Dans un monde comme celui-là, il n'y a jamais suffisamment de temps pour acquérir une expertise.

Je vais parler spécifiquement de la télévision pour un instant. Avec à peine suffisamment de monde pour publier une histoire tous les jours, la seule option qui reste, c'est de transformer vos journalistes en journalistes d'affectations générales. Cela signifie qu'ils suivent les mêmes histoires que les journaux, qu'ils couvrent la période des questions et qu'ils participent à des événements organisés — la publication de rapports et des conférences de presse organisées par des groupes d'intérêt. Le résultat, c'est que de plus en plus de journalistes en savent de moins en moins sur les sujets dont ils traitent. Quelles sont les conséquences de tout cela? En termes simples, je pense que cela signifie que, de plus en plus, la politique nationale, et je soupçonne qu'il en est de même pour de nombreuses autres questions partout au pays, reçoit une couverture comme si tout ce qui est arrivé ce jour-là n'est jamais arrivé auparavant et n'arrivera jamais plus dans l'avenir. Il y a un manque de contexte et de perspective dans la façon dont les événements sont rapportés dans les médias, et les exemples pleuvent. Il y a une deuxième conséquence qui est liée à la première. Peu importe votre ignorance d'un sujet donné, il y a toujours deux choses que vous pouvez couvrir : la personnalité et le conflit. Est-il surprenant que la couverture de la politique et de la politique gouvernementale par les médias soit centrée de plus en plus sur la personnalité et le conflit? On peut trouver de nombreux exemples de cela également. Je soupçonne que le résultat, c'est que nous avons un public qui en sait de moins en moins sur les questions et qui, par conséquent, est de moins en moins engagé dans le débat qui est essentiel pour façonner la politique gouvernementale et les orientations futures du pays.

Je crois qu'il y a un autre niveau de préoccupations apparenté qui est lié à la question suivante : dans quelle mesure nos médias informent-ils bien les Canadiens au sujet du monde qui les entoure? La réponse à cette question est aussi, de moins en moins. On constate que les médias canadiens et américains délaissent la couverture internationale, tendance qui est renversée aux États-Unis uniquement pour traiter des aspects de la lutte au terrorisme et du déploiement à l'étranger de troupes américaines dans des

clustered in a few cities, flying out to cover stories and then returning to their home base. That does two things. First, it distorts coverage because there must be a reason to send a reporter — usually a disaster. Second, the only way to cover a story or a region is to be there and, in most cases, Canadians are not there. Allow me to give you an example that is not truly international: the United States. Please correct me if I am wrong, but I do not believe any Canadian news organization has any full-time reporters located in the United States other than in Washington or New York. *The Globe and Mail* and CTV had reporters in Los Angeles for a while but I do not think they have any now. I believe those bureaus are closed. Is it any wonder that Canadians were surprised that George Bush won re-election so easily when you consider how our media covers the United States? Is the U.S. not an interesting enough place that the CBC could run a one-hour show about it every week? Our media simply is not there, even in the United States, although it is technologically easier, and constantly becoming cheaper, to report from the U.S.

The same is true about many other parts of the world that are the birth places of more and more Canadians. Our media is not there either and, in many cases, is running little or nothing in the way of news from those regions. That does not mean that information is not available to Canadians because it is available, thanks to the Internet. In most cases it is still free. This committee wanted to know about young and old Canadians and how they are receiving news and information. There is no question that the Internet is taking over much of what used to be the domain of newspapers and television.

I tell my business journalism students that most things that happen in the United States usually happen about six months to one year later in Canada. Consider some of the findings of the surveys done by The Pew Research Center for the People and the Press in the United States over the past couple of years on the dramatic growth and use of the Internet for political news and information during the U.S. election campaign. That is happening here too. I can only echo Mark Starowicz's comments to the committee that there will be a merger between television and the Internet in which people will watch TV on the Internet. That is happening now.

If you look at a program like *Politics* on CBC Newsworld, you can watch that show on the Internet almost immediately after it is gone to air. That will be true for all sorts of programming as viewers watch when they want to watch, not when a network has scheduled something. That is already happening with personal video recorders and video-on-demand from web servers. Next, there will be web broadcasting, which we are just starting into and will happen much more in the future. It is not just for video that

rôles de combat. Il y a moins de journalistes à l'étranger et ceux qui restent ont tendance à se regrouper dans un petit nombre de villes, prenant un vol pour aller couvrir un événement pour ensuite revenir à leur point d'attache. Cet état de choses a deux conséquences. Premièrement, cela déforme la couverture parce qu'il doit y avoir une raison pour envoyer un journaliste — habituellement un désastre. Deuxièmement, la seule façon de couvrir un événement ou une région, c'est d'être sur place et, dans la plupart des cas, les Canadiens ne sont pas là. Permettez-moi de vous donner un exemple qui n'est pas vraiment international : les États-Unis. Veuillez me corriger si j'ai tort, mais je ne crois pas qu'il y ait une agence de presse canadienne qui ait des journalistes à plein temps aux États-Unis ailleurs qu'à Washington et à New York. *The Globe and Mail* et CTV avaient des journalistes à Los Angeles pendant un certain temps, mais je ne pense pas qu'ils en ont maintenant. Je crois que ces bureaux ont été fermés. Doit-on s'étonner que les Canadiens aient été surpris que George Bush ait été réélu aussi facilement lorsqu'on considère comment nos médias couvrent les États-Unis? Les États-Unis ne sont-ils pas un endroit suffisamment intéressant pour que la société Radio-Canada diffuse une émission d'une heure à son sujet toutes les semaines? Nos médias sont tout simplement absents, même des États-Unis, bien que ce soit technologiquement plus facile et qu'il en coûte de moins en moins cher de faire des reportages depuis les États-Unis.

On peut en dire autant de nombreuses autres parties du monde qui sont le lieu de naissance de plus en plus de Canadiens. Nos médias brillent par leur absence dans ces endroits aussi et, dans nombre de cas, ils ne publient ou ne diffusent rien ou presque rien en fait de nouvelles de ces régions. Cela ne signifie pas que l'information n'est pas accessible aux Canadiens parce qu'elle l'est grâce à Internet. Dans la plupart des cas, c'est encore gratuit. Le comité voulait savoir comment les Canadiens de tous les âges recevaient les nouvelles et l'information. Il ne fait pas de doute que l'Internet est en train de récupérer une bonne partie de ce qui était le domaine des journaux et de la télévision.

Je dis à mes étudiants en journalisme d'affaires que la plupart des choses qui arrivent aux États-Unis arrivent habituellement au Canada six mois à un an plus tard. Prenez certaines constatations tirées des sondages effectués par The Pew Research Centre for the People and the Press aux États-Unis au cours des dernières années sur la croissance et l'utilisation spectaculaires de l'Internet pour les nouvelles et l'information politique durant la campagne électorale américaine. Cela arrive ici aussi. Je ne peux que me faire l'écho des observations de Mark Starowicz au comité selon lequel il y aura une fusion entre la télévision et Internet par laquelle les gens regarderont la télévision sur Internet. Cela se produit déjà à l'heure actuelle.

Si vous regardez une émission comme *Politics* diffusée par CBC Newsworld, vous pouvez la voir sur Internet presque immédiatement après sa diffusion. Ce sera vrai de toutes sortes d'émissions que les téléspectateurs regarderont au moment de leur choix et non pas au moment qui a été programmé par le réseau. Cela se produit déjà avec les enregistreurs personnels de vidéo et la vidéo sur demande à partir des serveurs sur le Web. Ensuite, ce sera la télédiffusion sur le Web, qui fait tout juste commencer,

the Internet is becoming a dominant media. The Internet is already an integral part of how high-school and public-school students study, research and commune. I think every child with a home computer is on MSN Messenger, or the equivalent instant messaging system, most nights. They certainly are at my house. Many teenagers spend more time doing that than they do watching television. It is public-school kids and high-school kids as well. For too many students, the Internet is also their primary research tool, with all the attendant problems that it creates. While the committee asks about media literacy studies in schools, I wonder whether the more appropriate course is not library study, to remind people there is a world of information beyond what search engines can produce in the next ten seconds.

For the consumer, the Internet opens the world. Unlike the U.S., in Canada there is an almost complete lack of research about changing public habits in media consumption. However, anecdotally, I believe those Canadians interested in the world around them or in the world their relatives and ancestors left for this country, and interested in international affairs and debate about public policy have found all of that on the web in newspapers, websites and media located in other countries, whether it is *The New York Times*, *Los Angeles Times*, *The Washington Post*, *The Wall Street Journal*, *Financial Times*, *The Daily Telegraph*, and I could continue for a few minutes. They are all available and usually free as the media has, with the exception of the *The Wall Street Journal* and the *Financial Times*, generally been unable to figure out way to make money on the Internet. I suspect we have a situation where those Canadians interested in public affairs and the world around them are increasingly abandoning the Canadian media for what they can find elsewhere, thanks to the Internet.

When the reduction of international coverage is combined with much of the Canadian media's downgrading of coverage of public policy and politics at all levels — national, provincial, and local — the result I believe is a media that has increasing less importance, interest and relevance to precisely the segment of Canadian society that has traditionally led the discussion, debate, and consensus-building essential to the formation of good public policy. That is a problem. It is not a problem that I believe can be addressed by government regulation and I would urge the committee not to propose such an approach. I do not see any evidence that regulation now in place, with the exception of Canadian content and music on radio, has improved the quality of the Canadian media. Endorsed by the existing regulatory system, there has been an abandonment of news and current affairs on radio, a significant consolidation

mais qui prendra de plus en plus d'ampleur dans l'avenir. Ce n'est pas uniquement pour la vidéo que l'Internet est en train de devenir un média dominant. L'Internet fait déjà partie intégrante de la façon dont les élèves de l'école secondaire et de l'école publique étudient, font leurs recherches et conversent intimement. Je pense que tout enfant qui a un ordinateur à la maison utilise presque tous les soirs MSN Messenger, ou un système de messagerie instantanée équivalent. C'est certainement ce qu'ils font chez moi. De nombreux adolescents passent plus de temps à faire cela qu'à regarder la télévision. C'est vrai aussi bien pour les enfants de l'école publique que ceux de l'école secondaire. Pour de très nombreux élèves, l'Internet est également le principal outil de recherche, avec tous les problèmes que cela comporte. Alors que le comité demande qu'il y ait un cours d'initiation aux médias dans les écoles, je me demande si le cours le plus approprié ne serait pas un cours d'initiation aux bibliothèques, pour rappeler aux gens qu'il existe tout un univers d'information au-delà de ce que les moteurs de recherche peuvent produire dans les dix prochaines secondes.

Pour le consommateur, l'Internet ouvre le monde. Contrairement à ce qui se passe aux États-Unis, au Canada il y a une absence presque totale de recherches sur le changement des habitudes du public en matière de consommation des médias. Cependant, empiriquement, je crois que les Canadiens qui sont intéressés par le monde qui les entoure ou par le monde que leurs parents ou leurs ancêtres ont quitté pour venir s'installer ici et qui sont intéressés dans les affaires internationales et les débats au sujet de la politique gouvernementale ont trouvé tout cela sur Internet, dans des journaux, des sites Web et des médias situés dans d'autres pays, qu'il s'agisse du *New York Times*, du *Los Angeles Times*, du *Washington Post*, du *Wall Street Journal*, du *Financial Times*, du *Daily Telegraph* et je pourrais continuer ainsi pendant quelques minutes. Ils sont tous accessibles et habituellement gratuits étant donné que les médias ont, à l'exception du *Wall Street Journal* et du *Financial Times*, trouvé une façon de faire de l'argent sur Internet. Je soupçonne que nous avons une situation dans laquelle les Canadiens intéressés par les affaires publiques et le monde délaissent de plus en plus les médias canadiens pour les produits qu'ils peuvent trouver ailleurs, grâce à l'Internet.

Lorsque la réduction de la couverture internationale est combinée à une diminution de la couverture par une bonne partie des médias canadiens de la politique gouvernementale et de la politique à tous les paliers — national, provincial et local —, je crois que le résultat, c'est un média qui a de moins en moins d'importance, d'intérêt et de pertinence pour justement le segment de la société canadienne qui a traditionnellement mené la discussion, le débat pour l'établissement de consensus si essentiel à l'élaboration d'une saine politique gouvernementale. Et ça, c'est un problème. Ce n'est pas un problème qui, je crois, peut être résolu par la réglementation gouvernementale et j'inviterais le comité à ne pas proposer une telle approche. Je ne vois rien qui indique que la réglementation actuellement en vigueur, à l'exception du contenu de la musique canadienne à la radio, a amélioré la qualité des médias canadiens. Avec la

of ownership and the introduction of cross-ownership in the media, with no evidence that I can see that the quality of the media and journalism has improved as a result.

This is where I differ from the group that appeared just before me. I would argue the best option is to promote more competition by eliminating some of the regulation that is currently in place. I would suggest eliminating rules of foreign ownership in the Canadian media, and open the doors and let anyone who wants to, come in, either with new enterprises or to purchase existing Canadian media properties. If government believes regulation is necessary to achieve public objectives — which I would argue is in the broadcasting field and not in print for the usual reasons about public ownership of the airwaves — then regulate content and not ownership. Regulate it with real rules written precisely and directly to achieve specific objectives with real monitoring and real and punitive sanctions imposed for anyone who violates those rules.

I began by talking about hockey. Let me finish with something that is linked to hockey; alcohol. During the free-trade negotiations with the United States in the mid-1980s, there was a fierce lobby put up by the vested interests in the wine and beer industries. Our wine industry, we were told, would be destroyed by free trade and the flooding in of foreign and American products. There would be no more Baby Duck and no more Gimli Goose. Similarly, there was a beer plant in Ohio that could produce enough beer for Canada, and Canadian brewers would be out of business in a flash. The cries from the vested interest were ignored and where are we, 15 years later? We have an extremely vibrant wine industry that has created spin-off industries in wine tourism in the Okanagan and Niagara regions with other regions of the country, such as Prince Edward County in Ontario trying to duplicate those successes on a small scale. Small wineries are booming and at least one big winery, Vincor, has used their success in an open market in Canada to become a major international player in the wine industry.

On the beer front, there is an equally booming micro-brewery industry in the country with one of the breweries who started small, Sleeman, now a significant player in the country's beer industry. Where are the two major beneficiaries of all those years of protection? One is now owned by a combination of Brazilian and Belgium interests and the other is on the verge of being merged into a U.S. brewer. How did it happen — when both the wine and beer industries realized there was a market for a quality product, and people would pay for that quality. There was a public interest in something more than the lowest-common-denominator, while at the same time, the cost of getting into those

bénédictio du système de réglementation actuel, il y a eu un abandon des nouvelles et des affaires d'actualité à la radio, une consolidation importante de la propriété et l'introduction de la propriété mixte dans les médias, sans que je ne puisse rien voir qui indique que la qualité des médias et du journalisme se soit améliorée en conséquence.

C'est ici que mon opinion diffère de celle du groupe qui a comparu avant moi. Je proposerais que le meilleur choix est de promouvoir une plus grande concurrence en éliminant une partie de la réglementation qui est en vigueur actuellement. Je proposerais d'éliminer les règles touchant la propriété étrangère des médias canadiens et d'ouvrir les portes et de laisser venir n'importe qui le désire, que ce soit de nouvelles entreprises ou par suite de l'acquisition d'entreprises médiatiques canadiennes. Si le gouvernement croit que la réglementation est nécessaire pour réaliser des objectifs publics — qui, je prétends, touche le domaine de la radiodiffusion et non de l'impression pour les raisons habituelles au sujet de la propriété publique des ondes — alors, réglementez le contenu et non la propriété. Réglementez-le avec des règles véritables, écrites avec précision et pour atteindre directement des objectifs précis, appuyées par une surveillance véritable et des sanctions véritables imposées à quiconque viole ces règles.

J'ai débuté en parlant de hockey. Laissez-moi déterminer par quelque chose qui est lié au hockey : l'alcool. Au cours des négociations sur le libre-échange avec les États-Unis au milieu des années 80, les intérêts de longue date dans les industries du vin et de la bière ont mené une campagne de lobbying intense. Notre industrie vinicole, nous a-t-on dit, serait détruite par le libre-échange et l'inondation de notre marché par des produits étrangers et américains. Il n'y aurait plus de Baby Duck et plus de Gimli Goose. De même, il y avait en Ohio une usine de bière qui pouvait produire suffisamment de bière pour alimenter à elle seule tout le Canada et les brasseries canadiennes se retrouveraient en faillite en un rien de temps. On a ignoré les cris des intérêts en place et où sommes-nous 15 ans plus tard? Nous avons une industrie vinicole extrêmement vigoureuse qui a créé des industries dérivées dans le domaine du tourisme dans les régions de l'Okanagan et du Niagara, et d'autres régions du pays, comme le comté de Prince Edward en Ontario, essaient de reproduire ces succès à petite échelle. Les petits établissements vinicoles sont en pleine expansion et au moins un grand établissement vinicole, Vincor, a capitalisé sur son succès dans un marché libre au Canada pour devenir un acteur majeur à l'échelle internationale dans l'industrie du vin.

Du côté de la bière, on trouve également une industrie de microbrasseries très florissante et une de ces brasseries, qui a débuté modestement, Sleemans, est maintenant devenu un acteur important dans l'industrie de la bière au pays. Où sont les deux grands bénéficiaires de toutes ces années de protection? Un est maintenant la propriété d'une combinaison d'intérêts brésiliens et belges et l'autre est sur le point de se fusionner avec une brasserie américaine. Comment cela est-il arrivé : les deux industries, celles de la bière et celle du vin, ont compris qu'il y avait un marché pour un produit de qualité et que les gens accepteraient de payer pour avoir de la qualité. Il y avait un intérêt public pour quelque

businesses and of distributing their products have fallen significantly. Suddenly, it was economical for new competitors to enter a more open market.

Those conditions are all present in the media business in Canada today. There is a demand and an interest in quality journalism. Too much of what is produced in the country is lowest-common-denominator. It has never been cheaper to get into the media in terms of capital equipment and distribution, and it is getting cheaper all the time. To me that says open up the market on the ownership side. Let us see who wants to come here and what they want to do. I believe that, as in many other businesses, competition will improve the range and diversity of Canadian media; and readers, viewers and listeners across the country will be the beneficiaries.

The Chairman: For clarification, you are talking about getting into the electronic media, the Internet, and that kind of distribution.

Mr. Waddell: For which?

The Chairman: For new entrants.

Mr. Waddell: The whole business. If people want to come into the country and buy newspapers, let us allow them to do it.

The Chairman: You are not arguing that the equivalent of a microbrewery could start a national daily.

Mr. Waddell: I do not know that it could start a national daily, but it is a lot easier than it ever used to be to start a local newspaper.

The Chairman: I wanted to know whether you were only talking about new media.

Mr. Waddell: I am talking about existing media as well.

Senator Tkachuk: Mr. Waddell, that was very interesting. When you talked about controlling content, or I am not sure if you talked about controlling content or if we saw media as vehicles for nation-building, you are splitting off the concept of ownership with what public policy would direct these people to cover or write. I am not sure exactly what you mean by that. How would go about doing that?

Mr. Waddell: I am not suggesting there should be regulation of what is in newspapers. I am suggesting that there is existing regulation of broadcasting. There are rules about Canadian content on television, but I am suggesting that those rules are not necessarily, particularly, well enforced. They are not written in a rigid fashion to try to achieve. For instance, if there is interest in promoting Canadian drama on the Canadian air waves, then the regulator has the power to regulate in an effective

chase qui dépasse le plus bas dénominateur commun, alors qu'en même temps, les coûts pour se lancer dans ces deux entreprises et pour distribuer les produits ont beaucoup diminué. Soudainement, il était devenu économiquement possible à de nouveaux concurrents de faire une percée dans un marché plus ouvert.

Ces conditions sont toutes présentes dans l'industrie des médias au Canada aujourd'hui. Il y a une demande et un intérêt pour le journalisme de qualité. Une trop grande partie de ce qui se fait au pays se situe au niveau du plus bas dénominateur commun. Jamais il n'aura coûté aussi peu pour mettre sur pied un média en termes de biens d'équipement et de distribution et les coûts continuent de diminuer. Cela me dit qu'il faut ouvrir le marché du côté de la propriété. Voyons qui veut venir et ce qu'ils veulent faire. Comme c'est le cas dans de nombreuses autres entreprises, je crois que la concurrence améliorera l'étendue et la diversité des médias canadiens; et les lecteurs, les téléspectateurs et les auditeurs partout au pays en seront les bénéficiaires.

La présidente : Pour clarification, vous parlez de se lancer dans les médias électroniques, l'Internet, et ce genre de distribution.

M. Waddell : Pour lequel?

La présidente : Pour les nouveaux arrivants.

M. Waddell : Pour l'ensemble du milieu. Si des gens veulent venir dans ce pays et acheter des journaux, permettons-leur de le faire.

La présidente : Vous ne défendez pas l'idée que l'équivalent d'une microbrasserie pourrait mettre sur pied un quotidien national.

M. Waddell : Je ne sais pas si elle pourrait démarrer un quotidien national, mais il est plus facile que jamais de démarrer un journal local.

La présidente : Je voulais savoir si vous ne parliez que des nouveaux médias.

M. Waddell : Je parle des médias existants également.

Le sénateur Tkachuk : Monsieur Waddell, c'était très intéressant. Lorsque vous avez parlé du contrôle du contenu, ou je ne suis pas certain si vous avez parlé du contrôle du contenu ou si nous voyons les médias comme des véhicules pour l'édification d'une nation, vous séparez la notion de propriété avec ce que la politique gouvernementale dicterait à ces gens de couvrir ou d'écrire. Je ne suis pas certain exactement de ce que vous voulez dire par là. Comment feriez-vous cela?

M. Waddell : Je ne suggère pas qu'il devrait y avoir une réglementation du contenu des journaux. Je suggère qu'il y a une réglementation existante pour la radiodiffusion. Il y a des règles régissant le contenu canadien à la télévision, mais je suggère que ces règles ne sont pas nécessairement bien mises en application, particulièrement. Elles ne sont pas rédigées d'une manière ferme pour essayer d'y parvenir. Par exemple, s'il y a un intérêt pour promouvoir les dramatiques canadiennes sur les ondes

fashion to ensure that there is Canadian drama on the Canadian air waves, if that is deemed to be in the public interest. I do not believe there should be regulation of the content of newspapers.

Senator Tkachuk: You have no concern that Americans, or Europeans, or Asians would own television networks or newspapers in this country?

Mr. Waddell: No. Other countries allow Canadians to own television stations and networks in their countries. It has not led to the collapse of Ireland, New Zealand or Australia. I do not think it will lead to the collapse of Canada either. The issue, it seems to me, is content not ownership. There is nothing necessarily benevolent about domestic ownership.

Senator Tkachuk: Do you think that, perhaps, we consider this stuff to be much more important than it really is? Does it really matter one way or the other what people write, who owns what, in other words, that there be no restrictions whatsoever?

Mr. Waddell: There are a lot of different answers to that question. It comes back to one of the issues that the committee talked about earlier, that is, the marketplace of ideas. In other words, is there a marketplace of ideas and what happens if someone controls too much of it? The difficulty is not trying to sort that through; it is that there is a whole bunch of different marketplaces of ideas. It is difficult to write rules one way or the other that guarantee a certain amount of openness on one level or ensure lots of different participants.

Senator Tkachuk: That can be controlled through the Competition Bureau, in that you would not have one person owning all the media; newspaper, radio and TV. You could have regulations.

Mr. Waddell: The role of the Competition Bureau has traditionally been seen as looking at competition, not as it pertains to editorial content but as it pertains to advertising. Does one owner or one media outlet control enough of the advertising market within a community to set the prices and drive other people out of the market? I know the Competition Bureau has looked at questions surrounding editorial content, more particularly, when the same people own Internet portals and a variety of other sorts of things like that. The Competition Bureau has primarily been interested not so much in editorial content. I do not think it is at all interested in that. It is interested in the control of the advertising marketplace, which is obviously important but which is a different issue.

Senator Tkachuk: Do you think Canadians have the appropriate amounts and appropriate quality of information insofar as international, national or regional issues in Canada are concerned? Are they well served by the media that exists today?

canadiennes, alors, l'organisme de réglementation a le pouvoir de réglementer d'une manière efficace pour s'assurer qu'il y a des dramatiques canadiennes sur les ondes canadiennes, si on juge que cela est dans l'intérêt du public. Je ne crois pas qu'il devrait y avoir une réglementation du contenu des journaux.

Le sénateur Tkachuk : Vous n'êtes pas préoccupé par le fait que des Américains, ou des Européens, ou des Asiatiques deviennent propriétaires des réseaux de télévision et des journaux au pays?

M. Waddell : Non. D'autres pays permettent à des Canadiens d'être propriétaires de stations et de réseaux de télévision chez eux. Cela n'a pas entraîné l'effondrement de l'Irlande, de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie. Je ne crois pas que cela entraînera l'effondrement du Canada non plus. Le problème, à mes yeux, en est un de contenu et non de propriété. Il n'y a rien de nécessairement bienveillant dans le fait qu'il s'agisse d'une propriété canadienne.

Le sénateur Tkachuk : Pensez-vous que, peut-être, nous accordons à cette question plus d'importance qu'elle n'en a en réalité? Est-ce que cela compte, d'une façon ou d'une autre, ce que les gens écrivent, qui est propriétaire de quoi, en d'autres mots, qu'il n'y ait aucune restriction quelle qu'elle soit?

M. Waddell : Il y a beaucoup de réponses différentes à cette question. Cela nous ramène à une des questions dont le comité a parlé plus tôt, à savoir le marché des idées. En d'autres mots, y a-t-il un marché pour les idées et qu'arrive-t-il si quelqu'un contrôle une trop grande part de ce marché? La difficulté, ce n'est pas d'essayer de démêler cette pensée; c'est qu'il y a une grande variété de marchés différents des idées. Il est difficile d'écrire des règles d'une façon ou d'une autre qui garantissent un certain degré d'ouverture à un niveau ou garantissent qu'il y aura beaucoup de participants différents.

Le sénateur Tkachuk : Cela peut être contrôlé par le Bureau de la concurrence, dans ce sens que vous n'auriez pas une personne qui est propriétaire de tous les médias, les journaux, la radio et la télévision. Vous pourriez avoir une réglementation.

M. Waddell : Traditionnellement, le rôle du Bureau de la concurrence a été d'examiner la concurrence, non pas en ce qui a trait au contenu éditorial, mais en ce qui a trait à la publicité. Est-ce qu'un propriétaire ou une source médiatique contrôle une part suffisante du marché de la publicité au sein d'une collectivité pour fixer les prix et chasser les concurrents du marché? Je sais que le Bureau de la concurrence a examiné la question entourant le contenu éditorial, plus particulièrement, lorsque la même personne est propriétaire de portails Internet et d'une variété d'autres choses de ce genre. Le Bureau de la concurrence n'est pas particulièrement intéressé dans le contenu éditorial. Je ne pense pas qu'il s'intéresse du tout à cette question. Il est intéressé par le contrôle du marché de la publicité, ce qui est évidemment important, mais qui est une question différente.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce que vous pensez que les Canadiens ont une quantité appropriée et une qualité appropriée d'informations dans la mesure où les questions internationales, nationales ou régionales sont concernées? Sont-ils bien desservis par les médias qui existent aujourd'hui?

Mr. Waddell: I do not think they are as well served as they used to be in many respects.

Senator Tkachuk: I disagree with you there.

Mr. Waddell: I say that for the reasons that some of the previous witnesses spoke about in terms of the number of journalists on the ground working and looking for stories. I do not think we are particularly well served in terms of foreign coverage.

We are better served than we ever were before in terms of our ability to access different things being written by people around the world, in an immediate time period through the Internet. The evidence would suggest there are fewer Canadian reporters out there working for Canadian organizations around the world.

Tied to that, there is not much that has been done to adapt the Canadian media to the fact that an increasing number of people who are Canadians come from parts of the world that traditionally our media has not spent much time on.

Senator Tkachuk: In my province, we always had single-newspaper towns, just with different owners. At one time, there were the Siftons who owned it all. Then, there were the Thomsons who owned the locals. I think Asper owns it all now. Before that it was Black who owned it all. I am not sure if at any one time we got a better newspaper or a worse newspaper but there was a newspaper. It might have been a golden age when everything was at its perfect place. Growing up in Saskatchewan, we never had any media, frankly. All politics was local. People were interested in local affairs. We never had a newspaper. We got the radio which played early rock and roll music. Once in a while there would be a newsman, and 80 per cent of the population turned out to vote. Everybody was involved.

There is a lot to be said for having no media at all. Nowadays, everybody thinks they are brilliant and smart. Everybody wants to vote on every issue. After reading one article on the Internet, everybody is an expert. It drives politicians crazy. I am not sure that the citizenry is better served.

I do not know where I am going with this. Nonetheless, I am trying to start a discussion on this matter.

Mr. Waddell: I do not know how to answer that other than to say that I think the public is better served when it learns more about how it is governed. It is better served when it learns about the decisions that are made by government, corporations and other institutions in our society, and how those decisions affect people. I think the public is better off when they learn about issues that pertain to the environment, social policy and a wide variety of different areas. It is always up to the public to decide whether they want to pay attention to it or not.

Senator Phalen: I am in the same area as Senator Tkachuk on the question of your submission which suggests that the decline in Canadian voter turnout is related to local media coverage.

M. Waddell : Je ne pense pas que la population soit aussi bien servie qu'avant, et ce à maints égards.

Le sénateur Tkachuk : Je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point.

M. Waddell : Je dis ça pour les mêmes raisons invoquées par certains des autres témoins en ce qui a trait au nombre de journalistes sur le terrain. Je ne crois pas que nous soyons particulièrement bien servis relativement à la couverture des nouvelles internationales.

Nous avons accès, comme jamais auparavant, aux écrits de gens du monde entier, et ce très rapidement, par l'entremise d'Internet. Tout porte à croire toutefois qu'il y a de moins en moins de journalistes canadiens qui travaillent pour des organisations canadiennes dans le monde.

De plus, peu de mesures ont été prises pour aider les médias canadiens à s'adapter au fait qu'il y a de plus en plus de Canadiens qui sont originaires de pays n'ayant pas fait traditionnellement l'objet d'une grande couverture médiatique canadienne.

Le sénateur Tkachuk : Dans ma province, les villes n'ont toujours eu qu'un seul journal, mais différents propriétaires. À une époque, c'était les Siftons qui possédaient tout. Puis, il y a eu les Thomsons qui étaient les propriétaires des journaux locaux, et maintenant, c'est Asper, je crois. Auparavant, tout appartenait à Black. Je ne sais pas si un journal a déjà été meilleur qu'un autre, mais nous avions un journal. Peut-être était-ce l'âge d'or où tout était parfaitement à sa place. Quand j'étais jeune, en Saskatchewan, nous n'avions pas véritablement de médias, pour tout dire. La politique était locale, et les gens s'intéressaient aux affaires de la localité. On ne s'occupait pas des journaux, mais nous écoutions un poste de radio qui jouait du vieux rock and roll. Nous avions parfois un journaliste, et 80 p. 100 de la population allait aux urnes. Tout le monde participait.

Il y a des avantages à ne pas avoir de médias. De nos jours, tout le monde se croit brillant et intelligent. Tout le monde veut avoir son mot à dire dans chaque dossier. On lit un seul article sur l'Internet et on se pense spécialiste. Ça rend les politiciens fous. Je ne suis pas certain que l'ensemble des citoyens soit ainsi mieux servi.

Je ne sais pas trop où je m'en vais avec cela, mais j'essaie de lancer le débat.

M. Waddell : Je ne sais pas comment vous répondre si ce n'est pour dire que je crois que la population est mieux servie lorsqu'on l'informe davantage sur la façon dont elle est gouvernée, sur les décisions prises par le gouvernement, sur les sociétés et autres institutions et sur la façon dont ces décisions la touchent. Je crois qu'il est dans l'intérêt de la population de connaître les questions qui touchent l'environnement, les politiques sociales et de nombreux autres domaines. C'est au public de décider s'il veut s'y intéresser ou pas.

Le sénateur Phalen : Je partage l'opinion du sénateur Tkachuk quant à votre hypothèse selon laquelle la participation électorale des Canadiens serait liée à la couverture médiatique à l'échelle locale.

In 2000, in United States, the turnout was 51.3 per cent. I looked back at the last four presidential elections in the United States. The average turnout in those elections was 51.4 per cent. In Canada, in the last four federal elections, the average turnout was 67.4 per cent, or 16 per cent higher than in the United States.

It seems to me that in the United States citizens are bombarded with press coverage. I do not know if that goes down to local coverage or not. I am not sure of that. In fact, you probably know better than I would. It seems to me that these statistics do not bear out what you are suggesting in respect to local media coverage.

Mr. Waddell: Let me be clear. The thesis that I put forward is one which can never be proved. There are many reasons as to why people may not be voting.

When local newspapers like the *London Free Press*, the *Windsor Star* or the *Hamilton Spectator* send a reporter to Ottawa, most of the time that reporter is not here to cover the same stories that Canadian Press is covering. If they are here to cover that story, they will probably go to their members of Parliament and say to them, "Well, Member for London West, what is your view on this and how does it affect your community?" They are also trying to take national issues and events and demonstrate how they have an impact on their own community.

When those reporters are no longer there — no longer writing about the local members of Parliament and no longer looking at those issues from a local perspective by making the links, the analogies and the references to local things going on in the community — but instead are replaced by a wire service story or a news chain's bureau story that is a generic story that does not make those particular references, then the community loses something. It seems to me that if nobody is writing about that in a way that relates to the community, it might not be a surprise that some people may think that what is going on here is not that important. Perhaps I am wrong.

Certainly, in many other areas, if nobody was writing about movies, and newspapers were not full of stories about movies, would everybody be going to the movies? If everybody stopped writing about the NHL and stopped covering hockey, would anyone be going to see the games? Why does that not to some degree also apply to politics?

Senator Phalen: Would the local paper not still get the national issues?

Mr. Waddell: It is different. Let us say a bill is before the House on a specific issue, or a policy emerges on a specific issue, there is a way to write that story so it is a generic story. In that way, it could run in every newspaper across the country. If you are the *Hamilton Spectator* reporter in Ottawa, there is also a way to write that story so that it makes the links to events that have happened in Hamilton, that talks about Hamilton personalities, that takes that issue and explains it in a context

En 2000, aux États-Unis, la participation au scrutin a été de 51,3 p. 100. Si l'on regarde les quatre dernières élections présidentielles, la participation électorale s'élève en moyenne à 51,4 p. 100. Au Canada, lors des quatre dernières élections fédérales, la moyenne a été de 67,4 p. 100, soit 16 p. 100 plus élevée qu'aux États-Unis.

Pourtant, il me semble que les médias bombardent les Américains d'informations. Je ne sais pas si c'est la même chose à l'échelle locale; vous le savez probablement mieux que moi. Il me semble que ces statistiques contredisent ce que vous dites sur la couverture médiatique locale.

M. Waddell : Mettons les choses au clair. Il m'est impossible de prouver ce que j'avance car le manque de participation électorale est attribuable à de nombreux facteurs.

Lorsqu'un journal local, comme le *London Free Press*, le *Windsor Star* ou le *Hamilton Spectator*, envoie un journaliste à Ottawa, celui-ci n'a pas habituellement pour mandat de couvrir les mêmes nouvelles que la Presse canadienne. Dans le cas contraire, il ira probablement voir son député pour lui demander son opinion sur la question et les conséquences pour les gens de sa circonscription. Les journalistes de la presse locale essaient d'interpréter localement les nouvelles et les événements nationaux.

Lorsque ces journalistes ne sont plus ici — pour écrire des articles sur leurs députés ou établir des liens entre les enjeux nationaux et leur signification sur le plan local — et qu'ils sont remplacés par une agence de presse ou une chaîne de nouvelles qui présente les nouvelles de façon générale sans interprétation, les collectivités se retrouvent perdantes. Il me semble que si personne ne parle des nouvelles d'une façon qui touche les collectivités, il ne faut pas être surpris de voir que les gens n'accordent pas beaucoup d'importance à ce qui se passe ici. Mais j'ai peut-être tort.

Cela peut aussi s'appliquer à d'autres domaines. Si personne n'écrivait de critiques de film et si les journaux ne regorgeaient pas de comptes rendus sur ceux-ci, je me demande si nous irions autant au cinéma. Si tout le monde arrêtrait d'écrire des articles sur la LNH et d'en parler dans les médias, les gens iraient-ils voir les matchs? Pourquoi ne serait-ce pas la même chose pour la politique?

Le sénateur Phalen : Le journal local n'obtient-il pas quand même les nouvelles nationales?

M. Waddell : C'est différent. Supposons qu'il y a un projet de loi à la Chambre ou qu'une nouvelle politique est annoncée, il y a une façon d'écrire la nouvelle de façon générique. Comme ça, elle peut paraître dans tous les journaux du pays. Si vous êtes journaliste au *Hamilton Spectator*, à Ottawa, vous écrivez en établissant des liens avec ce qui se passe à Hamilton et en parlant des personnalités de l'endroit afin d'expliquer les enjeux et les situer dans un contexte, ce qui permettra à un habitant de cette

that someone sitting in Hamilton could say, "I understand that now because it would have an impact on this social service," or, "It would have an impact on this road," or it would have an impact on whatever the issue might be.

I do not know how to prove this, but it seems to me when you take that away and you write in a more generic sense, it is easier for the public not to understand what some of those links are between what goes on in far-off Ottawa and what impact it might have in our community.

Senator Phalen: You are saying this is a recent thing, are you?

Mr. Waddell: I am saying that those news organizations had reporters in bureaus in Ottawa through the 1980s, and they closed them all in the late 1980s and early 1990s.

I am not 100 per cent sure on this, but I think the *Calgary Herald* has a columnist who also writes for the *National Post*. I do not believe the *Calgary Herald* has a separate reporter here anymore. I do not think the *Edmonton Journal* has a separate reporter here any more. The chair may know this better than I do, but I believe *The Gazette* in Montreal has one reporter, when they used to have three, at least, including a columnist.

I do not know how to do it more thoroughly, because ultimately there are many reasons why people do not vote and are not interested in politics. I could offer you a plausible suggestion that said by 1993 the country had been at the psychiatrist for the last 25 years, through a range of events that started with the FLQ crisis and that did not end until the last vote in 1995 on sovereignty for Quebec. The public was tired of politics and did not want to hear about politics and all the conflict that went on, running out of events such as oil shocks, The National Energy Program, free trade, Meech Lake, Charlottetown, et cetera, et cetera. Maybe people did not vote for that reason, too. I do not know.

It just seems to me that it is an interesting question to ask. If you break that link between a community, and taking national politics and translating it down to a local level, does that have an impact on how many people are actually interested in national politics?

Senator Tkachuk: I was really interested, and so were most people in Saskatchewan, in the NHL when I grew up. We had no local people writing about it and no local coverage. All we had was CBC Radio doing the broadcasts, and I could buy the bubble gum cards. Is it possible that it is the quality of the coverage and not the quantity of the coverage that is affecting why people are turning it off and not becoming involved in politics?

Mr. Waddell: I am sure quality has an impact as well, sure. You are talking about the quality of the media's coverage of politics?

Senator Tkachuk: Yes.

localité de dire, « je comprends maintenant car cela risque d'avoir un impact sur tel service social », ou, « cette route sera touchée », peu importe.

Je ne peux pas le prouver, mais il me semble que si l'on s'en tient à écrire des articles génériques, le public aura plus de difficulté à faire des liens entre ce qui se passe à Ottawa et les conséquences au niveau local.

Le sénateur Phalen : Vous dites que c'est assez récent, n'est-ce pas?

M. Waddell : Ce que je dis, c'est que ces organisations d'information avaient des bureaux à Ottawa pendant les années 80, mais qu'ils les ont tous fermés à la fin des années 80 ou au début des années 90.

Je ne suis pas absolument sûr de ce que je vais avancer, mais je crois que le *Calgary Herald* a un chroniqueur qui écrit pour le *National Post*, mais pas un journaliste attitré ici. Je pense que c'est la même chose pour le *Edmonton Journal*. Le président le saurait plus que moi, mais si je ne m'abuse, la *Gazette* de Montréal a un journaliste ici, alors qu'il en avait auparavant au moins trois, y compris un chroniqueur.

Je ne saurais en dire plus, mais, en bout de ligne, il y a de nombreuses raisons qui expliquent pourquoi les gens ne votent pas et ne s'intéressent pas à la politique. Voici toutefois une raison plausible selon laquelle, au cours des 25 années qui ont précédé 1993, le pays avait été en psychanalyse en raison d'une vaste série d'événements qui ont débuté par la crise du FLQ et qui se sont terminés par le dernier référendum sur la souveraineté du Québec, en 1995. La population ne voulait plus entendre parler de politique ni de tous les conflits afférents au sortir des chocs pétroliers, du Programme énergétique national, du libre-échange, du lac Meech, de Charlottetown, et cetera. Peut-être que ça explique la baisse de participation électorale. Je ne sais pas.

Il me semble que c'est une question intéressante à se poser. Si vous brisez ce lien avec les collectivités et cessez d'interpréter les politiques nationales en fonction de la réalité locale, cela peut-il influencer sur le nombre de personnes qui s'intéressent à la politique nationale?

Le sénateur Tkachuk : Lorsque j'étais jeune, je m'intéressais beaucoup, comme la plupart du monde en Saskatchewan, à la LNH. Il n'y avait pas de journalistes locaux pour couvrir ce sport. Tout ce que nous avions, c'était la chaîne radiophonique de la CBC, qui diffusait les matchs, et les cartes de hockey avec de la gomme à mâcher. Le manque d'intérêt des gens à l'égard de la politique ne serait-il pas plutôt attribuable à la qualité de la couverture médiatique?

M. Waddell : Je suis certain que la qualité joue un rôle. Parlez-vous de la qualité de la couverture médiatique de la politique?

Le sénateur Tkachuk : Oui.

Mr. Waddell: Absolutely. Again, in the 1980s, when the Canadian Press had a bureau that is twice the size that it is at the moment, I suspect they had reporters at most committees. I do not think they do that any more. As I said, for most news organizations, it was a beat system, and if you had a news bureau in Ottawa where you had five, six or seven reporters, you would try to break them down. You would make one reporter your foreign affairs reporter, so he or she would be responsible for a cluster that might be the Canadian International Development Agency, CIDA, defence, and foreign policy. You would have someone else who might be your social affairs reporter. He or she would be responsible for employment insurance, labour-related issues, health care and all those sorts of things. That allows those reporters to spend some time and develop the knowledge and expertise they need to meet the people, understand the issues, and figure out what is important. Hopefully, that allows them to be able to write stories that have context and a broader sense of what the issues are, and what is at play in any given case.

When you take that all away and reduce your reporters to general assignment reporters, then they get their assignment first thing in the morning, do the story they are given that day and go home at five o'clock that night. Their research and knowledge consists of whatever they can discover on the Internet in five minutes, which is a huge problem because much of the Internet is like the party game where you whisper something in someone's ear and you wait until it comes back around the circle again. There is no guarantee that anything anyone is researching on the Internet is accurate. That is also true if you are using websites of legitimate news organizations who may have printed stories that were not correct, or had stories with errors that were not caught and corrected.

The quality of media coverage is certainly an issue, but what strikes me in this particular case, and the difference with you in Saskatchewan and the NHL, is that you did not have a team in Saskatchewan and then have it taken away. You did not have people covering hockey in the same way these cities did when they lost their Ottawa reporters. It struck me as curious that that happened at the same time this change took place. Maybe it is relevant; maybe it is not relevant. I do not know.

Senator Munson: It is my view, Mr. Waddell, that when you have fewer voices as reporters in democracy, democracy is diminished. In your opening remarks, you spoke about these bureaux closing and fewer Canadian Press reporters. At the same time, we see in Vancouver there is a single voice in newspapers, radio and television. Is democracy being any less diminished because there is a single ownership of all these different news organizations? We do not see a reporter here from BCTV. We do not see a reporter here from *The Vancouver Sun*. We do not see any reporter from British Columbia except for the national reporter who is based here who is serving his master.

Mr. Waddell: I do not see any benefits to journalism in cross-ownership of media. I think we were better off when we did not allow that. Vancouver is something of a particular case in that Pacific Press has always owned both the papers, and it has for a

M. Waddell : Dans ce cas, absolument. Dans les années 80, lorsque le bureau de la Presse canadienne comptait deux fois plus de journalistes qu'aujourd'hui, il y en avait sûrement qui assistaient à la plupart des réunions des comités. Je ne crois pas que ce soit encore le cas. Comme je l'ai dit, pour la plupart des organisations d'information, c'était un système fondé sur les affectations par domaine. Si vous aviez un bureau de nouvelles à Ottawa composé de cinq, six ou sept journalistes, vous vouliez les affecter à différents dossiers. Un journaliste pouvait s'occuper des affaires étrangères et couvrir les nouvelles touchant l'Agence canadienne de développement international, la défense et la politique étrangère. Un autre s'occupait des affaires sociales, comme l'assurance-emploi, les questions liées au travail, la santé et d'autres questions afférentes. Ainsi, les journalistes pouvaient passer du temps à approfondir leurs dossiers, rencontrer les gens, comprendre les enjeux et dégager les éléments pertinents. Comme ça, ils pouvaient rédiger des articles qui situaient les questions dans un contexte global et illustraient ce qui était en jeu.

Quand vous retirez tout cela et n'affectez vos journalistes qu'aux reportages généraux, tout change. Les journalistes se voient confier leur dossier à leur arrivée au bureau, ils rédigent leur article ce jour-là, puis rentrent à la maison à 17 heures. Leurs recherches et connaissances se limitent à ce qu'ils ont pu trouver en cinq minutes dans Internet, ce qui est un gros problème car le bouche à oreille est souvent la source des informations sur Internet. Rien ne garantit leur exactitude. Cela est également vrai pour les sites Web d'organisations d'information légitimes qui ont pu publier des articles inexacts ou comportant des erreurs qui n'ont pas été décelées ni corrigées.

La qualité de la couverture médiatique est certainement un aspect de la question, mais ce qui me frappe dans votre exemple de la Saskatchewan et de la LNH — et c'est ce qui fait toute la différence —, c'est que vous n'aviez pas une équipe en Saskatchewan qui vous a été retirée. Vous n'aviez pas de journalistes attirés dans ce domaine comme c'était le cas à Ottawa pour la couverture de la politique nationale. C'est étrange que cela se soit passé au même moment. Peut-être est-ce pertinent, peut-être pas. Je ne saurais dire.

Le sénateur Munson : D'après moi, monsieur Waddell, lorsqu'il y a moins de journalistes dans un régime démocratique, la démocratie s'en trouve diminuée. Dans vos observations préliminaires, vous avez parlé de la fermeture des bureaux de nouvelles et de la baisse du nombre de journalistes de la Presse canadienne. Nous voyons maintenant, à Vancouver, une seule voix dans les journaux, la radio et la télévision. La démocratie est-elle affaiblie par le fait que toutes ces organisations d'information appartiennent à un même propriétaire? Nous n'avons pas ici de journalistes de la BCTV ni du *Vancouver Sun*. Il n'y a aucun journaliste de la Colombie-Britannique si ce n'est le journaliste national établi ici et qui sert son maître.

M. Waddell : Je ne vois aucun avantage à la propriété croisée des médias pour le journalisme. Je crois qu'il est préférable de ne pas permettre cela. La situation à Vancouver est particulière puisque la société Pacific Press a toujours été propriétaire des

long time. Even during the Southam period, it owned both *The Province* and *The Vancouver Sun*. The question is whether there is a threshold at which that becomes more of a problem than other problems.

Senator Munson: Yes, because the previous people who were here spoke about government stepping in and stopping this sort of thing, saying that this cannot continue across the country.

Mr. Waddell: It is easy for government to step in and say there should not be cross-ownership in media and that we should not have cross-ownership of media. Lots of other countries do the same thing. I am not quite clear exactly why we changed our policy in this country. I do not say this to denigrate the CEP, but what is ironic in some of the debate is that for a long time in this country, we had a policy where we did not allow cross-ownership in the media, with one prominent exception. I believe the only exception was London and CFPL, which is where the Blackburn family owned both CFPL and the TV station, but that was deemed to be acceptable. I do not believe anyone actually raised any concerns about that. I do not see that we are better off by allowing the same people to own newspapers and television stations. I do not think we are better off in terms of coverage. I do not think we are better off in terms of more journalists on the ground. I do not think we are better off in terms of a greater diversity of voices.

Senator Munson: On a personal basis, what are you telling your students and what are your students telling you? What are you telling them to expect in this new world? Are you telling them that they are going to have to blog, go on the Internet, report for a six o'clock newscast and report for the morning newspaper? That is beyond being a general reporter; that is being quite diverse in your work. What are they expecting when they step out of there?

Mr. Waddell: Of students who graduate from a journalism school, probably only about 20 or 25 per cent want to be journalists anyway. A group of them at that point cannot wait to get out just because they cannot wait to get out of university. Another group have really convinced themselves that this is a big mistake and want to go off and do something different. A third group is using it as a basic degree to go off and get a secondary degree. I do not mean secondary, but another level of degree, whether it is a master's in Political Science or International Affairs or a variety of other areas. Another group is using it as a basic degree and then going off to law school, to teach and do a variety of things like that.

Of the people who decide they want to be journalists, you try to alert them to what the real world is like, and the real world has two sides. One is the side that you talk about. The other side is that there are also opportunities and the potential for lots more opportunities in new media and new forms of media that are emerging, whether it is writing for the Internet or working for those sorts of publications. There is also more and more opportunity to go and freelance in some cases, because freelancing, both television and in print, is much cheaper and easier than it used to be. There is also still a market out there for the same thing that there has been for a long time, and it is

deux journaux, et ce depuis longtemps. Même pendant l'ère Southam, elle possédait les quotidiens *The Province* et *The Vancouver Sun*. Il faut se demander à quel moment cela devient un problème plus important que les autres.

Le sénateur Munson : En effet. D'ailleurs, d'autres témoins ont exhorté le gouvernement à mettre fin à une telle pratique, disant que cela ne pouvait pas continuer à l'échelle du pays.

M. Waddell : C'est facile pour le gouvernement de s'avancer et de dire qu'il ne faut pas autoriser la propriété croisée des médias. Beaucoup d'autres pays font la même chose. Je ne sais pas trop pourquoi nous avons changé notre politique. Je ne dis pas cela pour dénigrer le SCEP, mais l'ironie c'est que pendant longtemps nous avons eu une politique qui interdisait la propriété croisée des médias, à une grande exception près. Je crois que cette exception ne s'appliquait qu'à London et à CFPL, où la famille Blackburn possédait CFPL et la station de télévision, mais c'était jugé acceptable. Je ne pense pas qu'il y ait eu des préoccupations à ce sujet. Je ne crois pas qu'il soit préférable que nous laissions une seule entreprise détenir des journaux et des stations de télévision. Je n'estime pas que cela nous avantage au chapitre de la couverture médiatique, du nombre de journalistes sur le terrain et de la diversité des voix.

Le sénateur Munson : Sur une note plus personnelle, j'aimerais savoir ce que vous dites à vos étudiants et ce qu'ils vous disent. À quoi peuvent-ils s'attendre dans ce nouveau monde? Leur dites-vous qu'ils devront rédiger des carnets Web, aller sur Internet, faire un compte rendu au bulletin de nouvelles de 18 heures et rendre leur article pour l'édition matinale du journal. Il ne suffit plus d'être un journaliste général, il faut être très polyvalent. À quoi s'attendent-ils sur le marché du travail?

M. Waddell : Des diplômés en journalisme, environ 20 à 25 p. 100 d'entre eux veulent vraiment être journalistes. À la fin de leurs études, certains étudiants ont hâte de terminer pour enfin quitter l'université. D'autres sont convaincus que c'est une grosse erreur et veulent faire autre chose. Il y en a aussi qui se servent de ce diplôme en vue d'obtenir un diplôme secondaire. Par secondaire, je veux dire un autre diplôme, qu'il s'agisse d'une maîtrise en sciences politiques ou en affaires internationales ou dans un autre domaine. Certains s'en serviront comme un diplôme de base, puis iront étudier en droit, enseigner ou faire diverses choses comme ça.

Pour ceux qui veulent vraiment être journalistes, on essaie de les informer sur la réalité du monde du travail, et ce monde a deux côtés. Un de ces côtés est celui dont vous parliez. L'autre est un monde où il y a des occasions de faire beaucoup plus dans les nouveaux médias, qu'il s'agisse de rédaction de contenu Internet ou d'emplois afférents. Il y a de plus en plus d'occasions de faire de la pige car ce mode de travail, que ce soit pour la télévision ou la presse écrite, est beaucoup moins coûteux et beaucoup plus facile qu'avant. Il y a encore un marché pour le type de travail que l'on fait depuis longtemps, et j'encourage d'ailleurs mes étudiants à poursuivre cette voie, c'est-à-dire de travailler pour un journal

something I encourage my students to do, which is to go and work in small-town newspapers. Of my students from the last two or three years, one is in Prince Rupert at the moment working for a community paper, and another is in St. Paul, Alberta. One walked out of my class and got a job as the editor of the *Ottawa Construction News*. Being the editor of the *Ottawa Construction News* meant that she was the editor, the reporter, the headline writer and everything else. The person who hired her told her that she would have that job for two years and at the end of that she would say she had enough of this and would want to go off and do something else, which is true.

Those sorts of things still happen, but you also try to alert them to the fact that the world is a different place. They also come out with many different skills than people did quite a while ago, too, which tends to make them more adaptable and flexible. Many of them have the ability to shoot television pictures and many of them can edit television pictures now, if they are interested in television.

We have an Internet publication. We teach them how to work on the Internet and to do things like that. There are opportunities like that as well.

Senator Phalen: Would you be aware of what the percentage is of the ones that are really going to be journalists and are not going to another degree?

Mr. Waddell: I would say it is somewhat split. At our school we have both. To give you the numbers, we take about 200 undergraduates every year into first year in journalism. That gets reduced to about 100 after first year. You have to maintain a certain level of standing or you go back into general arts. That is further reduced to somewhere between 85 and 95 by the time they get to fourth year and come out. We also take in 20 graduate students a year, roughly 20 to 25, and that is a two-year program for most of them. We are graduating about 100 to 110 students a year. The graduate students, because they are taking it as a second degree, having previously done something else — political science, history or whatever — most of them are more motivated to be in journalism than the undergraduates.

A significant proportion of the undergraduates, I should also mention, want to go into public affairs, communications and those sorts of jobs, too. Of the undergraduates I would say 20 to 25 per cent want to be journalists by the time they get to fourth year. However, I should temper that by saying some of them say they want to do that but they want to go off and do something else for a year or two, and then will come back and try to do something.

Senator Merchant: Professor, do you see some correlation that as television consumption goes up and newspaper readership goes down, and perhaps you can bring the Internet in here, it decreases the voter turnout? I am really interested in young people. In the 18-to-25 age group, I believe only about 20 or 25 per cent of them vote.

Mr. Waddell: Young people increasingly, I believe it is fair to say, are not watching television either. They certainly do not read newspapers.

d'une petite ville. Parmi mes anciens étudiants des deux ou trois dernières années, il y en a un qui travaille actuellement pour un journal communautaire à Prince Rupert et un autre à St. Paul, en Alberta. Une de mes étudiantes a eu un emploi comme rédactrice en chef du *Ottawa Construction News*. Dans ce poste, elle devait jouer les rôles de rédactrice en chef, de journaliste, de rédactrice de manchettes et effectuer toute autre tâche nécessaire. La personne qu'il l'a embauchée lui a dit qu'elle occuperait l'emploi pendant deux ans puis à la fin, qu'elle sentirait le besoin de faire autre chose car elle en aurait assez, ce qui est vrai.

Ce type de choses se produit encore, mais vous devez essayer de les avertir que le monde a changé. Ces personnes ont maintenant des compétences différentes de ce qu'elles avaient il y a quelques années, ce qui les rend plus adaptables et flexibles. Aujourd'hui, bon nombre d'entre elles peuvent filmer des images pour la télévision et faire du montage, si elles s'intéressent à la télévision.

Nous avons une publication sur Internet. Nous leur montrons comment publier sur Internet, et cetera. Il y a des possibilités comme cela.

Le sénateur Phalen : Savez-vous quel est le pourcentage des personnes qui deviendront vraiment des journalistes et qui ne feront pas des études supérieures?

M. Waddell : Je dirais que c'est assez partagé. Nous avons les deux types dans notre école. Pour vous donner une idée, à chaque année, nous admettons environ 200 étudiants du collège à la première année de journalisme. À la fin de la première année, il en reste environ 100. Il faut maintenir un certain niveau, sinon cela serait de la formation générale. Le nombre d'étudiants diminue et se situe entre 85 et 95 au cours de la quatrième année et parmi les finissants. Nous admettons également 20 étudiants diplômés par année, entre 20 et 25, qui suivent un programme de deux ans dans la majorité des cas. Nous diplômons environ 100 à 110 étudiants par année. En général, les étudiants ayant déjà un diplôme universitaire, puisqu'ils ont déjà étudié dans d'autres domaines — science politique, histoire, et cetera. — sont plus motivés à étudier le journalisme que les étudiants qui viennent du collège.

Une proportion importante des étudiants au baccalauréat, je dois le dire, désirent se diriger dans les affaires publiques, les communications, et ce type d'emploi. Parmi les étudiants au baccalauréat, je dirais qu'entre 20 et 25 p. 100 désirent être journalistes à la fin de leur quatrième année. Cependant, certains disent qu'ils veulent faire cela, mais veulent faire quelque chose d'autre pendant une année ou deux avant, puis ils reviennent et essaient de travailler dans leur domaine.

Le sénateur Merchant : Voyez-vous une certaine corollation entre le fait que la télévision est de plus en plus populaire et que le lectorat des journaux diminue, et pourriez-vous faire un lien avec Internet et la diminution de la participation des électeurs au scrutin? Je m'intéresse beaucoup aux jeunes. Je crois qu'environ 20 à 25 p. 100 des 18 à 25 ans votent.

M. Waddell : Je crois qu'il faut le dire, les jeunes regardent de moins en moins la télévision. Et ils ne lisent pas les journaux non plus.

Senator Merchant: They have the Internet.

Mr. Waddell: They use the Internet for other things. They use it a lot for communication with their friends, and they use it for a lot of other things like that. Some use it to read and do those sorts of things.

The thing that I did was something off the top of my head that sort of said it seems to me that these things are related. It may be possible to do a more rigorous and systematic study that might produce something. There are many reasons why people may not vote and it is very difficult to trigger one. Many people make the argument that young people do not vote because they do not think much of what goes on in politics is relevant to their lives.

Senator Merchant: That is not just young people. Other people do too because voter turnout goes down and down.

Mr. Waddell: That is true, although in the last election voter turnout in some parts of the country, like Ontario, actually went up, although nationally it went down a bit.

Senator Merchant: It went up in Saskatchewan, as well.

In the last election we saw something different, where at least two, if not three, of the major television networks sent out a caravan. They had a reporter who went to communities all over the country. How did you see that? What was that about?

Mr. Waddell: I believe it was mostly about the fact that it had been done in the United States so we figured we should do it here too. As soon as one person decided they would do it everyone else decided they would do it as well.

I do not believe that is a real alternative for actually telling people what politicians are saying, and trying to analyze what their policies would actually do and what the impact would actually mean, that would allow people to make a vote choice on that basis.

I do not know whether you put someone in a motorhome and drive them around and you take a camera out on the street and you ask someone the same on the street. You get different people on the street. I suppose you get someone in a campground or you get people walking down a street. There are many different ways to do it. I do not think in the end it really had much impact.

The problem as well is that, for a news organization, if you are covering an election, at the outset of the election campaign you do not really know — from a news manager's point of view — what the election campaign is going to be about, necessarily, when it comes down to the last three or four days of the campaign. You do not know where the campaign is going to be most intense. You do not know what parts of the country are going to be the most influential in terms of determining each party's fortunes on election night. You have one motorhome and Canada is 5,000 kilometres long. I do not think it is a substitute for real reporting.

Le sénateur Merchant : Ils ont l'Internet.

M. Waddell : Ils utilisent l'Internet pour d'autres choses. Ils l'utilisent beaucoup pour communiquer avec leurs amis et des choses comme cela. Certains l'utilisent pour lire, et ce type de chose.

J'ai simplement eu l'idée qu'il pourrait y avoir une relation entre les deux. C'est peut-être possible de faire une étude plus rigoureuse et plus générale qui pourrait donner des résultats. Il existe beaucoup de raisons pour lesquelles les personnes ne votent pas et c'est très difficile à déterminer. Bien des personnes disent que les jeunes ne votent pas, car ils pensent que ce qui se passe dans le domaine politique n'est pas lié à leur vie.

Le sénateur Merchant : Cela ne s'applique pas seulement aux jeunes. Les autres aussi, car la participation aux élections diminue de plus en plus.

M. Waddell : C'est vrai, mais lors des dernières élections, la participation aux élections dans certaines parties du pays, comme en Ontario, a augmenté, même si à l'échelle nationale elle a diminué un peu.

Le sénateur Merchant : Elle a augmenté en Saskatchewan aussi.

Lors des dernières élections, nous avons été témoins de quelque chose de différent, c.-à-d. que deux, peut-être trois grands réseaux de télévision avaient envoyé une caravane. Des reporters se sont déplacés dans les communautés partout au pays. Avez-vous remarqué cela? De quoi s'agissait-il?

M. Waddell : Je crois que cela a été fait surtout parce qu'on l'a fait aux États-unis; je suppose que nous avons pensé que nous devions le faire ici aussi. Et lorsque quelqu'un a décidé de le faire, tout le monde a voulu faire de même.

Je pense que ce n'est pas une bonne manière de rapporter ce que les politiciens disent et d'analyser leurs politiques et leurs impacts en vue de permettre aux électeurs de faire un choix éclairé.

Je ne pense pas non plus que ce soit une bonne méthode de mettre quelqu'un dans un motorisé et l'envoyer faire des reportages dans les rues et poser les mêmes questions aux passants. Il y a différentes personnes dans les rues. Je suppose que vous pouvez interroger quelqu'un partout, dans la rue. Il y a différentes façons de le faire. Je ne crois pas qu'à la fin, cela a réellement eu un impact.

Le problème pour les nouvelles organisations est que si vous couvrez une élection, au début d'une campagne électorale, vous ne savez vraiment pas — je parle du point de vue du gestionnaire de l'information — de quoi aura l'air la campagne électorale, tant que vous n'arrivez pas à la fin. Vous ne savez pas quand la campagne sera la plus intense. Vous ne savez pas quelles régions du pays auront le plus d'influence pour déterminer le sort des partis le soir des élections. Vous avez un motorisé, et le Canada couvre 5 000 km de long. Je ne crois pas que cela peut remplacer le vrai reportage.

Senator Merchant: I have to agree with you.

Mr. Waddell: It is an entertaining gimmick, perhaps.

Senator Merchant: Exactly. They would have been better off to cover the politicians. The trek became the story and there was really, very little value I found, in helping people make up their minds or giving people enough information so that they could make decisions.

Senator Trenholme Counsell: I wanted to ask a couple of questions based on this research.

If you took the city of Ottawa, where there is a lot of political coverage in the local paper, how would this compare to what has happened in London, where you have a decrease of 5 per cent over that period you studied, and Windsor, where you have a decrease of 3 per cent?

Have you compared these declines in the cities you have mentioned to trends in provincial elections that might affect your data? Do you know whether there was a similar decline, for instance, right here in Ottawa? Would it have been comparable to places like London, Windsor or Hamilton?

Mr. Waddell: I do not know the answer to that. The premise of what I did was based on the fact that there used to be reporters in those three communities writing about national politics from the perspective of those communities. There was one major newspaper in each of those communities and each of those communities had a reporter who lived here and was placed full time in Ottawa writing back to those local communities. That is obviously a different situation in Ottawa.

Senator Trenholme Counsell: Except in Ottawa there is a significant amount of local news written. The people in Ottawa may not think it is written for them, but they are at the heart of this.

Mr. Waddell: I could not answer that. I do not know.

Senator Trenholme Counsell: I wondered if it would compare.

The other thing I note is that on page 1 you talk about whether the vote makes any difference or not. Have you done any studies? How would you comment on the factor of cynicism in terms of voter turnout?

Mr. Waddell: This is not meant to be a detailed analysis of why people vote or do not vote. It was an exercise I did to see if it might interest the community because it interested me. There are many reasons why people do not vote. One reason people do not vote is because they do not want to vote. I would argue that is their right, too, if they do not want to vote. I do not think we should be forcing people to vote if they do not want to vote. Some people may not vote because they do not like any of the candidates. Some people may not vote because they are cynical. Some people may not vote because they think all politicians are terrible.

Le sénateur Merchant : Je suis d'accord avec vous.

M. Waddell : C'est pour le spectacle, peut-être.

Le sénateur Merchant : Exactement. Ils auraient mieux fait de faire des reportages sur les politiciens. Le voyage est devenu l'histoire, et très peu de choses ont été faites, je pense, pour aider les électeurs à se faire une opinion ou pour leur donner assez d'informations pour qu'ils puissent prendre des décisions.

Le sénateur Trenholme Counsell : J'aimerais poser deux questions au sujet de cette recherche.

Si vous prenez la ville d'Ottawa, où il y a beaucoup de reportages sur les politiciens dans les journaux locaux, comment comparerez-vous cela avec ce qui se passe à London, où il y a eu une diminution de 5 p. 100 de ce type de couverture au cours de la période visée par l'étude, et à Windsor, où vous avez constaté une diminution de 3 p. 100?

Avez-vous comparé ces données avec ce qui s'est passé dans les villes qui sont, comme vous l'avez mentionné, des tendances pour les élections provinciales et qui pourraient avoir un effet sur vos données? Savez-vous s'il y a eu une diminution similaire, par exemple, ici même à Ottawa? Est-ce que cela se compare à ce qui s'est passé dans des villes comme London, Windsor ou Hamilton?

M. Waddell : Je n'ai pas la réponse à cette question. Ce que j'ai fait reposait sur le fait qu'il y avait auparavant des reporters dans ces trois villes qui rédigeaient des articles sur la politique nationale et qui tenaient compte du point de vue de ces villes. Il y avait un grand journal dans chacune de ces villes et chacune de ces villes avait un reporter qui y vivait et qui était affecté à temps plein à Ottawa pour rédiger des nouvelles pour ces villes. La situation est différente à Ottawa.

Le sénateur Trenholme Counsell : À Ottawa, il y a beaucoup de nouvelles locales dans les journaux. Les personnes à Ottawa n'ont peut-être pas réalisé que c'est écrit à leur intention, mais ils sont au cœur de cette tendance.

M. Waddell : Je ne peux répondre à cela. Je ne sais pas.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je me demandais si vous pouviez comparer.

L'autre question est la suivante : je note à la page 1 que vous vous parlez du vote, à savoir s'il fait une différence ou pas. Avez-vous fait des études à ce sujet? Que pouvez-vous dire au sujet du cynisme par rapport à la participation électorale?

M. Waddell : Le but n'était pas de faire une analyse détaillée de la raison pour laquelle les personnes votent ou ne votent pas. J'ai fait l'étude pour voir si cela pourrait intéresser la collectivité, car cela m'intéressait. Bien des raisons expliquent pourquoi les personnes ne votent pas. L'une des raisons, c'est parce qu'elles ne veulent pas voter. Et je dirais que c'est leur droit, aussi, de ne pas voter. Je ne crois pas que nous devrions forcer les personnes à voter si elles ne veulent pas le faire. Certaines personnes ne votent pas peut-être parce qu'elles n'aiment aucun des candidats. D'autres ne votent pas parce qu'elles sont peut-être cyniques. D'autres encore, parce qu'elles croient peut-être que tous les politiciens sont terribles.

Senator Trenholme Counsell: That is a different issue.

Mr. Waddell: There are many different reasons. In this case it seemed to me that it was interesting that these were communities that used to receive information in one way and they no longer did.

Senator Trenholme Counsell: May I ask also, did you say it would be better to regulate content than ownership?

Mr. Waddell: Yes. I do not think ownership by its nature is necessarily a guarantee. Just because a Canadian owns a publication does not mean it will be a better publication than if it is owned by a non-Canadian.

Senator Trenholme Counsell: Could you give us one more example of what you mean by regulating content?

Mr. Waddell: Yes. I am not talking about newspapers. I do not believe the content of newspapers should be regulated. I am talking about broadcast media only, and television mainly, where we talk about issues like Canadian content in prime time.

What is prime time? Is prime time 6 p.m. to midnight? Broadcasters would like prime time to be 6 p.m. to midnight because then they can put the Canadian programs on the shoulders of both of those times. The real prime time, you and I know, is probably 7:30 to ten o'clock. If the government believes it is important for public policy reasons to have Canadian content on prime time television, then write regulations, enforce regulations, and impose real sanctions on people who do not live up to those regulations in a way that will guarantee to do that.

If you believe there should be 80 per cent Canadian content on prime time television, then regulate the content of prime time between 7:30 and ten o'clock, for instance, and say that all broadcasters in Canada must have 80 per cent Canadian content between 7:30 and ten o'clock.

Senator Trenholme Counsell: If the Canadian public at that point is gripped by the war in Iraq, how realistic is that?

Mr. Waddell: I am not advocating that you impose that content regulation. I am saying that if you are concerned about the media, I think the issue is the broadcast media exclusively. If you are concerned about Canadian content and broadcast media, I do not think Canadian content comes about by ownership. I think it comes about by regulation of the content by the regulator.

I do not think the regulator is particularly rigorous at doing that. I certainly know that there are no real sanctions imposed upon people who do not live up to whatever they say they will do, to the regulator. However, I would not, for a minute, advocate

Le sénateur Trenholme Counsell : C'est une autre question.

M. Waddell : Il y a de nombreuses raisons. Dans ce cas, il m'apparaissait intéressant de constater que ces collectivités étaient habituées à recevoir un type de nouvelle et ne le recevaient plus.

Le sénateur Trenholme Counsell : Puis-je vous demander aussi si vous avez dit qu'il serait mieux de réglementer le contenu plutôt que la propriété?

M. Waddell : Oui. Je ne crois pas que la propriété en tant que telle est nécessairement une garantie. Le simple fait qu'un Canadien soit le propriétaire d'une publication ne signifie pas que la publication sera meilleure que si le propriétaire n'était pas Canadien.

Le sénateur Trenholme Counsell : Pouvez-vous nous donner un autre exemple de ce que vous voulez dire par réglementer le contenu?

M. Waddell : Oui. Je ne parle pas des journaux. Je ne crois pas que le contenu des journaux doit être réglementé. Je parle des médias électroniques seulement, surtout la télévision, où il est question du contenu canadien dans les heures de grande écoute.

Quelle période couvre les heures de grande écoute? Est-ce de 18 heures à minuit? Les diffuseurs aimeraient que les heures de grande écoute soient de 18 heures à minuit, car ils peuvent diffuser des programmes canadiens à la limite de ces heures. La vraie période de grande écoute, vous le savez tout comme moi, c'est probablement de 19 h 30 à 22 heures. Si le gouvernement croit qu'il est important pour des raisons de politique publique d'avoir un contenu canadien à la télévision dans les heures de grande écoute, alors il faudrait établir des règlements, les faire appliquer et imposer de réelles sanctions aux personnes qui ne respectent pas ces règlements, de manière à garantir le contenu.

Si vous croyez qu'il devrait y avoir 80 p. 100 de contenu canadien dans les heures de grande écoute à la télévision, alors réglementez le contenu des heures de grande écoute entre 19 h 30 et 22 heures, par exemple, et dites à tous les diffuseurs au Canada qu'ils doivent avoir un contenu canadien à 80 p. 100 entre 19 h 30 et 22 heures.

Le sénateur Trenholme Counsell : Si la population canadienne à un moment donné est intéressée par la guerre en Irak, est-ce bien réaliste?

M. Waddell : Je ne dis pas que vous devez imposer ce type de règlement sur le contenu. Je dis que si vous êtes préoccupé au sujet des médias, je crois que la question concerne uniquement les médias électroniques. Si vous êtes préoccupé au sujet du contenu canadien et des médias électroniques, je ne crois pas que le contenu canadien soit lié à la propriété. Je crois que cela dépend du règlement mis en application au sujet du contenu.

Je ne crois pas que l'autorité chargée de la réglementation est particulièrement rigoureuse à cet égard. Je sais qu'il n'y a pas de réelles ascensions qui sont imposées aux personnes qui ne respectent pas ce les promesses qu'elles ont données à l'organisme

that we should be regulating what is in newspapers. The way you deal with that is that if people are interested they buy the paper; if they are not interested, they will not buy the paper.

The Chairman: I want to come back to the regulatory system. Just before I do, I would just like to say that your almost off-the-top-of-your-head study, as you describe it, about turnout and national bureaus, intuitively makes sense to me as at least one contributing factor. As you note, there are many others.

Mr. Waddell: I would not argue it would be anything more than one.

The Chairman: It also raises the other interesting question about all the other stories that do not get covered, and we do not miss them because we do not know they are not covered. There will always be a limit to the amount of news that the public will sit still for. There is a limit to the number of reporters available.

Are you aware of anything being done in Canada to track that kind of thing? What gets covered?

Mr. Waddell: There are several people who have done that. The University of Windsor has done some work, and there has been some done at Simon Fraser University or UBC. I would have to get back to you with the precise names. I could find it fairly easily. Various groups at various times have done their own assessments of what are the top 10 undercovered stories of the year. There have been those groups around on that subject. I do not know if that is a scientific analysis based on actually looking at how much coverage there was, or whether it is just a sense from some of those groups that these are important issues that are not getting the degree of play or public debate that should exist. There has been some of that done, but I do not have the specifics.

The Chairman: I understand. I am not suggesting that it is a Senate committee's role to draw up assignment lists for newspapers, but it has just been an interesting part of the mix.

Back to the regulatory system, and I am thinking now of the present regulatory system that you discussed earlier, I have two related questions. First, should the competition authorities look beyond the impact on advertising markets when they assess media mergers? Second, should the CRTC, when it is assessing cross-media ownership applications, pay more explicit attention to the effect on newspapers? Its focus — because that is its mandate — is the broadcasting system, not the newspapers. I think those two are in a way related.

Mr. Waddell: There is a real difficulty. In a great world it would be nice to say yes, the Competition Bureau should look at editorial content as well when looking at content. Once you start to do that, it quickly becomes difficult to do. For instance, that gets back to the discussion of the marketplace of ideas. There are many different marketplaces of ideas. Are we talking about local, provincial or national coverage; local issues, provincial issues or national issues? A merger may have no impact on the amount of

de réglementation. Cependant, je ne dis pas une seconde que nous devrions réglementer ce qui est écrit dans les journaux. Dans ce cas, si les personnes sont intéressées, elles achètent le journal; si elles ne sont pas intéressées, elles ne l'achèteront pas.

La présidente : Je veux en revenir au système de réglementation. Mais juste avant de le faire, j'aimerais dire que votre étude effectuée presque sur le coin d'une table, comme vous le dites, au sujet de la participation électorale et des bureaux nationaux, me semble intuitivement logique en ce qui concerne au moins un des facteurs de contribution. Comme vous le précisez, il y en a bien d'autres.

M. Waddell : Je pense qu'il y en a plus qu'un.

La présidente : Cela m'amène également à poser une autre question intéressante au sujet des histoires qui ne sont pas couvertes; nous ne savons pas ce que nous avons manqué, car ces histoires n'ont pas été couvertes. Il y aura toujours une limite sur la quantité des nouvelles qui intéressera la population. Il y a une limite au nombre de reporters disponibles.

Savez-vous s'il y a eu des travaux au Canada pour étudier ce genre de choses? L'information qui est couverte?

M. Waddell : Un certain nombre de personnes ont fait cela. À l'Université Windsor, certains travaux ont été faits, de même qu'à l'Université Simon Fraser, ou à la UBC. Je vous fournirai des noms précis. Je peux trouver cela assez facilement. Divers groupes, à diverses époques, ont étudié les dix histoires les moins couvertes de l'année. Des groupes ont fait des études à ce sujet. Je ne sais pas si ces études ont été faites de manière scientifique ou si ce sont les groupes qui ont déterminé quelles étaient les questions importantes qui n'avaient pas été couvertes ou qui n'avaient pas fait l'objet d'un débat public. Il y a donc eu des études, mais je n'ai pas de détails à ce sujet.

La présidente : Je comprends. Je n'insinue pas qu'il est du rôle du Sénat d'élaborer des listes de tâches pour les journaux, mais c'est seulement un aspect intéressant du tableau.

Pour revenir au régime réglementaire actuel, dont vous avez parlé, j'ai deux questions connexes. D'abord, les autorités responsables de la concurrence devraient-elles pousser leur étude au-delà de l'impact sur les marchés publicitaires lorsqu'elles évaluent les fusions de médias? Deuxièmement, le CRTC, lorsqu'il évalue les cas de propriété multimédias, devrait-il prêter plus explicitement attention aux effets sur les journaux? Compte tenu de son mandat, il se concentre sur le système de radiodiffusion et non sur les journaux. Je pense que ces deux questions sont interreliées d'une certaine façon.

M. Waddell : C'est la grande difficulté. Dans un monde idéal, il serait génial de dire que le Bureau de la concurrence doit effectivement étudier le contenu rédactionnel lorsqu'il évalue le contenu. Mais si on essaie de le faire, on se rend compte très vite que c'est difficile. Par exemple, cela nous ramène à la réflexion sur le marché des idées. Il y a différents marchés des idées. S'agit-il d'une couverture locale, provinciale ou nationale? S'agit-il de questions locales, provinciales ou nationales? Une fusion peut

coverage there is of national issues, particularly in an era when interested citizens can get information from the Internet and can find other newspapers or other sources of information from countries around the world. It may have a very big impact on the coverage of local issues, of how many people are covering City Hall or how many people are covering school boards, if anyone does that any more.

It is difficult to determine. I do not know how you would determine what the issues are, in terms of editorial content, where a merger would significantly reduce competition in terms of the marketplace of ideas. If you reduce the competition in the marketplace of ideas for municipal news, how does that compare to the fact that you are not doing it for national news or provincial news?

It is a great theory, but when you sit down and try to figure out how you actually do it, it is very difficult to determine a formula or a way of being able to do it.

In regard to your second question, about newspapers and broadcasters, there are several issues that are related on the cross-ownership question, most of which the committee has heard about in some form or another prior to this evening. One is just a simple question of the diversity of voices and the number of different people who are out there reporting. It makes sense, and it is practically true, that if you have five different people for five different organizations chasing the same story, the likelihood is that some of them will come up with more information than others. Some of them will be more entrepreneurial than others, and you will get four or five versions of the story, some better and some worse. One of them may turn up something no one else does. If you have one person doing that, you have less opportunity for that to happen, multiplied by the degree to which the one person who is doing it is aggressive, lazy, interested or not interested. That is one issue.

The second issue on that is important, I think, but I am not quite sure how the regulator deals with it. When Florian Sauvageau was here he spoke about the cross-promotional issue as it relates to newspapers and television. Those are good questions to ask about how much the content of newspapers, when the newspapers are owned by the same people who own broadcasters, is shaped to drive people who read the newspaper to watch television on the broadcast network. I can give examples. I am not sure how much *Canadian Idol* was a real phenomenon independent of being driven by television stations and newspapers that have the same owner. Another example is *Survivor*, which the CanWest papers seem to play up fairly regularly as a news story. Could that be related to the fact that CanWest also broadcasts *Survivor*? The question that comes out of that is whether that coverage replaces news that might be considered of more value to people.

The third issue that comes out of the cross-ownership question is what happens when the same owner owns properties that are regulated by government and properties that are not regulated by government, for example, television stations and newspapers? Is there a concern that the newspaper's content, playing of stories,

n'avoir aucune incidence sur la couverture des enjeux nationaux, particulièrement à une époque où les citoyens intéressés peuvent trouver de l'information sur Internet, dans d'autres journaux ou dans des sources d'information étrangères. Elle peut toutefois avoir une très grande incidence sur la couverture des enjeux locaux ou sur le nombre de personnes qui couvrent l'hôtel de ville ou les commissions scolaires, si on s'y attarde encore.

C'est difficile à déterminer. Je ne sais pas comment on peut déterminer quels sont les enjeux, pour ce qui est du contenu rédactionnel, lorsqu'une fusion risque de réduire considérablement la concurrence sur le marché des idées. Si l'on réduit la concurrence sur le marché des idées au sujet des nouvelles municipales, comment cela se compare-t-il au fait qu'on ne le fait pas pour les nouvelles nationales ou provinciales?

C'est de la grande théorie, mais lorsqu'on s'assoit et qu'on essaie de comprendre comment on peut y arriver, il est très difficile de penser à une formule ou à une solution.

En ce qui concerne votre deuxième question, sur les journaux et les radiodiffuseurs, la propriété multimédia engendre plusieurs questions, et le comité a sûrement entendu parler de la plupart d'entre elles d'une façon ou d'une autre avant ce soir. Il y a d'abord la simple question de la diversité des voix et du nombre de journalistes différents sur le terrain. Il est logique, et pratiquement vrai, que si cinq personnes différentes couvrent la même histoire pour cinq organisations différentes, il est fort probable que certaines finissent par présenter plus d'informations que d'autres. Certains seront plus entreprenants que d'autres, et on obtiendra quatre ou cinq versions de la même histoire, des bonnes et des mauvaises. Un journaliste peut présenter un fait que personne d'autre ne présente. Si une seule personne couvre l'histoire, il y a moins de chances que cela se produise, et l'attitude de la personne jouera beaucoup; elle peut être fonceuse ou paresseuse, intéressée ou pas. C'est une chose.

Il y a une deuxième question importante à mon avis, mais je ne suis pas certain de la façon dont les organismes de réglementation s'y attaquent. Lorsque Florian Sauvageau a comparu ici, il a parlé de la promotion réciproque des journaux et des chaînes de télévision. Il est bon de se demander à quel point le contenu des journaux, lorsqu'ils appartiennent aux mêmes personnes qui possèdent les chaînes de diffusion, est conçu pour inciter les lecteurs du journal à regarder la télévision sur le réseau du propriétaire. Je peux vous donner des exemples. Je ne sais pas à quel point *Canadian Idol* a été un véritable phénomène, indépendamment du fait qu'il était promu par diverses chaînes de télévision et journaux appartenant au même propriétaire. Un autre exemple en est *Survivor*, dont les journaux de CanWest semblent parler souvent. Cela pourrait-il être lié au fait que CanWest est aussi celui qui diffuse *Survivor*? La question qui s'impose est de savoir si cette couverture remplace des nouvelles qui pourraient être jugées plus importantes pour les gens.

La troisième question liée à la propriété multimédia, c'est ce qui arrive lorsque le même propriétaire possède des entités réglementées par le gouvernement et des entités non réglementées par le gouvernement, comme des chaînes de télévision et des journaux. Y a-t-il lieu de s'inquiéter du fait que le contenu d'un

et cetera, will favour a government of the day in order to avoid ruffling feathers that might lead to the same owner's broadcasting licence not being renewed?

In a related issue on a more practical basis, in the last election campaign, one of the political parties running in the last election campaign, the Conservatives, advocated or appeared to advocate, an end to the CRTC. That became an issue during part of the campaign. One of the people who played that fairly prominently as an issue was *The Globe and Mail*. It is fair to say that the elimination of the CRTC would have a fairly serious impact on the financial health of *The Globe and Mail's* parent company, BCE. If we were to open the world to what are now called grey-market or pirate satellite dishes, if we were to end regulation of telephones — though I am not quite sure what the Conservatives' proposal really was — we are now living in a very different environment than we used to live, in terms of ownership of media. That is fine as far as I am concerned, but, to give you an analysis from the business world, in the interests of fully enlightening readers, the various scandals on Wall Street, Bay Street and everywhere else have forced brokers to start to disclose when their financial analysts hold shares in the companies they are promoting as buys, or when the brokerage house owned shares in the company they are telling their client to buy shares of. Maybe we are at a period where newspapers, when they have conglomerate ownership and when they take political positions, have to be more open about declaring the financial interest of their parent company in the positions they are actually taking.

The Chairman: Again, that one would be immensely complex to implement in practice.

Senator Munson: Professor, you answered part of the question on the CRTC. We really are living in a converging world when you are agreeing with Ezra Levant, publisher of the *Western Standard*, about opening the doors to foreign ownership and regulation. I never thought I would see somebody formerly of the CBC share that kind of philosophy.

Senator Tkachuk: It is not abnormal, Senator Munson.

Mr. Waddell: The media in this country are now owned by one company that has revenues of \$19 billion or \$20 billion a year, which would be BCE, that is, if I have not understated their revenues. The other one has significant revenues as well. It does not seem to me they need to be protected. What is it we are actually protecting?

I would argue that protection such as that tends to eliminate new competitors from coming into the market and give the people who are there a substantial position themselves. Maybe it is just journalists, but all of you, as people sitting here this evening, obviously think there is something not great in the media in the country at the moment or there may be things that need to be improved. We have the media that we have, as a result of the system we have.

journal, par ses articles et tout le reste, favorise le gouvernement du jour afin d'éviter de le froisser, pour que son permis de radiodiffusion soit renouvelé?

D'un point de vue plus pratico-pratique, lors de la dernière campagne électorale, l'un des partis politiques dans la course, celui des conservateurs, préconisait ou semblait préconiser l'abolition du CRTC. C'est devenu un enjeu pendant une partie de la campagne. L'un des journaux à avoir accordé beaucoup d'attention à ce dossier est *The Globe and Mail*. Il convient de préciser que l'élimination du CRTC aurait d'assez graves incidences sur la santé financière de la société mère du *Globe and Mail*, BCE. Si nous ouvrons la porte à ce qu'on appelle le marché gris ou les antennes satellites pirates, si nous abolissons la réglementation des téléphones — bien que je ne connaisse pas bien la teneur de la proposition des conservateurs... Le contexte a bien changé pour ce qui est de la propriété des médias. Personnellement, je n'y vois pas d'inconvénient, mais pour vous donner une brève analyse du monde des affaires, question de bien éclairer les lecteurs, les divers scandales de Wall Street, Bay Street et d'ailleurs ont forcé les courtiers à déclarer si leurs analystes financiers possèdent des actions dans les entreprises dont ils font la promotion ou si la maison de courtage possède des actions dans l'entreprise dont elle essaie de vendre des actions à ses clients. Peut-être en sommes-nous à une période où les journaux, lorsqu'ils sont de propriété hétérogène et qu'ils prennent des positions politiques, doivent être plus transparents et déclarer les intérêts financiers de leur société mère dans les positions qu'ils prennent.

La présidente : Encore une fois, ce serait immensément complexe à appliquer dans la pratique.

Le sénateur Munson : Monsieur, vous avez répondu en partie à la question sur le CRTC. Nous sommes véritablement entrés dans le monde de la convergence si vous corroborez les dires d'Ezra Levant, éditeur du *Western Standard*, sur l'ouverture à la propriété étrangère et à la réglementation. Je ne pensais jamais que je verrais un ancien de la CBC partager ce type de philosophie.

Le sénateur Tkachuk : Ce n'est pas anormal, sénateur Munson.

M. Waddell : Les médias du pays appartiennent maintenant à une seule société, dont les recettes s'élèvent à 19 ou 20 milliards de dollars par année, soit la BCE, si je n'en sous-estime pas la valeur. L'autre société a d'importants revenus elle aussi. Je n'ai pas l'impression qu'elle a besoin d'être protégée. Que protégeons-nous en ce moment?

Je pense que ce type de protection tend à empêcher de nouveaux concurrents de pénétrer le marché et à donner à ceux qui sont là une position importante. Peut-être est-ce seulement les journalistes, mais il me semble que vous tous qui êtes ici ce soir pensez qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans les médias nationaux en ce moment ou qu'il faudrait améliorer certaines choses. Nous avons les médias que nous avons, compte tenu du système que nous avons.

The ogre that is always thrown up is, what happens if Rupert Murdoch comes in and buys papers in Canada? What happens if *The Guardian* comes in and buys papers in Canada or if *The New York Times* comes in and buys newspapers or wants to start a newspaper in Canada?

Senator Munson: With that in mind, what business is it of the CRTC to say what the Italian community of Canada can or cannot see? Do they have a role in disallowing Rai to come in to compete against local ownership in this country? Nobody should be afraid of Rai or Al-jazeera.

Mr. Waddell: I would agree with that. In another couple of years, everyone will be able to watch it on their terminal on broadband anyway so it will not matter.

Senator Munson: Do we need the CRTC?

Mr. Waddell: That is not a decision for me to make. I do not see the value of a regulator forcing people to come before them to renew licences every seven years and spend tons of money to do that, enriching lawyers and consultants. If we all know at the start of the process that they are going to get the licence at the end of it, what we are actually achieving?

I do not know enough about telephone regulation and those issues to know where, and if, we actually need a telephone regulator. It is up to governments to decide if we need content regulation in this country to protect Canadian content. You can make a pretty persuasive case that the regulations that were introduced on music and radio were very effective, and 25 years later we have a booming international music industry. That suggests to me there may be some virtue in doing that for television as well if we want to develop Canadian content on television, which is a valuable thing to do. That is something you can impose on broadcasters in Canada, whether the broadcaster is owned by a Canadian or an Australian. That is a matter of regulation. Government is government. Government has the ability to regulate any way that it wants to regulate. That is up to government to decide what it deems are the acceptable or the desirable public policy outcomes and to do that to achieve that.

If it is just to rubber stamp licence renewals every seven years when we know that the CRTC will not take CTV's licence away when it comes up for licence renewal, what is the point in that?

The Chairman: I have a supplementary question. At the moment the CRTC is almost a binary system; you get your licence or you do not. It can set up conditions, but it really seems to be that the only enforcement mechanism, as we have seen recently in Quebec City, is to say, "You did not comply so you will not get your licence renewed."

Pour nommer un géant qui revient toujours, qu'arriverait-il si Rupert Murdoch venait acheter des journaux au Canada? Qu'arriverait-il si *The Guardian* venait acheter des journaux au Canada ou si le *New York Times* venait acheter des journaux au Canada ou encore s'il voulait lancer un nouveau journal au Canada?

Le sénateur Munson : À la lumière de tout cela, pourquoi serait-il du ressort du CRTC de décider ce que la communauté italienne du Canada peut voir ou pas? A-t-il le mandat d'interdire à Rai de venir faire concurrence à la propriété locale de notre pays? Personne ne devrait avoir peur de Rai ou d'al-Jazira.

M. Waddell : Je serais d'accord avec cela. Dans quelques années, tout le monde pourra regarder ces émissions de sa station terminale à large bande de toute façon, donc cela ne changera plus rien.

Le sénateur Munson : Avons-nous besoin du CRTC?

M. Waddell : Ce n'est pas à moi de prendre cette décision. Je ne vois pas l'utilité d'un organisme de réglementation qui force les gens à comparaître devant lui pour renouveler leur permis tous les sept ans et qui dépense des tonnes d'argent pour le faire, ce qui enrichit les avocats et les consultants. Si nous savons tous dès le départ qu'ils vont obtenir leur permis en bout de ligne, à quoi cela sert-il?

Je ne connais pas assez la réglementation sur le téléphone pour savoir si nous avons besoin d'un organisme de réglementation sur le téléphone. Il revient aux gouvernements de décider si nous devons réglementer le contenu pour protéger le contenu canadien. Il est très convaincant de rappeler que les règlements qui ont été mis en vigueur sur la musique et la radio ont été très efficaces, parce que 25 ans plus tard, nous avons une industrie musicale internationale florissante. Cela me laisse croire qu'il pourrait valoir la peine de le faire pour la télévision aussi si nous voulons développer le contenu canadien à la télévision, ce qui serait tout à notre avantage. Vous pourriez l'imposer aux diffuseurs au Canada, qu'ils soient de propriété canadienne ou australienne. C'est une question de réglementation. Le gouvernement reste le gouvernement. Le gouvernement a le pouvoir de réglementer comme il l'entend. Il lui revient de décider quels seraient les résultats acceptables ou souhaitables de la politique publique et ce qu'il faut faire pour y arriver.

Si le CRTC ne sert qu'à renouveler l'aveuglette des permis tous les sept ans, alors que nous savons très bien qu'il ne retirera jamais le permis de CTV lorsqu'il en demande renouvellement, à quoi sert-il?

La présidente : J'ai une autre question. En ce moment, le CRTC est presque un système binaire : on obtient un permis ou on ne l'obtient pas. Il peut fixer des conditions, mais il semble vraiment que son seul mécanisme d'application de la loi, comme nous l'avons vu récemment à Québec, c'est de dire : « Vous ne respectez pas la réglementation, donc votre permis ne sera pas renouvelé. »

Mr. Waddell: Right.

The Chairman: Should there be a broader range of available enforcement mechanisms, and what might be appropriate?

Mr. Waddell: I do not know what would be appropriate. I am not an expert enough on knowing what would be appropriate.

In general terms, the answer to that question is a firm yes. There is no point setting up a system of regulation where you have rules, if you do not intend to enforce those rules. What is the point? The only way you can enforce those rules is with punishments that are sufficiently severe that, if it is a fine, for instance, it will be more than a licence to continue to violate the rules, which a small fine might be.

If the CRTC has rules on Canadian television content, we heard all the arguments 30 years ago when the CRTC introduced rules on radio that it would mean terrible radio and that radio stations would have to play terrible songs, and so on. Maybe it did for a while, but some people figured out they could make money by being a bit better than terrible. Before you know it, some people got pretty good. If the CRTC were serious about imposing Canadian content regulations on Canadian broadcasters, then you could achieve some of that as well.

Does that answer the question?

The Chairman: Everything helps along the way.

Mr. Waddell: It is the same as anywhere else. There does not seem to be much point in everybody spending all their time writing all the regulations and then no one pays any price for violating them. I did not read it in as much depth as I should, but in reading your interim report, reference was made to questions the chairman was asked about conditions that Quebecor was supposed to comply with, in connection with Vidéotron. My reading of it — and please correct me if I am wrong — was that the chairman did not know whether anyone had complied with them or not.

The Chairman: It would be fair to say that the chair of the CRTC told us that one of his take-a-ways, I think was the phrase he used, was that they should go back and do some follow-up on those issues. I do not want to put words in his mouth.

Mr. Waddell: I do not mean to criticize the chair, but that may tell you a bit about regulation and success of regulation.

Senator Tkachuk: Is that not what they all do? They all go in and promise all these things and get their licence, come back six months later and say, "I cannot do that," and the CRTC allows them to do it anyway?

Mr. Waddell: The chair's point and the CRTC's point, if I understand their position correctly, is basically the only sanction they have at the moment is to take someone's licence away.

M. Waddell : C'est vrai.

La présidente : Devrait-il y avoir plus de mécanismes d'application de la loi? Lesquels conviendraient?

M. Waddell : Je ne sais pas ce qui conviendrait. Je ne suis pas suffisamment spécialiste pour vous le dire.

En gros, la réponse à cette question est un oui ferme. Il n'y a aucune utilité à établir un régime réglementaire si on n'a pas l'intention de mettre les règles en application. Quel est le but? La seule façon de faire appliquer les règles, c'est de prévoir des punitions suffisamment sévères. S'il s'agit d'une amende, par exemple, ce sera mieux qu'un permis de continuer à violer les règles.

Le CRTC pourrait réglementer le contenu télévisuel canadien. Nous avons entendu tous les arguments possibles il y a 30 ans lorsque le CRTC a adopté des règles pour la radio; on craignait que cela ne génère de la radio épouvantable et que les stations radiophoniques ne fassent tourner que des chansons épouvantables et tout le reste. Peut-être que cela a été le cas pendant un bout de temps, mais il y a des gens qui ont compris qu'ils pouvaient faire de l'argent en étant un peu mieux qu'épouvantables. Dans le temps de le dire, certains sont devenus plutôt bons. Si le CRTC voulait sérieusement imposer un règlement sur le contenu canadien aux diffuseurs canadiens, nous pourrions réussir tout aussi bien.

Est-ce que cela répond à votre question?

La présidente : Tout nous aide.

M. Waddell : C'est la même chose ailleurs. Il ne semble pas plus utile qu'une foule de personnes passe son temps à rédiger des règlements, puis que personne ne subisse de sanction pour y avoir contrevenu. Je ne l'ai pas lu aussi attentivement que je l'aurais dû, mais à la lecture de votre rapport provisoire, j'ai pris connaissance de questions qui ont été posées au président sur les conditions que Quebecor devait respecter en ce qui concerne Vidéotron. Si j'ai bien lu — et veuillez me corriger si je me trompe —, le président ne savait pas si qui que ce soit s'y était conformé ou non.

La présidente : Il n'est pas faux que le président du CRTC nous a dit que l'un de ses moyens était de leur demander de revenir pour faire un suivi de ces questions. Il me semble que c'est ce qu'il a dit. Je ne veux pas le citer fausement.

M. Waddell : Je ne veux pas critiquer le président, mais cela vous en dit peut-être long sur le règlement et son succès.

Le sénateur Tkachuk : N'est-ce pas ce qu'ils font tous? Ils promettent tous tout ce qu'il faut et obtiennent leur permis, puis reviennent six mois plus tard pour dire qu'ils ne peuvent pas le faire, et le CRTC leur permet de le faire de toute façon?

M. Waddell : Si je comprends bien la position du CRTC et de son président, c'est essentiellement que la seule sanction qu'ils peuvent appliquer pour l'instant, c'est de retirer son permis à quelqu'un.

To go back to hockey, will you ban someone from the game because he trips somebody or will you put him in the penalty box for a while and force him to cool off? Maybe the answer is to design a series of penalties that actually enforce compliance because the cost of paying the price of those penalties is too severe for the organization to contemplate on a regular basis.

The Chairman: Thank you very much, Professor Waddell. It has been interesting, and we are grateful to you.

The committee adjourned.

Pour reprendre l'exemple du hockey, allons-nous suspendre un joueur parce qu'il en a fait trébucher un autre ou l'envoyer au banc des punitions pendant quelques minutes pour l'obliger à se calmer? La solution consisterait peut-être à penser à une série de sanctions qui permettraient d'assurer la conformité, parce que le prix à payer en ce moment est trop grand pour que l'organisme envisage de l'imposer souvent.

La présidente : Je vous remercie beaucoup, monsieur Waddell. C'était bien intéressant, et nous vous en remercions.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, November 23, 2004:

As an individual:

Ben Chin, Toronto One.

“Western Standard”:

Ezra Levant, Publisher.

Wednesday, November 24, 2004:

Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada:

Peter Murdoch, Vice-President;

Joe Matyas, President, Toronto CEP; Journalist, *London Free Press*;

John Spears, Journalist, *The Toronto Star*.

As an individual:

Christopher Waddell, Carty Chair in Business and Financial Journalism, Carleton University.

TÉMOINS

Le mardi 23 novembre 2004

À titre personnel :

Ben Chin, Toronto One.

« Western Standard » :

Ezra Levant, éditeur.

Le mercredi 24 novembre 2004

Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier :

Peter Murdoch, vice-président;

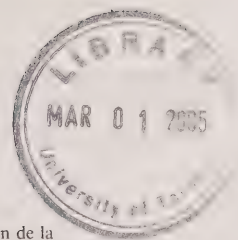
Joe Matyas, président, Toronto SCEP; journaliste, *London Free Press*;

John Spears, journaliste, *The Toronto Star*.

À titre personnel :

Christopher Waddell, Chaire Carty en commerce et en journalisme financier, Université Carleton.





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004

Première session de la
trente-huitième législature, 2004

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Transport and Communications

Transports et des communications

Chair:
The Honourable JOAN FRASER

Présidente :
L'honorable JOAN FRASER

Wednesday, December 1, 2004
Tuesday, December 7, 2004
Wednesday, December 8, 2004 (in camera)

Le mercredi 1^{er} décembre 2004
Le mardi 7 décembre 2004
Le mercredi 8 décembre 2004 (à huis clos)

Issue No. 3

Fascicule n° 3

Seventh, eighth and ninth meetings on:
The current state of Canadian media industries

Septième, huitième et neuvième réunions concernant :
L'état actuel des industries de médias canadiennes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON TRANSPORT AND COMMUNICATIONS

The Honourable Joan Fraser, *Chair*

The Honourable David Tkachuk, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Austin, P.C. (or Rompkey, P.C.)	Eyton
Baker, P.C.	* Kinsella (or Stratton)
Carney, P.C.	Merchant
Carstairs, P.C.	Munson
Chaput	Phalen
Di Nino	Trenholme Counsell

*Ex Officio Members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Angus substituted for that of the Honourable Senator Eyton (*December 1, 2004*).

The name of the Honourable Senator Milne substituted for that of the Honourable Senator Trenholme Counsell (*December 1, 2004*).

The name of the Honourable Senator Eyton substituted for that of the Honourable Senator Angus (*December 1, 2004*).

The name of the Honourable Senator Trenholme Counsell substituted for that of the Honourable Senator Milne (*December 2, 2004*).

The name of the Honourable Senator Carstairs, P.C., was added (*December 9, 2004*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES TRANSPORTS ET DES COMMUNICATIONS

Présidente : L'honorable Joan Fraser

Vice-président : L'honorable David Tkachuk

et

Les honorables sénateurs :

* Austin, C.P. (ou Rompkey, C.P.)	Eyton
Baker, C.P.	* Kinsella (ou Stratton)
Carney, C.P.	Merchant
Carstairs, C.P.	Munson
Chaput	Phalen
Di Nino	Trenholme Counsell

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Angus substitué à celui de l'honorable sénateur Eyton (*le 1^{er} décembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Milne substitué à celui de l'honorable sénateur Trenholme Counsell (*le 1^{er} décembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Eyton substitué à celui de l'honorable sénateur Angus (*le 1^{er} décembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Trenholme Counsell substitué à celui de l'honorable sénateur Milne (*le 2 décembre 2004*).

Le nom de l'honorable sénateur Carstairs, C.P. est ajouté (*le 9 décembre 2004*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, December 1, 2004
(8)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, at 6:20 p.m., in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Carney, P.C., Chaput, Fraser, and Milne (4).

In attendance: Terrence Thomas and Joseph Jackson, Research Analysts, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the Committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.*)

WITNESS:

As an individual:

Allan Thompson, Professor, Carleton University.

Professor Thompson made a statement and answered questions.

At 7:34 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, December 7, 2004
(9)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, at 9:35 a.m., in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Carney, P.C., Eyton, Fraser, Munson, Phalen, Tkachuk, and Trenholme Counsell (7).

In attendance: Terrence Thomas, Research Analyst, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the Committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.*)

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 1^{er} décembre 2004
(8)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 18 h 20, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Carney, C.P., Chaput, Fraser et Milne (4).

Également présents : Terrence Thomas et Joseph Jackson, attachés de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du comité, daté du 7 octobre 2004.*)

TÉMOIN :

À titre personnel :

Allan Thompson, professeur, Université Carleton.

M. Thompson fait une déclaration et répond aux questions.

À 19 h 34, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 7 décembre 2004
(9)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 9 h 35, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Carney, C.P., Eyton, Fraser, Munson, Phalen, Tkachuk et Trenholme Counsell (7).

Également présent : Terrence Thomas, attaché de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du comité, daté du 7 octobre 2004.*)

*WITNESSES:**As individuals:*

John Miller, Professor, School of Journalism, Ryerson University;

Kim Kierans, Director, School of Journalism, University of King's College.

Professor Miller made a statement and answered questions.

At 10:36 a.m., the committee suspended.

At 10:40 a.m., the committee resumed.

Professor Kierans made a statement and answered questions.

At 11:35 a.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, December 8, 2004
(10)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, in camera, at 6:27 p.m., in room 505, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Eyton, Fraser, Merchant, Munson, Phalen, Tkachuk, and Trenholme Counsell (8).

In attendance: Allison Padova, Research Analyst, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the Committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.*)

Pursuant to rule 92(2)(e), the committee considered its agenda.

It was moved that the restrictions on holding meetings to receive and print evidence without quorum, as set out in the committee's decision of Thursday, October 7, 2004, be suspended when the committee holds meetings outside Ottawa for the purposes of its study of the Canadian news media.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 6:58 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

*ATTEST:**TÉMOINS :**À titre personnel :*

John Miller, professeur, École de journalisme, Université Ryerson;

Kim Kierans, directrice, École de journalisme, Université de King's College.

M. Miller fait une déclaration et répond aux questions.

À 10 h 36, le comité suspend la séance.

À 10 h 40, le comité reprend la séance.

Mme Kierans fait une déclaration et répond aux questions.

À 11 h 35, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 8 décembre 2004
(10)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à huis clos, à 18 h 27, dans la pièce 505 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Eyton, Fraser, Merchant, Munson, Phalen, Tkachuk et Trenholme Counsell (8).

Également présente : Allison Padova, attachée de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*L'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 du comité daté du 7 octobre 2004.*)

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine l'ordre du jour.

Il est proposé que les restrictions applicables à la tenue de réunions et à l'impression de témoignages en l'absence de quorum, adoptées par le comité le jeudi 7 octobre 2004, soient suspendues lorsque le comité se réunit à l'extérieur d'Ottawa dans le cadre de son étude.

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 18 h 58, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Till Heyde

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, December 1, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 6:20 p.m. to examine the current role of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights, and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (*Chairman*) presiding.

[*Translation*]

The Chairman: The Standing Senate Committee on Transport and Communications is continuing this evening its examination of the appropriate role of public policy in helping to ensure that the Canadian news media remain healthy, independent and diverse in light of the tremendous changes that have occurred in recent years, notably, globalization, technological change, convergence and increased concentration of ownership.

[*English*]

I would like to thank Mr. Allan Thompson of Carleton University School of Journalism and Communications for venturing through the winter snows to join us this evening.

Senators have biographical notes on Mr. Thompson. I note that before he joined Carleton just over a year ago Mr. Thompson worked for 17 years at *The Toronto Star* and has also had experience with a number of other newspapers. He has worked in Toronto, has had long experience on Parliament Hill and also worked in foreign bureaus, which I would like to know more about.

Again, thank you for joining us. I think you understand our drill. We ask for an opening statement of about 10 minutes and then we go to a question period.

Mr. Allan Thompson, Professor, Carleton University, As an individual: Thank you very much for the invitation to appear before the committee, Madam Chairman. This is a new experience for me, in every respect. As a career journalist, I am more accustomed to sitting on the sidelines, taking notes — not sitting here reading from them.

I am still in the midst of the transformation from journalist to academic. For the first 17 years of my career, I worked with *The Toronto Star*, and spent a decade on Parliament Hill as a political reporter. In the summer of 2003, I took up a full-time teaching position at Carleton in the School of Journalism and Communication.

I continue to publish a weekly column in *The Toronto Star* on immigration. It appears in the Life section, if you are interested in that subject. I do other work as a freelance journalist as well.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 1^{er} décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 18 h 20 pour étudier l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergents au sein de ces industries; le rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries.

Le sénateur Joan Fraser (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Le Comité sénatorial des transports et des communications continue ce soir son étude du rôle que l'État devrait jouer pour aider nos médias d'actualité à demeurer vigoureux, indépendants et diversifiés dans le contexte des bouleversements qui ont touché ce domaine au cours des dernières années, notamment la mondialisation, les changements technologiques, la convergence et la concentration de la propriété.

[*Traduction*]

Je veux remercier Allan Thompson de l'École de journalisme et des communications de l'Université Carleton de s'être joint à nous en cette soirée hivernale.

Vous avez une note biographique sur M. Thompson. Je veux souligner qu'avant de se joindre à l'Université Carleton il y a un peu plus d'un an, M. Thompson a travaillé pendant 17 ans au *Toronto Star* et aussi pour d'autres journaux. Il a travaillé à Toronto; il possède une longue expérience de la colline parlementaire. Il a été à l'étranger, et j'aimerais en savoir davantage à ce sujet.

Merci encore d'être venu nous rencontrer. Je pense que vous connaissez notre fonctionnement. Nous vous demandons de faire un exposé d'une dizaine de minutes, puis nous vous poserons des questions.

M. Allan Thompson, professeur, Université Carleton, témoignage à titre personnel : Merci beaucoup de m'avoir invité à témoigner devant ce comité, madame la présidente. C'est pour moi une nouvelle expérience, à tous égards. En tant que journaliste, j'ai l'habitude d'être un observateur, de prendre des notes, plutôt que de prendre la parole en consultant mes propres notes.

Je suis encore en transition entre le journalisme et l'enseignement. Pendant les 17 premières années de ma carrière, j'ai travaillé au *Toronto Star*, et j'ai passé une dizaine d'années sur la colline parlementaire comme correspondant politique. À l'été 2003, j'ai accepté un poste de professeur à temps plein à l'École de journalisme et des communications de l'Université Carleton.

Je continue de publier une chronique hebdomadaire sur l'immigration dans le *Toronto Star*. Elle paraît dans la section « Life », si le sujet vous intéresse. Je travaille aussi comme pigiste.

So I come before you as a journalist-not-quite-turned-academic. At this stage in my metamorphosis, I do not have a new research paper to share with you, no sweeping study on the state of the Canadian media, or a critique on the impact of convergence. However, I do have some ideas to share and I believe that they reflect on your mandate.

As I understand it, this committee has set out to examine the appropriate role of public policy in helping to ensure that the Canadian news media remain healthy, independent and diverse.

I would like to use my time to pick up on a couple of the questions you have set out to address, namely: Do Canadian citizens have appropriate amounts of information about international, national and local issues? Are Canadians receiving enough international news from a Canadian perspective via Canadian journalists posted abroad?

The answer to both those questions is no.

My focus is on international news. During my time on staff with *The Toronto Star*, my primary assignment was to cover foreign affairs, defence and immigration policy. I also completed a number of short-term reporting assignments for the *Star* to Africa, for example, but was never based abroad.

I will echo other witnesses before this committee who have argued that Canadian media outlets generally do not devote enough attention to foreign affairs and particularly to the developing world.

Look at the case of Africa. *The Globe and Mail's* Africa correspondent Stephanie Nolen wrote in the *Ryerson Review of Journalism* earlier this year that she was one of only a handful of full-time Canadian correspondents on the continent. As she put it, a handful of people

...to cover 56 countries, a half-dozen wars, three incipient famines, the most corrupt mining industries in the world — and, oh yes, the fact that 36 million people have HIV/AIDS and will die within the decade, barring some dramatic international intervention.

The Toronto Star, my former employer, closed its Africa bureau in the early 1990s, just as South Africa was emerging from apartheid and Rwanda was descending into hell.

The Globe and Mail opened an Africa bureau only recently. Several years ago, CTV News opened an Africa bureau in Kampala, Uganda, staffed by Mr. Murray Oliver.

CBC Television has a correspondent based in Dakar, Mr. Jean-François Bélanger, while CBC Radio, I believe, has no Africa bureau but makes extensive use of stringers.

Vous avez donc devant vous un journaliste qui n'est pas encore tout à fait un professeur. À cette étape-ci de ma métamorphose, je n'ai pas de nouvelle recherche à vous communiquer, aucune étude fracassante sur l'état des médias canadiens, aucune critique sur les conséquences de la convergence. Toutefois, j'ai quelques idées à vous soumettre et j'estime qu'elles sont liées à votre mandat.

D'après ce que je comprends, ce comité a entrepris d'examiner le rôle que devrait jouer la politique publique pour aider à garantir que les médias d'information canadiens demeurent sains, indépendants et diversifiés.

J'aimerais consacrer le temps qui m'est imparti à répondre à deux questions que vous avez posées, c'est-à-dire « les Canadiens disposent-ils d'une quantité suffisante d'information sur les affaires internationales, nationales, régionales et locales? », et « Les Canadiens ont-ils accès à suffisamment de nouvelles internationales présentées dans une perspective canadienne par des journalistes canadiens en poste à l'étranger? »

La réponse à ces deux questions est non.

Je m'intéresse surtout aux nouvelles internationales. Quand j'étais au *Toronto Star*, ma principale tâche était de couvrir les affaires étrangères, la défense et la politique de l'immigration. J'ai aussi fait un certain nombre de reportages pour le *Toronto Star* en Afrique, par exemple, mais je n'ai jamais été correspondant permanent à l'étranger.

Je vais reprendre les propos d'autres témoins qui ont comparu devant ce comité et qui ont dit que les médias canadiens n'accordent en général pas assez d'attention aux affaires étrangères, plus particulièrement au monde en développement.

Pensons à l'Afrique. La correspondante du *Globe and Mail* en Afrique, Stephanie Nolen, a écrit plus tôt cette année dans le *Ryerson Review of Journalism* qu'elle faisait partie d'une poignée de correspondants canadiens à temps plein sur ce continent. Ce sont ses propres termes, une poignée de gens...

... pour couvrir 56 pays, une demi-douzaine de guerres, trois famines naissantes, l'industrie minière la plus corrompue au monde — et, bien sûr, le fait que 36 millions d'individus sont atteints du VIH/sida et qu'ils mourront dans moins de 10 ans, sans oublier certaine intervention internationale de grande envergure.

The Toronto Star, mon ancien employeur, a fermé son bureau en Afrique au début des années 1990, au moment où l'Afrique du Sud émergeait de l'apartheid et où le Rwanda avait amorcé sa descente aux enfers.

Le *Globe and Mail* n'a ouvert son bureau en Afrique que récemment. Il y a quelques années, CTC News a ouvert un bureau africain à Kampala, en Ouganda, qu'il a confié à M. Murray Oliver.

La télévision de Radio-Canada/CBC a un correspondant à Dakar, M. Jean-François Bélanger, alors que la radio de la société d'État n'a pas, il me semble, de bureau en Afrique, mais fait largement appel à des reporters locaux.

CanWest/Global, one of Canada's most far-reaching media organizations, has little or no presence in Africa at all. Its predecessor, Southam News, closed its Africa bureau in the 1990s.

I may well have missed someone in this quick survey. However, I think you get the point. You could count on one hand the number of Canadian journalists assigned on a full-time basis to cover Africa.

As my former *Toronto Star* colleague, Mr. Jim Travers, told you last spring, the dearth of Canadian correspondents in Africa means that news organizations increasingly rely upon wire services, freelancers or so-called parachute reporters dispatched on short notice to cover complex and fast-breaking stories. What is lost is continuity, depth and context.

As Canadians, we lose when our media organizations are forced to rely upon news reports produced by others.

Earlier this year, we hosted a one-day symposium at Carleton called, "The Media and the Rwanda Genocide." By the way, a full nine-hour webcast of that event is still available on the symposium website, www.carleton.ca/mediagenocide. I have left more detailed information with the clerk.

Our symposium looked at an important media equation — on one side, the role played by domestic media in Rwanda fuelling the genocide through hate radio broadcasts; on the other side, we examined the role of the international media.

It is widely held that most international news organizations initially misunderstood the nature of the killing in Rwanda, portraying it as the result of tribal warfare rather than an organized genocide.

At the height of the killing in Rwanda, many television viewers in the West were transfixed by another event — live television coverage of actor O.J. Simpson driving away from the Brentwood home where his wife had been murdered.

There is some debate whether or not more informed and comprehensive coverage of the Rwanda genocide might have mitigated or even halted the killing by sparking an international outcry. Some have asked: Did the western media's failure to report adequately on the genocide in Rwanda possibly contribute to the international indifference and inaction and hence contribute to the crime itself?

For the purposes of today's discussion, I think it is fair to say that we missed the story in Rwanda, in large measure because we do not care and we were not there.

We could be making the same mistake right now in Ivory Coast and Darfur, or some other location that is well off the news radar.

CanWest/Global, l'un des médias canadiens les plus importants, n'est que faiblement représenté en Afrique, ou ne l'est pas du tout. Son prédécesseur, Southam News, a fermé son bureau d'Afrique dans les années 90.

J'ai peut-être oublié quelqu'un dans ce survol rapide. Toutefois, je pense que vous me comprenez. On pourrait compter sur les doigts d'une main les correspondants canadiens permanents en Afrique.

Comme mon ancien collègue du *Toronto Star*, M. Jim Travers, vous l'a dit au printemps dernier, la pénurie de correspondants canadiens en Afrique signifie que les services d'information comptent de plus en plus sur les agences de transmission, les pigistes et les correspondants de dernière minute pour couvrir des événements complexes et à rebondissements, au détriment de la continuité, du détail et du contexte.

En tant que Canadiens, nous y perdons quand nos médias d'information sont forcés de compter sur les reportages produits par d'autres.

Plus tôt cette année, nous avons tenu un symposium d'une journée à Carleton sur les médias et le génocide au Rwanda. Soit dit en passant, une émission de neuf heures sur cet événement est encore transmise dans le site Web du symposium, à www.carleton.ca/mediagenocide. J'ai donné plus d'information au greffier.

Pendant le symposium, nous nous sommes penchés sur une équation importante relativement aux médias : d'un côté, le rôle qu'ont joué les médias locaux au Rwanda en appelant au génocide par la diffusion de propagande haineuse à la radio et, de l'autre côté, le rôle des médias étrangers.

Il est généralement admis que la plupart des agences de presse étrangères ont d'abord mal compris la nature des assassinats au Rwanda, et qu'elles les ont présentés comme le résultat d'une guerre tribale plutôt que comme un génocide organisé.

Au plus fort du massacre, beaucoup de téléspectateurs occidentaux étaient obnubilés par un autre événement : la télédiffusion de la fuite en voiture de l'acteur O.J. Simpson de la maison de Brentwood, où sa femme avait été assassinée.

Il y a un débat à savoir si une couverture plus éclairée et complète du génocide au Rwanda aurait pu freiner ou même stopper le massacre, en alertant l'opinion internationale. Certains se sont demandé si le fait que les médias occidentaux n'avaient pas suffisamment parlé du génocide au Rwanda a pu contribuer à l'indifférence et à l'inaction internationales et, par conséquent, au crime lui-même?

Aux fins de la discussion d'aujourd'hui, j'estime juste de dire que nous avons raté l'événement au Rwanda, principalement parce que nous ne nous sentions pas concernés et que nous n'étions pas là.

Nous pourrions être en train de commettre la même erreur en Côte d'Ivoire et au Darfour, ou à un autre endroit qui échappe entièrement à l'attention des médias.

I echo here the longstanding lament that you will hear from those interested in foreign affairs, and particularly Africa and other parts of the developing world — these issues get short shrift in Canadian news media. There is an irony that the more capability we have, the less we seem to do with it.

On my first trip to Africa as a reporter in 1990, my only piece of gear was something that would make my students today laugh. It was called a typewriter, albeit an electronic one with some capacity to store text. I faxed my stories to Gemini News Service in London.

On my most recent trip to Africa this past April, when I accompanied Mr. Roméo Dallaire on his return voyage to Rwanda, I arranged ahead of time for someone to hand me a working mobile phone when I arrived at the airport. Literally, from the moment my feet hit the ground in Kigali, that mobile phone was pre-paid, ready to go and worked from every corner of the country. I filed my stories and digital pictures to the Star by e-mail, using the Internet connection in my hotel or any number of Internet cafes that have sprung up in Kigali and across the country.

In some respects, it has become relatively easy to report from virtually any corner of Africa. However, for some reason, we have less reporting from Africa, not more.

That said, the reality is that Parliament cannot tell Canada's newspapers, television or radio networks that they need more foreign bureaus, or that they should pay attention to the developing world or foreign affairs.

Trying to foster more comprehensive media coverage of foreign affairs and the developing world is a laudable goal, but you have very, very few public policy tools with which to try and accomplish that goal.

However, I think there is one tool that is very much underutilized, one that has in fact been left to atrophy in recent years after the budget cuts of the early 1990s.

My goal here today is to help you write a single, focused recommendation for your next report — so get your pens out.

Government should direct more resources to fellowships, awards and research grants directed at journalism students and particularly at working journalists who are in the early stages of their careers.

As I said, there are few public policy tools available to those who seek to influence directly the content of our newspapers and newscasts, and perhaps that is as it should be. However, I think there is reason to work from the grassroots and seek to cultivate a cadre of inquisitive, well-informed and well-travelled journalists. These journalists will make a direct contribution when they file media reports during their research fellowships. More important,

Je réitère ici le regret de longue date que ressentent ceux qui s'intéressent aux affaires étrangères, et surtout à l'Afrique et à d'autres parties du monde en développement — ces questions sont balayées du revers de la main par les médias d'information canadiens. Il est ironique de constater que plus notre capacité est grande, moins nous en faisons.

À l'occasion de mon premier voyage en Afrique en tant que journaliste, en 1990, la seule pièce d'équipement que j'avais ferait rire mes étudiants aujourd'hui. C'était une machine à écrire — même si elle était électronique et qu'elle pouvait enregistrer un peu de texte. Je télécopiais mes articles au Gemini News Service, à Londres.

À l'occasion de mon plus récent voyage en Afrique, en avril dernier, quand j'ai accompagné M. Roméo Dallaire à son retour au Rwanda, j'avais pris des dispositions pour que quelqu'un me remette un téléphone mobile dès mon arrivée à l'aéroport. Littéralement, à partir du moment où j'ai posé le pied à Kigali, ce téléphone mobile était prépayé, prêt à fonctionner et capable de le faire dans tous les coins du pays. J'envoyais mes articles et des photos numériques au *Toronto Star* par courriel, à l'aide d'une connexion Internet à mon hôtel ou dans les cafés Internet qui se sont multipliés à Kigali et partout au pays.

À certains égards, il est devenu relativement facile de transmettre des reportages depuis toutes les parties de l'Afrique. Toutefois, pour une raison quelconque, moins de reportages nous parviennent d'Afrique, et non davantage.

Cela dit, il est vrai que le Parlement ne peut pas dire aux journaux, ni aux réseaux de télévision et de radio du Canada qu'ils doivent avoir des bureaux à l'étranger, ou qu'ils devraient accorder de l'attention au monde en développement ou aux affaires étrangères.

Essayer de promouvoir une couverture médiatique plus poussée des affaires étrangères et du monde en développement est un objectif louable, mais il existe très très peu de moyens d'action qui permettraient d'atteindre cet objectif.

Toutefois, je crois qu'il existe un moyen très sous-utilisé, un moyen qu'on a laissé s'atrophier depuis quelques années, après les réductions budgétaires du début des années 90.

Mon objectif aujourd'hui est de vous aider à formuler une recommandation unique et ciblée à inclure dans votre prochain rapport — alors, à vos crayons.

L'État devrait consacrer davantage de ressources aux bourses de recherche, aux prix et aux subventions de recherche destinés aux étudiants en journalisme, et plus particulièrement aux journalistes qui sont en début de carrière.

Comme je l'ai dit, il y a peu de moyens d'action à la disposition de ceux qui cherchent à influencer directement le contenu de nos journaux et de nos nouvelles télévisées, et c'est peut-être mieux ainsi. Toutefois, j'estime qu'il y a des motifs d'agir à la base et de chercher à produire des journalistes curieux, bien informés et qui ont beaucoup voyagé. Ces journalistes feront une contribution directe en diffusant leurs reportages alors qu'ils bénéficient d'une

in my view, for years to come, they will work from within the media establishment to push their organizations to pay more attention to Africa and the developing world.

I am a product of this system. After graduating from journalism school, I did my master's degree in international relations because I received a \$10,000 scholarship from the Gordon Sinclair Foundation. That award changed my life. It also resulted in me meeting my future wife while at university in England, but that is another story, and a happy one might I add.

A few years later, at a time when I was anxious to get out in the world, I was fortunate to win the Gemini Fellowship, which was funded at the time by the International Development Research Centre, a Canadian Crown corporation. This \$25,000 award directed at young journalists allowed me to work for eight months with Gemini News Service in London, a news agency devoted to developing world issues. It also financed a five-month field trip to Africa, my first foray into that kind of reporting.

I will spare you my clippings and photo albums, but let me tell you this — that government-funded fellowship transformed me as a journalist. That trip to Africa became the first of many that I would make in the years that followed.

Because of my interest in Africa, fostered directly by a grant from a government agency, in the years to come I successfully pushed the Star to send me back to Africa nearly a dozen times, to such places as Somalia, Rwanda, Zaire and Sierra Leone.

Over the years, the Gemini Fellowship changed other peoples' lives as well. Other Gemini fellows included Kelly McParland, who went on to a long career as a foreign correspondent and is now foreign editor at the *National Post*; Tina Spencer, who did remarkable work on the Lord's Resistance Army in Uganda; Scott Simmie, who reported for CBC from Tiananmen Square; Jane Taber, now with *The Globe and Mail*; Sue Montgomery, veteran reporter and columnist from *The Gazette* in Montreal; and many more. By the end of 2001, more than 30 Canadian journalists had passed through the Gemini Fellowship.

Regrettably, the Gemini Fellowship was killed off a year or so ago for lack of funds. I think this was a grievous error. In effect, we lost one of the few mechanisms in place to foster more media attention to the developing world.

I think you should examine more closely the current state of government support for media training, development and fellowships of this nature. My argument is that they are an excellent tool to promote in the long term greater diversity in the Canadian media and more attention to international issues.

bourse de recherche. Surtout, pendant des années, ils travailleront de l'intérieur même des médias pour inciter leur employeur à accorder plus d'attention à l'Afrique et au monde en développement.

Je suis un produit de ce système. Après avoir terminé mes études à l'école de journalisme, j'ai fait une maîtrise en relations internationales grâce à une bourse de 10 000 \$ de la Gordon Sinclair Foundation. Cette bourse a changé ma vie. Elle m'a aussi permis de rencontrer ma future épouse pendant mes études en Angleterre, mais c'est une autre histoire, une histoire heureuse, je me permets de le préciser.

Quelques années plus tard, à une époque où j'étais impatient d'explorer le monde, j'ai eu la chance de remporter la bourse Gemini, qui était financée à l'époque par le Centre de recherches pour le développement international, une société d'État canadienne. Cette bourse de 25 000 \$ destinée à de jeunes journalistes m'a permis de travailler pendant huit mois au Gemini News Service, à Londres, une agence d'information qui se consacre aux pays en développement, et de passer cinq mois en Afrique, ma première expérience de ce type de journalisme.

Je vous épargne mes albums de coupures de journaux et de photos, mais permettez-moi de vous dire ceci : cette bourse financée par l'État a transformé ma carrière de journaliste. Ce voyage en Afrique est devenu le premier de multiples voyages que j'ai faits au cours des années subséquentes.

En raison de mon intérêt pour l'Afrique, stimulé par une bourse décernée par un organisme de l'État, pendant les années suivantes, j'ai réussi à convaincre le *Toronto Star* de m'envoyer en Afrique une douzaine de fois, dans des pays comme la Somalie, le Rwanda, le Zaïre et le Sierra Leone.

Au fil des ans, la bourse Gemini a aussi changé la vie d'autres personnes. D'autres boursiers Gemini, y compris Kelly McParland, qui a connu une longue carrière de correspondante étrangère et qui est maintenant rédactrice des affaires étrangères pour le *National Post*; Tina Spencer, qui a fait des reportages remarquables sur l'Armée de résistance du Seigneur en Ouganda; Scott Simmie, qui a fait des reportages pour la CBC sur la place Tiananmen; Jane Taber, qui travaille au *Globe and Mail*; Sue Montgomery, journaliste et chroniqueuse de longue date à *The Gazette*, à Montréal; et beaucoup d'autres encore. À la fin de 2001, plus de 30 journalistes canadiens avaient reçu une bourse Gemini.

Malheureusement, la bourse Gemini a été supprimée il y a environ un an, par manque de fonds. Je pense que c'était une erreur regrettable. En effet, nous avons perdu l'un des rares mécanismes qui servaient à stimuler l'attention des médias pour le monde en développement.

Je crois que vous devriez examiner de plus près l'état actuel du soutien gouvernemental pour la formation et le perfectionnement des journalistes, et les bourses de cette nature. Je maintiens que c'est un excellent outil de promotion d'une plus grande diversité à long terme dans les médias canadiens et d'une attention accrue pour les enjeux internationaux.

A number of branches of government are involved with Canada's foreign policy. They include the Department of Foreign Affairs and International Trade, the Department of National Defence, the Canadian International Development Agency, CIDA, the Department of Citizenship and Immigration, the Privy Council, and the Department of Finance. All these departments and agencies expend vast amounts of money on what is loosely described as "public affairs and media." However, almost all that money is spent on polishing the image of the respective departments and their ministers, crafting a message to the media to promote policies and programs. Fair enough. However, I would argue that each of these departments should develop a comprehensive program for open-ended media fellowships, awards and professional development, akin to the Gemini Fellowship that I spoke of earlier.

Imagine the impact if each year every one of these agencies funded even one or two of these fellowships, making it possible for young or mid-career journalists to expand their horizons, to tell Canadians more about the world around us and Canada's place in that world.

You do not have to reinvent the wheel. CIDA has by far the most comprehensive program of this type, the Development Information Program. CIDA devotes several million dollars a year to this initiative which funds journalists who want to make reporting or research trips to the developing world. I am not here to provide you a detailed briefing on CIDA's Development Information Program. However, you may want to invite someone from CIDA to do just that.

The International Development Research Centre, IDRC, often described as a sister agency to CIDA, also has a development media program, but for now it is targeted primarily at graduate students in journalism programs. The fellowship for working journalists that I took advantage of in 1990 no longer exists.

Foreign Affairs Canada does not have a dedicated media fellowship or awards program. It does provide briefing and training sessions annually for journalism students.

The Human Security Program within Foreign Affairs Canada has a range of research grant programs, but none, as far as I can tell, are open to journalists who wish to travel abroad.

Foreign Affairs Canada and International Trade Canada also run something called Young Professionals International, a co-funded internship program designed to help young people secure work terms abroad, a program that conceivably could be taken advantage of by journalists, but is not designed for their use.

The Department of National Defence runs an extensive media relations operation, and provides some training to journalists who intend to visit war zones or hostile environments. Again, the

De nombreux organismes gouvernementaux contribuent à la politique étrangère du Canada. C'est notamment le cas du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, du ministère de la Défense nationale, de l'Agence canadienne de développement international — l'ACDI — du ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration, du Conseil privé et du ministère des Finances. Tous ces ministères et services consacrent de fortes sommes à ce qu'on appelle vaguement « les affaires publiques et les médias ». Toutefois, la plus grande partie de cet argent est consacrée à polir l'image de ces ministères et de leurs ministres respectifs, à promouvoir des politiques et des programmes auprès des médias. C'est légitime. Néanmoins, j'affirme que chacun de ces ministères devrait créer un programme complet et non limitatif de bourses, de prix, et de perfectionnement professionnel à l'intention des journalistes, de la même nature que la bourse Gemini, dont j'ai parlé plus tôt.

Imaginez les retombées si, tous les ans, chacun de ces organismes subventionnait seulement une ou deux de ces bourses, permettant à des journalistes en début ou en milieu de carrière d'élargir leurs horizons, de renseigner davantage les Canadiens sur le monde qui les entoure et sur la place du Canada dans le monde.

Inutile de réinventer la roue. L'ACDI a, de loin, le programme le plus complet de ce genre, le Programme d'information sur le développement. Elle consacre quelques millions de dollars par année à ce programme qui finance des journalistes désireux de faire des reportages ou des voyages de recherche dans le monde en développement. Je n'ai pas l'intention de vous fournir une description détaillée du Programme d'information sur le développement de l'ACDI, mais vous voudrez peut-être inviter quelqu'un de l'ACDI pour le faire.

Le Centre de recherches pour le développement international, le CRDI, souvent décrit comme une agence sœur de l'ACDI, a aussi un programme de perfectionnement des journalistes, mais pour l'instant, il est surtout destiné aux étudiants de programmes d'études supérieures en journalisme. La bourse décernée aux journalistes sur le marché du travail, dont j'ai bénéficié en 1990, n'existe plus.

Affaires étrangères Canada n'a pas de programme de bourses ou de prix destiné aux journalistes. Ce ministère offre chaque année des séances de formation et d'information à des étudiants en journalisme.

Le Programme pour la sécurité humaine d'Affaires étrangères Canada propose un large éventail de bourses de recherche mais, pour autant que je sache, aucun qui soit destiné aux journalistes désireux d'aller à l'étranger.

Affaires étrangères Canada et Commerce international Canada dirigent aussi un programme appelé Jeunes professionnels à l'international, un programme de stage financé conjointement et conçu pour aider les jeunes à faire des stages de travail à l'étranger, un programme dont les journalistes pourraient bénéficier, mais qui n'est pas conçu pour eux.

Le ministère de la Défense nationale gère un vaste programme de relations avec les médias, et il offre une certaine formation aux journalistes qui ont l'intention de se rendre dans les zones

department, as far as I can tell, does not offer any kind of media fellowship or awards program. The same is true of Citizenship and Immigration Canada, Finance Canada, Privy Council, and all of these other branches of government that touch on Canadian foreign policy.

This is a quick survey. As a committee, I think you should ask each of the government departments involved in crafting and implementing Canada's foreign policy to report back to you on their programs for media fellowships and awards of this nature.

Look for a way to make that information more readily available to the public. My suggestion would be through a dedicated web portal. Then identify the gaps and urge the Canadian government to devote more resources to media training, fellowships and awards.

Senator Carney: Your idea is excellent. I do not know, chair, whether we have an inventory of those programs, or whether we could ask for an inventory of existing programs.

The Chairman: We do not have it; and, believe me, I plan to suggest to the steering committee that we ask for it forthwith.

Senator Carney: That is excellent.

Can you tell us more about the Gemini Fellowship scholarships? Who funded them? What were they? Were they adequately funded? How did it work? If it was \$10,000, it would not do much for you today.

Mr. Thompson: I can dig up information as to when it was created. I was about the fifteenth or twentieth person who had done it. Sometime in the early 1980s they funded this program, initially at \$25,000 per year, which even at that time was not quite enough money to live in London and to travel in the developing world.

Senator Carney: Who is "they"?

Mr. Thompson: The International Development Research Centre, which is a Crown corporation, a sister agency to CIDA, but primarily focused on development research and not development programming.

They funded this fellowship. It was in conjunction with a small news agency based in London called Gemini News Service, which was primarily a developing-world-issues news agency that produced a package of news features that were distributed to 200 or 300 newspapers around the world.

As to the way the program worked, in effect, IDRC was indirectly subsidizing this small news agency by providing them with a Canadian each year to work there as an editor. The Canadian was a young, mid-career journalist. You had to have about five years' experience to apply for the program. You got the award based on the pitch you made for a field trip. Eight months

d'hostilités ou de combat. Encore une fois, pour autant que je sache, ce ministère n'offre pas de programme de bourses ou de prix aux journalistes. La situation est la même à Citoyenneté et Immigration Canada, à Finances Canada, au Conseil privé et dans tous les autres organismes de l'État qui ont un rôle à jouer en politique étrangère canadienne.

C'est un survol rapide. Je crois qu'en tant que comité, vous devriez demander à chacun de ces ministères qui participent à la formulation et à l'application de la politique étrangère du Canada de vous faire rapport sur leurs programmes de bourses et de prix de cette nature qui sont destinés aux journalistes.

Cherchez un moyen de rendre cette information plus accessible au public. Je propose d'y consacrer un portail dans le Web. Vous pourriez ensuite repérer les lacunes et presser le gouvernement canadien de consacrer davantage de ressources à la formation des journalistes, aux bourses et aux prix.

Le sénateur Carney : Votre idée est excellente. Madame la présidente, je ne sais pas si nous avons une liste de ces programmes, ou si nous pourrions demander une liste des programmes existants.

La présidente : Nous n'en avons pas, mais croyez-moi, j'ai l'intention de proposer au comité directeur que nous en demandions une immédiatement.

Le sénateur Carney : Excellent.

Pouvez-vous nous en dire plus sur la Bourse Gemini? Qui est-ce qui la finançait? De quoi s'agissait-il? Était-elle suffisamment financée? Quel en était le fonctionnement? Si c'était 10 000 \$, ce ne serait pas beaucoup aujourd'hui.

M. Thompson : Je peux trouver de l'information sur la date de création. J'étais la quinzième ou vingtième personne à la recevoir. Au début des années 80, ils ont financé ce programme; au début, c'était 25 000 \$ par année, ce qui, même à l'époque, n'était pas assez d'argent pour vivre à Londres et voyager au tiers monde.

Le sénateur Carney : Quand vous dites « ils », de qui parlez-vous?

M. Thompson : Du Centre de recherches pour le développement international, qui est une société d'État, une agence sœur de l'ACDI, mais qui gère principalement de la recherche sur le développement plutôt que des programmes de développement.

Le CRDI a pourvu cette bourse, en collaboration avec une petite agence de presse de Londres, appelée Gemini News Service, qui s'intéressait avant tout au monde en développement et qui produisait des reportages distribués à 200 ou 300 journaux du monde entier.

Quant au fonctionnement du programme, en fait, le CRDI finançait indirectement cette petite agence de presse en lui fournissant chaque année un Canadien qui y travaillait comme rédacteur. Ce Canadien était un journaliste en début ou en milieu de carrière. Il fallait compter environ cinq ans d'expérience pour poser sa candidature. La bourse était décernée en fonction de la

were spent in London. For four to five months you could go wherever you wanted with these resources and do research and reporting on an issue that touched on the developing world.

My pitch was to go to North Africa where I did a study on what was then the Arab Maghreb Union, which was sort of North Africa's answer to the European Union.

Senator Carney: It was tightly focused on development. What you are suggesting is that more government agencies producing more fellowships would allow a broader scope than just development reporting, which is a good idea.

Can you tell me why it was terminated, when it had 30-odd journalists go through the program? Obviously, it was wanted.

Mr. Thompson: I think it was a funding decision. My understanding is that they wanted to re-direct the attention away from supplying labour to a British-based news agency and to direct the funds directly to Canadian students. In this case, they replaced the Gemini Fellowship with a program that offers research funds to graduate students, masters' students in journalism programs, who want to go to the developing world and do research for a media project, and Carleton students have done this. It is a good and admirable program. I think they should not have killed off the other one in order to finance the MA research program.

Senator Carney: Is there not a need for mature journalists, like some of us have been, who need a sabbatical to get away from the weekly column, the editorial or something and reenergize themselves with new information and increase what Ms. Kim Campbell calls the intellectual capital? If you look around at your colleagues, would there be any interest in that?

Mr. Thompson: I think there definitely would be. It would depend. If you had to set your priorities, where would you go first? Where would you target? The most leverage is with early mid-career journalists, people who may not have had any opportunity for exposure to the developing world and these issues, and who get this opportunity because of funding from an agency. By the same token, however, had I stayed at the Star longer, I would have become one of these people. Increasingly, there are people who have worked their way through the system, who have been to a foreign bureau and come out the other end of that system, and who are at a later stage in their career and would like to do some research and change direction. Certainly, by suggesting that you target something toward early career journalists, I am not excluding doing it with other people.

Senator Carney: I would like to switch to the reason the newspapers and television stations close bureaus. I know cost is a factor. Mr. Joe Schlesinger, CBC foreign correspondent, has, on or off the record, given the cost of supporting someone in the field. It is very high. Is it the cost? Is it safety factors? Is it lack of

présentation d'un projet de voyage sur le terrain. Le boursier passait huit mois à Londres. Pendant quatre ou cinq mois, il pouvait aller où il voulait avec les ressources qui lui étaient octroyées, et faire de la recherche et des reportages sur une question liée au monde en développement.

Mon exposé a porté sur l'Afrique du Nord, où j'ai fait une étude sur ce qui s'appelait alors l'Union du Maghreb arabe, qui était une sorte de pendant nord-africain à l'Union européenne.

Le sénateur Carney : C'était vraiment axé sur le développement. Ce que vous affirmez, c'est que s'il y avait plus d'organismes d'État qui offraient davantage de bourses, la portée serait plus vaste que simplement le perfectionnement des journalismes, ce qui est une bonne idée.

Pouvez-vous me dire pourquoi la bourse a été supprimée, alors qu'une trentaine de journalistes en avaient bénéficié? De toute évidence, elle suscitait de l'intérêt.

M. Thompson : Je pense que c'était une question de financement. D'après ce que je comprends, on voulait cesser de fournir de la main-d'œuvre à une agence de presse britannique et offrir directement les fonds à des étudiants canadiens. La bourse Gemini a été remplacée par un programme qui propose des fonds de recherche à des étudiants diplômés, des étudiants à la maîtrise en journalisme qui veulent aller dans le tiers monde et faire de la recherche sur un projet d'information. Des étudiants de Carleton en ont bénéficié. C'est un programme utile et admirable. J'estime que l'autre n'aurait pas dû être supprimé pour financer le programme de recherche à la maîtrise.

Le sénateur Carney : Y a-t-il une demande pour des journalistes mûrs, comme certains d'entre nous l'ont été, qui ont besoin de prendre congé des chroniques hebdomadaires, des éditoriaux ou de tout le reste, et de refaire le plein d'énergie en puisant à de nouvelles sources et en rehaussant ce que Mme Kim Campbell appelle le capital intellectuel? Croyez-vous qu'il y aurait un intérêt chez vos collègues pour cela?

M. Thompson : Il y en aurait certainement. Cela dépendrait. Si vous deviez énoncer des priorités, quelles seraient-elles? Qui cibleriez-vous? Vous obtiendriez un meilleur rendement avec des journalistes en début ou en milieu de carrière, des gens qui n'ont peut-être pas encore eu de contact avec le monde en développement et ses enjeux, et qui ont cette occasion grâce au financement offert par un organisme. Dans la même veine, si j'étais resté plus longtemps au *Toronto Star*, je serais devenu l'une de ces personnes. De plus en plus, il y a des gens qui ont fait leur chemin dans le système, qui ont travaillé comme correspondants à l'étranger et qui parviennent à l'autre bout du système, qui sont à un stade avancé de leur carrière et qui aimeraient faire de la recherche et se réorienter. Bien sûr, en vous proposant de cibler les jeunes journalistes, je n'exclus pas de cibler aussi d'autres individus.

Le sénateur Carney : J'aimerais discuter du motif pour lequel les journaux et les réseaux de télévision ferment leurs bureaux à l'étranger. Je sais que les coûts sont un facteur. M. Joe Schlesinger, un correspondant étranger de la CBC, a indiqué, officiellement et officieusement, le coût de garder

interest among the readership? What reasons do they give for closing a bureau at a time when most of the news is happening in Asia and Africa and places we do not even know about?

Mr. Thompson: What I can tell you is anecdotal. I have never worked at the management level where these decisions are made.

In the case of *The Toronto Star*, I understand that they shifted their priorities and decided that they would like to shift the money they were spending on a bureau in Africa or in Latin America toward coverage of local issues in Toronto. They beefed up their GTA Toronto section in the newspaper. I do not know if it was directly a transfer of the resources, but my understanding was that that was the rationale.

Senator Carney: That would reflect the local competition, I imagine. With the entry of the *National Post*, *The Globe and Mail* and the *Toronto Sun*, *The Toronto Star* had an economic need to increase its domestic coverage in order to keep its position in the market. That is what I think would have happened. That is helpful.

Senator Milne: Mr. Thompson, you spoke of being back in Rwanda with General Dallaire and how you went from your early electronic typewriter to using a telephone. Hopefully you could take pictures of yourself as you spoke into it, because you can certainly do that nowadays.

The way Canadians are getting their news is changing so rapidly, and it is a generational change. There is a difference between the younger people and people my age. Since these new methods are so available, I know the committee has heard arguments that the Internet is providing competition now to the traditional news media. What do you think about this kind of an emerging news stream?

Mr. Thompson: What a lot of people miss in any kind of discussion about technological advancement in the media, competing media outlets, is that I have not yet found a computer that can conduct interviews, do research and write stories. No matter what vehicle you are using to transmit to or reach your audience, fortunately, so far, you still need a human being who is that voice at the other end who is literally making these decisions. Of the billion things that occurred yesterday, which one will get my attention? Which one will I research, document, write about and transmit back to an audience in Canada? We can get lost sometimes in the arguments about technological advancement, and lose sight of the fact that it is still a question of who is telling our stories for us. Who is in these corners of the world making decisions on the ground about what deserves our attention? If we lose that, I think we lose something. We lose a Canadian voice and interpretation of events and a Canadian sense of what matters in the world. Technologically, you can make an argument as a news organization about the ease with which you can obtain news and information from a variety of sources. We are swimming in information. Yet, I still think it

quelqu'un sur le terrain. C'est très élevé. Est-ce une question de coût? Une question de sécurité? Y a-t-il un manque d'intérêt chez les lecteurs? Quelles sont les raisons invoquées pour fermer un bureau à un moment où la plupart des événements se produisent en Asie et en Afrique, et à des endroits que nous ne connaissons même pas?

Mr. Thompson : Je ne peux vous donner que des renseignements ponctuels. Je n'ai jamais travaillé au palier administratif où ces décisions sont prises.

Dans le cas du *Toronto Star*, je crois comprendre que la direction a reformulé ses priorités et décidé de consacrer l'argent qu'elle avait dépensait jusqu'alors dans un bureau en Afrique ou en Amérique latine à la couverture des nouvelles locales torontoises. Elle a enrichi son cahier sur l'actualité torontoise. Je ne sais pas si c'était un transfert direct de ressources, mais il me semble que c'était la raison invoquée.

Le sénateur Carney : Cela refléterait la concurrence à l'échelle locale, j'imagine. Avec l'arrivée du *National Post*, du *Globe and Mail* et du *Toronto Sun*, le *Star* avait besoin d'accroître sa couverture nationale afin de conserver sa place dans le marché. Je pense que c'est ce qui s'est produit. C'est bénéfique.

Le sénateur Milne : Monsieur Thompson, vous avez parlé de votre retour au Rwanda avec le général Dallaire et de la manière dont vous êtes passés de la machine à écrire électronique au téléphone. J'espère que vous pouviez prendre des photos de vous, car l'on peut faire cela de nos jours.

La manière dont les Canadiens obtiennent leur information change très rapidement, et c'est un changement de génération. Il y a une différence entre les jeunes et les personnes de mon âge. Depuis que les nouvelles méthodes sont disponibles, je sais que le comité a entendu des arguments à l'effet qu'Internet compétitionne maintenant les médias d'information traditionnels. Que pensez-vous de ces nouvelles tendances?

Mr. Thompson : Ce que bien des gens ne voient pas dans les discussions au sujet des développements technologiques dans les médias, des médias qui sont en concurrence, c'est que je n'ai pas trouvé encore d'ordinateur qui peut faire des entrevues, faire de la recherche et rédiger des histoires. Peu importe le véhicule que nous utilisons pour transmettre quelque chose, pour atteindre notre audience, heureusement, nous avons encore besoin d'un être humain qui prend des décisions en bout de ligne. Parmi les milliards de choses qui se sont passées hier, laquelle a retenu mon attention? Qu'est-ce qui me poussera à faire de la recherche, à me documenter, à rédiger quelque chose à ce sujet et à le transmettre à un auditoire canadien? Nous pouvons nous perdre parfois dans des discussions au sujet des développements technologiques et oublier le fait que cela dépend encore de la personne qui communique cette information. Qui dans le monde décide des histoires qui retiendront notre attention? Si nous perdons cela de vue, je crois que nous perdons quelque chose. Nous perdons une voix canadienne, l'interprétation des événements et le sens de ce qui compte dans le monde pour les Canadiens. Au plan technologique, il est très facile pour un organisme d'information

comes back to the voice and the reporter that is on the ground, who that person is, who they are, their grasp of Canadian society and what they feed back.

Senator Milne: You are absolutely right that you need somebody there doing it, and you need somebody with some interest and experience doing it. Since the Star that you worked for closed down their Africa bureau, and since the other media biggies have done the same, where are our newspapers getting their coverage of Africa from now?

Mr. Thompson: In the case of the Star, they make extensive use of freelancers and wire copy. They have arrangements in place with big news organizations such as *The New York Times* to obtain copy.

Senator Milne: Is it mainly through American media that we are getting it? Are we getting any through European media at all, to at least get a different perspective?

Mr. Thompson: It is largely American, I think, but that warrants some study. That is almost a content analysis kind of question.

To *The Toronto Star's* credit, at present it has a foreign editor who used to be an Africa correspondent. When he can, he finds ways to finance direct reporting assignments. He sent me to Africa twice this year alone as a freelancer. I went in January to report on Mr. Roméo Dallaire's testimony at the Rwanda tribunal and returned in April with Mr. Dallaire when he went back to Rwanda for the tenth anniversary of the genocide. On both occasions, the Star paid to have a freelancer report for the newspaper from Africa.

Senator Milne: You were probably not going to get that story from the Americans.

Mr. Thompson: That is actually a very good case in point. There was very little media attention to either of those stories. Had the Star been relying upon wire services, there is no way they could have gotten the material that I sent them, just because I literally was their eyes, ears, notebook and pen. I knew what my audience was. I knew the importance of Mr. Dallaire, I think, as a Canadian, as a public figure, what he represents, what he stands for, all kinds of things. An American or British reporter could write a good story about his testimony, but they would not write the same kind of story a Canadian would write. In fact, I sat there with a British reporter, who was sort of dishevelled — I do not remember his name so I do not have to worry about saying it — sat beside me. He had been flown in at the last minute and did not have a clue who this guy was or what the story was. He was asking to share my notes, and if I could bring him up to speed on what had happened the day before. He may well have been supplying some of my Canadian competitors who did not have a reporter on the ground.

Senator Milne: You made an interesting suggestion that government departments should take a chunk of their media budget, which is usually used for advertising purposes for that

d'obtenir des nouvelles et de l'information de diverses sources. Nous nageons dans l'information. Cependant, je crois encore que tout cela est une question de voix et que cela dépend du reporter qui est sur le terrain, des reporters qui représentent la société canadienne et qui leur fournissent de l'information.

Le sénateur Milne : Vous avez absolument raison lorsque vous dites que nous avons besoin de quelqu'un pour le faire, et cette personne doit avoir un intérêt et de l'expérience. Depuis que Star, pour qui vous avez travaillé, a fermé son bureau en Afrique, et depuis que d'autres gros médias ont fait la même chose, où sont les médias qui couvrent l'Afrique?

M. Thompson : Dans le cas de Star, l'entreprise utilise beaucoup des pigistes et des dépêches. Elle a des ententes avec de grandes firmes comme le *New York Times* pour obtenir des dépêches.

Le sénateur Milne : Obtenons-nous cette information principalement auprès de médias américains? Utilisons-nous assez de médias européens, au moins, pour obtenir une perspective différente?

M. Thompson : L'information provient largement de médias américains, je crois, mais il faudrait le vérifier. C'est presque une question d'analyse du contenu.

Au sujet du *Toronto Star*, cette société possède actuellement un éditeur étranger qui était auparavant un correspondant d'Afrique. Lorsqu'il le peut, il s'arrange pour financer directement des reportages sur le terrain. Il m'a envoyé deux fois en Afrique cette année à titre de pigiste. J'y suis allé en janvier pour faire un reportage sur M. Roméo Dallaire et sur son témoignage au tribunal du Rwanda et j'y suis retourné en avril, avec M. Dallaire, pour le 20^e anniversaire du génocide. À ces deux occasions, Star a payé pour obtenir un reportage sur le terrain.

Le sénateur Milne : Vous n'auriez probablement pas pu obtenir cette histoire auprès des médias américains.

M. Thompson : C'est un très bon point. Il y a eu très peu d'attention d'autres médias pour ces histoires. Si Star s'était fiée à des agences de transmission, elle n'aurait pas pu obtenir le matériel que je leur ai envoyé, car j'étais littéralement leurs yeux, leurs oreilles, et je notais tout. Je savais qui était mon auditoire. Je pense que je savais l'importance que les Canadiens accordent à M. Dallaire, ce qu'il représente, les valeurs qu'il défend, tous cela. Un reporter américain ou anglais aurait pu écrire une bonne histoire à ce sujet, mais il n'aurait pu l'écrire pour les Canadiens. En fait, j'étais là-bas avec un reporter anglais qui semblait perdu — je ne me souviens plus de son nom, alors je n'ai pas à m'inquiéter de raconter cela. Il avait été envoyé à la dernière minute et n'avait aucune idée de l'identité de M. Dallaire ni de son histoire. Il m'a demandé si je voulais partager mes notes avec lui et si je pouvais l'informer sur ce qui c'était passé la veille. Il aurait bien pu fournir cela à certains de mes concurrents canadiens qui n'avaient pas envoyé de reporters sur le terrain.

Le sénateur Milne : Vous avez fait une suggestion intéressante, que les ministères du gouvernement prennent une partie de leur budget alloué aux médias, qui est habituellement utilisé pour faire

department or puff pieces for ministers and such like — I did not say that — and use it to fund research fellowships. That is a very interesting idea. It would be difficult to persuade them to do it, but I thank you for suggesting it.

Mr. Thompson: There is something in it for them. CIDA, for example, has made it possible for dozens of journalists to do serious work in the developing world. Some of it is not of a dog-and-pony show nature, but they want to draw attention to CIDA programs and priorities. Fair enough.

Much of that funding is completely open-ended. People can make a proposal: I want to go to Mali to report on this issue that I think is of great importance. That kind of initiative will be funded.

Their website on this is quite good. They give breakdowns on all of the projects that have been funded in recent years. You can get a quick snapshot of the kind of media initiatives that they are funding.

[Translation]

Senator Chaput: Media owners are looking to make a profit. Canadians are either entitled to, want to receive or need to have some news or information. Is this quest for profit incompatible with our right as Canadians to get the news?

[English]

Mr. Thompson: It is a very difficult conundrum. We do have quite good media sources in this country. We are pretty well served by the news media. Part of the reason that we have such good media outlets is because this is a profitable business. Money can be made in the newspaper, television and radio business. If it could not be made, they would not be there.

There are few truly altruistic media outlets. In another era, a previous owner of *The Toronto Star* tried to take his newspaper in that direction and the provincial government prevented the newspaper from being a truly altruistic corporation as opposed to a business. The reality now is that all of these big media organizations are businesses with an absolute priority to turn a profit.

The case is in the profit margin. What is the trade-off between a 20 per cent profit margin and very little foreign coverage and a 10 per cent profit margin and more significant foreign coverage, when looking at foreign coverage as a desirable goal?

How can newspapers and media organizations be held to any kind of standard? There are few tools for doing that. We do not really do it of other industries.

We have safety standards on heavy industry. There is a core requirement; you must do this. Whether it is profitable, you must meet these kinds of standards. We do not have an equivalent

de la publicité pour le ministère ou pour les ministres, et cetera — je n'ai pas dit cela — et qu'ils l'utilise pour offrir des bourses de recherche. C'est une idée très intéressante. Il serait difficile de les persuader de faire cela, mais je vous remercie d'avoir fait la suggestion.

M. Thompson : Il y a quelque chose pour eux. L'ACDI, par exemple, permet à des douzaines de journalistes de faire un travail sérieux dans des pays en voie de développement. Ce n'est pas tellement pour faire de la publicité, ils veulent plutôt attirer l'attention sur les programmes et les priorités de l'ACDI. C'est assez équitable.

Une bonne partie de ce financement est tout à fait illimité. Les personnes intéressées peuvent faire une proposition : je désire aller au Mali pour faire un reportage sur telle question, qui est très importante selon moi. Ce type d'initiative sera financé.

Leur site Web est assez bon. Il donne des données sur tous les projets qui ont été financés depuis quelques années. Vous pouvez obtenir rapidement des informations sur le type d'initiatives qui ont été financées.

[Français]

Le sénateur Chaput : Les propriétaires de médias sont à la recherche de profits. Il y a les nouvelles et les informations que les Canadiens ont le droit ou devraient recevoir ou ont besoin de connaître. Y a-t-il une incompatibilité entre la recherche de profits versus ce que nous avons le droit de recevoir en tant que Canadiens?

[Traduction]

M. Thompson : C'est une énigme très difficile à résoudre. Nous avons d'assez bonnes sources de médias dans ce pays. Nous sommes assez bien servis par les médias d'information. Une partie de la raison pour laquelle nous avons de si bons médias, c'est parce que c'est rentable. Il peut être rentable de diriger un journal, une télévision, une radio. Si ce n'était pas le cas, ils ne seraient pas ici.

Il y a très peu de médias altruistes. Par le passé, un propriétaire du *Toronto Star* avait essayé de tourner ce journal dans une direction et le gouvernement provincial a empêché le journal d'être une corporation complètement altruiste, au lieu d'une entreprise. La réalité maintenant, c'est que tous ces grands organismes de médias sont des entreprises qui ont comme priorité première de faire des profits.

La question réside dans la marge de profit. Que faut-il choisir entre une marge de profit de 20 p. 100 avec très peu de couverture à l'étranger et une marge de profit à 10 p. 100 et plus de couverture à l'étranger, lorsque la couverture à l'étranger est un objectif désirable?

De quelle manière les organismes de journaux et de médias peuvent respecter des standards? Il y a peu d'outils pour y arriver. Nous ne le faisons pas vraiment pour d'autres industries.

Nous avons des normes de sécurité pour les industries lourdes. Il y a des exigences générales; vous devez faire ceci, cela. Vous devez respecter tel standard. Dans l'industrie des médias, il n'y a

concept in the news media, because it runs up against all of the principles of freedom of expression. Anything that amounted to dictating to an organization the content of the publication or newscast starts to cross that line.

Hopefully, media organizations, which often act in ways that are not purely profit driven, have some kind of sense of responsibility. I can say this and it does not look like I am trying to curry favour because I do not work there anymore. I think that *The Toronto Star* is an example, in some respects, of a type of media organization that historically devoted a disproportionate amount of money to its foreign coverage, even when some of the bean counters may have suggested that it was eating into the profit margin.

I have no idea what is going on in the current sort of corporate hierarchy of *The Toronto Star*, and whether that type of philosophy could shift in the interest of greater profits. It is a very real conundrum. It is one to which there is not any satisfactory answer because it brushes up against the principles of freedom of expression.

[Translation]

We hear people talk about freedom of expression. In your opinion, who in fact can we say enjoys freedom of the press? Is it the media owners, editors, reporters or readers?

[English]

Mr. Thompson: I do not know where that freedom resides, because publishers certainly approach the news media as both an editorial product and a business enterprise. Journalists, hopefully, approach this purely from the point of view of an editorial product.

I always tried, to the degree that I could working in the Ottawa bureau, to use the tools that I had to make a point of covering stories that I thought deserved attention and to make the most of the liberty that I enjoyed working in this country as a journalist.

You make choices every day about what story will get your attention. Other witnesses have spoken about the unfortunate role of economic pressures and downsizing in many media operations in putting journalists in a difficult situation where they often cannot do the kind of stories that they would like to do and make the kind of contribution they would like to make. There is simply so much pressure to produce output, to crank out material.

The Chairman: I want to ask a couple of devil's advocate type questions, if I may.

What difference does it make for Canadians to have foreign bureaus of Canadian media? I understand when you were sent as a freelancer to cover the two Dallaire events that those were of interest to Canadians. However, you were sent as a freelancer. Canadians were not deprived of that news. On a broader level, what difference does it make? In what way is Canada's interest served by having Canadian bureaus abroad covering things that *The New York Times* covers wall-to-wall anyway, such as the

pas de concept équivalent, car cela va à l'encontre les principes de la liberté d'expression. Tout ce qui s'apparente à dicter à une organisation le contenu d'une publication ou d'une nouvelle diffusée franchit une frontière.

Heureusement, les médias, qui n'ont pas comme unique but de faire des profits, possèdent un certain sens des responsabilités. Je peux l'affirmer sans avoir l'air de demander des faveurs, car je ne travaille plus pour cette organisation. Je crois que le *Toronto Star* est un exemple, à certains niveaux, d'un type de média qui s'est toujours dévoué pour allouer beaucoup d'argent aux reportages à l'étranger, même si certains ont suggéré que cela grugeait la marge de profit.

Je ne sais pas comment se déroule la hiérarchie corporative au *Toronto Star* et je ne sais pas si sa philosophie pourrait changer et devenir uniquement orientée vers l'accroissement des profits. C'est une énigme. Il n'y a pas de réponse satisfaisante à cela, car cela va à l'encontre des principes de la liberté d'expression.

[Français]

On parle de liberté d'expression. D'après vous, qui possède vraiment cette liberté de presse? Est-ce les propriétaires, les rédacteurs, les journalistes ou les lecteurs?

[Traduction]

M. Thompson : Je ne sais pas où réside cette liberté, car les éditeurs voient les médias d'information comme un produit éditorial et une entreprise. Pour les journalistes, espérons-le, c'est un produit purement éditorial.

J'ai toujours essayé, dans la mesure où je pouvais travailler au bureau d'Ottawa, d'utiliser les outils que j'avais pour couvrir les histoires qui selon moi méritaient d'être couvertes et d'utiliser pleinement la liberté que j'avais dans ce pays à titre de journaliste.

Vous faites des choix tous les jours pour déterminer quelle histoire sera à la une. D'autres témoins ont parlé du malheureux rôle des pressions économiques et des coupures dans les médias, ce qui met les journalistes en situation difficile, car bien souvent, ils ne peuvent couvrir les histoires qu'ils aimeraient couvrir et ne peuvent contribuer comme ils le souhaiteraient. Il y a tout simplement trop de pression pour produire un produit, pour produire du matériel.

Le président : J'aimerais faire l'avocat du diable et poser deux questions, si je peux me permettre.

Quelle différence cela fait-il pour un Canadien lorsqu'il y a des bureaux à l'étranger de médias canadiens? Je comprends que lorsque vous envoyez un pigiste pour couvrir les deux événements de M. Dallaire, cela intéresse les Canadiens. Cependant, vous avez été envoyé à titre de pigiste. Les Canadiens ont bénéficié de cette nouvelle. Mais en générale, quelle différence cela fait-il? De quelle manière l'intérêt du Canada est mieux servi lorsqu'il y a des bureaux canadiens à l'étranger qui couvrent des nouvelles qui

AIDS crisis or Sierra Leone. Why is it so important to have Canadians?

Mr. Thompson: Much of it is nuance and a comprehension of what does or should matter to Canadians. Obviously, we have difficulty defining it but we know that we see the world differently from the Americans, British or French. Those are some of the countries that we often turn to for our media voices and for information when we cannot produce it ourselves.

American journalists would have looked at Somalia very differently than Canadians did. Americans and the French, for different reasons, looked at Rwanda very differently than Canadian journalists would have.

Certainly, the same is true now of the Ivory Coast. The French media will have a very different sense of that story; why it matters; what information is crucial; and what really needs to be delivered to a media audience.

The Chairman: Are there different national interests at stake here? I am not talking about what is interesting to readers or watchers but actual national interests that cannot be served by other media.

Mr. Thompson: I do not know if journalists think of themselves as serving a national interest or seeking to serve a national interest.

The Chairman: Public interest.

Mr. Thompson: A public interest. They can often be different because national interest can sometimes be determined by the government of the day whereas public interest is obviously supposed to be a constant.

We should not lose sight of the degree to which journalists truly shape the way people see the world outside their daily lives. Apart from the direct experience of our daily lives, you pretty much must rely upon others to inform you about what is going on in the world. Those others are almost always the news media.

In that case, it is important that the world view is informed as much as possible by people who understand your interests and needs. Indirectly, it is another equation that we do not fully understand. Indirectly, that media product becomes part of our world view. It ricochets back and becomes part of the place that we take in the world because we have set the agenda for what is deemed to be important to our foreign policy. All those factors feed into that equation.

The Chairman: You can tell that we are all tantalized by your proposal for fellowships. Then there is the old concern that he who pays the piper calls the tune. It seems to me that a concerted program of government financing of journalistic endeavours would likely raise serious suspicions about the quality of the resulting journalistic endeavours. When I was a young journalist

sont aussi couvertes par d'autres journaux comme le *New York Times*, comme la crise du sida ou le Sierra Leone. Pourquoi est-ce si important qu'il y ait des Canadiens sur place?

M. Thompson : Tout cela est une question de nuance et il faut savoir ce qui compte, ou ce qui devrait compter, pour les Canadiens. Il est clair que nous avons de la difficulté à définir cela, mais nous savons que notre point de vue est différent de celui des Américains, des Anglais ou des Français. Nous avons souvent recours à ces pays pour obtenir de l'information lorsque nous ne pouvons la produire nous-mêmes.

Les journalistes américains auraient eu une approche très différente de la Somalie. Les Américains et les Français, pour des raisons différentes, ont eu des idées très différentes sur le Rwanda.

Bien sûr, cela est vrai aussi pour la Côte d'Ivoire. Les médias français ont une vision très différente de cette histoire; de son importance; du type d'information qui est crucial; et de ce qui doit vraiment paraître dans les médias.

Le président : Y a-t-il des intérêts nationaux en jeu? Je ne parle pas de ce qui intéresse les lecteurs ou les personnes qui regardent la télévision, mais plutôt d'intérêts nationaux qui ne pourraient être servis par d'autres médias.

M. Thompson : Je ne sais pas si les journalistes pensent qu'ils servent l'intérêt national ou s'ils cherchent à servir l'intérêt national.

Le président : L'intérêt public.

M. Thompson : L'intérêt public. Ces deux types d'intérêts peuvent souvent être différents, car l'intérêt national est parfois être déterminé par le gouvernement du jour, alors que l'intérêt du public est plus constant.

Nous ne devrions pas perdre de vue le fait que les journalistes contribuent réellement à former la manière dont la population voit le monde au-delà de leur vie quotidienne. Sauf dans le cadre de l'expérience directe que nous avons dans notre vie quotidienne, nous dépendons dans une large mesure des autres pour nous informer sur ce qui se passe dans le monde. Ces autres, ce sont presque toujours les médias d'information.

Dans ce cas, il est important que l'opinion soit informée dans la mesure du possible par des personnes qui comprennent quels sont nos intérêts et nos besoins. Indirectement, c'est un constat que nous ne comprenons pas complètement. Le produit des médias devient en partie ce que nous pensons du monde. Il devient une partie de l'opinion que nous avons du monde, car les médias mettent en lumière ce qui est jugé important pour notre politique étrangère. Tous ces facteurs entrent en ligne de compte.

Le président : On peut voir que nous sommes tous intéressés par votre proposition de bourse de recherche. Cependant, il ne faut pas oublier que ceux qui financent sont ceux qui décident en bout de ligne. Il me semble qu'un programme de financement gouvernemental à l'intention des journalistes soulèverait des doutes sérieux sur la qualité des réalisations journalistiques.

yearning to cover distant stories, I would never have taken any kind of grant that came from a government body. How do you deal with that?

Mr. Thompson: This does rub up against ethical questions about journalists accepting everything from food and plane rides from government agencies about which they will write. When this is fashioned, it will not be just window-dressing. It will be truly in the realm of research, professional development, training, and, particularly, open-ended competitions. This will not be just a junket where the lucky winner will go to Afghanistan to spend time with Canadian soldiers in Kabul, although that happens as well. You have to find a way to disengage this from a notion of a junket or such where the outcome is known or devised by the funders.

The Chairman: How do you do it? Do you have independent juries or independent foundations?

Mr. Thompson: The criteria would have to be clear and thus transparent. This is based on the proposals made by the particular journalists. It is strange that journalists cannot accept money from someone but they can accept an award, a research grant or a fellowship. In some cases, depending on their particular media organization, they may have to take a leave of absence to do that work. In some measure it comes back to the integrity of the recipients as well. They know why they are undertaking this research and this is not to win the favour of the Department of National Defence.

Some agencies do not think of themselves as being in the same ilk as CIDA, for example, which is mandated to conceive of the importance of funding this kind of research because they want more media attention to the developing world and more questions of development. Other agencies involved in Canadian foreign policy would be well-served also by having better trained, better educated and more well-informed journalists who are writing about those issues. I was lucky that I had many opportunities to go to Africa. I enjoyed it and I pursued it with my employer. I travelled with former Prime Minister Chrétien three times to Africa. On some of those trips, most of the other journalists from political bureaux sent to cover the Prime Minister had not been to Africa before. Many of them were senior, veteran, experienced journalists who were just blown away by what they saw when they arrived in such a place. You cannot underestimate the value and the transformative power of that.

In that case, it was because they went on the Prime Minister's plane and no one seemed to mind being subsidized, even though they pay their way. They are subsidized when they travel with a prime minister on a foreign trip. There is no question about it. Media organizations do not feel that they are somehow ethically crossing a grey zone because they agree to fly on the prime minister's plane to go on a foreign trip.

The Chairman: I will come back to this but we are into the second round.

Lorsque j'étais un jeune journaliste qui voulait aller couvrir des histoires à l'étranger, je n'aurais jamais accepté de bourse de la part du gouvernement. Que pensez-vous de cela?

M. Thompson : Cela fait intervenir des questions éthiques sur des journalistes qui acceptent beaucoup de choses, que ce soit de la nourriture ou des billets d'avion d'organismes gouvernementaux au sujet desquels ils écrivent des histoires. Lorsque ces bourses seront mises sur pied, il ne s'agira pas de donner des cadeaux. Il s'agira vraiment d'effectuer de la recherche, du développement professionnel, de la formation et des examens. Il ne s'agira pas simplement d'un concours où l'heureux gagnant ira en Afghanistan passer du temps avec les soldats canadiens à Kaboul, bien que cela se produit aussi. Il faut trouver une manière de séparer cela de la notion de junket, ou le résultat est connu ou décidé par les personnes qui donnent le financement.

Le président : Comment le savez-vous? Y a-t-il des jurys indépendants ou des fondations indépendantes?

M. Thompson : Les critères devront être clairs et transparents. C'est basé sur des propositions de journalistes. Il est étrange que des journalistes ne peuvent accepter de l'argent de personne, mais qu'ils peuvent accepter un prix, une bourse de recherche ou une bourse d'études. Dans certains cas, selon le média pour qui ils travaillent, ils pourraient prendre un congé sans solde pour faire ce travail. Cela dépend aussi dans une certaine mesure de l'intégrité des bénéficiaires. Ils savent pourquoi ils entreprennent cette recherche et ce n'est pas pour gagner la faveur du ministère de la Défense nationale.

Certains organismes gouvernementaux ne se voient pas comme étant similaires à l'ACDI, par exemple, qui accorde de l'importance au financement de ce type de recherche, car elle veut attirer l'attention des médias sur les pays en voie de développement et sur les questions du développement. D'autres organismes gouvernementaux qui participent à la politique étrangère du Canada auraient avantage à ce que les journalistes soient mieux formés, mieux informés, à leur sujet. J'ai été chanceux de pouvoir aller à plusieurs reprises en Afrique. J'ai aimé cela. J'ai voyagé avec le premier ministre sortant, Jean Chrétien, trois fois en Afrique. Lors de ces voyages, la plupart des journalistes provenant de bureaux politiques qui étaient envoyés pour couvrir le premier ministre n'étaient jamais allés en Afrique auparavant. Une bonne partie d'eux étaient des journalistes de niveau senior, des vétérans, avec de l'expérience, mais qui ont été époustoufflés par ce qu'ils ont vu lorsqu'ils sont arrivés sur place. Vous ne pouvez sous-estimer la valeur et le pouvoir de transformation de telles expériences.

Dans ce cas, ils ont voyagé à bord de l'avion du premier ministre et personne n'a semblé être dérangé par cela, même s'il payait leur voyage. Ils sont financés lorsqu'ils voyagent avec un premier ministre pour un voyage à l'étranger. Les médias ne pensent pas qu'ils dépassent la borne lorsqu'ils acceptent de voyager à bord de l'avion du premier ministre pour aller à l'étranger.

La présidente : Je reviendrai là-dessus, mais nous sommes au deuxième tour.

Senator Carney: I have two comments and then a couple of questions on areas that we have not covered. First, we have had those kinds of programs in Canada before. At the Department of Foreign Affairs and International Trade, DFAIT, we had, and perhaps still have, an Australian program whereby there is an exchange or an award and the Canadian goes to Australia and spends some time. We have had site-specific programs in the Department of Foreign Affairs that never seemed to raise any issues. We might want to look into that.

Second, the knock against the CIDA programs is that they tend to be hard to access. I am told that if you do not have a Gatineau-Ottawa postal code, you do not have those programs. It is parcelled out tightly in central Canada, and the regions do not have access to it. We should take note of that and suggest recommendations.

My question is about the use of freelancers. One of the worrisome-to-me trends is to replace bureaux and paid-staff-with-benefits by Canadian communications outlets, including *Maclean's*. The trend is to cut the domestic or foreign bureau, save the money and then hire freelancers, who typically do not have benefits. They work for much less money and, in my mind, there is a question of quality control. If you are a freelancer and you have to service many agencies to pay the high cost of being there, then the quality of your product may deteriorate and may not be as reliable. No one back in the news desk may know, if you are not familiar with the atmosphere or do not know the scene, that the person filing the story may be getting the story out of the bar next to someone else because they cannot afford to get out into the field. Does that concern you?

Mr. Thompson: There is a hierarchy of concerns. The ideal would be for media organizations to have bureaux in the regions that they want to cover. Basically, you go down a notch from there in terms of quality control and the material that you get from the journalists that you hire. There is a problem. I did good work but much of it was probably good luck, good fortune and happenstance. When I referred earlier to parachute reporting, I was referring to people who literally dropped into a situation with virtually no context and no time to prepare. They literally land on the ground and write their first story that night.

I did that several times and it is quite prevalent now. Much of the coverage we see will be done by staff journalists who are dropped into a situation. As is the case with freelancers, you can lose the continuity, the context and the depth of knowledge.

Senator Carney: I have a related question about the motivation of the parachutist. We all know cases of reporters who have been sent out by major agencies and dropped into that situation. I know one very close to home who took a look around at where he was and questioned what he was doing, because he had a wife and

Le sénateur Carney : J'ai deux commentaires à faire et deux ou trois questions à poser sur des sujets dont nous n'avons pas parlé. Premièrement, nous avons ce genre de programme au Canada. Au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, MAECI, nous avons, et peut-être avons encore, un programme australien qui offre un échange ou une récompense et le Canadien va passer quelque temps en Australie. Au ministère des Affaires étrangères, nous avons des programmes liés à des sites bien particuliers qui semblaient ne jamais soulevé aucun problème. Nous devrions peut-être nous y référer.

Deuxièmement, le handicap des programmes de l'ACDI tenait au fait qu'ils étaient difficilement accessibles. J'ai entendu dire que si votre code postal n'était pas de Gatineau-Ottawa, vous n'auriez pas ces programmes. Ils sont limités au centre du Canada et les régions n'y ont pas accès. Nous devons en prendre note et suggérer des recommandations.

Ma question concerne l'usage des pigistes. L'un de ces nouveaux problèmes vise à remplacer des bureaux et des salariés qui ont des avantages par des médias canadiens, y compris *Maclean's*. La tendance est de fermer les bureaux dans le pays ou à l'étranger, économiser de l'argent puis embaucher des pigistes qui, habituellement, ne reçoivent pas d'avantages sociaux. Ils sont moins payés et il y a, à mon avis, un problème de contrôle de la qualité. Si vous êtes pigiste et que vous devez travailler pour un grand nombre d'agences parce à cause des bas prix que vous offrez pour arracher les contrats, alors la qualité de votre travail peut en souffrir et ne pas être aussi bonne. Personne dans la salle de presse ne peut savoir, si vous connaissez ou non le milieu ou la situation, si vous avez obtenu vos informations dans un bar, car le pigiste n'a pas les moyens de se rendre sur place. Est-ce que cela vous inquiète?

M. Thompson : Il y a un ordre de priorité des problèmes. L'idéal serait que les médias installent des bureaux dans les régions où elles veulent faire des reportages. En fait, vous diminuez le contrôle de la qualité et les articles que vous obtenez des journalistes que vous recrutez. Il y a un problème. Je faisais du bon travail, mais en grande partie c'était dû à la chance, à des heureux coups du sort et à des circonstances fortuites. Quand je parlais tout à l'heure de parachutage, je faisais allusion aux journalistes qui attaquent un sujet d'actualité sans en connaître le contexte et sans avoir eu le temps de se préparer. Ils atterrissent littéralement sur le sol et écrivent leur premier article la nuit même.

J'ai fait cela plusieurs fois; aujourd'hui, c'est pratiquement la norme. La plus grande partie des reportages que nous voyons sont faits par des journalistes à l'effectif que l'on envoie dans une situation. Comme pour les pigistes, on peut perdre la continuité, le contexte et l'ampleur des connaissances.

Le sénateur Carney : Ma question se rapporte à la motivation du parachutiste. Nous connaissons tous des cas de journalistes envoyés par de grandes agences de presse et lâchés dans ce genre de situation. J'en connais un qui habite très près de chez moi. Il regardait autour de lui et se demandait ce qu'il faisait, il avait une

three kids, in the war zone unprepared, untrained and with no survival skills. He had the guts to say that he was not prepared and went home.

Part of the proposal that we are discussing is that these people have to be adequately trained, and they have to be motivated. They cannot be shipped off and parachuted in without adequate training or resources.

What about the safety issues? I have a relative, a young woman, who is the technical producer for the Arab radio network, working out of Egypt. You do worry about whether there a safety concern if you are sending your newsmen and women out to some of these places. What can you do about it, and do people stay home because their responsibilities are such that they do not feel comfortable in covering Iraq, Iran or Afghanistan?

Mr. Thompson: There is a very real safety concern. It probably runs counter to what I am advocating, in the sense of the need to have more people get out there and see for themselves what is happening. Because we have so much capability now to go anywhere, and to land in a place and to report back — in the case of broadcast — live from virtually anywhere on the planet, there is a competitive drive to do that and to be there.

Safety does become an issue, but it is an occupational hazard, I think. Hopefully, people can make their own informed choices about what they want to do and what they will not do. Although I have to admit there is a bias — they would never be allowed to say it because it would result in a grievance — but I think there is a bias, on the part of many of these news organizations when they do have a foreign bureau, against people who are not willing to go into hostile environments or to do those kind of assignments.

Senator Carney: Do Canadian readers want to know about Rwanda?

Mr. Thompson: That is a really important point; again, I have not been in a managerial position. I have not read the kind of focus group information that big newspapers and media outlets use to drive their economic decisions about their coverage.

My experience has been from the other end. However, whenever I write about, for example, Roméo Dallaire, I get a flood of e-mail. Typically, in daily journalism, if you get two or three e-mail messages or phone calls from readers, that is not a flood, but that is actually a fair amount of interest, believe it or not, because people have to look you up; they have to find you. *The Toronto Star* does not include your e-mail address at the bottom of your dispatch. In cases where I write about Romeo Dallaire, I get dozens of e-mail messages, all positive, saying I am so glad this is being written. His is a sort of particular case, I think. There is quite an interest in what he does.

femme et trois enfants, dans la zone de guerre où il se trouvait non préparé, non formé et sans aucune capacité de survie. Il a eu le courage de dire qu'il n'était pas prêt pour cela et il est retourné chez lui.

Une partie de la proposition que nous débattons tient au fait que ces gens doivent être formés de manière appropriée et qu'ils doivent être motivés. Ils ne peuvent pas être envoyés et parachutés dans une région sans formation ou ressources appropriées.

Qu'en est-il des questions de sécurité? J'ai une parente, une jeune femme, qui travaille en Égypte en tant que réalisatrice technique pour un réseau de radio arabe. On s'inquiète de la sécurité des journalistes et des femmes que l'on envoie dans ce genre d'endroit. Que peut-on faire, est-ce que les gens doivent rester chez eux parce que leurs responsabilités sont telles qu'ils ne sont pas à l'aise pour relater l'actualité en Irak, en Iran ou en Afghanistan?

M. Thompson : La sécurité est un vrai problème. Ce que je dis est un peu contradictoire car je parle du besoin d'avoir plus de gens sur le terrain afin qu'ils voient par eux-mêmes la situation. Car, nous avons aujourd'hui les moyens d'aller partout, d'atterrir n'importe où et de relater l'actualité — dans le cas de la radiodiffusion — en direct de pratiquement n'importe où au monde, il y a une sorte de compétitivité qui pousse à faire cela.

La sécurité devient un problème, mais c'est un risque professionnel, à mon avis. Espérons que les gens décident de manière judicieuse ce qu'ils veulent ou faire et ce qu'ils ne veulent pas faire. J'admets cependant qu'il y a un parti pris — ils ne seront jamais autorisé à le dire car cela constituerait un grief — mais je crois qu'il y a un parti pris de la part d'un grand nombre de ces organismes de presse qui ont un bureau à l'étranger à l'égard des journalistes qui ne veulent pas travailler dans des milieux hostiles ou faire ce genre de reportages.

Le sénateur Carney : Est-ce que les lecteurs canadiens veulent savoir ce qui se passe au Rwanda?

M. Thompson : C'est un point très important? Encore une fois, je n'ai pas occupé un poste de gestionnaire. Je n'ai pas lu le genre d'informations sur les groupes de discussion utilisées par les grands journaux et les grandes agences de presse pour prendre des décisions économiques dans le cadre de leurs reportages.

J'ai acquis mon expérience à l'autre bout de la ligne. Cependant, chaque fois que j'écris au sujet de, par exemple, Roméo Dallaire, je reçois un tas de courriels. Habituellement, si un journaliste reçoit deux ou trois courriels ou appels téléphoniques par jour de la part de lecteurs, ce n'est pas beaucoup, mais ça représente quand même un certain intérêt, croyez-le ou non, les gens doivent vous rechercher pour vous envoyer quelque chose. *Le Toronto Star* n'inclut pas d'adresse électronique au bas des articles. Lorsque j'écris au sujet de Roméo Dallaire, je reçois des douzaines de courriels, tous positifs indiquant que les auteurs de ces courriels sont heureux que ces articles soient écrits. Il est en quelque sorte un cas particulier, je crois. Il suscite beaucoup d'intérêt.

I have never been convinced by news organizations that claim that Canadians do not want foreign news. I think they are asking the question in the wrong way, or they are asking questions because they do not want to spend the dollars on this type of coverage. I do not know. I am speaking as someone who has always been a reporter, and has never been privy to those kinds of deliberations. However, the feedback I get from relatives, friends and strangers is that they really want to read more about places like Rwanda.

The Chairman: For what it is worth — I do not know whether it is proper for me to say it or not — I was, for some years for my sins, in a position where I had to look at an awful lot of that research. In the market where I was, which was English Montreal, study after study showed that our audience was indeed intensely interested in foreign affairs. American expert after American expert would come in and say, oh, I do not believe that, we will have to do another study to check your old data, and they would find the same thing.

I wonder if this has to do with the fact that Canadian cities have become so diverse, in terms of population and the huge proportion of our metropolitan populations that consist of people who were not born in Canada or whose parents were not born in Canada; I am not sure about that. I also wonder whether we are not being a little too facile in leaning on research from elsewhere in other areas as well.

That was not my question. That was just my self-indulgent intervention. We have questions from senators Chaput and Milne, and then I will have a question.

[Translation]

Senator Chaput: Throughout your career as a journalist, you learned a great deal. Based on your experience, if you had one recommendation to make to the Canadian media, what would it be?

Mr. Thompson: Based on my experience as a journalist?

Senator Chaput: Yes.

[English]

Mr. Thompson: Media organizations all claim they want to give journalists more time to do the kinds of stories that they want to do — they want the thoughtful, in-depth, contextual reporting — and yet very few of them seem to give their journalists the time and resources to do that. There are so many competing interests and not enough people to feed the goat and produce the news stream. You often end up with these competing demands to file, in a political bureau, for example, one or two news stories per day, but also work on that thoughtful, insightful, weekend feature, which can end up being written on the Thursday night.

You become quite good at that kind of multi-tasking and can often produce fairly good material in those conditions. However, in an ideal world — and I do not know if there really ever was this

Je n'ai jamais été convaincu par ce que les agences de presse disent au sujet des Canadiens qui ne s'intéressent pas aux nouvelles de l'étranger. Je crois qu'elles posent la question de la mauvaise façon ou parce qu'elles ne veulent pas dépenser de l'argent pour ce type de reportage. Je ne sais pas. Je parle du point de vue de quelqu'un qui a toujours été journaliste sans jamais avoir accès à ce genre de délibérations. Cependant, les membres de ma famille, mes amis et des étrangers me disent qu'ils veulent vraiment en savoir plus sur des pays comme le Rwanda.

La présidente : Pour ce que cela vaut — je ne sais pas s'il est opportun pour moi de le dire — j'occupais, en expiation de mes péchés, un poste où je devais consulter beaucoup de recherche de ce genre. Dans le marché où je me trouvais, c'est-à-dire la partie anglophone de Montréal, les études montraient, l'une après l'autre, que notre public s'intéressait à ce qui se passait à l'étranger. Tour à tour les experts américains ne croyaient pas qu'ils devaient faire une autre étude pour vérifier les anciennes données et qu'ils arriveraient au même résultat.

Je me demande si cela tient au fait que les villes canadiennes sont devenues si diverses, au plan de la population et de l'énorme proportion dans notre population urbaine de personnes qui ne sont pas nées au Canada et dont les parents ne sont pas nés au Canada; je n'en suis pas très sûre. Je me demande si nous ne faisons pas preuve de complaisance en nous fiant à de la recherche faite ailleurs et dans d'autres domaines.

Cela n'était pas ma question. C'était simplement une petite intervention que je ne voulais pas me refuser. Nous avons des questions des sénateurs Chaput et Milne, puis je poserai une question.

[Français]

Le sénateur Chaput : Durant toutes les années où vous avez fait des reportages, vous avez appris des choses et vous en avez sûrement tiré des leçons. Si vous aviez une chose à recommander aux médias canadiens, ce serait quoi?

M. Thompson : En tant que journaliste?

Le sénateur Chaput : Oui.

[Traduction]

M. Thompson : Toutes les médias déclarent vouloir donner plus de temps à leurs journalistes pour faire le genre d'articles qu'ils veulent faire — ils veulent des articles sérieux, approfondis et contextuels — et pourtant très peu semblent le faire. Il y a tellement d'intérêts contradictoires et pas suffisamment de personnes pour alimenter un flot continu de nouvelles. On finit souvent par recevoir toutes ces demandes contradictoires dans un bureau politique par exemple, pour faire un ou deux sujets d'actualité chaque jour, mais on prépare aussi cette chronique sérieuse, pénétrante de fin de semaine qui peut finir par être écrite le jeudi soir.

On arrive à devenir très bon à ce genre de polyvalence et on peut souvent écrire d'assez bons articles dans ces conditions. Toutefois, l'idéal — je ne sais pas s'il y a eu un âge d'or — serait

golden age or not — it would be nice if professional journalists had more time to pursue more of the kinds of reporting that they truly want to do.

[Translation]

Senator Chaput: In so far as journalism studies are concerned, are there any changes that should be made to these study programs to better prepare young people for a career in this field?

[English]

Mr. Thompson: This is not an advertisement. The only one I know is Carleton University, because I studied there as an undergrad. I did the four-year bachelors' program in the 1980s and now I am teaching there, this year primarily in the masters program.

I think those disciplines have evolved, the way journalism is being taught. Nothing is adequate, but I think it is fine.

I do not know if there is really anything necessarily that we are missing. All I worry about is what is happening to the people that we produce from these schools of journalism, because it is a very different climate from the time when I graduated in the mid-1980s. I was able to secure full-time employment with a major media organization the day I walked out of school, the day I was ready to work, and spent the next 17 years there. It is not that kind of climate at all now.

Senator Milne: Senator Carney spoke about parachuting untrained people into dangerous situations, which is where I am tonight. I am brand new to the committee. I do not know, Madam Chair, if you will allow me to change the subject a little bit?

The Chairman: You are an autonomous senator and you have the floor.

Senator Milne: In your experience, is there more editorial content creeping into news stories in our newspapers these days?

Mr. Thompson: It is a good question and there is a real debate. I do not know if it is editorial comment so much. There is much discussion, again, about a golden age of dispassionate, objective news coverage with very little analysis injected into it. The argument from some quarters is that there is too much opinion, analysis and editorial comment injected into news coverage.

I am not sure I buy that argument. Generally what I always tried, or try, to do is to inject enough analysis and commentary to help readers understand what is at issue. I think a real problem is the impact of the 24-hour news cycle, the sort of threshold of news worthiness or the thresholds of, when am I ready to hit send on this story? Do I do this story today or wait to do more interviews and do it tomorrow? Do I repeat the allegations that I have just heard on CBC or some other broadcast outlet, or simply take them as given and seek out the reaction and do that story, or do I go back to the source and confirm all of that material by doing original reporting?

que ces journalistes professionnels disposent de plus de temps pour faire écrire le genre d'articles qu'ils veulent vraiment.

[Français]

Le sénateur Chaput : En ce qui concerne les programmes d'études qui existent pour les journalistes, y aurait-il des changements qui devraient être apportés à ces programmes d'études ou des ajouts pour que les jeunes soient mieux préparés?

[Traduction]

M. Thompson : Ce n'est pas de la publicité. L'Université Carleton est la seule que je connaisse car j'y ai fait mes études de premier cycle, les quatre ans du programme de baccalauréat dans les années 80. Aujourd'hui, j'y enseigne et cette année principalement dans le programme de maîtrise.

Je crois que ces disciplines ont évolué, l'enseignement du journalisme. Rien n'est adéquat, mais je crois que ça va.

Je ne sais pas si quelque chose nous manque. Je m'inquiète de l'avenir des diplômés de ces écoles de journalisme car la situation est très différente de celle que j'ai connue quand j'ai obtenu mon diplôme au milieu des années 80. J'ai pu trouver un emploi à plein temps chez un grand organisme le jour même ou j'ai quitté l'université, le jour où j'étais prêt à travailler. J'y suis resté 17 ans. La situation n'est plus du tout la même aujourd'hui.

Le sénateur Mine : Le sénateur Carney a parlé du parachutage de personnes non formées dans des situations dangereuses, c'est dans ce genre de situation que je me trouve ce soir. Je suis tout nouveau au comité. Je ne sais pas, madame la présidente, si vous me permettez de changer un peu de sujet?

La présidente : Vous êtes un sénateur indépendant et vous avez la parole.

Le sénateur Milne : Selon vous, y a-t-il aujourd'hui plus de contenu rédactionnel dans les articles de nos journaux?

M. Thompson : C'est une bonne question et il y a un vrai débat à ce sujet. Je ne sais pas s'il s'agit de contenu rédactionnel en tant que tel. Il y a beaucoup de discussion, encore une fois, au sujet d'un âge d'or de reportages impartiaux et objectifs avec très peu d'analyses. Certains déclarent qu'il y a trop d'opinions, d'analyses et d'éditorial dans les reportages.

Je ne crois pas que cela soit vrai. Généralement, j'ai toujours essayé, ou essaie, d'inclure suffisamment d'analyses et de commentaires pour aider le lecteur à comprendre le problème. Je crois que l'effet de nouvelles présentées 24 heures sur 24, le seuil de la validité des nouvelles ou le fait de savoir quand l'article peut être envoyé constituent un vrai problème? Dois-je relater ce sujet d'actualité aujourd'hui ou faire d'abord d'autres entrevues? Dois-je répéter ce que je viens d'entendre à la SRC ou sur une autre station de télédiffusion ou simplement le prendre tel quel, voir la réaction puis faire le reportage ou bien dois-je revenir à la source et confirmer toute cette documentation en faisant un reportage original?

Much of what is being lost because of the competitive pressure, because of the 24-hour news cycle, is that threshold of when you were ready to file a story and when your story was really complete, accurate and fair. There is a lot of pressure to jump on the scandal du jour. Do your story quickly. Generate your own scandal story because that is where it is at, to some degree.

I am not so much worried about the inputs of editorial commentary or content because I think there has been a shift in style in the way news stories are written. We do give more context and comment than in another era. That does not concern me. What worries me is a lowering of standards in a real sense; the use of unnamed sources because of the pressure to produce stories, the manipulation that can take place in that environment, and sometimes scandal-driven journalism. It is not that there are not scandals that warrant attention because the watchdog role is very definitely a part of our function. I am not deriding a story about so-called stripper-gate and all of the media attention being devoted to whether or not a minister appropriately or inappropriately intervened in a case to give someone a resident's permit. That is a valid story and part of the watchdog role. Where I fault that story is the lack of attention to immigration policy, to what is going on behind the scenes. The story in my view is not about 600 Romanian exotic dancers who get permits, but about thousands of people married to Canadians, who are forced to leave the country and cannot pursue their immigration application from within Canada. That was a policy change made a couple years ago. It is quite complicated. It is hard to explain to readers. That issue that is interwoven with this whole stripper decision, in my understanding, affects thousands of people and garners very little media attention because it is easy on deadline to do the stripper story-of-the-day.

Senator Milne: That leads into my next question. I am concerned about converging ownership of some of the media in Canada. If I am sitting in Ottawa and I go down to my hotel lobby in the morning and pick up a free copy of the *National Post* and then I buy a copy of the *Ottawa Citizen*, how much variety in the news stories am I going to see?

Mr. Thompson: Probably not very much. You will likely have to go to the corner store and pick up a *Toronto Star* and *The Globe and Mail*.

Senator Milne: *The Toronto Star* is my standby.

Mr. Thompson: We have a fairly significant degree of diversity in media voices despite convergence.

I am not sure we are as well served as we could be, but if newspapers have a point of view and if that point of view is infused into some of the news copy, I am not as concerned about that as long as there are still alternative voices in the marketplace.

Cela est en grande partie perdu à cause de la pression de la concurrence, à cause des nouvelles 24 heures sur 24, la question est de savoir quand êtes-vous prêt à boucler le reportage et quand il est vraiment complet, précis et objectif. Il y a une pression énorme pour relater le scandale du jour. Écrivez votre article rapidement. Créer votre propre scandale car voilà ce que l'on veut, plus ou moins.

L'inclusion d'un éditorial ou d'un contenu rédactionnel ne me préoccupe pas trop; je crois que le style d'écriture des reportages a changé. Il y a plus de contexte et de commentaires aujourd'hui. Cela ne m'inquiète pas. Ce qui m'inquiète c'est la baisse des normes; l'utilisation de sources non nommées à cause de la pression exercée pour produire des reportages, la manipulation qu'il peut y avoir dans ce milieu et quelquefois le journalisme à scandales. Je ne veux pas dire que certains scandales ne méritent pas notre attention; le rôle de chien de garde fait partie de notre métier. Je ne tourne pas en ridicule un reportage sur un prétendu scandale de danseuses exotiques et toute l'attention que lui portent les médias pour savoir si un ministre est intervenu ou non de manière appropriée ou non pour donner un permis de résidence à quelqu'un. Ce reportage est valide; cela fait partie du rôle de chien de garde. Je reproche à ce reportage le manque d'attention à la politique de l'immigration, à ce qui se passe dans les coulisses. À mon avis le reportage ne concerne pas 600 danseuses exotiques roumaines qui obtiennent des permis, mais des milliers de gens mariés à des Canadiens qui sont obligés de quitter le pays et qui ne peuvent pas continuer à faire leur demande d'immigration en restant au Canada. C'était un changement de politique fait il y a deux ou trois ans. C'est assez compliqué. Il est difficile de l'expliquer aux lecteurs. Cette question est liée avec cette décision concernant les danseuses exotiques, d'après ce que j'ai compris, touche des milliers de personnes et attirent très peu d'attention de la part des médias vu qu'il est facile de respecter les délais en consacrant l'histoire du jour aux danseuses exotiques.

Le sénateur Milne : Cela m'amène à ma prochaine question. La convergence de la propriété de certains médias au Canada me préoccupe. Si je suis à Ottawa, que je prends un exemplaire gratuit du *National Post* dans le hall de mon hôtel le matin et que j'achète l'*Ottawa Citizen*, y aura-t-il une diversité au niveau des articles présentés?

M. Thompson : Probablement pas beaucoup. Il faudrait que vous alliez au magasin du coin pour acheter le *Toronto Star* et *The Globe and Mail*.

Le sénateur Milne : Je lis le *Toronto Star*.

M. Thompson : En dépit de la convergence, il y a suffisamment de diversité dans les médias.

Je ne suis pas sûr que nous soyons servis aussi bien que nous pourrions l'être, mais si les journaux ont un point de vue qui apparaît dans leurs pages, cela ne m'inquiète pas trop tant qu'il y a encore d'autres voix.

The Chairman: Newspapers have always had a point of view, if only in terms of institutional tradition about judging what is important and what is not. Paper A would put the brawl at the soccer game on page 1, and paper B would put the argument over the Constitution on page 1. That is the way it works.

I am not discounting your concerns, Senator Milne. Some are not as new as all that.

Senator Milne: But I am.

The Chairman: The questions are valid and have come up at many of our hearings. The situation is what I was talking about there. My question goes back to the foreign bureau discussion. Your remarks focused essentially on Africa, because you know it best and that is where your heart is. Does the same hold true for Canadian foreign bureaus in more developed parts of the world? Have they been closing and if they have, does it matter?

Mr. Thompson: Some newspapers cover all of Europe from one bureau, which is a vast expanse culturally, geographically and politically, to be covered by one person sitting in London. That is, arguably, as grievous a mistake or as significant a factor to be worried about as coverage of the developing world.

I focused on the developing world because the shift is shorter if there is such an expression, than the developing world.

I do not think we understand the United States as well as we should. Most news outlets, if they have anyone at all based in the United States reporting back to Canadian readers, probably have one correspondent, most likely based in Washington. I do not know if there is any news organization that has this, perhaps Washington and New York. However, if anyone covers the U.S. with a bureau in Los Angeles, Miami or in the West, it is treated as one big amorphous story.

The Chairman: What price do we pay for that?

Mr. Thompson: It is hard to determine because there are other sources of information. The way people inform themselves, the way they seek out news, is changing. I do not know if there ever was a golden age of more informed comprehensive coverage, and more attention to foreign news. I have a sense that there was. Arguably, the rest of the world matters more to us than it used to in terms of globalization, trades and career prospects. The likelihood that you will either work in another country, buy products or somehow rely economically on what is going on in another country is much more so than a generation ago.

That means it is important to have a world view about what is going on outside our borders.

The Chairman: It has been an interesting session. We are grateful to you.

We will get ourselves an inventory and take it from there.

La présidente : Les journaux ont toujours eu un point de vue, ne serait-ce que pour juger ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Un journal mettra en page de couverture une bagarre à une partie de soccer et un autre un différent au sujet de la Constitution. C'est ainsi que les choses fonctionnent.

Je n'écarte pas vos préoccupations, sénateur Milne : certaines ne sont pas aussi nouvelles que cela.

Le sénateur Milne : Mais, pour moi, c'est du nouveau.

La présidente : Les questions sont valables et ont été posées dans de nombreuses audiences que nous avons tenues. La situation est telle que je le disais tout à l'heure. Ma question se rapporte à la discussion sur les bureaux à l'étranger. Vos remarques ont essentiellement porté sur l'Afrique, car vous connaissez bien ce continent et vous l'aimez. Cela est-il aussi vrai pour les bureaux canadiens à l'étranger dans des régions plus développées du monde? Sont-ils fermés et dans ce cas, est-ce important?

M. Thompson : Certains journaux assurent le reportage de toute l'Europe à partir d'un seul bureau. L'Europe est une région très étendue et très diverse au point de vue culturel et politique pour n'avoir qu'une seule personne basée à Londres. C'est sans aucun doute tout aussi sujet inquiétant que ce qui se passe pour le monde en développement.

J'ai mis l'accent sur le monde en développement parce que y expédier quelqu'un sans ménagement se fait plus rapidement que dans le monde en développement.

Je ne crois pas que nous comprenons les Etats-Unis aussi bien que nous le devrions. Quand les agences de presse ont un correspondant aux États-Unis, celui-ci est probablement à Washington. Je ne sais pas si des agences de presse ont en un à Washington et à New York. Toutefois, si le correspondant est basé à Los Angeles, à Miami ou dans l'Ouest, le reportage sera traité comme une grosse histoire informée.

La présidente : Quel prix payons-nous pour cela?

M. Thompson : C'est difficile à dire car il y a d'autres sources d'information. La façon dont les gens s'informent, la façon dont ils recherchent les nouvelles change. Je ne sais pas s'il y a jamais eu un âge d'or du reportage exhaustif plus informé avec plus de nouvelles de l'étranger. J'ai l'impression qu'il y en a eu un. Le reste du monde nous intéresse certainement plus aujourd'hui en termes de mondialisation, de commerce et de perspectives de carrière. Les nouvelles générations ont plus de chance aujourd'hui de travailler dans un autre pays, d'acheter des produits ou de dépendre économiquement d'une façon ou d'une autre de ce qui se passe dans un autre pays.

Cela signifie qu'il est important de savoir ce qui se passe dans le monde, à l'extérieur de nos frontières.

La présidente : Cette séance a été très intéressante. Nous vous en remercions.

Nous allons dresser un inventaire et nous verrons où cela nous mènera.

The committee adjourned.

La séance est levée.

OTTAWA, December 7, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 9:35 a.m. to examine the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (*Chairman*) in the Chair.

[*Translation*]

The Chairman: I would like to welcome honourable senators, witnesses and the public to this sitting of the Standing Senate Committee on Transport and Communications which is continuing its study of the Canadian news media.

The committee is studying the appropriate role of the government in helping to ensure that the Canadian news media remain healthy, independent and diverse in light of the tremendous changes that have occurred in recent years, notably, globalization, technological change, convergence and increased concentration of ownership.

[*English*]

Our first witness this morning is the eminent professor John Miller from the School of Journalism at Ryerson University, who knows a lot about many different areas of journalism but who is, in particular, specialized in examining the matter of diversity within newsrooms and newspapers, which should be extremely interesting to explore.

Welcome to the committee, Professor Miller. We would ask you to make a presentation of maybe 10 minutes and then we will ask you questions.

Mr. John Miller, professor, School of Journalism, Ryerson University: I am particularly happy to have this opportunity to share some research that I did into Canadian daily newspapers because it points to two possible policy areas being explored by the committee. First, are our visible minorities and Aboriginals fairly represented in the newsrooms of daily newspapers?

As you know, broadcast stations are regulated by the federal government but newspapers are not, nor do they fall under the Employment Equity Act. I was interested to see how the staffing of newspapers had kept pace with the tremendous growth of visible minorities and Aboriginals in our population.

Second, what support does journalism need most to bring diversity of voices and new ownership into the market? I know you have heard evidence that there may be a case for CBC in

OTTAWA, le 7 décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 9 h 35 pour étudier l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergents au sein de ces industries; le rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries.

Le sénateur Joan Fraser (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : J'aimerais souhaiter aux sénateurs, aux témoins et aux membres du public la bienvenue à cette réunion où le Comité sénatorial permanent des transports et des communications poursuit ses audiences au sujet des médias canadiens d'actualité.

Le comité étudie le rôle que l'État devrait jouer pour aider nos médias d'actualité à demeurer rigoureux, indépendants et diversifiés dans le contexte des bouleversements qui ont touché ce domaine au cours des dernières années, notamment la mondialisation, les changements technologiques, la convergence et concentration de la propriété.

[*Traduction*]

Notre premier témoin ce matin est l'éminent professeur John Miller, de l'École du journalisme, à l'Université Ryerson, qui connaît fort bien de nombreux aspects du journalisme, mais qui se spécialise plus particulièrement dans l'étude de la diversité dans les salles de presse et les journaux, ce qui devrait être un sujet extrêmement intéressant.

Bienvenue au comité, monsieur Miller. Nous vous invitons à présenter un exposé, d'une dizaine de minutes peut-être, après quoi nous vous poserons des questions.

M. John Miller, professeur, École de journalisme, Université Ryerson : Je suis particulièrement heureux d'avoir l'occasion de vous informer de certaines recherches que j'ai faites sur les quotidiens canadiens, car elles se rapportent à deux éléments de la politique que le comité étudie. Tout d'abord, les minorités visibles et les Autochtones sont-ils équitablement représentés dans les salles de presse des quotidiens?

Comme vous le savez, les stations de radio sont réglementées par le gouvernement fédéral, mais les journaux ne le sont pas, et ils ne sont pas soumis non plus à la Loi sur l'équité en matière d'emploi. J'ai trouvé intéressant de constater à quel point l'évolution de la composition du personnel des journaux avait été fidèle à la forte hausse de la proportion des minorités visibles et des Autochtones dans notre population.

Deuxièmement, de quel soutien le journalisme a-t-il le plus besoin pour assurer la diversité des voix et une nouvelle adhésion sur le marché? Je sais que vous avez entendu des témoignages

print, although it would be tremendously costly. I will direct your attention to local, small media as a more critical area in need of support.

In this research project, I set out to do a number of things to find out whether the racial and gender diversity of Canada's daily newsrooms matches that of the communities they serve. As important, is there diversity through the ranks of not just reporters but of people who make the decisions of what newspapers cover?

I also wanted to measure the commitment of editors to higher diversity. It is fine to look at the current situation, but one must also look at what will change. Do recent hiring trends support any movement and progress?

Are newspapers under pressure from their communities to change? If so, how many are doing something about it?

That sounds like a great deal to accomplish. I did it by sending out questionnaires to managing editors of daily newspapers across the country. I made the same measurement in 1994 for the then Canadian Daily Newspaper Association. They have not done another survey since. I thought it would be nice to take a 10-year measurement and see what has changed in that period.

We found that the number of minorities — and by that I mean people who self-identify as visible minorities or Aboriginals — employed by daily newspapers in 1994 was 67. Now it is up to 72. However, more newsroom employees were surveyed in 1994. The percentage has increased slightly from 2.5 per cent to 3.4 per cent of newsroom employees.

That is not an impressive figure when you consider that visible minorities and Aboriginals in the population now measure 16.7 per cent. The newsrooms have fallen behind from where they were 10 years ago in terms of minority representation. Even though the percentage has increased, it has not risen nearly as much as the percentage increase in visible minorities and Aboriginals in the general population.

In the 1991 census, that figure is 11.7 per cent; in the 2001 census it is 16.7 per cent. We can see that minorities are more than six times under-represented in the average daily newsroom.

How do these figures compare to the population of the communities that those newspapers serve? I broke this down to three large circulation groupings. Obviously there are different conditions in big cities than in smaller cities in terms of diversity in the population. The first grouping was for centres with a circulation of over 100,000, which are the biggest cities; the

selon lesquels on pourrait justifier une SRC de l'imprimé, mais ce serait extrêmement coûteux. Je vais attirer votre attention sur les petits médias locaux, qui sont un secteur particulièrement crucial qui a besoin de soutien.

Dans mon projet de recherche, j'ai entrepris de faire un certain nombre de choses pour trouver si la diversité raciale et sexuelle dans les salles de presse des quotidiens canadiens correspondait à celle des collectivités qu'ils desservent. Autre question importante, cette diversité se retrouve-t-elle à tous les échelons, non seulement chez les reporters, mais aussi chez ceux qui décident des sujets traités?

Je voulais aussi mesurer l'engagement des rédacteurs à assurer une plus grande diversité. Il est fort bien d'examiner la situation actuelle, mais il faut aussi se soucier de ce qui changera. Les tendances récentes dans l'embauche favorisent-elles une évolution et un progrès?

Les journaux sont-ils poussés à changer par leur milieu? Si oui, combien d'entre eux prennent des mesures?

La tâche semble considérable. Je m'y suis attaqué en envoyant un questionnaire aux directeurs-rédacteurs en chef des quotidiens de tout le Canada. J'ai fait la même chose en 1994 pour ce qui était alors l'Association canadienne des journaux. Elle n'a pas fait d'autre enquête depuis. Il m'a semblé intéressant de faire une nouvelle enquête dix ans après et de voir ce qui avait changé en dix ans.

Nous avons constaté que le nombre de représentants des minorités — et j'entends par là les personnes qui se désignent elles-mêmes comme des membres d'une minorité visible ou comme des Autochtones — au service des quotidiens était de 67 en 1994. On en est aujourd'hui à 72. Toutefois, un plus grand nombre d'employés des salles de presse ont été visés par l'enquête de 1994. Le pourcentage a augmenté légèrement, passant de 2,5 à 3,4 p. 100.

Les chiffres ne sont pas impressionnants, si on considère que les minorités visibles et les Autochtones représentent aujourd'hui 16,7 p. 100 de la population. Les salles de presse ont pris du retard par rapport à il y a dix ans, pour ce qui est de la représentation des minorités. Même si le pourcentage est à la hausse, il est loin d'avoir augmenté autant que la proportion des minorités visibles et des Autochtones dans l'ensemble de la population.

Selon le recensement de 1991, le pourcentage était de 11,7 p. 100; au recensement de 2001, il était de 16,7 p. 100. Nous pouvons constater que les minorités sont plus de six fois moins représentées dans les salles de presse des quotidiens que dans la population.

Comment ces chiffres se comparent-ils à la population des collectivités desservies par ces journaux? J'ai distingué trois grandes catégories de tirage. De toute évidence, les conditions sont différentes dans les grandes villes et dans les plus petites, sur le plan de la diversité démographique. La première catégorie est celle des tirages de plus de 100 000 exemplaires, correspondant

second category was a circulation of 25,000 to 100,000, which is medium-sized cities; and the third was for a circulation of less than 25,000, which is the smaller centres.

There is an obvious case for diversity in the bigger centres, but I wanted to see whether it also applies in the other centres. As we know, diversity is spreading across Canada. It is not limited to the traditional settling points of Toronto, Vancouver and Montreal.

Here is what each of the groups looks like. The tall line represents the percentage of visible minorities and Aboriginals in the communities of the papers that responded to the survey. We can see that representation is 24.7 per cent in the biggest cities, but the percentage of minorities in the newsroom of those papers is only 4.1 per cent.

It is quite interesting to me that there are similar gaps in the other two circulation groupings. Many of the editors who responded to this survey said, "Diversity is just not a factor in our community," but you can see from these figures that it is.

These gaps have widened in 10 years owing to the tremendous growth in minorities. The gap was about 4.5 times under-represented in 1994 and now it is now up to more than six times under-represented. Since it is falling behind, you would think that there would be a stronger commitment to hire diverse staff. That is clearly not so. I was somewhat surprised by that finding.

Of the bigger papers, only 33 per cent say that they have a very strong commitment to hire diversity, which is down from 45 per cent in 1994 when I asked the same question. The biggest falloff is in the medium-sized papers, which is down to a 12.5 per cent very strong commitment. That commitment level was 40 per cent in 1994.

As the commitment level was higher 10 years ago, I expected to see more progress. However, for some reason, the commitment has fallen off and there has been no progress.

I also asked a question that some people might interpret to be directed at whether there is systemic discrimination or merely an unawareness of some of the factors that might explain these numbers. I asked the editors, "Do you think your newsrooms' traditions and culture are impeding the hiring and progress of minorities?" The almost unanimous answer was "No." There is no feeling that the lack of commitment has anything to do with the culture and traditions of the paper.

Approximately 59 per cent of the papers that responded to the survey have entirely white staffs. That number includes one in the largest cities of our country.

To get a response to this survey, I promised the newspapers anonymity because I was just interested in the overall results. Therefore, I am not at liberty to divulge the situation at a given

aux plus grandes villes; la deuxième est celle des tirages de 25 000 à 100 000, pour les villes de taille moyenne; et la troisième est celle des tirages de moins de 25 000 exemplaires, pour les plus petits centres urbains.

Il est évident que la question de la diversité se pose dans les grandes agglomérations, mais je voulais voir si elle se posait aussi dans d'autres centres. Comme nous le savons, la diversité est un phénomène qui gagne l'ensemble du Canada au lieu de se limiter aux points d'établissement qu'ont toujours été Toronto, Vancouver et Montréal.

Voici comment se présente chaque catégorie. La colonne la plus haute correspond au pourcentage des minorités visibles et des Autochtones dans les villes dont les quotidiens ont répondu au sondage. On peut voir que leur représentation est de 24,7 p. 100 dans les plus grandes villes, mais qu'elle n'est que de 4,1 p. 100 dans les salles de presse de ces journaux.

Ce qui me paraît très intéressant, c'est qu'il existe un écart semblable dans les deux autres catégories de tirage. Beaucoup de rédacteurs qui ont répondu à l'enquête ont dit : « La diversité n'est pas un facteur qui compte dans notre ville », mais les chiffres vous montrent que c'est le contraire.

En dix ans, les écarts se sont creusés à cause de la croissance très marquée des minorités. En 1994, la représentation des minorités était de 4,5 fois inférieure à la représentation dans la population. Aujourd'hui, nous en sommes à plus de 6 fois. Étant donné que la représentation dans les salles perd du terrain, on aurait pu croire qu'il y aurait une détermination plus ferme à engager des représentants des minorités. Il est clair que ce n'est pas le cas. Cette constatation m'a quelque peu étonné.

Parmi les grands journaux, seulement 33 p. 100 se disent très déterminés à engager des représentants des minorités, alors que, pour la même question, en 1994, la proportion était de 45 p. 100. Le plus grand recul s'observe dans les quotidiens à tirage moyen, où le taux de ceux qui sont très déterminés est de 12,5 p. 100, alors qu'il était de 40 p. 100 en 1994.

Comme le niveau de détermination était plus élevé il y a dix ans, je m'attendais à des progrès plus marqués. Toutefois, pour quelque raison, cette détermination a fléchi, et il n'y a pas eu de progrès.

J'ai aussi posé une question que certains interpréteront comme une façon d'essayer de savoir s'il y a une discrimination systémique ou si, simplement, on n'est pas conscient de certains facteurs qui peuvent expliquer ces chiffres. J'ai demandé aux rédacteurs : « À votre avis, la culture et les traditions de votre salle de presse gênent-elles le recrutement et les progrès des minorités? » La réponse presque unanime a été négative. On n'a pas l'impression que le manque de détermination ait quoi que ce soit à voir avec la culture et les traditions du journal.

Environ 59 p. 100 des journaux qui ont répondu au sondage, dont un journal d'une des plus grandes villes du Canada, ont un personnel entièrement composé de personnes de race blanche.

Pour obtenir une réponse au sondage, j'ai promis aux journaux de respecter l'anonymat, car tout ce qui m'intéressait, c'était les résultats globaux. Je n'estime donc pas avoir la liberté de

paper. As it is, the response was less than I had hoped. As I said, 37 newspapers out of the 96 that we approached returned surveys and even answered our phone calls afterwards.

One large group, CanWest — I can say their name because they did not participate — refused to allow some of their papers to respond to the survey. CanWest said that was due to privacy concerns. When I quoted the Privacy Act as specifically exempting studies of this kind, they said, "We disagree with your advice." I got nowhere.

The representation of different minority groups was also interesting. I am comparing this information to that of 1994 to determine what has changed.

There has been an increase in Chinese journalists, but the group that is most under represented is the Aboriginal journalists. Of the 2,000 employees, only one was an Aboriginal. That is most worrisome and an obvious area for some effort. I compared the percentages in the newsroom, which is the darker line, with the percentages of these groups in our population, and you can see the Aboriginal minority group is the most under-represented, scarcely visible in daily newsrooms at all.

Are things changing? You will see this when we look at the gender figures, but it takes a long time to change large newsrooms. I asked the editors what their hiring pattern had been for the last year. I wanted to see if there was more hiring of minorities just in the last year when more visible minorities are going to journalism schools, there is more pressure from the community to better represent them and more businesses are seeing the business case for diversity and of reaching out to the fastest growing part of the populations.

Recent hiring trends show that there is some progress. The numbers and percentages are higher, mostly in the part-time area more than in the full-time area. Some newspapers are using their internship part-time summer hiring programs to get more diversity, but diversity is not a priority for full-time hiring at the biggest newspapers. There is little sign of diverse hiring in small and medium papers, which means that minorities are not getting the chance to go through the same training ground that White journalists go through in order to give them more practice and make them more qualified to work for the biggest papers. Minorities are coming into the biggest papers without that training with smaller papers, which might make it harder for them to stay at those bigger papers.

What is the pressure for action? I asked, "Has your paper been approached by any racial minority group in the past year to discuss coverage?" I also asked, "Has your paper taken any

divulguer la situation particulière d'un journal donné. Le taux de réponse a été inférieur à ce que j'espérais. Comme je l'ai dit, 37 journaux sur les 96 que nous avons abordés ont renvoyé le questionnaire ou répondu aux appels que nous avons faits ensuite.

Un groupe important, CanWest — je peux en donner le nom, puisqu'il n'a pas participé — a refusé que certains de ses journaux répondent au sondage. CanWest a parlé de la nécessité de respecter les renseignements personnels. Lorsque j'ai répondu que la Loi sur la protection des renseignements personnels exemptait expressément des études de cette nature, on m'a dit : « Nous ne sommes pas d'accord sur votre interprétation. » Je ne suis parvenu à rien.

La représentation des différents groupes minoritaires a également été un point intéressant. Je compare cette information avec les données de 1994 pour voir ce qui a changé.

Le nombre de journalistes chinois a augmenté, mais le groupe le plus sous-représenté est celui des journalistes autochtones. Sur les 2 000 employés, un seul était autochtone. C'est très préoccupant, et il est évident qu'il faut faire des efforts de ce côté. J'ai comparé les pourcentages de ces groupes dans les salles de presse, illustrés par la ligne foncée, et dans la population. Comme vous pouvez le constater, la minorité autochtone est la plus sous-représentée. Elle est à peine visible dans les salles de presse des quotidiens.

Les choses évoluent-elles? Vous le verrez lorsque nous examinerons les chiffres sur les deux sexes, mais il faut beaucoup de temps pour changer les grandes salles de presse. J'ai demandé aux rédacteurs quelle avait été la composition de l'embauche au cours de la dernière année. Je voulais voir si on avait engagé plus de représentants des minorités visibles, puisqu'ils sont plus nombreux à fréquenter les écoles de journalisme, qu'il y a plus de pressions de la collectivité en faveur d'une meilleure représentativité et qu'un plus grand nombre d'entreprises s'aperçoivent qu'il peut être rentable de veiller sur la diversité et de tendre la main à la partie de la population qui croît le plus rapidement.

Les tendances récentes dans l'embauche font ressortir quelque progrès. Les chiffres et les pourcentages sont plus élevés, mais surtout du côté des emplois à temps partiel plutôt que des emplois à temps plein. Dans certains journaux, on profite des programmes de stages à temps partiel pendant l'été pour assurer une plus grande diversité, mais, dans les journaux les plus importants, la diversité n'est pas une priorité pour les emplois à temps plein. Quant aux petits et moyens journaux, on n'y distingue guère de signes de diversification dans l'embauche. Les membres des minorités visibles n'ont donc pas la même chance que les journalistes blancs de suivre ce parcours de formation afin d'acquérir du métier et des compétences afin de travailler ensuite pour les journaux les plus importants. Les membres des minorités se présentent dans les grands journaux sans avoir pris de formation dans des journaux plus petits, de sorte qu'ils ont plus de mal à garder leur emploi dans les grands journaux.

Des pressions se font-elles sentir pour qu'on agisse? J'ai demandé : « Au cours de l'année qui s'est écoulée, un groupe d'une minorité raciale a-t-il demandé à votre journal de discuter

initiatives to improve the hiring and the coverage of minorities?" We can see on the second group of slides that that there is a strong correlation between the newspapers that have been approached by community groups and those that can name at least one action they have taken. It is roughly similar.

The most-mentioned reason that they are being approached by minority groups in the community was problems with coverage, and the second most-mentioned reason was lack of diversity of staff. Lack of diversity of staff is on the agenda of community groups in many of these communities.

Gertrude Robinson and Armande Saint-Jean have done studies on the gender gap in newsrooms. Their last study was in 1994, and I thought it would be interesting to see where it has gone since. There has been a steady progression of women in newsrooms, up to 34 per cent. There is still a gap in comparison to the percentage of women in the workforce, but there has been steady increase since 1974. Since I have been at Ryerson, which is now 18 years, our classes have been roughly two-thirds women during that time. Even with this preponderance of women in journalism schools, the progress of women in newsrooms has been quite slow, which perhaps indicates that minorities face an even longer time for their numbers to grow to critical mass in newsrooms.

The policy considerations that I want to throw out to you are that newspapers are not regulated, and the very idea of regulation sends them into apoplexy. However, they have a good record of self-regulation when pressed. They certainly were pressed by both the Davey commission and the Kent commission to set up press councils. Canada, thanks to that pressure and the newspaper industry's reaction, has probably the world's largest representation at press councils. Every province except Saskatchewan has a press council to which practically all the newspapers belong. I was on the Ontario Press Council when the Kent commission and various policy options were discussed. There was a veritable rush of newspapers to join the press council ahead of any federal legislation, which, of course, never happened. They have remained with those press councils.

That is an indication that they will take some action when they are pressed. What they need is a good call for action and attention to address diversity hiring in their newsrooms because Canadians use the media, and particularly the print media, as their window on the outside world. If that window does not show the diversity of our population and does not cover it professionally and inclusively, that will make social cohesion more of a problem in our country.

A good model is the Kerner commission in the United States in 1968, which fingered the media for particular attention for not reporting on some of the conditions that lead to the urban unrest

de la couverture médiatique? » J'ai demandé également : « Votre journal a-t-il cherché à recruter davantage de membres des minorités et à couvrir les minorités? » On peut voir dans le deuxième groupe de transparents qu'il existe une solide corrélation entre les journaux auprès desquels des groupes minoritaires ont fait des démarches et ceux qui peuvent citer au moins une mesure prise en faveur des minorités. Les pourcentages sont à peu près semblables.

La raison la plus souvent citée pour les démarches des groupes minoritaires était la couverture, et la deuxième le manque de diversité du personnel. Dans un grand nombre de collectivités, le manque de diversité du personnel est un problème que les groupes communautaires ont inscrit à leur programme.

Gertrude Robinson et Armande Saint-Jean ont fait des études sur les écarts entre les deux sexes dans les salles de presse. La dernière remonte à 1994. Il m'a semblé intéressant de voir ce qui s'était passé depuis. La représentation féminine a progressé régulièrement dans les salles de presse pour atteindre 34 p. 100. Il existe toujours un écart par rapport au pourcentage de femmes dans la population active, mais la progression est constante depuis 1974. Depuis que je suis à Ryerson, soit 18 ans, les femmes constituent en gros les deux tiers de nos classes. Même avec la prépondérance des femmes dans les écoles de journalisme, leurs progrès dans les salles de presse ont été très lents, ce qui donne peut-être à penser qu'il faudra encore plus de temps aux minorités pour arriver à la masse critique dans les salles de presse.

Je voudrais vous soumettre quelques considérations de politique : les journaux ne sont pas réglementés et la seule idée d'une réglementation y provoque des crises d'apoplexie. Néanmoins, les milieux journalistiques ont des bons résultats en matière d'autoréglementation, lorsqu'on les pousse à agir. Assurément, les commissions Davey et Kent ont insisté pour qu'ils mettent sur pied des conseils de presse. Le Canada, grâce à ces pressions et à la réaction des milieux journalistiques, a probablement la plus importante représentation au monde dans les conseils de presse. Toutes les provinces sauf la Saskatchewan ont un conseil de presse auquel participent à peu près tous les journaux. Je faisais partie du Conseil de presse de l'Ontario lorsqu'on y a discuté de la commission Kent et de diverses politiques envisageables. Il y a eu une véritable ruée des journaux pour adhérer au conseil de presse avant que les autorités fédérales ne légifèrent, ce que, bien entendu, elles n'ont jamais fait. Et ils sont restés membres des conseils de presse.

Voilà qui montre qu'ils agissent lorsqu'on les y pousse. Ce dont ils ont besoin, c'est d'un bon rappel pour qu'ils prêtent attention et agissent dans le dossier de la diversité dans l'embauche pour les salles de presse. Pour Canadiens, les médias, notamment de l'imprimé, sont une fenêtre sur le monde extérieur. Si cette fenêtre ne leur montre pas la diversité de notre population et n'offre pas une couverture professionnelle qui n'exclut personne, il sera plus difficile d'assurer la cohésion sociale dans notre pays.

La commission Kerner de 1968, aux États-Unis, est un bon modèle. Elle a interpellé les médias parce qu'ils n'avaient pas rendu compte de certaines des conditions qui avaient abouti aux

in U.S. cities, particularly for the media's unwillingness to hire Black reporters who could bring their communities' concerns into the newsroom.

Some of the most proactive diversity efforts in the world are now being carried out by the newspaper industry in the United States. They do a census every year, and they measure and they pledge to try to reflect their communities in the newsroom.

The federal government also has a bit of clout to use because the most obvious option for pressuring newspapers to do something is to point out that they could be subject to the federal contractors program, which would bring them under the Employment Equity Act. It would be just a slight stretch of the way those provisions are carried, but the federal government is the fifth leading advertiser of daily newspapers in this country, and an advertising agreement is a contract. I mention that because there is evidence that the Employment Equity Act works to increase diversity in newsrooms.

The broadcasting outlets I am showing on the slide and Canadian press all have higher percentages of minorities in newsrooms than any of the newspapers that responded to the survey. I believe that is because of the fact that every year they have to account for who is in their newsroom and what their hiring plans are. It is just not on the agenda of daily newspapers.

The Chairman: I am not sure we have that slide in our printed material. Could you be sure the clerk gets it?

Mr. Miller: Yes. I am sorry. I added it at a later date. These are taken from Human Resources Development Canada, the most recent filings for the year 2002.

Senator Carney: I cannot read them.

The Chairman: You will have to explain it to us because we do not have it.

Mr. Miller: I have gone through various news agencies, including CFTO in Toronto. The number of visible minorities and Aboriginals in their newsroom is 13 per cent. For Rogers Communication, their percentage of visible minorities is 11 per cent; CHUM, 10 per cent; Craig Broadcasting in Alberta, 8.4 per cent; CBC, 6.2 per cent. These are all higher percentages than in any of the daily newspaper groupings that I measured in this survey. As a matter of fact, they are many times the number.

However, these are all employees. The numbers are not directly comparable, including newsroom employees, but it is an indication that there is considerable diversity among the companies that have to report their equity hiring plans to the federal government every year.

troubles qui ont eu lieu dans des villes américaines et plus particulièrement parce qu'ils répugnaient à engager des journalistes noirs, qui auraient pu faire valoir les préoccupations des noirs dans les salles de presse.

Le secteur journalistique américain déploie maintenant des efforts de diversification qui comptent parmi les plus proactifs du monde. Il y a un recensement tous les ans, on mesure les résultats et on s'engage à faire en sorte que la salle de presse soit à l'image de la collectivité.

Le gouvernement fédéral a également un certain poids. Le moyen le plus évident qu'il peut employer pour pousser les journaux à faire quelque chose est de leur faire savoir qu'ils pourraient être soumis au Programme de contrats fédéraux, de sorte qu'ils soient assujettis à la Loi sur l'équité en matière d'emploi. Il suffirait de solliciter un peu les modalités d'application de ces dispositions, mais le gouvernement fédéral est au cinquième rang des plus importants annonceurs dans les quotidiens canadiens, et un accord de publicité est un contrat. Je signale cette possibilité, car il a été montré que la Loi sur l'équité en matière d'emploi était efficace pour accroître la diversité dans les salles de presse.

Les médias qui figurent sur le transparent et la Presse canadienne ont tous des pourcentages plus élevés de minorités dans les salles de presse que tous les journaux qui ont répondu à l'enquête. Je crois que c'est parce que, chaque année, ils doivent rendre compte de la composition de leur salle de presse et de leurs plans d'embauche. La question n'est même pas au programme des quotidiens.

La présidente : Je ne suis pas sûre que nous avons ce transparent dans la documentation écrite. Êtes-vous sûr que le greffier l'a reçu?

M. Miller : Oui. Je suis désolé. Je l'ai ajouté plus tard. Ces données viennent de Développement des ressources humaines Canada. Les déclarations les plus récentes sont de 2002.

Le sénateur Carney : Je ne peux pas lire.

La présidente : Vous allez devoir nous expliquer. Nous ne l'avons pas.

M. Miller : J'ai passé en revue diverses agences de nouvelles, dont CFTO, à Toronto. Dans sa salle de presse, les minorités visibles et les Autochtones représentent 13 p. 100. Chez Rogers Communication, le pourcentage de minorités visibles est de 11 p. 100; CHUM, 10 p. 100; Craig Broadcasting, en Alberta, 8,4 p. 100; CBC, 6,2 p. 100. Tous ces pourcentages sont considérablement plus élevés que ceux de toutes les catégories de quotidiens que j'ai mesurés dans ce sondage.

Toutefois, ces chiffres tiennent compte de l'ensemble des employés. Les chiffres ne sont pas directement comparables, notamment pour les employés de la salle de presse, mais ils révèlent une diversité considérable dans les entreprises qui doivent chaque année présenter au gouvernement fédéral leurs plans d'embauche visant à assurer l'équité.

That is the first area, and I will cover the second area briefly.

Where does journalism need the most support? I will argue that support is most required at the local level. As a by-product of my research, I was able to compare newsroom to newsroom over a 10-year period in regards to what has happened to their staffing. To my knowledge, those figures do not exist anywhere else. These tables represent changes in staffing over 10 years, which are in the second chart in the package of handouts.

In the biggest circulation group, over 100,000, if you compare the 2004 totals with 1994 totals, you will see the change at the far right of the table. In the largest newsrooms of Canada, the overall staff in that 10-year period is up roughly 10 per cent. The large increase in the number of supervisors and copy editors has largely driven that rise. That is at the largest newspapers, which are growing and have more staff than they did 10 years ago.

It is a far different story in the medium papers, in the 25,000 to 100,000 circulation grouping. The reporting staffs have been cut by a third. There are 31 per cent fewer reporters in those newsrooms and fewer copy editors. Overall staffing levels have been cut by nearly one third. These newspapers are in medium-sized cities. Therefore, this is a directly opposite trend when compared to the biggest papers. At the smallest papers, it is a similar story. There are 35 per cent fewer supervising editors and overall staff is down 15 per cent. There are many explanations for that trend, but I cannot point to one thing.

I will just sum up my policy considerations.

On diversity, there is clearly no commitment to change by daily newspapers or even talk about it. However, there is a record in the daily newspaper industry of responding to federal government pressure, which is hopeful. I would urge you to most seriously consider doing something in that area to prod them into self-regulation or some kind of action.

On the second policy option, local voices of ownership, there are too few owners in these small and medium markets. There is a rise of regional monopolies. We see it in Kingston. We see it in Hamilton, where one owner owns the daily and the surrounding community papers, creating a stranglehold on local opinion. We can see what has happened. Perhaps that is part of the explanation for fewer reporters and supervisors, because they have pooled their talent at the local level. This has meant fewer reporters covering the news in those communities. In some of those communities, there is no other media. There is no local television and the local radio is not into news in a big way. These communities have fewer resources to cover their affairs.

Voilà pour le premier point. Je vais voir le deuxième brièvement.

Où le journalisme a-t-il le plus besoin de soutien? Selon moi, c'est au niveau local. Résultat secondaire de mes recherches, j'ai pu comparer chacune des salles de presse à dix ans d'intervalle et voir ce qu'il était advenu de la dotation. À ma connaissance, ces chiffres n'existent nulle part ailleurs. Ces tableaux illustrent les changements dans la dotation sur dix ans. C'est le deuxième tableau dans la documentation distribuée.

Dans la catégorie des plus gros tirages, celle de plus de 100 000 exemplaires, si vous comparez les totaux de 2004 à ceux de 1994, vous remarquerez le changement à l'extrême droite du tableau. Dans les plus grandes salles de presse du Canada, l'effectif global a augmenté d'environ 10 p. 100 en dix ans. C'est la hausse du nombre de superviseurs et de réviseurs qui explique en grande partie cette augmentation. Cela s'observe dans les plus grands journaux, qui prennent de l'expansion et ont plus de personnel qu'il y a dix ans.

La situation est bien différente dans les journaux moyens, ceux de la catégorie des tirages de 25 000 à 100 000 exemplaires. Le nombre de reporters a diminué du tiers. Il y a 31 p. 100 de reporters de moins dans les salles de presse et moins de réviseurs. Globalement, le niveau des effectifs a diminué de près du tiers. Ces journaux paraissent dans des villes de taille moyenne. La tendance est directement l'inverse de celle des plus grands journaux. Dans les plus petits journaux, la situation est analogue. Il y a 35 p. 100 de superviseurs de moins et l'ensemble du personnel est en baisse de 15 p. 100. Les explications sont nombreuses, mais je ne peux pas mettre le doigt sur un seul élément.

Je vais maintenant résumer mes considérations sur la politique.

Pour ce qui est de la diversité, il est clair que, dans les quotidiens, il n'y a aucune détermination à changer ni même à parler de diversité. Toutefois, par le passé, le secteur des quotidiens a montré qu'il pouvait réagir aux pressions du gouvernement fédéral, ce qui donne de l'espoir. Je vous exhorte à envisager sérieusement de faire quelque chose de cet ordre pour inciter les journaux à s'autoréglementer ou à prendre des mesures quelconques.

Deuxième question de politique, celle de la propriété locale. Les propriétaires sont trop peu nombreux sur ces marchés petits et moyens. On assiste à la montée de monopoles régionaux. Nous le voyons à Kingston. Également à Hamilton, où un seul propriétaire possède le quotidien et les journaux des localités environnantes, ce qui étouffe l'opinion locale. Il est possible de voir ce qui s'est passé. C'est peut-être un élément qui contribue à expliquer la baisse du nombre de reporters et de surveillants : les talents ont été regroupés au niveau local. Il y a donc moins de reporters qui couvrent les actualités dans ces localités. Dans certaines d'entre elles, il n'y a pas d'autres médias. Il n'y a pas de télévision locale, et la radio locale ne s'occupe pas beaucoup d'information. Ces collectivités ont donc moins de ressources pour couvrir les affaires locales.

If you recommend support for bringing new owners into journalism, I would argue that you support the start-up of local independent media. Get new people into the marketplace at low cost, because it is not as expensive to start local media as it is to start national media, obviously. The goal of both these policies would be to establish a diversity of voices in the market.

The Chairman: In comparing your study 10 years ago with your study today, you did not strip out from the results 10 years ago papers that responded then but did not respond now. You just took the whole universe of responses from 10 years ago and the whole universe of responses today. Is that right?

Mr. Miller: Except in the direct comparisons I did. Those were just the newspapers that responded to both.

The Chairman: I will ask you to spend five minutes with our research staff to be very sure we are all in complete understanding of what your data shows because it is very interesting.

Senator Tkachuk: We have heard a lot of discussion about diversity of voices. I am still not quite sure what that means. When I am reading a columnist, I have no idea of their ethnic background or colour background. It is a newspaper article. When people come before us, they talk about this. What do you mean by diversity of voices?

Mr. Miller: By that I mean, who is bringing their ideas to the table? In academic literature there is no direct line that says fair and accurate coverage of all people is dependent on the newsrooms reflecting society. However, there is an assumption, which I think is true, that when you have more diverse voices around the table, you will get more diverse ideas and more diverse coverage.

Newsrooms operate in many different ways, but the ideas that get into the paper each day depend on the people making decisions on whether a story is one that readers want to know about. Are these communities they have contact in? If they are excluded from the newsroom, unfortunately, they tend to be either ignored or stereotyped, which does not serve the greater good of society.

Our cities have changed quite visibly in the past 10 years. There are new communities. There is more immigration. If those issues are not covered in a very inclusive way, then we are headed for trouble because certain groups are stereotyped as troublemakers or as not part of "us." They become marginalized. There has been enough content analysis and enough case studies have been done to convince me that a more inclusive newsroom is a better newsroom.

Senator Tkachuk: If a newsman hires a Black writer, should that Black writer be in a Black neighbourhood necessarily, or should he be on a business beat? Are you saying that newsrooms

Si vous recommandez un soutien pour favoriser l'arrivée de nouveaux propriétaires dans le monde du journalisme, je suis d'avis que vous devriez appuyer le démarrage de médias locaux indépendants. Il faut apporter du sang neuf sur le marché, et à faible coût, car il ne coûte pas aussi cher de lancer des médias locaux que des médias nationaux, de toute évidence. L'objectif de ces deux politiques serait de favoriser la diversité des voix sur le marché.

La présidente : Pour comparer votre étude d'il y a dix ans et celle d'aujourd'hui, vous n'avez pas retiré des résultats d'il y a dix ans les journaux qui n'ont pas répondu cette fois-ci. Vous avez simplement mis en regard l'univers des réponses d'il y a dix ans, et celui des réponses d'aujourd'hui. Ai-je raison?

M. Miller : Effectivement, sauf dans les comparaisons directes. Dans ce cas, je n'ai pris que les journaux qui ont répondu aux deux enquêtes.

La présidente : Je vais vous demander de consacrer cinq minutes à nos agents de recherche pour être sûre que nous comprenons tout ce que vos données font ressortir, car c'est très intéressant.

Le sénateur Tkachuk : Nous avons beaucoup entendu parler de la diversité des voix. Je ne suis pas tout à fait sûr de ce que cela veut dire. Lorsque je lis un chroniqueur, je n'ai aucune idée de son origine ethnique ou de sa couleur. C'est un simple article de journal. Des témoins nous parlent de cette notion. Qu'entendez-vous par « diversité des voix »?

M. Miller : Je veux dire, qui met les idées sur la table? Dans la littérature universitaire, il n'existe aucune thèse directe qui dit qu'une couverture juste et fidèle pour tous dépend d'une composition des salles de presse qui soit à l'image de la société. Il existe cependant une hypothèse qui me semble fondée : lorsqu'il y a plus de voix diverses autour de la table, on obtient des idées plus diverses et une couverture également plus diversifiée.

Les salles de presse fonctionnent de bien des manières différentes, mais les idées que se retrouvent dans les journaux tous les jours dépendent de ceux qui décident si un article est susceptible d'intéresser les lecteurs. Les décideurs ont-ils des contacts avec les collectivités? Si des groupes ne sont pas représentés dans la salle de presse, il arrive malheureusement qu'on les néglige ou qu'ils soient enfermés dans des stéréotypes, ce qui ne sert pas l'intérêt supérieur de la société.

Au cours des dix dernières années, nos villes ont beaucoup changé. Il y a de nouvelles communautés. L'immigration est plus forte. Si la couverture n'englobe pas tout le monde, nous courons au devant des difficultés, car certains groupes sont classés comme des fauteurs de trouble ou comme des gens qui « ne sont pas comme nous ». Ils sont marginalisés. Il y a eu assez d'analyses de contenu et d'études de cas pour me convaincre qu'une salle de presse plus représentative de tous les groupes est préférable.

Le sénateur Tkachuk : Si un journaliste engage un rédacteur noir, ce rédacteur doit-il nécessairement habiter dans un quartier noir ou couvrir le monde des affaires? Dites-vous que les salles de

then should not only hire by colour to reflect the community, but also assign by colour?

Mr. Miller: No, I am not saying that.

Senator Tkachuk: Then how would that help? If a Black writer is going to write about business in Toronto, the stock exchange, what has that got to do with anything except that he is writing about the stock exchange?

Mr. Miller: Perhaps he will discover different stories on the stock market because of his background. Perhaps he will contribute to stories outside his beat in the newsroom. Perhaps he will progress to be a supervising editor and, therefore, be able to assign other reporters and have contacts or perspectives that the newsroom never had before.

Senator Tkachuk: We talk about visible minorities, such as Asian, Black and Filipino. I was part of a minority, not a visible one. Many of us were in agriculture, engineering, medicine and education. We are probably overrepresented due to cultural matters. We were told to do that in church, by family or whatever.

Outside of maybe the Aboriginal grouping, these people do not necessarily come from democratic institutions, so that perhaps their cultural attitudes may not lead them into journalism. It may take a generation or two for that to happen. Is that part of the reason, or is it just because news people are not hiring visible minorities?

Mr. Miller: Can journalism schools do more? Yes, we can do more, but diversity is in journalism schools. We have reached that second and third generation, and even the first generation.

Many of these ethnic groups come from countries where the level of newspaper readership is much higher than in Canada. Hong Kong and India are vibrant newspaper markets. The tradition is not the explanation any longer. It is a very interesting question, and I am glad that you asked it.

The number one reason that these editors gave for not hiring diversity was that nobody applies. I do not know whether that is an excuse or whether it is reality, but it needs to be addressed. If your community is very diverse and your newsroom is not, then you should do something about that. You should be very proactive. That would be a challenge to me, if I were that editor.

I do not see that. It certainly was not reflected in the survey. Nobody is doing anything proactive. One paper mentioned a special effort, but I think it needs to be addressed.

Senator Carney: For clarification purposes, I question the usefulness of data that applies to diversity for all employees of a communications organization versus only those of the newsroom. To say that the broadcasting entities have X percentage of their

presse devraient non seulement engager le personnel en tenant compte de leur couleur, mais aussi leur donner des affectations en fonction de leur couleur?

M. Miller : Non, ce n'est pas ce que je dis.

Le sénateur Tkachuk : Alors, comment cela peut-il être utile? Si un journaliste noir écrit sur le monde des affaires à Toronto et sur la bourse, quel rapport, sinon qu'il écrit sur la bourse?

M. Miller : Peut-être va-t-il découvrir des choses différentes sur le marché boursier à cause de ses propres antécédents. Peut-être va-t-il contribuer à des articles qui sont en dehors de son domaine dans la salle de presse. Peut-être va-t-il progresser et devenir un superviseur, et peut-être pourra-t-il de la sorte donner des affectations à d'autres reporters et avoir des contacts ou des points de vue que la salle de presse n'avait jamais eus jusque-là.

Le sénateur Tkachuk : Nous parlons de minorités visibles, comme des Asiatiques, des noirs, des Philippins. Je faisais partie d'une minorité, mais une minorité non visible. Beaucoup d'entre nous ont travaillé en agriculture, en génie, en médecine et dans l'enseignement. Nous sommes probablement surreprésentés pour des raisons d'ordre culturel. Dans notre église, dans la famille ou ailleurs, on nous encourage dans cette voie.

Peut-être à l'exception des Autochtones, ces gens n'ont pas nécessairement connu des institutions démocratiques dans leur pays d'origine. Peut-être leur culture ne les porte-t-elle pas vers le journalisme. Il faudra peut-être une génération ou deux pour que cela se produise. Est-ce que c'est une explication ou le problème est-il dû simplement au fait que les journaux n'engagent pas de membres des minorités visibles?

M. Miller : Les écoles de journalisme peuvent-elles faire plus? Oui, mais la diversité y existe déjà. Nous rejoignons cette deuxième et cette troisième génération. Et même la première.

Un grand nombre de ces groupes ethniques viennent de pays où on lit beaucoup plus les journaux qu'au Canada. Hong Kong et l'Inde sont des marchés très dynamiques pour les journaux. La tradition est une explication qui ne tient plus. La question est très intéressante, et je suis heureux que vous l'ayez posée.

La grande raison qui explique que les rédacteurs n'engagent pas de membres de divers groupes, c'est que personne ne pose sa candidature. J'ignore s'il s'agit d'une excuse ou si c'est un simple fait, mais il faut s'intéresser au phénomène. Si une ville a une grande diversité culturelle et ethnique et si la salle de presse n'est pas à son image, il faut faire quelque chose. Il faut prendre les devants. Si j'étais rédacteur, c'est un défi que je me donnerais.

Ce n'est pas ce que j'observe. En tout cas, l'enquête ne le montre pas. Personne ne prend de mesures proactives. Dans un journal, on a parlé d'un effort spécial, mais je pense qu'il faut s'attaquer au problème.

Le sénateur Carney : Une précision. Je m'interroge sur l'utilité de données sur la diversité qui portent sur tous les employés d'une entreprise de radiodiffusion plutôt que sur la seule salle de presse. Il ne sert à rien de savoir que telle entreprise compte un certain

employment representing diverse groups is not useful to us unless you can separate the employees of the newsroom. That is really apples and oranges.

Second, can you give more information on the 37 papers that did respond? Perhaps not now, but could you supply that information to the clerk? You said that the statistics exclude CanWest, which includes the major newspapers in the major centres. If you exclude CanWest, I would like to know where these 37 papers are located. You do not have to identify them by name, but you could identify them by market and by region so that we have a better idea of the validity of the response and how reflective it is of diversity.

Those points are subject to the chair's direction, excluding CanWest, we do not know where those 37 newspapers are and cannot identify the geographical or the census population of diverse groups.

The Chairman: With all due respect to your undertaking for confidentiality, Mr. Miller, it would be helpful to us if you and our researchers could explore and dig into this issue as greatly as you can.

I would like you to clarify one of your responses. When you referred to CanWest's position, it was not clear to me whether you were saying that as a result of CanWest's views, no CanWest paper participated, or that most did not participate.

Mr. Miller: Some CanWest papers did respond. However, the problem came when other publishers and editors kicked it up to head office, which said to provide no more responses.

Senator Carney: When you suggest using the federal clout of the Employment Equity Act to include diversity, what evidence do you have that the federal legislation actually is effective in contracts? I do not mean to suggest that you use a federal hammer on an issue of diversity in newsrooms. You would need to show that that hammer is effective in other groups. Otherwise, we might be suggesting policy or legislation that is not effective. Perhaps you could reflect on that comment.

Second, we know that some groups, like Aboriginals, are not reflected professionally because they simply do not achieve the education levels. Like Senator Tkachuk's point about culture, we have trouble getting Aboriginal students past grade 7.

What role do you think that newspapers can effectively play? Given the ethnic diversity of your Ryerson classes, what barriers to entry do you note in terms of having a diverse student body? Journalism schools are the entry point to many jobs in the media. In your 17 years of experience, what are the entry barriers to people from diverse groups who wish to enter journalism schools?

pourcentage de son effectif provenant des minorités si nous ne pouvons isoler les employés de la salle de presse. C'est comparer des pommes et des oranges.

Deuxièmement, pourriez-vous nous en dire un peu plus long sur les 37 journaux qui ont répondu à l'enquête? Pas forcément maintenant, mais pourriez-vous communiquer ces renseignements au greffier? Vous avez dit que les statistiques ne tenaient pas compte de CanWest, qui regroupe les principaux journaux dans les grands centres. Abstraction faite de CanWest, je voudrais savoir où ces 37 journaux paraissent. Vous n'avez pas à en donner le nom. Pourriez-vous les identifier par marché et par région pour que nous ayons une meilleure idée de la validité de la réponse et de la mesure dans laquelle il est tenu compte de la diversité?

Là-dessus, nous sommes soumis aux indications de la présidence. Exception faite de CanWest, nous ne savons pas où ces 37 journaux sont publiés et nous ne pouvons pas préciser la répartition géographique ni la population des groupes minoritaires selon le recensement.

La présidente : Sans que vous manquiez à votre engagement à la discrétion, monsieur Miller, il nous serait utile que vous et nos agents de recherche étudiez cette question et creusiez cette question autant que possible.

Je voudrais que vous précisiez une de vos réponses. Quand vous avez parlé de la position de CanWest, je n'ai pas très bien compris : avez-vous dit que, à cause de la position de CanWest, aucun journal du groupe n'avait participé ou que la plupart ne l'avaient pas fait?

M. Miller : Certains journaux de CanWest ont répondu. Le problème a surgi lorsque d'autres éditeurs et rédacteurs en ont parlé à l'administration centrale, où on a dit qu'il ne fallait pas participer.

Le sénateur Carney : Lorsque vous parlez de faire jouer la Loi sur l'équité en matière d'emploi pour faire progresser la diversité, quelle preuve avez-vous que la loi fédérale est efficace auprès des entrepreneurs? Je ne veux pas dire qu'il faut employer des moyens fédéraux énergiques pour une question comme la diversité dans les salles de presse. Il faudrait savoir dans quelle mesure ces moyens sont efficaces dans d'autres groupes. Autrement, nous pourrions proposer une politique ou une mesure législative sans efficacité. Qu'en pensez-vous?

Deuxièmement, nous savons que certains groupes, comme les Autochtones, ne sont pas représentés dans la profession pour la bonne raison qu'ils ne font pas les études nécessaires. Le sénateur Tkachuk a parlé de la culture. Eh bien, nous avons du mal à amener les Autochtones à poursuivre leurs études au-delà de la septième année.

Selon vous, quel rôle les journaux peuvent-ils effectivement jouer? Étant donné la diversité ethnique dans vos classes, à Ryerson, quels obstacles à l'entrée remarquez-vous, puisque la population étudiante ne manque pas de diversité? Les écoles de journalisme sont la façon d'accéder à de nombreux postes dans les médias. Au cours de vos 17 ans d'expérience, quels obstacles avez-vous remarqués, à l'entrée dans les écoles de journalisme, pour les groupes minoritaires?

Mr. Miller: To answer your first question on what evidence we have that the Employment Equity Act works, of the other agencies that I looked at, one was Canadian Press, and their report said that 90 per cent of their employees were news people. That figure of 317 employees, 25 visible minorities, two Aboriginals, adding up to 8.6 per cent, is pretty fair. That is 90 per cent newsroom.

The evidence that employment equity works is that many of the newspapers I polled did not have these figures. They had to get them. They are not even aware of who is working for them, or at least they do not keep track. As we know, if you measure it, it will get done. If you do not measure it, it probably will not.

Senator Carney: I am not suggesting employment equity does not work. It does. However, the route you suggest is the use of advertising contracts from the federal government. You would have to show me that this particular hammer is effective before you lower it on newspapers. That is a request of mine.

I am asking you about the barriers to entry into journalism by some of those groups. You are in a position to help us in that regard.

Mr. Miller: We went through this about 10 years ago at Ryerson because one of the responses to the 1994 survey was that journalism schools are not producing diversity, so how can they hire it? This was true back then.

Ryerson did a number of things to examine what systemic barriers might exist. We got permission to do a survey of our applicants to self-identify, and we found out that our applicant pool was fairly reflective of diversity in the population; but we were selecting out, if you like, or not valuing diversity.

Last year, we got 2,000 applications for our journalism program, and we only let in 150. That is a huge choice to make. Ten years ago, we re-examined our entry criteria and asked what we were valuing. Clearly, we want to let in the best. What are we valuing? We were not valuing such things as second and third languages. We were not valuing experience travelling or working for community organizations. We felt that we should, so we did and the diversity of our student body increased. We do not just take into consideration marks because our experience is that other factors go into someone being a good journalist.

As for barriers at journalism schools, one is recruiting. We have never had to recruit, so we do not do outreach. Most journalism programs in Canada have quite a few applicants, so

Mr. Miller : Dans votre première question, vous demandez quelles preuves nous avons de l'efficacité de la Loi sur l'équité en matière d'emploi. Parmi les agences que nous avons étudiées, la Presse canadienne dit que 90 p. 100 de ses employés sont des journalistes. Parmi ses 317 employés, 25 appartiennent à des minorités visibles, deux sont des Autochtones, et cela donne un total de 8,6 p. 100, ce qui est assez acceptable. La proportion que représente la salle de presse est de 90 p. 100.

La preuve que l'équité en matière d'emploi donne des résultats, c'est que beaucoup de journaux que j'ai rejoints pour l'enquête ne tiennent pas ces chiffres. Il leur a fallu faire des recherches. Ils ne savent même pas qui travaille pour eux ou au moins ils ne suivent pas l'évolution. Comme nous le savons, si nous recueillons des données, le travail va se faire. S'il n'y a pas de mesures, il ne se fera probablement pas.

Le sénateur Carney : Je ne veux pas dire que les dispositions sur l'équité en matière d'emploi ne donnent rien. Au contraire. Toutefois, vous préconisez le recours aux contrats de publicité du gouvernement fédéral. Il faudrait que vous puissiez me montrer que ce moyen est efficace avant qu'on ne l'impose aux journaux. Voilà ce que je demande.

Je vous demande quels sont les obstacles qui entravent l'accès au journalisme pour certains de ces groupes. Vous êtes en mesure de nous éclairer.

Mr. Miller : Le problème s'est posé il y a une dizaine d'années à Ryerson. L'une des réponses à l'enquête de 1994, c'était que les écoles de journalisme ne produisaient pas des diplômés d'origines diverses. Dans ce cas, comment pouvait-on engager des représentants des minorités? C'était vrai, à l'époque.

Ryerson a pris un certain nombre de moyens pour voir s'il existait des barrières systémiques. Nous avons obtenu la permission de faire une enquête auprès des candidats, par auto-identification, et nous avons constaté que notre réservoir de candidats était assez représentatif de la diversité de la population, mais nous faisons une sélection, si on veut, ou nous n'attachions pas une grande valeur à la diversité.

L'an dernier, nous avons reçu 2 000 demandes pour notre programme de journalisme, et nous n'avons accepté que 150 étudiants. Il faut écarter énormément de candidats. Il y a dix ans, nous avons revu nos critères d'admission et nous nous sommes demandé à quels facteurs nous attachions de la valeur. Bien sûr, nous voulons retenir les meilleurs éléments. À quoi attachons-nous de la valeur? Pas à des choses comme la deuxième ou la troisième langues. Ni à l'expérience du voyage ou du travail dans les organisations locales. Nous avons cru qu'il fallait le faire, nous l'avons fait, et notre population d'étudiants est devenue plus diversifiée. Nous ne tenons pas compte que des notes, car notre expérience nous a montré que d'autres facteurs contribuaient à la qualité du journaliste.

Quant aux barrières à l'entrée dans les écoles de journalisme, le recrutement est l'une d'elles. Comme nous n'avons jamais eu à recruter, nous ne faisons pas d'efforts pour rejoindre des groupes

they do not have to recruit, and I think sometimes we should, just the same as employers should be proactive.

Many other programs screen their applicants solely on marks, while ours does not. I do not know what effect that has on visible minorities and Aboriginals. It should not really have an effect, but maybe it does.

Senator Carney: The journalism school I am associated with has found that it is necessary to have a good, solid basis of English, which is a problem with some groups.

What is your correlation between employment in the ethnic press and in the mainstream press? For instance, in Vancouver, the Chinese media is huge in that market. I am not suggesting that Canadians of Chinese background only find work in the ethnic press, but I am wondering whether they are included in these 37 papers.

Mr. Miller: No.

Senator Trenholme Counsell: It is wonderful to hear all of this research from Ryerson. I am very positive minded, looking at the sheet on hiring trends. If one thinks of the glass as half empty or half full, when I looked at the percentage of minorities being hired, I thought it was closer to half full.

I was impressed that of part-time positions in the last year, 21.6 per cent went to minorities, which seems to me to be excellent, and 10.2 per cent of full-time positions. Those figures are for the larger communities. When you get down to smaller communities of 25,000 to 100,000, which would be typical of New Brunswick, and we do not even have many that large, the percentage is smaller. I speak for the province I know best, but I think it is rather typical. The percentage of minorities in those small communities of 25,000 to 50,000 is very low. I would worry about the fact that there are zero in the small communities.

How do you react to the comment that maybe it is not so bad if, for instance, of the part-time positions, 21.6 per cent went to minorities in the last year and the population is only 16.7 per cent?

Mr. Miller: I certainly find that to be an encouraging sign. At least they are getting in the door. However, they are part-time positions, and I am more interested in full-time hiring, because the full-time hiring will translate into diversity through the ranks over time. It will be very interesting to watch this figure and see whether it goes up, but it is obviously encouraging at the larger papers.

I should just clarify that these are circulation numbers, not sizes of community, so some of the papers with a circulation of 25,000 are in communities with a population of over 100,000.

particuliers. Pour la plupart des programmes de journalisme au Canada, il ne manque pas de candidats. Il est donc inutile de recruter, mais je crois parfois qu'il faudrait le faire, tout comme les employeurs doivent être proactifs.

Pour bien d'autres programmes, les candidats ne sont choisis que d'après les notes. Ce n'est pas le cas pour le nôtre, car nous savons quels sont les effets sur les minorités visibles et les Autochtones. Il ne devrait pas y avoir d'effets, mais peut-être y en a-t-il.

Le sénateur Carney : L'école à laquelle je suis associée a jugé qu'il était nécessaire d'avoir de bonnes bases solides en anglais, ce qui constitue un problème pour certains groupes.

Quelle est la corrélation entre l'emploi dans la presse ethnique et la presse de société majoritaire? À Vancouver, par exemple, les médias chinois sont énormément importants sur ce marché. Je ne veux pas dire que les Canadiens d'origine chinoise ne trouvent du travail que dans la presse ethnique, mais je me demande si cette presse est représentée dans ces 37 journaux.

M. Miller : Non.

Le sénateur Trenholme Counsell : Toutes ces recherches de Ryerson sont une excellente nouvelle. Le tableau sur les tendances dans l'embauche suscite chez moi une réaction très positive. On peut dire que le verre est à moitié vide ou à moitié plein, mais, lorsque je vois quel pourcentage des groupes minoritaires est engagé, j'ai tendance à dire que le verre est plutôt à moitié plein.

J'ai été impressionné par le fait que les minorités ont eu l'an dernier 21,6 p. 100 des postes à temps partiel, ce qui me semble excellent, et 10,2 p. 100 des postes à temps plein. Ce sont les chiffres des plus grandes villes. Quand on en arrive aux petites villes de 25 000 à 100 000, ce qui correspond plus au Nouveau-Brunswick — où il n'y en a pas beaucoup d'aussi importantes, le pourcentage est plus faible. Je parle de la province que je connais le mieux, mais je crois que son cas est plutôt typique. Le pourcentage des minorités dans les petites localités de 25 000 à 50 000 est très faible. Je m'inquiète du fait qu'il soit nul, dans les petites localités.

Quelle est votre réaction, si on dit que ce n'est peut-être pas si mal si, par exemple, 21,6 p. 100 des postes à temps partiel sont allés aux minorités, alors que leur proportion dans la population n'est que de 16,7 p. 100?

M. Miller : C'est certainement un signe encourageant. Au moins, ils arrivent à entrer. Toutefois, ce sont des postes à temps partiel, et les postes à temps plein m'intéressent plus parce que c'est grâce à eux que, avec le temps, il y aura plus de diversité. Il sera très intéressant de voir évoluer ce chiffre, de voir s'il augmente, mais il est sûr que la situation est encourageante dans les journaux les plus importants.

Je dois préciser qu'il s'agit ici des tirages et non des chiffres sur la population. Des journaux qui ont un tirage de 25 000 exemplaires sont publiés dans des villes qui comptent plus de 100 000 habitants.

Senator Trenholme Counsell: You still have a much smaller percentage of visible minorities. Looking at the employment market, the trend is to part-time positions, especially with the media and newspapers. One would hope that some of those people, a good percentage of them who get hired part time 10 years from now might be full time.

Senator Carney asked you about journalism schools. I do not think I heard you say what percentage of visible minorities you actually have at Ryerson. You did say that the applicant pool was a reflection of diversity.

Mr. Miller: Ten years ago.

Senator Trenholme Counsell: What percentage did you actually take in as students?

Mr. Miller: We do not count either. That is a sore point in my faculty because I think we should. I do not think we are where we want to be yet. However, anecdotally, I keep track of our graduates, and roughly 20 to 30 per cent are visible minorities in any given year.

Senator Trenholme Counsell: Do you have any information on other journalism schools across the country?

Mr. Miller: No, I do not.

Senator Trenholme Counsell: Whether it is journalism or any other profession, I believe it is the schools that should be the trailblazers in terms of creating paths.

You say that your applicant pool is reflective of diversity, but what effort is your school and are other schools making to encourage and promote journalism among visible minorities?

Mr. Miller: Roughly 50 per cent of our students come from the Toronto area, so the high schools have a diverse population. Some of the best academic students represent diversity. We are drawing from that pool. There is a desire to enter journalism among many of these groups.

We need to do much more with the Aboriginal students. We get a few Aboriginal students, but not as many as we should. I would want to concentrate in that area.

Senator Trenholme Counsell: We had a speaker representing the ethnic press. At the end of that session, one was left with the feeling that the ethnic press — that is, the visible minorities — is focused on their publications, that this is a high priority. Do you see this competition, if you will, as a deterrent to visible minorities working for general newspapers? For instance, in Toronto, Montreal or Vancouver, is there great competition for writers from the ethnic press?

Le sénateur Trenholme Counsell : Tout de même, le pourcentage des minorités visibles est beaucoup plus faible. Si on tient compte du marché de l'emploi, la tendance privilégie les postes à temps partiel, surtout dans les médias et les journaux. On peut espérer que certains d'entre eux, qu'un bon pourcentage d'entre ceux qui ont été engagés à temps partiel auront un poste à temps plein dans dix ans.

Le sénateur Carney vous a posé des questions sur les écoles de journalisme. Je ne crois pas vous avoir entendu dire quel pourcentage d'étudiants des minorités visibles vous avez à Ryerson. Vous avez dit par contre que le bassin de candidats était à l'image de la diversité de la population.

M. Miller : Il y a dix ans.

Le sénateur Trenholme Counsell : Quel pourcentage d'entre eux avez-vous acceptés comme étudiants?

M. Miller : Nous ne faisons pas le compte non plus. C'est le problème, dans ma faculté. Je crois que nous devrions le faire. Je ne crois pas que nous en soyons encore là où nous souhaitons parvenir. Toutefois, de façon empirique, j'observe nos diplômés et, chaque année, entre 20 et 30 p. 100 d'entre eux appartiennent à des minorités visibles.

Le sénateur Trenholme Counsell : Avez-vous de l'information sur d'autres écoles de journalisme au Canada?

M. Miller : Non, je regrette.

Le sénateur Trenholme Counsell : Qu'il s'agisse de journalisme ou d'une autre profession, je crois que ce sont les établissements de formation qui doivent déblayer de nouvelles avenues.

Vous dites que votre bassin de candidats est à l'image de la diversité de la population, mais quels efforts votre école et d'autres font-elles pour encourager et promouvoir le journalisme dans les minorités visibles?

M. Miller : Environ 50 p. 100 de nos étudiants viennent de l'agglomération torontoise. La population des écoles secondaires est très diverse. Certains des meilleurs étudiants incarnent la diversité. Nous puisons dans ce bassin. Dans un grand nombre de ces groupes, il y a une volonté de faire du journalisme.

Il nous faut faire des efforts beaucoup plus importants auprès des étudiants autochtones. Nous en accueillons quelques-uns, mais pas autant que nous le devrions. Je voudrais que nous nous concentrons là-dessus.

Le sénateur Trenholme Counsell : Nous avons eu un témoin qui représentait la presse ethnique. À la fin de la session, on avait l'impression que la presse ethnique — c'est-à-dire celle des minorités visibles — s'intéressait surtout à ses publications, que c'était la grande priorité. Estimez-vous que cette concurrence, si on veut, détourne les journalistes des minorités visibles du travail dans les journaux destinés à toute la population? À Toronto, Montréal ou Vancouver, par exemple, la presse ethnique est-elle un grand concurrent lorsqu'il s'agit d'attirer des journalistes?

Mr. Miller: No. If you talk with many of the people who write for the ethnic press, their career goal is to work for *The Toronto Star* or *The Globe and Mail*.

Senator Munson: You talked about the thought of regulations as sending newspaper owners off the deep end. You also called for a need for action. Should there be a legislative requirement for owners to hire a certain number of minorities?

Mr. Miller: No, I am not arguing for that. If I can go back to a point that Senator Carney made, I am not calling for use of the contractors program. I am saying that that might be an encouragement to get newspapers to do something themselves. That program exists and might be an option, but I do not think that it should be invoked. The newspaper industry has shown that it can respond to legitimate concerns.

Senator Munson: You also talked about federal clout and the federal government being the fifth leading advertiser. Are you suggesting that if papers do not meet a certain requirement of self-regulation in hiring minority groups that the federal government withdraw some of its advertising to some of these newspapers?

Mr. Miller: That would be an extreme move that I do not think is justified yet, but it is certainly a possibility down the road.

Senator Munson: You talked about the rise of regional monopolies. Is that dangerous? How can you turn back the clock of denying an entrepreneur the right to make money through newspapers by having regional monopolies?

Mr. Miller: It is a business strategy that I think is fine, but the result is that it is taking reporters' jobs away. Each wave of regional monopolies is funded by taking costs out of the system.

I live in the small community of Port Hope, Ontario. A number of issues in our town are not being covered because there are only two reporters on the daily newspaper. Previously, there were three and a half reporters. Our community is not being served by the local media. I think there is room for encouragement of other voices.

Senator Munson: How do you encourage those voices? We have all been victims of what you have discussed.

Mr. Miller: I was operating on the testimony that you have heard already. People have suggested that the federal government support new media owners at the national level. I would say that support is needed more at the local level, whatever that may consist of. It may be in the form of start-up funds or interest free loans. That is entirely up to you.

However, if you are thinking of providing support anywhere, you will get more bang for the buck at the local level and you will also be filling a demonstrated need.

Mr. Miller : Non. Quand on parle avec un grand nombre de ceux qui écrivent pour la presse ethnique, on constate que leur objectif de carrière est de travailler pour le *Toronto Star* ou le *Globe and Mail*.

Le sénateur Munson : Vous avez dit que la seule pensée d'une réglementation provoquait une réaction d'horreur chez les propriétaires de journaux. Vous avez aussi dit qu'il fallait agir. La loi devrait-elle obliger les propriétaires à engager un certain nombre de représentants des minorités?

Mr. Miller : Non, ce n'est pas ce que je préconise. Si je peux revenir à un point que le sénateur Carney a fait ressortir, je ne demande pas qu'on utilise le Programme de contrats fédéraux. J'ai dit que cela pourrait encourager les journaux à agir de leur propre initiative. Ce programme existe, et on pourrait y recourir, mais je ne crois pas qu'il faille le faire. Le secteur journalistique a montré qu'il pouvait tenir compte des préoccupations légitimes.

Le sénateur Munson : Vous avez également parlé de l'influence des autorités fédérales, disant que le gouvernement fédéral était au cinquième rang des plus importants annonceurs. Proposez-vous que, si les journaux ne respectent pas certaines exigences d'autoréglementation dans l'embauche de représentants de groupes minoritaires, le gouvernement fédéral retire à certains d'entre eux une partie de sa publicité?

Mr. Miller : Ce serait une mesure extrême qui ne me paraît pas encore justifiée, mais il est certain qu'on pourrait y recourir à un moment donné.

Le sénateur Munson : Vous avez parlé de la montée des monopoles régionaux. Y a-t-il un danger? Comment peut-on revenir en arrière en refusant à un entrepreneur de faire de l'argent dans le journalisme en ayant des monopoles régionaux?

Mr. Miller : C'est une stratégie commerciale qui est très bien, mais elle a pour conséquence d'enlever des postes à des journalistes. Chaque vague de monopolisation au niveau régional se finance par une réduction des coûts.

J'habite dans la petite localité de Port Hope, en Ontario. Un certain nombre d'enjeux locaux ne sont pas couverts parce qu'il y a seulement deux journalistes qui travaillent pour le quotidien. Auparavant, il y en avait trois et demi. Notre collectivité n'est pas servie par les médias locaux. Je crois qu'il y a place pour encourager l'émergence de nouvelles voix.

Le sénateur Munson : Comment encourager ces voix? Nous avons tous été victimes de ce dont vous avez parlé.

Mr. Miller : Je suis parti du témoignage que vous avez déjà entendu. Certains ont proposé que le gouvernement fédéral appuie de nouveaux propriétaires de médias au niveau national. Je dirais qu'on a davantage besoin de soutien au niveau local, peu importe de quoi il s'agit. Il pourrait s'agir de fonds de démarrage ou de prêts sans intérêts. Cela dépend entièrement de vous.

Toutefois, si vous envisagez d'accorder un soutien, vous en aurez plus pour votre argent au niveau local et vous répondrez également à un besoin avéré.

The Chairman: I would like to return to the fundamental question that Senator Tkachuk raised earlier. We need as much help as we can in understanding what difference it makes to the public to have diversity within newsrooms.

You said that there are content studies and other such works that have persuaded you that it makes a difference. We would be glad to have a guide to some of that material. As a parting shot, can you give us a concise explanation of why it matters?

Mr. Miller: I entered newspapers at a time when they were male bastions. We missed a lot of stories. When women came into the newsroom in greater numbers, news judgment changed for the better. That is a great example.

Women bringing their experience into the newsroom and gaining enough numbers to make a difference have resulted in some references and pictures no longer being seen in newspapers anymore, and good riddance. We need that effect through racial diversity.

Our country is known in the world as a model of official multiculturalism. When we look at how all the institutions are responding to that diversity, we must look at daily newspapers as being a key institution that does not have the record of supporting the goals of that official multiculturalism and all the good things that that can mean to our country. That is the strongest argument I can make.

The Chairman: Thank you very much indeed, Professor Miller.

Our next witness, honourable senators, is Professor Kim Kierans, Director of the School of Journalism at the University of King's College, experienced in both journalism and research. She has been working on an interesting project that she will tell us about. I do not want to take the words out of her mouth.

Ms. Kim Kierans, Director, School of Journalism, University of King's College: I look forward to your questions and want to thank you for inviting me to participate in your study of Canadian news media.

I have travelled from Halifax to appear here today. I had very much hoped to address you in Atlantic Canada, but after a year and eight months and no sign of your committee heading East, I was a bit worried that I would not get this opportunity. I very gratefully accepted the invitation to appear here today in Ottawa.

I have come here to take a little different tact and to talk about the need to strengthen the diversity of voices among community newspapers. I know you have heard a lot of testimony about national newspapers and convergence. I want to talk a bit about community newspapers. Traditionally, they have been important vehicles by which people and institutions talk to each other and they debate important issues, such as development, that affect people day to day.

La présidente : Je voudrais revenir à la question fondamentale que le sénateur Tkachuk a soulevée plus tôt. Nous avons besoin de toute l'aide possible pour bien comprendre quelle différence cela peut faire pour le public que la composition des salles de presse soit diversifiée.

Vous avez dit que des études de contenu et d'autres travaux analogues vous avaient convaincu que cela fait une différence. Nous serions heureux d'avoir un guide pour consulter ces travaux. En guise de conclusion, pouvez-vous nous expliquer de façon concise pourquoi cela fait une différence?

M. Miller : J'ai commencé à pratiquer le journalisme à l'époque où les journaux étaient des bastions masculins. Beaucoup de choses nous échappaient. Lorsque les femmes sont devenues plus nombreuses dans les salles de presse, les jugements en matière d'information ont changé pour le mieux. C'est un excellent exemple.

Lorsque les femmes ont enrichi de leur expérience les salles de presse et sont devenues assez nombreuses pour avoir une action déterminante, certaines allusions et certaines images sont disparues pour de bon des journaux, et bon débarras. Il faut que la même chose se passe pour la diversité raciale.

Notre pays est connu de par le monde comme un modèle de multiculturalisme officiel. Comment les institutions s'adaptent-elles à cette diversité? Nous devons nous tourner vers les quotidiens, qui sont une institution clé. Elle n'a pas la réputation d'appuyer les objectifs de ce multiculturalisme officiel et tout ce qu'ils peuvent avoir de bon pour notre pays. Voilà le plus vibrant plaidoyer que je peux faire.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Miller.

Honorables sénateurs, notre prochain témoin est Mme Kim Kierans, directrice de l'École de journaliste à l'Université de King's College. Elle a fait aussi bien du journalisme que de la recherche. Elle a travaillé sur un projet intéressant dont elle va nous entretenir. Mais je ne veux pas lui enlever les mots de la bouche.

Mme Kim Kierans, directrice, École de journalisme, Université de King's College : J'ai hâte d'entendre vos questions et je vous remercie de m'avoir invitée à participer à votre étude des médias d'information au Canada.

Je suis venue aujourd'hui d'Halifax pour comparaître. J'avais vivement espéré m'entretenir avec vous dans le Canada atlantique, mais, après un an et huit mois d'attente, comme il n'y avait aucun signe que votre comité viendrait dans l'Est, j'ai eu peur de ne pas avoir cette possibilité. J'ai accepté avec beaucoup de reconnaissance de comparaître aujourd'hui à Ottawa.

Je suis venue pour faire valoir un point de vue un peu différent et parler de la nécessité de renforcer la diversité des voix dans les journaux locaux. Je sais que vous avez beaucoup entendu parler des journaux nationaux et de la convergence. Je voudrais plutôt dire un mot des journaux locaux. Ils ont toujours été des moyens importants d'échange entre les personnes et les institutions, et ils abordent des questions importantes, comme le développement, qui touchent les gens dans leur quotidien.

Community papers are important. They are not in urban centres and do not get the same attention or coverage that, perhaps, daily news outlets would give to Toronto, to Halifax, to Saint John. People in Inverness, Cape Breton; Miramichi, New Brunswick; Montague, Prince Edward Island, cannot expect to read about local issues in their daily newspaper or see it on the six o'clock news that night when they turn on the news, whether it is CBC or Global, because the daily outlet does not have the reporters to send to small communities. The big media outlets are only interested in covering community stories when they are big stories, and they cover them in limited ways.

For example, there was an issue in northern Cape Breton about seismic testing for offshore oil, and provincial hearings were held. The CBC sent up a camera for one day of the three-week hearings. The *Halifax Herald* and *Cape Breton Post* popped in now and then. For any kind of substantial information to find out what was being said at these hearings and to get a reaction, you had to go to your community newspaper, *The Inverness Oran*, which devoted pages and pages to the testimony. From that, one could stimulate a debate in which citizens could make informed decisions. That is the value of community newspapers.

It is the job of community newspapers to introduce and debate ideas that will help residents in these communities to make decisions that affect their civic life. The local weekly newspaper has the audience.

An extensive study was conducted by ComBase for the Canadian Community Newspapers Association. It found that more people are reading weekly newspapers than daily newspapers, which is very interesting. That means that community newspapers have a tremendous influence. Advertisers know this. Some community newspapers — and I hope you get a chance to speak to the Canadian Community Newspapers Association — have profits of up to 40 per cent, which is pretty good. Next to the church bulletin and the notice that comes home from the schools, weekly newspapers are indeed the most direct routes of communication in a community. Business interests know this, which why they are buying up weeklies, especially in what is called “exurbia,” known in Ontario as the 905 corridor surrounding Toronto. They are also buying up small town press. In Atlantic Canada, since 2002, every single weekly newspaper in Newfoundland has changed hands not once, but twice; 11 of 13 weekly newspapers in New Brunswick have changed hands; 10 out of 20 in Nova Scotia have changed hands and been bought up. In Prince Edward Island, there is still the MacNeil family. They still own the two community newspapers there.

No wonder the corporations are interested in community newspapers. They have influence, and they make money.

I believe, as I think that you do as well, that a diversity of voices is a fundamental part of a healthy democracy. At the national level, I think this diversity still exists. You have national

Les journaux locaux sont importants. Ils ne paraissent pas dans les centres urbains, et ils n'obtiennent pas autant d'attention ou de couverture que ce que peuvent donner les quotidiens à Toronto, à Halifax ou à Saint John. Les habitants d'Inverness, au Cap-Breton, de Miramichi, au Nouveau-Brunswick, ou de Montague, dans l'Île-du-Prince-Édouard, ne peuvent s'attendre à lire des articles sur des enjeux locaux dans leur quotidien ou aux informations de 18 heures, lorsqu'ils allument la télé et écoutent la CBC ou Global, car ces chaînes n'ont pas de reporters à dépêcher dans les petites localités. Les grands médias ne s'intéressent aux enjeux locaux que lorsqu'il s'agit de grandes nouvelles, et encore ne les traitent-ils que de façon limitée.

Par exemple, il y avait un problème de prospection sismique de pétrole extracôtier au Cap-Breton, et il y a eu des audiences provinciales. La CBC a envoyé une caméra pour une seule journée des trois semaines d'audiences. Le *Herald* d'Halifax et le *Cape Breton Post* envoyaient quelqu'un de temps à autre. Pour avoir une information substantielle, savoir ce qui se disait à ces audiences et connaître les réactions, il fallait consulter le journal local, *The Inverness Oran*, qui consacrait de nombreuses pages aux témoignages. À partir de là, il était possible de tenir un débat pour que les citoyens puissent prendre des décisions éclairées. Voilà ce qui fait la valeur des journaux locaux.

C'est le travail des journaux locaux de présenter et de débattre des idées qui aideront les habitants des localités à prendre des décisions qui ont une influence sur la vie de leur collectivité. L'hebdomadaire local a un auditoire.

ComBase a réalisé une vaste étude pour le compte de la Canadian Community Newspapers Association. Elle a constaté qu'on lisait plus les hebdomadaires que les quotidiens, ce qui est très intéressant. Cela veut dire que les journaux locaux ont une énorme influence. Les publicitaires le savent. J'espère que vous aurez la possibilité de discuter avec la Canadian Community Newspapers Association, mais certains journaux locaux ont des bénéfices qui vont jusqu'à 40 p. 100, ce qui est plutôt bon. Après le bulletin paroissial et les avis que les écoles envoient dans les foyers, les hebdomadaires sont le moyen le plus direct de communiquer dans une collectivité. Les gens d'affaires le savent, et c'est pourquoi ils achètent des hebdomadaires, surtout dans ce qu'on appelle l'« exurbia » ou la périphérie, ce qui correspond en Ontario au couloir de la 905 autour de Toronto. Ils achètent aussi les journaux des petites localités. Dans le Canada atlantique, depuis 2002, tous les hebdomadaires de Terre-Neuve ont changé de mains non pas une, mais deux fois; au Nouveau-Brunswick, 11 journaux sur 13 ont changé de main; en Nouvelle-Écosse, 10 sur 20 ont changé de mains et ont été rachetés. Dans l'Île-du-Prince-Édouard, la famille MacNeil tient bon. Elle est toujours propriétaire des deux journaux locaux.

Pas étonnant que les sociétés s'intéressent aux journaux locaux. Ils ont de l'influence et ils rapportent.

Je crois, comme vous sans doute, que la diversité des voix est un élément fondamental dans une démocratie en bonne santé. Au niveau national, je crois que la diversité existe toujours. Il y a des

and local newspapers, private and public broadcasters and wire services that all help to make that possible and bring forth that range of viewpoints.

In small communities, this diversity is much more difficult to achieve because there may not be a local television station. Private radio is not into news in a big way. Cable is very limited in what it can do and the Internet, in some places, is very difficult to achieve. I had better luck getting Internet access in Cambodia than I do in rural Cape Breton. Explain that to me. The local newspaper may be the last forum or the most popular mainstream forum for competing opinions.

In 1971, when I was 15, I started working at my hometown weekly newspaper in Alexandria, Ontario, the *Glengarry News*. I took care of subscriptions and wrote up local sports scores. Later, I returned to journalism and worked at weeklies in the Maritimes, including the *Miramichi Leader*, the *Eastern Graphic* and the *Amherst Citizen*. I then went to work for a daily newspaper in Prince Edward Island, but I got drawn into it. I spent most of my 30 years as a journalist in the Maritimes working for the public broadcaster, the CBC, mostly in radio. I have been teaching broadcast at the School of Journalism at the University of King's College in Halifax for about seven years now, but I still practice or commit the act of journalism as we like to say.

My interest in weekly newspapers never left me. As a journalism professor, I have completed research into media concentration in the weekly press in Atlantic Canada. I have given a copy of my thesis to the committee. That interest came from my work in broadcast and print journalism. For the past six years, every week I read 25 community newspapers from New Brunswick, Prince Edward Island and Nova Scotia for a column I do in the Sunday *Herald* and formerly did on CBC radio.

I know community newspapers. I have a great respect for the publishers, the editors and the reporters, but I have watched the industry change from when I was 15 — even five years ago. It has gone from a group of fiercely independent publishers to corporate ownership.

I am not here to make gross generalizations about media concentration or to say that all corporate owners run bad papers or that all independent papers are enterprising publications. That would be foolish and it would be wrong. What I am saying is that a diversity of ownership is good for a diversity of ideas, sources and approaches to information and the committee should encourage this.

It is good for a community when a publisher cares about producing a quality newspaper that does more than the basics, a paper that brings forth ideas and different points of view to stimulate debate in the community. We have seen this nationally

journaux nationaux et locaux, des radiodiffuseurs privés et publics et des agences d'information qui contribuent tous à rendre possible et à réaliser cette pluralité des points de vue.

Dans les petites localités, il est beaucoup plus difficile de parvenir à cette diversité parce qu'il n'y a pas nécessairement une station locale de télévision. La radio privée ne s'occupe pas beaucoup d'information. Le câble est très limité dans ce qu'il peut faire et Internet est à certains endroits une possibilité très difficile à exploiter. J'ai eu plus de facilité à accéder à Internet au Cambodge qu'à certains endroits dans le Cap-Breton rural. Expliquez-moi pourquoi. Le journal local peut être la dernière tribune ou la plus populaire où des opinions divergentes peuvent s'affronter.

En 1971, lorsque j'avais 15 ans, j'ai commencé à travailler pour l'hebdomadaire local, le *Glengarry News*, dans ma localité, Alexandria, en Ontario. Je m'occupais des abonnements et je donnais les résultats sportifs locaux. Plus tard, je suis retournée au journalisme, et j'ai travaillé pour des hebdomadaires des Maritimes, dont le *Miramichi Leader*, l'*Eastern Graphic* et l'*Amherst Citizen*. Je suis ensuite allée travailler pour un quotidien de l'Île-du-Prince-Édouard, mais j'ai fini par me laisser avoir : j'ai passé la majeure partie de mes 30 ans de journalisme dans les Maritimes à travailler pour le diffuseur public, la CBC, mais surtout à la radio. Depuis maintenant sept ans, j'enseigne la radiodiffusion à l'École de journalisme de la University of King's College, à Halifax, mais je pratique encore le journalisme ou je commets toujours l'acte de journalisme, comme nous aimons à le dire.

Mon intérêt pour les hebdomadaires ne m'a jamais quittée. Comme professeur de journalisme, j'ai fait des recherches sur la concentration des médias dans les hebdomadaires du Canada atlantique. J'ai remis un exemplaire de ma thèse au comité. Cet intérêt m'est venu de mon travail dans le journalisme de l'électronique et de l'imprimé. Depuis six ans, je lis chaque semaine 25 hebdomadaires du Nouveau-Brunswick, de l'Île-du-Prince-Édouard et de la Nouvelle-Écosse pour une rubrique que je rédige pour le *Herald* du dimanche, et je la faisais autrefois pour la radio de la CBC.

Je connais les journaux locaux. J'ai beaucoup de respect pour les éditeurs, les rédacteurs et les journalistes, mais j'ai vu évoluer ce secteur depuis mes 15 ans — et même ces cinq dernières années. Ce qui était autrefois un groupe d'éditeurs farouchement indépendants, est maintenant la propriété de sociétés.

Je ne suis pas ici pour faire des généralisations outrancières sur la concentration des médias ou pour dire que tous les grands propriétaires ont de mauvais journaux ou que tous les journaux indépendants sont des publications entreprenantes. Ce serait une sottise et une erreur. Ce que je dis, c'est que la diversité de la propriété favorise la diversité des idées, des sources et des approches de l'information, et le comité devrait encourager cette diversité.

Il est bon pour une collectivité qu'un éditeur cherche à produire un journal de qualité qui ne se limite pas au minimum, un journal qui présente des idées et des points de vue divers pour stimuler les débats dans la collectivité. C'est ce que nous avons vu à l'échelon

with the introduction of the *National Post* and what it did to *The Globe and Mail*, how is raised the bar. In Halifax, the competition between the *Halifax Herald* and the *Daily News* has created a much livelier forum for readers in Halifax. We can remember back to the Davey committee in 1970 when the *Halifax Herald* was described as one of the worst papers in Canada. Now it is one of the last independently owned newspapers in Canada. Its owners have just pumped in more than \$20 million into new presses and have invested money. They believe in printing and journalism.

While other medium-sized papers, as Professor Miller noted, are cutting back on reporters, the *Herald* has decided to set up an investigative unit. It is not good enough just to have a pretty paper. They want to add content to the paper. I admire and respect that initiative.

Diversity is good. It is more achievable in urban centres, such as Halifax and Toronto. The owners of urban dailies are buying up the weeklies in suburban and rural communities. It is easier to sell advertising when you have a critical mass of papers.

The CCNA notes that nine major corporate owners own 10 community papers or more. Of the 709 community newspapers that belong to the Canadian Community Newspapers Association, 350 are corporately owned. Black leads in B.C. with 66 community papers. Bowes has 63 papers Alberta, Saskatchewan and Manitoba, and Metroland has 53 papers Ontario.

Your interim report in April noted that the corporate concentration of community newspapers in Quebec may be higher per capita than any other province or region. I would like to add some competition to that dubious distinction. In Newfoundland, Transcontinental now owns all the daily newspapers and 16 weekly newspapers. *The Sunday Independent* in St. John's is the only independent paper in the province. One company owns all the newspapers as well as the big presses.

In New Brunswick, Brunswick News owns all three English language daily newspapers, 10 paid circulation weeklies, along with several other free "shopper" papers. Four weeklies are all that remain of the so-called independent press of New Brunswick. That certainly limits employment for print journalists who leave Brunswick News. They either have to move into broadcast or leave the province.

In October, Brunswick News added yet another weekly — the young upstart *Here* newspaper. The founders were all young journalists who, for four years, struggled to provide an alternative voice for a new generation. The paper survived mostly on movie, bar and record advertisements. It was an alternative to Brunswick News in St. John. In Moncton, they opened a second paper in March 2004.

national, lorsque le *National Post* est apparu; nous avons vu ce que cela a fait au *Globe and Mail*. La barre a été placée un cran plus haut. À Halifax, la concurrence entre le *Herald* et le *Daily News* a créé une tribune beaucoup plus animée pour les lecteurs. À l'époque du comité Davey, en 1970, le *Herald* était décrit comme l'un des pires journaux au Canada. Il est maintenant l'un des derniers journaux indépendants au Canada. Ses propriétaires viennent de consacrer plus de 20 millions de dollars à l'acquisition de nouvelles presses et à d'autres investissements. Ils croient dans l'imprimé et le journalisme.

Alors que, comme M. Miller l'a dit, d'autres journaux de taille moyenne ont réduit le nombre de reporters, le *Herald* a décidé de mettre sur pied une unité d'enquête. Il ne suffit pas d'avoir un beau journal. Ils veulent ajouter du contenu au journal. J'admire et je respecte cette initiative.

La diversité est excellente. Il est plus facile de l'assurer dans des centres urbains comme Halifax et Toronto. Les propriétaires des quotidiens des villes achètent les hebdomadaires des banlieues et des localités rurales. Il est plus facile de vendre de la publicité lorsqu'on a une masse critique de journaux.

La CCNA signale que neuf grandes sociétés possèdent dix journaux locaux ou plus. Sur les 709 journaux locaux qui adhèrent à la Canadian Community Newspapers Association, 350 appartiennent à des sociétés. Black domine en Colombie-Britannique, avec 66 journaux locaux. Bowes en a 63 en Alberta, en Saskatchewan et au Manitoba, et Metroland en a 53 en Ontario.

Votre rapport provisoire d'avril signalait que la concentration des hebdomadaires locaux au Québec entre les mains de quelques sociétés était peut-être plus poussée que dans toute autre province ou région. Je signale que la province a un concurrent qui lui dispute ce titre peu enviable. À Terre-Neuve, Transcontinental possède tous les quotidiens et 16 hebdomadaires. Le *Sunday Independent* de St. John's est le seul journal indépendant de la province. Une seule société est propriétaire de tous les journaux et des grandes presses.

Au Nouveau-Brunswick, Brunswick News est propriétaire des trois quotidiens de langue anglaise, de dix hebdomadaires à diffusion payée et de plusieurs autres « journaux de l'acheteur » qui sont gratuits. Quatre hebdomadaires, voilà tout ce qu'il reste au Nouveau-Brunswick de ce qu'on appelle la presse indépendante. Cela limite certainement les possibilités d'emploi pour les journalistes de l'imprimé qui quittent Brunswick News. Ils doivent ou bien s'orienter vers la radiodiffusion, ou bien quitter la province.

En octobre, Brunswick News a ajouté un autre hebdomadaire, le jeune journal *Here*. Les fondateurs étaient tous de jeunes journalistes. Pendant quatre ans, ils se sont efforcés de donner une voix distincte à une nouvelle génération. Le journal survivait surtout au moyen de publicités de cinémas, de bars et de disques. C'était une solution de rechange à Brunswick News à St. John. À Moncton, ces journalistes ont ouvert un deuxième journal en mars 2004.

Interestingly, when *Here* opened its Moncton newspaper, Brunswick News quickly launched a rival youth-oriented weekly in Moncton to compete against *Here* and sold ads for a quarter of the price. *Here*, however, managed to continue to publish in Moncton. It had a strategy and a vision. It wanted to expand into Fredericton in order to be in the three major cities in New Brunswick. However, it needed capital to sustain its Moncton and Saint John operations. It needed computers and other things.

Last month, it did accept an offer from Brunswick News. The new owners are upgrading those computers in Saint John and Moncton. They are expanding into Fredericton, the capital city of New Brunswick.

The paper may grow and it will continue, but what is lost is an independent voice in New Brunswick. I hope we will talk more about this and possible public policies that can be adopted to encourage young publishers to hold on to their dreams.

The other challenge facing independent publishers is the concentration of the ownership of printing presses. Most independents are not big enough to own their own presses. They rely on services from providers such as Brunswick News or Transcontinental to print their papers.

A state of the art colour press can spit out 5,000 copies of a small weekly in 12 minutes. Presses are remarkable these days. The number of printing presses in the Maritimes has fallen with the acquisition of weeklies by Brunswick News and Transcontinental. The companies not only bought up the newspapers, but also bought the presses.

Brunswick News has closed its presses in Miramichi and Woodstock. Transcontinental has closed its presses in New Minas and Kentville, Nova Scotia, and in Grand Falls, Newfoundland. They have concentrated on bigger presses. Brunswick News has a fabulous press in Moncton. Transcontinental has one in Borden, Prince Edward Island, and one in Burnside, outside of Halifax.

That has an effect on independent publishers that rely on these companies for their papers, because they have limited choices as to who will print their paper. When the printer raises prices, it is more difficult to shop around. At one point, you could go to Advocate Printing, Cumberland Printing, Optipress or Transcontinental. You had choices when you were looking for printers. Now there are fewer choices.

The effect may well be felt. This spring the *Inverness Oran* in Cape Breton seriously considered its future when its printer, Transcontinental, announced an increase in its printing prices. The *Oran* quickly reorganized. One of the publishers said, "I do not know how long we can continue." It is a thin line for some papers between the revenues from ads and subscriptions and the cost of producing the product every week.

Fait intéressant, lorsque *Here* a lancé son journal de Moncton, Brunswick News n'a pas tardé à lancer un hebdomadaire jeunesse rival qui vendait sa publicité au quart du prix. Néanmoins, *Here* a réussi à se maintenir à Moncton. Il avait une stratégie et une vision particulière. Il voulait prendre l'expansion et s'implanter à Fredericton pour être présent dans les trois grandes villes du Nouveau-Brunswick. Il lui fallait cependant du capital pour maintenir ses activités à Moncton et à Saint John. Il lui fallait entre autres choses des ordinateurs.

Le mois dernier, les propriétaires ont accepté une offre de Brunswick News. Les nouveaux propriétaires mettent à niveau les ordinateurs de Saint John et de Moncton. Ils prennent de l'expansion à Fredericton, la capitale du Nouveau-Brunswick.

Le journal croîtra peut-être et il se maintiendra, mais ce qui est perdu, c'est une voix indépendante dans la province. J'espère que nous reviendrons sur la question et sur les politiques qu'on pourrait adopter pour encourager les jeunes éditeurs à continuer de réaliser leurs rêves.

L'autre défi que les éditeurs indépendants doivent relever est la concentration de la propriété des presses. La plupart des indépendants ne sont pas assez gros pour avoir leurs propres presses. Ils doivent faire imprimer leurs journaux par des fournisseurs comme Brunswick News ou Transcontinental.

Une presse couleur ultramoderne peut cracher 5 000 exemplaires d'un petit hebdomadaire en 12 minutes. Les presses d'aujourd'hui sont remarquables. Dans les Maritimes, leur nombre a diminué au fur et à mesure que Brunswick News et Transcontinental acquéraient les hebdomadaires. Ces sociétés achetaient non seulement les journaux, mais aussi les presses.

Brunswick News a fermé ses presses de Miramichi et de Woodstock. Transcontinental a fermé les siennes à New Minas et à Kentville, en Nouvelle-Écosse, et à Grand Falls, à Terre-Neuve. Les sociétés ont concentré la production sur des presses plus importantes. Brunswick News a une presse fabuleuse à Moncton. Transcontinental en a une à Borden, dans l'Île-du-Prince-Édouard, et une autre à Burnside, à l'extérieur d'Halifax.

Ce phénomène a des conséquences pour les éditeurs indépendants qui doivent faire appel à ces sociétés pour faire imprimer leurs journaux. Les choix d'imprimeurs sont limités. Lorsque l'imprimeur relève ses prix, il est difficile de chercher ailleurs. À une époque, ils pouvaient s'adresser à Advocate Printing, à Cumberland Printing, à Optipress ou à Transcontinental. Il y avait un certain choix. Il est aujourd'hui plus restreint.

L'effet peut se faire sentir nettement. Au printemps, le journal du Cap-Breton, l'*Inverness Oran* a sérieusement remis son avenir en question lorsque son imprimeur, Transcontinental, a annoncé un relèvement de ses prix. L'*Oran* s'est réorganisé rapidement. L'un des éditeurs a dit : « J'ignore combien de temps nous allons pouvoir tenir. » Pour certains journaux, il n'y a pas beaucoup de marge entre les recettes tirées de la publicité et des abonnements et le coût de production.

The *Oran*, for example, has no mall from which to draw advertisers. It is in a economically disadvantaged area. It survives on the support of small, independent businesses and intensely loyal readers.

In conclusion, I would urge the committee to support measures to preserve the dignity of voices in areas that are not serviced by the mainstream media. As Professor Miller pointed out, that is the starting point into national media.

I would like to offer the committee three points for consideration. I am no expert in this. First, I would recommend some kind of subsidy to new, small independent newspapers to buy equipment and pay salaries. Here, for instance, in New Brunswick, would have benefited from such a subsidy. I harken back to an earlier example of the *Inverness Oran*. When it started 26 years ago, it received a small \$3,000 grant from the Cape Breton Development Corporation. The money was meant to buy a new duplicating machine and a typewriter. In the 25 years since, the paper has continued to hire employees. It is a viable business in a community that needs employment. It has provided a great public service as well.

Another example is *L'Acadie Nouvelle*, a French language daily out of Caraquet, New Brunswick. It has provincial coverage and distribution. That is assured through a trust fund created jointly by the federal and provincial governments. That is another model that is working quite successfully. It ensures the diversity of voice in the province of New Brunswick for French-speaking Acadians.

Second, the aim of the Publications Assistance Program, PAP, is to recommend sustainability within rural communities. Perhaps there should be a formula for independent weeklies that would limit the amount of subsidy to the larger corporate owners — that is, help out the little guys. Again, this is just a suggestion.

I would also urge the committee to consider ways to help independent publishers deal with the concentration of ownership of the presses through some sort of incentives. Perhaps a subsidy could be provided for newspapers with small print runs if we are serious about keeping diversity of voices and opinions in small community press and ensuring that people can continue to talk to one another.

Senator Tkachuk: I notice something in my city, Saskatoon, on the local cable channel. Shaw has a local community channel. Reporters are doing interviews with local politicians. Community events are shown live, as are high school football games. To me, the cable station is performing a community service that the television station once performed.

Ms. Kierans: Absolutely.

L'Oran, par exemple, n'a aucun centre commercial où trouver de la publicité. La région est économiquement défavorisée. Le journal survit grâce au soutien de petites entreprises indépendantes et d'un lectorat profondément loyal.

Pour conclure, j'exhorte le comité à appuyer des mesures propres à préserver la dignité des voix diverses dans les régions qui ne sont pas desservies par les médias de la société majoritaire. Comme M. Miller l'a fait observer, elles sont le point de départ pour ceux qui accèdent aux médias nationaux.

Je voudrais soumettre trois points à l'appréciation du comité, bien que je ne sois pas une spécialiste. D'abord, je recommanderais un genre de subvention pour permettre aux nouveaux petits journaux indépendants d'acheter de l'équipement et de verser des salaires. Au Nouveau-Brunswick, par exemple, *Here* aurait pu tirer parti de pareille subvention. Je reviens à un exemple que j'ai donné plus tôt, celui de l'*Inverness Oran*. Lorsque ce journal a démarré, il y a 26 ans, il a reçu une modeste subvention de 3 000 \$ de la Société de développement du Cap-Breton. L'argent devait servir à acheter un nouveau duplicateur et une machine à écrire. Dans les 25 années qui ont suivi, le journal a continué à engager des employés. C'est une entreprise rentable dans un milieu qui a besoin d'emplois. De plus, elle assure un excellent service public.

Un autre exemple est celui de *L'Acadie Nouvelle*, quotidien francophone de Caraquet, au Nouveau-Brunswick. Il a une couverture et une diffusion provinciale. Cela a été rendu possible par un fonds de fiducie créé conjointement par les gouvernements fédéral et provincial. Voilà un autre modèle qui fonctionne très bien. Il assure la diversité des voix au Nouveau-Brunswick pour les Acadiens francophones.

Deuxièmement, le but du Programme d'aide aux publications, le PAP, est d'encourager la durabilité dans les collectivités rurales. Peut-être devrait-il y avoir une formule spéciale pour les hebdomadaires indépendants pour limiter les subventions aux grandes sociétés — il s'agirait en fait d'aider les entreprises modestes. Ce n'est qu'une idée que je lance.

J'exhorte aussi le comité à envisager des moyens d'aider les éditeurs indépendants à faire face à la concentration de la propriété des presses par des mesures incitatives. Nous pourrions peut-être verser une subvention aux journaux à faible tirage si nous tenons à préserver la diversité des voix et des opinions dans la presse des petites collectivités et faire en sorte que nous puissions continuer à échanger.

Le sénateur Tkachuk : Chez moi, à Saskatoon, j'ai remarqué quelque chose à la télévision locale par câble. Shaw possède un canal communautaire local. Des reporters font des entrevues avec des hommes et femmes politiques de l'endroit. Les manifestations communautaires sont transmises en direct, tout comme les parties de football des écoles secondaires. À mon sens, la station du câblodistributeur offre à la collectivité un service autrefois assuré par la station de télévision.

Mme Kierans : Absolument.

Senator Tkachuk: If we get rid of many of the CRTC regulations, we could actually have low-tech television in small communities. Television does not need big studios, just a garage and a way to broadcast.

Ms. Kierans: A transmitter.

Senator Tkachuk: Yes. The CRTC is keeping that from happening. More diversity requires more competition, not necessarily subsidies.

Ms. Kierans: Who would buy the equipment for the TV station?

Senator Tkachuk: Entrepreneurs, ordinary people.

Ms. Kierans: How would they continue to hire staff? It comes to the same problem as community newspapers. You have to find advertisers to do that. I think it is a great idea. I am all in favour of community television. Low-powered radio is another option. In Cheticamp, Cape Breton, and in Parrsboro, Nova Scotia, they have low-powered community radio that is doing the job private radio used to do in keeping the communities informed.

Senator Tkachuk: We will leave business to the business people and talk about the CRTC and all the rest.

We have the *Yorkton Enterprise*, and the *Prince Albert Herald*. There are weeklies in other communities, such as Wilkie, but now maybe one person owns all of them. It is still one paper in each community. How have they lost any diversity of opinion? Are you saying that the owner is telling the editor in that local newspaper what to write? It seems to me they all had one local paper before; it is just that one person owns them rather than three people.

Ms. Kierans: Media concentration is a complicated issue, which is why I said not all corporate ownership is bad and not all independent owners are good. What is important is the desire for the owners to produce the best possible paper. Finances often play a role because you have a public service on one hand, that is what newspapers do, and on the other hand they are businesses that have to make money. How do you balance those two competing interests? It is difficult.

If an independent owner or community owner reinvests in the community with reporters, stories, and equipment, they will have deeper pockets when it comes to filing, for instance, freedom of information requests for issues that are happening in that community.

Le sénateur Tkachuk : Si nous éliminions une grande partie des règlements du CRTC, nous pourrions avoir dans les petites villes et localités une télévision à faible technicité. La télévision n'a pas besoin de grands studios. Il suffit d'un garage et d'un mode de diffusion.

Mme Kierans : Un émetteur.

Le sénateur Tkachuk : Effectivement. Le CRTC fait obstacle à cette évolution. Pour avoir plus de diversité, il faut plus de concurrence, et pas nécessairement des subventions.

Mme Kierans : Qui achèterait le matériel pour la station de télévision?

Le sénateur Tkachuk : À des entrepreneurs, à des gens ordinaires.

Mme Kierans : Comment ces stations continueraient-elles à engager du personnel? Le problème est identique à celui des journaux locaux. Pour y arriver, il faut trouver des annonceurs. C'est une excellente idée, je suis tout à fait en faveur de la télévision locale. La radio à faible puissance est une autre possibilité. À Cheticamp, au Cap-Breton, et à Parrsboro, en Nouvelle-Écosse, une radio locale à faible puissance fait le travail que la radio faisait autrefois en informant les collectivités.

Le sénateur Tkachuk : Nous allons laisser les affaires aux hommes et femmes d'affaires et discuter du CRTC et de tout le reste.

Nous avons le *Yorkton Enterprise* et le *Prince Albert Herald*. Ce sont des hebdomadaires diffusés dans d'autres localités, comme Wilkie, mais il est possible qu'ils appartiennent maintenant au même propriétaire. C'est tout de même un journal dans chaque ville ou localité. Comment ont-ils perdu de la diversité dans les opinions? Dites-vous que le propriétaire dicte le contenu des journaux locaux? Il me semble qu'elles avaient toutes un journal local par le passé; la seule chose qui a changé, c'est qu'il y a maintenant un seul propriétaire au lieu de trois.

Mme Kierans : La concentration des médias est un dossier compliqué. C'est pourquoi j'ai dit que le régime de propriété des sociétés n'était pas systématiquement mauvais et que tous les propriétaires indépendants n'étaient pas forcément tous bons. Ce qui importe, c'est la volonté des propriétaires de produire le meilleur journal possible. Les finances jouent souvent un rôle, car les journaux sont là pour assurer un service public, d'une part, mais, d'autre part, ce sont des entreprises qui doivent dégager des bénéfices. Comment conciliez-vous ces deux intérêts divergents? C'est difficile.

Si un propriétaire indépendant ou un propriétaire local réinvestit dans la collectivité en engageant des reporters, en faisant des articles sur la collectivité et en achetant de l'équipement, il aura de meilleures ressources lorsqu'il s'agira par exemple de soumettre des demandes en vertu des dispositions sur la liberté d'information au sujet d'enjeux locaux.

On a certain level, community papers will continue to provide what is happening at city hall or town hall, in the schools or in sports. We have to think about the larger issues where newspapers actually take on a public role by saying, "This is our community and we need to take on more of a watchdog role."

Senator Tkachuk: In some of the communities, 50,000 and larger, there are web services that offer newspapers. Is that happening in the smaller communities, the communities of 5,000 or 3,000 or 2,000, which would be a good alternative to a local community newspaper?

Ms. Kierans: Many of the community newspapers have websites, but you have to be a subscriber and pay to access them. Some are free and will provide the top stories as well. There are some independents. *The Dominion*, for instance, is an Internet paper that tries to provide an alternative voice. The *Miramichi Leader* has a website. If you are a subscriber you can go on that website, and it reflects what is in the newspaper.

The federal government is moving quickly, providing high speed Internet access to rural areas. They have some work to do to get people hooked up. When you get hooked up you need local content. I can find out all kinds of things about what is happening here in Ottawa and Toronto and New York, but what can I find out about what is happening in Miramichi? That is where you do not have that information. The Internet has a diversity of sources nationally, but locally you need something. It could be your cable TV.

Senator Tkachuk: Sometimes building a road will sell more cars, right?

Senator Munson: Whatever happened to *The Campbellton Graphic*? I used to deliver it in 1958. My father always accused me of reading the newspaper too long before delivering it.

Ms. Kierans: The *Campbellton Tribune* is the last independently owned newspaper in New Brunswick.

Senator Munson: I have to plead a conflict of interest here because I taught for one year at your school, although my sister did go to Ryerson, so we are even this morning.

You talked about diversity of voices and how it is healthy for democracy, and you talked about those printing presses. That is the first time I have heard about the printing presses. Is there any suggestion that any of these monopolies in Atlantic Canada are purposely trying to squeeze out the remaining independent weeklies in Atlantic Canada? I know they are doing it for their own good looks of a newspaper and profit, but is there any suggestion of trying to squeeze out these weeklies?

Ms. Kierans: There is no evidence of that at all. I know that they are interested in buying. They have made offers to buy more weekly newspapers, but there is no evidence of anything like that.

À un certain niveau, les journaux locaux continueront de couvrir ce qui se passe à l'hôtel de ville, dans les écoles ou dans les sports. Nous devons songer aux plus grands enjeux à l'égard desquels les journaux assument un rôle public en disant : « C'est notre milieu, et nous devons exercer un rôle de surveillance. »

Le sénateur Tkachuk : Dans certaines collectivités de 50 000 et plus, des services Web proposent des journaux. Cela se produit-il également dans les petites localités de 5 000, de 3 000 ou même de 2 000 habitants. Ce serait une bonne solution de rechange au journal local, n'est-ce pas?

Mme Kierans : Beaucoup de journaux locaux ont un site Web, mais il faut s'abonner et payer pour y accéder. Certains sont gratuits et donnent les principales informations également. Il y a quelques indépendants. Par exemple, le *Dominion* est un journal sur Internet qui fait entendre une voix différente. Le *Miramichi Leader* a un site Web. Si on est abonné, on peut le consulter et y trouver le contenu du journal.

Le gouvernement fédéral agit rapidement pour offrir l'accès Internet à haute vitesse dans les régions rurales. Il y a du travail à faire pour amener les consommateurs à se brancher. Une fois qu'ils sont branchés, il faut leur procurer du contenu local. Je peux trouver toutes sortes de choses sur ce qui se passe à Ottawa, à Toronto et à New York, mais que puis-je trouver sur Miramichi? C'est de ce côté qu'il manque de l'information. Internet a une multiplicité de sources au niveau national, mais il faut quelque chose au niveau local. La télévision par câble pourrait répondre à ce besoin.

Le sénateur Tkachuk : Il arrive parfois, quand on construit une route, qu'il se vende plus de voitures, n'est-ce pas?

Le sénateur Munson : Qu'est-il advenu du *Campbellton Graphic*? En 1958, je le distribuais. Mon père me reprochait toujours de mettre trop de temps à le lire avant de le distribuer.

Mme Kierans : Le *Campbellton Tribune* est le dernier journal indépendant au Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Munson : Je dois avouer ce matin que je suis en situation de conflit d'intérêts, car j'ai enseigné un an à votre école, bien que ma sœur ait fréquenté Ryerson. Nous sommes donc à égalité.

Vous avez parlé de la diversité des voix en disant qu'elle était saine pour la démocratie, et vous avez parlé des presses à imprimer. C'est la première fois que j'en entends parler. Dit-on que l'un ou l'autre de ces monopoles, dans le Canada atlantique, essaie de propos délibéré de faire disparaître les hebdomadaires indépendants qui subsistent dans le Canada atlantique? Je sais qu'ils se soucient de la bonne présentation des journaux et de leurs bénéfices, mais pense-t-on qu'ils essaient d'éliminer ces hebdomadaires?

Mme Kierans : Rien ne permet de le dire. Je sais qu'ils s'intéressent aux acquisitions. Ils ont fait des offres pour acheter encore plus d'hebdomadaires, mais rien ne permet qu'ils essaient de les éliminer.

Senator Munson: I was back in New Brunswick this past weekend. There was an editorial by the Bathurst editor of *The Northern Light*, who was very angry over any suggestion that the owner of the newspaper would interfere in the editorial aspect of a weekly newspaper. Do you see any evidence of interference of the owner in the editorial voice of a local newspaper?

Ms. Kierans: Directly, no. The document I submitted to the committee has evidence of self-censorship and examples of choosing not to cover certain things.

The *Hidden Forest* is a television documentary that is coming out on *The Nature of Things* in January. It was launched at a film festival in New Brunswick. The local newspaper chose not to cover it because there was certain criticism of the Irving forestry industry in that film. There was definitely a sense that they chose not to cover that launch. Whatever coverage that is of other business interests involving Brunswick News and the Irvings — let me give you the example of an application to build a Big Stop in Grand Falls, New Brunswick, and the local newspaper did a story. The story is from the point of view of Irving Limited saying that it will have no trouble with the waste water and that there are no environmental concerns. The article does not give any other points of view from people in the community, the regulatory board or environmentalists to balance the story. In reading that story, you are thinking that the Big Stop in Grand Falls is a very good thing and that Irving will deal with all environmental problems. There is a sense that when the story is done, it is reported, but maybe they need another point of view.

Senator Munson: How do you get that other point of view? I have asked this question of other witnesses about turning back the clock. It is impossible.

Ms. Kierans: You are right. One independent publisher who sold out to Brunswick News said to me, "They opened the barn door, the horse is gone and they have taken the hay." I would not suggest that you turn back the clock because I do not know that it is possible. There must be some balance so that independent publishers are able to provide us with another voice.

I do not think you can regulate. You cannot tell reporters or editors. I would never suggest that the owners of Brunswick News have ever said, "You cannot cover this story." I would also say that the owners of Brunswick News and the managers have done a very good job since they have taken over some of those weekly newspapers. They have added reporters, and as they have done here, they added computers. There is a concern. How do they cover stories about themselves?

It is a unique situation in New Brunswick. You are from New Brunswick, senator, so you know this. How do you cover stories related to other industries that are involved? It is very difficult. If you do not cover them, is that in the best interests of democracy and debate? What do you do?

Le sénateur Munson : Je me trouvais au Nouveau-Brunswick le week-end dernier. Dans un éditorial du *Northern Light*, à Bathurst, le rédacteur réagissait avec beaucoup de colère à l'idée que le propriétaire du journal s'ingère dans le contenu d'un hebdomadaire. Percevez-vous des signes qui donnent à penser que le propriétaire s'ingère dans le contenu éditorial d'un journal local?

Mme Kierans : Directement, non. Le document que j'ai remis au comité fait état d'indications selon lesquelles il y aurait autocensure et les journalistes décideraient de ne pas couvrir certaines choses.

Hidden Forest est un documentaire télévisé qui sera diffusé à *The Nature of Things* en janvier. Il a été lancé lors d'un festival du film au Nouveau-Brunswick. Le journal local a préféré ne pas en parler, parce qu'on trouve dans le film une certaine critique de l'entreprise forestière d'Irving. On a la très nette impression que le journal a préféré ne pas couvrir le lancement. Quoi qu'il en soit de la couverture qui est faite d'autres intérêts commerciaux mettant en cause Brunswick News et les Irving — permettez-moi de vous donner l'exemple d'une demande qui a été faite en vue de construire un Big Stop à Grand Falls, au Nouveau-Brunswick. Le journal local a alors publié un article. Il se place du côté d'Irving et dit que les eaux résiduaires ne posent aucune difficulté et qu'il n'y aura pas d'inquiétudes sur le plan de l'environnement. L'article ne donne pas le point de vue d'autres personnes de la collectivité, de l'organisme de réglementation ni des environnementalistes pour assurer un certain équilibre des points de vue. À lire l'article, on a l'impression que le Big Stop de Grand Falls est un excellent projet et qu'Irving va prendre les problèmes d'environnement en main. On a l'impression que, lorsqu'il y a un article, il y a une couverture des faits, mais il faudrait peut-être un autre point de vue.

Le sénateur Munson : Comment obtenir cet autre point de vue? J'ai posé la question à d'autres témoins en évoquant la possibilité de revenir en arrière, mais c'est impossible.

Mme Kierans : Vous avez raison. Un éditeur indépendant qui a vendu son journal à Brunswick News m'a dit : « Ils ont ouvert la porte de l'écurie, le cheval est parti, et ils ont même emporté le foin. » Je ne propose pas de revenir en arrière, car cela me semble impossible. Il doit y avoir un certain équilibre pour que des éditeurs indépendants puissent faire entendre une autre voix.

Je ne pense pas qu'on puisse imposer une réglementation. On ne peut pas dire aux journalistes ou aux rédacteurs quoi écrire. Je ne dirais jamais que les propriétaires de Brunswick News ont jamais interdit de couvrir tel ou tel sujet. J'ajouterais que les propriétaires de Brunswick News et les gestionnaires ont fait un excellent travail depuis qu'ils ont repris certains hebdomadaires. Ils ont ajouté des reporters et, comme de ce cas-ci, des ordinateurs. Il y a néanmoins une inquiétude. Comment traitent-ils les sujets qui les concernent eux-mêmes?

Le Nouveau-Brunswick est dans une situation unique. Comme vous venez de cette province, sénateur, vous êtes au courant. Comment traitez-vous les sujets qui concernent d'autres industries en cause? C'est très difficile. Ne pas en parler est-il dans l'intérêt supérieur de la démocratie et du débat? Que faites-vous?

Senator Munson: I guess those are the questions we will try to answer over the next few months.

I have a question about private radio because I am a creature of private radio — \$32 per week, first job, \$65 in Yarmouth. I moved up to the big time in Bathurst, where I earned \$300 a month. In those days, we actually covered the town hall, and of course there was interference in those days, too. I remember covering a story where I was not allowed to use the word propane in the newscast because there was a gas explosion and someone was killed. The person who had advertising at the radio station threatened to remove the advertising. We just had to say that there was an explosion. That was the first lesson I had in terms of corporate interference and advertisers. We actually covered stories and the meetings. I do not know whose fault it is, but it seems to me in some respects that the CRTC has a responsibility to enforce small-town radio to do its job.

Ms. Kierans: It was the CRTC that changed the rules back in the 1970s that gave private radio the option to actually abandon its role in news. It is a shame because private radio — certainly in Metro when I was a reporter there — was a competitive market, and we were all at City Hall. We all wanted the best story. We all tried to scoop one another. We were all working to tell stories in order to get listeners. It was a lively market then; it is not that way now.

I do a comparison in some of my classes. I will record newscasts of one private radio station and another and then the CBC in one day. I will then go to the source material. Most of the news either comes from the newspaper or from Broadcast News. The private radio stations generate little of their own copy because they have no reporters on the streets. Halifax has five radio stations and will get some more, but there is not a single reporter on the streets.

Senator Munson: If the CRTC can make regulations and let Al-Jazeera come here under certain conditions and deny RAI television the right to broadcast in Canada, they should have a bit more muscle to force or order radio stations to do the job of covering the community.

Ms. Kierans: I would support that position. You see that in the United States. In the United States there was a shift away from news and it was all satellite programming. Americans started to tune out and started to put CDs into their cars. Now, private radio in the State in California is coming back. It is starting to do news. We will see our private stations, which are making good money according to Statistics Canada figures, start to come back into that area. Encouragement from the CRTC would not be a bad thing.

The Chairman: To clarify for the broadcast audience, Broadcast News is the broadcast arm of the Canadian Press Agency.

Ms. Kierans: That is right.

The Chairman: It is not a generic term.

Le sénateur Munson : Je présume que nous allons essayer de répondre à ces questions dans les quelques prochains mois.

J'ai une question à poser sur la radio privée, car je suis issu de ce milieu : 32 \$ par semaine à mon premier emploi, et 65 \$ par semaine à Yarmouth. Je suis passé dans la classe au-dessus à Bathurst, où je gagnais 300 \$ par mois. À l'époque, nous couvriions les réunions municipales. Et, bien sûr, il y avait ingérence à l'époque aussi. Je me souviens d'avoir assuré un reportage dans lequel il ne fallait pas employer le terme « propane » en ondes. Il y avait eu une explosion de gaz avec mort d'homme. La personne qui avait un contrat de publicité à la radio a menacé de retirer sa publicité. Il fallait dire simplement qu'il y avait eu une explosion. Ce fut ma première expérience d'ingérence de sociétés et de publicitaires. Nous couvriions tous les sujets et les réunions. J'ignore à qui la faute, mais il me semble que, à certains égards, le CRTC a la responsabilité d'amener les radios des petites localités à faire leur travail.

Mme Kierans : C'est le CRTC qui a modifié les règles dans les années 70 et a donné à la radio privée la possibilité d'abandonner son rôle dans les informations. C'est déplorable, car la radio privée — en tout cas lorsque j'étais reporter à Metro — était un marché concurrentiel. Nous étions tous présents à l'hôtel de ville. Nous voulions tous avoir la meilleure nouvelle, et nous essayions d'avoir des primeurs. Nous travaillions tous pour présenter les informations de façon à attirer les auditeurs. Le marché était très animé. Ce n'est plus ainsi.

Dans certains de mes cours, je fais une comparaison. J'enregistre le bulletin d'information de deux stations de radio privées et de la CBC un même jour. Je remonte ensuite à la source. La plupart des informations viennent des journaux ou de Broadcast News. Les stations privées produisent peu de contenu original parce qu'elles n'ont pas de journalistes sur le terrain. Halifax a cinq stations de radio et en aura davantage, mais il n'y a pas un seul reporter sur le terrain.

Le sénateur Munson : Si le CRTC peut prendre des règlements et autoriser Al-Jazeera à s'implanter chez nous à certaines conditions et refuser à la RAI le droit de diffuser ses émissions de télévision chez nous, il doit avoir assez de poigne pour forcer les stations de radio à assurer une couverture locale ou leur ordonner de le faire.

Mme Kierans : J'appuie cette position. On l'observe aux États-Unis. Là-bas, on s'est détourné de l'information. On avait partout la programmation par satellite. Les Américains ont commencé à laisser tomber la radio et à écouter plutôt des CD dans leur voiture. Maintenant, la radio privée fait un retour en Californie. Elle commence à donner de l'information. Nous allons voir nos stations privées, qui réalisent de bons bénéfices, d'après Statistique Canada, recommencer à faire de l'information. Un encouragement du CRTC ne serait pas une mauvaise chose.

La présidente : Précisons pour l'auditoire que, Broadcast News est la partie de la Presse canadienne qui s'occupe des médias électroniques.

Mme Kierans : C'est exact.

La présidente : Il ne s'agit pas d'une expression générique.

Ms. Kierans: They do a fine job.

Senator Trenholme Counsell: I am also a New Brunswicker.

Professor, you have been very fair in what you said about the New Brunswick newspaper situation.

I wanted to say for the benefit of people around the table that in the last two weeks there have been two bold headlines, one in the *Telegraph Journal* and one in the *Times Transcript*, to the effect that the Member of Parliament for New Brunswick Southwest, Mr. Greg Thompson, was questioning the ownership of newspapers in New Brunswick. I am referring to headlines, not text hidden somewhere in the sports pages.

Ms. Kierans: I did not see that, but I did see a small clipping in *The Bugle* in Woodstock, and I am hoping that may be a vindication of the new publisher of the *Telegraph Journal* and maybe some enterprise.

Senator Trenholme Counsell: It is so easy for us in our task and perhaps in our general impressions to think that the big guys are the bad guys. I read a lot of newspapers. In my previous job, I read almost as many as you did, but I am not quite as up to date as you.

Looking at the weeklies from 2002 to 2004, you said that you read 25 every week.

Ms. Kierans: I counted.

Senator Trenholme Counsell: That is all New Brunswick, I am sure. How would you rate the quality of those weeklies in New Brunswick, the readership, the local input, that is local reporters and local news?

Ms. Kierans: There have been great improvements in the design, layout and style. The newspapers are much prettier. There have been additional resources for covering stories, and here I am thinking of the *King's County Record* in Sussex, where they have added reporters and have expanded the coverage for that area. The *Miramichi Leader* has done some very good enterprise reporting involving a veneer lumber mill application in which they won awards for their coverage.

On a certain level, they are doing a community service. Again, my concern runs a little bit deeper. How do these papers cover the related interests of the owners in a fair and balanced way? There is a sense and certainly some evidence, although I think there needs to be more research, that there is self-censorship on the part of manager, editors and reporters in what they cover and how they cover it in relation to forestry and shipping. Erin Steuter at Mount Allison University has done much research into the coverage on the Irving Oil refinery strike and how it was covered.

Mme Kierans : Ils font de l'excellent travail.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je viens aussi du Nouveau-Brunswick.

Professeur, vous avez décrit de façon très juste la situation des journaux au Nouveau-Brunswick.

Je voulais signaler à tous ceux qui sont présents que, ces deux dernières semaines, il y a eu deux grandes manchettes, l'une dans le *Telegraph Journal* et l'autre dans le *Times Transcript*, disant que le député de Nouveau-Brunswick-Sud-Ouest, M. Greg Thompson, remettait en question la propriété des journaux au Nouveau-Brunswick. Il s'agit de manchettes et non de texte caché quelque part dans les pages des sports.

Mme Kierans : Je ne les ai pas vues, mais j'ai vu une petite coupure du *Bugle*, à Woodstock, et j'espère que c'est un juste retour des choses pour le nouvel éditeur du *Telegraph Journal* et peut-être une certaine entreprise.

Le sénateur Trenholme Counsell : Il est tellement facile pour nous, dans notre travail et peut-être aussi dans nos impressions générales, de prendre les gros joueurs pour des méchants. Je lis beaucoup de journaux. Dans le travail que je faisais autrefois, j'en lisais presque autant que vous, mais mes connaissances ne sont pas aussi à jour que les vôtres.

Vous avez dit que, entre 2002 et 2004, vous lisiez 25 journaux par semaine.

Mme Kierans : J'ai compté.

Le sénateur Trenholme Counsell : Cela comprend tout le Nouveau-Brunswick, j'en suis persuadé. Que pensez-vous de la qualité des hebdomadaires de la province, de leur lectorat, de l'apport local, c'est-à-dire les journalistes locaux et les informations locales?

Mme Kierans : Il y a eu de grandes améliorations dans la conception, la mise en page et le style. Les journaux sont beaucoup plus beaux à voir. Des ressources ont été ajoutées pour assurer les reportages. Je songe ici au *King's County Record*, à Sussex, où on a ajouté des journalistes et étendu la couverture de la région. Le *Miramichi Leader* a donné d'excellents reportages sur l'entreprise, dont une usine de contreplaqué, reportage pour lequel il a remporté des prix.

À un certain niveau, ils assurent un excellent service communautaire. Encore une fois, mes préoccupations vont un peu plus loin. Comment ces journaux assurent-ils le compte rendu sur les autres intérêts de leurs propriétaires de façon juste et équilibrée? On a l'impression, et les faits inclinent dans ce sens, bien que des recherches plus poussées s'imposent, qu'il y a une autocensure de la part du directeur, des rédacteurs et des journalistes sur le choix des sujets de reportage et la façon dont la couverture est assurée dans les secteurs de la forêt et de la marine marchande. Erin Steuter à l'Université Mount Allison a fait beaucoup de recherches sur la couverture de la grève à la raffinerie d'Irving Oil et les caractéristiques de cette couverture.

On one level, J.D. Irving is doing a fine job, but what are we not hearing about? What is not there? How can they do that? A certain culture goes with that company.

In Newfoundland, the papers were very strong, the Transcontinental papers, when they were Robinson-Blackmore and then Optipress. The printing has improved and the reporting is similar to what it was before.

Senator Eyton: Like Senator Munson, I will declare a conflict. I had a long connection with the University of King's College, including one son, who went there, and a daughter that took journalism there and she has turned out all right. I am proud of the association.

I am not even sure that I am the best kind of member for this committee and this study because I live in the 905 area. I am one who believes, personally, that I have too much diversity, not too little. There was a time when happily I could read three papers, watch a little bit of news, listen to a little bit of radio and feel that I had covered the stories as far as I needed to cover them to get my information and consider the issues of the day.

I now regularly read four or five papers daily, probably more on the weekends. I have any number of other sources, including the old ones, the radio. I listen a great deal to CBC Radio One. Also, I have television channels through my satellite and the information through the Internet. With so many sources, there is so little time.

It means that if I took myself back 10 or 15 years I could spend more time on individual articles and perhaps have a better understanding than I can today, where I tend to skim. I read headlines and I read the first two paragraphs of a story and go on. I will argue that there is almost too much diversity and too many choices for me to be as well informed as I used to be some years ago.

As a member of this committee, the obvious questions are what should we include in our report and why? You have been quite precise, and as I understand it, you have made three particular points. The first is that the government should consider some kind of subsidy for start-ups or for the little guys.

Ms. Kierans: Yes.

Senator Eyton: The second is that you believe there could be some subsidy for the big guys but that we should eliminate it to the extent that they can found and identified. The third point you make is that there should be accessibility or access to the printing presses.

I have three questions. First, do you not consider that government subsidies are probably the worst way of getting the required capital? You mentioned the number of \$2,500. Governments have a poor record of identifying the right individuals or businesses that need subsidies. There is a four-times rule with government; in words, it costs \$10,000 to consider a \$2,500 subsidy. Is there not a better alternative than a government subsidy?

À un certain niveau, J.D. Irving fait de l'excellent travail, mais il se passe peut-être des choses dont nous n'entendons pas parler? Qu'est-ce qui manque dans l'information? Comment peuvent-ils le faire? Une certaine culture est associée à cette entreprise.

À Terre-Neuve, les journaux étaient très forts, je veux dire les journaux de Transcontinental, lorsqu'il y avait Robinson-Blackmore puis Optipress. L'impression s'est améliorée, et les reportages sont semblables à ce qu'ils étaient.

Le sénateur Eyton : Comme le sénateur Munson, je dois déclarer un conflit d'intérêts. J'ai depuis longtemps des liens avec l'Université de King's College, dont un fils, qui a fréquenté l'établissement, et une fille, qui y a étudié le journalisme, et elle a bien réussi. Je suis fier de cette association.

Je ne suis même pas sûr que je suis le meilleur membre pour faire partie de ce comité et participer à cette étude, puisque j'habite dans la zone du 905. Je suis parmi ceux qui croient avoir trop de diversité, au lieu de pas assez. Il fut une époque où j'étais heureux de lire trois journaux, de regarder un peu les informations à la télévision et d'écouter un peu la radio. J'avais l'impression d'avoir pris connaissance des principales informations que je devais connaître sur l'actualité.

Maintenant, je lis régulièrement quatre ou cinq journaux tous les jours, et probablement plus le week-end. J'ai aussi d'autres sources d'information, dont les anciennes, comme la radio. J'écoute beaucoup CBC Radio One. J'ai aussi des chaînes de télévision par satellite et l'information sur Internet. Il y a tant de sources d'information et si peu de temps.

Il y a 10 ou 15 ans, je pouvais consacrer plus de temps à la lecture des articles et mieux comprendre. Aujourd'hui, j'ai tendance à rester à la surface des choses. Je lis les manchettes, puis les deux premiers paragraphes de l'article, et je passe à autre chose. Je dirais qu'il y a presque trop de diversité et trop de choix pour que je puisse être aussi bien informé qu'il y a quelques années.

Comme membre du comité, je me demande bien entendu ce que nous devrions faire figurer dans notre rapport et pourquoi. Vous avez été très précise et, d'après ce que j'ai compris, vous avez fait ressortir trois points particuliers. Le premier, c'est que le gouvernement devrait envisager de subventionner les journaux qui démarrent et les petites entreprises.

Mme Kierans : C'est juste.

Le sénateur Eyton : Deuxièmement, vous croyez qu'il pourrait y avoir une subvention quelconque pour les grandes entreprises, mais que nous devrions l'éliminer dans la mesure où on peut repérer ces gros joueurs. Le troisième point, c'est que les journaux devraient avoir accès à des presses à imprimer.

J'ai trois questions. D'abord, ne croyez-vous pas que les subventions de l'État sont probablement le pire moyen d'obtenir les capitaux nécessaires? Vous avez parlé de 2 500 \$. Les gouvernements ne se sont pas montrés très habiles à repérer les personnes et les entreprises qui ont besoin de subventions. Au gouvernement, il faut multiplier par quatre. Autrement dit, il en coûte 10 000 \$ pour étudier une subvention de 2 500 \$. N'y a-t-il pas un meilleur moyen qu'une subvention gouvernementale?

Second, I would be interested in knowing what subsidy you think is available to the big guys such that they preclude access to the little guys in the communities you are speaking about.

Third, are there any examples? I would have thought anyone who owns a printing press, particularly one that could spin out 5,000 copies in 12 minutes, needs business. They will be looking for contract jobs of the kind that you describe. I would have thought that there is a tremendous opportunity — cheap incremental costs plus a little — to rent presses. Are they not available. If they are not, that would be a concern of mine.

Ms. Kierans: I do not think I really put a figure on the subsidy, but I know that ACOA helps a lot of businesses, at least in our region, to start up. If someone has a good business plan and has done his or her research, there are opportunities out there to get subsidies for these things. I do not know if they are part of the frame of reference because that is not my area of expertise, but I do know that a leg-up for *Here* magazine could have kept it in those communities and given it an opportunity to expand into Fredericton, and perhaps other smaller places might well have technology at such a cost.

Senator Eyton: Are there not other sources?

Ms. Kierans: I just raise this as a possibility. I do not know, senator.

The Publications Assistance Program is a formula I was considering. I do not think that corporate owners should be excluded from it. They have postal assistance. Perhaps there is a formula that this committee should consider to help smaller newspapers that run on a shoestring and are less advantaged than larger corporate companies that have huge buying power when it comes to going to advertisers. It is very difficult for a small paper like the *Eastern Graphic* or the *Inverness Oran* to go to advertisers in the same way that Transcontinental has a certain buying power because they can say, "We have 26 papers in two provinces and will you advertise at these rates?" A lot of the smaller papers say they cannot get in the front door with regard to advertising.

If we are interested in keeping independent weeklies alive, there must be a formula to help them ensure accessibility; otherwise their owners will come to retirement age and will sell to Transcontinental, to Brunswick News, to Bowes, to Metro or to a larger company. There is no doubt that these companies want to buy. Owners are retiring every day and they are not passing that newspaper on to their editor or their children; they are selling. It is a hard road for many of them.

The daughter of the owner of the *Miramichi Leader* was the co-editor of the paper. She was asked whether she wanted to take over the paper. She said that if Brunswick News wanted this market, she would take the paper over, but they could start up another paper. At some point she would just have to call it quits because she said she was not a good businesswoman in that way.

Deuxièmement, je voudrais savoir quelle subvention, selon vous, est à la disposition des grandes entreprises pour qu'elles bloquent l'accès aux petites entreprises dans les localités dont vous avez parlé.

Troisièmement, y a-t-il des exemples? J'aurais été porté à croire que quiconque possède une presse capable de produire 5 000 exemplaires en 12 minutes a besoin de clients. Il doit chercher des contrats du genre que vous décrivez. J'aurais cru qu'il y avait une extraordinaire occasion de louer les presses — pour des coûts supplémentaires minimales. Sont-elles disponibles. Si elles ne le sont pas, cela m'inquiète.

Mme Kierans : Je ne crois pas avoir donné de chiffres sur les subventions, mais je sais que l'APECA aide beaucoup d'entreprises à démarrer, du moins dans notre région. Si quelqu'un a un bon plan d'entreprise et a fait ses recherches, il y a des possibilités de subventions. J'ignore si les journaux relèvent de son mandat, car je ne m'y connais pas beaucoup, mais je sais que, si on avait donné un coup de pouce à la revue *Here*, elle aurait pu se maintenir dans ces villes et elle aurait pu s'implanter à Fredericton et peut-être dans des villes plus petites, et elle aurait pu avoir la technologie.

Le sénateur Eyton : Y a-t-il d'autres sources?

Mme Kierans : C'est une simple possibilité que j'évoque. Je l'ignore, sénateur.

Le Programme d'aide aux publications est une formule que j'envisageais. Je ne crois pas qu'il faudrait en exclure les grandes sociétés. Elles reçoivent une aide pour les envois postaux. Le comité pourrait peut-être envisager une formule pour aider les petits journaux qui vivent d'expédients et sont moins favorisés que les grandes sociétés qui ont un immense pouvoir, lorsqu'il s'agit de s'adresser aux publicitaires. Il est très difficile pour un petit journal comme l'*Eastern Graphic* ou l'*Inverness Oran* de s'adresser aux publicitaires comme le fait Transcontinental, qui a un certain pouvoir, puisqu'elle peut dire : « J'ai 26 journaux dans deux provinces; voulez-vous faire paraître de la publicité à tel tarif? » Beaucoup de petits journaux disent qu'ils n'arrivent même pas à établir le contact pour vendre de l'espace publicitaire.

Si nous voulons garder des hebdomadaires indépendants, il doit y avoir moyen de trouver une formule pour les aider à garantir l'accessibilité; autrement, leurs propriétaires arriveront à l'âge de la retraite et vendront leur journal à Transcontinental, à Brunswick News, à Bowes, à Metro ou à une grande société. Il est certain que ces sociétés sont acheteuses. Il y a tout le temps des propriétaires qui prennent leur retraite, et ils ne transmettent pas leur journal à leur rédacteur ou à leurs enfants. Ils le vendent. C'est fort difficile pour nombre d'entre eux.

La fille du propriétaire du *Miramichi Leader* a été corédactrice du journal. On lui a demandé si elle voulait reprendre le journal. Elle a répondu que, si Brunswick News voulait ce marché, elle reprendrait le journal, mais que Brunswick News pourrait démarrer un autre journal. À un moment donné, il faudra qu'elle renonce parce que, dit-elle, elle n'est pas une bonne femme d'affaires, de ce point de vue là.

A former editor loves his paper dearly and went back and worked for Brunswick News for years editing. He said he could not afford the printing press and to take that paper. He said he could not take that kind of debt on because he was not a big corporate owner. It is a very different world.

The third question regarding the ownership of the presses is very difficult to answer. Our students print a paper at the university. Transcontinental will not even return our calls because we are so small that we are not worth making a run of 2,000 or 3,000. We end up going to a small independent printer in New Brunswick, and they ship the copies to us on a bus.

Senator Eyton: For a little while I owned some newsletters and we found the best printing cost in that business. We were running off probably 30,000 copies on a monthly basis. We had to go to the States to have it printed and brought back. Still, it was a money saver. Do you do that?

Ms. Kierans: New Brunswick is our answer at this point. We are doing a weekly newspaper. They drive it to Moncton and then it goes on a bus to Halifax. We get it within a day and distribute it. Transcontinental has a printing press in Burnside, a 15-minute drive from our school, but cannot use them.

The Chairman: In other media, the advance of technology has made it easier for small new actors to get into the business. With newspapers, it is much harder for a small operation to get started because printing presses are expensive. I am not even talking now about the cost of newsprint, but the actual presses themselves are expensive.

There is not on the horizon, is there, any improvement in technology that would enable people to go back to having a little press that would produce an acceptable small volume product in the back shop?

Ms. Kierans: Not that I know of, but that would be wonderful.

The Chairman: That is the way it used to be.

Ms. Kierans: My first newspaper was done in a back shop. We had a Linotype machine. We set up the type, and it was all done there in our shop. Now it is sent away.

The Chairman: Your testimony has been extremely interesting, Ms. Kierans, and we have copies of your thesis.

I do want to reassure you that we do still have every intention of travelling to Atlantic Canada. As you know, however, because of the various parliamentary events beyond this committee's control, our work has been delayed.

Un ancien rédacteur est très attaché à son journal, et il est retourné travailler pour Brunswick News et il a été rédacteur pendant des années. Il a dit qu'il n'avait pas les moyens d'acheter les presses et de reprendre le journal. Il ne pouvait pas assumer une dette aussi importante parce qu'il n'est pas un grand propriétaire. C'est un monde très différent.

La troisième question porte sur la propriété des presses à imprimer. Il est très difficile d'y répondre. À l'université, nos étudiants impriment un journal. Transcontinental ne se donne même pas la peine de retourner nos appels; notre journal, avec son tirage de 2 000 ou 3 000, est trop petit pour que cela vaille la peine. Nous finissons par nous adresser à un petit imprimeur indépendant au Nouveau-Brunswick, et il nous envoie les numéros par autocar.

Le sénateur Eyton : Pendant un petit moment, j'ai été propriétaire de quelques bulletins. Nous avons trouvé le meilleur prix qui soit pour l'impression. Nous avions probablement un tirage de 30 000 exemplaires chaque mois. Nous devons aller aux États-Unis pour les faire imprimer et les rapporter ensuite. Nous réalisons quand même des économies. Faites-vous cela?

Mme Kierans : Le Nouveau-Brunswick répond à nos besoins pour l'instant. Nous publions un hebdomadaire. Il faut aller jusqu'à Moncton, puis le produit est expédié à Halifax par autocar. Nous le recevons en une journée et nous le diffusons. Transcontinental a une presse à Burnside, à 15 minutes de voiture de notre école, mais nous ne pouvons pas recourir à ses services.

La présidente : Dans d'autres médias, les progrès de la technologie ont facilité la tâche des nouveaux acteurs modestes qui veulent s'implanter. Dans le domaine journalistique, le démarrage est beaucoup plus difficile pour une petite entreprise parce que les presses coûtent cher. Je ne parle même pas du coût du papier. Les presses elles-mêmes coûtent cher.

Il n'y aurait pas à l'horizon quelque progrès technologique qui permettrait aux éditeurs de revenir à l'époque où une petite presse permettrait de produire dans l'arrière-boutique des petits tirages de qualité acceptable?

Mme Kierans : Pas que je sache, mais ce serait magnifique.

La présidente : C'était comme cela, autrefois.

Mme Kierans : C'est comme cela que mon premier journal était publié. Nous avions une Linotype. Nous devons monter les caractères. Tout se faisait sur place. Maintenant, l'impression se fait à l'extérieur.

La présidente : Votre témoignage a été extrêmement intéressant, madame Kierans, et nous avons des exemplaires de votre thèse.

Je tiens à vous rassurer, nous avons toujours l'intention de nous rendre dans le Canada atlantique, mais, comme vous le savez, diverses activités parlementaires indépendantes de la volonté du comité ont retardé notre travail.

Ms. Kierans: I hope you will make it to New Brunswick, to Newfoundland and to the other provinces as well, but those provinces in particular.

The committee adjourned.

Mme Kierans : J'espère que vous pourrez venir au Nouveau-Brunswick, à Terre-Neuve. Dans les autres provinces aussi, mais surtout dans ces deux-là.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, December 1, 2004

As an individual:

Allan Thompson, Professor, Carleton University.

Tuesday, December 7, 2004

As individuals:

John Miller, Professor, School of Journalism, Ryerson University;

Kim Kierans, Director, School of Journalism, University of King's College.

TÉMOINS

Le mercredi 1^{er} décembre 2004

À titre personnel :

Allan Thompson, professeur, Université Carleton.

Le mardi 7 décembre 2004

À titre personnel :

John Miller, professeur, École de journalisme, Université Ryerson;

Kim Kierans, directrice, École de journalisme, Université de King's College.





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Transport and Communications

Chair:

The Honourable JOAN FRASER

Monday, December 13, 2004
Tuesday, December 14, 2004

Issue No. 4

Tenth, eleventh and twelfth meetings on:
The current state of Canadian media industries

INCLUDING:
THE THIRD REPORT OF THE COMMITTEE
(2004-2005 Budget — study of the Canadian media)

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Transports et des communications

Présidente :

L'honorable JOAN FRASER

Le lundi 13 décembre 2004
Le mardi 14 décembre 2004

Fascicule n° 4

Dixième, onzième et douzième réunions concernant :
L'état actuel des industries de médias canadiennes

Y COMPRIS :
LE TROISIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Le budget 2004-2005 — l'étude des médias canadiens)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
TRANSPORT AND COMMUNICATIONS

The Honourable Joan Fraser, *Chair*

The Honourable David Tkachuk, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

* Austin, P.C. (or Rompkey, P.C.) Baker, P.C. Carney, P.C. Carstairs, P.C. Chaput Di Nino	Eyton * Kinsella (or Stratton) Merchant Munson Phalen Trenholme Counsell
---	--

*Ex Officio Members
(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
TRANSPORTS ET DES COMMUNICATIONS

Présidente : L'honorable Joan Fraser

Vice-président : L'honorable David Tkachuk
et

Les honorables sénateurs :

* Austin, C.P. (ou Rompkey, C.P.) Baker, C.P. Carney, C.P. Carstairs, P.C. Chaput Di Nino	Eyton * Kinsella (ou Stratton) Merchant Munson Phalen Trenholme Counsell
---	--

*Membres d'office
(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

TORONTO, Monday, December 13, 2004
(11)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, in camera, at 12:40 p.m., in the Trinity Ballrooms 1 and 2, Marriot Toronto Downtown Eaton Centre Hotel, 525 Bay Street, Toronto, Ontario, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Di Nino, Fraser, Merchant, Munson, Tkachuk, and Trenholme Counsell (6).

In attendance: Terrence Thomas, Research Analyst, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.)

WITNESSES:

Television Niagara:

Wendell Wilks, Chief Executive Officer.

REAL Women of Canada:

Lorraine McNamara, National President;

Gwen Landolt, National Vice-President.

As an individual:

Paul Winkler.

Corriere Canadese:

Angelo Persichilli, Political Editor.

As individuals:

Peter G. Reynolds, Deaf TV;

D. Peter Reynolds, Deaf TV;

Hasanat Ahmad Syed, South Asian Journalists Club;

M. Sultan Qureshi, South Asian Journalists Club;

Derek Luis, Executive Director, Canadian Diversity Producers' Association.

Pursuant to rule 92(2)(e), the committee considered its agenda.

At 12:46 p.m., the committee proceeded in public.

Mr. Wilks made a statement and answered questions.

Ms. Landolt made a statement and, with Ms. McNamara, answered questions.

Mr. Winkler made a statement and answered questions.

At 3:27 p.m., the committee suspended.

PROCÈS-VERBAUX

TORONTO, le lundi 13 décembre 2004
(11)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à huis clos à 12 h 40 dans les salles Trinity 1 et 2 de l'hôtel Marriot du Centre Eaton au centre-ville de Toronto, 525 Bay Street, Toronto (Ontario), sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Di Nino, Fraser, Merchant, Munson, Tkachuk et Trenholme Counsell (6).

Présent : Terrence Thomas, analyste de recherche, direction de la recherche de la Bibliothèque du Parlement.

Sont également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit l'examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 des délibérations du comité du 7 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

Television Niagara :

Wendell Wilks, président-directeur général.

REAL Women of Canada :

Lorraine McNamara, présidente nationale.

Gwen Landolt, vice-présidente nationale.

À titre personnel :

Paul Winkler.

Corriere Canadese :

Angelo Persichilli, rédacteur en chef politique.

À titre personnel :

Peter G. Reynolds, Deaf TV;

D. Peter Reynolds, Deaf TV;

Hasanat Ahmad Syed, South Asian Journalists Club;

M. Sultan Qureshi, South Asian Journalists Club;

Derek Luis, directeur général, Canadian Diversity Producers' Association.

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine son ordre du jour.

À 12 h 46, la réunion se poursuit en public.

M. Wilks fait une déclaration et répond aux questions.

Mme Landolt fait une déclaration et, avec Mme McNamara, répond aux questions.

M. Winkler fait une déclaration et répond aux questions.

À 15 h 27, la séance est suspendue.

At 3:39 p.m., the committee resumed.

Mr. Persichilli made a statement and answered questions.

At 4:32 p.m., the committee suspended.

At 4:40 p.m., the committee resumed.

Messrs. Reynolds made a statement and answered questions.

Mr. Syed made a statement and answered questions.

Mr. Luis made a statement and answered questions.

At 5:53 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

TORONTO, Tuesday, December 14, 2004
(12)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, at 8:37 a.m., in the Trinity Ballrooms 1 and 2, Marriot Toronto Downtown Eaton Centre Hotel, 525 Bay Street, Toronto, Ontario, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Di Nino, Fraser, Merchant, Munson, Tkachuk, and Trenholme Counsell (7).

In attendance: Terrence Thomas, Research Analyst, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (For complete text of Order of Reference, see *proceedings of the committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.*)

WITNESSES:

TVOntario:

Isabel Bassett, Chair and Chief Executive Officer;

Blair Dimock, Director Strategic Planning;

Ingrid McKhool, Senior Advisor, Strategic Planning and Regulatory Affairs.

Association of Canadian Advertisers:

Ron Lund, President and Chief Executive Officer;

Bob Reaume, Vice-President, Policy and Research.

Canadian Race Relations Foundation:

Karen Mock, Executive Director;

Patrick Hunter, Director of Communications.

Ontario Press Council:

Doris Anderson;

Mel Sufrin, Executive Secretary.

À 15 h 39, la séance reprend.

M. Persichilli fait une déclaration et répond aux questions.

À 16 h 32, la séance est suspendue.

À 16 h 40, la séance reprend.

MM. Reynolds font une déclaration et répondent aux questions.

M. Syed fait une déclaration et répond aux questions.

M. Luis fait une déclaration et répond aux questions.

À 17 h 53, il est convenu que la séance est ajournée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

TORONTO, le mardi 14 décembre 2004
(12)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 8 h 37 dans les salles Trinity 1 et 2 de l'hôtel Marriot du Centre Easton au centre-ville de Toronto, 525, Bay Street, Toronto (Ontario) sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Di Nino, Fraser, Merchant, Munson, Tkachuk et Trenholme Counsell (7).

Est présent : Terrence Thomas, analyste de recherche, Direction de la recherche de la Bibliothèque du Parlement.

Sont également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit l'examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure dans le fascicule n° 1 des délibérations du comité du 7 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

TVOntario :

Isabel Bassett, présidente et chef de la direction;

Blair Dimock, directeur, Planification stratégique;

Ingrid McKhool, conseillère principale, Planification stratégique et affaires réglementaires.

Association canadienne des annonceurs :

Ron Lund, président et chef de la direction;

Bob Reaume, vice-président, Politique et recherche.

Fondation canadienne des relations raciales :

Karen Mock, directrice exécutive;

Patrick Hunter, directeur des communications.

Conseil de presse de l'Ontario :

Doris Anderson, présidente;

Mel Sufrin, secrétaire exécutif.

Ms. Bassett made a statement and, with Mr. Dimock and Ms. McKhool, answered questions.

Mr. Reaume made a statement and, with Mr. Lund, answered questions.

Ms. Mock and Mr. Hunter made a statement and answered questions.

Ms. Anderson made a statement and, with Mr. Sufrin, answered questions.

At 12:15 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

TORONTO, Tuesday, December 14, 2004
(13)

[English]

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, at 12:55 p.m., in the Trinity Ballrooms 1 and 2, Marriot Toronto Downtown Eaton Centre Hotel, 525 Bay Street, Toronto, Ontario, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Di Nino, Fraser, Merchant, Munson, Tkachuk, and Trenholme Counsell (7).

In attendance: Terrence Thomas, Research Analyst, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.)

WITNESSES:

As individuals:

June Callwood;

Terence Corcoran.

Ms. Callwood made a statement and answered questions.

Mr. Corcoran made a statement and answered questions.

At 2:46 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

Mme Bassett fait une déclaration et, avec M. Dimock et Mme McKhool, répond aux questions.

M. Reaume fait une déclaration et, avec M. Lund, répond aux questions.

Mme Mock et M. Hunter font une déclaration et répondent aux questions.

Mme Anderson fait une déclaration et, avec M. Sufrin, répond aux questions.

À 12 h 15, il est convenu que le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

TORONTO, le mardi 14 décembre 2004
(13)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 12 h 55, dans les salles de bal Trinity 1 et 2 de l'hôtel Marriot, situé au Centre Eaton du centre-ville de Toronto, 525, rue Bay, Toronto (Ontario), sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Di Nino, Fraser, Merchant, Munson, Tkachuk et Trenholme Counsell. (7)

Également présent : Terrence Thomas, analyste de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel de l'industrie médiatique canadienne. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au compte rendu des délibérations du comité, fascicule n° 1, du 7 octobre 2004.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

June Callwood;

Terence Corcoran.

Mme Callwood fait une déclaration, puis répond aux questions.

M. Corcoran fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 14 h 46, il est entendu que le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Till Heyde

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Tuesday, December 14, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications has the honour to present its

THIRD REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Tuesday, October 19, 2004 to examine and report on the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights, and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto, respectfully requests that it be empowered to travel outside Canada for the purpose of its study.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget application submitted was printed in the *Journals of the Senate* of November 18, 2004, on which date the Senate approved the release of \$100,000 to the Committee. The report of the Standing Committee on Internal Economy, Budgets, and Administration recommending the release of additional funds is appended to this report.

Respectfully submitted,

La présidente,

JOAN FRASER

Chair

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Tuesday, December 14, 2004

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on Transport and Communications for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2005 for the purpose of its Special Study on the Canadian News Media, as authorized by the Senate on Tuesday, October 19, 2004. The approved budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 176,128
Transportation and Communications	81,761
Other Expenditures	<u>12,060</u>
Total	\$ 369,949

(includes funds for public hearings and fact-finding missions)

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE FUREY

Chair

RAPPORT DU COMITÉ

Le mardi 14 décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications a l'honneur de présenter son

TROISIÈME RAPPORT

Votre Comité, autorisé par le Sénat le mardi 19 octobre 2004 à examiner, pour en faire rapport, l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergents au sein de ces industries; le rôle, les droits, et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries, demande respectueusement qu'il soit autorisé à voyager à l'extérieur du Canada aux fins de son étude.

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)(c) du *Règlement administratif du Sénat*, la demande de budget a été publiée dans les *Journaux du Sénat* du 18 novembre 2004, date à laquelle le Sénat a approuvé le déblocage de 100 000 \$ au Comité. Le rapport du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration recommandant un déblocage de fonds additionnels est annexé au présent rapport.

Respectueusement soumis,

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le mardi 14 décembre 2004

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des transports et des communications concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2005 aux fins de leur Étude spéciale des médias canadiens d'actualités, tel qu'autorisé par le Sénat le mardi 19 octobre 2004. Le budget approuvé se lit comme suit:

Services professionnels et autres	176 128 \$
Transports et communications	81 761
Autres dépenses	<u>12 060</u>
Total	369 949 \$

(y compris des fonds pour audiences publiques et missions d'étude)

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

TORONTO, Monday, December 13, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 12:46 p.m. to examine the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the medias' role, rights, and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (Chairman) in the Chair.

[Translation]

The Chairman: Honourable senators, I am pleased to declare these public hearings open. As you know, this is the first time the committee meets outside of Ottawa in the context of this very interesting study of Canadian news media. I am sure that today and tomorrow, here in Toronto, and Wednesday and Thursday in Montreal, we will be hearing some very interesting testimony.

[English]

I look forward to hearing from members of the public later today.

This committee is studying the Canadian news media and the appropriate role of public policy in helping to ensure that the news media remains healthy, independent, and diverse, particularly in the light of the tremendous changes that have occurred in recent years, notably globalization, technological change, convergence, and increased concentration of ownership.

Our first witness this afternoon is Mr. Wendell Wilks, President and CEO of TV Niagara. Thank you very much for joining us, Mr. Wilks, and we look forward to hearing from you.

Mr. Wendell Wilks, Chief Executive Officer, Television Niagara: Senator, you might recall that about 30 years ago you and I served on a judging panel called Can Pro. It was the first Canadian Association of Broadcasters enterprise to judge Canadian programs.

It is a privilege to have the opportunity to weigh in with my thoughts, reflections, and some small recommendations. Like Santa Claus, though, I have learned that if you ask for too many things you really end up with nothing, so I will stick to a couple of small ideas.

An act of Parliament says that the purpose of the Canadian broadcasting system is to relate the diverse regions of our country to one another; the Broadcasting Act is precise in stating this purpose, however, we live in a universe where this act is interpreted in such a way that the interests and concerns of millions of Canadians are not being discussed on TV. We need to re-examine the origins and intentions of broadcasting.

TÉMOIGNAGES

TORONTO, le lundi 13 décembre 2004.

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 12 h 46, pour se pencher sur l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergeant au sein de ces industries; le rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries.

Le sénateur Joan Fraser (présidente) occupe le fauteuil.

[Français]

La présidente : Honorables sénateurs, il me fait plaisir d'ouvrir ces audiences publiques. Comme vous le savez, c'est la première fois que le comité se rencontre à l'extérieur d'Ottawa dans le cadre de cette étude très intéressante des médias canadiens d'information. Je suis certaine qu'aujourd'hui et demain, ici à Toronto, et mercredi et jeudi à Montréal, nous entendrons plusieurs témoignages très intéressants.

[Traduction]

J'ai hâte d'entendre les membres du public plus tard aujourd'hui.

Le présent comité étudie les médias d'information canadiens et le rôle approprié que doit jouer la politique gouvernementale pour aider à s'assurer que les médias d'information demeurent sains, indépendants et diversifiés, particulièrement à la lumière des changements extraordinaires qui sont survenus au cours des dernières années, notamment la mondialisation, les changements technologiques, la convergence et la concentration accrue de la propriété.

Notre premier témoin cet après-midi est M. Wendell Wilks, président-directeur général de TV Niagara. Merci beaucoup, monsieur Wilks, de vous joindre à nous et nous vous cédon la parole.

M. Wendell Wilks, président-directeur général, Television Niagara : Sénateur, vous vous rappelez sans doute qu'il y a environ 30 ans vous et moi avons fait partie d'un jury appelé Can Pro. C'était la première tentative de l'Association canadienne des radiodiffuseurs pour juger les programmes canadiens.

C'est un privilège que d'avoir l'occasion de vous faire connaître mes pensées, mes réflexions et quelques modestes recommandations. Cependant, comme le Père Noël, j'ai appris que si vous demandez trop de choses, vous finissez par ne rien obtenir du tout, alors je m'en tiendrai à quelques petites idées.

Une loi du Parlement dit que le but du système canadien de radiodiffusion est de relier les diverses régions de notre pays ensemble; la Loi sur la radiodiffusion est précise à cet égard; cependant, nous vivons dans un univers où cette loi est interprétée d'une telle manière que les intérêts et les préoccupations de millions de Canadiens ne sont pas discutés à la télévision. Nous devons réexaminer les origines et les intentions de la radiodiffusion.

I will focus on two issues: the loss of local television, and, the sorry state of national English television viewership.

Today, the huge media conglomerates control almost all of the broadcast output; there are located mainly in Toronto and Montreal. Niagara, by the way, is across the lake; we are south of Lake Ontario.

The drift toward consolidation and amalgamation is fuelled by the need for more and more profit, and, as a result, over the last few decades we have seen less regional and local television.

We have created single TV stations with huge high-powered signals that reach millions of homes; a single television station that has the capacity to serve hundreds of communities, making local TV virtually impossible.

How can a TV station like City TV in Toronto or CFTO or CBLT or OMNI or CH in Hamilton or CHAN-TV in Vancouver cover local issues when their signal reaches the entire province?

We often miss the close-up of community TV coverage, and far too often the local stories that reach our urban communities are stories that involve body bags.

The big stations chase ambulances and fire trucks and hang around courthouses and dwell incessantly with tragedy and mayhem. These 30-second bites add to the community's angst and give the population the sense that our cities are decadent and that our entire society lives in constant chaos and strife. Today the main menu provided by too many of our mega TV stations consists of this kind of broadcasting.

The truth about most of our cities and our communities is that the redeeming gentility, sensitivity, and quality of our lives and institutions are the envy of the world. Crime is not predominant and violence amongst our citizens is actually decreasing.

All the research and polls suggest that we are more concerned about health care, education, societal welfare, and the future than we have ever been. We are more protective of the environment, more involved in our communities, and are working harder than ever to make our neighbourhoods safe and our family units stronger. Gender equality, aboriginal fairness and inclusiveness, and multicultural blending experiments have yielded the most progressive society in the world.

There are town, village, and street corner issues that require that we talk to each other daily in the broadcast area; that is how we relate the diverse regions to each other.

Je vais me concentrer sur deux questions particulières : la disparition de la télévision locale et les cotes d'écoute pitoyables de la télévision nationale de langue anglaise.

Aujourd'hui, d'énormes conglomerats médiatiques contrôlent la quasi totalité de la production radiodiffusée; ils sont situés principalement à Toronto et à Montréal. Niagara, en passant, est de l'autre côté du lac; nous sommes au sud du lac Ontario.

La tendance vers la consolidation et les fusions est mue par la nécessité de faire de plus en plus de profits et, en conséquence, la télévision régionale et locale a grandement souffert au cours des dernières décennies.

Nous avons créé des stations de télévision uniques qui émettent des signaux à haute puissance captés par des millions de foyers; une station de télévision unique qui a la capacité de desservir des centaines de collectivités rend la télévision locale virtuellement impossible.

Comment une station de télévision comme City TV à Toronto, ou CFTO, ou CBLT, ou OMNI, ou CH à Hamilton, ou CHAN-TV à Vancouver peut-elle traiter des questions locales lorsque son signal est capté partout dans la province?

La couverture rapprochée que procure la télévision communautaire nous fait souvent défaut et trop souvent les événements locaux qui parviennent jusqu'à nos collectivités urbaines sont des histoires macabres.

Les grandes stations se lancent à la poursuite des ambulances et des camions d'incendie et se tiennent à proximité des palais de justice et se vautrent sans fin dans le drame et la destruction. Ces clips de 30 secondes accroissent l'anxiété au sein de la collectivité et donnent à la population l'impression que nos villes sont décadentes et que notre société toute entière vit dans le chaos et les conflits constants. Aujourd'hui, le menu principal offert par un trop grand nombre de nos mega stations de télévision est constitué de ce genre de radiodiffusion.

La vérité au sujet de la plupart de nos villes et de nos collectivités, c'est que nous faisons l'envie du reste du monde par la civilité, la sensibilité et la qualité de nos vies et de nos institutions. Le crime n'est pas prédominant et la violence au sein de notre population est actuellement en régression.

Les études et les sondages indiquent que nous sommes préoccupés plus que jamais par les soins de santé, l'éducation, le bien-être social et l'avenir. Nous sommes plus soucieux de l'environnement, nous sommes plus présents dans nos collectivités et nous travaillons plus fort que jamais pour rendre notre voisinage plus sûr et notre cellule familiale plus forte. L'égalité entre les sexes, l'équité envers les Autochtones et leur inclusion, et les expériences de multiculturalisme ont produit la société la plus progressiste au monde.

Il y a des questions au niveau de la ville, du village et de la rue qui nécessitent que nous nous parlions quotidiennement dans le domaine de la radiodiffusion; c'est de cette façon que nous relierons les diverses régions ensemble.

Unfortunately, the big guys, most of whom are Bay Street-driven, give these issues scant time and attention, and scramble for huge audiences with American imports, sports, and unreal reality shows.

I have been greatly influenced by the research work of the Project for Excellence in Television, which is based in Washington, D.C., and has active participation from Columbia University. Their research has proven that when local news provides more in-depth coverage with long, well-researched video coverage, these community news programs have better ratings than the body bag TV journalistic coverage.

I will leave a copy of the studies with you, and we have also filed it with your clerk in the electronic format.

Our under-served communities in Canada deserve better, and the admirable ideas expressed in the Broadcasting Act should allow broadcast entrepreneurs the right to try to rectify these shortcomings.

Let me illustrate with a look at my own region in the Golden Horseshoe; the area around Lake Ontario.

Chairman: We are aware of that geographical area.

Mr. Wilks: I am from Niagara. We have 12 municipalities with 440,000 people spread over a 1,700 square kilometre area. These residents are not connected to regional issues by television. We have become a region of 12 tribes in Niagara and we remain isolated and divided from one another and from our neighbours across the lake. Voter turnout of 28 per cent demonstrates not apathy but disconnection.

Our issues dealing with health care, education, welfare, transportation, the environment and urban decay leaves us perplexed and divided. Our only daily newspaper's ownership has changed five times in 10 years.

Even though we are the twelfth largest market in Canada with more exports than Newfoundland or New Brunswick, Niagara has never had a local TV station. For 55 years, regions one-half our size, like Kingston and Peterborough, have had local television stations, and much smaller communities across Canada, from Medicine Hat to Prince George and Yorkton to North Bay, have been included in the national TV grid.

For the record, Niagara, with all of its challenges remains one of Canada's most liveable regions. What we have here in Niagara is simply a failure to communicate.

Malheureusement, les gros joueurs, dont la plupart sont aiguillonnés par Bay Street, accordent très peu de temps et d'attention à ces questions et se bousculent pour s'approprier d'énormes auditoires avec des importations américaines, des émissions sportives et des émissions de télé réalité tout à fait irréelles.

J'ai été grandement influencé par le travail de recherche du Project for Excellence in Television, qui est basé à Washington, D.C., et qui a une participation active avec l'Université Columbia. Les travaux de recherche de cet organisme ont démontré que lorsque les nouvelles locales assurent une couverture plus approfondie des événements avec reportage vidéo étendu et bien documenté, ces émissions de nouvelles communautaires ont de meilleures cotes d'écoute que la télévision pratiquant le journalisme macabre.

Je vais vous laisser une copie de ces études et nous avons également fait parvenir une copie sous forme électronique à votre greffier.

Nos collectivités mal desservies du Canada méritent mieux et les idées admirables exprimées dans la Loi sur la radiodiffusion devraient donner aux entrepreneurs en radiodiffusion le droit d'essayer de corriger ces lacunes.

Laissez-moi illustrer mes propos par un exemple tiré de ma propre région du Golden Horseshoe, la région située autour du lac Ontario.

La présidente : Nous connaissons cette région géographique.

M. Wilks : Je suis de Niagara. Nous avons 12 municipalités comptant 440 000 personnes réparties sur une superficie de 1 700 kilomètres carrés. Ces gens ne sont pas branchés sur les questions régionales par la télévision. Nous sommes devenus une région constituée de 12 tribus et nous demeurons isolés et séparés les uns des autres ainsi que de nos voisins de l'autre côté du lac. Une participation électorale de 28 p. 100 démontre non pas de l'apathie, mais l'absence de connexion.

Les questions qui nous préoccupent concernant les soins de santé, l'éducation, le bien-être social, le transport, l'environnement et le déclin urbain nous laissent perplexes et divisés. Notre seul quotidien a changé de propriétaire cinq fois en dix ans.

Même si nous arrivons au 12^e rang par la taille de notre marché au Canada, avec des exportations qui dépassent celles de Terre-Neuve ou du Nouveau-Brunswick, Niagara n'a jamais eu de station de télévision locale. Pendant 55 ans, des régions qui ont la moitié de notre taille, comme Kingston et Peterborough, ont eu des postes de télévision locaux et des collectivités beaucoup plus petites partout au Canada, comme Medicine Hat, Prince George, Yorkton et North Bay, ont été incluses dans le réseau de télévision national.

Pour le compte rendu, Niagara, avec tous ses défis demeure une des régions du Canada où il est le plus agréable de vivre. Ce que nous avons à Niagara, c'est simplement un échec de communication.

Niagara is not alone; all across Canada the local voice has been swallowed up by huge networks. Cable TV has not provided the answer, because cable by its nature is minimalistic in journalistic content and production values. It is run by well-meaning amateurs.

Local regional TV can and should be the key to connecting our citizens. We have missed the opportunity to use the most important medium of communication to bring people and the local issues together.

I am talking about offering employment to hundreds of extremely bright and highly talented graduates from our colleges and universities who cannot find work in their chosen profession. Therein is our hope for the new future in Canadian broadcasting.

The analogy helpful here is probably to compare the big-city daily newspapers to the smaller weeklies. Both survive profitably and serve separate niches. In TV we have the big broadcasters, but the missing narrow-casters that serve a small, specific local area or community are missing.

It is because of a CRTC policy decision that we have this problem. The CRTC does not allow smaller, commercial TV operations, but only considers co-op and not-for-profit models. We already have that with the local amateur cable. Imagine the government telling publishers that they cannot sell local ads. Well, that is what they tell us in the TV business.

The policy is in place to protect the big broadcast converged giants from fragmenting audiences. Now, this is a debatable logic, when the same CRTC allows in a myriad of foreign channels.

The Broadcasting Act says that we have to be predominantly Canadian, but with a plethora of those channels that they allow in from the United States, I can tell you that you can measure the number of hours available in the cable and the satellite spectrum. I hate to tell you this, but Canadian television it is not predominantly Canadian, it is predominantly American.

The airwaves were once a small, restricted spectrum; now we have a vast, compressed, digital bandwidth that can accommodate ten times the channels that we have now.

If we can have FOX News, CNN, BBC, and CNBC, and even Al Jazeera in Mississauga or in Niagara, can we please have space for us to talk to each other?

With the advent of new high-quality, miniaturized, affordable broadcasting technology, local television is poised for rebirth. Imagine if 15 out of 20 programs watched were produced by Canadians. That would be some Christmas present, but today the reality is we remain lucky to get more than one out of the

Niagara n'est pas seule; partout au Canada, la voix locale a été happée par les grands réseaux. La télévision par câble n'a pas apporté de solution, parce que, par nature, le câble est minimaliste en ce qui a trait à la teneur journalistique et aux valeurs de production. Elle est dirigée par des amateurs bien intentionnés.

La télévision locale et régionale peut et doit être la clé pour brancher nos citoyens. Nous avons raté l'occasion d'utiliser le média de communication le plus important pour brancher les gens sur les questions locales.

Je parle d'offrir des emplois à des centaines de diplômés extrêmement brillants et très talentueux qui sortent de nos collèges et de nos universités et qui ne peuvent trouver d'emploi dans la profession qu'ils ont choisie. C'est là que se trouve l'espoir pour le nouvel avenir de la radiodiffusion canadienne.

L'analogie qui serait utile ici est probablement la comparaison entre les quotidiens des grandes villes et les hebdomadaires plus petits. Les deux survivent de manière rentable et desservent des créneaux distincts. Dans le domaine de la télévision, nous avons les grands diffuseurs, mais il manque les petits diffuseurs qui desservent des régions ou des collectivités locales précises.

C'est en raison d'une décision de principe du CRTC que nous avons ce problème. Le CRTC ne permet pas qu'il y ait une télévision commerciale de plus petite taille, mais seulement une télévision de type coopérative ou sans but lucratif. Nous avons déjà cela avec le câble amateur local. Imaginez que le gouvernement dise aux éditeurs qu'ils ne peuvent vendre des annonces locales. Eh bien, c'est ce qu'il fait dans le cas de l'industrie de la télévision.

Cette politique est en place pour protéger les champions de la convergence contre la fragmentation de leur auditoire. Maintenant, il s'agit d'une logique dont on peut discuter, lorsque ce même CRTC autorise une myriade de canaux étrangers.

La Loi sur la radiodiffusion stipule qu'il doit y avoir prédominance canadienne, mais avec tous ces canaux en provenance des États-Unis, je peux vous dire que vous pouvez mesurer le nombre d'heures disponibles dans le spectre de diffusion par câble et par satellite. Je regrette de vous dire cela, mais la télévision canadienne n'est pas à prédominance canadienne, mais à prédominance américaine.

À une certaine époque, les ondes ne représentaient qu'un spectre limité; maintenant, nous avons une vaste bande passante numérique comprimée qui peut accueillir 10 fois le nombre de canaux que nous avons à l'heure actuelle.

Si nous avons FOX News, CNN, BBC et CNBC, et même Al Jazeera à Mississauga ou à Niagara, pouvons-nous s'il vous plaît avoir un espace pour nous permettre de nous parler entre nous?

Avec l'avènement de la nouvelle technologie de radiodiffusion de haute qualité, miniaturisée et à prix abordable, la télévision locale est prête à une renaissance. Imaginez si 15 émissions sur 20 qui sont regardées étaient produites par des Canadiens. Ce serait tout un cadeau de Noël, mais la réalité aujourd'hui, c'est que nous

top 20 viewed by Canadians. We the producers, writers, actors, and technicians, and, yes, we regional and local broadcasters wish to challenge the gatekeepers who so protect the anointed few.

If the mega-corporations had been successful in fulfilling the purposes of the Broadcasting Act, we might be agreeable to their protection, but the reality is that their failures far outstrip any of the small victories that they have had.

In English Canada, the slippage is like a landslide, where audiences to Canadian-produced stories continue to decline. The United States has overwhelmed our domestic producers, and it is our fault. Time is running out.

We need another mega-merger, the biggest in Canadian TV history, to get our TV train back on the track. The time has come to assemble all those government-created film and television networks, agencies, funds, and grantors into one giant unit.

In English Canada, that new super-entity, where all priority programming would be created and broadcast would be the CBC, Telefilm Canada, the Canadian Cable Fund, and the National Film Board. The super-entity would merge all the responsibilities into a single, renewed, exciting, and vibrant national public broadcasting system centred on our proud, venerable, and battered CBC.

We do not need more money. We need new leadership. The government consolidated our armed forces, navy, air force, and army. So, if you can do it for them, we need you to do it for TV.

While public television has been starved, the Government of Canada has provided direct taxpayer cash and subsidies to the national public-sector giants, such as CHUM, CanWest Global, Bell Globemedia, Rogers, and Alliance Atlantis.

We ask, why is taxpayer money going to the private sector, when profits are at an all-time high?

We think this is utter madness.

CBC should be restructured. CBC Sports should be moved to a separate channel and not subsidized. If we pay \$1.20 a subscriber to get TSN, surely it is worth that much for us to get CBC Sports, and if there is a profit from selling advertising on CBC Sports, then that profit should go back to the main channel.

When the CBC moves out of advertising on the main channel all of the cash in the system should go towards new CBC French and English priority programming. Now is the time to finally and completely separate private and public broadcasting.

sommes chanceux si plus d'une de nos émissions parmi les 20 meilleures est regardée par les Canadiens. Nous, les producteurs, les scénaristes, les acteurs et les techniciens et, oui, nous, les radiodiffuseurs régionaux et locaux, voulons mettre au défi les gardiens qui protègent ainsi les quelques heureux élus.

Si les méga sociétés avaient réussi à réaliser les objectifs de la Loi sur la radiodiffusion, nous pourrions être d'accord avec l'idée de les protéger, mais la réalité, c'est que leurs échecs dépassent largement les petites victoires qu'elles ont pu remporter.

Au Canada anglais, c'est un véritable glissement de terrain, les cotes d'écoute des émissions canadiennes continuent de fondre. Les États-Unis ont terrassé nos producteurs nationaux et c'est de notre faute. Il ne reste plus grand temps pour réagir.

Nous avons besoin d'une autre méga fusion, la plus grande dans l'histoire de la télévision canadienne, pour remettre notre télévision sur la bonne voie. Le temps est venu de regrouper tous ces réseaux de cinéma et de télévision créés par le gouvernement, ces agences, ces fonds et ces organismes subventionnaires en une seule entité géante.

Au Canada anglais, cette nouvelle super entité, où toute la programmation prioritaire serait créée et diffusée, serait constituée de la CBC, de Téléfilm Canada, du Fonds canadien de télévision et de l'Office national du film du Canada. Cette super entité permettrait de fusionner toutes les responsabilités en un seul système de radiodiffusion public national renouvelé, excitant et plein de vitalité, centré sur la vénérable, fière et malmenée CBC/Radio-Canada.

Nous n'avons pas besoin de plus d'argent. Nous avons besoin d'un nouveau leadership. Le gouvernement a consolidé nos Forces armées, la marine, l'aviation et l'armée. Alors, si vous pouvez le faire pour les militaires, nous avons besoin que vous le fassiez aussi pour la télévision.

Pendant que la télévision publique se faisait couper les vivres, le gouvernement du Canada remettait directement l'argent des contribuables sous forme d'argent liquide ou de subventions à des géants du secteur public national, comme CHUM, CanWest Global, Bell Globemedia, Rogers et Alliance Atlantis.

Nous posons la question : pourquoi l'argent des contribuables est-il donné au secteur privé à un moment où les profits atteignent un niveau record?

Nous pensons qu'il s'agit d'une pure folie.

CBC/Radio-Canada doit être restructurée. CBC Sports devrait constituer un canal séparé et ne pas être subventionné. Si nous payons 1,20 \$ pour avoir TSN, il est certain qu'il vaut la peine d'en payer autant pour obtenir CBC Sports, et si la vente de publicités sur CBC Sports rapportait des profits, alors, ces derniers devraient revenir au canal principal.

Si CBC/Radio-Canada renonce à la publicité sur le canal principal, tout l'argent qui est dans le système devrait être canalisé vers la nouvelle programmation prioritaire en français et en anglais de CBC-Radio-Canada. Le moment est maintenant venu de séparer de manière définitive et complète la radiodiffusion privée de la radiodiffusion publique.

The renaissance of English TV could happen rapidly. Private operators can draw from the injection of new ad dollars from the money that CBC gives up. We would have the public and private broadcasters performing different jobs with different money sources and more rationalized objectives.

Madam Chairman, let the mergers begin. Help us find a way to return local TV voices to the 500-channel universe. Now is the time to reform and refocus government leadership, unleash a new team, and get into the game to win back Canadian viewers both locally and nationally.

I do thank you for the honour of being with you.

Senator Tkachuk: I agree that there is a need to change the Broadcasting Act in order to see a re-emergence of community and local television. I agree that it is a needed change. I think the CRTC promotes monopolies.

Are you saying that we should open up the airwaves to who ever proves themselves in the marketplace, whether it is a programmer for country music or it is a local television station?

Mr. Wilks: We think the criterion for the establishment of local television stations is well established; that is you have to do independent market research to prove that the audience you intend to serve has some interest in the service you propose to offer.

We in the broadcast business have always had to demonstrate to the Canadian Radio and Television Commission that we have the funds to fulfil the promises we make; that we have a boards of directors; and that we practice what our federal government requests of us with regard to things like gender and racial equality and the recognition of all rights and freedoms. All of this is set out in the Broadcasting Act.

There is nothing wrong with the act, and there is nothing wrong with holding broadcasters accountable, but, in some ways the CRTC has not fulfilled its promise to police the stations that were already licensed at the time of the act.

We have just gone through a massive change with the consolidation of ownership and thousands of jobs have been lost as a result. We now have a private sector system where the amount of money being paid on the interest on leverage-buyout debt is greater than the amount of money we are spending on new Canadian programming.

We need to get new broadcast corporations to qualified Canadians, while at the same time look very carefully at whether a new company is eligible to become a new broadcaster.

La renaissance de la télévision anglaise pourrait se faire rapidement. Les exploitants privés pourront compter sur l'injection des nouveaux dollars de publicité auxquels CBC-Radio-Canada aura renoncé. Nous aurions des radiodiffuseurs publics et privés qui réalisent des tâches différentes avec des sources de financement différentes et des objectifs plus rationalisés.

Madame la présidente, que les fusions commencent. Aidez-nous à ramener la télévision locale dans l'univers des 500 canaux. C'est maintenant le temps de reformuler et de recentrer le leadership du gouvernement, de donner les coudées franches à une nouvelle équipe et de s'atteler à retrouver la faveur des téléspectateurs canadiens aussi bien au niveau local que national.

Je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de m'accueillir parmi vous.

Le sénateur Tkachuk : Je suis d'accord pour dire qu'il est nécessaire de modifier la Loi sur la radiodiffusion pour voir une renaissance de la télévision communautaire et locale. Je suis d'accord pour dire qu'il s'agit d'un changement nécessaire. Je pense que le CRTC favorise les monopoles.

Dites-vous que nous devrions accorder les ondes à quiconque arrive sur le marché, qu'il s'agisse d'un diffuseur de musique country ou d'une station de télévision locale?

M. Wilks : Nous croyons que le critère pour l'implantation de stations de télévision locale est bien défini; vous devez réaliser une étude de marché indépendante pour démontrer que l'auditoire que vous avez l'intention de desservir manifeste de l'intérêt pour le service que vous proposez.

Dans le domaine de la radiodiffusion, nous avons toujours dû démontrer au Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes que nous avions les fonds pour honorer les promesses que nous faisons; que nous avions un conseil de direction; que nous pratiquions ce que notre gouvernement fédéral exige de nous en ce qui concerne des choses comme l'égalité des sexes et des races et la reconnaissance des droits et libertés. Tout cela est prévu par la Loi sur la radiodiffusion.

Il n'y a rien de mal avec la loi et il n'y a rien de mal à exiger que les radiodiffuseurs rendent des comptes, mais de certaines façons, le CRTC n'a pas rempli ses promesses de surveiller les stations qui avaient déjà leur licence au moment où la loi a été adoptée.

Nous venons tout juste de vivre un très grand changement avec la consolidation de la propriété et des milliers d'emplois ont été perdus dans la foulée de cette réorganisation. Nous avons maintenant un système privé dans lequel l'argent dépensé pour rembourser les dettes d'acquisition est supérieur à l'argent dépensé pour la nouvelle programmation canadienne.

Nous avons besoin de remettre de nouvelles entreprises de radiodiffusion entre les mains de Canadiens compétents, tout en examinant attentivement en même temps si une nouvelle entreprise est admissible à devenir un nouveau radiodiffuseur.

There is nothing like the competitive process, where four or five applicants make applications; sometimes there are beauty contests that nobody should win.

Senator Tkachuk: It always intrigues me that people are in favour of the private sector until they get their licence, and then, of course, they want a monopoly, and more stringent rules for entering.

In Edmonton a number of years ago Dr. Allard applied for a news channel. He started a local independent television station which became the number-one station in Edmonton. BCTV beat CBC hands down, and yet he lost the application, because his presentation was not good enough, whatever the heck that was.

Why do we have to do a survey?

If the person is of good character, has the money, and wants to start a television station, why should he or she have to prove that the station can make money?

Mr. Wilks: You spoke of Edmonton and Dr. Allard. I am proud to have been the individual that encouraged Dr. Allard to get into the broadcast business. I was the founder of ITV and the CEO of Dr. Allard's Edmonton television station to which you referred. I am very intimate with the circumstances of that particular application.

We lived in a time when we were very protective; it was another time. Believe it or not, we got that licence for ITV Edmonton, where Selkirk Communications, a broadcast company, had a 25 per cent interest in that television station with Dr. Allard. The CRTC deemed that Selkirk Communications could not participate because they already owned a radio station, and some of their shareholders already owned the *Edmonton Journal*, which was a Southam newspaper. At that time it was considered a concentration of ownership.

It was an era when we were quietly, gently moving along. Outside of the Toronto area we received only three American networks on cable television. Of course, now we have 113 American channels. The rules have changed, and so have our cities.

In 1998 I started the last television station here in Toronto; channel 9, the Christian Television Channel. That was the last television station added since 1976. In the interim the population has doubled.

Edmonton had a population of 400,000 in 1974. The population is over a million today. You can see that there has been a dramatic change in the market and for this reason we need to change as well.

At that time the national news service had not been developed; CBC Newsworld did not exist. I believe that the commission was short-sighted in worrying that private ownership would overwhelm the public broadcast system.

Il n'y a rien comme la concurrence, où quatre ou cinq candidats font des demandes; parfois, il y a des concours de beauté que personne ne devrait remporter.

Le sénateur Tkachuk : J'ai toujours été intrigué de voir que les gens sont en faveur du secteur privé jusqu'à ce qu'ils obtiennent leur licence et ensuite, évidemment, ils veulent un monopole et des règles plus strictes pour pouvoir entrer dans ce cercle.

À Edmonton, il y a un certain nombre d'années, M. Allard a fait une demande de licence pour un canal de nouvelles télévisées. Il a démarré une station de télévision locale indépendante qui est devenue la station la plus regardée à Edmonton. BCTV a battu CBC à plate couture et pourtant, sa demande a été refusée, parce que sa présentation n'était pas suffisamment bonne, ou pour une autre raison quelconque.

Pourquoi avons-nous besoin d'une étude?

Si la personne a bonne réputation, si elle possède de l'argent et si elle veut démarrer une station de télévision, pourquoi doit-elle prouver que la station peut être rentable?

M. Wilks : Vous avez parlé d'Edmonton et de M. Allard. Je suis fier d'avoir été la personne qui a encouragé M. Allard à s'intéresser à l'industrie de la radiodiffusion. J'ai été fondateur de ITV et directeur général de la station de télévision de M. Allard à Edmonton à laquelle vous avez fait allusion. Je suis très au fait des circonstances de cette demande particulière.

Nous vivions alors à une époque où nous étions très protecteurs; c'était une autre époque. Croyez-le ou non, nous avons obtenu cette licence pour ITV à Edmonton; Selkirk Communications, une entreprise de radiodiffusion, avait un intérêt de 25 p. 100 dans la station de télévision de M. Allard. Le CRTC a jugé que Selkirk Communications ne pouvait pas participer parce qu'elle était déjà propriétaire d'un poste de radio et que certains de ses actionnaires étaient déjà propriétaires du *Edmonton Journal*, un journal de Southam. À cette époque, c'était considéré comme une concentration de la propriété.

C'était une époque où nous avançons gentiment, en silence. À l'extérieur de la région de Toronto, nous ne recevions que trois réseaux américains par le câble. Évidemment, nous en avons maintenant 113. Les règles ont changé, de même que nos villes.

En 1998, j'ai démarré la dernière station de télévision ici à Toronto, le canal 9, le Christian Television Channel. C'est la dernière station de télévision qui a été créée depuis 1976. Dans l'intervalle, la population a doublé.

Edmonton comptait une population de 400 000 habitants en 1974. Aujourd'hui, sa population dépasse le million. Vous pouvez voir qu'il y a eu un changement spectaculaire dans le marché et que, pour cette raison, nous devons changer également.

À cette époque, le service de nouvelles nationales n'avait pas été créé. CBC Newsworld n'existait pas. Je crois que le conseil a manqué de perspicacité lorsqu'il s'est inquiété que la propriété privée vienne éclipser le système de radiodiffusion publique.

This is one of our continuing problems is that we did not separate the public system from the private system. I believe that is essential. I think that even today, the CRTC would not give Dr. Allard a licence. The CRTC even limits CTV to a wheel where they have very specific headline news in their news package. I believe that to be an unbelievably restrictive requirement.

Why would they allow the CBC to do one thing, and then put this kind of harness on the private sector?

It is just nonsense, and it is time that it is re-examined.

Senator Munson: Mr. Wilks, I am curious about a statement you made about the CRTC and the process and one of the releases. You said that it was discouraging to have to continually explain to the community that you intended to serve. You noted that it is a peculiar process to deal with the CRTC. How is that process peculiar?

I would like to hear your views on the CRTC, and why television cannot get into Canada, while Al Jazeera is able to.

Why do you have to go through this process with the CRTC holding the power?

Mr. Wilks: Our rights suggest freedom of the press, media, and other media. We are in the electronic sector and considered part of the other media. We have no problem understanding the freedom of the press. If I want to publish a newspaper, I would simply start publishing and selling ads and distributing my news. There is no rule to prevent me from doing so.

The broadcasting rules were different because we had a very limited spectrum, and had to be very careful, because there were only a certain number of available channels. That situation no longer exists and yet, the rules have not changed. We are still working with the old rule books that suggest that we have this finite little precious thing and we have to be careful about who gets access to it because we are going to run out of space. Well, there is no danger at all of us running out of space. That is all poppycock and gone by the wayside.

People like me have the temerity to come before you and to take great risks. We come to you and make suggestions and sometimes it looks like we are trying to bite the hand that feeds us. We are also continually in front of the CRTC for one reason or another.

I think we are in a new era even with the CRTC. I think that the CRTC and this new self-examination process will help it change. I hope that they licence more communities.

In Edmonton there are quite a lot of local television stations, however, if you live in Mississauga with a population of 800,000 people there is absolutely no local television. You

C'est un de nos problèmes depuis toujours, à savoir de ne pas avoir séparé le système public du système privé. Je crois que c'est essentiel de le faire. Je pense que même aujourd'hui, le CRTC n'accorderait pas de licence à M. Allard. Le CRTC limite même CTV à une situation où cette dernière doit avoir des nouvelles d'actualité très spécifiques dans son bloc d'information. Je crois qu'il s'agit d'une exigence incroyablement restrictive.

Pourquoi permettre à CBC/Radio-Canada de faire une chose et imposer ensuite ce genre de carcan au secteur privé?

C'est tout simplement insensé et il est temps de réexaminer cette question.

Le sénateur Munson : Monsieur Wilks, je suis curieux au sujet d'une affirmation que vous avez faite à propos du CRTC et du processus. Vous avez dit qu'il était décourageant de devoir continuellement s'expliquer à la communauté que vous avez l'intention de desservir. Vous avez noté qu'il s'agissait d'un processus étrange que de traiter avec le CRTC. En quoi ce processus est-il étrange?

J'aimerais entendre vos points de vue sur le CRTC et pourquoi la télévision ne peut s'implanter au Canada, alors qu'Al Jazeera peut le faire.

Pourquoi devez-vous vous soumettre à ce processus où le CRTC détient les pouvoirs?

M. Wilks : Nos droits parlent de la liberté de la presse, des médias et des autres médias. Nous faisons partie du secteur de l'électronique et nous sommes considérés comme faisant partie des autres médias. Nous n'avons pas de difficultés à comprendre la liberté de la presse. Si je voulais publier un journal, je n'aurais qu'à commencer à publier, à vendre de la publicité et à distribuer mes nouvelles. Il n'y a rien qui m'empêche de le faire.

Les règles concernant la radiodiffusion étaient différentes parce qu'il y avait un spectre très limité et nous devions faire très attention parce qu'il n'y avait qu'un nombre limité de canaux disponibles. Cette situation n'existe plus maintenant et pourtant, les règles n'ont toujours pas changé. Nous travaillons toujours avec le vieux livre de règlements qui laisse entendre que nous avons cette chose finie très précieuse et que nous devons faire très attention à qui y aura accès parce que nous allons manquer d'espace. Eh bien, il n'y a plus de danger de manquer d'espace. Ce sont des balivernes qui n'ont plus leur raison d'être.

Des gens comme moi ont la témérité de se présenter devant vous et de prendre des risques énormes. Nous venons vous voir et faisons des suggestions et, parfois, cela donne l'impression que nous voulons mordre la main qui nous nourrit. De plus, nous sommes toujours devant le CRTC pour une raison ou une autre.

Je pense que nous sommes dans une nouvelle ère, même dans le cas du CRTC. Je pense que le CRTC et ce nouveau processus d'auto-examen l'aidera à changer. J'espère qu'il accordera des licences à plus de collectivités.

À Edmonton, il y a beaucoup de stations de télévision locales; cependant, si vous vivez à Mississauga dont la population est de 800 000 habitants, il n'y a absolument aucune station de télévision

cannot use that medium to sell your goods and services in that city. We see a similar situation in about 12 other cities; they are all covered by these mega-stations with the body-bag stories.

Senator Munson: The CRTC probably can say “no” to you, but they will never say “no” to CBC or CTV. When CTV gets a five-year or a seven-year licence they are not concerned that the CRTC will not renew the licence. The CRTC can say “no” to a little guy like you but not the big guys. It sounds like a double standard.

Mr. Wilks: It is not only that they say “no,” but the public process allows these mega-corporations to intervene in our process. They arrive at the same hearing I do with a battery of lawyers and consultants, and they file 200-page briefs and give hysterical interventions as to how a little television station in the neighbourhood of Toronto will destroy mighty Toronto. They go on that they are undertaking to save us.

I say, save us from *Train 48*. Save us from the trite and the body-bag television. Save us from their failures. I mean, give us at least a right to fail. It is a nonsensical system.

Senator Munson: There is an old saying: “Alive at five and dead at six.” It is crazy.

Why has Niagara never had a local TV station?

Mr. Wilks: It probably is the idea that we are surrounded by TV stations. Buffalo is 30 miles down the road. Most of us in Niagara, by the way, watch Buffalo news more than we watch Canadian news.

Hamilton, which is just on the edge of the lake, claims to serve Niagara, with one reporter covering 1,700 square kilometres. The stories that seem to interest them are the ones that include tragedy, mayhem and body bags. They are not interested in any of our local issues.

An area can be covered by all of these massive signals, but that has nothing to do with the area itself. The mega station is making money off of us but is not giving us any payback. They are selling us up to our eyeballs, but they are not making an investment in us. In fact, it is difficult for them to do so because if they covered our local news in Niagara it would not impress the other viewers in the Golden Horseshoe area. We are on the dark part of the Horseshoe. We do not get any of their coverage except when it is something incredibly negative.

Senator Trenholme Counsell: Mr. Wilks, you made the comment that local television is poised for a rebirth. Please comment on that statement.

locale. Vous ne pouvez utiliser ce média pour vendre vos biens et services dans cette ville. Nous voyons une situation semblable dans un douzaine d'autres villes; elles sont toutes couvertes par ces méga stations qui présentent des histoires macabres.

Le sénateur Munson : Le CRTC peut probablement vous dire non à vous, mais il ne dira jamais non à CBC-Radio-Canada ou à CTV. Lorsque CTV obtient une licence de cinq ou sept ans, elle ne s'inquiète pas que le CRTC ne renouvellera pas sa licence. Le CRTC peut dire non à un petit joueur comme vous, mais non aux gros joueurs. Cela ressemble à deux poids, deux mesures.

M. Wilks : Ce n'est pas seulement qu'il peut dire non, mais le processus public permet à ces méga entreprises d'intervenir dans notre processus. Elles se présentent à la même audience que moi avec une batterie d'avocats et de consultants et elles déposent des mémoires de 200 pages et font des interventions hystériques sur la façon dont une petite station de télévision dans le voisinage de Toronto viendra détruire la puissante Toronto. Elles continuent en disant qu'elles cherchent à nous sauver.

Je dis, sauvez-nous de *Train 48*. Sauvez-nous de la télévision de la banalité et du macabre. Sauvez-nous de leurs échecs. Je veux dire, donnez-nous au moins la chance d'échouer. Il s'agit d'un système insensé.

Le sénateur Munson : Il y a un vieil adage qui dit : « Vivant à cinq heures et mort à six heures. » C'est fou.

Pourquoi Niagara n'a-t-elle jamais eu de station de télévision locale?

M. Wilks : C'est probablement l'idée que nous sommes entourés de stations de télévision. En passant, la plupart d'entre nous à Niagara regardons les nouvelles de Buffalo plutôt que les nouvelles canadiennes.

Hamilton, qui est située sur la rive du lac, prétend desservir Niagara avec un journaliste qui couvre 1 700 kilomètres carrés. Ce qui semble les intéresser, ce sont les événements tragiques, les conflits et les histoires macabres. Ils ne s'intéressent aucunement à nos préoccupations locales.

Une région peut être couverte par tous ces signaux puissants, mais cela n'a rien à voir avec la région elle-même. La méga station fait de l'argent sur notre dos, mais ne nous donne rien en retour. Elle nous vend ses produits à pleine porte, mais n'investit pas dans notre collectivité. En fait, il lui est difficile de le faire parce que si elle traitait des nouvelles locales de Niagara, cela n'impressionnerait pas les autres téléspectateurs de la région du Golden Horseshoe. Nous vivons dans la partie sombre du Golden Horseshoe. Nous n'avons jamais de couverture sauf lorsqu'il s'agit d'événements incroyablement négatifs.

Le sénateur Trenholme Counsell : Monsieur Wilks, vous avez fait une observation selon laquelle la télévision locale était prête pour une renaissance. Pouvez-vous étoffer davantage cette affirmation.

In Atlantic Canada we have ATV, which precedes the CTV news, and it gives us excellent news. We also get the body bag news. I mean, just look at our national papers today; their news coverage is all about body bags.

I think that we are blessed with a lot of local coverage. We have the CBC for the first half hour, then the supertime news is local, and then we go to the national news at 6:30. I feel that Atlantic Canada has good coverage of our legislatures, our business stories, and a good many human interest stories.

Now, how many are watching that versus CNN or something else, I am not sure, but I wonder if our coverage is different than the coverage in Ontario?

Mr. Wilks: Yes, you are fortunate in Atlantic Canada, and we are fortunate on the Prairies.

Senator Trenholme Counsell: Not many people will say that. That is wonderful.

Mr. Wilks: Every little city in the Prairies, including Prince Albert, Yorkton, Saskatoon, and Regina has stations. Regina has three.

In the mega-markets it is quite impossible to think a single television station can provide local programming to millions of people.

I managed a television station in Kingston, Ontario, and we had a remarkable relationship with our audience. The Kingston people are blessed. They have a population of less than one-half the area of Niagara.

It is not just in Niagara that I have a special interest. I have observed that throughout Southern Ontario we do not really have a single community; we have a series of communities, and they all have different demographics.

For instance, we have the new City of Brampton that has doubled in size since 1976. Brampton has a huge Southeast Asian population and deserves to have a mechanism with which they can communicate daily. OMNI, the multilingual television service, can not satisfy their needs because of the new immigrants in that city.

The same is true of Mississauga, which has an amazing demographic quite different from Brampton. The Pakistani, Sikh, and East Indian populations get little satisfaction out of OMNI Television. They are all totally dissatisfied with what the broadcasters give them.

They need some narrow-casting, and it is in the narrow-casting where the CRTC has slammed the door on us. We can not put in lower-power transmitters in those cities. The only

Dans le Canada atlantique, nous avons ATV, qui précède les nouvelles de CTV, et les nouvelles qu'on nous présente sont excellentes. Nous avons également les histoires macabres. Je veux dire, regardez nos journaux nationaux aujourd'hui; leur couverture des nouvelles porte uniquement sur des histoires macabres.

Je pense que nous sommes chanceux d'avoir une bonne information locale. Nous avons CBC/Radio-Canada pour la première demi-heure, et ensuite, les nouvelles à l'heure du souper sont locales, et ensuite, nous passons aux nouvelles nationales à 18 h 30. J'estime qu'au Canada atlantique, nous avons une bonne couverture de nos législatures et de nos entreprises et de nombreux reportages d'intérêt humain.

Maintenant, combien de gens regardent ces nouvelles comparativement à celles de CNN ou à quelque chose d'autre, je n'en suis pas certaine, mais je me demande si l'information que nous recevons est différente de l'information en Ontario?

M. Wilks : Oui, vous êtes chanceuse de vivre dans le Canada atlantique et nous sommes chanceux de vivre dans les Prairies.

Le sénateur Trenholme Counsell : Très peu de gens diraient cela. C'est merveilleux.

M. Wilks : Chaque petite ville des Prairies, y compris Prince-Albert, Yorkton, Saskatoon et Regina, possède une station de télévision. Regina en a trois.

Dans des méga marchés, il est presque impossible de penser que des stations de télévision uniques peuvent fournir une programmation locale à des millions de personnes.

J'ai dirigé une station de télévision à Kingston, en Ontario, et nous avions une relation remarquable avec nos téléspectateurs. Les gens de Kingston sont très chanceux. La population y est la moitié de celle de la région de Niagara.

Ce n'est pas uniquement pour Niagara que j'ai un intérêt particulier. J'ai observé que partout dans le sud de l'Ontario, nous n'avons pas vraiment une collectivité unique; nous avons une série de collectivités et elles sont toutes différentes par les données démographiques.

Par exemple, nous avons la nouvelle ville de Brampton qui a doublé en taille depuis 1976. Brampton compte une forte population originaire du Sud-Est asiatique et mérite d'avoir un organe par lequel ces gens peuvent communiquer quotidiennement. OMNI, le service de télévision multilingue, ne peut répondre à leurs besoins en raison des nouveaux immigrants qui affluent dans cette ville.

On peut en dire autant de Mississauga dont la composition démographique extraordinaire est très différente de celle de Brampton. Les populations pakistanaïses, sikhes et indiennes ne voient pas leurs besoins comblés par OMNI Television. Elles sont entièrement insatisfaites de ce que leur offre leurs radiodiffuseurs.

Elles ont besoin d'une diffusion ciblée, et c'est dans la diffusion ciblée que le CRTC nous a fermé la porte. Nous ne pouvons pas installer des transmetteurs de plus faible puissance dans ces villes.

people the CRTC will allow to do that are co-ops and not-for-profit corporations that hire non-professionals.

We need to bring professional journalism, professional standards, and professional news to these cities. They deserve it. As we move just a little bit to the west of us, to Oakville, Burlington, and Milton we find cities that have a similar demographic to Brampton. In those cities there are half a million people who turn on their television sets every day and never see any of their issues discussed; it is simply not reflected in any of the television journalism.

Senator Trenholme Counsell: Are you are saying that what we get as Atlantic Canadians, you get as Ontarians, but because your population is so diverse and so large, it is not as relevant to you as it is to us?

We like to hear stories from Truro or from Bathurst or wherever, but is it the huge population, the diversity, that makes it less relevant?

Do these main broadcasters, CTV and CBC do the same thing in Ontario, or do they do it the way it is broken down for us?

Mr. Wilks: You can watch City TV in Ottawa, London, and in most places in Ontario. It is the same with CH. They call themselves the station of Hamilton, Halton, and Niagara, but in fact they reach the entire province. You can watch them anywhere.

Senator Trenholme Counsell: It reaches the whole province?

Mr. Wilks: Yes.

Senator Trenholme Counsell: Ours reaches the whole region.

Mr. Wilks: Yours is the whole region.

Senator Trenholme Counsell: We like the sharing of stories, one community to another, throughout Atlantic Canada, and that is what our stations do.

Mr. Wilks: There is much that takes place in some of our large cities that is not reported at all in this medium, and as a consequence, never even makes a regional newscast or a national newscast. It simply goes unreported.

The analogy that I used was probably a good one, in the sense that we have our daily newspapers. We all know who the daily giants are, but in that milieu the little weekly newspapers have carved out their niche, and they are all doing extraordinarily well.

If you like, I think that is actually what is missing with us in television; we do not have that smaller, close-up niche that the weeklies provide.

Senator Trenholme Counsell: Are you optimistic?

Les seuls à qui le CRTC permet de le faire, ce sont les coopératives et les sociétés sans but lucratif qui embauchent du personnel non professionnel.

Nous devons apporter à ces villes du journalisme professionnel, des normes professionnelles et des nouvelles professionnelles. Elles le méritent. Si nous nous déplaçons un peu vers l'ouest, à Oakville, Burlington et Milton, nous trouvons des villes dont la composition démographique est semblable à celle de Brampton. Dans ces villes, il y a un demi-million de personnes qui mettent tous les jours leur appareil de télé en marche et qui ne voient jamais les questions qui les préoccupent être traitées à la télévision; elles ne sont tout simplement pas reflétées dans le journalisme télévisuel.

Le sénateur Trenholme Counsell : Dites-vous que ce que nous avons à titre de Canadiens de l'Atlantique, vous l'avez également à titre d'Ontariens, mais que du fait que votre population est si diversifiée et si nombreuse, cette formule n'est pas aussi pertinente pour vous qu'elle l'est pour nous?

Nous aimons entendre les histoires de Truro ou de Bathurst ou de n'importe quelle autre ville, mais est-ce la population nombreuse, la diversité, qui fait que c'est moins pertinent?

Est-ce que les principaux radiodiffuseurs, CTV et CBC/Radio-Canada, font la même chose en Ontario ou le font-ils de manière fragmentée comme ils le font pour nous?

M. Wilks : Vous pouvez regarder City TV à Ottawa, à London et dans la plupart des villes de l'Ontario. C'est la même chose pour CH. Ils se disent la station de Hamilton, de Halton et de Niagara, mais en fait, ces gens couvrent toute la province. Vous pouvez les voir de n'importe où dans la province.

Le sénateur Trenholme Counsell : La station est captée dans toute la province?

M. Wilks : Oui.

Le sénateur Trenholme Counsell : La nôtre diffuse dans toute la région.

M. Wilks : La vôtre touche toute la région.

Le sénateur Trenholme Counsell : Nous aimons partager les histoires, d'une collectivité à l'autre, partout dans le Canada atlantique, et c'est ce que nos stations font.

M. Wilks : Il y a beaucoup de choses qui se produisent dans certaines de nos grandes villes qui ne sont pas rapportées du tout dans ce média et, en conséquence, ne parviennent jamais à faire les nouvelles régionales ou nationales. On en parle tout simplement pas.

L'analogie que j'ai utilisée était probablement bonne, dans ce sens que nous avons tous nos quotidiens. Nous savons tous qui sont les géants des quotidiens, mais dans ce milieu, les petits journaux hebdomadaires se sont trouvé un créneau et ils se tirent tous extraordinairement bien d'affaires.

Si vous voulez, je pense que c'est ce qui manque dans le domaine de la télévision; nous n'avons pas ce créneau plus petit, plus rapproché de la collectivité, qu'occupent les hebdomadaires.

Le sénateur Trenholme Counsell : Êtes-vous optimiste?

Mr. Wilks: I am optimistic because Canada is an inclusive nation; it is not a nation that excludes people from participating.

The Chairman: What are the economics of the small local stations? How many reporters do you need to adequately cover the city of Brampton? How much does it cost? How many people do you need? Where are you going to get the advertising? Are you in fact eroding the market for the big stations, or is it a separate market?

Mr. Wilks: Well, I hope we produce programming that kicks their pants in. They deserve it. I mean, why would I not be allowed to produce programming that competes against them?

Realistically, the kind of television station we are talking about employs roughly 100 people. In our Niagara proposition we are talking about 25 full-time journalists covering 1,700 square kilometres, in high-definition television, I might add. We are in a new digital era. If you multiply that 100 by 10, you can see that there could be a lot of new jobs. It is painful to know that our community colleges are turning out some extraordinary graduates that we are not going to employ.

Our little website for a television station that is not on the air has received thousands of applications. Our little website has had 6-million inquiries. The idea that some of these unemployed new entrants will be a farm team for the big boys later on is not a problem for me. I do not mind that process; we have to have someplace where we incubate new talent.

Senator Merchant: I must say I admire you for wanting to take the big guys on. And I wish you all the luck in the world.

I live in Regina, and you talked about the three stations there. Are you referring to CTV, CBC, and Global?

Mr. Wilks: Correct.

Senator Merchant: The CBC has the lowest audience in Regina. In our part of the world, we get the national news first, which is the opposite of what you were saying about the Atlantic. We get the national news and then the local news; during the national news a local story is introduced and is presented more fully later in the local news.

When there was a local station in Prince Albert operated by the Rawlinson family, the person that did the news also did the weather and the sports.

I wonder how many people are qualified to do all of that reporting, or are you going to have different people do the news, sports, and weather?

Mr. Wilks: Yes, and CBC, as you may recall, went through a massive cutback when their resource space declined, and the first thing that they cut was local newscasts. That was a disaster,

M. Wilks : Je suis optimiste parce que le Canada fait place à la diversité; ce n'est pas une nation qui exclut les gens de la participation.

La présidente : Quelles sont les données économiques des petites stations locales? Combien faut-il de journalistes pour couvrir de manière appropriée la ville de Brampton? Combien cela coûte-t-il? Vous avez besoin de combien de personnes? Où allez-vous obtenir la publicité? Allez-vous, en fait, grignoter le marché des grandes stations ou s'agit-il d'un marché distinct?

M. Wilks : Eh bien, j'espère que nous allons produire des émissions qui vont leur damer le pion. Ils le méritent bien. Je veux dire, pourquoi ne me permettrait-on pas de produire des émissions qui leur font concurrence?

De manière réaliste, pour exploiter le genre de stations de télévision dont nous parlons, il faut une centaine de personnes. Dans notre proposition pour Niagara, nous parlons de 25 journalistes à temps plein couvrant 1 700 kilomètres carrés, et j'ajouterais que c'est de la télévision haute définition. Nous sommes dans la nouvelle ère du numérique. Si vous multipliez ce chiffre de 100 par 10, vous pouvez voir qu'il pourrait y avoir beaucoup de nouveaux emplois. Il est cruel de savoir que nos collèges communautaires produisent certains diplômés extraordinaires que nous n'allons pas embaucher.

Le petit site Web de notre station de télévision qui ne diffuse même pas a reçu de milliers de demandes d'emploi. Il y a eu 6 millions de demandes d'information sur notre petit site Web. L'idée que certains de ces nouveaux arrivants sans emploi quitteront le club-ferme un jour pour aller jouer dans les ligues majeures ne me pose pas de problème. Ce processus ne m'inquiète pas; il faut bien que le nouveau talent soit incubé quelque part.

Le sénateur Merchant : Je dois dire que je vous admire de vouloir vous mesurer à ces gros joueurs. Et je vous souhaite la meilleure chance au monde.

Je vis à Regina et vous avez dit qu'il y avait trois stations dans cette ville. Parlez-vous de CTV, CBC/Radio-Canada et Global?

M. Wilks : C'est exact.

Le sénateur Merchant : À Regina, c'est CBC/Radio-Canada qui a la plus faible cote d'écoute. Dans notre partie du monde, nous avons les nouvelles nationales en premier, ce qui est le contraire de ce que vous avez dit au sujet des provinces de l'Atlantique. Nous avons les nouvelles nationales et ensuite, les nouvelles locales; pendant les nouvelles nationales, on présente une histoire locale qui est traitée en plus grands détails dans les nouvelles locales.

Lorsqu'il y avait une station locale à Prince Albert gérée par la famille Rawlinson, la personne qui lisait les nouvelles donnait également la météo et les nouvelles du sport.

Je me demande combien de personnes ont les compétences pour faire tout cela, ou allez-vous avoir des personnes différentes pour les nouvelles, les sports et la météo?

M. Wilks : Oui, et comme vous vous en souvenez, CBC/Radio-Canada a subi des compressions massives lorsque ses ressources ont été réduites, et la première chose qu'elle a sacrifiée, c'est le

especially in the capital cities where the result was an emasculation of the system. The CBC ran out of money, and they did not have the vision to know how to proceed.

At the present time there is a big groundswell movement for the CBC to get back into local television. We do not think that is appropriate. We think that they are the national and the international service. We think that local coverage is being provided well by the private sector.

So those are just points of view that need more debate, and at a point where the new leadership at CBC seems to be talking more and more about opening more and more local stations. The problem is that they can do that only in places where they have CBC-owned and operated stations, and that is not in many parts of Canada. It would be discriminatory to put all of that money into local television in Regina, and not to put it in Saskatoon, which has the same population as Regina.

I think that local television is well-served by the private sector when it is allowed. What we are trying to do is kick off the restrictive regulatory harnesses and get back to the communities that we intend to represent. Unfortunately, we are not allowed in the game, and the reason is pretty simple. The big guys on this side of the lake believe that all of it belongs to them. They believe that they can have 113 channels, but that one channel with the nerve to speak back to them is blasphemy. That attitude has to change.

Senator Tkachuk: It is nice to see Niagara feels the same way about Toronto that we do in Saskatchewan.

Mr. Wilks: Toronto is great, but so are we. We are all great, and one should not exclude the voice of the other. That is really all we are saying.

Senator Merchant: The CBC which has the mandate to serve communities will fly in Peter Mansbridge to cover a big story in Moose Jaw while we have local reporters that should be telling that story. The CBC does not serve its mandate because the local reporter is better able to do justice to the story because the he or she is more familiar with the story.

Mr. Wilks: I totally agree with you. I started my career in Swift Current, Saskatchewan, and I covered Saskatchewan's first medical care experiment in all of Canada. I was the only reporter on television that offered an observation from Shaunavon, Saskatchewan.

It is incredibly important that we have that local base where the stories originate. When the story becomes significant enough for national coverage then we can welcome Peter

journal télévisé local. Ce fut un désastre, en particulier dans les villes capitales où cette mesure s'est traduite par l'émasculation du système. CBC/Radio-Canada a manqué d'argent et elle n'avait pas la vision nécessaire pour savoir comment faire face à la situation.

À l'heure actuelle, il y a un fort mouvement pour inciter CBC/Radio-Canada à revenir à la télévision locale. Nous ne pensons pas que ce soit approprié. Nous pensons que CBC/Radio-Canada assure le service national et international. Nous pensons que la couverture locale est bien assurée par le secteur privé.

Alors, ce sont simplement des points de vue qui doivent être débattus davantage et à un moment où la nouvelle direction de CBC/Radio-Canada semble parler de plus en plus d'ouvrir davantage de stations locales. Le problème, c'est qu'elle ne peut le faire que dans les endroits où elle exploite des stations de télévision, ce qui veut dire dans peu d'endroits au Canada. Il serait discriminatoire d'investir tout cet argent dans la télévision locale à Regina et de ne pas le faire à Saskatoon, dont la population est la même que celle de Regina.

Je pense que la télévision locale est bien desservie par le secteur privé lorsqu'on lui permet de le faire. Ce que nous essayons de faire, c'est de nous débarrasser du carcan réglementaire et de nous présenter dans les collectivités que nous avons l'intention de représenter. Malheureusement, on ne nous permet pas de monter dans l'arène et la raison est assez simple. Les gros joueurs de ce côté-ci du lac croient que tout cela leur appartient. Ils croient qu'ils peuvent avoir 113 canaux, mais qu'un seul canal qui a l'audace de leur répliquer est un blasphème. Cette attitude doit changer.

Le sénateur Tkachuk : Il est agréable de voir que Niagara ressent la même chose à l'égard de Toronto que nous, en Saskatchewan.

M. Wilks : Toronto est très bien, mais nous aussi, nous sommes très bien. Nous sommes tous très bien et on ne devrait pas exclure la voix de quelqu'un d'autre. C'est vraiment tout ce que nous disons.

Le sénateur Merchant : CBC/Radio-Canada, qui a le mandat de desservir les collectivités, détachera Peter Mansbridge pour traiter d'une histoire importante à Moose Jaw, alors que nous avons des journalistes locaux qui devraient raconter cette histoire. CBC/Radio-Canada ne remplit pas bien son mandat, parce que le journaliste local est mieux en mesure de rendre justice à l'histoire, parce qu'il la connaît mieux.

M. Wilks : Je suis tout à fait d'accord avec vous. J'ai débuté ma carrière à Swift Current, Saskatchewan et j'ai fait un reportage sur la toute première expérience en matière d'assurance-santé au Canada, qui a eu lieu en Saskatchewan. J'étais le seul journaliste à la télévision à présenter un reportage depuis Shaunavon en Saskatchewan.

Il est incroyablement important que nous ayons cette base locale d'où viennent les nouvelles. Lorsque l'histoire devient suffisamment importante pour mériter une couverture nationale,

Mansbridge. It is the local journalist who digs out the story and who does the original investigations. Journalism begins at the local level.

Senator Di Nino: I am the only person here from Toronto. Come more often. We need your money.

Mr. Wilks, you certainly have had a long and distinguished career in the broadcasting business, and we value your opinion. I am having some difficulty with some of your conflicting messages, if I understand you correctly.

Do you think that there is really a role for the CRTC in deciding whether someone should open a station or not?

I understand standards and proper operational regulations and so forth, but if a person has enough money to start a TV station in Omimi, do you think that person should be able to do so without any interference from anyone else?

Mr. Wilks: Yes. I think anyone should be able to start a station if he or she meets the fundamental entrance criteria. The company must be incorporated to protect the public interest. It must prove to the commission that it has the resource base and the experience, and that it will abide by the rules. I think we need somebody to be there to measure the qualifications.

It is time that the CRTC sanctions more severely those that break the rules and do not fulfil their promises of performance. They should never punish anyone for success. Right now, they are not giving a chance to the hundreds of Canadian producers and writers who have something to say, something to contribute. There is no resource base to do it because it is so dissipated in the public sector.

I am saying that the CBC should not be selling commercials. They take \$200-million a year out for English programming. They take another \$150 million out for sports. We want them to keep the sports but get out of commercials and the rest of it.

The BBC has done just that and they have gotten 15 out of the top-20 programs that are produced in England by English producers. They do not have the problem that we have, and it is not because we do not know how to produce in this country. We have clearly proven we know how. What we need is the tools to do it.

Senator Di Nino: And yet you said to give CBC more power, money, and responsibility. That would make it even more powerful and make it more difficult to create a new station. That is an argument that I find conflicting.

alors, nous pouvons souhaiter la bienvenue à Peter Mansbridge. C'est le journaliste local qui déterre l'histoire et qui fait les enquêtes initiales. Le journalisme débute au niveau local.

Le sénateur Di Nino : Je suis la seule personne ici de Toronto. Venez plus souvent. Nous avons besoin de l'argent.

Monsieur Wilks, vous avez certainement eu une longue et distinguée carrière dans le domaine de la radiodiffusion et nous accordons beaucoup de valeur à votre opinion. J'éprouve certaines difficultés avec certains messages contradictoires que vous nous donnez, si je vous comprends bien.

Croyez-vous que c'est vraiment le rôle du CRTC de décider si quelqu'un devrait démarrer une station de télévision ou non?

Je comprends les questions de normes, de règlements d'exploitation appropriés et tout le reste, mais si une personne possède suffisamment d'argent pour créer une station de télévision à Omimi, pensez-vous que cette personne devrait pouvoir le faire sans ingérence de la part de qui que ce soit?

M. Wilks : Oui. Je pense que n'importe qui devrait être en mesure de créer une station si cette personne répond aux critères fondamentaux. L'entreprise doit être constituée en personne morale pour protéger l'intérêt public. Elle doit prouver au conseil qu'elle a les ressources et l'expérience nécessaires et qu'elle respectera les règles. Je pense que nous avons besoin de quelqu'un pour mesurer les compétences.

Il est temps que le CRTC prenne des mesures plus sévères à l'endroit de ceux qui enfreignent les règles et qui ne réalisent pas leurs promesses en matière de rendement. Il ne devrait punir quelqu'un parce qu'il a du succès. À l'heure actuelle, on ne donne aucune chance à des centaines de producteurs et de scénaristes canadiens qui ont quelque chose à dire, une contribution à apporter. Il n'y a pas de ressources disponibles pour le faire, parce qu'elles sont tellement dispersées dans le secteur public.

Je dis que CBC/Radio-Canada ne devrait pas vendre de messages publicitaires. Elle prélève ainsi 200 millions de dollars par année de la programmation anglaise. Elle prélève une somme additionnelle de 150 millions de dollars dans le cas des sports. Nous voulons qu'elle garde les sports, mais qu'elle renonce aux messages publicitaires et à tout le reste.

C'est exactement ce que viens de faire la BBC et elle a diffusé 15 des 20 émissions les plus regardées produites en Angleterre par des producteurs anglais. Elle n'a pas le problème que nous avons et ce n'est pas parce que nous ne savons pas comment produire des émissions dans notre pays. Nous avons clairement démontré notre savoir-faire. Ce dont nous avons besoin, ce sont des outils pour le faire.

Le sénateur Di Nino : Et pourtant vous avez dit qu'il faut donner plus de pouvoir, d'argent et de responsabilités à CBC/Radio-Canada. Cela la rendrait encore plus puissante et ferait en sorte qu'il sera encore plus difficile de créer une nouvelle station. C'est l'argument que je trouve contradictoire.

Mr. Wilks: Well, there is no competition in production of Canadian programming. Senator, Canadians spend 94 per cent of their time watching foreign drama, and the few successes that we have had are just simply too few. We need more shows like *Corner Gas*. We need more stories about ourselves.

Senator Di Nino: I happen to agree with you, but I cannot see the rationale. I do not see how collapsing all of these other programs under the umbrella of the CBC will help you achieve the objective that you so eloquently described.

Mr. Wilks: What we are doing now is a shotgun approach, and what I am talking about is a Prairie analogy. It is a rifle shot. We would have a chance at actually penetrating the enemy.

The enemy, by the way, is us; it is not the Americans. We know how to make programs; we have the best artists and stars and writers and directors. In many instances we dominate even American television, and many Canadians have migrated to America to make a living.

We are not going to have a system if we do not start producing programs that Canadians will watch. I think we are giving the money to the wrong people. Why should we give taxpayer money to Bell to produce programs when they are making record profits? It just does not make any sense.

We have got such a limited amount of public money. Why are we giving it to the wrong people and strangling the one hope that we have? The National Film Board has been around and it has done an incredible job. In the news world of new technology, their usefulness is best delivered by merging them into the single entity.

The Chairman: You suggested that the CRTC might be helpful if it could do a little more in the way of enforcing the conditions of licence. As I understand it the CRTC is in a bind and the only function that it has is suspension or non-renewal of a licence.

Do you think there should be a rather greater array of tools available to CRTC and, if so, what tools?

Mr. Wilks: Well, they did impose fines for a period of time. I think they fined one broadcaster in the television sector; a station in Pembroke, Ontario. The fine was \$5,000. Those kinds of slaps on the wrists are not penetrable. They are mosquito bites.

We need some cannons. The cannons are money, so sanction them with money. The CRTC makes a profit, so it is not about giving the CRTC more money.

M. Wilks : Eh bien, il n'y a pas de concurrence dans la production des émissions canadiennes. Sénateur, les Canadiens passe 94 p. 100 de leur temps à regarder des dramatiques étrangères et les quelques succès que nous avons eus sont tout simplement trop peu nombreux. Il nous faut plus d'émissions comme *Corner Gas*. Il nous faut plus d'émissions qui parlent de nous.

Le sénateur Di Nino : Il se trouve que je suis d'accord avec vous, mais je n'arrive pas à voir le raisonnement. Je ne vois pas comment le fait de ramener tous ces autres programmes sous l'égide de CBC/Radio-Canada vous aidera à atteindre les objectifs que vous avez si éloquemment décrits.

M. Wilks : Ce que nous faisons à l'heure actuelle, c'est une approche de type fusil de chasse et ce dont je parle, c'est d'une analogie qui s'applique dans les Prairies, à savoir un tir à la carabine. Nous aurions une chance réelle de transpercer l'ennemi.

Et en passant, l'ennemi, c'est nous et non les Américains. Nous savons comment faire des émissions; nous avons ce qu'il y a de mieux comme artistes, vedettes, scénaristes et directeurs. Dans bien des cas, nous dominons même la télévision américaine et de nombreux Canadiens ont émigré aux États-Unis pour gagner leur vie.

Nous n'aurons plus de système si nous ne commençons pas à produire des émissions que les Canadiens vont regarder. Je pense que nous donnons l'argent aux mauvaises personnes. Pourquoi devrions-nous donner l'argent des contribuables à Bell pour produire des émissions alors que cette entreprise engrange des profits record? C'est tout simplement insensé.

L'argent public est tellement limité. Pourquoi le donner aux mauvaises personnes et étouffer le seul espoir que nous ayons? L'Office national du film du Canada en a vu bien d'autres et elle a fait un travail incroyable. Dans le monde des nouvelles et de la nouvelle technologie, on pourrait profiter davantage de leur utilité en les fusionnant ensemble en une seule et même entité.

La présidente : Vous avez laissé entendre que le CRTC pourrait être utile s'il pouvait en faire un peu plus en matière de mise en application des conditions rattachées aux licences d'exploitation. D'après ce que je crois comprendre, le CRTC est dans une impasse et le seul choix qui s'offre à lui est la suspension ou le non-renouvellement de la licence.

Pensez-vous qu'il devrait y avoir un plus large éventail d'outils à la disposition du CRTC et, si tel est le cas, quels devraient être ces outils?

M. Wilks : Eh bien, pendant une période de temps, il a imposé des amendes. Je pense qu'il a imposé une amende à quelqu'un dans le secteur de la télévision; une station de Pembroke, en Ontario. L'amende était de 5 000 \$. Des tapes sur les doigts de ce genre n'ont aucun effet. Ce ne sont que des piqûres de moustiques.

Il nous faut des canons. Et ce canon, c'est l'argent, alors imposez-leur des amendes. Le CRTC fait des profits, alors il ne s'agit pas de donner plus d'argent au CRTC.

What are we going to do with the money? Put it into some kind of a priority programming pool where it belongs. There needs to be sanctions or some sort of effective mechanism.

The way we appoint the CRTC commissioners is a bit difficult; the one vice-chair of the CRTC is only appointed for a one-year period. We do not need caretakers. We need people that can take us forward into the new tomorrow with clear vision and with a clear-cut, clear mandate.

My point is that CRTC can be reformed. It is run by an effective, sensitive group of people that are capable of doing the job. I just think that no one has asked them to do that job.

Senator Tkachuk: Just so that we know what you are talking about when you talk about the Telefilm money and all that cash that was rolled out for subsidies. Are you saying it should all go to the CBC to produce Canadian content?

Mr. Wilks: The Canadian content network clearly should be the CBC. It is not that we should not produce Canadian content at CTV, but they should do that out of the resources that we have given them. We take \$2.7 billion of revenue into Canada from advertisers. That is a lot of money. With the exception of the 350-million that goes to CBC, all of it goes into the private sector.

The CRTC makes its biggest error when it continually asks the private broadcaster to quantitatively deliver, and it delivers things like *Train 48*, instead of asking the broadcaster to qualitatively deliver what takes more money to concentrate into one high-budget program that somebody will watch.

Quality and quantity are two different differentials, and right now the CRTC is asking too much for quantity and not demanding enough of quality, and that has to be measured with dollars. That is all.

Senator Tkachuk: Do you think that if you shovel enough money into CBC they will actually produce Canadian programming worth watching?

Mr. Wilks: What I am saying is we should shrink the five bureaucracies into one and appoint a commissioner of Canadian programming. There are too many bureaucracies. With CBC out of the commercial sector, the private sector will have even more resources with which to produce programming that Canadians will watch.

Senator Di Nino: I think we should put on record that the private sector has to pay salaries and taxes and all operating expenses which the CBC gets by way of subsidies.

The Chairman: CBC does pay salaries.

Qu'allons-nous faire de cet argent? Le mettre dans une sorte de fonds destiné à la programmation prioritaire, là où il appartient. Il doit y avoir des sanctions ou une forme quelconque de mécanisme efficace.

La façon dont nous nommons les conseillers du CRTC est un peu étrange; le seul poste de vice-président du CRTC n'a qu'une durée d'un an. Nous n'avons pas besoin de concierge. Nous avons besoin de gens qui sont capables de nous diriger vers l'avenir avec une vision claire et avec un mandat clair et net.

Je pense que le CRTC peut être réformé. Il est dirigé par un groupe de personnes efficaces, sensibles, capables de faire le travail. Je pense simplement que personne ne leur a demandé de faire ce travail.

Le sénateur Tkachuk : Juste pour que nous sachions ce que vous vouliez dire lorsque vous avez parlé de l'argent de Téléfilm Canada et tout cet argent qui a été allongé pour des subventions. Dites-vous que tout cet argent devrait être remis à CBC/Radio-Canada pour produire du contenu canadien?

M. Wilks : Il est clair que le réseau à contenu canadien devrait être CBC/Radio-Canada. Ce n'est que l'on ne devrait pas produire du contenu canadien à CTV, mais cette dernière devrait le faire avec les ressources que nous lui avons données. Les revenus publicitaires pour le Canada s'élèvent à 2,7 milliards de dollars. C'est beaucoup d'argent. À l'exception des 350 millions de dollars que prélève CBC/Radio-Canada, tout le reste va au secteur privé.

Le CRTC commet sa plus grave erreur lorsqu'il exige du radiodiffuseur privé qu'il donne un rendement quantitatif, ce qui donne des choses comme *Train 48*, plutôt que d'exiger de lui un rendement qualitatif, ce qui suppose que l'on concentre plus d'argent dans une émission à grand budget que quelqu'un va vouloir regarder.

Qualité et quantité sont deux éléments différents et à l'heure actuelle, le CRTC demande trop de quantité et pas suffisamment de qualité et cela doit se mesurer en dollars. C'est tout.

Le sénateur Tkachuk : Pensez-vous que si on canalise suffisamment d'argent dans CBC/Radio-Canada, cette société parviendra effectivement à produire des émissions canadiennes qu'il vaut la peine de regarder.

M. Wilks : Ce que je dis, c'est que nous devrions réduire les cinq bureaucraties pour en faire une seule et nommer un commissaire à la programmation canadienne. Il y a trop de bureaucraties. Une fois que CBC/Radio-Canada aura évacué le secteur commercial, le secteur privé aura encore plus de ressources pour créer une programmation susceptible d'intéresser les Canadiens.

Le sénateur Di Nino : Je pense que nous devrions dire, pour le bénéfice du compte rendu, que le secteur privé doit payer les salaires et les impôts et toutes les dépenses d'exploitation, alors que CBC/Radio-Canada est subventionnée.

La présidente : CBC/Radio-Canada paie des salaires.

Senator Di Nino: Through the subsidies instead of through the advertising.

Mr. Wilks: With great respect senator, the private sector has cut back the consolidation and has seen an enormous cutback in the number of people they employ.

Senator Di Nino: I am not arguing. I just think it should be on the record.

The Chairman: Mr. Wilks, we would be happy to keep you all afternoon. Thank you very much for being here. I look forward to seeing the research to which you referred. If you have any further thoughts about the CRTC, or anything else for that matter do not hesitate to send in written material.

Mr. Wilks: Thank you so much for your courtesy.

The Chairman: Senators, our next witnesses are from from REAL Women of Canada. We welcome Ms. Lorraine McNamara, and Ms. Gwen Landolt.

Ms. Gwen Landolt, National Vice-President, REAL Women of Canada: Honourable senators, REAL Women is very delighted to have the opportunity to come here to express our perspective to the committee.

There has to be a whole new restructuring of our media in Canada, particularly broadcast media. It is our view that it is tied into the 1960s, but times have changed dramatically since then.

The CRTC was formed in 1968 and the Canadian Broadcasting Corporation in 1930. In 1968 the CRTC had a mandate, but that mandate has simply been bleached away through circumstances and changes and technology, and we find that it is gainfully trying to hold on to its control, but is out of step with modern times. One of the grave concerns we have is that CRTC is issuing licences very cautiously.

We are a conservative women's group. We believe in conservative, traditional values. We have been around since 1983 and our organization is totally self-supporting. We have 55,000 members across the country, and we can support ourselves as no other women's group can do, which indicates that people are behind us and believe what we are saying. We are not just a single voice without a lot of support across the country.

Our concern is that the CRTC limits the voice of Canadians, and does not properly monitor the voices of Canadians. It limits the licences to certainly politically correct, non-conservative organizations, our broadcasters. It restricts free speech.

We are absolutely delighted with the decision of the Superior Court of Quebec decision that says that satellites, for example, are contrary to the freedom of speech and our Charter.

Canadian voices are not reflected because of the control of the CRTC and the CBC. The CBC is very much an NDP-supporting organization.

Le sénateur Di Nino : Par le biais des subventions plutôt que par le biais des revenus publicitaires.

M. Wilks : Avec tout le respect que je vous dois, sénateur, le secteur privé a procédé à des réductions dans la consolidation et a procédé à d'énormes coupures dans ses effectifs.

Le sénateur Di Nino : Je ne veux pas engager un débat. Je pense simplement que cela devrait figurer au compte rendu.

La présidente : Monsieur Wilks, nous serions heureux de vous garder tout l'après-midi. Merci beaucoup d'être venu. J'ai hâte de voir la recherche dont vous nous avez parlée. Si vous avez d'autres réflexions au sujet du CRTC ou de quoi que ce soit d'autre, n'hésitez pas à nous les faire connaître par écrit.

M. Wilks : Merci beaucoup de votre courtoisie.

La présidente : Sénateurs, nos prochains témoins représentent REAL Women of Canada. Nous accueillons Mme Lorraine McNamara et Mme Gwen Landolt.

Mme Gwen Landolt, vice-présidente nationale, REAL Women of Canada : Honorables sénateurs, REAL Women est enchantée d'avoir l'occasion d'exprimer son point de vue devant comité.

Il doit y avoir une toute nouvelle restructuration de nos médias au Canada, en particulier des médias électroniques. Nous sommes d'avis que la situation actuelle est liée aux années 60, mais les temps ont changé d'une manière spectaculaire depuis.

Le CRTC a été créé en 1968 et CBC/Radio-Canada en 1930. En 1968, le CRTC avait un mandat, mais ce mandat a simplement été dilué par les circonstances, les changements et la technologie, et nous constatons qu'il essaie vaillamment d'exercer son contrôle sur la radiodiffusion, mais il est en retard sur son temps. Une des grandes préoccupations que nous avons, c'est que le CRTC délivre les licences avec une grande précaution.

Nous sommes un groupe de femmes conservatrices. Nous croyons dans les valeurs traditionnelles, conservatrices. Nous existons depuis 1983 et notre organisme est entièrement autonome sur le plan financier. Nous comptons 55 000 membres dans l'ensemble du pays et nous pouvons assurer notre survie comme aucun autre groupe de femmes peut le faire, ce qui indique que les gens sont derrière nous et qu'ils croient ce que nous disons. Nous ne sommes pas simplement une voix unique sans beaucoup de support dans l'ensemble du pays.

Notre préoccupation, c'est que le CRTC limite l'expression des Canadiens et ne surveille pas de manière appropriée les voix des Canadiens. Il limite l'octroi des licences à certains organismes non conservateurs, politiquement corrects, nos radiodiffuseurs. Il limite la liberté de parole.

Nous sommes absolument enchantés de la décision de la Cour supérieure du Québec qui dit que les satellites, par exemple, sont contraires à la liberté de parole et à notre Charte.

Les voix des Canadiens ne sont pas reflétées en raison du contrôle du CRTC et de CBC/Radio-Canada. CBC/Radio-Canada est dans une très grande mesure un organisme qui appuie le NPD.

Now, do not get mad at me for making that statement. Studies have shown that to be the case and those studies are mentioned in our brief. The studies also show that the English-speaking journalists in Canada and the francophone journalists do not reflect the population.

They specifically found that the NDP, particularly NDP Radio, I mean, the CBC Radio journalists are left-of-centre. "NDP Radio," that is very well put, but I meant to say "CBC Radio."

I could give you anecdotal examples of what has happened to me as a woman and a conservative woman's voice in Canada, how I have been sidelined, marginalized by the CBC because I do not speak the party line of radical feminism.

If you ever want specific examples, I can give you what the CBC has done with our voice as a self-supporting, independent women's group, and it is because they simply do not reflect our views.

The control mechanisms on Canadians have been abhorrent to us for many, many years, and we have been enormously frustrated by them.

Canadian content is not about our culture. It is about Canadian broadcasters who are doing the work. In other words, it is an economic issue. It is to preserve the economics of the Canadian broadcaster. It has nothing to do with preserving our culture, and we suggest that maybe Canadian content is being misconstrued. I think most Canadians think that Canadian content means that the Canadian culture will be served. That is not what has happened.

Canadian content has little to do with Canadian culture and has everything to do with crass, industrial protectionism. Programming is deemed Canadian not because it reflects Canada or its people or its culture, but rather because it has the requisite number of Canadians involved in its production. In effect, Canadian content is about jobs and economics, not culture, protection, and promotion.

Canadian media outlets are forced to broadcast music or programming that Canadians may not necessarily want to see or hear. Only 5 per cent of Canadians watch CBC TV because it does not reflect all of Canada.

I know that section 3 of the Broadcasting Act very specifically says the CRTC must give a balance of views. The CRTC must give the varying opinions and voices of the Canadian people. We do not hear that on the CBC.

The CRTC has been extraordinarily reluctant to license independent religious broadcasting in Canada. They say they do not want the American system of all these people speaking, and so only a handful of religious broadcasters have been given licences. There have been a few, ETWN, Del Sol, and

Maintenant, ne soyez pas fâchés contre moi parce que j'ai fait cette affirmation. Des études ont démontré que c'était le cas et ces études sont indiquées dans notre mémoire. Les études montrent également que les journalistes anglophones et les journalistes francophones au Canada ne reflètent pas la population.

Elles ont conclu plus précisément que les journalistes du NPD, et plus particulièrement de la radio du NPD, je veux dire, les journalistes de la radio de la CBC sont de gauche. « Radio du NPD », c'est bien dit, mais je veux dire « radio de la CBC ».

Je pourrais vous donner des exemples de ce qui m'est arrivé en tant que femme et voix des femmes conservatrices au Canada, comment j'ai été ignorée, marginalisée par CBC/Radio-Canada parce que je ne me fais pas l'écho de la ligne de parti du féminisme radical.

Si jamais vous voulez des exemples précis, je pourrai vous dire ce que CBC/Radio-Canada a fait de notre voix en tant que groupe de femmes indépendantes et autonomes au plan financier, et c'est parce qu'il ne reflète tout simplement pas nos vues.

Les mécanismes de contrôle imposés aux Canadiens sont, à nos yeux, odieux depuis de nombreuses années et nous avons été grandement frustrés par ces derniers.

Le contenu canadien n'a rien à voir avec notre culture. Cela a à voir avec les radiodiffuseurs canadiens qui font le travail. En d'autres mots, c'est une question économique. Il s'agit de préserver les intérêts économiques du radiodiffuseur canadien. Cela n'a rien à voir avec la préservation de notre culture et nous pensons que, peut-être, on a mal interprété le sens de l'expression contenu canadien. Je pense que la plupart des Canadiens pensent que cette expression signifie que la culture canadienne sera à l'honneur. Ce n'est pas ce qui est arrivé.

Le contenu canadien a très peu à voir avec la culture canadienne et a tout à voir avec le protectionnisme industriel crasse. La programmation est jugée canadienne, non pas parce qu'elle reflète le Canada, ses gens ou sa culture, mais plutôt parce que le nombre prescrit de Canadiens ont participé à sa production. En effet, le contenu canadien se mesure en termes d'emplois et d'économie, et non pas en termes de culture, de préservation et de promotion.

Les stations de radiodiffusion canadienne sont forcées de diffuser de la musique ou des émissions que les Canadiens ne veulent pas nécessairement voir ou entendre. Seulement 5 p. 100 des Canadiens regardent CBC TV parce qu'elle ne reflète pas l'ensemble du Canada.

Je sais que l'article 3 de la Loi sur la radiodiffusion dit très spécifiquement que le CRTC doit assurer un équilibre des points de vue. Le CRTC doit permettre l'expression des opinions et des voix diverses du peuple canadien. Nous n'entendons pas cela à CBC/Radio-Canada.

Le CRTC a été extrêmement réticent à accorder des licences d'exploitation à des services de radiodiffusion religieuse indépendante au Canada. Il dit ne pas vouloir le système américain où toutes ces personnes prennent la parole et ainsi, seule une poignée de radiodiffuseurs religieux se sont vu accorder

Salt & Light. The latter was just given a licence for digital. Very few people at this point in history are watching digital, but they will in due course.

The only religious broadcasting that seems acceptable to the CRTC is Vision TV, and Vision TV is very liberal in its perspective and has been for many years. With a very few minor exceptions Canadians with conservative religious views have not been heard on Canadian airwaves. It is a frustrating experience for Canadians to find that we are tied to the past and the anachronisms of the CRTC and the CBC.

Is there a role for the CRTC? Yes, the CRTC can take on the role of monitor and issue licences.

Is there a role for CBC? There is no longer a role for CBC in general broadcasting. The specialty channels are grabbing the Canadian people.

We know that the American network and PBS are doing well and that Canadians are funnelling their money like mad down to the PBS. Why? It is because PBS provides the viewers with what they want to see.

We suggest that the CBC come into the 21st century and free itself from the 1930s. When CBC began it brought Canadian diversity to the front; now it creates diversity. I resent the CBC. I resent that my money is being paid for this anachronism that is being used by the producers to produce their own programs and not to reflect all broad-based Canadians.

These two institutions, set up in our past are locking in Canadians, and as a result, we are not being heard. It is an enormously frustrating situation. We simply do not trust broadcasting.

These are our shocking statements that are very heartfelt and sincere.

I do a lot of public speaking, and Canadians across the country complain that their voices are not reflected in the public debate.

Senator Tkachuk: I agree with many of the things that you have said.

When you say that the CRTC is perpetuating an ideological bent, how do you explain the fact that many of the views are liberal?

Are you saying that when people apply for a job that there is an ideological bent to the interview?

Ms. Landolt: I would not hesitate to say that there is an ideological bent. There has been a tremendous controversy about bringing FOX News in, which of course I am very delighted to see, but there is an ideological bent because broadcasters know

des licences. Il y en a eu quelques-uns, ETWN, Del Sol et Salt & Light. Dans ce dernier cas, la licence porte uniquement sur la diffusion numérique. À l'heure actuelle, très peu de gens regardent la télévision numérique, mais ils le feront en temps opportun.

La seule radiodiffusion religieuse qui semble acceptable aux yeux du CRTC est celle de Vision TV, et Vision TV a une perspective très libérale et ce, depuis de nombreuses années. À quelques petites exceptions près, les Canadiens qui ont des points de vue religieux conservateurs n'ont jamais été entendus sur les ondes canadiennes. Il s'agit d'une expérience très frustrante pour les Canadiens de constater qu'ils sont liés par le passé et par les anachronismes que sont devenus le CRTC et CBC/Radio-Canada.

Y a-t-il un rôle pour le CRTC? Oui, le CRTC peut jouer le rôle de surveillance et d'octroi des licences.

Y a-t-il un rôle pour CBC/Radio-Canada? Il n'y a plus de rôle pour CBC/Radio-Canada dans la radiodiffusion générale. Les canaux spécialisés se sont appropriés les Canadiens.

Nous savons qu'American network et PBS font très bien et que les Canadiens inondent PBS de leur argent. Pourquoi? Parce que PBS donne aux téléspectateurs ce qu'ils veulent voir.

Nous pensons que CBC/Radio-Canada devrait arriver au XXI^e siècle et se libérer des années 30. À ses débuts, CBC/Radio-Canada a porté la diversité canadienne à l'avant-plan; maintenant, elle crée la diversité. CBC/Radio-Canada me déplaît énormément. Cela me déplaît que mon argent serve à payer cet anachronisme qui est utilisé par les producteurs pour produire leurs propres émissions et non pas pour refléter les Canadiens dans leur ensemble.

Ces deux institutions, créées dans notre passé, bloquent les Canadiens et en conséquence, nos voix ne se font pas entendre. C'est une situation extrêmement frustrante. Nous ne faisons tout simplement pas confiance à la radiodiffusion.

Ce sont nos déclarations choquantes; elles viennent du fond du cœur et sont sincères.

Je parle beaucoup en public et des Canadiens de partout au pays se plaignent que leur voix n'est pas exprimée dans le débat public.

Le sénateur Tkachuk : Je suis d'accord avec beaucoup de choses que vous avez dites.

Lorsque vous dites que le CRTC perpétue un penchant idéologique, comment expliquez-vous le fait qu'un grand nombre de vues sont libérales?

Dites-vous que lorsque les gens font une demande d'emploi, il y a un penchant idéologique qui se manifeste au cours de l'entrevue?

Mme Landolt : Je n'hésiterais pas à dire qu'il y a un penchant idéologique. Il y a eu une énorme controverse au sujet de l'autorisation de FOX News, que je suis, évidemment, très heureuse de regarder, mais il y a un penchant idéologique parce

that they had better fashion their stations or media outlet according to the appointed individuals on the CRTC in order to have their licence renewed.

Consider the escapade we have just had with CHOI. That situation turned into a public censor; the CRTC did not like the values expressed by CHOI. CHOI had a huge audience in Quebec City. It is difficult to accept that appointed government individuals did not reflect what the government wanted them to say.

Why are appointees, who have nothing but political patronage, determining what Canadians and Quebec City can watch? They had a huge listening audience but according to the commissioner's views their programming was unacceptable. A handful of people should not be telling Canadians what they can see and do especially when they are appointed by the government.

The Chairman: Just for the record, Ms. Landolt, I think that the difficulty the CRTC found with CHOI that some of the material that was broadcast was seen as racist. There is surely a difference between racist remarks and conservative ideas. There are many conservative voices on radio.

Senator Tkachuk: Madam Chair, I think we should allow the testimony.

Ms. Landolt: Senator Fraser, I want to make the comment that they were saying things that were not considered politically correct. They were making fun of the party in power at the time, and that was not acceptable.

It was political content, yes, but to say that it was because it was racist, I disagree. And who determines what is racist? It should not be these political appointees.

If you think there has been racism spoken, such as at Al Jazeera, you are able to go to the courts and claim that is anti-Semitic or that is anti-Christian, or you are able to go to the human rights tribunal. You should not have these political appointees standing back, all nine of them, I think there is a capacity for 13, deciding what is racist. Who are they to suggest what is racist?

The Chairman: I am not disputing your perspective on this, but for the record I want to draw that distinction.

Senator Tkachuk: Madam Chair, we should ask them the questions. We are not here to testify. We are here to ask questions and get their testimony. Anyway, thank you, chair.

The Chairman: Senator Munson.

Ms. Landolt: There is somebody who we have seen on Newsworld for a long time, so you have lots of experience.

que les radiodiffuseurs savent très bien qu'ils doivent façonner leurs stations et leur entreprise conformément aux personnes nommées au sein du CRTC, s'ils veulent que leur licence soit renouvelée.

Prenez l'histoire que nous venons tout juste d'avoir dans le cas de CHOI. Cette affaire s'est transformée en censure publique; le CRTC n'a pas aimé les valeurs exprimées par CHOI. CHOI avait un large auditoire dans la ville de Québec. Il est difficile de croire que les personnes nommées par le gouvernement n'ont pas dit ce que le gouvernement voulait qu'elles disent.

Pourquoi des personnes nommées, qui n'ont rien d'autre que le favoritisme, déterminent-elles ce que les Canadiens et la ville de Québec peuvent entendre? La station avait un large auditoire, mais selon les conseillers, sa programmation était inacceptable. Une poignée de gens ne devrait pas dire aux Canadiens ce qu'ils peuvent voir et faire, surtout lorsqu'il s'agit de personnes nommées par le gouvernement.

La présidente : Aux fins du compte rendu, madame Landolt, je pense que la difficulté que le CRTC a constatée dans le cas de CHOI, c'est qu'une partie de ce qui a été diffusé a été vue comme étant raciste. Il y a certainement une différence entre des propos racistes et des idées conservatrices. Il y a de nombreuses voix conservatrices à la radio.

Le sénateur Tkachuk : Madame la présidente, je crois que nous devrions accepter le témoignage.

Mme Landolt : Sénateur Fraser, je veux souligner qu'ils disaient des choses qui n'étaient pas considérées comme étant politiquement correctes. Ils se moquaient du parti au pouvoir à l'époque et cela est inacceptable.

Il s'agissait d'un contenu politique, oui, mais je ne suis pas d'accord pour dire que ce l'était parce que c'était raciste. Qui décide de ce qui est raciste? Ce ne devrait pas être ces bénéficiaires d'une nomination politique.

Si vous pensez si des propos racistes ont été tenus, comme à Al Jazeera, vous pouvez entamer des poursuites judiciaires et dire que c'est anti-sémite ou anti-chrétien ou bien vous pouvez entamer des poursuites devant un tribunal de droits de la personne. Ce ne devrait pas être à ces bénéficiaires de nomination politique, tous les neuf, je pense qu'il pourrait y en avoir 13, de décider de ce qui est raciste. Qui sont-ils pour décider de ce qui est raciste?

La présidente : Je ne conteste pas votre point de vue à ce sujet, je tiens cependant à souligner cette distinction.

Le sénateur Tkachuk : Madame la présidente, c'est à nous de leur poser des questions. Nous ne sommes pas ici pour témoigner. Nous sommes ici pour poser des questions et entendre leur témoignage. De toute façon, je vous remercie madame la présidente.

La présidente : Sénateur Munson.

Mme Landolt : Voici quelqu'un que nous avons vu à Newsworld pendant longtemps, donc vous avez beaucoup d'expérience.

Senator Munson: I have a lot of experience in the private sector. I must add that my mother is 91, a conservative, and she likes CBC. I just thought I would throw that in.

Ms. Landolt: Well, she is 91.

Senator Munson: Yes, well, anyway, I certainly respect your views.

Do you believe that communities and minorities in remote centres are appropriately served by the media these days?

Ms. Landolt: No, I do not. I think that Mr. Wilks made a lot of sense. Why do people in Mississauga who are Sikhs or Hindus not have a voice? I would like to see a freedom for these people, and I do not think it is up to the monitoring oligarchs or bureaucrats to say what they can or cannot see or hear.

Let the individual come forward, if a broadcaster is a Hindu or a Sikh or a Muslim. I do not like what happened to Al Jazeera, in that the cable company has to monitor them. Why is a cable company monitoring Al Jazeera? If there are anti-Semitic remarks, then they should go to the courts or the human rights tribunal. The problem is not for the Ottawa bureaucrats to decide.

Senator Munson: Do you feel the same about CBC Radio across the country? Do you feel that they are not acting appropriately in terms of serving their individual communities?

Ms. Landolt: CBC National Radio just drives me up the wall when I hear it. When I hear a story, I think, "Well, what is the spin on the story today?" And I do not even bother with CBC TV.

I was up in Iqaluit a while ago with the Inuit, and found that the CBC up there reflects their society. I do not know why. For the most part I do not want to have anything to do with CBC, but when I got to Iqaluit I found I was quite changed. A local Inuit told me that the station was their voice in the north, and that it does reflect their culture. I thought that was a rarity. In most places in the country I feel that the CBC has not gotten it right. The CBC in the north has done a good job though.

Senator Munson: Are you paying as much attention to the private sector in this regard?

Ms. Landolt: Well, certainly the CTV. The CTV is different because it has to give balance; that is where its money comes from. CBC and its producers could not care less.

Senator Munson: Its money comes from where?

Ms. Landolt: CTV is the most-watched TV station in Canada, and I think it is because it has to provide balance. It cannot count on the deep pockets of the taxpayer to pay for everything. They are more inclined, not necessarily totally, but they are more inclined to listen.

Le sénateur Munson : J'ai beaucoup d'expérience dans le secteur privé. Je dois ajouter que ma mère est âgée de 91 ans, c'est une conservatrice et elle aime la SRC. J'ai simplement que je devais le dire.

Mme Landolt : Elle a 91 ans!

Le sénateur Munson : Oui. En tout cas, je respecte vos opinions.

Pensez-vous qu'aujourd'hui les médias desservent de manière appropriée les collectivités est les minorités des régions isolées?

Mme Landolt : Non, je ne le pense pas. Je pense que les propos de M. Wilks étaient pleins de bon sens. Pourquoi les sikhs ou les hindous de Mississauga ne sont-ils pas représentés? J'aimerais qu'ils soient libres et que ce ne soit pas des oligarques et des fonctionnaires qui décident de ce qu'ils peuvent voir ou écouter.

Donnez la possibilité au radiodiffuseur indépendant de travailler, qu'il soit hindou, sikh ou musulman. Je n'approuve pas ce qui s'est passé avec Al Jazeera, c'est-à-dire que l'entreprise de câblodistribution doit la surveiller. Pour quelle raison un câblodistributeur surveille Al Jazeera? S'il y a des commentaires anti-sémites, ils devraient déposer plainte devant des tribunaux ou devant un tribunal des droits de la personne. Ce n'est pas aux fonctionnaires d'Ottawa de décider.

Le sénateur Munson : Êtes-vous du même avis en ce qui concerne le réseau radiophonique de la SRC dans tout le pays? Pensez-vous que le service de la SRC aux collectivités est inadéquat?

Mme Landolt : L'écoute de la chaîne radiophonique nationale de Radio-Canada me rend furieuse. Quand j'entends un reportage, je me demande quelle manipulation se cache derrière. Je ne prends même pas la peine de regarder la chaîne de télévision de la SRC.

Il y a quelque temps, j'étais à Iqaluit avec les Inuits et j'ai constaté que la SRC est un reflet de la société. J'ignore pourquoi. De manière générale, je ne veux rien savoir de la SRC, mais mon avis a beaucoup changé à Iqaluit. Un Inuit local m'a dit que la station était leur voix dans le Nord et qu'elle reflétait leur culture. J'ai pensé que c'était un cas exceptionnel. À mon avis, la SRC laisse à désirer dans la plupart des régions du pays, mais elle a fait du bon travail au Nord.

Le sénateur Munson : Est-ce que vous portez autant d'attention au secteur privé dans ce domaine?

Mme Landolt : Certainement pour ce qui est de la CTV. La CTV est différente parce qu'elle doit présenter des reportages équilibrés; c'est de là que provient son financement. La CBC et ses producteurs s'en fichent.

Le sénateur Munson : D'où provient son financement?

Mme Landolt : La CTV est la station de télévision qui a la plus grande audience au Canada et je pense que c'est parce qu'elle présente des points de vue équilibrés. Elle ne peut pas compter sur l'argent des contribuables pour payer pour tout. Ils sont plus enclins, pas nécessairement entièrement, mais ils sont plus enclins à écouter.

Senator Munson: What do you think should happen to the CBC? Do you think it should be dismantled?

Ms. Landolt: No, I do not. We have dealt with this issue and it is covered on page 18 in our brief:

One possible solution to the problem of the CBC, which would allow it to keep its "public service" mandate, is to scale it back to a PBS-style model, wherein it would receive modest public funding, and run programming free of sports, sitcoms, and mainstream dramas. Such a transformation would reflect historical changes that have shaped the communications industry. Of course, the CBC will still have to improve its ideological slant: it will need to provide balance to its entrenched, leftist ideology in order to become acceptable and connect with the Canadian public.

I know that you are busy, but if you have the time I hope you will read some of the reference material that we have given to you in regards to the CBC and its leftist views.

I looked at studies done on the CBC, and the journalists themselves admit that they are left-of-centre; their perception of the world is different.

The CBC has to be scaled back. It is so frustrating to see our taxes going to producers who are producing programs nobody wants to watch. Less than 5 per cent of the population watches their programs.

I mean, the times are changing, and so are the people. We have second-generation immigrants in this country whose perception is very different than mine was when I was a child. The CBC just does not understand that fact; it is entrenched in the 1960s and 1970s.

Senator Munson: I do not think today is the day for a good debate. It is a good day to ask questions.

You have said that the CRTC also exhibits arrogance in regard to independent religious broadcasting and it only allows safe religious channels like Vision TV.

Would you like it all opened up, and have different religious channels, and let everyone speak for themselves?

Ms. Landolt: Any person that has the foundation, the money, the skilled people and the technology should be allowed to go into business, and if they go broke it is their problem. If they make a million, well, that is their luck. The opportunity should be open to everybody. Let the Sikhs have one. Let the Muslims have one. They have got one now. But, you know, open it up.

Why are we so tight and inhibiting in Canada? We should be open. This is a world of the 21st century, not back in the old 1930s. We need to be open to all views, and we cannot be limited to the CBC and the CTV. We have got to be broader.

Le sénateur Munson : Que pensez-vous que l'on devrait faire de la SRC? Pensez-vous qu'il faut la démanteler?

Mme Landolt : Non, je ne le pense pas. Cette question est traitée à la page 18 de notre exposé :

Une solution possible au problème de Radio-Canada, qui lui permettrait de conserver son mandat de « service public », consisterait à la réduire à un modèle de type PBS, dans lequel elle recevrait de modestes sommes de fonds publics, et maintiendrait une programmation sans sports, comédies de situation ni émissions dramatiques grand public. Une telle transformation correspondrait aux changements qui, avec le temps, ont façonné l'industrie des communications. Il faudra évidemment que Radio-Canada corrige son orientation faussée au plan idéologique : il lui faudra de plus présenter la contrepartie de son idéologie retranchée dans la gauche afin de devenir acceptable et d'établir le contact avec le public canadien.

Je sais que vous êtes occupé, mais si vous avez le temps, j'aimerais lire quelques documents de référence que nous vous avons donnés et qui parlent de la SRC et de ses opinions de gauche.

Les études faites sur la SRC que j'ai consultées montrent que les journalistes eux-mêmes admettent qu'ils sont de gauche; leur perception du monde est différente.

La SRC doit être réduite. Il est très frustrant de voir nos impôts versés à des producteurs qui réalisent des programmes que personne ne veut regarder. Moins de 5 p. 100 de la population regardent leurs programmes.

Les temps changent et les gens changent aussi. Il y a, dans notre pays, une deuxième génération d'immigrants qui ont une perception très différente de celle qui était la mienne quand j'étais enfant. La SRC ne le comprend pas; elle est encore dans les années 60 et 70.

Le sénateur Munson : Je ne crois pas qu'il soit bon de débattre aujourd'hui. C'est un bon jour pour poser des questions.

Vous avez déclaré que le CRTC a aussi fait preuve d'arrogance envers des radiodiffuseurs religieux indépendants et qu'il n'autorise que des chaînes religieuses sûres comme Vision TV.

Aimeriez-vous que ce soit entièrement libéralisé, qu'il y ait des chaînes religieuses différentes et que chacun puisse exprimer son point de vue?

Mme Landolt : Toute personne qui dispose de l'infrastructure, de l'argent, d'un personnel compétent et de la technologie devrait être autorisée à diffuser, et si elle fait faillite, c'est son problème. Si elle gagne un million, tant mieux pour elle. Les possibilités devraient être à la portée de tout le monde. Donnez-en une aux sikhs. Donnez-en une aux musulmans. Ils en ont une aujourd'hui. Mais, vous savez, il faut libéraliser.

Pourquoi sommes-nous tellement restrictifs au Canada? Nous devrions libéraliser. Nous sommes au XXI^e siècle, nous ne sommes plus dans les années 30. Nous devons être ouverts d'esprit, nous ne pouvons pas nous limiter à la SRC et à la CTV. Nous devons aller plus loin que cela.

I want to know what is happening in Jordan. I want to know what is happening in Brazil. I want a voice for people in Canada who have an interest in the issues relating to those and other countries, but the CBC will not grant those people that privilege. The CRTC keeps them in a tight little huddle and will not let them branch out.

Senator Trenholme Counsell: Chair and colleagues, representatives of REAL Women, I think I am a real woman, but I do not know whether I belong in your organization.

You are here speaking for an organization about which I know almost nothing, and I would like you to tell us how many women in Canada you represent, the age range, the geographic distribution, and whether there is any breakdown of education levels and professional levels.

I want to know how you react to the many CBC programs, because I am as much for the CBC as you are against it.

The CBC has many programs that involve public participation; the best one is perhaps, *Cross Country Checkup*, where every Canadian can speak. There are noon-hour programs, certainly in Atlantic Canada, where the same thing is true. It goes on for an hour-and-one-half. There are also many town hall programs. There are political panels on at least one morning a week. They are on also at supper time, and some times they are on later. These panels represent the three main political parties in English Canada and the Quebec parties as well.

How do you feel about those very open mediums?

Ms. Landolt: We are federally incorporated in 1983. We are a non-profit charitable organization and our membership is open to anyone who supports our values. Our values are traditional values. We just do not agree with a lot of the radical feminist positions, whether it is pornography or a national daycare program.

In our membership faith and age are not an issue: we do not ask those questions of our members. If they support our values, we accept them. We do know that we had a Muslim group of women from Ottawa. We have Inuit women. We have Metis women from Edmonton. We have a broad variety of women. Some are housewives. Some are educated. I am a lawyer. We even have a commercial pilot.

Senator Trenholme Counsell: How many members do you have?

Ms. Landolt: We have 55,000 members, and we do not get one penny from the government. We have been around for over 27 years, and that is because our members have supported us, which is quite different from the radical feminist groups, because they could not exist without the women's programs, and secretary of state giving them money.

Je veux savoir ce qui se passe en Jordanie. Je veux savoir ce qui se passe au Brésil. Je veux une voix pour les gens au Canada qui s'intéressent à ces pays et à d'autres pays, mais la SRC n'accordera pas ce privilège à ces gens. Le CRTC les garde dans un tout petit espace et ne les laissera pas se diversifier.

Le sénateur Trenholme Counsell : Madame la présidente, collègues, représentants de REAL Women, je pense être une vraie femme, mais je ne sais pas si je fais partie de votre organisation.

Vous vous exprimez ici au nom d'une organisation dont je ne sais pratiquement rien. J'aimerais que vous nous dites le nombre de femmes que vous représentez au Canada, la plage d'âge, la répartition géographique et la répartition des niveaux d'instruction et des niveaux professionnels, s'il y a lieu.

Quelle est votre réaction face aux nombreux programmes de la SRC, car je suis autant pour la SRC que vous êtes contre elle.

La SRC a de nombreux programmes auxquels le public participe; le meilleur est peut-être *Cross Country Checkup* qui donne la parole à n'importe quel Canadien. Il y a des programmes à midi, notamment au Canada atlantique. L'émission dure une heure et demie. Il y a aussi de nombreux programmes publics. Il y a des émissions à sujet politique au moins un matin par semaine. Il y en a aussi à l'heure du souper et quelquefois plus tard dans la soirée. Ces tribunes représentent les trois principaux partis politiques du Canada anglais ainsi que les partis du Québec.

Que pensez-vous de ces programmes très ouverts?

Mme Landolt : Nous avons été constitués en vertu d'une loi fédérale en 1983. Notre organisme est caritatif et sans but lucratif; toute personne qui a les mêmes valeurs peut en devenir membre. Nos valeurs sont des valeurs traditionnelles. Nous ne sommes tout simplement pas d'accord avec beaucoup de positions féministes radicales, que ce soit la pornographie ou un programme national de garderies.

La religion et l'âge ne sont pas des critères d'adhésion à notre organisation, nous ne posons pas ce genre de questions à nos membres. S'ils soutiennent nos valeurs, nous les acceptons. Nous savons que nous avions un groupe de femmes musulmanes à Ottawa. Nous avons des femmes inuites. Nous avons des femmes métisses d'Edmonton. Nous avons une grande diversité de femmes. Certaines sont maîtresses de maison. Certaines ont poursuivi des études. Je suis avocate. Nous avons même une pilote de l'aviation commerciale.

Le sénateur Trenholme Counsell : Combien de membres avez-vous?

Mme Landolt : Nous avons 55 000 membres et nous ne recevons pas un seul sou du gouvernement. Il y a 27 ans que nous existons grâce au soutien de nos membres, ce qui est très différent des groupes féministes radicaux qui n'existeraient sans les programmes de promotion de la femme et sans l'argent que leur verse le secrétaire d'État.

We exist simply because our members like what we are doing. It is a good example of a grassroots organization. We do not make a requirement on faith, age or education.

Senator Trenholme Counsell: I did not ask about faith. I asked about age distribution or education. How many are members from Atlantic Canada?

Ms. Landolt: I do not know. I am not in charge of membership. I think Ontario has the majority of members simply because the population is greatest. We have members from British Columbia to the Maritimes. I just do not know how many.

The Chairman: I wonder if you could send us some more information about your membership. It is always helpful to have that information when one hears from the representatives of groups such as yours.

Ms. Landolt: Yes, well, the only thing is, we have always agreed that we would never do a survey of our members. We have never, ever done a survey.

The Chairman: We are not asking you to breach privacy laws, but to send us such material as you have, by region. I am also interested in knowing how many of your members are individuals, and how many members have come in through other groups.

Ms. Landolt: Yes, I will say that we do have a lot of group organizations, like the Muslim women. The Metis are also a group. We might have a Catholic Women's League out of Calgary. We do have group membership as well.

That is all I can tell you, because I have nothing to do with the administration. I have got enough to do with the legal and political aspects of the organization.

Senator Trenholme Counsell: How do you respond to the very open program where everybody can speak their mind?

Ms. Landolt: I cannot tell you how pleased I am you asked, because I have experienced the so-called "open program." I will give you an example: I called *Cross Country* and wanted to speak on an issue, and the operator asked me to tell her my position on the topic that was being discussed. I got wise, and I would give the opposite position and suddenly I found I was on the air. Please do not tell me it is open. It is not. They want a certain speaker to give a certain perspective, and I am a prime example of an individual who has tried to be heard on *Cross Country Checkup*, and the only way I got my voice heard was when I said I was for the opposite side. When I got on the air and said what I thought they were furious with me.

We cannot be heard. Our members have said time and time and time again that there is no sense for them to call in. They do not listen to our calls. They ask for our position. If you want to get on the air you must state an opposite position.

Nous existons simplement parce que nos membres aiment ce que nous faisons. C'est un bon exemple d'organisation populaire. La religion, l'âge ou l'éducation ne sont pas des critères d'admission dans notre organisation.

Le sénateur Trenholme Counsell : Ma question ne concernait pas la religion. Ma question concernait la plage d'âge ou l'éducation. Combien de membres avez-vous dans le Canada atlantique?

Mme Landolt : Je ne sais pas. Je ne m'occupe pas des membres. Je crois que l'Ontario compte le plus de membres simplement parce que la population y est plus grande. Nous avons des membres de la Colombie-Britannique jusqu'aux Maritimes. Je n'en connais simplement pas le nombre.

La présidente : Je me demande si vous pourriez nous envoyer quelques renseignements concernant vos membres. Ce type d'information est toujours très utile lorsqu'on entend des représentants de groupes tels que le vôtre.

Mme Landolt : Oui, seulement nous avons toujours dit que nous ne ferions jamais de sondage auprès de nos membres. Nous n'avons jamais, jamais fait de sondage.

La présidente : Nous ne vous demandons pas de violer le droit relatif au respect de la vie privée, mais de nous communiquer les renseignements que vous avez, par région. J'aimerais aussi savoir combien de membres se sont inscrits d'eux-mêmes et combien se sont inscrits par l'entremise d'autres groupes.

Mme Landolt : Oui, nous avons beaucoup de groupes comme les femmes musulmanes. Les Métis sont aussi un groupe. Il se pourrait qu'il y ait une ligue de femmes catholiques de Calgary. Nous avons aussi des groupes qui sont membres.

C'est tout ce que je peux vous dire, car je ne m'occupe pas de l'administration. Je suis assez occupée avec les aspects juridiques et politiques de l'organisation.

Le sénateur Trenholme Counsell : Que pensez-vous du programme très ouvert où tout le monde peut exprimer son point de vue?

Mme Landolt : Je suis très heureuse que vous me posiez cette question, car j'ai participé à programme supposément « ouvert ». Je vous donne un exemple : J'ai téléphoné à *Cross Country* et je voulais dire quelque chose à propos d'un problème, l'opératrice m'a demandé de décrire ma position par rapport au sujet discuté. Je lui ai donné la position opposée à ma vraie position. D'un seul coup, j'étais sur les ondes. Je vous en prie, ne me dites pas que c'est ouvert. Ce n'est pas vrai. Ils veulent quelqu'un qui donne certains points de vue. Je suis l'exemple parfait de quelqu'un qui a essayé d'être entendu à *Cross Country Checkup* et la seule façon de me faire entendre était de leur dire un point de vue opposé à ce que je pense. Ils étaient furieux quand j'ai exprimé mon vrai point de vue sur les ondes.

Nous ne pouvons pas nous faire entendre. Nos membres l'ont dit maintes et maintes fois : il ne sert à rien de téléphoner. Ils ne veulent pas nous écouter. Ils demandent notre point de vue sur la question. Si l'on veut être sur les ondes, il faut donner un point de vue opposé.

We have already had problems with town hall programs. One town hall on a very sensitive issue we will not mention was pulled out of the University of Toronto. They were all one perspective.

I give you an example of a political panel showing different perspectives. The late, much grieved, Peter Gzowski, and the most important program, called *Morningside* was extraordinarily popular. Every week he had a panel of experts from every political party. Well, every single one he chose to represent that party was as left-of-centre as you could believe. Eric Kierans represented the Liberal party, and Stephen Lewis represented the NDP. They are left-of-centre. They all belong to different parties, sure, but they all have a left-of-centre perspective. It was a very happy reunion every Wednesday morning when they all agreed. That is not a broad program.

I do not have any confidence when you say it is wide open. It just is not broad and tolerant from our experience.

I will give you another prime anecdote. When Marc Lépine killed those women 15 years ago I was called by the CBC Radio and CBC TV. They called me asking if I felt that all women were in danger. I replied that Mr. Lépine was an insane person and that I was not frightened. They went on to ask whether I feared for my two daughters who happened to be in university at the time. When I told them that I was not concerned for their safety they hung up on me. They no longer wanted to speak to me because I was I was not speaking the party line. I was not giving their perspective that this violence against women generally meant that all women were in danger. That was not the perspective that I had as a woman and as a mother of university students. I was not politically correct.

That is only one of millions of examples. I have been around a long time. I know I look very young, but it is really misleading. I find again and again and again that the conservative voice of women is just not represented in the CBC or these other programs.

Senator Merchant: I sense a great frustration in what you say. Coming from the West, I have to say that a lot of us must agree with you, because very few people listen to the CBC. More people listen to or watch Global, and more listen to or watch CTV, and that must indicate some kind of connect that people have with what is on the airwaves. I agree with a lot of the things that you say.

Have you done any studies about bias in reporting?

Ms. Landolt: We looked at the studies that were available and we have given you those studies in our brief. Once again, I know you are busy, but reading these studies would be useful and would answer your question very well.

Ms. Lorraine McNamara, National President, REAL Women of Canada: May I interject?

Nous avons déjà eu des problèmes avec les programmes publics. Un programme public sur une question très délicate que nous ne mentionnerons pas a été retiré de l'Université de Toronto. Ils avaient tous un seul point de vue.

Je vous donne un exemple de tribune politique montrant différents points de vue. Le très regretté, Peter Gzowski, et le plus important programme *Morningside* était extraordinairement populaire. Chaque semaine, il recevait un groupe d'experts de tous les partis politiques. Et bien, chacune des personnes qu'il choisissait pour représenter ce parti était de gauche comme vous pouvez l'imaginer. Eric Kierans représentait le Parti libéral et Stephen Lewis le NDP. Ils sont de gauche. Ils sont tous membres de partis différents, bien sûr, mais ils ont tous une opinion de gauche. C'était une rencontre très heureuse tous les mercredis matins quand ils étaient tous d'accord. Ce n'est pas un programme diversifié.

Je ne suis pas convaincue que ce soit « ouvert » comme vous dites. Notre expérience montre que ce programme n'est ni diversifié ni tolérant.

Je vous raconte une autre histoire. Quand, il y a 15 ans, Marc Lépine a tué des femmes, la radio et la télévision de la SRC m'ont téléphoné pour savoir si je pensais que toutes les femmes étaient en danger. J'ai répondu que M. Lépine était un déséquilibré et que je n'avais aucune crainte. Ils ont ensuite demandé si je m'inquiétais pour mes deux filles qui fréquentaient l'université à l'époque. Quand j'ai répondu que je n'avais pas peur pour elles, ils ont raccroché. Ils ne voulaient plus me parler parce que je n'exprimais pas la position du parti. Je n'entrais pas dans leur jeu qui consistait à dire que cette violence contre les femmes représentait de manière générale un danger pour toutes les femmes. Ce n'était pas mon point de vue en tant que femme et en tant que mère d'étudiantes à l'université. Je n'étais pas politiquement correcte.

Ce n'est qu'un exemple parmi des millions. Je suis là depuis longtemps. Je sais que je parais très jeune, mais c'est très trompeur. Je n'arrête pas de me rendre compte que la voix des femmes conservatrices n'est simplement pas représentée à la SRC ou dans ces autres programmes.

Le sénateur Merchant : Je ressens beaucoup de frustration dans ce que vous dites. Étant originaire de l'Ouest, je dois dire que beaucoup d'entre nous doivent être d'accord avec vous, car très peu de gens écoutent la SRC. Un plus grand nombre de gens écoutent ou regardent Global et encore plus écoutent ou regardent la CTV et cela doit indiquer un certain contact avec le public. Je suis d'accord avec une bonne partie des choses que vous avez dites.

Avez-vous fait des études sur la partialité des journalistes?

Mme Landolt : Nous avons consulté des études faites et les avons incluses dans l'exposé qui vous a été remis. Une fois de plus, je sais que vous êtes occupés, mais la lecture de ces études serait utile et répondrait très bien à votre question.

Mme Lorraine McNamara, présidente nationale, REAL Women of Canada : Puis-je intervenir?

I went on the Internet last night, and I looked up "media bias Canada." I found many sites that concerned media bias in Canada and most of the complaints came from people complaining that the conservative voice is not being heard. I did come across one complaint that the liberal voice was not being heard, and that was because they were considering having FOX News come to Canada, and of course that idea was horrifying to that person.

Either the pro-leftists are not literate on the computer or not very active on the computer, or there are an awful lot of very computer-literate conservatives out there, because that is who was most represented on the internet. Most of the complaints were from conservatives unhappy with the media in general and the CRTC and CBC in particular.

Senator Merchant: I have read a study that was done by the Canadian Media Research Consortium which is comprised of researchers from the University of British Columbia's Graduate School of Journalism, the York-Ryerson Joint Graduate Program in Communications and Culture; and, the Communications Program at Laval University. They interviewed 3,012 Canadians to discover what Canadians think about the news and how much Canadians trust the news they receive. Their study examines issues of media credibility and trust and determines if Canadian attitudes and perceptions about the news media are different from American attitudes and perceptions.

I will just tell you very quickly that reporters' preference determines what we see on the news, and that 80 per cent of Canadians think that there is a bias in reporting.

Other studies about politically biased reporting show similar findings. Fifty-three per cent believe that there is political bias in reporting. I see the same attitude in Western Canada, so you are not alone.

Mr. Wilkes related the lack of local programming to voter apathy. I believe he said that there was a 28 per cent turnout in elections.

What do you think? Is there a relationship between what we hear and the voter apathy?

Ms. Landolt: I find people say, "What is the use?" They have so much information thrown at them and often their gut reaction is, "I do not believe that." "I do not agree with it." I think that the voters feel that everything is turned against them. They are ordinary hardworking, family-oriented, tax-paying, decent people. I am not suggesting they are all leaders and highly educated, but their gut reaction is, "It does not connect with my life and what I believe in."

I refer to the National Media Archive on page 3 of my brief. They have had 25 years of analyzing CBC and TV and have found that on major issues media coverage is not balanced. They have

Hier soir, j'ai navigué sur Internet et j'ai cherché « média partialité Canada ». J'ai trouvé beaucoup de sites portant sur la partialité des médias au Canada et la plupart des plaintes portaient sur que l'on n'entendait pas de voix conservatrice. J'ai vu une plainte disant qu'une voix libérale n'était pas entendue et cela à cause de l'arrivée de FOX News au Canada, une idée évidemment horrible aux yeux de cette personne.

Soit les partisans de la gauche ne maîtrisent pas l'ordinateur soit ils ne l'utilisent pas beaucoup ou alors il y a énormément de conservateurs qui maîtrisent bien l'ordinateur, car ils étaient les plus représentés sur Internet. La plupart des plaintes venaient de conservateurs mécontents des médias en général et du CRTC et de la SRC en particulier.

Le sénateur Merchant : J'ai lu une étude faite par le Consortium canadien de recherche sur les médias; ce Consortium est composé de chercheurs du programme d'études supérieures en journalisme de l'Université de la Colombie-Britannique, du programme conjoint d'études supérieures des communications et de la culture de York-Ryerson et du programme des communications de l'Université de Laval. Ils ont interrogé 3 012 Canadiens pour avoir leur avis sur les nouvelles et leur degré de crédibilité vis-à-vis des nouvelles qu'ils reçoivent. Ce sondage examine les questions de crédibilité et de confiance envers les médias et compare les comportements et les perceptions des Canadiens par rapport aux médias à ceux des Américains.

Je dirai très rapidement que ce que nous voyons aux nouvelles dépend de la préférence des journalistes et que 80 p. 100 des Canadiens pensent que les reportages manquent d'objectivité.

Les résultats d'autres études faites sur la partialité au plan politique dans les reportages sont similaires. Cinquante-trois pour cent croient qu'il y a une partialité au plan politique dans les reportages. Dans l'Ouest canadien, les gens ont le même comportement, vous n'êtes donc pas seuls.

M. Wilkes a fait le lien entre la programmation locale et l'apathie des électeurs. Je crois qu'il a mentionné un taux de participation de 28 p. 100 aux élections.

Qu'en pensez-vous? Y a-t-il un lien entre ce que nous entendons et l'apathie des électeurs?

Mme Landolt : J'entends les gens dire : « À quoi bon? » On les bombarde de tellement d'informations que souvent la première réaction est de dire : « Je ne crois pas à cela, je ne suis pas d'accord. » Je crois que les électeurs pensent que tout est retourné contre eux. Ce sont des gens normaux et laborieux dont la vie est axée sur la famille, qui paient leurs impôts, des gens honnêtes. Je ne veux pas dire qu'ils sont tous des dirigeants et très éduqués, mais leur première réaction est de dire : « Il n'y a aucun rapport avec ma vie et mes valeurs. »

Je vous renvoie à la National Media Archive, page 3 de mon exposé, qui a effectué l'analyse pendant 25 ans de la SRC et de la CTV et a constaté qu'en ce qui avait trait à des enjeux majeurs, la

found that Canadian journalists tend to support left-of-centre positions of the news coverage. The same opinion is found in the book *Hidden Agendas: How Journalists Influence the News*.

I think Canadians feel that they do not have a voice, and that nobody is listening to them. As a result, Canadians do not think it matters who is elected. It is irrelevant to them because it is all tied up in the bureaucracy that dictates to them.

I do not think Canadians are stupid. I think that they are perfectly intelligent. They know what is going on and they resent it.

Senator Di Nino: The discussions seem to have been directed at the lack of response by the CBC.

Ms. Landolt: And the CRTC too.

Senator Di Nino: In your brief you talk about how English-speaking journalists differ from the general population. At the end of the piece you give all kinds of different examples and you suggest that the bias is reflected in the news story. You say that this bias is not just in the CBC. You seem to be saying that it is the media in general, whether it is the other TV stations and/or networks, newspapers, or magazines. Am I correct?

Ms. Landolt: Yes. They did not say specifically CBC, but then you will find at the end that they particularly go after the CBC.

Senator Di Nino: Yes, I saw that.

Ms. Landolt: I think it is in the CBC section that they note the bias of the CBC. It is true. Many of the journalists came out of the 1960s and 1970s, and they are living in the past. They are not falling into step with the changing times.

We are not static as a people in the way we think and what we believe, and we are changing, and we have to move on in all fields. Even very left-wing broadcasters should be allowed to set up a station. So too should a conservative, or a religious group, or a feminist group be able to broadcast. The entire field should be opened up.

Senator Di Nino: How do we change that situation? Do we begin by asking people during the application process what their political biases are, and what their religious bent is? This is an issue that defies solution, if we are going to respect the Charter and the privacy laws.

You have listed some examples of journalists who are more likely to be this way politically, that way in lifestyles, et cetera. Are you suggesting that we could change that by adding an application that says, are you gay or are you heterosexual, or are you Christian or are you a Muslim, are you old or are you young, are you an NDP or are you a Conservative? I do not know. How do you solve that problem?

couverture médiatique n'est pas équilibrée dans la mesure où les journalistes canadiens ont tendance à appuyer les positions de centre gauche. On retrouve le même point de vue dans le livre *Hidden Agendas: How Journalists Influence the News*.

Je pense que les Canadiens estiment que leurs opinions ne sont pas exprimées et qu'on ne les écoute pas, donc, peu importe qui est élu. Cela leur importe peu, car ça fait complètement partie de la bureaucratie qui leur ordonne d'obéir.

Je ne pense pas que les Canadiens sont stupides. Je pense qu'ils sont très intelligents. Ils ont conscience de ce qui se passe et en sont mécontents.

Le sénateur Di Nino : Il semble que le sujet de la discussion est passé au manque de réponse de la SRC.

Mme Landolt : Et aussi du CRTC.

Le sénateur Di Nino : Vous mentionnez dans votre exposé, la façon dont les journalistes anglophones ne représentent pas l'ensemble de la population. À la fin de l'exposé, vous donnez toutes sortes d'exemples différents et vous suggérez que la partialité se reflète dans les reportages. Vous dites que cette partialité n'existe pas seulement à la SRC. Vous semblez dire qu'on le retrouve dans les médias en général, que ce soit dans d'autres stations de télévision ou d'autres réseaux, journaux ou magazines. Est-ce exact?

Mme Landolt : Oui. Ils n'ont pas mentionné précisément la SRC, mais vous constaterez à la fin qu'ils visent particulièrement la SRC.

Le sénateur Di Nino : Oui. Je m'en suis rendu compte.

Mme Landolt : Je pense que c'est dans la partie réservée à la SRC qu'ils indiquent la partialité de la SRC. C'est vrai. Un bon nombre de journalistes ont commencé à travailler dans les années 60 et 70 et ils vivent dans le passé. Ils ne s'adaptent pas au changement.

En tant qu'êtres humains, nous pouvons évoluer dans tous les domaines, dans la façon dont nous pensons, ce que nous croyons et la façon dont nous changeons. Même les radiodiffuseurs très à gauche devraient être autorisés à avoir une station. Cela devrait être vrai aussi pour un conservateur, un groupe religieux ou un groupe féministe. Tout le secteur devrait être ouvert.

Le sénateur Di Nino : Que devons-nous faire pour changer cette situation? Commençons-nous par demander aux gens, quand ils font une demande, leurs tendances politiques et religieuses? C'est un problème qui semble insoluble si nous devons respecter la Charte et le droit relatif au respect de la vie privée.

Vous avez cité quelques exemples de journalistes qui sont plus susceptibles d'avoir telles prises de décision politique, tels modes de vie, et cetera. Suggérez-vous que nous pourrions changer cela en ajoutant dans la demande des questions du genre : Êtes-vous gai ou hétérosexuel, chrétien ou musulman, vieux ou jeune, néo-démocrate ou conservateur? Je ne sais pas. Quelle est la solution?

Ms. Landolt: Well, I think that it does come in the hiring. You are right there. How do you hire? Obviously you can not ask if someone is Muslim or gay. That would be inappropriate.

Senator Di Nino: You cannot. Our laws will not permit such questions.

Ms. Landolt: And you would not want them asked anyway, laws or no laws. I think the answer is to be found in the hiring of these people. A solution may be found in the education system which is liberal. There is no two ways about it. I have five children going through the universities. I know how liberal they are, yet the problem may rectify itself in due course. I find many of the younger people are more conservative. I can see that there is a change out there that has not really hit its peak at the present time.

Senator Di Nino: Do you think it will look after itself?

Ms. Landolt: I am not saying it will look after itself. You see, everything is supposed to be balanced in the newsroom, everything but politics. You might ask them where their political bias is and that may make a difference. You can ask them if they are NDP or Liberal or something else.

The newsrooms have a balance in the requisite number of gays, requisite number of Blacks, requisite number of Muslims, but nobody asks whether there are a requisite number of balanced political views. That is a question that should be asked. It is not against the law to ask a person about his or her political perspective. We should seek to find a political balance in both our newsrooms and our journalists.

Di Nino: Let me ask you another question on the representation of diversity, including religious diversity. I do not think you are suggesting that the CBC should have as its mandate certain Christian programs, certain Jewish programs, certain Buddhist programs. Am I correct?

Ms. Landolt: No.

Senator Di Nino: The answer is "no." So what you are saying is that for those who wish to express a particular point of view the opportunity should exist for them to create their own channels?

Ms. Landolt: Yes.

Senator Di Nino: You believe that they should be able to create their own vehicles, to create their own journals, et cetera?

Ms. Landolt: Absolutely, yes.

Senator Di Nino: As opposed to imposing certain constraints or certain rules on the networks or on the papers?

Ms. Landolt: Yes. That is exactly what we think.

Senator Di Nino: Are you saying that if you have enough money, want to start a station, and as long as it is within the laws of the country, you do not defame, or do something that is illegal or immoral as defined in our system, then you should be able to pull the switch and go on the air and preach your particular view of Canadianism?

Mme Landolt: Eh bien, je pense qu'il faut le faire au moment de l'embauche. Vous avez raison. Comment embaucher? Évidemment, on ne peut pas demander à quelqu'un s'il est musulman ou gai. Ce serait inapproprié.

Le sénateur Di Nino: C'est impossible. Nos lois ne permettent pas de poser de telles questions.

Mme Landolt: De toute façon, on ne voudrait pas les poser, lois ou pas. Je pense que le problème peut être réglé au moment du recrutement de ces personnes. Une solution peut être trouvée dans le système d'enseignement qui est libéral. Il n'y a pas d'autre solution. J'ai cinq enfants qui étudient à l'université. Je sais qu'ils sont très libéraux et pourtant le problème pourra se corriger avec le temps. Je constate qu'un grand nombre de jeunes sont plus conservateurs. Je peux voir qu'un changement s'effectue dans la société et il n'est pas encore arrivé à maturité.

Le sénateur Di Nino: Pensez-vous qu'il se règlera de lui-même?

Mme Landolt: Je ne dis pas qu'il se règlera de lui-même. Vous voyez, tout est supposé être équilibré dans une salle de presse, tout sauf la politique. Vous pourrez leur demander quel est leur parti pris politique et cela peut faire la différence. Vous pouvez leur demander s'ils sont néo-démocrates, libéraux ou autre chose.

Il y a un équilibre dans la salle de presse au niveau du nombre requis de gais, de personnes de race noire, de musulmans, mais personne ne demande s'il y a un nombre requis d'opinions politiques équilibré. C'est une question qui devrait être posée. Demander à quelqu'un ce que sont ses opinions politiques ne va pas à l'encontre de la loi. Nous devrions chercher à établir un équilibre politique dans nos salles de presse et auprès de nos journalistes.

Le sénateur Di Nino: Permettez-moi de vous poser une autre question sur la représentation de la diversité, y compris la diversité religieuse. Je ne pense pas que vous suggérez que la SRC devrait avoir dans son mandat certains programmes chrétiens, juifs et bouddhistes. Est-ce bien cela?

Mme Landolt: Non.

Le sénateur Di Nino: La réponse est « non. » Donc, vous dites que ceux qui souhaitent exprimer un point de vue particulier devraient avoir la possibilité de créer leurs propres chaînes?

Mme Landolt: Oui.

Le sénateur Di Nino: Vous croyez qu'ils devraient pouvoir créer leurs propres moyens, créer leurs propres journaux, et cetera?

Mme Landolt: Absolument.

Le sénateur Di Nino: Au lieu d'imposer aux réseaux et aux journaux certaines restrictions ou certaines règles?

Mme Landolt: Oui. C'est exactement ce que nous pensons.

Le sénateur Di Nino: Voulez-vous dire que si vous aviez suffisamment d'argent et que vous vouliez lancer une station, vous devriez pouvoir vous le faire et prêcher votre conception du canadianisme sur les ondes à condition de respecter les lois du pays, sans diffamation ni actes illégaux ou immoraux tel que les définit notre système?

Ms. Landolt: Yes, exactly, and that would make a truly Canadian country. If that were the situation we would no longer feel suppressed.

Senator Di Nino: Should this situation apply to politics, religion, and ethnicity?

Ms. Landolt: Yes, ideology, anything. We just should be free and open.

Senator Di Nino: So the CRTC should be changed to make sure that takes place.

Ms. Landolt: Yes, and to monitor the people. They have to licence people who have the requisite amount of money and experience, whatever the criteria may be, and that is all they should do.

Senator Di Nino: Assuming that they have the necessary skills and resources to be able to perform that function.

Ms. Landolt: Yes, but the CRTC should not be able to limit what we can see and do. That is the major problem that we see with the CRTC. They are only political appointees. They have no business to tell us what we can see.

Senator Di Nino: I have to put on the record that I disagree with you on that point. They do have legitimacy, because the law of the country permits that to happen. If that is to be changed, that can be changed.

The Chairman: "Let a hundred flowers bloom; let a hundred schools of thought contend."

Senator Munson: You say you are a conservative, traditional group, and let the doors open and let voices be heard, let everybody have a 500-channel universe. In that scenario people might have a channel on same-sex marriage.

Ms. Landolt: We have Pride TV which deals same-sex relationships, so why cannot we have a traditional channel that discusses the importance of traditional marriage? If they want to do it and lose money, let them go ahead.

Senator Munson: I know this has nothing to do with our study, but national daycare was discussed at the beginning of our committee. Are you are against a national daycare program?

Ms. Landolt: That is something that our organization opposes. Neither the CBC nor any other network has asked us why we do not want a national daycare program. We have not been interviewed by any of the media concerning a national daycare program. We are women, and we are mothers, and we do not want a national daycare program.

Senator Munson: That is a whole other different subject.

The Chairman: It is.

Ms. Landolt: Have you heard our voice on that subject?

Mme Landolt : Oui, exactement, et cela ferait un pays réellement canadien. Si cela était le cas, nous ne nous sentirions plus réprimés.

Le sénateur Di Nino : Cela devrait-il s'appliquer à la politique, à la religion et à l'appartenance ethnique?

Mme Landolt : Oui, l'idéologie, n'importe quoi. Nous devrions simplement être libres et ouverts.

Le sénateur Di Nino : Donc le CRTC devrait être changé pour pouvoir mettre cela en place.

Mme Landolt : Oui et pour surveiller les gens. Il doit accorder des licences aux gens qui ont l'argent et l'expérience requis, quels que soient les critères, et c'est tout ce qu'il devrait faire.

Le sénateur Di Nino : En supposant qu'ils ont les compétences et les ressources nécessaires pour faire ce travail.

Mme Landolt : Oui, et le CRTC ne devrait pas pouvoir limiter ce que nous pouvons voir et faire. C'est, à notre avis, le problème majeur du CRTC. Ce ne sont que des bénéficiaires de nominations politiques qui n'ont pas à nous dire ce que nous pouvons voir.

Le sénateur Di Nino : Je tiens à dire que je ne suis pas d'accord avec vous sur ce point. Ils ont une légitimité, car la loi de notre pays le permet. Si cela doit être changé, ça peut être changé.

La présidente : « Que 100 fleurs fleurissent, que 100 écoles compétitionnent. »

Le sénateur Munson : Vous dites que votre groupe est conservateur et traditionnel, que les portes doivent s'ouvrir, que les voix doivent se faire entendre et que tout le monde puisse avoir 500 chaînes. Dans une telle situation, il pourrait y avoir une chaîne sur le mariage de deux personnes du même sexe.

Mme Landolt : Nous avons Pride TV qui traite des relations entre partenaires de même sexe, alors pourquoi ne pouvons-nous pas avoir une chaîne traditionnelle qui traite de l'importance du mariage traditionnel? S'ils veulent le faire et perdre de l'argent, qu'ils le fassent.

Le sénateur Munson : Je sais que cela n'a rien à voir avec notre étude, mais le programme national de garderies a fait l'objet d'une discussion au commencement de notre comité. Êtes-vous contre le programme national de garderies?

Mme Landolt : Notre organisation s'y oppose. Ni la SRC ni tout autre réseau ne nous a demandé la raison pour laquelle nous ne voulons pas un programme national de garderies. Aucun média ne nous a posé de questions sur le programme national de garderies. Nous sommes des femmes et des mères et nous ne voulons pas de programme national de garderies.

Le sénateur Munson : C'est un sujet tout à fait différent.

La présidente : Oui.

Mme Landolt : Avez-vous entendu notre opinion sur ce sujet?

Senator Munson: The answer might be to simply go to the private sector and ask them to ask you the question and they can do a story on your position.

Ms. Landolt: Senator Munson, have you heard our voice on CBC or CTV? I mean, why is not this conservative approach to childcare being heard in Canada? That is a very good example.

Senator Munson: Well, if I was still working, I would ask you the question. I would do a story on your opposition to a national daycare program.

Ms. Landolt: I would appreciate the question being asked.

The Chairman: Speaking as a mother myself, I am also fascinated by this topic, but we have run out of time.

Ms. Landolt: Yes.

The Chairman: And I do apologize for that. Thank you very much indeed for being here.

Senator Tkachuk: It is not a surprise, Chairman, that there are people who do not believe in a national daycare.

The Chairman: I did not say which way my own views go.

Senator Tkachuk: It was very much a surprise to him. A national daycare program, so what? Who cares?

The Chairman: We could hold hearings from now until next Tuesday on that one.

Senator Munson: I always care.

The Chairman: We are extremely grateful to you both, Ms. McNamara and Ms. Landolt.

Ms. Landolt: It has been a pleasure.

The Chairman: I expect you will be back before senate committees one way or another.

Ms. McNamara: At least we had a voice here.

The Chairman: Honourable senators, our next witness is Mr. Paul Winkler, who is appearing today as an individual. Thank you very much for joining us.

Mr. Paul Winkler, as an individual: Thank you for the invitation to speak to you today.

The biggest Canadian business over the past year has surrounded Conrad Black and his fall from the top of his international media empire. Countless stories and reports have been produced here and abroad since the story first broke as a result of inquiries from the U.S. investment firm Tweedy, Browne in the spring of 2003. For this I am glad, however, the story should have come out years before. To date, I am the only person to have successfully sued them, highlighting issues central to what is now before the courts.

Le sénateur Munson : La réponse pourrait être simplement de demander au secteur privé de vous poser la question et ils pourront faire un article sur votre position.

Mme Landolt : Sénateur Munson, avez-vous entendu notre opinion sur la SRC ou la CTV? Pourquoi cette approche conservatrice concernant le programme national de garderies n'est pas entendue au Canada? C'est un très bon exemple.

Le sénateur Munson : Eh bien, si je travaillais encore, je vous poserais la question. Je ferais un article sur votre opposition au programme national de garderies.

Mme Landolt : J'aimerais bien que l'on me pose la question.

La présidente : Parlons en tant que mère, je suis aussi fascinée par ce sujet, mais nous manquons de temps.

Mme Landolt : Oui.

La présidente : Et je m'en excuse. Merci beaucoup d'être venue.

Le sénateur Tkachuk : Ce n'est pas une surprise, madame la présidente, si des gens s'opposent au programme national de garderies.

La présidente : Je n'ai pas dit ce que je pensais à ce sujet.

Le sénateur Tkachuk : Il en a été très surpris. Un programme national de garderies, et alors? Qui s'en soucie?

La présidente : Nous pourrions avoir des audiences jusqu'à mardi prochain à ce sujet.

Le sénateur Munson : Je m'en soucie toujours.

La présidente : Nous vous sommes extrêmement reconnaissants, madame McNamara et madame Landolt.

Mme Landolt : Ce fut un plaisir.

La présidente : Je m'attends à ce que d'une façon ou d'une autre vous vous représentez devant les comités sénatoriaux.

Mme McNamara : Au moins, on nous a écoutées ici.

La présidente : Honorables sénateurs, notre prochain témoin est M. Paul Winkler, qui se présente aujourd'hui à titre personnel. Merci beaucoup d'être venu.

M. Paul Winkler, témoignage à titre personnel : Merci de m'avoir invité à parler aujourd'hui.

La plus grosse affaire canadienne de l'année passée concernait Conrad Black et sa chute de la tête de son empire médiatique international. D'innombrables articles et reportages ont été écrits dès l'éclatement de l'affaire suite aux enquêtes d'une société de placement américaine Tweedy, Browne au printemps de 2003. Et j'en suis heureux, toutefois, il y a longtemps que l'on aurait dû parler de cette affaire. À ce jour, je suis la seule personne qui les a poursuivis en justice avec succès, en mettant en lumière les questions qui sont au cœur des affaires dont sont saisies les tribunaux aujourd'hui.

My experience over the past five years has left me frustrated and disappointed with a number of Canadian institutions, including the media, the Competition Bureau, and securities regulators.

My story helps illustrate how when one media company controls much of the media in an area or the country in general. In this situation reporters are loathe to report or investigate that firm since their employment often hangs in the balance.

My ordeal has also showed me that the Competition Bureau needs to be clear about what it allows or does not allow concerning multiple-property ownership in the marketplace. I also believe their enforcement needs to be improved.

I am a former newspaper executive who refused to cooperate with my employer, Hollinger International Inc., over issues related to ethics, competition law, and securities law. I was fired in 1999 from the position of publisher of the Kelowna *Capital News* and general manager of the Okanagan group of newspapers, based in Kelowna, B.C. I was forced to sue for damages against a company that tried outspending me on legal fees in an attempt to silence me.

My wife, a journalist at one of the papers, also lost her job as a result of my actions, leaving us both unemployed with four children under the age of 13. To top it off, Hollinger Inc. countersued me as an act of intimidation, I believe.

Further, Hollinger International Inc. executives questioned two of my witnesses, who continued to work for Hollinger-owned papers, about their testimony prior to trial. They felt intimidated but courageously took the stand and told the truth. Other witnesses refused to testify for fear of reprisals or being blacklisted.

I persevered, and two years later got to court in British Columbia for an eight-day trial. Seven months later the judge's ruling came down, and I won a convincing victory and was cited for being highly ethical. I was awarded the one year of income I was entitled to under my contract, a small financial recovery, in light of my legal costs and the length of time I was unemployed, but significant, I thought, because I had been able to expose David Radler and Conrad Black. After all, it was at my trial that they were able to establish for the first time their private ownership of Horizon Publications Inc. and, as such, conflict-of-interest issues.

Their involvement in Horizon Publications Inc. is now at the heart of many of the lawsuits filed against them. At the time, Hollinger Inc. was Canada's largest media company and third-largest newspaper chain in the world. Surely the major media outlets in Canada would be quick to pounce on Mr. Black

J'ai été frustré et déçu, au cours des cinq dernières années, par de nombreuses institutions canadiennes, y compris les médias, le Bureau de la concurrence et des organismes de réglementation du commerce des valeurs mobilières.

Mon histoire permet de voir ce qui se arrive quand une entreprise médiatique contrôle la plupart des médias dans une région ou dans l'ensemble du pays. Dans ce genre de situation, les journalistes détestent couvrir cette firme ou y mener des enquêtes car ils risquent souvent de perdre leur emploi.

Je me suis aussi rendu compte que le Bureau de la concurrence doit être clair à propos de ce qu'il permet ou non au plan de la propriété croisée. Je crois aussi que leur mécanisme d'application a besoin d'amélioration.

Je suis un ancien directeur de journal qui a refusé de coopérer avec mon employeur, Hollinger International Inc., sur des questions liées à l'éthique, au droit de la concurrence et à la Loi sur les valeurs mobilières. J'ai été licencié en 1999 du poste d'éditeur de *Capital News* de Kelowna et du poste de directeur général du groupe de journaux Okanagan dont le siège est à Kelowna, C.-B. J'ai été obligé à engager des poursuites pour obtenir des dommages et intérêts contre une entreprise qui a essayé de dépenser plus que moi en frais d'avocat afin de me réduire au silence.

Mon épouse, une journaliste qui travaille dans un des journaux, a aussi perdu son emploi suite à mon action. Nous étions tous les deux au chômage avec quatre enfants de moins de 13 ans à la charge. Pour couronner le tout, Hollinger Inc. a répliqué pour m'intimider, je crois.

En plus, les directeurs de Hollinger International Inc. ont questionné deux de mes témoins, qui continuent à travailler pour des journaux appartenant à Hollinger, au sujet de leur témoignage avant le procès. Bien qu'ils aient été intimidés, ils ont courageusement comparu au tribunal et ont dit la vérité. D'autres témoins ont refusé de témoigner par crainte de représailles ou d'être mis sur une liste noire.

J'ai persévéré et deux ans plus tard, il y a eu un procès qui a duré huit jours en Colombie-Britannique. Sept mois plus tard, les juges se sont prononcés en ma faveur. J'ai remporté une victoire écrasante et on a reconnu que je respectais de hautes normes d'éthique. J'ai reçu une année de salaire auquel j'avais droit en vertu de mon contrat, un petit recouvrement de fonds comparé à mes frais d'avocat et la période durant laquelle j'étais au chômage, mais important, à mon avis, car j'ai pu exposer David Radler et Conrad Black. Après tout, c'était au cours de mon procès qu'a été établi pour la première fois le fait qu'ils étaient propriétaires de Horizon Publications Inc. et, par conséquent, il y avait conflit d'intérêts.

Leur participation dans Horizon Publications Inc. est aujourd'hui au cœur d'un bon nombre de poursuites judiciaires qui leurs ont intentées. À l'époque, Hollinger Inc. était la plus grande entreprise médiatique au Canada et la troisième plus grande chaîne de journaux au monde. On aurait pu penser que les

and Mr. Radler, two media tycoons well-known for questionable and ruthless actions. That did not happen.

The Globe and Mail and *The Vancouver Sun* each reported on my legal victory in 2002, but despite my pleas for them to dig deeper into the wrongdoing, they did not bother. The local TV station in Kelowna had a reporter at my wrongful dismissal trial most days, and even interviewed some of my witnesses outside the courtroom.

To the best of my knowledge, this CanWest station did not air anything. Was that because Mr. Radler and Mr. Black were on the CanWest board at the time?

I sent a copy of my judgment and additional information to the Ontario Securities Commission, who replied within a day, saying they saw no securities violations and would not pursue the matter.

I should not have been surprised that no one seemed interested. Before my case went to trial, I presented various pieces of evidence concerning Mr. Radler and Mr. Black's link with Horizon Publications Inc. to countless media outlets, local politicians, a journalism school, and a media watchdog organization. I even had someone ask pointed questions of Conrad Black at the Hollinger Inc. annual meeting in 2000.

Kelowna CBC radio stations said they would do something with the story, but did not. Canadian Press in Vancouver was presented with information, but said they were not prepared to tackle the story, since Hollinger Inc. controlled CP at the time.

Even the union, CEP, that represented the employees at the Horizon-owned Kelowna *Daily Courier*, knew both Mr. Radler and Mr. Black were involved in Horizon Publications Inc. The union was forced to accept a contract with Horizon following threats that their paper would be closed if the employees did not agree to a five-year deal, the first three years with no increase, followed by a 1 per cent pay increase in each of the final two years.

Saving jobs for the employees they represented came before any public outcry that Mr. Radler and Mr. Black secretly controlled the Horizon paper, and that there was a gun to the union's head, since Hollinger Inc. owned the competing *Capital News*.

A reporter at one of the national newspapers wrote in an e-mail that if his employment hung in the balance, he would not likely have pursued the matter as I did. I am convinced that virtually every key executive in Canadian newspapers

grandes entreprises médiatiques canadiennes s'empressaient de s'en prendre à M. Black et à M. Radler, deux magnats des médias bien connus pour leurs actions douteuses et impitoyables. Ce ne fut pas le cas.

The Globe and Mail et *The Vancouver Sun* ont mentionné ma victoire devant les tribunaux en 2002. Je leur ai demandé de fouiller davantage les malversations, mais ils ne l'ont pas fait. Un journaliste de la station de télévision locale de Kelowna était présent la plupart du temps à mon procès pour congédiement injustifié et il a même interviewé certains de mes témoins à l'extérieur de la salle du tribunal.

À ma connaissance, cette station CanWest n'a rien diffusé. Était-ce parce que M. Radler et M. Black étaient membres du conseil d'administration de CanWest à l'époque?

J'ai envoyé une copie de mon jugement et des renseignements supplémentaires à la Commission des valeurs mobilières de l'Ontario, qui a répondu moins d'un jour après, en disant qu'ils n'avaient constaté aucune infraction aux valeurs mobilières et qu'ils ne pousseront pas l'affaire plus loin.

Je n'aurais pas dû être surpris par le fait que personne ne semblait intéressé. Avant que mon affaire fût portée en jugement, j'avais présenté plusieurs preuves concernant l'implication de M. Radler et de M. Black avec Horizon Publications Inc. à d'innombrables médias, à des politiciens locaux, à une école de journalisme et à un organisme de surveillance des médias. J'ai même demandé à quelqu'un de poser des questions précises au sujet de Conrad Black à l'assemblée annuelle de Hollinger Inc. en 2000.

Des stations de radio de la SRC à Kelowna ont dit qu'elles feraient un reportage, mais elles ne l'ont pas fait. Des informations ont été présentées à la Presse canadienne à Vancouver, mais ils ont dit qu'ils n'étaient pas prêts à couvrir l'affaire car, à cette époque, Hollinger Inc. contrôlait la Presse canadienne.

Même le syndicat SCEP, qui représentait les employés du journal *Daily Courier* de Kelowna appartenant à Horizon, savait que M. Radler et M. Black étaient impliqués dans Horizon Publications Inc. Le syndicat était obligé d'accepter un contrat avec Horizon à cause des menaces de fermeture de leur journal si les employés n'acceptaient pas un contrat de cinq ans, sans augmentation de salaire pendant les trois premières années puis une augmentation annuelle de un pour cent pour chacune des deux dernières années.

Afin de sauvegarder les emplois des employés qu'il représentait, le syndicat a renoncé à dire publiquement que M. Radler et M. Black contrôlaient secrètement le journal de Horizon et qu'il ne pouvait rien faire car Hollinger Inc. était propriétaire du journal concurrent *Capital News*.

Un journaliste de l'un des journaux nationaux a écrit dans un courriel que si son emploi était menacé, il n'aurait probablement pas entamé des poursuites comme je l'ai fait. Je suis convaincu que pratiquement tous les directeurs importants des journaux

knew that Horizon Publications Inc. was a front for Mr. Radler and Mr. Black, yet no one bothered to probe further to expose them.

Why? Fear of litigation, disbelief at the scope of their alleged duplicity, lack of solid evidence, the need or desire to do deals with Mr. Radler or Mr. Black, or was it because the story emanated from Kelowna, B.C.? I am still not sure of the reason.

Not only I was unable to get anyone in Canada interested in reporting on what took place, I found it difficult to find work because of the control that Mr. Radler and Mr. Black had over the Canadian industry at the time. There were very few jobs in my field of expertise, that being the general management of the community newspaper chains.

Bob Calvert, the CanWest executive responsible for most of their papers following CanWest's acquisition of Hollinger Inc. papers in 2000, told me that things would work out for me. Soon after he called to say, "I cannot talk to you, because you-know-who is still involved." Mr. Radler and Mr. Black were on the CanWest board at that time.

I was later told by Mr. Calvert's chief financial officer that Mr. Calvert wanted me to be president of a 1,000-employee Lower Mainland publishing group, but had been turned down by the Aspers, the family that controls CanWest, since they did not want to "rock the boat with Radler." This was the same job that Hollinger Inc. had earmarked me for prior to my becoming uncooperative.

Two other group publisher jobs emerged in Canada, but in both cases it appeared likely that Hollinger Inc. or Horizon Publications Inc. would soon own them. We almost moved to the U.S., before deciding to move back to Ontario, where I run a small, ten-employee magazine publishing company in which I have a minority interest.

The Hollinger/Horizon story finally broke in the summer of 2003, when the *Chicago Tribune* started probing and sent a reporter to interview me. They did the homework that the Canadian media failed to do. They ran a story on the front page of their Sunday paper.

In the months that followed, I was interviewed by the *Wall Street Journal*, the *New York Times*, the *Times of London*, BBC TV, CBC Radio, along with numerous stories in *The Globe and Mail* and *The Vancouver Sun*. All of a sudden the story was important.

On a personal note, this journey has been far more difficult than I imagined it would be at the outset. There were very few supporters or cheerleaders, especially from my industry. I sensed that most media insiders thought I had overreacted and wondered why I would pass up a promotion or, worse, throw my career away over something that seemed to them either trivial or too bizarre to be real.

canadiens savaient que Horizon Publications Inc. servait de paravent à M. Radler et M. Black, pourtant personne ne s'est donné la peine de faire une enquête afin de les exposer.

Pourquoi? Par crainte des litiges, à cause du scepticisme quant à l'étendue de leur duplicité présumée, du manque de preuve solide, du besoin ou de l'envie de faire des affaires avec M. Radler ou M. Black ou à cause de l'emplacement, Kelowna en CB? Je l'ignore encore.

Non seulement je n'ai pu convaincre personne au Canada de faire un reportage sur ce qui s'est passé, mais j'ai eu du mal à trouver du travail à cause du contrôle que M. Radler et M. Black exerçaient sur l'industrie canadienne à l'époque. Il y avait très peu d'emplois dans ma spécialité, c'est-à-dire la direction générale de chaînes de journaux communautaires.

Bob Calvert, directeur de CanWest, est responsable de la plupart de leurs journaux suite à l'acquisition des journaux de Hollinger Inc. par CanWest en 2000. Il m'avait dit que ma situation s'améliorerait. Très peu de temps après, il m'a téléphoné pour me dire : « Je ne peux pas vous parler, car vous savez qui est impliqué. » M. Radler et M. Black étaient membres du conseil d'administration de CanWest à cette époque.

Plus tard, le directeur financier de M. Calvert m'a dit que ce dernier voulait que je sois président d'un groupe de publications de 1 000 employés dans la vallée du bas Fraser, mais que la famille Asper qui contrôle CanWest a refusé, car elle ne voulait pas avoir de problème avec Radler. C'était le même poste que Hollinger Inc. voulait que j'occupe avant l'affaire.

Deux autres postes d'éditeur de journal ont été offerts au Canada, mais dans les deux cas il semblait probable que Hollinger Inc. ou Horizon Publications Inc. allait acheter ces journaux. Nous avons failli déménager aux États-Unis avant de décider de revenir en Ontario où je dirige une petite compagnie de publication de magazines qui compte dix employés et dans laquelle j'ai une participation minoritaire.

L'affaire Hollinger/Horizon a finalement éclaté durant l'été de 2003 quand le *Chicago Tribune* a commencé à enquêter et envoyer un journaliste pour m'interviewer. Ils ont fait le travail que les médias canadiens n'ont pas réussi à faire. Ils ont publié un article en première page de leur journal du dimanche.

Dans les mois qui ont suivi, j'ai été interviewé par le *Wall Street Journal*, le *New York Times*, le *Times of London*, la télévision de la BBC, le réseau radiophonique de la SRC et il y a eu plusieurs articles dans le *Globe and Mail* et le *Vancouver Sun*. D'un seul coup, l'histoire était importante.

Sur le plan personnel, cette expérience a été beaucoup plus difficile que je l'imaginais au tout début. J'ai reçu très peu de soutien surtout dans l'industrie. J'ai senti que la plupart des gens qui travaillent dans les médias pensaient que j'avais réagi de façon excessive et se demandaient pourquoi je laissais filer une promotion ou pire encore, pourquoi je mettais ma carrière en jeu pour quelque chose qui leur semblait banale ou trop bizarre pour être vraie.

Most of my family and friends advised me against pursuing legal action, since the little guy rarely wins, and after all, this was Conrad Black and David Radler, and they never lose legal battles.

In summary, my experience taught me that too many people, especially those in today's media, put profit, self-interest, and self-preservation above what is right. There are often a few outstanding individuals who will risk all to tell the truth, and that was certainly the case with several of my witnesses. Without them I am sure I would have lost the case.

When an industry is dominated by one company, or in the case of newspapers, where a handful of companies have carved up most of the pie, the opportunity for abuse increases significantly, whistle-blowers are forced to put their livelihoods on the line, knowing they may never work in their profession again.

The problem is somewhat systemic, in that to be competitive in today's media environment you must be large. Large companies are usually publicly traded, where executives only keep their jobs and their generous stock-related compensation if they continue to improve earnings. The fastest way to improve earnings is to eliminate competition.

With that in mind, I would like to make a few points about the Competition Bureau, since they figure into your deliberations. Throughout my career, the Competition Bureau has played an important, albeit confusing and seemingly inconsistent role.

I started taking notes in Kelowna when I was told by my boss about Horizon's purchase of my competitor, the *Daily Courier*, in the spring of 1999. Knowing there was a link between my company, Hollinger Inc. and Horizon Publications Inc. I inquired about the Competition Bureau, and was told this was beneath their radar. Did that mean they would not notice, or that it was not big enough for them to be concerned?

The Competition Bureau contacted me soon after Hollinger Inc. dismissed me in December 1999. They seemed interested in what had taken place. I met with one of their investigators in January of 2000. Eighteen months later, Hollinger Inc. sold my former paper because of involvement from the Competition Bureau, although the Competition Bureau never announced their involvement.

Rather than selling the paper to several legitimate newspaper companies that wanted it, Hollinger Inc. sold it to the stepfather of Todd Vogt, the president of Horizon Publications Inc., along with two of Vogt's friends. The selling price was a fraction of what the paper was worth.

Despite my protestations that this was not an arm's length transaction, the deal was allowed to proceed, and has now been documented in the 513-page corporate kleptocracy document

La plupart de mes amis et des membres de ma famille m'ont déconseillé d'entamer des poursuites judiciaires, étant que le plus faible gagne rarement, en plus il s'agissait de Conrad Black et de David Radler qui n'avaient jamais perdu de procès.

Pour résumer, j'ai appris qu'un trop grand nombre de gens, surtout dans les médias d'aujourd'hui, mettent le profit, leur propre intérêt et leur instinct de conservation au-dessus de ce qui est juste. Il y a souvent quelques personnes hors du commun qui risqueront tout pour dire la vérité, et c'était certainement le cas de plusieurs de mes témoins. Sans eux, je suis sûr que j'aurais perdu le procès.

Quand une industrie est dominée par une seule entreprise, ou dans le cas des journaux, lorsqu'un petit nombre d'entreprises se partagent la plus grande partie du gâteau, la possibilité de mesures abusives augmente considérablement, les dénonciateurs risquent leur travail sachant qu'ils peuvent ne jamais travailler de nouveau dans leur domaine.

Le problème est quelque peu systémique puisque pour être concurrentiel dans le secteur des médias aujourd'hui, il faut être grand. De manière générale, les grandes entreprises sont cotées en bourse et les directeurs ne peuvent garder leur emploi et leurs importantes rémunérations à base d'actions que s'ils continuent à augmenter les revenus. La façon la plus rapide d'augmenter les revenus est d'éliminer la concurrence.

En tenant compte de cela, j'aimerais faire quelques remarques sur le Bureau de la concurrence, puisqu'il est inscrit dans vos délibérations. Au cours de ma carrière, le Bureau de la concurrence a joué un rôle important, bien que déconcertant et apparemment incohérent.

J'ai commencé à prendre des notes à Kelowna quand mon supérieur m'a fait part de l'achat par Horizon de mon concurrent le *Daily Courier* au printemps de 1999. Sachant qu'il y avait un lien entre mon entreprise, Hollinger Inc. et Horizon Publications Inc. J'ai mentionné le Bureau de la concurrence et on m'a dit que cette situation n'était pas assez importante pour le Bureau. Voulaient-ils dire que le Bureau ne remarquera pas ou que ce n'était pas suffisamment important pour qu'il s'en préoccupe?

Le Bureau de la concurrence m'a très vite contacté après mon licenciement de chez Hollinger Inc. en décembre 1999. Ils semblaient intéressés de savoir ce qui s'était passé. J'ai rencontré l'un de leurs enquêteurs au mois de janvier 2000. Dix-huit mois plus tard, Hollinger Inc. a vendu mon ancien journal à cause de l'intérêt du Bureau de la concurrence, bien que celui-ci n'ait jamais déclaré son implication.

Au lieu de le vendre à plusieurs journaux légitimes qui étaient intéressés à l'acheter, Hollinger Inc. l'a vendu au beau-père de Todd Vogt, le président de Horizon Publication Inc., et à deux amis de Vogt. Le prix de vente ne s'élevait qu'à une fraction de la valeur du journal.

En dépit du fait que j'avais protesté en disant que ce n'était pas une transaction sans lien de dépendance, l'affaire a été conclue et est aujourd'hui documentée dans un document de 513 pages sur la

filed by Hollinger International Inc. with the SEC. For doing virtually nothing, these owners of convenience pocketed roughly \$15 million before tax.

Most newspapers publishers have no idea of what the Competition Bureau will or will not allow. It seems to me in many cases it is complaint-driven. In Kelowna, they acted and said one group could not own both the daily and the three-times weekly. That was in 2001. Last year, Torstar Corporation and Osprey Media made a deal that involved the Torstar-owned three-times weekly, *Kingston This Week*. They sold it to Osprey Media, owners of the *Kingston Whig-Standard*, who now have both papers.

Small-market daily newspapers can make embarrassingly high profits, even if their penetration level is just 40 per cent of households, provided they do not face a controlled circulation in community papers.

Since virtually all Canadian newspapers are now owned by publicly-traded media giants competition is eliminated whenever possible by way of a trade or swap of properties that rationalizes markets and eliminates competition.

The owners say community papers and small dailies serve different reader and advertiser audiences. That is bunk. We competed in Kelowna for every ad dollar, every story, and every reader.

To the north of Kelowna is Vernon, where a three-time weekly called the *Morning Star* has a readership higher than any newspaper in the country. Virtually everyone gets it, and virtually everyone reads it. It is a great way to keep the community informed and keep kids reading. They won the market the old-fashioned way, by competing with a great team and with a big commitment to news. The old Thompson daily paper closed in 1996, and despite Horizon's attempt in 1999 to start a new daily there, it also closed.

The Competition Bureau needs to set the record straight. There are still many markets in the country where small dailies and community papers are fighting it out. Can one company own both? Based on precedent, there is no clear answer, and that makes it difficult.

When I was still out west our corporate vice-president of advertising said to me that it was ironic, that as a result of our team success in Kelowna, Mr. Radler and Conrad Black were able to buy the competition for a song, and, if not stopped, would be able to screw our staff, many of whom would have lost their jobs.

kleptocratie déposé par Hollinger International Inc. avec le SCEP. Ces propriétaires de complaisance ont empoché environ 15 millions de dollars avant impôts en n'ayant pratiquement rien fait.

La plupart des éditeurs de journaux n'ont aucune idée de ce que le Bureau de la concurrence autorisera ou non. À mon avis, dans plusieurs cas, c'est un processus qui repose sur les plaintes. À Kelowna, le Bureau a réagi et a déclaré qu'un groupe ne pouvait pas être propriétaire à la fois du quotidien et du journal publié trois fois par semaine. Cela se passait en 2001. L'année dernière, Torstar Corporation et Osprey Media ont conclu un accord concernant *Kingston This Week* qui appartenait à Torstar et qui était publié trois fois par semaine. Ils l'ont vendu à Osprey Media, propriétaires de *Kingston Whig-Standard*, qui a maintenant les deux journaux.

Les quotidiens de marchés à faible densité peuvent faire des profits scandaleusement élevés, même s'ils n'atteignent que 40 p. 100 des ménages à condition qu'il n'y ait pas de tirage vérifié des journaux communautaires.

Étant donné que pratiquement tous les journaux canadiens appartiennent aujourd'hui à des géants médiatiques cotés en bourse, la concurrence est éliminée chaque fois que c'est possible par le biais d'un échange ou d'une transaction qui rationalise les marchés et élimine la concurrence.

Les propriétaires affirment que les journaux communautaires et les petits quotidiens visent un lectorat et des auditoires d'annonces publicitaires différents. Ce n'est pas vrai. À Kelowna, nous nous battons pour chaque dollar pour la publicité, pour chaque reportage et chaque lecteur.

Le *Morning Star*, un journal publié trois fois par semaine à Vernon, au nord de Kelowna, compte le plus grand nombre de lecteurs au pays. Pratiquement tout le monde le reçoit et pratiquement tout le monde le lit. C'est une excellente façon d'informer la communauté et d'encourager les enfants à lire. Ils se sont imposés dans le marché en utilisant la méthode classique, en se lançant dans la concurrence avec une équipe formidable et un dévouement important. L'ancien quotidien de Thompson a fermé ses portes en 1996. Horizon a essayé en 1999 de lancer un nouveau quotidien, mais il a aussi fermé ses portes.

Le Bureau de la concurrence doit faire une mise au point. Il existe encore de nombreux marchés dans le pays où de petits quotidiens et des journaux communautaires luttent pour survivre. Est-ce qu'une entreprise peut être propriétaire de petits journaux et de journaux communautaires? En se fondant sur ce qui s'est passé, la réponse n'est pas claire et cela ne facilite pas la tâche.

Quand j'étais encore dans l'Ouest, notre vice-président de la publicité m'a dit qu'il était ironique que grâce au succès de notre équipe à Kelowna, M. Radler et M. Conrad Black pouvaient acheter les journaux concurrents à un prix dérisoire et si on ne les retenait pas, ils pourraient rouler nos employés, un grand nombre auraient perdu leurs emplois.

I am convinced their plan was to gradually diminish our paper into a "shopper," which is a non-editorial product, over time, since that is the best way to make money, if you can have both products in town.

Creating legislation in an attempt to control monopolistic media companies might be ideal, but extremely difficult to create and enforce. The fact is the horse is already out of the barn.

I regret that, despite having discussed the mandate of this committee with several trusted publisher friends, we were unable to come up with any workable suggestions, aside from the need for clarity and consistency from the Competition Bureau.

Some people think opening the door to foreign ownership would be good, while others have concerns about losing control over the media. For me, my thoughts can best be summarized by the French social scientist, Emile Durkheim, who wrote:

Where mores are sufficient, laws are not necessary.
Where mores are insufficient, laws are unenforceable.

Senator Tkachuk: Has the Competition Bureau ever taken in small-market publications like Prince Albert or Kelowna or any of those towns? Does it really care, and is it important that it cares?

Mr. Winkler: Well, there was a time when they did. I took this out of my comments, knowing I was running out of time. Ten years ago I was responsible for all of Southam's community newspapers in Ontario, and we had a little paper in Flamborough that was in competition with the established paper.

Our paper was one that was a grudge paper that was started a few years before; it was losing money and should have been closed. I managed to negotiate a print contract with that competitor that would coincide with the time we were going to shut down our paper anyway.

I was advised by the Southam lawyers not to put this in writing, because we might be charged by the Competition Bureau for lessening competition.

I know of other markets where they have not involved themselves. Kelowna may have gotten involved there, simply because I kept passing information along to them, and maybe because there was an attempt to keep this from everyone's sight. The whole idea was that Mr. Radler and Mr. Black wanted to keep this quiet and have no one realize that there was essentially a common owner.

I think their plan was eventually to have the Hollinger Inc. paper be sold off to them privately, which would allow them then to personally own the marketplace and make many millions of dollars out of a non-competing marketplace.

Je suis convaincu qu'ils projetaient de transformer progressivement notre journal en un journal « d'information commerciale », c'est-à-dire un produit sans rédaction, car la meilleure façon de gagner de l'argent, c'est d'être propriétaire des deux types de journaux.

L'adoption de lois visant le contrôle des entreprises médiatiques monopolistiques serait être idéale, mais extrêmement difficile à faire et à appliquer. Le fait est qu'il est déjà trop tard.

Je regrette que même après avoir discuté du mandat du comité avec plusieurs amis éditeurs dignes de confiance, nous n'avons pas de suggestions pratiques, à l'exception du besoin de clarté et de cohérence de la part du Bureau de la concurrence.

Certains pensent qu'il serait bon d'accueillir la propriété par des étrangers, d'autres craignent de perdre le contrôle des médias. Pour résumer ce que je pense, je vais paraphraser ce que le sociologue français, Émile Durkheim, a écrit :

Quand les mœurs sont suffisantes, les lois ne sont pas nécessaires. Quand les mœurs sont insuffisantes, les lois sont inapplicables.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce que le Bureau de la concurrence s'est intéressé aux publications de marchés à faible densité comme à Prince Albert, Kelowna ou toute autre ville? Est-ce qu'il s'en soucie vraiment et est-il important qu'il s'en soucie?

M. Winkler : Il fut un temps où ils s'en souciaient. Je n'en ai pas parlé car le temps me manque. Il y a 10 ans, j'étais responsable de tous les journaux communautaires de Southam en Ontario et nous avions un petit journal à Flamborough, en concurrence avec le journal établi.

Notre journal avait été lancé il y a quelques années, il perdait de l'argent et aurait dû fermer ses portes. J'ai pu négocier avec ce concurrent un contrat d'imprimerie qui prendrait effet au moment de la fermeture de notre journal.

Les avocats de Southam m'avaient conseillé de ne pas faire cela par écrit, car nous risquions d'être poursuivi par le Bureau de la concurrence pour avoir réduit la concurrence.

Je sais qu'il y a d'autres marchés où le Bureau n'est pas intervenu. Il a peut-être intervenu à Kelowna, seulement parce que je lui donnais des renseignements, et peut-être parce qu'il voulait que ce soit discret. M. Radler et M. Black voulaient cacher cette affaire afin que personne ne sache qu'il n'y avait qu'un seul propriétaire.

Je pense que leur plan était qu'éventuellement, le journal de Hollinger Inc. leur soit vendu en privé, ce qui leur permettrait de contrôler personnellement le marché et de gagner beaucoup de millions de dollars dans un marché où il n'y aurait pas de concurrence.

In markets where you have a three-time weekly and a small daily, markets such as Prince George and Kamloops, Kingston, Barrie, and Peterborough, it tends to be a life-and-death battle between these papers, and in most cases the daily will lose.

Vernon had a daily, and Oakville and Oshawa used to have a daily. The community papers, when properly funded and working well will put the small daily out of business, but, if that daily is not facing a true outside competitor, and that competitor at some point is allowed to become part of that same company, the free newspaper will have the news taken out of it and a greater gap between the daily and the community paper will be created.

The problem, from a readership point of view, is that the community paper can get readership of up to 90 per cent, which is the case in Vernon. We had close to having that in Kelowna. A shopper will only get 50 per cent of the people reading it, and for different reasons.

A small daily in a non-competitive market can make a 40 per cent return on revenue. That is the case in places like St. John's, Newfoundland where they no longer have competition. You can take a market like Kelowna, where the daily was losing money, because we basically take it to market.

Senator Tkachuk: Are not we following a great Canadian tradition. I mean, at one time, Southam Publications Inc. and Thompson Corp. ran everything. Now we have Conrad Black and Torstar Corp. and a couple of other. What is the difference today from what it was like a few years ago?

Mr. Winkler: Well, there were opportunities to start a lot of these competing papers. I built my career around competing against small-market Thompson papers. We did it in Cambridge and in Guelph. I did it, albeit for a family company, and then eventually for Southam Publications Inc.

Kingston is the first market that I know of where the Competition Bureau has not intervened and allowed a market that size to have a common owner.

One might argue that given the declining readership and the decline of newspapers in general it is not in the best interest of the community to have that level of competition, but it is in the best interest to keep that daily going and not have it face significant competition.

I argue that should not be the case. I think that type of competition is healthy, although I have a personal bias. I think small communities are best served by three-time weeklies that go to everybody and where you encourage readership, whereas small dailies only go at best to 40 per cent of the households today.

Senator Tkachuk: Thank you.

La concurrence entre les journaux publiés trois fois par semaine et les petits quotidiens dans des marchés comme ceux de Prince George, de Kamloops, de Kingston, de Barrie et de Peterborough peut être une question de vie et de mort; dans la plupart des cas, c'est le quotidien qui disparaît.

Il fut un temps où Vernon, Oakville et Oshawa avaient un quotidien. Face à des journaux communautaires bien financés et qui se vendent bien, le petit quotidien fera faillite, mais si ce quotidien n'a pas de vrai concurrent à l'extérieur et que ce concurrent fera, à un certain moment, partie de la même entreprise, le journal indépendant ne couvrira plus les nouvelles et l'écart entre le quotidien et le journal communautaire se creusera.

Du point de vue du lecteur, le problème est que le journal communautaire peut avoir un lectorat s'élevant jusqu'à 90 p. 100, ce qui est le cas à Vernon. À Kelowna, nous étions près de ce pourcentage. Un journal d'information commerciale n'atteindra que 50 p. 100 du lectorat, pour d'autres raisons.

Dans un marché non concurrentiel, un petit quotidien peut avoir un taux de rendement de 40 p. 100. C'est le cas à St. John's, Terre-Neuve où la concurrence n'existe plus. À Kelowna, par exemple, le quotidien n'était pas rentable parce que nous l'avons essentiellement commercialisé.

Le sénateur Tkachuk : Ne respectons-nous pas une grande tradition canadienne? Je veux dire que Southam Publications Inc. et Thompson Corp. contrôlaient tout à une époque et qu'aujourd'hui, c'est au tour de Conrad Black, de Torstar Corp. et de quelques autres. En quoi est-ce différent d'il y a quelques années?

M. Winkler : Il était possible de lancer un bon nombre de ces journaux concurrents. J'ai bâti ma carrière en faisant la concurrence à des journaux de marché à faible densité de Thompson. C'est ce que nous avons fait à Cambridge et à Guelph. Je l'ai fait, bien que ce soit pour une compagnie sœur, et puis éventuellement pour Southam Publications Inc.

À ma connaissance, Kingston est le premier marché où le Bureau de la concurrence n'est pas intervenu et a permis qu'un seul propriétaire contrôle un marché de cette taille.

On pourrait dire qu'étant donné la diminution du nombre de lecteurs et de journaux en général, la collectivité ne gagne à rien à voir un tel niveau de concurrence, mais il est plus avantageux de maintenir ce quotidien et qu'il n'ait pas à affronter une concurrence démesurée.

Je ne crois pas que cela soit vrai. Je pense qu'il est bon d'avoir ce genre de concurrence, même si j'ai un parti pris. Je pense que les petites collectivités sont mieux desservies par des journaux publiés trois fois par semaine envoyés à tout le monde et qui encouragent la lecture, car les petits quotidiens ne touchent que 40 p. 100 des foyers.

Le sénateur Tkachuk : Merci.

Senator Di Nino: This is a very topical, fascinating story. Your association with the Blacks seems to have given you a great deal of knowledge about what some people perceive to be a problem in the industry.

Certainly the problem of ownership and the concentration of ownership is one that we talk about a little. Do you have anything to add on the convergence problem that we have in the industry, as opposed to the ownership of newspapers or what-have-you?

Mr. Winkler: I have a few thoughts on convergence. It has to a large extent been a failed exercise, but with respect to public policy I cannot say that I have given a lot of thought to the subject. Put simply, the more control of any media that rests in the hands of a few people, the more the door is closed to others. In my experience in Kelowna, one would have thought that the TV station there would have been keen to report my story. Maybe there were other reasons, but I found it strange that they would have a reporter at my lawsuit for most of the eight days and then not report the story.

Senator Di Nino: Do you buy the argument that when you have heavy convergence, you may have a losing proposition in one on purpose to make money in another?

You seem to have experienced that with the Conrad Black situation in the newspaper business. Could this happen with a variety of different media outlets?

Mr. Winkler: I have very little experience in that area. We are talking crossing lines between print and broadcast, and I cannot think of any reason why one would want to take a loss on one arm of the business in order to gain on the other side. Local TV stations do not compete as directly with the local newspaper; from a competitive point of view, I think it is really more the newspapers that are more head to head. Radio and TV tend to have their own audience and newspapers tend to be somewhat separate from them. The concern is if the reporters become worried about reporting business issues that should be reported.

Senator Di Nino: That is fair enough. Newspapers have been one of the most useful tools for the dissemination of news, entertainment, education, et cetera. How is cyberspace going to affect that industry?

Mr. Winkler: I think they will work hand in hand. My ideal model for medium-sized communities is to get a newspaper into everybody's hands. Fliers are a very big part of the business today. The combination of a great local portal and a three-time weekly newspaper that everyone reads is a better way to serve a community than a daily that goes to, in the case of Kelowna, 25 per cent of the homes.

Senator Di Nino: You believe that the two can work together?

Le sénateur Di Nino : C'est un sujet très intéressant. Il semble que votre association avec la famille Black vous a permis d'en apprendre énormément sur ce que certaines personnes perçoivent comme étant un problème dans l'industrie.

Il est vrai que l'on parle peu de la propriété et la concentration de la propriété. Avez-vous quelque chose à ajouter sur le problème de la convergence qui existe dans l'industrie à la différence de la propriété des journaux, et cetera?

M. Winkler : J'ai quelques opinions au sujet de la convergence. Elle a échoué en grande partie, mais je ne peux pas dire que j'y ai beaucoup réfléchi dans le cadre de la politique gouvernementale. Tout simplement, plus le contrôle exercé par quelques personnes sur un média est important, plus il est difficile pour d'autres personnes d'intervenir dans ce média. On aurait pu croire que la station de télévision locale aurait été très intéressée à faire un reportage sur mon histoire à Kelowna. Peut-être était-ce pour d'autres raisons, mais il est étrange qu'un de leur journaliste ait été présent durant la plus grande partie de mon procès qui a duré huit jours et qu'il n'y ait pas eu de reportage.

Le sénateur Di Nino : Croyez-vous à l'argument selon lequel lorsqu'il y a convergence, vous pouvez faire une proposition perdante dans un cas volontairement afin de faire de l'argent dans un cas?

Vous semblez avoir vécu cela avec la situation Conrad Black dans le domaine des journaux. Cela pourrait-il se produire dans différents médias?

M. Winkler : J'ai très peu d'expérience dans ce domaine. Nous parlons de convergence entre les médias écrits et les médias électroniques, et je ne pense pas qu'il y ait une raison qui pousserait quelqu'un à faire une perte dans un secteur de l'entreprise afin de faire des gains dans un autre secteur. Les stations de télévision locale ne sont pas directement en concurrence avec les journaux locaux; du point de vue de la concurrence, je crois que ce sont davantage les journaux qui sont en concurrence. La radio et la télévision ont tendance à avoir leur propre auditoire et les journaux ont un auditoire différent. Ce qui est préoccupant, c'est que si les reporters commencent à hésiter de présenter des reportages sur des questions d'affaire qui doivent être divulguées.

Le sénateur Di Nino : C'est assez juste. Les journaux sont l'un des outils les plus utiles pour la diffusion des nouvelles, pour le divertissement, l'éducation, et cetera. De quelle manière le cyberspace aura-t-il un effet sur cette industrie?

M. Winkler : Je crois qu'ils vont travailler ensemble. Le modèle idéal que j'ai en tête pour les collectivités de taille moyenne est que tout le monde ait un journal. Les circulaires sont une importante part du commerce aujourd'hui. La combinaison d'un portail local de bonne qualité et d'un journal qui paraît trois fois par semaine et qui est lu par tout le monde est la meilleure manière de servir une collectivité que d'un quotidien, qui va, dans le cas de Kelowna, dans 25 p. 100 des maisons.

Le sénateur Di Nino : Croyez-vous que les deux peuvent fonctionner ensemble?

Mr. Winkler: Yes, but I think the old model that the newspaper business was built around no longer works. It was a symbiotic relationship between readers and advertisers, and you cannot keep them together any longer if you insist on the reader paying. It just is not going to happen, and as a result the advertising has got to go. The advertisers today want to reach the entire marketplace.

Early in my career, there were a lot of arguments about the fact that a daily newspaper reader was the only reader that was important, because he or she was the better-educated group and whatnot. That is still by and large true, but today it is becoming more of a line drawn at age rather than education.

Senator Trenholme Counsell: Mr. Winkler, yours is a story of great courage and experience. It is very interesting to hear it firsthand.

While listening to you I wondered if you were giving the message that one should be suspicious of other large corporations more than one would be worried about an individual business in the media, knowing that it is the large companies that have the huge contact with the public.

Are you signalling to the Canadian public at every opportunity that one should be wary of the large ownerships and conglomerates?

Mr. Winkler: In my years with Southam Inc., I found the top people to be people of great integrity. As much as I did not always agree with some of their business decisions and got a little frustrated at times in the few years I did spend reporting to the president there, I never found there to be an issue of ethics that I was concerned with whatsoever; in fact, quite the opposite.

I think that is why I was so appalled at what occurred. I was just in shock that this was actually happening after so many years of dealing with people of high integrity.

That said, I think today's media climate is different. There is a systemic problem that exists, and I think there is a need to do deals. In my case a lot of people knew what had taken place, and they could argue it was up to somebody else to blow the whistle or make an issue of it. I was a little frustrated that a number of media outlets and key executives knew what was going on and did not point their reporters to the potential story and have them investigate it.

I think there is a need to do deals, and I think the media leaders, to the extent that I have insight into it, would be in conflict over a story such as mine.

I think there are very few times when you encounter issues such as breach of securities and alleged breach of securities laws. That case has not yet gone to court. My case with competition and breach of competition law, and just the whole secrecy surrounding it was quite unique.

M. Winkler : Oui, mais je crois que le vieux modèle que les entreprises de journaux ont construit ne fonctionne plus. C'était une relation symbiotique entre les lecteurs et les publicitaires, et il n'était pas possible de conserver cette relation si vous insistez pour faire payer les lecteurs. Cela ne réussira pas, et par conséquent, la publicité doit être retirée. Les publicitaires d'aujourd'hui veulent atteindre tout le marché.

Au début de ma carrière, il y avait beaucoup d'arguments qui disaient que le lecteur d'un quotidien était le seul lecteur qui était important, car il ou elle était membre du groupe le plus scolarisé, et cetera. Cela est toujours en grande partie vrai, mais aujourd'hui, cela devient plus une question d'âge qu'une question d'éducation.

Le sénateur Trenholme Counsell : Monsieur Winkler, votre histoire dénote votre grand courage et votre expérience, c'est très intéressant d'entendre ces renseignements de première main.

Lorsque je vous écoutais, je me demandais si vous transmettiez le message qu'il faut s'inquiéter des autres grandes corporations plus que des entreprises individuelles dans le secteur des médias, en sachant que ce sont les grandes entreprises qui ont un contact énorme avec le public.

Est-ce que vous dites au public canadien chaque fois que vous en avez l'occasion qu'il faut s'inquiéter de la propriété à grande échelle et des conglomérats?

M. Winkler : Lorsque je travaillais à Southam Inc., j'ai vu que les personnes hautes placées étaient des personnes ayant beaucoup d'intégrité. Même si je n'étais pas toujours d'accord avec certaines décisions d'affaire et que j'étais un peu frustré de temps en temps lorsque j'étais sous la direction du président dans cette entreprise, je n'ai jamais été témoin d'une question d'éthique qui m'inquiétait d'une manière ou d'une autre? En fait, c'était tout le contraire.

Je crois que c'est pourquoi j'ai été si horrifié de ce qui s'est produit. J'étais sous l'effet d'un choc lorsque j'ai appris ce qui s'est passé ayant passé plusieurs années à travailler avec des personnes ayant beaucoup d'intégrité.

Cela étant dit, je crois que le climat d'aujourd'hui est différent dans le secteur des médias. Il y a un problème généralisé, et je crois qu'il faut le régler. Dans mon cas, beaucoup de personnes ont su ce qui se passait et elles pouvaient prétendre que c'était à quelqu'un d'autre de dénoncer ces activités ou de les révéler. J'étais un peu frustré du fait qu'un certain nombre de médias et de directeurs de haut niveau savaient ce qui se passait et n'ont pas envoyé leurs reporters pour travailler sur cette histoire potentielle et pour faire enquête à ce sujet.

Je crois qu'il est nécessaire de conclure des marchés, et je crois que les responsables des médias, d'après ce que je sais, seraient en conflit avec une histoire telle que la mienne.

Je crois qu'il est très rare d'être aux prises avec des questions comme un manquement à la sécurité et des allégations de violation des lois sur la sécurité. Ce cas n'a pas encore été traité devant la cour. Mon cas portant sur la concurrence et la violation de la Loi sur la concurrence, et tout le secret entourant cette question, c'était assez unique.

Senator Trenholme Counsell: You use the term "systemic problem." Is it a systemic problem or a systemic fact? You are talking about deal-making. Is deal-making pretty deeply imbedded in the human race?

Mr. Winkler: There was a time in the newspaper business when certain people would not make deals with others. And I think today the fastest way to make a profit is to make sure that you have the ear of your competitor. If the Competition Bureau continues to lower the bar, which is happening, you need to be in that position.

Senator Trenholme Counsell: You have used the word "problem." Is the problem then with the deal-makers, the people who are smart business people, or is the problem with the Competition Bureau?

Mr. Winkler: I think it is a question of, what we in Canadian society want to allow. Business leaders by virtue of their role in society need to work within the law to make as much money as possible. I think smaller communities, are often not well served by some of the deal-making that takes place, for some the reasons I have pointed out.

I think some high-quality, controlled-circulation newspapers could become casualties, and *Kingston This Week* is an example. I think it was a pretty good paper. Reports I have from various people, including the fellow who started it and ran it for many years, indicated that it is a real shame what is happening to that paper.

Senator Munson: What was the response from Canadian Press; was it a chill, self-censorship or self-preservation?

Mr. Winkler: Self-preservation, from what I understand. I did not present the information to them, one of my witnesses, who was an investigator reporter did. Certainly the sense was it was self-preservation. The comment was that they were not going to the story because Hollinger Inc. controls Canadian Press.

Senator Munson: Television seemed to ignore it. Was the story too complex for television?

Mr. Winkler: I always felt it was a magazine story, because there are many other nuances that I have not touched upon. I have about 50 pages of notes from the time this thing started. BBC TV came and spent a whole day with me and then found that the story was too complicated for them to air.

Senator Munson: I can understand that in television.

In Vancouver we have the one-ownership of television, radio and newspapers. Ken Alexander, the publisher of *The Walrus* had a few quotes which I found very interesting. Mr. Alexander said that government should regulate but in a delicate way.

Le sénateur Trenholme Counsell: Vous utilisez le terme « problème généralisé ». S'agit-il d'un problème généralisé ou d'un fait généralisé? Vous parlez de conclure des marchés, mais cela n'est-il pas profondément ancrée dans les humains?

M. Winkler : Il y avait une époque dans le secteur des journaux où certaines personnes n'auraient pas fait des affaires avec d'autres. Et je crois qu'aujourd'hui, la façon la plus rapide de faire un profit est de s'assurer d'être entendu par son concurrent. Si le Bureau de la concurrence continue d'abaisser la barre, et c'est ce qui se produit, il faut être dans cette position.

Le sénateur Trenholme Counsell : Vous avez utilisé le mot « problème ». Le problème se situe-t-il chez les personnes qui concluent des marchés, les personnes avisées en affaires, ou au Bureau de la concurrence?

M. Winkler : Je crois qu'il faut se demander ce que la société canadienne veut permettre. Les chefs d'entreprise, en raison de leur rôle dans la société, doivent travailler en respectant les lois et faire le plus d'argent que possible. Je crois que les petites collectivités ne sont pas bien desservies par certaines ententes commerciales conclues pour les raisons que j'ai mentionnées.

Je crois que certains journaux de haute qualité et dont la diffusion est contrôlée pourraient devenir des victimes, et *Kingston This Week* en est un exemple. Je crois que c'est un très bon journal. Selon ce que différentes personnes m'ont dit, y compris les personnes qui ont mis sur pied ce journal et l'ont dirigé pendant plusieurs années, ce qui se passe avec ce journal est vraiment dommage.

Le sénateur Munson : Quelle était la réaction de la presse canadienne? Était-ce une réponse froide, d'autocensure ou d'autopréservation?

M. Winkler : C'était de l'autoconservation, d'après ce que je comprends. Je ne leur ai pas présenté les renseignements, mais l'un de mes témoins, qui était un reporter d'enquête, l'a fait. Il s'agissait assurément d'autoconservation. Ils ont dit qu'ils n'allaient pas s'emparer de l'histoire, car Hollinger Inc. contrôlait la presse canadienne.

Le sénateur Munson : La télévision n'a pas couvert cette histoire. S'agissait-il d'une histoire trop complexe pour la télévision?

M. Winkler : J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'une histoire pour une revue, car il existe bien d'autres nuances que je n'ai pas abordées. J'ai rédigé environ 50 pages de notes depuis le début de cette histoire. BBC TV est venue et a passé une journée entière avec moi, puis a trouvé que l'histoire était compliquée pour une émission.

Le sénateur Munson : Je peux comprendre cela.

À Vancouver, nous avons une entreprise à propriétaire unique qui possède une télévision, une radio et des journaux. Kent Alexander, l'éditeur de *The Walrus*, a écrit quelques mots qui, selon moi, étaient très intéressants. M. Alexander a dit que le gouvernement devait réglementer cela, mais avec doigté.

Based on what has happened to you, and I know you believe in freedom of media, democracy, expression of media, and so on, is it troubling for you that perhaps your voice is not heard?

Mr. Winkler: I would like to be able to say that the government should legislate, put walls up to stop these kinds of things from happening, but my difficulty has been in coming up with anything that is a meaningful in the way of recommendations.

Honourable senators are far more learned in these things than I am and have given more thought to the subject.

Should we do our best to put some roadblocks in the way of concentration and ensure that there are voices in places like Vancouver? Yes.

Senator Munson: We will have to work on some of those ideas. This is a market economy, a survival of the fittest kind of situation. I imagine that individual journalists are also concerned. But my personal feeling is that when lesser voices are heard in a democracy, it becomes a lesser democracy.

Mr. Winkler: It is.

Senator Munson: Individual voices.

Mr. Winkler: It is. The difficulty is that to be competitive and survive today you need to be large. You cannot start even a community newspaper today. You just do not see it happening. I guess you can go on the Web and start creating something there, but the economics do not allow for that to happen. It is a conundrum.

Senator Tkachuk: You said that they have to be large, yet all of these newspapers were purchased by the large companies. They were not startups by the large companies. The weeklies were all individually started.

Mr. Winkler: Exactly.

Senator Tkachuk: They all were very profitable, made money, and that is why the companies were attracted to them and bought them. Governments closed their eyes to what was going on, but nonetheless that is what happened. So obviously, individual entrepreneurs can create and have created opportunity in these markets.

Are you saying that because the large companies now own those weeklies, that they are so powerful that new startups cannot begin in those communities?

Mr. Winkler: That is part of it. The big companies will bleed a small operator. There are many stories where individuals have started up against the larger company, and the Competition Bureau has been contacted, but they have been too slow to act. There are ways to ensure that you can put the small guy out of business if comes into your larger marketplace.

À la suite de ce qui s'est passé, et je pense que vous croyez à la liberté de la presse, à la démocratie, à l'expression des médias, et cetera, êtes-vous troublé de savoir que votre voix n'a peut-être pas été entendue?

M. Winkler : J'aimerais pouvoir dire que les gouvernements devraient légiférer, mettre des structures pour arrêter ce type de chose, mais j'ai de la difficulté à en arriver avec des recommandations significatives.

Les honorables sénateurs sont bien mieux placés que moi pour faire ce genre de choses, et ils ont beaucoup réfléchi à ce sujet.

Devrions-nous faire de notre mieux pour mettre des obstacles à la concentration et donner des garanties afin que les voix soient entendues dans des villes comme Vancouver? Oui.

Le sénateur Munson : Nous allons devoir nous pencher sur certaines de ces idées. Nous sommes dans une économie de marché où les plus forts survivent. J'imagine que les journalistes sont également préoccupés. Mais personnellement, je pense que lorsque l'on commence à empêcher des voix d'être entendues, on commence à affaiblir la démocratie.

M. Winkler : C'est exact.

Le sénateur Munson : Des voix individuelles.

M. Winkler : C'est exact. La difficulté, c'est que pour être concurrentiel et pour survivre dans le monde d'aujourd'hui, il faut être grand. Il n'est même plus possible aujourd'hui de démarrer un journal communautaire. Cela ne se produit même plus. Je suppose que l'on peut créer quelque chose sur le Web, mais la situation économique ne permet pas de telles choses. C'est un cercle vicieux.

Le sénateur Tkachuk : Vous dites qu'il faut être grand, mais tous ces journaux ont été achetés par de grandes entreprises. Il ne s'agissait pas d'entreprises en démarrage appartenant à de grandes compagnies. Tous les journaux hebdomadaires ont été démarrés à l'échelle individuelle.

M. Winkler : Exactement.

Le sénateur Tkachuk : Tous étaient très profitables, faisaient de l'argent, et c'est pourquoi les entreprises ont voulu les acheter. Les gouvernements ont fermé leurs yeux sur ce qui se passait, mais cela s'est passé tout de même. Il est clair que des entrepreneurs individuels peuvent créer quelque chose, et ils l'ont fait, dans ce secteur.

Est-ce que vous dites que puisque maintenant, ce sont de grandes entreprises si puissantes qui possèdent ces hebdomadaires, il n'est plus possible de créer de jeunes entreprises dans ces villes?

M. Winkler : En partie oui. Les grandes entreprises ne feront qu'une bouchée des petites entreprises. Il y a beaucoup d'histoires de personnes qui ont démarré une entreprise en concurrence avec une grande société, et le Bureau de la concurrence a été mis au courant, mais il a été trop lent à réagir. Il existe bien des façons d'envoyer le petit entrepreneur en faillite s'il se place dans votre chemin.

There is also another dynamic that has taken place and that is that increasingly the advertising buying decisions are not made by Mr. Smith on Main Street. Even in smaller towns it is becoming more and more chain-operated.

When I started my career 30 years ago the Sears store across the street had a department of 10 people. That department 20 years ago disappeared. I believe one person in Toronto that today makes the decisions for virtually all of Sears in Canada.

So purchases of advertising now are done on a national, provincial basis, so you need to be part of the network, and even the small papers are increasingly finding that to be a need.

It is still easier, granted, to start a weekly up. I live in Niagara and there is a new weekly that has been launched to replace one that was bought out by Torstar Corporation when they launched a new weekly operation in Niagara. So, there is a new weekly started in Thorold; it is a three-person operation. It can happen.

The Chairman: You won at trial. Was that appealed?

Mr. Winkler: No, it was not appealed. I think it is credit to the judge. It took her seven months to get the decision written. Everyone in the industry told me that Hollinger Inc. would appeal, but it did not happen that way. There was really no room for appeal and the judge stayed to the law.

My whole objective was to expose these men. The trial, which lasted eight days concentrated on whether or not I had quit. That was really the issue, but we managed to open it up a lot and get that evidence in.

The Chairman: I want to be very careful about making judgments about cases that are still under investigation by various appropriate authorities, so my questions will be put in general terms. Our job is to look at appropriate policy for broad cases, not just for one or two individuals.

The Chairman: Is there a law that requires the owners, including the beneficial owners, of media be made public?

Mr. Winkler: Yes.

The Chairman: Yes, there should be or, yes, there is?

Mr. Winkler: Yes, there should be, and no, there is no such law. We tried desperately to find out who owned Horizon Publications Inc. Another one of my frustrations with the Competition Bureau is that they obviously did find out and did not alert the securities people. It has taken a long time to get everything settle, and to answer your question, there should be something that makes known who owns the media company.

Une autre dynamique a également pris place, soit le fait que de plus en plus, les décisions de publicité ne sont pas faites par monsieur tout le monde. Même dans les petites villes, ce processus est de plus en plus un travail à la chaîne.

Au début de ma carrière, il y a 30 ans, le magasin Sears de l'autre côté de la rue avait un département de 10 personnes. Ce département a disparu il y a 20 ans. Je crois qu'une seule personne à Toronto prend des décisions en matière de publicité aujourd'hui pour tous les Sears du Canada.

Alors, l'achat de la publicité maintenant est effectué à l'échelle nationale ou provinciale, alors il faut faire partie du réseau, et même les petits journaux doivent de plus en plus en faire partie.

Il est encore facile de démarrer un hebdomadaire. J'habite à Niagara, où un nouvel hebdomadaire a été lancé pour remplacer celui qui a été acheté par Torstar Corporation lorsque l'entreprise a voulu lancer un nouvel hebdomadaire à Niagara. Il y a un nouvel hebdomadaire à Thorold; c'est une entreprise de trois personnes. Ce genre de choses se produit encore.

La présidente : Vous avez gagné un procès. Cette cause a-t-elle été portée en appel?

M. Winkler : Non, elle n'a pas été portée en appel. Je crois que la décision a été prise par la juge. Elle a rendu une décision écrite au bout de sept mois. Tout le monde dans l'industrie me disait que Hollinger Inc. voulait en appeler de la décision, mais cela ne s'est pas produit. Il n'était vraiment pas possible d'en appeler de la décision, et la juge s'en est tenue à la loi.

Mon objectif d'ensemble était de faire connaître ces hommes. Ce procès, qui a duré huit jours, portait sur le fait que j'avais ou non démissionné. C'était vraiment cela la question, mais nous avons réussi à élargir la question et à inclure cette preuve.

La présidente : J'évite de porter des jugements sur des actions en justice qui font l'objet d'une enquête auprès de diverses autorités, alors je vais poser ma question en général. Notre travail est de vérifier si les politiques sont appropriées de manière générale, et non seulement pour une ou deux personnes.

La présidente : Existe-t-il une loi qui exige que le nom des propriétaires de médias, y compris les propriétaires bénéficiaires de médias, doivent être divulgués publiquement?

M. Winkler : Oui.

La présidente : Oui, il devrait y en avoir une, ou oui il y en a une?

M. Winkler : Oui, il devrait il y en avoir une, et non, une telle loi n'existe pas. Nous avons essayé désespérément de savoir qui était propriétaire de Horizon Publication Inc. Une autre de mes frustrations en ce qui concerne le Bureau de la concurrence est qu'il est clair qu'ils savaient qui c'était, mais ils n'ont pas alerté les responsables de la sécurité. Il a fallu beaucoup de temps pour régler tout cela, et pour répondre à votre question, il devrait y avoir quelque chose qui permet de diffuser publiquement le nom des propriétaires de médias.

The Chairman: Dealing with the Competition Bureau and the system, I gather that part of the problem you perceive is that the Competition Bureau tends not to get involved, and certainly not publicly involved, in small operations. Is that your interpretation of the Competition Bureau's involvement?

Mr. Winkler: That is my understanding, yes.

The Chairman: Something that has been brought up in other sessions of this committee has to do also with the way the Competition Bureau approaches media cases, which is to say that it does not look at editorial matters.

There exists a fabulous philosophical justification for saying that no government authority should be looking at editorial matters, news content, and so on. On the other hand, if they only look at advertising, is that adequate?

Is there a way to cut this Gordian knot?

Mr. Winkler: I know that is one of the issues with which you are dealing. Ideally, the Bureau would broaden their mandate to include that authority.

I think simply looking at the competition side of it, with respect to a local ad market, it is far too difficult to ascertain, and I do not know what criteria they would use. I think that it would make more sense for them to have a slightly broader mandate that would include news.

The Chairman: Clearly, the challenge would be to define criteria that could be perceived to be objective and universal rather than subjective.

Mr. Winkler: Exactly.

The Chairman: We do not want a situation where they might decide that they do not like so-and-so, and therefore he will not be allowed to purchase a newspaper company.

Mr. Winkler: Right. The city of Kelowna is a hotbed of media: There are about six radio stations, local TV and the two newspapers. A survey done in Kelowna showed that our three-time weekly was number one with the community in terms of where the community turned for community information. Even when we were up against the television station, we had the highest rankings in North America for viewership and our three-time weekly was number one.

That is an example of a paper that was of great value to the community, but the Competition Bureau's perspective was that there was a reduction in competition. I dare say that I think if I had not really harassed them they likely would not have become involved. Mind you, they called me in the first place, I did not call them. I suspect that another competitor who wanted to buy the paper called.

The Chairman: Well, when you have a hotbed, things happen in it, do they not?

Mr. Winkler: Yes.

La présidente : En ce qui concerne le Bureau de la concurrence et le système, je suppose qu'une partie du problème selon vous est que le Bureau de la concurrence a tendance à ne pas s'impliquer, et surtout pas au niveau public, lorsqu'il s'agit d'entreprises de petite taille. Est-ce ainsi que vous interprétez la participation du Bureau de la concurrence?

M. Winkler : Oui.

La présidente : Lors d'autres séances de ce comité, nous avons également soulevé la question de l'approche du Bureau de la concurrence par rapport aux médias, qui consiste à dire qu'ils ne s'occupent pas des questions éditoriales.

Il existe une justification philosophique fabuleuse qui dit qu'aucune autorité gouvernementale ne doit s'occuper des questions éditoriales, du nouveau contenu, et cetera. D'un autre côté, s'ils n'examinent que la publicité, est-ce adéquat?

Est-il possible de sortir de ce cercle vicieux?

M. Winkler : Je sais que c'est l'une des questions que vous examinez. Idéalement, le Bureau devrait élargir son mandat pour inclure ce pouvoir.

Je crois que si l'on tient simplement compte de la concurrence dans un marché local de publicité, il est bien trop difficile d'en faire une évaluation; et je ne sais pas quels critères ils devraient utiliser. Je crois qu'il serait plus logique que le Bureau ait un mandat légèrement plus étendu qui inclurait les nouvelles.

La présidente : Manifestement, le défi serait de définir des critères perçus comme étant objectifs et universels plutôt que subjectifs.

M. Winkler : Exactement.

La présidente : Nous ne voulons pas les placer dans une situation où ils pourraient décider qu'ils n'aiment pas telle et telle personne, et que cette personne ne puisse pas acheter une entreprise de journaux.

M. Winkler : C'est exact. Il y a beaucoup de médias à Kelowna : il y a environ six stations de radio, une télévision locale et deux journaux. Un sondage effectué à Kelowna a montré que notre journal qui paraît trois fois par semaine était le numéro un dans la collectivité pour ce qui est des informations communautaires. Même lorsque nous étions à la télévision, nous avons eu les cotes d'écoute les plus élevées en Amérique du Nord pour l'ensemble des téléspectateurs et notre émission qui paraissait trois fois par semaine était numéro un.

C'est un exemple d'un journal qui était très important pour la collectivité, mais le Bureau de la concurrence a pensé qu'il s'agissait d'une diminution de la concurrence. J'ose dire que selon moi, si je ne les avais pas harcelés, ils n'auraient vraisemblablement pas été impliqués. Si vous voulez savoir, ils m'ont appelé en premier, ce n'est pas moi qui les ai pas appelés. Je pense qu'un autre concurrent qui voulait acheter le journal a téléphoné.

La présidente : Et bien, lorsqu'il y a un terrain fertile, ce genre de choses se produisent, n'est-ce pas?

M. Winkler : Oui.

Senator Di Nino: In many countries, media ownership is different than it is in North America. Political parties and religious organizations are allowed to own newspapers.

What is your opinion on the restriction of ownership of the media?

Mr. Winkler: Well, that is right off the top. I do not like it is my initial reaction. If a particular interest group with deep pockets had the ability to come in and buy an important media outlet the public would speak, the advertiser would speak, and they would punish the media if it did not reflect the community.

The reality is, start-ups are not easily done, and I think that they likely would not be punished to the extent that they should, and the community would likely suffer if the ideology of that particular interest group was able to put itself foremost with that media outlet.

Senator Di Nino: Do you agree with the comments or the criticism that the media sometimes does not listen to all the voices in the country in the same balanced and fair manner?

Mr. Winkler: That is a very general statement.

Senator Di Nino: Did you hear the previous presentation?

Mr. Winkler: I did hear the presentation. My own bias is not unlike theirs; the media is somewhat left-leaning. I think I have seen a change in that somewhat in more recent years.

In the case of the kind of operations I ran, which were a multitude of smaller operations, each publication takes on the personality of the editor, and with the editor a certain degree of bias.

The editors and publishers that I know at a more grassroots level are not engaged in any bias reporting or restricting voices.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Winkler. Your visit has been extremely interesting, and we have kept you a bit longer than we told you we would, but we are grateful to you for giving us your time and your thoughts. It all has been most instructive.

The Chairman: Colleagues, I would like to now welcome Mr. Angelo Persichilli, political editor at *Corriere Canadese*, an Italian-language daily based in Toronto that has a readership of over 100,000.

Before I invite you to make your presentation, Mr. Persichilli, let me express our condolences about your loss, the death of Mr. Dan Iannuzzi. It was a great loss to the community. You have our sympathies.

Mr. Angelo Persichilli, Political Editor, *Corriere Canadese*: Thank you. I appreciate it.

The Chairman: We would ask you to make a 10-minute presentation, and then we will follow with questions. The floor is yours.

Le sénateur Di Nino : Dans bon nombre de pays, la propriété des médias est différente de ce qu'elle est en Amérique du Nord. Les partis politiques et les organismes religieux peuvent posséder des journaux.

Quelle est votre opinion sur la restriction de la propriété des médias?

M. Winkler : Et bien, c'est trop. Je n'aime pas cela, du moins c'est ma réaction initiale. Si un groupe ayant des intérêts particuliers et possédant beaucoup d'argent peut arriver et acheter un important média, la population parlerait, les publicitaires parleraient, et la population s'en prendrait à des médias qui ne reflèteraient pas la collectivité.

En réalité, les nouvelles entreprises ne se forment pas facilement, et je crois qu'elles aimeraient mieux ne pas se faire punir dans la mesure du possible, et la population ne tolérerait pas qu'un groupe ayant un intérêt particulier se serve d'un média pour propager son idéologie.

Le sénateur Di Nino : Êtes-vous d'accord avec les commentaires ou les critiques disant que les médias au pays ne couvrent parfois pas certaines personnes d'une manière équilibrée et équitable?

M. Winkler : C'est un énoncé très général.

Le sénateur Di Nino : Avez-vous écouté le témoignage précédent?

M. Winkler : Oui. Mon point de vue n'est pas comme le leur; il arrive qu'un média soit de gauche. Je crois que j'ai vu un changement à ce sujet depuis quelques années.

Pour ce qui est des activités que je dirige, une multitude de petites activités, toute publication reflète la personnalité de l'éditeur, et avec cela vient un certain biais.

Les rédacteurs et les éditeurs que je connais davantage ne font pas l'objet de biais ou de restrictions.

La présidente : Merci beaucoup monsieur Winkler. Votre visite a été très intéressante; nous vous avons gardé un peu plus longtemps que prévu et nous vous sommes reconnaissants d'être venu et d'avoir partagé vos pensées. Cela a été très utile.

La présidente : Chers collègues, j'aimerais maintenant souhaiter la bienvenue à M. Angelo Persichilli, rédacteur en chef politique de *Corriere Canadese*, un quotidien italien de Toronto qui possède un lectorat de plus de 100 000 personnes.

Avant de vous inviter à faire votre présentation, laissez-moi, monsieur Persichilli, vous transmettre nos condoléances pour le décès de M. Dan Iannuzzi; c'est une grande perte pour la collectivité. Toutes nos sympathies.

M. Angelo Persichilli, rédacteur en chef politique, *Corriere Canadese* : Merci. C'est apprécié.

La présidente : Nous vous invitons à faire une présentation de dix minutes, après quoi nous allons passer aux questions. Allez-y.

Mr. Persichilli: Madam Chair, members of the committee, thank you very much. This is my first appearance at a Senate committee. As a journalist, I usually listen to politicians. I feel like I am trading places with you.

Senator Di Nino: I have heard you before, many times.

Mr. Persichilli: There is an overwhelming concern among Canadians about the concentration of media and the lack of diversity of voices. How is it possible to have less diversity of voices in a 1,000-channel environment and a volcano-like Internet, erupting news 24/7, compared to 20 years ago, when we had only two national TV networks, one national radio broadcaster and only one national newspaper?

It is a question that can generate dozens of answers. I am offering two. The first one deals with technicalities of the media in general and broadcasting in particular; the second deals with content.

There are three elements influencing our product — first, the organization, meaning publishers, broadcasters, journalists and operators; second, technology; and third, the audience. During the last 10 or 15 years, technology and audience have changed at a rate that editors and broadcasters find problematic. In fact, while accepting technological changes is relatively easy — just write a cheque — it is more complicated to acknowledge the worldwide changing society and the repercussions in our neighbourhood.

Many organizations, despite big investments in technology, still have problems getting their message to the audience. In my opinion, there are three reasons for this. First, they talk to an audience that no longer exists. Second, their message is obsolete. Third, they are not able to cope with foreign competition; they have refused to acknowledge the new needs of the ever-changing audience.

I can elaborate on this subject during question period, if you want.

Instead of looking at the cause of the problem and trying to reconnect with the audience, improving the content, our broadcasters and editors have asked the government for help and have adopted the same cure adopted abroad — in the United States — and that is convergence. Size matters, they say.

Honourable senators, regardless of how much we merge, we will never be bigger than them. The only chance we have is to be better than them. Their cry for help from the government will not solve our problems; rather, it will only delay the demise.

M. Persichilli : Madame la présidente, mesdames et messieurs les membres du comité, merci beaucoup. C'est la première fois que je témoigne devant un comité du Sénat. En tant que journaliste, j'écoute souvent les politiciens. Aujourd'hui, c'est comme si les rôles sont inversés.

Le sénateur Di Nino : Je vous ai déjà entendu, de nombreuses fois.

M. Persichilli : Beaucoup de Canadiens sont préoccupés de la concentration des médias et du manque de diversité des voix. Comment est-il possible qu'il y ait moins de diversité dans un monde où il y a 1 000 postes de télévision et Internet, et où il y a des nouvelles 24 heures sur 24, sept jours par semaine, alors qu'il y a vingt ans, il n'y avait que deux chaînes de télévision, un radiodiffuseur et un seul journal nationaux?

Il pourrait y avoir des douzaines de réponses à cette question. Je vais en fournir deux. La première porte sur des détails techniques relatifs aux médias, en général, et à la radiodiffusion, en particulier; la deuxième porte sur le contenu.

Il y a trois éléments qui influencent notre produit — premièrement, l'organisation, laquelle comprend les éditeurs, les diffuseurs, les journalistes et les exploitants; deuxièmement, la technologie; et troisièmement, l'auditoire. Au cours des dix ou quinze dernières années, la technologie et l'auditoire ont subi des changements à un taux tel que les rédacteurs en chef et les diffuseurs trouvent cela problématique. En fait, même s'il est relativement facile d'accepter les changements technologiques — il faut simplement faire un chèque — il est plus compliqué de tenir compte des changements qui touchent la société partout dans le monde et des répercussions autour de nous.

Un bon nombre d'organismes, en dépit des investissements considérables qu'ils font dans la technologie, éprouvent encore des problèmes à communiquer leur message à un auditoire. Selon moi, il y a trois raisons à cela. Premièrement, ils s'adressent à un auditoire qui n'existe plus. Deuxièmement, leur message est désuet. Troisièmement, ils ne peuvent se mesurer à la concurrence étrangère; ils ont refusé de reconnaître les nouveaux besoins d'un auditoire en constante évolution.

Je pourrai élaborer sur cette question pendant la période de questions, si vous le voulez.

Au lieu d'examiner la cause du problème et d'essayer de se reconnecter avec l'auditoire, d'améliorer le contenu, nos diffuseurs et nos rédacteurs en chef ont demandé au gouvernement de les aider et ont adopté la même solution que dans d'autres pays — aux États-Unis — la convergence. C'est la taille qui compte, selon eux.

Honorables sénateurs, peu importe l'envergure des fusions, nous ne serons jamais assez gros pour eux. La seule chance que nous avons est d'être meilleurs qu'eux. Leur demande d'aide du gouvernement ne résoudra pas notre problème; cela ne fera que le remettre à plus tard.

Technology has forced us to open up to foreign competition. Unfortunately, Canadian media operators, instead of fighting foreign competition by increasing the quality of our programs or the content of our newspapers, have reduced the competition inside.

This fortress mentality, coupled with the Canadian mergers and convergence, is killing competition inside Canada and fostering competition from outside. Instead of using technology to improve our product, the new corporate owners are using the new technology to reduce costs. It costs only a few cents to run 10 stories from around the world, using news agencies and the Internet. It costs more to run a story from downtown Hamilton and Chicoutimi. We see newscasts broadcasting the same footage and newspapers printing the same story. In short, we have more competition from abroad, and less, much less, from within.

Let us consider the dispute now before the CRTC, just for the sake of argument. The CRTC wants to regulate journalists from CTV Newsnet, for example, but it allows FOX News and other foreign broadcasters to reach Canadian viewers without restrictions. Hence, instead of unleashing the creativity of our journalists and increasing internal competition, we increase external competition and reduce the internal creativity.

Let me go back to the three elements of the media — organization, technology, and audience — and deal for a moment with the first one, the organization.

Madam chair, 10 or 15 years ago, publishers made money selling newspapers. The more they were selling, the more money they were making. It was what some call a vicious circle. Good journalists write good stories; more good stories, more readers/viewers, more advertising, more money. To do this, they needed to have a direct relationship with people.

The new doctrine, after the mergers — post-convergence — has changed the role of the publisher/owner. The publisher is not just the owner of that media outlet. In fact, in most of cases, the major interest of the new ownership is somewhere else. There is a distinct danger that the new ownership is using the media, not necessarily to increase the readership and the quality and then trying to reach our people, but as a tool to promote their major interest. In other words, making money is not their primary objective, as long as they use the media to pressure the government, for example.

Let me elaborate — and I know a bit about this. I am coming from Italy, and we know about media, politics, and ownership — and Mr. Berlusconi. The only difference at this time is that Mr. Berlusconi made the mistake of being directly in politics. However, being outside, not caring about making money through the media, he was basically using the media to defend his other

La technologie nous a obligés à ouvrir la porte à la concurrence étrangère. Malheureusement, les exploitants de médias canadiens, au lieu de résister à la concurrence étrangère en augmentant la qualité de nos programmes ou du contenu de nos journaux ont diminué la concurrence entre les entreprises canadiennes.

Cette mentalité d'assiégés, combinée aux fusions et à la convergence, tue la concurrence au Canada et favorise la concurrence étrangère. Au lieu d'utiliser la technologie pour améliorer nos produits, les nouveaux propriétaires de médias l'utilisent pour diminuer les coûts. Il n'en coûte que quelques cents pour obtenir dix histoires qui proviennent de l'étranger grâce aux nouvelles agences et à l'Internet. Il en coûte davantage pour publier une histoire sur Hamilton ou Chicoutimi. Les nouvelles présentées à la télévision sont toutes pareilles et les journaux publient les mêmes histoires. En résumé, nous avons plus de concurrence de l'étranger et moins, beaucoup moins, au Canada.

Prenons comme exemple le différend dont est saisi le CRTC, simplement à titre d'exemple. Le CRTC désire réglementer les journalistes de CTV Newsnet, par exemple, mais il permet à FOX News à d'autres diffuseurs étrangers de diffuser à l'intention des Canadiens sans restriction. Par conséquent, au lieu de favoriser la créativité de nos journalistes et d'accroître la concurrence interne, nous augmentons la concurrence externe et diminuons la créativité au Canada.

Permettez-moi de revenir aux trois éléments nécessaires aux médias — l'organisation, la technologie et l'auditoire — et de m'attarder un moment sur le premier, l'organisation.

Madame la présidente, il y a 10 ou 15 ans, les éditeurs faisaient de l'argent en vendant des journaux. Plus ils en vendaient, plus ils faisaient de l'argent. Certains disaient que c'était un cercle vicieux. Les bons journalistes écrivent de bonnes histoires; plus il y a de bonnes histoires, plus les lecteurs ou les téléspectateurs sont nombreux, et ainsi, plus on vend de la publicité et plus on fait de l'argent. Pour que cela fonctionne, les médias doivent avoir un lien direct avec les personnes.

La nouvelle doctrine, après les fusions — la doctrine post-convergence — a changé le rôle de l'éditeur et du propriétaire de médias. L'éditeur n'est plus uniquement le propriétaire d'un média. En fait, dans bien des cas, l'intérêt majeur de l'entreprise est ailleurs. Il y a un réel danger que le nouveau propriétaire utilise le média pas uniquement en vue d'accroître son lectorat, la qualité du média et pour essayer d'atteindre les Canadiens, mais aussi comme un outil pour faire la promotion de ses intérêts. Autrement dit, le principal objectif n'est pas de faire de l'argent, mais, par exemple, d'utiliser le média pour faire des pressions sur le gouvernement.

Laissez-moi élaborer à ce sujet — et je suis un peu au courant de la chose. Je viens d'Italie, et nous savons ce qui se passe dans ce pays par rapport aux médias, à la politique et à la propriété — et à M. Berlusconi. La seule différence cette fois-ci, c'est que M. Berlusconi a fait l'erreur d'être impliqué directement dans la politique. Cependant, puisqu'il était à l'extérieur des médias, il

interests. We are heading in that direction, unfortunately, I believe in Canada.

We can fight this for better journalism, if we use our skills and our creativity, not by hiding ourselves behind government legislation and regulations.

You might ask yourself why I focussed on the so-called mainstream media. As a representative of an Italian daily newspaper, *Corriere Canadese*, I want to talk about the so-called ethnic media.

The ethnic media have the same characteristics as the mainstream media, with one difference — that is, we are dealing with the problems I just mentioned much better than the mainstream media. The conventional media have always been convinced that, given our integration into Canadian society, the ethnic media would lose steam. Basically, they believed — actually, they still believe — that language is the driving force behind readership and audience. Of course, they are wrong. In fact, it is the English media that is in trouble, believing that the language would protect them, not the content. In fact, it is the language that kills them. The English-language American programs are hurting them, not because of the language however but because of the content.

On the top of this, there is an increasing demand for channels in other languages. We have German, Portuguese, Arabic. We know what the Italian community is doing to get more Italian-speaking outlets. In addition, there are three more channels from Teletelino, and most likely we are going to get RAI, also. So much for the claim that the Italian language was going to die in Canada. We at *Corriere Canadese* welcome them all, knowing that their presence will increase and promote the market.

That does not mean that we are giving away our Canadian culture — not at all. Multilingualism is not coming from stations like Channel 47; it is coming from the many channels, in many languages, that are coming into Canada. That is what multilingualism is all about.

How can we fight all of this to defend our culture? The answer is multiculturalism. In the late 1980s, the thinking was to accommodate ethnic minorities by granting them multilingual television, an effective means to allow those communities to continue speaking their own language while feeling a part of this country. This was good at the time, but now it will result in the creation of closed boxes, unable to communicate to one another and to the rest of the country, and unable to put Canadians in a condition to understand each other or exchange experiences.

Multilingual television is now not a Canadian brand name. Multilingual television is now an international phenomenon dominating the airways. Just surf the channels, the cable lineup, and you will see where multilingualism is coming from. We must

n'avait pas comme objectif de faire de l'argent, mais plutôt de les utiliser pour défendre ses autres intérêts. Je crois malheureusement que nous allons dans cette direction au Canada.

Afin d'améliorer la qualité du journalisme, nous pouvons combattre cela en utilisant nos aptitudes et notre créativité, et non en nous cachant derrière les lois et les règlements du gouvernement.

Vous me demanderez peut-être pourquoi j'accorde de l'importance à ce que l'on appelle les médias grand public. En tant que représentant d'un quotidien italien, *Corriere Canadese*, je désire parler de ce que l'on appelle les médias ethniques.

Les médias ethniques ont les mêmes caractéristiques que les médias grand public, mais à une différence — nous faisons face au problème que je viens de mentionner avec plus de succès que les médias grand public. Les médias conventionnels ont toujours été convaincus que puisque nous nous sommes intégrés à la société canadienne, les médias ethniques sont plus faibles. Essentiellement, ils croyaient — en fait, ils croient toujours — que la langue est la principale force qui rassemble les lectorats et les auditoires. Bien sûr, ils sont dans l'erreur. En fait, ce sont les médias anglais qui ont des problèmes, en pensant que c'est la langue qui allait les protéger, et non le contenu. En fait, c'est la langue qui les tue. Les programmes américains de langue anglaise leur causent du tort, pas à cause de la langue mais à cause du contenu.

En plus de cela, il y a une demande accrue pour des chaînes d'autres langues. L'allemand, le portugais, l'arabe. Nous savons ce que la communauté italienne fait pour obtenir de plus de médias italiens. De plus, il y a trois postes de plus de télélatinos, et nous allons vraisemblablement obtenir RAI également. Tant pis pour ceux qui prévoyaient la mort des médias italiens au Canada. Nous, à *Corriere Canadese*, souhaitons la bienvenue à tous ces médias, en sachant que leur présence accroîtra et fera la promotion du marché.

Cela ne signifie pas que nous abandonnons notre culture canadienne — pas du tout. Le multilinguisme n'est pas issu de chaînes comme le canal 47; il vient de diverses chaînes étrangères qui sont diffusées au Canada. C'est cela le multilinguisme.

Comment pouvons-nous nous protéger contre tout cela et défendre notre culture? La réponse est le multiculturalisme. À la fin des années 80, on croyait que pour satisfaire les minorités ethniques, il fallait leur offrir une télévision multilingue, un moyen efficace de permettre à ces collectivités de continuer de parler leur propre langue tout en sentant qu'elles font partie de ce pays. C'était une bonne idée à l'époque, mais maintenant, cela crée des vases clos, et les différentes communautés ne sont pas capables de communiquer les unes avec les autres et avec le reste du pays; cette situation empêche les Canadiens de communiquer les uns avec les autres ou d'échanger leur expérience.

La télévision multilingue n'est maintenant plus canadienne. Elle est un phénomène international qui domine les ondes. Regardez les postes de télévision offerts, regardez les postes qui sont disponibles sur le câble, et vous verrez d'où vient le

find a way not to stop this phenomenon, which would be impossible anyway, but to use our multicultural experience to make it a national policy.

Knowing each other better will also help to solve the seeds of racism towards those who are not of the mainstream majority. If we want to sell multiculturalism to the world, we must first use it as a real national policy in all institutions, starting from the media institutions. If anything, the so-called minorities in areas like Toronto, Montreal, and Vancouver are majorities. Understanding them, it might mean a break it or make it for many broadcasters, ethnic or otherwise.

The Kent and the Davey commissions provided valuable guidance to past generations of Canadians. In your work, by daring to challenge the conventional wisdom, you and your committee will make an equal significant contribution to our national life.

I thank you for this opportunity to present in front of this committee, and I will be happy to answer any questions you might ask.

Senator Tkachuk: Mr. Persichilli, we always hear about diversity of voices. To you, does it mean ethnic, racial, ideological? What does “diversity of voices” mean to you?

Mr. Persichilli: I told you to ask tough questions, and that is a tough one.

Truth, in my opinion, does not exist. Truth is an aspiration. Journalists can be honest, but as to objectivity and truth, anyone who sells you the truth and objectivity does not understand journalism, or it is not honest. If you look at what I am holding here, it is very white, it is very thin, it is both. It is true when I say it is thin; it is true when I say it is white. It is important I am honest when I make the presentation. I have to report what I believe the people might be interested in — yes, it is through my eyes, but I should not have a second meaning. I should not hide something because it may be inconvenient for a certain group. No, I expose. I might be wrong, but I must be honest.

I am not trying to avoid your question, but whoever answers your question does not know exactly what is going on. In my opinion, being honest and reporting what you know — who is going to judge if you are right? If you have listeners, readers and viewers, it means that you are honest.

Senator Tkachuk: When you talked about our ability to compete against all of the different media that are going to be allowed and are being allowed in the country, what is it that prevents them from competing now?

multilinguisme. Nous devons trouver une façon non pas d'arrêter ce phénomène, ce qui serait impossible de toute manière, mais d'utiliser notre expérience du multiculturalisme pour en faire une politique nationale.

Si l'on se connaît mieux les uns les autres, cela nous aidera également à résoudre les problèmes qui sont la source du racisme envers les minorités. Si nous voulons vendre le multiculturalisme au monde, nous devons tout d'abord l'utiliser dans le cadre d'une réelle politique nationale appliquée dans tous les établissements, en commençant par les médias. S'il en est, ce que l'on appelle les minorités dans des villes comme Toronto, Montréal et Vancouver sont des majorités. Il est peut-être essentiel à la survie de certains diffuseurs de les comprendre, qu'il s'agisse de diffuseurs ethniques ou non.

Les commissions Kent et Davey ont fourni une orientation importante aux générations passées de Canadiens. Dans le cadre de votre travail, en osant questionner la sagesse conventionnelle, vous et votre comité pouvez faire une contribution importante à notre vie nationale.

Je vous remercie de m'avoir permis de vous présenter mon témoignage. Il me fera plaisir de répondre à vos questions.

Le sénateur Tkachuk : Monsieur Persichilli, nous entendons toujours parler de la diversité des voix. Selon vous, est-ce que l'on parle de voix ethniques, raciales, idéologiques? Qu'est-ce que l'expression « diversité des voix » signifie pour vous?

M. Persichilli : Je vous ai demandé de me poser des questions difficiles, et celle-ci en est une.

Selon moi, la vérité n'existe pas. La vérité est une aspiration. Les journalistes peuvent être honnêtes, mais en ce qui concerne l'objectivité et la vérité, toute personne qui affirme dire la vérité et être objective ne comprend pas ce qu'est le journalisme ou n'est pas honnête. Si vous prenez ce que je vous dis aujourd'hui, c'est très blanc, c'est très pauvre, c'est les deux à la fois. C'est la vérité lorsque je vous dis que c'est pauvre; c'est la vérité lorsque je vous dis que c'est blanc. Il est important que je sois honnête lorsque je fais un témoignage. Je dois parler de ce qui pourrait intéresser la population selon moi — oui, c'est vrai, selon moi. Je ne dois pas cacher quelque chose. Je ne devrais pas cacher quelque chose parce que cela pourrait indisposer un certain groupe de personnes. Non, je dois dire ce que je pense. Je peux être dans l'erreur, mais je dois être honnête.

Je n'essaie pas d'éviter votre question, mais quiconque répond à votre question ne sait pas exactement ce qui se passe. Selon moi, être honnête et rapporter ce que l'on sait — qui va vous juger si vous êtes dans le vrai? Si vous avez un auditoire, un lectorat, et des téléspectateurs, cela signifie que vous êtes honnête.

Le sénateur Tkachuk : Lorsque que vous avez parlé de votre capacité de faire concurrence à tous les médias qui pourront, qui peuvent diffuser dans ce pays, qu'est-ce qui les empêche d'entrer en concurrence maintenant?

Mr. Persichilli: Let me refer to the case in front of the CRTC now, CTV Newsnet — that they have to report in a certain way. They have to stop every 10 minutes to report a different capsule.

Senator Tkachuk: I am aware.

Mr. Persichilli: I believe we should let broadcasters broadcast whatever they feel their audience is comfortable with.

Senator Tkachuk: Why would they be doing that? When you read about what they are asking Newsnet to do, CTV to do, and actually what they do do, because that is part of their licence, it seems so ridiculous that it defies description.

Why would the CRTC have put this regulation in place anyway? Why would they not just have a news channel? Why not let Global have one or anybody else have one?

Mr. Persichilli: Perhaps they believe that by stopping CTV Newsnet from covering a certain event they are protecting other broadcasters.

Senator Tkachuk: Like CBC Newsworld — who else would they be protecting?

Mr. Persichilli: That is the point. I do not believe they protect Newsworld this way. Say Newsnet has 10 viewers: maybe five go to Newsworld and five go to CNN. In other words, Canadian broadcasting systems lose five.

Senator Tkachuk: So are you trying to tell me that the reason they would be protecting Newsnet would be so that people would be watching — they are not — surely, they are not protecting CNN or FOX News or any of the other international —

Mr. Persichilli: There are many questions I cannot answer when we talk about CRTC. This is one of them.

Senator Munson: I am going to plead conflict of interest on every question I ask, whether it is CBC or CRTC or CTV. When CTV applied for the Newsnet licence, they agreed to the restrictions to get their licence at that particular time. In the changing world, they are lobbying extensively to change it so they can have a level playing field with Newsworld. It was CBC that fought against CTV covering a live event. At that time, it was all about protecting your back.

Senator Tkachuk: Preserving your monopoly.

Senator Munson: We had people from the National Ethnic Press with us a few weeks ago. They talked about levelling the playing field, helping out the ethnic press. They were looking for things such as the elimination of the GST and creating a special account for the ethnic press, making it easier for the ethnic press to survive.

M. Persichilli : Laissez-moi en référer au cas dont est saisi le CRTC en ce moment, CTV Newsnet — à l'effet que cette chaîne doit rapporter des nouvelles d'une certaine manière. Elle doit arrêter toutes les dix minutes par capsule.

Le sénateur Tkachuk : Je suis au courant.

M. Persichilli : Je crois que nous devrions laisser les diffuseurs diffuser ce qui, de leur avis, peut plaire à leur auditoire.

Le sénateur Tkachuk : Et pourquoi? Si vous prenez connaissance des demandes à l'endroit de Newsnet, de CTV, et si vous tenez compte de ce qu'ils font en réalité, car cela fait partie de leur licence, cela semble tellement ridicule que c'est difficile à décrire.

Pourquoi le CRTC aurait-il mis en place ce règlement? Pourquoi ne pas avoir simplement une nouvelle chaîne? Pourquoi ne pas laisser Global, ou n'importe qui d'autre, avoir une nouvelle chaîne?

M. Persichilli : Ils croient peut-être qu'en empêchant CTV Newsnet de couvrir certains événements, ils protègent d'autres diffuseurs.

Le sénateur Tkachuk : Comme CBC Newsworld — qui d'autre voudraient-ils protéger?

M. Persichilli : C'est là où je veux en venir. Je ne pense pas qu'ils protègent Newsworld de cette manière. Supposons que Newsnet a 10 téléspectateurs : peut-être que cinq vont aller à Newsworld et cinq à CNN. Autrement dit, les systèmes de diffusion canadiens en perdent cinq.

Le sénateur Tkachuk : Êtes-vous en train de me dire que la raison pour laquelle ils protégeraient Newsnet, c'est pour que les téléspectateurs écoutent — mais ce n'est pas le cas — à coup sûr, et qu'ils ne protègent pas CNN ou FOX News ou toute autre chaîne internationale...

M. Persichilli : Il y a bien des questions auxquelles je ne peux répondre au sujet du CRTC. C'est l'une de ces questions.

Le sénateur Munson : Je vais invoquer le conflit d'intérêts pour toutes les questions que je vais poser, qu'il s'agisse de CBC, du CRTC ou de CTV. Lorsque le CTV a fait une demande de licence pour Newsnet, ils ont accepté les restrictions à leur licence à un moment particulier. Étant donné que le monde est continuellement en changement, ils font des pressions énormes pour modifier ces restrictions afin de pouvoir être sur le même pied que Newsworld. C'était CBC qui s'est battue contre CTV pour couvrir un événement en direct. À cette époque, il s'agissait de protéger nos arrières.

Le sénateur Tkachuk : De préserver votre monopole.

Le sénateur Munson : Nous avons reçu des représentants de la National Ethnic Press il y a quelques semaines. Ils ont parlé de cela, de mettre tout le monde sur le même pied, d'aider la presse ethnique. Ils voulaient obtenir des choses comme l'élimination de la TPS et la création d'un compte spécial pour la presse ethnique afin de faciliter sa survie.

Do you see anything the government can do in a regulatory way with subsidies or otherwise to make the ethnic press more vibrant, or are you satisfied with the playing field as it is today?

Mr. Persichilli: I would like the government to treat the so-called ethnic media like they treat national and English or French media. That media has many direct and indirect subsidies from the government. Look at the situation with *Sports Illustrated* — I think it was Bill C-40 at that time — protecting them from the American media. They have some subsidies from the federal government. I think it was worth \$80 million or \$90 million. Do I agree with that? I am not saying either way, but what you do with one you should do with the other, in my opinion.

My point is that the federal government, in its advertising budget, for example, the money given to the national media for advertising is not given to the so-called ethnic media. The ethnic media is not treated fairly, in terms of giving some advertising.

So I am not necessarily calling for more subsidies. I am just saying that they should be treated just like anyone else.

Senator Munson: We also heard complaints that some ethnic media are using other institutions and other countries just as a cover for what they are writing. For example, it was told to us that certain Chinese newspapers have a front but that on the inside it is actually the *People's Daily*, that it is simply a cover for a point of view from another part of the world.

Do you have an issue with that? Do you have a problem with that sort of thing?

Mr. Persichilli: Do they sell newspapers? Are people buying the newspaper?

Senator Munson: I think they are given away. I am not sure if — yes.

Mr. Persichilli: This is a market issue, in my opinion. Let us say that I am promoting, in my case, coming long ago from Italy, something from Italy. If people do not like it, they will not buy it.

I am of Italian origin; I like things of Italian culture. However, we do not have to talk about nationalism, because I am a Canadian citizen. They are two different things. Hence, it depends on what those Chinese newspapers are reporting. If they are reporting things about pro-China, let us say, against Canada, I do not agree with that. If they are promoting some cultural Chinese events, I do agree.

I do not read Chinese; therefore, I cannot tell you if it is right or wrong. My opinion is that it depends on the content.

Senator Munson: RAI Television — you have talked about a level playing field between Newsnet and FOX News. I have not read all the reasons why RAI has not been allowed to get a licence here, but it seems to me there must be a very influential lobby in Toronto who do not like the idea, perhaps, of competition.

Selon vous, qu'est-ce que le gouvernement peut faire en matière de réglementation pour subventionner ou pour aider d'une autre manière la presse ethnique afin qu'elle soit plus vivante? Êtes-vous satisfait de la situation d'aujourd'hui?

M. Persichilli : J'aimerais que le gouvernement traite ce que l'on appelle les médias ethniques comme il traite les médias anglophones ou francophones du pays. Ces médias reçoivent des subventions directes et indirectes de la part du gouvernement. Prenez la situation de *Sports Illustrated* — je crois qu'il s'agissait du projet de loi C-40 à l'époque — et de la protection qui leur a été accordée contre les médias américains. Je pense qu'il s'agissait de 80 ou de 90 millions de dollars. Êtes-vous d'accord avec cela? Je ne me prononce pas, mais ce que vous faites avec les uns, vous devriez le faire avec les autres, selon moi.

Ce que je veux dire, c'est que le gouvernement fédéral, dans son budget de publicité, par exemple, avec l'argent qu'il a donné aux médias canadiens pour de la publicité, ne fait pas la même chose avec ce que l'on appelle les médias ethniques. Les médias ethniques ne sont pas traités équitablement en ce qui a trait à certaines publicités.

Alors, je ne demande pas davantage de subventions. Je demande simplement qu'ils soient traités comme tous les autres.

Le sénateur Munson : Il y a également eu des plaintes à l'effet que certains médias ethniques utilisaient d'autres organismes et d'autres pays à titre de couverture pour ce qu'ils écrivaient. Par exemple, on nous a dit que certains journaux chinois ont une couverture, mais qu'à l'intérieur, il s'agit du *People's Daily*, et que c'est simplement une couverture montrant un point de vue d'une autre partie du monde.

Voyez-vous un problème à cela? Trouvez-vous que ce genre de chose est un problème?

M. Persichilli : Est-ce qu'ils vendent des journaux? Est-ce que l'on achète leurs journaux?

Le sénateur Munson : Je crois qu'ils sont gratuits. Je ne suis pas certain — oui.

M. Persichilli : C'est un problème de marché, selon moi. Disons que je fais la promotion, je vais parler pour moi, étant donné que je viens d'Italie, d'un journal qui vient d'Italie. Si les personnes ne l'aiment pas, elles ne vont pas l'acheter.

Je suis d'origine italienne; j'aime ce qui se rapporte à la culture italienne. Cependant, nous n'avons pas à parler de nationalisme, parce que je suis Canadien. Ce sont deux choses différentes. Par conséquent, cela dépend de ce que ces journaux chinois écrivent. S'ils publient des choses pour la Chine et, disons, contre le Canada, alors je ne suis pas d'accord avec cela. S'ils font la promotion d'événements culturels chinois, je suis d'accord.

Je ne lis pas le chinois, alors je ne peux pas vous dire si cela est bon ou mauvais. Selon moi, cela dépend du contenu.

Le sénateur Munson : RAI Télévision — vous avez parlé d'égaliser les choses entre Newsnet et FOX News. Je n'ai pas lu les raisons pour lesquelles RAI n'a pas pu obtenir sa licence ici, mais il me semble qu'il doit y avoir un lobby très influent à Toronto qui n'aime pas l'idée, peut-être, de la concurrence.

Mr. Persichilli: As a journalist, I have been involved in the issue. I believe I know what is going on. I believe it is a technical problem more than a political or cultural one. There is a technical problem that has to be dealt with.

We have some Italian institutions, some Canadian institutions, and it is all business. They failed to resolve some of their problems and their differences, and they are trying to unload all those problems into the political system, trying to have an answer that they were not able to deal with. However, I believe it is a technical problem, not a political issue.

Senator Munson: Without getting into the technical problem, do you believe in good competition. There is TV Cinque in the rest of the country, so are you in favour of an open market?

Mr. Persichilli: Whether we like it or not, it is here. We cannot stop the skies. We cannot stop broadcasting. I believe the Soviet Union was destroyed because of communications, because of the airwaves. Hence, if countries like the former Soviet Union were not able to stop information at their border, I do not think we will succeed. So whether we like it or not, I believe that we have to deal with it.

I consider myself a Canadian journalist. I do not feel the competition from Italian journalists, or for that matter from American journalists. Let them come on.

In the early 1980s, when I was working for then Channel 47, now OMNI, we had some programs in Italian, and I was very popular in cities like Rochester and Buffalo. I was on there every night; I did not know I was popular. I went there a couple times, and people knew me. We formalized an agreement. We were the only station able to sell Canadian programs to the Americans at that time. They stopped us, for one reason or another, though.

If we sell our product in the U.S. — I am talking especially about third-language programs — there is a lot of request in the U.S. That is a top market that we have decided not to explore. So let us open the skies. I think we have the ability to deal with them.

Senator Merchant: I came to this country a long time ago too, but I am not a journalist. I live in Regina, and we have a community of 1,000 Greeks. We do not have a newspaper, but we are able to keep our culture. The children of the children who were born here speak Greek as well as I do, and I was educated in Greece for six years, or maybe even better, because they speak it at home. I am not married into the Greek community, so I do not speak any Greek at home.

M. Persichilli : En tant que journaliste, je connais cette question. Je crois que je sais ce qui se passe. Je crois qu'il s'agit davantage d'un problème technique que d'un problème politique ou culturel. C'est un problème technique pour lequel nous devons apporter une solution.

Il y a des sociétés italiennes et des sociétés canadiennes, et toutes sont en affaires. Elles n'ont pas pu résoudre certains problèmes et différends, alors elles essaient de se décharger de tous ces problèmes sur les politiques, elles aimeraient qu'on leur dise qu'elles ne peuvent faire face à ces problèmes. Cependant, je crois que c'est un problème technique, et non un problème politique.

Le sénateur Munson : Sans aller dans les détails du problème technique, croyez-vous en une bonne concurrence? TV 5 est présente dans le reste du pays, alors êtes-vous en faveur d'un marché ouvert?

M. Persichilli : Que nous sommes en faveur de cela ou pas, c'est une réalité ici. Nous ne pouvons mettre des limites à ce qui est diffusé. Nous ne pouvons empêcher la diffusion. Je crois que l'Union soviétique a été démantelée grâce à la communication, grâce aux longueurs d'ondes. Alors, si des pays comme l'ancienne Union soviétique n'ont pu arrêter l'information à leur frontière, je ne crois pas que nous pouvons y arriver. Alors, que nous aimions cela ou pas, je crois que nous devons faire avec.

Je me considère comme un journaliste canadien. Je ne sens pas de concurrence de la part de journalistes italiens, ni même de la part de journalistes américains. Laissez-les venir.

Au début des années 80, lorsque je travaillais pour la chaîne 47, qui s'appelle maintenant OMNI, nous avions certains programmes en italien et j'étais très populaire dans des villes comme Rochester et Buffalo. J'étais sur les ondes tous les soirs; je ne savais pas que j'étais populaire. Je suis allé dans ces villes quelques fois, et on me reconnaissait. Nous avons conclu une entente. Nous étions le seul poste en mesure de vendre des programmes canadiens aux Américains à cette époque. Mais ils nous ont arrêtés, pour une raison ou une autre.

Si nous vendons nos produits aux États-Unis — je parle particulièrement des programmes dans une troisième langue — il y a beaucoup de demandes aux États-Unis. C'est un marché important que nous avons décidé de ne pas explorer. Alors ouvrons les frontières. Je crois que nous pouvons faire quelque chose à cet égard.

Le sénateur Merchant : Je suis arrivée au pays il y a de nombreuses années, mais je ne suis pas journaliste. Je vis à Regina, où il y a une communauté grecque d'environ 1 000 personnes. Nous n'avons pas de journal, mais nous sommes en mesure de conserver notre culture. Les enfants des enfants qui sont nés ici parlent le grec comme moi, moi qui suis allé à l'école pendant six ans en Grèce, et peut-être mieux que moi, car ils le parlent à la maison. Je ne me suis pas mariée avec quelqu'un de la communauté grecque, alors je ne parle pas grec à la maison.

I am trying to understand the role the ethnic media play in the life of immigrants in this country. I am told there are communities in Toronto or Montreal where the Greek community is so large that their children do not learn to speak English. They do not have to. I am sure they do, but they do not need to, and their grandchildren do not need to. They never need to get outside of their community.

Is that good for the country? Is it good to promote that kind of ethnicity, where we hold on to our customs and we hold on to our language? There are many good things about it, perhaps. You did not see any problem, you said, with nationalism, because they are Canadians. You do not see any problem with nation-building or bringing us closer together. Now we cannot do anything about it, because it is coming from the sky, as you said, so we cannot control it any more. Why encourage it, however? What exactly is the reason?

Mr. Persichilli: There are many questions that you have posed. Things change according to the community and their length of time in Canada. What was true 30 or 50 years ago, it is not true today. The kind of immigration back then was such that most people come here with one thing in mind — and I am talking about the Italian community: Buy a house and give a future to the children. They had no interest whatsoever in trying to learn the language. That was 30 years ago, without multiculturalism. I am talking about the 1950s. Multiculturalism is from the 1970s. In the 1950s, many people did not learn the language.

Things are now changing, for many reasons. Immigration is changing. One of the requirements vis-à-vis the new immigration laws is that you have to know the language, you must know the language. Hence, if you do not speak the language — I am not saying there is no chance to be in Canada, but definitely it is much more difficult.

When my children were born, I made sure my son's name was just like my father's name. My son's name is Nicola, and my daughter is Tina. I was making sure that everybody — even though my son opposed it, because in English Nicola is more a female name. I was pushing, though; I said, "Your name is Nicola." To make a long story short, I went back to Italy and my children had two cousins — Lucy and Mary. So what is the language?

Senator Merchant: Of course, in Europe, they all love to speak English. They watch all the English channels.

Mr. Persichilli: As I said, I believe we have to make a big difference between culture and nationalism. It is in the interest of everybody to learn another language, in this case, English.

Let me tell you something else. My boss passed away a few weeks ago. He was a third-generation Canadian. He was fluent in French and English, but he was considered ethnic. Therefore,

J'essaye de comprendre le rôle des médias ethniques dans la vie des immigrants qui vivent dans ce pays. On me dit qu'il y a des communautés grecques à Toronto ou à Montréal qui sont si grandes que les enfants n'apprennent pas l'anglais. Ils n'en ont pas besoin. Je suis certaine qu'ils en ont besoin, mais s'ils n'en ont pas besoin dans leur vie quotidienne, leurs petits-enfants non plus. Ils n'ont jamais besoin de mettre les pieds à l'extérieur de leur communauté.

Est-ce que c'est une bonne chose pour le pays? Est-ce qu'il est bon de promouvoir ce type d'ethnicité, où nous préservons nos coutumes et où nous préservons notre langue? Il y a beaucoup de bonnes choses à cela, peut-être. Vous avez dit que selon vous, il n'y avait pas de problème avec le nationalisme, car ils sont Canadiens. Vous ne voyez pas de problème avec le développement d'un pays où les liens entre les personnes de différentes communautés. Maintenant, nous ne pouvons rien faire contre cela, car cela vient du ciel, comme vous l'avez dit, alors nous ne pouvons pas le contrôler. Cependant, pourquoi l'encourager? Pour quelle raison exactement?

M. Persichilli : Vous avez posé beaucoup de questions. Les choses changent en fonction de la communauté et du temps. Ce qui était vrai il y a 30 ou 50 ans ne l'est plus aujourd'hui. L'immigration à cette époque était telle que la majorité des personnes qui arrivaient ici avaient une chose en tête — et je parle de la communauté italienne : acheter une maison et donner un avenir à leur enfant. Elles n'avaient aucun intérêt à apprendre la langue du pays. C'était il y a 30 ans, alors qu'il n'y avait pas de multiculturalisme. Je parle des années 50. Le multiculturalisme est né dans les années 70. Dans les années 50, la majorité des personnes n'apprenaient pas la langue de leur pays d'accueil.

Les choses changent maintenant, pour de nombreuses raisons. L'immigration change. L'une des exigences des nouvelles lois sur l'immigration est de connaître la langue du pays d'accueil. Par conséquent, pour quelqu'un qui ne parle pas cette langue — je ne dis pas qu'il n'y a aucune chance d'immigrer au Canada, mais c'est définitivement plus difficile.

Lorsque mes enfants sont nés, je me suis assuré que le nom de mon fils était comme celui de mon père. Le nom de mon fils est Nicola, et celui de ma fille, Tina. Je voulais m'assurer que tout le monde — même si mon fils allait un jour être contre ce choix, car en anglais, Nicola est davantage un nom de femme. J'ai tenu bon. Pour résumer l'histoire, lorsque je suis venu d'Italie, deux cousins de mes enfants s'appelaient Lucy et Mary. Alors, quelle est leur langue?

Le sénateur Merchant : Bien sûr, en Europe, ils adorent parler en anglais. Ils regardent les émissions en anglais.

M. Persichilli : Comme je l'ai dit, je crois que nous devons faire une grande différence entre la culture et le nationalisme. C'est dans l'intérêt de tout le monde d'apprendre une autre langue, et dans le cas qui nous intéresse, c'est l'anglais.

Laissez-moi vous dire autre chose. Mon patron est décédé il y a quelques semaines. Il était un canadien de la troisième génération. Il parlait très bien l'anglais et le français, mais il était considéré

most of the time, the choice is not ours to decide who we want to be, but it is for the country to accept my boss, when my boss or his son or his daughter are not ethnic any more.

This is not a question that we can answer. It is a question Canada has to answer, especially the two major cultures, English and French. They have to see, they have to understand, when my boss is not an immigrant any more, third-generation Canadian.

Senator Di Nino: Mr. Persichilli will not tell you this, but I will tell you a very quick story that his son told me. On the first day he went to school, his teacher introduced him as an Italian, but of course he was born here in Canada. However, some little girl by the name of Jennifer, whose family had just come, I think, from England or Australia, was introduced simply as Jennifer. The point is that Nicola, because of his name, was introduced as being Italian. That gives you some perspective, I think. It is one of those facts that we have to accept. However, maybe a little bit a time we will be able to break it down.

Mr. Persichilli, I want to talk to you about some of the comments you made regarding the third-language media. You and I know, because we deal with this every day here, that they are very successful. The Italian, Chinese, Portuguese, Filipinos, the South Asian communities, are not in the same situation that mainstream newspapers find themselves, that is, not making money. Why is that, in your opinion? I know the third-language papers are smaller — actually, some of them are not that small. Take, for example, the *Corriere Canadese*, which has a readership of 100,000. Why do they make money, whereas, the *National Post*, say, is having a huge problem making money?

Mr. Persichilli: There are many reasons. For one, they pay their journalists too much. We are paid much less than we are supposed to.

When I worked in television at channel 47 and was covering events around the world, and was at the same time writing the story for *Corriere Canadese*, which was part of the same corporation, I would come into contact with CBC people and they had many more people covering the same event. They had a sound technician, someone to bring a tripod, so many people. Each of us would end up filling only two minutes each, but they had many more people. CTV was different. I saw some of their people working hard, much harder, as well as people from other corporations.

However, one of the reasons we can make money is that we try to use all the resources we have. We maximize everything. Maybe when you work for a big corporation, you do not maximize. That might be one explanation.

comme un immigrant. Ainsi, la plupart du temps, ce n'est pas nous qui décidons ce que sommes; le pays doit accepter les personnes comme mon patron, même si mon patron, tout comme son fils ou sa fille, n'était plus un immigrant.

Ce n'est pas une question à laquelle nous pouvons répondre. C'est une question à laquelle le Canada doit répondre, particulièrement les deux principales cultures, anglophone et francophone. Ces deux cultures doivent savoir et doivent comprendre que les personnes qui sont des Canadiens de la troisième génération, comme mon patron, ne sont plus des immigrants.

Le sénateur Di Nino : M. Persichilli ne vous le dira pas, mais je vous raconte une histoire très courte que son fils m'a racontée. Le premier jour qu'il est allé à l'école, son professeur l'a présenté comme étant un Italien, mais bien sûr il est né ici au Canada. Cependant, une petite fille qui s'appelle Jennifer, dont la famille venait juste d'immigrer, je crois, d'Angleterre ou d'Australie, a été présentée simplement par son nom, Jennifer. En réalité, Nicola, à cause de son nom, a été présenté comme étant un Italien. Cela vous donne une idée, je crois. Cela fait partie de ces faits que nous devons accepter. Cependant, ce genre de choses ne se produira peut-être plus avec le temps.

Monsieur Persichilli, j'aimerais vous parler des commentaires que vous avez faits au sujet des médias de troisième langue. Vous savez tout comme moi, car nous voyons cela tous les jours, qu'ils ont beaucoup de succès. Les communautés italiennes, chinoises, portugaises, philippinoises et d'Asie du Sud ne sont pas dans la même situation que les journaux grand public, lesquels ne font pas d'argent. Selon vous, pourquoi? Je sais que les journaux de troisième langue sont plus petits — en fait, certains ne sont pas si petits que cela. Prenez par exemple le *Corriere Canadese*, qui possède un lectorat de 100 000 personnes. Pourquoi ces journaux font-ils de l'argent alors que des journaux comme le *National Post*, par exemple, ont beaucoup de difficultés à être rentable?

M. Persichilli : Il y a bien des raisons à cela. L'une d'elles, c'est qu'ils paient leurs journalistes un salaire trop élevé. Nous sommes payés beaucoup moins que ce que nous devrions l'être.

Lorsque je travaillais à la télévision, à la chaîne 47, et que je couvrais des événements partout dans le monde, j'étais aussi rédacteur pour *Corriere Canadese*, qui faisait partie de la même entreprise; je travaillais avec des personnes de CBC, et ces personnes étaient beaucoup plus nombreuses à couvrir les mêmes événements. Les reporters avaient un technicien du son, quelqu'un qui transportait le trépied, et d'autres personnes. Nous faisons des reportages de seulement deux minutes, alors qu'ils avaient beaucoup plus de personnes. C'était différent pour CTV. Les employés de CTV travaillaient beaucoup plus fort, plus que ceux d'autres sociétés.

Cependant, l'une des raisons pour laquelle nous pouvons faire de l'argent, c'est que nous essayons d'utiliser toutes les ressources que nous avons. Nous maximisons tout ce que nous pouvons. Peut-être que lorsque vous travaillez pour une grande société, vous ne maximisez pas. C'est peut-être l'une des explications.

The other one is that we are more focussed. I do not think some of the mainstream companies are focussed. They run huge corporations and huge news departments. At the end of the day, however, they do not cover the stories they are supposed to. One of the reasons for that is that they do not have a specific market. They still believe that this is Canada, and you write for Canadians. However, if you ask them who the Canadians are, they do not have any answer. So they prepare a product but they do not know who they are selling the product to. We know who we are selling our product to.

Senator Di Nino: Our role here is to make some contribution to the creation of public policy. You talk about the Broadcasting Act, about the CRTC, about the Competition Bureau. Those are the things we are looking at to see if we can improve the relationship between the media and the public.

There is concentration of ownership, conversions, and support systems, in the sense that — I think I heard you loud and clear when you say you do not want any subsidies.

Mr. Persichilli: We want to be treated like others.

Senator Di Nino: When we are looking at this, what would you have us focus on to help the industry in general, but in particular to help the industry that deals with third language?

Mr. Persichilli: We should recreate the role of a real publisher, talking about newspapers, the publisher. As I mentioned in my presentation, at one time the publisher was very sensitive to the audience, to the readership. Otherwise, newspapers would not sell.

It is ironic, because we do not like what CRTC is doing in broadcasting but we regret the fact that there is no CRTC for printing.

Senator Di Nino: Well, I actually agree with that.

I do not want to interrupt you, but the publisher is an entity, an individual, a corporation, what-have-you, that owns a newspaper or some magazine/newspaper combination. You are not suggesting that we should start putting rules on who the publisher should be and what they can do?

Mr. Persichilli: Let me put it this way: If we keep having so-called publishers that have interests other than newspapers, journalism is going to suffer.

As to content, we should be free. There should be no rules about content. However, as to ownership, I believe that we do need rules.

Senator Di Nino: Let me ask one other question, if I may, one last question. I really believe that Canada is redefining the world order in the sense of how communities of such a great variety of people — social, cultural and religious diversity — can live together, where future generations will have much more understanding of each other. The third-language papers,

L'autre raison, c'est que nous avons un créneau plus petit. Je ne crois pas que les grandes sociétés de médias grand public ont un créneau. Elles dirigent de grandes sociétés et de grands départements de nouvelles. À la fin de la journée, cependant, ces médias ne couvrent pas les histoires qu'ils devraient couvrir. L'une des raisons à cela, c'est qu'ils n'ont pas de marché particulier. Ils ont encore une certaine idée du Canada et pensent qu'il faut écrire des histoires à l'intention des Canadiens. Cependant, si vous leur demandez qui sont les Canadiens, ils ne peuvent répondre. Alors, ils font un produit, mais ils ne savent pas à qui ils le vendent. Nous, nous savons à qui nous vendons notre produit.

Le sénateur Di Nino : Notre rôle ici est de faire une contribution à la création d'une politique publique. Vous parlez de la Loi sur la radiodiffusion, du CRTC, du Bureau de la concurrence. Nous examinons ces organismes afin de voir s'ils peuvent améliorer la relation entre les médias et le public.

Il y a une concentration de la propriété, des conversions et des systèmes d'appui, c'est-à-dire — je crois que j'ai bien compris ce que vous avez dit lorsque vous avez dit que vous ne voulez pas de subventions.

M. Persichilli : Nous voulons être traités comme les autres.

Le sénateur Di Nino : Lorsque nous nous penchons sur cette question, que devons-nous examiner pour aider l'industrie en général, et particulièrement pour aider les médias qui fonctionnent dans une troisième langue?

M. Persichilli : Nous devrions redéfinir le rôle d'un vrai éditeur, parler des journaux, des éditeurs. Comme je l'ai mentionné dans ma présentation, il y a une époque où l'éditeur était très sensible au lectorat, à la relation avec le lectorat. Autrement, les journaux n'auraient pas pu se vendre.

C'est ironique, car nous n'aimons pas ce que le CRTC fait pour la radiodiffusion, mais nous regrettons qu'il n'y ait plus de CRTC pour les médias écrits.

Le sénateur Di Nino : Bien, je suis d'accord avec cela.

Je ne veux pas vous interrompre, mais l'éditeur est une entité, un individu, une société, peu importe, qui possède un journal ou un journal et une revue. Est-ce que vous suggérez que nous devrions commencer à établir des règles pour établir qui devrait être éditeur et ce qu'il peut faire?

M. Persichilli : Laissez-moi dire cela autrement : si nous continuons à avoir des soi-disant éditeurs qui ont des intérêts autres que les journaux, le journalisme va souffrir.

En ce qui concerne le contenu, nous devrions être libres. Il ne devrait pas y avoir de règles entourant le contenu. Cependant, en ce qui concerne la propriété, je crois qu'il nous faut des règles.

Le sénateur Di Nino : Permettez-moi de vous poser une autre question, si je le peux, une dernière question. Je crois réellement que le Canada redéfinit l'ordre du monde, en ce sens qu'il redéfinit la manière dont les diverses communautés — sociales, culturelles, religieuses — peuvent vivre ensemble, un monde où les générations futures auront beaucoup plus de compréhension les

I think, can play a role. I am not sure they have played as much of a role as they should be playing in promoting this new Canadian vision of tomorrow for our grandchildren and so forth.

Do you agree with me, and what can we do, in the sense of a public policy standpoint, to promote that?

Mr. Persichilli: I believe there is a tendency in some interpretation of multiculturalism to push back everything, to let people understand that whatever they do is fine and that whatever they preach about Canada is fine. I believe that we should promote Canada within those people, because I do not believe we do enough; I do not think we do enough.

The government is involved in so-called activities with minorities. However, lately, I see a difference; I see some activity promoting Canada. I might say something that might sound outrageous, but the kind of activity that the federal government was doing in promoting Canada in Quebec is positive and should be done not just in Quebec.

Senator Trenholme Counsell: This is very interesting, Mr. Persichilli.

Help us understand a little better how we would move our media towards multiculturalism. Could you give some specific examples? You said earlier that we had to channel the media towards multiculturalism. Do you mean in terms of content? Do you mean in terms of journalists? Are you talking in terms of the television media as well as radio and print? Could you just give us a few examples of how we might accomplish that?

Mr. Persichilli: There are many ways we can accomplish it. I believe we should be driven by what the market wants. I can give two examples. I am talking about news mainly, because that is the sector I am coming from.

As I said, I am of Italian origin, but I feel Canadian. However, if there is something going on in Italy, I would like to know about it, because my mother, my sister, all my relatives are there. I do not see international news covered by national media. I am just talking about international news. There are local and national stories, but I do not see those kinds of events that I might be interested in on national news. The only time we see international news covered by Canadian broadcasters is when something huge has taken place. However, at that point, I switch to CNN, because they are more direct, faster, and they tell me more. Hence, if I want to know more, I watch CNN, for the big news events, say, an earthquake or a big bombing.

We should snap out of it, especially in a city like Toronto. If you approach international news with a different attitude, you will get more, you will understand more. I am not just talking about an earthquake in Portugal or in Greece or in Italy. I am

unes envers les autres. Les journaux d'une troisième langue, je crois, peuvent jouer un rôle en ce sens. Je ne suis pas certain s'ils ont joué le rôle qu'ils doivent jouer pour promouvoir cette nouvelle vision du Canada pour nos petits-enfants.

Êtes-vous d'accord avec moi? Que pouvons-nous faire pour promouvoir cela, en matière de politique publique?

M. Persichilli : Je crois que certains ont tendance à interpréter le multiculturalisme comme étant le moteur de bien des choses et ont tendance à laisser croire aux personnes que peu importe ce qu'elles font, c'est bien, et que peu importe ce qu'elles disent au sujet du Canada, c'est bien. Je crois que nous devrions promouvoir le Canada auprès de ces personnes, car je ne pense pas que nous en fassions assez; je crois que nous pouvons en faire plus.

Le gouvernement participe à des activités avec ce que l'on appelle les minorités. Cependant, dernièrement, j'ai vu une différence; j'ai vu qu'il y avait des activités qui faisaient la promotion du Canada. Je vais peut-être dire quelque chose qui va en offusquer certains, mais le type d'activités que le gouvernement fédéral faisait pour promouvoir le Canada au Québec est positif et devrait être effectué dans les autres provinces.

Le sénateur Trenholme Counsell : C'est très intéressant, monsieur Persichilli.

Aidez-nous à comprendre un peu mieux comment nous pourrions orienter nos médias vers le multiculturalisme. Pouvez-vous nous donner des exemples précis? Vous avez dit que nous devrions orienter les médias vers le multiculturalisme. Parlez-vous du contenu? Des journalistes? De la télévision, de la radio, des médias écrits? Pouvez-vous nous donner quelques exemples de ce que nous pourrions faire à ce sujet?

M. Persichilli : Nous pourrions faire quelque chose dans bien des cas. Je crois que nous devrions répondre à ce que veut le marché. Je peux vous donner deux exemples. Je parle principalement des nouvelles, car c'est le secteur que je connais.

Comme je l'ai dit, je suis d'origine italienne, mais je me sens Canadien. Cependant, s'il se passe quelque chose en Italie, j'aimerais le savoir, car ma mère, ma sœur, toute ma parenté vit là-bas. Mais je vois que les médias nationaux ne couvrent pas les nouvelles internationales. Et je parle seulement des nouvelles internationales. Il y a les histoires nationales et locales, mais je ne pense pas que ce type d'histoire peut m'intéresser. Les seules fois où les diffuseurs canadiens couvrent des nouvelles internationales, c'est lorsque quelque chose de grave s'est produit. Cependant, lorsque c'est le cas, je vais sur CNN, car les nouvelles sont plus en direct, arrivent plus rapidement et on peut en apprendre plus. Donc, si je veux en savoir d'avantage, je vais à CNN, pour en savoir plus, par exemple, sur un tremblement de terre ou l'explosion d'une bombe.

Nous devrions nous détacher de ce canal, particulièrement dans une ville comme Toronto. Si vous traitez les nouvelles internationales avec une attitude différente, vous obtiendrez davantage, vous pouvez mieux comprendre. Je ne parle pas

talking about many other events. If our national media covered those stories, I would be closer to Canada, because I would watch national news, Canadian national news.

Senator Trenholme Counsell: To follow up, would you set it up that at a certain hour, at eight o'clock on Wednesdays, say, there is going to be international news focussed on Italy, for example?

Mr. Persichilli: Oh, no, just normal news. If something major is happening, CNN will pick it up. However, I am suggesting carrying other stories from certain countries that you know your audience is interested in.

Senator Trenholme Counsell: You mean, change the time —

Mr. Persichilli: No, the importance.

Senator Trenholme Counsell: In terms of our newscasts, there is so much that is international, but it is always focussed on the hot spots.

Mr. Persichilli: That is what I am saying.

Senator Trenholme Counsell: So you say less hot news.

Mr. Persichilli: I am not necessarily saying —

Senator Trenholme Counsell: Maybe it is quite common, really.

Mr. Persichilli: Take Newsnet and Newsworld, for example. They have a lot of time. They can cover the hot spot in the hot news, as well as other news stories from around the world, instead of focussing on certain events that might interest some people but leave out most new Canadians.

Senator Trenholme Counsell: Well, what about the international news that comes on right after the main news at seven o'clock, I think it is, in Atlantic Canada? Is not that right? Is there not an hour of international news on CBC?

Mr. Persichilli: At six o'clock.

Senator Trenholme Counsell: Yes, it follows. There is a whole hour. Now, does that cover Italy, to much extent?

Mr. Persichilli: Yes, but the broadcaster is BBC.

Senator Trenholme Counsell: British, yes.

Mr. Persichilli: That is exactly my point.

Senator Trenholme Counsell: In order to for us to do it, we would have to send reporters.

Mr. Persichilli: No, no, no, no, and Senator Munson can —

simplement d'un tremblement de terre au Portugal, en Grèce ou en Italie. Je parle de beaucoup d'autres événements. Si les médias nationaux couvraient ces histoires, je me sentirais plus proche du Canada, car j'aimerais mieux écouter les nouvelles nationales, les nouvelles nationales canadiennes.

Le sénateur Trenholme Counsell : Pour voir si je vous suis bien, suggérez-vous qu'à une certaine heure, disons à huit heures le mercredi, il devrait y avoir des nouvelles internationale sur l'Italie, par exemple?

M. Persichilli : Non, je suggère que cette couverture se fasse simplement pendant les nouvelles habituelles. Si quelque chose d'important se produit, CNN va couvrir l'histoire. Cependant, je suggère de diffuser des histoires de certains pays qui pourraient intéresser votre auditoire.

Le sénateur Trenholme Counsell : Vous voulez dire, des changements d'heure —

M. Persichilli : Non, quelque chose d'importance.

Le sénateur Trenholme Counsell : En ce qui concerne nos nouvelles présentées à la télévision, il y a beaucoup de nouvelles internationales, mais elles portent toujours sur les points chauds.

M. Persichilli : C'est ce que je disais.

Le sénateur Trenholme Counsell : Vous dites que nous devrions diffuser moins de nouvelle sur ce qui se passe dans les points chauds de la planète.

M. Persichilli : Je ne dis pas nécessairement —

Le sénateur Trenholme Counsell : C'est peut-être assez commun, vraiment.

M. Persichilli : Prenez Newsnet et Newsworld, par exemple. Ils ont beaucoup de temps. Ils peuvent couvrir ce qui se passe sur les points chauds et d'autres histoires internationales, au lieu de mettre l'accent sur certains événements qui pourraient intéresser certaines personnes, mais qui laissent la majorité des Canadiens à l'écart.

Le sénateur Trenholme Counsell : Eh bien, que dire des nouvelles internationales qui sont diffusées tout de suite après les nouvelles principales à 19 heures, je crois, au Canada atlantique? N'est-ce pas convenable? N'y a-t-il pas une heure de nouvelles internationales à CBC?

M. Persichilli : À 18 heures.

Le sénateur Trenholme Counsell : Oui, c'est tout de suite après. Il y a une heure entière. Ces nouvelles ne couvrent-elles pas l'Italie, dans une certaine mesure?

M. Persichilli : Oui, mais le diffuseur est la BBC.

Le sénateur Trenholme Counsell : C'est exact, c'est le diffuseur britannique.

M. Persichilli : C'est là où je veux en venir.

Le sénateur Trenholme Counsell : Pour que nous puissions faire la même chose, il faudrait envoyer des reporters.

M. Persichilli : Non, non, et le sénateur Munson peut...

Senator Munson: We need more international reporters.

Mr. Persichilli: I am talking about more than a national mentality. When I was at channel 47 — I do not know now because I have been out of that sector a few years — we covered the international news very well.

Senator Trenholme Counsell: It may be very good that you are not in the news. It means that it is calm and beautiful there, that life is good.

The Chairman: There is a lot of consciousness-raising that needs to be done on an almost permanent basis, I guess.

I just wanted to ask you a couple of questions very quickly about your paper. Is it paid circulation, or is it free?

Mr. Persichilli: Paid.

The Chairman: What is the actual circulation? Your readership is 100,000, but what is the circulation? Do you know, approximately?

Mr. Persichilli: It depends on the day. It goes from 20 to 30.

The Chairman: Okay. And it is six days a week?

Mr. Persichilli: Monday to Saturday, and we also publish *Tandem*, which is an English-language magazine, every Friday.

The Chairman: What do readers want most from you? Do they want news about Italy? Do they want news about Italian-Canadians? Do they want news about the whole of Canada only written in Italian? I am sure they want all of these, but which would be the priority?

Mr. Persichilli: It depends on the kind of audience or the kind of readership you want. Young people are interested in soccer, for example. When you talk about soccer, of course —

The Chairman: Italy, Italy, Italy.

Senator Merchant: And Greece.

The Chairman: And Greece.

Mr. Persichilli: Absolutely. They are European champions, yes.

That is the kind of coverage young people want. They also want to read about music. So *Corriere* as well as *Tandem* covers that.

The 30-year-old to 50-year-old group is interested in business and trade. They are interested in exchange. There are many of those people. Many are in the Italian-Canadian community are very interested in politics also — not much from Italy but from Canada. And that is my job.

The Chairman: Political editor.

Thank you very much, indeed. It has been an extremely interesting session and we are very grateful to you for being with us.

Senators, we will now open the floor to members of the public so that they may make brief presentations to us.

Le sénateur Munson : Il nous faut plus de correspondants internationaux.

M. Persichilli : Je ne parle pas seulement d'une mentalité nationale. Lorsque j'étais au canal 47 — je ne sais pas ce qu'il en est maintenant parce que j'ai quitté ce secteur il y a quelques années — nous couvriions très bien les nouvelles internationales.

Le sénateur Trenholme Counsell : C'est peut-être une très bonne chose de ne pas faire les manchettes. Cela signifie que tout est calme et beau, que la vie est belle.

La présidente : Il y a beaucoup de sensibilisation à faire presque en permanence, j'imagine.

J'aimerais vous poser quelques questions très rapidement sur votre journal. Est-il vendu ou distribué gratuitement?

M. Persichilli : Il est vendu.

La présidente : Quelle est sa diffusion? Vous avez 100 000 lecteurs, mais quelle est sa diffusion? En avez-vous une idée?

M. Persichilli : Ça dépend de la journée. Ça varie de 20 à 30.

La présidente : D'accord. Six jours par semaine?

M. Persichilli : Du lundi au samedi, et nous publions également *Tandem*, qui est un magazine de langue anglaise, tous les vendredis.

La présidente : Qu'est-ce que vos lecteurs attendent de vous? Veulent-ils des nouvelles sur l'Italie? Veulent-ils des nouvelles sur les Italo-canadiens? Veulent-ils des nouvelles sur l'ensemble du Canada, mais rédigées seulement en italien? Ils veulent sans doute toutes ces choses, mais quelle serait leur priorité?

M. Persichilli : Tout dépend du public ou du lectorat que vous visez. Les jeunes gens s'intéressent au soccer, par exemple. Lorsque vous parlez de soccer, évidemment...

La présidente : L'Italie, l'Italie, l'Italie.

Le sénateur Merchant : Et la Grèce.

La présidente : Et la Grèce.

M. Persichilli : Absolument. Ce sont des champions européens.

C'est le type de nouvelles que les jeunes gens souhaitent. Ils s'intéressent également à la musique. *Corriere* et *Tandem* en parlent également.

Les lecteurs âgés de 30 à 50 ans s'intéressent aux affaires et au commerce. Ils s'intéressent à la bourse. Ils sont nombreux. Un grand nombre d'Italo-canadiens s'intéressent également à la politique — canadienne plutôt qu'italienne. Et c'est là mon travail.

La présidente : Éditorialiste politique.

Merci beaucoup. Ce fut une séance extrêmement intéressante et nous vous sommes très reconnaissants d'avoir été parmi nous.

Mesdames et messieurs les sénateurs, nous allons maintenant donner la parole aux membres du public qui souhaitent nous présenter de brefs exposés.

We have with us now D. Peter Reynolds and Peter G. Reynolds, who are here representing deaftv.ca

Mr. Peter G. Reynolds, as an individual: On the behalf of the deaf community, we want to thank you for seeing us. Normally, as per our mandate, we would have one of our deaf team members speak to you directly; however, unfortunately, we did not have enough time to book a sign language interpreter.

To speed up the process — we know we only have five minutes — I will read our statement. Following that, we will answer any questions you might have.

Communications technology is having a profound impact on Canadians who communicate in American Sign Language, ASL. No single cultural group is gaining greater benefits from Internet-related services such as e-mail and text messaging than ASL users. These technologies have drawn deaf Canadians together in ways undreamed of only a few years ago. They are proving to be powerful instruments in fostering relationships and helping community leaders in their long and often frustrating struggle for equal rights.

The rapid development of streaming media, and the ease with which we can watch video on our computers, opens up exciting opportunities for ASL users. Deaf people, using high-speed connections, can see and talk to each other directly over vast distances. They can also view video on the Internet presented entirely in sign language.

Deaf TV, the public affairs television series, and its companion website, deaftv.ca, are pioneering all of these technologies for benefit of deaf Canadians. It is partnered with the Canadian Deaf Heritage Centre. The centre, which is a project of the Canadian Cultural Society of the Deaf, will be a permanent showcase of deaf history and culture and will be located in Toronto's historic distillery district.

Deaf TV began as a pilot program funded and aired by OMNI Television in Toronto. OMNI also funded Deaf Pride, a documentary about the 14th World Congress of the World Federation of the Deaf, held in Montreal in July of 2003. Both programs, produced by a team of hearing and deaf broadcasters, have had repeated airings on OMNI 1 and 2 and Bell ExpressVU. To make them fully accessible, the programs are presented in ASL with subtitles and the voice of an interpreter.

We believe that the Deaf TV website — deaftv.ca — which features broadband streaming video, can serve not only the information needs of deaf Canadians but be a model of how broadband can bring other communities closer together. This is one of the reasons we will seek to develop mutually beneficial relationships with those private and government entities who have a direct interest in promoting information technology and services.

Nous accueillons maintenant D. Peter Reynolds et Peter G. Reynolds, qui représentent deaftv.ca.

M. Peter G. Reynolds, à titre personnel : Au nom de la communauté sourde, nous tenons à vous remercier de nous accueillir. Conformément à notre mandat, c'est un membre sourd de notre équipe qui devrait normalement s'entretenir avec vous; toutefois, nous n'avons malheureusement pas eu le temps de retenir les services d'un interprète gestuel.

Pour accélérer le processus — nous savons que nous n'avons que cinq minutes, je vais lire notre déclaration. Nous répondrons ensuite à toutes vos questions.

La technologie des communications a une incidence extraordinaire sur les Canadiens qui communiquent grâce au langage gestuel américain, c'est-à-dire le langage ASL. Aucun autre groupe culturel ne bénéficie davantage des services basés sur Internet, comme le courriel et la messagerie texte. Ces technologies ont rapproché les Canadiens sourds de façons qu'on ne pouvait espérer il y a à peine quelques années. Ce sont des outils puissants qui favorisent les relations et qui aident les dirigeants de la communauté à poursuivre leur lutte, longue et parfois frustrante, pour l'égalité des droits.

L'évolution rapide du multimédia en temps réel — et la facilité avec laquelle nous pouvons regarder des vidéos sur nos ordinateurs — ouvre des horizons extraordinaires pour les utilisateurs d'ASL. Grâce aux connexions à haute vitesse, les personnes sourdes peuvent se voir et se parler directement malgré de vastes distances. Elles peuvent aussi regarder des vidéos qui sont présentées entièrement en langage gestuel, sur Internet.

Deaf TV, la série télévisée d'affaires publiques, et son site Web connexe, deaftv.ca, se font les précurseurs de toutes ces technologies au profit des Canadiens sourds, en partenariat avec le centre du patrimoine sourd canadien. Ce centre, qui est un projet de la Société culturelle canadienne des sourds, sera une vitrine permanente de l'histoire et de la culture des personnes sourdes et sera situé dans le district historique des distilleries de Toronto.

À ses débuts, Deaf TV était une émission pilote financée et diffusée par OMNI Television à Toronto. OMNI a également financé Deaf Pride, un documentaire sur le 14^e congrès mondial de la Fédération mondiale des sourds, qui a eu lieu à Montréal en juillet 2003. Les deux émissions, produites par une équipe de communicateurs entendants et sourds, ont été diffusées à quelques reprises sur OMNI 1 et 2 et Bell ExpressVU. Pour qu'elles soient entièrement accessibles, les émissions sont présentées en langage gestuel, avec des sous-titres et la voix d'un interprète.

Nous sommes d'avis que le site Web de Deaf TV — deaftv.ca — qui diffuse une vidéo en continu à bande large, peut non seulement répondre aux besoins d'information des Canadiens sourds, mais aussi être un modèle de la façon dont la fréquence à bande large peut rapprocher les autres communautés. C'est l'une des raisons pour lesquelles nous chercherons à créer des relations mutuellement avantageuses avec les entités privées et gouvernementales qui ont un intérêt direct à promouvoir la technologie et les services d'information.

Let me turn to the subject of fundraising. The producers of Deaf TV are currently raising money for a continuing series and training program as well as seeking additional broadcast outlets for the series in Canada, as well as in the United States and other countries where ASL is used. We also believe Deaf TV can be a model for a French-language (LSQ) version of the project. Any assistance this committee can provide us in identifying funding sources and broadcast outlets would be greatly appreciated.

We are enclosing a video CDs of Deaf TV. We believe this program is convincing evidence that deaf people can make television programs that attract both a deaf and a hearing audience. Few, if any, deaf people work in television. Deaf TV hopes to change that through example and training and mentoring programs.

Senator Tkachuk: Are you private, or is it non-profit?

Mr. Peter G. Reynolds: The Canadian Deaf Heritage Project is a non-profit organization, and right now For The Record Productions, which is our company, is working with them to help produce this thing. Currently, we are trying to see how it is going to work, whether it is going to be purely for profit, working with the broadcaster, or non-profit. That really has not been decided at this point.

Senator Tkachuk: I am not sure what you mean. When you say "Deaf TV," are you talking about sponsoring or producing a television production for regular television, or is it expanding the text driven on more channels? What is it? Help me out here.

Mr. Peter G. Reynolds: Deaf TV is cultural — like Italian-Canadian programming or Chinese-Canadian programs; it is deaf-Canadian programming. In other words, it is programming in American Sign Language, programming by the deaf for the deaf, from the deaf point of view. So it is in their own language, broadcast entirely in sign language, rather than English-language programming close-captioned.

Senator Tkachuk: So are you talking about a channel or are you talking about an actual production that would be sold?

Mr. Peter G. Reynolds: It would be an actual production sold to other broadcasters. Ultimately, you know, we have discussed the idea of having a Deaf TV channel. But initially, the idea of being on a mainstream broadcaster with a regular weekly program was more effective than just having a digital channel somewhere high up in the dial where nobody can see it. Again, it is just as important to reach deaf Canadians about deaf issues as it is to reach hearing Canadians about deaf issues. So that is a sort of two-pronged approach.

Mr. D. Peter Reynolds, as an individual: It is a weekly magazine program, like any other weekly magazine program.

Senator Tkachuk: Yes, except it is done with sign language.

Permettez-moi de parler de financement. Les producteurs de Deaf TV recueillent actuellement de l'argent en vue d'une série continue et d'un programme de formation et cherchent également d'autres émetteurs pour diffuser la série au Canada ainsi qu'aux États-Unis et dans d'autres pays où l'ASL est utilisé. Nous croyons également que Deaf TV peut servir de modèle pour une version française du projet, en LSQ. Si votre comité peut nous aider à identifier des sources de financement et des émetteurs, nous vous en serions très reconnaissants.

Nous joignons à notre document un CD vidéo de Deaf TV. À notre avis, cette émission est la preuve évidente que les personnes sourdes peuvent faire des émissions de télévision qui attirent autant un public sourd qu'un public entendant. Très peu de personnes sourdes, voire aucune, travaillent dans le secteur de la télévision. Deaf TV espère faire changer les choses par l'exemple et grâce à des programmes de formation et de mentorat.

Le sénateur Tkachuk : Êtes-vous une entreprise privée ou un organisme à but non lucratif?

M. Peter G. Reynolds : Le Projet du patrimoine sourd canadien est un organisme à but non lucratif et For The Record Productions, qui est notre entreprise, travaille à l'heure actuelle avec cet organisme pour produire cela. Nous essayons présentement de voir comment ça va marcher, si ce sera à des fins purement lucratives, de concert avec le diffuseur, ou à des fins non lucratives. Cette décision n'a pas encore été prise.

Le sénateur Tkachuk : Je ne suis pas certain de ce que vous voulez dire. Lorsque vous parlez de Deaf TV, s'agit-il de commanditer ou de produire une émission de télévision pour la télévision régulière, ou encore de répandre les sous-titres sur un plus grand nombre de canaux? De quoi s'agit-il? Expliquez-moi.

M. Peter G. Reynolds : Deaf TV est culturel — tout comme la programmation italo-canadienne ou les émissions destinées aux Canadiens chinois; il s'agit d'une programmation canadienne sourde. En d'autres mots, c'est une programmation en langage gestuel américain, par les sourds et pour les sourds, qui véhicule le point de vue des personnes sourdes. C'est donc une émission dans leur propre langue, diffusée entièrement en langage gestuel, et non une émission en anglais avec sous-titres codés.

Le sénateur Tkachuk : Alors, parlez-vous d'un canal ou bien d'une production qui serait vendue?

M. Peter G. Reynolds : Une production qui serait vendue à d'autres diffuseurs. Vous savez, nous avons songé à avoir un canal Deaf TV. Or, le fait de diffuser une émission hebdomadaire régulière sur une chaîne grand public était plus efficace que d'avoir un canal numérique tout en haut du cadran, que personne ne verrait. Encore une fois, il est tout aussi important de rejoindre les Canadiens sourds que les Canadiens entendants et leur présenter les enjeux qui intéressent la communauté sourde. C'est donc une approche sur deux fronts.

M. D. Peter Reynolds, témoignage à titre personnel : Il s'agit d'un magazine hebdomadaire, comme n'importe quel autre magazine hebdomadaire.

Le sénateur Tkachuk : Oui, sauf qu'il est présenté en langage gestuel.

Mr. D. Peter Reynolds: Done in sign language, as you will see on the CD.

Senator Tkachuk: Yes, that is interesting.

How many deaf people are there in Canada?

Mr. Peter G. Reynolds: I know in Ontario there are 50,000 people who directly use ASL to communicate on a daily basis. Vis-à-vis the numbers across Canada, not only of people who are deaf, deafened and hard of hearing, but also their family members, it is closer to a million people that are in some way using ASL on a daily basis.

Senator Tkachuk: For those who are blind, there is a designation of being legally blind. Is the same applicable to people who are deaf or hard of hearing?

Mr. Peter G. Reynolds: There is deaf, deafened, and hard of hearing, I am not sure, to be honest, as to the number of legally deaf people there would be in Canada.

Often there are people who are hard of hearing who have, through family or their own situation, gone the auditory way; that is, they have learned to speak, they have not learned ASL. Then there are those people who are not stone deaf, if you want to call it that, but who are hard of hearing, but have chosen to learn ASL because they can communicate more easily than speaking.

Senator Tkachuk: In terms of your weekly show, is it a standard format? Is it a drama production, usually all sign language, or is it a news show, or is it a mixture?

Mr. D. Peter Reynolds: It is a mixture. The world of the deaf, if you want to call it that, is rich in all cultural areas — poetry, storytelling, news stories. It is a language and a culture unto itself, and it is as varied as any cultural group. The program, the series, would reflect that culture, not only back to the people whose principal language is ASL but to the public at large.

This program will be of interest not just to the people who are deaf and use ASL, but family members, people who are learning ASL, which is very popular in schools across the country, plus people who work with people who are deaf in government and social services and whatever. It will provide an opportunity for the non-deaf like ours to see what is happening in the deaf world, and that does not exist today, and has never existed on mainstream television.

Senator Merchant: I think most of my questions have been answered, just by what Senator Tkachuk has asked you. I have had very limited experience with the deaf — I had a deaf student when I was teaching school. This was in the 1970s, so it was a long time ago. I am delighted to see the kind of universe has that opened to them, because this young girl was having terrible difficulty just operating in the classroom. I am glad that you are here to alert us and to awaken us to what is happening with the deaf people.

Is there anything like your program in the United States or Europe, that you are aware of, or in Asia?

M. D. Peter Reynolds : En langage gestuel, comme vous le verrez sur le CD.

Le sénateur Tkachuk : Oui, c'est intéressant.

Combien de personnes sourdes y a-t-il au Canada?

M. Peter G. Reynolds : Je sais qu'il existe 50 000 personnes en Ontario qui utilisent l'ASL pour communiquer dans la vie de tous les jours. Dans l'ensemble du Canada, si l'on tient compte non seulement des personnes sourdes ou malentendantes, mais aussi les membres de leur famille, près d'un million de personnes utilisent d'une certaine façon l'ASL quotidiennement.

Le sénateur Tkachuk : Pour les personnes aveugles, il existe la désignation « aveugle au sens de la loi ». Est-ce la même chose pour les personnes sourdes ou malentendantes?

M. Peter G. Reynolds : Il y a des personnes sourdes, devenues sourdes et malentendantes. Pour dire vrai, je ne sais pas combien il y aurait, au Canada, de personnes sourdes au sens de la loi.

Les personnes malentendantes apprennent souvent à parler, dans leur famille ou selon leur propre situation, et n'apprennent pas l'ASL. Il y a aussi les personnes qui ne sont pas entièrement sourdes, qui sont malentendantes et qui choisissent d'apprendre l'ASL parce qu'elles peuvent communiquer plus facilement de cette façon qu'en parlant.

Le sénateur Tkachuk : Concernant votre émission hebdomadaire, est-ce un format standard? Est-ce une production dramatique, en langage gestuel, ou une émission d'actualité, ou encore un mélange?

M. D. Peter Reynolds : C'est un mélange. Le monde des personnes sourdes, si vous voulez l'appeler ainsi, est riche sur tous les plans culturels — poésie, récits, reportages. C'est une langue et une culture en soi, et ce monde est aussi varié que celui de tout autre groupe culturel. L'émission, la série, est un reflet de cette culture, qu'elle projette non seulement pour les personnes dont la langue principale est l'ASL, mais pour le grand public.

Cette émission intéressera non seulement les personnes qui sont sourdes et utilisent l'ASL, mais les membres de leur famille, les personnes qui apprennent l'ASL, qui est très populaire dans les écoles partout au pays, ainsi que les gens qui travaillent avec des personnes sourdes, que ce soit au gouvernement, dans les services sociaux, et cetera. Elle permettra aux personnes non sourdes, comme nous, de voir ce qui se passe dans le monde des personnes sourdes, ce qui ne se fait pas aujourd'hui et ne s'est jamais fait à la télévision grand public.

Le sénateur Merchant : Je crois que vous avez répondu à la plupart de mes questions, par ce que vous avez dit au sénateur Tkachuk. J'ai très peu d'expérience auprès des personnes sourdes — il y avait une étudiante sourde à l'époque où j'enseignais. C'était dans les années 70, ce qui remonte à loin. Je suis ravi de voir le genre d'univers qui s'est ouvert à ces personnes, parce que cette jeune fille avait beaucoup de difficultés à fonctionner en classe. Je suis heureux que vous soyez ici pour nous sensibiliser à la situation actuelle des personnes sourdes.

Savez-vous si votre émission a un pendant aux États-Unis, en Europe ou en Asie?

Mr. D. Peter Reynolds: There is in Europe. The BBC, for example, has stepped up to the plate, as it usually does, but we do not in our country. I am a former CBC producer. I started The Disability Network on CBC, which is now called *Moving On*, and this is really modelled on that experience.

The BBC has a full-fledged department. They do dramas and documentaries, as well as a magazine show. The BBC pays for it, and that is the end of the issue. The deaf community or other disabilities has to beg and plead and manoeuvre for money and support. Nevertheless, the program still hangs by a thread every year, because it has to go out and get funding.

I wish the CBC or CTV or Global or somebody would step up to the plate and say, "This is our responsibility. Here is serious money. Let's get on with serving this community in its own language," but that has not been done.

Senator Merchant: With regard to the people who are doing these programs, are some of them deaf and some not, or how does this work?

Mr. Peter G. Reynolds: Our team is made up of both deaf and non-deaf broadcasters. One of the issues that we found when we started the project was that the deaf community had virtually no exposure to broadcasting, no experience at all. That was stage one of the process. It has been just over a year that we started with OMNI, gathering and training a team of deaf people, from on-camera presentations, to writing, reporting, lighting, anything of that nature. We built a team, and together we produced both Deaf Pride, the documentary, and Deaf TV.

We hope to continue that, so when we continue with a continuing series we will not only have the actual production side, but also an ongoing training and mentoring program to create more deaf broadcasters.

Senator Merchant: It is good to have role models.

Mr. Peter G. Reynolds: Absolutely. In fact, that is the title of the pilot.

Senator Merchant: Is it? I have not seen it.

It may also encourage schools of journalism to encourage and help the deaf to get training.

Mr. Peter G. Reynolds: One of the greatest things about the show was some of the e-mails we got. Some were from adults, but the majority of them were all from young students, grade 4 and 5 students, who said, "Wow. I never thought I would see somebody speaking my language on television directly to me. Maybe I can be part of Deaf TV someday." That is what it is all about.

Senator Di Nino: Kudos to both of you and all the other folks. Does this have a commercial value, outside of the limited market you are now serving?

M. D. Peter Reynolds : Oui, en Europe. La BBC, par exemple, a pris ses responsabilités, comme d'habitude, ce que nous ne faisons pas dans notre pays. Je suis un ancien producteur de CBC. J'ai commencé le Disability Network à CBC, qui s'appelle aujourd'hui *Moving On*, qui est inspiré de cette expérience.

La BBC a une section à part entière. On y fait des productions dramatiques et des documentaires, ainsi qu'un magazine. La BBC paie, et l'affaire est close. La communauté sourde ou les personnes avec d'autres incapacités doivent quémander et manœuvrer pour obtenir de l'argent et du soutien. Néanmoins, l'émission tient par un fil chaque année, parce qu'on doit toujours demander du financement.

J'aimerais que CBC, CTV, Global ou quelqu'un d'autre prenne les devants et dise « C'est notre responsabilité. Voici l'argent. Offrons des services à cette communauté dans sa propre langue », mais personne ne l'a fait.

Le sénateur Merchant : En ce qui a trait aux personnes qui font ces émissions, est-ce que certaines d'entre elles sont sourdes et d'autres ne le sont pas? Comment cela fonctionne?

M. Peter G. Reynolds : Notre équipe est formée de communicateurs sourds et non sourds. Lorsque nous avons entrepris le projet, nous avons réalisé que la communauté sourde n'avait pratiquement jamais été exposée à la radiodiffusion, n'avait aucune expérience du tout. C'était la première étape du processus. Nous avons commencé avec OMNI il y a un peu plus d'un an, et nous avons réuni et formé une équipe de personnes sourdes, que ce soit pour les présentations à l'écran, la rédaction, les reportages, l'éclairage, toutes les activités de cette nature. Nous avons mis une équipe sur pied et ensemble, nous avons produit le documentaire Deaf Pride et Deaf TV.

Nous espérons continuer, de sorte que lorsque nous entreprendrons une série permanente, nous aurons non seulement l'équipe de production, mais aussi un programme de mentorat et de formation continue pour former un plus grand nombre de communicateurs sourds.

Le sénateur Merchant : C'est bien d'avoir des modèles de rôle.

M. Peter G. Reynolds : Tout à fait. C'est, en fait, le titre du projet pilote.

Le sénateur Merchant : C'est vrai? Je ne l'ai pas vu.

Cette initiative peut également inciter les écoles de journalisme à aider les personnes sourdes à obtenir une formation.

M. Peter G. Reynolds : L'une des choses les plus merveilleuses à propos de l'émission, ce sont les courriels que nous avons reçus. Certains étaient rédigés par des adultes, mais la plupart provenaient de jeunes élèves, des élèves de quatrième et cinquième années, qui disaient « C'est fantastique. Je n'avais jamais pensé que quelqu'un à la télévision s'adresserait directement à moi, dans ma langue. Peut-être qu'un jour, je pourrai faire partie de Deaf TV. » Voilà ce dont il s'agit.

Le sénateur Di Nino : Félicitations à vous deux et à tous les autres. Y a-t-il une valeur commerciale rattachée à cela, à l'extérieur du marché limité que vous servez maintenant?

Mr. D. Peter Reynolds: Yes, it does, and we would like to see it put on a commercial basis. We have envisioned creating a permanent, well-paid, supported production unit, with the skills that are necessary. They can do a variety of tasks in the broadcast field.

There is a television program, as well as the production of DVDs and CDs that we are involved in; we are a kind of publishing house in broadcast media that will offer a variety of services. So whether it is providing information to the website, producing videos, doing consulting work, we would like the project to be a kind of one-stop shop. We want a journalist or a story editor or a producer somewhere in the non-deaf world who wants to do a story to know to come to us; we want them to know where to find the experts. Those are services that we want to be able to sell, because it has to be long term.

We keep saying to our associates, "We do not want to be struggling from year to year, looking for handouts, looking for money, begging, just struggling along, people working at minimum wage, volunteering." We want to have our people hold their heads up and say, "We are a legitimate company, and we are making money." We need a leg up to get started, but the plan — and we are constantly discussing this with people in the deaf community — is to be self-sufficient, to be productive.

Senator Di Nino: I would imagine the market would be wider than most other programs, in that the voice-over and the subtitles could be inserted in a variety of different languages around the world.

Mr. D. Peter Reynolds: Absolutely.

Mr. Peter G. Reynolds: Absolutely.

Mr. D. Peter Reynolds: If you look at the disk we have given to you, it can be put into any language.

Senator Di Nino: That is what I thought.

There are obviously some national deaf organizations, the Hearing Society — I am trying to remember — certainly the Bob Rumble Centre for the Deaf. Reverend Rumble is just an incredible, wonderful man.

Mr. D. Peter Reynolds: I agree.

Mr. Peter G. Reynolds: Absolutely.

Senator Di Nino: Have you approached these folks?

Mr. D. Peter Reynolds: In fact, we lobbied —

Senator Di Nino: You asked for some suggestions.

Mr. D. Peter Reynolds: I would like to, if I may, publicly thank OMNI Television and Rogers. This would not have been possible without the \$60,000 from the Rogers Independent Producers

M. Peter G. Reynolds : Oui, et nous aimerions que l'initiative prenne une dimension commerciale. Nous avons envisagé de créer une unité de production permanente, bien rémunérée et bien soutenue, dotée des compétences nécessaires. Ces personnes peuvent effectuer des tâches très diverses dans le domaine de la diffusion.

Il y a une émission de télévision ainsi que la production de DVD et de CD qui nous occupent. Nous sommes, plus ou moins, une maison d'édition de médias électroniques qui offrira toute une gamme de services. Que ce soit pour fournir de l'information dans le site Web, produire des vidéos, fournir des services de consultant, nous aimerions que le projet donne naissance à un guichet unique. Si un journaliste, un chef scénariste ou un producteur quelque part dans le monde des non-sourds souhaite faire un reportage, nous voulons qu'il s'adresse à nous; nous voulons qu'il sache où trouver les experts. Voilà les services que nous voulons être en mesure de vendre, parce qu'il faut voir à long terme.

Nous répétons constamment à nos associés « Nous ne voulons pas nous battre année après année, demander des cadeaux et de l'argent, quémander, joindre à peine les deux bouts, avoir des gens qui travaillent au salaire minimum ou et qui font du bénévolat. » Nous voulons que nos gens gardent la tête haute et disent « Nous sommes une entreprise légitime et nous faisons de l'argent ». Nous avons besoin d'un coup de main pour commencer, mais notre plan — et nous en discutons constamment avec les gens de la communauté sourde — est de devenir autosuffisants, d'être productifs.

Le sénateur Di Nino : Votre marché pourrait même être plus vaste que celui de la plupart des autres émissions, puisque la voix hors champ et les sous-titres pourraient être insérés dans diverses langues, partout dans le monde.

M. D. Peter G. Reynolds : Tout à fait.

M. Peter G. Reynolds : Tout à fait.

M. D. Peter G. Reynolds : D'ailleurs, le disque que nous vous avons donné peut être produit dans n'importe quelle langue.

Le sénateur Di Nino : C'est bien ce que je croyais.

Il y a évidemment certaines organisations nationales pour les sourds, comme la Société canadienne de l'ouïe et — j'essaie de me rappeler — bien sûr, le Bob Rumball Centre for the Deaf. Le révérend Rumball est un homme extraordinaire.

M. D. Peter Reynolds : Je suis d'accord avec vous.

M. Peter G. Reynolds : Tout à fait.

Le sénateur Di Nino : Avez-vous communiqué avec ces gens?

M. D. Peter Reynolds : En fait, nous avons exercé des pressions...

Le sénateur Di Nino : Vous avez demandé des suggestions.

M. D. Peter Reynolds : Si vous me le permettez, j'aimerais remercier publiquement OMNI Television et Rogers. Ceci n'aurait pas été possible sans les 60 000 dollars provenant du

Fund. They believed in ASL as a distinct language and culture — and they are probably the first broadcaster in North America to have done that, to believe in that.

Putting subtitles or little windows up in the corner is one thing, but it is not the total story. They bought the idea, because Deaf TV — the programs that have appeared on Rogers are part of their mandate, their multicultural mandate. So they recognized and accepted the fact that this is a language like any other language. Everything flows from that.

I forgot the question.

Senator Tkachuk: No, no, that was a hell of an answer. The answer was a good one.

Senator Trenholme Counsell: This is an important presentation.

This may be naïve — and so I apologize — but I am just wondering what kind of calls you have received or requests you have taken on equality with regard to the news. In other words, has there ever been a demand from the deaf community, or the organizations that represent you, to have sign language on at least one major newscast, let us say, on television a day? There was sign language interpretation on a television event a week or two ago — I think it was when President Bush was here. I remember it so well because it is so unusual. We see it at conventions. We see it at major meetings. However, in terms of the news, has this request been made and refused? It seems to me that this is an equality issue.

Mr. D. Peter Reynolds: When you say a “request,” to whom do you mean?

Senator Trenholme Counsell: I mean, for example, to the Canadian Broadcasting Corporation, to have a major newscast co-produced with sign language. It could be the supertime news, the ten o'clock or nine o'clock news, whatever. Has there been a request for sign language on those broadcasts?

Mr. D. Peter Reynolds: Let me go back to my own involvement with the CBC as an executive producer. We produced a show entitled *Silent News*, which was on CBC Newsworld. That show was the first and last newscast in sign language, and it was funded at that time by Ontario government. CBC provided the facilities and all the resources. *Silent News* was hosted by a deaf person. We would run the top stories of the week in one box, but front and centre would be a person signing. It was very impressive, and people really liked it. However, the CBC did not have the money to support the program directly, and so it ended.

As far as requests are concerned — and this is the negative side — when we completed Deaf TV, the pilot, and Deaf Pride, we made up a nice bundle and sent them off to CTV, to CBC, and to Global, with all the documentation. We never got even an acknowledgment or the receipt of those back.

fonds des producteurs indépendants de Rogers. Pour eux, l'ASL est une langue et une culture en soi. Rogers a probablement été le premier diffuseur en Amérique du Nord à avoir fait cela, à y avoir cru.

Placer des sous-titres ou de petites fenêtres dans un coin, c'est une chose, mais ce n'est pas tout. Ils ont acheté l'idée, parce que Deaf TV — les émissions qui ont paru sur Rogers font partie de leur mandat, leur mandat multiculturel. Ils ont reconnu et accepté le fait qu'il s'agit d'une langue comme n'importe quelle autre. Tout coule de là.

J'ai oublié la question.

Le sénateur Tkachuk : Non, non, c'était toute une réponse. Votre réponse était excellente.

Le sénateur Trenholme Counsell : Voici une présentation importante.

C'est peut-être naïf — et je m'en excuse — mais je me demande quel genre d'appels ou de demandes vous avez reçus en ce qui a trait à l'égalité d'accès aux nouvelles. En d'autres mots, la communauté sourde, ou les organisations qui vous représentent, a-t-elle demandé, par exemple, qu'au moins un grand journal télévisé par jour soit traduit en langage gestuel? Il y a une semaine ou deux — lorsque le président Bush était ici, je crois —, on a présenté un reportage qui était traduit en langage gestuel. Je m'en souviens bien parce que c'est inhabituel. Ce service est offert lors des congrès ou de réunions d'envergure. Toutefois, pour ce qui est des actualités, cette demande a-t-elle été présentée et rejetée? Il me semble qu'il s'agit d'une question d'égalité.

M. D. Peter Reynolds : Lorsque vous dites une « demande », à qui pensez-vous?

Le sénateur Trenholme Counsell : Par exemple, une demande faite à la Société Radio-Canada, pour qu'un grand téléjournal soit coproduit en langage gestuel. Ce pourrait être le téléjournal de 18 heures, de 22 heures ou de 21 heures, peu importe. A-t-on demandé que ces émissions soient offertes en langage gestuel?

M. D. Peter Reynolds : Permettez-moi de parler de ma propre expérience en tant que producteur exécutif à CBC. Nous avons produit une émission intitulée *Silent News*, qui faisait partie du Newsworld de CBC. C'était le premier et le dernier téléjournal en langage gestuel, et il était financé à cette époque par le gouvernement de l'Ontario. La société d'État fournissait les installations et toutes les ressources. *Silent News* était animé par une personne sourde. Les principales nouvelles de la semaine étaient présentées dans une fenêtre, mais une personne parlait en langage gestuel au centre de l'écran. C'était très impressionnant, et les gens aimaient beaucoup cela. Toutefois, la société d'État n'avait pas l'argent pour soutenir l'émission directement, et celle-ci a donc pris fin.

Pour ce qui est des demandes — et c'est le côté négatif de la chose — lorsque nous avons terminé Deaf TV, le projet pilote, et Deaf Pride, nous avons fait un beau colis que nous avons envoyé à CTV, à CBC et à Global, avec toute la documentation. Nous n'avons jamais reçu d'accusé de réception.

However, we have a letter ready to go to Mr. Rabinovitch and the other people asking them to please acknowledge this, because it is important, and the deaf community is not going to be ignored this way. We take it as an insult that they did not even bother to respond. As an ex-CBC producer, I was surprised by this, particularly. However, I am optimistic that we can get a greater response.

Our plan is to approach the broadcasters and ask them to pool some money for this programming. They could amass a pool of money to create this entity called Deaf TV, and then they could all carry the program, free of charge. The program would have the widest possible exposure. People could be trained, and an understanding could be built between the deaf and the non-deaf in Canada. Today's meeting is the first step in this plan.

The Chairman: Let me thank the both of you for your attendance here today. Thank you for the fascinating presentation.

Please let us know how things work out. As you can tell, we are all interested in it.

I would now invite Mr. Hasanat Ahmad Syed and Mr. Sultan Qureshi from the South Asian Journalists Club to come to the table.

Mr. Hasanat Ahmad Syed, as an individual: Good afternoon. I am grateful to the chair and the clerk of the committee for affording to me this rare opportunity to address this standing committee.

Professor John Miller of Ryerson University has already spoken to you on the plight of the visible minorities in the newsrooms of mainstream media. His research found that they are six times underrepresented.

I am here to present to you the plight of ethnic media, which was somewhat described by Mr. Thomas Saras when he appeared before the committee in Ottawa.

In the booklet that is in your hand, I have provided to you some important documents on the state of advertising to ethnic media.

Last year, the federal government spent about \$100 million on advertising. Of this, only \$1 million — that is, 1 per cent — went to ethnic advertising. This year, nine months have elapsed. So far, not a single cent of advertising has been released to ethnic media. Why?

The federal government has slashed its budget on advertising by 15 per cent. I would ask you to see the press note on page 3 of the booklet. The decrease is probably a result of the sponsorship scandal. However, the unwitting victim of this saga is the ethnic media.

We wrote to the leader of the opposition and pointed out to him that his vigorous pursuit of this scandal has deeply hurt the ethnic media. His reply can be found on page 4.

Toutefois, nous avons préparé une lettre à l'intention de M. Rabinovitch et des autres personnes pour leur demander de bien vouloir accuser réception, parce que c'est important et que la communauté sourde ne permettra pas qu'on l'ignore de cette façon. Nous avons été insultés qu'ils n'aient même pas pris la peine de répondre. En tant qu'ancien producteur de CBC, j'en ai été particulièrement surpris. Toutefois, je reste optimiste et je crois que nous pouvons obtenir une meilleure réponse.

Nous avons l'intention de nous adresser aux diffuseurs et de leur demander de mettre en commun une certaine somme d'argent pour cette émission. Ils pourraient réunir une somme d'argent pour créer cette entité qu'on appelle Deaf TV, et ils pourraient tous présenter l'émission, gratuitement. Elle aurait la plus vaste diffusion possible. Des gens pourraient être formés, et les personnes sourdes et les personnes non sourdes pourraient enfin se comprendre au Canada. La réunion d'aujourd'hui est la première étape de ce plan.

La présidente : Permettez-moi de vous remercier tous les deux de votre présence aujourd'hui. Merci pour votre témoignage fascinant.

Tenez-vous au courant de la suite des choses. Comme vous pouvez le voir, nous sommes tous intéressés par ce projet.

J'inviterais maintenant M. Hasanat Ahmad Syed et M. Sultan Qureshi, du South Asian Journalists Club, à s'asseoir à la table.

M. Hasanat Ahmad Syed, témoignage à titre personnel : Bonjour. Je remercie la présidente et le greffier du comité de me donner cette rare occasion de m'adresser au comité permanent.

Le professeur John Miller, de l'Université Ryerson, vous a déjà parlé du sort réservé aux minorités visibles dans les salles de nouvelles des médias grand public. Selon ses recherches, ces minorités sont six fois sous-représentées.

Je suis ici pour vous parler du sort des médias ethniques, qui a été quelque peu décrit par M. Thomas Saras lorsqu'il a comparu devant le comité à Ottawa.

Dans le cahier que vous avez entre les mains, j'ai inséré certains documents importants sur la publicité dans les médias ethniques.

L'an dernier, le gouvernement fédéral a dépensé environ 100 millions de dollars en publicité. De cette somme, seulement 1 million de dollars — c'est-à-dire 1 p. 100 — est allé aux médias ethniques. Cette année, neuf mois se sont déjà écoulés, et aucune somme d'argent n'a encore été versée aux médias ethniques pour la publicité. Pourquoi?

Le gouvernement fédéral a réduit son budget de publicité de 15 p. 100. Je vous demanderais de regarder la note à la page 3 du cahier. Cette réduction fait probablement suite au scandale des commandites. Toutefois, l'innocente victime de cette saga, ce sont les médias ethniques.

Nous avons écrit au chef de l'opposition pour lui dire que son acharnement à l'égard de ce scandale a nui énormément aux médias ethniques. Sa réponse se trouve à la page 4.

The slashing of the budget by 15 per cent is a direct fallout of this scandal and has hurt the ethnic media. We are sure that the Government of Canada is fully aware of the stepmotherly treatment being meted out to ethnic media.

A letter from Ralph Goodale, the then Minister of Public Works and Government Services, is on page 5. In there, he acknowledged this unfortunate fact and sought the assistance and cooperation of the club to educate the departments concerned on the vital importance of utilizing the ethnic media. We promised him full cooperation in the matter, and we are still waiting.

The present Minister of Public Works and Government Services was made aware of the fact that the ethnic media faces the possibility of a 30 per cent commission, and his reply can be found at page 7. We are still awaiting a clear response.

The vital importance of ethnic media can be gauged from the census figure. We include the document at page 9 based on census figure. This shows the relative strength of various ethnic languages in Canada. There are nine large ethnic communities, as shown in this document on page 9. The media serving nine large ethnic communities should be considered for all government advertising.

Since the Senate standing committee will be making its recommendations to the Government of Canada about the state of media industry, it is of vital importance that the Senate draw the attention of the government to its responsibility towards implementation and promotion of multiculturalism, which is integral part of the government policies.

By starving the ethnic media of its due share of federal advertising, the government negates the very concept of diversity. We are not asking for any charity. We are asking our due share.

We would ask the committee to make a recommendation that the ethnic media's due share of 15 per cent in federal advertising be allocated to the ethnic media. This percentage is based on the figures as reflected in the 2001 census figures, which places the visible minorities at 16 per cent. This also enjoys the protection of the Charter of the Rights, which guarantees equality to all in government programs.

I have a lot to say, but I know the members of the Senate committee have been listening to representation after representation and must be tired. Therefore, I close my brief, and I am open to questions.

Senator Tkachuk: In the good old days before the sponsorship scandal, what was the percentage of media dollars that the ethnic press received of the total advertising budget?

Mr. Syed: That is a good question. You see, the total advertising budget of the federal government was \$100 million, and the ethnic media was getting 1 per cent — that is, \$1 million. That is why I wrote to Mr. Goodale and told him that his responsibility was to educate the department that places the

La réduction du budget de 15 p. 100 est une conséquence directe de ce scandale et affecte les médias ethniques. Nous sommes convaincus que le gouvernement du Canada est bien au fait du mauvais traitement qui est servi aux médias ethniques.

Une lettre de Ralph Goodale, ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux de l'époque, se trouve à la page 5. Dans cette lettre, le ministre reconnaît cette malheureuse réalité et demande l'aide et la collaboration du club afin de sensibiliser les ministères concernés à l'importance vitale d'utiliser les médias ethniques. Nous lui avons promis toute notre collaboration à cet égard et nous attendons toujours.

Le ministre actuel des Travaux publics et des Services gouvernementaux a été informé que les médias ethniques envisagent la possibilité d'une commission de 30 p. 100, et sa réponse se trouve à la page 7. Nous attendons toujours une réponse claire.

L'importance des médias ethniques peut être mesurée par les données du recensement, que reproduit le document à la page 9 et qui montrent la vitalité relative des diverses langues ethniques au Canada. Comme on le voit dans ce document, il existe neuf grandes communautés ethniques. Le gouvernement devrait considérer les médias qui desservent neuf grandes communautés ethniques, pour tous ses projets de publicité.

Comme le comité sénatorial permanent présentera ses recommandations au gouvernement du Canada sur l'état de l'industrie des médias, il importe que le Sénat attire l'attention du gouvernement sur ses responsabilités envers la mise en œuvre et la promotion du multiculturalisme, qui fait partie intégrante des politiques gouvernementales.

En privant les médias ethniques de leur juste part de la publicité fédérale, le gouvernement nie le concept même de la diversité. Nous ne demandons pas la charité. Nous demandons notre juste part.

Nous demandons au comité de recommander que les médias ethniques reçoivent leur juste part de la publicité fédérale, soit 15 p. 100. Ce pourcentage est basé sur les données du recensement de 2001, selon lesquelles les minorités visibles forment 16 p. 100 de la population. Cette recommandation s'appuie également sur la Charte des droits, qui garantit l'égalité à tous dans les programmes gouvernementaux.

J'ai beaucoup à dire, mais je sais que les membres du comité sénatorial ont déjà entendu plusieurs exposés et qu'ils doivent être fatigués. Je termine donc ici et je suis prêt à répondre à vos questions.

Le sénateur Tkachuk : Dans le bon vieux temps, avant le scandale des commandites, quel pourcentage de l'ensemble du budget de publicité était accordé à la presse ethnique?

M. Syed : C'est une bonne question. Le budget total de publicité du gouvernement fédéral s'élevait à 100 millions de dollars, et les médias ethniques obtenaient 1 p. 100 de cette somme, soit un million de dollars. C'est pourquoi j'ai écrit à M. Goodale pour lui dire qu'il lui incombait d'éduquer le

federal government advertising. I told him I was ready to help him. However, he is now the Minister of Finance — so I do not know what happened.

Senator Tkachuk: So before the sponsorship scandal, the ethnic media received about \$1 million of the \$100 million allocated.

Mr. Syed: That is 1 per cent, of the total advertising budget.

Senator Tkachuk: Today, the government is still spending money on advertising.

Mr. Syed: They are, and the ethnic media for the last nine months has not received a single cent. The reason — actually, I received another letter from the present Minister of Public Works. He pointed out that all the advertising was closed down until June of this year, and then they started advertising. We are now in December. Nine months have already gone by, and we have not received a single cent of advertising.

Senator Tkachuk: Well, there would have been no advertising during the federal election.

Mr. Syed: That is understandable.

Senator Tkachuk: That is understandable, and it is probably true. But how would the sponsorship scandal have affected the fact that you are not getting 1 per cent of the advertising that is being spent now?

Mr. Syed: That is a very good question. The bureaucrats in Ottawa — I think the saying “once bitten, twice shy” refers to the bureaucrats who are now very careful in even doing their advertising.

The election is over, and we are now in the ninth month of this current fiscal year. Only three months are left, and not a single cent has been released to us.

Senator Tkachuk: I am not here to tell you what the Liberal government should be doing or not doing, sir.

Mr. Syed: No, of course.

Senator Tkachuk: However, I will give you assurance of one thing. If the federal Liberal government wanted to spend 1 per cent of their advertising dollars on the ethnic media, there would be no problem doing so. The bureaucrats are not at fault. Stephen Harper is not at fault. There is only one person at fault.

Mr. Syed: Do you mean the Prime Minister? See, my own sense is —

Senator Tkachuk: I am not going to say that.

Mr. Syed: I came to the standing committee because you are going to make recommendations about the state of the media in Canada. I have placed the figures in these documents. These are the figures that should be acted upon. In making your recommendations, you can point out the miserable state of this thing.

The Liberals got a minority government, and they got that minority on the backs of the South Asian people living in the GTA. We elected five South Asian members, and we supported

ministère responsable de la publicité du gouvernement fédéral. Je lui ai dit que j'étais prêt à l'aider. Toutefois, il est maintenant ministre des Finances — alors je ne sais pas ce qui est arrivé.

Le sénateur Tkachuk : Avant le scandale des commandites, les médias ethniques recevaient donc 1 million des 100 millions de dollars affectés à la publicité.

M. Syed : Ce qui donne 1 p. 100 du budget total de publicité.

Le sénateur Tkachuk : Aujourd'hui, le gouvernement consacre encore des sommes d'argent à la publicité.

M. Syed : Oui, et les médias ethniques n'ont rien reçu au cours des neuf derniers mois. La raison — en fait, j'ai reçu une autre lettre du ministre actuel des Travaux publics. Il a souligné que tous les projets de publicité étaient terminés jusqu'en juin de cette année, et qu'ils reprendraient à ce moment-là. Nous sommes maintenant en décembre. Neuf mois se sont déjà écoulés, et nous n'avons toujours rien reçu en publicité.

Le sénateur Tkachuk : Eh bien, il n'y aurait pas eu de publicité durant les élections fédérales.

M. Syed : Ce qui est compréhensible.

Le sénateur Tkachuk : Ce qui est compréhensible et probablement vrai. Mais en quoi le scandale des commandites peut-il être lié au fait que vous n'obtenez pas 1 p. 100 du budget de publicité qui est dépensé à l'heure actuelle?

M. Syed : C'est une très bonne question. Les bureaucrates à Ottawa — je crois que le dicton « Chat échaudé craint l'eau froide » s'applique aux bureaucrates, qui se montrent maintenant très prudents dans leurs activités de publicité.

Les élections sont terminées, et nous sommes maintenant au neuvième mois de l'année financière courante. Il ne reste que trois mois et nous n'avons toujours rien reçu.

Le sénateur Tkachuk : Je ne suis pas ici pour vous dire ce que le gouvernement libéral doit faire ou ne pas faire, monsieur.

M. Syed : Non, évidemment.

Le sénateur Tkachuk : Toutefois, je peux vous assurer d'une chose. Si le gouvernement libéral fédéral voulait confier 1 p. 100 de son budget de publicité aux médias ethniques, rien ne l'empêcherait de le faire. Il ne faut pas jeter le blâme sur les bureaucrates, ni sur Stephen Harper. Il n'y a qu'une seule personne à blâmer.

M. Syed : Vous voulez dire le premier ministre? Voyez-vous, je crois que...

Le sénateur Tkachuk : Je ne vais pas dire cela.

M. Syed : Je m'adresse au comité permanent parce que vous allez faire des recommandations sur l'état des médias au Canada. J'ai présenté des chiffres dans ces documents. Ce sont ces chiffres qui doivent inciter à l'action. Dans vos recommandations, vous pouvez souligner cette situation exécration.

Les libéraux forment un gouvernement minoritaire et ils ont obtenu cette minorité sur le dos des gens originaires de l'Asie du Sud qui vivent dans la région du grand Toronto. Nous avons élu

40 others. This is my personal assessment, but we helped the Liberals become elected, and they are ignoring the ethnic minorities.

Senator Tkachuk: I will leave it at that.

Senator Di Nino: How much money did you get the year before last year?

Mr. Syed: Do you mean advertising dollars?

Senator Di Nino: Advertising, yes.

Mr. Syed: I do not have the figure available to me. As I indicated to you, the total advertising budget was \$100 million.

Senator Di Nino: That was election year.

Mr. Syed: Before that.

Senator Di Nino: Have you been getting approximately 1 per cent over the last few years?

Mr. Syed: These are government figures, not mine.

Senator Di Nino: In other words, it was not because of election year that you —

Mr. Syed: No, no.

Senator Di Nino: Is this a discussion that has been had at the Ethnic Press Council?

Mr. Syed: No, the Ethnic Press Council has nothing to do with us. We are the South Asian Journalists Club. We do not work with them.

Senator Di Nino: You are talking about the ethnic media.

Mr. Syed: Yes.

Senator Di Nino: You are not talking about just your —

Mr. Syed: Yes.

Senator Di Nino: — portion. You are saying the whole ethnic media. There is an organization called the Ethnic Press Council.

Mr. Syed: I know them.

Senator Di Nino: They speak very eloquently on behalf of the third-language media. Do they feel the same way you do? Have they made representation?

Mr. Syed: Thomas Saras has already made a presentation in Ottawa.

Senator Di Nino: Madam Chair, you heard Mr. Persichilli say basically the same thing — that is, the third-language media are not looking for handouts, that, rather, they are looking for their fair share of whatever is available.

Mr. Syed: Yes.

Senator Di Nino: I would agree with that. My point is that I believe it is an issue that is better presented by the whole ethnic media, under one umbrella organization. If they have said the same thing, that is fine. I have no other questions.

cinq députés d'Asie du Sud et nous en avons appuyé 40 autres. Voilà mon évaluation personnelle. Nous avons aidé les libéraux à se faire élire et ils font fi des minorités ethniques.

Le sénateur Tkachuk : Je vais m'en tenir là.

Le sénateur Di Nino : Combien d'argent avez-vous reçu au cours de l'avant- dernière année?

M. Syed : En publicité?

Le sénateur Di Nino : En publicité, oui.

M. Syed : Je n'ai pas ces chiffres. Comme je vous l'ai dit, le budget total de publicité s'élevait à 100 millions de dollars.

Le sénateur Di Nino : C'était une année d'élection.

M. Syed : Avant cette année.

Le sénateur Di Nino : Est-ce que vous receviez environ 1 p. 100 au cours des dernières années?

M. Syed : Ce sont les données du gouvernement, pas les miennes.

Le sénateur Di Nino : En d'autres termes, ce n'était pas à cause des élections que vous...

M. Syed : Non, non.

Le sénateur Di Nino : Cette question a-t-elle été discutée au sein de l'Ethnic Press Council?

M. Syed : Non, l'Ethnic Press Council n'a rien à voir avec nous. Nous sommes le South Asian Journalists Club. Nous ne travaillons pas avec ce conseil.

Le sénateur Di Nino : Vous parlez des médias ethniques.

M. Syed : Oui.

Le sénateur Di Nino : Vous ne parlez pas seulement de votre...

M. Syed : Oui.

Le sénateur Di Nino : ...part. Vous parlez de l'ensemble des médias ethniques. Il existe une organisation qui s'appelle l'Ethnic Press Council.

M. Syed : Je la connais.

Le sénateur Di Nino : Ce conseil parle de façon très éloquente au nom des médias allophones. Est-il du même avis que vous? A-t-il fait valoir son point de vue?

M. Syed : Thomas Saras a déjà présenté un exposé à Ottawa.

Le sénateur Di Nino : Madame la présidente, M. Persichilli a dit essentiellement la même chose : les médias allophones ne demandent pas de cadeau, mais plutôt leur juste part de ce qui est disponible.

M. Syed : Oui.

Le sénateur Di Nino : Je suis d'accord avec vous sur ce point. Là où je veux en venir, c'est qu'il s'agit d'une question que devrait faire valoir l'ensemble des médias ethniques, sous l'égide d'un organisme cadre. S'ils ont dit la même chose, très bien. Je n'ai pas d'autres questions.

Senator Merchant: I am just trying to figure out why you are not getting any funding. I still do not understand why you are not. I do not understand how the sponsorship scandal is related to you getting some funding.

I am just looking at the letters that you have received from the two ministers. The first one said that Communication Canada could work with your organization to ensure that the agency of record has the most up-to-date list of ethnic media to facilitate the placement of advertisements. They have that? Is there a problem with that?

Mr. Syed: They have.

Senator Merchant: They have that. Minister Brison has said that the choice of any given media is based upon sound media-planning practices that take into account factors such as messaging, media availability, target audience, demographics, circulation, timing, and budget.

You are able to provide all of this to them, are not you? There must be some reason why you are not getting funding.

Mr. Syed: Mr. Ralph Goodale asked me to make that presentation, and we have not been able to get an opportunity to make that presentation.

Senator Merchant: You have not been there yet. You have not had the opportunity.

Mr. Syed: No. We have all the figures, and we want to present it.

For example, the Ministry of Citizenship and Immigration is going to do some advertising. The best target for their advertising is the ethnic media, because that media is run by immigrants, which is the target audience. However, Citizenship and Immigration goes to *The Globe and Mail* and the *Financial Post*, which is run by the mainstream people. That is a waste of money. I want to explain that to the decision makers, but we have not had the opportunity to explain these things.

The Chairman: I undertake on behalf of this committee to write to Mr. Brison to inform him of your situation.

I have a question, arising from the fact that for many years in my youth I worked for the number-two paper. Actually, I worked for two successive number-two papers and their respective markets. I remember how the advertising directors of those newspapers, people who were trying to attract advertising, would tear their hair out, because no matter how wonderful we believed our audience numbers to be the other paper was the bigger one. So the advertisers always thought, "I get a better bang for my buck on objective criteria by going to the big paper."

We know that in the wake of the sponsorship controversy the federal government brought in its moratorium, in order to go back and revise all the criteria and presumably make them as objective as possible, and all those things that purchasers of advertising space tend to do.

Le sénateur Merchant : J'essaie de comprendre pourquoi vous n'obtenez aucun financement. Je ne comprends toujours pas pourquoi. Je ne comprends pas en quoi le scandale des commandites est lié à votre financement.

Je regarde les lettres que vous avez reçues des deux ministres. La première dit que Communication Canada pourrait travailler en collaboration avec votre organisation pour garantir que l'agence de coordination a la liste la plus récente des médias ethniques pour faciliter le placement des annonces. A-t-elle cette liste? Y a-t-il un problème à cet égard?

M. Syed : Elle a cette liste.

Le sénateur Merchant : Elle a cette liste. Le ministre Brison a dit que le choix d'un média donné repose sur de saines pratiques de planification qui tiennent compte de divers facteurs comme le message, la disponibilité du média, l'auditoire visé, les données démographiques, la diffusion, le moment choisi et le budget.

Vous êtes en mesure de leur fournir toutes ces données, n'est-ce pas? Il doit bien y avoir une raison pourquoi vous n'obtenez pas de financement.

M. Syed : M. Ralph Goodale m'a demandé de présenter cet exposé, et nous n'avons pas eu l'occasion de le faire.

Le sénateur Merchant : Vous n'y êtes pas encore allé. Vous n'en avez pas eu l'occasion.

M. Syed : Non. Nous avons toutes les données, et nous voulons les présenter.

Par exemple, le ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration s'apprête à faire une certaine publicité. Sa meilleure cible serait les médias ethniques, puisque ces médias sont dirigés par des immigrants, qui forment l'auditoire visé. Toutefois, le ministère s'adresse au *Globe and Mail* et au *Financial Post*, qui sont des médias grand public. C'est une perte d'argent. J'aimerais l'expliquer aux décideurs, mais nous n'avons pas eu l'occasion d'expliquer ces choses.

La présidente : Je m'engage au nom du comité à écrire à M. Brison pour l'informer de votre situation.

J'ai une question. Lorsque j'étais jeune, j'ai travaillé pendant de nombreuses années pour le journal numéro deux. En fait, j'ai travaillé pour deux journaux numéro deux et leurs marchés respectifs. Je me souviens que les directeurs de la publicité de ces journaux, les gens qui tentaient d'attirer la publicité, s'arrachaient les cheveux, parce que même si nous croyions que le nombre de nos lecteurs était excellent, l'autre journal restait le plus gros. Les publicitaires croyaient toujours qu'objectivement, ils en avaient plus pour leur argent en s'adressant au plus grand journal.

Nous savons qu'à la suite de la controverse entourant les commandites, le gouvernement fédéral a imposé un moratoire afin de revoir tous les critères, et vraisemblablement les rendre aussi objectifs que possible, ainsi que toutes ces choses que les acheteurs d'espace publicitaire ont tendance à faire.

So my question is this: Is that where you think the problem arises, that in the devising of criteria, that in the revamping of criteria, ethnic media fell off the table because they are small or not so visible? Is it that simple? Is it just that the criteria have not taken you into account, or is there some other difficulty?

Mr. Syed: Mr. Ralph Goodale has already admitted that the reason we are not getting an appropriate percentage of advertising is that the communications people in the departments are not well educated about the strength and the effectiveness of the ethnic media.

As I indicated to you, if the Minister of Citizenship and Immigration needs to advertise something, they should place their ad with the ethnic media, because immigrants, by and large, read the ethnic media. Of course, *The Globe and Mail* is a well read paper, but one page of advertising costs \$35,000. In the ethnic media, the same thing will be achieved, and many more immigrants will see the advertising.

The Chairman: I think we all understand the point you are making, Mr. Syed.

Senator Trenholme Counsell: Just to understand the figures, up until last year, you were receiving 1 per cent?

Mr. Syed: Yes, that is right.

Senator Trenholme Counsell: For a considerable time before that?

Mr. Syed: Considerable time, absolutely.

Senator Trenholme Counsell: So what you are asking for is a jump to 15 per cent. I do not mean overnight, but you want 15 per cent; is that correct?

Mr. Syed: Based on the demographic figures — you cannot ignore the percentages.

Senator Trenholme Counsell: This is advice that you are not asking me for — but I would imagine these things are usually done in a step-wise fashion, because that represents an enormous increase, from 1 per cent to 15 per cent.

Mr. Syed: What I am suggesting is that if we ask for 15 per cent, we will get 5 per cent or 7 per cent. That is what I am saying.

Senator Trenholme Counsell: The 1 per cent was not just last year. It was for a long while.

Mr. Syed: Yes, for a very long time.

The Chairman: Thank you very much, gentlemen. We do appreciate your attendance here. I will write to Mr. Brison and send him a copy of your brief.

Our next witness, whom I will now invite to come to the table, is Mr. Derek Luis, the executive director of the Canadian Diversity Producers Association.

Ma question est donc la suivante : Croyez-vous que le problème vient de là, que dans l'examen et la refonte des critères, les médias ethniques ont été mis de côté parce qu'ils sont petits ou ne sont pas aussi visibles? Est-ce aussi simple que cela? Est-ce tout simplement qu'on n'a pas tenu compte de vous dans ces critères, ou le problème est-il tout autre?

M. Syed : M. Ralph Goodale a déjà admis que nous ne recevions pas un pourcentage décent de la publicité parce que les responsables des communications dans les ministères ne connaissent pas bien la force et l'efficacité des médias ethniques.

Comme je vous l'ai dit, si le ministre de la Citoyenneté et de l'Immigration doit annoncer quelque chose, il doit le faire par l'intermédiaire des médias ethniques, parce que les immigrants, dans l'ensemble, lisent ces journaux. Évidemment, le *Globe and Mail* connaît un vaste lectorat, mais une page de publicité y coûte 35 000 \$. Les mêmes résultats seraient réalisés dans les médias ethniques, et un plus grand nombre d'immigrants verraient la publicité.

La présidente : Je crois que nous comprenons tous ce que vous voulez dire, monsieur Syed.

Le sénateur Trenholme Counsell : Pour bien comprendre les chiffres, jusqu'à l'année dernière, vous receviez 1 p. 100?

M. Syed : Oui, c'est exact.

Le sénateur Trenholme Counsell : Pendant longtemps avant cette année-là?

M. Syed : Oui, pendant longtemps.

Le sénateur Trenholme Counsell : Ce que vous demandez, c'est donc de grimper à 15 p. 100. Pas nécessairement du jour au lendemain, mais vous voulez 15 p. 100; est-ce exact?

M. Syed : Compte tenu des données démographiques — vous ne pouvez pas faire fi des pourcentages.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je vais vous donner un avis que vous ne me demandez pas — mais je présume que l'on procède habituellement de façon progressive, parce qu'il s'agit d'une augmentation énorme, de passer 1 à 15 p. 100.

M. Syed : Ce que je crois, c'est que si nous demandons 15 p. 100, nous obtiendrons 5 ou 7 p. 100. C'est ce que je dis.

Le sénateur Trenholme Counsell : Ce n'est pas seulement l'an dernier que vous avez reçu 1 p. 100. Vous receviez ce pourcentage depuis longtemps.

M. Syed : Oui, depuis très longtemps.

La présidente : Merci beaucoup, messieurs. Nous vous remercions de votre présence. J'écirai à M. Bryson et je lui enverrai une copie de votre mémoire.

Notre prochain témoin, que j'invite maintenant à la table, est M. Derek Luis, directeur général de la Canadian Diversity Producers Association.

I understand that you have very broad range of interests. Our study, as you know, is focussed on the news media, and since we are limited for time, I am going to ask you, if I may be so bold, to focus on that, if you can.

Mr. Derek Luis, as an individual: Absolutely. I am prepared to focus on that.

The Canadian Diversity Producers Association represents culturally diverse producers from across Canada who create film, television, and news. In the interest of brevity, I will focus on the news issues.

My primarily concerns are just to address the issues of equal access to employment opportunities that have been highlighted by three major studies, one by the CRTC, through the Canadian Association of Broadcasters, and I am sure John Miller from Ryerson has addressed some of those issues.

One statistic that illustrates that point is with respect to the CBC, for example, our public broadcaster, less than 5 per cent of employees are visible minorities. That is a tremendous concern, in terms of employment access in a city where 50 per cent or more are visible minorities. In 2011, which is just six years away, it is estimated that 70 per cent of the population here will be made up of visible minorities, and they will demand greater access to content and reflection on news stories.

I wanted to bring this to the attention of the committee and find out if there were any initiatives you could recommend in this regard. I understand that Senator Oliver has worked with the Conference Board of Canada to outline the plight of visible minorities, in general, who in many cases make 30 per cent less but contribute, apparently, 30 per cent more to Canada's GDP.

It is just this issue of media professionals having to struggle to establish themselves in the industry.

Senator Munson: In terms of the trends that you are talking about six years from now — that is, 70 per cent visible minorities — do you think the government should step in and regulate that the national broadcaster, at least, and national newspapers hire that many people?

Mr. Luis: The sad thing is that these requirements — in terms of employment equity laws and government corporations and major corporations having to report, women have made tremendous strides and have reached around 45 per cent employment levels, which is relative to their availability in the work force in the area, and to a certain extent Aboriginals have also reached a reasonable relative representation, according to these two studies that have come out. However, shockingly, even though the CBC, as a prime example, is located in many urban centres, the number of 5 per cent representation is appalling. There are great professionals who are dedicated and committed to trying to rectify this.

Je crois comprendre que vous avez des intérêts très diversifiés. Comme vous le savez, notre étude porte sur les médias d'information et, puisque notre temps est limité, je vais vous demander, si je peux me permettre cette audace, de vous concentrer sur ce sujet, si possible.

M. Derek Luis, témoignage à titre personnel : Absolument. Je suis prêt à me concentrer sur ce sujet.

La Canadian Diversity Producers Association représente des producteurs de cultures diverses partout au Canada, qui créent des films, des émissions de télévision et des émissions d'actualité. Pour être bref, je vais me concentrer sur la question des actualités.

Je parlerai essentiellement de l'égalité d'accès à l'emploi, sujet qui a été abordé dans trois grandes études, dont celle menée par le CRTC, par l'intermédiaire de l'Association canadienne des radiodiffuseurs, et je suis certain que John Miller, de Ryerson, a aussi abordé cette question.

Pour illustrer notre propos, prenons une statistique sur CBC/Radio-Canada, notre diffuseur public, où moins de 5 p. 100 des employés font partie des minorités visibles. Voilà qui est extrêmement préoccupant, quand on songe à l'accès à l'emploi, dans une ville où 50 p. 100 ou plus des citoyens font partie des minorités visibles. En 2011, dans six ans seulement, on estime que les minorités visibles compteront pour 70 p. 100 de la population ici et qu'elles revendiqueront un plus grand accès au contenu et une meilleure représentation dans les reportages.

Je voulais attirer l'attention du comité sur ce problème et voir s'il pouvait recommander quelques initiatives à cet égard. Je crois comprendre que le sénateur Oliver a travaillé avec le Conference Board du Canada afin de décrire la situation difficile dans laquelle se trouvent les minorités visibles en général qui, dans de nombreux cas, font 30 p. 100 de moins mais, apparemment, contribuent 30 p. 100 de plus au PIB du Canada.

Il y a donc ces professionnels des médias qui doivent se battre pour se faire une place dans l'industrie.

Le sénateur Munson : Concernant les tendances dont vous parlez, c'est-à-dire que les minorités visibles formeraient 70 p. 100 de la population d'ici 6 ans, croyez-vous que le gouvernement devrait intervenir et adopter une réglementation pour que le diffuseur national, pour le moins, et les journaux nationaux embauchent autant de personnes?

M. Luis : Ce qui est malheureux, c'est que les exigences, c'est-à-dire les lois qui favorisent l'équité en matière d'emploi et l'obligation de rendre compte des sociétés d'État et des grandes entreprises... Les femmes ont réalisé des progrès énormes et ont atteint des niveaux d'emploi d'environ 45 p. 100, qui est relatif à leur disponibilité sur le marché du travail dans la région, et les Autochtones ont aussi, dans une certaine mesure, obtenu une représentation relative raisonnable, selon ces deux études qui ont été publiées. Toutefois, même si CBC/Radio-Canada, qui est un bel exemple, se trouve dans de nombreux centres urbains, cette représentation de 5 p. 100 est effarante. Il existe d'excellents professionnels qui sont dévoués à la cause et qui ont à cœur de corriger cette situation.

The biggest issue, however, is in leadership. There are short-film subsidies and commissions for independent filmmakers. As we said, in terms of the news media, there are internships that are being created. There are lots of journalists coming in as reporters and on-camera hosts. However, the issue is employing producers, because it is the producers that help shape and reflect the story.

Twenty years or so ago, the National Council of Chinese Canadians was created as a result of a story that aired, where a news outlet talked about Chinese people overrunning the schools in Vancouver. As a result, the communities mobilized to create an organization to monitor media and effectively create some outreach.

In terms of representation — if we look at what needs to be done, there is no enforcement. The laws that are created need to be enforced. There is no enforcement. These laws are essentially toothless; as a result, for more than 20 years very little has happened.

Senator Munson: What are the dangers if more minority people are not hired in this country?

Mr. Luis: First of all, it is a huge human rights issue. Secondly, if we look at Britain, riots occurred there, producing a whole change in mainstream media. There were huge populations of unemployed young people taking to the streets to riot. There are also terrible social conditions around socio-political issues, and suddenly you realize that there were these enclaves existing in the British media, where, if you did not go to Cambridge or Oxford, you just did not cut it.

We are starting to break through some of those barriers here, but we are also not getting stories told that reflect our national heritage. It has taken us 20 years to get to the stage we are at. At 21 years old, I was journalism student and was talking about these same issues.

My situation has changed. I am a journalist, having 10 years experience working at CBC and MuchMusic and YTV. I have just recently produced my first drama for CHUM, a wonderful culturally diverse story. However, it has been a tremendous journey and a tremendous struggle. I am rare, in terms of my ability to succeed. There are so many talented people that we lose to teaching or business or other fields, and that is a shame.

There is a huge talent pool that we have lost over the last 20 years, and the ones that have made it have been exceptional and extraordinary and unique. So there is a human cost here, and a tremendous frustration factor, in terms of what we have not achieved.

Let me give you an example, in terms of drama. We had several producers come to Canada and leave, because they could not get a Canadian crew of culturally diverse people. The unions did not

Toutefois, c'est le leadership qui fait le plus problème. Il y a des subventions pour les courts métrages et des commissions pour les cinéastes indépendants. Comme nous l'avons dit, des stages sont créés dans les médias d'information. Il y a beaucoup de journalistes qui deviennent reporters ou animateurs à l'écran. Toutefois, il faut employer des producteurs, parce que ce sont eux qui contribuent à la forme du reportage et à ce qu'il reflète.

Il y a une vingtaine d'années, le Conseil national des canadiens chinois a été créé à la suite de la diffusion d'un reportage dans lequel on disait que les Chinois envahissaient les écoles de Vancouver. Les communautés se sont alors mobilisées pour créer un organisme qui allait surveiller les médias et favoriser un certain rayonnement.

Pour ce qui est de la représentation — ce qu'il faut faire d'abord, c'est appliquer les lois qui sont adoptées, ce qui n'est pas le cas à l'heure actuelle. Il n'y a pas de sanction; par conséquent, très peu a été réalisé depuis plus de 20 ans.

Le sénateur Munson : Quels dangers court-on si on n'engage pas plus de représentants des groupes minoritaires dans notre pays?

M. Luis : Premièrement, c'est un enjeu important en matière de droits de la personne. Deuxièmement, si on regarde ce qui s'est produit en Grande-Bretagne, il y a eu des émeutes qui ont engendré tout un changement dans les médias grand public. Des foules de jeunes gens sans emploi sont descendues dans les rues. Il y a aussi des conditions sociales terribles découlant de certains problèmes sociopolitiques, et on a réalisé tout à coup qu'il y avait ces enclaves dans les médias britanniques que vous ne pouviez tout simplement pas percevoir si vous n'aviez pas été à Cambridge ou à Oxford.

Nous commençons à abolir certains de ces obstacles ici, mais nous n'avons pas de reportage qui reflète notre patrimoine national. Il a fallu 20 ans pour en arriver là où nous en sommes aujourd'hui. À 21 ans, j'étudiais en journalisme et je parlais des mêmes problèmes.

Ma situation a changé. Je suis journaliste, et je compte dix ans d'expérience de travail à CBC, MuchMusic et YTV. Tout récemment, j'ai produit ma première émission dramatique pour CHUM, une histoire merveilleuse et culturellement diversifiée. Toutefois, ce fut un périple et un combat extraordinaires. Rares sont ceux qui ont réussi comme moi. Il y a tellement de talents perdus, de personnes qui se tournent vers l'enseignement, les affaires ou d'autres domaines, et c'est vraiment malheureux.

On a perdu tout un bassin de talents au cours des 20 dernières années, et ceux qui ont réussi sont exceptionnels, extraordinaires et uniques. Il y a donc un coût humain ici et une immense frustration quand on songe à ce que nous n'avons pas réalisé.

Permettez-moi de vous donner un exemple, en ce qui a trait aux productions dramatiques. Plusieurs producteurs sont venus au Canada et sont repartis, parce qu'ils ne pouvaient pas avoir une

have that kind of talent available. As a result, we lost \$40 million in production. This has happened several times. We cannot continue to let this sort of thing happen.

These are significant issues, in terms of human rights as well as human resources and capacity.

Senator Di Nino: In your opinion, is there a difference between the public broadcaster and private broadcasters?

Mr. Luis: In terms of leadership, there have been slightly greater strides in other private networks. On the other hand, the CBC has no visible minority senior managers or executives. As a result, their efforts to attract minorities, beyond on-camera hosts and a few low-level news producers have generally failed. They have started to create some new initiatives.

Twenty years ago, a producer gave a young journalist named Deepa Mehta her break, and several other journalists who have gone on to work in New York. We all know that Deepa has gone on to other things, right?

Senator Di Nino: A great success.

Mr. Luis: So in the private sector, there is a need to find great talent —

Senator Di Nino: However, they respond better and quicker than the public.

Mr. Luis: That is right. However, there is a huge demand socially and legally for our public organizations to respond.

Senator Di Nino: Just for the record, I want to make sure that we understand, because I believe I understand. You are not talking about reducing the quality or the talent skill here.

Mr. Luis: No, I am talking about professionals in many cases —

Senator Di Nino: You are talking about people of equal talent, equal skills. You are not suggesting that one reduce that bar?

Mr. Luis: No, I am talking about equal opportunities. There are award-winning — Gemini award-winning professionals — who are not getting the same opportunities.

Senator Di Nino: I happen to agree with you. I just want it on the record.

There is a question that I should have asked before, and I will ask you now, because you are a professional in the field. We are back to, principally, to CBC.

Has the CBC, in your opinion, over the last 30 years realized the makeup of this country? Does it reflect what this country is in reality today, in your opinion?

Mr. Luis: Where they have done it right — and it is an example of success — is with CBC *Metro Morning*. The reason for that is Susan Marjetti, the program manager there. She believes that you cannot tell the outside stories if the inside does not reflect the

équipe canadienne culturellement diversifiée. Les syndicats ne disposaient pas de ce type de talent. Par conséquent, nous avons perdu 40 millions de dollars en production. C'est arrivé plusieurs fois. Nous ne pouvons pas laisser les choses continuer ainsi.

Ce sont des enjeux importants sur le plan des droits de la personne, mais aussi pour ce qui est des ressources humaines et des capacités.

Le sénateur Di Nino : À votre avis, y a-t-il une différence entre le diffuseur public et les diffuseurs privés?

M. Luis : En matière de leadership, les réseaux privés ont fait un peu plus de progrès. Par ailleurs, on ne trouve aucun directeur supérieur issu d'une minorité visible à CBC/Radio-Canada. Par conséquent, les efforts faits par la société d'État pour attirer les minorités ont généralement échoué, si ce n'est des animateurs à l'écran et de quelques producteurs de nouvelles qui se trouvent à des niveaux inférieurs. Quelques nouvelles initiatives commencent à être lancées.

Il y a 20 ans, un producteur a donné une chance à une jeune journaliste du nom de Deepa Mehta et à plusieurs autres journalistes qui ont poursuivi leur carrière à New York. Nous savons tous que Deepa s'est tournée vers autre chose, n'est-ce pas?

Le sénateur Di Nino : Une belle réussite.

M. Luis : Le secteur privé doit donc trouver des talents...

Le sénateur Di Nino : Toutefois, il réagit mieux et plus rapidement que le secteur public.

M. Luis : C'est juste. Toutefois, il y a d'énormes pressions sociales et juridiques pour faire réagir nos organismes publics.

Le sénateur Di Nino : Pour le compte rendu, je veux être certain que nous comprenons bien, parce que je crois comprendre. Vous ne parlez pas de réduire la qualité ou les compétences ici.

M. Luis : Non, je parle de professionnels qui, dans de nombreux cas...

Le sénateur Di Nino : Vous parlez de personnes de talent égal, de compétences égales. Vous ne dites pas qu'il faut abaisser la barre?

M. Luis : Non, je parle d'égalité d'accès. Il y a des professionnels qui remportent des prix — des prix Gémeaux — à qui on n'offre pas les mêmes chances.

Le sénateur Di Nino : Je suis d'accord avec vous. Je veux seulement que ce soit écrit dans le compte rendu.

Il y a une question que j'aurais dû vous poser auparavant, et je vais vous la poser maintenant, parce que vous êtes un professionnel du domaine. Revenons à CBC/Radio-Canada.

À votre avis, la société d'État a-t-elle bien compris, au cours des 30 dernières années, ce qui constitue notre pays? Est-elle le reflet de ce qu'est réellement notre pays aujourd'hui?

M. Luis : Là où elle a visé juste — et c'est un exemple de réussite —, c'est avec l'émission *Metro Morning*. Ce succès est attribuable à Susan Marjetti, la directrice de programme. Selon elle, on ne peut raconter ce qui se passe à l'extérieur si on n'est pas

outside. Her team reflects Toronto in the most accurate way, and they tell the best stories. That program has consistently been number one in Toronto, and is one of the best radio shows and stations on the planet. It is among the top 10 in the world, I would say.

Senator Di Nino: But that is not the case with the nation program, correct?

Mr. Luis: Correct, and they do not build on the success of where things have worked, like a program 20 years ago that was done, for example.

Senator Merchant: You know, there is a saying that a man can be silver but a woman has to be golden to get to the same level. Perhaps that is some of the growing pains that you are experiencing.

I come from Saskatchewan, and my question relates to First Nations people. Our young people, by and large, are First Nations people, and we need to train and empower them to carry on for us, because otherwise we are going to have difficulty. We do not get a lot of new immigrants in Regina or Saskatchewan, and so we must do something about our First Nations people.

Can you tell us anything about what is happening? I know about the Aboriginal Peoples Television Network.

Mr. Luis: Yes.

Senator Merchant: Can you tell us what is happening out there?

Mr. Luis: I have done a lot of work with Aboriginal communities. There are two Aboriginal producers' associations. There is a new one that is forming out of the controversy and ashes of the original, a really great, dynamic group of Aboriginal producers.

The biggest issue facing the Aboriginal community is the large youth cohort in their population. Of all the cultural groups, the Aboriginal people have the largest group of people under 25 years old — and hence a tremendous amount of resources. That is really in that group's favour, a definite ministry that puts in so much money.

The most significant thing is the Aboriginal Peoples Television Network, which is a must-carry channel. It has had tremendous impact.

It touches on this issue of the systemic challenges and barriers that exist in having a diversity network that would create the same opportunity for culturally diverse, visible minorities, producers, so that they can get into the industry in a more significant way.

Vision TV, for example, when it first came out, was the diversity channel — Women's Television Network and the Aboriginal Peoples Television Network created opportunities that normally the mainstream networks would not touch. That is how the NFB got its documentaries on TV — as a result of a

un reflet de cet extérieur. Son équipe est un reflet fidèle de Toronto et elle produit les meilleurs reportages. Cette émission est invariablement le numéro un à Toronto, et il s'agit d'une des meilleures émissions radiophoniques et d'une des meilleures stations au monde. Je dirais qu'elle figure parmi les dix meilleures au monde.

Le sénateur Di Nino : Mais ce n'est pas le cas de la programmation nationale, n'est-ce pas?

M. Luis : C'est juste, et la société d'État ne tire pas parti de ses succès, comme celui d'une émission produite il y a vingt ans.

Le sénateur Merchant : Vous savez, on dit qu'un homme peut se contenter de l'argent, mais qu'une femme doit posséder l'or pour arriver au même niveau. C'est peut-être le même genre de frustration que vous vivez.

Je suis originaire de la Saskatchewan, et ma question porte sur les Premières nations. Nos jeunes gens sont, dans l'ensemble, des membres des Premières nations, et nous devons les former et les habiliter pour qu'ils puissent assurer la relève, sans quoi nous aurons des problèmes. Il n'y a pas beaucoup de nouveaux immigrants à Regina ou dans l'ensemble de la Saskatchewan, alors nous devons faire quelque chose pour les membres des Premières nations.

Pouvez-vous nous dire un peu ce qui se passe? Je suis au courant de l'Aboriginal Peoples Television Network.

M. Luis : Oui.

Le sénateur Merchant : Pouvez-vous nous dire ce qui se passe?

M. Luis : J'ai beaucoup travaillé avec les collectivités autochtones. Il existe deux associations de producteurs autochtones. Une nouvelle association est sur le point de naître des cendres de la première et de la controverse qui l'entoure; c'est un groupe dynamique et extraordinaire de producteurs autochtones.

Le plus grand défi que doit relever la collectivité autochtone vient de son imposante cohorte de jeunes. Parmi tous les groupes culturels, c'est chez les Autochtones que l'on retrouve le plus grand pourcentage de personnes de moins de 25 ans — et donc une quantité extraordinaire de ressources —, ce qui joue en faveur de ce groupe, dans lequel on investit beaucoup d'argent.

La chose la plus importante, c'est l'Aboriginal Peoples Television Network, dont la transmission est obligatoire. Son incidence a été extraordinaire.

On touche ici aux obstacles et aux défis systémiques que comporte l'établissement d'un réseau de diversité qui créerait les mêmes possibilités pour les producteurs issus de diverses cultures et de minorités visibles, afin de leur permettre de s'intégrer davantage dans l'industrie.

Vision TV, par exemple, était la voix de la diversité à ses tous débuts — le Women's Television Network et l'Aboriginal Peoples Television Network ont créé des possibilités que les grands réseaux n'offriraient pas en temps normal. C'est de cette façon que l'ONF a réussi à présenter ses documentaires à la télévision —

weird battle between the NFB and the CBC. Vision TV created tremendous opportunities for ethnic filmmakers who wanted to work in the mainstream, and aboriginal filmmakers and women filmmakers and all kinds of filmmakers who were shut out from the mainstream process. Vision TV created opportunities.

The Women's Television Network created tremendous opportunities for women. With these networks, all kinds of people benefit. There are so many white men who benefited from the Women's channel, who got jobs and commissions. There are many non-native people who have benefited from APTN. It creates many spill-offs in other areas of the entertainment industry. That is an area we are looking at, in terms of dealing with systemic discrimination, barriers to employment, and other funding issues. We are not saying that there is out-and-out racism. These are systemic issues.

Also, because the industry is so competitive, we are dealing with huge companies that have been subsidized over the years. One of the biggest companies, a private corporation, Alliance Atlantis, received \$100 million in government subsidies and grants.

That company did wonderful work —

The Chairman: They did not do the news.

Mr. Luis: Not news, you are right.

Senator Tkachuk: Is it still a question of colour, or is it a question of something else? I am a second-generation Ukrainian. He is Italian. We are both in the Senate. Why is it first generation? Why is it that we were able to be integrated but we are having these problems a generation later? Is it a question of colour?

Mr. Luis: I think that is part of it. It is also being out of the mainstream, and it is also the issue of being the outsider. There are also the old internal issues, the classic questions that are asked, such as, "Will this play in Brandon, Manitoba? Will this play in Halifax?" If the story is about a black family, say, will it be something that other families can connect with. Hence, for some reason, there is a bias about covering ethnic stories in a broader way. There is a negative desire to spread this nationally.

Senator Tkachuk: I always wonder why people always look at the negative and not the positive. In other words, why do not we study the cultures that succeed versus the cultures that do not?

If you look at the Asian population in Vancouver, the kids are doing great. They are at the top of their class; they are getting scholarships to universities all across the United States. There seems to be no barrier they cannot overcome. That always intrigues me. Regardless of the new language, the new country, they become doctors, lawyers, engineers, et cetera. Why do they succeed and others do not?

à la suite d'une étrange bataille entre l'ONF et CBC/Radio-Canada. Vision TV a créé des occasions extraordinaires pour les cinéastes ethniques qui voulaient travailler dans les médias grand public, et pour les cinéastes autochtones et les femmes cinéastes et tous les autres qui se sont vu refuser l'accès aux médias grand public. Vision TV a créé des possibilités.

Le Women's Television Network a créé des occasions extraordinaires pour les femmes. Ces réseaux profitent à toutes sortes de personnes. Il y a de nombreux hommes blancs qui ont profité du réseau des femmes, en obtenant des emplois et des commandes. De nombreuses personnes non autochtones ont profité de l'APTN. Des retombées importantes jaillissent dans d'autres secteurs de l'industrie du divertissement. C'est une question qui nous intéresse, parce qu'on parle ici de discrimination systémique, d'obstacles à l'emploi et d'autres problèmes de financement. Nous ne disons pas qu'il y a du racisme pur et simple. Ce sont des enjeux systémiques.

Par ailleurs, parce qu'il y a beaucoup de concurrence au sein de l'industrie, nous avons affaire à de grandes entreprises qui reçoivent des subventions depuis des années. Une des plus grandes entreprises, Alliance Atlantis, qui est une société privée, a reçu des subventions gouvernementales de l'ordre de 100 millions de dollars.

Cette entreprise a fait un excellent travail...

La présidente : Elle n'a pas fait les bulletins de nouvelles.

M. Luis : C'est juste.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce encore une question de couleur, ou autre chose? Je suis un Ukrainien de deuxième génération. Il est Italien. Nous sommes tous deux au Sénat. Pourquoi est-ce la première génération? Pourquoi avons-nous réussi à nous intégrer, mais que nous connaissons ces problèmes une génération plus tard? Est-ce une question de couleur?

M. Luis : En partie. C'est aussi parce qu'on est exclu des médias grand public et parce qu'on vient de l'extérieur. Il y a aussi les vieux tiraillements internes, les questions qui reviennent constamment : « Est-ce que ce sera diffusé à Brandon, au Manitoba? Est-ce que ce sera diffusé à Halifax? » Si on raconte l'histoire d'une famille noire, par exemple, est-ce que les autres familles pourront s'y identifier? Par conséquent, pour une raison quelconque, on hésite à donner une plus vaste diffusion aux histoires ethniques. On ne veut pas les diffuser à l'échelle nationale.

Le sénateur Tkachuk : Je me demande toujours pourquoi les gens regardent les aspects négatifs plutôt que les aspects positifs. En d'autres mots, pourquoi ne pas étudier les cultures qui ont du succès plutôt que celles qui n'en ont pas?

Prenons la population asiatique à Vancouver, dont les jeunes sont remarquables. Ce sont des premiers de classe; ils obtiennent des bourses pour étudier dans des universités partout aux États-Unis. Il n'y a rien à leur épreuve, ce qui m'intrigue toujours. Peu importe qu'ils doivent apprendre une nouvelle langue ou s'acclimater à un nouveau pays, ils deviennent médecins, avocats, ingénieurs, et cetera. Pourquoi réussissent-ils alors que d'autres échouent?

Mr. Luis: Their parents work and sacrifice five times more than the average parent. It is the same with East Indian families. It comes down to parents struggling and making a sacrifice.

Senator Tkachuk: It is cultural, are you saying?

Mr. Luis: A lot of those parents do not take vacations.

Senator Tkachuk: So it is culture.

Mr. Luis: Yes — as well as what Senator Merchant talked about, how you have to be golden. Those families are putting their kids through extra schooling and extra training. There is also a cultural peer pressure involved. In many cases, some of those families are much more affluent than the average Canadian family, so they are able to support their kids through education.

Senator Tkachuk: I remember my parents and my parish priest lecturing us that we had to go to university, had to prove ourselves, had to work twice as hard as everybody else, because of who we were. In actuality, out of my school, three of the first students that went to university were of Ukrainian decent.

Those are good cultural lessons. We always have these discussions about how there are negative pressures for accessibility, but we should be looking at the positive stories also. Take your example of the woman producer at *Metro Morning*. What was her makeup, what drove her, and how did she do what she did to have the number-one morning show in Toronto?

Senator Di Nino: You are referring to Susan Marjetti.

Mr. Luis: She was a great manager, who saw an opportunity.

There was a report that talked about how you are more likely to see aliens from outer space than Asians on television. For some reason, we are not picking Asian news commentators, when it comes to financial analysts or political analysts or whatever. Hence, when it comes to choosing experts, we do not have a pool of Asian experts, so we do not see those people as successful as they may be. They are invisible on television.

The Chairman: We are running a little short on time, and I promised Senator Trenholme Counsell the last question, but I have a supplementary in this area.

We are talking about news here, and I think, you know, the data looked pretty persuasive to me that visible minorities, in particular, are underrepresented in mainstream Canadian newsrooms. However, the word “mainstream” is important. I have a hypothesis that I would like you to respond to — that is, that the mainstream media, by and large, for the past 10 to 15 years, have not been hiring much. They have been reducing their staff. In many cases, the remaining staff is unionized. You

M. Luis : Leurs parents travaillent et se sacrifient beaucoup plus que la moyenne. C'est la même chose chez les familles d'origine indienne. C'est à cause des parents qui luttent et qui font des sacrifices.

Le sénateur Tkachuk : C'est une question de culture, dites-vous?

M. Luis : Bon nombre de ces parents ne prennent pas de vacances.

Le sénateur Tkachuk : C'est donc une question de culture.

M. Luis : Oui, et on revient aussi à ce que le sénateur Merchant disait, à savoir qu'il faut exceller. Ces familles offrent à leurs enfants plus de scolarité et plus de formation. Il y a aussi la pression des pairs qui joue. Dans de nombreux cas, certaines de ces familles sont beaucoup plus riches que la famille canadienne moyenne, et elles peuvent donc soutenir les jeunes durant leurs études.

Le sénateur Tkachuk : Je me rappelle que mes parents et le prêtre de ma paroisse nous sermonnaient en nous disant qu'il fallait aller à l'université, faire nos preuves, travailler deux fois plus fort que quiconque, à cause de nos origines. En fait, trois des premiers élèves de mon école à fréquenter l'université étaient de descendance ukrainienne.

Ce sont de bonnes leçons culturelles. Nous parlons toujours des pressions négatives et des obstacles à l'accessibilité, mais nous devrions regarder également les réussites. Prenons par exemple la productrice de *Metro Morning* dont vous avez parlé. Quels sont ses antécédents, quelles ont été ses motivations et comment a-t-elle fait pour produire l'émission du matin la plus écoutée de Toronto?

Le sénateur Di Nino : Vous parlez de Susan Marjetti.

M. Luis : C'était une excellente directrice, qui a saisi l'occasion qui se présentait.

Quelqu'un a écrit que vous avez de meilleures chances de voir des extraterrestres que de voir des asiatiques à la télévision. Pour une raison quelconque, on ne choisit pas des commentateurs asiatiques pour faire des analyses financières, politiques ou autres. Par conséquent, lorsque vient le temps de choisir des experts, nous n'avons pas un bassin d'experts asiatiques, alors nous ne voyons pas les compétences que ces personnes peuvent avoir. Elles sont invisibles à la télévision.

La présidente : Nous manquons un peu de temps, et j'ai promis la dernière question au sénateur Trenholme Counsell, mais j'ai une autre question à ce sujet.

Nous parlons des médias d'information ici et, à mon avis, les données montrent assez clairement que les minorités visibles, en particulier, sont sous-représentées dans les salles de presse des médias canadiens grand public. Toutefois, l'expression « grand public » est importante. J'ai une hypothèse que je vous demanderais de commenter, à savoir que les médias grand public, dans l'ensemble, n'ont pas beaucoup embauché au cours des dix ou 15 dernières années. Ils ont plutôt réduit leur

cannot fire a less-than-competent WASP in order to make room for a brilliant member of a visible minority if the less-than-competent WASP has seniority within the union ranks.

Do not get me wrong. I think unions have been a wonderful influence in many ways, but everything in life has its downside.

So is not part of the problem at least possibly that the whole recognition that we need to diversify our newsrooms has coincided with this other pressure that dictates what you need to do is get rid of people?

Mr. Luis: Yes, there are fewer jobs available — that is a good point. The challenge is that, of the three jobs that may be available, there are always internal candidates who want to shift from one job to the other. There is also the issue of colleagues networking to get an assistant company placed with a former colleague in another company. I remember hearing a lot about this informal networking, where an executive who was ex-CBC has heard through the grapevine that there is a plum job at the London bureau, and taking her assistant, who does not have any journalism background, but positioning him for that job at the London bureau. I remember thinking: What chance do all those poor saps who are applying to the CBC website have against the internal candidates and the outside candidates who are former colleagues? The pipelines to those jobs are not available to others, regardless of how qualified they are.

Those are some of the systemic barriers that keep the best candidates from getting into those new positions.

Senator Trenholme Counsell: I am a bit incredulous, because I do not understand how you can say many of the things you are saying and not admit that Ian Hanomansingh represents what you are talking about as the goal.

And you are not the first one not to mention his name. Maybe you are talking about the front room versus the back room, and you are not getting your influence in the back room, but surely he is the one to look up to. He is the number-two news anchor with the public broadcaster.

Mr. Luis: Sure.

Senator Trenholme Counsell: I do not want to scold you, but I just cannot understand why you do not mention his name as having done just exactly what you say you want others to do. Surely it is to him that you would look for some tips. After all, if he can do it, why cannot others?

He did not come with a golden spoon in his mouth. He did not come from a rich family. I know his life story very, very well. He did not have advantages, he did not have pull or great context, I do not think.

Senator Munson: He is a double minority. He is from New Brunswick.

personnel. Dans de nombreux cas, le personnel qui reste est syndiqué. Vous ne pouvez congédier un anglo-saxon blanc et protestant qui est incompétent pour pourvoir faire une place à un membre brillant d'une minorité visible si cet anglo-saxon blanc et protestant qui est incompétent a de l'ancienneté parmi les syndiqués.

Comprenez-moi bien. Je crois que les syndicats ont une influence heureuse à de nombreux égards, mais toute bonne chose comporte aussi des aspects négatifs.

Le problème n'est-il pas attribuable, du moins en partie, au fait que, même si nous reconnaissons que nous devons diversifier nos salles de presse, nous sommes aux prises avec cette autre réalité qui nous dit qu'il faut, pour cela, se débarrasser de certaines personnes?

M. Luis : Oui, il y a moins d'emplois disponibles, et votre observation est juste. Le problème, c'est que lorsque trois emplois deviennent disponibles, il y a toujours des candidats à l'interne qui veulent être mutés d'un poste à l'autre. Il y a aussi le réseautage qui permet à un ancien collègue d'être embauché dans une autre entreprise. J'ai beaucoup entendu parler de ce réseautage informel; une ancienne directrice de CBC a entendu dire, à travers les branches, qu'il y avait un emploi en or à combler à Londres et elle a réussi à obtenir ce poste pour son adjoint, qui n'avait aucune formation en journalisme. Je me suis dit : quelle chance ont tous ces pauvres idiots qui présentent leur candidature sur le site Web de CBC/Radio-Canada, à côté des candidats internes et des candidats externes qui sont d'anciens collègues? Ils n'ont pas les tuyaux nécessaires pour dénicher ces emplois, peu importe leurs compétences.

Voilà quelques-uns des obstacles systémiques qui empêchent les meilleurs candidats d'obtenir ces nouveaux postes.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je suis un peu incrédule, parce que je ne comprends pas comment vous pouvez dire toutes ces choses sans admettre que Ian Hanomansingh représente l'objectif dont vous parlez.

Vous n'êtes pas le premier à omettre de mentionner son nom. Vous parlez peut-être de l'avant-scène par rapport aux coulisses et vous ne pouvez jouer de votre influence dans les coulisses, mais c'est sûrement lui qu'il faut regarder. C'est le chef d'antenne numéro deux de notre diffuseur public.

M. Luis : Bien sûr.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je ne veux pas vous réprimander, mais je ne comprends pas pourquoi vous ne le mentionnez pas alors qu'il a fait exactement ce que vous voulez que d'autres fassent. C'est certainement lui qui pourrait vous donner quelques conseils. Après tout, s'il a réussi, pourquoi les autres ne le pourraient pas?

Il n'est pas né avec une cuillère d'argent dans la bouche. Il ne vient pas d'une famille riche. Je connais son histoire très, très bien. Il n'avait pas d'avantages et il n'a pas profité de tuyau ni de contexte extraordinaire, que je sache.

Le sénateur Munson : Il est doublement minoritaire. Il vient du Nouveau-Brunswick.

Senator Trenholme Counsell: To me, he is a glowing example that it can happen. Why do you not admit that this breakthrough has occurred? If he can get where he is — and there is an assumption that he will go higher.

Mr. Luis: Right.

Senator Trenholme Counsell: Why is not he the living, breathing, speaking example of the fact that it is possible, that it has happened and that, therefore, it will happen again?

I am not his agent.

Mr. Luis: I agree, he is a very talented guy, and probably among the most qualified journalists around. He has a law degree and a journalism background.

For us, however, it is not about the faces on the camera, whether it is somebody who is immensely qualified or someone who is a great personality that gets pulled off the street. For us, it is about people who make the decisions and who shape the stories, not just the pretty faces or the qualified news analysts. It is more about the mass employment opportunities.

He is a shining example, and there are dozens more great examples. However, for us, the concern is about getting access to a fair share of jobs in news, current affairs, documentary production, and having equal and fair access to those jobs, given these barriers that exist.

Senator Trenholme Counsell: So is he really an exception?

Mr. Luis: He is an exception. He is certainly an exception among all journalists and anchors.

Senator Trenholme Counsell: Have you people tried to talk to him and ask for his support? Is he approachable?

Mr. Luis: Oh, sure. I have had a beer with Peter Mansbridge. All these people are very approachable. However, there is a disconnect between the HR departments in these news organizations and the executive producers who do the hiring.

Consider this scenario: The human resources department finding three or four good candidates out of the 200 that have applied on the website, and sending three or four to a producer, but the producer having two or three candidates he knows personally, based on people he could not hire before, and then friends of friends. You begin to realize that the pool of six or so people who actually get an interview, or even the two that get an interview, is a pretty elite group — that may not necessarily have those qualifications. My whole is this: There are many Ian Hanamansinghs who have been overlooked, whether they are on camera or potentially management quality.

Senator Trenholme Counsell: I think he was chosen because he was the best at the time.

Le sénateur Trenholme Counsell : À mon avis, il est un brillant exemple de ce qui peut arriver. Pourquoi ne pas admettre cette percée? S'il a pu se rendre là où il se trouve maintenant... et on présume qu'il ira plus loin.

M. Luis : C'est juste.

Le sénateur Trenholme Counsell : Pourquoi ne pas en faire un exemple vivant et tangible pour montrer que c'est possible, que c'est arrivé et que ça arrivera encore?

Je ne suis pas son agent.

M. Luis : Je suis d'accord avec vous. Il est très talentueux et probablement l'un des journalistes les plus compétents. Il a un diplôme en droit et une formation en journalisme.

Toutefois, ce ne sont pas les visages que l'on voit à la caméra qui nous intéressent, que ce soit quelqu'un d'extrêmement qualifié ou encore quelqu'un qui a une belle personnalité et que l'on recrute dans la rue. Nous parlons des gens qui prennent les décisions et qui façonnent les reportages, non seulement les beaux minois ou les analystes qualifiés. Nous nous intéressons davantage aux possibilités d'emploi de masse.

Il est certes un brillant exemple, et il y en a des douzaines d'autres. Toutefois, ce qui nous préoccupe, c'est l'accès à une juste part des emplois dans le domaine des nouvelles, des actualités, de la production documentaire, et l'accès égal et équitable à ces emplois, compte tenu des obstacles qui existent.

Le sénateur Trenholme Counsell : Est-il vraiment une exception?

M. Luis : Il est une exception. Il est certainement l'exception parmi tous les journalistes et chefs d'antenne.

Le sénateur Trenholme Counsell : Avez-vous essayé de lui parler et de lui demander son appui? Est-il d'approche facile?

M. Luis : Bien sûr. J'ai pris une bière avec Peter Mansbridge. Tous ces gens sont d'approche très facile. Toutefois, il n'y a pas de lien entre les services de ressources humaines de ces médias d'information et les producteurs exécutifs qui embauchent.

Imaginez ce scénario : Le service des ressources humaines retient trois ou quatre bons candidats parmi les 200 personnes qui ont présenté leur candidature sur le site Web; il transmet le nom de ces trois ou quatre candidats à un producteur, mais ce dernier a déjà deux ou trois candidats qu'il connaît personnellement, des gens qu'il n'a pas pu embaucher auparavant, ou des amis de ses amis. Vous vous rendez compte que les six personnes retenues qui passeront une entrevue, ou même les deux seules qui passeront l'entrevue, constituent un groupe d'élite et n'ont pas nécessairement les compétences voulues. Ma conclusion est la suivante : Il y a beaucoup de Ian Hanomansing qui n'ont pas été retenus, que ce soit pour un poste à l'écran ou pour un poste de direction.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je crois qu'il a été choisi parce qu'il était le meilleur à ce moment-là.

Mr. Luis: Well, he certainly was better than most people on TV, in terms of his voice and his qualifications. He is among the top. I would say he is among the top 10 per cent, in terms of education, poise and presentation. He is exceptional, even beyond that.

The Chairman: Mr. Luis, on behalf the committee, I wish to thank you for your attendance here today.

Mr. Luis: Thank you for your time. I appreciate your attention.

The Chairman: As you can tell, it has been a very interesting session for all of us, and we are very grateful for you for having been here.

The committee adjourned.

TORONTO, Tuesday, December 14, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 8:37 a.m. to examine the current state of Canadian media industries; emerging trends and development in these industries; the media's role, rights and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (Chairman) in the chair.

[Translation]

The Chairman: Honourable senators, we are continuing our second day of public hearings in Toronto on Canadian news media. The committee is studying Canadian news media and the role the State should play to ensure that the Canadian news media remain healthy, independent, and diverse in light of the tremendous changes that have occurred in recent years, notably, globalization, technological change, convergence and increased concentration of ownership.

[English]

Our first witnesses this morning are people we are very glad to welcome. From TVO we have with us Isabel Bassett, Chair and Chief Executive Officer; Blair Dimock, Director of Strategic Planning; and Ingrid McKhool, Senior Advisor, Regulatory Affairs. Thank you all very much for being here this morning. I think you understand the format. We ask you to make a brief ten-minute presentation, and then we get to ask you questions.

Good morning, welcome. The floor is yours.

Ms. Isabel Bassett, Chair and Chief Executive Officer, TVOntario: We are absolutely delighted to have the opportunity to talk to you today about TVOntario and the role of educational broadcasters in Canada, and the contribution to the Canadian public, as well as to where we fit into the Canadian broadcasting system.

M. Luis : Il était certainement meilleur que la plupart des gens qui paraissent à la télévision, par sa voix et ses compétences. Il est parmi les meilleurs. Je dirais qu'il se situe parmi les 10 p. 100 qui se trouvent en haut de l'échelle, pour ce qui est de son éducation, de son assurance et de sa présentation. Il est exceptionnel, et même davantage.

La présidente : Monsieur Luis, au nom du comité, je tiens à vous remercier de votre présence aujourd'hui.

M. Luis : Merci de votre temps et de votre attention.

La présidente : Comme vous pouvez le voir, cette réunion a été très intéressante pour nous tous, et nous vous sommes très reconnaissants d'avoir été parmi nous.

La séance est levée.

TORONTO, le mardi 14 décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 8 h 37, pour se pencher sur l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergeant au sein de ces industries; le rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries.

Le sénateur Joan Fraser (présidente) occupe le fauteuil.

[Français]

La présidente : Honorables sénateurs, nous poursuivons notre deuxième journée d'audiences publiques à Toronto, au sujet des médias canadiens d'information. Le comité examine les médias canadiens d'information et le rôle que l'État devrait jouer pour les aider à demeurer vigoureux, indépendants et diversifiés, dans le contexte des bouleversements qui ont touché ce domaine au cours des dernières années — notamment la mondialisation, les changements technologiques, la convergence et la concentration de la propriété.

[Traduction]

Nos premiers témoins ce matin sont des gens de TVO que nous sommes très heureux d'accueillir. Il s'agit d'Isabel Bassett, présidente et chef de la direction; de Blair Dimock, directeur de la planification stratégique, et de Ingrid McKhool, conseillère principale, affaires réglementaires. Merci à tous les trois d'être venus ce matin. Vous connaissez notre façon de procéder. Nous vous invitons à faire un bref exposé d'une dizaine de minutes et ensuite nous passerons aux questions.

Bonjour, et bienvenue. Vous avez la parole.

Mme Isabel Bassett, présidente et chef de la direction, TVOntario : Nous sommes ravis d'avoir l'occasion de vous parler aujourd'hui de TVOntario et du rôle des radiodiffuseurs éducatifs au Canada, de leur contribution au public canadien et de leur place dans l'ensemble du dispositif de radiodiffusion au Canada.

As you said, my colleagues, Blair Dimock and Ingrid McKhool, are here, who are well-versed in a lot of details and points that you may want to ask later on.

I am going to give a very brief presentation, and then we have left you with 15 pages outlining some of the highlights of what we do and some of the significant points so you can look at that after or as I talk.

First of all, I want to say that I am pleased to point out to you strategies and what we do at TVOntario, because it is distinctly different, and plays a valuable role in the Canadian media sector as an educational broadcaster.

I want to address three of your questions that are relevant to TVOntario today, particularly. I also want to highlight two key issues that public policy must address if our unique contribution to the Canadian broadcasting system is to continue on a sustainable future.

I would like it if you left today's hearing from us with three messages stuck in your minds. One, as an educational broadcaster, TVOntario plays a unique, valuable and distinctly different role in the Canadian broadcasting system, which is different from the role played by public broadcasters such as the CBC.

Two, educational broadcasters have succeeded in Canada, to the envy of the rest of the world, I might add, due to the supportive public policy and regulatory environments that have recognized and encouraged us to be different.

Three, given the major trends underway in the Canadian media sector, which this committee has documented in its interim report, our future success requires, A), stronger recognition of our unique needs within the Canadian broadcasting system, and B), equitable access to the funding available to other broadcasters.

Before I go into responses to your questions specifically, I want to say that we have three distinct business lines. We operate TVO, which is the English broadcasting network; our French language network, which is TFO; and the Independent Learning Centre, ILC, which used to be affiliated with the Ministry of Education. The Independent Learning Centre is Ontario's distance education branch, and it offers high school credits to Ontarians. The ILC has 24,000 students in high school, and it offers a series of online curriculum resources and learning supports. The three of them are all part of TVOntario. TVO produces 900 hours of unique educational programming every year, and TFO produces an additional 400 hours per year.

Now we can go to the questions, and fill in details later. I want to answer questions 1, 3 and 10, because those are the ones where we feel that we have the most significant and relevant information.

Comme vous l'avez dit, mes collègues Blair Dimock et Ingrid McKhool sont là, et ils connaissent à fond toutes sortes de détails et de points sur lesquels vous voudrez peut-être leur poser des questions.

Je vais vous présenter un bref exposé et par ailleurs nous vous avons remis 15 pages de texte vous donnant les grandes lignes de ce que nous faisons et certaines informations importantes que vous pourrez examiner plus tard ou pendant mon intervention.

Tout d'abord, je dois dire que je suis heureuse de vous parler de nos stratégies et de ce que nous faisons à TVOntario car cette chaîne est très différente et joue un rôle précieux dans le secteur des médias canadiens en tant que radiodiffuseur éducatif.

Je voudrais aborder trois de vos questions qui concernent directement TVOntario aujourd'hui en particulier. Je voudrais aussi souligner deux questions fondamentales qu'il faut aborder dans le cadre de la politique publique si l'on veut que notre contribution unique à la radiodiffusion canadienne se poursuive de façon durable.

J'aimerais que vous repartiez de cette séance aujourd'hui en retenant trois messages. Premièrement, en tant que radiodiffuseur éducatif, TVOntario joue un rôle unique, précieux et clairement différent dans le cadre de la radiodiffusion canadienne, un rôle différent de celui des radiodiffuseurs publics comme la SRC.

Deuxièmement, si les radiodiffuseurs éducatifs ont prospéré au Canada, en faisant l'envie du reste du monde, c'est grâce à un cadre de politique et de réglementation publique favorable qui a reconnu notre différence et l'a encouragée.

Troisièmement, vu les grandes tendances en cours dans le secteur des médias canadiens dont parle le comité dans son rapport intérimaire, pour assurer notre succès à l'avenir, il faut : A) une reconnaissance plus catégorique de nos besoins uniques dans le contexte de la radiodiffusion canadienne et B) un accès équitable au financement dont profitent les autres radiodiffuseurs.

Avant d'en venir plus précisément aux réponses à vos questions, je voudrais préciser que nous avons trois champs d'activité distincts. Nous avons TVO, le réseau de radiodiffusion anglophone; nous avons notre réseau francophone, TFO; et nous avons le Centre d'études indépendantes qui était autrefois affilié au ministère de l'Éducation. Le Centre d'études indépendantes est le service d'éducation à distance de l'Ontario qui permet aux étudiants ontariens du secondaire d'obtenir des crédits scolaires. Le centre a une clientèle de 24 000 étudiants du secondaire auxquels il propose des ressources pédagogiques en ligne et diverses formes de soutien pour l'apprentissage. Ce sont là les trois volets de TVOntario. TVO réalise 900 heures d'émissions pédagogiques uniques chaque année, et TFO en réalise 400 supplémentaires chaque année.

Nous pouvons maintenant passer à vos questions et nous vous donnerons plus de détails ensuite. Je voudrais répondre aux questions 1, 3 et 10 car ce sont celles qui nous semblent les plus importantes et sur lesquelles nous avons des informations pertinentes.

Question 1 asked if Canadians have appropriate amounts of quality information about international, national, regional and local issues, and you are looking at notions of availability, relevance, lack of bias and inclusiveness. Question 3 asked, are communities, minorities, and remote centres appropriately served?

TVOntario provides viewers with a non-commercial, universally-accessible alternative in an environment largely dominated by commercial broadcasters. We provide more Ontario-based and Ontario-focussed programming than any other broadcaster in Ontario, including signature series presented in the peak viewing times.

For example, *Panorama* airs on TFO weeknights at 7 p.m. and *Studio 2* airs on TVO weeknights at 8 p.m. Probably you have all been on. If not, we should get you on. It is the best way to get to know about TVO and TFO.

These current affairs and information programs, which are distinctive from traditional news broadcasts, provide balanced, intelligent, informative programming that is a unique blend of in-depth analysis, interviews, commentary, and phone-ins that provide insight into the events that shape the lives of Ontarians from an Ontario perspective.

It is certainly far more than the ten-second news clip. We do not go in for that. We do not do news. We focus on various issues of interest to Ontarians.

In terms of accessibility, we make a unique commitment to provide the greatest opportunity of access to the greatest number of viewers in Ontario. Our off-air broadcasting is available free to 97 per cent of the province, despite the significant costs in investment attached to it. You just push the button on your TV set, and you can get TVO. TFO, a satellite-to-cable service, is available to 75 per cent of the province via cable and transmitters.

TVOntario's programming responds also to Ontario's growing diversity. The diversity issue is hugely important to us. The increasing diversity of Ontario's society is reflected in TVOntario's on-air hosts and guests, the subject matter, the design of online resources and independent learning courses, and the makeup of our workforce. Our web-based and distance education resources are all designed to ensure easy access for those facing technological or other barriers.

TFO provides an essential service to Canada's large Francophone community outside of Quebec. It is the only Canadian French-language broadcaster based outside Quebec. TFO plays a unique and distinctive role in the Canadian broadcasting system in these ways.

Dans la question 1, vous voulez savoir si les Canadiens ont accès à une quantité et à une qualité suffisantes d'information sur les affaires internationales, nationales, régionales et locales, et vous vous penchez sur les questions de disponibilité, de pertinence, d'ouverture et d'absence de préjugés. À la question 3, vous demandez si les collectivités, les minorités et les centres éloignés sont bien servis.

TVOntario propose aux téléspectateurs un choix non commercial et universellement accessible au sein d'un environnement essentiellement dominé par les radiodiffuseurs commerciaux. Nous présentons plus d'émissions reposant sur l'Ontario et axé sur l'Ontario que n'importe quel autre radiodiffuseur en Ontario, y compris les émissions sous indicatif présenté aux heures de pointe.

Par exemple, nous diffusons *Panorama* sur TFO à 19 heures les soirs de semaine et *Studio 2* à 20 heures les soirs de semaine. Vous les avez certainement regardés. Sinon, nous allons devoir vous convaincre. C'est la meilleure façon de s'informer sur TVO et TFO.

Ces émissions d'actualité et d'information qui sont distinctes des émissions traditionnelles de nouvelles, présentent des points de vue équilibrés, intelligents et instructifs qui constituent un mélange d'analyses en profondeur, d'entrevues, de commentaires et de tribunes libres sur les événements qui façonnent la vie des Ontariens dans une perspective ontarienne.

On est très loin de la nouvelle-éclair en 10 secondes. Cela ne nous intéresse pas. Nous ne faisons pas de bulletins d'information. Nous nous concentrons sur les questions qui intéressent les Ontariens.

Pour ce qui est de l'accessibilité, nous avons pour vocation de donner la plus grande possibilité d'accès au plus grand nombre de spectateurs en Ontario. Notre signal est disponible gratuitement sur 97 p. 100 du territoire de la province, malgré le coût considérable de l'investissement que cela représente. Appuyez sur le bouton de votre télévision et vous pouvez regarder TVO. TFO, un service satellite-câble, est disponible dans 75 p. 100 de la province par le biais des câblodistributeurs.

La programmation de TVOntario répond aussi à la diversité croissante de l'Ontario. Nous accordons une importance énorme à cette question de la diversité. Cette diversité croissante de notre société se reflète dans les invités de TVOntario, les sujets abordés, la conception des ressources en ligne et les cours d'apprentissage indépendant ainsi que la composition de nos effectifs. Nos ressources pédagogiques à distance sont sur le Web et sont conçues pour faciliter l'accès aux personnes qui ont des difficultés d'ordre technique ou autre.

TFO offre un service essentiel au vaste public francophone de l'extérieur du Québec. C'est le seul radiodiffuseur francophone canadien basé en dehors du Québec. TFO joue un rôle tout à fait unique et original dans le système d'ensemble de radiodiffusion au Canada.

It furthers the commission's objectives in support the Broadcasting Act. It supports the federal government priorities in the areas of official languages and the advancement of the French language and culture in Canada, and it achieves essential provincial educational and cultural objectives in Ontario.

Since TFO was licensed in 1986, there have been many historic developments in education services to Franco-Ontarians, including the creation of 12 French-language school boards and the establishment of Francophone post-secondary institutions throughout the province.

TFO plays an integral role as an adjunct to the formal education system in Ontario, and we are really connected to the 12 French school boards in so many ways.

Question 10, what should the role of the CRTC be in the regulation and supervision of the Canadian news media? We feel this is a significant area to look at, certainly, where we are concerned. The unique role that educational broadcasters play in the Canadian broadcasting system is enshrined in principle in the Broadcasting Act and other legislation and distribution policies, and has been consistently recognized by the CRTC.

Under the terms of the Direction to the CRTC Respecting Ineligibility to Hold Broadcast Licences 1985-1001 (SOR/DORS), TVOntario's broadcasting role as an educational broadcaster in Canada is to deliver educational programming, defined in the Broadcasting Act as:

- (a) Programming designed to be presented in such a context as to provide a continuity of learning opportunity aimed at the acquisition or improvement of knowledge or the enlargement or understanding of members of the audience to whom such programming is directed and under circumstances such that the acquisition or improvement of such understanding is subject to supervision or assessment by a provincial authority or by any appropriate means; and
- (b) programming providing information on the available courses of instruction or involving the broadcasting of special education events within the education system, which programming, taken as a whole, shall be designed to furnish educational opportunities and shall be distinctly different from general broadcasting available on the national broadcasting service or on privately owned broadcasting undertakings.

Under the priorities established in section 17(1) of the Broadcast Distribution Regulations, designated provincial educational television programming services receive favourable treatment.

Educational broadcasters must be distributed as part of the basic service following, in order of priority, second only after the programming services of all local television stations owned and operated by the CBC, and before the programming services of all other local television stations.

Cette chaîne contribue à réaliser les objectifs du Conseil conformément à la Loi sur la radiodiffusion. Elle appuie les priorités du gouvernement fédéral dans le domaine des langues officielles et de la promotion du français et de la culture française au Canada, et elle réalise des objectifs culturels et pédagogiques provinciaux essentiels en Ontario.

Depuis que TFO a obtenu une licence en 1986, il y a eu de nombreux progrès historiques dans les services éducatifs proposés aux Franco-Ontariens, notamment la création de 12 conseils scolaires francophones et la création d'institutions francophones au secondaire dans toute la province.

TFO joue un rôle important de complément au système officiel d'éducation en Ontario, et nous sommes reliés de toutes sortes de façons aux 12 conseils scolaires francophones.

À la question 10, vous demandez quel rôle devrait jouer le CRTC sur le plan de la réglementation et de la supervision des médias d'information du Canada. Nous estimons que c'est un point sur lequel il est important de se pencher, pour ce qui nous concerne. Le rôle unique des radiodiffuseurs éducatifs dans le système de radiodiffusion au Canada est affirmé dans la Loi sur la radiodiffusion et d'autres lois et politiques de diffusion, et le CRTC l'a régulièrement réaffirmé.

En vertu de la directive au CRTC concernant l'inadmissibilité aux licences de radiodiffusion 1985-1001 (SOR/DORS), le rôle de TVOntario comme radiodiffuseur éducatif au Canada, tel que défini dans la Loi sur la radiodiffusion, est d'assurer :

- a) Une programmation conçue de façon à être présentée à la fois dans un contexte susceptible de permettre aux auditoires auxquels elle est destinée la poursuite d'une formation par l'acquisition ou par l'enrichissement des connaissances ou l'élargissement du champ de la perception, et dans des conditions telles que cette acquisition ou cet enrichissement des connaissances ou cet élargissement du champ de la perception puisse être contrôlé ou évalué par l'autorité provinciale grâce à des moyens appropriés; et
- b) Une programmation destinée à fournir des renseignements sur les cours d'études dispensés ou à présenter des événements spéciaux de caractère éducatif au sein du système d'éducation. Ces programmes doivent, dans leur ensemble, avoir un caractère éducatif et nettement différent de celui des émissions de nature générale offertes par le service national de radiodiffusion ou par les entreprises privées de radiodiffusion.

En vertu des priorités établies au paragraphe 17(1), les services de programmation de télévision éducative provinciale désignés bénéficient d'un traitement favorable.

Les radiodiffuseurs éducatifs font partie du service de base et viennent tout de suite en deuxième place, après la programmation de toutes les stations de télévision possédées et exploitées par la SRC, et avant toutes les autres stations de télévision locales.

This favourable legislative framework, notwithstanding attention to the unique role played by TVOntario and other educational broadcasters, has suffered as the media landscape has transformed over the last 20 years.

Federal policies supported by CRTC decisions have increasingly served to enable the growth and maintenance of the private broadcasting industry, with less attention paid to the unique circumstances facing educational broadcasters, such as TVOntario, whose uniquely non-commercial focus means not having access to advertising revenues.

Given the massive changes to the broadcasting landscape in the past 20 years which this committee has documented in its interim report, TVOntario has become increasingly distinctive, but our challenges have also intensified.

There are two key areas where public policy attention is needed to ensure our long-term sustainability. One, we need stronger recognition of our unique needs within the Canadian broadcasting system. For educational broadcasters like TVOntario to be successful over the long-term, the category of educational broadcasters, as recognized in the Broadcasting Act, must be maintained and enhanced. The CRTC must play a more diligent role in supporting the unique needs of this special category of broadcasters.

Broadcast distribution policies must continue to ensure special status for educational broadcasters. The CRTC must continue to take educational broadcasters into special consideration when developing new broadcasting policies that have cultural, social, linguistic, and accessibility implications.

Two, educational access must be given to the funding available to other broadcasters. If TVOntario is to continue to compete and thrive in the markets that we serve, and if we are to continue to be successful in providing a unique educational service, we must be provided with more equitable access to the production funding available to commercial broadcasters and the CBC.

The Canadian Television Fund, CTF, and other federal funding or cultural initiatives should expand their focus and support provincial educational broadcasters' initiatives in educational, children's, and regional programming.

We are forced to compete unfairly with the private sector or with the CBC for funding, while the CRTC mandates us to be "distinctly different" from any other broadcaster in the system.

The current Canadian Television Fund processes give unfavourable treatment to educational broadcasters like TVOntario. Both TVO and TFO face challenges in accessing funding from the Canadian Television Fund under the current funding process.

Ce cadre législatif favorable, malgré l'attention particulière apportée au rôle unique que jouent TVOntario et les autres radiodiffuseurs éducatifs, a souffert de la transformation du paysage médiatique depuis 20 ans.

Les politiques fédérales appuyées par les décisions du CRTC ont de plus en plus contribué à développer et à entretenir l'industrie privée de la radiodiffusion, alors qu'on portait moins d'attention à la situation particulière des radiodiffuseurs éducatifs tels que TVOntario qui, du fait de leur caractère non commercial, n'ont pas accès aux recettes publicitaires.

Dans le contexte des changements profonds du paysage de la radiodiffusion depuis 20 ans dont votre comité a parlé dans son rapport intérimaire, TVOntario occupe une place de plus en plus spéciale, mais ses défis se sont aussi accrus.

Il y a deux domaines clés sur lesquels il faut concentrer la politique publique pour garantir notre viabilité à long terme. Premièrement, il faut reconnaître plus catégoriquement nos besoins uniques dans le contexte du système de radiodiffusion canadien. Si l'on veut que des radiodiffuseurs éducatifs comme TVOntario fonctionnent bien à long terme, il faut maintenir et renforcer la reconnaissance des radiodiffuseurs éducatifs dans la Loi sur la radiodiffusion. Le CRTC doit s'appliquer plus assidûment à appuyer les besoins uniques de cette catégorie spéciale de radiodiffuseurs.

Les politiques de distribution de la radiodiffusion doivent continuer à préserver le statut spécial des radiodiffuseurs éducatifs. Le CRTC doit continuer à accorder une considération spéciale aux radiodiffuseurs éducatifs dans l'élaboration des nouvelles politiques de radiodiffusion qui ont des implications culturelles, sociales, linguistiques et sur le plan de l'accessibilité.

Deuxièmement, il faut donner à ce secteur un accès au financement disponible pour les autres radiodiffuseurs. Pour permettre à TVOntario de continuer à être compétitive et à prospérer sur les marchés que nous desservons, et pour nous permettre de continuer à assurer un service éducatif unique, il faut nous donner un accès équitable au financement de production dont bénéficient les radiodiffuseurs commerciaux et la SRC.

Il faudrait que le Fonds canadien de télévision, le FCT, et d'autres entités fédérales de financement ou entités culturelles élargissent leur champ d'action pour appuyer les initiatives des radiodiffuseurs éducatifs provinciaux dans le domaine de la programmation éducative, destinée aux enfants et régionale.

On nous impose injustement d'être en concurrence avec le secteur privé ou avec la SRC pour l'obtention de crédits, alors que le CRTC nous impose d'avoir une « programmation tout à fait différente » de celle normalement présentée au public.

Les procédures actuelles du Fonds canadien de télévision pénalisent des radiodiffuseurs éducatifs comme TVOntario. TVO et TFO ont beaucoup de difficulté à obtenir des crédits du Fonds canadien de télévision dans le contexte de la procédure actuelle.

One of the most important criteria, for example, for the CTF funding this year was how much broadcasters committed in licence fees and how much money over the licence fee was committed to projects. Given the small budgets that educational broadcasters have at their disposal, this requires us to reduce the number of projects we can fund, which therefore reduces the number of projects for which we might receive funding.

A second key criterion used by the CTF is audience measures. By 2005, the CTF will base 30 per cent of the selection criteria on audience levels. As a regional educational broadcaster, TVOntario must compete with national broadcasters or with specialty services that have access to multiple channels on which to repeat and cross-broadcast their programs to maximize their audiences.

Another point is that this process requires broadcasters to double-check CTF figures for audiences and how they are calculated by the CTF, which places a heavy administrative burden on smaller organizations like TVOntario.

TFO, unlike other Canadian French-language broadcasters who are all based in Quebec, has limited access to Quebec viewers and subscribers, by far the largest francophone audience in the country. This limited access to the Quebec market, therefore, has a direct impact on TFO's ability to receive Canadian Television Fund funding.

We believe that a better approach to the allocation of CTF funds for French-language programming would be to reflect the regional distribution of the francophone population in Canada, or else the minority viewpoint will continue to be underrepresented in the Canadian broadcast system.

Given that some 15 per cent of Canadian francophones reside outside Quebec, no less than 15 per cent of the francophone funding envelope should be reserved for francophone producers and broadcasters in minority markets.

In conclusion, federal funding policies must be reconsidered to give special consideration to the unique circumstances facing educational broadcasters.

The CTF is interested in providing funding to programs that will garner the widest possible audience, but TVOntario's mandate, enshrined in federal policy, is to provide distinctly different provincial educational broadcasting. The combined effect is that we are not competing on a level playing field with other broadcasters, and have less access to CTF funding.

Madam Chair, I thank you for your time and consideration today, and I would be happy to respond with my colleagues to any questions.

Senator Tkachuk: In the conception of networks like yourself — and in Saskatchewan we have your equivalent, I think they call it Saskatchewan Television — educational

L'un des critères de financement les plus importants du fonds cette année était le montant engagé par les radiodiffuseurs dans les droits de licence et l'argent supplémentaire consacré à des projets. Étant donné les budgets restreints dont disposent les radiodiffuseurs éducatifs, cela nous oblige à réduire le nombre de projets que nous pouvons financer, ce qui réduit par conséquent le nombre de projets pour lesquels nous pourrions obtenir un financement.

Un second critère essentiel utilisé par le FCT est la cote d'écoute. En 2005, pour le FCT, la cote d'écoute représentera 30 p. 100 des critères de sélection. En tant que radiodiffuseur éducatif régional, TVOntario est en concurrence avec les radiodiffuseurs nationaux ou les services spécialisés qui ont accès à de multiples canaux sur lesquels ils peuvent répéter et entrecroiser leurs émissions pour maximiser leur cote d'écoute.

De plus, cette disposition oblige les radiodiffuseurs à vérifier les chiffres du FCT pour voir comment il calcule la cote d'écoute. Ce travail impose un lourd fardeau administratif à de petites organisations comme TVOntario.

TFO, contrairement aux autres radiodiffuseurs francophones canadiens qui sont tous basés au Québec, n'a qu'un accès limité aux téléspectateurs et aux abonnés du Québec, qui constituent de loin le public francophone le plus important au pays. Cet accès limité au marché du Québec a donc des répercussions directes sur la capacité de TFO d'obtenir un financement du Fonds canadien de télévision.

À notre avis, pour mieux répartir les crédits du FCT pour les émissions de langue française, il faudrait tenir compte de la distribution régionale de la population francophone au Canada, sans quoi on continuera à sous-représenter le point de vue des minorités dans le système de radiodiffusion canadien.

Comme 15 p. 100 des francophones canadiens vivent à l'extérieur du Québec, il faudrait réserver au moins 15 p. 100 de l'enveloppe du financement francophone aux réalisateurs et radiodiffuseurs francophones qui desservent ces marchés minoritaires.

En conclusion, il faut revoir les politiques de financement fédérales pour accorder une place particulière à la situation unique des radiodiffuseurs éducatifs.

Le FCT se préoccupe de financer des émissions qui vont attirer le plus grand public possible, mais le mandat de TVOntario énoncé dans la politique fédérale consiste à réaliser une programmation éducative provinciale tout à fait différente. Le résultat, c'est que nous ne sommes pas sur un pied d'égalité avec les autres radiodiffuseurs et que nous n'avons pas aussi facilement accès au financement du FCT.

Madame la présidente, je vous remercie de nous avoir accordé votre temps et votre attention et nous nous ferons un plaisir de répondre à toutes vos questions.

Le sénateur Tkachuk : Quand on a créé des réseaux comme le vôtre — et en Saskatchewan nous avons l'équivalent, je crois que cela s'appelle Saskatchewan Television — des canaux éducatifs,

channels, were they creatures of the Department of Education? Were they conceived to be for children? In its conception, what was the purpose of the network itself?

Ms. Bassett: Well, in fact, going back in history, when I was not here, I can say each has evolved differently and separately over the years.

In terms of TVO, we were conceived 31 years ago, and the object was to be an adjunct to the education system using media, which in those days was television. Most of the work we did, in terms of educational programming, was in the classroom. Now we are using multimedia, and we are not in the classroom so much.

Senator Tkachuk: Are you seen as an adult education network as well as one for our young people, for children?

Ms. Bassett: Totally.

Senator Tkachuk: You have these three, TVO, TFO, and the ILC which is distance education and much like what we call a correspondence school, right?

Ms. Bassett: Yes.

Senator Tkachuk: But TVO and TFO, one is more for young people and one is for adults? Excuse my ignorance of your network, but I am not from here, so...

Ms. Bassett: No, no.

Mr. Blair Dimock, Director, Strategic Planning, TVOntario: The schedules for TVO and TFO are quite similar, but TFO has some unique differences. More than half the broadcast schedules are devoted to non-commercial, educational children's programming. From six o'clock in the morning until six o'clock at night, with a small break during the middle of the day, it is all children's programming; no commercials, all educational, and that is true of both networks.

In the prime-time schedules, the emphasis is on current affairs, highlighted by *Panorama* and *Studio 2*, which Ms. Bassett mentioned earlier, and documentaries. The big difference is that TFO provides a more cultural service in the evenings, with a focus on cinema from around the world, and so on, in the French language.

Senator Tkachuk: Do you get funding from subscribers, per household?

Ms. Bassett: No, we do not do it that way. We do have members, and we get funding. We are funded by the government, and so three-quarters of our funding comes from the provincial government. TFO, the French network, gets a small portion for services from the federal government. Then we are a few bodies short of 100,000 members, who pay to join

est-ce que vous étiez des émanations du ministère de l'Éducation? Ces réseaux ont-ils été conçus pour les enfants? Au départ, quel était l'objectif?

Mme Bassett : Eh bien, si l'on revient en arrière, et je n'étais pas là au départ, il faut dire que chacun d'entre eux a évolué de façon différente au fil des ans.

Pour ce qui est de TVOntario, nous avons été créé il y a 31 ans et l'objectif était de renforcer le système éducatif au moyen des médias, c'est-à-dire à l'époque de la télévision. L'essentiel du travail que nous faisons au niveau de la programmation éducative, se passait en salle de classe. Maintenant que nous avons les multimédias, nous ne sommes plus beaucoup présents dans les classes.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce que vous êtes perçu comme un réseau éducatif pour les adultes et pas seulement pour les jeunes ou les enfants?

Mme Bassett : Absolument.

Le sénateur Tkachuk : Il y a ces trois organismes, TVO, TFO et le Centre d'études indépendantes qui s'occupe d'éducation à distance et qui est une espèce d'école par correspondance, n'est-ce pas?

Mme Bassett : Oui.

Le sénateur Tkachuk : Mais dans le cas de TVO et de TFO, il y en a une qui s'adresse plus aux jeunes et l'autre plus aux adultes? Excusez mon ignorance de votre réseau, mais je ne suis pas d'ici, alors...

Mme Bassett : Non, non.

M. Blair Dimock, directeur, Planification stratégique, TVOntario : Les programmes de TVO et de TFO sont très semblables, mais TFO a des caractéristiques particulières. Plus de la moitié des programmes sont consacrés à des émissions éducatives pour les enfants sans publicité. De six heures du matin à six heures du soir, avec une petite interruption en milieu de journée, ce sont uniquement des émissions pour les enfants; pas de publicité, uniquement des émissions éducatives, et c'est vrai pour les deux réseaux.

Aux heures de pointe, on insiste sur les questions d'actualité, avec *Panorama* et *Studio 2*, dont Mme Bassett a parlé tout à l'heure, et des documentaires. La grande différence, c'est que TFO fournit un service à caractère plus culturel le soir en insistant le cinéma du monde, et cetera, en français.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce que vous êtes financé par les abonnés?

Mme Bassett : Non, ce n'est pas comme cela que nous fonctionnons. Nous avons des membres et nous recevons un financement. Nous sommes financés par le gouvernement, et donc les trois quarts de nos fonds proviennent du gouvernement provincial. TFO, le réseau français, obtient une petite partie de son financement du gouvernement fédéral. Et nous avons un peu

TVOntario and to support the programming we do, and we have corporate sponsors.

Senator Tkachuk: Like public broadcasting in the United States?

Ms. Bassett: Yes.

Senator Tkachuk: Do you go to these members for donations, and stuff?

Ms. Bassett: We have three on-air fundraisers during the year. We just finished one, as a matter of fact, where we run programs, and we stand up and say in the time that was usually between programs, "Please support this kind of programming."

The idea behind it is to bring in money, but secondly, to show that this is the kind of service that the public values, that they feel very strongly about. You cannot put something down the throats of people if they do not want it.

Senator Munson: I have to plead conflict of interest here. I send \$100 all the time. That is it. I am in a special place now. Of course, there are conservative friends too. I give \$100 a year to TVO, and that is as much as I can afford right now. It is good.

Senator Tkachuk: As you said earlier this morning, that is — considering you are on a fixed income...

Senator Munson: That is it. It will not go any further than that.

What percentage of funding do you get from the Canadian Television Fund? You talk about it not being an equal playing field, and you mention that you are forced to compete unfairly. What is the percentage, in comparison to CBC?

Mr. Dimock: It is a very small amount. This current year we have projects totalling about \$1.7 million that are funded with CTF money. That is our budget for those productions, and that is against an overall budget of about \$70 million.

We are a very small player, in terms of the CTF funding that we get. It is largely because it is increasingly costly, in terms of the licence fee requirements and other threshold requirements, for us to compete for those dollars.

Senator Munson: Who is making those decisions on controlling that funding? Is it bureaucrats in Ottawa?

Mr. Dimock: The CTF has a process that is public and open, and it is very competitive.

Senator Munson: What would you consider fair?

Mr. Dimock: From our point of view, the fairest arrangement would be to actually establish an envelope for educational broadcasting which would enable us to maximize the benefits of what makes us distinctly different in the system.

moins de 100 000 membres qui paient pour être membres de TVOntario et appuyer notre programmation, et nous avons aussi des sociétés qui nous financent.

Le sénateur Tkachuk : C'est comme la radiodiffusion publique aux États-Unis?

Mme Bassett : Oui.

Le sénateur Tkachuk : Vous sollicitez des dons et ce genre de choses auprès de ces membres?

Mme Bassett : Nous avons trois campagnes télévisées de collecte de fonds chaque année. D'ailleurs, nous venons d'en terminer une : nous passons des émissions et durant l'intervalle entre ces émissions, nous intervenons en disant : « Aidez-nous à réaliser ce genre d'émissions ».

L'idée, c'est de faire rentrer de l'argent, mais aussi de montrer que c'est un service auquel le public accorde une grande valeur. On ne peut pas faire avaler quelque chose aux gens s'ils n'en veulent pas.

Le sénateur Munson : Je dois avouer que je suis en conflit d'intérêts. J'envoie toujours 100 \$. Voilà. Je suis dans une situation particulière maintenant. Évidemment, il y a des amis conservateurs aussi. Je donne chaque année à TVO, et c'est ce que je peux verser actuellement. C'est bien.

Le sénateur Tkachuk : Comme vous le disiez tout à l'heure, c'est — sachant que vous avez un revenu fixe...

Le sénateur Munson : C'est cela. Je ne vais pas plus loin.

Quel est le pourcentage de votre financement que vous obtenez du Fonds canadien de télévision? Vous dites que vous n'êtes pas sur un pied d'égalité et que vous êtes placé en situation de concurrence injuste. Quel est le pourcentage comparativement à la SRC?

M. Dimock : C'est très peu de chose. Cette année, nous avons des projets qui représentent environ 1,7 million de dollars qui sont financés par de l'argent du FCT. C'est notre budget pour ces réalisations, dans le contexte d'un budget d'ensemble d'environ 70 millions de dollars.

Le financement que nous obtenons du FCT, ce sont des miettes. C'est surtout parce que cela coûte de plus en plus cher, au niveau des exigences de frais de licence et des autres seuils à atteindre, de concurrencer les autres radiodiffuseurs pour ce financement.

Le sénateur Munson : Qui prend les décisions pour ce financement? Ce sont des fonctionnaires à Ottawa?

M. Dimock : Le FCT a une procédure ouverte et publique, et c'est très compétitif.

Le sénateur Munson : Et qu'est-ce qui serait équitable à votre avis?

M. Dimock : À notre avis, la solution la plus équitable serait de créer une enveloppe pour la radiodiffusion éducative qui nous permettrait de tirer un profit maximum de notre situation tout à fait distincte dans le système.

For many years, prior to recent changes in the way the CTF operates, we were forced to compete either for a commercial broadcasting envelope or the CBC envelope. It is more differentiated today than it was then, but we still feel like educational broadcasters are swimming upstream.

Senator Munson: I know there are a lot of questions, but we have heard a lot of witnesses talking about bias in the media. Some witnesses feel the CBC is too left-wing. Some people feel CTV is just America-centric, making millions of dollars and so on.

I would like to know, where does TVO fit? *Studio 2* is lively and interesting, and it garners a lot of debate, but you seem to be able to walk down the middle. How do you feel about yourselves as an entity?

Ms. Bassett: Personally, I feel very strongly that we should walk down the middle, and I watch it very closely. I am not supposed to be involved, telling them, "Do not do this," or, "Do not do that." Certainly, if I saw something — and it has happened, I think, twice in the five years I have been there — that might have leant one way or the other, I would talk to the head of English programming.

I think they do a wonderful job, in terms of balancing everything. We have a phone-in show during the day too, and they try and do the same kind of thing. It is not a news thing, but it looks at issues. We try and balance the issues in ethnic groups. There are many balances that you can have.

Mr. Dimock: Could I just add, we also have an opportunity to take on controversial issues, for example, through some of our documentary programming. We have a dedicated strand of documentaries called *The View from Here*, which are point-of-view documentaries that we commission from independent Canadian producers.

We can do things, or we can pursue those kinds of more controversial subject matters. We will pursue balance over the course of the year in those kinds of programs, as opposed to within a particular program delivered on a given evening.

Ms. Bassett: Yes, let me just add to that too. We have another show that we started. It is sort of a thinking person's alternative to sports on Saturday and Sunday afternoons. From 1 p.m. to 3 p.m. Saturday and Sunday afternoons, we have a program called *Big Ideas*, and it really is lectures from around Ontario, such as one at the Perimeter Institute for Theoretical Physics, which focuses on a narrow band of interest, but things that people cannot get out to see themselves. It has become very popular.

Sometimes, somebody will phone and say, "You have had too much of this on or too much of that on." It tends to be maybe a religious issue or something, but then we try and balance

Pendant des années, avant les récents changements apportés au fonctionnement du FCT, nous avons été obligés d'être en concurrence soit avec l'enveloppe de la radiodiffusion commerciale, soit avec l'enveloppe de la SRC. Les choses sont plus différenciées maintenant, mais nous estimons quand même que les radiodiffuseurs éducatifs sont pénalisés.

Le sénateur Munson : Je sais qu'il y a beaucoup de questions, mais nous avons entendu plusieurs témoins parler de parti pris dans les médias. Certains témoins estiment que la SRC est trop à gauche. D'autres trouvent que CTV est trop axé sur l'Amérique, et fait des millions de dollars, et cetera.

Où se situe TVO? *Studio 2* est une émission animée et intéressante qui suscite toutes sortes de débats, mais j'ai l'impression que vous vous situez un peu au milieu. Comment vous percevez-vous?

Mme Bassett : Personnellement, je suis convaincue que nous devons adopter une position centriste, et j'y veille étroitement. Je ne suis pas censée intervenir et dire aux gens : « Mais ne faites pas ci ou ne faites pas ça ». Mais s'il m'arrive de voir — et c'est arrivé je crois deux fois depuis cinq ans que je suis ici — qu'on a eu tendance à pencher d'un côté ou d'un autre, j'en parle au directeur de la programmation anglaise.

Je crois qu'ils font un travail admirable et qu'ils équilibrent bien les choses. Nous avons un programme de tribune libre durant la journée aussi, et ils essaient de faire le même genre de chose. Ce ne sont pas des informations, mais ils abordent des questions. Nous essayons d'équilibrer les questions au niveau des groupes ethniques. Il y a toutes sortes de formes d'équilibre.

M. Dimock : J'ajoute que nous pouvons aussi aborder des questions controversées, par exemple avec nos émissions documentaires. Nous avons une série de documentaires intitulée *The View from Here*, des documentaires exprimant des points de vue que nous commandons à des réalisateurs canadiens indépendants.

Nous pouvons réaliser des choses ou approfondir ce genre de questions plus controversées. Nous maintenons un équilibre au cours de l'année pour ces émissions, au lieu de nous en tenir à une émission particulière durant une soirée particulière.

Mme Bassett : Oui, je voudrais ajouter quelque chose aussi. Nous avons une autre émission que nous avons lancée. C'est un choix différent pour les gens qui ne veulent pas regarder du sport le samedi et le dimanche après-midi. De 13 heures à 15 heures le samedi et le dimanche après-midi, nous avons cette émission intitulée *Big Ideas*, et en fait ce sont des exposés dans divers endroits de l'Ontario, par exemple au Perimeter Institute for Theoretical Physics, des exposés qui correspondent à des domaines d'intérêt bien précis, mais qui montrent aux gens des choses qu'ils ne peuvent pas aller voir eux-mêmes. Cette émission est très populaire.

Parfois, quelqu'un téléphone en disant : « Vous parlez trop de ceci ou de cela. » Il peut s'agir par exemple d'une question religieuse, mais dans ce cas nous essayons de présenter un point de

it with something else the next time, as Mr. Dimock has pointed out. We are very conscious of that, and I think we achieve it well.

Senator Tkachuk: How has the response been to the thinking man's sports show?

Mr. Dimock: It has been surprisingly good. It is one of those cases where the viewing times that we put it on are typically low audience rating times on the weekend, but we have had surprisingly positive response and feedback from viewers through e-mail, letters and phone calls. There is a tremendously loyal following that has developed in a very short period of time, and we are extremely encouraged by it. We have quite an interactive process with our viewers.

Senator Tkachuk: I wished I lived in Ontario, then.

[Translation]

Senator Chabut: I would like you to tell us a little bit more about what TFO is doing when it comes to programming for children and its role in schools throughout Ontario. I find the fact that you have children's programming in Ontario very interesting. In my opinion, your programming could be equally beneficial to francophone children in minority situations in other communities. Are there initiatives underway with other provinces, such as New Brunswick and Manitoba, for instance? Would you be ready to play a larger role if funding were available?

[English]

Ms. Bassett: Certainly we would be. Mr. Dimock, do you want to talk on that because this is a very important issue for us?

Mr. Dimock: Yes. In fact, TFO has a very special relationship with all the school boards in Ontario. There are 12 French-language school boards in Ontario, and TFO would be considered an integral part of the French-language education system here, partly because there are very few sources of high-quality, curriculum-relevant resources, and specifically those tied to the Ontario curriculum.

Some of the things we do through TFO are, for example, all the children's programming presented during the day can be used in the classroom. We have cleared the rights for educational rights in the classroom. Programs can be downloaded overnight by teachers and taped for use in the classroom.

We have established a network of liaison officers in every French-language school in the province, so there is a direct relationship to support teachers and the use of our resources. Many of the materials are repackaged with teacher's guides and other print resources to support effective use in the classroom. I hope that answers the first part of your question.

vue équilibré la fois suivante, comme l'a dit M. Dimock. Nous en sommes très conscients et je pense que nous faisons bien les choses.

Le sénateur Tkachuk : Et quelle a été la réaction à cette émission de contrepartie aux sports pour les gens qui veulent réfléchir?

M. Dimock : Étonnamment bonne. C'est le genre de chose qui passe à des heures où la cote d'écoute est généralement faible en fin de semaine, mais la rétroaction des spectateurs qui nous ont envoyé des courriels, des lettres, ou qui nous ont téléphoné a été étonnamment positive. En très peu de temps, nous avons acquis un public fidèle et cela nous encourage beaucoup. Nous avons une excellente interaction avec nos téléspectateurs.

Le sénateur Tkachuk : Dans ce cas, j'aimerais bien vivre en Ontario.

[Français]

Le sénateur Chabut : J'aimerais que vous nous parliez un peu plus de ce que fait TFO en ce qui a trait à la programmation des émissions pour enfants et son rôle dans les écoles en Ontario. Je trouve fort intéressant que vous ayez une programmation pour enfants en Ontario. Votre programmation, à mon avis, pourrait également être bénéfique pour les enfants francophones en situation minoritaire des autres communautés. Est-ce que vous avez des initiatives avec d'autres provinces, comme le Nouveau-Brunswick et le Manitoba, par exemple? Seriez-vous prêts à jouer un rôle plus large si le financement était disponible?

[Traduction]

Mme Bassett : Certainement. Monsieur Dimock, vous voudrez bien répondre, car c'est très important pour nous.

M. Dimock : Oui. En fait, TFO a une relation bien particulière avec tous les conseils scolaires de l'Ontario. Il y a douze conseils scolaires francophones en Ontario et TFO constitue en quelque sorte une partie intégrante du système d'enseignement en français ici, en partie parce qu'il y a très peu de sources de ressources de bonne qualité qui soient utiles aux programmes scolaires de l'Ontario.

Ce que nous faisons avec TFO, par exemple, c'est que nous autorisons l'utilisation dans les salles de classe de toutes les émissions pour enfants présentées durant la journée. Nous leur avons donné les droits éducatifs pour cette utilisation des émissions dans les salles de classe. Les enseignants peuvent donc télécharger les émissions le soir et les enregistrer pour pouvoir les utiliser en classe.

Nous avons créé un réseau d'agents de liaison dans toutes les écoles francophones de la province, et nous avons donc un lien direct qui nous permet d'aider les enseignants à utiliser nos ressources. Une grande partie de ces émissions sont remaniées à l'aide de guides de l'enseignant et d'autres ressources écrites pour permettre une utilisation plus efficace de ces émissions dans les salles de classe. J'espère que cela répond à la première partie de votre question.

We have had an initiative in place for a number of years to make the TFO broadcast service available outside Ontario. A number of years ago, with the support of the CRTC and the support of both the cable provider and the Government of New Brunswick, TFO was made available through the basic cable service in New Brunswick for that province. We are currently in the early stages of looking at the possibility of similar arrangements with the Government of Manitoba.

[Translation]

Senator Chaput: If I understand correctly, you have to work with the provincial government?

[English]

Mr. Dimock: Yes, in the case of New Brunswick, we worked very closely with the cable provider, which in the early days was Fundy Cable. I believe it is now Rogers. We had strong support from them, in addition to the Government of New Brunswick and the Acadian community throughout New Brunswick. In Manitoba, our discussions to this point have been with the Government of Manitoba and for the support of their education priorities.

[Translation]

Senator Chaput: What type of commitment do you need from a provincial government?

[English]

Mr. Dimock: We have been talking with the Ministry of Education in Manitoba. What we have specifically been looking at in the case of Manitoba is the possibility of provincial funding from the Manitoba government to enable us to make the service available in Manitoba and, in addition, to pursue local productions in Manitoba with Manitoba-based producers.

[Translation]

Ms. Ingrid McKhool, Senior Adviser, Strategic Planning and Regulatory Affairs, TVOntario: We must point out that we are talking about provinces where there is no provincial education network. These governments or these communities are the ones asking us to offer the service.

[English]

Senator Merchant: Is there anything in your mandate at all to deal with minorities, because in Ontario, particularly, you have a large community of newcomers, new immigrants. I know a lot of them have young families. Maybe they have more children than the Canadian family has now, so that is really where our future lies, with these new young people.

When I first came to Canada, I was put in grade 7 in school, but also, there was another program that I went to every morning where I learned English, because I could not fit into the ordinary classroom, and so in the afternoon I would go.

Depuis plusieurs années, nous essayons aussi de diffuser le service de radiodiffusion de TFO en dehors de l'Ontario. Il y a un certain nombre d'années, avec l'appui du CRTC et du câblodistributeur et du gouvernement du Nouveau-Brunswick, nous avons pu faire intégrer TFO au service de base de câblodistribution du Nouveau-Brunswick. Nous commençons actuellement à envisager une éventuelle disposition analogue avec le gouvernement du Manitoba.

[Français]

Le sénateur Chaput : Si je comprends bien, c'est avec le gouvernement provincial que vous devez travailler?

[Traduction]

M. Dimock : Oui, dans le cas du Nouveau-Brunswick, nous avons collaboré étroitement avec le câblodistributeur, qui était à l'époque Fundy Câble. Je crois que c'est Rogers maintenant. Ils nous ont beaucoup appuyés, de même que le gouvernement du Nouveau-Brunswick et la communauté acadienne de tout le Nouveau-Brunswick. Au Manitoba, pour l'instant, nous avons seulement discuté avec le gouvernement du Manitoba pour voir dans quelle mesure nous pourrions appuyer ses priorités éducatives.

[Français]

Le sénateur Chaput : Quel genre d'engagement avez-vous besoin de la part d'un gouvernement provincial?

[Traduction]

M. Dimock : Nous avons eu des entretiens avec les responsables du ministère de l'éducation du Manitoba. Dans leur cas particulier, nous cherchons à savoir si le gouvernement du Manitoba pourrait débloquer des fonds provinciaux pour nous permettre de proposer le service au Manitoba et de réaliser des émissions locales avec des réalisateurs de cette province.

[Français]

Mme Ingrid McKhool, conseillère principale, Planification stratégique et affaires réglementaires, TVOntario : Soulignons qu'il s'agit de provinces où il n'y a pas de réseau provincial éducatif. Ce sont ces gouvernements ou ces communautés qui nous demandent de leur procurer ce service.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Y a-t-il dans votre mandat quelque chose qui concerne les minorités, parce qu'en Ontario en particulier il y a de très nombreux nouveaux immigrants. Je sais que beaucoup d'entre eux ont de jeunes enfants. Ils ont peut-être même plus d'enfants que les familles canadiennes, et par conséquent tous ces jeunes nouveaux venus sont notre avenir.

Quand je suis arrivé au Canada, on m'a mis en septième à l'école, mais il y avait aussi un cours d'anglais que je suivais tous les matins parce que je ne pouvais pas suivre dans la classe normale, donc je n'y allais que l'après-midi.

I am not sure now if that is how the education system works, but do you have something in your programming that is particularly geared to people who are trying to learn the language so that they can access your programs? Secondly, you said that you had current affairs. Do you give free political time to parties that speak, like the other networks do, and do you have a means of educating newcomers about our political system? We get very low turnouts, especially among young people. I think you may have a very important role to play in educating newcomers, because some of them come from systems where there is no democratic system. They do not understand, and they are afraid to become politically involved.

Ms. Bassett: Well, first of all, it is a very important area, and we feel that is the role of an educational broadcaster and TVOntario, in my view. Starting at the children's line of thing, we do not have specific English courses for children, and I will get to the English courses later on. If you look at the schedule, since we do not have commercials, there is usually a 15-minute block between programs, and we fill that with hosts that we have hired who are all multicultural, and all different colours, backgrounds and nationalities. They teach numbers which is very important.

We have something called *Tumbletown Tales* that we just have produced, which is all about counting and math. We do manners. We do voting. We do everything that you would want in shaping a young child's view of the world. In fact, our audience for TVOntario's children is so multicultural, it is amazing.

Then we try to buy programs that fill the needs that teachers say that kids need. For example, going into school now, Toronto schools, they lack self-esteem. The programs we buy that are produced elsewhere are programs that build self-esteem, so we are looking for things like that.

In terms of ethnic programming, we are now the Canadian co-producers of *Spelling Bee*, which is a game about spelling, if you haven't seen it. I would say 75 per cent of the contestants are visible minorities and it is absolutely amazing. It is spreading across Ontario, and we are trying to take it to the other educational broadcasters as we get the funding. It is the single most exciting area, in terms of attracting a new audience.

In terms of the adult audience, our daytime phone-in show from 1 p.m. to 2 p.m., *More to Life*, has Mary Ito, as the host. We have a whole range of ethnic issues that we discuss, and people phone in about things such as how to get jobs. We discuss everything you could imagine and get phone-ins, and people know about that.

Secondly, on *Studio 2* we try to discuss issues that are relevant to that. Our Independent Learning Centre has a language school, English as a second language, and you can get a course with audiotapes. People are taking that. Do you want to add to that?

Je ne sais pas si le système d'enseignement fonctionne encore de la même façon, mais avez-vous quelque chose dans votre programmation qui s'adresse spécifiquement aux gens qui veulent apprendre la langue pour pouvoir suivre vos émissions? Deuxièmement, vous avez parlé des questions d'actualité. Est-ce que vous donnez du temps de parole gratuitement aux partis, comme les autres réseaux, et avez-vous un moyen d'éduquer les nouveaux venus sur notre système politique? Nous avons très peu de participation, surtout chez les jeunes. Vous avez peut-être un rôle très important à jouer pour éduquer les nouveaux venus, car certains d'entre eux viennent de pays où la démocratie n'existe pas. Ils ne la comprennent pas et ils ont peur de s'engager en politique.

Mme Bassett : Premièrement, c'est un domaine très important et à notre avis, c'est le rôle d'un radiodiffuseur éducatif et de TVOntario. Pour commencer aux niveaux des enfants, nous n'avons pas de cours d'anglais spécifiques pour les enfants, et je vais revenir plus tard sur les cours d'anglais. Si vous regardez la programmation, comme nous n'avons pas de publicité, il y a généralement un intervalle de 15 minutes entre les émissions où nous présentons des animateurs que nous avons recrutés et qui représentent toutes sortes de cultures, de couleurs, de contextes et de nationalités. Ils enseignent les nombres, ce qui est très important.

Nous avons quelque chose qui s'intitule *Tumbletown Tales*, que nous venons de réaliser et qui est axé sur le calcul et les mathématiques. Nous présentons des comportements. Nous parlons du vote. Nous abordons tous les sujets susceptibles de façonner la vision du monde d'un jeune enfant. En fait, le public d'enfants de TVOntario est incroyablement multiculturel.

Ensuite, nous essayons d'élaborer des émissions répondant aux besoins des enfants tels que nous les exposent les enseignants. Par exemple, les enfants des écoles de Toronto manquent de confiance en eux. Les émissions que nous achetons et qui sont réalisées ailleurs sont des émissions destinées à renforcer la confiance en soi, donc nous recherchons ce genre de choses.

Pour ce qui est de la programmation ethnique, nous sommes maintenant les coproducteurs canadiens de *Spelling Bee*, un jeu consistant à épeler des mots, si vous ne l'avez pas vu. Je pense que 75 p. 100 des participants appartiennent à des minorités visibles, et c'est incroyable. Ce jeu se répand dans tout l'Ontario et nous essayons de le transmettre à d'autres diffuseurs éducatifs quand nous avons les fonds nécessaires. C'est le moyen le plus fascinant d'attirer un nouveau public.

Pour ce qui est du public adulte, nous avons notre tribune libre *More to Life* de 1 heure à 2 heures de l'après-midi, animée par Mary Ito. Nous y discutons de toutes sortes de sujets ethniques et les gens nous appellent pour nous demander par exemple comment on trouvait un travail. Nous abordons tous les sujets imaginables, et les gens le savent.

Deuxièmement, à *Studio 2*, nous essayons de discuter de questions pertinentes à cela. Dans notre centre d'apprentissage indépendant, nous avons une école de langue, anglais seconde langue, et on peut suivre le cours avec des bandes audio. Cela aussi, les gens le font. Vous voulez ajouter quelque chose?

Ms. McKhool: There is also a French literacy program for adults to improve and practice their French. The setup is dramatic scenarios in real-life situations.

Ms. Bassett: And Bisou, to the best of my knowledge —

The Chairman: Just to clarify, if I may, for adult francophones or adult second-language French students?

Ms. McKhool: Second language.

Senator Merchant: May I just ask you a different question? Are you concerned about TV ratings and listener ratings like the other networks are?

Ms. Bassett: Coming from the private sector originally, CTV, I certainly look at ratings because you do not want to do something that nobody watches. On the other hand, I am not concerned about ratings to the extent that I would not show something if I felt it was really important. I think we do very well, in terms of the specialty and private — or I should say educational — stations.

Senator Merchant: Do you need that in hand when you go for funding?

Ms. McKhool: That is part of the CTF challenge. It is tied to audience ratings.

Mr. Dimock: Yes, and it is always something that people ask, regardless of the fact that our mandate is very different and very specialized. People will always ask, "Well, how many people are watching?"

Senator Merchant: What do you say?

Mr. Dimock: The good news is that, for example, on our *TVO Kids* children's programming, we are the second most-watched network in the province, despite the fact, or maybe because of the fact, that it is a very different approach to the programming.

And we have shows like *Spelling Bee* that Ms. Bassett mentioned. In prime time on a Sunday night, we attracted 200,000 viewers for that hour, which is, you know, quite —

Senator Tkachuk: That beats the Raptors.

Ms. Bassett: It is so exciting.

Mr. Dimock: Ratings are not what we are all about, but naturally we take great pride in attracting as many people as we can to the quality of programming that we offer.

Ms. McKhool: We should also say that because we are not commercial, we are not catering to commercial interests. We have an opportunity with the type of programming that we provide on-air to contextualize it in ways that you would never see on another network.

Yesterday we won a Gemini award for documentaries, the Donald Britton award, for *Dying at Grace*, which shows the ratings may not be as high as some of the more sensationalized

Mme McKhool: Il y a aussi un programme d'alphabétisation en français pour les adultes qui veulent améliorer et pratiquer leur français. On leur présente des scénarios de situations réelles.

Mme Bassett: Et Bisou, pour autant que je sache...

La présidente: Juste une précision, si vous le permettez : pour les francophones adultes ou les adultes qui apprennent le français langue seconde?

Mme McKhool: Langue seconde.

Le sénateur Merchant: Puis-je vous poser une autre question? Est-ce que vous vous préoccupez autant que les autres réseaux des cotes d'écoute à la télévision?

Mme Bassett: Comme je viens au départ du secteur privé, CTV, je tiens compte des cotes car on n'a pas envie de faire quelque chose que personne ne regarde. En revanche, je n'en tiens pas compte au point de ne pas présenter par exemple quelque chose si j'estime que c'est très important de le faire. Je pense que nous faisons du très bon travail au niveau des stations spécialisées et privées — ou plutôt éducatives...

Le sénateur Merchant: En avez-vous besoin pour demander du financement?

Mme McKhool: Cela fait partie du défi du FCT. Il tient compte des cotes d'écoute.

M. Dimock: Oui, est-ce toujours quelque chose que les gens demandent, même si notre mandat est différent et très spécialisé. On nous demande toujours combien de spectateurs nous avons.

Le sénateur Merchant: Et que répondez-vous?

M. Dimock: La bonne nouvelle, c'est que par exemple notre émission pour enfants *TVO Kids* vient en deuxième place pour le niveau d'écoute dans la province malgré le fait, ou plutôt grâce au fait qu'il s'agit d'une démarche de programmation totalement différente.

Et nous avons des émissions comme *Spelling Bee* que Mme Bassett vient de mentionner. En pleine heure de pointe un dimanche soir, nous avons eu 200 000 spectateurs durant cette heure, ce qui est, vous le savez bien, tout à fait...

Le sénateur Tkachuk: C'est mieux que les Raptors.

Mme Bassett: C'est tout à fait passionnant.

M. Dimock: Les cotes d'écoute ne sont pas notre premier souci, mais évidemment nous sommes très fiers d'attirer un grand nombre de spectateurs grâce à la qualité de notre programmation.

Mme McKhool: Disons aussi que comme nous n'avons pas de publicité, nous ne sommes pas liés à des intérêts commerciaux. Nous avons une liberté de façonner nos émissions comme nous le voulons, liberté qu'on ne trouve dans aucun autre réseau.

Hier, nous avons reçu un prix Géméaux pour des documentaires, le prix Donald Britton pour *Dying at Grace*, ce qui montre que même si les cotes d'écoute ne sont pas aussi

programming that you see on another network, but we do it differently.

Ms. Bassett: We try to get funding, corporate partners, for things like Career Matters, a website where kids can track themselves and where to go to university and what courses to take. That is funded by one of the banks, not because of the ratings but because it is the right thing to do. It is a philanthropic approach but it has to be proven to be useful. I think that is what we have to show youth, and the value —

Senator Di Nino: I too have to declare a bit of a conflict. Isabel Bassett and I have known each other for a long time, and we have fought some battles together, and won a few and lost a few. I just want to comment on the passion that she brings to this job, as you can see this morning.

Probably Jim would be quite familiar with this, but of my colleagues, Ms. Bassett, I think I am the only one who is from this area, to a degree that I am a consumer of your product, especially *Studio 2*, which is a very, very good program. Yes, it does have to do with news, because they do deal with a lot of the current affairs and so forth.

I want to restrict my questions to programming, because of time. First, a clarification on your presentation: When you said that the initiatives include regional programming, could you tell me what that means?

Ms. Bassett: We mean TVOntario is an Ontario-based and Ontario-funded organization. We do not want to be Toronto-centric. We go all around the province. We look at, for example, Sudbury. In fact, TFO now has a little unit in Sudbury. We try to see what people are doing in farming, the North, the mines, trapping, and the Inuit. Whatever it is, we go there and that is unique because it takes a lot of money to do that.

Mr. Dimock: I would add, in the context of the Canadian broadcasting system and the way the CRTC looks at what we do, we are a regional broadcaster. Our broadcast signal for TVO does not go beyond the borders of Ontario, and so our focus is on Ontario-based issues.

Senator Di Nino: Yes, one of the things we keep hearing about broadcasting in Canada is that, particularly, a public broadcasting company has not reflected appropriately the changes that have taken place in our country. I am talking about the diversity, et cetera. You have talked a little bit about it but I would like to delve into it a little bit more.

How do you talk to the variety of communities that exist now in our wonderful province, where they speak 125 languages and there is maybe 130 cultures, if not more? How do you address that, or how do you deal with that?

Ms. Bassett: First of all, we have 52 regional counsellors, including Aborigines and francophones, who are advisers to us, and they tell us issues in their communities that reflect what is

élevées que pour d'autres émissions plus sensationnelles qu'on peut voir sur un autre réseau, nous obtenons le même résultat de façon différente.

Mme Bassett : Nous essayons de trouver un financement auprès de grandes sociétés pour des choses comme Career Matters, un site Web où les jeunes peuvent voir où ils pourraient aller à l'université et quels cours ils pourraient prendre. C'est financé par une des banques, pas à cause des cotes de participation mais simplement parce que c'est la bonne chose à faire. C'est une démarche philanthropique mais qui s'est révélée utile. Je pense que ce que nous montrons aux jeunes, et la valeur...

Le sénateur Di Nino : Je dois me déclarer un peu en conflit d'intérêts. Je connais Isabel Bassett depuis longtemps et nous avons mené quelques combats ensemble, en en gagnant certains et en perdant d'autres. Je voudrais simplement dire un mot sur la passion qu'elle apporte à ce travail, comme vous le voyez ce matin.

Jim le sait sans doute très bien, mais parmi mes collègues, madame Bassett, je pense être le seul à venir de ce secteur, au point que je suis un consommateur de votre produit, en particulier *Studio 2*, qui est une émission tout à fait remarquable. Effectivement, elle traite de nouvelles parce qu'on y aborde toutes sortes de questions d'actualité, et cetera.

Je voudrais m'en tenir simplement à la programmation parce que nous n'avons pas beaucoup de temps. Premièrement, une précision sur votre exposé : Quand vous avez dit que les initiatives incluaient la programmation régionale, que vouliez-vous dire?

Mme Bassett : Nous voulons dire que TVOntario est une organisation basée en Ontario et financée en Ontario. Nous ne voulons pas être repliés sur Toronto. Nous nous adressons à toute la province. Nous prenons par exemple Sudbury. D'ailleurs, TFO a maintenant une petite antenne à Sudbury. Nous essayons de voir ce que font les gens, les agriculteurs, les gens du Nord, les mineurs, les trappeurs et les Inuits. À chaque fois, c'est quelque chose d'unique et cela demande beaucoup d'argent.

M. Dimock : Je précise que dans le contexte du système de radiodiffusion canadien et aux yeux du CRTC, nous sommes un radiodiffuseur régional. Le signal de TVO ne dépasse guère les frontières de l'Ontario, et nous nous concentrons donc sur des questions spécifiques à l'Ontario.

Le sénateur Di Nino : Oui, l'une des choses dont on entend souvent parler à propos de la radiodiffusion au Canada, c'est qu'une compagnie publique de radiodiffusion en particulier n'a pas correctement reflété l'évolution qui s'est produite dans notre pays. Je parle de la diversité, et cetera. Vous en avez parlé un peu, mais j'aimerais approfondir le sujet.

Comment communiquez-vous avec tout l'éventail de communautés de notre merveilleuse province, où l'on trouve 125 langues et peut-être 130 cultures, sinon plus? Comment faites-vous face à cela?

Mme Bassett : Tout d'abord, nous avons 52 conseillers régionaux y compris des autochtones et des francophones et qui nous parlent des problèmes importants pour eux dans leur

important to them. Obviously it is broadcast in English or French — we cannot speak Italian, but we would look at issues that might reflect Italian communities.

For example, when the *National Post* did not carry or criticize the Korean soccer team, years ago. We covered how the Korean communities felt about that. We look at issues from a point of view inside the community, in English.

Senator Di Nino: Do you also go into the Indian community, the Chinese community, the Jamaican community, and do programs with them that you then project to the rest of the audience? Do you do any of that?

Mr. Dimock: It is a priority for us to work with those communities to the greatest extent we can, but we should bear in mind that we are not, for example, a multilingual broadcaster.

Senator Di Nino: I understand that.

Mr. Dimock: We tend not to develop customized programming targeted at those communities narrowly. Rather, we develop programming that responds to the educational needs or the educational priorities of those communities in a way that will also appeal to a wider audience.

It is a bit of a balancing act, but we have been working much more closely in recent years with those communities to look for partnerships that will meet their specific needs.

To add to the groups you have identified, we are also working closely with the Aboriginal community. For example, with native friendship centres around the province, we are working hard to move our educational resources out in ways that are accessible to their communities.

Senator Di Nino: Before the chair cuts me off, because I do not think we have time, I want to ask a question on programming costs. Where are the programs produced, or do you buy programs from other parts of the country or the world? Also, do the programs you produce have a commercial value? Do you sell them, not just to other provinces, but to other countries? Is there a way of recouping some of your costs there?

Ms. Bassett: First of all, we produce small segments like *Tumbletown Tales*, but there is no money in that, because you cannot get funding for programs to the same degree if you produce them in-house and show them in-house. We co-produce with people, such as *Dying at Grace* which was the one that won last night. That is a co-pro.

Then we buy acquisitions from all over the world. We try to fit them into strands that reflect what we feel the people of Ontario should see. Last year, we had several documentaries on people who went back to find their relatives in India, which could have been Italy, that kind of thing.

Senator Di Nino: That is what I was asking. We need more time, Madam Chair, but thank you.

The Chairman: It is the story of our lives.

communauté. Naturellement, nous diffusons en anglais ou en français, nous ne parlons pas italien mais nous pouvons quand même aborder des questions qui concernent les communautés italiennes.

Par exemple, il y a des années, le *National Post* n'a pas présenté ou a critiqué l'équipe de soccer de la Corée. Nous avons présenté la réaction de la communauté coréenne. Nous abordons les problèmes du point de vue des communautés, en anglais.

Le sénateur Di Nino : Est-ce que vous allez aussi dans la communauté indienne, chinoise, jamaïcaine, faire des émissions que vous présentez au reste du public? Vous le faites?

M. Dimock : Nous avons pour priorité de travailler avec ces communautés dans toute la mesure du possible, mais n'oublions pas que nous ne sommes pas un diffuseur multilingue.

Le sénateur Di Nino : Je comprends.

M. Dimock : Nous ne faisons pas des émissions qui ciblent étroitement ces communautés. Nous avons plutôt tendance à élaborer des émissions qui répondent aux besoins ou aux priorités de ces communautés en matière d'éducation en essayant d'attirer en même temps un public plus large.

C'est un équilibre délicat, mais nous nous sommes beaucoup rapprochés ces dernières années de ces communautés pour établir des partenariats répondants à leurs besoins particuliers.

Pour compléter la liste des groupes que vous avez mentionnés, nous travaillons aussi en contact étroit avec la communauté autochtone. Par exemple, avec les centres d'amitié autochtones de la province, nous faisons de gros efforts pour rendre nos ressources éducatives accessibles à ces communautés.

Le sénateur Di Nino : Avant que la présidente m'interrompe, car je pense qu'il ne nous reste pas beaucoup de temps, je voudrais vous poser une question sur les coûts des émissions. Où réalisez-vous ces émissions, et est-ce que vous en achetez ailleurs dans le monde? Et est-ce que ces émissions ont une valeur commerciale? Est-ce que vous les vendez non seulement aux autres provinces mais à d'autres pays? Avez-vous un moyen de récupérer une partie de vos coûts?

Mme Bassett : Tout d'abord, nous réalisons de petites choses comme *Tumbletown Tales*, mais cela ne rapporte rien, car on n'obtient pas grand-chose pour des émissions réalisées à l'interne et diffusées à l'interne. Nous avons des coproductions, par exemple *Dying at Grace* qui a obtenu ce prix hier soir. C'est une coproduction.

Ensuite, il y a les émissions que nous achetons dans le monde. Nous essayons de les faire correspondre à ce que veulent voir les Ontariens. L'année dernière, nous avons eu plusieurs documentaires sur des gens qui étaient partis retrouver leurs parents en Inde, et cela aurait pu être l'Italie, ce genre de chose.

Le sénateur Di Nino : C'est ce que je voulais savoir. Il nous faudra plus de temps, madame la présidente, mais merci.

La présidente : C'est notre perpétuelle histoire.

Senator Trenholme Counsell: Good morning. What a wonderful presentation. I just wish we had this in Atlantic Canada, but maybe one day.

Ms. Bassett: I am from Atlantic Canada.

Mr. Dimock: We are working on it.

Senator Trenholme Counsell: I would like to start one. It would just be so easy.

You answered the question that I was preparing to ask, in part, but I wanted to ask you, and I know your interest in this, Ms. Bassett, because we have met a couple of times.

In terms of the newfound support, and certainly enhanced interest, for the very early years, let us say conception to age three, are you shifting down or can you find new corporate sponsors and do new things for that first year, when now so many mothers and sometimes fathers are at home? It seems to me that is a prime educational opportunity.

I know you talk about school preparedness here. I went through the list. Then you started talking about numbers, manners, socialization and so on. I wondered whether you could meet that new challenge, and how you are meeting it?

Ms. Bassett: First of all, it is very important. Margaret McCain is the honorary chair of our foundation so, needless to say, we hear a lot about the early years. In addition, Ms. McKhool is a mother and a mother-to-be.

Our early, early years, two and three, and probably sooner — I do not know what time — certainly two, kids watch TVOntario. The new head of the Royal Conservatory of Music in Toronto has a daughter, 18 months, and he is absolutely thrilled because she is a devoted fan of TVOntario, so I know it starts at 18 months.

We are trying to have packages that we take out on various different formats, so that we can leave it at centres where mothers go, and they can learn more parenting skills. That is the direction we are going, à la Margaret McCain's report, which you are probably familiar with. I think that would be a great role that we could do.

Ms. McKhool: TFO currently has a resource kit that they send every francophone child to school with at age three. It is for the parents, to help them with the socialization and learning skills that they will need in school.

Senator Trenholme Counsell: I was not suggesting that one-month-old babies watch television, but their mothers, fathers, extended family, caregivers do.

Le sénateur Trenholme Counsell : Bonjour. Quel exposé magnifique. J'aimerais que nous ayons la même chose dans le Canada atlantique, mais peut-être que cela arrivera un jour.

Mme Bassett : Je viens de là-bas.

M. Dimock : Nous y travaillons.

Le sénateur Trenholme Counsell : J'aimerais bien lancer cela. Ce serait si facile.

Vous avez répondu en partie à la question que j'allais vous poser, mais je veux quand même vous la poser car je sais que c'est quelque chose qui vous intéresse, madame Bassett, puisque nous en avons déjà parlé une ou deux fois.

Étant donné l'importance croissante qu'on accorde maintenant aux toutes premières années, disons entre la naissance et trois ans, est-ce que vous déplacez votre cible et est-ce que vous trouvez de nouvelles sociétés pour vous parrainer et vous permettre de faire des émissions pour cette première année durant laquelle de nombreuses mères et parfois des pères restent à la maison? J'ai l'impression que c'est une occasion exceptionnelle de faire œuvre pédagogique.

Je sais que vous parlez de préparation pour l'école. J'ai examiné votre liste. Vous parlez ensuite de nombres, de comportements, de socialisation, et cetera. Êtes-vous en mesure de relever ce nouveau défi, et comment faites-vous?

Mme Bassett : Tout d'abord, c'est très important. Margaret McCain est la présidente honoraire de notre fondation, donc il va de soit que nous entendons beaucoup parler de ces premières années. En outre, Mme McKhool est une mère et elle va bientôt être de nouveau maman.

Les tout-petits, ceux de deux et trois ans, et probablement moins — je ne sais pas exactement à partir de quand — en tout cas les enfants de deux ans regardent TVOntario. Le nouveau directeur du Royal Conservatory of Music de Toronto a une fille de 18 mois et il est enthousiasmé de la voir dévorer les émissions de TVOntario, donc je sais que les enfants commencent à 18 mois.

Nous essayons d'avoir des réalisations dans divers formats que nous pouvons proposer aux centres où vont les mères, pour qu'elles puissent y acquérir des compétences parentales. C'est ce que nous faisons dans la ligne du rapport Margaret McCain, que vous connaissez sans doute. Je pense que c'est un rôle très intéressant pour nous.

Mme McKhool : TFO a actuellement une trousse documentaire qu'elle envoie à tous les enfants francophones scolarisés de trois ans. Cette trousse s'adresse aux parents et les aide à guider la socialisation et l'apprentissage des enfants à l'école.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je ne voulais pas dire que les bébés d'un mois regardent la télévision, mais leur mère, leur père, la famille élargie, les personnes qui s'occupent de ces bébés la regardent.

Is that not an opportune age for family education and child development education. Then, of course, we get into programming for children themselves. Probably by one year of age they are watching TV. I know that.

Ms. Bassett: We have a co-production *Planet Parent*. It is a half-hour program every week and repeated twice. It talks about various aspects of parenting, and it is tremendously popular. That is a key thing. On *More to Life*, we discuss this kind of thing, in terms of education, all the time. It is a matter of maybe putting the material on cassettes, as I think Margaret McCain believes we should do, and get it out, so there is more use for it.

Mr. Dimock: We also provide a wide range of support information for parents, for those children who are taking advantage of either our broadcast or our online offerings. The bulk of our children's audience base is from the ages of five to eight so we perform very strongly with the pre-school demographic.

For example, on the TVO Kids website, for every activity for kids, there is a corresponding explanation for parents. It describes the purpose of this activity, the learning process involved, and other things you can do once you take the child away from the television or the computer to further support their learning in those areas.

The Chairman: Thank you, Senators.

I just want to ask one thing. You say you do not do news, but you do do news.

Ms. Bassett: Not on a —

The Chairman: No, no, no. If you were a newspaper, *Studio 2* and all these documentaries would be what in print are called features, and they would count as part of the content of the newspaper.

What you do not do is what in print we would call spot news; send reporters out to cover events. Why is that? Are you barred by the conditions of licence, is it too expensive, or what?

Ms. Bassett: I understood that we were not to be a news station per se, and that we were to be an "educational station." That means providing the kinds of information that develops good citizenship, which means having a passing awareness of key issues in your community.

Mr. Dimock: Yes. To pursue your analogy, perhaps it would be more of the in-depth magazine than the newspaper feature. The big difference is we do not just cover the hot news items of the day with short sound-bite-driven coverage.

We look for issues that are of most importance to people living in Ontario. We try to provide the time and depth to thoroughly engage viewers in a learning process around those

Est-ce que ce n'est pas un âge idéal pour commencer l'éducation familiale et entamer le développement de l'enfance? Ensuite, on passe évidemment aux émissions qui s'adressent aux enfants eux-mêmes. J'imagine qu'à l'âge d'un an ils commencent à regarder la télévision. Je le sais.

Mme Bassett : Nous avons une coproduction intitulée *Planet Parent*. C'est une émission d'une demi-heure qui passe deux fois toutes les semaines. On y parle de divers aspects du rôle parental et c'est une émission extrêmement populaire. C'est essentiel. Dans *More to Life*, nous parlons constamment de ces questions d'éducation. Il faudrait peut-être que nous mettions plus de ces émissions sur des cassettes, comme Margaret McCain voudrait que nous le fassions, je crois, pour donner une plus grande diffusion à ce genre de chose.

M. Dimock : Nous fournissons aussi toutes sortes d'information de soutien aux parents et aux enfants qui profitent de nos émissions ou de ce que nous proposons en ligne. L'essentiel de notre public d'enfants correspond à la tranche de cinq à huit ans, donc nous sommes très présents au niveau préscolaire.

Par exemple, sur le site Web TVO Kids, pour chaque activité s'adressant aux enfants, il y a une explication correspondante à l'intention des parents. On décrit le but de l'activité, le processus d'apprentissage concerné et d'autres choses qu'on peut faire une fois que l'enfant quitte la télévision ou l'ordinateur pour l'encourager à poursuivre son apprentissage dans ces domaines.

La présidente : Merci, sénateur.

Je voudrais simplement poser une question. Vous dites que vous ne vous occupez pas des bulletins d'information, mais vous présentez des actualités.

Mme Bassett : Pas de façon...

La présidente : Non, non, non. Si vous étiez un journal, *Studio 2* et ces documentaires seraient ce qu'on appelle des articles de fond dans le journalisme, et feraient partie du contenu du journal.

Ce que vous ne faites pas, c'est la couverture sur place comme le font les journaux qui envoient des reporters couvrir les nouvelles fraîches. Pourquoi? Votre licence ne vous y autorise pas, c'est trop cher, ou quoi?

Mme Bassett : Pour autant que je sache, nous ne sommes pas censés être une station d'information, mais une station éducative. Cela veut dire que nous devons présenter des informations qui vont contribuer à développer le sens civique, c'est-à-dire donner un aperçu des grandes questions de la communauté.

M. Dimock : Oui. Pour poursuivre votre analogie, ce serait plutôt comme un dossier et non un article de fond. La grande différence, c'est que nous ne couvrons pas l'actualité à chaud avec de petits reportages sur place.

Nous cherchons les sujets qui sont les plus importants pour les gens qui vivent en Ontario. Nous essayons d'aller suffisamment en profondeur pour susciter une démarche d'apprentissage des

issues, using various experts, phone-ins and other techniques. We consider it very different from covering the news.

The Chairman: Many news organizations would say that is exactly what they are supposed to be doing, absent the headline news, but this is a choice on your part. It is not something that the CRTC has imposed upon you.

Mr. Dimock: We are not licensed to provide news. It is a separate category of programming, from the commission's perspective.

The Chairman: It is so interesting and we could indeed keep you here for a long, long time. Could we ask you to send us copies of your annual report, maybe the last two or three? I assume they have all the details about hours of this kind of programming, dollars from that source, and all those useful statistical things that are helpful to have.

Senator Tkachuk: Could I add one thing? Your point on educational access to funding, which is one of your two main points, and the federal basket of cash that is available, is there a constitutional question to all of that? Education is a provincial responsibility, but you want to access federal money to produce programming for educational purposes. Why should they give you any money at all? Why should it not come from the province?

Ms. McKhool: The province mandates us to provide educational programming for the province, but we also have a mandate enshrined in the Broadcasting Act to be a fundamental part of Canada's broadcasting system, as a provincial educational broadcaster. We are between a rock and a hard place, because we are being asked to fulfil a role at the national identity level as well.

Senator Tkachuk: Okay.

The Chairman: We are short of time. It is not that you are short of content.

Ms. Bassett: Do not hesitate to call if there is anything other than the report that you feel you need.

The Chairman: Include anything you think would be pertinent in the package.

Senators, our next witnesses, who have been waiting patiently while we ran overtime, are from the Association of Canadian Advertisers. We have Mr. Ron Lund, who is the president and CEO of the association, and Mr. Bob Reaume, who is the vice-president for policy and research.

The floor is yours.

Mr. Bob Reaume, Vice-President, Policy and Research, Association of Canadian Advertisers: Honourable senators, we are very pleased to have this opportunity to participate with our comments in your committee's work this morning.

spectateurs sur ces dossiers, en faisant appel à des experts, à des tribunes libres et à d'autres techniques. C'est tout à fait différent de la couverture de l'actualité.

La présidente : De nombreux organismes d'information vous diront que c'est exactement ce qu'ils sont censés faire, mis à part les grands titres, mais c'est un choix de votre part. Ce n'est pas quelque chose que le CRTC vous impose.

M. Dimock : Nous n'avons pas une licence nous autorisant à présenter des informations. Du point de vue du conseil, c'est un type d'émissions bien distinct.

La présidente : C'est passionnant, et nous pourrions continuer cette discussion avec vous pendant très longtemps. Pourrions-nous vous demander de nous faire parvenir des exemplaires de votre rapport annuel, peut-être même les deux ou trois derniers? J'imagine qu'on y trouve tous les détails sur la grille horaire de ces émissions, les montants de financement et toutes ces statistiques très utiles.

Le sénateur Tkachuk : Puis-je ajouter quelque chose? Quand vous parlez d'accès à un financement pour l'éducation, ce qui est l'un de vos deux grands arguments, et du montant disponible au niveau fédéral, est-ce qu'il y a une composante constitutionnelle là-dedans? L'éducation est une responsabilité provinciale, mais vous avez besoin de fonds fédéraux pour réaliser des émissions éducatives. Pourquoi le gouvernement fédéral vous donnerait-il de l'argent? Pourquoi est-ce que ce n'est pas uniquement la province?

Mme McKhool : La province nous charge de réaliser des émissions éducatives pour la province, mais la Loi sur la radiodiffusion stipule aussi que nous sommes un élément fondamental du réseau de radiodiffusion du Canada, à titre de diffuseur éducatif provincial. Nous sommes donc un peu coincés, car on nous demande aussi de jouer un rôle au niveau de l'identité nationale.

Le sénateur Tkachuk : Bon.

La présidente : Nous sommes à court de temps, mais certainement pas de contenu.

Mme Bassett : N'hésitez pas à nous appeler si vous avez besoin d'autre chose à part ce rapport.

La présidente : Ajoutez-y tout ce qui vous semblera judicieux.

Sénateurs, nos prochains témoins qui ont attendu patiemment alors que nous dépassions le temps prévu sont les représentants de l'Association canadienne des annonceurs. Nous avons M. Ron Lund, président et chef de la direction, et M. Bob Reaume, vice-président pour la politique et la recherche.

Vous avez la parole.

M. Bob Reaume, vice-président, Politique et recherche, Association canadienne des annonceurs : Honorables sénateurs, nous sommes très heureux d'avoir cette occasion de vous faire part de nos commentaires ce matin.

Your work, focussed on ensuring a continuing diversity of news voices in Canada, is indeed very important in today's media climate. We differ from most previous witnesses in that our interest is commercial only, not in the editorial voices.

The Association of Canadian Advertisers is the only association solely representing the interests of advertisers in this country. Our members, over 200 companies and divisions, represent a wide range of industry sectors, including manufacturing, retail, packaged goods, financial services and communications. They are the top advertisers in Canada, with estimated collective annual sales of close to \$350 billion.

It is our hope that we can impart to you today just how important media is to advertisers in Canada, and at the same time show you how vitally important advertising is to Canada's media.

Advertising is a significant economic force in the world. In virtually all developed countries, advertising is considered an important and necessary component of the communications infrastructure. It is estimated that total worldwide disposable advertising expenditure topped \$1.5 trillion U.S. last year.

Advertising is also a significant economic force in Canada. Advertising expenditures in 2003 were projected at \$11.6 billion. Direct and indirect employment in this sector represents approximately 250,000, or about 2 per cent of all jobs in Canada.

Importantly, approximately 79 per cent of the total advertising expenditures in Canada remain in the Canadian economy as value added. Compared to most Canadian industries, this is a very high level of domestic content.

Advertising also increases government revenues through income tax derived from the jobs it creates and from the greater sales tax base that results from it. Clearly, advertising makes a significant economic contribution to our country. It is the fuel for Canada's economic engine.

Considering these substantial revenues, the role of advertising is critical to a healthy and robust media system in Canada. Primarily, advertising pays for content. This has been the pact between advertisers and the public ever since the early days of publishing.

Advertising pays for the news reports, articles and programs that entertain, inform, and educate Canadians. Without advertising revenues, Canada's media system could not survive in its present configuration.

However, advertising is more than just an economic stimulant adding dollars and jobs to Canada's economy. Advertising is the force that provides the connection between healthy competition among Canadian goods and services, ensuring the benefits of innovation, wider choice, lower prices, and better service. As well

Le travail que vous accomplissez, qui vise à préserver la diversité des voix qui se font entendre sur l'information au Canada, est très important dans le contexte médiatique actuel. Nous avons une position différente de celle de la plupart des témoins précédents puisque nous avons une vocation purement commerciale, et nous ne nous préoccupons pas de la rédaction.

L'Association canadienne des annonceurs est la seule association qui représente uniquement les intérêts des annonceurs au Canada. Nos membres, plus de 200 entreprises et antennes, représentent tout un éventail de secteurs, y compris l'industrie, la vente au détail, les produits emballés, les services financiers et les communications. Ce sont les grands annonceurs du Canada, avec des ventes annuelles évaluées à près de 350 milliards de dollars.

Nous espérons pouvoir vous montrer aujourd'hui l'importance des médias pour les annonceurs au Canada et vous faire comprendre en même temps l'importance vitale de la publicité pour les médias au Canada.

La publicité est une force économique importante dans le monde. Dans presque tous les pays développés, elle est considérée comme un élément important et indispensable de l'infrastructure des communications. On estime que le chiffre d'affaires de la publicité à travers le monde a dépassé les 1,5 billion de dollars américains l'an dernier.

La publicité est aussi une force économique importante au Canada. On estime que les dépenses publicitaires en 2003 ont été de l'ordre de 11,6 milliards de dollars. Cette activité représente environ 250 000 emplois directs et indirects, soit à peu près 2 p. 100 de l'emploi total au Canada.

Fait important, quelque 79 p. 100 de toutes les dépenses de publicité au Canada demeurent dans l'économie canadienne comme valeur ajoutée. Comparativement à la plupart des industries canadiennes, c'est un niveau très élevé de contenu national.

La publicité accroît aussi les recettes gouvernementales par l'impôt sur le revenu provenant des emplois ainsi créés et par l'élargissement de l'assiette fiscale des ventes qui en résulte. Il est donc clair que la publicité contribue de façon importante à l'économie de notre pays. Elle est le carburant du moteur économique du Canada.

Compte tenu de l'importance de ces recettes, le rôle de la publicité est essentiel à la vitalité et à la solidité du système des médias au Canada. Premièrement, la publicité défraie le coût du contenu. Les annonceurs et le public s'entendent là-dessus depuis les tous débuts de la publicité.

La publicité défraie les coûts des bulletins d'information, des articles et des émissions qui divertissent, informent et instruisent les Canadiens. Sans revenus de publicité, le système des médias canadiens ne pourrait pas subsister sous sa forme actuelle.

Toutefois, la publicité est plus qu'un simple stimulant économique qui ajoute des dollars et des emplois à l'économie canadienne. La publicité est cette force qui assure une saine concurrence entre les produits et services canadiens, qui offre les avantages de l'innovation, un vaste choix, des prix concurrentiels

as being a powerful catalyst for competition, advertising provides consumers with the information they need to make knowledgeable selections.

Once again, honourable senators, we are very conscious that your important work here is focussed on the news media, and how to ensure that there remains a diversity of editorial voices in Canada. However, advertisers' interests in media are essentially a commercial one, our role being somewhat like that of a silent financial partner.

Advertisers' purchase decisions are made for the most part on a cold evaluation of audience size and composition, regardless of the cultural content or cultural orientation of the content.

As commercial undertakings with responsibilities to shareholders and others, we are charged with marketing our products and services to the best of our ability. As a result, we primarily concern ourselves with the efficiency and efficacy of media. We base our decisions on analysis, and for the most part we buy viewers, listeners and readers.

Because of this, advertisers favour universal access to media. We believe that all broadcasting, print, and Internet services should permit, and indeed would benefit from, commercial advertising. We believe this should extend as well to the CBC, both television and radio.

Advertisers have always supported the CBC, and we are proud of our role in its success. Advertising support of the public broadcaster allows governments to be fiscally prudent, while still advancing public policy goals.

CBC television, both English and French, currently supplies substantial amounts of commercial inventory to the advertising marketplace. This is significant, in that Canada's advertisers have had to cope over the years with increasingly restricted access to Canadian audiences.

Approximately one-quarter to one-third of all TV viewing in this country is of signals that cannot be commercially accessed by advertisers in Canada. Some have suggested that the CBC TV should reduce its reliance on commercial revenues, currently at some \$350 million a year. This would greatly reduce necessary and healthy competition among broadcasters. It is our opinion that there are currently not enough conventional outlets operating, especially at the local level, to safely replace this market inventory.

Without replacement inventory and adequate competition, the cost of TV advertising would be driven up, and advertisers would naturally divert some portion of their spending to other media or

et un service amélioré. Outre qu'elle est un puissant catalyseur de la concurrence, la publicité fournit aux consommateurs l'information dont ils ont besoin pour faire des choix éclairés.

Je le répète, honorables sénateurs, nous savons très bien que l'important travail que vous faites ici porte essentiellement sur les médias d'information, et les mesures à prendre pour préserver la diversité des opinions exprimées au Canada. Toutefois, les intérêts des annonceurs dans les médias sont essentiellement de nature commerciale, notre rôle étant en quelque sorte un peu celui d'un partenaire financier silencieux.

Les décisions d'achat des annonceurs sont prises pour la plupart en fonction d'une froide évaluation de l'importance et de la composition de l'auditoire, sans égard au contenu culturel ni à l'orientation culturelle du contenu.

En tant qu'entreprises commerciales ayant des responsabilités envers les actionnaires et d'autres encore, nous devons commercialiser nos produits et services du mieux que nous le pouvons. Par conséquent, nous nous préoccupons d'abord et avant tout de l'efficacité et de l'efficacités des médias. Nous prenons nos décisions en fonction d'analyses, et essentiellement nous achetons des téléspectateurs, des auditeurs et des lecteurs.

Pour cette raison, les annonceurs préfèrent un accès universel aux médias. Nous croyons que toute radiodiffusion, toute publication et tout service Internet devraient permettre la publicité commerciale, et d'ailleurs qu'ils en profiteraient. Nous croyons que cela devrait inclure aussi la SRC, secteurs télévision et radio.

Les annonceurs ont toujours appuyé la SRC, et nous sommes fiers du rôle que nous avons joué dans sa réussite. Le soutien des annonceurs au radiodiffuseur public permet aux gouvernements d'être prudents au niveau fiscal, tout en faisant la promotion d'objectifs officiels d'intérêt public.

La télévision de la Société Radio-Canada, tant du réseau anglais que du réseau français, fournit actuellement un important inventaire commercial au marché de la publicité. C'est important, parce que les annonceurs canadiens ont depuis des années à composer avec des obstacles grandissants pour avoir accès aux auditoires canadiens.

Je dirais que du quart au tiers de toutes les émissions regardées au Canada proviennent de signaux qui ne sont pas commercialement accessibles aux annonceurs au Canada. Certains estiment que la télévision de la Société Radio-Canada devrait réduire sa dépendance à l'égard des recettes commerciales, qui s'établissent actuellement à environ 350 millions de dollars par année. Cela réduirait grandement une saine concurrence qui est nécessaire entre les radiodiffuseurs. Nous estimons qu'il n'y a pas actuellement suffisamment de services conventionnels qui fonctionnent, surtout à l'échelle locale, pour remplacer cet inventaire en toute sécurité.

Sans inventaire de remplacement ni concurrence appropriée, le coût de la publicité télévisée augmenterait, et les annonceurs répercuteraient naturellement une partie de leurs dépenses sur

to other marketing communications activities. This would only diminish overall advertising funding to broadcast and other media, thereby weakening Canada's media system.

Advertising in general and certainly the television media are and continue to be underdeveloped in Canada. Per-capita-total-ad-spend in the U.S., for instance, is three times that in Canada. In the U.K. it is 50 per cent higher. For television, per-capita-U.S.-ad-spend is two-and-a-half times that of Canada. In the U.K. it is one-third higher. Even Australia's per-capita-ad-spend on TV is almost a third more than Canada.

We frequently hear complaints from our members, advertisers, who cannot access sufficient effective TV commercial inventory during many times of the year. Innovative proposals to repatriate Canadian viewers by both the 49th Media company and the cable television industry would help address this problem, as would additional new conventional local stations. These proposals should be given a chance to succeed.

Finally, a word about media convergence, which of course is synonymous with media concentration: It has been suggested that larger media organizations can offer advertisers cross-media and integrated-media packages to better suit their needs. This is, in fact, not a new activity. Advertising agencies have been very adept at aggregating these different media into integrated packages for many years.

What is new and admittedly somewhat attractive for advertisers is the one-stop shopping convenience of these larger entities. That advantage, however, must always be balanced with the knowledge that higher levels of media concentration can be an invitation to market abuses, such as tied selling, abuse of dominance, and the like. It is in fact the same issue advertisers are watching closely as the advertising agency business itself continues its consolidation.

Senators, we wish your Committee well in your deliberations, and we thank you for the opportunity to contribute today. We would be pleased to answer any questions.

Senator Tkachuk: Are you saying that you want CBC television and radio to access more advertising?

Mr. Ron Lund, President and CEO, Association of Canadian Advertisers: Absolutely, yes.

Senator Tkachuk: And you are saying that to provide more competition in the marketplace, from what I gather?

Mr. Lund: When we looked at it, there are two things. One, we wrote CEO Robert Rabinovitch when he first took over at the CBC, when he was first talking about reducing the advertising component. We pointed out two things to him, that when you look around the world and Canada as well, there is a very

d'autres médias ou d'autres activités de communication liées à la commercialisation. Cela ne ferait que diminuer l'ensemble du financement publicitaire pour la radiodiffusion et d'autres médias, ce qui affaiblirait donc le système des médias canadiens.

La publicité en général et la télévision sont sous-développées au Canada. Le total des dépenses publicitaires par habitant aux États-Unis, par exemple, est trois fois supérieur à celui du Canada. Au Royaume-Uni, il est de 50 p. 100 supérieur au nôtre. Pour la télévision, les dépenses publicitaires par habitant aux États-Unis sont deux fois et demie supérieures à celle du Canada. Au Royaume-Uni, elles sont plus élevées d'un tiers. Même les dépenses publicitaires par habitant en Australie, pour ce qui est de la télévision, sont près d'un tiers supérieures à celles du Canada.

Nous entendons souvent parler du fait que nos membres, des annonceurs, se plaignent de ne pas avoir un accès suffisant à l'inventaire commercial télévisuel et cela à de nombreux moments au fil de l'année. Les propositions novatrices pour rapatrier les téléspectateurs canadiens qui ont été faites par la compagnie 49th Media et l'industrie de la câblodistribution permettraient de régler ce problème, tout comme l'ajout de nouvelles stations locales conventionnelles. Il faudrait donner à ces propositions la chance de réussir.

Enfin, au sujet de la convergence des médias, qui est synonyme évidemment de concentration des médias : on a donné à entendre que les grandes organisations des médias peuvent offrir aux annonceurs des forfaits inter-médias et de médias intégrés qui répondent mieux à leurs besoins. En fait, il ne s'agit pas là d'une activité nouvelle. Les agences de publicité se font fort de réunir ces différents médias en forfaits intégrés depuis de nombreuses années.

Ce qui est nouveau et, avouons-le, assez intéressant pour les annonceurs, c'est le guichet unique qu'offrent ces grosses entités. Cet avantage, toutefois, doit être évalué en tenant compte du fait que les niveaux supérieurs de concentration des médias peuvent ouvrir la porte aux abus, comme les ventes liées, la dominance abusive, par exemple. C'est en fait la même situation que les annonceurs surveillent de près à mesure que le secteur des agences de publicité poursuit sa consolidation.

Nous souhaitons au comité bonne continuation dans ses délibérations, et nous vous remercions de nous avoir donné l'occasion de prendre la parole aujourd'hui. Nous sommes à votre disposition pour répondre à vos questions.

Le sénateur Tkachuk : Dites-vous que vous voulez que la télévision et la radio de la SRC présentent davantage de publicité?

M. Ron Lund, président et chef de la direction, Association canadienne des annonceurs : Certainement, oui.

Le sénateur Tkachuk : Et c'est pour favoriser la concurrence sur le marché, si je comprends bien?

M. Lund : Nous avons examiné la situation et nous y avons vu deux choses. D'abord, nous avons écrit à Robert Rabinovitch quand il est arrivé à la SRC, quand il a commencé à parler de réduire la publicité. Nous lui avons signalé deux choses, soit que quand on voit ce qui se passe dans le monde et au Canada aussi,

responsible balance between public dollars or private dollars as well going into the public system, and the programming that it can actually produce.

In fact, we congratulated the CBC on very unique programming that will attract unique viewers for us, so it doesn't have to be reality programming all the time. In fact, the unique programming on CBC TV is very attractive to the advertiser.

As far as radio is concerned, we thought that the same model should be applied to CBC Radio, in that it does not have unlimited advertising, but the taxpayers' money can be balanced with some commercial interest.

As a matter of fact, when you listen to CBC Radio you do hear commercials, but you hear commercials that CBC Radio deems appropriate for them, whether they are cultural, et cetera.

There is commercialization. It is someone's interpretation of what commercialization is. They may say, "Come to the theatre down on Niagara-on-the-lake." That is a commercial. We would like to have some access to that as well.

Senator Tkachuk: I am not opposed to your point of view. How would a public broadcaster price your product, when they get so much of their money from taxpayers?

Would CBC be unfair competition to the other networks, who price their product to survive? In other words, if they do not have the advertising dollars, they do not survive but CBC Radio can lowball their product, because what do they care? They get their money outside of the advertising dollars.

Mr. Reaume: I have never heard the argument from any media buyer that they get bargains on CBC. CBC has priced its product competitively, so the only question remains is, how you split up that advertising pie? You might make the argument that private broadcasters should get a larger portion of that. We look at the market as a competitive marketplace, and we will purchase where we can get the best, most efficient media time and space.

Senator Tkachuk: There was one more point you made. It seemed that on page 6 you were saying that there is not enough product out there. Are you saying that the CRTC is too tight with the amount of licences it gives? Would you like to see more TV stations out there?

Mr. Lund: Absolutely.

Senator Tkachuk: Are you saying that there is room for it, and the advertising market can actually allow that to happen?

on constate qu'il existe un équilibre très raisonnable entre les deniers publics et les fonds privés qui sont investis dans le système public et la programmation qu'ils permettent vraiment de produire.

En fait, nous avons félicité la SRC pour sa programmation tout à fait unique qui attire des téléspectateurs uniques pour nous, et on n'a donc pas à recourir tout le temps à l'actualité divertissement. En fait, la programmation unique de la télévision de la SRC est très attrayante pour les annonceurs.

Quant à la radio, nous pensions que le même modèle devait être appliqué à la radio de la SRC, car la publicité illimitée y est exclue, et les deniers publics peuvent être mis en rapport avec certains intérêts commerciaux.

En réalité, quand on écoute la radio de la SRC, on entend effectivement des annonces publicitaires, mais ce sont des annonces publicitaires que la radio de la SRC juge appropriées pour elle, parce qu'elles ont un contenu culturelle ou que sais-je encore.

Il y a une commercialisation. Tout dépend de l'interprétation qu'on donne au mot commercialisation. Il se peut qu'on nous dise : « Venez au théâtre à Niagara-on-the-Lake. » C'est une annonce commerciale. Nous aimerions avoir un certain accès à cela aussi.

Le sénateur Tkachuk : Je ne suis pas opposé à ce que vous dites. Comment un radiodiffuseur public établirait-il le prix de votre produit, quand une si grande part de ses fonds provient des contribuables?

La Société Radio-Canada exercerait-elle une concurrence déloyale envers les autres réseaux, qui fixent le prix de leurs produits pour assurer leur survie? Autrement dit, dans leurs cas, s'ils n'ont pas de revenus de la publicité, ils ne peuvent pas survivre, mais la radio de la SRC peut sous-estimer leurs produits, parce qu'elle n'en a que faire. Elle ne tire pas son financement de la publicité.

M. Reaume : Je n'ai jamais entendu un acheteur du secteur des médias dire qu'il a profité d'aubaines de la part de la SRC. La SRC fixe le prix de ses produits de façon concurrentielle, et la seule question qui se pose consiste à savoir comment partager ce gâteau de publicité. On pourrait soutenir que les radiodiffuseurs privés devraient en obtenir une plus large part. Nous voyons le marché comme un marché concurrentiel, et nous achetons là où nous pouvons obtenir les espaces publicitaires et les temps d'antenne les meilleurs et les plus efficaces.

Le sénateur Tkachuk : Vous avez dit une autre chose encore. Il me semble qu'à la page 6, vous disiez qu'il y avait insuffisance de produits. Êtes-vous en train de dire que le CRTC n'accorde pas suffisamment de licences? Souhaiteriez-vous qu'il y ait davantage de stations de télévision?

M. Lund : Bien sûr.

Le sénateur Tkachuk : Il y a de la place pour les nouvelles stations, et le marché de la publicité peut se le permettre?

Mr. Reaume: The commission has licensed a number of specialty channels over the last 10 to 15 years. They are wonderful products, and there are many advertisers who use the niche, targeted specialty channels for their products and services. Almost all of them, with very few exceptions, are national in scope. Advertisers plan on a market-by-market basis.

What we have now is terrific product choices on a national basis. What we do not have is terrific local choices on a market-by-market basis. We think markets like Calgary, Edmonton, Winnipeg, Ottawa, yes, Toronto even, and others could use more local conventional stations.

The CRTC recently looked at applications for news stations in Calgary. The economy in Calgary for the past five to ten years has just been terrific. Demand for TV time out there in the fall and spring, high-demand weeks, is crazy.

There are times when some of our members say, "We cannot buy TV time in those markets for love or money during certain weeks." This is our argument, that we need local conventional stations in many markets in the country. We have terrific national stations now, specialty and others.

Senator Tkachuk: This is good stuff.

The Chairman: Fascinating.

Mr. Lund: Senator Tkachuk, I was just going to say as a follow-up on one or more stations, the other problem we face is that over the last seven years now, U.S. specialty channels have been taking an incremental amount of the audience. This is not unduplicated. This is equivalent to the Bill C-55 issue, whereby somebody already buys *People* magazine, or someone buys some U.S. publication, *Cosmopolitan*, and we have no access to it.

What happens now is, Canadians watch the U.S. specialty channels. They do not get a chance to have Canadian information, products and services on those channels. That is a concern.

Senator Merchant: I know that newspaper readership is trending down, but we have had a couple of presentations from the ethnic media, and they are starving for a little bit of advertising. There must be a market there, because they are also consumers.

What do you do? Is there something you can do for them because they need some advertising?

Mr. Reaume: We do a lot for them. I was here yesterday when the gentleman from the ethnic media association made his presentation. His argument was that the federal government had cut back on its ethnic advertising.

M. Reaume : Le conseil a autorisé diverses chaînes spécialisées depuis 10 ou 15 ans. Ce sont de merveilleux produits, et il y a de nombreux annonceurs qui utilisent ce créneau des chaînes spécialisées pour offrir leurs produits et services. La quasi-totalité, à de très rares exceptions, sont de portée nationale. Les annonceurs font leur planification marché par marché.

Nous avons donc maintenant à l'échelle nationale un extraordinaire choix de produits. Ce que nous n'avons pas, c'est un extraordinaire choix local, sur ce plan marché par marché. Nous pensons que des marchés comme ceux de Calgary, d'Edmonton, de Winnipeg, d'Ottawa, et oui de Toronto même, et d'autres pourraient accueillir davantage de stations conventionnelles locales.

Le CRTC a récemment examiné des demandes de nouvelles stations à Calgary. L'économie de Calgary depuis cinq à dix ans est tout à fait remarquable. La demande de temps d'antenne pour la télévision à l'automne et au printemps, les semaines de forte demande, est incroyable.

Il y a des moments où certains de nos membres disent : « Nous ne pouvons acheter de temps d'antenne sur ces marchés même au prix fort pendant certaines semaines. » D'où notre raisonnement, qui est qu'il nous faut des stations conventionnelles locales sur de nombreux marchés au pays. Nous avons déjà d'excellentes stations nationales, des chaînes spécialisées et d'autres.

Le sénateur Tkachuk : C'est excellent.

Le président : C'est fascinant.

M. Lund : Sénateur Tkachuk, j'allais ajouter à propos de la quantité des stations que l'autre problème que nous avons, c'est que depuis les sept dernières années, les chaînes spécialisées américaines accaparent une part grandissante de l'auditoire. Ce n'est pas une histoire sans précédent. C'est un peu comme avec le projet de loi C-55, où quelqu'un achète déjà le magazine *People*, où quelqu'un achète une autre publication américaine, le *Cosmopolitan*, et nous n'y avons pas accès.

Ce qui se passe maintenant, c'est que les Canadiens regardent les chaînes spécialisées américaines. Ils n'ont pas la possibilité d'avoir accès à de l'information, à des produits et à des services canadiens sur ces chaînes. C'est un sujet de préoccupation.

Le sénateur Merchant : Je sais qu'on lit de moins en moins les journaux, mais nous avons entendu quelques exposés de la part de représentants de médias ethniques, et ils auraient bien besoin d'un peu de publicité. Il doit bien y avoir un marché là, puisqu'ils sont aussi des consommateurs.

Que faites-vous? Y a-t-il quelque chose que vous puissiez faire pour eux parce qu'ils ont besoin d'un peu de publicité?

M. Reaume : Nous faisons beaucoup pour eux. J'étais ici hier quand le représentant de l'Association des médias ethniques a présenté son exposé. Il a soutenu que le gouvernement fédéral avait réduit sa publicité dans les médias ethniques.

Many corporate private companies produce separate ethnic campaigns. Beer companies, packaged goods companies, financial companies, all produce print, broadcast and radio ads in Chinese, Italian, Portuguese, et cetera, to target these ethnic demographics.

I do not believe they have cut back on their campaigns. It has been a federal government decision to cut back on its advertising that has caused them the difficulty this year.

Senator Munson: We heard from Ms. Bassett this morning and TVO. You are very proactive with more advertising on the CBC. Would the same hold true for TVO? There seems to be such a purity at TVO, not having any advertising. Would you like to get your hands involved with advertising on educational television?

Senator Tkachuk: Especially for those two-year-olds. You can never start too early.

Senator Munson: People have to go somewhere to have no advertising, but, I suppose —

Mr. Lund: One of the things I should bring to the senators' attention here is that, contrary to popular opinion, we actually do not believe in unlimited advertising. In fact, we have gone many times before the CRTC, complaining about the relaxation of the 12-minute limit, which virtually is non-existent with the ten exemptions to the rules. We feel that in fact it is very disrespectful to the consumers.

To answer your question, yes, we would love to have access. We do not believe in unlimited access. We believe, certainly, in complementing the programming that is there. I am a TVO watcher as well. The relaxation around commercialization of some of that can certainly help the problems they face in terms of funding, and will build their endeavours, as well as provide us some access to consumers.

However, we go to the CRTC at least once every 18 months, complaining about the relaxation of the amount of commercial time available.

Senator Munson: Newspapers survive on advertising, as we all know. We have heard stories of the death knell of the *National Post*. At one time it was giving away the paper, and yet it has survived.

In the present climate, are there enough advertising dollars to go around to sustain a competitive market in Toronto or in small markets? Is there a lot of money out there? I know the economy is strong, but a lot of newspapers are not.

De nombreuses sociétés privées produisent des campagnes de publicité distinctes pour les médias ethniques. Les brasseries, les entreprises de marchandises emballées, des sociétés financières, toutes produisent des publications, des émissions de télévision et de radio en chinois, en italien, en portugais et dans d'autres langues pour joindre ces communautés ethniques.

Je ne crois pas qu'ils aient réduit leurs campagnes publicitaires. C'est une décision du gouvernement fédéral de réduire sa publicité qui leur a causé des difficultés cette année.

Le sénateur Munson : Nous avons entendu Mme Bassett ce matin et des représentants de TVO. Vous réclamez activement qu'il y ait davantage de publicité à la SRC. Peut-on dire la même chose dans le cas de TVO? Il semble y avoir une telle pureté à TVO, du fait qu'il n'y a aucune publicité. Souhaiteriez-vous vous mêler d'introduire la publicité dans une chaîne de télévision éducative?

Le sénateur Tkachuk : Surtout pour les bambins de deux ans. Il n'est jamais trop tôt pour commencer.

Le sénateur Munson : Les gens doivent bien aller quelque part pour qu'il n'y ait pas de publicité, mais, je suppose...

M. Lund : L'une des choses sur lesquelles j'aimerais attirer votre attention, c'est que contrairement à l'opinion populaire nous ne visons pas en fait la publicité illimitée. Nous nous sommes présentées à maintes reprises devant le CRTC pour nous plaindre de l'assouplissement de la limite des douze minutes, qui est pratiquement inexistante étant donné les dix exemptions permises aux règles. Nous estimons en fait que c'est vraiment manquer d'égard à l'endroit des consommateurs.

Pour répondre à votre question, oui, nous aimerions beaucoup avoir cet accès. Nous ne croyons pourtant pas à l'accès illimité. Nous croyons, certainement, qu'il y a lieu de compléter la programmation qui est offerte. Je regarde aussi des émissions de TVO. L'assouplissement des règles concernant la commercialisation dans certains cas peut certainement atténuer les problèmes auxquels nous faisons face en matière de financement, et cela renforcerait ces entreprises tout en nous livrant un certain accès aux consommateurs.

Toutefois, nous allons au CRTC au moins tous les 18 mois, nous plaigne de l'assouplissement des règles concernant le temps d'annonces commerciales disponible.

Le sénateur Munson : Les journaux survivent grâce à la publicité, nous le savons tous. Nous avons entendu ces histoires où on sonnait le glas du *National Post*. À un moment donné, ils en étaient presque rendus à distribuer gratuitement ce journal, et pourtant il a survécu.

Dans le contexte actuel, les fonds pour la publicité suffiraient-ils à soutenir un marché concurrentiel à Toronto ou sur de petits marchés? Y a-t-il beaucoup d'argent? Je sais que l'économie se porte bien, mais bien des journaux ne peuvent pas en dire autant.

Mr. Reaume: I am sure you have heard from the newspaper industry already that Toronto is one of the most competitive newspaper markets in the world. If you counted up the number of daily newspapers in this market, it might be eight or nine, believe it or not.

You have the large mainstream papers, but now you also have the so-called commuter papers. We heard from one yesterday. *Corriere Canadese* is a daily. There is a Chinese daily in this market too so it is an extremely competitive newspaper market.

Is there enough advertising money to go around? I do not know. It grows every year. The advertising pie grows every year. That is all I can offer on that question.

Senator Trenholme Counsell: Perhaps I know the answer, but I am going to ask the question. Is there any effort or possibility or role for your association or somebody to maybe not control, but to influence the quality of advertising, the content? I think I asked this question more as a doctor than a parent or citizen. I am very concerned about some of the things I have seen recently with Viagra. The extent of it just seems to be in your face all the time. There is an example of the week or an example of the month.

Does this happen at all?

Mr. Lund: I am not going to get into this one.

Senator Tkachuk: You want to go here.

Senator Trenholme Counsell: It is in your face every night, every night, every night; quite a young couple too, and I just wonder why. Anyway, I am glad you all laughed.

Mr. Lund: One of the things Canada has, which I think we should all be very proud of, is an excellent self-regulatory system, which works through Advertising Standards Canada, ASC.

A complaint from a single consumer can set off an investigation. If somebody believed a Viagra commercial was offending them, they would go to the individual codes that are put out either by the Cabletelevision Advertising Bureau, CAB, the pharmaceutical industry, or our own code at Advertising Standards Canada, in terms of taste, et cetera. In fact, they do ask people to take commercials off the air.

This is backed up again by the broadcasters or the individual media. If somebody said, "No, we are not going to take it off," the broadcaster would take it off the air instead. Basically, it is a complaint-based system, and one complaint can set it off.

Senator Trenholme Counsell: The name of the —

Mr. Lund: Is Advertising Standards Canada.

Senator Trenholme Counsell: Is that a separate association?

M. Reaume : Je suis sûr que vous avez déjà entendu des représentants du secteur des journaux dire que Toronto est l'un des marchés les plus concurrentiels au monde en matière de journaux. Si vous comptez le nombre de quotidiens sur ce marché, vous en trouverez peut-être huit ou neuf, croyez-le ou non.

Vous avez les journaux grand public, et maintenant vous avez aussi ces journaux distribués gratuitement pour tous ceux qui empruntent les transports en commun. Nous en avons entendu parler hier. *Le Corriere Canadese* est un quotidien. Il y a un quotidien chinois sur ce marché aussi qui est un marché extrêmement concurrentiel pour les journaux.

Y a-t-il suffisamment de fonds de publicité? Je ne le sais pas. Cela augmente chaque année. Le gâteau de la publicité grossit chaque année. C'est tout ce que je peux répondre.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je sais peut-être la réponse, mais je vais poser la question. Est-ce que votre association ou quelqu'un ne pourrait pas faire l'effort ou avoir pour rôle peut-être non pas de contrôler mais d'influencer la qualité de la publicité, le contenu? Je pense que je pose la question davantage à titre de médecin que de parent ou de citoyen. Je suis très préoccupé par certaines choses que j'ai vues récemment au sujet du Viagra. On dirait qu'il en est maintenant question partout. Il y a un exemple chaque semaine ou chaque mois.

Est-ce que cela se fait?

M. Lund : Je ne vais pas m'aventurer sur ce sujet.

Le sénateur Tkachuk : Mais si, lancez-vous.

Le sénateur Trenholme Counsell : Tous les soirs, immanquablement, c'est le même refrain, et c'est un couple assez jeune aussi, et je me demande pourquoi. De toute façon, je me réjouis de vous voir tous rire.

M. Lund : Une des choses que nous avons au Canada, et je pense que nous devrions tous en être très fiers, c'est un excellent système d'autoréglementation, qui fonctionne par l'intermédiaire des Normes canadiennes de la publicité, les NCP.

Une plainte d'un seul consommateur peut enclencher une enquête. Si quelqu'un estime qu'une publicité faite pour le Viagra était offensante, on se reporterait aux codes individuels qui sont appliqués soit par le Cabletelevision Advertising Bureau, le CAB, la société pharmaceutique, ou notre propre code des Normes canadiennes de la publicité, en matière de goût, par exemple. Au fait, il leur arrive bel et bien de demander le retrait de certaines publicités.

Avec l'appui, une fois de plus, des radiodiffuseurs ou du média individuel. Si quelqu'un dit : « Non, nous n'allons pas la retirer », c'est alors le radiodiffuseur qui la retirerait. Essentiellement, c'est un système qui repose sur le dépôt de plaintes, et une plainte enclenche le processus.

Le sénateur Trenholme Counsell : Le nom du...

M. Lund : Les Normes canadiennes de la publicité.

Le sénateur Trenholme Counsell : Est-ce une association distincte?

Mr. Lund: Yes, it is a multi-partied organization consisting of media agencies, advertisers, and consumer groups. Consumers are involved.

Mr. Reaume: I might also add that you may be reacting to a lot of U.S. advertising for this type of product. That is something that our association cannot do anything about. I think the CRTC cannot even do anything about that.

Senator Trenholme Counsell: Sometimes it is beer for almost teenagers; not quite, but they look very young.

Senator Munson: The last line in it is, you will die happy.

Senator Di Nino: Senator, I think there are worse examples than the two you have mentioned about awful advertising. I am afraid I have to agree with our colleagues that most of it probably comes from across the border. Particularly in Ontario, we are inundated with it.

I want to concentrate on the question that dealt with the ethnic media, and I like to call it the third language. I believe there are seven daily Chinese papers in the Toronto area, and I think altogether, between weeklies, et cetera, there are probably more than 30. It is wonderful that we have that.

Is that a market that you folks look at on a regular basis? Do you see that as important? Do you see it as becoming more important?

Mr. Reaume: Definitely. There was a time, perhaps even just ten years ago, where it was considered peripheral.

Senator Di Nino: Exactly.

Mr. Reaume: However, there are many, many advertisers I can think of, for instance, RBC Royal Bank and the other banks, beer companies and car companies, who have realized that to talk to third-language target groups in their own language, in their mother tongue, can be a very strong and marketing-message-enhancing proposition. It can only grow in —

Senator Di Nino: Do you have any statistics —

The Chairman: Senator Di Nino, just for clarification, we have been buzzing up here. We all think we heard you say there are seven Chinese-language dailies in Toronto. Is that what you said? Seven?

Senator Di Nino: Exactly.

The Chairman: Chinese-language dailies in this city?

Senator Di Nino: There is an organization called the National Ethnic Press and Media Council of Canada that I work with from time to time, and I believe that over a couple of dozen Chinese newspapers are published in this area. I am talking about the Greater Toronto Area; Markham, and Mississauga has some. I think there is a handful of, for instance, South Asian papers. There is really a large —

The Chairman: I know there are a lot. I just did not know there were seven Chinese dailies.

M. Lund : Oui, c'est une organisation multipartite composée d'agences des médias, d'annonceurs et de groupes de consommateurs. Des consommateurs y participent.

M. Reaume : J'aimerais ajouter que vous réagissez peut-être à beaucoup de publicités américaines pour ce type de produit. Notre association ne peut rien faire à ce sujet. Je pense que le CRTC lui-même n'y peut rien.

Le sénateur Trenholme Counsell : Parfois c'est de la bière qu'on offre aux préadolescents; pas vraiment, mais ils ont l'air si jeunes.

Le sénateur Munson : Vous mourrez le sourire aux lèvres, leur dit-on à la fin.

Le sénateur Di Nino : Sénateur, je pense qu'il y a de pires exemples que les deux que vous avez mentionnés pour dénoncer la publicité détestable. Nos collègues ont raison, cette publicité vient probablement de l'autre côté de la frontière. Particulièrement en Ontario, nous en sommes inondés.

Je veux parler de la question qui avait trait aux médias ethniques, et j'aime bien parler de langues tierces. Je crois qu'il y a sept quotidiens dans la région de Toronto, et je pense que si l'on compte les hebdomadaires et tout le reste, il y en a probablement plus de trente. C'est merveilleux que nous ayons tout cela.

Est-ce un marché vers lequel vous vous tournez régulièrement? Le jugez-vous important? Estimez-vous qu'il est en train de devenir important?

M. Reaume : Certainement. Il fut un temps, il y a peut-être seulement dix ans, où il était jugé secondaire.

Le sénateur Di Nino : Exactement.

M. Reaume : Cependant, il y a beaucoup d'annonceurs auxquels je peux penser, par exemple, la Banque royale et les autres banques, des brasseries et des fabricants d'automobiles, qui ont compris qu'en s'adressant à des groupes cibles d'une langue tierce dans leur propre langue, dans leur langue maternelle, on peut très efficacement renforcer le message publicitaire. Cela ne peut se faire qu'en...

Le sénateur Di Nino : Avez-vous des statistiques...

Le président : Sénateur Di Nino, il nous faut un éclaircissement, car nous sommes interloqués. Nous pensons tous vous avoir entendu dire qu'il y avait sept quotidiens en langue chinoise à Toronto. Est-ce bien ce que vous avez dit? Sept?

Le sénateur Di Nino : Exactement.

Le président : Des quotidiens de langue chinoise dans cette ville?

Le sénateur Di Nino : Il y a une organisation qui s'appelle le National Ethnic Press and Media Council of Canada avec qui je travaille de temps à autre, et je crois que plus d'une vingtaine de journaux chinois sont publiés dans cette région. Je parle de la région du Grand Toronto; Markham et Mississauga en comptent quelques-uns. Je pense qu'il y a une poignée par exemple de journaux d'Asie du Sud. Il y a vraiment beaucoup...

Le président : Je sais qu'il y en a beaucoup. C'est seulement que je ne savais pas qu'il y avait sept quotidiens chinois.

Senator Di Nino: I asked the question the other day, before I came to this. I thought it was more but apparently there are seven Chinese dailies in the GTA area.

Do you have any stats of how much of the total advertising dollars are directed to the third-language papers?

Mr. Reaume: The short answer is, no, we do not have stats. Also, on that point, a couple of expert ethnic advertising agencies have grown in the advertising community who are a great help to clients who want to take this path.

Specifically in the area of statistics, it is difficult also to measure the circulation of some of these newspapers and other publications. That has proven to be a bit of a struggle for us also.

Papers such as the *National Post* and *The Globe and Mail* have their circulation audited by a company called the Audit Bureau of Circulations, et cetera. Of course, there is a fee attached to that. Perhaps some of the smaller third-language publications cannot afford that, et cetera, but we have to consider that also.

Mr. Lund: It is not just third-language newspapers. It is very difficult to get statistics on the community newspapers in Richmond Hill or Markham, for example.

Senator Di Nino: I understand that. The reason I ask the question is because you hit the nail on the head when you said a few years ago it was considered a periphery. Even with the *Corriere Canadese* and some of the other ones, there is a huge market. I just wondered if they are getting their fair share of advertising dollars, particularly when you are telling me that there are not enough places to advertise. That was my point, and I agree with you.

Now, there are all kinds of small ones, but there are Chinese newspapers that actually have a larger circulation than the *National Post* in the city of Toronto.

Madam Chair, I just wanted to make that point on the record.

Senator Tkachuk: We have had representations from the ethnic media on a 30-per cent commission that they claim was being taken by a buyer of advertising from the federal government.

Have you received any complaints or presentations from the ethnic community on this matter?

Mr. Reaume: No.

Senator Tkachuk: Are there brokers that charge 30 per cent to private-sector clients to place their advertising?

Mr. Reaume: We would not necessarily be privy to that transaction, because that is between the media themselves and the intermediary advertising agency. We are the product-and-service providers, so we would not necessarily be privy, but we have not heard anything like —

Le sénateur Di Nino : J'ai posé la question l'autre jour, avant de venir. Je pensais qu'il y en avait davantage mais apparemment il y a sept quotidiens chinois dans la région du Grand Toronto.

Avez-vous des statistiques sur la valeur en dollars de la publicité destinée aux journaux de langue tierce?

M. Reaume : Je vous dirais que non, nous n'avons pas de statistiques. De plus, à ce sujet, quelques agences de publicité spécialisées dans le marché ethnique sont apparues dans le secteur de la publicité et sont d'un grand secours pour les clients qui veulent prendre cette voie.

Pour parler précisément de statistiques, il est difficile aussi de mesurer la diffusion de certains de ces journaux et d'autres publications. C'est un peu difficile pour nous aussi.

Des journaux comme le *National Post* et *The Globe and Mail* font vérifier leur diffusion par l'Audit Bureau of Circulations, par exemple. Bien sûr, cela coûte quelque chose. Peut-être que certaines des petites publications en langue tierce ne peuvent pas se le permettre, et nous devons en tenir compte.

M. Lund : Il ne s'agit pas que des journaux en langue tierce. Il est très difficile d'obtenir des statistiques sur les journaux communautaires à Richmond Hill ou Markham, par exemple.

Le sénateur Di Nino : Je comprends. Si je pose la question, c'est parce que vous avez mis le doigt dessus quand vous avez dit qu'il y a quelques années ce secteur était considéré comme secondaire. Même dans le cas du *Corriere Canadese* et de certains autres journaux, il y a un énorme marché. Je me demande s'ils obtiennent leur juste part des dollars du secteur de la publicité, d'autant plus que vous me dites qu'il n'y a pas suffisamment d'endroits où annoncer. C'est ce que je veux dire, et je suis d'accord avec vous.

Il y a toutes sortes de petits journaux, et il y a des journaux chinois qui en fait ont un plus fort tirage que le *National Post* dans la ville de Toronto.

Madame la présidente, je tenais à le dire publiquement.

Le sénateur Tkachuk : Nous avons entendu dire par des représentants des médias ethniques qu'une commission de 30 p. 100 aurait été acceptée par un acheteur de publicité du gouvernement fédéral.

Avez-vous reçu des plaintes ou des doléances de la communauté ethnique à ce sujet?

M. Reaume : Non.

Le sénateur Tkachuk : Y a-t-il des courtiers qui prennent 30 p. 100 à leurs clients du secteur privé pour passer leur publicité?

M. Reaume : Nous ne sommes pas forcément au courant de cette transaction parce qu'elle est entre les médias eux-mêmes et l'agence de publicité intermédiaire. Nous sommes le fournisseur de produits et de services, de sorte que nous ne sommes pas forcément au courant, mais nous n'avons rien entendu dire qui ressemble...

Mr. Lund: Mr. Reaume, we do enough consultations with our members — there is nobody paying 30 per cent for their media. The only thing I can suggest, and maybe this is part of it, is the advertiser does not know what the end price is, and the person is fooling around with the price in between.

However, the advertiser would not pay an intermediary 30 per cent. In the old days it was 15 per cent, when you created an ad. Most media buying is done at between 2 and 5 per cent. There is no large advertiser who would remotely consider paying 30 per cent.

[Translation]

Senator Chaput: I would like you to clarify the following. In your document, you say that you do not have access to certain television programs. You state that the Canadian Association does not have access to a third or a quarter of these television shows. Why do you say this? Who has access to these shows?

[English]

Mr. Lund: Yes, if you look at U.S. specialty channels, which is what we are speaking about primarily here. On CNN, you will see U.S. commercials. You will not see Canadian commercials. The only exception to that is two minutes per hour — it is per hour, is not it? Two minutes per hour, the cable company who brings that in, such as a Rogers, are allowed two minutes to promote themselves; not sell their products, but to promote their programming, et cetera. That is only two minutes and the rest is all U.S. commercials.

For audience size, about a quarter of English-speaking Canadians watch those programs. If they are watching that program, they are not watching another program.

Senator Chaput: The decision is made by whom?

Mr. Lund: We do not have legal access to those programs. In our presentation, we noted two things. One, the Canadian Cable Telecommunications Association recommended to the CRTC that those two minutes be open equally to all advertisers, not just the Rogers of the world; to open at least the two minutes. Then Kevin Shea of 49th Parallel Inc. — maybe some of you know Kevin — said, why not purchase that programming, those signals, just like we do now on other ones. We will import them, strip out the U.S. commercial, and put in Canadian commercials, so that Canadians can hear about Canadian products and services and not U.S. drugs and things like that. We are supportive of that.

The Chairman: That is an important clarification.

I would like to ask you about a passage on the last page of your presentation, where you talk about larger entities and concentration, which brings advantages, in terms of one-stop shopping, convenience and all.

M. Lund : Monsieur Reaume, nous faisons suffisamment de consultations auprès de nos membres — personne ne paie 30 p. 100 pour sa publicité. Tout ce que je peux dire, et c'est peut-être un élément, c'est que l'annonceur ne sait pas ce que sera le prix final et la personne tripote le prix entre les deux.

Toutefois, l'annonceur ne paie pas 30 p. 100 à un intermédiaire. Dans le bon vieux temps, c'était 15 p. 100, quand vous assuriez la création d'une annonce. Le gros de l'achat de média se fait entre 2 et 5 p. 100. Aucun gros annonceur ne songerait jamais à payer 30 p. 100.

[Français]

Le sénateur Chaput : J'aimerais que vous apportiez une clarification au point suivant. Dans votre document, vous dites ne pas avoir accès à certaines émissions télévisées. Vous indiquez que l'association canadienne n'a pas accès au quart ou au tiers de ces émissions télévisées. Pourquoi faites-vous cette affirmation? Qui a accès à ces émissions?

[Traduction]

M. Lund : Oui, s'il s'agit des chaînes spécialisées américaines, ce qui est ce dont on parle surtout ici. Sur CNN, vous allez voir des publicités américaines. Pas de publicité canadienne. La seule exception, c'est que pendant deux minutes par heure — c'est bien à l'heure, n'est-ce pas? — le câblodistributeur, Rogers par exemple, se voit accorder deux minutes pour faire sa promotion; pas pour vendre ses produits mais pour faire la promotion de ses émissions, et cetera. Pendant deux minutes seulement et le reste est constitué d'annonces américaines.

Pour ce qui est de la taille de l'auditoire : à peu près le quart des Canadiens anglophones regardent ces émissions. S'ils regardent cette émission, ils ne sont pas en train d'en écouter une autre.

Le sénateur Chaput : La décision est prise par qui?

M. Lund : Nous n'avons pas légalement accès à ces émissions. Dans notre exposé, nous avons signalé deux choses. D'abord, l'Association canadienne des télécommunications par câble a recommandé au CRTC que ces deux minutes soient accessibles sur un pied d'égalité à tous les annonceurs, pas seulement aux Rogers de ce monde; au minimum, de débloquer les deux minutes. Puis, Kevin Shea de 49th Parallel Inc. — certains d'entre vous connaissent peut-être Kevin — a dit : Pourquoi ne pas acheter cette programmation, ces signaux, comme on le fait actuellement sur d'autres chaînes. Nous allons les importer, enlever la publicité américaine et la remplacer par une publicité canadienne pour que les Canadiens entendent parler de produits et de services canadiens et non de médicaments américains, par exemple. C'est une idée que nous appuyons.

Le président : C'est un éclaircissement important.

J'aimerais vous poser une question à propos d'un passage qui se trouve à la dernière page de votre document, où vous parlez des grandes entités et de la concentration, ce qui procure des avantages sous forme de guichet unique et de commodité.

Then you went on to say:

That advantage, however, must always be balanced with the knowledge that higher levels of media concentration can be an invitation to market abuses such as tied selling, abuse of dominance, and the like.

Was that a theoretical statement, or have there been examples of trends in that direction?

Mr. Lund: I will not call them trends, but we have certainly made interventions on behalf of our members. Should we name the station? No.

It was not just because of this. It is tried off and on, where someone will say, "If you want, we will start off with just broadcast television right now." Then, when a station has a good line of a programming, they may say to the advertiser, "In order for you to get this nice prime-time spot, you are you going to have to take five of these, two of these, one of those," which is tied selling.

What we worried about even more with this, and there was certainly at least one example, was, "If you want this programming in British Columbia, you are going to have to use our newspaper as well."

That advertiser may not use newspapers at all. This may not even be a retail advertiser.

We want to make sure that there is not that forcing of using a particular newspaper associated with a broadcaster or any other vehicles. If they have something good to offer and the advertiser wants it, that is fine. Then, the one-stop shop that we have talked about could be good. However, we also do not want to be forced to buy those from anyone, any more than tied selling is legal in any other area.

The Chairman: Tied selling is not legal, is it?

Mr. Lund: No, illegal, sorry, I meant to say.

The Chairman: Yes. You said you had laid a complaint. With whom?

Mr. Lund: We took it to the broadcaster. Our members — there were two of them — spoke to us, and we took it to the broadcaster and said, "Do not do this, or we will go to Competition Bureau."

The Chairman: And that worked?

Mr. Lund: Yes, very quickly.

The Chairman: May I ask when this was?

Mr. Lund: A year ago now?

Mr. Reaume: Which case are you speaking of? Oh, a year ago.

Mr. Lund: One year ago.

The Chairman: And you are not aware of other instances?

Puis vous dites :

La contrepartie de cet avantage, toutefois, c'est qu'un degré plus élevé de concentration des médias peut ouvrir la porte à des abus comme la vente liée, l'abus de sa position prédominante, et les problèmes du même genre.

C'est une affirmation dans l'abstrait ou avez-vous des exemples qu'il existe une tendance en ce sens?

M. Lund : Je ne parlerai pas de tendance, mais il est certain que nous avons fait des interventions au nom de nos membres. Y a-t-il lieu de donner le nom de la station? Non.

Ce n'est pas seulement à cause de ceci. De temps en temps quelqu'un va dire : « Si vous voulez, pour commencer, on va se contenter de la télévision par ondes hertziennes. » Puis, quand la station a un bon choix d'émissions, elle dira à l'annonceur : « Pour avoir droit à ce beau créneau de grande écoute, il va falloir que vous preniez cinq de ceux-ci, deux de ceux-là et un de celui-ci. » Ça, c'est de la vente liée.

Ce qui nous a inquiétés encore plus, et ça s'est produit au moins une fois, c'est une situation comme celle-ci : « Si vous voulez cette émission en Colombie-Britannique, il va falloir que vous annonciez aussi dans notre journal. »

Il se peut que cet annonceur ne se serve jamais de journaux. Il se peut que ce ne soit même pas un annonceur au détail.

Nous voulons nous assurer de ne pas être forcés d'utiliser tel ou tel journal associé à un radiodiffuseur ou à une autre entité. S'il a un bon produit à offrir et si l'annonceur en veut, très bien. Dans ce cas-là, le guichet unique dont on a parlé peut être une bonne chose. Par contre, nous ne voulons pas être forcés d'acheter ces produits de quiconque; la vente liée n'est pas plus légale dans ce secteur que dans d'autres.

Le président : Mais la vente liée n'est pas légale, n'est-ce pas?

M. Lund : Non, elle n'est pas légale; c'est ce que je voulais dire.

Le président : Oui. Vous dites avoir déposé une plainte.auprès de qui?

M. Lund : Auprès du radiodiffuseur. Nos membres — ils étaient deux — se sont adressés à nous et nous nous sommes adressés au radiodiffuseur et nous lui avons dit : « Cessez ou nous allons nous plaindre au Bureau de la concurrence. »

Le président : Ça a marché?

M. Lund : Oui, et sans tarder.

Le président : C'était quand?

M. Lund : Il y a à peu près un an.

M. Reaume : De quel cas parlez-vous? Oh, il y a un an.

M. Lund : Il y a un an.

Le président : Vous n'êtes pas au courant d'autres cas?

Mr. Lund: Not per se, no, but we watch price increases and things like that. You may recall from the press, two seasons ago now, there were double-digit increases in the broadcast industry, which caused an outcry in agencies. We did not have double-digit increases prior to that for many years.

It is something that we watch. It is one of those things where less competition does not necessarily lower prices. It is usually not that way, so we were very supportive of the CTV, Bell Globemedia integration because we recognized that some things you have to get the scale up but we looked at it very cautiously to make sure that these other things do not exist and do not come up.

The Chairman: The core distinction is, it is nice to be offered a package. It is not nice to be obliged to buy a package. You should be able to choose.

Mr. Lund: To very large advertisers, it is important this is transparent so that it does not seem to be tied or handcuffed, because they are buying so much of so many different things.

However, if you go to someone small who has a smaller television budget, they may not use multimedia so we have to make sure they are not affected. It is not just the big person. It is the medium and small person as well.

Mr. Reaume: Mr. Lund has mentioned that the larger entities and lessening competition almost never leads to better, less costly product prices.

Advertisers are being hit from two sides these days. I am sure this committee has heard about fragmentation.

The Chairman: Oh, yes.

Mr. Reaume: With fragmentation, our average audiences are reduced, and that is on an annual basis. They drop 1 or 2 per cent every year, yet costs go up 3 or 4 per cent every year. My numbers may be low on both ends, but this is what I mean by, the effective cost to the advertiser is doubled and tripled every year, because we lose on fragmentation and average audience size, and we lose on price increases from broadcasters, newspapers and others. This is constant, continual, and every year.

The Chairman: Yet you think there is room for more stations, which would mean more fragmentation.

Mr. Reaume: It would mean more competition too, and I think that could settle the market down.

Senator Merchant: Technology has changed the way we receive the news, but it also has changed the ways we watch advertisements. I do not control the channel changer in my house, but I know that my husband can speak to that channel, the advertising part of the program. I think there is technology now

M. Lund : Pas à strictement parler, mais nous suivons les augmentations de prix et autres choses de ce genre. Vous vous souviendrez peut-être d'avoir lu dans les journaux il y a deux ans qu'il y avait eu des augmentations supérieures à 10 p. 100 dans le secteur de la radiodiffusion, ce qui a créé un tollé dans les agences. Pendant de nombreuses années, avant cela, il n'y avait pas eu d'augmentations de cet ordre.

C'est quelque chose que nous suivons. C'est un cas où le fait qu'il y a moins de compétition ne fait pas forcément baisser les prix. Ce n'est habituellement pas ce qui se passe et c'est pourquoi nous avons vigoureusement appuyé l'intégration de CTV et de Bell Globemedia parce que nous avons admis qu'il faut pour certaines choses fonctionner à plus grande échelle, mais nous avons examiné le tout très soigneusement pour éviter que les autres problèmes ne surgissent.

Le président : La distinction fondamentale c'est que c'est agréable de se voir offrir un forfait. Ce qui n'est pas agréable, c'est de se voir contraindre d'acheter un forfait. Il faut pouvoir choisir.

M. Lund : Pour les très gros annonceurs, il faut que ce soit transparent pour que ça n'ait pas l'air lié ou contraint parce qu'ils achètent tant d'autres produits différents.

Par contre, si vous vous adressez à une petite boîte dont le budget télé est plus petit, il se peut qu'elle n'utilise pas le multimédia; il faut donc s'assurer qu'elle n'est pas pénalisée. Il n'y a pas que la grosse boîte; c'est aussi pour les petites et les moyennes.

M. Reaume : M. Lund a dit que l'expansion des entités et la réduction de la concurrence ne mènent presque jamais à des produits de meilleure qualité et moins coûteux.

De nos jours, les annonceurs écopent sur deux plans. Le comité a sûrement entendu parler de la fragmentation.

Le président : Oh, oui!

M. Reaume : À cause de la fragmentation, nos auditoires moyens baissent sur une base annuelle. Ils baissent d'un ou 2 p. 100 chaque année; les coûts, eux, augmentent de 3 ou 4 p. 100 par année. Mes chiffres sont peut-être un peu faibles dans les deux cas, mais c'est à cela que je pense quand je dis que le coût réel pour l'annonceur double ou triple tous les ans parce que nous sommes pénalisés par la fragmentation et par la taille de l'auditoire moyen et aussi à cause de l'augmentation des prix pratiqués par les radiodiffuseurs, les journaux et les autres. Le phénomène est constant, d'année en année.

Le président : Pourtant, vous pensez qu'il y a place pour un plus grand nombre de stations, ce qui ajouterait encore à la fragmentation.

M. Reaume : Cela signifierait aussi plus de compétition et je pense que cela pourrait calmer le marché.

Le sénateur Merchant : La technologie a changé la façon dont nous recevons l'information mais elle a aussi changé la façon dont nous regardons les publicités. Ce n'est pas moi qui maîtrise la télécommande chez moi, mais je sais que mon mari connaît bien la publicité qui passe à cette chaîne. Je pense que la technologie

that allows you to watch a program and eliminate the advertising so what are the challenges you face as these technological changes take place?

Mr. Lund: You have identified it right. There is fragmentation, as you say, and then the zipping, zapping and flipping. With TiVo, personal video recorders, you can in fact zip right past commercials altogether.

The challenge will in fact be a great one to television, frankly. Even though it does not reach 30 per cent, if you have one channel any more, it may reach 2 per cent or 3 per cent. That is still overall a very effective way to do that.

As far as challenge, we have to make commercials, as to your points there, Senators, less aggravating and more inviting. Two years ago we had a professor from Haas School of Business at the University of California Berkeley come to speak to a group. He had defined three periods of television advertising. The first one was the guy thumping on the desk, and you will buy, buy, buy. The next one was a little less aggravating, and we are moving into an era where in fact we have to relate to the consumer, because the consumer will turn you off in two seconds. Our big challenge is to have creative that consumers will want to watch.

The other thing that we worked on is to have fewer commercials but more meaningful time. We went from the 60 to the 30 to the 15, sometimes a 10 and a 5. We have squeeze-backs. We have all these things blasting out.

We say even on the U.S. time — because they have less programming content, and that is where a lot of commercials fill up — instead of having four 15-second commercials, why not have one 60-second commercial, so that we aggravate the consumer less, and we can interact with the consumer on something. If they still choose to switch, they are not switching because they see something in a split second and go to another channel. However, it is going to be very difficult for broadcasting indeed.

The Chairman: Senator Tkachuk, you wanted to clarify something?

Senator Tkachuk: I did. I am always impressed by the creativity of humankind, and so sometimes the commercials are more interesting than the programming itself, and so —

Mr. Reaume: Is that on the record?

Senator Tkachuk: Yes, it is on the record. If it is a bad SuperBowl, everybody watches the commercials.

You mentioned the cost of advertising. I want to make sure we got this right. Are you talking about the cost of national advertising because of all the specialty channels being more expensive? It should also be more efficient, if you have specialty channels, right? In other words, men are watching TSN, NFL football, so —

Mr. Lund: The short answer is, theoretically it should be. Part of the problem with the specialty channels, as Mr. Reaume said earlier, is that they are virtually national in their orientation. You

permet désormais de regarder une émission et de supprimer la publicité. À quelles difficultés êtes-vous confrontés par suite de ces innovations technologiques?

M. Lund : Vous avez tout à fait raison. Il y a comme vous le dites une fragmentation, le visionnement accéléré et le zapping. Avec TiVo, les magnétoscopes personnels, on peut sauter complètement les publicités.

En fait, cela va être un grand défi pour la télévision. Même sans atteindre les 30 p. 100, si l'on a une chaîne de plus, elle peut atteindre 2 ou 3 p. 100 du public. C'est encore très rentable.

Pour ce qui est du défi, comme vous le dites, sénateurs, nous devons réaliser des publicités moins irritantes et plus attrayantes. Il y a deux ans, un professeur de la Haas School of Business à la University of California Berkeley est venu s'adresser à un groupe. Il a défini trois périodes de publicité à la télévision. La première, c'était le type qui donne des coups de poing sur le bureau et qui veut à tout prix vous faire acheter. La suivante était un peu moins irritante, et nous entrons dans une ère où nous devons toucher le consommateur, parce que sinon il vous coupe en deux secondes. Notre grand défi va donc être de trouver des choses que les consommateurs voudront regarder.

Nous avons essayé de voir comment nous pourrions avoir moins de publicité, mais en exploitant mieux de temps publicitaire. Nous sommes descendus de 60 à 30 puis à 15, et même parfois à 10 et 5 secondes. Nous avons les squeeze-backs. Nous avons tout cela qui explose.

Même dans les intervalles des retransmissions américaines — parce qu'ils ont moins de contenu de programmation, et beaucoup de remplissage publicitaire — nous pensons qu'au lieu de quatre publicités de 15 secondes, nous pourrions en avoir une seule de 60 secondes pour moins irriter le consommateur et avoir plus d'interaction avec lui. S'il choisit quand même de changer de chaîne, ce ne sera pas parce qu'il voit quelque chose une fraction de seconde et qu'il saute à une autre chaîne. Mais cela va être très difficile quand même.

La présidente : Sénateur Tkachuk, vous vouliez avoir une précision?

Le sénateur Tkachuk : Oui. Je suis toujours impressionné par la créativité de l'humanité, et parfois les publicités sont plus intéressantes que l'émission elle-même, et donc...

M. Reaume : Ce sera noté dans le compte rendu?

Le sénateur Tkachuk : Oui, c'est au compte rendu. Si le SuperBowl est mauvais, tout le monde regarde les publicités.

Vous avez parlé du coût de ces publicités. Je veux m'assurer de bien comprendre. Vous parlez du coût de la publicité nationale parce que toutes ces chaînes spécialisées sont plus chères? Il faudrait aussi que ce soit plus efficace, si vous avez des chaînes spécialisées, n'est-ce pas? Autrement dit, les hommes regardent TSN, le football de la LNF, donc...

M. Lund : En bref, oui en théorie. Le problème des chaînes spécialisées, comme le disait M. Reaume, c'est qu'elles ont une orientation essentiellement nationale. On peut acheter des tas de

can buy a lot of actually very cheap spots. That is why in specialty channels sometimes — and we try to counsel our members not to do this — you see eight commercials the same in a row on a specialty channel, because it was \$50 a spot or something like that.

When you actually calculate that out in terms of your cost per thousand against your target audience, that becomes very expensive as well, because there are no local cut-ins that allow you to target one region. You may not want British Columbia, or Alberta, or if you are in Alberta, you are buying the rest of the country. It is their national orientation.

In some markets — again, Calgary is a perfect example — if we have two minutes it might be worth speaking about. We were very specific on who we were trying to endorse to have a licence, so that not only would we have more stations to advertise on, but in that particular case that was a cross-over, because of who owned what and the number of voices.

Could you maybe speak to that?

Mr. Reaume: I think you have explained it in summary. The economy in Alberta has been so dynamic over the past few years, and the demand for advertising time, that we thought a new competitor in the market was the right way to go. We supported those two applications which were proposing brand-new TV stations in those markets, not the takeover of the existing stations by another owner. The CRTC disagreed with us. Anyway, that was the gist of our presentation there.

The Chairman: Thank you very much, gentlemen. Do not hesitate to send us any supporting materials, background materials, anything you have. I can see the researcher has already got a long list. We are very grateful to you.

Senators, we are fortunate now to welcome representatives of the Canadian Race Relations Foundation. They are Karen Mock, who is Executive Director of the foundation, and Patrick Hunter, who is Director of Communications.

The Chairman: Ms. Mock, the floor is yours.

Ms. Karen Mock, Executive Director, Canadian Race Relations Foundation: The Canadian Race Relations Foundation is very pleased that the Standing Senate Committee on Transport and Communications is undertaking this study of the Canadian news media. We find that it is particularly timely, given the emerging issues and changing geopolitical context in which the Canadian news media must fulfil its role as a central vehicle and fundamental source of information and communication for Canada's diverse ethno-racial population.

We have brought you only a little teaser, a sampler, of some of our materials, and our mission and mandate are thoroughly described in the brochure. We hope that your researchers will go

créneaux bon marché. C'est pour cela que sur ces chaînes spécialisées, parfois — et nous essayons de dire à nos membres de ne pas le faire — on voit une publicité se répéter huit fois de suite sur une chaîne spécialisée parce que c'était un créneau qui ne coûtait que 50 \$ ou quelque chose comme cela.

Quand on calcule cela en fonction du public cible, c'est aussi très coûteux, parce qu'il n'y a pas de découpage local qui vous permettrait de cibler une région particulière. Vous voulez peut-être exclure la Colombie-Britannique ou l'Alberta, ou si vous êtes en Alberta vous êtes obligé de payer pour tout le reste du pays. C'est leur orientation nationale.

Sur certains marchés — encore une fois, Calgary est un parfait exemple — si nous avons deux minutes, cela vaudrait la peine d'en parler. Nous avons dit très précisément qui nous appuyions pour avoir une licence, pour nous permettre non seulement d'avoir plus de stations sur lesquelles nous pourrions faire de la publicité, mais dans ce cas particulier, c'était un croisement à cause de qui possédait quoi et du nombre de voix.

Vous pourriez peut-être nous en parler?

M. Reaume : Je pense que vous l'avez expliqué succinctement. L'économie albertaine a été si florissante dans les quelques dernières années, et la demande en temps de publicité si forte, que nous avons pensé qu'il y avait lieu d'avoir un nouveau concurrent sur le marché. Nous avons soutenu ces deux demandes de création de stations de télévision sur ces marchés, il ne s'agissait pas de prise de contrôle de stations existantes par un autre propriétaire. Le CRTC n'était pas de notre avis. Quoiqu'il en soit, c'était l'essentiel de l'exposé que nous avons présenté là-bas.

La présidente : Merci beaucoup, messieurs. N'hésitez pas à nous faire parvenir tout autre document ou information complémentaire que vous pourriez avoir. Je vois que l'attaché de recherche a déjà une longue liste. Nous vous en sommes très reconnaissants.

Mesdames et messieurs les membres du comité, nous avons maintenant le plaisir d'accueillir des représentants de la Fondation canadienne des relations raciales. Il s'agit de Karen Mock, directrice exécutive de la Fondation, et de Patrick Hunter, directeur des communications.

La présidente : Madame Mock, vous avez la parole.

Mme Karen Mock, directrice exécutive, Fondation canadienne des relations raciales : La Fondation canadienne des relations raciales est très heureuse que le Comité sénatorial permanent des transports et des communications entreprenne cette étude des médias d'information canadiens. Le moment est d'autant mieux choisi que se posent des questions urgentes et qu'évolue le contexte géopolitique dans lequel les médias d'information canadiens doivent jouer leur rôle de médium central et de source fondamentale d'information et de communication pour la population canadienne aux origines ethniques et raciales diverses.

Nous ne vous présentons ici qu'un tout petit exemple de certains de nos documents, et notre mission et notre mandat sont décrits en détail dans la brochure. Nous espérons que les attachés

to our website to see the kind of research that we have done, commissioned, contracted and supported, to document some of the issues that I am going to highlight today.

Our participation here is in keeping with our mission and mandate, because we are committed to building a national framework for the fight against racism in Canadian society. We will shed light on the causes and manifestations of racism, provide independent, outspoken national leadership, and act as a resource and facilitator in the pursuit of equity, fairness, and social justice.

I am pleased to say that increasingly we are used as a resource by the media, and by the news media and by other forms of media.

We have undertaken previously documented work, examining aspects of the Canadian media industry. In your packet you have a summary of a study conducted by Frances Henry and Carol Tator, one of the research pieces that we have partnered in and supported, "Racist Discourse in Canada's English Print Media." This study is a very interesting analysis comparatively of how news stories were covered, not only in different media, but when the topic of the news story was a racialized minority or when the victim or perpetrator was not a member of the racialized minority. That is a study that the researchers are going to want to examine.

In 2001, following consultations with a representative sample of community organizations working with racial minorities and aboriginal communities, we drafted a series of recommendations for domestic anti-racism policy agenda. That is included in the document that the Canadian Race Relations Foundation took to the UN World Conference against Racism.

The issues are highlighted on page 18 in that document, and on page 19, recommendations that we took to the world scene. Also, we are continuing to work with the Canadian government as they develop their action plan and program for domestic anti-racism activity.

I notice that you are asking others to submit further documentation, and we certainly will submit further documentation after our presentation.

In 2002, we presented a brief to the House of Commons Standing Committee on Canadian Heritage, on the state of Canadian broadcasting. That is on our website, but I am going to develop some of the themes also, as they apply to news media from that document.

We are a very interested party, with a mandate to affect public policies, ensuring that these policies are inclusive, do not subscribe to stereotypes, and, most importantly, do not perpetuate racism and racial discrimination.

de recherche iront consulter notre site Internet pour voir le type de recherches que nous avons effectuées, commandées, fait faire et soutenues, pour étayer certaines des questions que je vais aborder aujourd'hui.

Notre participation à vos travaux correspond à notre énoncé de mission et à notre mandat, puisque nous sommes déterminés à mettre en place un cadre national pour combattre le racisme dans la société canadienne. Nous allons faire la lumière sur les causes et les manifestations du racisme, assurer un leadership national indépendant qui ne mâche pas ses mots et agir en tant que ressource et facilitateur dans notre quête d'équité et de justice sociale.

Je suis heureuse de dire que de plus en plus nous servons de ressource aux médias, aux médias d'information et à d'autres médias.

Nous avons déjà entrepris du travail de documentation où nous avons examiné des aspects de l'industrie des médias au Canada. Dans la trousse qui vous a été remise, vous verrez un résumé d'une étude effectuée par Frances Henry et Carol Tator; il s'agit d'une des recherches à laquelle nous avons participé et que nous avons appuyée; le titre en est « Racist Discourse in Canada's English Print Media. » C'est une analyse très intéressante où l'on compare la façon dont des actualités ont été présentées, non seulement dans différents médias, mais aussi selon que le sujet du reportage était une minorité racialisée ou que la victime ou l'agresseur n'était pas membre de la minorité racialisée. Cette étude intéressera certainement les attachés de recherche.

En 2001, après avoir consulté un ensemble représentatif d'organisations communautaires qui travaillent auprès de collectivités autochtones et de minorités raciales, nous avons rédigé deux recommandations en vue d'un programme de politique nationale antiracisme. Elles sont incluses dans le document que la Fondation a présenté à la Conférence mondiale de l'ONU contre le racisme.

Les enjeux sont présentés à la page 18 de ce document, et à la page 19, se trouvent les recommandations que nous avons présentées à cette tribune mondiale. En outre, nous continuons de travailler avec le gouvernement canadien à mesure qu'il élabore son plan d'action et son programme d'activités contre le racisme.

Comme je vois que vous demandez aux autres de présenter davantage de documentation, je peux vous dire que nous allons certainement vous en fournir après notre exposé.

En 2002, nous avons présenté au Comité permanent du patrimoine canadien de la Chambre des communes un mémoire sur l'état de la radiodiffusion au Canada. Il se trouve sur notre site Internet, et je vais développer certains des thèmes dans la mesure où ils ont trait aux médias d'information dont il est question dans ce document.

Nous sommes véritablement une partie prenante, nous avons un mandat visant à influencer sur les politiques d'intérêt public, à faire en sorte que ces politiques soient inclusives, ne véhiculent pas de stéréotypes et, chose plus importante encore, ne perpétuent ni le racisme ni la discrimination raciale.

Accordingly, we view our role in this process as advocating for the development and advancement of public policies in the news media that integrate anti-racist and inclusive principles, and that counter racism in the media.

We would like to highlight some of the key issues and two main themes that we have identified even in the past. One is the current under-representation of racial minorities and aboriginal peoples within private and public broadcasting. Two is the inability of the current broadcasting system to prevent racial misrepresentation of these groups and peoples, actually, in defiance at times of human rights legislation.

It is our view that these issues continue to be relevant today and remain at the forefront, not only in Canadian broadcasting in general, but in the news media, which would include, of course, print, electronic, and Internet as well.

I would like to highlight a third issue. We always want to, and we do, acknowledge where there are best practices and where strides have been made in some of the parts of the industry. However, in general there is still a reluctance of the Canadian broadcasting industry, including the news media, to acknowledge the existence of institutional racism within the industry. There is a tremendous need for the media industry to assume fully its key role and responsibility to combat racism and racial discrimination in the public interest.

This is not an indictment specifically of the media industry. Why would that industry be different from other, shall I say, mainstream industries? You have an executive summary of the unequal access study that was done to show the differential treatment in employment, for example, in society, and the systemic racism that exists in general.

The broadcast industry needs to fulfil its role as a watchdog on the policies and practices of government and other actors of civil society, because we find, of course, that racism is very newsworthy. Regretfully, we find that anti-racism is not as newsworthy, but we hope that there are strategies to tell the good-news stories at times, and this is something that we try to do.

The industry's own policies and practices, including promoting the fair, balanced, and equitable representation of the diversity of Canadian society in the content of its work, as well as the composition of human resources throughout their organization, needs to be foremost, at least from our point of view.

The issues that concern us primarily stem from problems which are systemic in nature. These include — and I am going to highlight them — media concentration in tandem with decreasing support for community broadcasting; the failure to acknowledge that community broadcasting makes an important and vital

Par conséquent, notre rôle nous semble être de promouvoir le développement et l'avancement de politiques d'intérêt public applicables aux médias d'information qui s'appuient sur des principes antiracistes et inclusifs, et qui bannissent le racisme des médias.

Nous aimerions présenter certains des grands enjeux et les deux principaux thèmes que nous avons relevés même dans le passé. D'abord, l'actuel sous-représentation des membres de minorités raciales et des membres des peuples autochtones dans la radiodiffusion privée et publique. Deuxièmement, l'incapacité de l'actuel système de radiodiffusion d'empêcher la diffusion d'information trompeuse sur ces groupes raciaux, ce qui va en fait à l'encontre parfois de la législation sur les droits de la personne.

Nous estimons que ces questions continuent de se poser aujourd'hui et demeurent à l'avant-scène, non seulement dans le système de radiodiffusion canadien en général, mais aussi dans les médias d'information, ce qui inclurait, bien sûr, la presse écrite et la presse électronique et Internet.

J'aimerais souligner une troisième chose. Nous voulons toujours reconnaître et effectivement nous reconnaissons qu'il existe des pratiques exemplaires et que des progrès ont été réalisés dans certains secteurs de l'industrie. Cependant, l'industrie canadienne de la radiodiffusion, y compris le secteur des médias d'information, est toujours réticente à reconnaître l'existence d'un racisme institutionnel dans l'industrie. Il est absolument nécessaire que l'industrie des médias assume pleinement son rôle et sa responsabilité de combattre le racisme et la discrimination raciale dans l'intérêt public.

Ce n'est pas un reproche qui vise spécifiquement l'industrie des médias. Pourquoi cette industrie différerait-elle des autres industries grand public? Vous avez un résumé de l'étude sur l'inégalité d'accès qui a été effectuée; elle révèle que les gens sont traités différemment sur le plan de l'emploi, par exemple, et que le racisme systémique est généralement présent dans la société.

L'industrie de la radiodiffusion doit remplir son rôle de gardien des politiques et des pratiques du gouvernement et d'autres acteurs de la société civile, parce que nous pensons, naturellement, que le racisme vaut bien qu'on en parle. Malheureusement, nous constatons que les campagnes antiracisme quant à elles n'attirent pas l'attention des médias, mais nous espérons qu'il se trouve des stratégies permettant parfois de faire état des bonnes nouvelles, et c'est quelque chose que nous tâchons de faire.

À notre avis en tout cas, ce qui doit venir en tout premier lieu ce sont les politiques et les pratiques mêmes de l'industrie, notamment celles qui ont trait à la promotion de la représentation juste, équilibrée et équitable de la diversité de la société canadienne dans le contenu de son travail, de même que la composition des ressources humaines dans toute son organisation.

Les questions qui nous préoccupent d'abord et avant tout sont liées à des problèmes de nature systémique. Il s'agit — et je vais vous les présenter — de la concentration des médias qui va de pair avec le déclin du soutien accordé à la radiodiffusion communautaire; la non-reconnaissance du fait que la

contribution to ethnic and culturally diverse programming; three, the lack of inclusion, real inclusion, of racialized minorities and aboriginal peoples throughout the full spectrum of broadcasting employment — in other words, not just on-air or tokenism, but the full spectrum of the industry; and four, an incomplete regulatory framework that has not put into place the necessary safeguards to prevent both misrepresentation and underrepresentation of culturally and racially diverse minorities.

I am going to direct you to some of our previous submissions, where we have documented these, and also the research references that direct you to the data on this kind of information. As I will mention later, if I get to that, but maybe in the Q and A, there is not the level of research and documentation in this area that we would like to see.

We do know that there is a need for more, so that people cannot continue to say, "Oh, well, it is only your perception," or, "This is only anecdotal evidence." We can direct you to the existing resources, and I am sure that your researchers have done the same.

Also, we do make a plea for funds to be allocated to further serious and systemic documentation of these issues.

In terms of institutional racism within the media industry, it is important to recognize that institutional racism is entrenched in the fabric of Canadian society and, by extension, in the media industry.

As our research has shown, it is the form of racism that is manifested in the policies, practices, procedures, values, and norms that operate within an organization or institution.

Institutional racism is demonstrated in the media industry in stereotypical portrayal and misrepresentation. You likely have heard this before from some of the different groups that have come before you — invisibility of people of colour, and racialization of people of colour, as social problems.

As well, the media industry plays a significant role in defining and promoting culture, in particular the dominant culture. Culture itself is a structural barrier to the full participation of racialized and aboriginal communities and peoples, in the shaping and promoting of particular values of the dominant culture — images and identities of the dominant culture — to the exclusion of others.

Consequently, this underlying context has implications for how the media undertakes its responsibility to promote the public interest as a watchdog. The news media is typically viewed as a source of factual information. I know it strives to be that

radiodiffusion communautaire contribue de façon importante et vitale à la diversité de la programmation ethnique et culturelle; troisièmement, le manque d'inclusion véritable des minorités racialisées et des peuples autochtones dans tout le spectre des emplois du secteur de la radiodiffusion — autrement dit, pas simplement sur les ondes ou de façon symbolique, mais dans tous les types d'emploi de l'industrie; et quatrièmement, un cadre réglementaire incomplet qui n'a pas su mettre en place les garanties nécessaires qui auraient permis d'éviter la diffusion d'information trompeuse et la sous-représentation des minorités culturelles et d'origine raciale diverse.

Je vous invite à consulter certains de nos mémoires antérieurs, où nous parlons de ces questions, de même que les documents de recherche cités en référence qui vous indiqueront les données sur ce type d'information. Comme je le mentionnerai plus tard, quand j'en serai là, ou peut-être à la période de questions, il ne se fait pas dans ce domaine autant de recherche ni de travail de documentation que nous le souhaiterions.

Nous savons qu'il faut faire davantage, pour qu'on cesse de dire : « Eh bien, ce n'est qu'une idée que vous vous faites », ou « vos données ne sont pas scientifiques ». Nous pouvons vous montrer les sources qui existent, et je suis sûre que les attachés de recherche du comité le font déjà.

Nous demandons aussi instamment que des fonds soient débloqués pour que ces questions puissent être documentées de manière rigoureuse et systémique.

Pour ce qui est du racisme institutionnel dans l'industrie des médias, il importe de reconnaître que le racisme institutionnel s'est infiltré dans le tissu de la société canadienne et, par extension, dans l'industrie des médias.

Comme le montre notre recherche, c'est la forme de racisme qui se manifeste dans les politiques, les pratiques, les procédures, les valeurs et les normes qui ont cours dans une organisation ou une institution.

Le racisme institutionnel se manifeste dans l'industrie des médias par la présentation de stéréotypes et la diffusion de fausses informations. Vous l'avez probablement déjà entendu dire par certains autres groupes qui ont comparu devant vous—je parle des problèmes sociaux que sont l'invisibilité des personnes de couleur et la racialisation des personnes de couleur.

Par ailleurs, l'industrie des médias joue un important rôle dans la définition et la promotion de la culture, et plus particulièrement de la culture dominante. La culture elle-même est un obstacle structurel à la pleine participation des personnes et des communautés autochtones et racialisées, à cause de la définition et de la promotion des valeurs particulières de la culture dominante—les images et les identités de la culture dominante—à l'exclusion des autres.

Par conséquent, tout cela a une incidence sur la façon dont les médias assument en tant que gardiens leurs responsabilités de promouvoir l'intérêt public. Les médias d'information sont généralement perçus comme une source d'informations

source of factual information and as such it leverages far more weight as an educator.

One of our mandates is public education, but the news media for sure carries much greater weight than many of the mainstream educational institutions as an educator, and in the influencing and shaping of public opinions. As such it has tremendous impact on the lives of all Canadians.

As you yourself have indicated in your interim report, according to Statistics Canada, news and public affairs programming accounts for about one quarter of all television viewed by Canadians. That is a tremendous amount of power.

In terms of the representation of marginalized groups in the media, for communities that are marginalized, this huge impact of the news has significant implications in their quality of life. These implications include walking on the street to driving in cars, to what happens in classrooms, and in general, and certainly at the water cooler in their places of employment.

The information that is produced and communicated through the news media helps to generate, shape, and strengthen public opinion, positive or negative, for, in particular, marginalized and racialized groups of people.

On his mission to Canada, the visit of the UN special rapporteur on racism was facilitated, in fact, by the Canadian Race Relations Foundation, so he had access to a great cross-section of civil society.

In his report, he cited that, and I quote:

Many members of visible minority communities have argued that most Canadian media are not balanced when it comes to reporting on issues concerning, or of particular interest to, specific religious/cultural/ethnic groups. Furthermore, the media have often been accused of being a vehicle for the expression of prejudice against certain groups, most notably in its focus on negative events and patterns concerning certain groups, with no corresponding focus on positive issues.

I should point out that the special rapporteur also met with media organizations, government bodies, regulatory bodies and so on. We coordinated the civil society component.

In his final report, the rapporteur pointed out that Canada has the legal legislative framework in place to counter racism and systemic discrimination. However, it is completely uneven in the implementation, regionally and federally, whether it is through implementation of the human rights codes or the kinds of, dare I say, diversity initiatives and policies that are imbedded right in some of the regulatory bodies and agencies that impact on the media.

factuelles. Je sais qu'ils s'efforcent d'être cette source d'informations factuelles et qu'à ce titre ils ont beaucoup plus d'ascendant qu'un éducateur.

L'un de nos mandats a trait à l'éducation du public, mais les médias d'information ont certainement beaucoup plus de poids que n'en ont un bon nombre des grands établissements d'éducation à titre d'éducateurs et aussi dans l'influence qu'ils exercent sur l'opinion publique. C'est en cela qu'ils ont une très forte incidence sur la vie de tous les Canadiens.

Comme vous l'avez vous-même indiqué dans votre rapport provisoire, selon Statistique Canada, les émissions d'information et d'affaires publiques représentent environ le quart de toutes les émissions de télévision que regardent les Canadiens. C'est là donc un pouvoir énorme.

Pour ce qui est de la représentation de groupes marginalisés dans les médias, pour les collectivités qui sont marginalisées, cette énorme influence des médias d'information a d'importantes répercussions sur leur qualité de vie. Ces répercussions se font sentir quand ils marchent dans la rue, conduisent leurs voitures, sur ce qu'ils vivent en salle de classe, et de façon générale, dans leur milieu de travail.

L'information produite et diffusée par les médias d'information contribue à faire naître, à façonner et à renforcer l'opinion publique, positivement ou négativement, dans le cas en particulier des groupes de gens marginalisés et racialisés.

C'est la Fondation canadienne des relations raciales qui, au cours de la mission au Canada du rapporteur spécial des Nations Unies sur le racisme, a facilité la visite de ce dernier afin qu'il puisse rencontrer un ensemble très représentatif de la société civile.

Dans son rapport, voici ce qu'il disait :

De nombreux membres des communautés appartenant aux minorités visibles ont affirmé que la plupart des médias canadiens font preuve de partialité lorsqu'ils rendent compte des questions concernant ou intéressant particulièrement certains groupes religieux culturels ou ethniques. En outre, les médias ont souvent été accusés de véhiculer des préjugés vis-à-vis de ces groupes, notamment en privilégiant des événements et des modes de comportement négatifs sans mettre l'accent de la même façon sur les caractères positifs.

Je devrais mentionner que le rapporteur spécial a rencontré des organisations des médias, des entités gouvernementales, des organismes de réglementation et d'autres encore. Nous avons coordonné les rencontres avec la société civile.

Dans son rapport final, le rapporteur indiquait que le Canada avait le cadre législatif et juridique nécessaire pour contrer le racisme et la discrimination systémique. Cependant, sa mise en œuvre est complètement disparate, à l'échelle régionale et fédérale, qu'il s'agisse de la mise en œuvre des codes régissant le respect des droits de l'homme ou même des initiatives et des politiques concernant la diversité qui relèvent directement de certaines des entités et des organismes de réglementation qui ont une incidence sur les médias.

The Chairman: Ms. Mock, I do not want to hamper you here, but we only have a limited time, and the more time you give to your presentation, the less time is left over for questions.

Ms. Mock: I am almost done. Can I summarize some of the recommendations?

The Chairman: We will circulate the whole thing. It would probably be a really good idea if you would go to your recommendations.

Ms. Mock: I will skip over a couple of the issues about ownership and so on, and some of the regulatory policies. I just wanted to give one comment here before I go to the recommendations, in terms of the regulatory policies and freedom of expression by the media.

This is an area in which we deal all the time, the call for freedom of expression or academic freedom and other areas as well, but the balance with freedom and responsibility in this area.

We support the position that adequate public policies must be developed, implemented, and enforced to regulate the media industry in the fulfilment of its role, particularly the integration of anti-racism policies and measures. We specifically recommend enhancing the role of the CRTC in this regard and actually implementing some of the measures that are there.

I will conclude with the recommendations. One, the Canadian Broadcast Act, Telecommunications Act, and regulatory policies must be enhanced to integrate an anti-racism lens and to counteract the racial impact of economic globalization.

Two, the CRTC mandate and role must be strengthened and enhanced to protect the rights of all Canadians and, in particular, the rights of marginalized groups and peoples. It must do this through the regulation and oversight of the media industry in the new and changing globalized content, as it relates to the regulation of policies and practices of public and private. This includes multinational media corporations, and the evolution of international conventions and agreements and their domestic application in Canada. Canada is a signatory to several international agreements, and again, it is our implementation that is lacking.

Three, the CRTC must incorporate a race and integrated human rights analysis in its policies and practices.

Four, the Canadian government and the CRTC must take steps to ensure that the provisions of the Durban Program of Action with respect to the role of the media in combating racism are implemented domestically. There are four articles, 144 to 147, that are in this document from the World Conference against Racism. Canada was part of that process, so they are on record.

La présidente : Madame, veuillez m'excuser, mais nous n'avons que peu de temps et plus vous en prenez pour votre exposé, moins nous en aurons pour vous poser des questions.

Mme Mock : J'ai presque terminé. Puis-je résumer certaines recommandations?

La présidente : Nous distribuerons le tout. Ce serait probablement une bonne idée de présenter vos recommandations.

Mme Mock : Je vais laisser tomber quelques observations au sujet de la propriété notamment, et des politiques de réglementation. J'aurais une chose à dire seulement avant de passer aux recommandations, au sujet des politiques de réglementation et de la liberté d'expression des médias.

C'est une chose dont nous nous occupons tout le temps, la revendication de la liberté d'expression ou de la liberté universitaire, et dans d'autres domaines aussi, mais en l'occurrence il faut mettre en rapport la liberté et la responsabilité.

Nous sommes d'accord pour dire qu'il faut concevoir des politiques d'intérêt public appropriées, les mettre en œuvre, et en assurer l'observation afin de réglementer l'industrie des médias pour qu'elle remplisse pleinement son rôle, et plus particulièrement celui de l'intégration de mesures et de politiques antiracisme. Nous recommandons spécifiquement d'améliorer le rôle du CRTC à cet égard et d'effectivement mettre en œuvre certaines des mesures qui y existent.

Je terminerai par les recommandations. D'abord, la Loi canadienne sur la radiodiffusion, la Loi sur les télécommunications et les politiques de réglementation doivent être améliorées pour intégrer une optique antiracisme et pour contrer l'effet racial de la mondialisation économique.

Deuxièmement, le mandat et le rôle du CRTC doivent être renforcés et améliorés pour protéger les droits de tous les Canadiens et, en particulier, ceux des personnes et des groupes marginalisés. Il doit le faire par la réglementation et la surveillance de l'industrie des médias dans le nouveau contexte mondialisé, en ce qui a trait à la réglementation des politiques et des pratiques des secteurs public et privé. Cela inclut les sociétés de médias multinationales, l'évolution d'ententes et de conventions internationales et leur application au Canada. Le Canada est signataire de plusieurs ententes internationales, et encore là notre mise en œuvre fait défaut.

Troisièmement, le CRTC doit incorporer à ses politiques et ses pratiques une analyse intégrée des questions raciales et des droits de la personne.

Quatrièmement, le gouvernement du Canada et le CRTC doivent prendre des mesures pour s'assurer que les dispositions du programme d'action de Durban concernant le rôle des médias dans la lutte au racisme sont mises en œuvre à l'échelle nationale. Il y a quatre articles, les articles 144 à 147, qui se trouvent dans ce document de la Conférence mondiale contre le racisme. Le Canada a fait partie de ce processus, et ils sont donc officiels.

Five, anti-racism human rights training are needed for media professionals and, I would add, schools of journalism. We honoured John Miller's course at Ryerson's School of Journalism, a mandatory course for aspiring journalists on diversity in the media. We have a program that honours biannually best practices in anti-racism, and there is room for people in the media and the private sector now in different categories to submit best practices.

We would like to see much more training of journalists, but also for media professionals, to broaden and increase their knowledge and to develop and apply the anti-racism lens.

I will summarize the last four recommendations. Six, we would like to stress the importance of quality research, so we advocate conducting a systemic anti-racism audit of media organizations to review policies and practices within the organizations that perpetuate racism.

We are not saying this is intentional, but if it perpetuates racism and we can help people understand that, we know that those of goodwill will want to eliminate those systemic barriers to equality.

We would examine such areas as recruitment, pay equity, promotion, job segregation, training and development, working conditions, racial harassment, sexual harassment, employment equity measures and their impact, and the role and perpetuation of the union and determination of its role in combating racism in Canada.

We also advocate that such an audit should incorporate the collection of data dis-aggregated by race, gender, ethnicity, and other dimensions of identity. We know that there is a lot of controversy over whether one can gather race-based data, but we also know that one can get dispensation if you think that there is any kind of human rights violation. There is a tremendous importance of gathering this kind of data, because otherwise people get away again with saying, "Oh, well, it is only your perception."

Seven, develop and rigorously enforce measures in the media industries to ensure equitable representation of marginalized groups and their status within the organizations; hiring, retention practices, training, and promotion policies and practices.

Eight, there is a need for the media to reposition its approach to racialized aboriginal peoples, to see them as central to the composition of Canadian society, rather than the other. There is still the language of the other in policies or annual reports — "Oh, yes, and then we have our diversity programs," as opposed to the complete integration and representation of all groups in Canadian society.

Cinquièmement, une formation sur les droits de la personne et sur la lutte au racisme est nécessaire pour les professionnels des médias et, j'ajouterais, les écoles de journalisme. Nous avons salué le cours de John Miller à l'école de journalisme du collège Ryerson, cours obligatoire pour les futurs journalistes de divers médias. Nous avons un programme qui rend hommage biannuellement aux pratiques exemplaires d'antiracisme, et les gens des médias et du secteur privé peuvent soumettre des pratiques exemplaires dans diverses catégories.

Nous aimerions qu'on forme beaucoup de journalistes, mais aussi des professionnels des médias, pour qu'ils élargissent et accroissent leurs connaissances et conçoivent et utilisent l'optique antiracisme.

Je vais résumer les quatre dernières recommandations. Six, nous aimerions souligner l'importance d'une recherche de qualité, c'est pourquoi nous préconisons la réalisation d'une vérification antiracisme systémique des organisations des médias pour examiner les politiques et les pratiques en usage dans les organisations qui perpétuent le racisme.

Nous ne disons pas que c'est intentionnel, mais si elles entraînent le racisme et que nous pouvons aider les gens à le comprendre, nous savons que les gens de bonne volonté voudront alors supprimer ces obstacles systémiques à l'égalité.

Nous aimerions examiner des aspects comme le recrutement, l'équité salariale, l'avancement, la ségrégation professionnelle, la formation et le perfectionnement, les conditions d'emploi, le harcèlement racial, le harcèlement sexuel, les mesures d'équité en matière d'emploi et leurs effets, et le rôle et le maintien du syndicalisme et la détermination de son rôle dans la lutte contre le racisme au Canada.

Nous estimons aussi que cette vérification devrait reposer sur la collecte de données ventilées selon la race, le sexe, l'origine ethnique et d'autres facteurs d'identité. Nous savons que l'unanimité est loin d'être faite sur la question de savoir si l'on peut recueillir des données en fonction de caractères raciaux, mais nous savons aussi qu'on peut en être exempté si l'on pense qu'il pourrait y avoir violation des droits de la personne. Il est extrêmement important de recueillir ce genre de données, sinon les gens vont recommencer à dire : « Eh bien, c'est seulement votre façon de voir les choses. »

Septièmement, il faut concevoir et appliquer strictement des mesures dans l'industrie des médias pour assurer la représentation équitable des groupes marginalisés et le respect de leur statut au sein des organisations, par le biais des politiques et des pratiques en matière d'embauche, de maintien en poste, de formation et d'avancement.

Huitièmement, il faut que les médias repensent leur vision des peuples autochtones racialisés, qu'ils les considèrent comme un élément essentiel de la société canadienne, plutôt que le contraire. Dans les énoncés de principe ou les rapports annuels, on perçoit encore cette réaction qui consiste à dire quand il est question des autres « Eh bien oui, alors nous avons nos programmes sur la diversité », plutôt que d'assurer une intégration et une représentation complètes de tous les groupes dans la société canadienne.

In this regard, the portrayal of racialized and aboriginal communities and their members need to be integrated as part of the mainstream, and not as an add-on or an exotic feature of Canadian society.

Finally, we urge that the Canadian government take measures to counter the racial impact of privatization of the media, similar to the privatization of public services.

I thank you for your time.

The Chairman: Thank you. It will be very important for you to leave a copy of your presentation with the clerk, so we can circulate it.

Ms. Mock: Yes. I would just like to edit it, check it against delivery, and we can forward that pretty well.

The Chairman: As you will, but we would like to have it.

Senator Tkachuk: When you talk about racial bias, what exactly are you saying? Are you saying that in the national news media, there should be a quota, or there should be a percentage of coloured people, and then a split of those coloured black, yellow and white? How should that all work in the implementation of this policy? Do you advocate it for all professions?

Ms. Mock: I will give a very simple answer to the last question first: yes, unequivocally, yes. We advocate employment equity, anti-racism, and inclusive policies and practices for all professions, from pre-service to in-service. You can tell I am an old teacher-educator, so we use that language, pre-service and in-service, but professional courses, continuing education and however you do it.

In terms of your first question, as soon as I hear language like "quota," people's alarm bells go off. Are we speaking about somehow — now, I am only saying —

Senator Tkachuk: You are talking about a quota.

Ms. Mock: No, after 20 years of the employment equity commission, I am talking about the importance of truly understanding what the implementation of an employment equity policy is about. It is about not establishing quotas. It is about removing the barriers to equality for all Canadians to have equal access on the basis of merit.

What happens when employment equity policies are not effective is, we do not have a level playing field. I do not mean to use hackneyed expressions or jargon. We know it is human nature, and here I can put my psychologist hat on, for people to want to hire people who will "fit in" or deal with the traditions. We are all human beings, and we are subject to the same

À ce propos, la représentation des collectivités autochtones et racialisées et de leurs membres doit être intégrée à la diffusion grand public, et non pas être un ajout ni être présentée comme un trait exotique de la société canadienne.

Enfin, nous demandons instamment au gouvernement canadien de prendre des mesures pour contrer l'impact racial de la privatisation des médias, à l'instar de la privatisation des services publics.

Merci de m'avoir écoutée.

La présidente : Merci. Il sera très important que vous remettiez votre exposé au greffier, afin que nous puissions le distribuer.

Mme Mock : Oui. J'aimerais simplement le retoucher, en fonction de la déclaration que j'ai faite, et nous pourrions vous le remettre.

La présidente : Comme vous le voulez, mais nous aimerions l'avoir.

Le sénateur Tkachuk : Quand vous parlez de préjugé racial, de quoi parlez-vous exactement? Dites-vous que dans les médias d'information nationaux, il devrait y avoir un quota, ou qu'il devrait y avoir un pourcentage de gens de couleur, pourcentage qui serait alors réparti entre noirs, jaunes et blancs? Comment se ferait concrètement la mise en œuvre de cette politique? Préconisez-vous cette politique pour toutes les professions?

Mme Mock : Je vais répondre bien simplement à votre dernière question d'abord : oui, certainement, oui. Nous préconisons l'équité en matière d'emploi, l'antiracisme ainsi que des pratiques et des politiques inclusives pour toutes les professions, une formation préalable et une formation en cours d'emploi. Vous pouvez ainsi voir que je suis une ancienne enseignante et éducatrice, nous employons effectivement cette expression de formation préalable des enseignants et de formation en cours d'emploi, mais on peut aussi parler de cours professionnels, d'éducation permanente et ainsi de suite.

Pour répondre à votre première question, dès que j'entends parler de quota, je vois qu'on s'inquiète. Sommes-nous en train en quelque sorte de dire — enfin, je dis simplement —

Le sénateur Tkachuk : Vous parlez de quota.

Mme Mock : Non, après 20 ans d'existence de la commission d'équité en matière d'emploi, je parle de l'importance d'essayer vraiment de comprendre en quoi consiste la mise en œuvre d'une politique d'équité en matière d'emploi. Il ne s'agit pas de mettre en place des quotas. Il s'agit de supprimer les obstacles à l'égalité pour tous les Canadiens pour qu'ils aient un accès égal et soient traités objectivement.

Ce qui se passe quand les politiques d'équité en matière d'emploi ne sont pas efficaces, c'est que les chances ne sont pas égales. Je ne veux pas employer d'expressions bizarres ni de jargon. Nous savons qu'il n'est que trop humain, et je parle ici en tant que psychologue, de vouloir embaucher des gens qui vont « se fondre » dans le milieu de travail ou préserver les traditions.

stereotypes in the media, education and everywhere else. We are raised with that; we make assumptions about people who come to us.

The foundation offers these kinds of services, not to be self-serving, but when we do really effective anti-racism, diversity, multicultural, equity education in the professions, it is as if a light goes on. They say, "Hmm, we see that we are not using the qualified pool of applicants." In fact, there is an advantage for those who represent what we can call the dominant group in society.

This is not about quotas and saying, "Oh, this is some kind of reverse discrimination, that someone is going to have an advantage over you." We are going to level it so that the dominant group does not have an advantage.

All other things being equal, yes, we would promote racialized minority above someone else, because we are anxious, according to our policies, practices and the law of the land, to ensure real equality and equity and human rights in this country.

Senator Tkachuk: Culture has nothing to do with what we want to be when we grow up or what we do as a society?

Ms. Mock: Upbringing and culture have a great deal to do with it. Let us talk about what I want to be when I grow up, since you raised it.

Children need role models if one is going to aspire to be the best one can be, a reporter on television, the owner of a broadcast company, Prime Minister of the country, a politician, a senator, or whatever; one needs to see oneself reflected.

Once, there was once a colleague of mine who was from Halifax. About 20 years ago we were doing some research in Halifax on people of colour and opportunity and so on. One of the people who had recently emigrated from the Caribbean and was in a group also with people who were actually from Africa, working with what had come to be called the indigenous black population, said, "You know, you grow up very differently in knowing what you can be when you come from a country where the top job of the person who looks like you is the Prime Minister and not the Prime Minister's chauffeur."

You are right; culture, background, and part of the culture is media and education, who we see we can be, so that we aspire to be the best we can be. In our view, every Canadian deserves equal opportunity to aspire to and be motivated to move into whatever profession or education —

Senator Tkachuk: No one disputes that around this table. No one will dispute the fact, and no one favours discrimination of any kind. I believe that.

Ms. Mock: I understand that, and we start with that assumption.

Nous sommes tous des êtres humains, nous sommes tous soumis aux mêmes stéréotypes dans les médias, le monde de l'éducation et partout ailleurs. Nous sommes élevés là-dedans; nous supposons des choses au sujet des gens que nous rencontrons.

La fondation offre des services de ce genre, je n'essaie pas de nous vanter, mais quand nous faisons véritablement et efficacement une éducation en matière d'antiracisme, de diversité, de multiculturalisme et d'équité dans les professions, c'est comme si la lumière se faisait, et on nous dit : « C'est vrai, nous ne nous adressons pas à tout le bassin des candidats qualifiés ». En fait, c'est à l'avantage de ceux qui représentent ce que nous pouvons appeler le groupe dominant dans la société.

Il ne s'agit pas de quota ni de dire : « Oh, c'est un peu une discrimination inversée, et quelqu'un va être favorisé à vos dépens ». Nous allons égaliser les chances de sorte que le groupe dominant ne soit pas favorisé.

Toute chose étant égale par ailleurs, oui, nous favoriserions un membre d'une minorité racialisée par rapport à quelqu'un d'autre, parce que nous tenons, conformément à nos politiques, à nos pratiques et à la loi du pays, à assurer une véritable égalité et équité ainsi que les droits de la personne dans ce pays.

Le sénateur Tkachuk : La culture n'a rien à voir avec ce que nous voulons devenir ou ce que nous faisons en tant que société?

Mme Mock : L'éducation et la culture jouent un rôle important. Parlons de ce que je veux devenir, puisque vous le mentionnez.

Les enfants ont besoin de quelqu'un à qui s'identifier pour atteindre leur plein potentiel, que ce soit journaliste à la télévision, le propriétaire d'une compagnie de radiodiffusion, le premier ministre du pays, un politicien, un sénateur, ou autre; il faut un modèle.

À une époque, j'avais un collègue qui venait de Halifax. Il y a 20 ans, nous faisons de la recherche à Halifax sur les personnes de couleur, les débouchés, et cetera. Une des personnes qui avait émigré récemment des Caraïbes se trouvait parmi un groupe de personnes qui venaient en fait d'Afrique, et elle travaillait avec ce qui s'appelait la population noire indigène; cette personne a dit : « Vous savez, l'on grandit très différemment en sachant que l'on vient d'un pays où le meilleur poste que peut décrocher une personne qui vous ressemble est celui de premier ministre plutôt que celui de son chauffeur. »

Vous avez raison; la culture, les antécédents, les médias et l'éducation qui font partie de la culture, les modèles à qui l'on s'identifie, tout cela joue un rôle dans l'atteinte de notre plein potentiel. Selon nous, tous les Canadiens devraient avoir des chances égales d'aspirer ou d'être encouragés à travailler ou à s'instruire —

Le sénateur Tkachuk : Personne ici ne vous dira le contraire. Tout le monde est d'accord avec ce fait, et personne ne prônerait la discrimination d'aucune sorte. C'est ce que je crois.

Mme Mock : D'accord, et c'est notre hypothèse de départ.

Senator Tkachuk: I come from Saskatchewan. We have a large aboriginal population in our province. They insist on the preservation of their land base to promote a lifestyle that they historically have enjoyed. That is what they insist and demand of society around them.

In other words, they insist on the trapline. They insist on hunting. They insist on fishing. Of course, in all those professions, they are almost all Aboriginal. There are very few white people involved in that any more in our province.

What is wrong with the fact that, of those professions, which are honourable professions, they are almost all Aboriginal? There are no black people hunting. There are no Asian people hunting. There are no white people hunting. It is only Aboriginal people who are hunting.

Ms. Mock: To be frank, I am not sure of your analogy. I am assuming we are just speaking about —

Senator Tkachuk: What I am trying to get at is, if we are going to solve the problem of discrimination in the news media — that is why I asked the question of quotas — how do you force people to do something that they do not necessarily want to do?

Ms. Mock: With all due respect, it is a misunderstanding or a misinterpretation. Perhaps I have not articulated clearly enough what employment equity is all about. It is about choices.

There are lots of family businesses. I assume that in Saskatchewan your family would like to maintain its land and its culture, and raise your children in the way you would like. There are different demographics in different provinces.

Senator Tkachuk: Yes, exactly.

Ms. Mock: Employment equity is not about forcing people. Employment equity is about ensuring that every profession has no barriers to equality, if someone has the ability and the desire, the same as we speak about equity in education and access to education and what-have-you. This is not about forcing people into various professions. This is about ensuring, especially in the public sector, that there are no barriers to real equality.

I start with the assumption that people here are in favour of human rights. As you said, no one wants discrimination. Discrimination is not always deliberate. We have to look at the outcomes.

Just as somebody may want to maintain their rightful territory that has been inherited and passed down from generation to generation, and every one of us would want that for our children, at the same time, we also want the best for our children and the access and freedom of choice. There are many Aboriginal people in Saskatchewan who are also lawyers and teachers and educators and journalists, so I think —

The Chairman: A tiny example. I remember many years ago, when there were still a lot of men-only taverns in Montreal, the men with whom I worked tended to go out for lunch at the tavern.

Le sénateur Tkachuk : Je viens de la Saskatchewan. Nous avons une grande population autochtone dans notre province. Elle revendique la conservation de son territoire pour pouvoir favoriser un mode de vie traditionnel. C'est ce que les Autochtones exigent de la société qui les entoure.

En d'autres mots, ils veulent leur territoire de piégeage. Ils insistent sur la chasse, ils insistent sur la pêche. De toute évidence, les gens qui exercent ces professions sont presque tous Autochtones. Il y a très peu de Blancs qui travaillent dans ce domaine dans notre province aujourd'hui.

Qu'est-ce qui ne va pas avec le fait que ces professions, qui sont honorables, attirent presque uniquement des Autochtones? Les Noirs ne chassent pas. Les Asiatiques ne chassent pas. Les Blancs ne chassent pas. Uniquement les Autochtones chassent.

Mme Mock : Pour être honnêtes avec vous, je ne vous suis pas tout à fait. Je tiens pour acquis que nous discutons de...

Le sénateur Tkachuk : Ce que j'essaie de vous dire, c'est que si nous comptons résoudre le problème de la discrimination dans les médias — c'est pour cela que j'ai posé la question des quotas — comment forcer quelqu'un à faire quelque chose qu'il ou elle ne veut pas nécessairement faire?

Mme Mock : Très respectueusement, il doit y avoir un malentendu. Peut-être que je n'ai pas été assez claire sur ce que c'est que l'équité en matière d'emploi. C'est une question de choix.

Il y a beaucoup d'entreprises familiales. J'imagine qu'en Saskatchewan, votre famille aimerait conserver ses terres et sa culture, élever ses enfants comme elle le voudrait. Les données démographiques sont différentes dans les différentes provinces.

Le sénateur Tkachuk : Oui, précisément.

Mme Mock : Quand on parle d'équité en emploi, il ne s'agit pas de contraindre les gens à faire quelque chose. L'équité en emploi vise à assurer qu'il n'y a d'obstacle à l'égalité dans aucune profession, si quelqu'un a les compétences et le désir d'exercer une profession, c'est comme lorsqu'on parle d'équité en éducation, d'accès à l'éducation, et cetera. Il ne s'agit pas de forcer les gens à exercer quelque profession que ce soit. Il s'agit plutôt d'assurer, surtout dans le secteur public, qu'il n'y a pas d'obstacles à une vraie égalité.

Je tiens pour acquis que ceux qui sont ici sont en faveur des droits de la personne. Comme vous le dites, personne ne prône la discrimination. La discrimination n'est pas toujours intentionnelle. Il faut voir les résultats.

Tout comme celui qui veut conserver son territoire, transmis de génération en génération, et c'est ce que chacun d'entre nous veut pour ses enfants, nous voulons pour nous et pour eux la liberté de choix et l'accès. Beaucoup d'Autochtones de Saskatchewan sont avocats, enseignants, éducateurs et journalistes, et je pense...

La présidente : Un petit exemple. Il y a bien des années, à l'époque où il y avait encore beaucoup de tavernes réservées exclusivement aux hommes à Montréal, c'est souvent là que mes

Since they were all working together, they would keep talking about jobs, and they would make decisions, from which, by law, all the woman working in the joint were excluded, not because the men wanted to exclude the women. It just worked that way.

One day we pointed out to them that if they were making decisions in areas where we were not allowed to participate, it actually had a negative effect on us. Bless their hearts, they stopped doing it, and I guess they talked about hockey and all that stuff, but they stopped making decisions about the workplace at the tavern.

I am sorry, that is a digression, but it was, if you will, an example of systemic discrimination. That is, a little, informal system had grown up, through nobody's ill intent, that had the effect, unintentionally, of excluding a certain group of staff; namely, women. There were some very, very bright women on that staff, people like Judith Maxwell. Somebody pointed out that this systemic difficulty existed. It was easy to fix.

Senator Merchant: I want to welcome Mr. Hunter and Ms. Mock. I worked for them for six years at different times with the foundation, because I was one of the founding members of the board. I know you do very good work, and I know you are very dedicated to this task.

I want to deal with two entities. First, TVO was before us this morning. They are an educational channel. How are they dealing with racism and equity? Are they availing themselves to you? Are they consulting with you? How are you working with them, because they are a public entity?

Ms. Mock: Our outreach is as extensive as we can make it, being a fairly small and, dare I add, underfunded organization. We partnered with the French-language branch of TVO, TFO, because there are several good anti-racism videos in English, mais pas en Français. A few years ago we did an outstanding video called *Couleur Coeur*, along with a teacher's guide. We partnered also with the Canadian Teachers' Federation to do the teacher's guide. This kind of a partnership which we try to seek with other media outlets or other professional sectors has gone a long way to bring about anti-racism education. That is just one example.

Senator Merchant: The school is very important.

Ms. Mock: Yes, exactly.

Senator Merchant: It is important to start with the young people, because you can mould the way that they think, and they are more colour blind, I think. With grownups it is a little more difficult.

Ms. Mock: I did not hear the full TVO presentation, but in my previous incarnation as a teacher-educator for more than 20 years, I know that they were among the first, many, many years ago, to try to bring in — at the time, we had no other language — multicultural education and diverse representation. They put out programs and brochures.

compagnons de travail allaient manger le midi. Évidemment, ils parlaient boulot et prenaient des décisions dont toutes les femmes de l'entreprise étaient exclues, pas parce que les hommes voulaient les écarter mais parce que c'était la loi. C'était ainsi.

Un jour, nous leur avons dit que s'ils prenaient des décisions dans des endroits où nous n'étions pas admises, cela nous pénalisait. C'est tout à leur honneur d'avoir arrêté. Ils se sont mis à parler hockey et d'autres choses de ce genre et ont cessé de prendre des décisions concernant le travail à la taverne.

Pardonnez-moi. C'est une digression, mais voilà un exemple de discrimination systémique. C'est une habitude qui se prend sans la moindre intention malveillante mais qui, sans le vouloir, écartait une partie du personnel : les femmes. Il y avait là des femmes exceptionnelles, comme Judith Maxwell. Quelqu'un a signalé ce mal systémique et il a été facile de le corriger.

Le sénateur Merchant : Permettez-moi de souhaiter la bienvenue à M. Hunter et Mme Mock. J'ai travaillé pour eux pendant six ans à diverses époques à la fondation car j'ai été l'un des membres fondateurs du conseil d'administration. Je sais que vous faites de l'excellent travail avec beaucoup de dévouement.

J'aimerais parler de deux entités. D'abord, TVO a comparu ce matin. C'est une chaîne éducative. Que fait-elle contre le racisme et pour l'équité? Vous met-elle à contribution? Vous consulte-t-elle? Il s'agit d'une entité publique; comment travaillez-vous avec elle?

Mme Mock : Notre couverture est la plus étendue possible pour une petite organisation sous-financée, je préciserais. Nous avons établi un partenariat avec le réseau de langue française de TVO, TFO, parce qu'il existe plusieurs bonnes vidéos antiracisme en anglais, mais pas en français. Il y a quelques années, nous avons produit une vidéo exceptionnelle appelée *Couleur Cœur* de même qu'un manuel pour l'enseignant. Nous nous sommes aussi associés avec la Fédération canadienne des enseignantes et des enseignants pour préparer le manuel. Ce type de partenariat, que nous avons cherché à créer avec d'autres organismes de médias et associations professionnelles, a beaucoup fait pour sensibiliser les gens à lutter contre le racisme. Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres.

Le sénateur Merchant : L'école est très importante.

Mme Mock : Oui, tout à fait.

Le sénateur Merchant : Il faut commencer avec les jeunes parce que l'on peut façonner leur façon de penser et qu'ils sont naturellement moins discriminatoires, je crois. Avec les adultes, c'est un peu plus difficile.

Mme Mock : Je n'ai pas entendu au complet les témoignages de TVO, mais pour avoir été enseignante-éducatrice pendant plus de 20 ans, je sais qu'elle a été parmi les premiers il y a très longtemps, à instaurer — c'était la formule à l'époque — l'éducation multiculturelle et la diversité. Elle produisait des émissions et des brochures.

We tend to channel our energy, to the extent that we can, to institutions that are not as far along so we would not have worked as much with the English-language sector as with the French-language sector.

We are also attempting — it is hard when your office is in Toronto, and you are national, you have a national mandate — not to be too Ontario-centric. We really are attempting to do our outreach and bring our message farther a field, when there are organizations here that are doing a pretty good job.

Mr. Patrick Hunter, Director of Communications, Canadian Race Relations Foundation: Just briefly, I think there is a lot of room left for us to work in places such as TVO. One of the other areas that we just started to work with is the development of a training program, which Ms. Mock is very much involved in, with the Toronto District School Board. It can now be tailored to different parts of the different school boards and different parts of country so there is a lot of room for work to develop there.

Senator Merchant: Now let us just deal quickly with the CBC, because they are the national broadcaster. Last night, I was going to say that we need champions, and these are the people that we see in front of the camera but you also want to have people in every segment of the CBC.

We had a presenter yesterday appear before us who said that there were problems in getting a foot in the door. Now, last night we were at the CBC, and they told us, I think, that 37 per cent of their new hirings, apparently, are minorities. They also said that those are the very first people to lose their positions when there are cuts.

How do you get your foot in the door, how do you stay there, and how do you work within the system? These are the problems that you have. They say, "Oh, yes, we have 37 per cent of minorities working for us," but then they are the ones that go.

Mr. Hunter: That is a tough one. I think that is one of the reasons why, in terms of employment equity, there is that process of making it so minorities are not always the first to go when there has to be downsizing, and that the quality of the work the person does is taken into account.

However, that is always the problem. I think journalism among racial minorities has started to pick up steam. When I worked with Global Television several years ago, there were very few people in television journalism in the city of Toronto. I think that has significantly changed.

The question is, are they getting absorbed into the process and being allowed to develop, to train, and to be mentored. I am not sure. I do not want to say categorically that they are not given the same attention, but it is a difficult thing, when the news organization is trying to trim, and they do not have enough time and personnel to be mentors as well to people coming in. I do not know if that helps. I do not really have an answer.

Nous essayons de canaliser notre énergie, dans la mesure du possible, vers des institutions qui ne sont pas aussi avancées; c'est pourquoi nous ne travaillons pas autant avec le secteur de langue anglaise qu'avec le secteur de langue française.

Nous essayons aussi — c'est difficile quand votre bureau est à Toronto et que votre vocation est nationale — de ne pas être trop ontariocentrique. Nous essayons de rayonner et de « semer à tout vent » car il y a ici des organisations qui font du très bon travail.

M. Patrick Hunter, directeur des communications, Fondation canadienne des relations raciales : Je serai bref. Je pense qu'il reste encore beaucoup de secteurs d'intervention pour nous dans des endroits comme TVO. Nous venons d'entreprendre la création d'un programme de formation, un travail auquel Mme Mock participe activement, en collaboration avec le Toronto District School Board. Le programme peut être adapté à différents éléments des divers conseils scolaires et des diverses parties du pays. Il y a donc beaucoup de place si nous voulons créer des choses.

Le sénateur Merchant : Parlons brièvement de CBC/Radio-Canada puisque c'est notre radiodiffuseur national. Hier soir, j'allais dire qu'il nous faut des champions et je parle de ceux qui sont devant la caméra, mais il faut aussi des gens dans tous les recoins de la SRC.

Un témoin nous a dit hier avoir eu du mal à mettre un pied dans la porte. Hier soir, nous étions à la SRC et on nous a dit que 37 p. 100 des nouvelles personnes embauchées appartiennent apparemment à des minorités. On nous a aussi dit que ces personnes sont les premières à perdre leur poste lorsqu'il y a des compressions.

Comment mettez-vous le pied dans la porte, comment y restez-vous et comment travaillez-vous au sein du système? C'est cela vos problèmes. Ils disent avoir 37 p. 100 d'employés appartenant à des minorités mais ce sont les premiers à partir.

M. Hunter : C'est épineux. S'agissant d'équité en matière d'emploi, c'est une des raisons pour lesquelles il existe un mécanisme pour faire en sorte que les minoritaires ne soient pas toujours les premiers à être licenciés en cas de compressions et que l'on tienne compte de la qualité de son travail.

Mais c'est toujours cela le problème. Le journalisme chez les minorités raciales prend de l'ampleur. Quand je travaillais à Global il y a quelques années, nous étions très peu nombreux à faire du journalisme télévisé à Toronto. Cela a beaucoup changé.

La question toutefois est de savoir si on les incorpore vraiment, si on les encadre et si on les laisse se former et se perfectionner. Je ne suis pas sûr. Je n'irai pas jusqu'à affirmer qu'ils ne reçoivent pas la même attention, mais c'est difficile quand l'organe d'information essaie d'aminor et se retrouve avec trop peu de temps ou de personnel pour encadrer les nouveaux venus. Je ne sais pas si ma réponse vous aide; je n'en ai pas d'autre.

Senator Di Nino: Ms. Mock, you painted a very bleak picture. Your speech could have been given 25 or 30 years ago, and you are telling me, in effect, that not much has changed in the last generation, or maybe even more than that. Is that correct?

Ms. Mock: Sadly, yes. I have had to try to remain optimistic. However, lately, whether I go into schools or workplaces in the media or various other areas, I am hearing things from students and staff that I heard 25 and 30 years ago.

I believe that we did make some strides in the '80s and the early '90s. However, in the last decade or decade-and-a-half, perhaps because those of us in the human rights and equality seeking movements did make some really positive strides, there has been, for want of a better word, a backlash. People saw that this was not just about tolerance and letting people do their own thing, but really about having mainstream institutions reflect the diversity.

Certain global events have also exacerbated that. We used to say you have taken our field ten steps forward and nine steps back. In recent years I felt like we took 11 steps back and are hearing things very similar to what we heard 20 or 30 years ago.

Senator Di Nino: I know that time is limited. I wanted to ask a couple of specific questions. Mr. Hunter said a moment ago that there have been some improvements, and I thought there had been some improvements. Your presentation was very negative, and I do not dispute anything you are saying. It is just discouraging to hear that from someone as respectable as you and your organization are.

Two quick questions: One is, about three or four times in your presentation you talk about the Canadian government. What about provincial or municipal governments? What role are they playing, and are you dealing with them as well, because you did not mention them in your comments?

Ms. Mock: Certainly in areas of education and employment it is the provincial governments that really do have to take the lead role. In the province in which we are sitting right now, the employment equity legislation was repealed, the Employment Equity Commission dismantled, and the anti-racism division of the Ministry of Education and so on also integrated or dismantled and put into some other area. There is a tremendous amount of work that needs to be done.

Senator Di Nino: Are you working with them as well as the municipalities?

Ms. Mock: Absolutely.

I guess I need to define our role here as presenting the negative side. We will submit the other side of the story too because, of course, it is so important to honour those that have made a significant difference. There are various media outlets that have, and we are encouraging those and working with those.

Senator Di Nino: Let me ask you this question specifically. Within those communities that we talk about, visible minorities or minorities of any kind, are some communities doing better than others? Are some communities affected less than others? If so, why?

Le sénateur Di Nino : Madame Mock, vous avez peint un tableau bien sombre. Vous auriez pu faire votre discours il y a 25 ou 30 ans et vous me dites que dans les faits peu de choses ont changé depuis une génération, voire plus. Je me trompe?

Mme Mock : Hélas, oui. J'essaie de rester optimiste. Quand je vais dans les écoles ou dans les lieux de travail dans les médias ou ailleurs, les étudiants et les employés nous disent ce que j'entendais il y a 25 ou 30 ans.

Oui, nous avons fait des progrès dans les années 80 et au début des années 90. Depuis 10 ou 15 ans, par contre, peut-être précisément à cause du succès des militants, il y a eu pour ainsi dire un retour de manivelle. Les gens se sont aperçu qu'il ne s'agissait pas simplement de tolérance et de « laissez vivre » mais de faire en sorte que les institutions générales soient vraiment le reflet de la diversité.

Certains événements mondiaux ont aussi exacerbé la situation. Avant, on disait que l'on avançait de dix pas et qu'on reculait de neuf; ces dernières années, j'ai le sentiment que l'on recule de onze pas. On entend des choses très semblables à ce qu'on entendait il y a 20 ou 30 ans.

Le sénateur Di Nino : Je sais que notre temps est limité. Je voulais poser une ou deux questions précises. M. Hunter a dit il y a un instant qu'il y a eu des améliorations et c'est moi aussi ce que je pensais. Vos propos ont été très négatifs et je ne conteste rien de ce que vous avez dit. Je trouve seulement décourageant d'entendre cela venant d'une source aussi respectable que vous et votre organisation.

Deux petites questions. Trois ou quatre fois dans votre exposé, vous avez parlé du gouvernement canadien. Qu'en est-il des autorités provinciales ou municipales? Quels sont leurs rôles et traitez-vous aussi avec elles parce que vous n'en avez pas parlé dans votre allocution?

Mme Mock : Il est certain que dans les secteurs de l'enseignement et de l'emploi, le rôle premier revient aux gouvernements provinciaux. Dans la province où nous sommes actuellement, la Loi sur l'équité en matière d'emploi a été abrogée, la Commission de l'équité en matière d'emploi a été abolie et la Commission de lutte contre le racisme du ministère de l'Éducation a été démantelée ou intégrée ailleurs. Il y a énormément de travail à faire.

Le sénateur Di Nino : Travaillez-vous avec ces autorités ainsi qu'avec celles des municipalités?

Mme Mock : Absolument.

Je me dois de préciser que notre rôle à nous est de montrer le côté négatif. Nous présenterons l'autre côté de la médaille, évidemment, parce qu'il est important d'honorer ceux qui ont fait bouger les choses. Certains organes des médias l'ont fait, nous les encourageons et travaillons avec eux.

Le sénateur Di Nino : J'aimerais vous poser une question précise. Au sein des minorités visibles ou autres types de minorités, certaines se débrouillent-elles mieux que d'autres? Certaines sont-elles moins touchées que d'autres? Dans l'affirmative, pourquoi?

Ms. Mock: I hesitate to draw a comparison. The constituent group of our focus is racialized minorities and Aboriginal peoples. By racialized I mean, discriminated against on the basis of race or even national origin —

Senator Di Nino: Exactly. I agree with that.

Ms. Mock: That changes with the context. Those groups that I was describing that are marginalized and racialized are not doing that well. Paul Winn, a member of our board from B.C., coined the expression many years ago, not only is there a glass ceiling but there is a sticky floor. If people do get in the door and are not let go, in the extreme, the environment can be poisoned, where people are made to feel not welcome. Even with the best of intentions, the job ghettos and the lack of retention mechanisms and progress through the ranks and mentoring and ways of ensuring that racialized minorities and Aboriginal people are represented right throughout the system, those programs are sorely lacking in most organizations.

Senator Di Nino: Madam Chair, it would be an interesting question to get an answer to, as well.

The Chairman: I think we need to hear from media organizations themselves about what they are doing.

Senator Di Nino: The stats that Ms. Mock was talking about before, it would be interesting to see if there are some that are less, and why, so that we could use it for the benefit of all the others who are not.

The Chairman: Right.

Senator Munson: Very briefly, it may be negative, but it is also a reality check, and it is a wake-up call, based on the company that I worked for for 25 years, that perhaps when they come they can answer to some of your statements today too. I think it is very serious.

Yesterday, a person from the Canadian Diversity Producers Association talked about the employment equity law, and he used the words “appalling” and “shocking” that there is no enforcement of it.

How do we get more enforcement, how do we push more enforcement, how do we push that law to make it work?

Your executive summary of 2000 report states: “The corporatist nature of the media influences the kind of news that is produced and disseminated.” Can you just explain that part to me as well? I know they are two separate issues, but I find them important.

Mr. Hunter: Could you restate briefly the first question that you asked?

Senator Munson: He had mentioned that there is no enforcement of employment equity laws, and he used the words “appalling” and “shocking.”

Mme Mock: J'hésite à faire une comparaison. Les minorités racialisées et les populations autochtones sont notre point de mire. Par « racialisées » j'entends celles qui font l'objet de discrimination en fonction de leur race ou même de leur origine nationale...

Le sénateur Di Nino: Exactement. Je suis d'accord.

Mme Mock: Cela varie selon le contexte. Les groupes que je décrivais qui sont marginalisés et racialisés ne vont pas très bien. Paul Winn, membre du conseil d'administration représentant la Colombie-Britannique, a créé l'expression il y a plusieurs années : il y a non seulement un plafond de verre mais aussi un plancher collant. Ceux qui arrivent à mettre le pied dans la porte et à ne pas être licenciés peuvent, dans les pires cas, se retrouver dans une ambiance empoisonnée où on leur fait sentir qu'ils ne sont pas les bienvenus. Même avec les meilleures intentions du monde, les ghettos de travail et l'absence de mécanismes de rétention et l'avancement et le mentorat et les façons d'assurer que les minorités racialisées et les populations autochtones sont représentées partout dans le système, ces programmes font cruellement défaut dans la plupart des organisations.

Le sénateur Di Nino: Madame la présidente, il serait intéressant aussi d'obtenir une réponse à cette question.

La présidente: Je pense qu'il nous faut entendre directement les organes de presse pour leur demander ce qu'ils font.

Le sénateur Di Nino: Les chiffres donnés tout à l'heure par Mme Mock, il serait intéressant de voir s'il y en a qui sont inférieurs, et pourquoi, pour que nous puissions les utiliser au profit de tous les autres qui ne le sont pas.

La présidente: Oui.

Le sénateur Munson: Je serai bref. C'est peut-être négatif mais c'est aussi une leçon de réalisme, une sonnette d'alarme. Je pense à l'entreprise pour laquelle j'ai travaillé pendant 25 ans; lorsqu'elle viendra comparaître peut-être pourra-t-elle répondre aussi à vos affirmations d'aujourd'hui. Je trouve cela très sérieux.

Hier, un représentant de la Canadian Diversity Producers Association a parlé de la Loi sur l'équité en matière d'emploi et employé des mots comme « consternant » et « scandaleux » parce qu'elle n'est pas appliquée.

Comment peut-on réclamer et obtenir qu'elle soit mieux appliquée et plus efficace?

Dans le résumé de votre rapport de l'an 2000 je lis : « La nature corporatiste des médias influence le genre d'informations produites et diffusées. » Pouvez-vous m'expliquer ce passage? Je sais qu'il s'agit de deux questions différentes, mais je les trouve importantes.

M. Hunter: Pourriez-vous répéter brièvement votre première question?

Le sénateur Munson: Il a dit qu'il n'y avait aucune application des lois sur l'équité en matière d'emploi et il a employé des mots comme « consternant » et « scandaleux ».

Mr. Hunter: Here it is compared to what was set up in the provincial Employment Equity Act, that there was a commission that was about to set up specific targets that had to be passed through, and adjudicated by, the commission. I do not think that is necessarily policed in the same way at the federal level, which governs broadcasting.

One of the complaints was, CBC, for example, although it was a Crown corporation, was not doing the job. It was not following the Employment Equity Act and enforcement.

The targets, from year to year, were excused, if you will, and the promises to step it up. They can get away with it because there is nothing that says okay to the president or the vice-president, that your job is on the line if you do not meet those targets, and we had enough. It comes down to that sometimes. You have to actually make it part of the term.

Ms. Mock: It does come down to building in an accountability framework. The regulatory bodies or the licensing bodies and all can make those actual requirements.

We also find that in the human rights legislation, the Multiculturalism Act and compliance to these acts. There may be reports on what people have done to comply with them or not, but no consequences imposed.

We urge that that whole system be looked at. As the special rapporteur said, this country has on paper the most outstanding human rights, equity, diversity and anti-racism legislation, policies, et cetera. It is in the implementation and so we urge that kind of framework to be implemented.

Senator Munson: Yes, I appreciate that. I have the other question, but we can talk about that another time, on the corporatist nature of the media. It is an interesting —

Ms. Mock: I think it is just a question of when it is the bottom line and when racism sells and —

Senator Munson: Yes. That is what I am getting at.

Ms. Mock: Not others then, and so ever it will be unless we do something very proactive.

Senator Trenholme Counsell: I cannot say that I am excited about your presentation. I was very saddened by it. A couple of things that you said just astounded me. You are an authority and I am not but I am a pretty strong Canadian.

One, institutional racism is imbedded in Canadian society. I think you said that. Then you talked about systemic racialism. Instead of our society being proactive towards the elimination of such worrisome factors, it almost told me that you felt that there was a movement to prevent the good from coming to the fore, the hope from rising in the morning.

I just wanted to ask you this. I believe you said that. It seemed to me if we looked back to June of this year, there were a couple of things that happened in the national election campaign that were negative and that perhaps did not speak to the Canadian

M. Hunter : On fait la comparaison ici avec ce qui avait été créé dans la Loi provinciale sur l'équité en matière d'emploi. Une commission devait fixer des objectifs précis à atteindre et devait évaluer si cela a été fait. Le contrôle ne se fait pas forcément de la même manière qu'au fédéral, qui régit la radiodiffusion.

Une des plaintes, c'est que Radio-Canada, société d'État, ne fait pas ce qu'elle est censée faire : elle ne suit pas et n'applique pas la Loi sur l'équité en matière d'emploi.

On passe l'éponge chaque année sur les objectifs non atteints et on promet de faire mieux. Ils s'en tirent avec ça parce que rien dans la loi ne dit au président ou au vice-président que son poste est en jeu s'il n'atteint pas les objectifs et que ça suffit. Parfois, c'est à cela qu'il faut arriver. Cela doit faire partie de son mandat.

Mme Mock : Cela revient à tracer un cadre de responsabilisation. Ce sont les organes de réglementation et d'octroi de licences qui peuvent imposer ces obligations.

On constate aussi cela dans la législation sur les droits de la personne, la Loi sur le multiculturalisme et la conformité à ces lois. Il peut y avoir des rapports sur ce que les gens ont fait pour s'y conformer, mais il n'y a pas de conséquences.

Nous réclamons que tout le système soit examiné. Comme le rapporteur spécial l'a dit, le Canada a sur papier ce qu'il y a de mieux en matière de droits de la personne, d'équité, de diversité, de lutte contre le racisme, et cetera. Le problème, c'est la mise en œuvre et c'est pourquoi nous voulons ce genre de cadre.

Le sénateur Munson : Oui, je comprends. Il y a l'autre question, mais nous pouvons en parler une autre fois, au sujet de la nature corporatiste des médias. C'est intéressant...

Mme Mock : Je pense qu'il n'y a que les résultats financiers qui comptent et si le racisme vend...

Le sénateur Munson : Oui. C'est là où je veux en venir.

Mme Mock : Ça ne changera pas si nous n'agissons pas érgiquement.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je ne peux pas dire que je suis enthousiasmée par votre témoignage. Il m'attriste beaucoup. Vous avez dit certaines choses qui m'ont renversée. Vous êtes une autorité en la matière; je ne le suis pas mais je suis solidement canadienne.

D'abord, que le racisme institutionnel est ancré dans la société canadienne. C'est ce que vous avez dit, je crois. Puis vous avez parlé de racialisme systémique. Notre société, au lieu de prendre les devants pour éliminer ces facteurs troublants, essaie, avez-vous presque dit, d'empêcher que le bien monte à la surface, que l'espoir naisse.

Je voulais seulement vous demander ceci. Je pense que c'est ce que vous avez dit. Si l'on remonte au mois de juin de cette année, deux ou trois choses se sont passées pendant la campagne électorale législative qui étaient négatives et qui ne cadreraient peut-

Charter of Rights and Freedoms. Certain things came out, certain issues, and they immediately had to be retracted, that the Canadian public did not accept.

In your very last answer to Senator Munson you said that on paper things are exemplary, but in practice they are not. I just would like you to comment on my thought about all this, this morning.

Ms. Mock: In fairness to Canadians, we have done a pretty good job in raising awareness of what blatant and overt racism and discrimination looks like and sounds like. When you even think of what happened post 9/11 and the backlash against immigrants and refugees, primarily Muslim and Arab-Canadians and others who were thought to be them, the reaction of most Canadians to the overt incidents, to the hate-mongering, and to incidents of anti-Semitism that were perpetrated then and continue, is pretty swift.

When somebody makes a mistake and says something during an election campaign and a true feeling comes out that maybe has been submerged, you will get that reaction, and it will be retracted.

We are speaking about systemic bias and systemic racism. That is much less obvious. When people hear the term "racism," and we say the structure or the organization is racist or people are perpetuating racism, they think we are accusing them of wearing their bed sheets out at night and burning crosses. This is not what we mean.

We mean when you analyze who gets the work, we have not done a good enough job in removing all of those systemic barriers to equality. I am using the title of a study that was done in 1985, 20 years ago — who gets the work, who gets the promotions, who has the education, how are we really doing when it comes to giving all Canadians access to the lingua franca, to French as a second language, to English as a second language, so that they can succeed and integrate in Canadian society and get the top jobs.

Mr. Hunter alluded to our Education and Training Centre, where we work with different institutions and industries in their own language, not to attack but to reinforce and say, "Look, we know that this is what you want to do. Now, let us look at how we can do that in a very positive, proactive way." We still have a really long way to go in getting that message across.

Senator Trenholme Counsell: I wanted to ask you about rising to the top. If I look at the RCMP in Canada right now or the Toronto Police Force, if I look at the Supreme Court, the Office of the Governor General, our Prime Ministers throughout a considerable period of time, does this in any way change what you say about the representation of Canadian society in top positions? I can also see many examples on CBC night-time news. I guess I am always looking for the good, but I can see people of

être pas avec la Charte canadienne des droits et libertés. Certaines choses et certains problèmes sont sortis et une rétractation a dû être faite sur-le-champ parce que la population ne les acceptait pas.

Dans votre réponse au sénateur Munson, vous avez dit que sur le papier la situation est exemplaire mais qu'elle ne l'est pas dans la pratique. J'aimerais que vous répondiez à ce que je viens de dire concernant toute la question discutée ce matin.

Mme Mock : Pour être juste à l'endroit des Canadiens, nous avons fait de l'excellent travail et réussi à sensibiliser les gens aux formes flagrantes et ouvertes de racisme et de discrimination. Quand on pense à tout ce qui est arrivé après le 11 septembre et les réactions négatives contre les immigrants et les réfugiés, surtout les musulmans et les Arabo-Canadiens et ceux qu'on croyait l'être, la réaction de la plupart des Canadiens à ces incidents flagrants, à l'incitation à la haine et aux incidents d'antisémitisme commis à ce moment-là et qui continuent, a été très rapide.

Quand quelqu'un fait une erreur et dit quelque chose pendant une campagne électorale et qu'apparaît un sentiment sincère qui aurait peut-être dû être tu, c'est la réaction que vous obtiendrez et il y aura une rétractation.

On parle de préjugé systémique et de racisme systémique. C'est beaucoup moins évident. Quand les gens entendent le mot « racisme », et quand nous disons que la structure ou l'organisation est raciste ou que les gens perpétuent le racisme, ils pensent que nous les accusons de porter un drapeau la nuit et de brûler des croix. Mais ce n'est pas ce que nous voulons dire.

Nous voulons dire que quand vous analysez qui décroche l'emploi, nous n'avons pas fait suffisamment pour éliminer toutes les barrières systémiques à l'égalité. J'utilise le titre d'une étude effectuée en 1985, il y a vingt ans — qui décroche l'emploi, qui obtient la promotion, qui fait des études, où nous situons-nous quand il s'agit de donner à tous les Canadiens accès à la lingua franca, au français comme langue seconde, à l'anglais comme langue seconde, pour pouvoir réussir et s'intégrer à la société canadienne et obtenir les emplois au sommet.

M. Hunter a parlé de notre centre de formation et de sensibilisation, où nous travaillons avec différentes institutions et secteurs d'activités dans leur propre langue, pas pour les attaquer mais pour les renforcer. Nous leur disons : « Écoutez, nous savons que c'est ce que vous voulez faire. Voyons maintenant comment vous pouvez y arriver de façon positive et dynamique. » Nous avons encore bien du mal à faire passer ce message.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je voulais vous poser une question à propos de l'ascension au sommet. Si je regarde la GRC au Canada actuellement ou la police de Toronto, si je regarde la Cour suprême, le bureau du gouverneur général, nos premiers ministres pendant une longue période, est-ce que cela change le moins du monde ce que vous avez à dire à propos de la représentativité de la société canadienne aux plus hauts échelons? Je vois aussi beaucoup d'exemples aux actualités de

different nationalities, different religions and different languages rising to the top.

Ms. Mock: That is why we say we should not denigrate the success stories. On the other hand — and there is always another hand — until we can get past saying, “Oh, look, there is one of those on the bench,” or smiling because there is a racialized minority anchor from time to time, and it becomes commonplace, we will not have achieved true diversity and diverse representations. Celebrate the successes.

Senator Trenholme Counsell: How are we compared to other countries when thinking of the examples I have mentioned; Supreme Court, Governor General, RCMP and so forth?

Ms. Mock: I have not done the comparative analysis, but I can tell you that in the United States, when they speak about diversity training or diversity policies, they are looking at aggressive affirmative action or what we might call employment equity. It includes ensuring there is greater diverse representation right up the ladder.

We should be doing some comparative analysis. This is not the case in your case but I always like to remind people when we are doing training and there is resistance. Somebody will say, “Well, you know, but what about over there,” and they will name some country that is a dictatorship or something. I say, “Yes, but we live here, and we have the most progressive policies. Let us really put them into practice and put some teeth into them.”

The Chairman: Ms. Mock, Mr. Hunter, thank you very much. I apologize for the very visible time pressures. You have to understand that we only get so much time to travel, and we try to cram in as many people as we possibly can. All the witnesses have such important things to tell us.

Ms. Mock: Please do not apologize. We are thrilled with the amount of time that you were able to give us. Thank you so much.

The Chairman: We are very grateful to you. You will give your presentation to the clerk, right?

Ms. Mock: Yes, and we are there as a resource for you across the country if you need us.

The Chairman: Senators, we are now pleased and fortunate to welcome our witnesses from the Ontario Press Council, Ms. Doris Anderson, chair of the council and famous journalist, and Mr. Mel Sufrin, executive secretary.

Ms. Doris Anderson, Chair, Ontario Press Council: I want to thank you for this opportunity. Our presentation, you will be glad to hear, is very brief, and we will be more than happy to answer questions afterwards.

When the Ontario Press Council was invited to appear before this committee, we were given a list of four subjects, but we believe the area in which we can offer the most objective comment is a question of what forms of self-regulation are appropriate.

soirée de CBC. Je cherche toujours le positif, j’imagine, mais je vois des gens de nationalités, religions et langues différentes qui parviennent au sommet.

Mme Mock : C’est pourquoi nous disons qu’il ne faut pas dénigrer les cas de réussite. Par contre — et il y a toujours un par contre — tant qu’on ne cessera pas de remarquer qu’il y en a un de ceux-là à la magistrature ou de sourire parce qu’il y a un présentateur de minorité racialisée de temps à autre et que ce ne sera pas généralisé, on ne sera pas parvenu à la vraie diversité et à la représentativité. Célébrons les cas de réussite.

Le sénateur Trenholme Counsell : Comment nous comparons-nous à d’autres pays pour les exemples que j’ai donnés : la Cour suprême, le gouverneur général, la GRC et ainsi de suite?

Mme Mock : Je n’ai pas fait d’étude comparée, mais je peux vous dire qu’aux États-Unis, quand ils parlent de politiques et de cours en matière de diversité, ils parlent de mesures d’action positive vigoureuses ou de ce que nous appelons équité en matière d’emploi. On s’assure qu’il y a une représentation plus diverse tout au long de l’échelle.

Il faudrait que nous fassions une étude comparée. Ce n’est pas vrai pour vous, mais j’aime toujours rappeler aux gens quand nous donnons des cours qu’il y a de la résistance. Quelqu’un dira : « Eh bien, il y a bien ce cas à tel endroit » et la personne vous parlera d’un pays sous la botte d’un dictateur. Je réponds : « Oui, mais nous vivons ici et nous avons les politiques les plus progressistes qui soient. Mettons-les vraiment en pratique et donnons-leur du muscle. »

La présidente : Madame Mock, monsieur Hunter, merci beaucoup. Nous sommes pressés par le temps, vous le voyez bien, veuillez nous en excuser. Vous devez comprendre que nous ne disposons que d’un temps limité pour nos déplacements et que nous essayons d’entendre le plus grand nombre de gens possible. Tous les témoins ont des choses tellement importantes à nous dire.

Mme Mock : Ne vous excusez pas. Nous sommes enchantés du temps que vous nous avez consacré. Merci beaucoup.

La présidente : Merci à vous. Vous allez donner votre exposé au greffier, n’est-ce pas?

Mme Mock : Oui, et nous sommes là à votre disposition partout dans le pays si vous avez besoin de nous.

La présidente : Sénateurs, nous avons maintenant le plaisir d’accueillir nos témoins du Conseil de presse de l’Ontario, Mme Doris Anderson, présidente du conseil et journaliste célèbre, et M. Mel Sufrin, secrétaire exécutif.

Mme Doris Anderson, présidente, Conseil de presse de l’Ontario : Je vous remercie de nous accueillir. Notre exposé, vous serez heureux de le savoir, est très bref et nous nous ferons un plaisir de répondre ensuite à vos questions.

Quand le Conseil de presse de l’Ontario a été invité à comparaître, on nous a présenté une liste de quatre sujets, mais nous pensons que le domaine dans lequel nous avons les commentaires les plus objectifs à formuler concerne les formes d’autoréglementation appropriées.

It may seem to be self-serving to suggest that the existence of press councils in every province in Canada except Saskatchewan represents a legitimate effort by the Canadian newspapers to satisfy the criteria of self-regulation.

We are convinced that publishers of daily and community newspapers honestly believe that this form of self-regulation is an effective antidote to what they perceive as a danger of unnecessary government interference in the way they serve their public.

The hint of such interference in fact gave birth to the Ontario Press Council. A Royal Commission inquiry into civil rights in 1968 proposed that a self-governing council should be established in Ontario to discipline the news media with respect to publication of news that might tend to prejudice the right to a fair trial.

Beland Honderich, publisher of the *The Toronto Star* at the time, rounded up seven other daily newspaper publishers, and in 1972 they formed the Council. Today it has 39 daily newspaper members and 181 community and specialty papers. They finance the council through fees based on circulation.

The founding publishers did not give the council disciplinary powers. Although it is obviously wrong to publish material that would prejudice the right of an accused to a fair trial, they did not ask it to aim specifically at that goal.

Since then, the Ontario Press Council has received 3,438 complaints. It has adjudicated 490, upholding all or part of 249, and dismissing 240, some with reservations.

Newspapers, whether they win or lose, are obligated by their membership to publish a fair account of the council's decision. To date, none have refused to meet this obligation, although one newspaper recently chose to publish a decision on its website, an issue that the council is dealing with.

Another aspect of self-regulation is the ombudsman. There are 44 members of the U.S.-based organization of News Ombudsmen, but only three are in Canada, one at the *Toronto Star* and one each at the CBC and Radio Canada.

In the past, there were ombudsmen at the *Ottawa Citizen*, the *Montreal Gazette*, the *Edmonton Journal*, and the *Calgary Herald*, but they apparently were sacrificed to cost-cutting. We feel this is too bad, because we think ombudsmen provide a useful path of communication between readers and the paper.

Still, publishers and editors can deal effectively with complaints from their readers. For example, one Ontario daily recently published a headline that read, "Native Crook off to Prison." When the complaint was brought to the publisher's attention by the Ontario Press Council, he promptly ran an apology to the readers on the top right-hand corner of the front page.

Je donne peut-être l'impression de prêcher pour ma paroisse en disant que l'existence des conseils de presse dans toutes les provinces du Canada sauf la Saskatchewan représente un effort légitime des journaux canadiens pour satisfaire aux critères d'autoréglementation.

Nous sommes convaincus que les éditeurs de quotidiens et de journaux communautaires croient sincèrement que cette forme d'autoréglementation est une antidote efficace à ce qu'ils considèrent comme un risque d'ingérence induite du gouvernement dans la façon dont ils servent le public.

C'est de la crainte d'une telle ingérence qu'est né le Conseil de presse de l'Ontario. Une enquête d'une commission royale sur les droits civiques en 1968 a proposé qu'un conseil autoréglementé soit créé en Ontario pour sanctionner les médias d'information en cas de publication d'information qui serait susceptible de nuire au droit à un procès juste.

Beland Honderich, éditeur du *Toronto Star* à l'époque, a réuni les éditeurs de sept autres quotidiens et ils ont créé le conseil en 1972. Aujourd'hui, le conseil regroupe 39 quotidiens et 181 journaux communautaires et spécialisés. Ces journaux financent le conseil au moyen de cotisations proportionnelles à leur tirage.

Les éditeurs qui ont fondé le conseil ne lui ont pas donné de pouvoirs disciplinaires. Bien que ce soit manifestement une mauvaise chose de publier des informations qui risquent de compromettre le droit d'un accusé à un procès juste, ils n'ont pas fixé spécifiquement cet objectif au conseil.

Depuis, le Conseil de presse de l'Ontario a reçu 3 438 plaintes. Il a tranché sur 490, dont 249 ont été accueillies en tout ou en partie et 240 ont été rejetées, parfois avec des réserves.

Les journaux, qu'ils gagnent ou qu'ils perdent, sont tenus par leurs membres de publier un compte rendu équitable des décisions du conseil. Jusqu'à présent, aucun n'a refusé de se soumettre à cette obligation, bien qu'un journal ait récemment choisi de publier une décision sur son site Web, un problème sur lequel le conseil se penche actuellement d'ailleurs.

L'ombudsman est un autre aspect de l'autoréglementation. L'organisation News Ombudsman basée aux États-Unis compte 44 membres, mais il n'y en a que trois au Canada, un au *Toronto Star*, un à CBC et un à Radio-Canada.

Jadis, il y avait des ombudsmans au *Ottawa Citizen*, à la *Montreal Gazette*, au *Edmonton Journal* et au *Calgary Herald*, mais ils ont apparemment été victimes de compressions budgétaires. Nous pensons que c'est regrettable car les ombudsmans sont un canal de communication utile entre les lecteurs et le journal.

Les éditeurs peuvent néanmoins donner des réponses efficaces aux plaintes de leurs lecteurs. Par exemple, un quotidien de l'Ontario a récemment titré : « Un escroc autochtone en prison ». Quand le Conseil de presse de l'Ontario a transmis une plainte à l'éditeur, ce dernier s'est empressé de présenter ses excuses aux lecteurs dans le coin en haut à droite de la première page.

A few words about the makeup of the Council: We have ten public directors, representing a cross-section of Ontario society; a chair not presently connected with newspapers; and ten journalist directors, ranging from reporter to publisher.

Committees set up to adjudicate the complaints that appear before us have a majority of public members, although that is not particularly important, since the journalists on the committee are often harder on their newspaper colleagues than the public directors. And that is our report. Thank you.

The Chairman: It is my turn to declare a conflict of interest, I suppose. I was the editor who abolished the position of ombudsman at the *Montreal Gazette*. You are quite right, it was entirely a matter of cost and a matter of deep regret. I could write a book.

Senator Di Nino: You have.

The Chairman: No, not books.

Senator Di Nino: The report card on the Ontario Press Council's work, if I can put it in those terms, by a number of witnesses including the two that were previously sitting in your chairs, is not quite as complimentary as the report that you have given us, Ms. Anderson. Certainly, when it comes to the media, and news, which is the area that we are dealing with mainly, from my own personal experiences, I think some of the criticism is warranted. The depiction, particularly of certain segments of society, certain groups within society, in the area of news reporting is extremely sensational. This is an opinion.

I have some sympathy with the comments and the criticism directed at the media for portraying certain segments of society negatively.

I bring it up because it is the Ontario Press Council that they have to refer to. It would seem from the comments made that the press council is not really responding, or at least that the results of their appeal to the press council have not improved the situation very much.

Witness Ms. Mock's comment in response to my question that things do not seem to have changed in the 25 or 30 years that we have been watching them. I wonder if you could tackle that tough issue.

Ms. Anderson: I would say a high proportion of the complaints that come to the Ontario Press Council are on that very issue. We have been dealing increasingly with defining how those cases should be treated in the press, and being tougher on them than I think we have been before, particularly on columnists. They have to print it, and I do not know what more we can do.

Quelques mots sur la constitution du conseil : nous avons 10 directeurs publics, représentatifs de l'ensemble de la société de l'Ontario; un président qui n'est pas lié actuellement aux journaux; et 10 directeurs journalistes qui vont du reporter à l'éditeur.

Les comités constitués pour se prononcer sur les plaintes qui nous sont transmises sont composés d'une majorité de représentants du public, bien que cela ne soit pas particulièrement important, car les journalistes du comité sont souvent plus durs pour leurs collègues que les directeurs venant du public. Voilà pour notre rapport. Merci.

La présidente : Je crois que c'est à mon tour de me déclarer en conflit d'intérêts. C'est moi qui étais la rédactrice en chef qui a aboli le poste d'ombudsman à la *Gazette* du *Montreal*. Vous avez tout à fait raison, c'était uniquement pour des raisons budgétaires et c'était très regrettable. Je pourrais écrire un livre sur la question.

Le sénateur Di Nino : Vous l'avez fait.

La présidente : Non, pas des livres.

Le sénateur Di Nino : Le bilan du travail du Conseil de presse de l'Ontario, si je puis m'exprimer ainsi, tel qu'il a été présenté par plusieurs témoins, notamment les deux qui vous ont précédé, n'est pas aussi brillant que le rapport que vous nous avez présenté, madame Anderson. En ce qui concerne les médias et les informations, c'est-à-dire le sujet dont nous nous occupons principalement, d'après ma propre expérience, je crois que les critiques sont justifiées. Dans les informations, on a tendance à tomber dans le sensationnalisme pour parler de certains segments de la société, de certains groupes de la société. C'est un point de vue.

J'ai tendance à être assez d'accord avec les gens qui accusent les médias de porter un regard négatif sur certains segments de la société.

J'aborde la question parce que c'est au Conseil de presse de l'Ontario que ces gens-là doivent s'adresser. Or, d'après leurs commentaires, le conseil ne semble guère réagir, et en tout cas les appels qui ont été portés devant le Conseil de presse n'ont guère servi à améliorer la situation.

Prenez la réponse de Mme Mock à ma question quand je lui disais que les choses ne semblent pas avoir beaucoup changé depuis 25 ou 30 ans que nous observons la situation. Je me demande ce que vous avez à dire sur ce sujet délicat.

Mme Anderson : Je dirais qu'une grande partie des plaintes adressées au Conseil de presse de l'Ontario portent sur ce sujet justement. Nous essayons de plus en plus de voir comment on peut aborder ces problèmes dans la presse et nous avons tendance à être plus durs, en particulier avec les chroniqueurs, qu'auparavant. Les journaux sont obligés de publier nos décisions, et ne je sais pas ce que nous pouvons faire de plus.

There are limitations about what the press council can do. You cannot force papers to run stories, and we cannot fine them. The fact that they do have to print our findings prominently within a very short time is, I think, the best we can do.

Mr. Sufrin may have an awful lot more to say on this. He has been there for, how long now?

Mr. Mel Sufrin, Executive Secretary, Ontario Press Council: I guess it is about 19 years.

Ms. Anderson: He is the executive director. He has seen most of these complaints.

Mr. Sufrin: The council was set up to deal with complaints that come from the public, but in only certain areas has it established policies that govern, that in effect try to tell newspapers what is proper procedure and proper behaviour.

Our annual report lists policies on opinion, policies and advertising. This is the approach of the press council to what we think are generalized difficulties.

However, we do have to sit and wait until somebody complains before we act on anything that is specific. It is a limited area, and this is what the council was set up to do originally, to react to complaints.

It is not proactive, except in certain areas that seem to become general. In other words, if there are complaints about the way minorities are treated in the press, the council ultimately may come up with a policy statement that outlines the approach to that kind of problem. But we are not in the business of telling the press every day how to behave.

Senator Di Nino: Is the self-regulating system working then, in your opinion?

Mr. Sufrin: I think the way newspapers react to the press council, and the way they react to readers is generally pretty healthy. I would not want to see government trying to impose any more restrictions on the press than what exists already.

We would be delighted, for example, if the government or the courts were to provide some protection for reporters who rely on sources that they cannot reveal. As you know, this has happened in Hamilton just recently. It is a great concern.

Sure, I think it is working up to a point. I think this is definitely something that I favour, considering if you are going to start to interfere with every aspect of the way the press covers the news.

Senator Di Nino: Having regard for time, I am going to stop here, although I could go on all day.

The Chairman: So could all of us.

Senator Merchant: There is no branch in Saskatchewan of the press council. Why would that be? You said everywhere but in Saskatchewan. I come from Saskatchewan, so I have to ask why.

Il y a des limites à ce que peut faire le Conseil de presse. On ne peut pas obliger les journaux à publier des articles et on ne peut pas leur imposer d'amende. Le mieux que nous puissions faire, c'est de les obliger à publier de façon très visible et très rapidement nos décisions.

M. Sufrin a beaucoup plus de choses à vous dire sur la question. Il est là depuis combien de temps déjà?

M. Mel Sufrin, secrétaire exécutif, Conseil de presse de l'Ontario : Environ 19 ans je crois.

Mme Anderson : C'est le directeur exécutif. Il a vu passer la plupart de ces plaintes.

M. Sufrin : Le conseil a été créé pour répondre aux plaintes provenant du public, mais c'est seulement dans certains domaines qu'il a des politiques régissant les journaux en leur suggérant la bonne procédure et le bon comportement.

Dans notre rapport annuel, nous énonçons notre position sur les opinions, les politiques et la publicité. C'est la démarche du Conseil de presse face à des difficultés qui nous semblent généralisées.

Néanmoins, nous sommes obligés d'attendre que quelqu'un se plaigne pour agir sur un domaine précis. C'est un champ d'action limité mais c'est pour cela que le conseil a été créé à l'origine, pour réagir aux plaintes.

Il ne prend pas lui-même les devants, sauf dans le cas de certains problèmes qui semblent généralisés. Autrement dit, s'il y a des plaintes sur la façon dont on traite les minorités dans la presse, le conseil va peut-être publier un énoncé de politique suggérant une façon d'aborder le problème. Mais notre rôle n'est pas de dicter à la presse la façon dont elle doit se comporter.

Le sénateur Di Nino : Dans ce cas, d'après vous, est-ce que ce système d'autoréglementation fonctionne?

M. Sufrin : Je crois que les journaux réagissent en général de façon assez saine à ce que disent le Conseil de presse ou les lecteurs. Je ne voudrais pas que le gouvernement essaie d'imposer plus de restrictions à la presse que ce n'est le cas actuellement.

Nous serions ravis, par exemple, si le gouvernement ou les tribunaux fournissaient une protection quelconque aux journalistes, qui se fondent sur des sources qu'ils ne peuvent révéler. Comme vous le savez, cela s'est produit tout récemment à Hamilton. C'est un sujet très préoccupant.

Je dirais que oui, l'autoréglementation fonctionne, jusqu'à un certain point. Je suis certainement en faveur, car sans elle on pourrait commencer à s'ingérer dans tous ce que fait la presse pour couvrir l'actualité.

Le sénateur Di Nino : Tenant compte du temps, je vais m'arrêter là, bien que je puisse continuer toute la journée.

Le président : Nous de même.

Le sénateur Merchant : Il n'y a pas de section du Conseil de presse en Saskatchewan. Pourquoi? Vous avez dit que le conseil était présent partout, sauf en Saskatchewan. Je viens de la Saskatchewan, c'est pour cela que je voudrais le savoir.

Ms. Anderson: I do not know. I really honestly do not know. They just have never had a press council there. We —

Senator Merchant: Why would that be? What was it that gave rise to press councils everywhere else, but not in that province?

Mr. Sufrin: Newspapers are opposed to it, and they are the ones that would establish it if there was going to be one.

Senator Merchant: Are they the ones that are funding you? How are you funded? Is it a volunteer organization? How do you work?

Mr. Sufrin: The Ontario newspapers fund the press council fully. There is no government funding at all. Quebec relies to some degree on money from government, but other press councils are strictly based on newspaper contributions.

Senator Merchant: It is the news people that are funding you? It is the newspapers?

Mr. Sufrin: Exactly.

Ms. Anderson: It is based on their circulation. Anybody who appears before the press council, who makes a complaint, we pay for them to come and their hotel room, while they are making the complaint so there is no cost for people to come to us. I admit we have limitations about what we can do, but the people that appear before us go away satisfied, whether they win or lose, because at least somebody has listened to them. They feel they have had a fair hearing. Very few of them are mad when they leave.

Senator Merchant: I do not know. Freedom of the press is very important in this country, but that has to protect the reporters and other people in society too. Once a story appears, a retraction cannot ever erase the harm. While people do not hold reporters in very high regard, they believe what they read, and especially they believe what they see, because television is a very powerful medium. When you see it, it sticks in your head.

I have never seen a retraction on the front page. I think it would be very useful if you would insist that if a retraction be on the front page, because the story is usually on the front page. The retraction is a little blurb somewhere, "We regret," so that people do not see it but they see the photograph; they see the headline. This concerns me. What can we do? What can you do?

Ms. Anderson: Most of our member papers run a logo about the press council to make sure that people know that there is a place they can go and they can complain. Quite often we settle disputes before they ever get to the council, because we get the complaint and we go to the paper. Mr. Sufrin does all this, and quite often the paper does a retraction or a subsequent story that settles the problem.

Mme Anderson : Je ne sais pas. Honnêtement, je ne le sais pas. C'est juste qu'ils n'ont jamais eu de conseil de presse là-bas. Nous...

Le sénateur Merchant : Comment cela se fait-il? Comment se fait-il qu'il y ait des conseils de presse partout ailleurs, mais pas dans cette province?

M. Sufrin : Les journaux y sont opposés et ce sont eux qui établiraient une section locale, s'il devait y en avoir une.

Le sénateur Merchant : Est-ce les journaux qui vous financent? Comment êtes-vous financés? Est-ce une organisation de bénévoles? Comment fonctionnez-vous?

M. Sufrin : Ce sont les journaux ontariens qui financent complètement le conseil de presse de cette province. Il n'y a pas du tout de financement gouvernemental. Au Québec, on compte sur l'argent du gouvernement jusqu'à un certain point, mais les autres conseils de presse fonctionnent uniquement au moyen des contributions des journaux.

Le sénateur Merchant : Est-ce que ce sont les journalistes qui vous financent? Est-ce que ce sont les quotidiens?

M. Sufrin : Tout à fait.

Mme Anderson : La cotisation est fonction du tirage. Par ailleurs, nous payons le déplacement et la chambre d'hôtel de quiconque comparaît devant le conseil de presse pour déposer une plainte; il n'y a pas de débours lorsque l'on veut s'adresser à nous. C'est vrai qu'il y a des limites à ce que nous pouvons faire, mais les gens qui comparaissent devant le conseil s'en vont satisfaits, qu'ils perdent ou qu'ils gagnent, parce que, au moins, quelqu'un les a écoutés. Ils ont l'impression d'avoir eu une audience équitable. Très peu d'entre eux sont en colère quand ils s'en vont.

Le sénateur Merchant : Je ne sais pas. La liberté de la presse est très importante dans notre pays, mais nous devons protéger les journalistes et les autres personnes de la société également. Une fois un article paru, la rétractation ne peut effacer le mal qui a été fait. Si les gens ne tiennent pas les reporters en très grande estime, ils croient cependant ce qu'ils lisent et, tout particulièrement, ils croient ce qu'ils voient, parce que la télévision est un médium très puissant. Lorsque vous le voyez, cela reste dans votre esprit.

Je n'ai jamais vu un journaliste se rétracter en première page. Je pense que ce serait très utile, si vous insistiez qu'une rétractation soit sur la première page, parce que l'histoire est généralement sur la première page. Un désaveu ou une rétractation est en général un petit texte quelque part, « nous regrettons... », de sorte que les gens ne le voient pas, mais ils ont vu les photos, ils ont vu les gros titres. Cela me préoccupe. Que pouvons-nous faire? Que pouvons-nous faire?

Mme Anderson : La plupart de nos journaux membres publient un logo du conseil de presse pour s'assurer que les gens sachent qu'il y est un endroit où ils peuvent aller se plaindre. Très souvent nous réglons le différend avant que le conseil n'ait à trancher, parce qu'après avoir reçu la plainte, nous nous adressons au journal en cause. M. Sufrin fait cela, et très souvent le journal publie une rétractation ou un article subséquent qui règle le problème.

I do not think most of the complaints come about the story on the front page. Most of them come about some story, often by a columnist or an inside story, so they have to put the retraction within the first part of the paper but not necessarily on the front page. I do not think that would be a proper thing for us to recommend, that all retractions have to run on the front page myself. What do you think?

Mr. Sufrin: No, I do not see that as necessary. Most newspapers have a place on page 2, where daily corrections are run and so on.

It is a rarity that you need a retraction that is so serious that it need be more prominent than that. Frankly, most complaints that we get are not so serious that you are going to expect it to be on page 1. A year ago, *The New York Times* published a retraction on page 1. I think it is the first time they ever have done that. I do not really see the need for —

Senator Merchant: I am only saying this because you mentioned that the retraction was on page 1. I am sorry, I come from Saskatchewan. I can only speak from my own experience.

Mr. Sufrin: By the way, if you want to know, there have been efforts to create a press council in Saskatchewan. They have usually come from the universities of Saskatchewan. The papers — there are four dailies there — have generally said, "No, thank you."

Senator Trenholme Counsell: I would like to ask a direct question. I have been largely saddened by the presentations by various individuals or groups that have come before us regarding the state of the Canadian media, and I would like to direct this question exclusively to newspapers.

I know people who are unhappy are more apt to appear than people who are happy, at least that is my impression, from government, et cetera. However, would you care to offer us your opinions as to whether one can be generally optimistic about the printed media today? I think we should deal with newspapers. Do you share the care and worry we have heard repeatedly in these hearings, and do you feel Canadians are being generally well-served or not? I guess that that is what it comes down to.

Ms. Anderson: I certainly would be happy to speak for myself. This is my own opinion, rather than as chair of the press council. Of course we are not happy with the press. I think that is a very healthy position for any democracy to be in.

We are never happy with the press. We always want it to be better than it is. No people want that more than the people who work in it. The thing that has always impressed me about the press council is that the public members, the people from the public who come on the council, enjoy it. They really regret when they leave because they hold the same opinions you are

Je ne pense pas que la plupart des plaintes découlent d'articles en première page. La plupart des plaintes proviennent d'une chronique quelconque ou d'un petit reportage, et la rétractation paraît dans la première partie du journal, mais pas nécessairement en première page. Je ne pense pas que ce soit une bonne chose que nous recommandions cela, c'est-à-dire, que toutes les rétractations doivent être publiées sur la première page, enfin c'est ce je crois. Qu'en pensez-vous?

M. Sufrin : Non, je ne pense pas que ce soit nécessaire. La plupart des journaux ont de la place en page 2, où apparaissent les corrections quotidiennes et autres.

Il est extrêmement rare d'avoir besoin d'une rétractation si sérieuse qu'elle doit être plus évidente que cela. Franchement, la plupart des plaintes que nous recevons ne sont pas sérieuses au point où l'on s'attend à ce qu'elles paraissent en page 1. Il y a un an, le *New York Times* a publié une rétractation sur la page 1. Je pense que c'est la seule et unique fois qu'ils ont fait cela. Je ne vois pas vraiment le besoin de...

Le sénateur Merchant : Je dis cela, parce que vous avez mentionné que la rétractation était à la page 1. Je suis désolé, je viens de la Saskatchewan. Je ne peux parler que de mon expérience.

M. Sufrin : Soit dit en passant, il y en a qui ont essayé de créer un conseil de presse en Saskatchewan. Ces efforts provenaient surtout des universités de la Saskatchewan. Les journaux, il existe quatre quotidiens là-bas, en général ont dit : « Non, merci. »

Le sénateur Trenholme Counsell : Je voudrais poser une question directe. J'ai été très attristée par les témoignages de certains particuliers ou groupes, qui ont comparu devant ce comité, en ce qui concerne l'état des médias canadiens, et je voudrais diriger cette question exclusivement aux journaux.

Je sais que les mécontents ont plus tendance à venir témoigner que les gens satisfaits, c'est mon impression en tout cas, qu'ils viennent du secteur privé ou d'ailleurs. Cependant, voudriez-vous nous donner votre opinion sur la question de savoir si l'on peut généralement être optimiste sur la presse écrite aujourd'hui? Je pense que nous devrions nous occuper des journaux. Êtes-vous aussi touchés et aussi préoccupés que nous le sommes dans ces audiences, et pensez-vous que les Canadiens, en général, sont bien servis ou non? J'imagine que c'est là l'ultime critère.

Mme Anderson : Je serais très heureuse de vous dire ce que j'en pense personnellement. C'est mon opinion personnelle et non celle de la présidente du Conseil de presse. Bien sûr, nous ne sommes pas contents de la presse. Je pense que c'est une position très saine pour toute démocratie.

Nous ne sommes jamais contents de la presse. Nous voulons toujours qu'elle soit mieux que ce qu'elle est. Et personne plus que ceux qui y travaillent. Ce qui m'a toujours impressionnée à propos du Conseil de presse, c'est que les membres du public, les citoyens qui viennent siéger au conseil, l'apprécient. Ils regrettent véritablement de le quitter, parce qu'ils ont les mêmes opinions

expressing. They want the press to be better, and here is an opportunity for them to get on the council and put some pressure on it, and they certainly do. They come from every walk of life.

However, the thing that has always impressed me is, the people that are toughest on the press are the people that come from the press itself. They are very tough on each other, and that has impressed me a great deal. For a while I was on the law commission for Ontario, which also got complaints. They were very self-protective of their profession. The press is not. They are tough.

Personally, I am often in despair about the press, because there are many stories I do not see in the press that I think should be there, or the stories are not good enough or analytical enough or too sensational. Certainly today I think there is too much tabloid-style press.

However, as a member of a democracy, if you really want to be informed in this country, you can be, and you can get the news, and as close as I think you should, to sell the papers. They have to sell. They are losing money, and they are losing readers, particularly young people.

There was a report in the *Economist* just last week about *Le Figaro* and *Le Monde* both losing circulation. They are very worried about it.

That is my rather long answer. I think I share your concerns about the press, but I am not sure what you should do about it. The last thing I think that should be done about it is that the government get involved. I spent many years in the magazine industry when it was in dire straits, and the last thing I ever wanted to happen is subsidies from the government. I think that would be very bad.

Senator Trenholme Counsell: I think the way you phrased that is beautiful, in the sense that we want things to be better. That is the eternal hope for many, and so thank you very much.

Mr. Sufrin: Could I add just something to all that? As bad as you might think they are today, they were a disaster in the early days. My old company is the Canadian Press. When it was founded in 1917, people in Parliament were dismayed at the thought that there might be an independent company providing news for newspapers, because at that point, virtually every newspaper in Canada was either in the pocket of one party or the other. There were two parties at the time.

The fact is, we have come an awful long way. The newspapers are not as good as they ought to be yet, but they are far better than they were going back years ago.

Senator Trenholme Counsell: It is good to hear something positive.

que celles que vous exprimez. Ils veulent que la presse soit meilleure et ils ont l'occasion de participer au conseil et de faire des pieds et des mains pour que les choses changent, et ils y parviennent. Ces gens viennent de tous les milieux sociaux.

Cependant, ce qui m'a toujours impressionnée, c'est que les gens qui sont les plus durs avec la presse sont les gens qui travaillent dans les milieux de la presse eux-mêmes. Ils sont très durs les uns avec les autres et cela m'a toujours beaucoup impressionnée. À une époque, je participais à la Commission du droit de l'Ontario, qui recevait également des plaintes. Ils protégeaient beaucoup leur profession. Ce n'est pas le cas avec la presse. Ils sont très durs.

Personnellement, je me désespère souvent à propos de la presse, parce qu'il y a beaucoup d'articles que je ne vois pas paraître et qui, d'après moi, devraient être publiés, ou les reportages et les analyses laissent à désirer, ou versent dans le sensationnalisme. Aujourd'hui, je pense certainement qu'il y a trop de journalisme de style tabloïde.

Cependant, en tant que membres d'une démocratie, si vous voulez vraiment être informés dans notre pays, vous pouvez être informés, et vous pouvez obtenir les nouvelles, aussi proches que possible selon moi, afin de vendre les journaux. Il faut qu'ils vendent. Ils perdent de l'argent et ils perdent des lecteurs, particulièrement des jeunes.

L'Economist a publié un article la semaine dernière justement, à propos du fait que *Le Figaro* et *Le Monde* perdent des lecteurs. Et ce fait les préoccupe beaucoup.

Voilà, c'est ma longue réponse. Je pense partager vos préoccupations à propos de la presse, mais je ne suis pas sûre de ce que nous pouvons faire à ce sujet. La dernière chose serait, d'après moi, que le gouvernement s'en mêle. J'ai passé de nombreuses années dans le secteur des magazines, quand il était en difficulté, et la dernière chose que je voulais voir était les subventions de la part du gouvernement. Je pense que ça aurait été vraiment une très mauvaise chose.

Le sénateur Trenholme Counsell : Je pense que vous l'avez formulé merveilleusement bien, c'est vrai que nous voulons toujours que les choses s'améliorent. C'est l'espoir éternel pour beaucoup et, ainsi, je vous remercie.

M. Sufrin : Puis-je ajouter quelque chose? Si vous pensez que les choses vont mal aujourd'hui, c'était un désastre autrefois. J'ai déjà travaillé à la Presse canadienne. Lorsqu'elle a été fondée en 1917, les députés au Parlement étaient concernés à l'idée qu'il puisse y avoir une société indépendante fournissant des informations aux journaux, parce que à cette époque, pratiquement tous les journaux au Canada étaient dans la poche d'un parti ou de l'autre. Il y avait deux partis.

En réalité, nous avons fait beaucoup de chemin. Les journaux ne sont pas aussi bons qu'ils devraient l'être, mais ils sont bien meilleurs que ce qu'ils étaient il y a plusieurs années.

Le sénateur Trenholme Counsell : Ça fait plaisir d'entendre quelque chose de positif.

The Chairman: Should we ever repair to a tavern, I shall give you some of the horror stories from the old days.

Senator Munson: I was in the newspaper business in 1957. I delivered the *Campbellton Graphic*, *The Tribune* and the *Saint John Telegraph*, then *The Gazette* and *The Toronto Star* and so on.

We have some key questions, and you have extensive backgrounds in the print business. I would like to get an answer on changes and media concentration, whether it is a personal opinion or the council's opinion.

We have seen so much with media convergence and ownership, and one owner in Vancouver, for example, owning a television station, a radio station, and a newspaper. I would like your general views of where you see the media going with all this concentration and convergence. Is it a good thing?

Ms. Anderson: Again, speaking personally, I do not think it is, but I think as much diversity as possible would be a good thing in the press. As we know, it is harder and harder for papers to make money, but there are other ways. The blogs on the website are a new element where people can get information if they want. That is one thing that is, again, optimistic about the press. Certainly that has been true in magazines in my lifetime, that at one time it almost looked like the periodical press in Canada was going to disappear.

The government did pass a law that removed the advantages that *Time* and *Reader's Digest* had. They could bring in all their editorial material, strip out American ads, add Canadian ads, and make a lot of money and compete with Canadian magazines that had to manufacture their news from scratch. It was not allowed to happen in any other country in the world but this one, and it just about ruined the periodical press.

When they finally passed a law in 1975, the periodical press flourished. There are now 600 magazines. Every year about 100 magazines die and another 40 start again, and that is what should happen. It is healthy.

Personally, it is a concern to see newspapers and television stations become consolidated. I think everybody is concerned about that. At the same time, there are new ways for people to get information.

Senator Munson: What are your concerns? Is it because you feel there are less voices in a democracy?

Ms. Anderson: Yes, less voices, one point of view. In the past, I think you know, many of the chains in Canada have not imposed a particular point of view on their papers. The editors in various provinces have had a great deal of control over the

La présidente : Si un jour nous pouvons nous rencontrer dans une taverne, je vous raconterai quelques-unes des histoires d'horreur d'autrefois.

Le sénateur Munson : Je travaillais dans le secteur du journalisme en 1957. Je livrais, entre autre, le *Campbellton Graphic*, *The Tribune*, le *Saint John Telegraph* puis de *The Gazette* et le *Toronto Star*, et cetera.

Nous avons quelques questions essentielles et vous avez énormément d'expérience dans le secteur de la presse. J'aimerais obtenir une réponse en ce qui concerne les changements dans les médias et la concentration des médias, que ce soit votre opinion personnelle ou l'opinion du conseil.

Nous en avons vu beaucoup en ce qui concerne la convergence des médias et la propriété des médias, par exemple, le cas d'un propriétaire à Vancouver qui possède une station de télévision, une station de radio et un journal. J'aimerais avoir votre point de vue général sur l'avenir des médias avec toute cette concentration et cette convergence. Est-ce une bonne chose?

Mme Anderson : Je dirais que non, personnellement encore une fois, mais je pense que le plus de diversité possible serait une bonne chose dans la presse. Comme nous le savons, cela devient de plus en plus difficile pour les journaux d'être rentables, mais il y a d'autres moyens. Les chroniques en ligne sur les sites Web sont un nouvel élément, où les gens peuvent obtenir l'information qu'ils souhaitent obtenir. C'est une autre raison d'être optimiste en ce qui concerne la presse. La même situation a déjà existé certainement pour les magazines au cours de ma vie, car à un moment donné, il a semblé que le secteur des périodiques au Canada allait disparaître.

Le gouvernement a adopté une loi qui a retiré à *Time* et à *Reader's Digest* les avantages dont ils bénéficiaient. En effet, avant cette loi, ils pouvaient diffuser ici tout leur contenu rédactionnel en y retirant les annonces américaines et en y ajoutant des annonces canadiennes, ils pouvaient faire ainsi beaucoup d'argent et livrer concurrence aux revues canadiennes qui, elles, étaient obligées de tout créer. Aucun autre pays au monde que le Canada ne tolérât une telle situation et elle a presque ruiné le secteur des périodiques.

Quand enfin la loi a été adoptée en 1975, le secteur des périodiques a repris du poil de la bête. Il existe à l'heure actuelle 600 magazines. Chaque année, près de 100 magazines disparaissent et 40 nouveaux voient le jour, et c'est comme ça que ça devrait marcher. C'est un signe de santé économique.

Personnellement, je suis préoccupée de voir la consolidation des journaux et des stations de télévision. Je pense que cela préoccupe tout le monde. En même temps, il existe d'autres moyens pour les gens de trouver des informations.

Le sénateur Munson : Quelles sont vos préoccupations? Est-ce parce que vous avez l'impression qu'il existe moins de voix dans une démocratie?

Mme Anderson : Oui, moins de voix, un seul point de vue. Autrefois, je pense que vous le savez, bien des chaînes au Canada n'imposaient pas un point de vue particulier à leurs journaux. Les rédacteurs en chef dans les différentes provinces avaient alors

position they take. They have not had some directive from a central office saying they have to tow a certain line. I think Mr. Sufrin has something to say on this.

Mr. Sufrin: You think so?

Ms. Anderson: Quite a bit.

Mr. Sufrin: Not really, but if it had not been for somebody like Roy Thomson and today Osprey Media Group and so on, I think it is a good bet that there would be a lot of small cities in Canada without daily newspapers that have them now. It is largely because if they do not make a lot of money, they are part of a group that perhaps is financially viable.

Further, I do not see much evidence that the owners of groups of newspapers are, as Ms. Anderson suggested, imposing their will on the editorial position of these papers. I think, for example, that Izzy Asper was obviously a very strong Liberal. When he bought the *National Post*, you might have thought it would become a supporter of the Liberal party, and there is no evidence of that. At this point I think it tends more to be a supporter of the Conservatives. In any event, it is highly critical of virtually anything it sees wrong in government activity.

Now, I do not really see that it is a terrible danger. I think economically it may be the only way that the newspaper industry, as wide as it is, is likely to survive.

The Chairman: One of the most entertaining elements of the *National Post* recently has indeed been the very visible squabble in its pages between Mr. Harper and Mr. Asper, Jr., about whether it is a real Conservative paper or just a pseudo-Conservative paper. The word "Liberal" never appeared in that context, to the best of my knowledge.

Senator Chaput: I understand that the council acts on complaints. You receive complaints from readers or the public and I am sure you want to be accessible to everybody.

My question is on accessibility to the council. How about people from a minority who have a serious complaint in regards to racism? There is always the freedom of expression on the one side and certain expressions on the other side which could make them think that there is racism.

Have you received many complaints or a few complaints from the minority groups? Do you feel that they have access to your council as easily as the majority has? Do you know what I mean? Can you answer that question?

Ms. Anderson: A great many of our complaints are about minorities or the way they are treated in the press. From time to time we have had special pressure groups from minorities who are very predictable. Every time a certain subject comes up, we get complaints, and we know we are going to get complaints.

beaucoup de latitude, en ce qui concerne la position qu'ils pouvaient prendre. Ils ne recevaient pas de directives d'un bureau central leur indiquant quelle ligne tenir. Je pense que M. Sufrin a quelque chose à dire à ce propos.

M. Sufrin : Vous pensez?

Mme Anderson : Absolument.

M. Sufrin : Non, pas vraiment, mais si on avait dû compter sans des gens comme Roy Thomson et, aujourd'hui, comme Osprey Media Group, et cetera, je crois qu'on pourrait parier que beaucoup de petites villes au Canada n'auraient pas les quotidiens qu'elles possèdent aujourd'hui. C'est en grande partie parce que, s'ils ne font pas beaucoup d'argent, ils font partie d'un groupe, qui est peut-être lui viable financièrement.

De plus, je ne vois pas beaucoup de preuves que les propriétaires de groupes médiatiques imposent, comme le laisse entendre Mme Anderson, leur volonté sur la position éditoriale de ces journaux. Je pense par exemple à Izzy Asper qui était manifestement fortement libéral. Lorsqu'il a acheté le *National Post*, on aurait pu croire que ce journal allait devenir un partisan du Parti libéral, mais cela reste à prouver. À l'heure actuelle, je pense qu'il tend plus à être du côté des conservateurs. De toute façon, c'est un journal très critique de pratiquement tout ce qu'il considère mauvais dans les activités du gouvernement.

Pour moi la convergence n'est pas un terrible danger. Je pense que d'un point de vue économique, c'est peut-être la seule façon pour l'industrie du journal, aussi vaste soit-elle, de survivre.

La présidente : L'un des éléments les plus divertissants du *National Post* a été, récemment, la querelle très visible dans ses pages entre M. Harper et M. Asper Jr, au sujet du fait que ce journal était un véritable journal conservateur ou juste un journal pseudoconservateur. Le mot « libéral » n'est jamais apparu dans ce contexte, que je sache.

Le sénateur Chaput : Je comprends que le conseil agit en fonction des plaintes qu'il reçoit. Vous recevez des plaintes de la part des lecteurs ou du public et je suis sûr que vous voulez que tous aient accès au conseil.

Ma question porte sur l'accès au conseil. Qu'en est-il des gens faisant partie d'une minorité, qui ont une plainte sérieuse à propos de racisme? Il y a toujours la liberté d'expression d'un côté et certaines expressions de l'autre côté qui pourraient porter à croire qu'il y a du racisme.

Avez-vous reçu de nombreuses plaintes, ou seulement quelques plaintes, de la part des groupes minoritaires? Avez-vous l'impression qu'ils ont accès à votre conseil aussi facilement que la majorité y a accès? Savez-vous ce que cela signifie? Pouvez-vous répondre à cette question?

Mme Anderson : Beaucoup de nos plaintes concernent les minorités ou la façon dont elles ont été traitées dans la presse. De temps à autre, nous avons eu des groupes de pression particuliers, des minorités, qui sont très prévisibles. Chaque fois que la presse touche à certains sujets particuliers, nous avons des plaintes, et nous savons que nous allons avoir des plaintes.

I think we are very open to that, and we deal with it regularly, and it is certainly around the table and the discussion. We have this sort of jury, and people appear before the council, then the decision is made and it is reviewed by the whole council at the next meeting.

Sometimes in rare cases, it is changed because people sitting around the table do not agree with the decision that was made. Sometimes we have to hear a case that we thought we did not need to hear, because of the council.

I am fairly content that any minority that has a complaint is heard by the council. Is that fair?

Mr. Sufrin: That is right, exactly. About two years ago the press council adopted a policy on identifiable groups. It was tricky, because they accepted the rule of thumb that an identifiable group constitutes people who were born to a group, or a part of a group although not necessarily by choice. For example, it includes members of visible minorities, nationalities, ethnic groups, religions, and people who are mentally or physically challenged or have a particular sexual orientation.

The council then rules on attacks or criticism of identifiable groups — that is, complaints about that — taking account of the fact that these people are the objects of either ridicule or whatever.

It was interesting that in reaching this, it found that, for example, teachers are not an identifiable group. They cannot be slandered personally by a column attacking some of their colleagues. The council sees it as reasonable suggestion. People in the profession or calling such as lawyers, doctors, politicians, union members, journalists, and the like, are in the same category. They are not an identifiable group.

It is an exercise in trying to determine, when people who are attacked or otherwise the object of criticism in the press are being attacked because of their religion or whatever, any one of these are, and not because the person is a teacher; therefore if you criticize teachers you are criticizing individual teachers. It is an interesting study, and it has worked in a few complaints we received.

The Chairman: Avoid all generalizations, I seem to remember.

Mr. Sufrin: You know what they say about generalizations. They are generally untrue.

The Chairman: Yes. You have how many members?

Mr. Sufrin: Twenty-one.

The Chairman: Where do they come from and who chooses them?

Mr. Sufrin: They are pretty much from around the province at this point.

Je pense que nous sommes très ouverts à cela, puisque nous composons avec cela régulièrement et que nous en parlons beaucoup et nous en discutons beaucoup. Nous avons une sorte de jury et les gens se présentent devant le conseil, puis une décision est prise et cette décision est revue par l'ensemble du conseil lors de la réunion suivante.

Parfois, dans de rares cas, cette décision est changée, parce que les gens autour de la table ne sont pas d'accord avec la décision qui a été prise. Parfois, nous devons entendre une affaire que nous ne pensions pas devoir entendre à cause du conseil.

Je suis satisfaite que toute minorité ayant eu une plainte a été entendue par le conseil. Ai-je raison?

M. Sufrin : Oui, tout à fait. Il y a deux ans le Conseil de presse a adopté une politique sur les groupes identifiables. Elle était délicate, parce qu'ils ont accepté de façon empirique qu'un groupe identifiable soit constitué de gens qui participent à un groupe ou qui participent à une partie d'un groupe bien que cela ne soit pas forcément par choix. Par exemple cela incluait les membres des minorités visibles, de nationalités, de groupes ethniques, de religions ou des gens ayant une déficience intellectuelle ou une déficience physique ou qui avaient une orientation sexuelle particulière.

Le conseil prend alors une décision sur les attaques ou sur les critiques faites à l'endroit de ces groupes identifiables, c'est-à-dire qu'ils reçoivent les plaintes à ce sujet, en tenant compte du fait que ces gens sont l'objet de dérision ou autre.

Ce qui est intéressant c'est que l'on a conclu que les professeurs, entre autres, ne constituent pas un groupe identifiable. Un article attaquant certains de leurs collègues ne peut pas être considéré de la diffamation contre l'un d'eux. C'est une suggestion raisonnable selon le conseil. Des avocats, médecins, politiciens, représentants syndicaux, journalistes, et autres membres d'une profession, se retrouvent dans la même catégorie. Ce ne sont pas des groupes identifiables.

Il s'agit d'essayer de déterminer, lorsque les gens sont attaqués ou l'objet de critique dans la presse, s'ils font l'objet de critique à cause de leur religion ou tout autre motif, et pas parce que la personne est professeur; donc, en critiquant des professeurs, l'on critique des professeurs en particulier. C'est une étude intéressante, et la politique a fonctionné dans certains cas de plaintes que nous avons reçues.

La présidente : Si je me souviens bien, il fallait éviter toute généralisation.

M. Sufrin : Vous savez ce qui se dit au sujet des généralisations. Qu'en général elles sont fausses.

La présidente : Oui. Combien de conseillers avez-vous?

M. Sufrin : Vingt-et-un.

La présidente : D'où proviennent-ils et qui les choisit?

M. Sufrin : Actuellement, ils viennent d'un peu partout dans la province.

Ms. Anderson: We always have somebody from one of the religious groups, for instance —

The Chairman: Yes, I guess what I am driving at is, are these representatives of the proprietors? What is the proportion between industry and public? Do you have representatives of unions? I assume you would be geographically representative, more or less of the province.

Ms. Anderson: It is a balance. Half the members are from the press itself and half the members are from the public. We try to get a representative group of public members, ethnically and job-wise. There is always a union member. There is always somebody from one of the religious groups. We try to balance it so there are equal numbers of men and women. In the press group, we have everything from publishers, and always somebody from the business side, to at least a couple of reporters, editors, and —

The Chairman: Who chooses them? Who twists their arm to join is probably more like it, but who does that?

Ms. Anderson: The council does itself. We do not have a nominating committee as such, but there is an executive committee. People that have been on the council often refer somebody else.

The Chairman: Are there fixed terms?

Ms. Anderson: Yes, they can only be on for eight years.

The Chairman: I see. Are there any major newspapers that do not belong?

Mr. Sufrin: The *National Post*.

Ms. Anderson: The *National Post* has never joined.

Mr. Sufrin: The publishers of the *Belleville Intelligencer* and the *Peterborough Examiner* withdrew those two papers some years ago, and they refused to come back but the *National Post* never did join. I have a feeling that the cost must be a consideration.

The Chairman: What is the cost for the *National Post* to join?

Mr. Sufrin: It would be quite substantial, about \$30,000 a year. However, considering what they are losing each year, I guess that is a trivial amount. Nevertheless, we would like to have them in —

The Chairman: \$30,000 is a junior reporter.

Senator Di Nino: Used to be.

The Chairman: Used to be a junior reporter.

Is that your annual report you were holding, Mr. Sufrin?

Mr. Sufrin: Yes.

The Chairman: That lists all the policies that you have?

Mr. Sufrin: Everything is in there.

Mme Anderson: Il y a toujours quelqu'un qui vient d'un des groupes religieux, par exemple.

La présidente: Oui, au fond ce qui m'intéresse c'est de savoir si ce sont des représentants des propriétaires? Quelle est la proportion de personnes provenant de l'industrie et du public? Avez-vous des représentants syndicaux? J'imagine que vous avez une représentativité géographique, des gens de la province plus ou moins.

Mme Anderson: C'est un équilibre. La moitié des membres proviennent de la presse et l'autre moitié du public. Nous nous efforçons de bien représenter le public, du point de vue ethnique et professionnel. Il y a toujours un représentant syndical. Il y a toujours quelqu'un qui provient d'un des groupes religieux. Nous essayons de trouver un équilibre, qu'il y ait autant d'hommes que de femmes. Pour ce qui est des représentants de la presse, nous avons de tout : éditeurs, gens d'affaires, au moins deux ou trois journalistes, rédacteurs, et...

La présidente: Qui les choisit? Ou plutôt qui leur force la main?

Mme Anderson: Le conseil lui-même. Nous n'avons pas de comité des candidatures en tant que tel, mais il y a un comité exécutif. Les gens qui ont siégé au conseil proposent souvent les noms d'autres personnes.

La présidente: Y a-t-il des mandats à durée déterminée?

Mme Anderson: Oui, pour un maximum de huit ans.

La présidente: Je vois. Y a-t-il des grands quotidiens qui ne participent pas?

M. Sufrin: Le *National Post*.

Mme Anderson: Le *National Post* ne s'est jamais joint au conseil.

M. Sufrin: Les éditeurs du *Belleville Intelligencer* et du *Peterborough Examiner* ont retiré ces deux journaux il y a quelques années, et ils refusent de revenir, mais le *National Post* n'est jamais devenu membre. J'ai l'impression que le coût y est peut-être pour quelque chose.

La présidente: Quel en serait le coût pour le *National Post*?

M. Sufrin: Ça serait plutôt élevé, à peu près 30 000 \$ par an. Cependant, étant donné ce qu'ils perdent chaque année, j'imagine que ce serait un montant insignifiant. Toujours est-il que l'on aimerait bien les avoir...

La présidente: Trente mille dollars c'est le salaire d'un journaliste qui débute.

Le sénateur Di Nino: Ça l'était.

La présidente: C'était le salaire d'un jeune journaliste.

Ce que vous teniez entre vos mains, monsieur Sufrin, était-ce votre rapport annuel?

M. Sufrin: Oui.

La présidente: On y énumère toutes vos politiques?

M. Sufrin: Tout y est.

The Chairman: We would really like to have a copy.

Mr. Sufrin: I will leave a few copies, and if you need more I can provide them.

The Chairman: Do you ever publish collections of your policies in a handbook format for wide distribution to journalists or to members of the public?

Mr. Sufrin: These are distributed to all our newspaper members. They are pretty well all on our website as well. We have quite a list of people who are interested in the council, and they go to them every year. That is about it. We produce maybe 800 or 900, and every newspaper in Canada pretty well gets one as well.

The Chairman: You are a complaints-based organization, so if I understood what you were describing, you tend to devise a policy if you have had a significant number of very similar complaints. Then, it becomes comparatively easy for you to say, "Here is what we recommend as an appropriate practice in this case."

Ms. Anderson: There are press councils in the U.K. and the United States, and some of them have a code of ethics. Some of the provinces, such as Alberta, has a code. We never have. We operate like the Supreme Court of Canada on —

The Chairman: Except without decisional power.

Ms. Anderson: The decisions that have been made before have a great deal to do with the decisions that we are making, and it is constantly being changed and refined.

The Chairman: You are not likely to take a pre-emptive course of action to say, "We see problems looming in a given area and we would like to get out ahead of the game and set out some suggested policies."

Ms. Anderson: We certainly take a stand when we see things happening. Part of our mandate, which we are not talking about today, is the freedom of the press. We dealt with this a number of times in the last few years, that city councils have tried to shut the door to the press for parts of their deliberations. We have been very strong in objecting to that, and intervening when we have objected. As mentioned, this Hamilton case of a reporter being charged and fined because he would not reveal his sources, we intervened on that.

Mr. Sufrin: You may recall some years ago that the Royal Canadian Mounted Police invaded the *Montreal Gazette*.

The Chairman: Oh, yes.

Mr. Sufrin: They went into the newspaper offices and tried to obtain material. In a small way we participated. We wrote to the superintendent of the Royal Canadian Mounted Police and

La présidente : Nous aimerions vraiment en avoir une copie.

M. Sufrin : Je vous laisserai quelques exemplaires, et s'il vous en faut plus je peux vous les fournir.

La présidente : Vous arrive-t-il de publier vos politiques dans un format livret qui pourrait être distribué plus largement aux journalistes ou à la population?

M. Sufrin : C'est distribué à tous nos membres. Ça se trouve aussi presque toujours sur notre site Web. Il y a toute une liste de personnes qui s'intéressent au conseil, et elles en reçoivent chaque année. Nous en produisons environ 800 ou 900, et presque chaque journal au Canada en reçoit une copie.

La présidente : Vous êtes un organisme qui se charge de plaintes, donc si j'ai bien compris ce que vous décriviez, vous avez tendance à élaborer une politique une fois que vous avez reçu un nombre important de plaintes très semblables. Alors, il devient relativement facile pour vous de dire : « Voici ce que nous recommandons comme étant approprié dans ce cas. »

Mme Anderson : Il y a des conseils de presse au Royaume-Uni et aux États-Unis, et il y en a qui ont des codes de déontologie. Certaines provinces, comme l'Alberta, ont des codes. Nous n'en avons jamais eus. Nous fonctionnons comme la Cour suprême du Canada —

La présidente : Sauf que vous n'avez pas de pouvoir décisionnel.

Mme Anderson : Les décisions qui ont été prises antérieurement ont beaucoup à voir avec les décisions que nous prenons, et les choses changent constamment et se précisent.

La présidente : Il est peu probable que vous agissiez de façon préventive en disant : « Nous voyons des problèmes poindre à l'horizon dans un domaine particulier et nous aimerions prendre les devants et proposer certaines politiques. »

Mme Anderson : Nous nous prononçons certainement lorsque nous voyons certaines choses se produire. Une partie de notre mandat, dont nous ne parlons pas aujourd'hui, c'est la liberté de la presse. Nous nous sommes penchés sur cette question plusieurs fois au cours des dernières années, lorsque les conseils municipaux ont essayé de restreindre l'accès de la presse à certaines de leurs délibérations. Nous nous sommes fortement opposés à cela, et nous sommes intervenus lorsque nous nous y opposions. Tel que mentionné, nous sommes intervenus dans le cas d'un journaliste de Hamilton qui a été inculpé et qui a reçu une amende parce qu'il ne voulait pas révéler ses sources.

M. Sufrin : Vous vous souvenez peut-être de la descente faite par la Gendarmerie Royale du Canada sur la *Gazette* du Montreal.

La présidente : Oh, oui.

M. Sufrin : Ils sont entrés dans les bureaux du journal et ont essayé d'obtenir des documents. Nous nous sommes impliqués dans une certaine mesure. Nous avons écrit au surintendant de la

suggested on behalf of the press council that we thought this was something that was objectionable. The superintendent did reply, saying that they felt they would do this only when it is absolutely necessary.

It was a curiosity that for four years afterwards there were no invasions of newspaper offices anywhere in Canada. We would like to think that we had something to do with it, but I suspect there was just no good reason why they thought they should do that.

The Chairman: The council has been around for 30-odd years now, 32, did you say? You made it plain that the complainants frequently go away happy, which is in itself, one would think, a good thing. However, do you think in that time, the existence of the council and its rulings have changed the way newspapers do what they do in any way?

Mr. Sufrin: Probably in some ways. It is difficult to say. To be specific, at one time we had several complaints from The Canadian Polish Congress. I think one involved *The Toronto Star* where they described concentration camps as a Polish concentration camp. The council made a very clear ruling on that.

The fact is that although TV recently made that same mistake, newspapers did learn from it. How much else did they learn, I do not know. It is very difficult to say.

We do not receive a complaint of that sort any more, because you never see the error made. Chances are there are other rulings that were made that at least affected one newspaper, if not all newspapers. That one newspaper may be acting somewhat differently because a ruling by the council went against it. Whether we have contributed to the improvement of the industry, I would not even want to guess.

The Chairman: You do print. You only do newspapers. There is no comparable body for broadcasting. Should there be?

Mr. Sufrin: For private broadcasters you do have the Canadian Broadcast Standards Council, and that operates much as the press council would operate.

The Chairman: I thought there were more distinctions than that. I stand corrected.

Mr. Sufrin: You send complaints to Ottawa, basically. They will ask the radio or TV station to respond. Then they will deal with the complaint further, if the response is not satisfactory to the complainant so really, a lot the same way.

Of course, CBC has two ombudsmen, one in Toronto and one in Montreal. I have not seen any of their rulings of late. I disagreed with a couple of them, going back years ago, but how effective they are I do not know.

Ms. Anderson: I believe the Quebec Press Council covers broadcasting and magazines.

Gendarmerie royale du Canada pour dire que selon le Conseil de presse c'était inacceptable. Le surintendant a répondu, disant qu'il n'agirait de la sorte que lorsque c'était absolument nécessaire.

C'est intéressant que par la suite, pendant quatre ans, il n'y a eu au Canada aucune autre descente de la sorte. Nous aimerions croire que nous y étions pour quelque chose, mais j'imagine qu'il n'y avait tout simplement pas de motif valable pour le faire.

La présidente : Le conseil existe depuis une trentaine d'années, avez-vous dit 32 ans? Vous avez dit que manifestement les plaignants sont heureux des résultats, ce qui est, en soi, positif. Cependant, croyez-vous qu'au cours de cette période, l'existence du conseil et ses décisions ont changé la façon de fonctionner des journaux?

M. Sufrin : Probablement à certains égards. C'est difficile à dire. Concrètement, à une époque nous avons reçu plusieurs plaintes du Congrès polonais canadien. Dans un cas il était question du *Toronto Star* qui décrivait les camps de concentration comme étant des camps de concentration polonais. Le conseil a rendu un jugement très clair là-dessus.

Le fait est que même si la même erreur a été commise à la télé récemment, les journaux ont appris quelque chose. Ont-ils appris grand-chose d'autre, je ne le sais pas. C'est très difficile à dire.

Nous ne recevons plus ce genre de plaintes parce que l'erreur n'est jamais commise. Il est probable que d'autres décisions qui ont été rendues ont eu un effet sur au moins un journal, sinon tous les journaux. Il est probable qu'un journal agisse quelque peu différemment suite à une décision rendue par le conseil qui ne lui donnait pas gain de cause. Quant à savoir si nous avons contribué à l'amélioration de l'industrie, je n'ai pas l'audace de me prononcer là-dessus.

La présidente : Vous vous intéressez aux médias écrits. Strictement aux journaux. Il n'y a pas de conseil semblable dans le domaine de la radiodiffusion. Devrait-il y en avoir?

M. Sufrin : Pour ce qui est des radiodiffuseurs privés, il existe le Conseil canadien des normes de la radiotélévision, qui fonctionne plus ou moins comme le Conseil de presse.

La présidente : Je pensais qu'il y avait plus de différence que ça entre les deux conseils. J'avais tort.

M. Sufrin : Au fond, on envoie des plaintes à Ottawa. Ils demandent à la station de radio ou de télé d'y répondre. Ils se penchent davantage sur la plainte si la réponse ne satisfait pas le plaignant, donc au fond, c'est très semblable.

Bien sûr, Radio-Canada/CBC a deux ombudsmans, un à Toronto et un à Montréal. Je n'ai pas vu leurs décisions les plus récentes. Il y a plusieurs années, je n'étais pas d'accord avec certaines de leurs décisions, mais je ne sais pas à quel point ils sont efficaces.

Mme Anderson : Je crois que le Conseil de presse du Québec s'occupe également de la radiodiffusion et du secteur des périodiques.

The Chairman: We will hear from them later this week when we are in Montreal, and it will be very interesting to see the contrast because, I believe, there are some different philosophies at work there.

Thank you both. It has been extremely interesting. Please leave us your presentation and your annual reports with the policies, which will be very helpful.

Ms. Anderson: Thank you very much.

The committee adjourned.

TORONTO, Tuesday, December 14, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 12:55 p.m. to examine the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the medias' role, rights, and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (Chairman) in the Chair.

[Translation]

The Chairman: Honourable senators, we are resuming our hearing. We are continuing our inquiry into the state of Canadian news media. Our subject is the state's role in helping media remain strong, independent and diversified in an environment marked by upheaval in recent years, specifically by globalization, technological change, convergence and concentration of ownership.

We are in Toronto where we are pleased to welcome many very interesting witnesses. We now welcome Ms. June Callwood.

[English]

Honourable senators, June Callwood is surely one of the most famous and most impressive journalists in Canada. We are very pleased to welcome her to our committee.

The floor is yours, Ms. Callwood.

Ms. June Callwood, as an individual: I have paid great attention to the questions that you want to address, however, I did not hear one that met my requirements, so I will respond to a question that you did not ask.

I have been a journalist for a very long time, in fact, more than 60 years, in this country. During that time I had occasion to write a book on the history of Canada. While researching that book, I came across the reason I was journalist. It turns out that this country was built by journalists.

William Lyon Mackenzie tried very hard to institute responsible government. Joseph Howe, in Ottawa, Messrs. Bédard, Taschereau and others in Quebec, and a man

La présidente : Ils comparaitront devant le comité plus tard cette semaine lorsque nous serons à Montréal, et le contraste sera intéressant car je crois qu'il y a des divergences philosophiques qui entrent en jeu.

Merci à vous deux. Ce fut une séance fort intéressante. Veuillez nous laisser votre mémoire et vos rapports annuels qui comprennent les politiques, cela nous sera très utile.

Mme Anderson : Merci beaucoup.

La séance est levée.

TORONTO, le mardi 14 décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 12 h 55, pour se pencher sur l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergeant au sein de ces industries; le rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries.

Le sénateur Joan Fraser (présidente) occupe le fauteuil.

[Français]

La présidente : Honorables sénateurs, nous allons reprendre notre séance. Nous continuons notre étude des médias canadiens d'information. Notre sujet est le rôle que l'État devrait jouer pour aider les médias à demeurer vigoureux, indépendants et diversifiés, dans le contexte des bouleversements qui ont touché ce domaine au cours des dernières années — notamment la mondialisation, les changements technologiques, la convergence et la concentration de la propriété.

Nous sommes à Toronto où il nous a fait plaisir d'accueillir un grand nombre de témoins très intéressants. Nous accueillons maintenant Mme June Callwood.

[Traduction]

Honorables sénateurs, June Callwood est certainement l'une des journalistes les plus célèbres et les plus impressionnantes du Canada. Nous sommes très heureux de lui souhaiter la bienvenue à notre comité.

La parole est à vous, madame Callwood.

Mme June Callwood, à titre personnel : J'ai examiné très attentivement les questions que vous voulez examiner. Toutefois, il n'y en a pas une seule qui réponde à mes besoins, et je vais donc répondre à une question que vous n'avez pas posée.

Cela fait très longtemps que je suis journaliste; en fait, plus de 60 ans. Pendant ma carrière, j'ai eu l'occasion d'écrire un livre sur l'histoire du Canada. En faisant mes recherches pour ce livre, j'ai découvert pourquoi je suis journaliste. Je me suis rendu compte que ce pays a été construit par des journalistes.

William Lyon Mackenzie a tout fait pour instaurer un gouvernement responsable. Joseph Howe, d'Ottawa MM. Bédard, Taschereau et d'autres du Québec, ainsi qu'un

named Amor de Cosmos, who started one of the first newspapers in Victoria, all struggled against vested interests, and became the voice of public unrest.

There were no riots. A dialogue was started and committees of investigation, for which we are famous, were set up. Those became the building blocks of this country.

In the 1950s, the 1960s and the 1970s, I developed, as did most members of the media, a degree of expertise in investigative reporting that had not been there before. High-pitched yelling had been the norm before that.

Later, the Freedom of Information Act was a great help. Certain things that members of the government and other powerful people in industry and commerce were doing that they would rather not be known, were falling under the scrutiny of journalists.

However, journalism is not a well-paid profession, and a freelance journalist can, I assure you, not afford to do a lot of research. A journalist has to have a day job. That led to the question of whether the owners of newspapers and other media were willing to invest enough money so that their staff could do a proper job. That is what I see beginning to disappear.

I can remember when *The Toronto Star* published many long, investigative stories on, for example, racism or police behaviour. They had to do that in a very careful way, so they would assign their best people to the stories. Their salaries and expenses would be paid for as long as it took to properly write the story. They may do that again.

The highlight for me was some years ago when *The Kingston Whig-Standard* assigned two reporters, for three months, to investigate the life of a singular woman, Marlene Moore, who killed herself in Kingston Penitentiary. She was a friend of mine. It was thought that it would take two weeks to complete an investigative report on her life, but the reporters found it so interesting to discover how a person can fall through the cracks in this country, a person from an abusive home who ends up in prison that it took more than two months to complete their report. Finally, three months later, *The Kingston Whig-Standard* got its story, which was turned into a book. It has since been made into a play. In fact, as a television play, it won an award. That was one small newspaper, which was then privately owned, investing in something that they thought was important to understand.

With the kind of newspaper ownership we have now, I would bet any amount of money — if I had any amount of money — that never again will a small newspaper devote two reporters for three months to cover an important story. Such a story would not be researched properly, if it is researched at all, and the findings will not shed much light in a dark corner.

journaliste du nom de Amor de Cosmos, qui a lancé l'un des premiers journaux de Victoria, ont tous lutté contre les intérêts acquis et se sont fait l'écho de l'agitation publique.

Il n'y a pas eu d'émeute. Le dialogue s'est engagé, et des comités d'enquête, pour lesquels nous sommes célèbres, ont été créés. Telles ont été les assises de ce pays.

Dans les années 1950, 1960 et 1970, j'ai acquis, comme la plupart des journalistes, une certaine compétence en journalisme d'enquête qui n'existait pas auparavant. Avant cela, la norme était plutôt de crier à tue-tête.

Plus tard, la Loi sur l'accès à l'information nous a beaucoup aidés. Les gestes posés par des membres du Cabinet ou d'autres personnes importantes du monde de l'industrie et du commerce pouvaient maintenant être examinés par les journalistes.

Toutefois, le journalisme n'est pas une profession bien rémunérée, et je puis vous assurer qu'un journaliste pigiste n'a pas les moyens de faire beaucoup de recherches. Les journalistes ont besoin d'un gagne-pain. Cela nous a amenés à nous demander si les propriétaires de journaux et d'autres médias étaient prêts à investir assez d'argent pour que leurs employés puissent bien faire leur travail. Or, c'est ce qui est en train de disparaître, d'après moi.

Je me rappelle que le *Toronto Star* avait l'habitude de publier de nombreux longs articles d'enquête sur, par exemple, le racisme ou le comportement des policiers. Il devait agir très prudemment, et c'est pourquoi il confiait ces reportages à ses meilleurs journalistes. Leurs salaires et leurs dépenses étaient couverts tout le temps qu'il leur fallait pour rédiger leurs articles. Ils le referont peut-être.

Pour moi, le sommet a été atteint il y a quelques années, lorsque le *Kingston Whig-Standard* a demandé à deux journalistes d'enquêter sur la vie d'une femme originale, Marlene Moore, qui s'était suicidée au pénitencier de Kingston. L'enquête a duré trois mois. Cette femme était une de mes amies. On avait cru que l'enquête sur sa vie prendrait deux semaines, mais les journalistes ont trouvé tellement intéressant de découvrir comment une personne peut glisser entre les mailles du filet dans ce pays, elle qui avait connu la violence au foyer et avait abouti en prison, qu'ils ont mis plus de deux mois à terminer leur rapport. Enfin, trois mois plus tard, le *Kingston Whig-Standard* a publié son histoire qui a été reprise dans un livre et dans une pièce de théâtre. En fait, la version téléthéâtre a remporté un prix. C'était un petit journal, appartenant à des intérêts privés, qui a investi dans quelque chose qu'il estimait important de comprendre.

Étant donné la structure de propriété actuelle des journaux, je serais prête à parier n'importe quelle somme — si j'avais un tel montant à parier — que plus jamais un petit journal n'accordera trois mois à deux journalistes pour couvrir une histoire importante. La recherche serait mal faite, à supposer qu'on se donne la peine d'en faire, et les constatations ne seraient pas suffisantes pour éclairer un coin d'ombre.

The resources for the news side of newspapers are increasingly shrinking. That is because the ownership is not invested with a sense of social responsibility — and I think that is true of many of the conglomerates who are owners now — but with of a sense that news is an object like any other that should produce enough money for the shareholders and for themselves. When the ethic is profit, the newsroom is squeezed, and the newsroom cannot do what it needs to do when it investigates a complicated story.

The environmental stories are hugely complicated, so newspapers are not touching them, if you have noticed, and certainly television and radio do not consider reporting a story as complicated as our environmental problem.

As a result, we have newspapers that are pleasant, entertaining and have some shock value. They may report that young people stab one another, but they do not look at the causes. They do not look deeper into stories. The reporters cannot do it.

If a tractor trailer rolls over while manoeuvring a certain curve on Highway 400, and that situation has happened several times before, the reporters who are assigned to that story for the morning will find out who drove the truck, whether anybody was hurt, and they may write a story about this being a dangerous curve. Can they write a story about whether the truck was loaded properly, whether the driver had had enough rest, whether the grade of the clover-leaf curve is adequate? The answer is no, because they have another assignment that afternoon, and city desk is now increasingly assessing productive writers to be superior to those who take more time to do the job.

I do not think this is a small loss to this country. I do not know where the opposition to this is any more. Despite the budgets that they all have for researchers, very few are turning up indiscretions and pointing out the bad judgments that are being made such as faulty building codes. Who is doing that? I think this trend will continue into another generation, if it is run by people who just want to make money.

Some months ago, there was a change of leadership at *The Toronto Star* and it was all about a collision of principles, I would say. The person who left thought it was fine for *The Toronto Star* to make a 20 per cent profit, and the person who ousted him thinks *The Toronto Star* can make a 30 per cent profit.

I hope you see that this is a sinister trend. I do not know how it can be reversed. It underlines some of these questions that you would like to have answered, but I do not have that answer. I just know that the trivialization of the media is a tragedy that is unfolding before our eyes.

The Chairman: We now want to ask you some questions.

Ms. Callwood: I would love you to answer mine.

Les ressources dont disposent les journaux pour couvrir l'actualité diminuent de plus en plus. C'est parce que les propriétaires n'assument aucune responsabilité sociale — et je pense que c'est vrai pour nombre de conglomerats propriétaires à l'heure actuelle. Ils croient plutôt que l'actualité est un objet comme tout autre qui doit rapporter assez d'argent aux actionnaires et aux propriétaires. Lorsque le profit est le mot d'ordre, la salle de nouvelles en ressent la pression et les journalistes ne peuvent pas faire ce qui s'impose lorsqu'ils enquêtent sur une histoire complexe.

Les dossiers environnementaux sont extrêmement complexes. Alors, les journaux n'y touchent pas, vous l'aurez peut-être remarqué; la télévision et la radio n'envisagent pas de couvrir une histoire aussi complexe que nos problèmes environnementaux.

Le résultat? Nous avons des journaux qui sont agréables, divertissants et parfois sensationnalistes. Ils vont rapporter qu'un jeune en a poignardé un autre, mais ne se pencheront pas sur les causes. Ils n'approfondissent pas les nouvelles. Les journalistes ne peuvent pas le faire.

Si un semi-remorque a un accident dans une certaine courbe de l'autoroute 400 et que des accidents semblables s'y sont déjà produits plusieurs fois déjà, les journalistes chargés de couvrir cet événement préciseront qui conduisait le camion et si quelqu'un a été blessé, ajoutant peut-être que c'est une courbe dangereuse. Peuvent-ils dire si le camion était bien chargé, si le chauffeur était bien reposé et si la pente de la courbe en trèfle est suffisante? Non, car ils ont une autre affectation l'après-midi même, et le bureau des nouvelles locales juge de plus en plus que les journalistes qui produisent beaucoup sont supérieurs à ceux qui prennent plus de temps pour faire leur travail.

Je ne pense pas que ce soit une perte insignifiante pour le pays. Je ne sais plus qui s'oppose à cela. Malgré les budgets qu'ils ont tous pour la recherche, très peu découvrent des indiscretions qui révèlent des erreurs de jugement commises, comme des codes du bâtiment inadéquats. Qui le fera? Je pense que cette tendance va se poursuivre pendant une autre génération, si les médias continuent à être dirigés par des gens qui ne sont attirés que par l'argent.

Il y a quelques mois, il y a eu un changement à la direction du *Toronto Star*, en raison, d'après moi, d'un conflit de principes. La personne qui est partie croyait qu'un taux de profit de 20 p. 100 était suffisant alors que la personne qui l'a évincée croit que le *Toronto Star* pourrait réaliser un taux de profit de 30 p. 100.

J'espère que vous reconnaissez que c'est une tendance dangereuse. Je ne sais pas si on peut la renverser. Elle sous-tend certaines de ces questions auxquelles vous cherchez des réponses, mais je ne connais pas ces réponses. Je sais simplement que la banalisation des médias est une tragédie dont nous sommes témoins.

La présidente : Nous aimerions maintenant que vous répondiez à quelques questions.

Mme Callwood : J'aimerais beaucoup que vous répondiez aux miennes.

The Chairman: That may come later.

Senator Trenholme Counsell: Chair, colleagues and distinguished guests, perhaps we can debate one of the statements our witness made about sensational stories not being followed up. As a physician, I have a great interest in certain subjects. I am sure we all have a main core of interest.

Perhaps you would comment on what might be a good side to this recent story. I am referring to the tragic death of a mother, a father and one child, with one other child being injured and another one unhurt. It seems to me that the newspapers I read quickly followed up on that story with an in-depth look at post-partum depression.

Ms. Callwood: That is right.

Senator Trenholme Counsell: Another example of that kind of story coverage is the Rena Virk tragedy in B.C., which led to many articles about teenage violence, and the fact that one must acknowledge the role of girls in this.

Since I have followed family issues closely for a long while, I would mention the Family Matters series in *The Globe and Mail*, which was extended for quite a long time.

Do the examples that I cite offer, perhaps, some reason to be hopeful? How can we as a Senate committee, ultimately, in our report or as senators in our speeches and in our work do anything to make this kind of "good thing," which is how I see it, happen more often?

Ms. Callwood: You are absolutely right. You have mentioned what would have been my examples of good things. Andre Picard of *The Globe and Mail* is an extraordinary medical writer. He does a lot of penetrating work, and that is not to be discounted.

You mentioned the series, *Family Matters*. By way of example, I would mention that I am co-chair of a committee called "Campaign against Child Poverty." It has taken six or seven years for this committee — not to mention how many years it took to establish Campaign 2000, that is, since the unanimous vote in the House of Commons to end child poverty by the year 2000 — to get the media to care about child poverty. It was not seen to be an interesting topic.

Had a child died of starvation on the street, there would have been follow-up stories. However, if a child is being hurt by bad nutrition and, as a result, is unable to do well in school and faces a horrible future, that is not a story. It is labour-intensive to write a story about that.

Finally, a kind of critical mass was achieved, in some part because we kept meeting with Paul Martin, and we met with John Manley when he was Finance Minister. All of us kept at it, and, suddenly, child poverty can be seen. However, I have yet to see anyone analyze why a country as wealthy

La présidente : Ça viendra peut-être.

Le sénateur Trenholme Counsell : Madame la présidente, chers collègues, distingués invités, nous pourrions peut-être débattre d'une affirmation de notre témoin au sujet des histoires sensationnalistes qui ne sont pas approfondies. En tant que médecin, certaines questions m'intéressent énormément. Je suis convaincue que nous avons tous nos priorités.

Vous pourriez peut-être me dire quels seraient les aspects positifs d'une nouvelle récente. Je songe au décès tragique d'une mère, d'un père et d'un de leurs enfants, ainsi qu'aux blessures subies par un autre enfant alors que le dernier s'en tirait indemne. Il me semble que les journaux que je lis ont rapidement examiné en profondeur la dépression suite à une telle tragédie.

Mme Callwood : C'est exact.

Le sénateur Trenholme Counsell : Un autre exemple est celui de la tragédie de Rena Virk en Colombie-Britannique, qui a donné lieu à nombreux articles sur la violence des adolescents et sur la nécessité de reconnaître qu'elle concerne aussi les filles.

Comme je m'intéresse depuis longtemps aux questions relatives à la famille, je mentionne également une série d'articles sur les questions familiales qui ont paru pendant assez longtemps dans le *Globe and Mail*.

Les exemples que j'ai cités nous donnent-ils quelques raisons d'espérer? Que pouvons-nous dire dans notre rapport en tant que comité sénatorial ou dans nos discours et dans notre travail en tant que sénateur, pour que ce genre de « bonnes choses », selon moi, se produise plus souvent?

Mme Callwood : Vous avez absolument raison. Vous avez mentionné les exemples de bonnes choses que j'aurais choisis. André Picard du *Globe and Mail* est un journaliste médical extraordinaire. Il écrit beaucoup d'articles pertinents, et ce n'est pas à négliger.

Vous avez mentionné la série *Family Matters*. À titre d'exemple, je pourrais vous dire que je suis coprésidente du comité « Campagne contre la pauvreté des enfants ». Il a fallu six ou sept ans à ce comité pour intéresser les médias à la pauvreté des enfants — sans parler des nombreuses années qu'il a fallu pour créer la Campagne 2000, c'est-à-dire depuis le vote unanime à la Chambre des communes promettant d'enrayer la pauvreté infantile avant l'an 2000. Avant, ce n'était pas considéré comme un sujet intéressant.

Si un enfant était mort de faim dans la rue, il y aurait eu un suivi. Toutefois, si un enfant souffre de malnutrition et, par conséquent, ne peut pas réussir à l'école et ne peut espérer qu'un avenir sombre, ce n'est pas considéré comme une nouvelle. Il faut beaucoup de travail pour rédiger un article sur ce sujet.

Enfin, on a réussi à atteindre une masse critique, en partie du fait que nous avons rencontré à maintes reprises Paul Martin ainsi que John Manley lorsqu'il était ministre des Finances. Nous avons tous continué à insister et, tout à coup, la pauvreté des enfants est devenue visible. Toutefois, que je sache, personne n'a

as this has over a million children living in poverty. I have not seen any reasonable in-depth look at why this tragedy is happening.

Senator Trenholme Counsell: Do you think that the work of Senator Ermine Cohen, received a suitable amount of attention?

Ms. Callwood: It comes and goes.

Senator Trenholme Counsell: Your name is most associated with this issue.

Ms. Callwood: Senator Landon Pearson, who is also concerned with children's issue, can certainly command a day of attention. However, I am thinking of the way we used to solve problems, which was to air them and go at them with the kind of will that can only come from an informed public.

When we first met with Paul Martin, he said, "Don't mention childcare. The caucus would never want to listen to a word of it." Now they do. Suddenly the issue got attention.

However, the media did not do much. They told us, "We hear from our constituents about old age pensions, but we never hear about the need for childcare." That is exactly the point. They do not hear it from constituents, because constituents are not presented with the consequences of bad childcare.

Senator Trenholme Counsell: Yesterday, a presenter told us they did not want to hear any more about national childcare, that there was far too much in the media already. It was pretty pointed.

Ms. Callwood: What an enlightened person.

Senator Munson: You talked about a sinister trend, and the fact that you no longer know where the opposition is.

I was at CTV for 25 years before Newsnet, 24-hour news, came along, which sort of goes along the lines you talked about.

When I first joined CTV, all the reporters were given three or four days by our bosses, Don Cameron or Bruce Phillips, to investigate stories and present them on television. That was a rarity. Of course with 24-hour news coverage, you are responsible for a twelve o'clock newscast, a four o'clock newscast, a six o'clock newscast, and then Lloyd Robertson wants it all wrapped up in bunting for the evening edition, and you are operating from a pod surrounded by high technology.

I would like to get your views about newspapers and television converging. Is this good for democracy? Is it good for the media to have a single entity owning newspapers and television and radio stations?

encore fait d'analyse pour déterminer comment un pays aussi riche que le nôtre peut avoir plus d'un million d'enfants qui vivent dans la pauvreté. Je n'ai pas encore vu d'analyses approfondies raisonnables sur les causes de cette tragédie.

Le sénateur Trenholme Counsell : Pensez-vous que les efforts du sénateur Ermine Cohen ont reçu suffisamment d'attention?

Mme Callwood : Par intermittence.

Le sénateur Trenholme Counsell : Votre nom est celui qu'on associe le plus souvent à cette question.

Mme Callwood : Le sénateur Landon Pearson, qui s'intéresse également aux enfants, peut certainement attirer l'attention un jour donné. Toutefois, je songe à notre façon de régler les problèmes, c'est-à-dire d'en parler et de nous y attaquer avec une volonté qui ne peut venir que d'un public informé.

La première fois que nous avons rencontré Paul Martin, il nous a dit : « Ne mentionnez pas la garde des enfants. Le caucus ne voudra jamais en entendre parler. » Maintenant, ça les intéresse. Tout à coup, la question attire l'attention.

Toutefois, les médias n'ont pas fait grand-chose. Ils nous ont dit : « Nos lecteurs s'intéressent aux pensions de vieillesse, mais jamais ils ne nous parlent des services de garderie. » Voilà justement le problème. Leurs lecteurs ne leur en parlent pas, car ils ne sont pas informés des conséquences de services de garde inadéquats.

Le sénateur Trenholme Counsell : Hier, un témoin nous a dit qu'ils ne voulaient plus entendre parler d'un programme de garderie national, qu'on en traitait déjà beaucoup trop dans les médias. C'était très clair.

Mme Callwood : Quelle personne éclairée.

Le sénateur Munson : Vous avez parlé d'une tendance dangereuse et du fait que vous ne savez plus qui s'oppose à tout cela.

J'ai travaillé à CTV pendant 25 ans avant la création de Newsnet, la chaîne d'information continue, et cela rejoint un peu ce que vous dites.

Lorsque j'ai commencé à travailler à CTV, nos chefs, Don Cameron ou Bruce Phillips, donnaient à tous les journalistes trois ou quatre jours pour enquêter et présenter leurs reportages. C'était rare. Bien sûr, depuis la création des chaînes d'information continue, on est responsable du bulletin de nouvelles de midi, de celui de 16 heures et de celui de 18 heures, puis Lloyd Robinson veut que tout soit bien synthétisé pour le bulletin du soir, et vous fonctionnez à partir d'un îlot entouré de technologies de pointe.

J'aimerais savoir ce que vous pensez de la convergence des journaux et de la télévision. Est-ce propice à la démocratie? Est-ce une bonne chose que les journaux, les stations de télévision et les stations de radio appartiennent à une seule et même entité?

Ms. Callwood: There is a lot of concern among reporters about the bicycling of one person's work into a news item on radio or on television, so you are swamped with whatever degree of skill one person brought to the story. You get the same story on the radio, on television, in the major newspapers, and in the small newspapers.

We have seen this happen in the United States, in the way that vote went to do with the rise of the evangelical right. A lot of it comes from media. When I drive south, I go through four states where I do not turn my radio on at all, because it is a Bible belt. It is a matter of choice. I am not saying that it is not a wonderful thing to be evangelical, though I might, my concern is the concentration of one idea which overwhelms people who are being raised not to be sceptical of an idea. If they hear it often enough, as Hitler discovered — and I am certainly not making a comparison with that — they will believe it. Anybody who is promulgating a bad idea only has to keep on doing it often enough before it will be accepted.

I see little social conscience respecting ownership. The city room is doing its best, but with meagre resources, which are diminishing.

Senator Munson: We heard from Ken Alexander of *The Walrus* magazine who talked about media concentration.

Ms. Callwood: Jack Shapiro?

Senator Munson: Yes. We he suggested that government should be able to step in to regulate to some degree, which I found surprising, because normally the last thing the media wants is more government regulation.

Do you have any views on government regulation?

Ms. Callwood: I would be strongly opposed to that. I think that is a publisher's point of view. I think a publisher might well think that the government would be on their side and not want pesky people saying annoying things, but to have government intervention in the media is the beginning of the end for a democracy.

However, what we have is the equivalent. What we have is powerful people intervening in the media, and that is amounting to the same thing.

Senator Munson: Very shortly, how do we turn back the clock?

Ms. Callwood: We cannot allow the conglomerates to have all the power. All the media is in the hands of about four people in this country. I long for the days of the 1960s, when those impudent newspapers, street newspapers, were being sold, because that was a reminder of the days when cheek was accepted. It was very cheeky, but it got us to where we are as a country.

Senator Merchant: People read less and less, and the kind of television that people watch is not news television, they watch sensational programming.

Mme Callwood: Les journalistes s'inquiètent beaucoup du recyclage d'un article en nouvelles pour la radio ou la télévision. Alors tout repose sur le degré de compétences de la personne qui a rédigé l'article. On retrouve le même reportage à la radio, à la télévision, dans les grands journaux et dans les petits journaux.

On a vu cela se produire aux États-Unis, où le vote a été influencé par la montée de la droite religieuse. C'est en grande partie à cause des médias. Lorsque je vais dans le Sud en voiture, je traverse quatre états où j'évite d'allumer la radio, parce qu'ils font partie de la ceinture biblique. C'est une question de choix. Je ne dis pas qu'il n'est pas merveilleux d'être religieux, quoique je pourrais, mais ce que je crains, c'est la concentration d'une idée qui envahit les esprits de personnes qui n'ont pas été formées à faire preuve de scepticisme. Lorsqu'une chose est répétée assez souvent, comme Hitler l'a découvert — et je ne fais certainement pas de comparaison —, les gens finissent par la croire. Quiconque veut prôner une mauvaise idée n'a qu'à continuer de la répéter jusqu'à ce qu'elle soit acceptée.

Les propriétaires ne me semblent pas avoir une grande conscience sociale. Le bureau des nouvelles locales fait de son mieux, mais doit composer avec de maigres ressources qui ne cessent de diminuer.

Le sénateur Munson: Ken Alexander de la revue *The Walrus* nous a parlé de la concentration des médias.

Mme Callwood: Jack Shapiro?

Le sénateur Munson: Oui. Et il nous a dit que le gouvernement devrait pouvoir intervenir afin de réglementer dans une certaine mesure, ce qui m'a surpris, car la dernière chose que souhaitent habituellement les médias, c'est une plus grande réglementation gouvernementale.

Que pensez-vous de la réglementation gouvernementale?

Mme Callwood: Je m'y opposerais fermement. Je pense que c'est le point de vue d'un éditeur. Je pense qu'un éditeur pourrait bien souhaiter que le gouvernement soit de son bord pour empêcher des gens agaçants de dire des choses qui dérangent, mais lorsque le gouvernement commence à intervenir dans les médias, c'est le début de la fin de la démocratie.

Toutefois, l'équivalent existe. Il y a des gens puissants qui interviennent dans les médias et ça produit le même effet.

Le sénateur Munson: Très rapidement, comment pouvons-nous revenir en arrière?

Mme Callwood: Nous ne pouvons pas permettre que des conglomerats détiennent tout le pouvoir. Tous les médias appartiennent à, je dirais, quatre personnes dans ce pays. Je regrette les années 1960, lorsqu'on pouvait acheter des journaux insolents, des journaux de rue, car cela me rappelle les jours où l'impertinence était acceptée. C'était très impertinent, mais c'est ce qui a fait de nous ce que nous sommes devenus.

Le sénateur Merchant: Les gens lisent de moins en moins, et devant le téléviseur, il ne regarde pas l'actualité, mais des émissions sensationnalistes.

How can we engage young people to become interested in problems such as child poverty and the environment? I recognize that sometimes young people are more in tune with and concerned about these things than we think, but they do not necessarily get their information from the written word.

Many sources of media are available to them. We have what I might call a multi-channel universe and young people may be more interested in what is happening in the world than in Canada.

What can we do to engage young people so that they will be more interested in issues such as the political system and that kind of thing?

Ms. Callwood: The answer probably lies in the schools. Print media could be introduced into schools. Few of my grandchildren are big readers, and, although they do have huge social consciences, what they care about is the environment. They firmly believe the world will be saved if we eat organic radishes and, to my despair, that is something the media just adores.

David Suzuki has done a marvellous job of reaching young people and convincing them that this is the most important issue in the country. I ask them, "How can you see a homeless man and still believe that running an organic farm is what you want to do with your life?"

The media does very little except that, occasionally, they have these blitzes around homelessness, poverty, mental illness, addictions, and the issues pertaining to the bottom of our structure where people suffer terribly. It is as though they lived in some other country.

Senator Merchant: Is part of the problem the fact that many of these issues are very technical, and perhaps reporters are not always equipped to delve into every situation?

David Suzuki has had a lifetime of exploring issues which interest him, and he presents issues in a most interesting way. I watch him, and I learn things all the time — things that are interesting to me. I do not know if they are of interest to others.

Ms. Callwood: Yes, his views are interesting.

Senator Merchant: Journalists, however, are not always equipped to handle some of these complex situations, including medical issues.

Ms. Callwood: A big newspaper has enough staff to have reporters dedicated to a topic. I think of Andre Picard, for example, or Marina Strauss and Kirk Makin. You can see that I read *The Globe and Mail* all the time. Certain reporters deal with justice issues and they become experts. They know what they are looking for, and they know how to find the material they need.

Comment pouvons-nous amener les jeunes à s'intéresser davantage à des problèmes comme la pauvreté infantile et l'environnement? Je reconnais que les jeunes sont parfois mieux informés et plus sensibles à ces choses que nous le pensons, mais ce n'est pas nécessairement en lisant qu'ils s'informent.

Les médias sont nombreux. Nous vivons dans ce que j'appellerais un univers multi-canaux, et les jeunes s'intéressent peut-être à ce qui se passe davantage dans le monde qu'au Canada.

Comment pouvons-nous amener les jeunes à s'intéresser davantage au monde politique et à d'autres questions de ce genre?

Mme Callwood : La réponse se trouve probablement dans les écoles. On pourrait utiliser la presse écrite dans les écoles. Il n'y a pas beaucoup de lecteurs avides parmi mes petits-enfants et, bien qu'ils aient une conscience sociale très bien éveillée, ce qui les inquiète, c'est l'environnement. Ils croient fermement qu'on pourra sauver le monde en mangeant des radis biologiques et, à mon grand désespoir, c'est quelque chose que les médias adorent.

David Suzuki a remarquablement réussi à rejoindre les jeunes et à les convaincre que c'est la question la plus importante au pays. Je leur demande : « Comment pouvez-vous voir un sans-abri et continuer à croire que ce que vous voulez faire dans la vie, c'est diriger une ferme biologique? »

Les médias font très peu à cet égard sauf que, à l'occasion, ils se lancent dans des campagnes-éclaircs sur le sans-abrisme, la pauvreté, la maladie mentale, la toxicomanie et d'autres problèmes qui touchent la couche inférieure de notre société, celle où les gens souffrent terriblement. C'est comme s'ils vivaient dans un autre pays.

Le sénateur Merchant : Est-ce que le problème tient notamment au fait que bon nombre de ces questions sont très complexes et que les journalistes ne sont pas toujours en mesure d'approfondir chaque situation?

David Suzuki a passé toute sa vie à explorer des dossiers qui l'intéressent et il présente les problèmes d'une façon des plus captivantes. J'écoute ses émissions, et j'apprends toujours quelque chose — des choses qui m'intéressent. Je ne sais pas si elles intéressent les autres.

Mme Callwood : Oui, ses opinions sont intéressantes.

Le sénateur Merchant : Toutefois, les journalistes ne sont pas toujours en mesure de traiter de certaines situations complexes, particulièrement les questions médicales.

Mme Callwood : Un grand journal a suffisamment d'employés pour avoir des journalistes qui se spécialisent dans un domaine. Je songe, par exemple, à André Picard, à Marina Strauss et à Kirk Makin. Vous voyez que je lis tous les jours *The Globe and Mail*. Certains journalistes s'occupent des dossiers de justice et deviennent experts. Ils savent ce qu'ils cherchent et comment trouver les renseignements dont ils ont besoin.

However, not many journalists would be environmental experts. In fact, I cannot think of one in the country whose beat it is to deal with environmental issues.

When I wrote a column in *The Globe and Mail* I encountered the gracious publisher in the hall one day, who asked me, "Why do you always write about such sad things?" I told him, "Because nobody else is writing about sad things in your paper. Why don't you have a dedicated reporter on the poverty beat, who will learn about cause and effect? Then I wouldn't have to write about poverty all the time." That resulted in a stalemate. We did not hear one another.

The problem lies in a lack of expert reporters. When I speak to students in journalism schools, I suggest that they get a degree in history, science or medicine and then become journalists. There are some good doctors writing for *The New York Times*. However, that is a long road.

Senator Merchant: There seems to be no problem with writing about business, money ventures.

Ms. Callwood: No. I wonder why.

Senator Merchant: There seem to be experts in that area and they can sell papers to people who are interested in business, but perhaps the poor people are not reading the papers.

Ms. Callwood: That is very astute, and that is exactly what is happening.

Senator Di Nino: Thank you for coming Ms. Callwood. You are obviously, a much admired national icon.

You have identified what is at issue. I am not sure I want to call it a problem, but it is an issue. The only reason for running any business is to make money. Sometimes people get too greedy, but, if that happens, they will not succeed for long. That has been proven many times over. We will have a gentleman speaking to us later who will probably be much more eloquent on that subject than I am.

Without talking about specific issues — because I would have some difficulty accepting all of your comments — are you suggesting that there is no role for the public sector in the media, that it should all be public sector, so that it can be funded in such a way that the issues can be identified and resources made available to deal with those issues? Is this really what the answer would be, in your opinion?

Ms. Callwood: No, what is happening worldwide is mergers because they are expected to be a more profitable way of running an organization than a standalone, and so it is not surprising that it has hit the media as well.

However, the difference is that we are not a tin mine in Brazil. Vital to a democracy is a healthy and varied media. I would just prevent, as much as possible, the conglomeration of the media.

Cependant, il n'y a pas beaucoup de journalistes qui sont experts en environnement. En fait, il m'est impossible de citer un seul journaliste chargé de couvrir les questions environnementales.

Lorsque je rédigeais une rubrique pour *The Globe and Mail*, j'ai rencontré l'aimable éditeur dans le couloir un jour et il m'a demandé : « Pourquoi parlez-vous toujours de choses si tristes? » Je lui ai répondu : « Parce qu'il n'y a personne d'autre dans ce journal qui parle de choses tristes. Pourquoi n'y a-t-il pas un journaliste spécialisé dans la pauvreté, qui pourrait en découvrir les causes et les effets? Alors, je n'aurais pas besoin de parler tout le temps de pauvreté. » Ça n'a rien donné. Nous ne nous sommes pas compris l'un l'autre.

Le problème tient à l'absence de journalistes experts. Lorsque je parle aux étudiants dans les écoles de journalisme, je leur suggère d'obtenir d'abord un diplôme en histoire, en sciences ou en médecine avant de devenir journaliste. Il y a de bons médecins qui écrivent pour le *New York Times*. Toutefois, ce n'est pas pour demain.

Le sénateur Merchant : Il ne me semble pas y avoir de problème lorsqu'il s'agit des affaires et d'argent.

Mme Callwood : Non. Je me demande bien pourquoi.

Le sénateur Merchant : Il semble y avoir des experts dans ce domaine, et il y a des journaux qui s'adressent aux personnes qui s'intéressent aux affaires, mais peut-être que les pauvres ne lisent pas assez les journaux.

Mme Callwood : C'est très perspicace, et c'est exactement ça le problème.

Le sénateur Di Nino : Merci de votre présence, madame Callwood. Vous êtes une figure nationale très admirée.

Vous avez cerné la question. Je ne suis pas sûr de vouloir dire que c'est un problème, mais c'est une question. On se lance en affaires uniquement pour faire de l'argent. Parfois les gens deviennent trop âpres au gain, mais lorsque cela se produit, ils ne réussissent pas longtemps. On l'a vu maintes et maintes fois. Tout à l'heure, nous entendrons un monsieur qui sera probablement beaucoup plus éloquent que moi sur cette question.

Sans vouloir parler de questions précises — car j'aurais du mal à accepter tous vos commentaires —, est-ce que vous dites que le secteur public n'a aucun rôle à jouer dans les médias, qu'il faut s'en remettre entièrement au secteur public afin qu'il puisse être financé de manière à ce que les problèmes soient cernés et à ce que les ressources soient trouvées pour régler les problèmes? À votre avis, est-ce vraiment la réponse?

Mme Callwood : Non, dans le monde entier, il y a des fusions, parce qu'on pense qu'un conglomérat peut gérer une entreprise de manière plus rentable qu'une entreprise isolée, et ce n'est pas étonnant que les médias aient été touchés également.

Toutefois, la différence c'est qu'il ne s'agit pas d'une mine d'étain au Brésil. Des médias sains et diversifiés sont essentiels à la démocratie. Je tâcherais simplement, dans toute la mesure du possible, d'empêcher la création de conglomérats dans le domaine des médias.

Senator Di Nino: You mean convergence.

Ms. Callwood: Yes. I supported *The Toronto Star* in its application for a broadcast licence before the CRTC. They made a disastrous decision. The reason was that *The Toronto Star*, at that time, was promising social-causes content, and I believe they would have delivered. I am contradicting myself. I am saying that if you have a good heart, I do not mind you being a conglomerate, but I do not want you being a conglomerate if you want 30 per cent profit.

Senator Di Nino: My understanding is that most publications are having trouble making money.

Ms. Callwood: That applies especially to magazines.

Senator Di Nino: Magazines particularly, but it also applies to newspapers.

Ms. Callwood: And to books.

Senator Di Nino: Of course, we are talking about the *National Post*. It is public information. However, I am told that even *The Globe and Mail* has trouble making money.

To me it seems that convergence is keeping these publications alive, and if that were not happening, the publication would disappear naturally by being unable to continue because of all of the other competing factors. Is that not a factor in what is happening in the industry?

Ms. Callwood: Senator Merchant said that people are not reading, and that is true, that the tabloids are not doing badly compared to the broadsheets. When I was on the *Bradford Expositor*, back in World War II, it was a privately-owned newspaper; it was genteel; and it made a nice little profit. The Prestons were the biggest family in Brantford. Salaries were small and ambitions were small. I could weep with nostalgia thinking of our innocence, but people far and wide read it. I no longer know what the *Brantford Expositor* is doing. It is part of a chain, and better papers can be brought in. We get *The New York Times* every morning.

I am sorry that that was a long, wandering answer. I am just glad that you are here looking for solutions, and I look forward to you resolving these issues. A critical one issue, however, is that young people do not read newspapers.

Senator Di Nino: You have so much experience, and you are so highly respected in this country and I would ask you if you have any idea what the answer should be. Can you share with us any pearls of wisdom that we may be able to use to effect public policy?

Ms. Callwood: There is never one answer. I would think that, at a certain point of critical mass of ownership, the owner has to try to make a profit with whatever pile of outlets the person has assembled and not to be allowed into the market further. However, you cannot do any reining in.

Le sénateur Di Nino : Vous voulez dire la convergence.

Mme Callwood : Oui. J'ai appuyé le *Toronto Star* lorsqu'il a demandé au CRTC de lui accorder une licence de radiodiffusion. Le CRTC a rendu une décision désastreuse. J'ai appuyé le *Toronto Star* parce que celui-ci promettait un contenu sur les causes sociales, et je crois qu'il aurait tenu parole. Je me contredis. Je dis que si vous avez bon cœur, je veux bien que vous créiez un conglomérat, mais je ne veux pas que vous ayez un conglomérat si vous souhaitez uniquement réaliser un taux de profit de 30 p. 100.

Le sénateur Di Nino : Je crois savoir que la plupart des publications ont de la difficulté à faire des profits.

Mme Callwood : C'est vrai surtout pour les revues.

Le sénateur Di Nino : Surtout pour les revues, mais c'est vrai aussi pour les journaux.

Mme Callwood : Et les livres.

Le sénateur Di Nino : Bien sûr, nous parlons du *National Post*. C'est du domaine public. Toutefois, on me dit que même le *Globe and Mail* a du mal à faire des profits.

Il me semble que la convergence permette à ces publications de survivre et que, sans convergence, les publications disparaîtraient naturellement à cause de tous les autres facteurs liés à la concurrence. N'est-ce pas là une des raisons expliquant ce qui se passe dans l'industrie?

Mme Callwood : Le sénateur Merchant dit que les gens ne lisent pas, et c'est vrai, mais les tabloïds ne s'en tirent pas si mal, comparativement aux journaux grand format. Lorsque je travaillais au *Brantford Expositor*, pendant la Seconde guerre mondiale, c'était un journal privé; il était raffiné et il réalisait un bon petit profit. Les Preston étaient la plus grande famille de Brantford. Les salaires étaient faibles, tout comme les ambitions. Je pourrais pleurer de nostalgie en songeant à notre innocence, mais les gens le lisaient. Je ne sais plus ce que fait le *Brantford Expositor*. Il fait partie d'une chaîne, et on peut importer de meilleurs journaux. Nous recevons le *New York Times* tous les matins.

Je m'excuse de cette longue réponse sinueuse. Je me félicite simplement du fait que vous soyez ici à chercher des solutions et j'espère que vous les trouverez. Toutefois, l'un des problèmes cruciaux, c'est que les jeunes ne lisent pas les journaux.

Le sénateur Di Nino : Vous avez tellement d'expérience et vous êtes tellement respectée dans ce pays que j'aimerais vous demander si vous avez une idée de ce que serait la solution. Pouvez-vous nous faire bénéficier de votre sagesse pour nous aider à formuler une politique publique?

Mme Callwood : Il n'y a jamais une solution unique. Je pense que, lorsque la propriété atteint une certaine masse critique, le propriétaire doit essayer de réaliser un profit avec les médias qu'il a rassemblés sans être autorisé à en acquérir d'autres. Toutefois, vous ne pouvez pas leur imposer des restrictions.

Another answer lies in the schools encouraging children to read newspapers. Some teachers ask their kids, "What was in the paper today?" The kids respond to that. That can help.

Another answer might be that publishers have a forum where they can get together and talk about their goals. It would be very difficult for them to talk about their goals for their outlets without having to confront the selfishness that might exist if they were to be brought together with concerned reporters where there is a dialogue, and reporters say, "We can't do these stories. You won't even give me a streetcar fare, let alone an overnight in a hotel to investigate a story." There should be somewhat more dialogue were going on, because if we have a polarized situation with the people on the beats, frustrated, angry, wanting to quit their jobs, talking about the meanness of the publishers all time, and the publishers who think that these people are interchangeable cogs. They are not. These are idealistic and talented people, and they went into journalism out of idealism.

Senator Di Nino: Do you believe that there is a difference between the public broadcaster and the private broadcaster? Is one doing a better job than the other?

Ms. Callwood: I believe in the public broadcaster.

Senator Di Nino: In your opinion, is one is doing a better job than the other?

Ms. Callwood: Yes. The CBC is doing a better job. They have more in-depth looks than the private broadcasters.

A few weeks ago on a private station I mentioned Adrienne Clarkson. As soon as he went to a commercial, which he was doing every few minutes, the man who was interviewing me said, "Oh, don't ever mention her name. My audience hates her." I do not think the CBC puts up a position that would lead audiences to be rabid about the Governor General who, I think, is quite splendid. I think many people do.

[Translation]

Senator Chaput: It is a privilege for me to hear what you have to say today. Through your vast experience, you are the perfect person to assist us in our search for solutions to the problems we are facing.

Your description of the situation of Canadian media is not a very cheerful one. The fact that children are reading less, that companies are becoming more and more important, that profits and economic issues are becoming more and more significant, are these not global trends? Could we not learn from the experiences of other countries to help us reverse these trends in Canada?

[English]

Ms. Callwood: One of the ways that it works in other countries is when the country's language is isolated. For example, for the children in Finland, nobody else is writing in Finnish, so they are reading what is printed in their own language. Our English language is somewhat more widespread than Finnish.

Une autre solution, c'est que les écoles encouragent les enfants à lire les journaux. Si les enseignants demandaient aux élèves : « Que dit-on dans les journaux aujourd'hui? » Les enfants chercheraient la réponse et cela pourrait aider.

Une autre solution, ce serait peut-être que les éditeurs aient une tribune où ils pourraient se réunir pour discuter de leurs objectifs. Ce serait très difficile pour eux de parler de leurs objectifs pour leurs médias sans confronter leur égoïsme s'ils rencontraient les journalistes intéressés afin d'engager un dialogue et que les journalistes leur disaient : « Nous ne pouvons pas faire ces reportages. Vous ne me donnerez pas le prix d'un billet d'autobus, encore moins une nuit à l'hôtel pour mener l'enquête. » Il faudrait qu'il y ait plus de dialogue, car si la situation est polarisée avec d'une part les journalistes frustrés et en colère qui veulent quitter leurs emplois et parlent de la mesquinerie des éditeurs, et d'autre part les éditeurs qui pensent que les journalistes sont des pions interchangeables. Ils ne le sont pas. Ce sont des gens idéalistes et talentueux qui sont devenus journalistes par idéalisme.

Le sénateur Di Nino : Croyez-vous qu'il y ait une différence entre le diffuseur public et le diffuseur privé? Y en a-t-il un des deux qui soit meilleur que l'autre?

Mme Calwood : Je suis partisane du radiodiffuseur public.

Le sénateur Di Nino : À votre avis, l'un fait-il du meilleur travail que l'autre?

Mme Calwood : Oui. La CBC fait du meilleur travail. Elle va plus en profondeur que les radiodiffuseurs privés.

Il y a quelques semaines, sur une station privée, j'ai mentionné Adrienne Clarkson. Dès qu'il a passé un message publicitaire, ce qu'il faisait toutes les deux ou trois minutes, l'interviewer m'a dit : « En passant, ne prononcez jamais son nom. Mon public la déteste. » Je ne crois pas que la CBC incite son public à détester la Gouverneure générale qui, à mon avis, fait de l'excellent travail. Je pense que beaucoup de gens sont de mon avis.

[Français]

Le sénateur Chaput : C'est un privilège pour moi d'écouter vos propos aujourd'hui. De par votre vaste expérience, vous êtes la personne de choix pour nous aider à trouver des solutions aux problèmes qui nous incombent.

Le portrait que vous nous avez peint des médias au Canada n'est pas réjouissant. Le fait que les enfants lisent moins, que les compagnies deviennent de plus en plus importantes, que les enjeux économiques et les profits deviennent de plus en plus importants, n'est-ce pas une tendance à l'échelle mondiale? Pourrions-nous nous inspirer de l'expérience des autres pays afin de nous aider à renverser cette tendance au Canada?

[Traduction]

Mme Calwood : L'une des manières dont cela fonctionne dans d'autres pays, c'est lorsque les habitants du pays parlent une langue peu répandue. Par exemple, pour les enfants de Finlande, comme personne d'autre n'écrit en finlandais, ils lisent donc ce qui est imprimé dans leur propre langue. Notre langue à nous, l'anglais, est quelque peu plus répandue que le finlandais.

You will see this in Quebec, where the Quebec media are hugely popular. I think most of them are doing rather better than those in other provinces. It has to do with the isolation of the language. When you belong to a big family of language like English, you are vulnerable to all kinds of other kinds of forces.

Senator Chaput: However, that is the reality. The English language is everywhere, so what can we do, apart from what you have said?

Ms. Callwood: My answer was: That is the reason. Our media are imperilled because there are very good newspapers published in England. There are also very bad ones — *The Manchester Guardian*, for example. There are some very good ones in the States.

We have to fight in a market. The English-language market is huge, which does not answer the really important question Senator Merchant raised which is: Why are kids not reading? That is a big question. They are not reading. It is all visual.

The Chairman: Ms. Callwood, forgive me if I do not have the precise details of the contractual nature of your employment, but my impression is that for much of your career you have been a freelancer.

Ms. Callwood: The last job I had was when I was 20 years old, and I am now 80. That was with *The Globe and Mail*. They paid me \$25 a week.

The Chairman: It is a race to the bottom. I thought I was poor when I started. Senator Munson was poorer when he started.

Ms. Callwood: At the *Brantford Expositor* it was \$7.50.

The Chairman: You are the best yet.

I wanted to ask you about the effect of convergence on freelancers — to some extent, the concentration of ownership. What has been effect of the proliferation of the various kinds of media we now have? Can you talk about that for us, please?

Ms. Callwood: That is a good question. We freelancers have been having a very difficult time, because the newspapers and magazines on which we depend — because you cannot make money on books, unless you are privileged to be Margaret Atwood — are depending more on their staff. It is cheaper to hire a freelancer than it is to hire staff, because there are no benefits and, for all the obvious reasons, it is the easiest job to cut.

The CBC is making a tremendous number of cuts. I do not know whether you all know, but a great many people left last week as a result of severe cuts. One man I talked to, who was on contract, and who has been at the CBC for four years, was let go, because they are cutting by seniority. They are cutting from the bottom. They are cutting out the young. The CBC relies a lot on

Vous pouvez d'ailleurs le constater au Québec, où les médias québécois sont immensément populaires. Je pense que la plupart se débrouillent plutôt mieux que ceux des autres provinces. C'est à cause de l'isolement de la langue. Quand vous appartenez à une grande famille linguistique comme l'anglais, vous êtes vulnérables à une foule d'autres forces.

Le sénateur Chaput : Mais c'est la réalité. La langue anglaise est partout. Alors, que pouvons-nous faire, à part ce que vous avez dit?

Mme Calwood : Ma réponse était : c'est cela la raison. Nos médias sont en péril parce qu'il y a de très bons journaux publiés en Angleterre. Il y en a aussi de très mauvais, par exemple le *Manchester Guardian*. Il y a aussi de très bons journaux aux États-Unis.

Nous devons lutter pour nous tailler une place dans un marché. Le marché de langue anglaise est immense, ce qui ne répond pas à la très importante question soulevée par le sénateur Merchant, à savoir : pourquoi les enfants ne lisent-ils pas? C'est une grande question. Ils ne lisent pas. Leur monde est entièrement visuel.

La présidente : Madame Callwood, pardonnez-moi si je n'ai pas les détails précis de la nature de votre emploi, mais j'ai l'impression que vous avez été pigiste pendant une grande partie de votre carrière.

Mme Calwood : Le dernier emploi que j'ai occupé, c'était quand j'avais 20 ans, et j'en ai maintenant 80. C'était au *Globe and Mail*. On me payait 25 \$ par semaine.

La présidente : C'est une course vers le bas. Je croyais que j'étais pauvre à mes débuts. Le sénateur Munson était plus pauvre à ses débuts.

Mme Calwood : Au *Brantford Expositor*, c'était 7,50 \$.

La présidente : Vous remportez la palme.

Je voulais vous interroger sur l'effet de la convergence sur les pigistes — dans une certaine mesure, la concentration de la propriété. Quel effet a eu la prolifération des divers types de médias que nous avons maintenant? Pouvez-vous nous en dire un mot, je vous prie?

Mme Calwood : C'est une bonne question. Nous, pigistes, avons eu énormément de difficulté, parce que les journaux et les magazines sur lesquels nous comptons pour vivre — car on ne peut pas faire d'argent en publiant des livres, à moins d'avoir le privilège d'être Margaret Atwood — ont davantage recours à leurs employés. Ça coûte moins cher d'embaucher un pigiste qu'un employé permanent, parce qu'on ne verse aucun avantage social et, pour des raisons évidentes, c'est l'emploi le plus facile à supprimer.

À la CBC, on supprime beaucoup de postes. J'ignore si vous le savez, mais beaucoup de gens ont été mis à pied la semaine dernière à la suite de compressions généralisées. J'ai parlé à un contractuel de la CBC depuis quatre ans, qui a été mis à pied parce qu'on suit l'ordre d'ancienneté. On coupe à partir du bas. On renvoie donc les jeunes. La CBC compte beaucoup de pigistes

contract people, and they can fire them with a phone call. That is how they fired Pierre Berton from *Front Page Challenge*. It is precarious, and it is difficult to make a living as a freelance writer.

The Chairman: What about the question of contracts involving reproduction rights, reuse rights? We have been hearing submissions about that. Can you tell us about that?

Ms. Callwood: I was part of TERLA, The Electronic Rights Licensing Agency, and I went several times to Ottawa with Andre, who is head of photographers, in order to get copyright for photographers. Thanks to Alan Rock, that finally has happened. We were invincible, the old English woman and the handsome young French man. We were perfect, but we could not succeed.

I am also part of the class action lawsuit against *The Globe and Mail*, with Heather Robertson, and that has been dragging through the courts for five years. *The Globe and Mail* appeals every time there is a verdict that is favourable to the writers.

I was about to get a *Time* magazine assignment a week or so ago, and I said I would like to be paid for electronic rights, and they said they would try to work something out, but it turned out to be impossible. You cannot be paid for electronic rights. It is not going to work.

We are being overwhelmed, because there are so many freelancers. If you are going to be the one who is holding out, you will not get the work. I am in a position to hold out, because I am not broke, but the freelancer who is broke will sign the terrible contract *The Globe and Mail* has, where the freelancer gives *The Globe and Mail* all the rights to an article in perpetuity, including the moral rights, which I thought meant that you were not to propose something immoral, but it does not. It means they can rewrite your piece and leave your name on it. You sign that away, and if you do not want to sign it, you do not work there.

Senator Tkachuk: Is it a case of convergence, or is it just a case of, there are too many writers in the marketplace?

Ms. Callwood: There are a lot of really good writers out there now, all of them about a third my age. Yes, there are a lot of writers. We tried to boycott the *Montreal Gazette*. It was ridiculous idea. The strategy was totally wrongheaded, because there were enough freelance writers that they just replaced everybody. Joe Fiorito got to Toronto because he was trying to observe the boycott, and he could not make a living if he did.

As well, the publishers are standing together on this. Some publishers, like *Harrowsmith Country Life* magazine and *Explorer*, I think, pay electronic rights, but they are wildcat operations compared to the big ones.

Senator Di Nino: I agree with you that not as many children are reading, but I do think a lot of it has to do with the inspiration of the parents. I made a commitment that all four of my

et on peut les congédier avec un simple coup de téléphone. C'est comme cela qu'on a congédié Pierre Berton de l'émission *Front Page Challenge*. C'est précaire et c'est difficile de gagner sa vie comme pigiste.

La présidente : Parlez-nous de la question des contrats mettant en cause les droits de reproduction ou de réutilisation. Nous avons entendu des témoignages à ce sujet. Pourriez-vous nous en parler?

Mme Calwood : J'ai fait partie de la TERLA, c'est-à-dire l'Agence d'octroi des droits électroniques, et je suis allée plusieurs fois à Ottawa avec André, qui est le chef des photographes, pour obtenir des droits d'auteur pour les photographes. Grâce à Alan Rock, c'est enfin arrivé. Nous étions invincibles, la vieille femme anglaise et le beau jeune homme francophone. Nous étions parfaits, mais nous n'avons pu réussir.

Je fais aussi partie du groupe qui a intenté une poursuite en recours collectif contre le *Globe and Mail*, avec Heather Robertson, et cette affaire traîne devant les tribunaux depuis cinq ans. Le *Globe and Mail* interjette appel chaque fois qu'un tribunal rend un verdict favorable aux rédacteurs.

J'étais sur le point d'obtenir une affectation du magazine *Time* il y a environ une semaine, et j'ai dit que j'aimerais être payée pour les droits électroniques, et on m'a répondu qu'on essaierait de faire quelque chose, mais cela s'est révélé impossible. On ne peut pas se faire payer pour les droits électroniques. Cela ne va pas marcher.

Nous sommes submergés, parce qu'il y a tellement de pigistes. Celui qui tient son bout n'obtient simplement pas de travail. Je suis en mesure de tenir mon bout, parce que je ne suis pas fauchée, mais le pigiste qui est fauché signera le contrat épouvantable offert par le *Globe and Mail* et par lequel le pigiste renonce à perpétuité, en faveur du *Globe and Mail*, à tous les droits sur un article, y compris les droits moraux — je croyais que cela voulait dire qu'il ne fallait pas proposer quelque chose d'immoral, mais ce n'est pas le cas. Cela veut dire qu'on peut récrire votre article et laisser votre nom comme signataire. Vous renoncez à ce droit et, si vous refusez de signer, vous n'aurez pas de travail.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce un cas de convergence, ou bien est-ce simplement parce qu'il y a trop de rédacteurs?

Mme Calwood : Il y a maintenant beaucoup de très bons rédacteurs, qui ont tous à peu près le tiers de mon âge. Oui, il y a beaucoup de rédacteurs. Nous avons essayé de boycotter le *Montreal Gazette*. C'était une idée ridicule. La stratégie était tout à fait mal avisée, parce qu'il y avait suffisamment de journalistes pigistes et qu'ils ont donc simplement remplacé tout le monde. Joe Fiorito est allé à Toronto parce qu'il essayait de respecter le boycott et qu'il ne pouvait pas gagner sa vie autrement.

Par ailleurs, les éditeurs se serrent les coudes sur ce point. Certains éditeurs, comme ceux du magazine *Harrowsmith Country Life* et d'*Explorer*, je crois, paient des droits électroniques, mais ce sont des entreprises comparativement petites et marginales.

Le sénateur Di Nino : Je conviens avec vous qu'il y a moins d'enfants qui lisent, mais je pense que cela tient en grande partie à l'exemple des parents. J'ai pris l'engagement que mes quatre

grandchildren, two francophone and two anglophone, would have a library before they were 21. On every occasion, whether it is Christmas or birthdays, I give them a gift of at least one book. It is marvellous. I am saying this in case you want to use it. Every one of them — some to a lesser degree — reads. I have a 13-year-old grandson who reads two books a month. I am going broke buying him books. I just wanted to relate that to you.

Ms. Callwood: That is good. I congratulate you. My grandchildren would just as soon have socks as a book.

Senator Di Nino: Now they are hooked.

The Chairman: Ms. Callwood, thank you very much indeed.

Ms. Callwood: Thank you for inviting me.

The Chairman: Honourable senators, our next witness is Mr. Terence Corcoran, one of Canada's leading business journalists and editors, who never admitted a mushy opinion in his life, and I expect he will give us lots of unmushy opinions.

Welcome. I am sure this is not a conflict of interest, but there was a period many years ago when we worked briefly for the same newspaper.

Mr. Terence Corcoran, As an individual: I do not think it is a conflict.

The Chairman: Welcome to the committee.

Did I say that Mr. Corcoran is with the *National Post*?

Mr. Corcoran: That is correct.

I must say, you cover a broad range of subjects. You never know what subject is going to pop up so I am shuffling my mind around to make sure I have my little index cards set for any possible issue. It is very unusual for a journalist to be in this position, so as I stumble through my presentation, I hope you will forgive me.

I should stress again that on any subject, everything I say represents my personal views and is no reflection of the views of the newspaper I work for, or CanWest Global Communications. They do not consult me on anything, and I do not consult them on anything either.

By way of background, I have been a newspaper editor and writer, mostly about business and economic policy, for more than 35 years, mostly as a columnist at the *Ottawa Journal*, the *Toronto Star*, The Canadian Press, *The Gazette*, the *Financial Times of Canada*, *The Globe and Mail*, where I wrote a column for 10 years, and for the past six years at the *National Post*. I am what you might call a newspaper person, above all, and will likely continue to be one until somebody decides to throw me out the door, much in the same way one of your former colleagues, Senator LaPierre, was mandated out of his job.

petits-enfants, deux francophones et deux anglophones, auraient une bibliothèque avant l'âge de 21 ans. À chaque occasion, que ce soit à Noël ou à leur anniversaire, je leur donne au moins un livre comme cadeau. C'est merveilleux. Je vous dis cela au cas où vous voudriez en faire autant. Ils lisent tous les quatre, certains moins que d'autres. J'ai un petit-fils de 13 ans qui lit deux livres par mois. Je suis fauchée à force de lui acheter des livres. Je voulais seulement vous en faire part.

Mme Calwood: C'est bien. Je vous félicite. Quant à mes petits-enfants, des chaussettes leur feraient autant plaisir qu'un livre.

Le sénateur Di Nino: Aujourd'hui, ils sont accros.

La présidente: Madame Callwood, je vous remercie beaucoup.

Mme Calwood: Merci de m'avoir invitée.

La présidente: Honorables sénateurs, notre témoin suivant est M. Terence Corcoran, l'un des journalistes et éditorialistes les plus éminents au Canada dans le domaine des affaires. Il a toujours eu une opinion bien arrêtée sur tout, et je m'attends à ce qu'il nous donne beaucoup d'opinions bien arrêtées.

Je vous souhaite la bienvenue. Je suis certaine qu'il n'y a là aucun conflit d'intérêts, mais pendant une certaine période, il y a de nombreuses années, nous avons travaillé brièvement pour le même journal.

M. Terence Corcoran, à titre personnel: Je ne crois pas qu'il y ait de conflit.

La présidente: Bienvenue au comité.

Ai-je précisé que M. Corcoran travaille au *National Post*?

M. Corcoran: C'est bien cela.

Je dois dire que vous abordez un vaste éventail de sujets. On ne sait jamais quel sujet va surgir dans la conversation, et je me suis donc fait une série de petites notes mentales pour être certain d'être prêt à tout. C'est très inhabituel pour un journaliste d'être dans cette situation, et j'espère donc que vous me pardonneriez si j'hésite parfois durant mon exposé.

J'insiste encore une fois sur le fait que, sur cette question, tout ce que je dis ne représente que mon opinion personnelle et ne reflète nullement le point de vue du journal pour lequel je travaille ni celui de CanWest Global Communications. Ils ne me consultent pas sur quoi que ce soit, et vice versa.

En guise d'introduction, je dirai que je travaille comme journaliste et directeur de la rédaction, essentiellement pour les dossiers touchant à l'économie et aux affaires, depuis plus de 35 ans, principalement en tant que chroniqueur au *Ottawa Journal*, au *Toronto Star*, à la Presse canadienne, à *The Gazette*, au *Financial Times of Canada*, au *Globe and Mail*, où j'ai rédigé une rubrique pendant 10 ans, et depuis les six dernières années, au *National Post*. Je suis un journaliste qui est d'abord et avant tout à l'aise dans l'environnement d'un journal et je continuerai probablement de travailler dans un journal jusqu'à ce que quelqu'un décide de me mettre à la porte, tout à fait comme l'un de vos anciens collègues, le sénateur LaPierre, a reçu d'en haut l'ordre de changer de vocation.

One thing is certain, though, the newspaper business will outlive me and all of us in this room. I mentioned Senator LaPierre because he, too, expressed some confidence about the long-run appeal of newspapers.

Last year, during one of your earlier sessions, he made the observation that one of the difficulties of reading a newspaper on the Internet is that it is difficult to curl up with your laptop. I could not agree more.

Of course, we heard the news last week that curling up with a laptop has even greater risks, and according to news reports, the heat from a laptop has adverse impacts on male reproductive capacity. It is a little bit like global warming, except in this case with real personal consequences.

I will be happy to try to answer any questions you might have on any subject. Mainly, in the time I have, I am going to rush through a bit of a presentation on some of the larger issues and the big principles that I think are at stake as you go about your exploration of the major themes on your agenda. I thank you for this opportunity to present those views.

I would like to go back to the opening session in April of 2003, to the appearance before you of Mr. Tom Kent. As you know, Mr. Kent has some extraordinary views on freedom of the press and the role of media in society.

It is my view that Mr. Kent's theories of the media are totally incompatible with the principles of press freedom that are at the heart of our Canadian democracy. Mr. Kent articulated his views of press freedom in the famous quotation that was the official opening statement of the 1981 Kent commission: "Freedom of the press is not a property right of owners."

That opening sentence should have been outrageous at the time, in 1981. It was not seen that way, and it is still not seen as a basic affront to principles I think all Canadians hold dear.

To this day, some of Canada's leading media gurus continue to use the Kent definition as a guiding principle, and many of those people have appeared before you.

If freedom of the press is not a property right, then what kind of a right is it, and whose right is it? The Kent commission provided the answer. It said: Freedom of the press is a "right of the people."

There are only two ways that the people exercise any rights. One is in the marketplace, as individual buyers and owners of property and production. The second way for people to exercise their rights is collectively, through government. The government is the people acting in the called public interest.

Une chose est sûre, cependant, c'est que le milieu des journaux va me survivre ainsi que nous tous ici dans cette salle. J'ai mentionné le sénateur LaPierre parce que lui aussi s'est dit confiant quant à la durabilité des journaux.

L'année dernière, durant l'une de vos séances, il a fait observer que l'une des difficultés pour quiconque veut lire un journal sur l'Internet, c'est de s'installer confortablement dans un lit douillet avec un ordinateur portable. Je suis entièrement d'accord.

Bien sûr, on a entendu dire la semaine dernière que se mettre au lit avec un ordinateur portable comporte un risque encore plus grand parce que, d'après des articles de journaux, la chaleur d'un ordinateur portable a un effet nuisible sur la capacité procréatrice de l'homme. C'est un peu comme le réchauffement planétaire, sauf que, en l'occurrence, les conséquences se manifestent au niveau personnel.

Je serai heureux d'essayer de répondre à toute question que vous pourriez avoir sur n'importe quel sujet. Dans le temps dont je dispose, je vais principalement survoler certaines grandes questions et grands principes qui, je crois, sont en jeu dans le cadre de l'exploration des grands thèmes qui figurent à votre ordre du jour. Je vous remercie de me donner cette occasion de vous faire part de mes opinions.

Je voudrais revenir à votre séance inaugurale d'avril 2003, à la comparution de M. Tom Kent. Comme vous le savez, M. Kent a des opinions assez extraordinaires sur la liberté de la presse et le rôle des médias dans la société.

Je suis d'avis que les théories médiatiques de M. Kent sont totalement incompatibles avec les principes de la liberté de la presse qui sont au cœur de notre démocratie canadienne. M. Kent a énoncé son point de vue sur la liberté de la presse dans la fameuse citation qui était la déclaration officielle de la commission Kent de 1981 : « La liberté de la presse n'est pas un droit de propriété appartenant aux propriétaires. »

Cette phrase inaugurale aurait dû faire scandale à l'époque, en 1981. Elle n'a pas été perçue de cette manière et elle n'est toujours pas perçue comme un affront aux principes auxquels tous les Canadiens tiennent, à mon avis.

À ce jour, certains grands gourous médiatiques du Canada continuent d'utiliser la définition de Kent comme principe directeur et beaucoup de ces gens-là ont comparu devant vous.

Si la liberté de presse n'est pas un droit de propriété, alors quelle sorte de droit est-ce et à qui appartient ce droit? La commission Kent a donné la réponse à cette question. Elle a dit que la liberté de presse est un « droit du peuple ».

Il y a seulement deux manières pour le peuple d'exercer un droit quelconque. La première, c'est en intervenant sur le marché individuellement, à titre d'acheteur et de propriétaire de biens et de produits. La deuxième manière dont les gens peuvent exercer leur droit, c'est collectivement, par l'entremise du gouvernement. Le gouvernement, c'est la population qui agit dans l'intérêt public.

It follows that the logical end point of the Kent commission is the following: "Freedom of the press belongs to the government."

That is really the Kent royal commission's basic premise, camouflaged in a haze of verbiage. Even so, the Kent report is today, as I said, cited regularly as an authoritative reference.

That we should call on government to intervene as part of the definition of press freedom is an extraordinary leap into the hands of political power and government control. It is part of a growing disdain for freedom of speech in the media, a disdain that has been around for some time. We see it in the United States today, for example, in the Federal Communications Commission, FCC, as the FCC goes about censoring various broadcasters.

Senator Fraser might remember Mark Farrell. He was publisher of *The Gazette* when I was there in the 1970s. Mr. Farrell, who tended to lean to the left a little bit and support the NDP, once said somewhat blasphemously, I thought, that freedom of the press is an old whore that should be retired. It was an odd thing to say.

That idea, that freedom of the press is passé, out of date, an out-of-date concept, was also at the heart of the Davey committee report back in the early 1970s.

Its view was that private business cannot be trusted to own and control the media. We need government involvement in the newspaper industry, just as we have government control over electronic media.

Much of the underlying intellectual infrastructure for denying the rights of owners stems from the evolution of media theory. You have covered some of this background material in your interim report.

There is a very good book on the subject, which I will refer to, written back in 1963 by three professors, Theodore Peterson, Fredrick Siebert, and Wilbur Schramm. It is a famous book, a seminal one, on press theory, and it is called *Four Theories of the Press*.

The original concept of press freedom, which they describe as, in their words, the libertarian theory, is based on the principles of a capital system of free, competitive enterprise. As one of the authors put it: "Press freedom in a libertarian system forbids the state any right to interfere with the press."

Another noted that the libertarian idea is based on the understanding that, and I quote here: "Government is the chief foe of liberty, and the press must be free to serve as a guardian against government encroachments on individual liberty."

Il s'ensuit que l'aboutissement logique du raisonnement de la commission Kent est le suivant : « La liberté de presse appartient au gouvernement. »

C'est là vraiment l'hypothèse de base de la commission royale Kent, camouflée derrière un écran de verbiage. Malgré cela, comme je l'ai dit, on continue aujourd'hui de citer régulièrement le rapport Kent comme faisant autorité en la matière.

Que l'on doive faire appel au gouvernement pour qu'il intervienne dans le cadre de la définition de la liberté de presse, voilà un bond extraordinaire en faveur du pouvoir politique et du contrôle gouvernemental. Cela s'inscrit dans le cadre d'un mépris grandissant envers la liberté de parole dans les médias, un mépris qui existe depuis un certain temps. On le constate aujourd'hui aux États-Unis, par exemple lorsque la Federal Communications Commission, la FCC, intervient pour censurer divers radiodiffuseurs.

Le sénateur Fraser se rappelle peut-être de Mark Farrell. Il était éditeur du journal *The Gazette* quand j'y travaillais dans les années 70. M. Farrell, dont les opinions politiques inclinaient un peu à gauche et qui avait tendance à appuyer le NPD, a déjà dit de manière quelque peu blasphématoire, à mon avis, que la liberté de presse est une vieille putain qu'il faudrait mettre à la retraite. C'était une déclaration étrange.

Cette idée voulant que la liberté de la presse soit désuète, que ce soit une notion qui a fait son temps, était aussi au cœur du rapport du comité Davey au début des années 1970.

Son point de vue était que l'on ne peut pas faire confiance à l'entreprise privée pour posséder et contrôler les médias. Il faut une intervention gouvernementale dans le secteur des journaux, tout comme nous avons le contrôle gouvernemental sur les médias électroniques.

Sur le plan intellectuel, l'argumentation contre les droits des propriétaires découle en grande partie de l'évolution de la théorie des médias. Vous avez abordé en partie ces éléments de base dans votre rapport provisoire.

Il y a un très bon livre sur ce sujet, auquel je vais me reporter et écrit en 1963 par trois professeurs, Theodore Peterson, Fredrick Siebert et Wilbur Schramm. C'est un livre célèbre qui a fait date dans la théorie de la presse, et il est intitulé *Four Theories of the Press*.

À l'origine, le concept de la liberté de presse, qu'il qualifie de théorie libertaire, est fondé sur les principes d'un système capitaliste d'entreprises libres et concurrentielles. L'un des auteurs exprime cela de la manière suivante : « La liberté de presse dans un système libertaire interdit à l'État de se mêler des affaires de la presse. »

Un autre a fait observer que l'idée libertaire est fondée sur l'hypothèse suivante, et je cite : « Le gouvernement est le plus grand ennemi de la liberté, et la presse doit être libre pour servir de chien de garde contre tout empiètement du gouvernement sur la liberté individuelle. »

Two other theories of the press, the fascist Authoritarian model and the Soviet Communist model, place all control over the media to varying degrees in government hands, and we need not explore the obvious objections to these models.

The fourth model explored in the book, the Social Responsibility theory — and again, you explored this theory in your interim report — is the foundation for the model advocated by Mr. Kent and the Davey committee and many of the witnesses before you over the last year or so.

Under this theory, instead of protecting citizens from government, a free press is supposedly to be structured so that government protects citizens from other citizens and from business and corporations.

The argument gets turned on its head. The free press, originally seen as guardians and protectors of the people against abuse from government, has been converted into the government as guardian and protector of the people against the free press.

What an unfathomable restatement of one of the greatest principles of a free society. Under this model, freedom of the press becomes a government-granted right that must be monitored and controlled by the state.

In this I agree with Professor Jamie Cameron, who appeared before you, who said that you cannot have it both ways. The only question we come to is, how far should the government go in exercising its control over the media to protect the people from the media?

Unfortunately, once you adopt the premise that the freedom of the media belongs to the government, there is not a whole lot left to debate on the principles to determining when to limit government control. There are no formal limits.

The only limit is political and political convention, which means whatever governments can get away with politically, and they have been getting away with a lot. You said as much in your interim report, it depends on what at any given time is acceptable.

Government involvement in the electronic media, radio and television, has been lurching forward for years, and in television and radio, the Kent commission view on property rights has always been true.

The original reason for giving government control over electronic media was based on the conclusion that the supply of airwaves was limited. We simply could not let the airwaves become private property.

Deux autres théories de la presse, le modèle autoritaire fasciste et le modèle communiste soviétique, font reposer le contrôle des médias, à divers degrés, sur le gouvernement, et il n'est nul besoin d'explorer les diverses objections évidentes à ces modèles.

Le quatrième modèle examiné dans ce livre, la théorie de la responsabilité sociale — et là encore, vous avez abordé cette théorie dans votre rapport provisoire —, est le fondement du modèle préconisé par M. Kent et par le comité Davey et par beaucoup de témoins qui ont comparu devant vous depuis environ un an.

D'après cette théorie, au lieu de protéger les citoyens contre le gouvernement, une presse libre est censée être structurée de telle manière que le gouvernement protège les citoyens contre les autres citoyens et contre les entreprises commerciales.

C'est le monde à l'envers. À l'origine, la presse libre était perçue comme un rempart protégeant la population contre les abus du gouvernement; l'argument a été inversé, et c'est maintenant le gouvernement qui est perçu comme un rempart protégeant les gens contre la presse libre.

Quelle inimaginable reformulation de l'un des plus grands principes d'une société libre. Dans ce modèle, la liberté de presse devient un droit octroyé par le gouvernement qui doit être contrôlé et surveillé par l'État.

À ce sujet, je suis d'accord avec le professeur Jamie Cameron, qui a témoigné devant vous et qui a déclaré qu'on ne peut pas gagner sur tous les plans. La seule question qu'il faut se poser est celle-ci : jusqu'où le gouvernement doit-il aller pour exercer son contrôle sur les médias en vue de protéger les gens contre les médias?

Malheureusement, une fois qu'on adopte l'hypothèse de base voulant que la liberté des médias appartienne au gouvernement, il ne reste pas grand-chose à débattre sur le plan des principes pour ce qui est de déterminer où se situe la limite du contrôle gouvernemental. Il n'y a aucune limite formelle.

La seule limite est une convention politique, ce qui veut dire que les gouvernements peuvent aller aussi loin qu'ils peuvent se le permettre sur le plan politique, et ils s'en sont permis beaucoup. Vous l'avez dit en toutes lettres dans votre rapport provisoire : cela dépend de ce que qui est jugé acceptable à un moment donné.

L'intervention gouvernementale dans les médias électroniques, la radio et la télévision, progresse à pas de géant depuis des années; dans le cas de la télévision et de la radio, le point de vue de la commission Kent sur le droit de propriété a toujours été valable.

À l'origine, la raison pour laquelle on avait donné au gouvernement un certain contrôle sur les médias électroniques était fondée sur la conclusion que les fréquences de diffusion étaient restreintes. On ne pouvait tout simplement pas permettre que les ondes deviennent propriété privée.

We first began to give up on the principle of freedom of the press back in the 1920s, when Ottawa nationalized the airwaves and declared them to be public property, and Ottawa set up the Canadian Radio Broadcasting Commission, CRBC, the dual-headed forerunner of the CBC and the CRTC.

One of the major champions of that nationalization was the editor of the *Ottawa Citizen* at the time, a man named Charles Bowman. He became one of the first chairmen of the CRBC, co-chairman, after claiming that private interests must not be allowed to become established as owners of a new public service. Broadcasting, he wrote in the *Ottawa Citizen*, "by its very nature can only be satisfactorily operated for the public benefit in the public interest."

That was 80 years ago. It was bad policy then, and it is worse policy now. Aside from the principles which have been crushed, I believe this nationalized control is the main reason Canadians are often under-served in their broadcast services.

CRTC regulations and decisions limit competition, favour U.S. programming, and stifle Canadian debate and content.

Just as an example — I pose this as a question — how is it that Fox News makes it on to the system in Canada, when Canadians have long been denied the right to create competing news services or networks?

The premise behind government control over electronic media has been obsolete for three decades, if the premise was ever true. Governments continue to find new excuses to expand state control over media property rights.

There have been many past attempts to extend the broadcast idea to newspapers. The Kent commission called on Ottawa to take away the rights of newspaper owners and to use legislative power to restructure the industry.

More than a decade earlier, the Davey committee proposed a press ownership review board. The board would function as a kind of CRTC over newspapers.

So far the CRTC has not really been able to get its hands on the newspaper industry, but it is not for lack of trying or pressure from some quarters. The CRTC itself, which has no jurisdiction over print, has managed to extract codes of newsroom conduct that limit the relationship between television newsrooms and newspaper newsrooms when cross-ownership occurs.

Mr. Kent, when he appeared before you, read out some of the earlier agreements extracted by the government from the Canadian Daily Newspaper Publishers Association, CDNPA, as it was back in the 1980s.

Nous avons commencé à renoncer au principe de la liberté de la presse dès les années 1920, quand Ottawa a nationalisé les ondes et a déclaré que les fréquences de diffusion étaient propriété publique, et quand Ottawa a créé la Commission canadienne de radiodiffusion, qui a ensuite donné naissance à la société Radio-Canada et au CRTC.

L'un des grands champions de cette nationalisation était le rédacteur en chef du *Ottawa Citizen* à cette époque, un certain Charles Bowman. Il est devenu l'un des premiers présidents de la Commission canadienne de radiodiffusion, ou plutôt coprésident, après avoir affirmé que l'on ne pouvait pas permettre que des intérêts privés deviennent propriétaires d'un nouveau service public. La radiodiffusion a-t-il écrit dans le *Ottawa Citizen*, « de par sa nature même, peu seulement être exploitée de manière satisfaisante dans l'intérêt public et au profit du public ».

C'était il y a 80 ans. C'était une mauvaise politique à l'époque et c'est une politique encore pire aujourd'hui. Outre les principes qui ont été foulés au pied, je crois que ce contrôle, cette nationalisation, est la principale raison pour laquelle les Canadiens sont souvent mal servis par leurs services de radiodiffusion.

La réglementation et les décisions du CRTC limitent la concurrence, favorisent les émissions américaines ainsi qu'étouffent le débat et le contenu canadien.

À titre d'exemple, je pose la question suivante : comment se fait-il que le réseau de nouvelles Fox News soit disponible au Canada, alors que les Canadiens se voient depuis longtemps refuser le droit de créer des services ou réseaux de nouvelles concurrentiels?

L'hypothèse de base du contrôle gouvernemental sur les médias électroniques est obsolète depuis trois décennies, à supposer que cette hypothèse n'ait jamais été vraie. Les gouvernements continuent de trouver de nouvelles excuses pour renforcer toujours davantage le contrôle étatique sur les droits de propriété des médias.

Il y a eu de nombreuses tentatives, par le passé, d'étendre aux journaux la formule de la radiodiffusion. La commission Kent réclamait d'Ottawa qu'on enlève leurs droits aux propriétaires de journaux et qu'on légifère pour restructurer l'industrie.

Plus de dix ans après, le comité Davey a proposé une commission d'examen de la propriété des journaux. Cette commission serait une sorte de CRTC pour les journaux.

Jusqu'à maintenant, le CRTC n'a pas vraiment réussi à faire main basse sur le secteur des journaux, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé ni par manque de pression émanant de certains milieux. Le CRTC lui-même, qui n'a aucune compétence sur l'imprimé, a réussi à établir des codes de conduite applicables aux salles de rédaction, qui limitent les relations entre les salles de nouvelles de télévision et les salles de rédaction des journaux lorsqu'il y a propriété croisée.

M. Kent, quand il a comparu devant vous, a lu des extraits des ententes que le gouvernement a réussi à arracher auparavant à l'Association canadienne des éditeurs de journaux quotidiens, comme l'organisation s'appelait alors dans les années 1980.

It is an embarrassing document, in which newspaper owners concede that they operate their newspapers as a public trust above all else, but they do not. Owners operate newspapers as business enterprises and as a matter of fundamental rights, cornerstones of freedom of the press. These are property rights.

However, property rights should yield to democracy, said Mr. Kent. No they should not. Mr. Kent and others before you have called on government to break the longstanding taboo against government meddling in the newspaper business.

I believe this new attempt to get governments into the newsroom of the nation's newspapers is a dangerous extension of the Kent commission's Marxist conclusion that the owners of the means of production are the problem and should not be allowed to act as owners.

We did not do it in 1981, and we should not do it now. It flies in the face of the history of free expression and freedom of the press. It is an assault on common law and constitutional principles.

We should be moving, in fact, in the other direction. We should be removing government from control over the other media, not expanding it to newspapers. Radio, television and the airwaves should be turned over to private ownership. There is no justification for government involvement.

The original reason for government control over the airwaves was an alleged scarcity of airwaves. No such scarcity existed then, and with new technology today, the argument for keeping government involved does not make sense.

It is my hope that your committee will seize this opportunity to begin a reversal of this long-standing affront to the principles of freedom of the press. I know from reading the transcripts of your earlier sessions that many of you have a strong appreciation of the role of markets, individual choice, property rights, and preserving and protecting freedom of the press.

However, we have long ago passed the limits of government involvement in the media. It is time to start scaling back that involvement and move forward.

If you have any questions, I will be happy to try to answer them.

Senator Tkachuk: I am of the same view as you, that we should decommission the CRTC in many of its aspects and allow the market to flourish. However, should there be a role for, say, the Competition Bureau, where monopolies might tend to form?

C'est un document gênant, dans lequel les propriétaires de journaux concèdent qu'ils exploitent leurs journaux dans l'intérêt public d'abord et avant tout, alors que ce n'est pas le cas. Les propriétaires exploitent les journaux comme entreprise commerciale et selon le principe des droits fondamentaux, la pierre d'angle étant la liberté de la presse. Ce sont des droits de propriété.

Cependant, les droits de propriété doivent céder le pas à la démocratie, a dit M. Kent. Non, ils ne le doivent pas. M. Kent et d'autres qui ont comparu devant vous ont réclamé du gouvernement qu'il mette fin au tabou persistant établi contre toute intervention gouvernementale dans les affaires des journaux.

Je crois que cette nouvelle tentative de faire entrer les gouvernements dans les salles de rédaction des journaux de la nation est un dangereux prolongement de la conclusion marxiste de la commission Kent, selon laquelle les propriétaires des moyens de production sont la source du problème et ne devraient pas être autorisés à agir à titre de propriétaires.

Nous ne l'avons pas fait en 1981 et nous ne devons pas le faire aujourd'hui. C'est contraire à toute l'histoire de la libre expression et de la liberté de la presse. C'est une violation de la common law et des principes constitutionnels.

En fait, nous devrions faire le contraire. Nous devrions supprimer le contrôle gouvernemental sur les autres médias, au lieu de l'étendre aux journaux. La radio, la télévision et les ondes, tout cela devrait être remis à la propriété privée. Il n'y a aucune justification pour l'intervention gouvernementale.

La raison originale du contrôle gouvernemental des ondes, c'était la soit disant rareté des fréquences. Cette rareté n'existait pas à l'époque et avec la nouvelle technologie d'aujourd'hui, l'argument en faveur du maintien de l'intervention gouvernementale ne tient pas.

J'ai bon espoir que votre comité saisira cette occasion pour amorcer un mouvement de recul pour mettre fin à cette violation de longue date des principes de la liberté de la presse. Je sais, pour avoir lu le compte rendu de vos séances antérieures, que beaucoup d'entre vous comprennent bien le rôle des marchés, des choix individuels et des droits de propriété, ainsi que l'importance de préserver et de protéger la liberté de la presse.

Cependant, nous avons dépassé depuis longtemps les limites de l'intervention gouvernementale dans les médias. Il est grand temps de commencer à réduire cette intervention et à aller de l'avant.

Si vous avez des questions, je vais essayer d'y répondre.

Le sénateur Tkachuk : Je suis de votre avis, à savoir que nous devrions dépouiller le CRTC de bon nombre de ses mandats et permettre au marché de prospérer. Cependant, devrait-il y avoir un rôle pour, disons, le Bureau de la concurrence, au cas où des monopoles auraient tendance à se constituer?

Mr. Corcoran: I suppose there might be a role for the Competition Bureau, although the instances in which monopolies are formed are extremely rare in the areas of the economy that the Competition Bureau now exercises its jurisdiction over. It is largely reduced to picking away at different forms of corporate behaviour, and occasionally intervening in a minor way with mergers and acquisitions.

Generally, the market works fine on its own. I certainly do not think there would be any need to give the Competition Bureau special powers to begin to look at the media as something different and apart from any other industry.

Senator Tkachuk: We had heard, and we have had testimony, about the question of convergence. You work for a newspaper that also owns television. I think I know the answer to this, but I do want to get the testimony down.

Do you think this is a dangerous thing? Should there be any regulations or laws forbidding this to happen? Should there be some kind of a Chinese wall, that is, a real Chinese wall, rather than one that a lot of people here do not think exists?

Mr. Corcoran: As you might expect, I would be opposed to trying to block that type of convergence from happening. There are two different kinds of convergence, by the way. One is the attempt, as a business matter, for different media to converge — television and newspapers being two media, and the Internet might be another. Then there are the carriers. There was once — and Bell fell into this — a theory around that there would be a convergence between the carriers and the media that they carried.

That particular model certainly seems suspect, to put it mildly. I think the jury is still out on the other forms of convergence as well, between, say, a television station and a newspaper in any one market, nationally or locally.

It is a business theory that there is something to be had out of merging these two operations. However, any of us who have worked in either television or newspapers can sense right away that there are a number of fundamental differences between the two media.

It seems to me that it is unlikely that that type of convergence will become a major issue, except as a theoretical one.

Should perchance a television station and a newspaper, or a network and newspaper entities, converge in a way that is hugely successful, where they are practically merged into one unit, I still do not think it would be much of a reason to get involved.

M. Corcoran : Je suppose que le Bureau de la concurrence pourrait avoir un rôle à jouer, quoique les cas de constitution de monopole sont extrêmement rares dans les secteurs de l'économie dont le Bureau de la concurrence est actuellement responsable. Il s'agit essentiellement de s'en prendre à différentes formes de comportement des grandes entreprises et d'intervenir modérément lors des fusions et des acquisitions.

En général, le marché fonctionne très bien tout seul. Je ne crois assurément pas qu'il soit le moins nécessaire de donner au Bureau de la concurrence des pouvoirs spéciaux pour qu'il commence à examiner les médias de manière différente par rapport à tout autre secteur de l'industrie.

Le sénateur Tkachuk : Nous avons entendu et lu des témoignages sur la question de la convergence. Vous travaillez pour un journal qui possède aussi un réseau de télévision. Je crois connaître votre réponse à ma question, mais je veux que votre témoignage soit consigné.

Pensez-vous que ce soit dangereux? Devrait-il y avoir des règlements ou des lois interdisant un tel état de chose? Devrait-il exister une sorte de muraille de Chine, c'est-à-dire une muraille qui existe pour vrai et non pas une muraille qui n'existe pas, de l'avis de bien des gens ici présents?

M. Corcoran : Comme vous pouvez vous y attendre, je suis contre toute tentative visant à empêcher ce type de convergence. Il y a deux sortes de convergence bien différentes, soit dit en passant. La première est une tentative amenant de médias différents à converger pour des raisons commerciales, la télévision et les journaux étant deux médias, alors que l'Internet pourrait en être un autre. Ensuite, il y a les entreprises de télécommunications. Il y a déjà eu une théorie en vogue à ce sujet, et Bell est tombée dans son piège, à savoir qu'il y aurait convergence entre les entreprises de télécommunications et les médias que celles-ci diffusent.

Ce modèle en particulier semble certainement douteux, c'est le moins qu'on puisse dire. Je pense que la question n'a pas encore été tranchée quant aux autres formes de convergence entre, disons, une station de télévision et un journal dans un marché donné, national ou local.

La théorie des affaires veut que la fusion de ces deux médias soit avantageuse. Ceux d'entre nous qui ont cependant travaillé soit pour la presse télévisée, soit pour la presse écrite, savent qu'il existe plusieurs différences fondamentales entre ces médias.

Je ne pense pas que ce genre de convergence soit vraiment envisagé, sauf en théorie.

S'il devait par chance y avoir une convergence réussie entre soit un poste de télévision et un journal, soit un réseau d'information et plusieurs journaux, et si cette convergence faisait en sorte que ces entités fusionnent pratiquement pour n'en constituer plus qu'une seule, je ne pense toujours pas que ce serait une raison suffisante pour intervenir.

There are all kinds of different market developments that can take place to thwart the best conversion strategies. Suddenly a converged company might look to be a little top-heavy, and somebody else can come in and provide a competitive product, either as a broadcaster or whatever.

There is also plenty of competition now to overcome the convergence, so it is all part of a dynamic market process.

Senator Munson: You say in your report, we should remove government from control over the other media, not expand it to newspapers. Do you see the elimination of the CRTC? Do you see elimination of all these regulatory bodies, and it is a best-person-can-win marketplace?

Mr. Corcoran: In an ideal world I might say that. There obviously would be a need. The best way to approach it, perhaps, is if we think of any particular broadcasting — leaving aside cable — creating a whole different added dynamic.

If a particular airwave were a private property, there might be a need for somebody to delineate that property and say, "This particular broadcasting megahertz" — whatever they are called — "belongs to" — whoever the registered owner is. If it is CTV, that is CTV's property.

Beyond that, I do not know what the CRTC involvement need be. We have a whole structure built up in Canada. It would be very difficult to pull the plug on it overnight.

However, given the nature of the markets, of the technology today, there is no need to maintain this pretence that we need to protect this rare resource because it is not rare at all.

The answer, I guess, is, yes, in an ideal world you could look toward removing all these regulatory constraints, because they are not really necessary.

Senator Munson: In one of your columns, "Media Circus III," April 29, you include a quote from Joan Fraser, Chair of the Standing Committee on Transport and Communications: "Except in the very rarest of circumstances, the state has no business in the newsrooms of the nation." You go on to say:

If Senator Joan Fraser actually believes the above, then why is her committee about to embark on a year-long investigation that can head in only one direction, toward greater government meddling in the newsrooms of the nation?

Now you are appearing before us as a witness. Were you peering into a crystal ball? You are assuming these things are going to happen —

Mr. Corcoran: No, I think if you read down that column —

Toutes sortes de choses peuvent se produire sur le marché pour contrecarrer les meilleures stratégies de convergence. La société issue de cette convergence pourrait soudainement paraître un peu trop hiérarchisée, et quelqu'un d'autre, notamment un radiodiffuseur, pourrait se lancer sur le marché et offrir un produit concurrentiel.

Comme le marché est dynamique, la convergence peut aussi susciter une vive concurrence.

Le sénateur Munson : Vous soutenez dans votre rapport que le gouvernement devrait cesser de réglementer les autres médias et non pas commencer à réglementer la presse écrite. Préconisez-vous la suppression du CRTC? Pensez-vous que tous les organismes réglementaires devraient être supprimés pour que le meilleur gagne?

M. Corcoran : Dans un monde idéal, oui. Le besoin existe évidemment. La meilleure approche, si l'on songe aux entreprises de radiodiffusion, à l'exception des câblodistributeurs, serait sans doute d'ajouter un élément à la dynamique actuelle.

Si une certaine longueur d'ondes appartenait à des intérêts privés, il faudrait peut-être qu'un organisme quelconque soit chargé de définir et d'enregistrer le droit de propriété s'y rapportant. Si cette longueur d'ondes appartenait à CTV, par exemple, il faudrait reconnaître le droit de propriété du poste sur cette longueur d'ondes.

Outre cette fonction, je ne vois pas quelle autre fonction devrait être confiée au CRTC. Il existe cependant une structure complexe au Canada. Il serait très difficile de la démanteler du jour au lendemain.

Compte tenu cependant de la technologie et de la nature des marchés à l'heure actuelle, il n'est pas nécessaire de continuer à prétendre qu'il faut protéger cette ressource rare puisqu'elle ne l'est plus du tout.

Bref, dans un monde idéal, toutes ces contraintes réglementaires devraient être supprimées parce qu'elles ne sont pas vraiment nécessaires.

Le sénateur Munson : Dans l'une de vos chroniques, celle du 29 avril intitulée « Media Circus III », vous citez Joan Fraser, président du Comité permanent des transports et des communications : « Sauf en de très rares circonstances, l'État n'a pas d'affaire dans les salles de presse canadiennes. » Vous poursuivez votre chronique en disant ceci :

Si le sénateur Joan Fraser est vraiment de cet avis, pourquoi le comité qu'elle préside va-t-il se lancer dans une étude qui durera un an et qui ne peut aboutir qu'aux résultats contraires, c'est-à-dire que le gouvernement s'immisce encore davantage dans les affaires des salles de presse canadiennes?

Vous comparez maintenant devant nous comme témoin. Aviez-vous une boule de cristal? Vous présumez de l'issue de notre étude.

M. Corcoran : Non, je pense que si vous poursuivez la lecture de ma rubrique...

Senator Munson: There are a lot of columns. I was trying to go through —

Mr. Corcoran: If you read down that particular column, I was basing it on the outline of what the agenda was for the committee, or what some of the ideas were. The only reason for holding the hearings, as I understood it, was because there was a lot of agitation for more government involvement. Perhaps I jumped to a conclusion, and —

Senator Munson: You are obviously worried as well about a lot of your colleagues or buddies in the news business.

Mr. Corcoran: Sorry, I missed the opening —

Senator Munson: You talk about Russell Mills and others. You cannot quite believe what some newspaper people are saying. You seem to say that they are advocating for more government intervention, and that is obviously a worry for you. You feel that more newspaper people are in bed with the government, or see some value with that?

Mr. Corcoran: I do not follow.

Senator Munson: You have worked with Russ Mills here before.

Mr. Corcoran: Right. That was at a conference at McGill.

Senator Munson: I see. You wrote in your remarks at the 2003 McGill University conference, "Who Controls Canada's Media?":

Along this line, I was quite surprised this morning to hear Russ Mills — whom I've admired greatly over the years — call for even more aggressive government involvement in the newspaper business.

There is some worry with you, with him —

Mr. Corcoran: I was puzzled by Mr. Mills' position on the media at that conference and by his subsequent comments. On the one hand, he says the government has no particular role in the newspaper business, but on the other hand, he seems to be suggesting some kind of a role.

I cannot remember off the top of my head what his suggestion was, but he had a four-point plan, I think, of what the government should be doing. It involved some government intervention in, if I remember correctly, the ownership breakdown of the media.

Senator Munson: A simple question: I know there are a lot of questions here today, and I notice you talk about the Marxist Kent commission. That is a bit of a stretch, is not it? That is my own observation. What is your view on freedom of the press?

Mr. Corcoran: Freedom of the press is that the people who want to start up individual medium of communication should be free to do so — and own them, should be free to do with them

Le sénateur Munson : Il y en a plusieurs. J'essayais simplement...

M. Corcoran : Si vous poursuiviez la lecture de cette chronique particulière, vous verriez que je fondais mon article sur le mandat que le comité s'était donné. D'après moi, la seule raison pour laquelle le comité avait décidé de tenir les audiences, c'est que d'aucuns réclamaient avec insistance une plus grande ingérence du gouvernement dans notre secteur. Je suis peut-être parvenu trop hâtivement à cette conclusion et...

Le sénateur Munson : Vous vous inquiétez aussi certainement beaucoup pour vos collègues et vos amis qui ont créé de nouvelles entreprises.

M. Corcoran : J'ai mal compris le début de votre...

Le sénateur Munson : Vous avez mentionné Russell Mills et d'autres personnes. Vous ne pouvez pas vraiment croire ce que certains journalistes disent. Vous vous inquiétez du fait que certains semblent réclamer une plus grande ingérence du gouvernement. Vous pensez que davantage de membres de la presse écrite sont à la solde du gouvernement ou pensent que ce serait une bonne chose de l'être, n'est-ce pas?

M. Corcoran : Je ne suis pas votre raisonnement.

Le sénateur Munson : Vous avez déjà travaillé avec Russ Mills.

M. Corcoran : Oui. C'était lors d'une conférence tenue à McGill.

Le sénateur Munson : Je vois. Vous avez écrit ceci dans votre compte rendu sur la conférence tenue à l'Université McGill en 2003, qui s'intitule « Who Controls Canada's Media » :

À cet égard, j'ai été très surpris ce matin d'entendre Russ Mills — pour lequel j'ai eu beaucoup d'admiration au fil des ans — réclamer que le gouvernement réglemente de façon encore plus vigoureuse la presse écrite.

Vous vous inquiétez du fait que M. Mills...

M. Corcoran : J'ai été surpris de la position sur les médias que M. Mills a présentée lors de cette conférence ainsi que de ce qu'il a dit par la suite à ce sujet. Il dit d'une part que le gouvernement n'a pas de rôle particulier à jouer dans le domaine de la presse écrite, et il semble proposer d'autre part que le gouvernement joue un certain rôle.

Je ne peux pas me souvenir de mémoire quel était ce rôle, mais il a proposé un plan en quatre points. Ce plan réservait une place au gouvernement en ce qui touche, si je ne m'abuse, les limites à la propriété dans le domaine des médias.

Le sénateur Munson : J'ai une question très simple à poser : je sais qu'on vous a posé beaucoup de questions aujourd'hui, mais je constate que vous qualifiez la commission Kent de marxiste. N'allez-vous pas un peu loin? C'est du moins ce que je pense. Comment concevez-vous la liberté de la presse?

M. Corcoran : La liberté de la presse suppose que les personnes qui souhaitent créer une nouvelle entreprise de presse devraient pouvoir le faire et devraient prendre à l'égard de cette entreprise

what they think is in the best interests of their shareholders, in the best interests of their readers, and in the best interests of whatever drives the individual owner, and whoever he or she delegates to run these particular media.

Beyond that, it is difficult to make judgments, because then you get into having to prescribe what it is that the media should be doing. We all have different ideas. I write critical columns about what other newspapers are doing, what my own newspaper is doing.

We all have our idea of what the media should be doing, and some are good, some are bad, some are right and wrong. It is a market. It is like dictating what should be produced by any particular producer. It is hard to say.

The nature of the media should be driven by the entrepreneurial and imaginative content of the people who run and own the media. What we think it should be today will be different from what it will be ten years from now.

Senator Di Nino: I must confess that I lean more on your side of the fence in having less government involvement than more government involvement. It should not come as a surprise that as a Conservative I feel that way.

However, we need some sort of a body to act as an arbiter in disputes. In your field, in the newspaper field, we have a body called the press council, the Ontario Press Council being the example.

We heard today that there is a press council in every province except Saskatchewan? Press councils have been accused of being ineffective. First, I would like your opinion on that, and then I want to follow up.

Mr. Corcoran: I would like to answer, but I know very little about the press council. I have no sense of it at all.

Senator Di Nino: Fair enough.

Mr. Corcoran: It does not come up that often. I have been a business reporter for the vast majority of my years, and it never comes up in my area. I see the stories in the newspapers now and then about a complaint that has or has not been upheld, but beyond that I do not...

Senator Di Nino: You do agree, though, if you have fewer rules, which come from governments, whether they be federal or provincial, you still need some opportunity, right or wrong, if you felt there was a wrong committed against you. How would you do that?

Mr. Corcoran: Those are really tough things to deal with.

Senator Di Nino: You cannot have it both ways. You said that.

Mr. Corcoran: Speaking personally, and not knowing enough about what the press council does in any province, I have never been overly enthusiastic about them. However, there are issues

les décisions qu'elles jugent dans le meilleur intérêt de leurs actionnaires et de leurs lecteurs ainsi que dans le meilleur intérêt du propriétaire ou de la personne qu'il a choisie pour diriger cette entreprise.

À part cela, il est difficile de porter des jugements et de décider ce qui est dans le meilleur intérêt des médias. Nous avons tous nos idées sur le sujet. Dans mes articles, j'analyse ce que d'autres journaux font et ce que fait le journal auquel j'appartiens.

Nous avons tous des idées quant à ce que devraient faire les médias, certaines d'entre elles étant juste et d'autres pas. Il s'agit d'un marché. C'est comme si l'on disait à un producteur ce qu'il doit produire. C'est difficile à dire.

C'est l'esprit d'entreprise et la créativité de ceux qui possèdent et exploitent les médias qui devraient déterminer la nature de ces médias. Notre conception de la chose ne sera pas la même dans dix ans.

Le sénateur Di Nino : Je dois admettre que ma propre conception des choses se rapproche de la vôtre et que je pense qu'il faudrait que le gouvernement intervienne moins que plus dans ce domaine. Comme je suis un conservateur, cela ne devrait pas surprendre qui ce soit.

Il faut cependant qu'un organisme soit chargé de l'arbitrage des différends. Dans votre domaine, celui de la presse écrite, il existe un organisme appelé le Conseil de presse de l'Ontario, qui joue ce rôle.

Nous avons appris aujourd'hui qu'il existe un conseil de presse dans toutes les provinces, sauf en Saskatchewan. On reproche aux conseils de presse leur inefficacité. J'aimerais d'abord savoir ce que vous pensez à cet égard et je vous poserai ensuite une question complémentaire.

M. Corcoran : J'aimerais pouvoir répondre à votre question, mais je ne connais presque rien de ce conseil de presse. Je n'ai vraiment rien à dire à son sujet.

Le sénateur Di Nino : Très bien.

M. Corcoran : Il ne joue pas un rôle très actif. Je suis un chroniqueur économique depuis très longtemps, et le Conseil n'intervient jamais dans mon domaine. Je lis de temps en temps dans les journaux que le Conseil a rejeté une plainte, mais pour ce qui est du reste...

Le sénateur Di Nino : Vous conviendrez cependant que, si la réglementation est allégée, qu'il s'agisse de la réglementation fédérale ou provinciale, il faut que ceux qui s'estiment lésés puissent soumettre leurs doléances à un organisme quelconque. Quel mécanisme proposeriez-vous?

M. Corcoran : Il s'agit vraiment de questions difficiles.

Le sénateur Di Nino : Vous ne pouvez pas vous défilier. Vous avez dit cela.

M. Corcoran : Pour ma part, et j'aime mieux ne pas savoir très bien ce que fait le conseil de presse dans les provinces, je n'ai jamais été très enthousiaste à l'idée de l'existence de ce genre

related to people treated unfairly by the media, and they were, I guess, being treated unfairly before the existence of the press councils across the country. I really have not given this a lot of thought.

Senator Di Nino: Well, that is fair enough. I hope you are not copping out on me, that is all, because you are not that kind of guy.

Mr. Corcoran: I hope not.

Senator Di Nino: You certainly do not indicate that.

Mr. Corcoran: I have not thought about everything.

Senator Di Nino: Let me switch gears then for a moment or so. The question that has arisen in many of the witnesses' comments is that too few people now control the media. First, do you agree with that?

Mr. Corcoran: No, but it would be nice to have more, I suppose. Maybe if the regulatory structure was different at the CRTC, we might have more players in the media, although it is hard to be certain one way or another.

If you look at the Davey committee report, at the Kent commission report, whatever analysis they came up with — in terms of the structure, ownership breakdowns, pie charts, and the history of what it was in 1960, 1970, 1980, 1990, and 2000 — if we take it up to the present, any of these particular snapshots has been wrong, in terms of their assessment of what the actual structure of the media was, and certainly they were wrong looking forward.

They never had a clue that the Internet was coming, that cable would develop in the way it would develop, and of specialty channels. There is no way to foresee how any particular technology is going to emerge, what the business plans are going to be, what business mistakes are going to be made along the way, or what entrepreneurial genius is going to come along with a new concept. There is no way to understand that or foresee it. It is a dynamic, changing thing.

If you look at today's situation, it seems to me much more competitive in terms of the availability of information to the individual Canadian. The sources are vast.

We are more competitive than we were in 1981. We are more competitive than we were in 1991. I venture in 2012, 2014 or whatever, there will be even more, in terms of sources of information available.

Even ownership does not necessarily tell you much. Thompson Newspapers used to be a big force in one part of the business. Now, it owns all kinds of information. It is not Thompson Newspapers, but the Thompson Corporation. It owns all kinds of information distribution methods, health-care distribution and medical stuff. It is all over the place.

d'organisme. Il s'est peut être effectivement produit, avant l'existence des conseils de presse, des cas d'abus de la part des médias. Je n'ai pas vraiment beaucoup réfléchi à la question.

Le sénateur Di Nino : J'accepte cette réponse. J'espère simplement que vous ne cherchez pas à vous défilier, car je ne pense pas que vous soyez ce genre de personne.

M. Corcoran : J'espère bien que non.

Le sénateur Di Nino : Ce n'est certainement pas l'impression que vous donnez.

M. Corcoran : Je n'ai pas réfléchi à toutes les questions.

Le sénateur Di Nino : Permettez-moi de changer de sujet un instant. Bon nombre de témoins ont allégué qu'il y a une concentration excessive de la propriété dans le domaine des médias. J'aimerais d'abord savoir si vous êtes de cet avis également.

M. Corcoran : Non, mais je suppose que ce serait une bonne chose qu'il existe davantage de médias. Si la structure réglementaire était différente au CRTC, il existerait peut-être davantage de médias, mais c'est difficile à le dire.

Qu'on prenne le rapport du comité Davey ou celui de la commission Kent et qu'on prenne toutes leurs conclusions au sujet de la structure, de la propriété et de l'historique des médias dans les années 1960, 1970, 1980, 1990 et 2000, les auteurs de ces rapports et de ces analyses se sont trompés systématiquement dans leur évaluation de la structure réelle des médias et se sont certainement trompés dans leurs prévisions.

Personne n'a jamais prévu l'avènement de l'Internet ni l'évolution qu'ont connue le câble et les canaux spécialisés. Il est impossible de prévoir quelle nouvelle technologie va être mise au point, quels seront les prochains plans d'affaires, quelles erreurs seront commises dans leur mise en œuvre ni quel entrepreneur génial proposera un nouveau concept. Tout cela est impossible à prévoir. Tout évolue.

Prenons la situation actuelle. J'ai l'impression que les Canadiens disposent aujourd'hui d'une information beaucoup plus variée que par le passé. Les sources d'information sont multiples.

Nous sommes plus concurrentiels qu'en 1981. Nous le sommes aussi davantage qu'en 1991. Je suis prêt à prédire que les sources d'information seront encore plus nombreuses en 2012 ou en 2014.

Le fait de savoir à qui appartiennent les médias ne nous renseigne pas non plus beaucoup. La chaîne de journaux Thompson était autrefois un joueur très important dans partie de l'industrie. Cette chaîne est maintenant propriétaire de différents types de médias. Il ne s'agit plus des journaux Thompson, mais de la société Thompson. Cette société est propriétaire de toutes sortes de canaux de diffusion de l'information, de services de soins de santé et d'installations médicales. Elle est omniprésente.

My point about Thompson is that you can have one big company, but it provides slices of information that are diverse, complicated. It is not necessarily ideological, but it offers sources of information nonetheless on myriad different subjects.

[Translation]

Senator Chaput: Of course, my question deals with freedom of the press. If I understood what you said, the private sector is in a better position to deal with freedom of the press than the organizations we currently have?

Mr. Corcoran: Yes.

Senator Chaput: Could you explain to me, using concrete examples, what would happen if we moved from one scenario to another? My second question is the following: How could we change the CRTC in order to better meet existing needs?

Mr. Corcoran: I will answer in English, because I am afraid I have lost my French over the years.

[English]

A good example perhaps is the regulation that exists in Canada that limits, as I see it, the private development of competitive news and information broadcasting. I am talking about across the country.

I wrote a column about this a while ago. I think it was at the beginning of the advertising agency issue in Ottawa. One night, I was flicking through television, and I was looking for exchanges of opinion on what was happening, who was right, who was wrong, what was being said and what are the facts. If you go to the U.S. media, on any one night you can flick through four or five channels, and you will get MSNBC, CNBC, CNN and Fox, plus some of the big networks. There is a constant churning of ideas. It is all private. Then throw in PBS, and there is one little public slice.

The debate is intense, and it is on all sides. You may not like all sides, but it is on all sides, and you cannot deny that it is on all sides.

Flick back to Canada and look for a debate on an issue, and there is nothing. On any night, you hit the *CBC National News* at nine o'clock, and at the end of it you will get Andrew Coyne, Chantal Hébert, and Allan Gregg, and they will be back and forth. You get a bit of a debate.

Flip over to Newsworld. They do not do news at the same time or any kind of public programming at the same time. There is nothing on CTV. CTV *Newsnet* is locked into this regulated format, where it cannot compete, or it cannot provide debate and conflict, which is part of the political process.

Ce que j'essaie de vous faire comprendre en donnant l'exemple de la société Thompson, c'est que, bien qu'il s'agisse d'une grande société, elle fournit des parcelles d'information sur des sujets complexes et divers. Elle n'a pas nécessairement d'idéologie propre. Elle offre diverses sources d'information sur une vaste gamme de sujets.

[Français]

Le sénateur Chaput : Ma question touche, bien sûr, la liberté de la presse. Si je comprends vos propos, le secteur privé serait mieux placé pour s'occuper de la liberté de la presse que les organes dont nous disposons présentement?

M. Corcoran : Oui.

Le sénateur Chaput : J'aimerais que vous m'expliquiez, à l'aide d'exemples concrets, ce qui se produirait si on passait d'un organe à l'autre. Ma deuxième question est la suivante. Quels changements pourrait-on apporter au CRTC afin de mieux répondre aux besoins existants?

M. Corcoran : Je vais répondre en anglais, car je crains avoir perdu mon français avec les années.

[Traduction]

On pourrait citer en exemple la réglementation qui existe au Canada et qui limite, à mon sens, l'émergence d'entreprises concurrentielles dans le domaine des nouvelles et de la radiodiffusion. Je parle de la situation dans l'ensemble du pays.

J'ai consacré une rubrique à cette question il y a un certain temps. Je pense que c'était au début du scandale des commandites à Ottawa. Un soir, je parcourais les divers postes de télévision pour essayer de démêler les faits dans cette affaire. Aux États-Unis, on a le choix entre quatre ou cinq canaux : MSNBC, CNBC, CNN et Fox, plus certains grands réseaux. C'est un brassage continu d'idées. Toutes ces entreprises sont privées. La seule entreprise publique, c'est PBS.

Le débat est intense et varié. Tout ce qui est dit ne vous plaira peut-être pas, mais il ne fait aucun doute que tous les points de vue sont exprimés.

Au Canada, le débat d'idées est presque inexistant. À la fin du bulletin de nouvelles de 9 heures à CBC, il y a un échange d'idées entre Andrew Coyne, Chantal Hébert et Allan Gregg.

Prenons ensuite Newsworld. Ce réseau ne présente pas les nouvelles à la même heure ni d'émissions d'information publique. Il n'y a rien à CTV. L'émission *Newsnet* à CTV suit une présentation donnée et ne peut pas faire concurrence à CBC ou présenter un débat contradictoire, ce qui fait partie du processus politique.

I think that is regulatory-driven. The CRTC always intervenes, because they want to protect somebody somewhere. They are protecting the CBC, they are protecting another broadcaster, or they are protecting a segment. They just will not open it up, to let all kinds of private initiative come along, to enhance debate and to further debate.

That is why I mentioned Fox. We are going to let Fox in Canada before we have a Fox Canada. I do not mean Fox Canada, but before we have a comparable competing network, which strikes me as bizarre.

Senator Chaput: We are far from being as big as the States. Even if we opened up, you would not find everything, even if it is the private sector.

Mr. Corcoran: That is true. Maybe it is possible, or maybe it is impossible in Canada but I do not think so, somehow.

After I wrote a column about that, I got a call from CPAC, which said, "We are starting up a little bit of a political debating show that comes on around at nine o'clock, ten o'clock or eleven o'clock at night," and they are doing something, but it is very low-key. It does not get any attention and the production values are kind of flat.

It is hard to compete against the razzmatazz of some of the American networks. However, at least they have debate because it is more wide open. I think we could have more public discussion by freeing up the regulatory process, making it all private and letting people sort out how they are going to deal with it and make money.

Senator Di Nino: Or lose money.

Mr. Corcoran: Yes.

Senator Merchant: I think about watching the American television channels, which are good and enlightening. When you talk about PBS, the public broadcaster, that is altogether different to me than our public broadcaster, the CBC, because PBS is viewer-driven. It is viewer-supported. I wonder what would happen in this country if the CBC was viewer-supported?

Mr. Corcoran: This is an excellent question. It does seem, as a principle, somewhat odd that the CBC should be so advertising-driven in much of its operations. Personally, I do not have a great deal of problem with the government running a broadcasting station or two, especially nowadays. It is not such a big part of the market. There is much more information available.

Whether it needs to run the broadcasting station in the way that the CBC is run is another matter. The CBC is a very strange amalgam of public and business, and advertising and public service, which creates problems in the market, because it draws a lot of advertising revenue out of the private sector. It draws a certain amount of talent away from the private sector, using government money.

Je crois que la situation est attribuable à la réglementation. Le CRTC intervient toujours parce qu'il souhaite protéger une entreprise à un endroit donné. Le CRTC protège CBC, protège un autre radiodiffuseur ou protège un segment de l'industrie. Le Conseil refuse d'ouvrir le marché, ce qui favoriserait le débat.

Voilà pourquoi j'ai mentionné Fox. Nous allons ouvrir le marché au Canada à Fox avant qu'on ne crée Fox Canada. Je ne veux pas dire Fox Canada, mais avant qu'il n'existe un réseau compétitif comparable, ce qui me paraît bizarre.

Le sénateur Chaput : Nous n'avons pas la taille des États-Unis. Même si le marché était déréglementé, et même s'il se composait de davantage d'entreprises privées, tous les points de vue ne pourraient pas être exprimés.

M. Corcoran : C'est juste. Le débat auquel je songe est peut-être impossible au Canada, mais je ne le crois pas.

Après la publication de cette chronique, j'ai reçu un appel de la chaîne parlementaire pour m'informer qu'elle allait lancer une émission de débat politique qui serait diffusée aux environs de 21 heures, 22 heures ou 23 heures. Il s'agit d'une émission de second plan. Personne n'y prête attention, et la cote d'écoute n'est pas très élevée.

Il est très difficile d'être aussi tape-à-l'œil que certains réseaux américains. Ils favorisent au moins un véritable débat. À mon avis, on favoriserait le débat public en réduisant la réglementation, en ouvrant le secteur à l'industrie privée et en laissant aux entrepreneurs le soin de décider comment ils feront de l'argent.

Le sénateur Di Nino : Ou en perdront.

M. Corcoran : Oui.

Le sénateur Merchant : Je songe aux canaux de télévision américains qui sont à la fois divertissants et instructifs. PBS, le radiodiffuseur public américain, ne se compare pas du tout à CBC, notre radiodiffuseur public, parce que la programmation de PBS reflète les souhaits des téléspectateurs. Cette chaîne est financée par les téléspectateurs. Je me demande ce qui se produirait si CBC était financé par les téléspectateurs.

M. Corcoran : C'est une excellente question. C'est effectivement un peu surprenant en principe que CBC accorde une si grande place à la publicité. Pour ma part, je ne m'oppose pas vraiment à ce que le gouvernement exploite un ou même deux postes de télévision, en particulier à notre époque. Le marché est beaucoup plus vaste. L'information qui est diffusée est aussi beaucoup plus variée.

Quant à savoir si le gouvernement doit exploiter CBC comme il le fait est une autre affaire. CBC, c'est à la fois une entreprise publique et une entreprise commerciale. Elle accorde une place à la publicité ainsi qu'aux émissions publiques, ce qui crée un problème sur le marché parce que cela prive le secteur privé de beaucoup de recettes publicitaires. Au moyen de crédits gouvernementaux, CBC fait concurrence au secteur privé pour les gens talentueux.

It is just a very odd structure, and the public broadcasting model in the United States might be one that would be more attractive, although I have not looked at that in great detail. I am sorry.

Senator Merchant: I guess it is an issue, because it is supported with public money, and people pay taxes, and people are not watching it. They have a very small audience. There comes a point where you have to question what kind of value we are getting for the money that we are investing. I think they have some very good programming, but people do not seem to watch it. There is a small audience, but they produce some very good programs.

Mr. Corcoran: I do think Canadians want Canadian content, especially in their news and public affairs. That shows up in the ratings. If you add up all the ratings for all the Canadian news shows, you are getting a lot of viewers. I think there is a larger appetite than for what we are getting, because it is in limited supply at the moment.

Senator Merchant: I have a question about the CRTC. That too I find interesting, because the CRTC is a government regulator. Often, the commissioners, while they are appointed by the government of the day, come from the media. Quite a few of them have had some involvement with the media. Frequently when they leave the CRTC, they find employment again with the media.

The media seem to be able to use them to their advantage. Do you have some observations about that? Is there something that is —

Mr. Corcoran: It is the nature of the beast. Obviously, if someone serves for a long time with a regulator, they develop a lot of expertise, industry knowledge, and contacts. The problem is, you cannot prevent that from happening. It is the nature of the structure. The structure is a problem.

The Chairman: I would like to come back to the whole thorny question of freedom of the press. If it is just a property right, then why is it in the constitution, not only of Canada, but of various other countries, for example, the United States? What makes freedom of the press different from freedom of the fast-food industry, freedom of the pulp-and-paper industry, freedom of the prostitution industry, I do not know. Why, historically, have so many countries thought it important to put freedom of the press into the constitution? What were they driving at when they did that?

Mr. Corcoran: That is a good question. I do not know that I know the answer to it. I guess freedom of the press is tied up with freedom of speech, which in some way you do not need to own any property to be able to do that. The property right became an attachment by virtue of the fact that you needed physical assets to produce the press.

There is something more concrete, it seems to me, about the property right as it relates to freedom of the press. There is the connection there, in the sense that you cannot have one without the other.

C'est une structure très étrange. Le modèle de radiodiffuseur public qui a été adopté aux États-Unis est peut-être plus attrayant, mais je n'ai pas vraiment examiné à fond cette question. Je m'en excuse.

Le sénateur Merchant : J'imagine que la question se pose, car c'est soutenu par l'argent du contribuable, les gens paient leurs taxes, et ils ne regardent pas. Ils ont un auditoire très restreint. Vient l'heure où il faut vraiment se demander si l'on en a pour notre argent. Je pense que la programmation est excellente, mais malgré tout, les gens ne regardent pas. Donc, l'auditoire est très petit, mais il y a une excellente programmation.

M. Corcoran : Je pense que les Canadiens recherchent un contenu canadien, surtout en ce qui concerne les nouvelles et les affaires publiques. C'est en tout cas ce que révèlent les cotes d'écoute. Si l'on additionnait toutes les cotes d'écoute pour tous les programmes de nouvelles canadiens, ça donnerait pas mal d'auditeurs. Donc, je pense que la demande est supérieure à l'offre, car pour l'instant, l'offre est assez limitée.

Le sénateur Merchant : J'ai une question au sujet du CRTC. Je trouve que c'est intéressant, car le CRTC est un organe de réglementation gouvernemental. Souvent, les conseillers sont nommés par le gouvernement, et ils viennent du domaine des médias. La plupart d'entre eux ont travaillé dans les médias. Souvent, lorsqu'ils quittent le CRTC, ils retournent dans ce domaine.

Les médias semblent tirer partie de cette situation. Avez-vous des observations à faire sur cette remarque? Y a-t-il quelque chose qui soit —

M. Corcoran : Mais c'est tout naturel. Bien entendu, lorsqu'une personne travaille pendant une longue période auprès d'un organe réglementaire, elle acquiert de l'expertise, de grandes connaissances du secteur et des contacts. Le problème, c'est qu'on ne peut pas empêcher cela. C'est la nature même de la structure. C'est la structure qui pose problème.

La présidente : Je voudrais revenir à la question épineuse de la liberté de la presse. S'il s'agit d'un simple droit de propriété, pourquoi le retrouve-t-on alors dans la Constitution, non seulement au Canada, mais également dans d'autres pays par exemple, les États-Unis? Pourquoi la liberté de la presse est-elle différente de la liberté du secteur de l'alimentation minute, de la liberté du secteur des pâtes et papiers, de la liberté du secteur de la prostitution? Je ne comprends pas. Pourquoi, historiquement, autant de pays ont-ils cru bon d'insérer la liberté de la presse dans la Constitution? Qu'avaient-ils en tête?

M. Corcoran : C'est une bonne question. Malheureusement, je ne connais pas la réponse. J'imagine que la liberté de la presse est liée à la liberté d'expression, et on n'a nul besoin de posséder quoi que ce soit pour pouvoir s'exprimer. Le droit de propriété est devenu lié à la question, car afin de pouvoir imprimer quoi que ce soit, encore faut-il posséder des installations.

Je pense donc que le droit de propriété est lié à la liberté de la presse. Il y a un lien. C'est-à-dire qu'on ne peut pas avoir l'un sans l'autre.

You cannot have freedom of speech, beyond the individual speaking, without having a coexisting property right to run the presses. A lot of constitutions of a lot of countries pay lip service to freedom of the press but they never had it. The Soviet Union had freedom of the press, but if you do not have the property right to go with it, it is senseless. It is just words on a page.

There is a relationship there. That would be my quick answer.

The Chairman: I may be putting words or thoughts into your mouth here, but it seems to me you are trying hard to avoid any concept of the public interest, but constitutions tend to be about the public interest, do they not?

Mr. Corcoran: Yes, I suppose they do. I am trying to downplay the notion of the public interest, because it is an indefinable thing. It is arbitrary, and nobody, to my knowledge, has ever defined it. It is not defined in any law, in any regulation. You find it often in regulation, but in an arbitrary kind of way, usually by way of specifics. There is no definition.

To me it is just pursuing a public interest, something that cannot be defined. As you noted in your report, it becomes whatever happens to be the current fashion, style and tenor of the time.

The Chairman: On the matter of regulation, clearly — I hope I have interpreted you accurately — I take from what you have said that regulation is best which regulates least, in your view. You suggested it was time to pull back but how far are we talking about pulling back?

Are you saying that things like minimum wage laws should not apply to the media, or can you be a little more precise about what you would like to see rolled back? Where realistically do you think we can live with what we have, or a variation thereof?

Mr. Corcoran: By pulling back, I am talking within the context of the regulation of the electronic media, and the attempt by the CRTC — and I do not understand much about this — to get into the Internet regulation business. I think this kind of thing should be rolled back.

Certainly, we should not roll forward on the newspaper business, but in the regulation of the electronic media, the airwaves, the cable channels and the specialty channels, it is just something that just does not need to be there.

The Chairman: At all?

Mr. Corcoran: At all.

The Chairman: If one removed all kinds of regulation of broadcasting, other than perhaps the delineation of frequencies where necessary, is there any danger at all that Canada's media

Nulle liberté d'expression, à part la liberté de parler en tant que particulier, n'est possible sans droit de propriété visant à permettre l'exploitation d'installations d'imprimerie. De nombreuses constitutions parlent en effet de la liberté de la presse mais ne la garantissent pas dans les faits. Par exemple, l'Union soviétique défendait la liberté de la presse; cependant, sans droit de propriété connexe, ce sont des promesses vaines. Ce ne sont que des mots sur du papier.

Il y a donc un lien entre les deux concepts. Voilà ma réponse brève.

La présidente : Peut-être que je vous attribue des idées ou des paroles que vous n'avez pas, mais il me semble que vous essayez d'esquiver la question de l'intérêt public; il me semble que les constitutions visent à garantir l'intérêt public, n'est-ce pas?

M. Corcoran : Oui, j'imagine que c'est le cas. J'essaye d'éviter d'aborder la question de l'intérêt public, car c'est un concept difficile à définir. C'est un concept arbitraire, et personne, à ce que se sache, n'a jamais réussi à le définir. Ce n'est pas défini dans la loi, ni dans aucun règlement. C'est-à-dire qu'on retrouve souvent la notion dans un règlement, mais de façon plutôt arbitraire, en faisant référence à des cas spécifiques. Il n'existe pas vraiment de définition.

Il me semble qu'on essaie de garantir l'intérêt public, intérêt qui ne peut être défini. Comme vous l'avez dit dans votre rapport, l'intérêt public change selon les modes de l'heure et les tendances.

La présidente : En ce qui concerne la réglementation, il devient évident — j'espère que j'interprète bien vos paroles —, d'après ce que j'ai compris, que vous estimez que la meilleure réglementation est celle qui réglemente le moins. Vous estimez qu'il est temps qu'on se retire un petit peu, mais quelle est la mesure de ce retrait?

Êtes-vous en train de dire que les lois sur le salaire minimum ne devraient pas s'appliquer au domaine des médias, ou pouvez-vous être un peu plus précis et mieux expliquer en quoi nous devrions nous retirer? Ou encore, pensez-vous que la réglementation est adéquate ou presque?

M. Corcoran : Quand je dis que nous devons nous retirer, je parle du contexte de la réglementation des médias électroniques, et de la tentative du CRTC — et là je n'y comprends rien — de réglementer Internet. À mon avis, il faudrait reculer.

Bien entendu, nous ne devrions pas nous avancer davantage dans le secteur de la presse écrite, mais en ce qui concerne la réglementation des médias électroniques, des ondes, de la télédistribution et des chaînes spécialisées, je pense que ça ne devrait pas exister.

La présidente : Du tout?

M. Corcoran : Du tout.

La présidente : Si on supprimait la réglementation du secteur de la radiodiffusion, sauf pour la définition des fréquences au besoin, ne court-on pas le risque que les médias canadiens soient

either would be taken over rapidly by foreign nationals, foreign media and large foreign media operations, or the broadcast market in particular would be swamped by spillover?

Fox, for example, can do an awful lot of commercial damage to some of the Canadian networks just by being there, because Canada would be like a larger state of Maine, from their point of view; no effort from their point of view to cover us. Perhaps I am stating this in an extreme way because I want to get your reaction to the prospect of completely untrammelled entry for non-Canadian competitors.

Mr. Corcoran: In some ways it is a bit of a bogeyman to throw up. First of all, we do not know the degree to which any foreign broadcaster is interested in any particular Canadian network, channels or whatever. We do not know if somebody did take over a network, what they would do with it. They would still have to appeal to Canadians. I am not arguing for it here. I am just exploring the idea.

Whatever, it still has to appeal to the audience that they are buying. It would be senseless for NBC to buy out CTV, it seems to me, because they would have to run around refashioning a whole bunch of programming to suit a Canadian audience.

It has been a troubling issue throughout all of Canadian history, and there is no easy way around it. Here I may sound like I am copping out a bit, and I do have a little bit of lingering sympathy with foreign ownership restrictions.

They only go so far, mainly because it is an untested idea. It is a theory that foreigners are all going to come up here and buy us up, just as our retailers are all bought up by Americans. Maybe that would happen. I do not know.

I do have a bit of sympathy for restrictions. I hate to admit this, and if Andrew Coyne were here he would jump all over me.

The Chairman: We will never tell.

Senator Di Nino: He will read the transcripts.

Mr. Corcoran: Yes, but what made me think about this foreign ownership issue is this idea that we should allow BCE, Rogers and the carriers to be taken over by foreign companies, which strikes me as particularly bizarre, especially when it comes to the satellite services. If you look at it from the point of view of the satellite subscriber, I am not allowed to buy a U.S. satellite service; I have to buy a Canadian satellite service or Canadian cable service.

However, BCE is going to sell my Canadian service that I am forced to subscribe to, to an American, so that the American owns what I am not allowed to buy directly from the American. It is so bizarre. As long as you have a regulated industry of some kind, I think it is difficult to allow foreign ownership as a matter of principle.

pris d'assaut par des étrangers, des médias étrangers et des conglomérats médiatiques étrangers, ou bien le marché de la radiodiffusion ne serait-il pas envahi par le trop plein?

La chaîne Fox, par exemple, peut porter préjudice aux réseaux canadiens de par sa simple existence, car le Canada serait désormais considéré comme le prolongement du Maine, et elle ne ferait aucun effort pour assurer une couverture adéquate. Peut-être que j'adopte un point de vue extrême, mais c'est parce que je veux connaître votre point de vue sur l'accès potentiellement libre au marché canadien par des concurrents non canadiens.

M. Corcoran : Qui sait ce qui pourrait arriver. Il y a trop d'inconnues. Tout d'abord, nous ne savons même pas si des radiodiffuseurs étrangers s'intéressent à nos réseaux canadiens, à nos chaînes canadiennes ou à tout autre aspect de notre marché. Et si un réseau se faisait racheter, qui sait ce que le nouveau propriétaire en ferait. Encore faudrait-il qu'il réponde aux besoins des Canadiens. Je ne défends pas une position ou une autre. Je ne fais qu'envisager l'idée.

Quoiqu'il en soit, encore faudrait-il que le nouveau propriétaire réponde aux besoins de son auditoire. Il serait inutile pour NBC d'acheter CTV, il me semble, parce qu'ensuite les propriétaires devraient repenser leurs programmes pour les élaborer en fonction de l'auditoire canadien.

C'est une question qui s'est posée depuis le début de l'histoire canadienne, et il n'y a pas de solution facile. Vous pensez peut-être que je m'esquive, mais c'est parce que je penche toujours quelque peu en faveur de restrictions à la propriété étrangère.

On ne m'avance pas trop, parce que l'idée n'a pas encore été mise à l'épreuve. Nous avons cette théorie que les étrangers vont se ruer sur le Canada et racheter notre marché de radiodiffusion, tout comme le secteur de la vente au détail est racheté par les Américains. Peut-être que la même chose se produirait, qui sait.

Donc je disais que je penche toujours en faveur de certaines restrictions. Je dis cela à mon corps défendant, et si Andrew Coyne était ici aujourd'hui, il m'attaquerait.

La présidente : Nous ne lui dirons pas.

Le sénateur Di Nino : Il y aura la transcription.

M. Corcoran : Oui, mais si je pense à cette question de propriété étrangère, c'est à cause de l'idée qu'il faudrait permettre que BCE, Rogers et les autres entreprises de télécommunication soient rachetées par des entreprises étrangères, ce qui me semble insensé, surtout en ce qui concerne les services satellitaires. Le client des services satellitaire n'aurait pas le droit de souscrire à un service américain; il serait obligé de souscrire à un service satellite canadien ou à un service de câblodistribution canadien.

Toutefois, BCE vendra à des Américains mon service canadien auquel je suis obligé de souscrire, de sorte que les Américains possèdent ce à quoi je n'ai pas le droit de souscrire directement auprès des Américains. C'est complètement insensé. Dès qu'on a un secteur industriel réglementé, je pense qu'il devient difficile de permettre la propriété étrangère à cause d'une question de principe.

I would not rule out the desirability of having some form of foreign ownership restrictions, so long as it is not a free market.

Senator Tkachuk: We are here talking about protecting those who need the least protection, the people who have the licences. Once you have a licence you want to be protected from those potential catalysts who may go into competition with you. Everybody is in the free market until they get a licence, and then, "Whoops, gee whiz." I always say that because it is so true

We had the advertisers coming to us today saying they need more stations because, on the local markets, which surprised me, Mississauga does not have a TV station. That blew me away. We have one in Yorkton and Swift Current. How can this all happen, if not by government regulations?

Then on top of it, to the ordinary person, what do I care if it is Rupert Murdoch or Izzy Asper? It has no effect on my life. It has no effect on my dad's life or my kid's life. They are unaffected whatsoever. The only two people affected are Izzy Asper and Rupert Murdoch, right? To me, there is no one else.

CBC is another. It is all about software and programming. That is what the public policy issue is. I do not even think that is a good thing.

Nonetheless, do you think we could sell all the hardware for CBC, such as all the buildings? What do we need all the buildings for? We just need one place to send out programming, and people can buy it on cable if they want it. If they do not want it, they are not forced to listen to it.

Mr. Corcoran: Those are business decisions on the part of the CBC or whoever would own the assets if it were sold. I do not know that there is anybody who could answer that question, as to how the CBC should operate in the most efficient way.

Senator Tkachuk: Do we need a CBC? Maybe we needed one 50, 60 or 70 years ago, but do we need it now?

Mr. Corcoran: I do not know what you mean by "need." I think having Canadian broadcasters is a good, solid objective. It is a very difficult question to deal with. It is easier to write about this in the confines of a newsroom than to come here and state it in public.

I listen to the CBC practically all the time. I listen to CBC Radio and watch CBC news. My back goes up on a constant basis over their positions and the way they handle their broadcasting. If they were not there, I do not know what I would listen to.

However, whether they have to be there, I do not think so. All kinds of other opportunities exist there. The radio system is as structured and rigid as television is, if not more so, although it is about to get hit with competitive pressures that they have not seen before.

Je ne dis pas qu'il est essentiel de restreindre dans une certaine mesure la propriété étrangère, tant qu'il ne s'agit pas d'un marché libre.

Le sénateur Tkachuk : Nous parlons de défendre les gens qui en ont le moins besoin, c'est-à-dire les détenteurs des licences. Dès qu'on obtient une licence, on veut ensuite se faire protéger des concurrents éventuels. Tout le monde croit en un marché libre, mais dès qu'on obtient une licence, on change d'avis. Je le dis et je le répète, car c'est tout à fait vrai.

Hier même, des annonceurs nous ont demandé davantage de chaînes sur les marchés locaux et ce qui me surprend, Mississauga n'a pas de chaîne de télévision. Je n'en revenais pas. Nous avons notre propre chaîne à Yorkton et à Swift Current. Comment ce genre de choses peut-il se produire, si ce n'est à cause de la réglementation?

Qui plus est, le particulier canadien moyen se moque éperdument s'il s'agit de Rupert Murdoch ou d'Izzy Asper? Cela ne le touche que très peu. Ça ne touche ni son père ni ses enfants. Il ne fait pas la différence. Les seules personnes touchées sont Izzy Asper et Rupert Murdoch, n'est-ce pas? Il me semble qu'ils soient les seuls intéressés.

La CBC est un autre exemple. On ne parle que de logiciels et de programmation. Voilà à quoi s'intéresse la politique publique. Je ne pense même pas que ce soit une situation positive.

Cela dit, pensez-vous que nous pourrions vendre tout le matériel de la CBC, par exemple leurs immeubles? Pourquoi avons-nous besoin de tant d'immeubles? Il suffit d'un lieu d'où diffuser, et ensuite les consommateurs peuvent souscrire par câble au besoin. S'ils n'en veulent pas, ils ne sont pas obligés d'écouter.

M. Corcoran : Il s'agit là de décisions d'affaires qui relèvent de la CBC ou du propriétaire du matériel qui serait vendu. Je ne pense pas que nous soyons les mieux placés pour répondre à cette question; c'est bien la CBC qui sait comment le mieux gérer ses affaires efficacement.

Le sénateur Tkachuk : Avons-nous réellement besoin de la CBC? Peut-être que nous en avions besoin voilà 50, 60 ou 70 ans, mais est-elle encore essentielle aujourd'hui?

M. Corcoran : J'ignore ce que vous entendez par « besoin ». Je pense que c'est un objectif tout à fait souhaitable que d'avoir des radiodiffuseurs canadiens. C'est une question difficile. Il est plus facile d'en parler par écrit dans une salle de presse que de venir ici et de le dire de vive voix en public.

J'écoute la CBC à peu près tout le temps. Je syntonise la radio de la CBC, et je regarde les nouvelles à la CBC. Je ne souscris pas toujours à ses positions et à leurs façons de faire. Mais il n'empêche que, si la CBC n'existait pas, je ne sais pas ce que j'écouterai.

Vous me demandez toutefois si nous en avons réellement besoin. Eh bien, je ne le pense pas. Il existe toutes sortes d'autres possibilités. Le système radiophonique est aussi structuré et rigide que le système de télévision, sinon plus encore, bien que la radio va bientôt connaître des pressions concurrentielles qu'elle n'avait encore jamais connues.

As I said earlier, there is big demand for Canadian content on radio, television, and in print. We have a rigid anti-competitive structure that prevents the development of Canadian programming, Canadian development, and focuses money on the existing players, including, especially, the CBC.

Senator Tkachuk: I buy the argument that by over-regulation we weaken our companies and our businesses, therefore making it more difficult for them to withstand competition when it finally arrives, because it always is there in today's world, or will be, no matter how many laws we place.

Do you think that is true of the media business? Because we regulate and protect television, radio, and the networks themselves, we in actuality have weakened them to withstand competition from the Americans, Europeans or whoever may enter the marketplace?

Mr. Corcoran: Yes. I do not know what else I could say on the subject. I want to explore that, what the nature of what that weakness is. The more they are prevented from facing competition, the more difficult it becomes to introduce competition, the longer the structure is kept in place.

It is a myth that is perpetrated by every industry in existence in Canada that all we need is to get just a little bit bigger. We need to be protected just until we get to be a certain size. Then we will be able to compete. Then we will be able to open the doors. However, it never happens.

It has not happened in any of the regulated industries, except for the airline industry and maybe one or two others. The airline industry would be one where we have opened the doors but Air Canada is still a struggling airline, and the industry is still subject to regulation to prevent foreign competition from coming in.

We are back at Air Canada with the same problem. We just need to get big enough. We will expand internationally, because that is where we will be able to grow, and then we will be okay. However, it does not work that way because the longer regulation is in place, the more entrenched the system becomes.

Senator Tkachuk: That is it.

The Chairman: We have a very few minutes left, and Senator Di Nino also has a second-round question.

Senator Di Nino: Between yourself and Senator Tkachuk, you covered pretty well most of it. CBC is a public corporation. The question I would put to you is, should we put all that money into CBC, for it to be able to survive and do what it does? Does Canada need that? Do we need the CBC? Does Canada need to make that kind of investment on an annual basis, and are we getting value for it?

Comme je l'ai dit tout à l'heure, il y a une demande pour un contenu canadien à la radio, à la télévision et dans la presse. Nous avons un système anticoncurrentiel rigide qui entrave l'essor de la programmation au Canada, le développement du Canada dans son ensemble et, qui plus est, canalise les fonds disponibles aux mains des joueurs existants, y compris surtout la CBC.

Le sénateur Tkachuk : Je suis d'accord que la surréglementation fragilise nos entreprises, ce qui les met dans une situation où elles pourront difficilement soutenir la concurrence lorsqu'elle arrivera enfin, mais cette concurrence fait partie du monde d'aujourd'hui, et elle s'affirmera, peu importe la réglementation.

Pensez-vous que cela soit vrai pour le secteur médiatique? Nous réglementons et protégeons les secteurs de la télévision et de la radio, de même que les réseaux. Nous les avons fragilisés de façon qu'ils ne peuvent pas soutenir la concurrence des Américains, des Européens ou de tout autre concurrent éventuel?

M. Corcoran : Effectivement. Je ne vois pas ce que je pourrais dire d'autre sur la question. Quelle que soit cette lacune, je veux l'examiner. Plus nos réseaux sont protégés de la concurrence, plus il devient difficile d'introduire cette concurrence, et plus longtemps il faut garder la structure intacte.

Tous les secteurs industriels du Canada alimentent le mythe selon lequel il suffit simplement de prendre un certain essor. On veut nous faire croire qu'on a besoin de protection jusqu'à ce que le secteur atteigne une certaine importance. Après quoi, il serait capable de soutenir la concurrence. Nous serions alors en mesure d'ouvrir la porte à la concurrence. Toutefois, dans les faits, ce n'est pas ce qui se produit.

Ça ne s'est jamais produit dans les secteurs réglementés, sauf peut-être celui du transport aérien et peut-être un ou deux autres. Le secteur du transport aérien a ouvert ses portes à la concurrence, mais Air Canada continue de connaître des ennuis, et le secteur est toujours réglementé dans une certaine mesure, afin de le protéger de la concurrence extérieure.

Donc, nous nous retrouvons avec l'exemple d'Air Canada et le même sempiternel problème. On affirme qu'il suffit de prendre de l'ampleur. On affirme que, si on se développe sur la scène internationale, on pourra alors prendre de l'ampleur et soutenir la concurrence. Toutefois, cela ne fonctionne pas, parce que plus longtemps on maintient la réglementation, plus rigide devient le système.

Le sénateur Tkachuk : Voilà tout.

La présidente : Il nous reste quelques minutes, et le sénateur Di Nino a une question de suivi.

Le sénateur Di Nino : Entre le sénateur Tkachuk et vous, vous avez à peu près couvert la question. La CBC est une société d'État. Je vous demande alors si nous devons vraiment financer la CBC à ce point, pour assurer sa survie et lui permettre d'assumer ses activités. Le Canada en a-t-il vraiment besoin? Avons-nous réellement besoin de la CBC? Le Canada doit-il vraiment consentir ce genre d'investissement annuel, et en avons-nous pour notre argent?

Mr. Corcoran: I have never done a study of the CBC, in terms of how it operates, what its budget is, how it spends money, and whether there is value for money, out of the total amount of money it gets and spends.

What I see is the programming that I watch. It is difficult to complain about the CBC's lack of balance because I do not really think that should be the focus of the issue, since I do not really think any particular medium should be balanced. It is a dynamic process.

I would not want CBC to be balanced because I do not think it necessarily should be, nor do I think Fox or CNN should be balanced. It should be all part of the process. People flick around.

The problem with the CBC is that it gets a big bunch of government money to be unbalanced. That is the difference. I have no problem with its lack of balance. It is just: Why does it get this money to be unbalanced?

I am sure the CBC would disagree with my view that it is not balanced.

Senator Di Nino: Go to another station.

Mr. Corcoran: P.J. O'Rourke said of public broadcasting in the United States recently, you get up every morning, and the overall drift of the story is, "World to end, poor and minorities to suffer most."

Senator Di Nino: I do not think I will ask my last question. Let us leave it at that.

The Chairman: Thanks very much for being here today. It has been extremely interesting.

The committee adjourned.

M. Corcoran : Je n'ai jamais analysé la question de la CBC, qu'il s'agisse de l'exploitation, du budget, des dépenses ou de l'optimisation des ressources, ou encore des crédits qu'elle reçoit et des montants qu'elle dépense.

Je ne parle que de la programmation. Il est difficile de se plaindre du manque d'équilibre de la CBC, car j'estime que là n'est pas la question. Je ne pense pas qu'un média particulier devrait forcément adopter une approche équilibrée. Il s'agit d'un processus dynamique.

Je ne voudrais pas que la CBC soit forcément équilibrée, je ne pense pas que cela soit essentiel, pas plus que Fox ou CNN devraient être équilibrés. C'est dans la nature des choses. Les gens changent de chaîne.

Là où le bât blesse, c'est que le déséquilibre de la CBC est subventionné par l'argent du contribuable. Voilà la différence. Son manque d'équilibre ne me pose pas problème. La question est la suivante : pourquoi la CBC est-elle payée pour adopter une approche déséquilibrée?

Je suis sûr que la CBC ne partagerait pas mon opinion à cet égard.

Le sénateur Di Nino : Il suffit de changer de chaîne.

M. Corcoran : P.J. O'Rourke a affirmé récemment que les émissions américaines sont toujours du pareil au même : c'est la fin du monde; les pauvres et les minorités paient les pots cassés.

Le sénateur Di Nino : Je ne pense pas que je vais poser ma dernière question, après tout.

La présidente : Merci beaucoup de votre présence. Cette séance a été extrêmement intéressante.

La séance est levée.

Monday, December 14, 2004 — Morning Meeting:

Ontario:

Isabel Bassett, Chair and Chief Executive Officer;

Blair Dimock, Director Strategic Planning;

Ingrid McKhool, Senior Advisor, Strategic Planning and Regulatory Affairs.

Association of Canadian Advertisers:

Ron Lund, President and Chief Executive Officer;

Bob Reaume, Vice-President, Policy and Research.

Canadian Race Relations Foundation:

Karen Mock, Executive Director;

Patrick Hunter, Director of Communications.

Ontario Press Council:

Doris Anderson;

Mel Sufrin, Executive Secretary.

Monday, December 14, 2004 — Afternoon Meeting:

Individuals:

June Callwood;

Terence Corcoran.

Le mardi 14 décembre 2004 — Séance du matin :

TVOntario :

Isabel Bassett, présidente et chef de la direction;

Blair Dimock, directeur, Planification stratégique;

Ingrid McKhool, conseillère principale, Planification stratégique et affaires réglementaires.

Association canadienne des annonceurs :

Ron Lund, président et chef de la direction;

Bob Reaume, vice-président, Politique et recherche.

Fondation canadienne des relations raciales :

Karen Mock, directrice exécutive;

Patrick Hunter, directeur des communications.

Conseil de presse de l'Ontario :

Doris Anderson, présidente;

Mel Sufrin, secrétaire exécutif.

Le mardi 14 décembre 2004 — Séance de l'après-midi :

À titre personnel :

June Callwood;

Terence Corcoran.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, December 13, 2004:

Television Niagara:

Wendell Wilks, Chief Executive Officer.

REAL Women of Canada:

Lorraine McNamara, National President;

Gwen Landolt, National Vice-President.

As an individual:

Paul Winkler.

Corriere Canadese:

Angelo Persichilli, Political Editor.

As individuals:

Peter G. Reynolds, Deaf TV;

D. Peter Reynolds, Deaf TV;

Hasanat Ahmad Syed, South Asian Journalists Club;

M. Sultan Qureshi, South Asian Journalists Club;

Derek Luis, Executive Director, Canadian Diversity Producers' Association.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le lundi 13 décembre 2004 :

Television Niagara :

Wendell Wilks, président-directeur général.

REAL Women of Canada :

Lorraine McNamara, présidente nationale;

Gwen Landolt, vice-présidente nationale.

À titre personnel :

Paul Winkler.

Corriere Canadese :

Angelo Persichilli, rédacteur en chef politique.

À titre personnel :

Peter G. Reynolds, Deaf TV;

D. Peter Reynolds, Deaf TV;

Hasanat Ahmad Syed, South Asian Journalists Club;

M. Sultan Qureshi, South Asian Journalists Club;

Derek Luis, directeur general, Canadian Diversity Producers' Association.

(Suite à la page précédente)





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004

Première session de la
trente-huitième législature, 2004

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Transport and Communications

Transports et des communications

Chair:

The Honourable JOAN FRASER

Présidente :

L'honorable JOAN FRASER

Wednesday, December 15, 2004
Thursday, December 16, 2004

Le mercredi 15 décembre 2004
Le jeudi 16 décembre 2004

Issue No. 5

**Thirteenth, fourteenth, fifteenth
and sixteenth meetings on:**

The current state of Canadian media industries

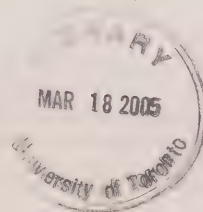
Fascicule n° 5

**Treizième, quatorzième, quinzième
et seizième réunions concernant :**

L'état actuel des industries de médias canadiennes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON TRANSPORT AND COMMUNICATIONS

The Honourable Joan Fraser, *Chair*

The Honourable David Tkachuk, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Austin, P.C.
(or Rompkey, P.C.)
Baker, P.C.
Carney, P.C.
Chaput
Di Nino
Eyton

* Kinsella
(or Stratton)
Merchant
Munson
Phalen
Trenholme Counsell

* Ex Officio Members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES TRANSPORTS ET DES COMMUNICATIONS

Présidente : L'honorable Joan Fraser

Vice-président : L'honorable David Tkachuk

et

Les honorables sénateurs :

* Austin, C.P.
(ou Rompkey, C.P.)
Baker, C.P.
Carney, C.P.
Chaput
Di Nino
Eyton

* Kinsella
(ou Stratton)
Merchant
Munson
Phalen
Trenholme Counsell

* Membres d'office

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONTREAL, Wednesday, December 15, 2004
(14)

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, at 9:04 a.m., in room Hochelaga 4 of the Queen Elizabeth Hotel, 900 RenéLévesque Boulevard West, Montreal, Quebec, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Eyton, Fraser, Merchant, Munson and Tkachuk (6).

In attendance: Terrence Thomas and Joseph Jackson, Research Analysts, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament; and David M. Black, special advisor to the committee.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.*)

WITNESSES:

As individuals:

Will Straw, Associate Professor, Department of Art History and Communication, McGill University;

Enn Raudsepp, Associate Professor and Director, Journalism Department, Concordia University.

Syndicat des travailleurs de l'information du Journal de Montréal:

Martin Leclerc, President;

Jérôme Dussault, Vice-President.

Association des radiodiffuseurs communautaires du Québec:

Lucie Gagnon, Executive Secretary;

Magalie Paré, Director General of CINQ FM Radio Centre-Ville and Member of the Board of Directors of ARCQ.

Mr. Straw made a statement and answered questions.

Mr. Raudsepp made a statement and answered questions.

Mr. Leclerc made a statement and answered questions.

At 11:37 a.m., the committee suspended.

At 11:41 a.m., the committee resumed, the Deputy Chair in the Chair.

Ms. Paré and Ms. Gagnon made a statement and answered questions.

At 12:16 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

MONTREAL, le mercredi 15 décembre 2004
(14)

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 9 h 4, dans la salle Hochelaga 4 de l'hôtel Reine Elizabeth, au 900, boulevard René-Lévesque Ouest, à Montréal (Québec), sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Eyton, Fraser, Merchant, Munson et Tkachuk (6).

Aussi présents : Terrence Thomas et Joseph Jackson, attachés de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement; et David M. Black, conseiller spécial auprès du comité.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat, le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*Consulter les délibérations du comité, fascicule n° 1, du 7 octobre 2004, pour voir l'ordre de renvoi en entier.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Will Straw, professeur associé, Département d'histoire de l'art et de communication, Université McGill;

Enn Raudsepp, professeur associé et directeur, Département de journalisme, Université Concordia.

Syndicat des travailleurs de l'information du Journal de Montréal :

Martin Leclerc, président;

Jérôme Dussault, vice-président.

Association des radiodiffuseurs communautaires du Québec :

Lucie Gagnon, secrétaire trésorière;

Magalie Paré, directrice générale de CINQ FM Radio Centre-Ville et membre du conseil d'administration de l'ARCQ.

M. Straw fait une déclaration et répond aux questions.

M. Raudsepp fait une déclaration et répond aux questions.

M. Leclerc fait une déclaration et répond aux questions.

À 11 h 37, le comité suspend ses travaux.

À 11 h 41, le comité reprend ses travaux sous la présidence du vice-président.

Mmes Paré et Gagnon font une déclaration et répondent aux questions.

À 12 h 16, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

MONTREAL, Wednesday, December 15, 2004
(15)

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, at 1:15 p.m., in room Hochelaga 4 of the Queen Elizabeth Hotel, 900 René-Lévesque Boulevard West, Montreal, Quebec, the Deputy Chair, the Honourable David Tkachuk, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Eytton, Merchant and Tkachuk (4).

In attendance: Joseph Jackson, Research Analyst, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament; and David M. Black, special advisor to the committee.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.)

WITNESSES:

Quebec Community Newspapers Association:

George Bakoyannis, Past President of the Quebec Community Newspapers Association, and Publisher of *The Chomedey News*;

Debbie Dore, Board Member, Quebec Community Newspapers Association, and Office Manager of *The Chronicle* and of *The Westmount Examiner*;

Greg Duncan, Executive Director.

Association of Quebec Advertising Agencies:

Yves St-Amand, General Manager;

Gregor Angus, President of BBDO Montreal, and President of the Association of Quebec Advertising Agencies;

François Vary, Consultant and President of the Quebec Council of Media Directors.

As individuals:

Deepak Awasti, Greater Quebec Movement;

Charles Shannon, Montreal Newspaper Guild;

Andre Seleanu, freelance journalist;

Del Hushley.

Mr. Duncan made a statement and, with Mr. Bakoyannis and Ms. Dore, answered questions.

At 2:00 p.m., the committee suspended.

At 2:07 p.m., the committee resumed.

Mr. St-Amand made a statement and, with Mr. Angus and Mr. Vary, answered questions.

At 2:58 p.m., the committee suspended.

MONTREAL, le mercredi 15 décembre 2004
(15)

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 13 h 15, dans la salle Hochelaga 4 de l'hôtel Reine Élisabeth, au 900, boulevard René-Lévesque Ouest, à Montréal (Québec), sous la présidence de l'honorable David Tkachuk (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Eytton, Merchant et Tkachuk (4).

Aussi présents : Joseph Jackson, attaché de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement; et David M. Black, conseiller spécial auprès du comité.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat, le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*Consulter les délibérations du comité, fascicule n° 1, du 7 octobre 2004, pour voir l'ordre de renvoi en entier.*)

TÉMOINS :

Association des journaux régionaux du Québec :

George Bakoyannis, président sortant, Association des journaux régionaux du Québec, et éditeur, *The Chomedey News*;

Debbie Dore, membre du conseil d'administration, Association des journaux régionaux du Québec, et adjointe administrative, *The Chronicle* et *The Westmount Examiner*;

Greg Duncan, directeur général.

Association des agences de publicité du Québec :

Yves St-Amand, directeur général;

Gregor Angus, président de BBDO Montréal, et président de l'Association des agences de publicité du Québec;

François Vary, consultant et président du Conseil des directeurs de médias du Québec.

À titre personnel :

Deepak Awasti, Greater Quebec Movement;

Charles Shannon, de la Guilde des employés de journaux de Montréal;

Andre Seleanu, journaliste pigiste;

Del Hushley.

M. Duncan fait une déclaration et répond aux questions avec l'aide de M. Bakoyannis et Mme Dore.

À 14 heures, le comité suspend ses travaux.

À 14 h 7, le comité reprend ses travaux.

M. St-Amand fait une déclaration et répond aux questions avec MM. Angus et Vary.

À 14 h 58, la séance est suspendue.

At 3:24 p.m., the committee resumed.

Mr. Awasti made a statement and answered questions.

Mr. Shannon made a statement and answered questions.

Mr. Seleanu made a statement and answered questions.

Mr. Hushley made a statement and answered questions.

At 4:25 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

MONTREAL, Thursday, December 16, 2004
(16)

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, at 8:35 a.m., in room Hochelaga 4 of the Queen Elizabeth Hotel, 900 René-Lévesque Boulevard West, Montreal, Quebec, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Fraser, Merchant, Munson and Tkachuk (5).

In attendance: Terrence Thomas and Joseph Jackson, Research Analysts, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament; and David M. Black, special advisor to the committee.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.)

WITNESSES:

Regroupement des syndicats de Gesca:

Monique Prince, Desk Journalist at *La Presse*, and Coordinator of the Regroupement;

Louis Larivière, Publicity Representative at *La Presse*, President of the Syndicat des travailleurs de l'information de *La Presse*;

Charles Côté, Journalist at *La Presse*, and First Vice-President of the Syndicat des travailleurs de l'information de *La Presse*;

Fernand Bélanger, Journalist at *La Voix de l'Est*, and President of the Syndicat national des employés de *La Voix de l'Est*;

Stéphane Gousse, Desk Employee at *Le Soleil*, and President of the Syndicat des employés de bureau du *Soleil*.

Fédération nationale des communications:

Chantale Larouche, President;

Pierre Roger, Secretary General.

À 15 h 24, la séance reprend.

M. Awasti fait une déclaration et répond aux questions.

M. Shannon fait une déclaration et répond aux questions.

M. Seleanu fait une déclaration et répond aux questions.

M. Hushley fait une déclaration et répond aux questions.

À 16 h 25, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

MONTREAL, le jeudi 16 décembre 2004
(16)

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui, à 8 h 35, dans la salle Hochelaga 4 de l'hôtel Reine Élisabeth, au 900, boulevard René-Lévesque Ouest, à Montréal (Québec), sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Fraser, Merchant, Munson et Tkachuk (5).

Aussi présents : Terrence Thomas et Joseph Jackson, attachés de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement; et David M. Black, conseiller spécial auprès du comité.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat, le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*Consulter les délibérations du comité, fascicule n° 1, du 7 octobre 2004, pour voir l'ordre de renvoi en entier.*)

TÉMOINS :

Regroupement des syndicats de Gesca :

Monique Prince, journaliste au pupitre à *La Presse* et coordonnatrice du Regroupement;

Louis Larivière, représentant publicitaire à *La Presse*, président du Syndicat des travailleurs de l'information de *La Presse*;

Charles Côté, journaliste à *La Presse* et premier vice-président du Syndicat des travailleurs de l'information de *La Presse*;

Fernand Bélanger, journaliste à *La Voix de l'Est* et président du Syndicat national des employés de *La Voix de l'Est*;

Stéphane Gousse, employé de bureau au *Soleil* et président du Syndicat des employés de bureau du *Soleil*.

Fédération nationale des communications :

Chantale Larouche, présidente;

Pierre Roger, secrétaire général.

Télé-Québec:

Paule Beaugrand-Champagne, President and General Manager;

Denis Bélisle, Secretary General and General Manager of Legal Affairs;

Jacques Lagacé, General Manager of Corporate Affairs.

Fédération professionnelle des journalistes du Québec:

Alain Gravel, President;

Claude Robillard, Secretary General.

Ms. Prince made a statement and, with Messrs. Bélanger, Larivière, Côté, and Gousse, answered questions.

Ms. Larouche made a statement and, with Mr. Roger, answered questions.

Ms. Beaugrand-Champagne made a statement and with Messrs. Bélisle and Lagacé, answered questions.

Mr. Gravel made a statement and, with Mr. Robillard, answered questions.

At 11:50 a.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

MONTREAL, Thursday, December 16, 2004
(17)

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day, at 12:43 p.m., in room Hochelaga 4 of the Queen Elizabeth Hotel, 900 René-Lévesque Boulevard West, Montreal, Quebec, the Chair, the Honourable Joan Fraser, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chapat, Fraser, Merchant, Munson and Tkachuk (5).

In attendance: Terrence Thomas and Joseph Jackson, Research Analysts, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament; and David M. Black, special advisor to the committee.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 19, 2004, the committee continued its examination of the current state of Canadian media industries. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1, dated October 7, 2004.*)

WITNESSES:

Association des journalistes indépendants du Québec:

Fabienne Cabado, independent journalist and Secretary of the AJIQ;

Jean-Sébastien Marsan, independent journalist and President of the AJIQ.

Télé-Québec :

Paule Beaugrand-Champagne, présidente-directrice générale;

Denis Bélisle, secrétaire général et directeur général des Affaires juridiques;

Jacques Lagacé, directeur général des Affaires institutionnelles.

Fédération professionnelle des journalistes du Québec :

Alain Gravel, président;

Claude Robillard, secrétaire général.

Mme Prince fait une déclaration et répond aux questions avec MM. Bélanger, Larivière, Côté et Gousse.

Mme Larouche fait une déclaration et répond aux questions avec M. Roger.

Mme Beaugrand-Champagne fait une déclaration et répond aux questions avec MM. Bélisle et Lagacé.

M. Gravel fait une déclaration et répond aux questions avec M. Robillard.

À 11 h 50, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

MONTREAL, le jeudi 16 décembre 2004
(17)

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 12 h 43, dans la salle Hochelaga 4 de l'hôtel Reine-Élizabeth, au 900, boul. René-Lévesque Ouest, à Montréal (Québec), sous la présidence de l'honorable Joan Fraser (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chapat, Fraser, Merchant, Munson et Tkachuk (5).

Aussi présents : Terrence Thomas et Joseph Jackson, attachés de recherche, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement; et David M. Black, conseiller spécial auprès du comité.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat, le mardi 19 octobre 2004, le comité poursuit son examen de l'état actuel des industries de médias canadiennes. (*Consulter les délibérations du comité, fascicule n° 1, du 7 octobre 2004, pour voir l'ordre de renvoi en entier.*)

TÉMOINS :

Association des journalistes indépendants du Québec :

Fabienne Cabado, journaliste indépendante et secrétaire de l'AJIQ;

Jean-Sébastien Marsan, journaliste indépendant et président de l'AJIQ.

Conseil de presse du Québec:

Raymond Corriveau, President;

Robert Maltais, Secretary General.

Mr. Marsan made a statement and, with Ms. Cabado, answered questions.

Messrs. Maltais and Corriveau made a statement and answered questions.

At 2:22 p.m., it was agreed that the committee adjourn to the call of the Chair.

ATTEST:

Conseil de presse du Québec :

Raymond Corriveau, président;

Robert Maltais, secrétaire général.

M. Marsan fait une déclaration et répond aux questions avec Mme Cabado.

MM. Maltais et Corriveau font une déclaration et répondent aux questions.

À 14 h 22, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

Till Heyde

Clerk of the Committee

EVIDENCE

MONTREAL, Wednesday, December 15, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 9:04 a.m. to examine the current role of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (*Chairman*) in the Chair.

[*Translation*]

The Chairman: Honourable senators, I am delighted to begin these hearings in Montreal, one of the loveliest cities in Canada. We are continuing the work that we began earlier this week in Toronto. It is the first time that our committee has an opportunity to hear Canadians, outside Ottawa, in its very interesting examination of Canada's information media.

We have gathered a great deal of useful information during this trip and we will no doubt hear some very interesting evidence today and tomorrow, here in Montreal. I am particularly delighted that we will have an opportunity to hear members of the public today, as of 3:30 this afternoon.

[*English*]

This committee is studying the Canadian news media and the appropriate role of public policy in helping to ensure that they remain healthy, independent and diverse in light of the tremendous changes that have occurred in recent years; notably, globalization, technological change, convergence and increased concentration of ownership.

Our first witness this morning is Professor Will Straw from the Department of Art History and Communications at McGill University. Thank you very much for joining us on a chilly morning, Professor Straw, we are very glad to have you with us. I think you know how we do this — we ask you to make a presentation of some 10 minutes, and then we ask you questions.

Mr. Will Straw, Associate Professor, Department of Art History and Communication, McGill University, as an individual: Honourable senators, I just want to begin with two anecdotes that in my opinion point to some of the problems facing Canada insofar as the future of newspapers is concerned. The first grows out of my teaching at McGill University. For the last several years I have asked members of my post-graduate seminars in communications whether or not they read a daily newspaper, and for the last three years, in classes of 15 to 20 people, none of them said that they did. These are students surrounded by information, immersed within it and committed to the idea of being informed, and they are not against newspapers, but they have not acquired the habit of subscribing to newspapers or buying them on a daily basis. I think this question of habit is all important. They browse through online newspapers, of course;

TÉMOIGNAGES

MONTREAL, le mercredi 15 décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 9 h 4 pour étudier l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergents au sein de ces industries; le rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries.

Le sénateur Joan Fraser (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Honorables sénateurs, je suis très heureuse d'entamer ces audiences à Montréal, l'une des plus belles villes du Canada. Nous poursuivons nos travaux qui ont débuté plus tôt cette semaine à Toronto. C'est la première fois que notre comité a l'occasion d'entendre les Canadiens, à l'extérieur d'Ottawa, dans le cadre de cette étude très intéressante des médias canadiens de l'information.

Nous avons recueilli beaucoup de données très utiles au cours de ce voyage et nous entendrons certes plusieurs témoignages pertinents aujourd'hui et demain ici à Montréal. Je me réjouis particulièrement du fait que nous aurons l'occasion d'entendre des membres du public aujourd'hui même, à compter de 15 h 30.

[*Traduction*]

Ce comité étudie la situation des médias canadiens et le rôle des politiques pour faire en sorte que ces médias conservent leur vitalité, leur indépendance et leur diversité dans le contexte des changements considérables observés ces dernières années, notamment la mondialisation, l'évolution technologique, la convergence et la concentration de la propriété.

Notre premier témoin ce matin est M. Will Straw, du Département d'histoire de l'art et des communications de l'Université McGill. Je vous remercie de vous joindre à nous ce matin frisquet, monsieur Straw. Nous sommes très heureux de vous accueillir. Vous savez sans doute comment nous procédons : nous vous invitons à faire un exposé d'une dizaine de minutes, puis nous vous poserons des questions.

M. Will Straw, professeur associé, Département d'histoire de l'art et de communication, Université McGill, à titre personnel : Honorables sénateurs, je voudrais commencer par deux anecdotes qui, à mon avis, sont révélatrices des problèmes qui risquent de se poser à l'avenir pour les journaux canadiens. La première découle de mes fonctions d'enseignant à l'Université McGill. Au cours des dernières années, j'ai demandé aux participants à mes séminaires des cycles supérieurs en communication s'ils lisaient un quotidien. Depuis trois ans, dans des groupes de 15 à 20 personnes, pas un seul n'a répondu positivement. Ces étudiants vivent au cœur de l'information, convaincus de la nécessité d'être bien informés, ils n'ont rien contre les journaux, mais ils n'ont pas pris l'habitude de s'abonner à des journaux ou d'en acheter quotidiennement. Je pense que l'habitude est primordiale. Évidemment, ils consultent des journaux en ligne, lisent des carnets sur le Web et connaissent

they read online blogs and otherwise find lots of ways of being informed, but they do not subscribe to a newspaper or pick one up on a daily basis. I will come back to this later on.

The second example I think is even more ominous for journalists and for those who value the daily community newspaper. Last spring I was in London, England, and I remember taking the tube, the subway, into the city from the airport. I was reading in London's *The Times* an article about the decline in circulation of the mainstream dailies in the United Kingdom. This article could not figure out why the circulation of newspapers like *The Times* was going down. I looked around the train and 95 per cent of the people were reading one of those free daily commuter newspapers that have sprung up all over the Western world since the early 1990s. Since, in fact, 1992, when they were introduced in Helsinki by the Metro group that now publishes them all over the world. It seemed quite clear to me then why the circulation of the established daily newspaper was declining.

Now we can speak here, in terms of newspaper circulation, about whether or not established newspapers do their job and the challenge to newspapers that comes from the Internet or from cable television, but I think the most important things are happening just under the radar, and they are coming from these free daily newspapers that are slowly but definitively eroding the circulation of traditional dailies.

In 1992, as I said, a company in Stockholm, Sweden, introduced a free newspaper called *Metro* for those who commute using public transit. *Metro* and its various imitators have spread around the globe. I am on sabbatical this year and am doing a lot of travelling — Berlin, Bonn, Cologne and the United States — and you can see everywhere a significant transformation in the way people get their news. It has to do with free daily newspapers of a very standardized form.

The Metro group establishes daily newspapers in cities like Toronto or Montreal, usually through partnerships with a local daily newspaper. Typically, other publishers of mainstream dailies then get into the business by establishing competing free dailies. In Montreal, Quebecor has started *Montréal Métropolitain* and *24 Hours* to compete with the Swedish-based *Metro* newspaper, which is published here in partnership with Torstar.

Now, there are many who say that the future of the daily newspaper lies with these free dailies, that they have won back younger readers, for example, that they are a kind of starter newspaper that trains people who will then go to *The Globe and Mail*, *The Washington Post* or *Le Devoir*. I am not so convinced. These free newspapers boast that they may be read in 20 minutes, the length of a typical commute — depending on where you live, obviously. Their content is, much of the time, produced out of international news-gathering machines that standardize much of that coverage around the world or wire services; it is not typically written by staff reporters. The people who write for these newspapers typically have not been trained or socialized within journalism as a profession, an ethical kind of stance, and so on.

bien des façons de s'informer, mais ils ne s'abonnent pas à un journal et n'en achètent pas régulièrement. Je reviendrai plus tard sur cette réalité.

Le deuxième exemple est à mon sens encore plus inquiétant pour les journalistes et pour ceux qui s'intéressent aux quotidiens régionaux. Au printemps dernier, j'étais à Londres, en Angleterre, et j'ai pris le métro de l'aéroport au centre-ville. Je lisais, dans le *Times* de Londres, un article sur le déclin du tirage des principaux quotidiens du Royaume-Uni. L'auteur de l'article ne parvenait pas à déterminer la cause de la baisse de tirage d'un journal comme le *Times*. J'ai jeté un coup d'œil dans le wagon et j'ai vu que 95 p. 100 des gens lisaient un de ces journaux distribués gratuitement dans les transports publics, et qui pullulent dans tout le monde occidental depuis le début des années 90, plus précisément depuis 1992, quand ils ont fait leur apparition à Helsinki, à l'initiative du groupe Métro, qui en publie aujourd'hui dans le monde entier. J'ai alors vu très nettement pourquoi le tirage des grands quotidiens déclinait.

En ce qui concerne le tirage, on peut se demander aujourd'hui si les grands journaux font bien leur travail de contestation de l'information publiée sur l'Internet ou par la câblodiffusion, mais je pense que l'essentiel se produit subrepticement, et c'est le fait de ces quotidiens gratuits qui sont en train d'éroder lentement mais sûrement le tirage des quotidiens traditionnels.

Comme je l'ai dit, une société de Stockholm en Suède a lancé en 1992 un journal intitulé *Métro* et distribué gratuitement aux usagers des transports publics. *Métro* et ses différents clones se sont répandus dans le monde entier. Je suis alors en congé sabbatique, et je voyage beaucoup entre Berlin, Bonn, Cologne et les États-Unis. Partout, on constate une véritable métamorphose dans la façon dont les gens s'informent, notamment grâce à ces quotidiens gratuits à la présentation uniforme.

Le groupe Métro lance des quotidiens gratuits dans des villes comme Toronto ou Montréal, généralement en partenariat avec des quotidiens locaux. En général, d'autres éditeurs de journaux traditionnels lancent ensuite des quotidiens gratuits concurrents. À Montréal, Quebecor a lancé *Montréal Métropolitain* et *Le 24 heures* pour concurrencer le journal *Métro* d'origine suédoise, qui est publié ici en partenariat avec Torstar.

Plus d'un prétendent que l'avenir des quotidiens se trouve dans ces journaux gratuits, qui ont reconquis de jeunes lecteurs et qu'on peut considérer comme des outils qui apprennent aux lecteurs à se diriger ensuite vers le *Globe and Mail*, le *Washington Post* ou *Le Devoir*. Je n'en suis pas convaincu. Ces journaux gratuits se vantent de pouvoir se lire en 20 minutes, ce qui correspondrait à la durée moyenne d'un trajet — selon la distance à parcourir, évidemment. Le plus souvent, le contenu de ces journaux provient de collecteurs de nouvelles internationales qui normalisent l'information pour le monde entier, ou de ce qu'on appelle les files de presse; généralement, il n'est pas rédigé par des journalistes. Ces rédacteurs n'ont pas été formés en journalisme, en éthique, etc.

Now, it is easy to sound snobbish when we talk about these newspapers, but I want to make two points about them. First, the free daily commuter newspapers do not employ local newsroom staffs of any significance. However concentrated mainstream dailies might be, they nevertheless hire journalists who get to know a community and, again, who are trained and socialized in journalism as a profession. Almost all studies of journalism over the last few years have shown that the single greatest influence on journalists is the judgement of their peers rather than the political opinions of their editors or publishers. Journalists work with other journalists to try to meet those peer standards of quality. This presumes that journalists are working together in large organizations, interacting with other journalists at press conferences and so on.

However, the free daily newspapers have, in a sense, removed coverage from this culture of journalism. The news tends to be put together from little pieces supplied by services that are more or less standardized around the world. Most of the time, they publish material that is easily syndicated — movie reviews, celebrity gossip, material produced centrally for an international readership.

The second point is that free daily newspapers have led other mainstream daily newspapers to dumb themselves down — at least, this is what reporters who work for them will say. Over the last decade, the *Toronto Star* and others have launched their own equivalent of daily free commuter newspapers to compete in that market rather than with it, but there is a real risk that by pandering too quickly to the appetite for 20-minute newspapers, the established daily newspapers will hasten their own demise in what many have called a “race to the bottom.”

I am as concerned about concentration of ownership as any of you, but I do not think we should get stuck on thinking only about multimedia convergence — Bell Canada, *The Globe and Mail* and so on — or multimedia conglomerates like CanWest. If we do, we will miss the ways in which the very future of the urban newspaper is at stake, and I think the free daily commuter newspapers produced according to a global model are the most striking symptom of this.

Earlier this year, in their annual report, the publishers of the prestigious French daily newspaper *Le Monde* tried to explain why their own circulation was declining. One of the reasons they gave — and I found this interesting — is that much of their readership consisted of middle class professionals who used to take the train or the metro to work and would read a newspaper along the way. Now it seems middle class professionals drive and listen to the radio, so radio has become their principal source of information. Those who still take the train, the clerks, the secretaries, the manual labourers, all read these free daily commuter newspapers. How will *Le Monde* build or keep an audience in the face of these changes?

Just to conclude, news now is being pulled by two extremes. One is towards the highly personalized world of blogs, tightly focused news sources and personality-driven cable news. I think this is where most of my students are going. However, the other is

Il est bien sûr facile de lever le nez sur ces journaux gratuits, mais j'aimerais en dire deux choses. Tout d'abord, les quotidiens gratuits n'emploient pratiquement pas de journalistes locaux. Quelle que soit la concentration des quotidiens traditionnels, ces derniers emploient des journalistes qui connaissent la réalité locale et qui ont été formés comme journalistes. La quasi totalité des études consacrées au journalisme au cours des dernières années montre que la plus forte influence que subissent les journalistes est le jugement de leurs pairs et non pas l'opinion politique du rédacteur en chef ou de l'éditeur. Les journalistes travaillent avec des collègues pour atteindre les normes de qualité des pairs. Pour cela, ils doivent travailler ensemble dans de grands organismes et interagir avec d'autres journalistes, notamment lors des conférences de presse.

Les quotidiens gratuits, quant à eux, écartent cette culture du journalisme de leur travail dans un sens. La nouvelle est constituée à partir d'éléments disparates fournis par des services plus ou moins uniformisés à l'échelle planétaire. La plupart du temps, ils publient des articles souscrits — critique de cinéma, potins, documents produits par un service centralisé à l'intention d'un lectorat international.

Deuxièmement, les journaux gratuits ont contraint les principaux quotidiens à un certain nivellement par le bas — c'est du moins ce que disent les journalistes qui travaillent pour eux. Depuis 10 ans, le *Toronto Star* et les autres ont lancé leur propre version du quotidien gratuit pour mener la concurrence sur ce marché plutôt que de la subir, mais en cédant trop facilement à l'appétit du lecteur pour un journal lu en 20 minutes, les journaux traditionnels risquent de hâter leur propre déclin dans ce que beaucoup appellent « la course vers le bas ».

Je m'inquiète autant que vous de la concentration de la propriété, mais je ne pense pas qu'on puisse se limiter à la convergence multimédia — Bell Canada et *Globe and Mail*, et cetera — ou aux conglomerats multimédias comme CanWest. Si on se limite à cette conception, on passera à côté de ce qui menace l'avenir même des journaux urbains. Je pense notamment aux quotidiens gratuits produits selon un modèle mondial, qui sont le symptôme le plus frappant de cette menace.

En début d'année, dans leur rapport annuel, les éditeurs du prestigieux quotidien français *Le Monde* ont essayé d'expliquer pourquoi leur tirage avait diminué. L'un des motifs qu'ils invoquent me semble fort intéressant : l'essentiel de leur lectorat se composait de professionnels de la classe moyenne qui prenaient le train ou le métro pour aller travailler et qui pouvaient lire un journal pendant le trajet. Aujourd'hui, il semble que les professionnels de la classe moyenne vont travailler en voiture en écoutant la radio, qui est ainsi devenue leur principale source d'information. Ceux qui prennent le train, les commis, les secrétaires et les travailleurs manuels, lisent tous ces quotidiens gratuits. Comment *Le Monde* peut-il se constituer une clientèle et la maintenir dans un tel contexte de changement?

En conclusion, je dirais que l'information est actuellement soumise à deux extrêmes. L'une est celle du monde très personnalisé des « blogs », qui mettent fortement l'accent sur certaines sources d'information et sur l'information provenant de

in the direction of a depersonalized, anonymous kind of news, the skimpy, short news of the free daily newspaper produced by international corporations and adapted in really minor ways to the local circumstances.

Therefore, the daily newspaper is being eroded from both ends. I think its strength lies in the way it balances personality and the authority of journalism as an institution; the way it balances the local and the international; the way it balances opinion and more or less straight coverage. I think that is disappearing and we are being pulled towards the flat, personality-free world of the free commuter daily and the highly personality-driven partisan news that you find on the Internet and broadcasters like Fox.

The traditional daily newspaper is an institution — Montreal's *The Gazette*, *La Presse*, *The Toronto Star* and so on. Whatever we may think of it, the very diversity of its coverage offers us an image of community. We see in the mainstream daily newspaper things we are not interested in, but we know they are important to other people. The skimpy 20-minute read of the free commuter daily removes a lot of that, and so I think there are implications that are not always clear for the ways in which we live in communities, interact with other people and respect diversity, and that we should be worried about, as these changes are taking place.

The Chairman: Thank you very much indeed. That was a very interesting presentation. We will now go to questions.

Senator Tkachuk: Coming from Saskatoon, I am not aware of the *Metro*.

Mr. Straw: Just wait.

Senator Tkachuk: I am not even sure what it looks like, but my guess, from what you said, is that it is a short tabloid, something you can read in 20 minutes. That is not a bad idea, actually, instead of carrying this newspaper on the metro. That does not concern me very much. Are the newspapers perhaps losing readership because they are out of touch and should look at themselves? Is there anything outside of the fact that there is a free and quicker way to get the news that is causing the demise of the daily paper?

Mr. Straw: It seems like the biggest threat to newspapers is age. Age explains declining newspaper readership more than anything else. It is young people who are not reading. To the extent that the free commuter dailies and the so-called alternative city weeklies that have been around for 20 years are at least keeping people reading, there is possibly some room for hope. However, age seems to be the main variable.

Senator Tkachuk: Is it because maybe they cannot read? I do not know, but I have heard a lot of people at this committee say that — and I have not seen any sort of facts to back it up, except from hearsay evidence, my wife being a teacher — young people do not read very well and do not concentrate over long periods of

files de presse personnelles. Je pense que c'est ainsi que la plupart de mes étudiants s'informent. L'autre extrême est une information dépersonnalisée et anonyme, cette information lapidaire des quotidiens gratuits, produite par des sociétés internationales et à peine adaptée à la réalité locale.

C'est ainsi que les journaux traditionnels s'érodent aux deux extrémités. Leurs atouts, c'est leur aptitude à équilibrer la personnalité et l'autorité du journalisme en tant qu'institution, à équilibrer l'actualité locale et internationale, à équilibrer les opinions et à rapporter la nouvelle de façon plus ou moins directe. Je pense que toutes ces valeurs sont en train de disparaître et qu'on se dirige vers le monde inintéressant et sans personnalité des quotidiens gratuits et vers les nouvelles très personnalisées et partissanes que l'on trouve sur l'Internet et chez les télédiffuseurs comme Fox.

Le quotidien traditionnel est une institution, qu'il s'agisse de *The Gazette*, de *La Presse* ou du *Toronto Star*. Quoi qu'on puisse en penser, la diversité même de l'information qu'ils diffusent nous offre une image du monde dans lequel nous vivons. Nous pouvons y trouver des nouvelles qui ne nous intéressent pas, mais dont nous savons qu'elles sont importantes pour d'autres lecteurs. Le quotidien embryonnaire gratuit lu en 20 minutes en élimine l'essentiel, ce qui peut avoir, à mon sens, des conséquences fâcheuses sur notre mode de vie au plan local, sur notre interaction avec les autres et sur le respect de la diversité, ce dont nous devrions nous inquiéter à mesure que ces changements surviennent.

La présidente : Merci beaucoup. Voilà un exposé fort intéressant. Nous allons maintenant passer aux questions.

Le sénateur Tkachuk : Je viens de Saskatoon et je ne connais pas le quotidien gratuit *Métro*.

M. Straw : Ça ne saurait tarder.

Le sénateur Tkachuk : Je ne sais même pas à quoi il ressemble, mais d'après ce que vous dites, ce doit être un petit tabloïde, qu'on peut lire en 20 minutes. Ce n'est pas une mauvaise idée; ça évite d'apporter son journal dans le métro. Je ne m'en inquiète pas vraiment. Si les journaux traditionnels perdent des lecteurs, n'est-ce pas parce qu'ils ont perdu contact avec la réalité? Ne devraient-ils pas faire leur examen de conscience? À part le fait qu'il existe désormais une façon plus rapide et gratuite d'obtenir des nouvelles, y a-t-il autre chose qui provoque le déclin des grands quotidiens?

M. Straw : Je pense que la plus grosse menace pour les journaux, c'est l'âge. L'âge explique le déclin de lectorat des journaux mieux que tout autre facteur. Les jeunes ne lisent pas. Dans la mesure où les quotidiens gratuits et les hebdomadaires régionaux parallèles qui existent depuis 20 ans incitent les gens à continuer à lire, il reste un certain espoir. Néanmoins, l'âge apparaît comme la principale variable à prendre en compte.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce parce que les jeunes ne savent pas lire? De nombreux témoins du comité ont dit — même si je n'ai jamais trouvé de preuves concrètes qui corroborent leur propos, en dehors de ce que peut m'en dire ma femme, qui est enseignante — que les jeunes ne savent pas très bien lire et ne parviennent pas

time. Therefore, reading a long story is a serious problem for them so they just ignore it. Is that a possibility? That could be another reason?

Mr. Straw: I think that is part of it. It would not explain it entirely for my post-graduate students, some of whom did their B.A. at places like Harvard. I think it has a lot to do with habit. Young people do not expect to live long enough in the same place to subscribe to a newspaper and they do not even know what it means to call up and get a newspaper delivered. They do not wander down to newsstands on their way to work. There is partly just a loss of that kind of habit. It is interesting that when I talk to my students they do not think the newspaper is a bargain, which to me is ridiculous; you buy this huge publication for 75 cents. For some reason, they think that is a lot of money. There are a number of things having to do with the perception of the value of the newspaper, and, of course, there is the Internet and everything else.

It is not that the Internet or TV is replacing the function of the newspaper, but they are squeezing out the amount of time you have for other things. Therefore, if you are looking at five different media a day, any one of them is going to get less attention and seem less important. When there was just the newspaper, whether you liked newspapers or not, you spent five times as much time reading it because there were not five other things to do. It is a whole set of issues that I think we do not quite understand at this point.

Senator Tkachuk: Newspapers are adapting. I know that in my city, if you leave for three days or a week or whatever, you phone them. They do not deliver it and do not charge you. They are adapting that way. Before, you could not do that. Do you think it is worthwhile for some studies or some surveys to be done on this to back up in an academic way the strong observations that you made?

Mr. Straw: I do. I do not think we should just ask if people like newspapers, because everybody says they do, whether they read them or not. However, if we looked at the overall media consumption, how it all fits together, I think we might learn a lot that we do not know.

Senator Munson: Good morning. Obviously you are seeing trends, and if it keeps on this way, where do you see it heading if the young people are not reading what you describe as community newspapers that put them in touch with their community? Where do you see it a decade from now? We are trying to figure out where we are going with our report.

Mr. Straw: I think you will see *The Toronto Star*, *The Globe and Mail* and the other major dailies investing in the free commuter dailies and the cultural and entertainment weeklies. Now, as a defensive measure, they might move more towards that as their main source of business. I think that is very probable. Young people, like many others, are picking up these free newspapers and reading them, so there is something they want from a newspaper. However, they are willing to sacrifice a lot of other things just to get their fast fix, and so I think there will be a race towards these kinds of alternatives.

à se concentrer au-delà d'une certaine période. C'est pourquoi ils ont du mal à lire un long article; ils vont donc le laisser de côté. Est-ce une possibilité? Est-ce un facteur supplémentaire?

M. Straw : Je crois que cela fait partie de l'équation. Cette difficulté de lecture ne s'applique pas vraiment à mes étudiants du troisième cycle, dont certains ont obtenu un baccalauréat dans des universités comme Harvard. Je crois que c'est avant tout une question d'habitude. Les jeunes ne prévoient pas d'habiter assez longtemps au même endroit pour s'abonner à un journal et ils ne savent même pas qu'on peut se faire livrer un journal sur un simple appel. Ils ne s'arrêtent pas au kiosque à journaux quand ils vont travailler. C'est une habitude qui se perd. Curieusement, mes étudiants ne considèrent pas l'achat d'un journal comme une bonne affaire, ce qui me paraît ridicule. On peut acheter un énorme journal pour 75 cents. Pour une raison ou une autre, cela leur paraît trop cher. C'est une question de perception de la valeur du journal. À cela s'ajoute, évidemment, l'Internet et tout le reste.

Ce n'est pas que l'Internet ou la télévision remplacent le journal, mais ils laissent moins de temps pour faire autre chose. Si l'on consulte cinq médias différents par jour, chacun d'entre eux recevra d'autant moins d'attention et paraîtra d'autant moins important. Lorsqu'il n'y avait qu'un seul journal, qu'on l'aime ou non, on passait cinq fois plus de temps à lire, parce qu'il n'y avait pas cinq autres choses à faire. Voilà donc un ensemble de questions qui, à mon sens, n'ont pas encore été bien comprises.

Le sénateur Tkachuk : Les journaux s'adaptent. Chez-moi, lorsqu'on quitte la ville pour trois jours, une semaine ou plus, on leur téléphone, et ils suspendent la livraison et la facturation. C'est une façon de s'adapter. Auparavant, ce service n'était pas offert. Pensez-vous qu'il serait utile de faire des études pour corroborer de façon scientifique les propos très convaincants que vous venez de tenir?

M. Straw : Oui. Je ne pense pas qu'on puisse se contenter de demander aux gens s'ils aiment les journaux, car tous vont répondre par l'affirmative, qu'ils en lisent ou non. En revanche, si l'on considérait l'ensemble de la consommation de médias, on ferait bien des découvertes.

Le sénateur Munson : Bonjour. Vous avez évidemment observé certaines tendances et, si elles se maintiennent, quel va en être le résultat, dans la mesure où les jeunes ne lisent pas ce que vous appelez les journaux régionaux, qui les mettraient en contact avec leur collectivité? Quelle devrait être la situation d'ici 10 ans? Nous essayons de définir l'orientation de notre rapport.

M. Straw : Je pense qu'on va voir le *Toronto Star*, le *Globe and Mail* et les grands quotidiens investir dans les quotidiens gratuits et dans les hebdomadaires de culture et de loisirs. Pour se défendre, ils pourraient faire de ces publications leur principal domaine d'activité. Cela me semble très probable. Les jeunes et bien d'autres prennent ces journaux gratuits et les lisent; c'est donc qu'ils attendent quelque chose d'un journal. Cependant, ils sont prêts à sacrifier une grande partie de l'information et à se contenter de cette lecture rapide; je pense donc qu'il va y avoir une course vers ce genre de publication parallèle.

Senator Munson: What is in these Metro papers that is so attractive — I have not read one — and appeals to people who want to read fast, look fast and be informed?

Mr. Straw: You get the quick sensational stories, the sports scores, the movie box office returns. What you do not get is the long columns of commentary or the kind of thing Pierre Berton did 40 years ago, talking about city life, taking up people's problems and so on. There is not that kind of connection to the community. However, you get a quick fix on what is going on in the world.

Senator Munson: Do you think journalism schools are adapting to the new media?

Mr. Straw: I doubt it, and I think the sad thing is that they are training journalists to believe they will work in a profession that is well paid, is regarded as respectable and has ethical codes and so on. In fact, it is a profession of people working for very low wages, people offering to work for free as interns and with very little future. Most people want to get out of it when they hit middle age and want a better salary. Others can speak better than I about what is going on in journalism schools, but my suspicion is what I have just described.

Senator Munson: When we are talking about *Le Monde* and other newspapers declining, will there come a day when these prestigious newspapers may no longer exist if this kind of new media, blogging and the Internet and so on keep growing? What is the future?

Mr. Straw: Well, I would like to think that the future is the way *The Globe and Mail* and the *National Post* are now, which is a pretty good combination of personality, columns with recognizable people, and a certain kind of commitment to coverage. I worry, though, that their future is not very strong. We will not live in a world without information. We will be surrounded with highly personal information and commentary, but I do not think it will be filtered through the journalistic machine in the way it was in the past; there will be fewer constraints and fewer forms of control. That is slightly worrisome.

Senator Munson: I am curious about Montreal's *The Gazette* itself, as a newspaper. There was a time when the *Star* was here, there was big competition and a lot of journalists had all kinds of different beats. It seems to me that *The Gazette* and other newspapers across the country are suffering; there are not beat reporters and there is not enough competition.

Mr. Straw: I would agree, and a chain says "Why do we need a film reviewer in each city? The films are the same," so you get a single film reviewer for the chain. Then it starts happening with music, with this and that, and gradually that close connection between reporters and beats and communities is lost. I have seen that in *The Gazette*, which is a newspaper I like more than most of my friends do.

Le sénateur Munson : Qui a-t-il de si attrayant dans ces journaux Métro — je ne les ai jamais lus — qui intéressent ceux qu'ils veulent s'informer par une lecture rapide?

M. Straw : On y trouve des articles courts et sensationnalistes, les résultats sportifs et les recettes des salles de cinéma. Ce qu'on y trouve pas, ce sont les longs articles d'analyse ou ce que faisait Pierre Berton il y a 40 ans lorsqu'il parlait de l'activité en ville, des problèmes quotidiens, etc. On y trouve plus ce contact avec la collectivité. En revanche, on est rapidement informé de ce qui se passe dans le monde entier.

Le sénateur Munson : À votre avis, est-ce que les écoles de journalisme s'adaptent à ces nouveaux médias?

M. Straw : J'en doute, et malheureusement, elles incitent les étudiants à croire qu'ils vont travailler dans une profession bien rémunérée, considérée comme respectable, soumise à des codes d'éthiques, etc. En fait, c'est une profession où l'on est très mal rémunéré; certains acceptent de travailler gratuitement comme stagiaire, avec d'infimes perspectives d'avenir. La plupart quittent le journalisme en milieu de carrière, à la recherche d'un meilleur salaire. D'autres pourraient vous parler mieux que moi de ce qui se passe dans les écoles de journalisme, mais je suppose que ce qui s'y passe est conforme à ce que je viens de dire.

Le sénateur Munson : Lorsque vous parlez du journal *Le Monde* et des autres journaux en déclin, pensez-vous que ces journaux prestigieux disparaîtront un jour si les nouveaux médias, les blogues et l'Internet poursuivront leur croissance? Que nous réserve l'avenir?

M. Straw : J'aimerais bien penser que l'avenir, c'est les versions actuelles de *The Globe and Mail* et du *National Post*, une version qui représente un assez bon mélange de personnalités et de chroniques de journalistes connus, ainsi qu'un engagement à l'égard d'une certaine couverture médiatique. Cependant, je m'inquiète de leur avenir. Nous ne pourrions vivre dans un monde sans information. Nous aurons beaucoup de commentaires et de renseignements de nature très personnelle, et je ne crois pas que le mécanisme médiatique pourra filtrer comme par le passé tous ces renseignements; il y aura moins de restrictions et moins de contrôle. C'est un peu inquiétant.

Le sénateur Munson : Je m'intéresse beaucoup à *The Gazette* de Montréal, comme journal. À l'époque où le *Star* existait toujours, il y avait une vive concurrence, et nombre de journalistes s'occupaient de différents secteurs. J'ai l'impression que *The Gazette* et d'autres journaux partout au pays éprouvent des problèmes; il n'y a plus de journalistes affectés à un secteur particulier et il n'y a pas suffisamment de concurrence.

M. Straw : Je suis d'accord; une chaîne de journaux dira : « Pourquoi avons-nous besoin de critiques de films dans chaque ville? Les films sont les mêmes. » De cette façon, vous vous trouvez avec un seul critique pour toute la chaîne. Puis, on fait la même chose pour la musique et pour d'autres secteurs; progressivement, il n'y a plus ce lien étroit entre les journalistes, les secteurs et les collectivités. Ça s'est produit avec *The Gazette*, qui est un journal que j'aime plus que la majorité de mes amis.

Senator Merchant: Might it be that newspapers are not the fastest way to get news? By the time I read the newspaper this morning, I have already heard the news on the radio and on television. Young people get it in different ways. Maybe the newspaper is no longer the way to get the news.

Mr. Straw: Yes, I agree, but I am not sure that people read newspapers only to get the news. I think people read newspapers on the subway to pass the time. I read them at breakfast because it is enjoyable; it connects me to the world and to the communities.

Senator Merchant: That is true, but you are saying that the newspaper now has turned into something different, and maybe young people are really not interested in news as such. There seems to be a different attitude toward life in general — they are not interested in going out to vote, they are not interested in the things that we were interested in. Maybe that is why when I go to the grocery store and there are the newspapers and all the tabloids, quite frankly, I do not look at the newspaper. I just quickly glance when I am in line to see what is happening in all those fancy-looking interesting life stories. They are not my own life, so I am more interested. I read all the headlines, and if I have time I open them. I do not want to buy them, but they do interest me, and I know that newspapers have gone to that tabloid format too because they are trying to attract readers.

Maybe it is just that newspapers give news, and young people are not interested in the news as such. When I was growing up, CBC Radio was on all the time in my home. Now when you go into people's homes, everybody has their own music. Life has changed, and I do not know what we can do about it.

Mr. Straw: Radio and newspapers depended on putting in front of you issues you did not know you should be interested in, but if you cannot escape it, maybe you will learn something about it. Now people can search out much more easily what they are already interested in, so the problem of the news media is getting them interested in things they do not know they should be interested in. It is one of their advantages as well.

Senator Merchant: Newspapers take a long time to read. I get three newspapers and there is no way I can read them in the morning. By the time I come home, the news in the newspapers is old. I do not know what the solution is.

Senator Eyton: Read faster.

Senator Merchant: Read faster. Well, those little tabloids have read it already and have condensed it into one sentence for me.

Le sénateur Merchant : C'est peut-être simplement que les journaux ne sont pas la façon la plus rapide d'obtenir des nouvelles! Quand j'ouvre mon journal le matin, j'ai déjà entendu les nouvelles à la radio et à la télévision. Les jeunes se procurent l'information de façon différente. Peut-être les journaux ne sont plus la façon d'obtenir les nouvelles.

M. Straw : Oui, je suis d'accord, mais je ne suis pas convaincu que les gens lisent les journaux simplement pour obtenir les nouvelles. Je crois que les gens les lisent dans le métro pour passer le temps. Je lis les journaux au petit déjeuner parce que c'est agréable; je sais ce qui se passe dans le monde et dans ma collectivité.

Le sénateur Merchant : C'est vrai, mais vous dites que le journal est maintenant devenu quelque chose de différent, et peut-être les jeunes ne sont pas vraiment intéressés aux nouvelles en tant que tel. Ils semblent avoir une attitude différente à l'égard de la vie en général — ils ne veulent pas voter et ne s'intéressent pas aux choses que nous aimions à leur âge. Peut-être cela explique-t-il pourquoi, lorsque je vais à l'épicerie et qu'il y a les journaux habituels et les tabloïdes, pour être honnête, je ne regarde pas les premiers. Lorsque j'attends pour passer à la caisse, je jette un coup d'œil furtif aux tabloïdes qui parlent de vies particulièrement palpitantes. Ce n'est pas ma vie à moi, donc je suis plus intéressé. Je lis toutes les manchettes, et si j'ai le temps, j'ouvre le journal. Je ne veux pas acheter ces tabloïdes, mais ils m'intéressent, et je sais que certains journaux ont adopté ce format simplement parce qu'ils essaient d'intéresser les lecteurs.

C'est peut-être que les journaux présentent les nouvelles et que les jeunes ne s'intéressent pas vraiment aux nouvelles. Quand j'étais jeune, CBC Radio jouait toujours à la maison. Aujourd'hui, quand vous rentrez chez les gens, tout le monde fait jouer son propre genre de musique. La vie a changé, et je ne pense pas qu'on y puisse quoi que ce soit.

M. Straw : La radio et les journaux vous présentaient des questions que vous ne connaissiez pas, et vous ne saviez donc pas que ça devrait vous intéresser. Mais si vous ne pouvez pas éviter ce barrage de nouvelles, peut-être allez-vous apprendre quelque chose. Aujourd'hui, les gens peuvent trouver beaucoup plus facilement des renseignements sur ce qui les intéresse; les médias doivent donc susciter leur intérêt pour des choses qui ne les intéressent pas encore. C'est également un des avantages que présentent les journaux.

Le sénateur Merchant : Il faut beaucoup de temps pour lire un journal. Je reçois trois journaux et je n'arrive certainement pas à les lire tous les matins. Quand je reviens à la maison plus tard en journée, les nouvelles qu'on y présente sont vieilles. Je ne sais pas quelle est la solution au problème.

Le sénateur Eyton : Il faut simplement lire plus vite.

Le sénateur Merchant : Lire plus vite. Bien, ces petits journaux ont déjà traités ces nouvelles et les ont résumées en une seule ligne pour moi.

[Translation]

Senator Chaput: What you have just told us is quite interesting. Young people are not as interested as their elders in the print media and newspapers. I think that young people prefer more condensed, easily read information. Moreover, for some unknown reason, young people do not seem to subscribe to newspapers, maybe because they have neither the time nor the opportunity to do so. I think this could have serious consequences for the print media.

Should schools be encouraged to cultivate an interest in reading among our youth, or should the press adapt its content to reflect the constantly changing interests of our young people?

Mr. Straw: I don't think the problem is that young people don't read enough. The Internet is extremely popular among our youth and its content is mostly written. I think the problem lies with the way in which the newspapers operate. Why are young people not interested in reading newspapers? It is because the newspapers do not speak to them.

[English]

The problem is they think they are doing it now with these 20-minute newspapers, and maybe that is the answer, but I do not think a 20-minute newspaper has to have 40 stories that take 30 seconds each to read. It could have 10 stories in a certain amount of depth, or there are other ways of doing it. Alternative weekly newspapers like the *Montreal Mirror*, *Voir* and *Ici*, which began in the early 1980s, offered one answer to this; their coverage is often in depth, and it tends to be of culture and entertainment, but at least it gets people reading behind the scenes. I think if the world of politics and social issues was approached in that way, young people would read about it.

We are in a period of a certain amount of experimentation, and the free commuter newspaper is just one experiment — hopefully not the most successful one.

[Translation]

Senator Chaput: If I understand what you are saying, young people are more interested in culture and the arts.

Mr. Straw: Indeed.

[English]

Senator Eyton: Well, thank you, sir, for coming today. You were eloquent and very interesting in the remarks that I heard. I have just a couple of comments.

One, there has been some discussion about radio as opposed to newspapers. The number one station in terms of listeners in Toronto is 680, which is all news, and of course it is encapsulated

[Français]

Le sénateur Chaput : Ce que vous venez de nous dire est fort intéressant. Les jeunes n'ont pas le même intérêt que les aînés pour la presse écrite et les journaux. Je pense que les jeunes préfèrent l'information concise qui se lit rapidement. De plus, pour une raison que j'ignore, il semble que les jeunes ne s'abonnent pas à la presse écrite, soit parce qu'ils n'en ont pas le temps ou l'occasion. À mon avis, cette tendance risque d'avoir des implications sérieuses sur la presse écrite.

Devrait-on se tourner vers les écoles pour cultiver chez nos jeunes le goût de la lecture, ou est-ce plutôt la presse qui devrait adapter son contenu pour refléter les intérêts en constante effervescence de nos jeunes?

M. Straw : Je ne crois pas que le problème soit que les jeunes ne lisent pas suffisamment. L'Internet connaît une grande popularité chez les jeunes et son contenu est en grande partie sous forme de texte. Je crois que le problème se situe plutôt au niveau de la fonction des journaux. Pourquoi les jeunes ne s'intéressent-ils pas aux journaux? C'est que les journaux ne s'adressent pas directement à eux comme on le voudrait.

[Traduction]

Le problème, c'est qu'ils pensent le faire actuellement avec ces journaux qu'on peut lire en 20 minutes, et peut-être est-ce là la solution, mais je ne pense qu'un journal qu'on peut lire en 20 minutes doit avoir 40 articles qu'on peut lire en 30 secondes chacun. Il pourrait y avoir 10 articles qui approfondissent plus une question, ou il y a d'autres façons certainement de faire les choses. Les hebdomadaires parallèles comme le *Montreal Mirror*, *Voir* et *Ici*, qui ont vu le jour au début des années 80, offraient une solution au problème; leur couverture porte souvent sur la culture ou le monde du spectacle, mais au moins, ça encourage les gens à lire ces articles. Je crois que, si le monde de la politique et des questions sociales était abordé, les jeunes liraient des articles là-dessus.

Nous traversons une période où l'on essaie toute sorte de nouvelles choses, et le journal gratuit offert aux navetteurs est simplement un essai — et j'espère que cela ne sera pas la plus grande réussite.

[Français]

La sénateur Chaput : Si je saisis bien la teneur de vos propos, lorsqu'il s'agit de la culture et des arts, les jeunes démontrent un plus grand intérêt?

M. Straw : En effet.

[Traduction]

Le sénateur Eyton : Je tiens à vous remercier, monsieur, d'être venu nous rencontrer aujourd'hui. Votre intervention était éloquent et fort intéressante. J'aimerais faire quelques commentaires.

Tout d'abord, on a comparé la radio aux journaux. La station radio qui a le plus d'auditeurs à Toronto est 680, qui ne présente que des nouvelles, des nouvelles résumées au maximum; leur

news in the extreme; but their sales motto, in effect, is, "If you read it, it is history. If you hear it, it is news." They drive the point home that if you want to be current, you should be listening to them, and to people like them, I suppose.

The second comment I have is that in Toronto, at least, the handouts, the subway newspapers, have not been a success. There are four papers available, and I suppose the *Sun* is a convenient format in terms of size, but it has not been a great success in Toronto, and people are still reading the four major newspapers.

We have a list here, and you are put down — I hope you knew this — to refer particularly to four of the key questions that are before the committee, and I think I heard enough to try to respond to those. The first one was "Do Canadians have appropriate amounts of quality information about international, national, regional and local issues?" I think the answer I got from you is yes, but you are concerned about, in particular, the newspaper sector.

The second was "Older and younger Canadians access news information in different ways. What are the implications of this trend and what is the current role of media literacy studies in schools?" Now, I did not hear anything about media studies in schools. Did you comment on that?

Mr. Straw: No, not really. I misunderstood. I thought I could pick one of those and go with it. I apologize for that.

The Chairman: You can. However, we can also ask you questions.

Mr. Straw: Sure. Yes.

Senator Eyton: In terms of schools, we are talking about at a lower level and then progressing through high school and, of course, university.

Mr. Straw: I think universities are running after younger people trying to figure out what they are doing rather than getting them to follow us. That is part of the problem. They are actively seeking out information and they have their own ways of doing it. Telling them they have to wake up every morning and read a big fat newspaper will not work, so maybe we have to think about how we can make them wake up in the morning and want to read a big fat newspaper. You will have, I assume, education experts who can perhaps say more about that and with more expertise.

Senator Eyton: Yes. I would have thought, given your remarks and your job, that you would be well qualified.

The third is, "Are communities, minorities and remote centres appropriately served?" I guess the answer is mixed there.

Mr. Straw: It is mixed. There is plenty to be optimistic about. In New York City there are approximately 45 newspapers in the Hindi language and an incredible number of newspapers in each of the immigrant languages. The role of newspapers in orienting

devise pour la vente est « Si vous lisez la nouvelle, c'est déjà du passé. Si vous l'entendez, c'est de l'actualité. » Les représentants de cette station radio veulent nous convaincre que, si vous voulez être vraiment au courant de ce qui se passe, vous devriez sintoniser 680 et les autres stations du genre.

De plus, à Toronto, tout au moins, les journaux distribués gratuitement, ceux qui sont fournis dans le métro, n'ont pas été vraiment un succès. Quatre journaux sont offerts, et je suppose que le *Sun* est un format utile quand on pense à sa taille, mais il n'a pas vraiment réussi à Toronto; les gens y lisent toujours les quatre grands journaux.

Nous avons reçu une liste, et j'espère que vous saviez que l'on a cerné quatre des questions clés qu'on devrait vous poser. Je crois que j'ai entendu suffisamment de commentaires pour essayer d'y répondre. La première question était : « Les Canadiens ont-ils accès à une quantité et à une qualité suffisante d'information sur les affaires internationales, nationales, régionales et locales? » Je crois que votre réponse est oui, mais que vous vous inquiétez tout particulièrement du secteur de journaux.

La deuxième question : « Les Canadiens n'accèdent pas à l'information de la même façon, selon qu'ils sont jeunes ou plus âgés. Quelles sont les implications de cette tendance, et quel rôle, actuel ou éventuel, l'étude des médias joue-t-elle dans les écoles? » Je n'ai pas entendu de commentaires sur l'étude des médias dans les écoles. En avez-vous parlé?

M. Straw : Non, pas vraiment. Je n'ai pas saisi. Je pensais que je pouvais choisir un de ces sujets. Je m'excuse.

La présidente : Vous pouvez procéder de cette façon-là. Cependant, nous pouvons également vous poser des questions.

M. Straw : Très bien. Je vois.

Le sénateur Eyton : Pour ce qui est des écoles, nous parlons du primaire, puis du secondaire et, naturellement, de l'université.

M. Straw : Je crois que les universités essaient de comprendre ce que les jeunes font plutôt qu'essayer de les encourager à nous emboîter le pas. C'est justement un des aspects du problème. Les jeunes cherchent des renseignements et ils ont leur propre façon de faire les choses. Leur dire qu'ils doivent se lever tous les matins et lire un journal très épais ne donnera absolument rien; il nous faut donc peut-être penser aux façons de les encourager à vouloir le faire. Je suppose que vous avez des experts du domaine pédagogique qui pourront peut-être vous en dire plus long là-dessus car ils s'y connaissent certainement mieux que moi.

Le sénateur Eyton : Peut-être. Compte tenu des commentaires que vous aviez faits et le poste que vous occupez, j'aurais pensé que vous y connaissiez assez bien.

La troisième question est « Les collectivités, les minorités et les centres éloignés sont-ils bien desservis? » Les réponses sont plutôt mitigées.

M. Straw : C'est vrai. Il y a de bonnes raisons d'être optimistes. À New York, il y a environ 45 quotidiens publiés en hindi et un nombre extraordinaire de journaux paraissant dans toutes les langues parlées par les immigrants. Les journaux continuent

immigrants to the city remains incredibly strong, and the ethnic and the non-dominant-language newspapers are going very strong; there are always more of them than you might say we need. I think that sector is vitally important.

It may be that mainstream newspapers, try as they might, are not catering to those readerships as well as they should. I think that when we are shrinking down to the 20-minute newspaper, we will not be able to cater to them because news will simply be too skimpy and too focused to embrace that kind of diversity.

Senator Eyton: The last question, whether you knew it or not, opposite your name was "Have recent innovations in technology affected diversity in the news media?" Of course, the answer is yes, they have.

Mr. Straw: Yes.

Senator Eyton: Now you know, of course, the purpose of this committee, which is quite a wide-ranging study, and you have seen our title. Obviously, we have concerns, or we would not be having committee hearings, both in Ottawa and elsewhere. What can we say? What do you suggest that we say in our report about dealing with some of the concerns that you have? I look to you as an expert in art history and communications.

Mr. Straw: I am more in communications than art.

Senator Eyton: It seems that is a good background to talk to us about it. What do you think a report should contain that would address some of the issues or problems that you have mentioned? Is there some other jurisdiction, country or area that could be a guide for us? Is there somebody who does it well that we could try to emulate?

Mr. Straw: I think a lot of these are municipal issues. For example, to me, it is wrong when the Montreal subway system decides that Metro can have a monopoly to distribute its newspaper once you pass the turnstile. We have to make sure that all the possible sources of news are equally available.

In France, newsstands are required to carry the full range of newspapers, which people say creates a horrible mess, but if everything is equally available, then the chances of different voices at least being heard are better. Again, that is maybe more of a municipal regulation issue than a federal issue.

We cannot, of course, stop these free commuter daily newspapers from publishing, but I think we can make sure that they do not gain an advantage because they can dominate certain markets. Beyond that, I see no problem with the direction of the CRTC's regulation of broadcast news. I think we have to be

toujours à attirer les immigrants vers la ville, et les journaux des groupes ethniques et des groupes linguistiques non dominants se tirent très bien d'affaires; ils sont toujours plus nombreux que vous ne le croiriez nécessaire. À mon avis, ce secteur joue un rôle très important.

Je crois que les journaux de grande diffusion, même s'ils essaient de le faire, ne répondent pas aussi bien aux besoins de leurs lecteurs qu'ils le devraient. Je crois que, lorsque nous passons à ces journaux qui peuvent être lus en 20 minutes, nous ne pouvons pas répondre à leurs besoins parce que les nouvelles sont simplement trop superficielles et trop spécifiques pour répondre à cette diversité.

Le sénateur Eyton : La dernière question, que vous ignorez peut-être et qui se trouve justement à côté de votre nom est la suivante : « Les récentes innovations technologiques ont-elles eu une incidence sur la diversité dans les médias d'information? » Évidemment, la réponse est clairement oui.

M. Straw : C'est exact.

Le sénateur Eyton : Vous êtes conscient du mandat du comité, qui est de procéder à une étude très générale. Vous avez vu le nom du comité. C'est parce que nous avons certaines préoccupations que nous organisons les audiences du comité à Ottawa et ailleurs. Que pouvons-nous dire? D'après vous, que devrions-nous dire dans notre rapport pour faire état de vos préoccupations? À mon avis, vous êtes un expert en communications et en histoire de l'art.

M. Straw : Plutôt en communications qu'en histoire de l'art.

Le sénateur Eyton : Je crois que ce sont des connaissances qui vous permettent de nous parler de communications. Que souhaitez-vous que notre comité recommande pour donner suite à certaines de vos préoccupations? Y a-t-il une autre région, un autre pays ou une autre situation qui pourrait nous servir d'inspiration? Est-ce qu'il y a une région qui se tire très bien d'affaires et que nous devrions chercher à imiter?

M. Straw : Je crois qu'il s'agit dans bien des cas de questions municipales. Par exemple, à mon avis, il n'est pas acceptable que les responsables du métro de Montréal décident que le journal Métro a le monopole de distribution de son journal une fois que vous avez franchi le tourniquet. Nous devons nous assurer que toutes les sources de nouvelles soient offertes de la même façon.

En France, les kiosques à journaux doivent vendre tous les journaux, ce qui, d'après les gens, complique énormément les choses, mais si tout est disponible, à ce moment-là les divers sons de cloches peuvent être entendus. Encore une fois, cela dépend peut-être plus des règlements municipaux que de la politique fédérale.

Évidemment, nous ne pouvons pas empêcher la publication des quotidiens distribués gratuitement aux navetteurs, mais je crois qu'on peut quand même s'assurer qu'ils n'obtiennent pas ainsi un avantage injuste, simplement parce qu'ils peuvent dominer certains marchés. Je ne m'oppose pas à l'orientation de la

careful when Fox or Al-Jazeera comes up, but I do not mind the direction those decisions have taken, so I do not think there is anything to fix there.

Senator Eyton: And as to what our report should say?

Mr. Straw: I think the report has to get away from the concern of the Kent commission and earlier commissions, about media concentration. There is much to worry about there. However, sometimes you will need a certain amount of concentration to keep the traditional mainstream dailies alive, whether we are entirely satisfied with that or not. We have to see that the problems are about globalization at a different level, at the level of these little alternative free daily newspapers. The newspapers are changing in all kinds of ways. There are alternative weeklies and so on, as I have said, and I think that is where the changes are. We have to break out of the paradigm that we have been in, which is just worrying about concentration, and look at how the readership is breaking down, look at how other media are competing with the newspaper, decide what we want to do with newspapers and how much we want a certain kind of newspaper to survive. Maybe they are a public good to a much greater extent than has been recognized and require certain kinds of support or protection. It is a tough issue.

Senator Eyton: Yes, we certainly heard that. You did not mention magazines at all while I was here, but I take it that all of your comments about newspapers would apply equally, and perhaps even more so, to Canadian magazines, which are few and struggling.

Mr. Straw: Yes, and the magazines that work best tend to be advertiser supported, whether they come free with newspapers or not. It will be like broadcasting, in that we do not pay for it and we have an abundance of it, but it is paid for by advertisers. Are there enough advertisers in the world to support it all? However, the Canadian magazine is in something of a renaissance right now. There is good writing and so on, but I never have to go to the newsstand to buy one, they all come to me free because of my area code, zip code, postal code or the newspapers I subscribe to. I think that is good.

The Chairman: You live downtown, in a metropolitan area, correct?

Mr. Straw: Yes, true.

The Chairman: I would like to ask you about some of the implications of the fragmentation of news audiences that you are talking about, and, indeed, in some cases the disappearance of audiences for news in the traditional sense. What does that mean for society's sense of community, of cohesion, of common understanding about what is important? After all, a Senate

réglementation du CRTC en ce qui a trait aux nouvelles diffusées. Je crois qu'il faut être prudent lorsque Fox ou Al-Jazeera présente des propositions, mais je ne m'oppose pas aux décisions qui ont été prises; je ne crois pas que l'on puisse proposer quoi que ce soit pour régler le problème, puisque je n'en vois aucun.

Le sénateur Eyton : Que voudriez-vous voir dans notre rapport?

M. Straw : Je crois que, dans votre rapport, vous devez vous éloigner des préoccupations mentionnées dans le rapport de la Commission Kent et ceux des autres commissions d'enquête sur la concentration dans les médias. Il y a beaucoup de choses dont il faudrait s'inquiéter. Cependant, il faut à l'occasion une certaine concentration pour assurer la survie des grands médias traditionnels, que cette situation vous plaise ou déplaise. Il faut bien comprendre que les problèmes sont associés à une mondialisation qui se présente à un niveau différent, au niveau de ces petits quotidiens parallèles offerts gratuitement. Les journaux changent de toutes sortes de façon. Il y a des hebdomadaires parallèles et d'autres journaux du genre, comme je l'ai signalé, et je crois que c'est là où les changements se produisent. Il faut se défaire du paradigme qui existe actuellement, car on se contente de s'inquiéter uniquement de la concentration; il faut plutôt se demander qui lit quoi, étudier comment les autres médias livrent concurrence aux journaux, décider ce que nous voulons comme avenir pour les journaux et à quel point nous voulons assurer la survie de certains journaux. Peut-être représentent-ils un bien collectif beaucoup plus important qu'on ne l'avait cru, et méritent-ils donc une certaine forme d'appui ou de protection. Il ne sera pas facile de trancher.

Le sénateur Eyton : Oui, c'est ce qu'on nous a dit. Vous n'avez pas parlé des magazines pendant que j'étais présent, mais j'estime que toutes vos observations sur les journaux s'appliquent aussi bien sinon plus aux magazines canadiens qui sont peu nombreux et qui sont en difficulté.

M. Straw : Oui, et les magazines qui fonctionnent le mieux sont soutenus par la publicité, qu'elle soit présentée gratuitement sous forme d'encart dans les journaux ou pas. Ce sera comme en radiodiffusion c'est-à-dire que nous ne le payons pas et pourtant nous l'avons en abondance, car c'est payé par les publicités. Existe-t-il assez d'annonceurs au monde pour soutenir toutes ces publications? Cela dit, il faut savoir que le magazine canadien connaît une petite renaissance à l'heure actuelle. La rédaction est excellente, mais je n'ai jamais besoin d'aller acheter un magazine, puisqu'ils me sont présentés gratuitement de par mon indicatif régional, mon code postal ou les journaux auxquels je suis abonné. Et je pense que c'est très positif.

La présidente : Vous habitez au centre-ville, dans une région métropolitaine, n'est-ce pas?

M. Straw : Oui, c'est vrai.

La présidente : Je souhaite vous poser des questions sur les conséquences de la fragmentation des auditoires des nouvelles dont vous nous avez parlé, et de la disparition des auditoires des nouvelles dans le sens traditionnel. Et qu'est-ce que ce phénomène signifie pour l'appartenance communautaire, le sentiment de cohésion et la compréhension commune des questions

committee is interested in matters of governance, matters of politics in the non-partisan sense, but there is also that other sense of community that is not necessarily political in any way, but can lead to common action or common concerns. Where are we going in that sense?

Mr. Straw: Well, I am not the first to say that we are clearly going into a world where everybody does not gather around the water cooler and talk about the same things, because the previous night, 20 people watched 20 different things on television — unless it was the finale to *American Idol* or something like that. There is clearly that problem.

As certain Internet blogs or sites win back larger audiences, some of the fragmentation has stopped, although not entirely. We have more and more people who are involved in certain kinds of culture, raves and things like that, who are invisible and want to remain so. It is interesting that the people I know who are involved in culture or other things do not want to necessarily make a big splash; they are happy, they want to be left alone. That is a problem when people do not have to compete for public attention and try to win over larger audiences. In a sense, they have given up a kind of civic engagement, and I think that is unfortunate, except that from one perspective it makes our culture seem richer and more diverse.

It is the big question now, and the days when you could go to work and assume that everybody had read the same newspaper and was talking about the same thing clearly are over.

Senator Tkachuk: Do you feel there is enough ideological competition in Montreal and Quebec amongst the news media?

Mr. Straw: It is interesting, because I would say across the country there is now more than I have seen in my lifetime, with the *National Post* and so on. Within Quebec, no, except that the range of opinion you hear in the media sort of corresponds to the broad middle of Quebec society, so that range is from slightly left of centre to the centre, and a little bit on the right.

Senator Tkachuk: Is there a debate going on in Montreal or in Quebec about same-sex marriage? Is there a big media debate?

Mr. Straw: No.

Senator Tkachuk: Maybe that is why people do not read the paper, right?

Mr. Straw: Yes.

Senator Tkachuk: Why would you listen to the same voice? Why would you listen to a voice when you know what it will say? Is that possible?

importantes dans notre société? Après tout, un comité sénatorial s'intéresse aux questions de gouvernance et aux questions politiques non partisans, mais également aux questions d'appartenance communautaire qui ne sont pas forcément politiques, mais qui peuvent mener à une action concertée ou à des préoccupations communes. Où nous dirigeons-nous à cet égard?

M. Straw : Eh bien, je ne suis pas le premier à affirmer que nous nous dirigeons vers un monde où l'on ne se rassemble pas autour de la fontaine du bureau pour parler de questions communes, car la veille, 20 personnes auront regardé 20 émissions différentes à la télévision - sauf si *American Idol* ou une émission semblable jouait. Cela devient un réel problème.

Les sites Internet et les blogs Internet sont en train de regagner un large auditoire; aussi, la fragmentation des auditoires est quelque peu freinée, mais pas complètement. De plus en plus de personnes s'intéressent à diverses sortes de cultures, par exemple les raves, mais ils sont invisibles et souhaitent le rester. Fait intéressant, les personnes que je connais qui s'intéressent à la culture et autres choses de ce genre ne veulent pas nécessairement s'afficher. Ils sont heureux dans l'ombre et veulent y rester. Ça devient un problème lorsque les gens n'ont pas besoin de se faire concurrence pour attirer l'attention du public et gagner de grands auditoires. On peut dire dans un sens, qu'ils ont abandonné un certain genre d'engagement civique, et je pense que c'est dommage, même si l'on peut dire que, dans un certain sens, notre vie culturelle s'en trouve enrichie et diversifiée.

C'est donc la question de l'heure, et on ne peut plus présumer que, lorsqu'on va au travail le matin, tout le monde aura lu le même journal et parlera de la même question. Ces jours-là sont manifestement révolus.

Le sénateur Tkachuk : Estimez-vous qu'il existe un sain niveau de concurrence idéologique dans les médias de Montréal et de Québec?

M. Straw : Question intéressante. Je dirais qu'au Canada il y a plus de concurrence idéologique que jamais, grâce entre autres au *National Post*. Au Québec, par contre, il y en a moins. La fourchette d'opinions présentée par les médias suit une tendance médiane, c'est-à-dire qu'elle correspond à l'ensemble de la société québécoise, c'est une opinion quelque peu gauchisante et peut-être un tout petit peu droitiste.

Le sénateur Tkachuk : Y a-t-il un débat à Montréal ou au Québec au sujet des mariages de personnes du même sexe? Existe-t-il un grand débat médiatique?

M. Straw : Non.

M. Straw : Peut-être que c'est la raison pour laquelle les gens ne lisent pas le journal, n'est-ce pas?

M. Straw : Oui.

Le sénateur Tkachuk : Pourquoi écouter toujours la même voix? Pourquoi écouter une voix lorsqu'on sait d'avance le message? Est-ce même possible?

Mr. Straw: Possible, except that I do think talk radio gets people involved in ways that they were not before, and that is an interesting development. However, you may be right, it may be the sense of polemic that was strong in the 1960s, say around the independence issue, is not as strong now, and there is perhaps a certain bland consensus there.

Senator Tkachuk: Yes. I noticed your remarks on Fox News, and I thought, well, why not? Why not Fox News? It might stimulate some discussion in this country about where we are going on a whole range of issues that we do not seem to be having in the media.

Mr. Straw: When I listen to talk radio in Toronto, I hear a wider range of opinions than I will hear in Montreal in a year.

Senator Munson: I just wanted to follow up on your views on the CRTC. We have heard from a lot of people who do not think the CRTC should exist at all, that we should get rid of it. You talked about Fox and Al-Jazeera. However, the CRTC seems to be making rules for individual networks coming here, for example, Fox is here, there are regulations for CTV on what they can report, or when they can report headline news. Do we need a CRTC?

Mr. Straw: I strongly believe we do, even if it is as simple as deciding who is listed in the top 13 channels on a cable system. I do believe that even if stations do not use the airwaves any more, there is a way in which they are a public good, and it is not unreasonable for a government to put certain conditions of entry on stations into Canada. There is the question of advertising, tax, claiming it as a business expense and a whole series of technical issues that ultimately, I think, justifies Canadian governments' continued regulation of broadcasting. I think they could do things differently in lots of ways, but I certainly support the idea of a CRTC.

Senator Munson: For example?

Mr. Straw: Well, if you are worried about American programming — and I said this at another hearing — I think the way to counteract it is to allow a lot more international services in from many different places and create a diversity in which American programming will have to take a reduced, more modest place, and not just build up a lot of Canadian stations as a kind of bulwark against it. I would like us to become the most open market in the world in terms of our access to news from India, from Asia, from Eastern Asia and so on.

[Translation]

Senator Chaput: You made a very interesting comment earlier. You said that there were many small newspapers for different cultural and linguistic communities.

M. Straw : Oui, c'est possible, et je pense que les émissions radiophoniques stimulent la participation des auditoires comme jamais auparavant, ce qui est une tendance des plus intéressantes. Toutefois, vous avez peut-être raison : peut-être que la polémique des années 60, par exemple au sujet de l'indépendance, s'est calmée, et qu'il existe un fade consensus aujourd'hui.

Le sénateur Tkachuk : Oui. J'ai pris bonne note de vos observations sur Fox News, et je me suis dit, pourquoi pas? Pourquoi pas Fox News? Ça pourrait stimuler la discussion au Canada sur nos orientations au sujet de toutes sortes de questions qui ne semblent pas être abordées dans les médias.

M. Straw : Lorsque j'écoute la radio à Toronto, j'entends une variété d'opinions beaucoup plus diverses que ce que j'entendrais à Montréal au cours d'une année entière.

Le sénateur Munson : Je voulais revenir sur vos observations à propos du CRTC. Selon de nombreuses personnes, le CRTC n'a aucune raison d'être et nous devrions nous en débarrasser. Vous avez parlé de Fox et de Al-Jazeera. Toutefois, le CRTC semble établir des règles pour des réseaux individuels souhaitant s'implanter au Canada, par exemple la chaîne Fox; nous possédons déjà CTV; il y a des règles sur sa couverture médiatique, c'est-à-dire le moment auquel CTV peut diffuser les grandes nouvelles. Avons-nous réellement besoin du CRTC?

M. Straw : J'estime que nous en avons réellement besoin, ne serait-ce que pour décider de l'attribution des 13 premières chaînes du système de câblodiffusion. J'estime que, même si les stations n'utilisent plus les fréquences, celles-ci demeurent toutefois un bien public; donc, il n'est pas déraisonnable que le gouvernement établisse des conditions d'entrée des stations au Canada. Il y a la question de la publicité, de l'imposition et des déductions des frais professionnels ainsi que toutes sortes de questions techniques qui, en fin de compte, justifient la réglementation de la radiodiffusion au Canada. Je pense qu'il y a peut-être de meilleurs moyens de s'y prendre, mais dans le fond, j'appuie tout à fait l'idée du CRTC.

Le sénateur Munson : Donnez-nous un exemple.

M. Straw : Eh bien, si vous vous souciez de la programmation américaine — et je l'ai déjà souligné lors d'une autre audience — je pense que le moyen de contrer cette influence est d'encourager l'entrée de nombreux services internationaux afin de créer une grande diversité au sein de laquelle la programmation américaine devra occuper une place plus modeste et plus réduite. Je ne pense pas que la solution soit de consolider artificiellement les stations canadiennes pour faire rempart contre les stations américaines. Je voudrais que nous devenions le marché le plus ouvert au monde sur le plan de l'accès aux nouvelles provenant notamment de l'Inde, de l'Asie et de l'Asie du Sud-Est.

[Français]

Le sénateur Chaput : Vous avez fait un commentaire fort intéressant tout à l'heure. Vous avez mentionné qu'il existait plusieurs petits journaux pour les minorités de d'autres langues et cultures.

Canada is a culturally diverse country characterized, among other things, by its two official languages. Could high circulation newspapers which, it appears, are not very popular with young people, have something to learn from the more modest newspapers produced by other cultural minorities?

Mr. Straw: Yes, there is something that can be learned.

[English]

The problem is in knowing what it is. If they start out having a column for each minority group, of course then they lose. However, *The Toronto Star*, for example, almost completely changed the demographic look of its newsroom by hiring a lot more people under 30. Hiring people from a lot of different minorities and integrating them into the regular news coverage will increase the diversity of perspectives without isolating them. I do not believe in isolating them in little ethnic columns, but I think the overall perspective will change if you have these people covering so-called mainstream issues. However, that will take a lot of time. A lot of newspapers are already making that change, but it will take a long time.

Senator Merchant: Do you have a lot of students from minority groups in your classes? Are they the ones writing the stories that might interest the minorities?

Mr. Straw: Ours is not really a journalism school, but we have a lot of students, for example, who are journalists in Egypt, we have a lot of students from the U.S., we have a lot of members of different cultural communities and so on. Although not as many as Concordia, or Ryerson in Toronto, but that may be just McGill's kind of self-defined elitism, I do not know.

Senator Merchant: I am not just talking about McGill, but do you find that journalism schools are graduating X number of students who are non-French, non-English, from the minorities? Are they finding employment? Are the numbers reflected in the people working in the media?

Mr. Straw: I believe my colleague from Concordia, who will be speaking later, could probably say more about that, because again, we are not a journalism school. I think it has certainly improved. I studied journalism 30 years ago and we were a very homogenous group. I have seen a change, but from a distance ever since. Journalism is not an easy profession in which to find jobs these days. As I said, too many people are willing to do it for free; there is more and more reliance on freelancers, on syndicated material. It is too bad that just as these changes are happening and the people being trained are becoming more diverse, the jobs are drying up.

Le Canada est un pays d'une grande diversité culturelle caractérisée, notamment, par ses deux langues officielles. Les journaux à fort tirage qui, semble-t-il, ne connaissent pas la même popularité chez les jeunes auraient-ils une leçon à tirer des journaux plus modestes des autres minorités culturelles?

M. Straw : Certes, il y a une leçon à tirer.

[Traduction]

Le hic, c'est qu'il faut savoir de quoi il s'agit. Si les médias se dotent d'une chronique pour chaque groupe minoritaire, bien entendu, tout le monde y perd. Toutefois, le *Toronto Star*, par exemple, a transformé le tableau démographique de sa salle de presse en embauchant un grand nombre de nouvelles recrues de moins de 30 ans. L'embauche de nombreuses personnes issues de minorités et leur intégration dans la couverture médiatique grand public fera en sorte de diversifier les perspectives sans les isoler les unes des autres. Je ne pense pas qu'il faille isoler les minorités ethniques dans des chroniques ethniques. Je pense que la perspective globale changera si des personnes issues de minorités sont affectées à des reportages grand public. Toutefois, il faudra du temps. De nombreux journaux sont en train d'adopter cette façon de faire, mais c'est un processus qui nécessite beaucoup de temps.

Le sénateur Merchant : Avez-vous de nombreux étudiants issus de minorités ethniques dans vos cours? Est-ce que ce sont les personnes qui rédigent les articles susceptibles d'intéresser les minorités?

M. Straw : Vous savez, notre école n'est pas une école de journalisme proprement dit, mais nous avons de nombreux étudiants, par exemple des journalistes d'Égypte, des étudiants américains, des étudiants issus de communautés culturelles et ainsi de suite. Nous n'avons pas autant qu'à Concordia ou qu'à Ryerson à Toronto, mais cela correspond peut-être davantage à l'élitisme autoproclamée de McGill... je n'en sais rien.

Le sénateur Merchant : Sans nous limiter au seul cas de l'Université McGill, estimez-vous que les écoles de journalisme diplôment un certain nombre d'étudiants qui ne sont pas francophones ni anglophones, mais qui sont issus de communautés minoritaires? Ces diplômés trouvent-ils du travail? Ce tableau démographique se reflète-il dans l'effectif des médias?

M. Straw : Je pense que mon collègue de Concordia, qui vous adressera la parole tout à l'heure, est mieux placé que moi pour répondre à cette question, car, comme je l'ai dit, nous ne sommes pas vraiment une école de journalisme. Je pense que la situation s'est certainement améliorée. Et quand j'ai étudié le journalisme, voilà 30 ans, nous étions un groupe très homogène. J'ai constaté une évolution, mais d'une certaine distance. Il n'est pas facile de se trouver du travail dans le domaine du journalisme ces jours-ci. Comme je l'ai dit, trop de gens sont prêts à travailler pour rien; on utilise de plus en plus de pigistes, d'articles souscrits. Il est vraiment dommage qu'au moment où ces tendances se dessinent et où les diplômés sont de plus en plus divers, les emplois se fassent rares.

The Chairman: Well, that is a perfect lead-in to our next witness. Professor Straw, thank you so much, it has been really interesting and a great way to get the Montreal session of our hearings off to a good start.

Our next witness, colleagues, will be able to talk to us about journalism schools. He is Professor Enn Raudsepp of Concordia University.

Welcome, Professor Raudsepp. We are very glad to have you with us. You understand that we ask you to make an introductory statement of about 10 minutes, and then we get to ask you questions.

Mr. Enn Raudsepp, Associate Professor and Director, Journalism Department, Concordia University, as an individual: Good morning to everybody, and thank you again for inviting me to speak with you this morning. Just so you know where I am coming from, I will start by telling you that I have been teaching journalism at Concordia University for the past 26 years, and before that, I worked for 10 years for metropolitan daily newspapers in Toronto and Montreal. Over the years I have had quite a lot of opportunity to see our news media from a variety of perspectives, and I will try to share with you this morning some of the things that I have come to believe about our media, particularly our newspapers, which I know probably better than the broadcast forms.

If we look around the world today, I think we can say with some degree of confidence that Canadians are more fortunate than most other peoples. We have a social and political system that, for the most part, cherishes the media and is a cornerstone of democratic society, as well as technological capabilities that I think are the envy of many other nations. From this perspective, if I can use a rather hoary metaphor, our glass is certainly half full.

However, it would be foolhardy for us to overlook the truism that a half-full glass is also half empty. By this I mean that while by and large our news media are doing a serviceable job, they are also showing signs of flabbiness and a bit of weariness, and are not performing at the level of excellence that they could be or should be. The media today are also not what we envisaged only a few decades ago. Up to the Second World War, it was still possible to believe in media that were strongly grounded in their communities, and that related to community issues and spoke up strongly for them. Readers and viewers used to trust their news outlets and expected them to be there for them.

Today, it is the rare media outlet that is locally owned, and the main connection between the media and the public tends to be at the level of commodity exchange between buyer and seller. The trust is not totally gone, but I believe it has weakened considerably. Technology, lowest-common-denominator marketing practices, and the steady drift to mergers, monopolies, chains, conglomerates and convergence have radically altered our media landscape.

La présidente : Eh bien, voilà l'introduction idéale pour notre prochain témoin. Monsieur Straw, merci beaucoup, ça a été très intéressant de parler avec vous, et ce fut un excellent moyen de commencer notre session de Montréal du bon pied.

Notre prochain témoin nous parlera des écoles de journalisme. Je vous présente, chers collègues, le professeur Enn Raudsepp de l'Université Concordia.

Bienvenue monsieur Raudsepp. Nous sommes très heureux de vous avoir parmi nous. Vous comprenez que nous vous demandons de faire un discours liminaire d'environ 10 minutes, après quoi nous vous poserons des questions.

M. Enn Raudsepp, professeur associé et directeur, Département de journalisme, Université Concordia, à titre personnel : Bonjour tout le monde, et merci encore de m'avoir invité à vous adresser la parole ce matin. Je vais d'abord vous donner une idée de mes antécédents. J'enseigne le journalisme à l'Université Concordia depuis 26 ans et, auparavant, j'ai travaillé pendant 10 ans pour un quotidien de Toronto et de Montréal. Au fil des ans, j'ai eu l'occasion de voir les rouages du monde médiatique depuis plusieurs points de vue, et je vais essayer ce matin de vous faire part de certaines impressions que j'entretiens au sujet des médias, et tout particulièrement de la presse écrite, puisque cette forme de média m'est plus familière que celle de la radiodiffusion.

Dans le monde d'aujourd'hui, je pense qu'on peut dire que le Canada est plus chanceux que de nombreux autres pays. Nous avons un système social et politique qui, dans l'ensemble, tient aux médias et les considère comme une pierre angulaire de la société démocratique. De plus, nous nous sommes dotés de possibilités technologiques qui font l'envie de nombreux autres pays. De ce point de vue, on pourrait dire, si vous me permettez d'utiliser une métaphore plutôt usée, que le verre est certainement à moitié plein.

Toutefois, il est vrai aussi qu'un verre à moitié plein est également à moitié vide. Par ceci, j'entends que, si nos médias en gros font du bon travail, il est vrai aussi qu'ils font preuve d'une certaine mollesse, voire de paresse, et qu'ils ne performant pas au niveau d'excellence qu'ils pourraient et devraient atteindre. Les médias d'aujourd'hui ne sont pas ce qu'ils étaient il y a quelques décennies. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, il était encore vrai que les médias étaient très ancrés dans leurs collectivités, qu'ils étaient axés sur les questions communautaires et qu'ils les défendaient. Les lecteurs et auditeurs faisaient confiance aux médias et s'attendaient à ce qu'ils les défendent.

Aujourd'hui, rare est le diffuseur qui appartient à des intérêts locaux et, malheureusement, le lien principal entre les médias et le public se situe au niveau du bête échange de marchandises entre acheteurs et vendeurs. La confiance n'a pas totalement disparu, mais elle n'est plus ce qu'elle était. La technologie, les pratiques de commercialisation du produit en fonction du plus petit dénominateur commun ainsi que la tendance soutenue favorisant les fusions, les monopoles, les chaînes, les conglomerats et la convergence ont transformé le paysage médiatique.

Some would have us believe that we are much better off in this new information age, in a digital universe of hundreds of television channels and unlimited websites on the Internet. Now, I am not a Luddite and I certainly believe that the new technology is here to stay. In the long run, it is quite possible — in fact, very possible, maybe — that the technology will solve our current media malaise by creating, for the first time in our history, a truly free marketplace of ideas on a level playing field with universal access and a representative diversity of news and information. However, we are not there yet, particularly in terms of the level playing field and universal access, and it may be some time before we arrive at that happy condition.

Today, we still have to cope with an in-between world where large corporations control access to most of the news and information we receive, and which allow marketing and other commercial considerations to drive many of their decisions. On the whole — there are always a few honourable exceptions — we have what I think is a kind of “dumbing down” of our media, if I could use that term, a drift towards superficiality. Our much-vaunted 24-hour news cycles often turn out to be short bursts of headline news with brief clips of sensational events repeated over and over again, instead of a refreshing variety of meaningful in-depth reports.

Our newspapers simultaneously are also becoming somewhat homogenous, as the centralizing tendencies of chain ownership are given freer reign, and with the recent trend to convergence, this kind of homogeneity is also spreading to the Internet. Now we can get the same news bites in print, on television, radio and the Internet.

I recently underwent back surgery and was laid up for about three months, and at first I thought that this would be a great opportunity to catch up on what is happening in the broadcast media. However, I ended up watching very little because it gets tiresome viewing the same clips over and over again. I now believe people who tell me that they no longer watch television because, despite the 200 channels or so, it is a wasteland out there. In talking to people, I find that even media junkies know immediately who Paris Hilton is, but not very many of them can tell me much about Maher Arar.

In addition to the increasing “infotainment” approach to news, another problem we face is the cutting back of local news. I thought the CBC’s decision a while back to eliminate much of local programming was a major mistake. In the written press, the era of centralized templates that permit only limited inserts of local material may not be all that far off, and if it happens, it will not be pretty.

We do altogether too much recycling and repeating of American news and information, we are much too eager to copy their formats and programming instead of devising our own, largely because it is cheaper, not because it is better. The sad thing is, we do have a lot of excellent Canadian journalists, and when they are given the chance to show what they can do, the results are

D’aucuns veulent nous faire croire que les choses se sont améliorées à cette ère de l’information, dans cet univers numérique composé de centaines de chaînes de télévision et de sites Web illimités. Je ne suis pas antiprogressiste, et je sais que les nouvelles technologies ne disparaîtront pas. En fait, à long terme, il est possible — en fait tout à fait possible — que la technologie porte remède à notre malaise médiatique en créant, pour la première fois de l’histoire, un forum d’idées vraiment libre, équitable et d’accès universel présentant des nouvelles et informations vraiment diverses. Toutefois, nous n’en sommes pas encore là, tout particulièrement au niveau de l’équité et de l’accès universel, et il pourra s’écouler beaucoup de temps avant que nous arrivions à cette heureuse situation.

Aujourd’hui, nous en sommes toujours à mi-chemin, dans un monde où les conglomérats restreignent l’accès à la plupart des nouvelles et informations, dans un monde où les questions de marketing et les intérêts commerciaux orientent les décisions. En gros — il y a toujours d’honorables exceptions —, on assiste à un phénomène de « nivellement par le bas » de nos médias, si vous le permettez, c’est-à-dire une tendance vers la superficialité. Nos fameux bulletins de nouvelles 24 heures sur 24 ne sont rien de plus que de courtes rafales de manchettes et de clips sensationnels qui sont joués en boucle, et non une grande variété illuminante de reportages de fond intéressants.

Nos journaux deviennent à la fois plus homogènes, en raison de l’appui à la convergence et à la propriété centralisées, et cette tendance vers la convergence, vers l’homogénéité, commence à se manifester également sur Internet. C’est-à-dire qu’on peut voir les mêmes reportages dans la presse écrite, à la télévision, à la radio et sur Internet.

Dernièrement je me suis fait opérer au dos, et j’ai été perclus pendant trois mois. Au début, je me suis dit que ce serait l’occasion idéale de me rattraper et d’analyser les dernières tendances dans les médias radiodiffusés. Toutefois, en fin de compte, j’ai très peu regardé les informations, car il est très monotone de voir les mêmes clips jouer à satiété. Je crois maintenant les gens qui me disent qu’ils ne regardent plus la télévision parce que, malgré 200 chaînes ou plus, il n’y a rien à voir. D’après mes conversations, j’ai constaté que même les férus d’information savent immédiatement qui est Paris Hilton, mais ne savent pas toujours qui est Maher Arar.

En plus de la tendance croissante vers l’infodivertissement plutôt que l’information, on affronte également le problème de la réduction des nouvelles locales. Lorsque la CBC a décidé, voilà peu, d’éliminer la plus grande partie de sa programmation locale, j’estimais qu’elle faisait erreur. Dans la presse écrite, l’ère des maquettes normalisées, qui ne permettent d’insérer qu’un contenu local très limité, est à nos portes. Et lorsqu’elle sera endémique, nous aurons tout loisir de le regretter.

Malheureusement, nous nous contentons de recycler et de répéter les informations américaines; nous sommes bien trop portés à copier leur format et leur programmation au lieu d’élaborer les nôtres, non pas parce que cette tendance s’avère la meilleure, mais parce qu’elle est la moins chère. Le pire, c’est qu’il existe de nombreux excellents journalistes canadiens, et pour peu

often outstanding. That can be readily ascertained by checking out some of the Canadian newsrooms that make a point of using their own staff and their own copy. *The Globe and Mail* certainly, the CBC national news, and one or two others, I think stand out from the pack in this respect.

What can we do to instil more excellence in our media? I strongly believe that the media system we have drifted into is what homogenizes and makes bland our media. The cure would be to stop the drift and step back a little to the time when we had more local ownership of the media, when the media were more interested in responding to their community than in squeezing out the last penny of profit from their designated markets. To get to anywhere better we would have to go back to the time when "convergence" was not yet a buzzword and we did not allow cross-media ownership, a practice that benefits only the owners and does not do much for the public. If we want our nation to develop and prosper, we need a strong, intelligent media. I believe we still have the foundations for that kind of media, but we need to preserve and perhaps even strengthen them.

The St-Jean committee in Quebec, of which I was a member, strongly advocated the entrenchment of a public right of access to the media as a necessary antidote to the owners' right to do as they wished with their media properties. Today the scales are still tipped in favour of the owners' property rights, with very little real recognition that the media are also a public trust on which the nation depends in order for the citizenry to be adequately informed in exercising their democratic rights.

Somehow the balance has to be restored, perhaps with more transparency of operation, or by requiring adherence to voluntarily agreed-upon professional and ethical standards; if I can use an oxymoron, voluntary requirement.

The range of corrective measures of course extends much further, to limits placed on chain ownership of media, to disallowing cross-media ownership, to tax incentives to promote excellence, to contracts for editors, to cooperative ownership of media by the journalists themselves, and so on. A lot of these measures have been spelled out by the Davey and Kent reports, your predecessors in this area, and by others, so that we have a fair idea of what can be done to restore the balance between ownership prerogatives and public rights. All we need is the will to act.

I am very glad you are studying this issue and I hope that your report will start the process.

Senator Tkachuk: How has media convergence damaged, or hurt, or improved the Montreal market, for example?

qu'on leur donne l'occasion de briller, ils répondent souvent à toutes nos attentes. Il suffit de constater la qualité des reportages issus des salles de presse qui se font un devoir d'utiliser leur personnel et leurs rédacteurs. Il y a *The Globe and Mail*, certainement; il y a les nouvelles nationales de la CBC, et une ou deux autres salles de presse, qui se démarquent du peloton.

Que pouvons-nous donc faire pour encourager l'excellence des médias? J'estime pour ma part que le système médiatique vers lequel nous nous sommes tournés est responsable de l'homogénéité et de la fadeur de nos médias. La solution serait de prendre du recul et de revenir à la propriété locale des médias, qui privilégiaient les besoins de la collectivité au profit et à l'exploitation de leurs marchés à créneaux. Donc, pour améliorer la situation, nous devons revenir à l'époque où la convergence n'était pas encore à la mode et où la propriété croisée n'était pas permise. En effet, cette pratique est bénéfique aux propriétaires et non pas au public. Si nous voulons que le Canada s'épanouisse, il nous faut des médias forts et intelligents. J'estime qu'il nous reste encore les fondements pour ce genre de média, mais il faut à tout prix les préserver, voire les renforcer.

Au Québec, le comité de la Saint-Jean dont je faisais partie avait vigoureusement préconisé qu'on garantisse à la population le droit d'accès aux médias, antidote nécessaire contre le droit qu'auraient sinon les propriétaires de faire ce que bon leur semblait des médias qui leur appartiennent. Aujourd'hui, la balance penche toujours en faveur des droits des propriétaires, et on reconnaît encore très peu dans la réalité que les médias sont également un bien public dont dépend la nation pour que la population soit suffisamment informée afin de pouvoir exercer ses droits démocratiques.

Il faut d'une façon ou d'une autre rétablir l'équilibre, peut-être en rendant les activités plus transparentes ou en exigeant le respect de certaines normes professionnelles et déontologiques convenues, ce qu'on pourrait appeler, vous excuserez l'oxymoron, une exigence facultative.

La palette des correctifs va bien sûr beaucoup plus loin, par exemple des limites qui seraient imposées au nombre de médias appartenant à un seul propriétaire, l'interdiction de la propriété croisée, des mesures fiscales incitatives pour favoriser l'excellence des contrats accordés aux éditeurs, la création d'un consortium de journalistes qui deviendraient le propriétaire d'un média en coopération, et ainsi de suite. Un certain nombre de ces mesures ont déjà été exposées dans les rapports Davey et Kent, qui vous ont précédés dans ce domaine, mais par d'autres auteurs également, de sorte que nous avons une assez bonne idée de ce qui pourrait être fait pour établir l'équilibre entre les prerogatives d'un propriétaire et les droits de la population. Tout ce qui leur reste à faire maintenant, c'est de passer aux actes.

Je suis très heureux que vous étudiez cette question et j'espère que votre rapport va permettre au processus de démarrer.

Le sénateur Tkachuk : En quoi la convergence dans le secteur des médias a-t-elle nui par exemple au marché montréalais ou alors l'a-t-elle amélioré?

Mr. Raudsepp: I do not think it has improved it. In Montreal, we probably witnessed some of the most dramatic effects of convergence because Quebecor and CanWest, which are both represented here, are among its most advanced practitioners. It seems to me, from looking at their output, that they are using access to the different media forms to promote each rather than to create more interesting and better news. In other words, it is a marketing tool for them, much more than it is a news tool. Just logically, convergence does not make a lot of sense in terms of the public interest, because instead of two or three reporters working for separate news organizations, separate media, producing separate stories, they are producing one story, which is recycled in the different media. There is a cutback in the diversity of the information that we are getting, and I think that is a problem.

Senator Tkachuk: If a newspaper is a business, which it is, are there any impediments imposed by government, provincial or federal, perhaps through regulation or tax policy, or is it because perhaps we do not have a good business climate that we do not have more newspapers or more competition? In the era you are talking about, there was no capital gains tax. Is that maybe why you feel the way you do?

Mr. Raudsepp: I certainly do not think there are impediments to the operation of newspapers. In fact I think that might be the problem, that we do not have any kind of structure within which newspapers are allowed to operate. In most industries there are some forms of structure. I might be wrong, and I am not an expert on business, but certainly in terms of food and drugs and so on, there are laws that provide for minimum standards. We cannot poison the public with the products of these companies.

In the same way, I think it is feasible to create a kind of a structure for the news media that has no impact on the content, but does have an impact on the overall structure within which it operates, such as some degree of limitation on ownership, perhaps on cross-media ownership.

Senator Tkachuk: You would suggest expanding the role of the CRTC to include that, or would you be looking at another regulatory body that would oversee the news media?

Mr. Raudsepp: I do not think we need another regulatory body; the less regulatory bodies we have, perhaps the better.

Senator Tkachuk: I am with you there.

Mr. Raudsepp: The CRTC would be quite capable of doing it. I think the major reason d'être for the CRTC should be to review cross-media ownership issues; it should have nothing to do with content at all. I believe in freedom of content as much as possible.

M. Raudsepp : Je ne pense pas que la convergence ait amélioré le marché. À Montréal, nous avons probablement été les témoins de certains des effets les plus radicaux de la convergence, puisque Quebecor et CanWest, qui sont tous deux représentés ici, sont parmi les protagonistes qui sont le plus avancés dans cette voie. À en juger d'après leur production, ces deux entreprises, me semble-t-il, utilisent leur participation dans les différents médias pour se valoriser au lieu de créer de meilleures émissions d'actualité ou des émissions plus intéressantes. En d'autres termes, cette convergence est, pour ces entreprises, un outil de marketing beaucoup plus qu'un outil de reportage. Pour être logique, la convergence ne favorise guère l'intérêt public, puisqu'au lieu d'avoir deux ou trois journalistes travaillant pour des maisons différentes, des médias différents, et produisant des reportages différents, ces journalistes n'en produisent qu'un seul qui est recyclé dans les différents médias. La diversité de l'information que nous obtenons en souffre donc, et je pense que cela pose un problème.

Le sénateur Tkachuk : Si un quotidien est une entreprise, ce qui est bien le cas, y a-t-il un gouvernement, qu'il soit provincial ou fédéral, qui fait obstacle, notamment, par voie de réglementation ou de politique fiscale, ou alors est-ce la faute de la conjoncture commerciale s'il n'y a pas davantage de quotidiens et si la concurrence n'est pas plus présente? À l'époque dont vous parlez, il n'y avait pas d'impôt sur les gains en capital. Peut-être est-ce la raison pour laquelle vous avez ce sentiment, n'est-ce pas?

M. Raudsepp : Je ne pense certainement pas qu'il y ait quoi que ce soit qui fasse obstacle aux journaux. D'ailleurs, je dirais que c'est peut-être cela le problème, en ce sens qu'il n'y aucune structure qui encadre le fonctionnement des quotidiens. Dans la plupart des industries, il y a une structure d'un genre ou d'un autre. Je me trompe peut-être, et je ne suis pas expert en la matière, mais par exemple, dans le domaine de l'alimentation et dans celui des médicaments, il y a des lois qui imposent des normes minimums. Nous ne saurions permettre qu'on empoisonne les gens avec des produits de ce genre.

De la même façon, je pense qu'il serait possible de créer, pour les médias de l'information, un genre de structure qui n'aurait aucune incidence sur le contenu, mais qui en aurait une sur la structure d'ensemble qui encadre l'industrie, par exemple des limites imposées à la propriété, à la propriété croisée par exemple.

Le sénateur Tkachuk : Préconiseriez-vous un élargissement du rôle du CRTC dans ce sens, ou faudrait-il confier le contrôle des médias de l'information à un autre organisme de réglementation?

M. Raudsepp : Nous n'avons pas besoin d'un autre organisme de réglementation. Moins nous en avons, mieux c'est.

Le sénateur Tkachuk : Je suis d'accord avec vous.

M. Raudsepp : Le CRTC pourrait très bien le faire. Je pense que la principale raison d'être du CRTC est de surveiller les questions de propriété croisée des médias; il ne devrait pas devoir s'occuper du contenu. Je crois à la liberté de contenu dans toute la mesure du possible.

Senator Munson: I was just thinking, professor, after 35 years in the media, I worked for the Prime Minister for a little while as director of communications, and each morning he would get up and ask me "What is in the *National Post*?" I would tell him what was in the *National Post* politically. He would say "What is in the *Citizen*?" I would say "The same thing. Same writer." "What is in the *Gazette*?" "Same thing." He could not understand why. That is what happened with media convergence; in that sense, it is the same messenger most of the time. You say we have to find some balance. How do we find that balance without having regulation?

Mr. Raudsepp: Well, that is the 64,000-dollar question, and I think that that is the rock on which the Davy committee and the Kent commission foundered in the past, and it is the rock which could foreseeably cause this committee to founder as well.

I think that if there is a strong political will, and if the public is behind proposals of this kind, it could be done. I honestly do not believe that there is any reason why one group or one person should own 30 per cent of our media, for example. What is the point of that? Perhaps it makes sense from the business perspective, but the media are much more than just a business. They do serve a public function, and I think there is public trust and a need for more diversity, more quality in our media that can only be achieved by eliminating large conglomerations of control.

The Kent commission suggested that there should be some degree of divestment. They were immediately slammed as being "pinkos," "communists," whatever. This was the road to perdition, giving your little finger to the devil. Any kind of regulation was immediately anathema. However, the market has a tendency to go to monopolization, and if we allow the market to do exactly that, I think eventually we will have a very high degree of concentration, much more than we have now, because there is a momentum that builds. It started off with mergers and purchases of individual media outlets, and now you see chains swallowing other chains, so the process accelerates. That could continue, and I am a little scared of that prospect.

I am not averse to a small degree of regulation—it cannot be excessive, and I think people should be entitled to own a few media outlets, but not—

Senator Munson: You are looking at government stepping in with legislation to stop big guys from swallowing little guys?

Mr. Raudsepp: Yes. I do not see that as a really horrible possibility. It used to be, if you go back 500 years in the history of the media and of journalism, governments were the enemy. There was no doubt about it, governments were the bad guys; they were the people who controlled the media, who insisted on licensing, censorship, and punished transgressors very severely, even including up to the death penalty.

That has changed over the years. I think our system of government has moved from an authoritarian kind of system to a much more libertarian, democratic kind of system, and nowadays my view of government is as a kind of a referee to adjudicate between competing interests within a society. The government has

Le sénateur Munson : Vous savez, après 35 ans dans les médias, j'ai travaillé pendant un moment pour le premier ministre comme directeur des communications; chaque matin, il me demandait : « Qu'y a-t-il dans le *National Post*? » Je lui présentais le contenu politique du *National Post*. Il me demandait ce qu'il y avait dans le *Citizen*, et je lui disais : « La même chose, même auteur. » « Et dans la *Gazette*? » « Même chose. » Il ne comprenait pas pourquoi. C'est ce qui s'est passé avec la convergence des médias; en ce sens, c'est la plupart du temps le même messenger. Vous dites qu'il faut trouver un équilibre. Comment le faire sans réglementer?

M. Raudsepp : C'est la grande question, et je crois que c'est le récit sur lequel le Comité Davy et la Commission Kent ont sombré dans le passé, et le récit qui pourrait très bien faire sombrer aussi votre comité.

Je crois que s'il y a une forte volonté politique et, si le public appuie ce genre de proposition, c'est possible. Franchement, je ne vois pas pourquoi un groupe ou une personne pourrait être propriétaire de 30 p. 100 de nos médias, par exemple. À quoi cela rime-t-il? C'est peut-être logique d'un point de vue commercial, mais les médias sont autre chose qu'une simple entreprise commerciale. Ils ont une vocation publique, et je crois qu'il y a une responsabilité publique et une nécessité d'une plus grande diversité, d'une plus grande qualité dans nos médias qu'on ne pourra obtenir qu'en démantelant les conglomérats.

La commission Kent a suggéré un certain dessaisissement. Ses membres ont immédiatement été dénoncés comme des gauchistes et des communistes, à ce que je sache. C'était courir à la catastrophe, tendre la main au diable. On jetait immédiatement l'anathème sur toute forme de réglementation. Or, le marché a une tendance à la monopolisation et si on le laisse évoluer de cette façon, je pense qu'on arrive tôt ou tard à un degré extrême de concentration, bien pire que celui que nous avons actuellement, parce que le mouvement se renforce. Cela a commencé par des fusions et des rachats de divers organes médiatiques individuels, et maintenant ce sont des chaînes qui en absorbent d'autres. Donc, le processus fait boule de neige. Il risque de se poursuivre, et cela m'inquiète un peu.

Je ne suis pas contre une légère réglementation — il ne faut pas qu'elle soit excessive et je crois qu'on doit autoriser les gens à être propriétaires de quelques organes de médias, mais pas...

Le sénateur Munson : Vous voudriez que le gouvernement intervienne et légifère pour empêcher les gros d'avaler les petits?

M. Raudsepp : Oui. Cela ne me paraît pas épouvantable. Autrefois, si vous remontez 500 ans en arrière dans l'histoire des médias et du journalisme, les gouvernements étaient l'ennemi. C'était clair, les gouvernements étaient les méchants; c'étaient eux qui contrôlaient les médias, qui imposaient des licences et la censure, et qui punissaient sauvagement les contrevenants, allant même jusqu'à la peine de mort.

Tout cela a évolué au fil des ans. Je pense que nous sommes passés d'un régime autoritaire à un régime plus libéral, plus démocratique; à mon avis, de nos jours, le gouvernement est une sorte d'arbitre chargé de trancher les différends entre divers intérêts dans la société. Le gouvernement ne doit pas

the role, not to necessarily espouse a lot of policies, but to adjudicate, to referee between competing interests and to determine what best serves the public interest. In this particular case, we are not talking about excessive controls, and only of ownership, not content of any kind, and I think that has to be emphatically considered.

Senator Munson: Just a simple question in closing — what is freedom of the press?

Mr. Raudsepp: Well, there are so many answers.

Senator Munson: Is it freedom to own? Is it freedom not to own? Is it freedom to own lots?

Mr. Raudsepp: No, obviously there are two sides to the equation, and certainly freedom to own is one. However, freedom to own how many? That is, I think, another issue.

The other side of the coin is the freedom of access. If we emphasize only ownership rights, then I think we are selling short our citizens who are at the mercy of the media. It used to be that the free market was supposed to be the antidote. If you do not like something, do not buy it; somebody else will provide a different product, a better product that you can buy. However, that is not necessarily happening, certainly not in our print media, because of the economics of the business. It is very difficult to set up competing newspapers in any one-newspaper community.

The hope is there, and I think we all share it, that eventually, the technology, which is becoming more accessible and cheaper, will, down the line perhaps, make it a lot easier for individuals to set up competing papers or competing websites of some kind or other that will provide alternate views. However, we are not there right now. If you look at the most commonly accessed news websites, they are those of our traditional media. That is what people look for. You do not have time to surf the Net and look for all kinds of opinions, some that you cannot really trust because you do not know where they are coming from. We still look to the institutionalized forms of information on websites, and I think it is possible that the technology will allow us at some point to do it.

As I say, we live in this in-between world right now, and I think it is important that we preserve the rights of our citizens even in this kind of transition.

Senator Tkachuk: You mentioned to Senator Munson that perhaps we have a limited amount of or less choice. I am not sure if those were your exact words, but I think that was your intent. In a major market like Toronto you have *The Globe and Mail*, the *National Post*, *The Toronto Star* and the *Sun*; you have four newspapers.

Mr. Raudsepp: Yes.

Senator Tkachuk: In the city of Saskatoon, where I have lived since college days, we had one. However, through technology, I can now also access *The Globe and Mail*, and the *National Post*, I can go to a newsstand and buy any newspaper in the world. I have more choice of newspapers in my city than I have ever had before.

nécessairement adhérer à toutes sortes de politiques, mais il doit trancher, arbitrer les différends entre divers intérêts et déterminer la meilleure façon de servir l'intérêt public. Le cas échéant, nous ne parlons pas de contrôle excessif, mais simplement de propriété, pas du contenu, et je crois qu'il faut absolument envisager cette solution.

Le sénateur Munson : Une simple question pour terminer. Qu'est-ce que la liberté de la presse?

M. Raudsepp : J'aurais bien des réponses à vous donner.

Le sénateur Munson : Est-ce la liberté de posséder? Est-ce la liberté de ne pas posséder? Est-ce la liberté de posséder beaucoup?

M. Raudsepp : Non; évidemment, il y a deux éléments dans l'équation, dont la liberté de posséder. Cependant, c'est la liberté de posséder quoi? Voilà, à mon sens, une autre question à poser.

Comme envers de la médaille, il y a la liberté d'accès. Si l'on insiste uniquement sur les droits de propriété, on risque de pénaliser nos citoyens, qui sont à la merci des médias. Autrefois, l'économie de marché était censée apporter un antidote. Si quelque chose ne plaît pas, il suffit de ne pas l'acheter; quelqu'un d'autre va proposer un produit différent, un produit meilleur qu'on pourra acheter. Pourtant, ce n'est pas forcément ce qui se passe, en particulier dans la presse canadienne, à cause de ses contraintes économiques. Il est très difficile de créer des journaux concurrents dans une collectivité à journal unique.

Ce que nous espérons tous, je pense, c'est que la technologie, qui est toujours plus accessible et meilleur marché, permettra tôt ou tard à n'importe qui de créer des journaux concurrents ou des sites Web qui présenteront d'autres points de vue. Cependant, nous n'en sommes pas encore là. Les sites Web de nouvelles les plus fréquentés sont ceux de nos médias traditionnels. Voilà ce que les gens consultent. Personne n'a le temps de naviguer sur Internet à la recherche d'opinions différentes, dont certaines ne sont pas fiables parce qu'on n'en connaît pas l'origine. On recherche toujours des formes conventionnelles d'information sur les sites Web, et je pense que la technologie devrait un jour nous permettre d'y trouver autre chose.

Je le répète, nous vivons une période de transition et je pense qu'il est essentiel, même dans la situation actuelle, de préserver les droits de nos citoyens.

Le sénateur Tkachuk : Vous avez dit au sénateur Munson que le choix est actuellement limité ou moindre. Je ne sais pas si ce sont exactement vos propos, mais je pense que c'est ce que vous vouliez dire. Dans un grand marché comme celui de Toronto, on trouve le *Globe and Mail*, le *National Post*, le *Toronto Star* et le *Sun*, soit quatre journaux.

M. Raudsepp : Oui.

Le sénateur Tkachuk : À Saskatoon, où j'ai habité à partir de mes études universitaires, il n'y en avait qu'un seul. Cependant, grâce à la technologie, je peux maintenant accéder également au *Globe and Mail* et au *National Post*, et je peux acheter tous les journaux du monde à la librairie. Je peux trouver dans ma ville beaucoup plus de journaux qu'autrefois.

Mr. Raudsepp: Yes.

Senator Tkachuk: So how can you say we have less choice?

Mr. Raudsepp: Well, I think you are very fortunate, living in Toronto, or being able to access these things in Toronto. It is not true everywhere in the country. I think we have pockets where we are much less served — not as well served, certainly.

Senator Tkachuk: For example?

Mr. Raudsepp: Well, in Quebec we have 11 or 12 daily newspapers. In Ontario there are 40-odd daily newspapers, four times as many. It stands to reason that communities in Ontario have more access to daily newspapers than Quebecers do. In the rural areas, not everybody has Internet connections. We are not fully computerized in this country yet, so there are still a lot of places where this kind of information is not available. We do not have the actual physical product, and we do not have Internet access in some communities.

I think that that is part of the issue. It is very important to somehow allow an infrastructure to be built up. Maybe the government has a role to play in this area, and maybe that is a more important role than some of the others, like limits on ownership and so on. If we can create the conditions whereby every citizen can have equal access to the media, I think that we are on our way somewhere.

Senator Merchant: I am still a little confused after the previous question. We talk about the government coming in. I live in Saskatchewan too, and I go to Estevan and to smaller places, and when I wake up in the morning, there are newspapers at the hotel. *The Globe and Mail* is there in the morning and the *National Post* is there. I do not see any problem with getting more information than we have had in the past, as Senator Tkachuk has said.

I do not want the government involved in too many aspects of life, because I think that newspapers will survive or not, depending on whether people buy them or not, read them or not, and depending on whether advertisers advertise in them. If there is no readership, there will be no advertising.

The marketplace will level that playing field. Maybe there are too many newspapers. Maybe they will not be able to survive because people are not getting their news through this medium any more. People are not reading newspapers, so we are trying maybe to resuscitate a body that is dying, and we will not be able to rescue it. I do not know. However, I cannot see what, exactly, you mean when you are talking about government. We Westerners do not want too much government, because government is far away. Ottawa is far away from North Battleford and we do not connect to it that well. It no longer really reflects, quite frankly, what we believe in.

Senator Tkachuk: And she is a Liberal.

Senator Merchant: And I am a Liberal.

M. Raudsepp: Oui.

Le sénateur Tkachuk : Comment pouvez-vous dire qu'on a moins de choix qu'avant?

M. Raudsepp : Je pense que vous avez beaucoup de chance si vous habitez à Toronto ou si vous avez accès à tous ces journaux à Toronto. Ce n'est pas vrai partout dans le reste du pays. Il reste des régions qui sont beaucoup moins bien desservies, voire qui sont très mal desservies.

Le sénateur Tkachuk : Par exemple?

M. Raudsepp : Au Québec, il existe 11 ou 12 quotidiens. En Ontario, il y en a une quarantaine, soit quatre fois plus. Il est évident que les Ontariens ont beaucoup plus de quotidiens à leur disposition que les Québécois. À la campagne, tout le monde n'est pas branché à l'Internet. Les Canadiens n'ont pas tous des ordinateurs, et il reste bien des endroits où cette forme d'information n'est pas disponible. Certaines localités n'ont pas d'ordinateurs et ne sont pas branchées à l'Internet.

À mon sens, c'est une partie du problème. Il est essentiel de permettre l'élaboration d'une infrastructure. Le gouvernement a peut-être un rôle à jouer dans ce domaine, un rôle plus important, notamment en matière de restrictions du droit de propriété, etc. Si l'on peut créer les conditions permettant à chaque citoyen d'accéder aux médias sur un pied d'égalité, on progressera dans la bonne voie.

Le sénateur Merchant : Je ne sais pas encore très bien. Nous parlons du rôle du gouvernement. Moi aussi je vis en Saskatchewan, et je me rends à Estevan et dans d'autres petites communautés, et le matin, des journaux sont disponibles à l'hôtel, notamment le *Globe and Mail* et le *National Post*. Comme le sénateur Tkachuk l'a signalé, il est très facile d'obtenir plus de renseignements que par le passé.

Je ne voudrais pas que le gouvernement se mêle trop de notre vie de tous les jours, parce que je crois que la survie des journaux dépend du public, à savoir s'il lit ces journaux, s'il les achète et si les clients décident d'acheter de la publicité dans ces journaux. Si personne ne lit le journal, aucun client ne voudra y faire paraître sa publicité.

Le marché dictera les résultats. Peut-être y a-t-il trop de journaux. Ils ne pourront peut-être pas tous survivre, parce que le public n'obtient plus toutes leurs nouvelles dans les journaux. Les gens ne lisent plus les journaux, et je crains que nous n'essayions de ressusciter un corps mort, et ça ne sera pas possible. Je ne sais pas. Je ne comprends pas vraiment ce que vous entendez quand vous parlez du rôle du gouvernement. Nous, les résidents de l'Ouest canadien, ne voulons pas accorder un trop grand rôle au gouvernement, parce que ce dernier est très loin. Ottawa c'est très loin de North Battleford et nous nous sentons isolés. En fait, le gouvernement ne reflète pas nécessairement ce qui nous intéresse.

Le sénateur Tkachuk : Et ça vient d'une libérale.

Le sénateur Merchant : C'est vrai, je suis libérale.

When I wake up in the morning, there is actually the *National Post* outside my room, not *The Globe and Mail*. Here, I cannot get the *National Post* in the morning, so we are different. This country is very diverse, we are far away from one another and maybe the news should be a force that unites us. We do not like government too much.

Mr. Raudsepp: Well, there is a little irony in your statement, perhaps, because you are the government to a great extent. You are representing citizens, you are representing a province, and you are in a position to make decisions about things such as this. The other thing I would say is that I do not think it is a dying industry — not at all. I said it was a little flabby, and there is some degree of deterioration, perhaps because of the marketing approaches that are being taken. That is the problem, to my mind. Diversity enters into it too, because the ownership all comes from a particular segment of society. There is not a lot of representation.

If you go back to the previous century in Montreal, we had quite a number of newspapers in this city; they represented different parties or they were identified with particular religions. *The True Witness*, the Protestant paper, was evangelical in its tone and approach. We had a Catholic newspaper that was ultramontane and very conservative. There was a perspective from many different angles, and that is gone. Now we have one class that does not really stand for anything much, except perhaps making money.

There is sometimes a limitation on what gets into papers. The case of Adbusters intrigues me a lot. This is a group that has been trying to get its advertisements on national television and into various newspapers, and has been turned down. Why? Because they are producing ads or messages that try to tell Canadians to think about obesity, and think about violence in society and in the media, and they identify McDonald's as being indirectly one of the causes of obesity in society.

However, various media outlets have refused these ads, saying that this goes against their ethos: "We depend entirely on advertising for our revenue and we will not bite the hand that feeds us, so we are not running your ads." That means that Canadians are not getting access to a certain perspective there, not in the same way they would if it were broadcast on national television, for example.

There are elements like this, and there are more examples of why we sometimes feel there is homogeneity of views and news. It is the blandness and the homogeneity that I am mostly opposed to. I think that is what we want to somehow overcome, if we can.

Senator Merchant: Are we to blame the newspaper owners for that? When I turn on American television I do see the right represented, and I do see the left. I do not see that so much on Canadian television. People there are not afraid to speak out about what they feel. People here sometimes feel that they do not

Chaque matin, il y a une copie du *National Post* à ma porte, pas le *Globe and Mail*. Ici, je ne peux pas obtenir le *National Post* le matin. Donc, nous sommes différents. Le Canada est un pays vaste et fort diversifié pays. Alors, nous sommes loin les uns des autres, et peut-être les nouvelles devraient-elles représenter un facteur qui nous unit. Nous ne sommes pas entichés du gouvernement.

M. Raudsepp : Ce que vous dites est un peu ironique, parce qu'après tout vous êtes le gouvernement. Vous représentez les citoyens, une province, et vous êtes en mesure de prendre des décisions sur diverses questions comme celle-ci. De plus, j'aimerais ajouter que je ne pense pas que nous soyons une industrie à l'article de la mort — pas du tout. J'ai dit qu'on faisait un peu d'embonpoint, qu'il y avait eu une certaine détérioration, peut-être en raison des techniques de marketing qu'on adopte. C'est le problème à mon avis. Évidemment, la diversité est un facteur parce que tous les propriétaires des journaux appartiennent pratiquement à une couche particulière de la société. Il s'agit donc d'une représentation fort inégale.

Au siècle dernier à Montréal, il y avait beaucoup de journaux; ils représentaient divers partis ou étaient associés à des religions particulières. Le journal protestant, *The True Witness*, avait une orientation plutôt évangélique. Il y avait un journal catholique qui était très conservateur et ultramontain. On y exposait divers points de vue; ce journal ne paraît plus. Il existe une classe qui ne représente vraiment rien sauf l'appât du gain.

Il existe parfois une certaine limite quant à ce qui sera publié dans les journaux. L'affaire Adbusters m'intéresse vivement. C'est un groupe qui essaie de présenter sa publicité aux réseaux nationaux de télévision et dans divers journaux, mais qui n'y réussit pas. Pourquoi? Parce qu'il produit des annonces ou des messages qui essaient de dire aux Canadiens qu'ils doivent penser à l'obésité et à la violence au sein de la société et des médias; c'est un groupe qui présente McDonald's comme étant indirectement une des causes de l'obésité dans la société canadienne.

Cependant, divers médias ont refusé de diffuser ces annonces, affirmant qu'elles vont à l'encontre de leur éthos : « Nos revenus proviennent exclusivement de la publicité, et nous ne dirons rien contre nos sources de revenu; nous n'accepterons donc pas votre publicité. » Cela veut dire que les Canadiens n'ont pas accès à un certain point de vue, pas de la même façon que si ces annonces publicitaires paraissaient aux réseaux nationaux par exemple.

Il y a des éléments comme celui-ci et il y a d'autres exemples qui permettent d'expliquer pourquoi nous avons l'impression parfois qu'il y a une homogénéité de points de vue et d'informations. Ce à quoi je m'oppose le plus, c'est la banalité et l'homogénéité. Je crois que c'est ce que nous voulons surmonter d'une manière ou d'une autre, si nous le pouvons.

Le sénateur Merchant : Faut-il en rendre les propriétaires de journaux responsables? À la télévision américaine, la droite comme la gauche sont représentées. Je ne le vois pas vraiment à la télévision canadienne. Aux États-Unis, les gens n'ont pas peur de dire ce qu'ils ressentent. Au Canada, parfois les gens ont

have a voice. We had somebody appear before us a couple of days ago who is a small "c" conservative thinker, and she told us that she cannot get her opinion heard. She tries, but the media do not seem to want to speak about that. Why are we blaming the owners? Does it maybe have something to do with the journalists you are graduating? I do not know. That is also an ingredient in the mix. Are your students different now from what they were in the past?

Mr. Raudsepp: They are better than they have ever been. Our graduates are terrific; they have more skills, more capabilities than previous generations of graduates. As I say, I have been teaching journalists for 26 years, and they know how to operate in a much more complicated world, they are much more conversant with the technology, the use of computers. They can go out and handle this convergence issue.

Senator Merchant: I am not talking about that, though. Are they afraid to speak out? I am not talking about technology.

Mr. Raudsepp: Well, no. For example, the students that we take into the program are selected on a competitive basis. We do not take everybody who applies. We take roughly one out of three, one out of four students, and they are all topnotch; they could get into any program anywhere in the country. Typically, they come out of high school or CEGEP with 85-plus averages, so they are intelligent people.

However, they tell me frequently that if they are lucky enough to get a job — because getting a job in the media is not that easy these days, I think you have been told that — they are not given the opportunity to practise what they have learned at journalism schools. We try to teach them an idealistic view of journalism; that if you plan to write a story, you have to do a certain amount of research, verify the information, and talk to a variety of sources and so on.

This is not what most journalists do nowadays. They are sent out to cover press conferences; they cover speeches, meetings. At least three-quarters of the news that you find in papers is not generated or initiated by journalists, but is handed to them on a platter. The journalists do not have time to sit back and reflect on where our society is going, what kind of society we want, what kinds of stories we can go out there to find that will help our citizens, our readers, viewers, understand our society. That happens. It is not non-existent; it does happen, but not as often as it should. I think that is the problem — the quality is diminishing.

The owners set the tone for this. We asked, "Is it a function of what the owners do?" Yes, it is, because the owners can determine that they will give their journalists a day, two days, a week or two weeks to investigate a story and write it up properly researched. However, they do not give them that kind of time. Are there enough journalists working? I think we should have larger staffs

l'impression de ne pas être représentés. Il y a quelques jours, une théoricienne conservatrice, avec un « c » minuscule, a comparu devant le comité et nous a dit qu'elle ne pouvait pas faire connaître son opinion. Elle a essayé, mais les médias apparemment ne veulent pas parler de cela. Pourquoi nous en prenons-nous aux propriétaires? Peut-être cela a-t-il quelque chose à voir avec les journalistes auxquels vous attribuez des diplômes? Je ne sais pas. C'est aussi un des ingrédients de ce mélange de raisons. Est-ce que vos étudiants maintenant sont différents de ceux d'autrefois?

M. Raudsepp : Ils sont meilleurs qu'ils ne l'ont jamais été. Nos étudiants de deuxième cycle sont excellents, ils sont plus talentueux, plus capables que ceux des générations qui les ont précédés. Comme je le disais, j'ai enseigné le journalisme pendant 26 ans et je sais que les journalistes savent fonctionner dans un monde beaucoup plus complexe; ils sont beaucoup plus au courant de la technologie, de l'utilisation des ordinateurs. Ils peuvent s'accommoder sans problème de cette convergence.

Le sénateur Merchant : Je ne parle pas de cela cependant. Ont-ils peur de dire ce qu'ils pensent? Je ne parle pas de la technologie.

M. Raudsepp : Eh bien, non. Par exemple, nos étudiants sont sélectionnés sur une base concurrentielle. Nous ne prenons pas tous ceux qui en font la demande. Nous accueillons en gros une demande sur trois ou une sur quatre, et ces étudiants sont tous excellents. Ils pourraient être admis dans n'importe quel programme au pays. En général, ils viennent de l'école secondaire ou du cégep avec des moyennes de 85 et plus; donc ce sont des personnes intelligentes.

Cependant, ils me disent souvent que s'ils ont la chance de trouver un travail — parce que trouver un travail dans le domaine des médias n'est pas très facile de nos jours, je pense qu'on vous l'a dit —, ils n'ont pas l'occasion de mettre en pratique ce qu'ils ont appris dans les écoles de journalisme. Nous essayons de leur enseigner une vision idéaliste du journalisme, c'est-à-dire que si vous avez l'intention d'écrire un article, vous devez faire certaines recherches, vérifier les informations et parler à diverses sources, etc.

Ce n'est pas ce que la plupart des journalistes font de nos jours. On les envoie couvrir des conférences de presse, des discours, des réunions. Au moins les trois quarts des informations que vous lisez dans les journaux ne sont pas le résultat du travail des journalistes, mais on les leur a données sur un plateau. Ils n'ont pas le temps de réfléchir à l'orientation que prend notre société, au genre de société que nous souhaitons, aux reportages que nous pouvons faire qui aideront nos citoyens, nos lecteurs, nos téléspectateurs à comprendre notre société. C'est quelque chose qui se produit. Ce n'est pas quelque chose qui n'existe pas, cela se produit, mais pas aussi souvent qu'il le faudrait. Je pense que c'est cela le problème... la qualité diminue.

Ce sont les propriétaires de journaux qui ont donné le ton. Nous avons demandé : « Est-ce une fonction de ce que font les propriétaires? ». Oui, parce que les propriétaires peuvent décider de donner à leurs journalistes un jour, deux jours, une semaine, deux semaines pour faire des recherches sur lesquelles appuyer leur reportage. Cependant, ils ne leur donnent pas ce temps. Y a-t-

of journalists, because we are using too much wire copy, too much canned copy of all kinds, and this is a function of the owners, who do it because it is cheaper. They make bigger profits that way.

There is a fine line between diminishing the quality and trying to reach a point where the public is still somewhat satisfied and will not turn their backs on the media, and crossing that line and killing the goose that lays the golden egg. We might be near that line.

Senator Eyton: Thank you, sir, for appearing this morning. You made some positive references to the Kent commission and to the government acting as a referee, but happily, that line of questioning, at least, was addressed by the Liberal cohort to my right, so I feel I can leave it well enough alone, other than to say I feel strongly that in almost all matters, the best governance I know is within my household; and beyond that it is my riding, or my block, and beyond that it is the municipality, and beyond that it is provincial, and the last choice would be federal, because it is simply removed.

I think there is a history of federal intervention that has proved unfortunate. The Kent commission, for instance, just kind of disappeared. It made its report, it made some noise; happily, it was not acted on, and it is largely ignored today. All that makes me happy, and I am happy that my Liberal friend feels much the same way.

The Chairman: This is a non-partisan inquiry.

Senator Eyton: I see that, yes.

Senator Eyton: Second, we have had some wonderful interviews with a great variety of people representing all different sectors of the media. I am on the committee, and my approach essentially is that I feel we are blessed with the media we have here in Canada; there are very few places where I would say it is better. I think we have better choice, more diversity, more responsible media and more information available to Canadians than, for example, to our American friends down south.

I travel a great deal, frequently in the U.S. I have great difficulty keeping up there, and I am always very happy to get back to Toronto, or, in this case, Montreal, and get my local fix; and it is not just a local fix, it is a fix that tells me something about what is happening in the world, what is happening in Africa and the Middle East, and in a rational, intelligent way.

I have taken the approach in this committee that the media in Canada are not in a state, with terrible problems that need to be fixed, but rather, we are blessed with good media doing a good job, and how can it be made better. I take a positive attitude to it.

Those are just a couple of personal comments. I would like to ask a little more about your school of journalism.

il suffisamment de journalistes? Je pense que nous devrions en avoir plus, parce que nous utilisons trop le fil de presse, trop de reportages ou d'articles déjà faits, et cela est le fait des propriétaires, qui le font parce que c'est moins cher. Ainsi, ils font plus de profits.

La ligne est très ténue entre diminuer la qualité et essayer d'atteindre un point où le public est encore assez satisfait et ne boudera pas les médias, et franchir cette ligne et tuer la poule aux œufs d'or. Nous sommes peut-être sur le point de faire ce pas.

Le sénateur Eyton : Merci, monsieur, d'être venu ce matin. Vous avez fait quelques commentaires favorables à la Commission Kent et au gouvernement, agissant en tant qu'arbitre. Heureusement, la cohorte libérale à ma droite a posé ces questions et j'estime donc que je peux laisser tout cela, sauf pour dire que dans presque toutes les cas, la meilleure gouvernance que je connaisse est dans mon foyer, ensuite dans ma circonscription, mon quartier, ma municipalité, ma province et enfin au niveau fédéral, qui serait mon dernier choix, parce qu'il est tout simplement éloigné.

Je crois qu'il y a un historique d'une intervention fédérale malheureuse. La Commission Kent, par exemple, a pratiquement disparu. Elle a produit son rapport, elle a fait du bruit; heureusement, on n'y a pas donné suite et on n'en parle plus maintenant. Tout cela me réjouit et je suis heureux que mon ami libéral pense la même chose.

La présidente : Il s'agit d'une enquête apolitique.

Le sénateur Eyton : C'est ce que je vois.

Le sénateur Eyton : Deuxièmement, nous avons eu quelques entrevues merveilleuses avec de nombreuses personnes représentant tous les secteurs des médias. Je fais partie du comité et, en gros, j'estime est que nous avons de la chance d'avoir les médias que nous avons au Canada. D'après moi, il y a peu d'endroits où on pourrait dire qu'ils sont meilleurs. Je pense que les Canadiens ont plus de choix, plus de diversité, plus de médias responsables et plus d'information disponible que, par exemple, nos amis les Américains.

Je voyage beaucoup, fréquemment aux États-Unis. J'ai beaucoup de difficultés à rester informé là-bas, je suis toujours très heureux de revenir à Toronto ou, dans le présent cas, à Montréal et d'obtenir ma dose d'information locale. Il ne s'agit pas simplement d'information locale; je n'ai pas seulement les nouvelles d'ici, on me parle de ce qui se passe dans le monde, de ce qui se passe en Afrique et au Moyen-Orient, d'une manière rationnelle, intelligente.

À ce comité, j'ai pris le point de vue que les médias au Canada ne sont pas dans un État où il y a d'énormes problèmes à régler, mais plutôt que nous avons de la chance d'avoir de bons médias qui font un bon travail et qui savent comment s'améliorer. Je prends une attitude positive face à cela.

Ce ne sont que quelques commentaires personnels. J'aimerais en savoir un peu plus en ce qui concerne votre école de journalisme.

You said that the students are better than they ever were. However, I wonder if you could tell me a little more of the history and experience of your school, when was it started, what number of students do you deal with, where they come from, the sort of training that you try to give them and where they go once they have graduated.

Mr. Raudsepp: Sure. The journalism department at Concordia was founded 30 years ago; we are coming up to our 30th anniversary now. It started off as a relatively small school, offering only a minor in print, and then we expanded gradually. We moved into broadcasting, and now we offer a full range of programs in print, radio, television and Internet online journalism. We take in 86 students every year. It is a three year program, so we have 250 students, roughly, or a little fewer, at any given time.

We also have what we call a graduate diploma, which is for students who already have an undergraduate degree of any kind. They can do a one-year, three-term, very intensive program of full-time studies that essentially duplicates, but perhaps at a somewhat more sophisticated level, what the undergraduates do in three years, because they already are older, they are more mature. Many of them have a variety of degrees. They do not have to have studied journalism previously. We have had people with PhDs take that program, we have had veterinary surgeons, we have had engineers, business people, music grads — you name it — a lot of people with MAs. Recently, we have had quite a few lawyers coming into the program.

This is the kind of quality that I think you find in journalism schools nowadays. The idea is that we will take these students, who typically have very little media background, and, in either three years at the undergraduate level, or one year at the graduate level, turn them into capable journalists who can go out to work in any newsroom, whether print, broadcast or online. Generally speaking, it works. We have had a fair amount of success; we have graduates all over the country, all over the world. We get international students too.

It is becoming a little more difficult for some of them to find jobs now because the number of outlets has decreased, but still, there is no lack of interest in journalism. We are turning away students. As I say, we take one out of every three or four applicants. A lot of our students, if they stick with it, eventually can make a go of it in the media in some way or other, perhaps as freelancers. There is a lot more freelance work on the part of our graduates than used to be the case, and in some instances now, the graduates are saying that is what they are aiming for, a freelance career, because they want to be able to write about the things that they care about and are interested in. Sometimes, that is a bit of a pipe dream, because they find that as a freelancer you have to go where the market is, and you cannot always write what you want to write.

Vous avez dit que les étudiants sont meilleurs qu'ils ne l'ont jamais été. Cependant, je me demande si vous pouvez nous parler un peu plus de l'histoire de votre école, de son évolution, quand elle a été fondée, combien d'étudiants la fréquentent, d'où ils viennent, le genre de formation que vous essayez de leur donner et où ils vont une fois qu'ils ont obtenu leur diplôme.

M. Raudsepp : Bien sûr. La faculté de journalisme à Concordia a été fondée il y a 30 ans, nous allons célébrer notre trentième anniversaire. Au début, elle était relativement petite, offrant uniquement une mineure en presse écrite et, à partir de là, nous l'avons développée progressivement. Nous avons ajouté la radiodiffusion et maintenant nous offrons toute une gamme de programmes : presse écrite, radio, télévision et en ligne sur Internet. Nous accueillons 86 étudiants par année. Il s'agit d'un programme de trois ans, de sorte que nous avons à peu près 250 étudiants à l'école.

Nous avons également ce que nous appelons un programme de deuxième cycle, qui s'adresse aux étudiants qui possèdent déjà un diplôme du premier cycle. Puisque ces étudiants sont plus âgés, sont plus mûrs, ils peuvent suivre à plein temps un programme très intensif d'un an, trois semestres, qui est essentiellement le même, mais peut-être à un niveau un peu plus poussé que celui que les étudiants du premier cycle font en trois ans. Nombre d'entre eux sont déjà titulaires de divers diplômes. Il n'est pas obligatoire qu'ils aient déjà étudié en journalisme. Nous avons eu des étudiants qui possédaient déjà un doctorat et nous avons eu également des chirurgiens vétérinaires, des ingénieurs, des gens d'affaires, des diplômés en musique, et j'en passe, beaucoup de gens avec une maîtrise. Récemment, nous avons accueilli plusieurs avocats au programme.

C'est le genre de qualité que, d'après moi, vous trouvez dans les écoles de journalisme aujourd'hui. L'idée, c'est de prendre ces étudiants, qui en général ont peu d'antécédents en ce qui concerne les médias et, en trois ans au premier cycle ou en un an au deuxième cycle, en faire des journalistes compétents, qui peuvent travailler dans n'importe quelle salle de presse, que ce soit pour la presse écrite, la radio, la télévision ou en ligne. D'une manière générale, cela fonctionne. Nous avons connu passablement de succès; nous avons des diplômés partout au pays, partout dans le monde. Nous accueillons des étudiants étrangers également.

C'est de plus en plus difficile, pour certains d'entre eux, de trouver des emplois maintenant, parce que le nombre de médias a diminué, mais l'intérêt ne se dément toujours pas pour le journalisme. Nous refusons des étudiants. Comme je l'ai dit, nous acceptons une demande sur trois ou quatre. Nombre de nos étudiants, s'ils persévèrent, finissent par se lancer dans les médias d'une façon ou d'une autre, peut-être en tant que pigistes. Il y a beaucoup plus de travail fait à la pige par nos diplômés qu'auparavant et, dans quelques cas maintenant, les diplômés disent que c'est ce qu'ils recherchent, une carrière de pigiste, parce qu'ils veulent pouvoir faire des reportages sur ce qui les intéresse et ce qui les touche. Parfois, il s'agit un peu d'un rêve, parce qu'ils se rendent compte qu'en tant que pigistes, il faut qu'ils suivent le marché et ils se rendent compte qu'ils ne peuvent pas toujours faire uniquement ce qu'ils veulent.

Senator Eyton: What are the backgrounds of the students? Do they come from all levels of society?

Mr. Raudsepp: Yes. Now, Concordia is not an elite school. We have a lot of students who are the first people in their families to go to university. Typically, it is more of an ethnic grounded clientele than McGill or some of the other universities. In the 26 years I have been there, the numbers have been fairly consistent in terms of male/female ratios — two-thirds women, one-third men. That is still the case. I do not think we see it yet being translated into newsrooms, where certainly the ratio is not two-thirds women. Very few newsrooms, if any, would have those kinds of numbers.

We get people from a variety of ethnic backgrounds and visible minorities, as well as not-so-visible minorities. It is a very healthy kind of mix for us. I think that the students cross-fertilize their different experiences, values and ideas. Concordia, as you know, has gone through some public disturbances over the last while.

Senator Eyton: It made news of its own.

Mr. Raudsepp: It made news of its own. However, these have generally been, I think, part of a process of readjustment, as people who come from other places are trying to settle into Canada and our way of life here, and it is not always an easy transition to make.

Senator Eyton: We are dealing with two issues that are important and I have distinguished between them. One is convergence, that is, the technology and what comes from that, and the second is concentration and common ownership.

You have really spoken against convergence and talked about the need to separate more than bring together. However, I would have thought that, from at least a purely business point of view, that convergence should provide me with the opportunity to do better, have a better balance sheet, make more money and be able to support more efforts, for example, international bureaus, better writers, better materials or better printed formats.

Is there not a case for what we call "intelligent convergence" that provides a better business model, so in fact you can do a better job of telling your story?

Mr. Raudsepp: Theoretically, that might be possible. I do not see it actually happening. I think a lot of the owners have taken the savings, the money, and run with it. They are not putting it back into the business to improve it in a substantial way, certainly not the news side of it. As I said earlier, in promoting their other programming and their other products, they are certainly spending more time and effort on that kind of cross-media advertising of each other's programming.

At the moment, I strongly believe that the drawbacks of convergence are much greater than any of the advantages, and will be perhaps for the foreseeable future, unless there is a dramatic change.

Le sénateur Eyton : Quelles sont les origines de vos étudiants? Viennent-ils de toutes les couches de la société?

M. Randsepp : Oui. Concordia n'est pas une école pour l'élite. Nous avons beaucoup d'étudiants qui sont les premiers dans leur famille à aller à l'université. En général, il s'agit plus d'étudiants d'origines ethniques différentes qu'à McGill ou que dans d'autres universités. Au cours de mes 26 ans comme professeur, les nombres ont été relativement stables en fait de pourcentage hommes-femmes, deux tiers de femmes pour un tiers d'hommes. Et c'est encore le cas. Je ne pense pas que cela déjà se reflète dans les salles de presse, où il est évident qu'il n'y a pas deux tiers de femmes. Très peu de salles de presse, s'il y en a, présentent ce genre de pourcentage.

Nous avons des étudiants d'origines ethniques différentes et des minorités visibles, de même que des minorités un peu moins visibles. C'est un mélange très sain d'après nous. Je pense qu'il y a, chez les étudiants, un foisonnement des différentes expériences, valeurs et idées. Comme vous le savez, Concordia a connu quelques perturbations publiques dernièrement.

Le sénateur Eyton : L'université a fait la une.

M. Randsepp : Elle a fait la une. Cependant, ces perturbations ont en général fait partie d'un processus d'adaptation, à mesure que les étudiants qui viennent d'ailleurs essayent de s'installer au Canada et de s'adapter à notre style de vie, et ce n'est pas toujours une transition facile.

Le sénateur Eyton : Nous parlons de deux aspects qui sont importants et j'ai fait la distinction entre les deux. L'un est la convergence, c'est-à-dire la technologie et ce qui en découle, et l'autre est la concentration et la propriété commune.

Vous avez en fait parlé contre la convergence et parlé des besoins de séparer plutôt que de rassembler. Cependant, j'aurais pensé, que d'un point purement d'affaire, cette convergence devrait me fournir la possibilité de faire mieux, d'avoir un meilleur bilan, de faire plus d'argent et de pouvoir soutenir plus d'efforts, par exemple, des agences internationales, de meilleurs rédacteurs, une meilleure documentation, ou de meilleurs formats d'impression.

N'y a-t-il pas moyen de défendre ce que nous appelons « la convergence intelligente » qui fournirait un meilleur modèle d'affaire, de sorte que vous pouvez en fait mieux raconter votre histoire?

M. Randsepp : En théorie, cela peut être possible. En réalité, je ne le vois pas se produire. Je pense que beaucoup des propriétaires ont pris les économies, ont pris l'argent, et sont partis avec. Ils ne le réinvestissent pas dans l'entreprise pour l'améliorer de façon marquée, certainement pas pour ce qui est des actualités. Comme je l'ai dit plus tôt, en faisant la promotion de leurs autres programmes et de leurs autres produits, ils consacrent certainement plus de temps et plus d'efforts à la publicité multimédia des programmes des uns et des autres.

En ce moment, je crois fermement que les inconvénients de la convergence sont beaucoup plus importants que n'importe lequel des avantages ne le sera dans un avenir proche, à moins de voir un changement important.

[Translation]

Senator Chaput: I am a francophone from Manitoba. My viewpoint is often that of the franco-Manitoban minority to which I belong. I do, however, like to examine the global aspect of a situation before making any suggestions. In this situation involving the media, I feel that the government has a comprehensive role to play. Without exercising any control, the government should, as you mentioned, play a more structured role, with a few criteria.

As we know, the print media exercise a real influence and have a serious impact. The media must respect certain fundamental values when they speak to Canadians. Therefore, the government has at least some responsibility in this area.

The media also have certain roles and responsibilities. There is no doubt that they are free to act as owners. After all, business is business. They also have the freedom of expression. This freedom of expression is very important and must remain, since it ensures that the newspapers truly reflect reality. But the media also have a social responsibility. They must inform, and do it fairly, because information can serve to influence.

The media also have a responsibility to meet the needs of Canadians. The Canadians of the future are the youth, but new Canadians are also the immigrants who have been coming to Canada for years and who are now finding their place within our country.

We must meet the needs of our youth and of this new minority, the new immigrants. In light of what you and Mr. Straw have said, young people identify with the Internet and are attracted by short articles that they can read through quickly. They do not buy newspapers, but they are ready to pay dearly for a ticket to see a live performance that interests them. The youth have needs that are not being met.

For immigrants, there are a number of newspapers published in the respective language of these cultural minorities. These newspapers are widely read. There is a need in this area, but there is also a requirement for international news. The growing number of immigrants want to know what is happening back home.

That said, what suggestions do you have for the future of our media?

Mr. Raudsepp: If I may, I would prefer to answer in English.

[English]

First of all, I agree with most of what you have said — in fact, pretty well all of it. I appreciate your concern for the youth and for new Canadians, and whether they are being properly served. That is a very difficult question, because I sometimes find, even amongst our own students, that they do not access the media as

[Français]

Le sénateur Chaput : Je suis francophone du Manitoba. Ma perspective est donc souvent celle de la minorité franco-manitobaine dont je fais partie. J'aime toutefois examiner l'aspect global d'une situation avant d'apporter des suggestions. Le gouvernement, à mon avis, a un rôle sur le plan global de la situation des médias. Sans toutefois exercer un contrôle, le rôle du gouvernement, en ce qui a trait aux médias, devrait se faire, comme vous l'avez mentionné, de façon structurée et selon un minimum de critères.

Comme nous le savons, les médias écrits ont une influence réelle et un impact sérieux. Les médias doivent respecter certaines valeurs fondamentales lorsqu'ils s'adressent aux Canadiens et aux Canadiennes. Le gouvernement a donc un minimum de responsabilité dans ce domaine.

Les médias ont, eux aussi, certains rôles et certaines responsabilités. Il ne fait aucun doute qu'ils sont libres d'assumer leur rôle en tant que propriétaires. Après tout, les affaires sont les affaires. Ils jouissent également de la liberté d'expression. Cette liberté d'expression est très importante et doit demeurer, car elle fait en sorte que les journaux reflètent vraiment la réalité. Mais, les médias ont aussi une responsabilité sociale. Ils doivent informer et le faire de façon juste, car cette information a une influence.

Les médias ont également la responsabilité de répondre aux besoins des Canadiens. Les Canadiens du futur sont les jeunes, mais les nouveaux Canadiens sont également les immigrants qui arrivent depuis plusieurs années et qui, de plus en plus, prennent leur place au sein de notre pays.

Il faut répondre aux besoins des jeunes et de cette nouvelle minorité, celle des nouveaux immigrants. À la lumière de vos propos, et de ceux de M. Straw, les jeunes se retrouvent sur l'Internet et sont attirés par les articles courts et qui se lisent rapidement. Ils n'achètent pas de journaux, mais sont prêts à payer très cher un billet de spectacle si ce dernier les intéresse. Il existe donc des besoins chez les jeunes qui ne sont pas comblés.

Pour les immigrants, on retrouve en circulation plusieurs journaux publiés dans la langue respective de ces minorités culturelles. Ces journaux sont lus en très grand nombre. Il existe donc un besoin dans ce secteur, mais il existe également un grand besoin de nouvelles internationales. Les immigrants, de plus en plus nombreux, veulent savoir ce qui se passe dans leur pays d'origine.

Cela dit, quelles seraient vos suggestions pour l'avenir de nos médias?

M. Raudsepp : Si vous permettez, il me sera plus facile de répondre en anglais.

[Traduction]

Tout d'abord, je suis d'accord avec presque tout ce que vous avez dit, en fait, pratiquement tout ce que vous avez dit. Je comprends votre préoccupation pour les jeunes et pour les néo-Canadiens, et pour savoir s'ils sont bien servis. C'est une question très difficile, parce que je trouve parfois, même parmi nos propres

much as they should. Some of them are true media junkies, and they read, watch and listen to everything. However, there are also several who profess a desire to become journalists, but do not read the newspapers regularly. They will do it if they are asked to do so, or given an assignment to do so. If they are having that kind of a difficulty, what would it be like outside the confines of a journalism school?

I have three grown children of my own who do not live at home any more, but I have watched their media consumption patterns, and those of their friends who have nothing to do with journalism, and I think that it is absolutely true, as you say — and studies bear this out — that the youth are turning away from the media, certainly from the news media, to a great extent.

I am not really surprised by that, because if you look at the situation in Montreal, for example, at the English market, *The Gazette* has made efforts to access the youth market. They have had special pages that deal with youth music, culture and so on. They have had promotions that involve newspapers in the classroom. This is something that goes beyond Montreal, obviously. However, none of it has worked very well.

One of the reasons for that is that we have quite a number of free newspapers available. Our youth, if they want to know what is going on in the areas that interest them, pick up the *Mirror* or an *Hour* or a *Voir* or an *Ici*, which are the weekly tabloids that respond to their interests and talk about entertainment issues — not very much politics in there. Although there is a kind of a counter-culture mentality in there that frequently questions establishment policies and issues.

They are getting what they want. If something exciting happens, a major news event, they will turn to the Internet rather than to other sources. That is where they would get news about 9-11, for example, or things of that nature.

They have evolved a kind of culture and a lifestyle that do not involve constant use of the media. It is sporadic; it is on a need-to-know-basis rather than a habit. I think most people of our generation do not feel the day is complete unless they have read the newspaper and watched the evening news so we know that all is right with the world and we can carry on with our lives. The youth do not feel that.

I am not sure what the answer is; it is a very difficult question. I think it bodes ill for our media, to some extent certainly. It means declining audiences, declining readerships, and that makes it more difficult to produce a product.

As far as new Canadians are concerned, I think that broadcasting becomes the major point of access. Again, talking about our local situation here, *The Gazette* has a column weekly whereby they introduce someone writing in a language other than English. However, I am not sure if that evokes more than a very limited response.

étudiants, qu'ils n'accèdent pas aux médias autant qu'ils le devraient. Certains d'entre eux sont de véritables accros des médias, ils lisent, ils écoutent, ils regardent tout. Cependant, il y en a aussi plusieurs qui déclarent vouloir devenir journalistes, mais qui ne lisent pas régulièrement les journaux. Ils le feront, si on le leur demande ou si c'est un devoir qu'ils ont à faire. S'ils ont ce genre de problème, qu'en sera-t-il une fois qu'ils auront quitté le monde fermé de l'école?

J'ai moi-même trois enfants adultes qui ne vivent plus à la maison, mais j'ai observé leurs habitudes face aux médias et celles de leurs amis qui n'ont rien à voir avec le journalisme, et je pense que c'est absolument vrai, comme vous le dites, et les études le prouvent, que les jeunes se détournent des médias, certainement des médias d'information, dans une très grande mesure.

Je n'en suis pas vraiment surpris parce que si vous considérez la situation à Montréal, par exemple, sur le marché anglophone, les dirigeants du journal *The Gazette* ont fait des efforts pour rejoindre les jeunes. Ils ont publié des pages spéciales de musique pour les jeunes, de culture pour les jeunes, etc. Ils ont fait des promotions avec des journaux dans les salles de classe. C'est quelque chose, manifestement, qui n'est pas circonscrit à Montréal. Cependant, rien de cela n'a très bien fonctionné.

Et l'une des raisons pour cela, c'est que nous avons un très grand nombre de journaux gratuits disponibles. Nos jeunes, s'ils veulent savoir ce qui se passe dans les domaines qui les intéressent, ils vont chercher *Mirror*, *Hour*, *Voir* ou *Ici*, qui sont les tabloïds hebdomadaires qui répondent à leurs intérêts et qui touchent aux questions de divertissement, il n'y a pas beaucoup de politique là-dedans. Par ailleurs, il y a une certaine mentalité de contre-culture dans ces journaux qui remet fréquemment en question les politiques et les enjeux de l'establishment.

Ils obtiennent ce qu'ils veulent. Si un événement important survient, ils vont se tourner vers Internet plutôt que vers d'autres sources. C'est là, par exemple, qu'ils obtiendraient des informations sur le 11 septembre ou sur des choses de ce genre.

Ils ont créé une sorte de culture et une sorte de style de vie qui n'utilisent pas constamment les médias. C'est une utilisation sporadique, en fonction du besoin de savoir, plutôt qu'une habitude. Je pense que la plupart des gens de notre génération ont l'impression que leur journée n'est pas finie s'ils n'ont pas lu les journaux ou écouté les actualités du soir, parce que nous voulons savoir que tout va bien dans le monde et que nous pouvons continuer à vivre. Les jeunes ne ressentent pas cela.

Je ne connais pas la réponse; c'est une question très difficile. Je pense que cela n'augure rien de bon pour nos médias, dans une certaine mesure sans doute. Cela signifie des auditoires à la baisse, des lecteurs à la baisse, ce qui complique la production d'un produit.

En ce qui concerne les néo-Canadiens, je pense que la radiodiffusion devient le principal point d'accès. Une fois de plus, si l'on parle de notre situation locale, le journal *The Gazette* a une colonne hebdomadaire dans laquelle on présente quelqu'un qui écrit un article dans une langue autre que l'anglais. Cependant, je ne suis pas sûr que cela évoque plus qu'une réaction très limitée.

Broadcasting is the way to reach these people, through radio stations and television. I think that the CRTC should simply allow all that kind of programming. The CRTC made a big song and dance about Al-Jazeera and about the Italian satellite channel, tries to impose various kinds of conditions, and tries to suggest that the Italian market is already served by another station, so you cannot have this kind of competition. I think that is farcical. The CRTC should simply allow these radio stations, television stations, to broadcast, and if somebody crosses a line, there are other legal ways to deal with that. It should not be a pre-emptive censorship.

The Chairman: Thank you so much. We are out of time, so I will do something we do on occasion. I will ask my question and ask you to send us your answer in writing.

I am going back to your suggestion that we should recommend some form of controls on media ownership. If we plan to say something should be done, we have to be a little more specific about what that something might be. I would like to know in more detail what you think would be appropriate, because every silver lining has its cloud and every solution brings its own disadvantages. What are you talking about? Are you talking about banning all cross-media ownership? Are you talking about controlling cross-media ownership in certain markets, and if so, on what criteria — by audience size? By geography? Bearing in mind that in a free market you have to have willing buyers as well as willing sellers, who, in your view, would be more acceptable buyers if media properties come up for sale, companies that are focused entirely on the media, even if that includes cross-media, or conglomerates that maybe are interested in only one branch of the media, but have many other business interests? You see the complexities?

Mr. Raudsepp: Sure.

The Chairman: Could you address them for us, please?

Mr. Raudsepp: I will try.

The Chairman: We will circulate your answer.

Mr. Raudsepp: I do not guarantee that the answer will solve the problem, but I will do my best.

The Chairman: No, but you make a suggestion, and I would just like to be a little more clear in my mind about the precise nature of that suggestion.

Mr. Raudsepp: Sure, that is fair enough.

The Chairman: We thank you very much for being with us. It has been interesting and I am sorry to cut things off. It is the unhappy duty of any chair to have to cut things off.

Mr. Raudsepp: Of course. Thank you for hearing me out, and I wish you good deliberations.

La radiodiffusion est la façon de rejoindre ces gens, par l'intermédiaire des stations de radio et de télévision. Je pense que le CRTC devrait simplement permettre toute cette programmation. Le CRTC a fait tout un plat au sujet de Al-Jazeera et de la chaîne italienne par satellite, le CRTC essaie d'imposer diverses conditions, essaie de laisser entendre que le marché italien est déjà desservi par une autre station, de sorte que vous ne pouvez pas avoir ce genre de concurrence. Je pense que c'est une vraie farce. Le CRTC devrait simplement autoriser la création de ces stations de radio, stations de télévision, et si quelqu'un dépasse les limites, il y a d'autres moyens légaux de composer avec ce problème. Cela ne devrait pas être une censure préventive.

La présidente : Merci beaucoup. Nous n'avons plus de temps, alors je vais faire quelque chose que nous faisons de temps à autre. Je vais poser ma question et vous demander de nous envoyer votre réponse par écrit.

Je reviens à votre suggestion, selon laquelle nous devrions recommander un certain contrôle sur la propriété des médias. Si nous avons l'intention de dire que quelque chose doit être fait, il nous faut être un peu plus précis. Je voudrais savoir, en plus de détails, ce qui, d'après vous, serait approprié, parce que tout malheur a de bons côtés et parce que chaque solution apporte ses propres inconvénients. De quoi parlez-vous? Parlez-vous d'interdire toute propriété croisée dans les médias? Parlez-vous de contrôler les propriétés croisées des médias dans certains marchés et, le cas échéant, un contrôle fondé sur quels critères — selon la taille de l'auditoire? Selon la situation géographique? En gardant à l'esprit que dans un marché libre, vous devez avoir des gens qui veulent acheter tout comme des gens qui veulent vendre, qui, selon vous, seraient des acheteurs plus acceptables si les propriétés des médias étaient à vendre : les sociétés qui se concentrent uniquement sur les médias, même si cela inclurait des médias multiples ou des conglomérats qui sont peut-être intéressés uniquement dans une branche des médias, mais qui ont beaucoup d'autres intérêts commerciaux? Vous voyez les complexités?

M. Raudsepp : Bien sûr.

La présidente : Pouvez-vous répondre à ces questions pour nous, s'il vous plaît?

M. Raudsepp : Je vais essayer.

La présidente : Nous ferons circuler votre réponse.

M. Raudsepp : Je ne garantis pas que la réponse va résoudre le problème, mais je ferai de mon mieux.

La présidente : Non, mais faites une suggestion, et je voudrais juste que dans mon esprit la nature précise de cette suggestion soit plus claire.

M. Raudsepp : Oui, c'est normal.

La présidente : Nous vous remercions beaucoup d'être venu. Cela a été intéressant et je suis désolé d'avoir à y mettre un terme. C'est la tâche difficile qui incombe à toute personne qui assume une présidence.

M. Raudsepp : Bien sûr. Merci de m'avoir écouté et je vous souhaite de bonnes délibérations.

[Translation]

The Chairman: We will now welcome the representatives of the Syndicat des travailleurs de l'information from the *Journal de Montréal*. Mr. Martin Leclerc is president of the union and Mr. Jérôme Dussault is vice-president.

Welcome to the committee. I see that you have a rather thick brief, and I fear that you will not have enough time to read through it.

Mr. Martin Leclerc, President of the Syndicat des travailleurs de l'information du Journal de Montréal: In order to guide the committee's work, we thought it would be a good idea to collate all of the public positions on cross-media ownership and the concentration of the press that we have taken over the years.

The Chairman: We are delighted. I would like to ask you to limit your presentation to 10 minutes so that we might have time to ask some questions.

Mr. Leclerc: Ladies and gentlemen, distinguished committee members, on behalf of the 300 or so members of the Syndicat des travailleurs de l'information du *Journal de Montréal*, thank you for inviting us to contribute to the work of your committee.

By being here, we hope to help you better understand or identify the negative impact of the recent and major changes in media ownership in Canada on the quality and diversity of information that our fellow citizens receive every day.

This topic is as vast as the Quebecor empire has become. I will therefore limit my comments to the effects felt at a practical level in our newsrooms since Quebecor acquired the TVA television network. As part of the Quebecor Media family, we are certainly in a better position to comment on the effects of cross-ownership and concentration of the press as seen from the inside.

In 1997, when Quebecor came forward to purchase Télévision Quatre Saisons, our union appeared before the CRTC, stating we were in favour of the transaction on the condition that the television network establish a monitoring committee to ensure the independence of the TQS newsroom and the *Journal de Montréal* newsroom, as regards both information and promotion. The CRTC finally created a committee with limited powers that has ultimately not lived up to expectations for it.

In 1999, our union filed a complaint about two actions by TQS senior management regarding the content of the *Journal de Montréal* to influence the information printed about this network. This complaint — a copy of which you will find attached to the document that we submitted this morning — to the TQS monitoring committee could not be investigated because *Journal de Montréal* senior management refused to meet members of the monitoring committee. It was stated at the time that the jurisdiction of the CRTC did not extend to the Quebecor empire's newspapers.

[Français]

La présidente : Nous accueillons maintenant les représentants du Syndicat des travailleurs de l'information du *Journal de Montréal*. M. Martin Leclerc est président du Syndicat et M. Jérôme Dussault est vice-président.

Nous vous souhaitons la bienvenue au comité. Je vois que vous avez préparé un document volumineux, mais je crains que vous n'ayez le temps de le lire au complet.

M. Martin Leclerc, président du Syndicat des travailleurs de l'information du Journal de Montréal : Pour aider le comité dans ses travaux, nous avons jugé bon de colliger pour vous toutes les positions publiques que nous avons prises au sujet de la propriété croisée et de la concentration de la presse au fil du temps.

La présidente : Nous en sommes ravis. Je vous demanderais de limiter votre présentation liminaire à dix minutes afin que nous puissions par la suite vous poser quelques questions.

M. Leclerc : Mesdames, messieurs, distingués membres du comité, au nom des quelques 300 membres du Syndicat des travailleurs de l'information du *Journal de Montréal*, je vous remercie de l'invitation qui nous a été faite de collaborer aux travaux de votre comité.

Notre présence ici, nous l'espérons, vous permettra de mieux comprendre ou mieux cerner les effets négatifs des grands mouvements de propriété survenus au cours des dernières années dans l'industrie canadienne des médias, eut égard à la qualité et à la diversité de l'information que reçoivent chaque jour nos concitoyens.

Le sujet est aussi vaste que l'est devenu l'empire Quebecor. Je limiterai donc mon intervention aux effets ressentis sur le terrain, dans notre salle de rédaction, depuis l'acquisition par Quebecor du réseau de télévision TVA. Au sein de la famille Quebecor Média, nous sommes sans doute les mieux placés pour témoigner des effets de la propriété croisée et de la concentration de la presse, vus de l'intérieur.

En 1997, lorsque Quebecor s'est porté acquéreur de Télévision Quatre Saisons, notre organisation s'est présentée aux audiences du CRTC pour se prononcer en faveur de la transaction, à condition que le réseau se dote d'un comité de surveillance capable d'assurer l'indépendance de la salle de nouvelles de TQS et de la salle de rédaction du *Journal de Montréal*, et ce, tant au niveau de l'information que de la promotion. Le CRTC a créé un comité, doté de pouvoirs limités, qui n'a finalement jamais pu accomplir le travail qu'on attendait de lui.

En 1999, notre syndicat a déposé une plainte relative à deux interventions de la haute direction de TQS dans le contenu du *Journal de Montréal* pour orienter l'information concernant ce réseau. Cette plainte — dont vous trouverez copie en annexe du document que nous vous avons remis ce matin — logée auprès du comité de surveillance de TQS n'a pu être investiguée parce que les cadres du *Journal de Montréal* ont refusé de rencontrer les membres du comité de surveillance. On prétendait, à ce moment, que la juridiction du CRTC ne s'étendait pas aux journaux de l'empire Quebecor.

In concluding its work, the monitoring committee, of which Mr. Pierre Trudel was a member, nevertheless presented two important findings. The first conclusion was the following quote:

The independence of the newsrooms of media outlets belonging to as large a group as Quebecor is of concern to the public... All partners in this family of businesses should strive to effectively guarantee the real and perceived independence of newsrooms of the various media outlets belonging to CQI (Quebecor).

The monitoring committee's second conclusion was as follows:

Distinctions must be made between pressures jeopardizing editorial freedom and marketing alliances deriving from standard industry practices. The activities of TQS and CQI (Quebecor) make sense from a business point of view... But this phenomenon, which is entirely legitimate in a market economy, must not jeopardize media workers' editorial independence.

Since the experience of TQS was neither conclusive nor satisfactory as regards guarantees to the public of the quality and diversity of information, the union I represent decided in 2001 to appear before the Quebec Commission on Culture and at CRTC hearings to speak out against Quebecor's acquisition of the TVA network. Attached are copies of the documents filed at that time.

The following excerpt from our presentation best summarizes our concerns from three years ago. This quote is taken from the brief that we tabled with the CRTC in 2001.

If this acquisition is approved, Quebecor would gain tremendous media control. A singer could be featured on the front page of a Quebecor magazine and then appear on a Quebecor television program; her performance could be produced by a Quebecor subsidiary and then be critiqued by the *Journal de Montréal* or the *Journal de Québec* (Quebecor); she could see excerpts of the performance on a Quebecor Internet site, have her life profiled in a biography authorized by Quebecor, her picture printed on Quebecor T-shirts and her career revived by a new Quebecor record. Such influence over thought approaches totalitarianism. And just because this example is drawn from popular culture, that does not mean we should take it lightly.

As surprising as this might seem, this very closely approximates what is currently happening in the Quebecor empire.

The young singers of *Star Académie* have become megastars thanks to the *Journal de Montréal*, the *Journal de Québec* and various Quebecor magazines; they can also be viewed live on-line on a site for the exclusive use of Vidéotron clients; they launch

Au terme de ses travaux, le Comité de surveillance de TQS, dont M. Pierre Trudel faisait partie, avait cependant tiré deux importantes conclusions. La première de ces conclusions était la suivante, et je cite :

La question de l'indépendance des salles de nouvelles des entreprises appartenant à un groupe industriel aussi important que Quebecor concerne le public [...] Tous les partenaires de cette famille d'entreprises devraient avoir le souci de garantir effectivement, aussi bien dans la réalité que dans les apparences, l'indépendance des salles de rédaction des diverses entreprises appartenant à CQI (Quebecor).

La deuxième conclusion du Comité de surveillance était la suivante :

Des distinctions doivent être faites entre les pressions mettant en cause la liberté éditoriale et les alliances de marketing découlant des pratiques usuelles de l'industrie. Les activités de TQS et CQI (Quebecor) s'inscrivent dans une logique commerciale [...] Mais ce phénomène, tout à fait légitime dans une économie de marché, ne doit pas mettre en péril l'indépendance éditoriale des professionnels de l'information.

Constatant que l'expérience de TQS n'avait pas été concluante ni satisfaisante en ce qui a trait aux garanties offertes au public en matière de qualité et de diversité de l'information, le syndicat que je représente a choisi, en 2001, de participer aux travaux de la Commission québécoise de la culture, qui se penchait sur la concentration de la presse, et aux audiences du CRTC pour se prononcer contre l'acquisition du réseau TVA par Quebecor. Vous trouverez en annexe copie des documents présentés à l'époque.

Voici le passage qui résumait le mieux nos préoccupations, il y a trois ans. Ce passage est tiré du mémoire que nous avons déposé au CRTC en 2001.

En fait, si ce transfert était avalisé, l'emprise de Quebecor sur le monde de l'information deviendrait incroyablement tentaculaire. Une chanteuse pourrait faire la première page d'un magazine de Quebecor, passer dans une émission de télé de Quebecor, voir son spectacle produit par une filiale de Quebecor, être critiquée par le *Journal de Montréal* ou le *Journal de Québec* (Quebecor), observer des extraits dudit spectacle sur un site Internet Quebecor, puis voir sa vie racontée dans une biographie autorisée Quebecor, sa photo diffusée sur des tee-shirts Quebecor, et sa carrière relancée par un nouveau disque Quebecor. Une telle emprise sur la pensée frôlerait le totalitarisme. Et ce n'est pas parce que l'exemple concerne la culture populaire qu'il faut le prendre à la légère.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, c'est à peu de choses près la situation à laquelle on assiste présentement au sein de l'empire Quebecor.

Les jeunes chanteurs et chanteuses de *Star Académie* sont propulsés au rang de méga stars par le *Journal de Montréal*, le *Journal de Québec* et tous les magazines de Quebecor; ils peuvent par ailleurs être épiés en direct sur Internet par le truchement

records that are produced by Quebecor and sold at Archambault Musique, owned by Quebecor, and then give live performances that once again make the front pages of newspapers and magazines, in turn stimulating the sales of tickets, records and T-shirts.

A few months ago, our union filed a complaint with the Quebec press council denouncing these practices. The annoying tendency of Quebecor to integrate the promotion of its commercial activities into its newspapers' editorial content is no doubt logical and might seem like a success from a business perspective. It is nevertheless unacceptable in view of the tremendous responsibility incumbent on media owners and managers.

On a practical level, the advent of reality television shows such as *Star Académie* and *Occupation Double* on the TVA network has led to unprecedented measures by the managing editors of the *Journal de Montréal*. The first year, instead of relying on the services of reporters assigned to cover television, the *Journal de Montréal* hired two temporary journalists "in violation of the collective agreement" to give full-time coverage for these two programs, guaranteeing them at least two pages every day! And just to be on the safe side, the managing editors also created a column whose author would keep an eye on the participants in these programs, seven days a week, through an Internet site.

In two years, *Star Académie* and *Occupation Double* have made front page headlines in the *Journal de Montréal* nearly 200 times, as if they were more important or influential news than municipal, provincial, national or international events.

The experience of recent years has clearly shown that Quebecor's commercial activities can exert a great influence over the editorial content of the empire's dailies; this is directly opposed to the public's right to fair and unbiased information. These practices, as we argued to the Quebec Press Council, not only undermine the credibility of our newspaper and its journalists, but also the confidence that many members of the public have in the information we publish every day.

It is no longer unusual to hear a radio host or newscaster ridicule a Quebecor headline that betrays this convergence in ownership. Mocking references to the *Journal de Montréal* have also become common currency during major televised galas featuring singers and television celebrities. Even the year-end comedy programs take shots at the newspaper.

This is what happened on the television show *Ceci n'est pas un Bye Bye*, broadcast on Radio-Canada at the end of 2003. The comedian Louis Morissette, appearing in sketches denouncing

d'un site dont l'accès est réservé en exclusivité aux clients de Vidéotron; ils lancent des disques produits par Quebecor qui sont vendus chez Archambault Musique, propriété de Quebecor, puis donnent des spectacles en salle qui défraient à nouveau les premières pages des journaux et des magazines, ce qui a pour effet de stimuler la vente de billets, de disques et de tee-shirts.

Il y a quelques mois, fort préoccupé par ce phénomène, notre syndicat a logé une plainte auprès du Conseil de presse du Québec pour dénoncer ces pratiques. La fâcheuse tendance de Quebecor à intégrer la promotion de ses activités commerciales à l'intérieur du contenu éditorial de ses journaux est sans doute logique et peut sembler une réussite dans une perspective d'affaires. Elle demeure toutefois inadmissible en vertu des responsabilités sociales qui incombent aux propriétaires et dirigeants de médias d'information.

Sur le terrain, l'avènement d'émissions de télé-réalité comme *Star Académie* et *Occupation Double* sur les ondes de TVA a donné lieu à des initiatives sans précédent de la part de la direction de l'information du *Journal de Montréal*. Ainsi, à leur première année de diffusion, au lieu de s'en remettre aux services de ses chroniqueurs affectés à la couverture de l'actualité télévisuelle, le *Journal de Montréal* a eu recours à deux journalistes temporaires, en contravention avec les dispositions de la convention collective, pour assurer une couverture à temps complet de ces deux émissions qui bénéficiaient d'une visibilité quotidienne minimale de deux pages dans le journal. Et pour être certaine de ne rien manquer, la direction de l'information a aussi créé une chronique dont le titulaire était chargé d'épier, sept jours sur sept, les participants de ces émissions par le truchement de l'Internet.

Par ailleurs, depuis deux ans, *Star Académie* et *Occupation Double* ont fait l'objet de manchettes à la toute première page du *Journal de Montréal* près de 200 fois, comme s'il s'agissait des nouvelles les plus importantes ou marquantes de l'actualité municipale, provinciale, nationale ou internationale.

Clairement, l'expérience des dernières années a démontré que les activités commerciales de Quebecor peuvent grandement influencer le contenu éditorial des quotidiens de l'empire, ce qui entre en contradiction directe avec le droit qu'a le public à une information juste et exempte de toute influence extérieure. Ces pratiques, arguons-nous auprès du Conseil de presse du Québec, minent non seulement la crédibilité de notre quotidien et de nos professionnels de l'information mais aussi la confiance qu'investit une grande partie du public en l'information que nous leur transmettons chaque jour.

Il n'est plus rare, le matin en se rendant au bureau, d'entendre un animateur de radio ou un lecteur de nouvelles tourner une manchette « convergente » de Quebecor en dérision. Les allusions moqueuses à l'endroit du *Journal de Montréal* sont aussi devenues monnaie courante lors des grands galas télévisés qui réunissent les artisans de la chanson ou de la télévision. Même les émissions humoristiques de fin d'année s'en donnent à coeur joie.

C'est ce qui s'est produit à l'émission de télévision *Ceci n'est pas un Bye Bye*, diffusée sur les ondes de Radio-Canada à la fin de l'année 2003. L'humoriste Louis Morissette qui apparaissait dans

Quebecor's convergence, learned a few days later that he had just lost his new television show on TVA. It was out of fear of this kind of situation that we said in 2001 that such influence approximates totalitarianism.

A media empire that owns the largest French-language television network and accounts for nearly half the market of French-language dailies, not to mention interests in publishing, production and sales of arts magazines, books and records, clearly has the power to make or break careers.

During his recent appearance before you, Quebecor's spokesperson Luc Lavoie stressed that Quebecor managing editors and newsroom journalists have complete freedom to cover the news as they see fit. We have great respect for Mr. Lavoie's talents as a communicator, as he was one of the fine spin doctors of his generation when he worked on Parliament hill, but we absolutely do not share his point of view.

Mr. Lavoie spoke of the independence of newsrooms and of the mutual promotion of various media outlets in the empire. Ultimately, he fools no one. In other words, there is a phantom of the opera orchestrating this cross-promotion, and the *Journal de Montréal* is therefore not completely independent from TVA.

The cross-promotion strategy of Quebecor companies is encouraged and emphasized so much that the group recently launched an internal publication entitled *Convergence*, which seeks to highlight the benefits of this promotional strategy. In the first issue, the publication's editor wrote:

Therefore, in the first issue of *Convergence*, you will read how the businesses of Quebecor Media have passed the convergence test by making *Star Académie* a resounding success on Quebec television.

In addition, Ms. Marie-Claude Fichault, director of communications and promotion at the *Journal de Montréal*, highlighted the contribution of the editorial room by saying:

Our support was mostly editorial. Each day, we found information on *Star Académie*, from either the arts and entertainment sections of the newspapers or in Internet columns.

The journalists, photographers, and bureau chiefs of the *Journal de Montréal* are rigorous and meticulous media professionals, but Ms. Fichault's statements demonstrate perfectly that these salaried employees are not the ones deciding which subjects will make the front page of tomorrow's edition. These editorial choices are made exclusively by newsroom executives.

les sketches dénonçant la convergence de Quebecor, a appris quelques jours plus tard que la nouvelle émission dont il était le titulaire à TVA venait de lui être retirée. C'est également la crainte de voir ce genre de situation surgir qui nous faisait dire, en 2001, qu'une telle emprise sur la pensée frôlerait le totalitarisme.

Un empire médiatique qui possède le plus important réseau de télévision francophone et occupe près de la moitié du marché francophone des quotidiens en plus d'avoir des intérêts dans l'édition, la production et la vente de magazines artistiques, de livres et de disques, a bel et bien le loisir de faire ou de défaire des carrières.

Lors de son récent témoignage devant votre comité, le porte-parole de Quebecor, M. Luc Lavoie, a beaucoup insisté sur le fait que les dirigeants et journalistes des salles de nouvelles et des salles de rédaction de Quebecor Media sont entièrement libres de traiter la nouvelle comme bon leur semble. Nous avons beaucoup de respect pour les talents de communicateur de M. Lavoie. Il fut d'ailleurs l'un des bons relationnistes ou, comme les journalistes disent affectueusement, « *spin doctor* » de sa génération lorsqu'il oeuvrait sur la colline parlementaire. Toutefois, nous ne partageons pas le moindre du monde son point de vue.

M. Lavoie parle tantôt d'indépendance des salles de rédaction, tantôt de promotion réciproque de différents médias de l'empire. En bout de ligne, personne n'est dupe. Cela signifie qu'un fantôme de l'opéra, en quelque part, orchestre cette promotion croisée et qu'il n'y a donc pas d'indépendance totale du *Journal de Montréal* par rapport à TVA.

La stratégie de promotion croisée des entreprises de Quebecor est à ce point mise de l'avant et encouragée que le groupe a récemment lancé un magazine interne intitulé *Convergence*. Cette revue se veut un outil de mise en valeur des retombées qu'apporte ce type de stratégie promotionnelle. On pouvait, notamment, y lire, dans le premier numéro, sous la plume de l'éditrice de la publication :

Ainsi donc, dans ce premier numéro de *Convergence*, vous verrez comment les entreprises de Quebecor Media ont passé avec grande distinction le test de la convergence en faisant de *Star Académie* un véritable triomphe à la télévision québécoise.

De plus, la directrice des communications et des promotions du *Journal de Montréal*, Marie-Claude Fichault, faisait état de la contribution de la salle de rédaction en disant :

Notre support a surtout été rédactionnel. Chaque jour, on trouvait des informations sur *Star Académie*, que ce soit dans les pages consacrées aux arts et spectacles ou dans la chronique Internet.

Les journalistes, photographes et chefs de pupitre du *Journal de Montréal* sont des professionnels de l'information rigoureux et minutieux, mais les déclarations de Mme Fichault illustrent parfaitement que ce ne sont pas les salariés de la rédaction qui déterminent quels sujets feront l'objet d'une couverture dans l'édition du lendemain. Ces choix éditoriaux relèvent uniquement des cadres de la salle de rédaction.

When assignments are distributed to journalists and photographers, each subject is treated according to journalistic best practices. But if everyone is called upon to cover events which serve the economic interests of Quebecor, we find ourselves surrounded by information that is biased right at the source, therefore undermining the interests of citizens.

At the end of the 1990s, Pierre-Karl Péladeau took over the company that his father founded and, it seems, inherited his father's talent for recruiting loyal managers. Even if Quebecor does not dictate policy to the heads of the editorial room, as Mr. Lavoie claimed during his appearance, this does not change the actual situation on the ground. As the old Quebecois expression goes, the heads of the editorial room know exactly which side their bread is buttered on.

In summary, the experience of the last three years has led us to believe that the CRTC's laissez-faire attitude and its decision to approve the merger of Quebecor and TVA has been profitable for Quebecor but detrimental for the diversity and quality of information in Canada.

Our conclusion therefore remains the same: In the name of public interest and out of respect for who we are, that is media professionals, cross-ownership of information media within the same market should be forbidden in Canada.

[English]

Senator Tkachuk: Just to clarify something I think you said — and I just want to make sure I was right — Quebecor owns 50 per cent of the news media, radio, television, and newspapers, in Montreal?

[Translation]

Mr. Leclerc: Yes. In Quebec, Quebecor owns half of all major dailies and also owns the most popular television network. This is true for Quebec, but Quebecor also owns nearly all of the magazines on the market.

[English]

Senator Tkachuk: Has there been criticism of the strong position of Quebecor in the news media in Quebec from the other newspapers or radio or television stations that do exist?

[Translation]

Mr. Leclerc: In 2001, following this transaction, there were a lot of protests from representatives of a variety of journalists' associations. The journalists of the television network TVA, different unions and union groups such as the Fédération nationale des communications held demonstrations and indicated that this transaction would be bad for the quality of information in Canada, particularly in Quebec where the market is not as broadly based.

Quand les assignations sont remises aux journalistes et photographes, chaque sujet est traité selon les règles de l'art. Mais si tout le monde est appelé à couvrir des événements qui servent les intérêts économiques de Quebecor, on se trouve en présence d'une information biaisée à la source et l'intérêt des citoyens s'en trouve bafoué.

À la fin des années 1990, Pierre-Karl Péladeau a pris les rênes de la compagnie fondée par son père et il a, semble-t-il, hérité du don paternel de recruter des cadres loyaux. Que Quebecor ne dicte pas de ligne de conduite aux dirigeants des salles de rédaction, comme l'a prétendu M. Lavoie lors de sa comparution, ne change donc rien à la situation réelle sur le terrain. Pour reprendre une vieille expression québécoise, les dirigeants des salles de rédaction savent parfaitement de quel côté leurs rôties sont beurrées.

En résumé, l'expérience des trois dernières années nous amène à croire que le laxisme du CRTC et sa décision de bénir l'union de Quebecor et TVA s'est avérée profitable pour Quebecor mais néfaste pour la diversité et la qualité de l'information au Canada.

Notre conclusion sur le sujet demeure donc la même : Dans l'intérêt public et pour le respect de ce que nous sommes, soit des professionnels de l'information, la propriété croisée des médias d'information dans un même marché devrait être interdite au Canada.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Juste pour clarifier quelque chose que vous avez dit, je crois, et je veux juste être certaine d'avoir bien compris — Quebecor possède 50 p. 100 des médias d'information, la radio, la télévision et les journaux, à Montréal?

[Français]

M. Leclerc : Oui. Au Québec, Quebecor possède la moitié du tirage des grands quotidiens et possède aussi le réseau de télévision le plus écouté. Ces données s'appliquent au Québec, mais Quebecor possède également la quasi-totalité de tous les magazines qui sont sur le marché.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : La position forte que détient Quebecor dans les médias d'information au Québec a-t-elle été critiquée par les autres journaux, par la radio ou les stations de télévision?

[Français]

M. Leclerc : En 2001, suite à cette transaction, il y eut beaucoup de protestations de la part des représentants de divers groupes de journalistes. Les journalistes du réseau TVA, divers syndicats ou regroupements de syndicats comme la Fédération nationale des communications, sont venus manifester, indiquant que cette transaction serait mauvaise pour la qualité de l'information au Canada, et au Québec plus particulièrement où le marché est plus restreint.

With respect to the dominant position held by Quebecor in the market since that time, the media make constant reference to the treatment afforded Quebecor shows or economic interests in the newspapers.

[English]

Senator Tkachuk: This *Star Académie*, what is that? I am not from Quebec.

The Chairman: *Canadian Idol*.

Senator Tkachuk: Is that *Canadian Idol* in Quebec?

The Chairman: It is like *Canadian Idol*.

Senator Tkachuk: I thought that is what it was. I wanted to be sure because I thought it was quite funny. Are the journalists working on the newspapers and on television intimidated to ensure they follow the party line, or how does this all work?

[Translation]

Mr. Leclerc: Pressure is brought to bear much more subtly than through mere intimidation. They simply have to put the right people in the right places and the work is done without any problem.

A journalist working in the arts and entertainment section of the *Journal de Montréal*, for example, receives specific, daily instructions from his supervisor with respect to the topics to be dealt with in the next day's edition. If the journalist is told to fill two pages every day with news on *Star Académie*, the journalist is going to do his or her job, in a professional manner, and try to extract news related to this item, even if there is very little. In the final analysis, there is incredible coverage.

To give you some idea, at a certain time three or four journalists would be assigned to cover *Star Académie* at the *Journal de Montréal*. During this time, on Parliament Hill in Ottawa, one lone parliamentary correspondent would cover all of the current events on the federal scene, even though these topics are of much greater importance for Canadians.

In our opinion, there is a certain social responsibility that is not being assumed by Quebecor, owner of important media, the most widely read daily in Quebec and the most widely read daily in Montreal. It is simply a matter of putting the right people in the right places so that clear messages are conveyed.

In 2003, our previous editor in chief, Mr. Bernard Brisset, presented certain arguments to senior management on the extent of the coverage the *Journal de Montréal* should give to television shows. Mr. Brisset was not at all in agreement with the extensive coverage of these items in the pages of the daily. A few weeks later, Mr. Brisset was dismissed.

I have worked for the *Journal de Montréal* for 14 years. During this time, we have had eight editors in chief, eight editors of the sports pages, and if my memory serves me correctly, four or five

Pour ce qui est de la taille dominante qu'occupe Quebecor sur le marché depuis ce temps, constamment dans les médias on fait référence au traitement que reçoivent les émissions ou les intérêts économiques de Quebecor dans les journaux.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Ce *Star Académie*, qu'est-ce que c'est? Je ne vis pas au Québec.

La présidente : *Canadian Idol*.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce que c'est *Canadian Idol* au Québec?

La présidente : C'est comme *Canadian Idol*.

Le sénateur Tkachuk : Il me semblait que c'était ça. Je voulais en être certaine parce que je pensais que c'était très drôle. Est-ce que les journalistes qui travaillent pour les journaux et la télévision ont été intimidés pour s'assurer qu'ils suivent la ligne du parti, ou bien comment tout cela fonctionne?

[Français]

M. Leclerc : Cela se déroule de façon beaucoup plus subtile que par simple intimidation. Il suffit de placer les bonnes personnes aux bons endroits et le travail se fait sans problème.

Le journaliste qui occupe un poste à la section des arts et spectacles au *Journal de Montréal*, par exemple, reçoit à chaque jour de la part de son supérieur ou de sa supérieure des directives précises de sujets à traiter pour l'édition du lendemain. Si on lui donne deux pages par jour à remplir au sujet de *Star Académie*, le journaliste va donc aller faire son travail, de façon professionnelle, et essayer de tirer les nouvelles reliées à cet item, même s'il n'y a pas grand-chose à tirer. On se retrouve alors en bout de ligne avec une couverture incroyable.

Pour vous donner une idée, à une certaine époque trois ou quatre journalistes travaillaient à la couverture de *Star Académie* au *Journal de Montréal*. Pendant ce temps, sur la colline parlementaire à Ottawa, un courriériste parlementaire couvrait toute l'actualité sur la scène fédérale, alors qu'il s'agit de sujets qui revêtent une bien plus grande importance pour les Canadiens.

À notre avis, il y a une responsabilité sociale qui n'est pas tenue de la part de Quebecor, détenteur d'un média important, le quotidien le plus lu à Québec et le quotidien le plus lu à Montréal. Il suffit de placer les bonnes personnes aux bons endroits pour que des messages clairs soient véhiculés.

Notre rédacteur en chef précédent, M. Bernard Brisset, a fait entendre auprès de la haute direction, en 2003, certains arguments sur l'importance que devait donner le *Journal de Montréal* à la couverture des émissions de télévision. M. Brisset n'était pas tout à fait d'accord avec l'importance qu'on voulait accorder à ces items dans les pages du quotidien. Quelques semaines plus tard, M. Brisset se retrouvait sans d'emploi.

Je travaille pour le *Journal de Montréal* depuis 14 ans. Durant cette période nous avons eu huit directeurs en chef, huit directeurs des sports et, si ma mémoire est bonne, quatre ou cinq directeurs

editors of the arts and entertainment section. The turnover at the managerial level is therefore very high. The people who are still in their jobs know perfectly well what they have to do in order to keep them for as long as possible: obey the instructions which come from above.

[English]

Senator Tkachuk: Would you support the concept, at least on the television side — not the newspaper side, because the CRTC does not really have much to do with it — of lifting the restrictions in Quebec and in Canada imposed by the CRTC, so that it would be easier for competitors to Quebecor to get into the marketplace?

[Translation]

Mr. Leclerc: From the journalists' point of view, any initiative which would increase the number of sources the public would have access to would be beneficial and something worth applauding.

You asked several questions of the previous witness on access to different media sources through the Internet. This access is indeed desirable. However, when media sources come from abroad, they're not always very accessible to the public. People have a hard time navigating and are less prone to consulting these sources.

It would be preferable to have a greater number of local and more diversified sources of information. Access for new players on the market must also be facilitated.

Senator Chaput: Mr. Leclerc, in 1997, when the transaction was being discussed, according to your document, the organization that you represent came out in favour of the transaction. What were the positive elements of the transaction that led you to take a favourable position? And had you been against this transaction, would that have affected the final decision?

Mr. Leclerc: In 1997, we were in favour of cross-ownership, Quebecor's purchase of the TQS network, for two reasons. Firstly, TQS was a small, fledgling network up against some serious economic problems. Quebecor was the only organization that came forward and offered to acquire this television network and save it.

In our opinion, it seemed preferable to authorize cross-ownership rather than witness the disappearance of a French-language television network. However, our approval of this transaction was given on one condition: that a monitoring committee entrusted with real powers be established. This committee's mandate would be to ensure the mutual independence of the two media.

The CRTC therefore created a committee which had the mandate of ensuring watertight independence between newsrooms, so that for example, a journalist could not draft an article for the *Journal de Montréal* which could then be broadcast simultaneously on the TQS network. The goal was to prevent the work of journalists from one information medium from fuelling

des spectacles. Le roulement chez les cadres est donc très important. Et les personnes en place savent parfaitement ce qu'elles doivent faire pour garder leur emploi le plus longtemps possible : il faut obéir aux orientations qui viennent d'en haut.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Seriez-vous d'accord avec l'idée, du moins en ce qui concerne la télévision, et non ce qui concerne les journaux, parce que le CRTC n'a pas grand-chose à voir avec ça, avec l'idée d'éliminer les restrictions au Québec et au Canada imposées par le CRTC, de façon qu'il soit beaucoup plus facile pour des concurrents de Quebecor de s'introduire sur le marché?

[Français]

M. Leclerc : De notre point de vue de journalistes, toute initiative qui permettrait d'élargir le nombre de voies auxquelles le public a accès serait bénéfique et on ne pourrait que s'en réjouir.

Vous avez posé certaines questions au témoin précédent sur l'accès à diverses sources de médias par le biais de l'Internet. Cet accès est en effet souhaitable. Toutefois, lorsque ces sources médiatiques proviennent de l'étranger, elles ne sont pas toujours très accessibles au public. Les gens ne s'y retrouvent pas et sont moins portés à les consulter.

Il serait souhaitable que nous ayons un plus grand nombre de sources d'informations locales et des informations plus diversifiées. Il faudrait également que l'on facilite l'accès de nouveaux joueurs sur le marché.

Le sénateur Chaput : M. Leclerc, en 1997, lorsque la transaction a été discutée, selon votre document, l'organisation que vous représentez s'est prononcée en faveur de la transaction. Quels étaient les éléments positifs qui ont fait que vous étiez en faveur? Et si vous vous étiez prononcés contre cette transaction, est-ce que cela aurait affecté la décision finale?

M. Leclerc : En 1997, notre proposition était favorable à la propriété croisée, l'achat par Quebecor du réseau de TQS, pour deux raisons. Tout d'abord, TQS était un petit réseau naissant et balbutiant qui éprouvait de sérieux problèmes économiques. Quebecor était la seule organisation qui s'était portée volontaire pour acquérir ce réseau de télévision et le sauver.

Il nous semblait donc préférable d'autoriser la propriété croisée plutôt que d'assister à la disparition d'un réseau de télévision francophone. Toutefois, notre accord à cette transaction était conditionnel à ce qu'un comité de surveillance doté de pouvoirs réels soit mis sur pied. Ce comité aurait pour mandat de s'assurer de l'indépendance mutuelle des deux médias.

Le CRTC a alors créé un comité qui avait pour mandat d'assurer l'étanchéité des salles de nouvelles, pour faire en sorte, par exemple, qu'un journaliste ne puisse rédiger un article au *Journal de Montréal* qui puisse être diffusé simultanément au réseau de Télévision Quatre Saisons. Le but était ainsi d'éviter que le travail des journalistes d'une boîte n'alimente un autre média en

the work in another. However, in practice, the committee did not hold any power over the independence of promotional interventions between one media and another, or over the discussions that might take place between the upper management of one medium and another.

Pressure was put on columnists assigned to the television station. The newspaper editor demanded that he be allowed to read everything the columnists working at TQS wrote. When the committee was asked to investigate this situation, questions were put to the managers of Télévision Quatre Saisons. When the same questions were put to the managers of the *Journal de Montréal*, the answer was that the committee struck by the CRTC had absolutely no jurisdiction. Consequently, they refused to answer these questions.

The investigation therefore hit this road block and there was never any follow-up on the matter. We realized that the committee did not have any power and that in practice, the independence of the two media was not protected.

Senator Chaput: When you demanded that this committee be created and when that proposal was accepted, was the committee's mandate and its implementation put in writing?

Mr. Leclerc: No, no document was produced as such. However, we insisted on two specific points. We wanted to make sure that the committee had the mandate of monitoring the independence of the two media, where both information and promotion was concerned.

You will notice in the first index tabs following the speech and the organizational chart in the document we read to you, examples of *Star Académie* coverage on the first page of the *Journal de Montréal*. The exact same thing occurred when TQS, at a certain point, launched its new autumn programming and it made the front page of the *Journal de Montréal*. The entire front page of the newspaper announces TQS's new programming, a headline that in no way serves the public interest, nor does it discharge the newspaper's mandate to inform people properly.

Senator Chaput: In retrospect, if you could start all over, what would you change in the process, other than being against the transaction? Because ultimately it was the survival of TQS which motivated your support of this transaction, correct?

Mr. Leclerc: Yes, we supported it because the survival of a network was at stake. If we had to do it all over again, without knowing what has happened since, I believe we would ask other journalists' groups to join with us and support this initiative. We would have proposed that a clear, specific document be produced to illustrate all the ways that information at the *Journal de Montréal* can influence the commercial interests of Quebecor. We would also have asked that a truly effective monitoring committee be established to oversee the entire matter.

information. Toutefois, en pratique, le comité ne disposait d'aucun pouvoir sur l'indépendance des interventions promotionnelles d'un média à l'autre ou sur les discussions que pouvait avoir la haute direction d'un média avec celle d'un autre.

Des pressions existaient sur les chroniqueurs affectés à la télévision. L'éditeur du journal exigeait de lire tout ce que les chroniqueurs rédigeaient à Télévision Quatre Saisons. Lorsqu'on a demandé au comité d'enquêter sur cette situation, des questions furent posées aux cadres de Télévision Quatre Saisons. Lorsqu'on a voulu poser ces questions aux cadres du *Journal de Montréal*, on a répondu que le comité formé par le CRTC n'a absolument aucune juridiction. Par conséquent, on a refusé de répondre à ces questions.

L'enquête s'est donc heurtée à cet obstacle et n'a jamais pu donner suite à la question. On s'est aperçu que le comité n'avait pas de pouvoir et qu'en pratique l'indépendance des deux médias n'était pas protégée.

Le sénateur Chaput : Lorsque vous avez exigé que l'on mette sur pied ce comité et que cette proposition fut acceptée, a-t-on mis par écrit le mandat de ce comité et sa mise en application?

M. Leclerc : Non, aucun document ne fut proposé en tant que tel. On avait toutefois insisté sur deux points précis. Nous tenions à ce que ce comité ait le mandat de surveiller l'indépendance des deux médias tant au niveau de l'information que de la promotion.

Vous constaterez dans les premiers onglets après le discours et l'organigramme du document que nous vous avons lu, les exemples de couverture de *Star Académie* en première page du *Journal de Montréal*. Il s'est produit exactement la même chose lorsque TQS, à un certain moment, a lancé sa nouvelle programmation automnale et qu'elle s'est retrouvée à la une du *Journal de Montréal*. La page frontispice complète annonçait la nouvelle programmation de TQS, manchette qui n'a aucun rapport avec l'intérêt public et le mandat d'informer les gens correctement.

Le sénateur Chaput : En rétrospective, si tout était à recommencer, que changeriez-vous dans le processus, sauf de prendre position contre la transaction? Car finalement c'était la survie de TQS qui a motivé votre appui de cette transaction, n'est-ce pas?

M. Leclerc : Oui, nous l'avons appuyée car la survie d'un média était en jeu. Si tout était à recommencer, sans savoir ce qui s'est passé depuis ce temps, je crois que nous aurions demandé à d'autres groupes de journalistes de se joindre à nous pour appuyer cette initiative. Nous aurions proposé qu'un document clair et net soit produit pour illustrer toutes les façons dont l'information peut influencer, au *Journal de Montréal*, par rapport aux intérêts commerciaux de Quebecor. Nous aurions également demandé qu'un comité de surveillance vraiment efficace soit mis en place pour surveiller le tout.

[English]

Senator Munson: Should the government now step in and break up this monopoly?

[Translation]

Mr. Leclerc: In certain European countries, when a percentage of media ownership has been reached, media empires can be forced to sell certain assets in order to return to the permitted level of ownership.

One can always dream, but I believe that in practice, for now, the current mechanism would be very difficult to dismantle. A clause would have to be added providing that when these empires are dismantled or whittled down, their rebuilding is forbidden; or that when they are sold or transferred, they cannot be sold or transferred in their entirety, but must be transferred piecemeal in order to avoid the resurgence of the same problem.

For now, we could at most create a serious body in charge of monitoring what is actually going on at Quebecor.

[English]

Senator Munson: I was curious about the intimidation. Could you be more specific about how journalists were intimidated at *Journal de Montréal* or at TVA?

[Translation]

Mr. Leclerc: As I said earlier, I don't think we can talk about intimidation. These are much more subtle practices.

I gave the example of a young columnist, named Patrick Lagacé, who was working at the television station and covering the events on certain shows including *Star Académie* and *Occupation Double*. He took the liberty of criticizing these shows or of expressing a critical perspective on what he saw on television. Then, all of a sudden, he was transferred to another position, in the general news section, because what he wrote, I presume, did not please upper management. He was therefore replaced by journalists who favoured more factual coverage, coverage that was also perhaps less critical.

This is the type of incident that occurs. One need not stand over the shoulder of a journalist, give him a slap on the wrist and recite the words he must write in order to orient information. He simply must be told to cover such and such a specific angle of a news story or of activities going on in Montreal.

The document that I gave you includes several examples, particularly on the activities of Vidéotron. When Vidéotron introduces new free channels on cable television, this piece of news automatically becomes an article that appears in the *Journal de Montréal*, stating that it is from now on possible to enjoy 12 new free television channels.

[Traduction]

Le sénateur Munson : Le gouvernement devrait-il s'en mêler maintenant et casser ce monopole?

[Français]

M. Leclerc : Dans certains pays européens, lorsque le pourcentage de propriété médiatique est dépassé, on peut forcer les empires médiatiques à vendre certains actifs pour s'abaisser à un niveau de propriété voulue.

Il est permis de rêver, mais je crois qu'en pratique, pour l'instant, le mécanisme actuel serait très difficile à défaire. Il faudrait insérer une clause qui dirait que lorsque ces empires seront défaits ou morcelés on ne permettra pas qu'ils soient reconstitués; ou que lorsqu'ils seront vendus ou cédés ils ne pourront pas être vendus ou cédés en entier, ils devront être cédés à la pièce pour éviter de se retrouver face au même problème.

Pour l'instant, nous pourrions, tout au plus, créer une instance sérieuse chargée de surveiller ce qui se passe actuellement au sein de Quebecor.

[Traduction]

Le sénateur Munson : Je me posais des questions sur l'intimidation. Est-ce que vous pouvez être plus précis sur la façon dont les journalistes ont été intimidés au *Journal de Montréal* ou à TVA?

[Français]

M. Leclerc : Comme je le disais précédemment, je ne crois pas qu'on puisse parler d'intimidation. Il s'agit de pratiques beaucoup plus subtiles.

J'ai donné l'exemple d'un jeune chroniqueur, du nom de Patrick Lagacé, que nous avions à la télévision et qui couvrait les activités de certaines émissions dont *Star Académie* ou *Occupation Double*. Il se permettait d'ailleurs de critiquer ces émissions ou d'avoir une approche critique sur ce qu'il voyait à la télévision. Puis, soudainement, il a été muté à un autre poste, dans le secteur de la nouvelle générale, parce que le discours qu'il tenait dans les pages ne plaisait pas, je présume, à la haute direction. On l'a donc remplacé par des journalistes qui faisaient une couverture d'avantage factuelle et peut-être moins portée sur la critique.

C'est ce type d'incident qui se produit. On n'a pas besoin de s'asseoir derrière un journaliste et de lui taper sur les doigts en lui dictant les mots qu'il doit écrire simplement pour orienter l'information. On n'a qu'à lui dire de couvrir tel ou tel aspect précis de l'actualité ou les activités qui se passent à Montréal.

Le document que je vous ai produit cite d'ailleurs plusieurs exemples, notamment, sur les activités de Vidéotron. Lorsque Vidéotron lance un nouveau service de chaîne gratuite sur la télé par câble, automatiquement on le retrouve dans un article du *Journal de Montréal* en disant qu'il est désormais possible de bénéficier de 12 nouvelles chaînes gratuites à la télé.

The same thing can happen for Archambault Musique, which is the music retail chain of Quebecor. If Archambault Musique decides to penetrate the French market, that becomes the subject of a series of articles. If it starts selling *Star Académie* T-shirts, that becomes the subject of an article in the newspaper.

It is simply a matter of handing down an order to a journalist and telling him to write an article on a given subject, and the journalist has no other choice than to do what he is told. Even if he is not told what precise words to write, if he writes about subjects which constantly promote the interests of Quebecor, the information is therefore biased and manipulated at the source, without journalists being intimidated.

[English]

Senator Munson: I do not know if this is important or not, but I was looking at the breakdown of Quebecor — and I always get curious, I used to be a reporter — it says “mystery partnership.” We had a witness in Toronto last week who was fighting Mr. Black and Mr. Radler, and he had a hard time in his case because he did not know who owned what.

In your opinion, in this day and age, should that partnership be public, in the free and democratic environment that we live in?

[Translation]

Mr. Leclerc: That's a good question. I have no idea. I was not expecting this question and I've never investigated it. But given the importance of media in our society, I presume that it is preferable that the identity of all the people who own interests in these media be publicly known. In our opinion, the greater the transparency, the better the public interest is served.

The Chairman: Quebecor also owns the Sun Media chain.

Mr. Leclerc: Yes.

The Chairman: It has just gotten into television in Toronto.

Mr. Leclerc: Yes.

The Chairman: Have you had any contact with anglophone journalists, from Toronto or elsewhere, from the Quebecor empire? Do they share these concerns?

Mr. Leclerc: Your question is very interesting. When the transaction was made, a few years ago, when Quebecor was trying to acquire Sun Media, we immediately began establishing contacts with our colleagues. It is a non-unionized newspaper chain. They had quite a few layoffs, because they were not really protected. We then had our collective agreement translated into English and travelled to meet them to explain how things worked in Quebec. Since then, our exchanges have been very good and communication is adequate.

The *Toronto Sun* negotiated its first collective agreement last spring. Today, the *London Free Press* is unionized and we are in contact with them as well as with the *Winnipeg Sun*.

Ce peut être le cas également pour Archambault Musique qui est la maison de disques de Quebecor. Si Archambault Musique décide de se lancer à l'assaut du marché français, ce fera l'objet d'une série d'articles. S'ils se mettent à vendre des tee-shirts de *Star Académie*, ce fera l'objet d'un article dans le journal.

Il suffit donc de passer la commande à un journaliste et de lui dire de faire un article sur un sujet donné et le journaliste n'a d'autre choix que d'obéir à la commande qui lui est faite. Même si on ne lui dicte pas les mots qu'il doit écrire, s'il parle de tous les sujets qui promeuvent constamment les intérêts de Quebecor, l'information est alors orientée et biaisée à la source sans qu'on intimide les journalistes.

[Traduction]

Le sénateur Munson : Je ne sais pas si c'est important ou non, mais je regardais la ventilation des finances de Quebecor, et je suis toujours curieux, car j'étais journaliste moi-même, et on indique « partenariat mystère ». Nous avons eu un témoin à Toronto la semaine dernière qui était en procès avec M. Black et M. Radler et il avait des difficultés parce qu'il ne savait pas qui possédait quoi.

Selon vous, de nos jours, est-ce que ce partenariat devrait être public, dans l'environnement libre et démocratique dans lequel nous vivons?

[Français]

M. Leclerc : C'est une bonne question. Je n'ai aucune idée. Je ne m'attendais pas à cette question et je ne l'ai jamais investiguée. Mais, étant donné l'importance que les médias ont dans notre société, j'imagine qu'il est souhaitable que tous les gens qui possèdent des intérêts dans ces médias soient connus du public. À notre avis, plus grande est la transparence, mieux l'intérêt du public est servi.

La présidente : Quebecor possède aussi la chaîne Sun Media.

M. Leclerc : Oui.

La présidente : Elle vient de se lancer dans la télé à Toronto.

M. Leclerc : Oui.

La présidente : Est-ce que vous avez eu des contacts avec les journalistes du côté anglophone, de Toronto ou d'ailleurs, de l'empire Quebecor? Partagent-ils ces inquiétudes?

M. Leclerc : Votre question est très intéressante. Lorsque la transaction s'est réalisée, il y a quelques années, alors que Quebecor faisait l'acquisition de Sun Media, nous avons tout de suite commencé à établir des contacts avec nos collègues. Il s'agissait d'une chaîne de journaux non syndiquée. Il y eut plusieurs mises à pied de leur côté, car ils n'étaient pas tellement protégés. Nous avons alors fait traduire notre convention collective en anglais et sommes allés les rencontrer pour leur expliquer un peu comment les choses fonctionnaient au Québec. Depuis ce temps, nos liens sont très bons et la communication est adéquate.

Le *Toronto Sun* a négocié sa première convention collective au printemps dernier. Aujourd'hui, le *London Free Press* est syndiqué et nous entretenons avec eux et le *Winnipeg Sun* certains liens.

We had a meeting, about two months ago, with people from the *Toronto Sun* in order to let them know what they should expect following the acquisition of Television 1 in Toronto. We told them that it was possible that what happened with *Star Académie* and *Occupation Double* would occur with this television station. They were simply appalled to hear our stories. Do they have the means to defend themselves? I don't think so — nor do we.

In Quebec, in Montreal, the *Journal de Montréal* has one of the best collective agreements of all daily newspapers in North America. Our collective agreement covers almost all aspects of professional clauses. Almost all imaginable protections are included in our collective agreement. However, there was nothing we could do to defend ourselves. We spoke out to this end, specifically before the Quebec Press Council, which is an honour-system tribunal. These representations were not binding on Quebecor, but at least, this honour-system tribunal sketches out the path to follow for Quebec media.

Therefore, that is where we are at. We must turn to entities such as this one in order to put forward our grave concerns with respect to quality of information.

Earlier, I believe I noticed some smiles around the table when I was describing what is done to promote the singers of *Star Académie*. Imagine the impact this kind of media attention could have on an idea in the political sphere or the business world. Out of seven million Quebecers, more than half, that is 4.2 million per week, consume one Quebecor information product. If this trend to monopolize information in this manner becomes widespread, there could be detrimental consequences for society.

Your committee is well positioned to assess the situation. For our part, we are trying to multiply our public interventions in order to make our concerns known, because on the ground, we have no defence against this scourge.

The Chairman: You are undoubtedly aware that representatives of the CRTC appeared before our committee. Questions were put to them with respect to monitoring committees, that is do they exist only to receive complaints rather than to exercise active surveillance? We also asked some questions on the issue of *Star Académie*.

With respect to the committees, we were told that a follow-up to the committee was not done, as promised. Quebecor was not the only example where the CRTC had imposed such a committee.

With respect to *Star Académie*, the head of the CRTC stated that he felt that the idea of convergence or cross promotion was excellent. He added that he would like to see this concept applied in English Canada, because it is a good way to promote artists within Canadian society. I am under the impression that you do not share this point of view.

Mr. Leclerc: Indeed.

Nous avons eu une rencontre, il y a environ deux mois, avec les gens du *Toronto Sun* pour leur exposer un peu ce qui les attendait avec l'achat de Television 1 à Toronto. Nous leur avons indiqué qu'il était possible que ce qui s'est produit avec *Star Académie* et *Occupation Double* se produise à nouveau avec cette chaîne de télévision. Ils ont été tout simplement horrifiés d'entendre nos propos. Disposent-ils maintenant de moyens pour se défendre contre cela? Je ne crois pas — pas plus que nous.

Au Québec, à Montréal, le *Journal de Montréal* possède une des meilleures conventions collectives de tous les quotidiens en Amérique du Nord. Notre convention collective couvre à peu près tous les aspects des clauses professionnelles. On retrouve dans notre convention collective à peu près toutes les protections imaginables. Toutefois, on n'a rien pu faire pour se défendre. Nous faisons des représentations dans ce but, notamment, auprès du Conseil de presse du Québec, qui est un tribunal d'honneur. Ces démarches ne sont pas très contraignantes pour Quebecor, mais au moins ce tribunal d'honneur indique un peu la voie à suivre aux médias québécois.

Voilà donc où nous en sommes. Nous devons nous en remettre à des instances comme la vôtre pour faire valoir les préoccupations importantes que nous avons au sujet de la qualité de l'information.

Plus tôt, j'ai cru voir certains sourire autour de cette table lorsque je décrivais un peu ce qui se fait pour promouvoir les chanteurs et chanteuses de *Star Académie*. Imaginez l'impact que pourrait avoir ce genre d'attention médiatique portée sur une idée qui concernerait la scène politique ou le domaine des affaires. Sur sept millions de Québécois, plus de la moitié, soit 4.2 millions par semaine, consomment un produit d'information Quebecor. Si on se met à monopoliser l'information de cette façon, cela pourrait avoir des conséquences néfastes dans la société.

Votre comité est bien placé pour faire le bilan de cette situation. Pour notre part, nous tentons de multiplier les interventions publiques pour faire valoir nos préoccupations, car, sur le terrain, nous n'avons aucune défense contre ce fléau.

La présidente : Vous savez sans doute que des représentants du CRTC sont venus témoigner devant notre comité. Des questions leur furent posées au sujet des comités de surveillance à savoir s'ils n'existent que pour recevoir des plaintes plutôt que pour faire une surveillance active. On a aussi posé des questions au sujet de *Star Académie*.

En ce qui a trait aux comités, on nous a répondu que le suivi auprès du comité n'avait pas été fait, tel qu'on s'était engagé à le faire. Quebecor n'est pas le seul exemple où le CRTC a imposé ce genre de comité.

Pour ce qui est de *Star Académie*, le président du CRTC nous a affirmé qu'il trouvait excellente l'idée de convergence ou de publicité croisée. Il a ajouté qu'il aimerait bien voir ce même concept s'appliquer au Canada anglais, car il s'agit d'une bonne façon de promouvoir les talents artistiques au sein de la société canadienne. Je crois comprendre que vous ne partagez pas ce point de vue.

M. Leclerc : En effet.

The Chairman: How can we change the CRTC's mandate in order to better deal with this problem? Do you have any concrete proposals to this end? I made note of your recommendation with respect to cross ownership. However, here I am talking about the mandate, the vision imposed by the CRTC. Do you foresee any changes on this front?

Mr. Leclerc: I would like to raise two points with respect to the CRTC. The first difficulty is that the CRTC has no jurisdiction over the print media. The CRTC must focus on the impact of transactions on electronic medias. Its mandate therefore must be broadened. But should it be broadened in order to consider additional factors and impose more stringent rules with respect to percentages when the buyout of a television station or radio station will mean that the one taking over will become a player in the world of cross-media ownership? For now, our practical experience has shown that cross-media ownership is a failure when it comes to the quality of information. It is fine if the president of the CRTC believes that it is beneficial for the Canadian public to enhance the Canadian "star system." We claim that if *Star Académie* is a good television show, and if it is watched by three million viewers in Quebec, it will be covered in any case by journalists, but in a much more random manner, according to the level of interest at the time. As a consequence, there is no need to turn journalists into marketing agents, nor to publish two or three pages on a daily basis in the newspaper in order to systematically promote these shows. In our opinion, this practice violates the social responsibility that media heads must display towards the public.

[English]

Senator Eyton: You are obviously concerned about concentration. I happen to believe that most of the issues you talk about can be solved by the marketplace. There is a marketplace there, and as long as it is vital and working it will bring its own solutions. That notion stems from a belief that you must offer satisfactory goods and services, at satisfactory prices to consumers, and the consumers will make those choices. That applies to both small and large companies.

You have talked particularly about Quebecor. I just want to remind you of concerns that Canadians have had from time to time about concentration. Going back not so many years — and this is off the cuff; I am sure there are many more examples — there was a great concern about the Reitman family, that they were too big and were getting bigger and that, therefore, there was a pricing problem and the government should intervene.

In the liquor business, there was a concern for a long time that the Bronfman family was too dominant and that, therefore, somehow they had to be controlled one way or another.

In transportation, Canadian Pacific was considered far too big and far too influential and that something had to be done about it.

La présidente : De quelle façon pourrait-on changer le mandat du CRTC pour mieux traiter ce problème? Auriez-vous des propositions concrètes à cet effet? J'ai noté votre recommandation au sujet de la propriété croisée. Cependant, je parle ici du mandat, de la vision imposée au CRTC. Est-ce que vous envisagez des changements à ce niveau?

M. Leclerc : J'aimerais soulever deux points en ce qui concerne le CRTC. La première difficulté est que le CRTC n'a aucune juridiction en ce qui concerne la presse écrite. Le CRTC doit se concentrer sur l'impact de la transaction sur les médias électroniques. Il faut donc élargir le mandat. Mais faut-il l'élargir afin que des considérations additionnelles soient examinées et des règles plus strictes de pourcentage s'appliquent lorsque l'achat d'une station de télévision ou d'une station de radio fait en sorte que l'acquéreur va devenir un joueur dans le monde de la propriété croisée? Pour l'instant, notre expérience sur le terrain nous montre que la propriété croisée est un échec en ce qui concerne la qualité de l'information. Que le président du CRTC trouve qu'il est bénéfique pour le public canadien de mettre en valeur le « *star system* » canadien, soit. Nous prétendons que si *Star Académie* est une bonne émission de télévision et qu'elle est regardée par trois millions de téléspectateurs au Québec, elle va être couverte de toute façon par les journalistes mais de façon plus aléatoire, selon l'intérêt du moment. Par conséquent, nul besoin de transformer les journalistes en agents de promotion, ni d'édicter des règles de deux ou trois pages de façon quotidienne dans le journal pour faire la promotion systématique de ces émissions. À notre avis, cette pratique enfreint à la responsabilité sociale qu'ont les dirigeants des médias envers le public.

[Traduction]

Le sénateur Eyton : Vous êtes manifestement préoccupé par la concentration. Je crois que la plupart des problèmes dont vous parlez peuvent être résolus par le marché lui-même. Il existe un marché pour cela et tant qu'il est essentiel et qu'il fonctionne, il trouve ses propres solutions. Cette notion vient de l'idée que vous devez offrir aux consommateurs des produits et des services satisfaisants, à des prix satisfaisants, et que les consommateurs feront eux-mêmes ces choix. Cela s'applique tant aux petites qu'aux grosses entreprises.

Vous avez parlé en particulier de Quebecor. Je voudrais juste vous rappeler les préoccupations qu'ont eues les Canadiens de temps à autre au sujet de la concentration. Si on retourne quelques années en arrière, et je suis sûr qu'il y a beaucoup d'autres exemples, tout le monde s'inquiétait de la famille Reitman, qui était trop grosse et qui était en train de devenir encore plus grosse et que, par conséquent, il y avait un problème d'établissement des prix et que le gouvernement devrait intervenir.

Dans le secteur des alcools, on a été préoccupé pendant longtemps parce que la famille Bronfman était trop dominante et qu'il fallait la contrôler d'une façon ou d'autre.

Dans les transports, Canadian Pacific a été considéré comme beaucoup trop gros et avec trop d'influence et quelque chose devait être fait.

With respect to each of those examples, they have gone, and that is all within the last 15 or 20 years, I suspect the same thing will apply to the media. There are some hard examples there.

In terms of families, just going back a few years, the Sifton family was a pre-eminent family in publishing, and that is gone now. There is apparently a young relative that has put together some community newspapers, but in terms of big city journalism the Sifton family is no longer in the business. The Thomson family have exited publishing entirely, and there was a great concern about them for a while. Conrad Black was a pre-eminent figure in publishing, and there was a great concern about him, but he is now gone.

Hence, in a vital marketplace where consumers have choices, they will in fact dictate or mandate whether big enterprises should survive or whether they somehow should end up in some other form, and perhaps in some other hands. Do you not agree with that general thesis, that the marketplace is the best means of monitoring and causing evolution in concentration?

Let me put a subnote to that — that is, that my own belief is that the government is the worst authority to involve in that process.

[Translation]

Mr. Leclerc: Your statement holds true to the extent that there is a large number of players in the field. The previous witness told us that there are approximately 40 daily newspapers in Ontario. I understand then that a newspaper editor who compromises his responsibilities towards readers may suffer more considerable damage to his competition's benefit.

In Quebec, the situation is different because the number of players has now been very much reduced. We now find ourselves in the presence of a duopoly, or something of the kind. Power Corporation owns five to seven daily newspapers, and half of the francophone press, and Quebecor owns the other half.

Does the fact that the quality of information is dropping at the *Journal de Montréal* mean that it may disappear? That is very unlikely. Given cross-media ownership and the large number of publications it owns, it becomes very appealing for advertisers, who support the media, to buy advertising space in order to reach an ever-growing public. As a consequence, since there are fewer players, the public has a dwindling range of choices.

There is a lot of talk about Quebecor, but we also have to look into alliances which could be created between Power Corporation and Radio-Canada. Such commercial alliances between a Crown corporation such as Radio-Canada and Power Corporation or *La Presse* raise new concerns.

The president of the Syndicat des communications de Radio-Canada, during a meeting two weeks ago, told me that the day Dr. Hans Blix tabled his report on the existence of arms of mass destruction in Iraq, this news clip had to be interrupted because,

En ce qui concerne tous ces exemples, ils ont disparu, tous, au cours des 15 ou 20 dernières années, je suppose que la même chose s'appliquera aux médias. Il y a de bons exemples.

En fait de familles, si on remonte simplement de quelques années, la famille Sifton était une famille très influente dans l'édition et elle est partie maintenant. Il y a, dit-on, un jeune cousin qui a créé des journaux communautaires mais en ce qui concerne le journalisme de métropole, la famille Sifton n'est plus dans la course. La famille Thompson a entièrement quitté l'édition et, pendant un certain temps, elle a suscité quelques préoccupations. Conrad Black est un personnage très important de l'édition; il a causé de grandes inquiétudes à son sujet, mais maintenant il n'est plus là.

Par conséquent, dans un marché crucial dans lequel les consommateurs peuvent faire des choix, ce sont eux en fait qui dictent la survie ou non des grosses entreprises, si elles devraient changer de forme ou peut-être passer dans d'autres mains, j'irais jusqu'à dire que ce sont eux qui les poussent à ces changements. N'êtes-vous pas d'accord avec cette thèse générale, à savoir que le marché est le meilleur moyen de surveiller et de faire évoluer des concentrations?

Permettez-moi ajouter une sous-note à tout ceci, c'est-à-dire que je crois que le gouvernement est le pire pouvoir qui pourrait intervenir dans ce processus.

[Français]

M. Leclerc : Votre énoncé peut s'appliquer dans la mesure où il y a un grand nombre de joueurs sur le terrain. Le témoin précédent nous disait qu'il existe près de 40 quotidiens en Ontario. Je comprends alors qu'un éditeur de journal compromettant les responsabilités qu'il a envers ses lecteurs puisse subir des dommages plus importants au profit de sa concurrence.

Au Québec, la situation est différente car le nombre de joueurs est désormais très réduit. On se trouve en présence d'un duopole, ou presque. Power Corporation possède cinq ou sept quotidiens et la moitié du tirage francophone, et Quebecor possède l'autre moitié.

Est-ce que le fait que la qualité de l'information diminue au *Journal de Montréal* fait en sorte qu'il sera appelé à disparaître? Cela est très peu probable. Étant donné la propriété croisée et le nombre considérable de publications qu'il possède, il devient très attirant pour les annonceurs, qui font vivre les médias, d'acheter de la publicité pour avoir accès à un public sans cesse grandissant. Par conséquent, comme il y a moins de joueurs, le choix du public est de plus en plus réduit.

On parle beaucoup de Quebecor, mais il faut également se pencher sur les alliances qui peuvent se créer entre Power Corporation et Radio-Canada. De telles alliances commerciales entre une société publique comme Radio-Canada et Power Corporation ou *La Presse* posent de nouvelles préoccupations.

Le président du Syndicat des communications de Radio-Canada, lors d'un entretien il y a deux semaines, me racontait que le jour où le Dr. Hans Blix a présenté son rapport sur l'existence des armes de destruction massive en Irak, on a dû interrompre la

under an agreement signed with Power Corporation, the show *La Cuisine de Ricardo* had to be aired. This news clip broadcast live from New York was cut off in order to broadcast *La Cuisine de Ricardo*!

We have also noticed such systematic practices on the radio. Monday morning, on Radio-Canada, *La Presse*'s personality of the week is interviewed. We are in the presence of two currents. Never, on public affairs shows broadcast on the TVA network is a journalist from *La Presse* invited to share his opinion. Systematically, a journalist from the *Journal de Montréal* is always called upon.

At Radio-Canada, we have noticed the opposite. Radio-Canada receives 95 per cent of its journalists from *La Presse* and not the *Journal de Montréal* or any other subsidiaries of Quebecor, because there are commercial agreements to this effect.

I therefore agree with your comment. When there is a large number of players, the one who does not provide quality to the public would tend to disappear from the market. However, when there are no more than two big players left, we find ourselves in the presence of two major poles. What will happen if one of these two players disappears? Into whose hands will he fall and what will his intentions be? These are significant societal concerns which worry us.

[English]

Senator Tkachuk: So how much play did the *Journal de Montréal* — and I am not sure if the union had a position — how much play would there have been on, for example, what happened at Concordia University with the former Prime Minister of Israel not being allowed to speak at that university?

[Translation]

Mr. Leclerc: You would like to know the importance of the media coverage given these events?

Senator Tkachuk: Yes.

Mr. Leclerc: I recall that media coverage was totally adequate. We placed great importance on these events in our pages. These articles perhaps did not appear on the front page, but on pages 5 or 6 of the newspaper. It would have been a lead article with a large photo to illustrate the situation.

[English]

Senator Tkachuk: Was there an editorial position?

[Translation]

Mr. Leclerc: There is no editorial position at the *Journal de Montréal*. We have opinion columnists who are free to write what they wish on the subject of current political events or anything else. For example, Michel C. Auger is an opinion columnist at the *Journal de Montréal*. He is renowned as neither a sovereignist nor

diffusion de cette émission, en vertu d'une entente signée avec Power Corporation, pour présenter l'émission *La Cuisine de Ricardo*. On a interrompu cette émission diffusée en direct de New York pour céder l'antenne à l'émission *La Cuisine de Ricardo*!

On remarque également de telles pratiques systématiques à la radio. Le lundi matin, sur les ondes de Radio-Canada, on reçoit la personnalité de la semaine de *La Presse*. Nous sommes en présence de deux courants. On ne verra jamais, aux émissions d'affaires publiques diffusées sur le réseau TVA, un journaliste de *La Presse* faire entendre son opinion à titre d'invité. On fera plutôt appel, de façon systématique, à un journaliste du *Journal de Montréal*.

À Radio-Canada, on remarque le phénomène contraire. La SRC reçoit à 95 p. 100 des journalistes de *La Presse* et non du *Journal de Montréal* ou affiliés à l'entreprise Quebecor, car il existe des ententes commerciales à cet effet.

Je suis donc d'accord avec votre commentaire. Lorsqu'il y a un grand nombre de joueurs, celui qui n'offre pas la qualité à son public sera appelé à disparaître du marché. Toutefois, lorsqu'il ne reste que deux gros joueurs, on se trouve en présence de deux pôles importants. Que se produira-t-il si l'un de ces deux joueurs tombe? Entre quelles mains tombera-t-il et quelles seront alors ses fins? Voilà des préoccupations sociétales importantes qui nous concernent.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Alors, quelle est la latitude qu'avait le *Journal de Montréal*, et je ne suis pas certain que le syndicat ait eu une position, quelle est la latitude que le *Journal de Montréal* aurait eue, par exemple, sur ce qui s'est passé à l'Université Concordia avec l'ex-premier ministre d'Israël qu'on a empêché de prendre la parole à l'université?

[Français]

M. Leclerc : Vous désirez connaître l'importance de la couverture médiatique qui fut accordée à ces événements?

Le sénateur Tkachuk : Oui.

M. Leclerc : Je crois me souvenir que la couverture médiatique fut tout à fait adéquate. On avait accordé une grande importance à ces événements dans nos pages. Les articles ne parurent peut-être pas en page frontispice, mais aux pages 5 ou 6 du journal. Il s'agissait d'un article prédominant avec une grande photo pour illustrer la situation.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Y avait-il une position éditoriale?

[Français]

M. Leclerc : Il n'y a pas de position éditoriale au *Journal de Montréal*. Nous avons des chroniqueurs d'opinion qui sont libres d'écrire ce qu'ils veulent au sujet de l'actualité politique ou autre. Par exemple, Michel C. Auger est chroniqueur d'opinion au *Journal de Montréal*. Il est reconnu comme étant ni souverainiste,

a federalist, nor a Liberal nor a Conservative. However, we have a columnist who was the former P.Q. minister, Ms. Lise Payette, and a former liberal minister, Mr. Jean Cournoyer.

From its inception, with Mr. Pierre Péladeau, the policy of editorial neutrality has been in place at the *Journal de Montréal*. I presume that it is there in order to not alienate a segment of the electorate. We allow columnists to write as they wish on their subject.

I was a parliamentary reporter with the *Journal de Montréal* in Ottawa for three years, including the referendum period, and I was never given an assignment with instructions intended to have an influence on my writing. I wrote articles that may have caused problems for Premier Lucien Bouchard, I wrote others that may have been detrimental to the image of the Bloc Québécois, the official opposition at the time, and I criticized certain government activities. But no one ever interfered to criticize me or to dictate the positions I should take.

[English]

Senator Merchant: You wanted the CRTC to act as the referee. Let me just paint a scenario here for a moment. I sometimes have trouble figuring out how the CRTC works because, first of all, the CRTC commissioners are appointed to their position. Very frequently, they come from the media itself. As such, as commissioners, they sit in judgement of the media. Also, frequently, once a commissioner's term has ended, he or she returns to the industry and works as a consultant to media companies or, in some fashion or another, for the same company they sat in judgment of as a commissioner. There is this very familial kind of relationship.

I do not know what the answer is. Perhaps there should be an arrangement whereby, once the individual's term as commissioner to the CRTC expires, he or she becomes eligible for a good pension or looks for a job outside the industry. I find this kind of very close relationship a little bothersome. What are your feelings on this matter?

[Translation]

Mr. Leclerc: Allow me to tell you about an experience we had with the CRTC that was not at all appreciated.

We had tabled two complaints with the CRTC concerning Quebecor's behaviour. One of these complaints concerned Télévision Quatre Saisons and the other the TVA network. I do not remember to whom the complaints were addressed, but these persons were to convey the complaints to the review committee to have them investigated.

Surprisingly, looking at the *Journal de Montréal* we saw the people we were dealing with at the CRTC concerning these complaints seated at Pierre-Karl Péladeau's table during a *Star Académie* show in Montreal. I do not know if this event appeared in several other publications, but it certainly showed a blatant lack of judgment on the part of people who are supposedly neutral and whose mandate is to make decisions as arbiters. We saw these people as a last line of defence, as they were the final

ni fédéraliste, ni libéral, ni conservateur. Par contre, nous avons comme chroniqueur l'ex-ministre péquiste Lise Payette et l'ex-ministre libéral Jean Cournoyer.

Depuis sa fondation, avec Pierre Péladeau, la politique de neutralité éditoriale existe au *Journal de Montréal*. Je présume qu'elle a pour but de ne pas s'aliéner une partie de l'électorat. On laisse les chroniqueurs écrire comme bon leur semble sur leur sujet.

Ayant été courriériste parlementaire du *Journal de Montréal* à Ottawa durant trois années, dont la période référendaire, jamais on ne m'a assigné à un sujet en me passant une directive visant à influencer mes articles. J'ai rédigé des articles qui ont pu nuire au premier ministre Lucien Bouchard, j'en ai rédigés d'autres qui ont pu nuire à l'image du Bloc Québécois, l'opposition officielle de l'époque et j'ai critiqué certaines activités du gouvernement. Mais jamais personne n'est intervenu pour me réprimander ou me dicter l'orientation de l'information.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Vous vouliez que le CRTC serve d'arbitre. Je vais vous exposer un cas de figure. Parfois, j'ai de la difficulté à comprendre la façon dont le CRTC fonctionne parce que, tout d'abord, les conseillers du CRTC sont nommés. Très souvent, ils viennent du secteur des médias. À ce titre, en tant que conseillers, ils jugent les médias. Fréquemment, une fois que le mandat d'un conseiller est terminé, il ou elle revient dans le même secteur et travaille comme consultant dans des sociétés oeuvrant dans le domaine des médias ou, d'une façon ou d'une autre, travaille pour la société qu'il a jugée en tant que conseiller. Il y a ce type de relation très familiale.

Je ne connais pas la réponse. Peut-être devrait-il y avoir un arrangement selon lequel une fois le mandat de conseiller du CRTC terminé, cette personne peut devenir admissible à une bonne retraite ou cherche un emploi dans un autre secteur de l'industrie. Je trouve ce genre de relations très étroites un petit peu gênantes. Qu'en pensez-vous?

[Français]

M. Leclerc : Permettez-moi de vous citer une expérience que nous avons vécue avec le CRTC et qui ne fut pas du tout appréciée.

Nous avons adressé deux plaintes au CRTC sur la conduite de Quebecor. Une de ces plaintes concernait Télévision Quatre Saisons et l'autre concernait le réseau de télévision TVA. Ces plaintes furent adressées à des personnes dont le nom m'échappe mais qui devaient les acheminer au comité de surveillance pour fins d'enquête.

Fait surprenant, en regardant les pages du *Journal de Montréal* on a pu voir ces personnes avec qui nous transigions au CRTC concernant le traitement de ces plaintes assises à la table de Pierre-Karl Péladeau lors d'un spectacle de *Star Académie* à Montréal. J'ignore si cet événement fut repris par plusieurs publications, mais il témoigne certes d'un manque flagrant de jugement de la part de gens supposément neutres et dont le mandat est de trancher à titre d'arbitres. Nous percevions ces gens plutôt comme

players we would have to deal with before the transaction went through. And there were these people, responsible for enforcing the rules, at the first opportunity in our daily, in our paper, sitting around a table with the president of the company, a glass of wine in hand, enjoying *Star Académie*. What nerve!

That these people responsible for rendering decisions and upon whom the fate of these transactions depended should afterwards find employment within the media; that the people who negotiated these transactions should hire them after the fact poses real problems. We should have certain hiring or appointment rules under which a CRTC employee could not work in the media sector for a four or five-year period following a CRTC examination of the media in question.

Our collective agreement at the *Journal de Montréal* states that if a journalist wishes to go into politics and run in an election, he will not be allowed to write on subjects dealing with municipal, provincial or federal politics, as the case may be, for a period of five years following these activities.

We clearly have to have certain limits. The fact that such a relationship was observed between members of a federal body such as the CRTC and media management was an embarrassing situation.

[English]

The Chairman: Senator Merchant, I am sorry, but we are fresh out of time. In fact, we may have run over, because this has been such an interesting session.

[Translation]

Mr. Leclerc, Mr. Dussault, we thank you for your testimony as well as for the documentation that you have provided to us. The issues you have addressed are not only interesting but important.

Mr. Leclerc: Thank you for your invitation.

The Chairman: Honourable senators, I am very sorry to have to leave you now. The Senate Chamber is to decide on our committee's budget and I must be present for the vote. This inconvenience was unforeseen, but such is life.

I also present my apologies to the members of the public. I can assure you that I will read the transcript of the testimony that will be given in my absence most attentively. Honourable Senator Tkachuk will preside as competently, if not more so, than myself, and I thank him for his willingness to take on the job.

We will take a short break in order to allow Senator Tkachuk to take the chair. We will then invite the next witnesses to come forward. I will return in time for tomorrow's hearing.

[English]

Senator David Tkachuk (Deputy Chairman) in the chair.

des gardiens de dernière ligne, car ils étaient les derniers joueurs que nous devons affronter avant que la transaction ne se fasse. Et voilà que ces gens, responsables de faire appliquer les règles, apparaissent, à la première occasion, dans notre quotidien, à notre journal, installés autour du président de la compagnie, à table, avec un verre de vin à la main, en train de savourer *Star Académie*. Quelle audace!

Et que ces gens chargés de statuer et sur qui reposait le sort de transactions se trouvent par la suite des emplois dans le milieu des médias; que les gens qui ont réalisé ces transactions puissent les embaucher par la suite, pose de réelles inquiétudes. On devrait prévoir certaines règles d'embauche ou de nomination à l'effet qu'un employé du CRTC ne puisse travailler dans le secteur des médias dans un délai de quatre ou cinq ans suite à une étude du CRTC sur ces médias en question.

Dans notre convention collective, au *Journal de Montréal*, il est prévu que si un journaliste désire se lancer en politique et briguer les suffrages d'une élection, pour une période de cinq ans suivant ces activités, il n'aura pas le droit d'écrire sur des sujets traitant soit de politique municipale, provinciale ou fédérale, selon le cas.

Il faut tout de même établir certaines barrières. Le fait d'avoir constaté une telle proximité entre les membres d'un organisme fédéral tel le CRTC et les dirigeants des médias fut une situation tout à fait gênante.

[Traduction]

La présidente : Sénateur Merchant, je suis désolée, mais nous n'avons plus du tout de temps. En fait, nous avons déjà dépassé l'heure, parce que cette séance a été très intéressante.

[Français]

Monsieur Leclerc, monsieur Dussault, nous vous remercions de vos témoignages ainsi que de la documentation que vous nous avez fournie. Le sujet que vous avez abordé est non seulement intéressant mais important.

M. Leclerc : Merci de votre invitation.

La présidente : Honorables sénateurs, c'est avec beaucoup de regret que je dois vous quitter. La Chambre du Sénat doit se prononcer sur le budget de notre comité et je dois assister à ce vote. Ce contretemps n'était pas prévu, mais il en est ainsi.

J'adresse également mes regrets aux membres du public. Et je puis vous assurer que je lirai attentivement la transcription des témoignages qui se dérouleront pendant mon absence. L'honorable sénateur Tkachuk assumera donc la présidence avec autant de compétence sinon plus que moi et je le remercie d'avoir bien voulu accepter cette tâche.

Nous allons faire une courte pause afin que le sénateur Tkachuk puisse prendre le fauteuil. Nous inviterons par la suite les prochains témoins à s'avancer. Je serai de retour pour l'audience de demain.

[Traduction]

Le sénateur David Tkachuk (vice-président) occupe le fauteuil.

The Deputy Chairman: We now welcome representatives of the Quebec Association of Community Radio Broadcasters. We have with us Ms. Gagnon, the Secretary-General, and Ms. Magalie Paré, a member of the Board of Directors.

You know the drill. You can make a 10-minute presentation, and then we will proceed to questions.

[Translation]

Ms. Magalie Paré, Director General of CINQ FM Radio Centre-Ville and Member of the Board of Directors of ARCQ: Honourable senators, I am Director General of CINQ FM Radio Centre-Ville and Secretary Treasurer to the Association des radiodiffuseurs communautaires du Québec. With me today is Lucie Gagnon, Executive Secretary of the Association des radiodiffuseurs communautaires du Québec.

The Association des radiodiffuseurs communautaires du Québec (ARCQ) is pleased to testify before the Standing Senate Committee on Transport and Communications today in order to express the concerns of its members regarding media concentration and the phenomenon of media content standardization that results from it.

Relying on our experience with community media, we will emphasize the importance of maintaining diversity of media information in Quebec and in Canada during our presentation today. We believe that citizens are currently demonstrating a desire and even a need to have access to airwaves that belong to them and in which they can see themselves, and that we must support this movement.

ARCQ represents 26 community radio stations in Quebec that broadcast more than 3,000 hours of original programming per week, thanks to the contribution of 1,500 volunteers and 230 employees. These radio stations include approximately 18,000 members and reach more than 650,000 listeners in 16 regions of Quebec every week.

Community radio responds to the population's wish to have radio service that talks to it about its own environment and in which it sees itself. For example, we at CINQ FM broadcast programming in seven languages in the heart of Montreal. Radio Centre-Ville is on the lookout for new trends as well as being culturally and socially involved. It offers a range of programs that represent a resource for new immigrants as well as a forum for expression for all the voices of our society, thereby helping each one to feel a little bit more of a citizen day by day.

Ms. Lucie Gagnon, Executive Secretary of the Association des radiodiffuseurs communautaires du Québec: For other regions, such as the Magdalen Islands, the community radio station is the only local radio service in the area. The people count on this "front-line" service to inform them, to support local discussions, to give a voice to their citizens and to acknowledge and recognize their culture. Local businesses also benefit from the presence of

Le vice-président : Nous souhaitons maintenant la bienvenue à des représentants de l'Association des radiodiffuseurs communautaires du Québec. Nous accueillons Mme Gagnon, la secrétaire générale, et Mme Magalie Paré, un membre du conseil d'administration.

Vous connaissez l'exercice. Vous pouvez faire un exposé de 10 minutes, puis nous passerons aux questions.

[Français]

Mme Magalie Paré, directrice générale de CINQ FM Radio Centre-Ville et membre du conseil d'administration de l'ARCQ : Honorables sénateurs, je suis directrice générale de CINQ FM Radio Centre-Ville et secrétaire trésorière de l'Association des radiodiffuseurs communautaires du Québec. Je suis accompagnée de Lucie Gagnon, secrétaire générale de l'Association des radiodiffuseurs communautaires du Québec.

L'Association des radiodiffuseurs communautaires du Québec (ARCQ) est heureuse de pouvoir s'adresser aujourd'hui au Comité sénatorial permanent des transports et des communications afin d'exprimer les préoccupations de ses membres à l'égard de la concentration de la presse et du phénomène d'uniformisation des contenus médiatiques qu'elle engendre.

En s'appuyant sur notre expérience de média communautaire, nous insisterons, au cours de cette présentation, sur l'importance de maintenir la diversité de l'information médiatique au Québec et au Canada. Nous croyons que les citoyens démontrent actuellement l'envie, et même le besoin, d'avoir accès à des ondes qui leur appartiennent et leur ressemblent, et qu'il faut soutenir ce mouvement.

L'ARCQ représente 26 radios communautaires québécoises qui diffusent plus de 3 000 heures de programmation originale par semaine, grâce à la contribution de 1 500 bénévoles et de 230 employés. Ces radios regroupent environ 18 000 membres et rejoignent chaque semaine plus de 650 000 auditeurs dans 16 régions du Québec.

La radiophonie communautaire répond à un désir de la population de se doter d'un service radiophonique qui lui ressemble et qui lui parle de son milieu. Par exemple, chez nous à CINQ FM, nous diffusons une programmation en sept langues en plein cœur de Montréal. En plus d'être engagée culturellement et socialement, Radio Centre-Ville est à l'affût des nouvelles tendances. Elle offre un éventail d'émissions qui constituent une ressource pour les nouveaux arrivants ainsi qu'un carrefour d'expression pour toutes les voix de notre société, contribuant ainsi à ce que chacun se sente chaque jour un peu plus citoyen.

Mme Lucie Gagnon, secrétaire trésorière de l'Association des radiodiffuseurs communautaires du Québec : Pour d'autres régions, comme celle des Îles-de-la-Madeleine, la radio communautaire est le seul service radiophonique local présent dans le milieu. La population compte sur cette radio de « premier service » pour l'informer, soutenir les débats locaux, donner une voix aux citoyens et faire connaître et reconnaître leur culture. Les

this community radio station which broadcasts their publicity at an affordable price and encourages local economic development. It serves as the station for local emergencies as well as for local events and celebrations. It is the Island people's radio.

In every case, community radio stations are born of citizens' initiatives and commitment. They all seek to have better local and regional media representation. The emergence of new community radio stations — there are currently some 15 in Quebec — leads us to believe that commercial and public radio stations are no longer sufficiently concerned with people's immediate environments. People thus find themselves obliged to appropriate this mission of media diversity and local news.

Community radio stations are taking on an increasingly burdensome and costly mission involving diversity, access to the airwaves and the relevance of content for their area. And yet they have dwindling resources with which to do so. We believe that the major networks are taking advantage of the media grid they have created in order to monopolize an excessive market share of radio advertising, given the number of listeners. Small stations, such as community stations, lose a growing part of their operating funds in this way.

Ms. Paré: In its reports, the CRTC paints a positive picture of the radio industry by generalizing the data on the profitability of stations. The monitoring report on broadcast policy published by the CRTC in 2003 shows the financial situation of commercial radio stations by comparing stations according to their broadcast technologies (AM or FM). This does not illustrate the precarious financial situation of independent or community radio stations.

Our theory is simple: things are going well for the networks, and things are not going well for the stations outside the networks. The last independent commercial radio stations will end up being absorbed by the networks, and community radio stations will suffer death by a thousand cuts. Local content will disappear. Who will dare to examine and assess this reality?

According to our data, one third of Quebec's community radio stations are experiencing financial crises that threaten their survival, and another third have had to reduce their services significantly in order to maintain their financial integrity.

As an example, we would like to remind you that private radio has, on average, \$221 at its disposal to produce one hour of programming and that community radio has only \$43 with which to do the same job. Private radio has 17 employees on average whereas community radio has only nine.

Ms. Gagnon: Community radio is not, as many would believe, a rather amateur organization that costs less because it relies in part on the work of volunteers. Many community stations operate in areas where no volunteers are available. To produce and present four hours of daily programming from Monday to Friday requires approximately one paid employee. In an urban setting, between 20 and 30 volunteers will take on that same programming. But the station has to hire a person to take on the coordination and support of this team. Production costs for a

commerce de l'endroit bénéficient également de la présence de cette radio communautaire qui diffuse leur publicité à un coût abordable et encourage le développement économique local. C'est aussi bien la radio des situations d'urgence que celle des fêtes et des événements locaux. C'est la radio des gens des îles.

Dans tous les cas, les stations de radio communautaires naissent d'initiatives et de volontés citoyennes. Elles visent toutes une meilleure représentation médiatique locale et régionale. L'émergence de nouveaux projets de radio communautaire — on en compte actuellement une quinzaine au Québec — nous portent à croire que les radios commerciales et la radio publique ne se préoccupent plus assez du milieu immédiat des individus. Ceux-ci se voient contraints de s'approprier cette mission de diversité médiatique et d'information locale.

Les radios communautaires assument une mission de plus en plus lourde et coûteuse qui vise la diversité, l'accès aux ondes et la pertinence des contenus pour leur milieu. Elles disposent pourtant de ressources de plus en plus limitées pour le faire. Nous croyons que les grands réseaux profitent de la toile médiatique qu'ils ont créée pour accaparer une part démesurée du marché de la publicité radiophonique, compte tenu du nombre d'auditeurs. Les petites stations, comme les radios communautaires, perdent ainsi une part de plus en plus importante de leur revenu opérationnel.

Mme Paré : Dans ses rapports, le CRTC brosse un tableau positif de l'industrie de la radio, en généralisant les données de rentabilité des stations. Le rapport de surveillance de la politique de la radiodiffusion 2003, publié par le CRTC, fait état de la situation financière de la radio commerciale en comparant les stations selon les technologies de diffusion (AM ou FM). Cela ne permet pas de mettre en évidence la situation financière précaire des radios indépendantes ou encore des radios communautaires.

Notre hypothèse est simple : les réseaux vont bien, les radios hors réseau vont mal. Les dernières radios commerciales indépendantes finiront par être intégrées aux réseaux, les radios communautaires mourront à petit feu. Le contenu local disparaîtra. Qui osera regarder et mesurer cette réalité?

Selon nos données, le tiers des radios communautaires québécoises vivent des crises financières qui menacent leur survie et un autre tiers ont dû réduire leurs services de façon significative pour maintenir l'équilibre financier.

À titre d'illustration, nous aimerions rappeler que la radio privée dispose, en moyenne, de 221 \$ pour produire une heure d'émission et que la radio communautaire n'a que 43 \$ pour faire le même travail. La radio privée possède 17 employés en moyenne alors que la radio communautaire n'en a que neuf.

Mme Gagnon : La radio communautaire n'est pas, comme plusieurs le croient, une organisation un peu amateur qui coûte moins cher parce qu'elle repose en partie sur le travail de bénévoles. Nombre de stations communautaires opèrent dans des milieux où il n'y a pas de bénévoles disponibles. Pour produire et animer quatre heures d'émissions quotidiennes du lundi au vendredi, il faut environ un employé salarié. En milieu urbain, entre 20 et 30 bénévoles assumeront la même programmation. Mais la station devra embaucher une personne pour assumer la

community radio station are not reduced by the contribution of volunteers. In fact, what limits a community radio station's budget is the advertising market in which it operates, the donation and fundraising activities market, or the perceived value of these, as well as the size of the population it is serving.

People want local news and content. Radio is the perfect medium to offer this, but too often it has simply become a music box. Speaking of commercial stations, in the regions, people have criticized businesses that just "plunk down a station," to illustrate certain broadcast services that they are being offered. In a typical situation, people have to be content with the few hours of programming per week that are produced locally where they are given the weather. Then, programs that come from regional or national networks are rebroadcast. Advertising revenues are drained from the station and are in this way "exported" from the region to the benefit of the network.

Ms. Paré: The Government of Canada, in its role as regulator, must recognize the heritage work of community broadcasters. They must recognize the alternative that is the standardized media content that is completely detached from local reality that results from media concentration and cross-media ownership. From that perspective, the government must recognize the threat, particularly on the economic front, that the phenomenon of concentration represents for the survival of community radio stations. Community radio stations represent one of the last bastions in the face of absorption of media content by the major networks. We feel the government must act in order to preserve people's commitment. It must act in order to save our contribution to diversity and to encourage the search for media productions that are concerned with their environment.

One strategy focused on reaching this goal would be to ensure that the community sector always has a place reserved for it by the Canadian broadcast system, in whatever technological format it might use, both today and in the future. Moreover, frequencies must be set aside in anticipation of the emergence of community radio stations, so that communities can express their local interests. Also, cable operators must provide the people with a channel reserved for local community television. We want to strongly emphasize the following: the regulation of the Canadian system is more than necessary, it is vital for the survival of the Canadian identity in all of its wealth and diversity, at the national, regional and local levels.

Ms. Gagnon: Furthermore, measuring diversity in terms of available musical formulas, as the CRTC currently does, teaches us little about the real verbal content of radio programming, about the production of local news and about the access that people have to sources of diversified information. The CRTC must better fulfill its monitoring role as concerns the verbal content of radio programming and the financial health of stations that are not part of networks. Our intention here is not to create surveillance of the editorial independence of media, but rather to ensure enforcement of the Broadcasting Act as regards diversity.

coordination et l'encadrement de cette équipe. Les coûts de production d'une radio communautaire ne sont pas réduits par la contribution bénévole. En fait, ce qui limite le budget d'une radio communautaire c'est le marché publicitaire dans lequel elle oeuvre, le marché du don et de l'activité de financement, ou le bénéfice, ainsi que l'importance de la population qui est desservie.

Les citoyens veulent de l'information et du contenu local. La radio est le médium idéal pour l'offrir, mais elle est devenue trop souvent une simple boîte à musique. En région, parlant de stations commerciales, les citoyens dénoncent des entreprises qui ont « planté une antenne », pour évoquer certains services de radiodiffusion qui leur sont offerts. Dans les situations typiques, les citoyens doivent se contenter de quelques heures d'émission par semaine qui sont produites localement où on leur donne la météo. Puis, on rediffuse des émissions qui proviennent de réseaux régionaux ou de réseaux nationaux. Les revenus de publicité que la station draine sont ainsi « exportés » de la région pour nourrir un réseau.

Mme Paré : Le gouvernement du Canada, dans son rôle de régulateur, doit reconnaître le travail patrimonial des radiodiffuseurs communautaires. Il doit reconnaître l'alternative qu'ils constituent au contenu médiatique uniformisé et détaché des réalités locales qu'engendrent la concentration de la presse et la propriété croisée. Dans cette perspective, le gouvernement doit reconnaître la menace, particulièrement sur le plan économique, que représente le phénomène de la concentration pour la survie des radios communautaires. Les radios communautaires constituent l'un des derniers remparts contre l'absorption des contenus médiatiques par les grandes chaînes. Selon nous, le gouvernement doit agir pour préserver cette volonté citoyenne. Il doit agir pour préserver notre contribution à la diversité et pour encourager la recherche d'une production médiatique concernée par son milieu.

Une stratégie privilégiée pour atteindre cet objectif serait de s'assurer qu'une place est toujours réservée au secteur communautaire, dans toutes les formes technologiques que peut emprunter, dans le présent et dans l'avenir, le système de radiodiffusion au Canada. Ainsi, des fréquences doivent être réservées en prévision de l'émergence des radios communautaires, afin que les intérêts locaux des communautés puissent s'exprimer. De même, les câblodistributeurs doivent mettre au service de la population un canal réservé à la télévision communautaire locale. Nous le soulignons avec force : la réglementation du système canadien est plus que nécessaire, elle est vitale pour la survie de l'identité canadienne dans toute la richesse de sa diversité tant au niveau national, régional que local.

Mme Gagnon : Par ailleurs, mesurer la diversité en termes de formules musicales disponibles, comme le fait actuellement le CRTC, renseigne peu sur le contenu verbal réel de la programmation des radios, sur la production d'information locale et sur l'accès des citoyens à des sources d'informations diversifiées. Le CRTC doit mieux remplir son rôle de surveillance en ce qui concerne le contenu verbal de la programmation des radios et la santé financière des stations qui ne font pas partie des réseaux. Notre intention ici n'est pas de créer une surveillance

On the economic front, we are currently working with the National Campus and Community Radio Association (NCRA) on the creation of a support fund for campus and community radio stations. This fund could prove to be a decisive initiative in order to assure the presence and durability of community radio stations' activities. In fact, it aims at supporting local production by compensating for the losses of revenue caused by the impact of concentration on our market share of advertising. We recommend that governments at all levels support this initiative, for the health of local, provincial and Canadian differences.

Ms. Paré: We feel it would be appropriate here to quote an excerpt from the Heritage Committee's report on cultural diversity produced in June 2003:

The Committee is concerned that community, local and regional broadcasting services have become endangered species, and that many parts of Canada are being underserved... The harsh reality... is that local non-news programming seems to be almost non-existent.

Finally, honourable senators, we must remember that over the last few years there have been several commissions and committees who have studied the phenomenon of media concentration and cross-media ownership. The reports they published have all emphasized, in one way or another, the importance and the urgency of acting in order to maintain local and alternative content in broadcasting. None of their proposals or recommendations have brought about any concrete action. Despite everything, we have rallied our meagre resources in order to produce a brief and participate in this new consultation. We continue to believe in the importance of acting so that people in every region can know and acknowledge each other, and be acknowledged. We hope that our efforts, as well as those of your committee, will bring about the success we all expect.

Senator Chaput: My question concerns the other community radio stations across Canada. You represent the Association des radios communautaires du Québec. As you know, minority francophone communities have community radio stations in several other Canadian provinces. There is one in Manitoba. The station serving Saskatchewan francophones has experienced certain difficulties. These community radio stations are having the same problems as yours but their problems are even worse because of the fact that they are in a minority situation. Is there some connection between your association and the one that represents them? Do you sometimes discuss strategies or other subjects with these associations?

Ms. Gagnon: Historically, francophone community radio stations outside of Quebec were created later on. Quebec's community radio stations have existed for 30 years. This in part explains the fact that a different association exists.

There are 18 francophone community radio stations outside of Quebec. The Alliance des radios communautaires du Canada is one of the partners with whom we work in terms of representation

quant à l'indépendance éditoriale des médias, mais bien de garantir l'application de la Loi sur la radiodiffusion en matière de diversité.

Sur le plan économique, nous travaillons actuellement avec le National Campus and Community Radio Association (NCRA) la création d'un fonds de soutien à la radio communautaire et de campus. Ce fonds pourrait s'avérer une initiative déterminante pour assurer la présence et la pérennité des activités des radios communautaires. En effet, il viserait à soutenir la production locale en compensant nos pertes de revenus attribuables à l'impact de la concentration sur nos parts de marché de publicité. Nous recommandons aux gouvernements de tous les niveaux d'appuyer et de soutenir cette démarche, pour le salut de la différence locale, provinciale et canadienne.

Mme Paré : Il nous semble à propos de citer ici un extrait du rapport du Comité du patrimoine sur la diversité culturelle produit en juin 2003 :

Le Comité craint que les services de la radiodiffusion communautaire, locale et régionale soient menacés de disparition et que plusieurs régions soient mal desservies [...] la dure réalité est que les émissions locales, sauf pour les nouvelles, sont quasi inexistantes.

Enfin, honorables sénateurs, rappelons-nous que depuis quelques années plusieurs commissions et comités d'étude se sont penchés sur le phénomène de la concentration de la presse et de la propriété croisée. Les rapports ainsi publiés ont tous souligné, d'une façon ou d'une autre, l'importance et l'urgence d'agir pour maintenir des contenus locaux et alternatifs en radiodiffusion. Aucune de leurs propositions ou recommandations n'a mené à des gestes concrets. Nous avons, malgré tout, mobilisé nos maigres ressources pour produire un mémoire et participer à cette nouvelle consultation. Nous continuons de croire à l'importance d'agir pour que les citoyens de toutes les régions puissent se connaître, se reconnaître et se faire connaître. Nous espérons que nos efforts, comme ceux de votre comité, porteront les fruits que nous attendons tous.

Le sénateur Chaput : Ma question touche les autres radios communautaires à travers le Canada. Vous représentez l'Association des radios communautaires du Québec. Comme vous le savez, la communauté francophone en situation minoritaire a aussi une radio communautaire dans plusieurs autres provinces du Canada. Il y en a une au Manitoba. Celle desservant les francophones de la Saskatchewan a connu certaines difficultés. Ces radios communautaires connaissent d'ailleurs les mêmes difficultés que les vôtres mais à un degré plus élevé à cause du fait qu'elles sont en situation minoritaire. Existe-t-il un lien entre votre association et celle qui les représente? Discutez-vous parfois de stratégies ou d'autres sujets avec ces associations?

Mme Gagnon : Historiquement, les radios communautaires francophones hors Québec sont arrivées plus tard. Les radios communautaires du Québec existent depuis 30 ans. C'est ce qui explique en partie le fait qu'il existe une association différente.

Il existe 18 radios communautaires francophones à l'extérieur du Québec. L'Alliance des radios communautaires du Canada est un des partenaires avec lequel nous travaillons en matière de

in the regulated areas. For example, when we are talking about copyright, the Alliance des radios communautaires du Canada, the National Campus and Community Radio Association and l'Association des radios communautaires du Québec act as a coalition to defend our points of view.

There is therefore collaboration in practice, but this happens mostly as regards public representation rather than at the level of production.

[English]

Senator Merchant: I am an immigrant myself, having been born in Greece. You said that you broadcast in several languages. We live in a very polyglot society, and as such I think people look to their own roots. Even though I have lived in Canada for more than 40 years, I still have a very strong connection to Greek things and what is happening in my community.

We have heard from the ethnic press — I am trying to draw a parallel with radio — and they are struggling. When the ethnic press presented to us, they said that a certain amount of government advertising should go to them because they represent a certain percentage of the population. They said that the dollars amount of advertising dollars that should go to the ethnic press should correlate with the number of people they were serving.

You talked about having financial restraints and problems. What do you want of the government? What is it you looking at, other than the frequency on the radio? How do you survive? Where does your funding come from?

I am interested to know whether you see a correlation between the press and the radio.

[Translation]

Ms. Gagnon: In the brief we presented this morning, we requested, amongst other things of course, that frequencies be reserved, but we also asked for support for the creation of a fund which would in effect be an economic support. We are currently trying to convince the CRTC to support this fund and to ensure that a portion of the network commercial broadcasters' revenues be allocated to this fund, somewhat like the fund for cultural or musical productions.

As far as advertising is concerned, a standard already exists in Quebec which was adopted by the provincial government in 1995, if memory serves me well, aimed at ensuring that 4 per cent of government advertising dollars would be spent on community media. This includes radio stations, television stations and print media as well as a certain number of media broadcasts in different languages. However, this measure has not been respected. The government spends about 2.8 per cent on community media in Quebec each and every year. We feel that this proportion is less than what we represent as an audience, as a public and as a market. But these media purchases are made through advertising agencies and they are based on tools like BBM polls which are

représentation dans les domaines de réglementation. Par exemple, lorsqu'il est question de droits d'auteur, l'Alliance des radios communautaires du Canada, le National Campus and Community Radio Association et l'Association des radios communautaires du Québec font généralement front commun pour défendre leurs points de vue.

Il y a donc, effectivement, collaboration, mais celle-ci se fait d'avantage à l'échelle de la représentation publique qu'à l'échelle de la production.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Je suis moi-même un immigrant, né en Grèce. Vous dites que vous diffusez dans plusieurs langues. Nous vivons dans une société très polyglotte et en tant que telle, je pense que les gens comptent sur leurs propres racines. Même si je vis au Canada depuis plus de 40 ans, j'ai toujours un lien très fort avec les choses grecques et ce qui se passe dans ma communauté.

Nous avons entendu la presse ethnique — j'essaie de faire un parallèle avec la radio — et ils ont des difficultés. Quand la presse ethnique nous a présenté son exposé, elle a dit qu'une certaine partie de la publicité gouvernementale devrait lui revenir, parce qu'elle représente un certain pourcentage de la population. Ses représentants disaient que les montants consacrés à la publicité, qui devaient revenir à la presse ethnique, devraient correspondre au nombre de gens qu'ils desservait.

Vous avez dit que vous aviez des restrictions et des problèmes financiers. Que voulez-vous du gouvernement? À quoi pensez-vous, outre la fréquence de la radio? Comment survivez-vous? D'où vient votre financement?

Je voudrais savoir si vous voyez une corrélation entre la presse écrite et la radio.

[Français]

Mme Gagnon : Dans le mémoire que nous avons présenté ce matin, nous demandons, entre autres, bien sûr, les fréquences réservées, mais nous demandons aussi le soutien à la création d'un fonds qui serait, effectivement, un soutien économique. Nous tentons actuellement de convaincre le CRTC d'appuyer ce fonds et de faire en sorte qu'une partie des revenus des radiodiffuseurs commerciaux en réseau soient versés dans ce fonds, un peu comme c'est le cas pour les fonds de production culturelle ou musicale.

En ce qui concerne la publicité, il existe déjà au Québec une norme qui fut adoptée par le gouvernement provincial en 1995, si ma mémoire est bonne, visant à s'assurer que 4 p. 100 des dépenses gouvernementales en publicité se feront auprès des médias communautaires. Ceci inclut les radios, les télévisions, les journaux ainsi qu'un certain nombre de médias diffusés en différentes langues. Toutefois, cette mesure n'est toujours pas respectée. Le gouvernement achète, bon an mal an, à peu près 2,8 p. 100 des médias communautaires au Québec. Cette proportion est, à notre avis, inférieure à ce que nous représentons comme auditoire, comme public et comme marché. Mais les achats médiatiques se font à travers les agences de publicité et en se

controlled by the major networks. These measures have had little success for the moment, even though we continue to work very hard to make sure they are complied with.

The Alliance des radios communautaires du Canada has worked with the Secretary of State for Official Languages in order to get a similar standard enforced for francophone community radio stations outside Quebec. The results are not yet conclusive, but the work is moving forward at a moderate pace. These measures aim, to some extent, to offset market shortcomings and the imbalance that open competition cannot redress. And yet we still have not managed to have this measure enforced. It is an interesting concept, but it would take more than political will to ensure that this measure is respected.

As far as the other financial support measures for community media are concerned, we are asking to be recognized. This may seem like an obvious request, but it is not. We are asking to be recognized as broadcasters. We are asking to be recognized as a heritage business in Canada — which is not currently the case. None of the financial measures and programs that are currently in place in Canada to support cultural broadcasters are available to community radio stations. By requesting the recognition of our organizations as businesses that disseminate Canadian heritage, we are asking for access to the existing grant programs, that already have budgets, to which we still have no access because we are not recognized as broadcasters. Those are essentially the steps that we are asking for now.

Community radio stations in Canada are the media that receive the least government support. It may seem a surprising fact. However, the measures that exist to support magazines and television production in Canada are far more significant than those for community media.

As an example, Quebec has a support program for community radio stations that does not exist in the other provinces in this country. This government funding represents approximately 20 per cent of the total budget of community stations, that is barely two million dollars. A significant portion of this amount is given in the form of exchanges. It takes the form of production contracts with the government by which the latter asks certain stations to produce a series of programs with clearly defined goals. This does not represent direct support for these media's operations, but rather an exchange of services.

Have I answered your question?

[English]

Senator Merchant: Yes, and are you talking federal government? Are you talking provincial government? You crossed lines there, and I am unclear as to what you were talking about.

basant sur des outils tels les sondages BBM qui sont contrôlés par les grands réseaux. Ces mesures n'ont que peu de succès jusqu'à maintenant, même si on travaille très fort pour les faire respecter.

L'Alliance des radios communautaires du Canada a travaillé auprès du Secrétariat d'État aux langues officielles pour faire appliquer une norme semblable pour les radios communautaires francophones hors Québec. Les résultats ne sont pas encore probants, mais le travail progresse néanmoins à un rythme modéré. Ces mesures visent, en quelque sorte, à compenser la faille du marché et le déséquilibre que la libre concurrence n'arrive pas à gérer. On ne réussit toutefois pas à faire respecter cette mesure. Le concept est intéressant, mais il faudrait plus qu'une volonté politique pour que soit respectée cette mesure.

En ce qui concerne les autres mesures financières de soutien aux médias communautaires, nous demandons d'être reconnus. Cette requête peut sembler évidente, mais elle ne l'est pas. Nous demandons d'être reconnus comme diffuseurs. Nous demandons d'être reconnus comme entreprise de patrimoine au Canada — ce qui n'est pas le cas actuellement. Toutes les mesures financières et tous les programmes en place actuellement au Canada pour soutenir les diffuseurs culturels ne sont pas accessibles aux radios communautaires. En demandant la reconnaissance de nos organisations comme entreprises de diffusion du patrimoine au Canada, nous demandons accès aux programmes de subvention existants, qui ont déjà des budgets, auxquels nous n'avons toujours pas accès car nous ne sommes pas reconnus comme diffuseurs. Ce sont essentiellement les mesures que nous demandons pour le moment.

Les radios communautaires au Canada sont les médias les moins soutenus de l'État. Ce fait peut paraître surprenant. Toutefois, les mesures qui existent pour soutenir les magazines au Canada et la production télévisuelle sont de loin plus importantes que pour les médias communautaires.

À titre d'exemple, il existe un programme de soutien au Québec pour les radios communautaires, ce qui n'existe pas dans les autres provinces du pays. Ce financement de l'État représente environ 20 p. 100 du budget total de ces radios communautaires, soit à peine deux millions de dollars. Une part importante de cette somme se fait sous forme d'échanges. Elle prend la forme de contrats de production avec l'État où ce dernier demande à certaines radios de produire des séries d'émissions pour des objectifs bien précis. Cela ne constitue donc pas un soutien direct au fonctionnement de ces médias mais plutôt un échange de services.

Ai-je répondu à votre question?

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Oui, et parlez-vous du gouvernement fédéral? Parlez-vous du gouvernement provincial? Vous avez effacé des distinctions ici et je ne sais pas trop de quoi vous parlez.

[Translation]

Ms. Gagnon: The federal government does not support community radio stations except for francophone stations outside Quebec. The federal government has no support program. The programs to support the development of culture and Canadian heritage are not accessible to community radio stations.

Quebec has a program called the Programme de soutien aux médias communautaires. This program pays out between \$10,000 and \$40,000 annually to each community radio station.

[English]

Senator Merchant: From the Quebec government?

Ms. Gagnon: Yes.

Senator Eyton: Perhaps it is my ignorance, but I was not aware of the importance of community radio and your association here in Quebec. On the face of it, the numbers are impressive: You talk about 1,500 volunteers, 230 employees, 18,000 members — and I will come back to that in a minute — and 650,000 listeners in this province, servicing, as I understand it, 18 regions here in the province, particularly. Those numbers are impressive. It appears to be a worthwhile initiative, one that could be strengthened here in Quebec and emulated with greater success outside of Quebec.

I want to get a better idea of your budget — that is, your revenues and their source, your expenses, and essentially what it is you would do with more money. I understood that you talked about a requirement for governments to devote some percentage of their advertising to community radio, and that is fine. You talked about a fund, and you said that the Quebec government providing \$2 million annually in subsidy now. I am trying to understand that in the context of your overall budgetary numbers. Could you do that, please?

[Translation]

Ms. Gagnon: I will use averages to allow you to get an overall picture and to give you an idea of the relative importance of community radio stations within the industry. Within the total radio industry, community radio stations, in 2002-2003, had a total budget of \$8.5 million at their disposal. The average budget of a community station was approximately \$350,000 per year, of which 51 per cent came from advertising revenues, both local and national, and a little less than 20 per cent came from government subsidies. The rest came from different kinds of funding activities, whether it be fundraisers, radiothons or radio bingo. In fact, it is sometimes amusing to realize that radio bingo is more important for the community radio stations than government funding.

[Français]

Mme Gagnon : Le gouvernement fédéral ne soutient pas les radios communautaires sauf les radios francophones hors Québec. Le gouvernement fédéral n'a pas de programme de soutien. Les programmes de soutien au développement de la culture et du patrimoine canadiens ne sont pas accessibles aux radios communautaires.

Il existe au Québec un programme intitulé Programme de soutien aux médias communautaires. Ce programme verse annuellement à chaque radio communautaire entre 10 000 \$ et 40 000 \$.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : De la part du gouvernement du Québec?

Mme Gagnon : Oui.

Le sénateur Eyton : Je suis peut-être ignorant, mais je ne connaissais pas l'importance de la radio communautaire et de votre association ici au Québec. À prime abord, les chiffres sont impressionnants : vous parlez de 1 500 bénévoles, de 230 employés, de 18 000 membres, et j'y reviendrai dans une minute, et de 650 000 auditeurs dans sept provinces, desservant, si je comprends bien, 18 régions ici dans la province, en particulier. Ces chiffres sont impressionnants. Cela a l'air d'être une initiative appréciable, une initiative qui pourrait être consolidée ici au Québec et émulée avec une grande possibilité de réussite hors Québec.

Je voudrais avoir une meilleure idée de votre budget, c'est-à-dire, de vos revenus et de leurs sources, de vos dépenses, et essentiellement de ce que vous pourriez faire avec plus d'argent. Vous avez parlé, je crois, d'une exigence pour les gouvernements d'allouer un certain pourcentage de leur publicité aux radios communautaires, et c'est bien. Vous avez parlé d'un fonds et vous avez dit que le gouvernement du Québec fournissait 2 millions de dollars tous les ans en subventions, à l'heure actuelle. J'essaie de comprendre cela en fonction de votre budget total. Est-ce que vous pourriez faire cela, s'il vous plaît?

[Français]

Mme Gagnon : Je vais répondre en termes de moyenne pour vous permettre d'avoir une vision plus globale et vous donner une idée de l'importance relative qu'occupe la radio communautaire dans l'industrie. Dans l'ensemble de l'industrie de la radiophonie, les radios communautaires, en 2002/2003, disposaient d'un budget total de 8,5 millions de dollars. Le budget moyen d'une radio communautaire était d'environ 350 000 \$ par année, dont 51 p. 100 des bénéfices venaient de la publicité tant locale que nationale, et un peu moins de 20 p. 100 provenaient de subsides gouvernementaux. Le reste provenait d'activités de financement de différents types, qu'il s'agisse de collectes de fonds, de radiothons ou encore de bingos radiophoniques. En effet, il est parfois amusant de constater que les bingos radiophoniques sont plus importants pour les radios communautaires que les revenus de l'État.

As far as our expenses are concerned, about 56 per cent are dedicated to human resources — and that figure is decreasing. Three years ago, the expenses devoted to human resources represented 62 per cent of the annual budget. However, we had to reduce our efforts in the area of human resources, because technological costs, capital costs and equipment replacement costs are very high.

Let us not forget that community radio has existed in Quebec for 30 years and that many of these radio stations need to update their equipment. This is also a period where there are major changes occurring in the field of broadcasting and production technology. All of these changes, of course, cost a lot of money. This has led to a downsizing of human resources departments across the board in Quebec's community radio stations.

Furthermore, a decrease in advertising revenue coupled with an increase in sales costs has further exacerbated the problem. Budget cuts, over the past five years, have primarily focused on the information sector. Journalists' jobs are often the first to go. The situation is precarious. Many radio stations are making do by allowing non-specialized staff to produce news broadcasts.

[English]

Senator Eyton: Just so I have the dimensions, I have \$8.5 million as a number and then I have 51 per cent in advertising. Of course, if you take a dollar it is apt to come out of some other pocket, out of commercial radio in particular. You then add 20 per cent from the government subsidy.

You were essentially talking about that 20 per cent, and you want that 20 per cent to increase. The sources that I see are advertising — and perhaps I would be personally less excited by that. However, I could see that 20 per cent of your funding coming from the government subsidy, and largely that is, I suppose, Quebec. I then heard that 20 per cent or a little better comes out of bingo, and I think I could support that, and the rest I suppose is membership fees of one kind or another — individual contributions.

Where do you see the additional revenue coming from, and how would you apply it? There are only four or five sources here, so it is easy to identify.

[Translation]

Ms. Gagnon: The additional funding that we are trying to get by establishing a community media assistance fund will enable us to get back some of the jobs lost over the past couple of years: jobs lost as a result of the economic problems that we have faced, especially due to the concentration of the press. We are trying to recover information and news jobs. We want to provide more services in areas where there is little or no service.

Pour ce qui est des dépenses, environ 56 p. 100 des dépenses sont consacrées aux ressources humaines — et ce chiffre est à la baisse. Il y a trois ans, les dépenses consacrées aux ressources humaines représentaient 62 p. 100 du budget annuel. Toutefois, nous avons dû réduire nos efforts en matière de ressources humaines, car les coûts technologiques, les coûts d'immobilisation et les coûts de remplacement d'équipement sont très élevés.

N'oublions pas que les radios communautaires existent au Québec depuis 30 ans et plusieurs d'entre elles doivent renouveler leur équipement. Nous sommes également dans une phase de modification fondamentale des technologies de diffusion et de production. Il y a donc des coûts importants rattachés à ces changements. Ces coûts ont forcé une réduction des ressources humaines dans l'ensemble des radios communautaires au Québec.

Par ailleurs, la réduction des revenus de publicité et l'augmentation des coûts de vente ont également provoqué des diminutions de ressources humaines. Les coupures budgétaires, depuis cinq ans, sont principalement des coupures dans le secteur de l'information. Les postes de journalistes, pour la plupart, sont coupés en premier lieu. Cette situation est précaire. De nombreuses stations se contentent maintenant de faire de l'information avec du personnel non spécialisé.

[Traduction]

Le sénateur Eyton : Juste pour avoir une idée des proportions, j'ai 8,5 millions comme chiffre, puis j'ai 51 p. 100 en publicité. Bien sûr, si vous prenez un dollar il est susceptible de provenir d'une autre poche, de la radio commerciale en particulier. Et puis vous ajoutez 20 p. 100 provenant des subventions du gouvernement.

Vous parliez essentiellement de ce 20 p. 100 et vous voulez que ce 20 p. 100 augmente. Les sources que je vois sont la publicité — et personnellement, je trouverais ça peut-être moins intéressant. Cependant, je peux voir que 20 p. 100 de votre financement vient des subventions gouvernementales et, je suppose, que pour l'essentiel cela vient de Québec. J'ai également entendu que 20 p. 100 ou un peu plus provient du bingo et là je serais davantage en faveur de cela, et le reste je suppose est constitué des droits d'adhésion d'une manière ou d'une autre, des contributions personnelles.

D'où pensez-vous que des revenus supplémentaires pourraient provenir et comment les investiriez-vous? Ici, il n'y a que quatre ou cinq sources, donc c'est facile à déterminer.

[Français]

Mme Gagnon : Les budgets additionnels que nous cherchons à obtenir en créant un fonds de soutien aux médias communautaires vont nous permettre de récupérer les emplois perdus depuis quelques années en raison des problèmes économiques que nous vivons à cause, notamment, de la concentration de la presse. Nous cherchons à récupérer des emplois en information. Nous cherchons à offrir plus de services aux populations qui ne sont pas desservies ou qui sont mal desservies.

The fact that a resident of Longueuil or the Montreal South Shore is not able to get information about what is going on in his or her own backyard is unacceptable. This is probably why community radio exists. However, a community radio station in Longueuil is unable to sell advertising due to the commercial practices of the major networks and the big media houses. The station cannot even get space in the local newspaper. This resource simply is not available to it. We are not talking about a lack of money here but a lack of will. The local newspaper will simply refuse to advertise on the station's behalf. Many of our media operations are losing a lot of money because of this problem.

The fact that the Astral company scoops up 60% of the advertising market for 40 per cent of listeners creates a problem and casts doubt on the principle of free competition. Free competition is not playing its role here. What is more, free competition just does not work in areas where there is a gap in a market, in other words where there are not enough people to attract the interest of a commercial enterprise.

It was community radio and not commercial radio that was the first to set up FM frequency stations in Quebec. Commercial radio did not see the economic potential of such a venture. Granted, this potential is not great in many regions.

In the Magdalen Islands, in Gaspé and the North Shore, community radio quite simply would not exist without the sizable financial support of those regions' residents. So it goes without saying that these residents would expect to have access to media that will inform them, for instance, of any disaster that occurs in their community.

[English]

Senator Munson: I have two questions. Are there lessons to be learned about community radio from other countries; are there successes in other countries that we can apply here?

[Translation]

Ms. Gagnon: In fact, Canada is a success story. For example, Canada has been the model on which broadcasting has been developed in Latin America, and I am not only talking about community radio but also radio broadcasting in general. What distinguishes Canada's community radio is that it benefits from blended or mixed financing. This is partly why we have been an example for Latin America. By mixed financing I mean that funding comes in part through advertising: The State makes up for any market-based funding shortfall. All this means that citizens and listeners enjoy a service. This particular characteristic has meant that community radio has been established in regions where one would never believe media would be able to take root. This concept has been exported to Latin America and to Africa. Today, the Canadian model has spread throughout the entire world and is very much admired.

Il n'est pas normal qu'un résident de Longueuil ou de la Rive-Sud de Montréal ne soit pas en mesure de savoir ce qui se passe dans son milieu. C'est un peu la raison d'être des radios communautaires. Toutefois, une radio communautaire installée à Longueuil est incapable de vendre de la publicité, étant donné les pratiques commerciales des grands réseaux et des grandes maisons de médias. Elle se voit même dans l'incapacité de s'afficher dans le journal local. Cette ressource ne lui est tout simplement pas accessible. Il ne s'agit pas d'une question d'argent mais de volonté. Le journal local refusera la publicité. Nos médias perdent actuellement des revenus importants à cause de ce problème.

Lorsque l'entreprise Astral va chercher 60 p. 100 du marché publicitaire pour 40 p. 100 de l'auditoire, cela crée un problème et remet en question la libre concurrence. La libre concurrence ne joue alors pas son rôle. D'autre part, la libre concurrence ne peut fonctionner dans les milieux où il existe une faille du marché, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a pas assez de monde pour intéresser une entreprise commerciale.

Les radios communautaires, et non les radios commerciales, sont premières à avoir développé des postes sur bande FM au Québec. Les radios commerciales ne croyaient pas au potentiel économique de ce genre de station. Ce potentiel n'est d'ailleurs pas énorme dans plusieurs régions.

Il n'y aurait aux Îles-de-la-Madeleine, en Gaspésie ou sur la Côte-Nord de radio communautaire sans l'existence de stations offrant un service fondamentalement payé par les citoyens. Il est donc normal que ces citoyens puissent s'attendre à ce qu'il y ait un média qui puisse, par exemple, les informer d'une catastrophe dans leur communauté.

[Traduction]

Le sénateur Munson : J'ai deux questions. Y a-t-il des leçons à tirer des radios communautaires d'autres pays, existe-t-il des réussites dans d'autres pays que nous pouvons appliquer au Canada?

[Français]

Mme Gagnon : En fait, le Canada est un exemple de succès. Par exemple, le Canada a servi de modèle pour développer la radiodiffusion en Amérique Latine, et je ne parle pas seulement de radio communautaire mais de radiodiffusion en général. Nous avons servi de modèle pour l'Amérique Latine, car ce que la radio communautaire a de particulier au Canada c'est qu'elle est une radio qui a une base de financement mixte. Les fonds proviennent en partie de la publicité, et l'État compense la faille du marché. Les citoyens ou usagers bénéficient donc du service. Cette particularité a fait en sorte qu'on a pu développer des radios communautaires dans des milieux où on ne croyait jamais être capable d'avoir des médias. Ce concept a été exporté en Amérique Latine et en Afrique. Notre modèle est donc, aujourd'hui, repris et apprécié partout dans le monde.

[English]

Senator Munson: However, at the same time, you have painted a rather bleak picture — for example, I was reading in the documents that there are no community voices in Laval. If there is no intervention, what do you think will happen to community radio in Quebec, and other community radio? Is it just a matter of time before community radio becomes like the dinosaur, or is there some way that community radio can be saved?

[Translation]

Ms. Gagnon: Indeed, if nothing is done community radio will disappear from many regions in Quebec. In urban regions radio stations that broadcast in French will have a great deal of trouble surviving the next couple of years. Radio stations in remote areas where commerce is scarce or where the economic base is not sufficient to support them may fail.

This year we have already started to observe a substantial drop in revenue for radio stations in the wealthiest markets. Some regional radio stations are behind by 40 per cent in advertising revenue for the first quarter. This is a huge deficit. Clearly something must be done. One initiative was the establishment of a community media assistance fund. If the CRTC agrees to support this fund, the next step will be to ensure that radio stations and networks provide adequate funding to suitably support community and campus radio stations. This is one thing that can be done.

We must also ensure that the Canadian government supports local production. The Lincoln committee had suggested that a local radio aid program be set up. This proposal was however left by the wayside.

New programs do not necessarily need to be created, it would be enough to make existing programs available to community media operations. This would ensure that local production was adequately funded without the need for new funding or new programs. So clearly there are steps that could be taken right away.

The federal government could envisage earmarking some of its advertising expenses for community and ethnic media operations. In order to do this the government would have to start buying advertising space again. We are currently facing a major financial crisis. This is due to the fact that in the wake of the sponsorship scandal, the government stopped buying advertising.

What needs to be done is by no means complicated. It is however most urgent.

[Traduction]

Le sénateur Munson : Cependant, en même temps, vous en avez tracé un portrait plutôt sombre. Par exemple, je lisais dans les documents qu'il n'existe pas de voix communautaires à Laval. S'il n'y a pas d'interventions, qu'advient-il, selon vous, à la radio communautaire au Québec et aux autres radios communautaires? Est-ce simplement une question de temps, la radio communautaire va devenir comme le dinosaure un jour ou l'autre ou existe-t-il un moyen par lequel la radio communautaire peut être sauvée?

[Français]

Mme Gagnon : Si rien n'est fait, effectivement, les radios communautaires seront appelées à disparaître dans plusieurs régions au Québec. En milieux urbains, les radios qui diffusent en français auront énormément de difficulté à traverser les prochaines années. Les radios situées dans les régions éloignées où le commerce est rare et où on ne retrouve pas une base économique suffisante pour les soutenir risquent de se trouver en péril.

Cette année déjà on a commencé à observer d'importants phénomènes de réduction de revenus pour les radios situées dans les marchés les mieux nantis. Certaines radios régionales accusent un retard de 40 p. 100 dans leurs revenus de publicité pour le premier trimestre. Ce déficit est énorme. Il faut donc faire quelque chose. Une des initiatives est la création du fonds de soutien aux médias communautaires. Si le CRTC accepte de soutenir ce fonds et de le reconnaître, il faudra ensuite s'assurer que des radios et des réseaux versent des fonds pour fournir une aide réelle aux radios communautaires et aux radios de campus. Voilà une des mesures qui peut être prise.

Une autre mesure importante serait de s'assurer que le gouvernement canadien soutienne la production locale. Le Comité Lincoln avait proposé la création d'un programme d'aide à la radio locale. Cette proposition a toutefois été mise de côté.

Sans pour autant créer de nouveaux programmes, il suffirait d'ouvrir les programmes existants aux médias communautaires. Ce faisant, on s'assurerait que la production locale soit financée sans toutefois recourir à de nouveaux budgets et sans devoir créer de nouveaux programmes. Certaines mesures peuvent donc être prises dès maintenant.

Le gouvernement fédéral pourrait entrevoir la possibilité de consacrer une partie de ses dépenses de publicité aux médias communautaires et aux médias ethniques. Pour ce faire, il faudrait tout d'abord qu'il recommence par acheter de la publicité. Nous vivons en ce moment une crise financière importante qui est liée au fait que le gouvernement a cessé d'acheter de la publicité, et bonne partie suite à la crise des commandites.

Les mesures à prendre ne sont pas très compliquées. Elles sont toutefois bel et bien urgentes.

[English]

Senator Munson: I want to wish you well, because my heart is in radio. I began my career in a little radio station. I almost had a job at *The Gazette* in 1965 as a copy boy, but I got a call from a small radio station first, so I started in radio. I still love *The Gazette*, mind you. Community radio is a good thing, and I hope we can help out in a small way.

[Translation]

Senator Chaput: So what you are basically asking for, in light of the excellent work you have done, is to be recognized as broadcasters who disseminate Canadian heritage, in order to get access to existing programs? Is that correct?

Ms. Gagnon: Yes.

Senator Chaput: So you just want to get your fair share of the advertising, whether it be at the federal or provincial level?

Ms. Gagnon: Yes.

Senator Chaput: And you want a fund to be established that may help community radio stations Canada-wide over the long term?

Ms. Gagnon: Yes.

Senator Chaput: Is that all?

Ms. Gagnon: The frequencies are missing.

Senator Chaput: The reserved frequencies.

[English]

The Deputy Chairman: Thank you very much for your presentation.

The committee adjourned.

MONTREAL, Wednesday, December 15, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 1:15 p.m. to examine the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator David Tkachuk (*Deputy Chairman*) in the chair.

[English]

The Deputy Chairman: Welcome to the afternoon session of the Standing Senate Committee on Transport and Communications. Our first panel of witnesses are representatives of the Quebec Community Newspapers Association.

Please proceed.

[Traduction]

Le sénateur Munson : Je voudrais vous souhaiter bonne chance, parce que j'ai la radio à cœur. J'ai commencé ma carrière dans une petite station de radio. J'ai presque obtenu un travail d'apprenti rédacteur en 1965 au journal *The Gazette*, mais j'ai eu d'abord un appel d'une petite station de radio et ainsi j'ai commencé dans la radio. J'adore toujours *The Gazette*. La radio communautaire est une bonne chose et j'espère que nous pourrons aider dans une certaine mesure.

[Français]

Le sénateur Chaput : Ce que vous demandez, finalement, avec l'excellent travail que vous avez accompli, c'est d'être reconnus comme diffuseurs du patrimoine pour ainsi avoir accès à des programmes existants?

Mme Gagnon : Oui.

Le sénateur Chaput : Vous voulez recevoir votre juste part de la publicité, que ce soit au niveau fédéral ou provincial?

Mme Gagnon : Oui.

Le sénateur Chaput : Et vous voulez la création d'un fonds qui pourrait aider à long terme les radios communautaires à travers le Canada?

Mme Gagnon : Oui.

Le sénateur Chaput : Est-ce que c'est tout?

Mme Gagnon : Il manque les fréquences.

Le sénateur Chaput : Les fréquences réservées.

[Traduction]

Le vice-président : Merci beaucoup de votre exposé.

La séance est levée.

MONTREAL, le mercredi 15 décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 13 h 15 pour étudier l'état actuel des industries de médias canadiennes; les tendances et les développements émergents au sein de ces industries; le rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne; et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries.

Le sénateur David Tkachuk (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le vice-président : Bienvenue cet après-midi à la réunion du Comité sénatorial permanent des transports et des communications. Notre premier groupe de témoins représente l'Association des journaux régionaux du Québec.

Vous avez la parole.

Mr. Greg Duncan, Executive Director, Quebec Community Newspapers Association: Thank you for allowing me to present myself on behalf of the Quebec Community Newspapers Association, or l'Association des journaux régionaux du Québec.

I am executive director of an association that represents 32 official language newspapers in Quebec. We were founded in 1980, and, since that time, the QCNA has been the voice and ears for a unique blend of publications that serve a vital component of Quebec society. I will add here that in our working moniker it says "community newspapers" and sometimes here in Quebec "journal communautaire" is referred to as a not-for-profit newspaper, and clearly that is not the case with us. We have three or four papers that are not-for-profit, but we also have corporates and strong independents.

Our circulation is 357,000, with a combined readership of some 700,000. Our newspapers serve rural, suburban, urban and special communities of interest. I can gladly explain what a community of interest is, if that is not clear. We represent a healthy mix of weekly, monthly, bi-weekly, First Nation, ethnic, agricultural and bilingual publications. We are very unique in terms of an association and our representation. The language and method of delivery is primarily English, and we have a mix of subscription-based and free-distribution newspapers.

Our members rely on the association to advocate on their behalf and deliver services that include marketing, communications, education and professional development. Our mission is to improve conditions for our industry by enhancing the vitality of the newspapers and their environment. We have our fingers in a lot of pies, and our ears and our eyes open, and we thank you for having us today.

Like most media associations, we embrace freedom of speech and the Charter of Rights and Freedoms as part of our Constitution. We support an ethical approach to journalism and competition and have established membership criteria that uphold these principles. We are not formally regulatory but encourage responsible business and media practices. Mr. Bakoyannis will confirm that at the national table and particularly with the drive from Quebec we are looking at a lot of areas of self-regulation, and one of those might even be "credentialling", which sort of deals with market issues.

Our members adopt and adhere to criteria that independently verify and audit their circulation according to accepted industry standards. Readership studies in our markets have been conducted by ComBase and CROP, allowing us to accurately represent our newspapers responsibly to government agencies, clients and readers. We do this voluntarily because we realize that clients need to be responsible to their constituencies.

M. Greg Duncan, directeur général, Association des journaux régionaux du Québec : Je vous remercie de me permettre de me présenter au nom de l'Association des journaux régionaux du Québec, ou la Quebec Community Newspaper Association.

Je suis directeur exécutif d'une association qui représente 32 journaux de langues officielles au Québec. Fondée en 1980, l'AJRQ a été la voix et l'ouïe d'une alliance unique de publications qui desservent un secteur vital de la société québécoise. J'aimerais souligner que dans le jargon du milieu on parle de « community newspaper » et parfois ici au Québec de « journal communautaire » et on semble entendre qu'il s'agit d'un journal sans but lucratif, et ce n'est certainement pas notre cas. Nous avons trois ou quatre journaux qui sont des publications sans but lucratif, mais nous représentons également des journaux généraux et de solides journaux indépendants.

Notre tirage de 357 000 exemplaires rejoint un public d'environ 700 000 lecteurs. Nos journaux desservent les milieux ruraux, les banlieues, les communautés urbaines et les communautés d'intérêts spécifiques. Je peux vous expliquer ce qu'on entend par communauté d'intérêts spécifiques si vous le désirez. Nous représentons une saine combinaison de publications hebdomadaires, mensuelles, bimensuelles, des Premières nations, « ethniques », agricoles et bilingues. Notre association et les journaux qu'elle représente sont uniques. La langue et la méthode de livraison est principalement l'anglais, pour la gamme de journaux livrés par abonnement et gratuitement.

Nos membres comptent sur l'Association pour défendre leurs intérêts et offrir des services notamment de commercialisation, de communications, d'éducation et de perfectionnement professionnel. Notre mission est d'améliorer les conditions pour notre industrie en stimulant la vitalité de nos journaux et leur environnement. Nous touchons un peu à tout et nous suivons attentivement tout ce qui se passe, et c'est pourquoi nous vous sommes reconnaissants de nous avoir invités aujourd'hui.

Comme la plupart des associations médias, nous préconisons la liberté d'expression et la Charte des droits de la personne comme faisant partie de notre constitution. Nous favorisons l'approche éthique en journalisme et en matière de concurrence et nous avons établi des critères d'adhésion fondés sur ces principes. Nous ne sommes pas officiellement un organe de réglementation en tant que tel mais nous encourageons des pratiques responsables en affaires et dans les médias. M. Bakoyannis pourra vous confirmer qu'à la table nationale et particulièrement sous les pressions du Québec, nous examinons de nombreux aspects de l'autoréglementation, et même la possibilité de la délivrance de titres, ce qui est aussi lié aux enjeux du marché.

Nos membres adoptent et respectent des critères qui vérifient et contrôlent indépendamment la circulation selon des normes reconnues par l'industrie. ComBase et CROP ont effectué des études auprès des lecteurs dans nos marchés, ce qui nous permet de représenter adéquatement nos journaux et de manière responsable devant les organismes du gouvernement, les clients et nos lecteurs. Nous faisons cela volontairement parce que nous sommes conscients du fait que les clients doivent rendre compte de leurs activités auprès de ceux qu'ils représentent.

Our membership was originally founded as a network of independent rural publications some 25 years ago. Today, it is a blend of corporate, independent and small group owned entities; you might call them family owned groups. Our mission has not deviated despite the changing models of ownership or methods of delivery of our newspapers, where we have gone from subscription-based papers to largely controlled papers with free distribution.

It is fair to say that despite the many unique challenges of publishing in a minority environment, and in language sensitive market conditions, we have succeeded while preserving our cultural and historical identity. Demographic realities in Quebec have presented economic challenges for our newspapers. We continue to produce quality publications through continued perseverance.

Our corporate and group owned members have gained efficiencies by combining efforts in many areas of publishing. These publications are well adjusted to the realities of competition, and as such, continue to publish relevant content while respecting reasonable levels of advertising-to-editorial ratios.

The independents have adapted to this increased competition and more aggressive approaches in the face of concentration. Most consider competition to be healthy, with the production of better newspapers as a result. In short, our independents have worked really hard to keep up, and there have been apparent threats.

On occasion there have been indications that concentration of ownership has created potentially unfair market conditions in certain markets. When I say "certain markets," I do not mean across the board; I am referring to environments where multimedia entities exist under one banner.

To date, I have not witnessed a concentration of ownership that has had a negative impact on editorial content. While it may be true that our group-owned newspapers run very tight advertising-to-editorial ratios I am unaware of any existing negative editorial policy, whether political or otherwise, at the hands of a single owner in our group. Independent publishers continue to dictate editorial policy at their own discretion, and by and large our corporate entities have been allowed to operate under the same premise at each individual newspaper.

Both models of ownership continue to provide important timely and unbiased relevant news. We believe that self-regulation is a useful tool for the industry as a whole, and we are already operating with this premise in mind at the national and provincial levels through our affiliation with the CCNA, the Canadian Community Newspaper Association. Les Hebdo du Québec, a sister organization, and l'Association de la Presse Francophone and others speak in these terms as well.

I invite you to visit our website, www.qcna.org for information on our association and our affiliated partners. You will be able to find a lot of materiel if you use the links found on that website.

Notre association a été fondée a priori, il y a environ 25 ans, comme un réseau de publications rurales indépendantes. Aujourd'hui, c'est une combinaison d'entités sociales et indépendantes et de petits groupes en copropriété, qu'on pourrait appeler des entreprises familiales. Notre mission n'a pas changé de point de mire malgré les nouveaux types de propriété ou méthodes de livraison de nos journaux; nous sommes passés des journaux livrés par abonnement à des journaux sous vaste contrôle distribués gratuitement.

On peut dire que malgré les nombreux défis particuliers que pose la publication dans un environnement minoritaire et dans des conditions de marché sensibles à la langue, nous avons réussi tout en préservant notre identité culturelle et historique. Les réalités démographiques du Québec posent des défis économiques à nos journaux. Nous continuons à produire des journaux de qualité parce que nous ne relâchons pas nos efforts.

Nos membres, entités sociales ou en copropriété, ont réalisé des gains d'efficience en unissant leurs efforts dans de nombreux secteurs de l'édition. Ces publications sont bien adaptées aux réalités de la concurrence et, ainsi, continuent de publier un contenu pertinent tout en assurant un équilibre raisonnable de publicité et de contenu rédactionnel.

Les indépendants se sont adaptés à cette concurrence accrue et ont adopté des approches plus agressives pour faire face à la concentration. La plupart considèrent la compétition comme étant saine et favorable à la production de meilleurs journaux. Bref, nos clients indépendants ont travaillé très fort pour suivre l'évolution du secteur, et il y a eu apparence de menaces.

Il y a eu à l'occasion certains signes que la concentration des capitaux créait des conditions potentiellement injustes sur certains marchés. Quand je dis « certains marchés », je ne parle pas de façon générale, mais plutôt des environnements où des entités multimédias existent sous la même bannière.

Jusqu'à maintenant, je n'ai pas constaté de concentration des capitaux pouvant avoir eu une incidence négative sur le contenu rédactionnel. Bien qu'il puisse être vrai que nos journaux en copropriétés publient un ratio serré de publicité comparativement au contenu rédactionnel, je ne connais aucune politique rédactionnelle négative, que ce en matière de politique ou autre, qu'appliquerait un seul propriétaire de notre groupe. Les éditeurs indépendants continuent de dicter la politique rédactionnelle à leur discrétion et dans l'ensemble, les entités sociales ont pu fonctionner dans les mêmes conditions à chacun des journaux.

Les deux modèles de propriété continuent d'émettre en temps opportun des nouvelles importantes et impartiales. Nous croyons que l'autoréglementation est un outil pratique pour l'industrie dans son ensemble et nous fonctionnons déjà selon cette optique aux niveaux national et provincial par le biais de notre affiliation à la Canadian Community Newspaper Association, la CCNA, les Hebdo du Québec, son pendant, et l'Association de la Presse francophone et d'autres groupes.

Je vous invite à visiter notre site Internet, www.qcna.org pour connaître notre association et nos partenaires affiliés. Vous y trouverez toutes sortes de documents si vous utilisez les liens hypertextes fournis.

This combined self-regulating industry represents 900 community newspapers, and I invite you to consult our colleagues for input on this important discussion. I know you are already doing that, and that is great.

In summary, I wish to highlight the importance of a diligent consultation of our community newspaper industry as a whole. Like any other media, we share your concerns for the well-being of our members, our audience, and the marketplace. We wish to be an important adviser and participant in any discussions regarding potential regulation, legislation and media.

[Translation]

Senator Chaput: If I understand correctly, you represent the English-language newspapers that are distributed within the province of Quebec and sometimes outside that province?

Mr. Duncan: Yes. We also have a few French-language publications, as well as some bilingual ones.

Senator Chaput: I suppose that could be compared to what we do in Manitoba, because there is a minority francophone population there.

Mr. Duncan: Yes.

Senator Chaput: It is the same reality. That is what I thought.

Mr. Duncan: It is almost the same.

Senator Chaput: Similar?

Mr. Duncan: Similar, that is right. This has been discussed at length with the APF.

Senator Chaput: What would you like to recommend to the government? What should be done to ensure that we do not try to fix what is not broken, while avoiding the pitfalls that have been experienced elsewhere? What would you like to suggest or recommend to us?

Mr. Duncan: Well, we do have concerns with respect to competition in the marketplace itself.

[English]

In terms of a recommendation, I think it is a matter of further concentration with the national community newspapers as a whole, to discover what those might be. Certainly, self-regulation is a concept that is being discussed at the national table. How, we do not know, and perhaps Mr. Bakoyannis might have something to add.

Mr. George Bakoyannis, Past President of the Quebec Community Newspapers Association, and Publisher of *The Chomedey News*: Definitely there is room for improvement in our industry, and we need, as an industry, to evolve. One of the things that we are looking at is self-regulation. That is very important to us. Both the federal and provincial governments are

L'ensemble de l'industrie autoréglementée représente 900 journaux régionaux et je vous invite à consulter nos collègues pour obtenir leur apport dans cet important débat. Je sais que vous le faites déjà et je vous en félicite.

En conclusion, j'aimerais insister sur l'importance d'une consultation diligente de l'ensemble de l'industrie des journaux régionaux. Comme tous les médias, nous partageons votre intérêt pour le bien-être de nos membres, de nos lecteurs et du marché. Nous souhaitons être considérés comme un important conseiller dans tout débat entourant une réglementation ou des mesures législatives éventuelles, et les médias.

[Français]

Le sénateur Chaput : Si je comprends bien, vous représentez les journaux qui publient en anglais à l'intérieur de la province du Québec et quelquefois à l'extérieur?

M. Duncan : Oui. On a aussi quelques publications publiées en français, et des publications bilingues.

Le sénateur Chaput : Cela se compare, peut-être, à ce que nous faisons au Manitoba parce que nous sommes des francophones en situation minoritaire.

M. Duncan : Oui.

Le sénateur Chaput : C'est la même réalité. C'est ce que je pensais.

M. Duncan : C'est presque la même.

Le sénateur Chaput : Semblable?

M. Duncan : Semblable, c'est bien cela. On a eu beaucoup de discussions avec l'APF à ce sujet.

Le sénateur Chaput : Qu'aimeriez-vous recommander au gouvernement? Aimerez-vous nous donner des conseils pour assurer que les choses qui vont très bien se continuent et pour éviter les aspects négatifs que l'on voit ailleurs? À votre avis qu'aimeriez-vous nous suggérer ou nous recommander?

M. Duncan : Bien sûr qu'au niveau du marché même, il y a de préoccupations face à la compétition.

[Traduction]

En fait de recommandation, je pense qu'il faudrait encore consulter les journaux régionaux du pays dans l'ensemble, pour savoir. De toute évidence, l'autoréglementation est un concept dont on discute à l'échelle nationale. Comment? Nous ne savons pas vraiment, mais peut-être M. Bakoyannis pourrait vous en dire plus.

M. George Bakoyannis, président sortant, Association des journaux régionaux du Québec, et éditeur, *The Chomedey News*: Il est clair qu'il y a place à l'amélioration dans l'industrie, et nous devons évoluer. L'une des choses auxquelles nous nous intéressons actuellement est l'autoréglementation. C'est très important pour nous. Les gouvernements fédéral et provinciaux

aware that advertising is being placed without any regard to circulation verification. There are no criteria right now for the federal government, and it is the same for the provincial government.

We are looking for the definition of a community newspaper; it has proven to be a difficult task, but we are working on it. Once we have completed this task, we will approach the federal government and present the idea of what a community newspaper is, and also ask the federal government to support newspapers that are accredited members of our associations across Canada. I do not mean only QCNA, but also the other francophone associations like Les Hebdomas du Québec and the other associations that exist across Canada.

I will give you some examples of the problems associated with the lack of regulations. We see it all the time when we have newspapers that spring up during election time, and they disappear six months or one year later. They are there only for advertising or election dollars. That is wrong. The federal government should not be supporting newspapers that operate in that way. So that is one area where we are very, very interested in regulation.

Senator Merchant: I am trying to understand the relationship that you want to have with the federal government. You are not looking to them to regulate the newspaper industry in any way. Your interest in the government is to get advertising for your newspapers. You want them to tie in a certain percentage of their dollars.

The ethnic newspapers have appeared before us and have suggested that because they are serving X number of people they should have a dollar amount corresponding to the service that they provide. Are you trying to put a similar case to the government, where, as I think they said that they were getting 1 per cent of the advertising dollars before the freeze on government spending? Now they are looking to get 15 per cent under a new deal, because they are serving a large segment of the polyglot population in Ontario.

Is your interest in the government to strike some kind of a formula? Do you have an idea how much are you getting from them, or were getting in terms of sponsorship dollars and what you will get in the future?

Mr. Duncan: Our primary interest is not only in terms of getting dollars from the government. We would like to see some follow-up on the 12 recommendations that were made in terms of the official language media, where we are in a situation now where there is no way that some of those commitments will be met by March 31. We need to have the messages delivered to our communities.

We are saying that the government needs to buy smart. We have discovered that we are as valid as any other media and some cases we have proven that we are even more so. The spending that we see occurring in non-verified media is not responsible to the taxpayer or anyone else.

savent pertinemment que la publicité est achetée sans vérification du tirage. Il n'existe actuellement aucun critère à l'échelon fédéral, pas plus qu'à l'échelon provincial.

Nous cherchons à définir ce qu'est un journal communautaire ou régional; cela s'est révélé une tâche difficile, mais nous y travaillons. Une fois que nous y serons parvenus, nous proposerons au gouvernement fédéral cette définition officielle de journal communautaire ou régional et nous lui demanderons d'appuyer les journaux qui sont membres accrédités de nos associations au Canada. Je ne parle pas que de l'AJRQ, mais également des autres associations francophones comme les Hebdomas du Québec et les autres associations du Canada.

Permettez-moi de vous donner quelques exemples de problèmes associés à l'absence de règlements. Très souvent on voit apparaître des journaux pendant une campagne électorale, puis disparaître six ou douze mois plus tard. Ils n'existent que pour faire de la publicité ou recueillir des sous pour financer les campagnes électorales. Ce n'est pas acceptable. Le gouvernement fédéral ne devrait pas appuyer les journaux qui fonctionnent de cette façon. C'est donc un secteur que nous serions très, très intéressés à voir réglementé.

Le sénateur Merchant : J'essaie de bien comprendre le genre de rapport que vous voulez avoir avec le gouvernement fédéral. Vous ne souhaitez pas qu'il réglemente l'industrie des journaux d'aucune façon. Votre intérêt pour le gouvernement est qu'il achète de la publicité dans vos journaux. Vous voulez en quelque sorte qu'il investisse dans vos journaux.

Les représentants des journaux ethniques ont comparu devant votre comité et ont suggéré que comme ils desservent un nombre X de personnes ils devraient recevoir un montant correspondant au service qu'ils offrent. Est-ce le même argument que vous essayez de présenter au gouvernement? Je crois avoir compris que les journaux ethniques recevaient 1 p. 100 des recettes publicitaires avant que le gouvernement ne gèle les dépenses. Ces journaux cherchent maintenant à obtenir 15 p. 100 dans le cadre d'une nouvelle entente parce qu'ils offrent le service à un large segment de la population polyglotte de l'Ontario.

Voudriez-vous convenir avec le gouvernement d'une certaine formule? Savez-vous combien vous avez ou aviez du budget de commandites du gouvernement et combien vous aurez à l'avenir?

M. Duncan : Nous ne voulons pas simplement obtenir de l'argent du gouvernement. Nous voudrions que l'on donne suite aux 12 recommandations qui ont été formulées en ce qui concerne les médias de langues officielles; il est clair que certains de ces engagements ne seront pas concrétisés d'ici le 31 mars. Nous devons communiquer les messages à nos collectivités.

Nous disons simplement que le gouvernement doit bien réfléchir avant d'acheter. Nous avons constaté que nous sommes tout aussi utiles que n'importe quel autre média et dans certains cas même encore plus qu'eux. Cet octroi de contrats à des médias non vérifiés n'est pas une façon responsable de dépenser l'argent, à l'égard des contribuables ou de n'importe quel d'autre.

We are ready to stand up and prove what we have to offer. We have done expensive research, and like most other media, we are ready to play on an equal level.

In terms of the official language minority it is clear that there is some movement in identifying new policies and that may be of some concern. Right now we have bilingual publications that are receiving French only ads, and I have addressed this with Jean-Marie Philippe at Public Works, and there will be letters going out. This was not the case before, and we do not understand how a flow of information that is destined to a bilingual community, officially or otherwise, would be in one language or not. We can make space allowance, and we do not mean double-spending to create two ads of equal size but an ad that is clearly bilingual. We are looking for one good ad that reaches all of our community in the bilingual markets.

We have talked about 5 per cent of the ad dollar being spent for official language newspapers. That is one thing, but overall in the market, we can tell you that a minimum of 9 per cent of the dollars is being spent just for the community newspapers, of which there are 1,450. Eight hundred and fifty of those papers are verified for circulation, audited externally, and nationally recognized. We have to question why the money is being spent on non-verified publications when we have worked very hard to shore up the industry and to give all our clients a bang for their buck. We stand behind our numbers.

The Deputy Chairman: What is a non-verified publication?

Mr. Duncan: A non-verified publication is a publication that says that it has 350,000 circulated copies but does not have any externally audited proof. There is not any recognized proof. They may have a printing bill, but they might own a printing shop. It is very frustrating for our members and for the dailies as well. The dailies become frustrated when they see publications or media going out and spouting numbers and getting on contract lists with the agency of record, while they work really hard to be an honest, ethical media.

That was not our primary message, and I am sorry if I have missed anything in your questions.

Senator Merchant: What kind of a relationship are you trying to strike with the government? Please tell us where you want the government to be supportive and where you want it to stay out of your business.

Mr. Bakoyannis: May I add something? I think it is very difficult to define a figure, and say that we need 2 per cent, or 3 per cent, or 5 per cent. I do not think this is realistic.

Nous sommes prêts à démontrer que nous offrons un service utile. Nous avons effectué des recherches assez coûteuses et à l'instar de la majorité des autres médias nous sommes prêts à respecter des règles du jeu équitables.

Pour ce qui est des minorités de langues officielles, il est clair qu'on cherche à élaborer de nouvelles politiques et cela pourrait poser certains problèmes. Actuellement, nous avons des publications bilingues qui ne reçoivent que des annonces en français et j'ai déjà parlé de la question avec Jean-Marie Philippe de Travaux publics; des lettres seront envoyées. Ce n'était pas le cas auparavant, et nous n'arrivons pas à comprendre comment des renseignements qui sont destinés à une collectivité bilingue, officielle ou pas, ne seraient fournis que dans une langue. Nous sommes prêts à réserver les espaces nécessaires, et nous n'entendons pas par là qu'il faudra dépenser deux fois plus pour créer deux annonces de taille égale, mais seulement diffuser une annonce clairement bilingue. Nous voulons simplement avoir une bonne annonce qui puisse être lue par toute notre collectivité dans les marchés bilingues.

Nous avons dit qu'environ 5 p. 100 du budget publicitaire est dépensé dans les journaux de langues officielles. Mais pour l'ensemble du marché, au moins 9 p. 100 de tout le budget publicitaire est consacré exclusivement aux journaux régionaux, qui sont au nombre de 1 450. Huit cent cinquante de ces journaux sont accrédités, on a vérifié le tirage, des vérifications indépendantes sont effectuées, et ils sont reconnus à l'échelle nationale. Il y a lieu de se demander pourquoi l'argent est dépensé pour publier des annonces dans des journaux qui ne font pas l'objet de vérifications alors que nous avons travaillé très fort pour améliorer l'industrie et pour optimiser l'investissement de nos clients. Nous pouvons défendre nos chiffres.

Le vice-président : Qu'entendez-vous par publication qui ne fait pas l'objet d'une vérification?

M. Duncan : C'est une publication qui peut dire par exemple qu'elle a un tirage de 350 000 copies mais qui n'en a aucune preuve émanant d'un organe de vérification indépendant. Il n'y a pas de preuve reconnue. Il peut y avoir un imprimé de facture, mais les propriétaires peuvent également posséder une imprimerie. C'est très frustrant pour les membres de notre association et pour les propriétaires de quotidiens. Les quotidiens sont frustrés lorsqu'ils voient des publications ou des médias se vanter d'un tirage quelconque et obtenir ainsi un contrat de l'agence de coordination alors qu'eux ils ont travaillé très fort pour présenter un média honnête respectueux des règles déontologiques.

Cependant ce n'était pas là notre principal message et je m'excuse si je n'ai pas tout à fait répondu à votre question.

Le sénateur Merchant : Pouvez-vous me dire quelle sorte de rapport vous souhaitez établir avec le gouvernement? Dites-nous ce que vous voudriez que le gouvernement fasse pour vous appuyer et les aspects de vos activités auxquels vous ne voulez pas qu'il se mêle?

M. Bakoyannis : Puis-je ajouter quelque chose? Je crois qu'il est très difficile de fixer un chiffre, de dire que nous avons besoin de 2, de 3 ou de 5 p. 100. Je ne crois pas que ce soit réaliste.

I think QCNA could possibly ask to be at par with a francophone association which is outside of Quebec. There is APF, which is the Association Presse Francophone, which represents roughly the same amount of papers in Quebec. The amount of federal advertising dollars that flows to them is something like seven times, eight times, ten times — I am not sure — more than QCNA receives. This is not in just one year. This goes back many, many years.

I would be extremely happy to see equality in that situation. It would be great to be on the same footing. It is not easy to publish and distribute an English paper to an area where 50 per cent of the households are French. I know that I am printing 29,500 copies, and I know that half of that circulation is not going to be read.

We have the same challenges as francophone papers outside of Quebec. Many of our members would like to see a fair equality when it comes to federal government advertising. We do not want to ask the federal government not to advertise elsewhere and to give us the dollars; that would not be fair. We want our fair share.

Senator Merchant: Did you say you represent 900 members?

Mr. Duncan: I am sorry, that is the national figure. QCNA is one regional member of the national association. We have 32 minority papers within this province.

Senator Merchant: Mr. Bakoyannis how many employees do you have? How often do you publish? How many pages is your newspaper, and do you get a lot of advertising from local advertisers? How are you making a go of it, and how long have you been in business?

Mr. Bakoyannis: We started two papers in 1993, one of them in Chomedey, Laval, which is just on the outskirts of Montreal, and another one in Montreal, in the area of Park Extension. One of them has a circulation of 9,000 copies; the other one has a circulation of 29,500 copies. We have roughly 24-40 pages, depending on the week, and depending on what we have to report. We have five to seven people that work full-time, and quite a few people that work on a part-time basis. We often need more than one writer and that need is filled with a part-time writer.

We publish every second week, and for that reason we are successful. During our first five years we were a weekly paper, and I can tell you we accumulated a lot of debt. It was not an easy time. It was not easy competing with big corporations that had locked up the area. We had to make a lot of really difficult choices, and that is what we did. We decided to go English only, and decided to publish every second week. That is where we are today and is where we will be in the foreseeable future.

Je crois que l'AJRQ pourrait demander par exemple d'être à égalité avec une association francophone de l'extérieur du Québec. Il y a également l'APF, l'Association de la presse francophone, qui représente à peu près le même nombre de journaux au Québec. Les membres de cette association reçoivent environ sept, huit ou dix fois plus — je ne suis pas tout à fait certain — que l'AJRQ en contrats publicitaires du gouvernement fédéral. Et il ne s'agit pas que d'une année. Cela se produit depuis plusieurs années.

J'aimerais beaucoup qu'il y ait une certaine équité à cet égard. Nous serions très heureux d'être sur un pied d'égalité avec cette association. Il n'est pas facile de publier et de distribuer un journal anglais dans une région dont la moitié des ménages sont francophones. Je sais que j'imprime 29 500 copies, et je sais que la moitié de ces journaux ne seront pas lus.

Nous avons les mêmes défis à relever que les journaux francophones à l'extérieur du Québec. Un grand nombre de nos membres voudraient bien faire l'objet d'un traitement équitable en ce qui concerne la publicité du gouvernement fédéral. Nous ne voulons pas lui demander de ne pas faire de publicité ailleurs et de n'investir que chez-nous; ce ne serait pas juste. Nous voulons simplement notre juste part du gâteau.

Le sénateur Merchant : Avez-vous dit que vous comptiez quelque 900 membres?

M. Duncan : Je m'excuse, c'est le chiffre national. L'AJRQ est un membre régional d'une association nationale. Notre association régionale représente 32 journaux minoritaires de la province.

Le sénateur Merchant : Monsieur Bakoyannis, combien d'employés comptez-vous? À quel fréquence publiez-vous votre journal? Combien compte-t-il de pages et diffuse-t-il beaucoup d'annonces des entreprises locales? Comment vous tirez-vous financièrement d'affaire? Depuis combien de temps publiez-vous ce journal?

M. Bakoyannis : Nous avons lancé deux journaux en 1993, un à Chomedey, Laval, juste en banlieue de Montréal, et un autre à Montréal, dans le quartier Park Extension. Un des journaux a un tirage de 9 000 copies et l'autre de 29 500. Les journaux comptent entre 24 et 40 pages, selon la semaine et selon l'actualité. Nous avons cinq à sept employés à plein temps et plusieurs autres à temps partiel. Nous avons souvent besoin de plus de rédacteurs et nous faisons alors appel à un rédacteur à temps partiel.

Nous publions à la quinzaine et c'est ce qui fait notre succès. Pendant les cinq premières années, nous avions un hebdomadaire, et je peux vous dire que nous avons accumulé toute une dette. Ça a été une période ardue. Il était très difficile de livrer concurrence aux grosses sociétés qui dominaient le marché. Il nous a fallu faire des choix difficiles et c'est ce que nous avons fait. Nous avons décidé de ne publier qu'en anglais, aux deux semaines. C'est ce que nous faisons aujourd'hui et je ne crois pas que nous changions notre fusil d'épaule de sitôt.

Senator Eyton: I am fascinated by your reference to what we call "election time launches", and I presume with it a quick death. Can you tell me more about that? I may be naïve. I am a good old Ontario boy, so I do not know much about it. Can you tell me more about it?

Mr. Bakoyannis: Gladly, and if you would like, I could even send you some examples of when it happened. This situation continues to occur when municipal elections coincide with federal or provincial elections. This situation creates an environment where it is quite profitable for a newspaper to start up and go out and get advertising dollars from politicians. This has happened in the past and I suspect it will happen in the future.

These people usually have crazy numbers, they say they have a circulation of 20,000, but in reality they might have 5,000 or 7,000. Their circulation is not verified, and they are there one day and gone the next.

Senator Eyton: So we could look at that as a kind of phenomena?

Mr. Bakoyannis: Yes.

Senator Eyton: These new launches, would they also be part of a non-verified publication that you mentioned?

Mr. Bakoyannis: Yes, some of them.

Senator Eyton: Some of them?

Mr. Bakoyannis: We have papers that try to become members of our association. They fail to become members because they say that they want to do the verified circulation program but fail to do so.

Senator Eyton: They are probably not around long enough for it to happen.

Mr. Bakoyannis: Well, some of them have been around long enough. They have been skirting around the issue for many years. We have been patient, but we are coming to a point right now where we are taking away memberships from members that are not willing to comply.

Senator Eyton: I think there is considerable sympathy for a media that services small communities and provides local news and local coverage. I think that there is some sympathy for finding some means by which they can flourish, whether it is in radio, or community newspapers, and the like.

The election time launches seem to me to take revenue and starve the other sector. That does not seem legitimate.

One must be concerned that the right people get the right support, and the wrong people are deprived of support. So examples from you would be much appreciated.

Mr. Bakoyannis: I will definitely send examples to the committee.

Le sénateur Eyton : Je suis fasciné par ce que vous avez dit de ce que nous appelons les publications de période électorale, qui apparaissent et disparaissent très rapidement. Pouvez-vous m'en dire un peu plus long là-dessus? Je suis peut-être naïf. Je suis un gars de l'Ontario, et je ne connais pas vraiment le monde de l'édition. Pourriez-vous m'en dire un petit peu plus?

M. Bakoyannis : Avec plaisir, et si vous voulez, je pourrais vous faire parvenir des exemplaires de ces publications éphémères. Cela se produit encore aujourd'hui lorsque les élections municipales coïncident avec des élections fédérales ou provinciales. Cette situation crée un contexte où il est très rentable de mettre sur pied un journal et d'obtenir des contrats de publicité des politiciens. Cela s'est produit par le passé et je soupçonne que ça se produira à l'avenir également.

Ces journaux font souvent état de chiffres absolument farfelus, ils clament avoir un tirage de 20 000 copies alors qu'ils n'en impriment en fait que 5 000 ou 7 000. Le tirage n'est pas vérifié, ils apparaissent un jour et ont disparu le lendemain.

Le sénateur Eyton : Vous y voyez donc une espèce de phénomène?

M. Bakoyannis : Oui.

Le sénateur Eyton : Ces nouveaux journaux sont de ceux qui ne font pas l'objet d'une vérification, dont vous parliez tout à l'heure?

M. Bakoyannis : Oui, certains d'entre eux.

Le sénateur Eyton : Certains d'entre eux?

M. Bakoyannis : Il y a des journaux qui essaient d'adhérer à notre association. Ils n'y parviennent cependant pas parce qu'ils affirment vouloir participer au programme de vérification du tirage mais ne le font pas.

Le sénateur Eyton : Ils n'existent probablement pas assez longtemps pour que cela puisse se faire.

M. Bakoyannis : Eh bien, certains d'entre eux ont existé assez longtemps. Ils tournent autour du pot depuis déjà plusieurs années. Nous avons été patients, mais nous en sommes à un point où nous annulons l'adhésion de certains membres qui ne sont pas disposés à respecter nos règles.

Le sénateur Eyton : Je crois que les gens ont beaucoup de sympathie pour les médias qui desservent les petites collectivités et diffusent l'actualité locale. J'ai l'impression qu'ils sont prêts à trouver des façons de leur permettre de prospérer, que ce soit la radio, les journaux régionaux ou tout autre média.

J'ai l'impression que les journaux éclairs des périodes électorales s'emparent d'une partie des revenus au détriment de l'autre secteur. Cela ne me semble pas très légitime.

Il faut s'efforcer d'offrir un appui approprié aux groupes qui le méritent, et d'en priver ceux qui ne le méritent pas. Nous vous serions donc très reconnaissants de nous donner quelques exemples.

M. Bakoyannis : Je ferai volontiers parvenir des exemplaires au comité.

Senator Eyton: Can you talk a little bit about your membership? You say you represent 32 papers, and your remarks indicated that you started off with real publications, but you have gone beyond that. You sound like a slice of the nation where you have corporate, independent, and small group owned papers.

How do you qualify to be a member? Is there any limit? Could *The Globe and Mail* join your Quebec Community Newspaper Association, and would you accept it?

Mr. Duncan: We have an affiliate category that is for support of the media. To become a full member there are specific criteria. We actually have a daily newspaper, the *Sherbrooke Record* that came in 1980. That particular newspaper came in on a sort of grandmother/grandfather clause. We do not have any other dailies.

Can anyone be a member? No, absolutely not. We invite applications and then the review committee applies a standardized situation to see if they fit. We have based our membership on a community spirit of inclusion, and the primary basis is that, regardless of the community served, the paper publishes in English. That has been our hinge.

Senator Eyton: Commonality.

Mr. Duncan: It is one element, and it cannot be regulated. It has caused some problems for us from the board level and as an association. In some ways it is been great to be inclusive, but it has also cost us in a few areas.

Senator Eyton: When you talk corporate memberships are you not talking about large corporations? Alcan does not belong?

Mr. Duncan: No.

Senator Eyton: Ogilvy's does not belong, and so on?

Mr. Duncan: Ms. Dore works for Transcontinental.

Ms. Debbie Dore, Board Member, Quebec Community Newspapers Association, and Office Manager of *The Chronicle* and of *The Westmount Examiner*: Transcontinental owns about 62 weekly newspapers across Canada.

Senator Eyton: Yes.

Ms. Dore: There are only three that are members of QCNA, and it is because they are the three English publications in Quebec.

Senator Eyton: Yes, I was curious about that.

Leaving aside Transcontinental, which is big and doing well, can you sketch an example of a community newspaper here in Quebec, and give me some sense of its budget and what kind of revenue it would generate? What is the make-up of that revenue,

Le sénateur Eyton : Pouvons-nous parler un peu des membres de votre association? Vous dites représenter 32 journaux, et vous avez dit lors de vos observations liminaires que vous avez commencé avec des vrais journaux, pour ainsi dire, mais que vous avez été plus loin. Vous semblez en fait représenter la nation, puisque vous représentez des journaux indépendants, des journaux établis en société, et d'autres qui appartiennent à de petits groupes.

Comment peut-on devenir membre de votre association? Y a-t-il un nombre maximum de membres? Est-ce que le *Globe and Mail* pourrait devenir membre de l'Association des journaux régionaux du Québec? Accepteriez-vous son adhésion?

M. Duncan : Nous avons une catégorie, celle des membres affiliés, qui appuie les médias. Pour devenir membre à part entière, il faut satisfaire à des critères spécifiques. Nous avons d'ailleurs un quotidien, le *Sherbrooke Record* qui est devenu membre en 1980. En fait, il est devenu membre en vertu d'une disposition sur les droits acquis. L'Association ne représente aucun autre quotidien.

Est-ce que n'importe quelle publication peut devenir membre? Certainement pas. Nous invitons les intéressés à poser leur candidature puis un comité d'examen passe en revue la demande pour voir si le journal respecte bien les paramètres établis. Nous voulons faire preuve d'inclusion, et nous voulons d'abord et avant tout que peu importe la collectivité visée, la publication soit en anglais. Ça c'est la pierre angulaire de notre association.

Le sénateur Eyton : Un point commun.

M. Duncan : C'est un élément, qui ne peut être assujéti à des règlements. Cela nous a posé certains problèmes au niveau du conseil d'administration et à titre d'association. Nous voulons être inclusifs, mais à certains égards cela nous a nui.

Le sénateur Eyton : Vous avez parlé de membres qui sont en fait des groupes de propriétaires; est-ce que ce sont de grandes sociétés? Est-ce qu'Alcan pourrait être membre?

M. Duncan : Non.

Le sénateur Eyton : Ogilvy non plus, je suppose et d'autres sociétés du genre?

M. Duncan : Mme Dore travaille pour Transcontinental.

Mme Debbie Dore, membre du conseil d'administration, Association des journaux régionaux du Québec, et adjointe administrative, *The Chronicle* et *The Westmount Examiner* : Transcontinental est propriétaire d'environ 62 hebdomadaires au Canada.

Le sénateur Eyton : Je vois.

Mme Dore : Seuls trois d'entre eux font partie de l'AJRQ, et c'est parce qu'il s'agit des trois publications d'expression anglaise au Québec.

Le sénateur Eyton : Oui, je me posais justement la question.

Oublions pour l'instant Transcontinental qui est une grosse société qui se tire très bien d'affaires; pouvez-vous nous donner un exemple de la situation d'un journal régional au Québec, et me donner une idée de son budget et des recettes qu'il pourrait

where does it come from, and what are your general expenses? I am only talking approximately, but I am trying to get a picture in my mind of what it is like to run a community newspaper in Quebec.

Mr. Bakoyannis: A revenue generating paper like my smaller paper would be about \$5,000 per issue. I will not give you the costs in dollars, but I will give you the cost in percentages. Fifty per cent of the cost or close to 50 per cent of the cost is in printing and distribution, and then payroll and other expenses take up most of everything else. If I had only one paper it would be impossible to make a living. I do not know how I would be able to survive and support my family.

One of the reasons why I started two papers is because you need two of them to be able to live. I started the first one, and then seven months afterwards started the other one, because I realized very fast that one would not be sufficient. In order to stay in business, I had to come up with a second one, and maybe a third one later on.

So these are the costs. I do not know if I forgot anything to answer your question completely.

Senator Eyton: How do you get the \$5,000 on the revenue side?

Mr. Bakoyannis: It is advertising.

Senator Eyton: It is only advertising?

Mr. Bakoyannis: We are based only in advertising.

Senator Eyton: You have no other support?

Mr. Bakoyannis: No, absolutely not. The revenue comes from advertising, and 75 per cent, or maybe even higher, of it is local advertising, meaning local businesses that advertise in the paper. A very small amount, maybe 10 per cent is federal or provincial, or let us say from the government.

Mr. Duncan: We have some subscription-based papers that would derive, depending on their model, but if they were 100 per cent subscription based, that might represent, maybe 20 per cent of the revenue.

Senator Eyton: Would that be fairly standard?

Mr. Duncan: Yes.

Mr. Bakoyannis: That is a middle-of-the-road paper. In our association we have papers that are quite small with a circulation of 1,500, 2,000, or 3,000 papers. These small papers face different realities because they are not in urban centres where they have rich sources of potential income.

Mr. Duncan: We are referring to the retail market.

générer? D'où proviendrait ce revenu, pouvez-vous m'en donner une ventilation? Quelles seraient les dépenses générales? Je veux simplement avoir une idée d'ensemble, parce que j'essaie de me faire une meilleure idée de ce que cela représente que de publier un journal régional au Québec.

M. Bakoyannis : Un journal qui génère des revenus, du genre du plus modeste des miens, réalise environ 5 000 \$ par numéro. Je ne peux pas vous donner le détail des coûts en dollars, mais je peux parler de pourcentage. Cinquante pour cent des coûts, ou près de 50 p. 100, sont associés à l'impression et à la distribution, puis il y a la feuille de paie et les autres dépenses qui viennent épouger pratiquement tout le reste. Si je n'avais qu'un journal, il ne suffirait pas à me faire vivre. Je ne pense pas que je pourrais survivre et faire vivre ma famille.

L'une des raisons pour lesquelles j'ai lancé deux journaux c'est parce qu'il vous en faut deux si on veut vivre. J'ai lancé le premier journal, puis sept mois plus tard j'ai lancé l'autre, parce que j'ai rapidement constaté qu'un seul ne suffirait pas. Pour survivre dans le secteur, il me fallait un deuxième journal, et peut-être même un troisième plus tard.

Ce sont donc là les coûts. Je ne sais pas si j'ai oublié de répondre à un aspect de votre question.

Le sénateur Eyton : D'où proviennent ces 5 000 \$ de revenus par numéro?

M. Bakoyannis : C'est la publicité.

Le sénateur Eyton : Exclusivement la publicité?

M. Bakoyannis : Oui, nous sommes entièrement tributaires de la publicité.

Le sénateur Eyton : Vous n'avez aucune autre source de revenu?

M. Bakoyannis : Non, aucune. Les revenus proviennent exclusivement de la publicité, et 75 p. 100 et peut-être même plus de la publicité locale; ce sont donc des entreprises locales qui achètent de l'espace pour faire de la publicité dans le journal. Une toute petite portion de la publicité, peut-être 10 p. 100, est achetée par une administration fédérale ou provinciale, ou disons simplement le gouvernement.

M. Duncan : Certains de nos journaux qui offrent des abonnements tireraient, selon leur modèle, un certain revenu de ces abonnements mais s'ils ne sont livrés qu'aux abonnés, cela représenterait peut-être 20 p. 100 du revenu.

Le sénateur Eyton : Et ce serait un cas typique?

M. Duncan : Oui.

M. Bakoyannis : C'est un journal tout à fait moyen. Dans notre association, nous avons des journaux très modestes, avec un tirage de 1 500, 2 000 ou 3 000 copies. La réalité de ces petits journaux est différente de l'un à l'autre parce qu'ils ne sont pas dans des centres urbains où il y a d'importantes sources possibles de revenu.

M. Duncan : Nous parlons du marché du détail.

Mr. Bakoyannis: They cannot rely on the retail market and as a result they rely heavily on federal advertising for their existence.

Mr. Duncan: They budget accordingly. We have a small paper with a circulation of 457 on les Îles de la Madeleine. We have looked at all kinds of models, and the bottom line is that if a community insists on getting a newspaper, we have to question whether that format is feasible.

Senator Eyton: You get Laurent Beaudoin on les Îles de la Madeleine.

Mr. Duncan: Yes. We also have circulation papers that go up to 95,000 copies, but the larger papers tend to be free distribution papers.

Senator Eyton: I just want to finish with an observation that the *Sherbrooke Daily Record* was the first paper that was acquired by Conrad Black and Peter White.

Mr. Duncan: That is correct.

Senator Eyton: They are still making stories.

Mr. Duncan: Yes. And they still actually have ownership of that paper.

Senator Merchant: Do both of your papers come out on the same day of the week?

Mr. Bakoyannis: They are two days apart.

Senator Merchant: Do you have the same writers working on both papers?

Mr. Bakoyannis: Most of the time, yes.

Senator Merchant: Is this a way to keep your employees with full-time employment?

Mr. Bakoyannis: Yes, absolutely.

Senator Merchant: And your papers are free?

Mr. Bakoyannis: We are free distribution papers. We actually pay money to have it delivered to homes.

Senator Merchant: What does it cost you per paper to do this delivery? Do you go just door to door, just like a flyer?

Mr. Bakoyannis: We go door to door. Transcontinental does the distribution for us. Right now my cost is about \$50 per 1,000.

Senator Merchant: Do you not have any idea how many papers you need to print? You said that only one-half of the papers that you put out will be read. Does it matter how many you print because once you print the first 1,000, the rest of them are not too expensive.

Mr. Bakoyannis: No, not true. The incremental cost is quite high. We print enough papers to cover certain areas. We basically blanket cover certain areas or postal codes, if you may. In order

M. Bakoyannis : Ils ne peuvent pas dépendre du marché du détail et leur survie est donc lourdement tributaire de la publicité du gouvernement fédéral.

M. Duncan : Ils établissent leur budget en fonction de cette situation. Nous avons un petit journal avec un tirage de 457 copies aux Îles-de-la-Madeleine. Nous avons étudié toutes sortes de modèles, mais le fait est que si une collectivité exige un journal, il faut se demander quelle sorte de format sera viable dans son contexte.

Le sénateur Eyton : Il y a Laurent Beaudoin aux Îles-de-la-Madeleine.

M. Duncan : Oui. Nous avons également certains journaux qui ont un tirage de quelque 95 000 copies, mais ceux qui ont le plus gros tirage sont habituellement des journaux qui sont distribués gratuitement.

Le sénateur Eyton : Je voudrais terminer en signalant que le *Sherbrooke Daily Record* a été le premier journal dont Conrad Black et Peter White ont fait l'acquisition.

M. Duncan : C'est exact.

Le sénateur Eyton : Il font toujours les manchettes.

M. Duncan : Oui. Et ils sont toujours propriétaires de ce journal.

Le sénateur Merchant : Est-ce que vos deux journaux paraissent le même jour?

M. Bakoyannis : Non, ils paraissent à deux jours d'écart.

Le sénateur Merchant : Est-ce que les mêmes journalistes travaillent pour les deux journaux?

M. Bakoyannis : Oui, la plupart du temps.

Le sénateur Merchant : Est-ce que c'est pour leur assurer un emploi à plein temps?

M. Bakoyannis : Oui, absolument.

Le sénateur Merchant : Vos journaux sont-ils gratuits?

M. Bakoyannis : Oui, ils sont distribués gratuitement. En fait, nous devons payer pour les faire distribuer à domicile.

Le sénateur Merchant : Combien vous coûte la livraison de chaque journal? Est-ce qu'ils sont distribués de porte en porte, comme un dépliant publicitaire?

M. Bakoyannis : Oui, nous passons de porte en porte. C'est Transcontinental qui en assure la distribution pour nous. Actuellement, il m'en coûte environ 50 \$ pour 1 000 exemplaires.

Le sénateur Merchant : Est-ce que vous savez combien de journaux vous devez imprimer? Vous dites que la moitié seulement des journaux distribués sont lus. Est-ce que le nombre de journaux imprimés a peu d'importance, parce qu'une fois les 1 000 premiers exemplaires imprimés, les autres ne coûtent plus grand chose?

M. Bakoyannis : Non, absolument pas. Le coût différentiel est très élevé. Nous imprimons suffisamment de journaux pour couvrir certains secteurs. Nous couvrons intégralement certains

to do that job properly we know we need a certain amount of papers, and that is how we come up with 29,500. We have determined that our potential readership is found within five postal codes. We have been successful in approaching our readership in this way.

The way to the advertiser is through the reader. If you have readership, then you have advertisers. If you do not have readership, then you will not get advertisers, it is as simple as that. Advertisers are willing to advertise with you only if they get results.

Senator Merchant: Yes. I am wondering how you can maintain enough reporters. Do you cover all areas? Do your papers have flavour?

Mr. Bakoyannis: We are very selective.

Senator Merchant: Very selective?

Mr. Bakoyannis: We try to cover community news. We do not cover the news that you get in the daily papers. We do not cover news that you get on TV or on radio. We cover local news that our readers cannot get anywhere else.

This is the strength of Canadian community newspapers; we can deliver what is happening in the neighbourhood. *The Globe and Mail* would never pick up these stories.

Senator Merchant: Your statement is correct; you can deliver. Community newspapers have the ability to report today's news and news of lasting interest.

Mr. Bakoyannis: Exactly.

Senator Chaput: I need to understand the difference between a verified newspaper and a non-verified newspaper. You are a verified newspaper, and I assume that you must have to apply for a licence, and certain criteria that you need to meet?

Mr. Bakoyannis: Yes.

Senator Chaput: This must give you certain privileges. What is in it for you? Do non-verified newspapers always come and go? Can I compare non-verified newspapers to flyers that put out by certain companies for a certain product and then disappear?

Ms. Dore: Not necessarily. Some of the non-verified papers may have been around for a very long time and for some reason do not want to prove the size of their circulation.

Senator Chaput: Why do you have to have a licence and they do not?

Ms. Dore: That is what we are trying to establish.

Senator Chaput: I am trying to understand this situation.

Ms. Dore: We are trying to establish a government regulation whereby we only support the papers that are willing to prove their circulation.

secteurs, ou certains codes postaux, si vous voulez. Pour bien le faire, nous avons besoin d'une certaine quantité de papiers et c'est comme cela que nous obtenons ce chiffre de 29 500. Nous avons pu déterminer cinq codes postaux englobant notre lectorat potentiel. C'est ainsi que nous avons réussi à le joindre.

Pour obtenir des annonceurs, il faut avoir des lecteurs. Quand on a un lectorat, on a des annonceurs. Sans lectorat, pas d'annonceurs; c'est aussi simple que cela. Les annonceurs ne font de la publicité que s'ils obtiennent des résultats.

Le sénateur Merchant : Oui. Je me demande comment vous pouvez conserver vos journalistes. Est-ce que vous couvrez toutes les régions? Vos journaux ont-ils une certaine couleur politique?

M. Bakoyannis : Nous sommes très sélectifs.

Le sénateur Merchant : Très sélectifs?

M. Bakoyannis : Nous essayons de couvrir l'actualité de la collectivité. Nous ne reprenons pas les nouvelles diffusées par les quotidiens. Nous ne reprenons pas les nouvelles de la télévision ni de la radio. Nous traitons d'actualité locale, que nos lecteurs ne peuvent pas trouver ailleurs.

C'est là la force des journaux régionaux canadiens. Nous parlons de ce qui se passe dans le quartier. Ce n'est pas le *Globe and Mail* qui en parlerait.

Le sénateur Merchant : Ce que vous dites est exact. Vous pouvez en parler. Les journaux régionaux peuvent diffuser l'actualité et les nouvelles qui présentent un intérêt durable.

M. Bakoyannis : Exactement.

Le sénateur Chaput : J'aimerais comprendre la différence entre les journaux vérifiés et ceux qui ne le sont pas. Vos journaux sont vérifiés, et je suppose que vous devez demander un permis et respecter certaines critères.

M. Bakoyannis : Oui.

Le sénateur Chaput : Et cela vous donne certains privilèges. Quels sont les vôtres? Est-ce que les journaux non vérifiés disparaissent après un certain temps? Peut-on les comparer à des dépliants distribués par certaines sociétés pour certains produits qui disparaissent aussitôt après?

Mme Dore : Pas nécessairement. Certains journaux non vérifiés existent depuis très longtemps mais pour une raison ou une autre, ils ne souhaitent pas mesurer leur diffusion.

Le sénateur Chaput : Pourquoi devez-vous obtenir un permis et pas eux?

Mme Dore : C'est ce que nous cherchons à savoir.

Le sénateur Chaput : J'essaie de comprendre la situation.

Mme Dore : Nous essayons d'obtenir un règlement qui réservera le soutien aux journaux qui sont prêts à prouver la mesure de leur diffusion.

Senator Chaput: They receive support from government, and the government buys advertising, is what you meant by "support"? Do you mean advertising dollars, and maybe other support?

Mr. Bakoyannis: There is a listing-in card where every newspaper is listed, and where the circulation is listed and whether the paper is a verified circulation or not.

There are papers that are not verified circulation; basically they do not pay an organization to verify their circulation. In that case ever one, two, or three years, they have to send a sworn declaration, an affidavit, that swears to their circulation numbers. Those papers we call non-verified because they are non-verified, we just take the publisher's word his numbers are correct when in fact no one knows that the figure is true and correct.

It is not a third party verification. We have other papers that are verified. Now, the CCNA, the Canadian Community Newspaper Association, has a program called VCC.

Senator Chaput: Does it involve verification?

Mr. Bakoyannis: Verified circulation, that is right. There are others such as ABC and ODC. There are other verification programs out there that are just as good. We use VCC because it was created by our association, and it does the job well.

It is important to me that I am verified because when I knock on the door of a potential advertiser I like to be able to tell the person that I am a serious business man that stays to his word.

Senator Chaput: I understand.

Mr. Bakoyannis: I do not want to throw this in and complicate matters, but in the ethnic media there is a huge problem when it comes to verified circulation. You have claims, incredible claims, where you have ethnic papers saying that they have 30,000, 40,000, 50,000 circulation. Their numbers are totally unbelievable, yet they continue to get away with it.

The Deputy Chairman: Do the overnight sensations spring up outside of election time when there is maybe a large bit of government advertising to be done?

Mr. Bakoyannis: The federal government does not usually advertise in papers. There has to be, I think, a one year moratorium before you get advertising.

Mr. Duncan: A one year waiting period, that is right.

Mr. Bakoyannis: You can not start a paper and get federal advertising right away, but that rule does not apply to elections.

Mr. Duncan: That is correct.

Mr. Bakoyannis: You can advertise anywhere you like.

The Deputy Chairman: When you refer to advertising for election purposes is it the members of Parliament that advertise or is it the parties themselves that advertise? Is it the smart guys that buy ads on non-verified papers?

Mr. Bakoyannis: It is a combination of the two. We cannot really point the finger at anybody because everybody is doing it.

Le sénateur Chaput : Ils reçoivent un soutien du gouvernement, qui leur achète de la publicité; est-ce bien ce que vous entendez par « soutien »? Est-ce que vous parlez de la publicité achetée, ou d'une autre forme de soutien?

M. Bakoyannis : Il existe une liste de tous les journaux, qui indique leur diffusion et précise si cette diffusion est vérifiée ou non.

Il y a des journaux dont la diffusion n'est pas vérifiée, c'est-à-dire, en fait, qu'ils n'ont pas payé un organisme pour vérifier leur diffusion. Dans ce cas, ils doivent fournir tous les ans, tous les deux ans ou tous les trois ans une déclaration sous serment, un affidavit qui atteste de leur diffusion. Nous disons que ces journaux sont non vérifiés; on se contente de la parole de l'éditeur qui affirme que ces chiffres sont exacts alors qu'en réalité, personne n'en est sûr.

Il n'y a pas de vérification par une tierce partie. Nous avons d'autres journaux qui sont vérifiés. La Canadian Community Newspapers Association a un programme appelé VCC.

Le sénateur Chaput : S'agit-il d'un programme de vérification?

M. Bakoyannis : Oui, de vérification de la diffusion. Il y a d'autres programmes, comme l'ABC et l'ODC. Ce sont d'autres excellents programmes de vérification. Nous utilisons VCC parce qu'il a été créé par notre association et qu'il est très efficace.

La vérification est importante pour moi, parce que lorsque je vais frapper à la porte d'un annonceur potentiel, j'aime pouvoir lui dire que je suis un homme d'affaires sérieux qui tient parole.

Le sénateur Chaput : Je comprends.

M. Bakoyannis : Je ne voudrais pas embrouiller le tableau, mais il existe dans les médias ethniques un sérieux problème de vérification de la diffusion. Certains journaux ethniques font état d'une diffusion extraordinaire de 30 000, 40 000 ou 50 000 copies. Ces chiffres sont tout à fait incroyables, et pourtant, ils ne sont jamais démentis.

Le vice-président : Est-ce que les nouvelles à sensation apparaissent en dehors des périodes électorales, lorsque le gouvernement a beaucoup de publicité à faire?

M. Bakoyannis : Habituellement, le gouvernement fédéral ne fait pas de publicité dans les journaux. Il y a un moratoire d'un an, je crois, avant qu'il puisse leur donner de la publicité.

M. Duncan : Oui, il y a une période d'attente d'un an.

M. Bakoyannis : On ne peut pas lancer un journal et obtenir immédiatement de la publicité fédérale, mais cette règle ne s'applique pas aux périodes électorales.

M. Duncan : C'est exact.

M. Bakoyannis : Chacun fait paraître des annonces où il veut.

Le vice-président : Quand vous parlez d'annonces à des fins électorales, est-ce que ce sont les députés ou les partis qui font des annonces? Est-ce que les plus fûtés font des annonces dans des journaux non vérifiés?

M. Bakoyannis : C'est un peu les deux à la fois. On ne peut accuser personne en particulier, car tout le monde le fait.

Mr. Duncan: Everybody does it.

Mr. Bakoyannis: Everybody buys the ads. They have a certain amount of money that they would like to spend, or they think that this is a way to get the message across.

Mr. Duncan: It also happens outside of the election period as well. There are non-verified publications that are long-time existing publications that have been on the receiving end of large volumes of advertising for years. Not only does it destroy our credibility when we are trying to make sure it is there, but it is hard for us to understand why the practice is accepted by government.

Canadian Heritage has been looking at verified circulation as an important part of the Publications Assistance Program. Our view is that it should be applied right across the board.

The Deputy Chairman: Do the advertising agencies buy these ads?

Mr. Duncan: Elections Canada does not have to deal with some of the criteria in the placement of ads because it is not a department.

The Deputy Chairman: What about the government advertising that you say has been going on for 10 years with non-verified publications? Those non-verified publications have been on the receiving end. Is that through government, that is through advertising agencies as well?

Mr. Duncan: Yes, of course.

The Deputy Chairman: Are you saying that they do not pay attention to the audits, and that they are just buying the ads in these papers? Are they being more than friendly to them?

Mr. Duncan: In some cases, yes.

The Deputy Chairman: That is interesting.

Mr. Duncan: Yes.

Mr. Bakoyannis: There are papers out there that are not verified circulation, and they have been in existence for 20-25 years. These papers get federal and provincial and municipal ads. We would like to move away from that situation. We would like to see members of the association adhere to certain standards, the first being verified circulation. There are other ones that we are working on.

Mr. Duncan: We are working on a sort of self-imposed regulation.

Mr. Bakoyannis: The printing industry is as important as the media and it is the only industry that is not in any way regulated. At the present time it is very difficult for us to regulate ourselves. We cannot call the CRTC and make suggestions to them. The same problems exist with the CRTC and radio and TV licenses.

We have a wide reaching media that is not regulated. We want to regulate this industry.

M. Duncan: Tout le monde le fait.

M. Bakoyannis: Tout le monde fait de la publicité. Les candidats ont un certain montant à dépenser, ou ils pensent que c'est la bonne façon de faire passer leur message.

M. Duncan: On observe également le phénomène en dehors des périodes électorales. Certaines publications non vérifiées existent depuis longtemps et sont les grandes gagnantes d'un fort volume de publicité depuis des années. Tout cela est préjudiciable à notre crédibilité quand nous essayons de vérifier des chiffres, mais en outre, nous comprenons mal pourquoi le gouvernement accepte une telle pratique.

Patrimoine Canada considère que la vérification de la diffusion est un aspect important du programme d'aide aux publications. Nous considérons que la vérification devrait être imposée à tout le monde.

Le vice-président: Est-ce que les agences de publicité achètent l'espace de publicité?

M. Duncan: Élections Canada n'est pas assujéti à certains des critères en matière d'annonces parce que ce n'est pas un ministère.

Le vice-président: Vous dites que le gouvernement fait depuis 10 ans des annonces dans des publications non vérifiées, qui en tirent donc des profits. Est-ce que cela se fait directement par le gouvernement, par l'intermédiaire des agences de publicité?

M. Duncan: Par les agences de publicité, évidemment.

Le vice-président: Voulez-vous dire qu'on ne tient pas compte des vérifications, et qu'elles passent tout simplement leurs annonces dans ces journaux? Est-ce que ce n'est pas un traitement de faveur, que leur accorde ainsi le gouvernement?

M. Duncan: Dans certains cas, oui.

Le vice-président: C'est intéressant.

M. Duncan: Oui.

M. Bakoyannis: Certains journaux dont la diffusion n'est pas vérifiée existent depuis 20 ou 25 ans. Ces journaux obtiennent des annonces des autorités fédérales, provinciales et municipales. Nous souhaitons que cela cesse. Nous souhaitons que les membres de l'Association respectent certaines normes, et tout d'abord, que leur diffusion soit vérifiée. Nous travaillons aussi sur d'autres objectifs.

M. Duncan: Nous travaillons sur une forme d'autoréglementation.

M. Bakoyannis: Le domaine de l'imprimerie est aussi important que celui des médias, et c'est le seul qui ne soit assujéti à aucune réglementation. À l'heure actuelle, il nous est très difficile de nous réglementer. Nous ne pouvons pas appeler le CRTC pour lui faire des suggestions. Le CRTC connaît les mêmes problèmes pour les licences de radio et de télévision.

Un vaste secteur des médias n'est pas réglementé. Nous voudrions que toute l'industrie soit réglementée.

Senator Chaput: Did you say that Heritage Canada is following the situation closely and that they might be one of the departments that will try and make sure that this problem does not occur as frequently?

Mr. Duncan: Yes, in terms of the Publications Assistance Program that Canadian Heritage oversees regarding the subsidies and the support through Canada Post and its publications. In other words, you will not get that Publications Assistance Program without verification.

Senator Chaput: You will not get the support for postal delivery if you are not certified?

Mr. Duncan: That is correct.

Senator Chaput: At least this is done.

Mr. Duncan: Yes.

Senator Chaput: Thank you.

The Deputy Chairman: I apologize on behalf of Senator Fraser who will miss our afternoon session. Senator Fraser is the chair and is sorry to have missed this meeting.

Our next witnesses are representatives of the Association of Quebec Advertising Agencies.

Please proceed.

[Translation]

Mr. Yves St-Amand, General Manager, Association of Quebec Advertising Agencies: We would like to thank the members of your committee for allowing us to appear at the last minute. We are here to deliver two messages.

First, we are not against what is understood as the concept of media convergence, as long as it is applied correctly, and done properly. Second, we want to make you aware of the collateral damage that has been caused by media convergence in Canada in recent years and the financial impacts, particularly as they have been experienced in the corporate world.

We have with us today representatives from two associations; to my right is Gregor Angus, President of the Association of Quebec Advertising Agencies, and to my left, Francois Vary, President of the Conseil des directeurs médias du Québec.

We have an opinion to put forward. This opinion was drafted after recently canvassing the agencies and individuals who are members of the Conseil des directeurs médias as well as of our association, and after observing the situation as it has evolved over these past few years.

First, let me say a few words about our organization. The AAPQ has 29 members working in advertising marketing in Quebec, Canada and abroad. These agencies represent about 75 per cent of the total advertising agency business in Quebec.

Le sénateur Chaput : Avez-vous dit que Patrimoine Canada suivait la situation de près et qu'il pourrait y avoir un ministère qui s'efforcera de faire que ce problème soit moins fréquent?

M. Duncan : Oui; il y a le Programme d'aide aux publications de Patrimoine Canada relativement aux subventions et au soutien par l'intermédiaire de Postes Canada et de ses publications. Autrement dit, un journal ne peut pas bénéficier du Programme d'aide aux publications s'il n'est pas vérifié.

Le sénateur Chaput : Il ne peut pas bénéficier de la livraison postale s'il n'est pas vérifié?

M. Duncan : C'est exact.

Le sénateur Chaput : C'est déjà quelque chose.

M. Duncan : Oui.

Le sénateur Chaput : Merci.

Le vice-président : Je vous transmets les excuses du sénateur Fraser, qui ne peut assister à notre séance de cet après-midi. C'est lui préside le comité, et il est désolé d'avoir dû s'absenter.

Nos prochains témoins sont des représentants de l'Association des agences de publicité du Québec.

Nous vous écoutons.

[Français]

M. Yves St-Amand, directeur général de l'Association des agences de publicité du Québec : D'abord nous voudrions remercier les membres de votre comité qui ont accepté de nous recevoir à la dernière minute. Nous sommes ici, en fait, pour vous livrer deux messages.

Premièrement, nous ne sommes pas contre la convergence média telle qu'on l'entend lorsqu'elle est bien appliquée, lorsqu'elle est bien faite. Deuxièmement, nous voulons vous sensibiliser malgré tout à un certain nombre de dommages collatéraux créés par la convergence média au Canada au cours des dernières années et ses impacts financiers, surtout des impacts dans le monde des affaires.

Présents ici aujourd'hui nous avons des représentants de deux associations, Gregor Angus, à ma droite, président de l'Association des agences de publicité du Québec, et, à ma gauche, François Vary, président du Conseil des directeurs médias du Québec.

Nous avons une opinion à vous proposer. Cette opinion a été formulée suite à une étude que nous avons réalisée au cours des derniers mois auprès de nos agences membres et des membres individuels du Conseil des directeurs médias et de notre association ainsi qu'à l'observation de l'évolution quotidienne de la situation au cours des dernières années.

Tout d'abord, quelques mots pour situer notre organisation. L'AAPQ regroupe 29 agences qui oeuvrent en communication marketing au Québec, au Canada et à l'étranger. Ces agences représentent environ 75 p. 100 du chiffre d'affaires total de la publicité réalisée au Québec.

Our association is more than 16 years old. Its main objectives are to defend the industry by taking an active part in activities related to the field, for example, negotiating the collective agreement with Quebec's Union des artistes; by participating in the work of various groups or associations such as the Advertising Standards Council, Advertising Standards Canada, the issue table on the quality of the French language in the media, and so on.

We are also active participants in national and Quebec competitions such as the CASSIES and the Coq d'or. We are very much involved within the university community with the creation of a curriculum for the first and second years, at the HEC Montreal, the University of Quebec in Montreal, the University of Montreal and others.

As to the Conseil des directeurs médias du Québec, it represents about 20 professionals whose daily occupation involves creating and preparing complete, efficient, cost-effective media placement proposals for advertisers as well as for the agencies and the media themselves.

I would like to emphasize that these people must adapt to new concepts, particularly the wave of product placements from the United States. It goes without saying that they are extremely up-to-date in their field.

I will now deal with the context. For as long as one can remember, the media has been the business partner of the advertising trade. On the one hand, we bring into focus its strengths and the many benefits afforded our advertising clients.

On the other hand, this relationship benefits us financially since we act, so to speak, as a retailer of advertising space or air time. We are being paid either on a fee or percentage basis, both terms of payment being negotiated beforehand with the media and our client.

This payment was traditionally a set percentage. However, we can state that today, on the one hand, there is a definite move towards a fee-based system; on the other hand, if a percentage is applied, it varies systematically from one client to the next.

When media convergence appeared, we were convinced that this debate would affect mainly lawful competition issues between the media, press concentration, freedom of the press and free expression of views.

Our traditional relationship with our main partner was not to be affected by it. We were, however, afraid that costs could increase because of the position of strength this would give to various media groups.

Unfortunately, our recent observations are even more frightening than our worst fears. The Conseil des directeurs médias du Québec approached us in 2003 to tell us that their members were concerned about some of their clients being directly approached by the media.

Notre association existe depuis plus de 16 ans. Ses principaux objectifs sont de défendre l'industrie en participant activement aux activités du domaine, par exemple, en négociant l'entente collective avec l'Union des artistes au Québec; en participant à des travaux de différentes associations ou groupes comme le Conseil des normes de la publicité, Advertising Standard Canada, la Table de concertation sur la qualité de la langue française dans les médias, et ainsi de suite.

On participe également à des concours nationaux et québécois comme les CASSIES et les Coq d'or. On s'implique de façon très concrète en milieu universitaire en créant des programmes d'enseignement, notamment de premier et deuxième cycles, aux HEC Montréal, à l'Université du Québec à Montréal, à l'Université de Montréal, et d'autres.

Quant au Conseil des directeurs médias du Québec, il regroupe près d'une vingtaine de professionnels qui oeuvrent au quotidien, à créer et à proposer des offres de placement média complètes, efficaces, rentables aussi bien pour l'annonceur que pour les agences et les médias eux-mêmes.

Ces gens, je vous le souligne, doivent s'adapter à des nouveaux concepts, notamment toute la vague de placement de produits qui vient des États-Unis. Ils sont donc à la fine pointe, il va sans dire, de leur métier.

Je vais vous parler maintenant du contexte. D'aussi loin qu'on se souvienne, les médias ont été les partenaires d'affaires les plus importants de l'industrie de la publicité. D'une part, nous mettons en valeur leurs forces et leurs nombreux avantages bénéfiques pour nos clients annonceurs.

D'autre part, cette relation nous permet de tirer un bénéfice financier dans l'échange puisque, en agissant en quelque sorte à titre de revendeur d'espace et de temps d'antenne, nous sommes rémunérés au passage soit par des honoraires, soit par un pourcentage; le tout, dans les deux cas, convenu à l'avance avec le média et notre client.

Traditionnellement, cette rémunération était constituée d'un pourcentage fixe. Toutefois, on peut affirmer aujourd'hui que, d'une part, la rémunération à honoraires est en forte progression; et que, d'autre part, le pourcentage, s'il y a lieu, varie systématiquement d'un client à l'autre.

Lorsque le phénomène de la convergence média a fait son apparition, nous étions convaincus que le débat toucherait essentiellement les questions de concurrence légitime entre médias, la concentration de la presse, la liberté de presse et la libre expression des opinions.

Notre relation traditionnelle avec notre principal partenaire ne se voyait donc pas affectée. Nous avions, toutefois, une inquiétude selon laquelle les coûts pourraient augmenter compte tenu de la position de force que cela donnerait à divers groupes médias.

Malheureusement, nos constats récents sont encore plus alarmistes que nos pires scénarios. Le Conseil des directeurs médias du Québec nous a approchés, en 2003, pour nous faire état des craintes de leurs membres selon lesquelles des médias avaient commencé à solliciter directement les clients des agences.

We were rather skeptical at first. We found it hard to believe that our main partner, for whom we sell air time on a daily basis, could, at the same time, be competing with us.

We conducted an audit with both associations' members in order to verify claims that the situation was evolving rapidly and that its effects were dramatic. The conclusion we came to is quite simple: the situation is not dramatic, it is much worse.

What was described in the survey is of major concern to us. First, all agencies are affected by the convergence of media at different levels. Most of them have seen some of their clients being directly approached by the media.

The media takes advantage of the misconception of certain advertisers to sell them services respondents feel are inadequate for their brands' needs and the marketing direction their organization wishes to take.

There is a consensus as to the phenomenon of media convergence and its manifestations within the industry. This trend is considered to be strong and growing.

When the audit was conducted, nine out of ten respondents noted an upswing in the trend in recent years, and stated that it was becoming more and more prevalent on a daily basis.

Eight out of ten confirmed that in certain cases, the media groups approached their clients directly. And almost as many, seven out of ten, stated that the media had approached one of their clients with a turn-key package in hand, that is, an offer that went beyond simple media placement and included either creation, production, sponsorship, promotion or public relations.

Have the media groups become so wily that they are offering services for which they have no expertise in order to attract clients at whose expense they will develop an expertise as they go along?

Media's tactics are quite simple: to directly approach an advertising client and give him a false sense of savings.

In fact, by dealing directly with the media, the client feels he benefits from a high quality media placement that ensures visibility to his advertisement in many media support areas, a good deal on the overall cost of his media placement, and savings on the commission and the fees that he would otherwise pay to the advertising agency.

Half of our respondents acknowledged that a media representative had already told some of their clients that in dealing directly with them they would save 50 p. 100.

In addition to the lack of objectivity and professionalism on the part of media groups, there is a series of perverse, even unethical behaviors towards advertisers and agencies.

Nous étions plutôt sceptiques au début. En effet, comment croire que notre partenaire principal, pour qui nous vendons au quotidien, répétons-le, espace et temps d'antenne, puisse, en parallèle de cette relation d'affaires, nous faire directement compétition?

Nous avons donc procédé à un audit auprès des membres des deux associations afin de documenter la situation et vérifier si elle était aussi dramatique que ce qu'on nous laissait entendre. La conclusion est simple : la situation n'est pas dramatique, elle est pire.

Ce qu'on nous a décrit, lors de notre recherche, nous interpelle au plus haut point. Premièrement, toutes les agences vivent, à différents degrés, la problématique causée par la convergence média. La majorité d'entre elles ont vu de leurs clients se faire directement approcher par les médias.

Les médias profitent de la méconnaissance de certains annonceurs pour leur vendre un service que les répondants jugent inadéquat pour les besoins de leurs marques et les orientations marketing de leurs organisations.

L'existence du phénomène de la convergence média et de ses manifestations fait visiblement l'objet d'un consensus au sein de l'industrie. Il s'agit, effectivement, d'une tendance jugée forte et en pleine croissance.

Lors de l'étude, neuf répondants sur dix étaient, d'ailleurs, persuadés que la tendance s'était accentuée au cours des dernières années, devenant de plus en plus présente au quotidien.

Huit répondants sur dix confirmaient que dans certains dossiers, les groupes médias approchent leurs clients directement. Et, presque autant, sept sur dix, avançaient qu'un média avait déjà approché un de leurs clients avec un forfait clé en main, soit une offre qui dépassait le seul placement média, incluant soit de la création, de la production, de la commandite, de la promotion ou bien des relations publiques.

Les groupes médias seraient-ils devenus astucieux au point d'offrir des services où ils ne possèdent pas d'expertise seulement pour séduire les clients, développant à leurs dépens une expertise sur le tas?

La tactique des groupes médias est simple : approcher directement le client-annonceur et lui donner une fausse impression d'économie.

En effet, en faisant directement affaires avec le média, le client a l'impression d'obtenir un placement média de qualité qui assure une visibilité à sa publicité sur de multiples supports, de réaliser une bonne affaire sur le coût d'ensemble de son placement média, d'épargner la commission prescrite et les honoraires convenus qu'il verserait normalement à une agence de publicité.

La moitié des répondants à notre recherche reconnaissent qu'un média a déjà affirmé à certains de leurs clients que transiger directement avec le média lui ferait sauver 15 p. 100.

À ce manque d'objectivité et de professionnalisme des groupes médias s'ajoutent une série de comportements pervers, voire non éthiques, envers les annonceurs et les agences.

Respondents have mentioned the use of aggressive methods by the media to obtain contracts, such as directly contacting the agency's president.

In some cases, the media directly contacted the advertiser, even after the agency had refused its offer on behalf of the advertiser; two respondents out of five confirmed they were going through this on a monthly basis.

The plagiarism of media placement plans by media groups should be added to the list of unfortunate behaviors.

Finally, 81% of respondents stated having experienced cases where one or a number of media abused their dominant market position and imposed an unfair rate scale or the purchase of a number of unnecessary services from a single group.

This situation is of particular concern because it influences the media placement made by the agencies on behalf of their clients and prevents them from adequately serving their needs, which will eventually undermine the agency-client relationship.

One can easily imagine the impact of such a situation on a daily basis. First, there is the pressure felt by the agency's media directors when they have to deal with media representatives who directly approached their clients.

A very conservative estimated loss of income is \$3 to \$6 million per year, for Quebec alone. Our most pessimistic estimates value the loss in 2003 at \$13 million.

There is a breach in the traditional trust between the agency and the advertiser, and the agency and the media. But it would seem that there is even more.

All of the transactions carried out in recent years have allowed the large groups to extend their activities to new media, to cement their presence in the marketplace and to position themselves as media merchants.

As a result, their range of media is so complete, diversified and broad that they can offer media planning and even creation services.

Take Astral Média, for example; in 2003, they developed the Astral Media Mix Division with the mission to, and I quote their own document:

To create, elaborate, and carry out advertising projects by capitalizing on the synergy that exists between various Astral Média properties and to generate new revenue thanks to the creative and unique concept-solution approach.

Its president, Ian Greenberg, also stated that:

The services provided by Astral Media Mix have attracted new advertisers, particularly from the automobile industry.

In total, for fiscal year 2003, Astral Media Mix completed 24 projects that went beyond their stated objectives.

Des répondants ont mentionné l'application par les médias de techniques agressives pour obtenir certains contrats, tel que contacter directement le président de l'organisation.

On nous a apporté des cas où le média a contacté directement l'annonceur, même après que l'agence ait refusé son offre au nom de l'annonceur; deux répondants sur cinq confirmaient vivre cette situation de façon mensuelle.

Le plagiat des plans de placements médias par les groupes médias fait aussi partie, malheureusement, de cette liste de comportements déplorables.

Enfin, 81 p. 100 des répondants disent avoir vécu des cas où un ou des médias abusaient de leur position dominante sur le marché et lui imposaient une tarification abusive ou de l'achat forcé d'un même groupe, de plusieurs supports non nécessairement pertinents.

Cette dernière situation est particulièrement inquiétante parce qu'elle influence le placement média fait pas les agences pour leurs clients et les empêche ainsi de les servir adéquatement et nuit, éventuellement, à la relation agence-client.

On imagine assez facilement les impacts d'une telle situation au quotidien. D'abord, la tension qui est ressentie par les directeurs médias, en agence, lorsqu'ils doivent traiter avec des représentants de médias qui ont sollicité directement leurs clients.

La perte de revenus est estimée de manière très conservatrice s'élève de trois à six millions de dollars par année, au Québec seulement. Nos estimations les plus pessimistes situent cette perte à environ 13 millions de dollars pour l'année 2003.

Il y a un bris du lien de confiance traditionnel entre l'agence et l'annonceur, et l'agence et le média. Mais, il y a plus, semble-t-il.

Toutes les transactions réalisées au cours des dernières années ont permis aux grands groupes d'étendre leurs activités à de nouveaux médias, de concrétiser leur présence sur le marché en général et de se positionner comme marchands de médias.

Il en résulte que leur éventail de médias est désormais suffisamment complet, diversifié et vaste pour qu'ils offrent des services de planification médias et même de la création.

Prenons, par exemple, Astral Média qui, au cours de l'année 2003, a développé la division Astral Media Mix dont la mission est, et je cite leur propre document :

De créer, d'élaborer, de réaliser des projets commerciaux en capitalisant sur la synergie qui existe entre les diverses propriétés d'Astral Média et de générer de nouveaux revenus grâce à l'approche créative et unique de concept et solutions proposés.

Son président, Ian Greenberg, affirmait d'ailleurs que :

Les offres d'Astral Media Mix lui ont permis d'attirer de nouveaux annonceurs, notamment ceux de l'automobile.

En tout, lors de l'exercice 2003, Astral Media Mix a réalisé 24 projets qui sont allés au-delà des objectifs fixés.

The Quebecor empire has adopted the same strategy. The Media Infopresse Guide stated that:

From its conception, under the direction of Mr. Pierre-Karl Péladeau, Quebecor Media was determined to use convergence to attract advertisers by offering them advertising strategies that included placement in a number of the group's media.

Mr. Péladeau reaffirmed this commitment when buying a Toronto television station a few weeks ago.

CORUS has also entered the fray by creating, in 2002, the DeepSky Division, which claims to provide advertisers with a new, more effective way to reach consumers through their national radio network.

The advertisers have also felt the impact. The agencies are not the only ones that are affected; even if media dangles large-scale savings in front of advertisers, they miss the most important element: objectivity.

When the client receives a cross-selling offer that involves TV, print media, magazines, a web site, and so on, this offer involves only one media group and none of the other media that would normally be found in the offer prepared by the agency's experts.

Furthermore, advertisers do not have experts in house who could properly assess the offer being made and its validity in terms of scope and yield in comparison with the money invested.

Therefore, objectivity is lost, and there is a lack of the expertise that is necessary to properly analyze the offer that has been made and a systematic elimination of the media opportunities provided by competitors.

What is strange, as mentioned by a number of respondents, is that the advertisers do not seem to realize that the media group representative is first and foremost a salesman whose main objective remains to sell placements in his media, and no one else's.

There is no objective concern for the client. He can handle the client's main competitor's file at the same time, something that is considered unacceptable within the agencies. How is it that this can be tolerated in the media?

The same media planning can be proposed to a number of advertisers as well as to direct competitors. And, more particularly, the media group representatives often have no expertise in media placement.

This is evidenced by the fact that some respondents cited cases where clients had returned to the agency after noticing that they had been mistaken in dealing directly with the media. Their campaign was not properly targeted and they did not meet their objectives.

Même stratégie du côté de l'empire Quebecor. On mentionnait dans le Guide Média Infopresse que :

Dès sa création, sous l'impulsion de monsieur Pierre-Karl Péladeau, Quebecor Média allait résolument miser sur la convergence et tenter d'attirer les annonceurs en leur offrant des stratégies publicitaires intégrant des placements dans plusieurs médias du groupe.

M. Péladeau a réaffirmé la même chose lors de l'achat qu'il a fait sur le marché de Toronto d'une station de télévision, il y a quelques semaines de cela.

Corus aussi est entré dans la danse en créant, en 2002, la division DeepSky, se targuant d'offrir aux annonceurs une nouvelle façon d'atteindre plus efficacement plus de consommateurs par le biais de leur réseau national de stations de radios.

Il y a aussi un impact pour les annonceurs. L'impact n'est pas, donc, que pour les agences, même si on fait miroiter chez ce dernier des économies importantes, celui-ci perd l'élément le plus important : l'objectivité.

En effet, lorsque le client est approché par un groupe pour une offre croisée qui impliquera la télévision, la presse écrite, les magazines, un site Internet, et cetera, cette offre ne touchera que ce groupe médiatique et forcément aucune des autres tribunes médiatiques, qui se retrouveraient normalement dans l'offre faite par les experts de l'agence.

De plus, tous les annonceurs n'ont pas à leur emploi les experts-conseils qui seraient en mesure de bien évaluer l'offre qui est faite et d'en juger la validité en termes de portée et de rendement par rapport aux sommes investies.

Donc, il y a perte d'objectivité, absence de l'expertise nécessaire pour analyser correctement l'offre effectuée et l'élimination systématique des opportunités médias offertes par les concurrents.

Étrangement, comme le mentionnaient plusieurs répondants, les annonceurs ne semblent pas réaliser que le représentant du groupe média est avant tout un vendeur et que son objectif principal demeure de vendre du placement dans ses médias et non dans ceux du voisin.

Il n'entretient aucune préoccupation objective du dossier du client. Il peut s'occuper simultanément du dossier de son principal concurrent, ce qui est pourtant considéré inacceptable chez les agences. Comment se fait-il que ce soit toléré chez les médias?

La même planification média peut même être proposée à plusieurs annonceurs et même à des concurrents directs. Et, surtout, les représentants des groupes médias n'ont souvent pas d'expertise en placement média.

La preuve est que certains répondants ont cité des cas où des clients étaient revenus à l'agence après avoir constaté que faire affaires directement avec le média constituait une erreur. Leur campagne avait été mal ciblée et leurs objectifs non atteints.

In closing, we are concerned and we are mad. We are concerned because the trend is continuing, and mad because we feel that these business practices are unacceptable.

We recognize the legitimate right of media groups to do business and to sell their space and time, either directly or through a partner, the partner being either an advertising agency or a marketing communication firm.

What we will not accept is that this way of doing things interferes with a business relationship that traditionally proved profitable for all: the media, the agencies and the advertisers; we find it equally unacceptable that it interferes with the ultimate interest of the client and his brand positioning.

We believe that Canadian authorities must become aware of this critical issue and make sure that sound competition rules are applied throughout the country.

Neither will we accept that the only consideration is media placement. Media groups today are structured to provide creation, production, advertising, promotion and even public relations.

Media convergence therefore has impacts that go beyond the threat to freedom of the press, freedom of expression or access to local, national and international news. It has a tendency to greatly alter the rules of the game, to the detriment of a sound business relationship between traditional partners, while providing a less than complete service to advertisers who have legitimate effectiveness and performance expectations.

For our part, we will approach the media groups involved to try to find new ways of operating that will allow our clients to regain the objectivity and performance that they seek.

Although we deplore the situation, we believe media convergence is probably inescapable within the global economy. However, one cannot ignore all of the business conventions and concentrate solely on profitability.

Senator Chaput: I had a quick look at the document that you submitted because I wanted to see if you had eligibility criteria for your members. Everything is in order, and well developed; your membership is well represented by your association.

I assume that your financial support comes from your members. Do they pay you a *per diem* for selling advertising on their behalf?

Mr. St-Amand: No. It is a little different. Our revenues are based on two sources: 20 per cent of our revenue comes from the membership dues, and, 80 per cent from the fees for producing television and radio advertising. The service fees are collected by the Union des artistes, which is then responsible for their distribution to associations that are members of the Association

En conclusion, nous sommes inquiets et choqués. Inquiets parce que la tendance se maintient, choqués parce que ce sont des pratiques d'affaires inacceptables selon nous.

Nous reconnaissons aux groupes médias le droit légitime à faire des affaires et à vendre leurs espaces et leur temps d'antenne, que ce soit directement ou par l'intermédiaire d'un partenaire qui s'appelle une agence de publicité ou de communication marketing.

Toutefois, nous n'acceptons pas que cet exercice se fasse au détriment d'une relation d'affaires traditionnelle qui s'est avérée profitable pour tous : média, agence et annonceur, ainsi qu'au détriment de l'intérêt ultime du client dans le positionnement de sa marque.

Nous croyons que les autorités compétentes au Canada doivent prendre conscience de cette situation et s'assurer que de saines règles de concurrence soient mises en vigueur au pays.

Ce que nous n'acceptons pas non plus, c'est que nous n'en sommes plus à la seule considération du placement média. Les groupes médias se sont structurés afin d'offrir aujourd'hui la création, la production, la commande, la promotion et même le volet des relations publiques.

La convergence média a donc des impacts autres que les menaces sur la liberté de presse, la liberté d'expression ou bien l'accessibilité à l'information locale, nationale et internationale. Elle tend à changer profondément les règles du jeu, au détriment d'une saine relation d'affaires entre des partenaires traditionnels, tout en offrant un service incomplet à des annonceurs qui ont des attentes de rendement et d'efficacité légitimes.

De notre côté, nous allons entreprendre des démarches auprès des groupes médias concernés pour tenter de trouver, avec eux, de nouvelles façons de faire qui permettront aux clients pour lesquels nous travaillons de retrouver l'objectivité et la performance désirées.

Bien que nous soyons extrêmement critiques, nous sommes d'avis que la convergence média est probablement incontournable dans le contexte mondial et économique actuel. Elle ne peut toutefois faire fi de toutes les conventions d'affaires au nom de la simple performance financière.

Le sénateur Chaput : Monsieur, j'ai regardé rapidement le petit document qui nous a été remis parce que je voulais voir si vous aviez des critères d'admissibilité pour vos membres. Tout est en règle, tout est bien développé, vous êtes une association qui représente très bien votre membership.

Je présume que vous vivez des revenus qui vous sont remis par le membership. Vous devez recevoir un *per diem* pour la vente de publicité que vous faites pour eux?

M. St-Amand : Non. C'est un peu différent. Nos revenus sont basés sur deux sources essentiellement : 20 p. 100 de nos revenus proviennent d'une cotisation, et, 80 p. 100 proviennent des frais de service sur la production des publicités télé et radio. Et, ce frais de service est perçu par l'Union des artistes qui, elle, en fait la distribution par la suite aux associations membres d

des producteurs conjoints, the Association of Canadian Advertisers, and the Institute of Communications and Advertising, in Toronto.

Senator Chaput: Do you have a board of directors?

Mr. St-Amand: Yes, we have a board of directors with ten people who are all agency presidents or agency owners in Quebec.

Senator Chaput: Your objectives include improving the quality of advertising and defining a code of ethics. In view of what has occurred and what is still occurring, I understand your concerns. Convergence has resulted in deplorable, unethical behaviour that shows a lack of respect for you.

In hindsight, now that you we have seen what is happening, what do you think should be done?

Mr. St-Amand: If the government has a role to play in this, then the first step would be to exercise more vigilance when licences are renewed, for the electronic media, for example.

The media make a number of promises of performance — something that I respect — as well as a number of promises relating to behaviour as I call it. And we should not take for granted certain comments to the effect that there will be no lateral impacts from media convergence. There are lateral impacts.

We did not see them coming. We realize today that the large media groups that are taking advantage of the structure think that anything goes. And that is where we draw the line. We want them to know that there is a traditional relationship. As I stated twice in the text, we have nothing against the media selling their space. It is perfectly commendable and legitimate. However, there is a way of going about it. And we believe that from an ethical point of view, everyone is the loser. If the client that is approached has the necessary means to evaluate the offer, then there is no problem. If the client can properly assess what is being offered, then that is fine.

But when the media approach the clients that do not have this expertise and dangle something other than performance to sell their brand — because if you want to promote a brand, you advertise a product, you advertise an idea — that is where we refuse to go along.

To say there is no budget, well, if you are in business, then competition is fair. But at the end of the day, what are we defending? We are defending a client, his product, and his brand. That is what should be our main concern, because we will not be in business if these people go under.

[English]

Senator Eyton: I was a lawyer. I have not practised for a while, but fees the world over, particularly in Canada and the U.S., have been under extreme pressure. In fact, the competitive environment is such that travel agents, lawyers, and real estate agents are under

l'Association des producteurs conjoints, l'Association canadienne des annonceurs et l'Institute of Communication and Advertising, à Toronto.

Le sénateur Chaput : Vous avez un conseil d'administration?

M. St-Amand : Oui, on a un conseil d'administration de dix personnes qui sont tous des présidentes d'agences ou des propriétaires d'agences au Québec.

Le sénateur Chaput : Vos objectifs sont, entre autres, l'amélioration de la qualité de la publicité et les règles d'un code d'éthique. Suite à ce qui s'est passé et ce qui se passe présentement, je comprends vos inquiétudes. Il y a des comportements déplorables, non éthiques, qui ne vous respectent pas, et cela fait suite à la convergence.

Selon vous, en rétrospective, maintenant qu'on voit ce qui se passe, quelle serait peut-être la solution?

M. St-Amand : Je pense que le premier élément de solution, — si vous avez du côté gouvernemental un rôle à jouer là-dedans — serait d'exercer beaucoup plus de vigilance au moment des renouvellements des licences, par exemple dans le cas des médias électroniques.

Je crois que les médias font un certain nombre de promesses de rendement — ce que je respecte — et un certain nombre de promesses de comportement, selon mon expression. Et, dans ce sens, je ne crois pas qu'on puisse tenir pour acquis les commentaires voulant qu'il n'y a pas d'impacts latéraux de la convergence média. Il y en a des impacts latéraux.

On ne les a pas vus venir. On s'aperçoit aujourd'hui que le fait que les grands groupes médias, qui profitent de cette structure, se croient tout permis. Et, c'est là, qu'on débarque du jeu. On leur dit qu'il existe une relation traditionnelle. Comme je l'ai répété même deux fois dans le texte, on n'est pas contre les médias qui vendent leur espace. C'est tout à fait louable et c'est tout à fait légitime. Sauf qu'il y a des façons de faire. Et, on trouve que d'un point de vue éthique, tout le monde y perd. Si le client qui se fait approcher est équipé pour juger de l'offre qu'on lui fait, il n'y a pas de problème. Si le client est en mesure d'en faire une bonne évaluation, cela va bien.

Mais, à partir du moment où ces médias approchent des clients qui n'ont pas cette expertise et qu'ils font miroiter autre chose que le rendement pour leur marque — parce que si tu veux annoncer tu annonces une marque, tu annonces un produit, tu annonces une idée — c'est là qu'on débarque.

Qu'on n'ait pas d'argent, à la limite, eh bien! on est en affaires, c'est une juste concurrence. Mais, en bout de ligne, nous, on est là pour défendre quoi? On est là pour défendre un client et son produit et sa marque. C'est cela notre plus grand intérêt, parce qu'on n'est pas en affaires si ces gens ne sont plus en affaires.

[Traduction]

Le sénateur Eyton : Autrefois, j'étais avocat. Je ne pratique plus depuis un certain temps, mais il reste que dans le monde entier, et en particulier au Canada et aux États-Unis, les honoraires subissent de très fortes pressions. En fait, la

pressure. At one time my general understanding was that advertising agencies worked on a basis of generally 15 per cent of the spin, and that was bound to change one way or another.

Would you not have expected there would be extreme pressure to change the business arrangements between advertising agencies and the businesses that are buying their services? Is that not something that the advertising agencies would have anticipated?

Mr. Gregor Angus, President of BBDO Montreal, and President of the Association of Quebec Advertising Agencies: Yes, and it is been ongoing for a while. I have been president for three years, and managing director before that, and every single contract, before any of this effect happened, has been transformed from A to Z.

Our group was part of the biggest pitch ever in the industry worldwide. I refer to the Chrysler consolidation of their business. Chrysler had two principal agencies and many other regional marketing agencies, and they were satisfied with the quality of everyone's work, but it came down to a system of remuneration, and a number, that was awarded to our company. That is one example of what has affected us from the biggest to the smallest advertiser. I do not think we have a commission scenario left in our company.

Senator Eyton: I would have thought that in today's world that would be fairly ordinary.

Mr. Angus: Oh, yes, we are well beyond that, that issue is long gone. It is not only gone because of the client's need to see a more accountable remuneration policy, but also because the mix has completely changed. One-half of our business with a client might be promotional activity, and is much more fee intensive. Forty per cent of the budget might be allocated to our labour, whereas that figure used to be 15 per cent. So, it serves us well, actually it is a much more fair and real way of determining remuneration.

Senator Eyton: We have heard that advertisers are going directly to the media and bypassing the agencies. I would have thought that to be a phenomenon. It is their money and, if they are not getting proper advice, and are unaware of all of the options available to them then they will lose their money. If they blow their money in stupid ways it seems to me that they will only do it for a little while and then come back. Would that not be true?

Mr. Angus: I would think so, yes. There is the competitive issue, where recently I resigned, for the first time in my career, a piece of business because I found another major advertiser in the same area. The different media will take 12 car manufacturers and serve them up the same plan, and I suggest that not one of those manufacturers have their interests being looked after in terms of efficiency, or in terms of strategy.

Senator Eyton: I can see that, but they are spending their own money.

concurrence est telle que les agences de voyage, les avocats et les agences immobilières sont sous pression. Il me semblait qu'autrefois, les agences de publicité empochaient généralement 15 p. 100 du budget publicitaire, mais que cette situation est appelée à changer d'une manière ou d'une autre.

N'aviez-vous pas prévu que les rapports entre les agences publicitaires et leurs clients allaient subir de fortes pressions? Les agences de publicité n'auraient-elles pas dû le prévoir?

M. Gregor Angus, président de BBDO Montréal et président de l'Association des agences de publicité du Québec: Oui, et le changement s'est amorcé il y a déjà un certain temps. Je suis président depuis trois ans et avant cela, j'étais directeur et je sais que les contrats ont changé du tout au tout.

Notre groupe a été partie prenante d'un des plus gros changements que l'industrie ait connus à l'échelle mondiale. Je parle de la fusion des activités de Chrysler. Autrefois, Chrysler avait deux agences principales et de nombreuses autres agences régionales, dont le travail lui donnait pleine satisfaction, mais elle a mis en place un système de rémunération et elle a attribué un certain montant à notre compagnie. Voilà le genre de changement qui nous ont touché, tous les annonceurs, du plus petit au plus gros. Je ne pense pas que nous ayons encore de contrats prévoyant une rémunération à la commission.

Le sénateur Eyton: Il me semble que dans le monde d'aujourd'hui, ce serait plus ou moins la norme.

M. Angus: Oui, et tout cela est loin aujourd'hui, on n'y pense même plus. Non seulement parce que le client exige qu'on lui rende davantage compte de la politique de rémunération, mais aussi parce que la combinaison a complètement changé. La moitié de nos activités avec un client sont d'ordre promotionnel, et donc davantage assujetties à des honoraires. Quarante pour cent du budget est attribué à la main-d'œuvre, alors que c'était 15 p. 100 autrefois. Le changement nous est donc profitable et en fait, c'est une façon beaucoup plus juste et réaliste de déterminer la rémunération.

Le sénateur Eyton: On nous a dit que les annonceurs s'adressent directement aux médias, sans passer par les agences. J'aurais pensé que c'est l'exception plutôt que la règle. Il s'agit de leur argent, et s'ils ne sont pas bien conseillés, s'ils ne connaissent pas toutes les possibilités qui s'offrent à eux, ils vont gaspiller leur argent. S'ils le gaspillent bêtement, ce sera de courte durée et il reviendront vers les agences. Ne pensez-vous pas?

M. Angus: Oui, je suis d'accord. Il y a le problème de la concurrence et récemment, j'ai dû, pour la première fois de ma carrière, renoncer à une affaire parce que j'ai constaté la présence d'un autre grand annonceur dans la même région. Les médias vont prendre douze constructeurs automobiles et leur proposer le même plan, et à mon avis aucun d'eux ne sera bien servi, au plan de l'efficacité et de la stratégie.

Le sénateur Eyton: J'en conviens, mais ce sont eux qui dépensent leur propre argent.

Mr. Angus: Absolutely.

Senator Eyton: I am more impressed and more receptive to the whole question of concentration and convergence.

I want to touch on anti-competitive behaviour and the media's misrepresentation to the advertiser. I want to discuss how the media, perhaps not meaning to, simply overstates what it can do for the client and how the media can exaggerate the value of its service to the client. My understanding of your submission is that the groups are big enough and strong enough that they can dictate the terms of doing business.

Please comment.

Mr. Angus: I am happy to comment. Some of our client organizations do not have the marketing resources to challenge the strategic value of the plans. They can challenge, perhaps, the volume per cost, but they cannot really challenge the strategy of the plans. Some of them are unable to converse at a certain level and understand that they may be getting a certain volume of space, but they might be getting it at three in the afternoon instead of eight in the evening.

Mr. François Vary, Consultant and President of the Quebec Council of Media Directors: Those conglomerates can cut costs at first, if there are bells and whistles to which they have access. By bells and whistles, I mean that sometimes these conglomerates have access to free tickets, say, to a trip in Las Vegas, for example, or to other things. I am not exaggerating; there have been things like that. It puts the agency a bit at a loss, because it is the agency ultimately who's accountable. That is the main thing we are being forced to deliver, because there is a long-term relationship, hopefully, between an advertiser and an agency. In the end, the agency and the media buyer and planner — this is the group I represent — are held accountable.

In the meanwhile, the big media group has come in with an integrated thing, selling, as you say, a lot of spots at two o'clock in the morning, and that sort of questionable media placement.

Mr. Angus: It is hard to unbundle these packages and say, "I want the radio, but not the newspaper."

Mr. Vary: Yes.

Senator Eyton: Yes, and particularly if it is a large group. A year later, the advertisers will say that that was not so smart.

My last question is — and I am not sure that it is particularly within the meaning of this committee, but I will ask it anyway. I do not mean to embarrass, and I am not being partisan, but I want to raise the issue of the Gomery commission, which is under way in Ottawa. As you know, it involves a number of named Quebec advertising agencies. My question is this: I assume that some of the firms that have been named are members of your association; am I correct?

M. Angus : Absolument.

Le sénateur Eyton : Je suis plus réceptif à toute la question de la concentration et de la convergence, qui m'impressionne davantage.

J'aimerais parler du comportement anticoncurrentiel et de l'information trompeuse que présentent les médias aux annonceurs. J'aimerais dire que les médias exagèrent, peut-être inconsciemment, sur ce qu'ils ont à offrir au client et sur la valeur de leurs services. D'après ce que vous dites, les groupes de presse sont suffisamment puissants pour imposer leur façon de faire.

Qu'en pensez-vous?

M. Angus : Je suis heureux de pouvoir vous dire ce que j'en pense. Certaines de nos sociétés clientes n'ont pas les ressources commerciales nécessaires pour contester la valeur stratégique des plans qui leur sont offerts. Elles peuvent peut-être contester le volume par rapport au coût, mais elles ne peuvent pas vraiment contester la stratégie des plans. Certaines d'entre elles sont incapables de négocier à un certain niveau et de comprendre qu'elles peuvent obtenir un certain volume d'espace, mais qu'elles pourraient l'avoir à 15 heures plutôt qu'à 20 heures.

M. François Vary, consultant et président du conseil des directeurs de médias du Québec : Ces conglomerats peuvent réduire leurs coûts au départ, lorsqu'ils peuvent obtenir certaines choses gratuitement, par exemple un billet pour aller à Las Vegas. Je n'exagère pas. Cela s'est fait. Les agences en font les frais parce que ce sont elles, en définitive, qui doivent rendre des comptes. C'est la première chose dont nous devons tenir compte, parce que normalement, l'annonceur entretient des relations à long terme avec l'agence. En définitive, l'agence et le planificateur des médias — c'est le groupe que je représente — doivent rendre des comptes.

Dans l'intervalle, les grands groupes médiatiques ont conçu un système intégré qui, comme vous le dites, vend des plages publicitaires à deux heures du matin, et c'est certainement un placement médiatique contestable.

M. Angus : Il est difficile de démonter ces formules forfaitaires pour demander des annonces à la radio et renoncer aux annonces dans les journaux.

M. Vary : Oui.

Le sénateur Eyton : Oui, et en particulier quand il s'agit d'un groupe important. Un an plus tard, l'annonceur constate qu'il n'a pas fait le bon choix.

J'ai une dernière question — et je ne suis certain qu'elle relève du mandat de ce comité, mais je la pose tout de même. Je ne veux pas vous embarrasser ni faire preuve d'esprit partisan, mais j'aimerais aborder le sujet de la commission Gomery, dont les travaux se déroulent actuellement à Ottawa. Comme vous le savez, elle s'intéresse à plusieurs grandes agences publicitaires du Québec. Ma question est la suivante : je suppose que certaines des agences dont le nom a été cité sont membres de votre association, n'est-ce pas?

Mr. St-Amand: Two of them were members prior to the events; however, they are no more members. That is about it.

Senator Eyton: Does that suggest to me that the association took some position relative to some of the allegations that have gone on?

Mr. St-Amand: We did not have to take action at the time, because both firms decided to withdraw from the association by themselves.

Senator Eyton: Are you taking any position at all opposite these events, from a public point of view.

Mr. St-Amand: I have given so many interviews since February, you would not believe it.

Senator Eyton: So my few questions are nothing more than child's play, right?

Mr. St-Amand: Yes. No, we went the very same day that Sheila Fraser gave her report. We decided to answer all the questions coming to us from every journalist across the country. We explained who we are, what we do, our Code of Ethics and what we do and do not recommend. We are still going ahead with that.

Mr. Gomery is going to be in Montreal over the next couple of months, and we are all prepared to answer questions. Our position on this is very clear. It is not a problem of the industry. It becomes a problem of perception towards the industry, but it is not a problem of the industry because our industry acted well. What Sheila Fraser was saying, essentially, is that some individuals went around a system that worked well, so far.

Last week, we had a meeting with Scott Brison — the Minister of Public Works and Government Services. We met with him to try to find ways of improving the actual system, because there are still things to be improved in this system. We hope to be able to work well with the government to improve everything we can.

Senator Eyton: I applaud you for doing what you are doing. You will appreciate that it did fit within the context of our discussion here because you were talking about professional services and value added. There are some very strong allegations that there were many transactions where in fact that was not there. So, thank you, and I think you are doing the right thing.

Senator Merchant: What about the buyer-beware notion? If people are not getting good value for their money, is there anything we can do to make them smarter buyers. I do have sympathy for you, but I do not really know what the solution is. If people want to spend their money foolishly, perhaps they will have to learn the hard way.

Mr. St-Amand: I appreciate your point. As I mentioned in the beginning, we are not here to ask you to do anything directly; we are not asking you to penalize the media. We simply wanted to

M. St-Amand : Deux d'entre elles en étaient membres avant les événements; mais elles n'en sont plus membres aujourd'hui. C'est à peu près tout.

Le sénateur Eyton : Cela veut-il dire que l'Association s'est prononcée sur certaines allégations?

M. St-Amand : Nous n'avons pas eu à intervenir à l'époque, car les deux agences ont décidé d'elles-mêmes de retirer leur adhésion.

Le sénateur Eyton : Est-ce que vous avez pris publiquement position sur ces événements?

M. St-Amand : J'ai accordé je ne sais combien d'entrevues depuis février.

Le sénateur Eyton : Mes quelques questions ne seront donc pour vous qu'un jeu d'enfant, n'est-ce pas?

M. St-Amand : Oui. Nous avons comparu le jour où Sheila Fraser a présenté son rapport. Nous avons décidé de répondre à toutes les questions des journalistes. Nous avons expliqué qui nous sommes et ce que nous faisons, nous avons expliqué notre code déontologique et ce qui nous semblait souhaitable ou condamnable. C'est d'ailleurs ce que nous faisons encore.

Mr. Gomery doit venir à Montréal ces prochains mois, et nous sommes tous disposés à répondre à ses questions. Notre point de vue est très clair. Ce n'est pas le problème de l'industrie. C'est devenu un problème de perception vis-à-vis de l'industrie, mais ce n'est pas le problème de l'industrie, car elle s'est bien comportée. Ce qu'a dit Sheila Fraser, en gros, c'est que certaines personnes ont réussi à contourner un système qui, jusqu'à maintenant, a bien fonctionné.

La semaine dernière, nous avons eu un entretien avec Scott Brison, le ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux. Nous avons essayé avec lui de trouver des solutions pour améliorer le système, parce qu'il y a encore moyen de l'améliorer. Nous espérons pouvoir collaborer avec le gouvernement pour apporter toutes les améliorations possibles.

Le sénateur Eyton : Je vous félicite de ce que vous faites. Comme vous le voyez, tout cela s'insère dans le contexte de notre discussion d'aujourd'hui, parce que vous avez parlé de services professionnels et de valeur ajoutée. D'après des allégations persistantes, il y a eu de nombreuses transactions dont ces deux éléments étaient absents. Donc, je vous remercie et je suis convaincu que vous faites ce qu'il faut faire.

Le sénateur Merchant : L'acheteur ne doit-il pas être sur ses gardes? Si les gens n'en obtiennent pas suffisamment pour leur argent, est-ce qu'on peut faire quelque chose pour leur apprendre à acheter plus intelligemment? J'ai beaucoup de sympathie pour vous, mais je ne vois pas comment résoudre le problème. Si les gens veulent dépenser leur argent de façon futile, ils apprendront tôt ou tard ce qu'il leur en coûte.

M. St-Amand : Je comprends votre argument. Comme je l'ai dit au départ, nous ne sommes pas ici pour vous demander d'intervenir directement. Nous ne vous demandons pas de

inform you about the situation, because we thought it was the right committee to hear about it. Other groups will talk to you about the impact on the press, and journalists, but we wanted to make sure you heard about the parallel situation, which is, in our mind, very important.

We know that you cannot interfere, that you cannot call Mr. Péladeau and say "Stop doing that." I do not know who can do that anyway. However, we are going to have to meet with those people — we are ready to start talking with them — and find other ways. Although things are changing, our concern is that we are talking about media convergence from only one point of view. We wanted to make sure you are aware of other points of view around media convergence.

Senator Merchant: Well, thank you, I am pleased that you are here. I just do not know how we can help you, directly.

The Deputy Chairman: At one time, advertising agencies charged a national rate of 17.5 or 15 per cent, and then there was a local rate. A lot of people paid the national rate if they wanted to use an ad agency, because they had expertise in the buy. As you said, most people do not understand GRPs vis-à-vis radio and television well enough to make a smart purchase. Does that kind of structure still exist?

Mr. Vary: Well, it does not exist on a large scale. There is still some of it, but a lot of the practice has been transferred into honorariums, fees, a mix of both, or partial — a part of the 15 per cent. If you only do media placement, because we do have "conseils," the media counsel companies that are only in media placement go for 3 per cent or 4 per cent percent. It is no longer the 15 per cent or 17 per cent; it is a mix of everything. General speaking, the 15 per cent to 17 per cent has been counterbalanced by a mix of fixed fees or hourly fees. There are some rate cards that still post the 15 per cent rate, it because some buyers, planners and estimators like to see it, but most of the advertising transactions today are not based on that; the 15 per cent is just there as a symbol.

The Deputy Chairman: When the big companies come — we will not use names — to their clients and say, "We will do the buy, do the production, write the copy and plan your marketing," are they quoting what would normally be considered the national rate or are they quoting the local rate?

Mr. Vary: I suspect they will build an integrated package. Depending on the conglomerate, they will say, "We will sell you the air time and the space time. We will produce your TV spots, or your ads, or your Internet site." I suspect they will say, "This is the fixed cost; there is no commission. That is the best deal you can get."

Those companies can, to a certain extent, undercut what would be even the net cost to the agency, because they are forcing into it elements that are not strategic for the advertiser.

pénaliser les médias. Nous tenions seulement à vous informer de la situation, car c'est votre comité qu'elle concerne. D'autres groupes vous parleront de ses conséquences pour la presse et les journalistes, mais nous tenions à ce que vous sachiez qu'il y a cette situation parallèle qui, à notre avis, est très importante.

Nous savons que vous ne pouvez pas intervenir, vous ne pouvez pas convoquer M. Péladeau pour lui demander de cesser de faire ceci ou cela. Je ne sais pas qui aurait ce pouvoir. Cependant, nous allons rencontrer les personnes en cause — nous sommes déjà prêts à amorcer le débat avec elles — pour trouver d'autres formules. Bien que la situation évolue, nous déplorons le fait qu'on ne parle de convergence des médias que d'un seul point de vue. Nous voulions nous assurer que vous connaissiez les autres points de vue sur la convergence dans les médias.

Le sénateur Merchant : Merci, je suis très heureux que vous soyez venu nous le dire. Mais je ne vois pas comment nous pourrions vous aider directement.

Le vice-président : Il fût un temps où les agences de publicité imposaient un tarif national de 17,5 ou 15 p. 100, et il y avait aussi un tarif local. Les annonceurs acceptaient souvent le tarif national lorsqu'ils voulaient passer par une agence de publicité, dont ils appréciaient l'expertise. Mais comme vous l'avez dit, les gens ne comprennent pas toujours suffisamment les indices de couverture brute de la radio par rapport à ceux de la télévision pour faire un choix judicieux. Est-ce que cette structure existe toujours?

M. Vary : Elle n'existe plus à grande échelle. Il en reste encore quelque chose, mais l'usage s'est porté vers des honoraires et des frais qui entrent dans le cadre des 15 p. 100. Quand on ne fait que du placement médiatique, comme il existe des conseils des médias, les sociétés de conseils de médias qui ne font que du placement médiatique travaillent à 3 ou 4 p. 100. Ce n'est plus 15 ou 17 p. 100 comme autrefois. C'est une formule composite. De façon générale, les 15 à 17 p. 100 ont été compensés par un mélange d'honoraires fixes et de tarifs horaires. Certaines cartes de tarifs affichent encore un taux de 15 p. 100, car cela plaît à certains acheteurs et planificateurs, mais la plupart des transactions actuelles de publicité ne sont plus fondées sur ce tarif. Les 15 p. 100 n'ont plus qu'une valeur symbolique.

Le vice-président : Quand les grosses sociétés, dont nous taillons les noms, disent à leurs clients : « Nous allons faire une campagne, assurer la production, produire un exemplaire et planifier votre campagne commerciale », est-ce qu'elles proposent ce qui est normalement considéré comme le tarif national ou est-ce qu'elles proposent le tarif local?

M. Vary : Je suppose qu'elles proposent une formule intégrée. Selon le conglomerat client, elles vont dire : « Nous allons vous vendre du temps d'antenne et de l'espace temps. Nous allons produire vos annonces pour la télévision, pour les journaux ou pour votre site Internet ». Je suppose qu'elles appliquent un coût fixe, sans commission, en affirmant que c'est la meilleure affaire possible.

Dans une certaine mesure, ces compagnies peuvent arriver à un prix inférieur au coût net d'une agence, parce qu'elles font appel à des éléments qui ne sont pas stratégiques pour l'annonceur.

The Deputy Chairman: If a person is misrepresenting what they are doing, or they are cross-selling what they are doing, and forcing that person to buy into a cross-selling package, and making him think he is getting something that he is not, then it is an issue for us. So if that is going on, then we would like to know about that.

Mr. Angus: I would suggest that there definitely is cross-selling.

The Deputy Chairman: There is cross-selling?

Mr. Angus: There are bundle deals, and it is positioned like this: "Why don't you just take the radio? You have the TV and the newspaper. The radio is essentially free." If you look at it, and it is the right mix for your target group — and they do not even know what the target group is often.

We use film production houses, not television, because of the quality of director and film. Again, the value is very hard to understand, because it is just production, and space, and it is all bundled. It is very hard to unbundle, because the whole thing falls apart and the offer is gone. What they would then say is plus 15 per cent on top of that, and that is what you are really saving. "Here is what it costs — now add 15 per cent." If you get all this with an agency, it is that much more.

But how do you unwind — and they do not have access to our costs. We are one of the biggest media buyers in Canada, and there are certain deals that our clients get because of our volume purchase of television. These groups were formed precisely so we could say to a big media company, "Hang on, we are big, too. We have got 12 of the biggest advertisers in Canada; it is time to negotiate our rates with TV."

We are doing it with Radio-Canada at the same time, and we are doing it over here at the same time. That is all gone. Our rates might already be superior to the 15 per cent saving the media would claim they are going to get for not dealing with an agency. Maybe our rates of rate card TV buy are already better than 15 per cent, in other words.

Mr. St-Amand: The other impact is that if, for example, his company is losing the capability of buying media for a low cost, of course they cannot have their other clients profit from it. So there is a secondary side effect, if I can say.

The Deputy Chairman: None of that would bother me very much if a client had options. If what I heard earlier is correct, if certain groups own 50 per cent, and the other group is told, "Hey, you do not buy that radio ad, you cannot get that TV ad," that would be troublesome.

Mr. Angus: Yes. As well, the radio station that is set in the home may target a completely different demographic than the main buy, which is TV here, where they should be buying their radio from Astral and their TV with Quebecor.

Le vice-président : Les allégations trompeuses et les ventes croisées posent un véritable problème, quand une personne force quelqu'un à accepter une formule forfaitaire de vente croisée en lui faisant croire à tort qu'il en obtiendra quelque chose, c'est là que nous pouvons y faire quelque chose. Si c'est ce qui se passe, nous voulons en être informés.

M. Angus : Je considère qu'il y a manifestement des ventes croisées.

Le vice-président : Il y a des ventes croisées?

M. Angus : Il y a des formules forfaitaires, que l'on propose de la façon suivante : « Pourquoi ne pas prendre également la radio? Vous avez déjà la télévision et les journaux. La radio est pratiquement gratuite ». L'annonceur considère l'offre et peut y voir la bonne formule pour son groupe cible, même si souvent, il ne connaît pas son groupe cible.

Nous utilisons des sociétés de production de films, et non pas de télévision, à cause de la qualité de la mise en scène et du film. Encore une fois, la valeur est une notion difficile à comprendre, car il s'agit uniquement de production et d'espace, le tout étant indissociable. Il est très difficile de dissocier les divers éléments car alors la formule se désagrège. Vous rajoutez 15 p. 100 à ce qu'ils disent, et c'est là, vraiment, ce que vous économisez : « Voici ce que cela coûte — ajoutez-y 15 p. 100 ». Si vous obtenez tout cela d'une agence, c'est déjà ça de gagné.

Mais comment s'y retrouver — et les annonceurs n'ont pas accès à nos coûts. Nous sommes parmi les plus gros acheteurs canadiens auprès des médias, et nos clients obtiennent certains contrats grâce au volume de nos achats auprès des télédiffuseurs. Ces groupes ont été formés précisément pour nous permettre de dire aux grosses sociétés des médias : « Un instant, nous aussi, nous sommes une grosse société. Nous avons douze des plus gros annonceurs au Canada. Il est temps de négocier de nouveaux tarifs de télévision ».

C'est ce que nous faisons avec Radio-Canada, et ici aussi, en même temps. Nos tarifs offrent peut-être déjà une économie supérieure aux 15 p. 100 que les médias prétendent épargner en ne passant pas par une agence. Autrement dit, il se pourrait bien que notre carte de tarif pour la télévision offre déjà plus que ces 15 p. 100 d'économie.

St-Amand : L'autre conséquence, c'est que si la société n'est plus capable d'acheter des médias à prix modique, elle ne peut pas en faire profiter ses autres clients. C'est un effet secondaire, pour ainsi dire.

Le vice-président : Je ne m'en inquièterais pas si le client avait le choix. Mais si ce que j'ai entendu plus tôt est vrai, si certains groupes s'arrogent 50 p. 100 du marché et qu'un autre groupe se fait dire qu'il ne peut pas faire passer d'annonces télévisées s'il n'achète pas également des annonces à la radio, c'est ce qui pose problème.

M. Angus : Oui. Et en outre, la station de radio peut viser un groupe démographique totalement différent du groupe cible de l'annonce télévisée, alors que l'annonceur devrait pouvoir placer son annonce radio chez Astral et son annonce télévisée chez Quebecor.

The Deputy Chairman: We heard from the Ontario council, and they did not raise this issue. Do you know if this is going on in other markets, besides Quebec?

Mr. Angus: It is not as acute as it is here.

The Deputy Chairman: You say it is not as acute. However, I am asking whether or not it is going on.

Mr. Angus: I think it is going on. It certainly would be going on with Astral, which is present elsewhere.

Mr. St-Amand: I was at lunch with the people from the Association of Canadian Advertisers, and they told me of other situations in British Columbia. Let me tell you that with the buying of this TVI — I do not know the name exactly — in Toronto by Quebecor, you are in for a ride.

Senator Merchant: There used to be a federal Department of Consumer and Corporate Affairs. Hence, as a consumer, if I had a complaint, I could go to them and they would investigate. If they do not buy from you, do buyers have anywhere to go, if they feel that somebody has taken them in, to complaint? Can they go somewhere to resolve their complaint?

Mr. Vary: There is nothing formal that I know, except word of mouth, and the person would not brag.

Senator Merchant: So the only way for the buyer to get satisfaction is not to buy from a particular person?

Mr. Vary: That is it. The practice we would encourage, if the advertiser does not want to use specialists and agencies, is to refer these deals for analysis to the agency, which is done sometimes. It is not every advertiser that is at fault here, but this systematically would at least prevent some bad situations. That is why we are hired. There is no Better Business Bureau or anything like that for these people.

The Deputy Chairman: There was a previous group before us, the Quebec Community Newspapers Association, and they talked about audited and non-audited papers, that there are some non-audited papers that were getting quite a bit of government advertising and that during election campaigns some would just sprout up.

Senator Merchant: Non-verified.

The Deputy Chairman: Or non-verified — but that would mean “audited” right?

Is that prevalent, or were they telling us something that maybe we did not quite understand?

Mr. Vary: That is a very good subject. That practice is prevalent. Community newspapers, in a large sense — and there are 1,400 of them in Canada — come under a rainbow of organizations and setups.

In terms of having circulation verified by a formal body — and there are some in the industry, and they were named, like ABC, CCAB, ODC — I think it is a good practice they are advocating.

Le vice-président : Nous avons entendu des représentants du conseil de l'Ontario, qui n'ont pas soulevé ce problème. Savez-vous s'il se manifeste sur d'autres marchés, en dehors du Québec?

M. Angus : Il n'est pas aussi grave qu'ici.

Le vice-président : Vous dites qu'il n'est pas aussi grave. Je vous demande s'il est présent ou non.

M. Angus : Je crois qu'il l'est. Il l'est certainement chez Astral, qui a des activités ailleurs qu'au Québec.

St-Amand : J'ai déjeuné avec des représentants de l'Association des annonceurs canadiens, qui m'ont parlé de situations du genre en Colombie-Britannique. Je peux vous dire qu'avec l'achat de TVI — je n'en connais pas le nom exact — à Toronto par Quebecor, vous n'êtes n'est pas sortis du bois.

Le sénateur Merchant : Il y avait autrefois un ministère fédéral de la Consommation et des Corporations. Le consommateur qui voulait porter plainte pouvait s'adresser à ce ministère, qui faisait enquête. S'ils n'achètent pas chez vous, est-ce que les clients ont quelque part où adresser leur plainte, s'ils estiment avoir été lésés? Est-ce qu'ils ont quelque part où porter plainte?

M. Vary : À ma connaissance, il n'existe rien d'officiel, seulement le bouche à oreille, et les victimes ne sont pas portées à se vanter de leurs mésaventures.

Le sénateur Merchant : Donc pour l'acheteur, la seule façon d'obtenir satisfaction est de ne pas conclure d'affaires avec une personne en particulier?

M. Vary : C'est bien cela. Si l'annonceur ne veut pas passer par un spécialiste ou une agence, nous lui conseillons de nous soumettre son contrat pour analyse, ce qui se fait parfois. Les annonceurs n'ont pas tous des problèmes, mais ce genre de démarche permet au moins d'éviter certaines situations fâcheuses. C'est pour cela qu'on fait appel à nous. Il n'existe pas de bureau d'éthique commerciale ou rien du genre pour les annonceurs.

Le vice-président : Un groupe précédent, l'Association des journaux régionaux du Québec, nous a parlé des journaux vérifiés et des journaux non vérifiés et apparemment, certains journaux non vérifiés obtiennent un grand volume d'annonces du gouvernement, et ils ont dit que pendant les campagnes électorales on voit apparaître des tas de nouveaux journaux.

Le sénateur Merchant : Les journaux non vérifiés?

Le vice-président : C'est cela.

Le phénomène est-il fréquent, ou est-ce que nous les avons mal compris?

M. Vary : C'est un sujet très intéressant. Le phénomène est fréquent. Les journaux régionaux — il y en a 1 400 au Canada — relèvent d'une kyrielle d'organismes et de configurations différents.

En ce qui concerne la vérification de la diffusion par un organisme officiel — et des noms ont été cités, comme ABC, CCAB et ODC — je crois que c'est un excellent principe à

In the case of a federal campaign, or even a provincial campaign, we are dealing with hundreds of newspapers who claim to be the best.

The verified status is something the media buyers would advocate using. I remember times when newspapers would sprout in every cultural community in all regions. We would recognize some of them as being very established community newspapers — the Saskatchewan Community Press comes to mind. We have one in Quebec. It was a flip of the coin in other provinces. I do not want to single out rural Ontario, but there were a lot of cases there — in another life, I did a lot of placement.

The issue of verification is one step where things could be improved, leading to good sound investment. This is one item that we would look at in our placement.

The Deputy Chairman: I have one question left on the convergence issue. In Toronto, we were told by the Association of Canadian Advertisers that there was a lack of TV space, that they could use more local stations — not national but local stations. Is that true in this market, as well?

Mr. Vary: Would it be desirable to have more television stations — at least not less, because we like competition, as well. Several years back, there were rumours of CBC or Radio-Canada cutting advertising, or limiting it, and there was opposition to that idea.

The Deputy Chairman: Yes, that is what they said, too.

Mr. Vary: We like competition.

Obviously, by creating mega competitors, these people are trying to integrate.

We hear that French Radio-Canada was going into this thing about visiting clients — they do not have too many properties, but they do have some, and they have specialty networks, and so on, so even they are tempted. However, by cutting this offer, or any other offer, that would limit our leverage for negotiating.

So, yes, we could use more, not too much more, because we do not want to fragment the audience, but we would like to have a fairly good size number of solid players, so we can play ball, negotiate, and have the laws of the market work as they used to be working.

Mr. St-Amand: You probably are aware that Télé-Québec is revising its current situation. We recommended some months ago that instead of only eight minutes an hour for advertising they go to 12 minutes an hour, to improve the numbers of possibilities for us. Of course, we told them that this was not necessary in every kind of program, that it could be adapted to individual situations. Hence, we are going in accordance with the CDMQ.

préconiser. Dans le cas des campagnes électorales fédérales, ou même provinciales, ce sont des centaines de journaux qui prétendent chacun être le meilleur.

Le titre de publication vérifiée est quelque chose que les acheteurs de médias favoriseraient. Je me rappelle une époque où les journaux poussaient comme des champignons dans toute la communauté culturelle de toutes les régions du pays. Certains d'entre eux étaient reconnus comme étant des journaux régionaux bien établis — je pense, par exemple, au Saskatchewan Community Press. Nous en avons un au Québec également. Dans les autres provinces, c'était comme un tirage au sort. Je ne veux pas particulariser les régions rurales de l'Ontario, mais il y en avait beaucoup — dans une autre vie, j'ai fait beaucoup de placements.

L'aspect de la vérification en est un où il pourrait y avoir amélioration, et cela entraînerait de bons investissements sûrs. C'est un aspect dont on tiendrait compte pour faire nos placements.

Le vice-président : Il me reste une question au sujet de la convergence. À Toronto, l'Association canadienne des annonceurs nous a dit qu'il manquait de créneaux à la télévision, qu'un plus grand nombre de chaînes locales leur serait utile — pas les chaînes nationales mais locales. Est-ce également vrai dans ce marché?

M. Vary : Serait-il souhaitable d'avoir plus de chaînes de télévision? Ou du moins pas moins de chaînes, car la concurrence a aussi du bon. Il y a quelques années, des rumeurs couraient que CBC ou Radio-Canada réduisait les annonces, ou en limitait le nombre, et il y a eu de la résistance à cette idée.

Le vice-président : Oui, c'est aussi ce qu'ils ont dit.

M. Vary : La concurrence a du bon.

Manifestement, en créant des méga-concurrents, ces gens-là essayent d'intégrer le marché.

Nous avons entendu dire que la chaîne francophone de Radio Canada commençait à rendre visite à ses clients — ils n'ont pas beaucoup de propriétés, mais ils en ont quelques-unes et ils ont des réseaux spécialisés, etc., alors même eux sont tentés. Cependant, si cette offre ou toute autre offre est restreinte, cela nous affaiblit dans les négociations.

Donc, oui, nous pourrions utiliser beaucoup, pas beaucoup plus, parce que nous ne voulons pas fragmenter l'auditoire, mais nous aimerions avoir un bon nombre de joueurs solides, qui puissent jouer selon les règles, négocier et faire en sorte que les lois du marché s'appliquent comme elles le faisaient avant.

M. St-Amand : Vous savez probablement que Télé-Québec réexamine sa situation actuelle. Nous avons recommandé il y a quelques mois qu'au lieu de huit minutes par heure, ils diffusent 12 minutes de publicité par heure, pour nous donner plus de possibilités. Bien sûr, nous leur avons dit que ce n'était pas nécessaire pour tous les genres de programmes, que ce pourrait être adapté à des situations particulières. Ainsi, nous nous accordons avec le CDMQ.

The Deputy Chairman: I want to thank you very much for your presentation.

We will now offer an opportunity for members of the public to come forward to present their views on our mandate.

Please feel free to use either official language — our interpreters are excellent. Even though I am unilingual, I find that it works well. I appreciate your patience with me.

We will start with Deepak Awasti from the Greater Quebec Movement. Perhaps you could start by telling us a little bit about the Greater Quebec Movement.

Mr. Deepak Awasti, Greater Quebec Movement, as an individual: Mr. Chairman, I thank you very much for the opportunity to speak and present before this group.

The Greater Quebec Movement is a Montreal-area think tank. We are a group of anglophones aged 18 to 40 who are concerned with issues related to the anglophone community, or matters of public policy and corporate governance. We have dealt with matters related, for example, to the constitutional amendment in 1998 related to school boards in Quebec, and we have also presented before provincial commissions on related issues.

Today, as I listened to everyone address the subject of convergence, and matters of ownership, and the role of the media, or at least the interest of the media, I felt the issue was: What is the role of the media; what is Canadian content; and how is the role of the media played out in the formation of public policy and public culture? In a sense, what is Canadian culture, and how does the media form it, how does it develop it, how does it preserve it, how does it promote it?

In terms of television programs in Canada, there is *The Simpsons*, *The Osbournes*, and other such programs that are mainly American or Western in profile. If we look for Canadian programming, nothing distinct jumps out at us, except maybe on the CBC, and we might see a few things on CTV, but that is mainly local.

With respect to diversity, it is it necessarily the case of many people, be they of different cultures, different ethnicities, different language groups, different sexual orientations, or political opinions? Is that what diversity is? Or is diversity reflected in other ways?

These are essentially the issues I would like to discuss here today, but let me begin with the issue of Canadian culture. Let us distinguish between what is Canadian culture historically, and as recognized by the Canadian government, and what is the evolution of Canadian culture. Official Languages and Heritage Canada fund things that are distinctly Canadian — which falls into two camps, either English or French. However, if something is more amorphous, it falls under multiculturalism. The Quebec

Le vice-président : Je tiens à vous remercier de votre exposé.

Nous allons maintenant offrir la possibilité aux membres du public de venir se présenter et de dire ce qu'ils pensent de notre mandat.

N'hésitez pas à vous exprimer dans la langue officielle de votre choix, nous avons d'excellents interprètes. Bien que je sois unilingue, je trouve que cela va très bien. J'apprécie la patience dont vous faites preuve à mon égard.

Nous allons commencer avec Deepak Awasti du Greater Quebec Movement. Peut-être pourriez-vous commencer par nous parler un petit peu de ce qu'est le Greater Quebec Movement.

M. Deepak Awasti, Greater Quebec Movement, à titre personnel : Monsieur le président, je vous remercie de me donner la possibilité de m'exprimer devant ce groupe.

Le Greater Quebec Movement est une cellule de réflexion de la région de Montréal. Nous sommes un groupe d'anglophones âgés de 18 à 40 ans, qui se préoccupe des enjeux qui touchent la communauté anglophone, les questions de politique publique ou de gouvernance des entreprises. Nous sommes intervenus, par exemple, dans la révision constitutionnelle de 1998, en rapport avec les commissions scolaires du Québec, et nous avons également témoigné devant des commissions provinciales sur des questions connexes.

Aujourd'hui, en écoutant tout le monde parler de convergence, de questions de propriété et du rôle des médias, ou au moins de l'intérêt des médias, j'ai eu l'impression que la question qui se pose est : quel est le rôle des médias? Qu'est-ce qu'un contenu canadien? Quel est le rôle des médias dans l'élaboration des politiques publiques et d'une culture publique? Dans un certain sens, qu'est-ce que la culture canadienne, comment les médias la créent-ils, la développent-ils, la conservent-ils, comment les médias en font-ils la promotion?

Pour ce qui est des émissions télévisées au Canada, nous avons les *Simpsons*, les *Osbournes* et d'autres émissions du même genre, de profil surtout américain ou occidental. Si nous cherchons une programmation canadienne, rien de particulier ne nous vient à l'esprit, sauf peut-être sur la chaîne anglaise de Radio Canada et quelques émissions sur CTV, mais ce sont pour la plupart des émissions locales.

Pour ce qui est de la diversité, est-ce vraiment le cas de beaucoup de gens, qu'ils soient de différentes cultures, de différentes ethnies, de différents groupes linguistiques, d'orientation sexuelle différente, ou de perspective politique différente? Est-ce cela, la diversité? Ou bien, la diversité s'illustre-t-elle d'autres façons?

Ce sont les principales questions dont je voudrais traiter aujourd'hui ici, mais je vais commencer par celle de la culture canadienne. Établissons la distinction entre ce qu'est la culture canadienne, historiquement parlant, telle que la reconnaît le gouvernement canadien, et ce qu'est l'évolution de la culture canadienne. Les Langues officielles et Patrimoine Canada financent des activités de caractère distinctement canadien, sous l'une ou l'autre bannière, soit l'anglais ou le français. Par contre,

Community Groups Network is trying to develop the definition of what is an English speaker in Quebec, and essentially we asked the question: "Is official languages culture multicultural in essence, or is it separate from multiculturalism?"

In that sense, is the diversity of opinions, the diversity of our Canadian culture, actually reflected in media content? Our answer is that it is not. In Montreal, at least, because of the long-standing debate between the anglophone and francophone communities in Quebec, the multicultural component of Canada has been set aside — and the media reflects that.

If you view the content of Montreal's *The Gazette*, and if you even view the content of *La Presse*, you will see that the multicultural issue is not played out very significantly. If it is played out in *The Gazette*, it is played out in the context of how minorities are being oppressed, and it is in that sort of vein that the debate continues.

If you look at *The Toronto Star*, and I have viewed other newspapers across Canada, and I have found — outside of perhaps the CanWest Global chain of newspapers — that outside Quebec the view is a little more different. Given that the multicultural issue is far more pervasive and that the linguistic debate does not exist as obviously as it exists here in Quebec, the media culture outside of Quebec is very different.

We have to ask where we are going with Official Languages culture. Where are we going with Canadian culture? Are we moving towards a more monolithic North American culture that is predominantly American in origin, or are we diverting and moving towards a culture that is distinctly Canadian and distinctly multicultural in essence? How does that play out in public policy formation? How does that play out in our public culture?

I would have to say that until we can address what Canadian culture is, until we can say that Canadian culture and Official Languages culture is now essentially multicultural, then we can talk about a lot of other things. We can talk about the proper inclusion of all these minority groups that came before you, and we can properly integrate them into Canadian society. Until that happens, until we stop differentiating between official languages culture and multiculturalism, we will continue to have this debate.

Finally, with respect to the issue of the diverse voices that we have often talked about — for example, Al-Jazeera. There was much debate as to whether Al-Jazeera was promoting a perspective that was offensive to a particular community. In the context of Canadian content rules, or in the context of the development of Canadian culture, are we necessarily protecting the interests of the media industry that exists, or are we trying to promote something different? In the promotion of different voices we are, in fact, promoting Canadian culture.

quelque chose de moins clairement défini tombe sous la bannière du multiculturalisme. Le Quebec Community Groups Network s'efforce de définir ce qu'est un anglophone au Québec et dans le fond, la question que nous posons est la suivante : « Est-ce que la culture des langues officielles est en soi multiculturelle ou est-elle distincte du multiculturalisme? »

Dans cet esprit, est-ce que la diversité d'opinions, la diversité de notre culture canadienne se reflète réellement dans le contenu des médias? Nous répondons à cela non. À Montréal, du moins, à cause du sempiternel débat entre les communautés anglophone et francophone du Québec, l'élément multiculturel du Canada a été mis au rencard et c'est cela qui transparaît dans les médias.

Si vous regardez le contenu de *The Gazette* de Montréal et même si vous regardez le contenu de *La Presse*, vous verrez que l'aspect multiculturel n'est pas mis tellement en valeur. Si on en parle dans *The Gazette*, c'est dans le contexte de l'oppression des minorités et le débat se poursuit dans cette veine.

Si on regarde le *Toronto Star*, et j'ai examiné d'autres journaux de partout au Canada, j'ai trouvé que — à part peut-être la chaîne de journaux CanWest Global — hors Québec, le point de vue est quelque peu différent. Étant donné que l'enjeu multiculturel touche beaucoup plus de monde et que le débat linguistique n'a pas la même ampleur qu'au Québec, la culture médiatique hors Québec est très différente.

Nous devons nous demander où nous allons avec cette culture des langues officielles. Où va-t-on avec cette culture canadienne? Est-ce vers une culture nord-américaine plus monolithique, aux racines principalement américaines? Ou sommes-nous en train de bifurquer vers une culture distinctement canadienne et distinctement multiculturelle en soi? Quel rôle cela joue-t-il dans l'élaboration des politiques publiques? Quel rôle cela joue-t-il dans notre culture publique?

Je dois dire que ce n'est que quand nous aurons déterminé ce qu'est la culture canadienne, quand nous pourrions affirmer que la culture canadienne et la culture des langues officielles sont désormais multiculturelles que nous pourrions parler de bien d'autres choses. Nous pouvons parler de l'intégration appropriée de tous ces groupes minoritaires qui ont comparu devant vous et nous pouvons les intégrer de façon appropriée dans la société canadienne. Tant que cela ne sera pas fait et que nous continuerons de faire une distinction entre la culture des langues officielles et le multiculturalisme, ce débat se poursuivra.

Enfin, en ce qui concerne la question des voix diverses dont nous avons souvent parlé — par exemple, Al-Jazeera. On a longuement débattu de la question de savoir si Al-Jazeera fait la promotion d'une perspective blessante pour une communauté particulière. Dans le contexte des règles de contenu canadien ou dans le contexte de la définition d'une culture canadienne protégeons-nous nécessairement les intérêts du secteur des médias existant ou essayons-nous de promouvoir quelque chose de différent? En favorisant l'expression de voix différentes, en fait nous faisons la promotion de la culture canadienne.

I was born in India and have been in Canada for 35 years. I was living in Japan for two years, teaching English as a second language. In Tokyo, I was regarded as far better than the Americans, because I was a Canadian. I was not necessarily better than the Europeans because, of course, they are the best through the eyes of the Japanese. However, in a sense, because we are Canadian, because we are not American, we are seen as different. What was most popular in Japan? *Anne of Green Gables* — and that is a part of our culture.

When someone asks me where I am from and I tell them I am from Canada, they often do not believe me because they do not see me as being Canadian. I do not look Canadian, as one person put it to me.

Effectively, it means that we are not promoting the reality of Canada today, what the reality of Canadian culture is today.

The Deputy Chairman: I must ask you to wrap it up.

Mr. Awasti: Finally, with respect to allowing other voices into Canada, allowing the other media into Canada, it is my understanding that the Canadian Broadcasting Act limits other media from entering our airspace by requiring a Canadian broadcaster to sponsor other media outlets. That effectively limits — it maintains control, but it limits competition. In my mind, it is counterproductive for us to limit competition to the extent that we wish to. By guaranteeing Canadian content, or by guaranteeing Canadian ownership, we are not necessarily guaranteeing Canadian culture.

Senator Merchant: As an immigrant, I have some understanding of struggling to be a Canadian and being accepted as a Canadian. We chose to live here, so we want to be Canadians.

I think you mixed a lot of things here. First, you started to talk about the linguistic duality. Now, as far as I am concerned, that is a historic fact of this country. Anyone who comes into this country — I do not care how many numbers there are, because in Saskatchewan we have a lot of Ukrainians and Germans — is allowed to continue to speak their language if they choose. I am very happy that in this country I am allowed to do that; in that way, we can have our community.

I do not mix that in with the linguistic duality of this country, because that is a historical fact, and it is something that — that is what this country is about. So I do not want that mixed in here.

Now, culture is a different thing. In Canada, we have allowed cultures to flourish, unlike the Americans, who have a melting pot. In the United States, everyone is required to be American, to wear their Americanism on their sleeve. We have not made that a requirement here, and I think we are better for it. We have a much more multicultural, multifaceted culture here.

Hence, to reflect that in the press, we have to have champions and role models — and I am not just talking about Ian Hanomansing reading the news and therefore we have overcome all our difficulties. What we have heard throughout

Je suis né en Inde et je vis au Canada depuis 35 ans. J'ai vécu deux ans au Japon, où j'enseignais l'anglais comme langue seconde. À Tokyo j'étais plus respecté que les Américains, parce que j'étais Canadien. Je n'étais pas mieux respecté que les Européens parce que, bien sûr, aux yeux des Japonais, il n'y a pas mieux. Cependant, dans un certain sens, parce que nous sommes Canadiens et non pas Américains, nous sommes perçus de façon différente. Savez-vous ce qui est le plus populaire au Japon? *Anne aux pignons verts* — c'est de chez nous.

Quand on me demande d'où je viens et je réponds que je viens du Canada, souvent on ne me croit pas parce qu'on ne me perçoit pas comme un Canadien. On m'a déjà dit que je n'ai pas l'air d'un Canadien.

En fait, cela signifie que nous ne faisons pas la promotion de la réalité du Canada d'aujourd'hui, ce qu'est la réalité de la culture canadienne aujourd'hui.

Le vice-président : Je dois vous demander d'abrégé.

M. Awasti : Enfin, pour ce qui est d'ouvrir l'accès au Canada à d'autres voix, de permettre à d'autres médias de venir au Canada, à ce que je comprends, la Loi canadienne sur la radiodiffusion restreint l'accès d'autres médias à nos ondes en exigeant qu'un diffuseur canadien les parraine. C'est une mesure de restriction efficace, qui maintient le contrôle, mais qui limite la concurrence. Selon moi, c'est aller à l'encontre du but recherché que de limiter la concurrence à ce point. En garantissant le contenu canadien ou en garantissant la propriété canadienne, nous n'appuyons pas nécessairement la culture canadienne.

Le sénateur Merchant : En tant qu'immigrant, je sais ce que c'est que de se battre pour être Canadien et pour être accepté en tant que Canadien. Nous avons choisi de vivre ici, alors nous voulons être Canadiens.

Je pense, cependant, que vous mélangez toutes sortes de choses ici. Tout d'abord, vous avez parlé de la dualité linguistique. Maintenant, en ce qui me concerne, c'est une réalité historique de ce pays. Quiconque vient ici, quel qu'en soit le nombre, parce qu'en Saskatchewan nous avons beaucoup d'Ukrainiens ou d'Allemands, quiconque, donc, peut choisir de continuer de s'exprimer dans sa langue. Je suis très heureux, dans ce pays, de pouvoir le faire. Ainsi nous avons notre communauté.

Mais je ne confonds pas cela avec la dualité linguistique de ce pays, parce que c'est une réalité historique, c'est quelque chose... C'est l'identité du pays. Alors je ne voudrais pas que cela soit confondu ici.

Maintenant, la culture, c'est autre chose. Au Canada, nous avons permis à des cultures de s'épanouir, contrairement aux États-Unis, qui sont un creuset de fusion des cultures. Aux États-Unis, on exige que tout le monde soit un Américain et clame son américanisme. Nous n'avons pas cette exigence ici et je pense que c'est mieux. Nous avons une culture beaucoup plus multiculturelle, à facettes multiples, ici.

Par conséquent, pour que la presse le reflète, nous avons des champions et des modèles — et je ne parle pas uniquement de Ian Hanomansing qui lit les nouvelles, pour illustrer que nous avons surmonté toutes nos difficultés. Ce que nous avons entendu au

these hearings in Toronto and here in Montreal is that we need to employ people of all different cultures in the media, make it possible for them to be part of the production and not just the delivery. That is where we have to work, to be sure that we are giving everybody an equal opportunity.

What do you think? Are you and I on the same playing field with our opinions?

Mr. Awasti: Generally speaking, yes. Although, let us begin with the issue of linguistic duality. Again, you are not from Quebec.

Senator Merchant: I am from Saskatchewan, but I was born in Greece.

Mr. Awasti: Saskatchewan, of course, is very different from Quebec — and given the history of Quebec, the linguistic issue plays a far greater role here than anywhere else. In a sense, in Quebec — and it is been noted that certainly the ethnic minorities, and I would include the anglophone community in this — the ethnic minorities tend to hold on to our culture and language far more strongly than those minorities in Ontario, simply because, in a way, we are regarded as fighting the francophone community. It is not necessarily in that context, but we have much more of a protective mentality as opposed to others in the rest of the country. So in that sense our view of the linguistic duality is different.

As to the multiculturalism question — and I raise this in the context of official languages because, as I said before. The Quebec Community Groups Network, which is the main funding organization in Quebec, receives about \$3,500,000 from Heritage Canada and redistributes it to minority organizations in Quebec. They are redefining who an English speaker is. Official Languages or Canadian Heritage has said very clearly that, while QCGN is defining itself as anyone who speaks the English language or has an affinity for the English language, we are not going to stop funding English-language community organizations and multiculturalism separately. We will not mix the two. Yet the anglophone community is trying to bring these others into its own grouping.

In that context, multiculturalism is now becoming a part of the warfare between the anglophone and the francophone communities. In that sense, there is “intercommunal” warfare regarding the role of minorities in the formation of the English-speaking community and its culture, because, as I said before, if we are not going to be funded under Official Languages, why are we being included under Official Languages? This is where the battle lies. That is why it is imperative, in a sense, to ask whether multiculturalism is a part of Official Languages or wither it is separate.

For example, a Haitian group in Ottawa that was trying to get funding from Official Languages was told that because they were not a francophone group that would be recognized, even though they spoke French, their funding fell under multiculturalism. To look at it another way, I am an English speaker but cannot get

cours de ces audiences à Toronto et ici à Montréal, c'est que nous avons besoin d'employer des gens de toutes les cultures dans les médias, de leur donner la possibilité de participer à la production plutôt que seulement à la livraison. C'est à cela que nous devons travailler, pour nous assurer de donner à tous une chance égale.

Qu'en pensez-vous? Êtes-vous sur la même longueur d'ondes que nous?

M. Awasti : Dans l'ensemble, oui. Mais commençons donc avec cette question de la dualité linguistique. Vous, vous n'êtes pas du Québec.

Le sénateur Merchant : Je viens de la Saskatchewan, mais je suis né en Grèce.

M. Awasti : La Saskatchewan, c'est certain, est très différente du Québec — et étant donné l'histoire du Québec, l'élément linguistique y a beaucoup plus de place que partout ailleurs. Dans un sens, au Québec — et on l'a constaté avec les minorités ethniques, certainement, et j'y engloberais la communauté anglophone — les minorités ethniques tendent à s'accrocher à leur culture et à leur langue avec bien plus de détermination que les minorités de l'Ontario, tout simplement parce que, d'une certaine façon, nous sommes perçus comme étant en lutte contre la communauté francophone. Ce n'est pas nécessairement dans ce contexte, mais nous avons une attitude beaucoup plus protectionniste que les autres du reste du Canada. Dans ce sens, notre vision de la dualité linguistique est différente.

Pour ce qui est de la question du multiculturalisme — je la pose dans le contexte des langues officielles parce que, comme je l'ai déjà dit, le Quebec Community Groups Network, qui est la principale organisation de financement au Québec, reçoit approximativement 3 500 000 \$ de Patrimoine Canada et redistribue cet argent à des organisations de représentation des minorités du Québec. On tente de redéfinir ce qu'est un anglophone. Les Langues officielles ou Patrimoine Canada ont dit très clairement que, même si le QCGN se définit comme quiconque parle anglais ou a des affinités pour la langue anglaise, on n'allait pas arrêter de financer séparément les organisations de la communauté anglophone et le multiculturalisme. Ils ne veulent pas mélanger les deux. Pourtant, la communauté anglophone s'efforce de rallier les autres dans son giron.

Dans ce contexte, le multiculturalisme devient un élément de la lutte entre les communautés anglophone et francophone. Dans ce sens, il y a une guerre « intercommunautaire » relativement au rôle des minorités dans la formation de la communauté anglophone et de sa culture parce que, comme je l'ai déjà dit, si on ne peut pas être financés par les Langues officielles, à quoi sert d'en être membre? C'est là que se livre le combat. C'est pourquoi il est urgent, dans un certain sens, de déterminer si le multiculturalisme fait partie des Langues officielles ou s'il en est distinct.

Par exemple, un groupe haïtien d'Ottawa qui tentait d'obtenir un financement des Langues officielles s'est fait répondre que, comme il n'était pas un groupe francophone reconnu, même s'il parle français, son financement relevait de la section multiculturalisme. Sous un autre angle, je suis anglophone mais

funded by Official Languages because they would see my cultural attributes as multicultural. That sort of mentality does not help integrate people into Canadian society.

The Deputy Chairman: We are a long way from cross-ownership here and the role of the media. Perhaps Senator Chapat can help put us back on track.

[Translation]

Senator Chapat: I support what Senator Merchant has just said. But I would like a little more information to understand your dilemma.

We have linguistic duality in Canada. Of that there is no doubt.

Mr. Awasti: Yes, Senator.

Senator Chapat: We have two official languages. Canada's culture has always been diverse. The Aboriginal people were here first, followed by the French and the English. Even then, there were three different cultures within the same country.

So we should not mix language and culture for the time being. Canada's culture, in my opinion, is multicultural; my daughters do not define their culture as I myself defined it when I was 20, for the simple reason that their culture includes an appreciation of artists other than those who are French and English, from other countries, and so on.

Therefore, we have a culture and we have official languages. Canada's official languages commissioner clearly stated: "Canada's cultural diversity is expressed through our two official languages." I thought that was well said.

Now, the problem is that even if you speak French, for example, you do not have access to the official languages funds for francophones because you are told that you are multicultural.

Mr. Awasti: That is correct, senator.

Senator Chapat: That is how the programs were developed. There are official languages, and there are the other cultures. If you are part of an English-speaking group in Quebec, because you are in the anglophone minority in Quebec, and if belonging to this group gives you access to funding for your activities, are you not included?

It will not be going to you, but to the anglophones in Quebec, is that not correct?

Mr. Awasti: Yes, senator, but the problem is that the group receives the funds — for example, Community Group Network receives the money — and then decides how to spend it.

Senator Chapat: The expenditures?

je ne peux obtenir des fonds des Langues officielles parce qu'on considère mes attributs culturels comme étant d'ordre multiculturel. Ce genre de mentalité n'aide pas à intégrer les gens à la société canadienne

Le vice-président : Nous sommes loin de la propriété croisée et du rôle des médias. Peut-être le sénateur Chapat peut-il nous remettre sur la voie.

[Français]

Le sénateur Chapat : J'appuie ce que le sénateur Merchant vient de dire. Mais, je vais juste essayer de préciser un peu plus pour arriver à votre dilemme.

La dualité linguistique fait partie du Canada. Il n'y a aucun doute à ce sujet.

M. Awasti : Oui, madame.

Le sénateur Chapat : Il y a deux langues officielles. La culture canadienne a toujours été une culture diversifiée. Dans un premier temps, il y avait les Autochtones, ensuite les Français et les Anglais sont arrivés. Déjà là, on avait trois cultures différentes à l'intérieur d'un même pays.

Alors, il ne faut pas mêler langue et culture pour l'instant. La culture canadienne, d'après moi, est multiculturelle dans le sens que mes filles maintenant ne définissent pas leur culture de la façon que je la définissais quand j'avais 20 ans, pour la simple raison que leur culture comprend une appréciation d'artistes autres que Français et Anglais, des autres pays et ainsi de suite.

Donc, il y a la culture et il y a les langues officielles. La commissaire aux langues officielles du Canada l'a bien dit : « La diversité culturelle du Canada est véhiculée par nos deux langues officielles. » J'ai trouvé cela très bien.

Maintenant, votre difficulté c'est que même si vous parlez le français, à titre d'exemple, vous n'avez pas accès aux fonds des langues officielles pour les francophones parce qu'on vous dit que vous faites partie du multiculturalisme.

M. Awasti : Oui, sénateur.

Le sénateur Chapat : C'est la façon que les programmes ont été développés. Il y a les langues officielles et il y a les autres cultures. Si vous faites partie du regroupement au Québec qui parle anglais, parce que vous êtes la minorité anglophone au Québec et que vous avez accès à des fonds par l'entremise de ce regroupement pour faire des activités, est-ce que cela vous rejoint?

Ce n'est pas vous qui allez le recevoir, mais ce sont les anglophones du Québec, n'est-ce pas?

M. Awasti : Oui, madame, mais le problème c'est que le regroupement reçoit les fonds — comme par exemple Community Group Network qui reçoit l'argent — et il décide comment disperser l'argent.

Le sénateur Chapat : Les dépenses?

Mr. Awasti: Where to spend the money. And because the expenditure criteria are very clear, the cultural communities cannot apply for funding from the Office of the Commissioner of Official Languages. Unless the office determines that there are significant elements with an official language component.

Senator Chaput: I am sorry, I will have to stop you there.

[English]

The Deputy Chairman: We are a long way from home here.

Senator Chaput: Yes.

The Deputy Chairman: It is like talking about the weather in Saskatchewan.

Our next speaker is Mr. Charles Shannon.

Mr. Charles Shannon, Montreal Newspaper Guild, as an individual: Thank you very much for holding these cross-country hearings. You are not all the way across the country yet, but I am hopeful that you will actually make it out West and farther East.

The Deputy Chairman: We will.

Mr. Shannon: I think these sessions are very important; you are dealing with a very important issue.

At stake is one of the underpinnings of democracy, which is an informed public, and hence why I have a problem with convergence, concentration, if you will — that is, that it hampers the free exchange of information. If you end up, for example, as was once proposed by CanWest — they have since dropped this idea — with one national editorial across the country, you are eliminating the variety of voices that you really need to have an open public debate. It is the same thing if one story runs from St. John's to Victoria on one particular topic — the opinions that are expressed or the facts that are presented will be the same for everybody, and hence there will be no debate.

When we had a multiplicity of news agencies and companies that owned chains, there was an opportunity to pick and choose which story you wanted to present in your paper. There is now increasingly a monopoly, or something that is very close to approaching it.

One of the things about concentration and convergence is the fact that there are cuts to investigative reporting, with the result that we are leaving the field open to corporations, governments, et cetera, who have the resources and the skill to try to manage the news to their advantage — and hence we, the news media, are largely abandoning the news-gathering field to people who want to present the news. This is a fact of media concentration and media convergence.

We still have a vibrant and diverse media in Canada, but I think we should look South to see what has happened there. The problem there is not mainly a result of media concentration as much as it is an eroding of journalistic principles. I understand that 9/11 changed everything, but we have seen things like *The New York Times*, for example, being forced to apologize to its

M. Awasti : Où dépenser l'argent. Et, parce que les critères de dépenses sont très clairs, les communautés culturelles ne peuvent pas recevoir l'argent du commissariat des langues officielles. Sauf si le commissariat évalue qu'il y a des parties significatives qui rassemblent l'idée des langues officielles.

Le sénateur Chaput : Excusez, je vais vous arrêter là.

[Traduction]

Le vice-président : Nous sommes très loin de notre sujet.

Le sénateur Chaput : Oui.

Le vice-président : C'est comme parler du temps en Saskatchewan.

L'intervenant suivant est M. Charles Shannon.

M. Charles Shannon, de la Guilde des employés de journaux de Montréal, à titre personnel : Merci beaucoup de tenir ces audiences dans tout le pays. Vous n'êtes pas encore à l'autre bout du pays, mais j'espère que vous vous rendrez dans l'Ouest, et également plus à l'est.

Le vice-président : Nous n'y manquerons pas.

M. Shannon : Je pense que ces séances sont très importantes, vous traitez d'une question très importante.

L'enjeu touche l'un des piliers de la démocratie, soit un public informé, et c'est pourquoi j'ai de la difficulté avec la convergence, la concentration si vous voulez — c'est qu'elle gêne la libre circulation de l'information. Si, par exemple, on finit par avoir — comme CanWest l'a proposé, puis abandonné depuis — un seul journal national pour tout le pays, on élimine la diversité des voix, soit l'élément essentiel à un débat public ouvert. C'est la même chose si un article est publié de St. John's à Victoria sur un sujet particulier, les opinions exprimées ou les faits présentés seraient les mêmes pour tous, et ainsi qu'il n'y aurait aucun débat.

Quand il y avait de multiples agences et sociétés de presse qui possédaient des chaînes, on avait le choix de l'histoire ou de l'article qu'on voulait présenter dans son journal. Maintenant, c'est de plus en plus un monopole, ou quelque chose qui y ressemble beaucoup.

Il y a un autre aspect, à propos de la concentration et de la convergence : les compressions budgétaires que subit le journalisme d'enquête, qui a pour conséquence de laisser ces champs ouverts aux sociétés, aux gouvernements etc., qui ont les ressources et le talent nécessaires pour essayer de manier l'information à leur avantage et ainsi nous, les médias d'information, délaissions largement la collecte des nouvelles à ceux qui veulent présenter l'actualité. C'est une conséquence avérée de la concentration des médias et de la convergence des médias.

Nous avons encore des médias dynamiques et diversifiés au Canada, mais je pense que nous devrions regarder au Sud pour voir ce qui est arrivé là-bas. Le problème ne vient pas tant de la concentration des médias que de l'érosion des principes journalistiques. Je comprends que le 11 septembre a tout changé, mais nous avons vu des choses comme, par exemple

readers for having accepted without question the government proposals on weapons of mass destruction. The situation has not changed simply because they recognized that they made a mistake that time. The American media is still very much — they have abandoned a lot of the journalistic principles of critically approaching the news that once drove the American free press. I am thinking back to Watergate, when the media in the United States actually “spoke truth to power,” as the expression goes. You do not see that very much, anymore.

I understand that this is beyond what your committee could even recommend doing anything about. However, there was a story in *The New York Times* just two days ago about the Pentagon planning actual disinformation campaigns throughout the foreign press. I do not know if any of you saw that, but it was chilling. The fact is that we get a lot of our news through our American colleagues, and if, indeed, they are going to treat the public trust in what the government has to say that callously, then a lot of what we absorb from them, which is a good percentage of our news coverage, is going to be untrustworthy.

One of the problems the media has is that the young people, as some of our earlier speakers have said, are tuning them out, because they do not trust the media. And if we allow people to manipulate us, in part because it is cheaper to not cover something yourself but rather go to the photo op, or go to the press conference and just absorb what they have to say, then we are destroying our own industry.

The Deputy Chairman: Is it not part of the strength of the American media that they actually — the story was about the fact that they were trying to plan misinformation?

Mr. Shannon: Oh, absolutely, but the thing is they have not stopped it. This is still going to go on, and it is going to go on under the radar, even though we know they are planning it. The news information that is going to come out of the U.S. government, at least the military side of it, is going to be information that you cannot trust.

The Deputy Chairman: Do you trust the information coming out of any government?

Mr. Shannon: Increasingly less and less.

The Deputy Chairman: Exactly. I am a parliamentarian, I do not.

Mr. Shannon: Right. At least now people in government pretend that what they are telling the public is the truth. When government actually reaches the point where it is consciously and deliberately spreading disinformation, and we, the media, are absorbing this disinformation, the situation will be very scary.

Agreed, we are talking about something that is happening in the States, but what happens in that country spills over, and eventually it becomes a problem here. It is something that we as Canadians have to watch out for, and one of the ways that we

The New York Times qui a été forcé de présenter des excuses à ses lecteurs pour avoir accepté sans les mettre en doute les allégations du gouvernement sur les armes de destruction massive. La situation n'a pas changé rien que parce qu'ils ont reconnu leur erreur cette fois-là. Les médias américains sont toujours... Ils ont renoncé aux principes journalistiques exigeant une approche critique de l'actualité, principes qui constituaient autrefois le fondement de la presse libre américaine. Je repense à l'affaire Watergate, lorsque les médias américains ont, en fait, « dit leurs quatre vérités », comme on dit, aux gens au pouvoir. Cela n'arrive plus bien souvent.

Je comprends que ceci déborde du champ de ce que votre comité pourrait recommander. Cependant, il y a eu un article dans *The New York Times* il y a deux jours sur la planification par le Pentagone de campagnes de désinformation réelle dans la presse étrangère. Je ne sais pas si certains d'entre vous l'ont vu, mais cela fait froid dans le dos. Le fait est que nous recevons beaucoup de nos informations par l'intermédiaire de nos collègues américains et s'ils comptent vraiment traiter avec ce cynisme la confiance publique dans ce que dit le gouvernement, alors beaucoup de ce que nous recevons d'eux, sur quoi nous fondons une grande part de nos nouvelles, ne sera pas digne de confiance.

L'un des problèmes des médias est que les jeunes, comme certains de nos intervenants l'ont déjà dit, les boudent, parce qu'ils ne font pas confiance aux médias. Et si nous laissons des gens nous manipuler, en partie parce que cela coûte moins cher de ne pas couvrir quelque chose soi-même et d'assister plutôt à la séance de photos ou à la conférence de presse et de simplement pomper ce qu'ils ont à nous dire, alors nous sommes en train de saboter notre propre secteur des médias.

Le vice-président : Cela n'a jamais été la force des médias américains que de... L'article concernait le fait qu'ils allaient planifier la désinformation?

M. Shannon : Oui absolument. Mais ils n'ont pas cessé. Ils continuent et vont continuer discrètement, même si nous savons qu'ils le planifient. L'information qu'on va recevoir du gouvernement américain, ou du moins l'élément militaire de cette information, ne sera pas digne de confiance.

Le vice-président : Faites-vous confiance à l'information qui émane de n'importe quel gouvernement?

M. Shannon : De moins en moins.

Le vice-président : Exactement. Moi-même, je suis parlementaire et je n'ai pas confiance.

M. Shannon : Oui. Au moins, actuellement, les représentants du gouvernement prétendent dire la vérité au public. Lorsque le gouvernement atteint véritablement le point où il fait consciemment et délibérément de la désinformation, et que nous, les médias absorbons cette désinformation, c'est là que la situation devient très grave.

D'accord, c'est quelque chose qui se passe aux États-Unis, mais ce qui s'y passe trouve souvent son écho ici et finit par devenir un problème ici également. C'est quelque chose que nous, les Canadiens, devons surveiller et la façon de le faire est, bien sûr,

have to watch out for it, of course, is to make sure the Canadian media stays in Canadian hands. That is one of the prime lessons we should draw from the scary things that are happening south of the border.

Senator Merchant: We live in a multi-channel universe; we can get information from almost anywhere. With satellite television, I do not know how long we are going to keep out all these other channels.

I noticed that, in France, I believe, they had allowed Al-Jazeera to come in but there was an intervention and they are not allowing them to broadcast anymore.

Mr. Shannon: It was a network that was linked to Hezbollah.

Senator Merchant: Yes, I just glanced at that last night.

I see Canadian reporters reporting to us from Washington. Do you think we are getting good information from them?

Mr. Shannon: Yes.

Senator Merchant: We do get information through Canadian eyes, with Canadian interpretation.

Mr. Shannon: Right.

Senator Merchant: Maybe not enough.

Mr. Shannon: One of the problems with convergence and media concentration is that fewer people are tackling a news story. For example, if the one reporter that CanWest Global has in Washington gets the story wrong, there is no other Canadian voices there to —

Senator Merchant: Yes, but there is the CBC and CTV.

Mr. Shannon: Agreed.

Senator Merchant: When I was the evening news, I watch the CBC news at ten o'clock, and then at eleven o'clock I watch the CTV. I do not really watch Global, but that is my choice. I always like to hear both sides. I hear a little bit of a different interpretation sometimes, and sometimes not.

Mr. Shannon: Yes.

Senator Merchant: I agree with you, however; there are fewer and fewer opportunities to get a divergent opinion.

Mr. Shannon: International bureaus are one of the things that these big chains have not shown a great deal of interest in putting forward. Even though they are making considerable amounts of money in the newspaper industry, say, they are not reinvest a lot of this money in bureaus across the world. CanWest has a few, but far fewer than they could afford.

de nous assurer que les médias canadiens restent aux mains des Canadiens. C'est l'une des leçons les plus importantes que nous devrions tirer de choses aussi troublantes que ce qui se passe à l'heure actuelle au sud de notre frontière.

Le sénateur Merchant : Nous vivons dans un monde de chaînes multiples, nous pouvons obtenir des informations de pratiquement partout. Avec la télévision par satellite, je ne sais pas combien de temps nous allons pouvoir tenir à distance toutes ces autres chaînes.

J'ai remarqué que, en France, je crois, ils ont ouvert les ondes à Al-Jazeera, mais il y a eu une intervention et le permis de diffuser a été révoqué.

M. Shannon : C'était un réseau lié au Hezbollah.

Le sénateur Merchant : Oui j'y ai jeté un coup d'œil hier soir.

Je vois des journalistes canadiens faire des reportages de Washington. Pensez-vous que nous recevons de bonnes informations de leur part?

M. Shannon : Oui.

Le sénateur Merchant : Cette information est transmise avec une perspective canadienne, selon une interprétation canadienne.

M. Shannon : Je vois.

Le sénateur Merchant : Mais peut-être pas assez.

M. Shannon : L'un des problèmes que posent la convergence et la concentration des médias, c'est qu'il y a de moins en moins de gens pour couvrir un élément de l'actualité. Par exemple, si le reporter de CanWest Global qui est à Washington est mal renseigné, il n'y a pas d'autres voix canadiennes là-bas pour...

Le sénateur Merchant : Oui, mais il y a aussi Radio-Canada et la chaîne CTV.

M. Shannon : C'est exact.

Le sénateur Merchant : Quand je regarde le journal télévisé le soir, j'écoute les nouvelles de la chaîne anglaise de Radio-Canada à 22 heures, puis celles de CTV à 23 heures. Je ne regarde pas vraiment la chaîne Global, mais c'est parce que je l'ai choisie. J'aime toujours entendre les deux versions. Parfois, je remarque une légère différence dans l'interprétation, parfois non.

M. Shannon : Oui.

Le sénateur Merchant : Je suis d'accord avec vous. Cependant il y a de moins en moins d'occasions d'entendre un avis différent.

M. Shannon : Les grosses chaînes n'ont pas montré beaucoup d'intérêt pour l'établissement de bureaux à l'étranger. Même si elles ont des revenus considérables dans le secteur des journaux, disons, elles ne réinvestissent pas beaucoup de cet argent dans le maintien de bureaux dans le monde entier. CanWest en possède quelques-uns, mais bien peu par rapport à ce que la chaîne pourrait se permettre.

The Deputy Chairman: I did not introduce Mr. Shannon as a member of the Montreal Newspaper Guild. You are not speaking on behalf of the guild; however, you are a member of the Montreal Newspaper Guild.

Mr. Shannon: Right. I thank you for pointing that out; I am here to observe.

I am also a long-time journalist with *The Gazette*, in Montreal, but I am, once again, not representing them. I am here speaking out as a consumer of the news, who is more concerned today about where the media is going than I have been in my 40-year career as a journalist.

Senator Chaput: As a Canadian, sir, I would like to keep a vibrant and diverse media in Canada. As a parliamentarian, too, I want that, and I am sure many others want the same. I want Canadians to get the truth when they read our newspapers or watch television or listen to the radio. I want them to know the truth.

How can we keep others from destroying our industries? What would be the three main principles or issues on which we could work?

Mr. Shannon: This is the question that everybody who has come before you has had to deal with.

Senator Chaput: Yes.

Mr. Shannon: As journalists, we have always been reluctant to ask the government to regulate our industry. It is only because the industry seems so threatened right now that people are coming forward, like Enn Raudsepp, earlier, saying we do need this committee to actually come up with serious recommendations that would — for example, putting a limit on the amount of cross-ownership and a limit on the amount of concentration has, in my mind, to be part of the overall plan.

Certainly keeping out foreign ownership is, as far as I am concerned, essential. In the U.S., right now, there are big corporations that own all of the networks, and those big corporations are themselves vulnerable to takeovers. The Chinese are buying up everything in the United States right now. It will not be very long before China actually owns a good percentage of the U.S. media. I certainly do not want to see that happen in Canada. I am sure the Americans do not want to see it happen there either, but they are open to it, they are vulnerable to it right now.

The Deputy Chairman: Thank you for your attendance here.

I would like next to call on Mr. André Seleanu, who is a freelance journalist. You have heard the other two speakers, so you know what the drill is. Please proceed.

Mr. André Seleanu, Freelance Journalist, as an individual: I feel honoured to present in front of this committee. I am happy that you are visiting Montreal and that you are hearing some of the opinions in our community.

Le vice-président : Je n'ai pas présenté M. Shannon comme étant membre de la Guilde des employés de journaux de Montréal. Vous ne témoignez pas au nom de la Guilde. Cependant, vous êtes bien un membre de la Guilde des employés de journaux de Montréal.

M. Shannon : C'est exact. Je vous remercie de le faire remarquer. Je suis ici en tant qu'observateur.

J'ai également fait une longue carrière de journaliste avec *The Gazette*, à Montréal, mais je le répète, je ne les représente pas. Je suis ici en tant que consommateur de l'actualité, davantage préoccupé aujourd'hui par l'orientation que prennent les médias que je ne l'ai été en 40 ans de carrière de journaliste.

Le sénateur Chaput : En tant que Canadien, monsieur, j'aimerais avoir au Canada un secteur des médias dynamique et diversifié. Je le souhaite aussi en tant que parlementaire, et je suis sûr que beaucoup d'autres le veulent aussi. Je tiens à ce que ce soit la vérité que les Canadiens lisent et entendent quand ils lisent nos journaux, quand ils regardent la télévision ou écoutent la radio. Je veux qu'ils sachent la vérité.

Comment pouvons-nous empêcher que d'autres détruisent notre industrie? Quels seraient les trois principes de base ou enjeux principaux sur lesquels nous pourrions nous concentrer?

M. Shannon : C'est la question que tous ceux qui ont comparu avant vous ont eu à se poser.

Le sénateur Chaput : Oui.

M. Shannon : En tant que journalistes, nous avons toujours hésité à demander au gouvernement de réglementer notre secteur de l'industrie. C'est seulement parce que ce secteur semble si menacé à l'heure actuelle que les gens commencent à en parler, comme Enn Raudsepp, qui plus tôt disait que nous avons besoin que ce comité propose en fait des recommandations sérieuses qui... Par exemple, l'imposition d'une limite au nombre de propriétés croisées et à la concentration, devrait, selon moi, faire partie du plan général.

Il est certain que de maintenir à l'écart les propriétaires étrangers est, quant à moi, essentiel. Aux États-Unis, à l'heure actuelle, de grosses sociétés sont propriétaires de tous les réseaux et ces grosses sociétés elles-mêmes sont vulnérables aux prises de contrôle. Les Chinois sont en train de tout acheter aux États-Unis en ce moment même. La Chine ne va pas tarder à posséder un gros pourcentage des médias américains. Je n'aimerais certes pas que cela se produise ici au Canada. Je suis sûr que les Américains n'aiment pas non plus que ça se produise chez eux, mais ils y sont ouverts, ils y sont vulnérables en ce moment.

Le vice-président : Merci d'être venus nous rencontrer.

Je vais maintenant donner la parole à M. André Seleanu, un journaliste-pigiste. Vous avez entendu les deux autres intervenants, donc vous connaissez la musique. Allez-y.

M. André Seleanu, journaliste-pigiste, à titre personnel : Je suis honoré de comparaître à votre comité. Je suis heureux que vous soyez venus à Montréal entendre les points de vue de notre communauté.

I would have to strongly concur with what the previous speaker said. I read *The Gazette* and have been reading it for many years. I have been following the changes in ownership and I must say that what I saw in the early 1980s and 1990s I liked a lot better than what I have seen since 1995, when Conrad Black bought 70 per cent or 80 per cent of the Canadian newspapers. After that, this was taken over by the Asper family in Winnipeg, and by and large it stayed very similar, with some changes of personal preferences, predilections, due to the ownership's cultural profile.

It is very arbitrary in both cases. We can see where Conrad Black is now, what kind of a person he is. All we have to do is read the *Financial Times*. We see what kind of a person owned much of the Canadian media, the kind of character and profile impressed on what millions of people had to read every day. A similar situation persists today. There are two words that sum it up — Citizen Kane — and much more now than then.

For me, what I am saying now is an emotional issue. For four years, I was a journalist with a magazine called *Recto Verso*, a mildly leftwing magazine that covered community issues and Third-World issues, which no one else covered. I was in Puerto Alegre covering the World Social Forum, which I covered for *Le Devoir* as well as *Recto Verso*. I actually presented before the Puerto Alegre Summit in 2002. This summer, *Recto Verso*, for various reasons, one of them being lack of funding, went under because they were clearly told they were too leftwing. In my view, they were not all that leftwing, only mildly leftwing.

Recto Verso is a well-known Quebec magazine that published 90,000 copies several times a year, six or seven times a year, covering issues of globalization and the International Monetary Fund, as well as trade union relations between Canada and the Third World. So you can see the thrust. It focused on issues of civil liberty, such as the laws that were passed quickly — C-35, C-42 and C-36 — in 1991 by the government. So, to some extent, *Recto Verso* tried to sort out some of the blind spots that the mainstream media may have missed — necessary information.

The Deputy Chairman: This is the anti-terrorist legislation?

Mr. Seleanu: Yes, the whole package.

The Deputy Chairman: So it was not 1991.

Mr. Seleanu: What am I talking about? It was December 2001.

What is the portrait of the media as I see it today? We see that there is very little philosophical diversity. We are not talking about abstract philosophy, here; everything is based on a certain philosophy or ethics. The ethics that we see drummed into us everyday are neo-liberal ethics, ethics of competition, survival of the fittest, of no solidarity. It is as imposing as leftwing ethics, as Stalinist ethics. I find it equally offensive.

Je suis tout à fait d'accord avec ce qu'a dit le dernier intervenant. Je lis la *Gazette* depuis des années. J'ai suivi l'évolution de ses propriétaires et je dois dire que j'aimais beaucoup mieux ce que je voyais au début des années 1980 et 1990 que ce que je lis depuis 1995, quand Conrad Black est devenu propriétaire de 70 ou 80 p. 100 des journaux canadiens. Ensuite, c'est la famille Asper à Winnipeg qui a repris l'ensemble et les choses sont restées plus ou moins les mêmes, avec quelques petits changements liés à des préférences ou à des prédilections personnelles en fonction du profil culturel des propriétaires.

Dans les deux cas, c'est très arbitraire. On voit où Conrad Black en est maintenant, quel genre d'individu il est. Il suffit de lire le *Financial Times*. On voit quel genre d'individu était propriétaire d'une grande partie des médias canadiens, et le genre d'influence qu'il a pu avoir sur ce que lisaient chaque jour des millions de personnes. C'est encore la même chose aujourd'hui. On peut résumer cela en deux mots : Citizen Kane, et bien plus maintenant encore qu'à l'époque.

Pour moi, c'est une question affective. Pendant quatre ans j'ai été journaliste pour une revue intitulée *Recto Verso*, une revue légèrement de gauche qui couvrait les questions communautaires et des problèmes du tiers monde que personne n'abordait. Je suis allé à Puerto Alegre couvrir le Forum social mondial, où j'étais correspondant du *Devoir* en même temps que de *Recto Verso*. En fait, j'ai fait une intervention au Sommet de Puerto Alegre en 2002. Cet été, *Recto Verso*, pour diverses raisons, notamment un manque de financement, a sombré et on a fait comprendre très clairement à ses dirigeants qu'ils étaient trop gauchisants. À mon avis, ce n'était pas des gauchistes, ils avaient un léger penchant sur la gauche.

Recto Verso est une revue québécoise bien connue qui tirait 90 000 exemplaires plusieurs fois — six ou sept fois — par an, et qui couvrait des questions liées à la mondialisation et au Fonds monétaire international ainsi que des questions de relations syndicales entre le Canada et le tiers monde. Vous voyez le tableau. Le magazine se concentrait sur les problèmes de libertés civiles, par exemple les lois adoptées à la sauvette — C-35, C-42 et C-36 — en 1991 par le gouvernement. Donc, dans une certaine mesure, *Recto Verso* essayait de couvrir les angles morts qui échappaient au regard des médias grand public, en fournissant des informations indispensables.

Le vice-président : Vous parlez de la loi antiterroriste?

M. Seleanu : Oui, tout l'ensemble.

Le vice-président : Donc ce n'était pas en 1991.

M. Seleanu : Qu'est-ce que je dis? C'était en décembre 2001.

Comment se présentent les médias tels que je les vois aujourd'hui? Il y a très peu de diversité philosophique. Il n'est pas question de philosophie abstraite ici; tout repose sur une certaine philosophie ou une certaine éthique. L'éthique qu'on nous martèle aujourd'hui, c'est l'éthique néo-libérale, l'éthique de la concurrence, la survie du plus fort, l'absence complète de solidarité. C'est le même rouleau compresseur que l'éthique de gauche stalinienne. J'estime que c'est tout aussi scandaleux.

We see commercial ethics drummed into us everyday by the mainstream media. So it is not the consumer's choice, it is much more insidious and much more dangerous. I am not against that kind of philosophy, but I would like to see various philosophies at the root of whatever stories are being written. We do not see them.

The New York Times ran a story that was in *The Gazette*, saying that the Jesuits are too much into social philosophy or into social support. I thought that for 2,000 years this was very important — read Aquinas, Bernard Shaw, Tommy Douglas, coming right up to today. I thought solidarity was something that our societies valued. Apparently, according to the present media — and it is being sort of slipped in here and there, these are disgusting things that we should sweep under the rug, not know about.

The Kent commission took place in the 1980s. None of their recommendations was heeded.

Let me come to the point of think tanks. In the *La Presse*, in *The Gazette*, 10 times a month, or so, we see articles that were commissioned and written by think tanks. Think tanks are institutions that have not been properly studied, but they exist. There are 350 in North America. The Fraser Institute regularly places articles in *The Gazette* that have an extreme rightwing viewpoint. Once every few weeks or so they will write a leftwing article, to sort of balance it out; but there are eight or ten rightwing articles to every leftwing article.

The C.D. Howe Institute is a think tank, as is the American Enterprise Institute from Washington. There is the Cato Institute, and the Hudson Institute. One of the main purposes of these organizations is to influence media. These articles run in Montreal in *The Gazette* and in *La Presse*. I am not against these newspapers running the articles, but they never identify what these institutions are. We see, for example, "Institut économique de Montréal" — Montreal Economic Institute. It sounds like University of Montreal. That is not what they are. They are a body that is designed to influence public opinion in a certain direction.

Nevertheless, in Canada, in the last election, 60 per cent to 70 per cent of the popular vote went to centre and leftwing parties — the Liberals, the NDP and the Bloc Québécois. This is not reflected in our media. Mr. Shannon probably gave some reasons for this — and media concentration is certainly one.

All of a sudden, there is this wonderful phenomenon of documentaries and books, wonderful phenomenon, like *Fahrenheit 9/11* and three other documentaries on the Bush administration and on the Conservatives, the neo-Cons, and so on.

I would suggest that documentaries and books on politics are not a normal phenomenon. The reason they happen is because the media, such as *Maclean's*, *The Gazette*, *La Presse*, *The Toronto Star*, *The Globe and Mail*, and their homologues in the United States, do not properly cover the various viewpoints, of which

Les médias grand public nous martèlent quotidiennement cette éthique commerciale. Il n'y a donc pas de choix du consommateur, et c'est quelque chose de beaucoup plus insidieux et plus dangereux. Je ne suis pas contre ce genre de philosophie, mais j'aimerais qu'on présente plusieurs points de vue sur les événements qui sont relatés, or ce n'est pas du tout le cas.

The New York Times a publié une histoire qui a été reprise dans *The Gazette* où l'on disait que les Jésuites se préoccupaient trop de philosophie sociale ou de soutien social. J'ai pensé que pendant 2 000 ans cela avait été très important — lisez Thomas d'Aquin, Bernard Shaw, Tommy Douglas, jusqu'à maintenant. Je pensais que nos sociétés accordaient de l'importance à la solidarité. Apparemment, à en croire les médias actuels, qui y font allusion un peu partout, ce sont des choses écoeurantes qu'il faut balayer sous le tapis en regardant de l'autre côté.

Au cours des années 1980, il y a eu la commission Kent. On n'a mis en oeuvre aucune de ces recommandations.

J'en viens maintenant au groupe de réflexion. Dans *La Presse*, dans *The Gazette*, on voit une dizaine de fois par mois des articles commandés et rédigés par des groupes de réflexion. Ce sont des institutions qui n'ont pas fait l'objet d'études appropriées, mais qui existent. Il y en a 350 en Amérique du Nord. Le Fraser Institute fait régulièrement passer dans *The Gazette* des articles d'extrême droite. Une fois toutes les quelques semaines, il publie un article de gauche pour faire un semblant d'équilibre, mais pour un article de gauche, il y en a huit ou dix de droite.

Le C.D. Howe Institute est un de ces centres d'études et de recherche comme le American Enterprise Institute de Washington. Il y a aussi le Cato Institute et le Hudson Institute. L'un des principaux buts de ces organisations est d'influencer les médias. Ces articles paraissent à Montréal dans *The Gazette* et dans *La Presse*. Je n'ai pas d'objection à ce que ces journaux publient ces articles, mais ils n'identifient jamais ces institutions. On voit par exemple : « Institut économique de Montréal » — Montreal Economic Institute. On a l'impression que c'est l'Université de Montréal. Or c'est faux. Il s'agit d'un organisme dont l'objet est d'orienter l'opinion publique dans une certaine direction.

Pourtant, au Canada, lors des dernières élections, 60 à 70 p. 100 des électeurs se sont tournés vers les parties centriste et de gauche, les libéraux, le NPD et le Bloc québécois. Nos médias ne reflètent pas cette attitude. M. Shannon a probablement offert quelques explications à cela, dont certainement la concentration des médias.

Tout d'un coup, il y a ce phénomène extraordinaire de documentaires et d'ouvrages, un phénomène extraordinaire comme *Fahrenheit 9/11* et trois autres documentaires sur l'administration Bush et les conservateurs, les néo-conservateurs, etc.

À mon avis, les documentaires et les ouvrages sur la politique ne sont pas un phénomène normal. Ils apparaissent parce que les médias du genre de *Maclean's*, *The Gazette*, *La Presse*, le *Toronto Star*, *The Globe and Mail* et leurs homologues aux États-Unis ne couvrent pas correctement la diversité des points de vue,

poverty — one person in six in Montreal does not get enough food, according to today's *Journal de Montréal*. Globalization, the International Monetary Fund, the World Bank, OECD, Third-World issues — these are not properly covered in the mainstream media.

About 80 per cent of what actually happens in the world is not covered. When it is covered, they are Associated Press stories, which only give a very small side of the story. Information is totally monopolized. There is absolutely no diversity. A lot of journalists are on the sidelines because of censorship; they are being kept out because of this phenomenon.

Then we see the phenomenon of books and documentaries, which come in to fill the gap of what the media is not doing but should be doing, in order to contribute to the freedom that Mr. Shannon described as being an inherent and necessary function in a liberal and democratic society.

[Translation]

Senator Chaput: Sir, if you had a magic wand and you were told that you could change everything that you did not like and with which you did not agree, what would you do first?

Mr. Seleanu: I am not an expert in how government works. I think there should be well-intentioned legislation without too much wiggle room. Our laws should be respected; they should break the media monopoly and provide, through subsidies or an appropriate trade policy, more room for publications such as this magazine called *Recto Verso* which was not perfect but which played an important role by representing disenchanted intellectuals.

That is what is so wonderful about a city like Montreal or Paris, that is, the fact that there are disenchanted intellectuals. We must not beat them, we must not strike them. And what about the poor people who have nothing to eat?

There must be room for these media, which, although they are aggressive, are not out to hurt or destroy anyone.

All this must exist. Culture must be present. We also need investigative reporting. The state must encourage coverage of the third world through all types of incentives, for example, through federal or provincial legislation.

[English]

Senator Merchant: I can see that you are a concerned person. I can see that you are frustrated by many things that you do not think are properly addressed. I know how you feel, because a lot of Westerners do not feel that their issues are reflected in the national media. I can tell you as well that many of them are diametrically opposed to the feelings that you have.

notamment le problème de la pauvreté — une personne sur six à Montréal ne mange pas à sa faim, d'après le *Journal de Montréal* d'aujourd'hui. La mondialisation, le Fonds monétaire international, la Banque mondiale, l'OCDE, les problèmes du tiers-monde, tout cela est très mal présenté dans les médias grand public.

À peu près 80 p. 100 de ce qui se passe dans le monde est passé sous silence. Quand on en parle, ce sont des articles d'Associated Press qui ne donnent qu'un aperçu très fragmentaire de la question. L'information est totalement monopolisée. Il n'y a aucune diversité. Beaucoup de journalistes sont tenus à l'écart en raison de la censure; ils sont exclus à cause de ce phénomène.

Ensuite il y a le phénomène des livres et des documentaires qui viennent combler le vide laissé par les médias pour contribuer à la liberté que M. Shannon a décrite comme une fonction inhérente et nécessaire d'une société libérale et démocratique.

[Français]

Le sénateur Chaput : Monsieur, si vous aviez une baguette magique et qu'on vous disait que vous pouvez changer tout ce que vous venez de dire au sujet de ce que vous n'aimez pas et avec quoi vous n'êtes pas d'accord, quelle serait votre première action?

M. Seleanu : Je ne suis pas un expert dans le fonctionnement du gouvernement, je crois qu'il faudrait faire des lois de bonne intention avec pas trop de place libre. Donc, faire des lois qui seraient respectées, qui briseraient les monopoles des médias et qui laisseraient, par les subventions ou par une politique commerciale appropriée, la place à des publications comme cette revue *Recto Verso* qui était une revue avec beaucoup d'imperfections mais qui, quand même, remplissait une fonction très importante et représentait à la fois les intellectuels désenchantés.

C'est cela, justement, la beauté d'une ville comme Montréal et Paris, c'est qu'il y a des intellectuels désenchantés. Il ne faut pas les battre, il ne faut pas les frapper. Et, les pauvres gens qui n'ont pas à manger?

Donc, il faut qu'il y ait une place pour ces médias, qui sont quand même agressifs sans vraiment vouloir battre ou détruire qui que ce soit.

Il faut que tout cela existe. Il faut que la culture soit présente. Il faut aussi que des reportages d'investigations soient faits. Il faut qu'une couverture du tiers-monde soit encouragée par l'État par toutes sortes de mesures d'encouragement, par exemple, par des lois provinciales ou fédérales.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Je vois que vous êtes une personne qui a une conscience. Je peux voir que vous êtes frustré qu'on ne parle pas correctement, selon vous, d'un tas de choses. Je comprends bien ce que vous ressentez car beaucoup de gens de l'Ouest ont l'impression que les médias nationaux ne parlent pas bien de leurs problèmes. Je peux vous dire qu'il y en a beaucoup qui ont des points de vue radicalement opposés aux vôtres.

The country is diverse, and there are a lot of issues. I think it is good for dialogue, and I think that all voices should be heard. We in the West — I personally, I should say, am quite happy to see a family from Western Canada play a large role in the media. I am not saying whether it is good or bad. I just think it is good to have somebody in the West because we get a lot of voices from the West. The *National Post* is widely read in the West.

I do not know how much you want to regulate, but there is a magazine called *Slate*, which requires or asks their writers to state how they vote. Not only their writers, but I think anybody who works for this magazine. Would you approve of something like that?

The Deputy Chairman: Do you feel more comfortable in French?

Mr. Seleanu: No, not at all. I live in Montreal, so I feel comfortable in both languages. I write in both languages; I have published widely in both languages. I just try to choose my words carefully, that is all.

The Deputy Chairman: As politicians, we should learn from that.

Senator Merchant: Yes.

Mr. Seleanu: To be blunt, I could care less if Asper is from the East or the West. It is just a matter of one can really feel — it is a matter of big bucks and small bucks. Perhaps it is inevitable, but, I think there is an arrogance that comes with huge commercial interests, an arrogance that percolates right down to many articles, and especially the editorial page. Perhaps it is inevitable, but that is very bad if it is inevitable. We should not be so cynical. I think it is part of democracy not to be cynical.

I am totally sympathetic to Western aspirations, but I do not think it has much to do with East and West. I do not think I am a typical Easterner — in fact, I do not think I am typical of anything, for that matter.

I am bringing in an issue — I am talking about the issue of media concentration. I do not think the Internet has much to do with it, because most people, from what I understand, do not take their news from the Internet. One has to first have a culture in order to know where to look for it on the Internet. Hence, it is important that TV and newspapers give a first unbiased, in my view, anyway, view of things for people then to go to the Internet.

It is not a matter of East and West; it is a matter of the centre and leftwing viewpoint today being expressed with the same poignancy as the right and the extreme right viewpoint.

The Deputy Chairman: Would you consider the CBC right wing radio and TV?

Mr. Seleanu: No.

The Deputy Chairman: Especially in Quebec?

Notre pays est diversifié, et les problèmes le sont aussi. Je pense que c'est bon pour le dialogue et je crois que toutes les voix doivent pouvoir se faire entendre. Nous, dans l'Ouest — ou plutôt moi personnellement, je suis très heureux de voir une famille de l'Ouest du Canada occuper une grande place dans les médias. Je ne dis pas que c'est une bonne ou une mauvaise chose. Je dis simplement que c'est une bonne chose d'avoir quelqu'un de l'Ouest parce que nous avons beaucoup de voix dans l'Ouest. Le *National Post* a un vaste public dans l'Ouest.

Je ne sais pas jusqu'à quel point vous voulez réglementer, mais il y a une revue appelée *Slate* qui exige de ses rédacteurs qu'ils déclarent pour qui ils votent. Pas seulement les gens qui écrivent des articles, mais tous les gens qui travaillent pour cette revue. Seriez-vous d'accord avec quelque chose de ce genre?

Le vice-président : Vous êtes plus à l'aise en français?

M. Seleanu : Non, pas du tout. Je vis à Montréal, donc je suis à l'aise dans les deux langues. J'écris dans les deux langues; j'ai abondamment publié dans les deux langues. Je m'efforce simplement de bien choisir mes mots, c'est tout.

Le vice-président : En tant que politiciens, nous ferions bien de prendre exemple sur vous.

Le sénateur Merchant : Oui.

M. Seleanu : Bien franchement, peu m'importe qu'Asper soit de l'Est ou de l'Ouest. C'est juste qu'on se rend bien compte que c'est une question de gros sous contre les petits. C'est peut-être inévitable, mais je crois qu'il y a une arrogance qui va de pair avec les très gros intérêts commerciaux, une arrogance qui transparait dans de nombreux articles et notamment en page éditoriale. C'est peut-être inévitable, mais si c'est le cas, c'est bien regrettable. Nous ne devrions pas être aussi cyniques. Je crois que dans une démocratie, on ne devrait pas être cynique.

J'ai beaucoup de sympathie pour les aspirations de l'Ouest, mais ceci n'a rien à voir avec la rivalité entre l'Ouest et l'Est. Je ne suis pas un représentant typique de l'Est — en fait, je ne pense pas être typique de quoi que ce soit.

La question que je pose, c'est sur la concentration des médias. Je crois que l'Internet n'a pas grand chose à voir avec cela car la plupart des gens, à ma connaissance, ne vont pas chercher leurs informations sur l'Internet. Il faut d'abord une certaine culture pour s'avoir où chercher les informations sur l'Internet. Il est donc important que la télévision et les journaux donnent, du moins à mon avis, un premier aperçu objectif aux gens, qui peuvent ensuite aller plus se renseigner sur l'Internet.

Cela n'a rien à voir avec la rivalité entre l'Est et l'Ouest; il s'agit simplement de permettre au centre et à la gauche de pouvoir s'exprimer avec autant de force que la droite et l'extrême droite.

Le vice-président : Vous trouvez que les chaînes radio et télévision de la SRC sont de droite?

M. Seleanu : Non.

Le vice-président : Surtout au Québec?

Mr. Seleanu: No. *Le Point*, for instance, does a very good job. No, I think the CBC is very welcome, and it is a very, very important institution in Canada, given the circumstances. It is with great sadness that I hear that its funds are always being cut, because what that does is it puts — and here, perhaps, we are talking of what Senator Chaput said. It puts a lot of pressure on conformity, a lot of backbiting in the office among the journalists when they know that there are all these cuts and that somebody is going to be out. It creates conformity — and the last thing we need today is conformity.

I would certainly support the CBC, French and English. Since 1989, when Mr. Mulroney, with great hoopla and trumpeting announced, cut the CBC — as though he was slaying the dragon. Since then, we have been seeing the CBC being cut, and cut, and cut, and cut, and cut again. There is a whole atmosphere of that.

The Deputy Chairman: So the dragon is being “slayed” by Liberals as well as Conservatives?

Mr. Seleanu: Well, if you wish, yes.

The Deputy Chairman: Well, you are the one saying it.

Mr. Seleanu: Yes, so I do not know. I think the CBC is very important, to some extent, as an independent point of view. It is always with a certain amount of regret that I see the way they try to conform to commercial imperatives, advertising their own shows and so on. The role of the CBC should be to reflect, to debate; its role should be an intellectual one. I do not believe we are intellectual enough. “Intellectual” is a beautiful word, not the dirty word the neo-liberal media tries to make it come across as.

I thank the CBC, and do not want to see it cut, but I want to see it more profound, more cultural, and more wide-ranging in its approach.

The Deputy Chairman: Thank you very much.

We have one more speaker.

Mr. Del Hushley, as an individual: Can you hear me?

Senator Merchant: Yes.

Mr. Hushley: I cannot speak very well. I lost my teeth and cannot find a decent dentist.

I am almost 90 years of age. I have been involved in the health care system for 65 years, and now I find that it is running with the Mafia. The Mafia control the health care system — but people cannot accept the truth.

I am writing a book, too. I hope to finish it before I kick the bucket. Who knows the truth? Where and what is God? We say “God bless America,” “God bless this,” and “God bless that,” but what is God? It is a mystery to me.

I have been communicating with the dead, and people hate me for it. Six years ago, a psychiatrist wanted to kill me for that. He told me I was having hallucinations. Big deal.

M. Seleanu: Non. *Le Point*, par exemple, fait un excellent travail. Non, je crois que la SRC fait du très bon travail et que c'est une très, très importante institution au Canada compte tenu du contexte. Je suis profondément désolé d'entendre dire qu'on sabre constamment dans son budget, parce que cela oblige les gens — et nous revenons ici peut-être à ce dont parlait le sénateur Chaput — à avoir une attitude beaucoup plus conforme, parce qu'il y a toutes sortes de rivalités entre les journalistes quand ils apprennent ces coupures et qu'ils savent qu'on va remercier certaines personnes. Cela oblige les gens à rentrer dans le moule, et c'est la dernière chose dont nous ayons besoin de nos jours.

J'appuie tout à fait la SRC, que ce soit en anglais ou en français. Depuis 1989, quand M. Mulroney a sabré en fanfare dans la SRC, comme s'il abattait un dragon, nous ne cessons d'assister à de nouvelles coupures dans le budget de la SRC. C'est dans l'air du temps.

Le vice-président: Donc ce sont aussi bien les libéraux que les conservateurs qui « massacrent » ce dragon?

M. Seleanu: Oui, si vous voulez.

Le vice-président: C'est vous qui le dites.

M. Seleanu: Oui, je ne sais pas. Je crois qu'il est très important que la SRC exprime un point de vue indépendant. Je suis donc toujours attristé de la voir essayer de se conformer à des impératifs commerciaux en faisant de la publicité pour ses émissions, etc. Le rôle de la SRC devrait être de réfléchir et de susciter le débat, ce devrait être un rôle intellectuel. Je crois que nous ne sommes pas suffisamment intellectuels. « Intellectuel » c'est un beau mot, ce n'est pas un mot sale comme les médias néo-libéraux essaient de le faire croire.

Je suis reconnaissant à la SRC et je ne veux pas qu'on sabre dans son budget parce que je veux qu'elle continue à avoir une démarche plus profonde, plus culturelle et plus vaste.

Le vice-président: Merci beaucoup.

Il nous reste un intervenant.

M. Del Hushley, à titre personnel: Vous m'entendez?

Le sénateur Merchant: Oui.

M. Hushley: J'ai du mal à parler. J'ai perdu mes dents et je ne trouve pas de bon dentiste.

J'ai presque 90 ans. Je me suis occupé du système de santé pendant 65 ans et maintenant je vois qu'il est sous le contrôle de la mafia. C'est la mafia qui dirige notre régime de soins de santé, mais les gens ne veulent pas admettre cette vérité.

Je suis aussi en train d'écrire un livre. J'espère le finir avant de mourir. Qui connaît la vérité? Où est Dieu et qu'est-ce que Dieu? Nous disons « Dieu bénisse l'Amérique », « Dieu bénisse ceci » ou « Dieu bénisse cela », mais qu'est-ce que Dieu? C'est un mystère pour moi.

Je communique avec les morts et on me hait à cause de cela. Il y a six ans, un psychiatre a voulu me tuer à cause de cela. Il m'a dit que j'avais des hallucinations. Tu parles.

I have tape recordings. In a previous incarnation, I was Greek. Therefore, I am connected with democracy. I have tape recordings from the time of Socrates and Plato. In another incarnation, I was a Persian. Raja Saloni was my master. I tape recorded them, I have colour pictures, I have the whole works.

My family cannot accept me; they hate my guts. Why? Why is truth so difficult? Where can we get open-mindedness? This is a problem.

Who controls the media now? Two people continue the media — Michael Sabia and CanWest. I wrote the newspaper, but they will not publish my letter. A Montreal newspaper interviewed me — you were an editor at one time, were you not?

Senator Chaput: In a former life.

Mr. Hushley: My memory is failing me, because of age. I remember hearing people say, "I cannot remember, I cannot remember."

I had dinner once with Ronald Reagan — that was in 1948. I was sitting alone, and when we noticed, he asked me to join him. Ronald Reagan. I admired Ronald Reagan; he was a great man. They had a great funeral for him.

The Deputy Chairman: You remembered that.

Mr. Hushley: Oh, yes. I remember certain things; but my problem with memory is a problem with aging.

There is a good part to it, though, because when you age you prepare yourself for death. The last thing I am worrying about is my death; in fact, I am looking forward to it. There is really no such thing as death. Immortality and reincarnation — that is the truth, but people are not ready for that truth.

Look at all the killing that is taking place; it sickens me. I cannot look at any of it. Look at Bush — kill, kill, kill. He can kill a person as easy as a fly or mosquito. I do not mind killing a fly or a mosquito; however, beyond that, I have a hard time. I shot a rabbit in Saskatchewan — which is where I was born. I wounded the rabbit, and he started crying like a baby. I put my rifle down, and swore I would never kill another animal again. That is how I feel, but that is not the way all people feel.

The Deputy Chairman: Where are you from in Saskatchewan?

Mr. Hushley: I am from Vanguard, Saskatchewan, not far from Gravelbourg.

The Deputy Chairman: I know where that is.

Mr. Hushley: I was born in 1915, in a mud hut. I remember things going back as far as 1916. It was an open prairie, and of course at that time we were afraid of animals — wolves and coyotes — and the devil was very important at the time.

The Deputy Chairman: And the cold, I would think.

Mr. Hushley: Oh, it was terrible out there. The wind would stop you in your tracks. You had to be careful.

J'ai des enregistrements. Dans une incarnation antérieure, j'étais grec. Je suis donc lié à la démocratie. J'ai des enregistrements de l'époque de Socrate et de Platon. Dans une autre incarnation, j'ai été Perse. Raja Saloni était mon maître. Je les ai enregistrés, j'ai des images en couleur, j'ai tout.

Ma famille ne m'accepte pas; ils me détestent. Pourquoi? Pourquoi la vérité est-elle si difficile à accepter? Quand les gens feront-ils preuve d'ouverture? C'est un problème.

Qui contrôle les médias maintenant? Il y a deux personnes dans les médias — Michael Sabia et Can West. J'ai écrit au journal, mais ils refusent de publier ma lettre. Un journal de Montréal m'a interviewé — vous avez été rédacteur en chef à une époque, non?

Le sénateur Chaput : Dans une existence antérieure.

M. Hushley : La mémoire me fait défaut à cause de mon âge. Je me souviens d'avoir entendu autrefois des gens dire « Je ne me souviens pas, j'ai oublié ».

J'ai dîné une fois avec Ronald Reagan, en 1948. J'étais assis tout seul et quand il m'a vu, il m'a invité à me joindre à lui. Ronald Reagan. J'admirais Ronald Reagan, c'était un grand homme. Ils lui ont fait des funérailles somptueuses.

Le vice-président : Vous vous en souvenez.

M. Hushley : Oh oui. Je me souviens de certaines choses; mais j'ai des problèmes de mémoire à cause de l'âge.

Il y a un bon côté quand même, car en vieillissant on se prépare à la mort. C'est le dernier de mes soucis, ma mort; en fait, je l'attends avec impatience. La mort n'existe pas. Ce qu'il y a, c'est l'immortalité et la réincarnation, mais les gens ne sont pas prêts à accepter cette vérité.

Regardez tous les massacres autour de nous; j'en suis malade. Je ne peux plus regarder cela. Regardez Bush : tuer, tuer, tuer. Il peut tuer quelqu'un aussi facilement qu'on tue une mouche ou un moustique. Je n'ai pas de problème à tuer une mouche ou un moustique, mais à par cela, j'ai du mal. J'ai tué un lapin en Saskatchewan, où je suis né. Je l'ai blessé, et il s'est mis à pleurer comme un bébé. J'ai posé mon fusil et juré de ne plus jamais tuer un animal. Voilà ce que je ressens, mais tout le monde n'est pas comme moi.

Le vice-président : Vous venez d'où en Saskatchewan?

M. Hushley : De Vanguard, en Saskatchewan, pas loin de Gravelbourg.

Le vice-président : Je vois où c'est.

M. Hushley : Je suis né en 1915, dans une cahute en terre. J'ai des souvenirs qui remontent à 1916. C'était une prairie ouverte, et évidemment à l'époque nous avions peur des animaux, des loups et des coyotes, et le diable était très important à l'époque.

Le vice-président : Et le froid aussi, j'imagine.

M. Hushley : Oh c'était terrible. Le vent vous figeait sur place. Il fallait faire attention.

My life was no rose garden, by a long shot. It has been a long, long journey. I hope to be able to write everything about my life in my book. I am starting on it now, and I think I can hang on. I will be 90 this coming May 2.

Four years ago, a psychiatrist put me in a straightjacket in the hospital. He told me I was suffering from hallucinations. I was arrested and put in a straightjacket.

But during the war —

The Deputy Chairman: You were in the war?

Mr. Hushley: Yes, I was, for a short time.

The Deputy Chairman: Was that the Second World War, or the First World War?

Mr. Hushley: I remember the First World War, because we did not suffer from the great flu. My parents told me that there were funerals every day. The flu was in 1918.

The Deputy Chairman: Well, we have just about run out of time.

Mr. Hushley: I have lots to say, but sooner or later I will have that book out.

The Deputy Chairman: You can send us a copy of your book.

Mr. Hushley: Who knows the truth? Where, what and who is God? Let us know who God is.

The Deputy Chairman: Thank you very much, Mr. Hushley.

Mr. Hushley: Nice talking to you.

The Deputy Chairman: Nice talking to you, too, sir.

Mr. Hushley: You will hear from me, if not now, when I speak from heaven. I am not worried about dying. I am looking forward to heaven. If you want to go to heaven, give me a deposit and I will make a reservation for you.

The Deputy Chairman: Thank you very much.

The committee adjourned.

MONTREAL, Thursday, December 16, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 8:35 a.m. to examine the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (Chairman) in the chair.

[English]

The Chairman: Honourable senators, we are resuming our public hearings into the Canadian news media for the second day here in Montreal. The committee is studying the Canadian news media, and the appropriate role of public policy in helping to

Ma vie a été loin d'être facile. Ça été un très long, un très long périple. J'espère pouvoir raconter toute ma vie dans mon livre. Je viens de commencer et je pense que je vais m'accrocher. J'aurai 90 ans le 2 mai.

Il y a quatre ans, un psychiatre m'a confiné dans une camisole de force à l'hôpital. Il m'a dit que j'avais des hallucinations. On m'a arrêté et passé une camisole.

Mais durant la guerre...

Le vice-président : Vous avez fait la guerre?

M. Hushley : Oui, pendant une brève période.

Le vice-président : La Deuxième ou la Première Guerre mondiale?

M. Hushley : Je me souviens de la Première Guerre mondiale, parce que nous n'avons pas souffert de la grande grippe. Mes parents m'ont raconté qu'il y avait des enterrements tous les jours. La grippe, c'était en 1918.

Le vice-président : Eh bien, il ne nous reste plus de temps.

M. Hushley : J'ai bien des choses à dire, mais tôt ou tard je publierai ce livre.

Le vice-président : Vous pourrez nous en envoyer un exemplaire.

M. Hushley : Qui connaît la vérité? Où est Dieu, qui est Dieu, en quoi consiste-t-il? Il faut savoir qui est Dieu.

Le vice-président : Merci beaucoup, monsieur Hushley.

M. Hushley : C'était un plaisir.

Le vice-président : Tout le plaisir était pour nous, monsieur.

M. Hushley : Vous aurez de mes nouvelles, sinon maintenant, plus tard quand je serai au ciel. Je n'ai pas peur de mourir. J'ai hâte d'être au ciel. Si vous voulez aller au ciel, versez-moi un acompte et je vous ferai une réservation.

Le vice-président : Merci beaucoup.

La séance est levée.

MONTREAL, le jeudi 16 décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 8 h 35 pour analyser la situation actuelle du secteur des médias canadiens, les nouvelles tendances et l'évolution dans ce secteur, le rôle, les droits et les responsabilités des médias au sein de la société canadienne, ainsi que les politiques appropriées actuelles et futures connexes.

Le sénateur Joan Fraser (présidente) occupe le fauteuil.

[Traduction]

La présidente : Honorables sénateurs, nous reprenons nos audiences publiques au sujet des médias canadiens. C'est la deuxième journée d'audience à Montréal. Le comité étudie les médias canadiens et le rôle approprié des politiques publiques

ensure that they remain healthy, independent, and diverse, in the light of the tremendous changes that have occurred in recent years, most notably globalization, technological change, convergence and increased concentration of ownership.

[Translation]

Our first witnesses this morning are from the Regroupement des syndicats de Gesca [Gesca council of trade unions]. Their first and last names have been included in the agenda, but I would like to go through them nevertheless. Should I make a mistake, please correct me.

Present here today are Ms. Monique Prince, Desk Journalist at *La Presse*, Vice-President of the FNC (CSN) and Coordinator of the Regroupement.

Mr. Louis Larivière is Advertising Representative at *La Presse*, President of the Syndicat de la publicité at *La Presse* and Treasurer of the SEPB Union Local 574 (CTC-FTQ).

Mr. Charles Côté is a journalist at *La Presse* and the First Vice-President of the *La Presse* information workers' union, the Syndicat des travailleurs de l'information.

Mr. Fernand Bélanger is a journalist at *La Voix de l'Est* and President of the national employees' union, the Syndicat national des employés, for *La Voix de l'Est* (FNC-CSN).

And last, we have Mr. Stéphane Gousse, office worker at *Le Soleil* and president of the Syndicat des employés de bureau of the *Soleil* (FNC-CSN).

It very impressive to have you here so early in the morning; we know that journalists do not like to get up early, so thank you. You know our procedure, I will ask you to make a presentation of roughly ten minutes, and then we will ask questions of you.

Ms. Monique Prince, Desk Journalist at *La Presse*, and Coordinator of the Regroupement des syndicats de Gesca: I would like to thank you, senator for having invited us here this morning to speak.

The Regroupement des syndicats de Gesca council of trade unions has existed now for eight years. Previously the Regroupement included the certified CSN and FTQ unions for the four daily Newspapers belonging to Power Corporation and through its subsidiary, Gesca. The four dailies included *La Presse* in Montreal, *Le Nouvelliste* in Trois-Rivières, *La Tribune* in Sherbrooke and *La Voix de l'Est* in Granby.

After Gesca's acquisitions four years ago the list lengthened to include the CSN and FTQ unions for the newspapers *Le Soleil* in Quebec, *Le Droit* in Ottawa and *Le Quotidien* in Saguenay.

On a voluntary basis, two to four times per year, representatives from the 26 unions meet to exchange information.

In February 2001, in the wake of major Quebecor, Vidéotron and Gesca-UniMédia transactions, the Regroupement submitted a brief to the Committee on Culture of the Quebec National Assembly, in which we expressed our many concerns about media

pour qu'elles contribuent à faire en sorte que les médias demeurent vigoureux, indépendants, diversifiés, tout ceci sur la toile de fond des bouleversements survenus ces dernières années, tout particulièrement la mondialisation, les progrès technologiques, la convergence et la concentration accrue de la propriété.

[Français]

Nos premiers témoins ce matin sont du Regroupement des syndicats de Gesca. Leur nom et leur prénom sont indiqués dans l'ordre du jour, mais je vais quand même essayer de préciser. Si je fais des erreurs vous allez me corriger.

Il s'agit donc de Mme Monique Prince, journaliste au pupitre à *La Presse* et vice-présidente de la FNC (CSN) et coordonnatrice du Regroupement.

Monsieur Louis Larivière, représentant publicitaire à *La Presse*, président du Syndicat de la publicité à *La Presse* et trésorier de la Section locale 574 du SEPB (CTC-FTQ).

Monsieur Charles Côté, journaliste à *La Presse* et premier vice-président du Syndicat des travailleurs de l'information de *La Presse*.

Monsieur Fernand Bélanger, journaliste à *La Voix de l'Est* et président du Syndicat national des employés de *La Voix de l'Est* (FNC-CSN).

Et enfin, monsieur Stéphane Gousse, employé de bureau au *Soleil* et président du Syndicat des employés du bureau du *Soleil* (FNC-CSN).

C'est très impressionnant tôt le matin, les journalistes n'aiment pas se lever tôt le matin, on apprécie. Vous connaissez notre format, on vous demande de faire une présentation d'une dizaine de minutes et on vous posera des questions ensuite.

Mme Monique Prince, journaliste au pupitre à *La Presse* et coordonnatrice du Regroupement des syndicats de Gesca : Je vous remercie, sénateur Fraser, de nous accueillir ce matin, de nous avoir invités à prendre la parole aujourd'hui.

Le Regroupement des syndicats de Gesca existe depuis huit ans maintenant. À l'époque, il regroupait les syndicats CSN et FTQ accrédités dans les quatre quotidiens appartenant à Power Corporation par le biais de sa filiale Gesca, soit *La Presse* à Montréal, *Le Nouvelliste* à Trois-Rivières, *La Tribune* à Sherbrooke et *La Voix de l'Est* à Granby.

À la suite des acquisitions réalisées par Gesca, il y a quatre ans, se sont ajoutés les syndicats CSN et FTQ des journaux *Le Soleil* à Québec, *Le Droit* à Ottawa et *Le Quotidien* à Saguenay.

Sur une base volontaire, de deux à quatre fois par année, les représentants des vingt-six syndicats se réunissent pour échanger de l'information.

En février 2001, dans le sillage des importantes transactions Quebecor, Vidéotron et Gesca-UniMédia, le Regroupement a présenté un mémoire à la Commission de la culture, à l'Assemblée nationale du Québec, dans lequel nous exprimions plusieurs

concentration in Quebec, and also in Canada. It is a matter of concern that Gesca, with its seven newspapers, henceforth controls more than 50 per cent of the French-language daily press in Quebec; this is an unprecedented level.

Over the past four years, the media landscape has continued to change, leading to increasing synergy and convergence. Throughout this time our concerns have remained very much as before. Today, we want to communicate what we have observed in the field and how, in some cases, unions have had to intervene with regard to the quality and diversity of news, the quality of employment and Gesca's development choices.

It is paramount that newsrooms be both independent and autonomous in order to insure quality and diverse news for all citizens. Now in this respect, clearly Gesca has put all its eggs in the same basket, investing almost exclusively in *La Presse*, the flagship of its press fleet, in order to produce special event broadcasts throughout the world, to conduct in-depth investigations and to put together major program files.

La Presse has unprecedented financial resources at its disposal. These resources, coupled with the hiring of several new journalists, photographers, and graphic artists, have imbued the newsroom at *La Presse* with true dynamism and have made its journalists enthusiastic stakeholders in the coverage of current events across all sectors.

Evidently the public, who are given an increasing number of opportunities to voice their opinions and to provide feedback, appreciates these efforts, as the readership of *La Presse* has done nothing but increase.

However, the dynamism that we have observed in Montreal is absent in Quebec City, in Ottawa, and in other regions where Gesca has daily newspapers. On the contrary, our journalist colleagues, particularly those from the *Soleil* and the *Droit*, deplore the fact that their newspapers are full of articles from Montreal. This in no way helps to maintain the distinctiveness, the specific character and the local flair of their newspapers.

Whilst the editor of *La Presse* and the president of Gesca, Mr. Guy Crevier, believes that this is in fact a way of improving the quality of regional news, our colleagues talk, rather, of a two-tiered system of journalism.

In several regional newspapers, writing space reserved for local news, which is often limited and always precious, is being taken up in part by the publishing of articles from *La Presse*.

What is more, many feature articles that used to be written by local journalists and freelancers, such as those on health, wine, music, cinema, cars, etc., have been replaced by feature columns from *La Presse*. Perhaps this is not a total disaster, but what worries us is this move towards the standardization of editorial content.

inquiétudes liées à la concentration des médias au Québec, mais aussi au Canada et au fait que Gesca, avec ses sept journaux, contrôle désormais plus de 50 p. 100 de la presse quotidienne francophone au Québec, un niveau sans précédent.

Au cours des quatre dernières années, pendant que le paysage médiatique continuait de se transformer, entraînant encore plus de grandes synergies et convergences, nos inquiétudes ne nous ont pas quittés. Aujourd'hui, nous voulons vous faire part de ce que nous avons observé sur le terrain et dans certains cas, comment nos syndicats ont dû intervenir en ce qui a trait à la diversité et à la qualité de l'information, et à la qualité des emplois et au choix de développement de Gesca.

L'indépendance et l'autonomie des salles de rédaction sont essentielles pour assurer la diversité et la qualité de l'information offerte aux citoyens. À cet égard, nous constatons que Gesca a mis tous ses oeufs dans le même panier, investissant presque exclusivement à *La Presse*, vaisseau amiral de son groupe de presse, pour réaliser de grands reportages partout dans le monde, pour mener des enquêtes fouillées et préparer d'importants dossiers.

La Presse dispose de ressources financières comme elle n'en a jamais eu auparavant. Ces ressources, jumelées à plusieurs embauches de journalistes, photographes, graphistes, donnent à la salle de rédaction de *La Presse* un réel dynamisme et font de ses journalistes des acteurs enthousiastes de la couverture de l'actualité dans tous les secteurs.

De toute évidence, le public, à qui on offre de plus en plus d'espace pour interagir et donner son opinion, apprécie les efforts consentis, puisque le lectorat de *La Presse* ne cesse d'augmenter.

Mais ce dynamisme qu'on observe à Montréal est absent à Québec, à Ottawa et dans les autres régions où sont implantés les quotidiens de Gesca. Au contraire, nos collègues journalistes et plus particulièrement ceux du *Soleil* et du *Droit* déplorent que leurs pages soient envahies par des textes en provenance de Montréal, un phénomène qui n'aide absolument pas à conserver le caractère distinct, la personnalité propre et la couleur locale de leur journal.

Pendant que l'éditeur de *La Presse* et président de Gesca, M. Guy Crevier, voit dans cette manière de procéder une façon d'améliorer la qualité de l'information en région, nos confrères parlent plutôt d'un journalisme à deux vitesses.

Dans plusieurs journaux régionaux, on observe ainsi que l'espace rédactionnel réservé à l'information locale, espace souvent limité et toujours précieux, se retrouve amputé par la publication de textes en provenance de *La Presse*.

De plus, plusieurs chroniques qui étaient rédigées par des journalistes ou des collaborateurs locaux, comme les chroniques sur la santé, le vin, les disques, le cinéma, l'automobile, et cetera, ont été remplacées par celles de *La Presse*. Ce n'est peut-être pas une catastrophe, mais c'est un glissement vers cette uniformisation des contenus que nous redoutons.

Here is more evidence that we do not always speak the same language as management: Recently our journalists' unions, who had sought and won the right to have opinion pieces excluded from agreements on the circulation of articles within a network, were faced with a done deal: Gesca had signed off on a contract for the simultaneous publication of a columnist who had been called upon to comment and analyze current events in every newspaper in the group.

After several bargaining sessions and after reaching a consensus on an agreement that will be signed shortly, the president, Guy Crevier, ended up admitting that he had gone against the spirit of the Gesca clause, and agreed to advertise the position in accordance with the collective agreements. He also agreed to conduct an appraisal of how the network operates.

A joint management-labour committee was struck for this very purpose. This Gesca watchdog, as it was nicknamed in our newspapers, will enable journalists to lodge any news or article circulation grievances with respect to Gesca.

The 1990s were tough for all our newspapers: in newsrooms, of course, but also in administrative offices, and with respect to circulation, classified advertisements and the sale of advertising space. Salesmen who retired were not replaced and many quality regular positions were eliminated and turned into casual or other such positions of a precarious nature.

Even though the problem is now far less present at *La Presse*, it remains very widespread amongst the other daily newspapers from the group that have to live with decisions made in Montreal. When it comes to decisions over budgets and hiring, local management has virtually no leeway.

Furthermore, over the past two years Gesca has attempted to standardize many technological tools in use in its newspapers, especially computer programs used to collate subscriptions, billing, classified advertisements and stocktaking information.

In the face of all this, our fear of seeing the regions lose quality jobs to the major urban centres is extremely well-founded.

Over the years, the Desmarais family, owners of Power Corporation, have maintained their reputation as good corporate citizens. Overall, Power Corporation's unionized employees have been treated like human beings.

But the very nature of a press group the size of Gesca is to openly rationalize operating expenditures and to make large-scale savings. It is hard to achieve this without sacrificing good jobs.

Aside from consolidating its press network by focusing more on *La Presse*, to the detriment of other daily newspapers, and by rationalizing its administrative activities, Gesca seems increasingly willing to compete with Quebecor on the convergence stakes.

By adding to up its head corporation subsidiaries and closely associated businesses such as Cyberpresse, Publications Gesca, Éditions La Presse, Presse-télé, Gesca is trying to increase its

Une autre preuve que nous ne parlons pas toujours le même langage que nos patrons. Récemment nos syndicats de journalistes, qui avaient réclamé et obtenu que les articles d'opinion soient exclus des ententes de circulation de textes à l'intérieur du réseau, ont été mis devant le fait accompli : Gesca avait paraphé un contrat pour la publication simultanée d'un « columnist » appelé à commenter et à analyser l'actualité dans tous les journaux du groupe.

Après plusieurs séances de négociation et à l'issue d'une entente qui sera signée sous peu, le président Guy Crevier, admettant finalement qu'il avait contrevenu à l'esprit de la clause Gesca, a accepté d'afficher le poste conformément aux conventions collectives et s'est engagé dans une démarche d'évaluation du fonctionnement du réseau.

Un comité paritaire patronal/syndical a été mis sur pied à cet effet. Cet observatoire Gesca, comme on l'a surnommé dans nos journaux, permettra aux journalistes de faire connaître leurs griefs en matière d'information et de circulation de textes dans Gesca.

Dans tous nos journaux, les années 1990 ont été difficiles, dans les salles de rédaction, mais aussi dans les bureaux administratifs, aux ventes du journal, aux petites annonces et chez les représentants publicitaires, les retraités n'ont pas été remplacés et plusieurs emplois réguliers de qualité ont été perdus au profit d'une main-d'oeuvre à statut précaire.

Si le problème est maintenant moins criant à *La Presse*, il reste très présent dans les autres quotidiens du groupe, qui doivent vivre avec les décisions prises à Montréal. Lorsqu'il est question de budget, les patrons locaux n'ont pratiquement pas de marge de manoeuvre, c'est la même chose lorsqu'il s'agit d'embauche.

De plus, au cours des deux dernières années, Gesca a entrepris d'uniformiser plusieurs des outils technologiques en usage dans ses journaux, en particulier les logiciels servant à la prise d'abonnement, petites annonces, facturation et les suivis d'inventaire.

Dans cette situation, nos craintes de voir les régions perdre des emplois de qualité au bénéfice des grands centres sont plus que jamais fondées.

Au fil du temps, la famille Desmarais, propriétaire de Power Corporation, a su maintenir sa réputation de bon citoyen corporatif. Dans l'ensemble, ses employés syndiqués ont été traités humainement.

Mais l'essence même d'un groupe de presse de l'envergure de Gesca est très ouvertement de rationaliser ses dépenses de fonctionnement, de faire des économies d'échelle. Il sera difficile d'y arriver sans sacrifier de bons emplois.

Outre le fait de consolider son réseau de presse en misant sur *La Presse* au détriment des autres quotidiens et de rationaliser ses activités administratives, Gesca semble de plus en plus vouloir concurrencer Quebecor sur le terrain de la convergence.

En dotant sa maison-mère de filiales, d'entreprises proches parentes, comme Cyberpresse, Publications Gesca, Éditions La Presse, Presse-télé, Gesca veut élargir son champ d'action dans le

influence in the area of communications. In addition to this, Gesca has partnered with Radio-Canada. In so doing, the crown corporation and the private company both make the most of any opportunity to carry out joint projects that lead to increased visibility for all parties concerned.

Our unions need to be extremely careful; it is our fear that advertising and entertainment may invade the traditional domain of the news, thereby causing confusion amongst the public.

When the news workers union of *La Presse* had its contract of service renewed last spring, the union felt the need to amend an existing clause and to negotiate a new clause on the promotion of content within the newspaper.

In the case of Cyberpresse, the Internet site for the newspaper, the unions denounced, with some measure of success, the fact that there was nothing on the site for people in the regions. The formula has been reviewed, but still has not met our initial expectations. Far from being self-sufficient, the Internet site has added an additional economic burden that the network must shoulder.

What is of even greater concern to us today is the very advertising sales project that is currently brewing. Gesca wants to centralize all the multimarket accounts, which are, by definition, the major clients that have branches everywhere throughout Quebec.

Should this project actually take off, advertising representatives will lose revenue. This will especially be the case for the regional newspapers that, deprived of these streams of revenue, will see their autonomy diminished. They will end up, despite themselves, funding and being subjugated to Gesca development choices; choices made back in Montreal.

Our conclusion takes the form of a question: Is it possible that Mr. Guy Crevier, in his dual role of president of Gesca and editor of *La Presse*, is in a position of conflict of interest?

My colleagues will now be more than happy to discuss these issues with you.

The Chairman: Thank you very much. Please note that Mr. Crevier will be testifying before our committee after the New Year. In the meantime, you have our full attention.

[English]

Senator Tkachuk: Has there been a significant reduction in the newsroom itself, in the number of reporters in each of the newspapers?

[Translation]

Ms. Prince: I can reply on behalf of *La Presse*, where there are currently more journalists than there were in the 90s and virtually more than there were even in the 80s.

Now I would like to hand the floor over to my colleague Fernand Bélanger, who will be able to provide further clarification on the matter of regional newspapers.

domaine des communications. À cela s'ajoute un partenariat avec Radio-Canada, par lequel la société d'État et l'entreprise privée profitent de toutes les occasions pour mener des projets conjoints générant des échanges de visibilité.

Dans un tel contexte, nos craintes de voir la publicité et le divertissement envahir le terrain de l'information et engendrer la confusion dans le public exigent de nos syndicats la plus grande vigilance.

Lors du renouvellement de son contrat de travail au printemps dernier, le Syndicat des travailleurs de l'information de *La Presse* a d'ailleurs senti le besoin de modifier une clause existante et d'en négocier une nouvelle portant sur la promotion de la matière rédactionnelle à l'intérieur du journal.

Dans le cas de Cyberpresse, le site Internet, les syndicats ont dénoncé, avec un certain succès, le fait que les citoyens des régions n'y trouvaient pas leur compte. La formule, revue et corrigée, n'est pas encore à la hauteur des espérances qu'elle portait à l'origine. Loin de faire ses frais, le site Internet ajoute à la pression économique que doit supporter tout le réseau.

Ce qui nous préoccupe encore plus aujourd'hui, de manière très sérieuse, vient d'un projet actuellement en gestation dans le domaine des ventes publicitaires. Gesca veut en effet centraliser les comptes multimarchés qui sont, par définition, de gros clients ayant des succursales partout sur le territoire québécois.

Si ce projet voit le jour, les représentants publicitaires perdront des revenus. Mais surtout les journaux régionaux, privés de ces entrées de fonds directes, verront leur autonomie diminuée d'autant et se retrouveront, malgré eux, à financer et à subir les choix de développement de Gesca qui sont déterminés à Montréal.

Notre conclusion se fait sous forme de question : Se peut-il que M. Guy Crevier, qui porte les deux chapeaux de président de Gesca et d'éditeur de *La Presse*, se trouve en conflit d'intérêts?

Mes collègues, avec plaisir, sont prêts à échanger avec vous sur toutes ces questions.

La présidente : Merci beaucoup. Je peux vous dire que nous allons avoir le plaisir d'accueillir M. Crevier après le Nouvel An. Entre-temps, il est très intéressant de vous entendre.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Y a-t-il des compressions importantes dans les salles de presse, c'est-à-dire est-ce qu'il y a moins de journalistes pour chacun des journaux?

[Français]

Mme Prince : Je peux répondre pour *La Presse*, où il y a actuellement plus de journalistes qu'il y en avait dans les années 1990, et même pratiquement plus que ce qu'on avait en 1980.

Maintenant, pour apporter des précisions en ce qui concerne les journaux régionaux, j'aimerais laisser la parole à mon confrère Fernand Bélanger.

Mr. Fernand Bélanger, Journalist at *La Voix de l'Est*, and President of the Syndicat national des employés de the *La Voix de l'Est*, Regroupement des syndicats de Gesca : Madam Chair, allow me to provide you with a brief context. The Sherbrooke newspaper *La Tribune* used to have journalists at its headquarters in Sherbrooke and also at its regional offices in Drummondville, Victoriaville, Magog and elsewhere.

None of these regional offices exist anymore; they have been replaced by correspondents. Now the newspaper has a newsroom that is a fifty-fifty mix of regular and correspondent staff.

[English]

Senator Tkachuk: Are those dailies or weeklies?

Mr. Bélanger: All the newspapers in front of you are dailies.

[Translation]

At the newspaper *La Tribune* there have been office closures. This has led to a downturn in the quality of the news produced there. *La Tribune* has fewer resources and fewer staff.

In the 1980s at the newspaper *Le Nouvelliste* in Trois-Rivières, there were about 40 staff including journalists. Now there are roughly 30, or more precisely 28 staff on site. Additional positions were created, but others were eliminated two years ago. So when you do the sums, we have gone from 38 to 31 staff over the years.

At the newspaper *Le Droit* there have also been major staff cuts. The printing staff were all laid off about 10 years ago and the newsroom staff have seen their numbers reduced by half. The union president Paul Gaboury had to negotiate several job departures a couple of years ago.

At the newspaper *Le Soleil* in Quebec City they used to have about 108 or 109 journalists, and now there are no more than 75 or 80, if you count up the vacant positions.

At *La Voix de l'Est* in Granby, the number of staff has remained stable for about 30 years, but the print run has increased. Therefore, the proportion of staff has not kept pace with the increase in print run.

At all the newspapers, however, *La Voix de l'Est*, *la Tribune*, *Le Nouvelliste* and *Le Quotidien*, there has been a decrease in job security. In other words, there are more positions for people working 15, 25, 30 hours per week, who do not enjoy job security and who multitask.

As a result, the various geographical sectors within our regions are not as well covered as they used to be, whether that be by *la Tribune*, *Le Nouvelliste* or *La Voix de l'Est*. I know these regions better than others because they were former GTC Group newspapers that have belonged to Gesca since the late 60s, early 70s. That concludes my overview.

M. Fernand Bélanger, journaliste à *La Voix de l'Est* et président du Syndicat national des employés de *La Voix de l'Est*, Regroupement des syndicats de Gesca : Madame la présidente, je vais tracer un rapide portrait. Au niveau de *La Tribune* à Sherbrooke, il y avait, à l'époque, des journalistes au siège social à Sherbrooke et des bureaux régionaux à Drummondville, Victoriaville et Magog, entre autres.

Tous ces bureaux régionaux n'existent plus et ont été remplacés par des correspondants. On se retrouve donc maintenant avec une salle de rédaction qui serait comme moitié-moitié : personnel régulier et des correspondants.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : S'agit-il de quotidiens et d'hebdomadaires?

M. Bélanger : Tous les journaux qui se trouvent devant vous sont des quotidiens.

[Français]

Au journal de *La Tribune*, il y a eu une fermeture de bureaux : une dégradation se fait donc au niveau de la qualité de l'information de ce côté. Il y a moins de ressources et moins de personnel à *La Tribune*.

Au journal *Le Nouvelliste* à Trois-Rivières, nous avions, au cours des années 1980, environ une quarantaine de personnes et de journalistes. Nous sommes rendus maintenant au début de la trentaine, soit environ 28 personnes. Des postes additionnels ont été comblés, mais certains ont été abolis depuis deux ans. Donc, tout compte fait, on est passé de 38 à 31 au fil des ans.

Au journal *Le Droit*, il y a aussi eu de grandes coupures de personnel de ce côté. Vous savez que le personnel de l'imprimerie a été complètement aboli il y a une dizaine d'années et le personnel de la salle de rédaction a été coupé de moitié. Le président du syndicat Paul Gaboury a eu à négocier plusieurs départs il y a quelques années.

Au journal *Le Soleil* à Québec, ils ont eu jusqu'à 108 ou 109 journalistes, il n'en reste maintenant que quelque 75 à 80, selon les postes à combler.

À *La Voix de l'Est* de Granby, le nombre de personnes reste stable depuis une trentaine d'années, mais le tirage a augmenté. Donc, la proportion de personnel n'a pas suivi l'augmentation du tirage.

Nous avons cependant, dans tous les journaux, *La Voix de l'Est*, *La Tribune*, *Le Nouvelliste* et *Le Quotidien*, une augmentation de la précarité, c'est-à-dire des gens qui travaillent 15, 25, 30 heures par semaine, qui n'ont pas de sécurité d'emploi et qui travaillent à différentes fonctions.

Donc, les secteurs géographiques de nos régions sont moins bien couverts qu'auparavant, que ce soit à *La Tribune*, *Le Nouvelliste* et *La Voix de l'Est*. Je connais mieux ces régions parce que ce sont des anciens journaux du Groupe GTC, qui appartiennent à Gesca, depuis la fin des années 1960, début des années 1970. Cela trace un portrait d'horizon.

The Chairman: You mentioned the *Soleil*?

Mr. Bélanger: Yes, I did speak a little about the *Soleil*, there were about 100 employees, I would say between 108 and 110; and now there are about 80, that is to say between 75 and 80.

[English]

Senator Tkachuk: This is in the newspaper. Is there a Power Corporation; do they also own significant television, as well?

[Translation]

Ms. Prince: No. Currently, *La Presse* and its regional newspapers focus their attention by and large on the daily newspapers sector. Power Corporation used to have positions for people working in radio and on weekly publications but it divested itself of these positions in the late 1990s.

Currently, *La Presse* has its own television production house, but this is different, it is not a station, it is not a channel, rather it is a TV production house which is in its infancy.

[English]

Senator Tkachuk: What percentage of the dailies do they own in the province?

[Translation]

Ms. Prince: It is actually more than 50 per cent. I think the exact figure is 52 per cent of the print run.

[English]

Senator Tkachuk: Is the other half all owned by Quebecor?

[Translation]

Ms. Prince: It is practically Quebecor, with the exception of 3 per cent for the newspaper *Le Devoir*, which is independent. Obviously, we are talking about the French-language press here.

Senator Chaput: I would like you to talk a little bit about the partnership with CBC. I would like to know a little bit more about this.

Ms. Prince: It is hard for me to go into detail about this, given that it is a commercial agreement to which we are not a party.

For example I know that each year *La Presse* holds its Excellence Gala. Following the publication of a weekly, in which a star of the week has been interviewed, the same star is then interviewed on Radio-Canada radio. So, this is an example of a partnership agreement.

The gala evening is then broadcast on Radio-Canada television. These are therefore examples of commercial agreements that serve to promote both parties. This ends up

La présidente : Vous avez parlé du *Soleil*?

M. Bélanger : Oui, j'ai parlé un peu du *Soleil*, il y avait environ une centaine d'employés, je dirais 108 à 110; et maintenant, c'est environ 80, entre 75 et 80.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : On le trouve dans le journal. Existe-t-il une Power Corporation; sont-ils également propriétaires de grandes chaînes de télévision?

[Français]

Mme Prince : Non. Actuellement, *La Presse* et ses journaux régionaux sont vraiment concentrés dans le journal quotidien. Power Corporation détenait des postes de radio, des hebdomas, mais s'est départie de tout cela vers la fin des années 1990.

Actuellement, *La Presse* s'est dotée d'une maison de production télé, ce qui est différent, ce n'est pas un poste, ce n'est pas une chaîne, c'est une maison de production télé qui en est à ses balbutiements.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Quelle proportion des quotidiens détiennent-ils dans la province?

[Français]

Mme Prince : C'est au-delà de 50 p. 100. Je crois que le chiffre exact c'est 52 p. 100 du tirage.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : L'autre moitié est-elle détenue par Quebecor?

[Français]

Mme Prince : C'est pratiquement Quebecor, à l'exception d'un trois p. 100 qui va au journal *Le Devoir*, indépendant. On parle de la presse francophone, évidemment.

Le sénateur Chaput : J'aimerais que vous me parliez un peu plus du partenariat avec Radio-Canada. J'aimerais en connaître un peu plus à cet effet.

Mme Prince : C'est difficile pour moi de vous en parler en profondeur, puisqu'il s'agit d'ententes commerciales, auxquelles nous ne sommes parties.

Je sais que, par exemple, chaque année, *La Presse* fait un gala d'excellence, à la suite d'une publication hebdomadaire, d'une personnalité de la semaine et là-dessus, donc, il y a des ententes de partenariat, c'est-à-dire que la personnalité de la semaine est ensuite interviewée à la radio de Radio-Canada.

Le gala est télédiffusé à Radio-Canada. Donc, ce sont des ententes commerciales de promotion mutuelle. Cela touche éventuellement l'information, dans la mesure où de plus en plus

having an impact on the news sector, as more and more journalists from *La Presse* are invited to appear as experts following or during the events themselves. They are asked to comment current events and the big political party conventions.

So there are exclusions, a journalist may be drawn from *La Presse* rather than from Quebecor, for example.

Senator Chaput: You state at the end of your brief that advertising representatives will lose revenue, especially in regional newspapers that are deprived of these direct revenue streams, and so on and so forth. I would like to know a little more about this particular aspect.

Ms. Prince: I will hand the floor over to my colleague, the advertising representative for *La Presse*, who can deal with this more specific question.

Mr. Louis Larivière, Publicity Representative at La Presse, President of the Syndicat des travailleurs de l'information de La Presse, Regroupement des syndicats de Gesca: It is understandable that relocating multibrand accounts to the major urban centres, in this case Montreal, obviously reduces in part the newsroom and advertising operating budgets in the regions.

For example, if you take the daily in Chicoutimi, this represents 10 to 15 per cent of the advertising budget that is relocated to the bigger city. These are revenues that will no longer be available in the regions to give newsroom and advertising sections some independence in management, hiring, and the publication of local, relevant news which will not necessarily be the same in Montreal and in major centres like Quebec.

Dailies are needed in these regions because the public is entitled to understand clearly what is going on in the regions.

Senator Chaput: If I understand correctly, the major centre is increasing its revenues at the expense of the smaller players, if I can put it that way?

Mr. Larivière: As my colleague pointed out earlier, quite rightly, the major centre is increasing its revenues. This project has only just started. Will it increase the revenues in major centres? Maybe, we do not know.

Usually these are accounts that are managed in Ontario, in Toronto, by a firm that works for *La Presse*.

Will that mean extra budgets for major centres? We may think so, but we do not actually know.

The Chairman: There are several very interesting issues here. Can you tell me a bit more about the joint committee, the Gesca watchdog? What kind of powers was it given? What is its mandate? If there is written information, we would like to receive it.

les journalistes de *La Presse* sont invités à agir comme experts à la suite d'événements ou dans le cadre d'événements, de commenter l'actualité, et les grands congrès des partis politiques.

Donc, il y a des exclusions, c'est-à-dire que le journaliste proviendra de *La Presse*, plutôt que de Quebecor, par exemple.

Le sénateur Chaput : Il est dit, à la fin de votre document, que les représentants publicitaires perdront des revenus, surtout les journaux régionaux privés de ces entrées de fonds directes, et ainsi de suite. J'aimerais en savoir un peu plus, parlez-moi un peu plus de cet aspect.

Mme Prince : Sur cette question précise, je vais laisser mon collègue, représentant publicitaire à *La Presse*, prendre la parole.

M. Louis Larivière, représentant publicitaire à La Presse, président du Syndicat des travailleurs de l'information de La Presse, Regroupement des syndicats de Gesca : Il est certain que pour les régions, on comprendra que de rapatrier des comptes multimarques dans les grands centres, Montréal en l'occurrence, cela enlève une certaine partie du budget de fonctionnement des salles de rédaction et des salles de publicité évidemment.

Cela a une incidence, si on parle, par exemple, du quotidien du Chicoutimi, d'un ordre de 10 à 15 p. 100 de budget de publicité qui est rapatrié vers le grand centre. Ce sont des revenus qui ne seront plus dans les régions pour permettre aux salles de rédaction et aux salles de publicité, une certaine autonomie de gestion et une autonomie d'embauche d'employés, ainsi qu'une autonomie de respect de l'information régionale dans ces régions, qui n'est pas nécessairement la même qu'à Montréal et dans les grands centres comme Québec.

S'il faut avoir des quotidiens dans ces régions, c'est parce que le public a le droit d'avoir une bonne compréhension de ce qui se passe dans les régions.

Le sénateur Chaput : Alors, le plus grand centre augmente ses revenus au détriment des plus petits, si je puis dire ainsi?

M. Larivière : Le plus grand centre augmente ses revenus, comme ma collègue disait si bien tantôt. On est au début de ce projet. Est-ce que cela va augmenter les revenus dans les grands centres? Peut-être que oui, on ne le sait pas.

C'est, en général, des comptes qui sont opérés en Ontario, soit à Toronto, par un bureau de représentants qui travaille pour *La Presse*.

Est-ce que cela amènera des budgets supplémentaires aux grands centres? On peut peut-être le penser, mais il n'y a rien de sûr là-dedans.

La présidente : Il y a plusieurs aspects très intéressants dans tout cela. Est-ce que vous pouvez décrire le comité paritaire, l'observatoire Gesca, plus en détail? Quels sont ses pouvoirs, quel est son mandat? Et s'il y a quelque chose d'écrit, on aimerait bien l'avoir.

Ms. Prince: I would like to point out that this is what we tried to obtain when we testified before the parliamentary committee in Quebec, four years ago. Professional journalists want some editorial responsibility regarding what is going on in their newsroom.

As for the Gesca watchdog, Charles Côté, who is here with us, was involved in the negotiations and I would rather he answer your question.

Mr. Charles Côté, Journalist at *La Presse* and First Vice-President of the Syndicat des travailleurs de l'information de *La Presse*, Regroupement des syndicats de Gesca: I would like to start by putting things in perspective. It is true that we are quite interested in newspapers for the economic role they play, especially in the regions. To put things in their proper context, the sales figures for *Le Soleil* could be compared to that of three large automobile dealers.

Therefore it is not its economic role that interests us first and foremost, but mostly its political and social role. That is why Power Corporation had been trying for so long to acquire *Le Soleil*, as you know very well know, Senator Fraser.

So this has happened as quickly as they could do it. I do not think there was any real plan regarding the news, as to how things should be done. We had very dogmatic information, but in the field, it took several years before management realized that things were going nowhere.

In fact, we needed the fight over the selection of Alain Dubuc as network columnist, a battle that we started as soon as he was appointed to the position. We had signed agreements regarding the exchange of articles that clearly prohibited the exchange of opinion pieces, while allowing the exchange of news articles, except for those coming from the parliamentary correspondents, the political desks.

So, Mr. Dubuc was named network columnist, something we were strongly opposed to because they could not try to use a super-freelancer to do something they could not do with a permanent employee in the field of opinion pieces.

There was a confrontation and that is when management and the newspaper unions finally had to sit together at a table, and finally realized three years later that things were going nowhere as far as information was concerned, that there was no clear plan, and that nothing was actually working well, be it for management or for employees.

As was said earlier, specifically at the newspapers *Le Droit* and *Le Soleil*, journalists complained about seeing their editorial space being taken up by articles written by journalists from *La Presse*, in areas they could have covered themselves.

Mme Prince: Je voudrais simplement dire que c'est un peu ce qu'on était allé réclamer lorsqu'on s'est présentés en commission parlementaire à Québec, il y a quatre ans. Les journalistes professionnels veulent avoir droit de regard sur ce qui se passe dans leur salle de rédaction.

En ce qui a trait à l'observatoire Gesca, Charles Côté, qui est ici, a participé à la négociation et j'aimerais que ce soit lui qui vous en parle.

M. Charles Côté, journaliste à *La Presse* et premier vice-président du Syndicat des travailleurs de l'information de *La Presse*, Regroupement des syndicats de Gesca: J'aimerais faire une remarque introductive pour mettre les choses en perspective. On s'intéresse aux journaux, oui, pour leur importance économique, en particulier en région. Pour mettre les choses en perspective, le chiffre d'affaires du *Soleil* peut être comparable à celui de peut-être trois gros concessionnaires automobiles.

Alors, ce n'est pas tant pour son importance économique qu'on s'y intéresse, mais surtout pour son importance sociale et politique. C'est pourquoi c'était une cible d'acquisition depuis très longtemps pour Power Corporation, le rêve d'acheter *Le Soleil*, vous le savez très bien, sénateur Fraser.

Donc, ce projet s'est réalisé aussi rapidement que cela a été possible. Je pense qu'il n'y avait pas de plan très clair relativement à l'information de savoir ce que cela devait donner. On avait des informations très dogmatiques, mais sur le terrain, il s'est écoulé plusieurs années avant que les patrons s'aperçoivent qu'on n'allait nulle part avec cela.

En fait, il a fallu la bataille au sujet de la nomination de Alain Dubuc, comme « columnist » réseau, une bataille qu'on a menée dès qu'il a été nommé. On avait signé des ententes sur l'échange de textes, qui empêchaient l'échange de textes d'opinion et qui permettaient les échanges de textes de nouvelles, sauf ceux en provenance des collines parlementaires, des bureaux politiques.

Et donc, il y a eu la nomination de M. Dubuc comme « columnist » réseau, laquelle fut décriée sur la base qu'on ne pouvait pas faire par la voie d'un super pigiste ce qu'on n'avait pas le droit de faire pour un permanent, dans le domaine de l'opinion.

Il y a donc eu cet affrontement et c'est à ce moment que les patrons et les syndicats des journaux ont finalement dû s'asseoir autour d'une table pour, trois ans plus tard, réaliser qu'on s'en allait nulle part dans le domaine de l'information, on n'avait pas de plan très clair, il n'y avait pas grand-chose qui fonctionnait là-dedans, ni pour les patrons, ni pour les syndiqués.

Comme on le disait tout à l'heure, particulièrement au journal *Le Droit*, au *Soleil*, les journalistes se plaignaient de voir l'espace rédactionnel pris par les textes des journalistes de *La Presse*, dans des domaines où ils pouvaient très bien faire la couverture eux-mêmes.

In summary, the bosses understood that this was not working and suggested responding to our request from four years ago, indeed, to create a monitoring committee comprised of seven union heads and seven managers from the newsroom, regardless of their respective titles.

This watchdog group was struck to review the situation before the acquisition of UniMédia by Gesca. The group was responsible for studying what had occurred since the acquisition and for taking corrective measures in order to respect the principles outlined in our agreement on how texts are circulated. These principles included autonomy in drafting, quality of information and diversity, all those well-known principles, but nothing was put in place to make sure that they were complied with or encouraged.

As well, Gesca wanted to use its network in a way that would help it to better perform its information work. I believe that that, is real.

For my part, indeed, I believe that there are ways to better discharge our duty to provide information, while remaining in the network.

One could say that each and every one of these newspapers would be better off if each had a different, independent owner. It is possible, I do not know if this is going to come about, it does not depend on us, but in the meantime, I believe the creation of this watchdog committee is a step in the right direction.

The Chairman: I presume, there are advantages to belonging to a family, a chain? What we were told about the recent changes at *La Presse* was impressive.

If *La Presse* sends somebody to Darfour, to Afghanistan, or to Iraq, other newspapers may take advantage of having a correspondent from Quebec provide a Quebec perspective, which is something that is worthwhile for readers, is it not? It is an advantage, wouldn't you say?

Mr. Côté: I am not saying that it is not worthwhile, but that it comes with compromises. Focusing in on the Quebec perspective is good, but there is also the Ottawa perspective.

For example, when president George Bush came to Ottawa, the front pages of the newspaper *Le Droit* were filled with texts published in *La Presse*; that journalists from *Le Droit* were not assigned to cover this event did not work to the advantage of the newspaper.

Therefore, yes, there are advantages, but there are also disadvantages, particularly for the other newspapers, other than *La Presse*. When it comes to *La Presse*, it has not been proven that the newspaper absolutely needs six other newspapers in the group to do what it is doing currently.

It is said that funds generated from regional newspapers fund *La Presse's* activities; however, *La Presse* takes on a large part of the costs incurred in managing the network. Therefore, by and large, yes, I support the decisions of *La Presse's* management. These decisions are certainly made by Mr. Crevier and vice-

Bref, les patrons ont compris que cela ne fonctionnait pas et ils ont proposé de répondre à notre demande d'il y a quatre ans, effectivement, pour créer un observatoire qui est composé de sept dirigeants syndicaux et sept patrons de salle de presse, peu importe l'exactitude de leur titre.

Cet observatoire a été créé pour examiner la situation qui existait avant l'acquisition de UniMédia, par Gesca. Cet observatoire devait examiner ce qui s'est passé depuis l'acquisition et apporter les correctifs nécessaires de façon à respecter les principes qui sont énoncés dans notre entente sur la circulation des textes, c'est-à-dire l'autonomie des rédactions, la qualité de l'information et la diversité, enfin, tous ces grands principes, mais à propos desquels rien n'avait été mis en place pour s'assurer que c'était respecté et encouragé.

Également, il y a le souci de Gesca d'exploiter son réseau de manière à l'aider à mieux faire son travail d'information. Je pense que cette préoccupation existe.

De mon côté, je crois qu'il y a des moyens par lesquels effectivement, on peut peut-être mieux remplir notre devoir d'information, tout en fonctionnant dans le réseau.

On peut affirmer que chacun des journaux se porterait mieux s'il était la propriété d'un propriétaire différent et autonome. C'est possible, je ne sais pas si cela va se faire, cela ne dépend pas de nous mais, en attendant, je pense que la création de cet observatoire est une bonne façon d'y arriver.

La présidente : Il y a quand même, j'imagine, des avantages de l'appartenance à une famille, une chaîne, si vous voulez? C'est impressionnant ce qu'on nous dit sur l'évolution récente de *La Presse*.

Si *La Presse* envoie quelqu'un au Darfour, ou en Afghanistan, ou en Irak et que les autres journaux peuvent en profiter, un correspondant du Québec, avec une perspective québécoise, c'est quand même utile pour les lecteurs, non? C'est un avantage, n'est-ce pas?

M. Côté : Je ne dis pas que ce n'est pas utile, mais cela vient avec des compromis du côté de la couverture qui est proche, justement. La proximité à la perspective québécoise, c'est bien, mais il y a aussi la proximité à la perspective d'Ottawa.

Par exemple, si le président George Bush vient visiter Ottawa et que dans les premières pages du journal *Le Droit*, ce sont tous des textes de *La Presse* qui sont publiés, et que les journalistes du *Droit* ne sont pas affectés à cette couverture, ce n'est pas à l'avantage du *Droit*.

Donc, oui, il y a du bon, mais il n'y a pas juste du bon, surtout pour les autres journaux que *La Presse*. Quant à *La Presse*, ce n'est pas démontré qu'elle a absolument besoin d'avoir six autres journaux dans le groupe pour faire ce qu'elle fait actuellement.

On dit que des fonds des journaux régionaux financent des activités de *La Presse*, mais c'est aussi *La Presse* qui assume une grande partie des frais de gestion du réseau. Donc, en gros, oui, j'appuie les décisions de la direction de *La Presse*. Il est certain que ces décisions viennent de M. Crevier et du vice-président

president assistant editor Mr. Philippe Cantin, to provide better coverage, not only of international events, but to carry out investigations, and to showcase important issues on regional and national subjects.

But do we absolutely need other newspapers to do this? I do not think it has been shown conclusively to be the case.

The Chairman: I am going to turn to my colleagues again. With respect to the editorial policy and the choice of important news items featured, the "play" as it is called, what is going to make the headlines on the front page, is each newspaper independent? Do you trust that each newspaper is independent?

Ms. Prince: I am going to answer this not-so-simple question. Because increasingly, with respect to news decisions are made in Montreal.

In fact, upon resuming your hearings in January, in Ottawa, I would urge you to invite our colleagues from the newspaper *Le Droit*. Generally speaking, journalistic coverage of an event or news is complex.

Increasingly, all types of decisions are being made in Montreal, even decisions about the news. Therefore, the problem regional journalists have is feeling left out of decisions, not only with respect to the headlines, but with respect to who will be responsible for the text that is to appear beneath them.

The Chairman: The assignment?

Ms. Prince: The assignment and the byline, yes.

The Chairman: I could go on, but my colleagues want to ask you questions. But I would ask you to please provide us with any agreements you have, or contracts, any documents pertaining to this issue of journalistic independence, and monitoring mechanisms. I think this is a very unique set of circumstances that we have to understand.

Mr. Côté: We have already provided the clerk of the committee with a copy of the agreement on text circulation.

The Chairman: Yes. If there is anything else, we would appreciate obtaining it.

Mr. Côté: What you will be missing is a document which for now remains an internal document. I am not sure if we can provide this to you, but it is a document on the Gesca watchdog committee. We will ask our employers, they will surely agree to our request, and as soon as we have it, we will make sure we send it to you promptly.

The Chairman: They must be proud of it, I would think.

[English]

Senator Merchant: Some of these things have already been answered, but I want to explore with you a little more what this does to the quality of information that the readers get, and focus on social and political issues. If you could give us some examples, for instance I know that the population of Montreal is a little different. I come from Western Canada, so you have to excuse me

éditeur adjoint Philippe Cantin, de faire une meilleure couverture, non seulement des événements internationaux, mais aussi de faire des enquêtes, des grands dossiers sur les sujets nationaux et régionaux.

Mais est-ce qu'on a absolument besoin des autres journaux pour le faire? Je ne pense pas que c'est démontré.

La présidente : Je vais quand même revenir à mes collègues. En ce qui a trait à la politique éditoriale et au choix des grandes informations, le « play » comme on dit en anglais, quelle sera la grande manchette à la une, est-ce que chaque journal est indépendant? Est-ce que vous êtes confiants que chaque journal est indépendant?

Mme Prince : Je vais répondre à cette question qui n'est pas simple, parce que de plus en plus, au niveau de l'information, les décisions sont prises à Montréal.

Je vous inviterais d'ailleurs, lorsque vous reprendrez vos audiences, en janvier, à Ottawa, à inviter nos collègues du journal *Le Droit*. C'est complexe la couverture journalistique à la suite d'un événement ou de l'actualité en général.

De plus en plus, les décisions de toute nature sont prises à Montréal et même les décisions en information. Donc, le problème des journalistes en région, c'est justement de se sentir exclus de la décision, mais non seulement de la décision de la manchette, mais de la décision de qui fera le texte de la manchette

La présidente : L'affectation?

Mme Prince : L'affectation et l'assignation, oui.

La présidente : Je pourrais continuer, mais mes collègues veulent vous poser des questions. Je vous demanderais quand même de nous fournir, s'il vous plaît, tout ce que vous avez comme textes d'entente, de contrats, tout ce qui touche à cette question d'autonomie journalistique, de mécanisme de surveillance. Je pense que c'est une formule presque unique, qu'il faudra qu'on comprenne.

M. Côté : On a déjà fourni au secrétariat du Comité l'entente sur la circulation des textes.

La présidente : Oui. S'il y a quoi que ce soit d'autre, nous apprécierions.

M. Côté : Ce qui vous manquerait, c'est un document, qui pour l'instant, est un document interne. Je ne suis pas sûr qu'on pourrait vous le fournir, mais c'est le document sur l'observatoire Gesca. On va faire la demande à nos partenaires patronaux, ils vont sûrement acquiescer à notre demande et, dès ce moment, on s'empresse de vous le fournir.

La présidente : Ils devraient en être fiers, il me semble.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : On a déjà répondu à certaines de ces questions mais je souhaite que vous parliez davantage de l'effet de tout ceci sur la qualité de l'information que reçoivent les lecteurs et nous concentrer un peu sur les questions politiques et sociales. Donnez-nous des exemples. Par exemple, je sais que le profil démographique de Montréal est un peu différent. Je viens de

if I don't understand the situation here very well. From what we read, it seems to me, politically at least, that the voting patterns in Montreal are a little bit different than the rest of Quebec.

When you have too big entities controlling the newspapers, and the thoughts explored by these papers, do people get enough diversity of political views and analysis? How is this serving the minorities? Do you have enough minorities working for your papers? This is the political and the social side. Could you give us concrete examples of what's happening here, please?

[Translation]

Ms. Prince: Your question is a broad and difficult one for someone who works in a Montreal newspaper, where ethnic minorities are not proportionately represented.

However, *La Presse* is making efforts to reflect the composition of the social fabric. At the newspaper, over the last few years, there have been a lot of developments with respect to interaction with our readers. Our opinion pages, for example, contain diverse points of view.

However, it is not sufficient in the news business to rely on our readers to paint a complete portrait of what is going on in our society. But in the regions, it is an entirely different matter. On that front, I believe we are losing in terms of diversity of opinions expressed.

Even more so since, as we were saying, articles from Montreal take up a lot of space which is normally reserved for local news, to convey what is going on in our regions.

When journalists talk about two-tiered journalism, this is what they mean. That is to say, they cannot do in-depth coverage of news happening in their regions. Or else, if they do, they are relegated — we were talking about headlines, earlier — to the back pages, to the back of their own newspaper. Therefore, their work is not being valued and the impression they get is that the citizens and communities they are supposed to serve are being shortchanged.

I don't know if my colleagues want to add something to that?

Mr. Côté: With respect to cultural diversity in the newsroom of *La Presse*, I would say that there isn't much of it. For now, there is no program to encourage greater diversity.

On the other hand, job opportunities at *La Presse* are made available in journalism schools which are themselves very open. I don't believe that there is any discrimination anywhere along the path that leads people to jobs at *La Presse*. But there is no affirmative action program to speed things along, either.

I know that is something that we often hear; there is not a great deal of diversity in newsrooms, in light of Montreal's diverse ethnic communities. However, when it comes to divergent points

l'Ouest du Canada, alors vous devrez m'excuser si je ne suis pas très au fait de la situation ici. D'après ce que j'ai lu, il me semble, du moins du point de vue politique, que les profils de vote de Montréal se démarquent de l'ensemble du Québec.

En présence de deux grands conglomerats médiatiques, et à la lumière des idées analysées par ces journaux, y a-t-il, selon vous, une assez grande diversité des points de vues politiques et des analyses? Les minorités sont-elles bien desservies? Y a-t-il assez de membres des minorités qui travaillent pour les journaux? C'est l'aspect politique et social. Pourriez-vous me donner quelques exemples de la situation actuelle ici s'il vous plaît?

[Français]

Mme Prince : Votre question est large et elle n'est pas facile pour quelqu'un qui travaille dans un journal à Montréal, où les minorités ethniques ne sont pas représentées proportionnellement à ce que leur poids démographique justifierait.

Mais *La Presse* fait des efforts pour refléter cette composition du tissu social. Au journal *La Presse*, on constate, au cours des dernières années, qu'il y a eu beaucoup de développement de l'interaction avec nos lecteurs. De sorte que nos pages s'ouvrent, dans les pages d'opinion, à divers points de vue.

Sauf que ce n'est pas suffisant en information de se fier sur nos lecteurs pour donner un portrait général de ce qui se passe dans notre société. Mais dans les régions, c'est complètement autre chose. Et là, je pense qu'on y perd en termes de diversité des points de vue qui y sont exprimés.

D'autant plus que, comme on l'expliquait, les textes en provenance de Montréal prennent beaucoup d'espace qui, normalement, devrait être réservé à de l'information locale, donc à refléter ce qui se passe dans nos régions.

Quand nos journalistes parlent de journalisme à deux vitesses, c'est un peu ce qu'ils sous-entendent. C'est-à-dire que le fait qu'ils ne puissent pas aller au fond des choses dans leur couverture régionale. Ou encore, s'ils le font, ils sont relégués — on parlait de manchettes tantôt — aux pages intérieures, loin à l'intérieur de leur propre journal. Donc, leur travail n'est pas mis en valeur et l'impression qu'ils ont, c'est que les citoyens, les communautés qui sont desservies le sont moins bien.

Je ne sais pas si mes collègues veulent ajouter là-dessus?

M. Côté : Pour ce qui est de la diversité culturelle dans la salle de rédaction à *La Presse*, je dirais qu'elle n'est vraiment pas très élevée. Il n'y a pas de programme pour encourager, en ce moment, une plus grande diversité.

D'un autre côté, les canaux d'embauche à *La Presse* sont très largement ouverts dans les écoles de journalisme qui, elles, sont très ouvertes aussi. Je ne pense pas qu'il y ait de discrimination nulle part sur la chaîne qui amène des gens à pratiquer le métier à *La Presse*. Mais il n'y a pas de programme positif pour remédier à cela.

Je sais que c'est un constat qu'on fait souvent, qu'il n'y a pas beaucoup de diversité en termes de provenance des communautés ethniques à Montréal. Par contre, sur la diversité des points de

of view, there is always a debate, as is often evidenced in the op-ed pages of *La Presse*. Of course, everyone is aware of the editorial position of *La Presse* in Quebec's political debate.

As to letters sent to the editor by readers or experts, there are always people who write: "I have sent you 10 letters denouncing federalism and you have yet to publish even one of them." I think that we are all free to draw our own conclusions on that, but it is something that occurs frequently.

[English]

Senator Merchant: Yesterday, we had before us a group of people who represented weekly newspapers. They seemed to say that they were serving the regions because some of the remote regions were not very well served by the big press. Do you think this works well? These were weeklies so they do not get the daily news in this manner.

Second, you were talking about reduced staff, so they are not hiring a lot of people. Are young people being taken on to fill in the generation gap because this also has a generation gap. People look at news differently. They are not hiring very many new people because they are reducing staff, or are they moving people around? What is happening?

[Translation]

Ms. Prince: Once again, what is happening at *La Presse* is far different from what is happening in the regions. There has been a turnover in the newsroom staff at *La Presse*, with young journalists bringing in a breath of fresh air.

We have people who are retiring and who are being replaced. The problem with regional newspapers — Fernand Bélanger can say a few words about this as well — is that the retirees are not replaced or when they are, it is with contract or surplus employees. There is widespread use of independent freelance journalists or contributors who are not very well paid, and who, because of their casual status, are probably more likely to be docile and flexible.

In that sense, therefore, there is really a staffing problem. Generally speaking, there is no staffing in the regions, and employees are replaced by low-cost and possibly lower quality workers.

Mr. Bélanger: To begin with, young journalists do not often spend their entire career in the regions. Once they have worked one, two, or three years, young journalists go to Montreal. A large number of the *La Presse* and *Journal de Montréal* reporters come from *La Voix de l'Est* and *Le Droit* in Ottawa; that is a well-known fact.

Second, we are facing undue delays in staffing. When we mentioned delays and control by Montreal, in our brief, we meant that for each new position or position to be filled, particularly for

vue, il y a toujours un débat, on voit souvent cela revenir dans les pages d'opinion à *La Presse*. Évidemment, tout le monde connaît la position éditoriale de *La Presse*, dans le débat politique au Québec.

Pour ce qui est des lettres d'opinion qu'on publie de lecteurs ou d'experts, il y a toujours des gens qui écrivent pour dire : « Ça fait dix fois que je vous envoie une lettre pour dénoncer le fédéralisme et vous ne la publiez pas. » Donc, là-dessus, je pense que chacun peut tirer ses conclusions, mais c'est quelque chose qui revient souvent.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Hier, nous avons entendu les témoignages de représentants des hebdomadaires. Ils semblaient nous dire qu'ils servaient les régions parce que certaines des régions isolées n'étaient pas bien desservies par les grands journaux. Pensez-vous que ce système fonctionne bien? C'étaient des hebdomadaires alors ces gens-là ne reçoivent pas l'actualité.

Deuxièmement vous parliez de compression de l'effectif, alors il n'y a pas d'embauche. Est-ce qu'on embauche des jeunes pour combler l'écart des générations, car là aussi il y a un écart des générations. Les gens voient les nouvelles d'un autre œil. Est-ce qu'on n'embauche pas en raison de compressions de personnel, ou est-ce qu'on déplace du personnel? Qu'est-ce qui se passe?

[Français]

Mme Prince : Encore une fois, le portrait qu'on peut établir à ce niveau à *La Presse* est très différent de ce qu'on a dans les régions. À *La Presse*, on a effectivement un renouvellement de personnel de la salle de rédaction, on a de jeunes journalistes qui sont venus insuffler un grand dynamisme.

On a donc des gens qui partent à la retraite et qui sont remplacés. Le problème des journaux régionaux, — Fernand Bélanger pourra vous en parler aussi — c'est que les retraités ne sont pas remplacés ou lorsqu'ils le sont, c'est par des contractuels ou des surnuméraires. On fait beaucoup appel à du travail de journaliste indépendant pigiste ou de collaborateurs qui ne sont pas très bien payés, et qui, en raison de leur statut précaire, sont probablement plus malléables et corvéables.

Donc, dans ce sens, il y a vraiment un problème d'embauche. En général, il n'y a pas d'embauche dans les régions et il y a un remplacement par une main-d'oeuvre à bon marché, qui n'est peut-être pas la meilleure.

M. Bélanger : Dans un premier temps, les jeunes journalistes ne font pas souvent carrière en région. Les jeunes journalistes, une fois qu'ils ont fait un an, deux ans, trois ans, s'en vont à Montréal. Un bon nombre de journalistes de *La Presse* et du *Journal de Montréal* proviennent de *La Voix de l'Est* et du *Droit* d'Ottawa, c'est un fait connu.

Dans un deuxième temps, on doit faire face à des délais indus au niveau de l'embauche. Lorsqu'on parlait dans le mémoire des retards, du contrôle de Montréal, c'est que pour chaque nouveau

positions that must be filled, which is even more surprising, we have to, as they say in this business, get a requisition from Montreal.

Montreal must approve each position, even if it already exists, which creates a delay of a few months, whereas the deadlines for job postings should only be a few weeks. So we find ourselves in a situation where the duties become casual for existing positions.

There is also a greater insecurity for other employees in the newsroom. No new positions are being created in regional newsrooms, unless pressure is exerted during bargaining sessions.

I stated earlier that at the *Nouvelliste*, there have been 10 fewer positions in 10 years, that is, between 1990 to the beginning of 2000. They filled five positions during the last round of bargaining, but, of that number, two employees have since retired and their positions have not been filled. So we are almost back to the starting point. It is a continual struggle.

[English]

Senator Tkachuk: I want to follow up on the relationship between Power Corporation and Radio Canada. Senator Chaput asked, and I think the answer was about the gala. Is there more to it? Is it a business relationship of any kind? Is it a marketing relationship? Is it a sharing-of news-people relationship? What kind of relationship is it exactly? Where is it organized?

[Translation]

Ms. Prince: I would say that these are marketing agreements. It is at that level that it occurs, with a number of exchanges, in terms of either services or visibility. That is where the journalists become involved, without necessarily being aware that they are part of a marketing relationship.

There must also be some type of marketing vehicle to compete in the same arena with Quebecor and private television. But as I said earlier, this does not happen in the newsroom. My colleague is motioning to me, that yes, we have the television guide, for example, *Voilà*, which is a small, weekly television program schedule inserted in *La Presse*. Of course, the cover stories and other articles tend to be geared towards the Radio-Canada programming.

I cannot say that we, as journalists, are committed to these agreements; essentially, we are not. It relates to the trade war being waged by the media empires in Quebec. From that point of view, *La Presse* and Radio-Canada have decided to work together as partners.

[English]

Senator Tkachuk: We have a state institution. Is this radio and television or just television?

poste ou chaque poste à combler, surtout chaque poste à combler, ce qui est encore plus surprenant, il faut, ce qu'ils appellent dans le métier, une réquisition de Montréal.

Il faut que Montréal autorise chaque poste, même si celui-ci est déjà existant, ce qui crée un délai de quelques mois, alors que les délais d'affichage devraient être de quelques semaines pour remplacer. Donc, on se retrouve avec une situation de précarisation des tâches pour les postes déjà existants.

Il y a aussi une précarisation au niveau des autres employés des salles de rédaction. Il ne se crée plus de nouveaux postes dans les salles de rédaction en région, à moins d'avoir des pressions au niveau des négociations.

Je mentionnais tantôt qu'au *Nouvelliste*, il y a eu dix postes de moins en dix ans, soit depuis 1990 jusqu'au début des années 2000. Ils ont comblé cinq postes à la dernière négociation, mais, de ce nombre, deux employés ont pris leur retraite depuis ce temps et ces postes n'ont pas été comblées. On revient donc presque à la case départ. C'est une lutte continue.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : J'aimerais revenir sur la relation entre Power Corporation et Radio Canada. Le sénateur Chaput a posé cette question et je pense que la réponse portait sur le gala. Y a-t-il davantage à dire là-dessus? S'agit-il d'une relation d'affaires quelconque? D'une relation de marketing? Est-ce une relation de partage de journalistes? De quel type de relation s'agit-il exactement? Où est-ce que c'est organisé?

[Français]

Mme Prince : Je dirais que ce sont des ententes promotionnelles. Dans un premier temps, c'est à ce niveau que cela se passe, donc beaucoup d'échanges, soient de services ou de visibilité. En ce sens, que c'est là que les journalistes sont appelés à intervenir, mais sans être probablement conscients qu'ils font partie d'une entente de promotion.

Il s'agit également de mettre en place des véhicules publicitaires qui soient capables de concurrencer ce qui se passe dans le domaine avec Quebecor et la télévision privée. Mais comme je vous disais tantôt, cela ne se passe pas au niveau de la salle de rédaction. Mon collègue me fait signe, oui, on a le téléhoraire, par exemple, *Voilà*, qui est un petit fascicule inséré dans *La Presse*, une fois par semaine et qui donne l'ensemble des horaires de télévision. Les reportages, évidemment, qui sont en couverture et qui sont annoncés ont tendance à favoriser des émissions présentées à Radio-Canada.

Je ne peux pas dire que nous, journalistes, sommes parties prenantes de ces ententes; en principe, non. Mais c'est vraiment au niveau de la guerre commerciale qui se fait au Québec, entre les empires de presse. Et dans ce sens-là, *La Presse* et Radio-Canada se sont positionnées partenaires pour y être présentes en fait.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Nous avons une société d'État. S'agit-il de radio et la télévision, ou seulement de la télévision?

Ms. Prince: Both.

Senator Tkachuk: Radio, too?

Ms. Prince: Yes.

Senator Tkachuk: We have a state institution that has gone to bed with a private group, Power Corporation, fighting a private institution of television and newspapers. Is there a controversy about this? Is it written about? I have not read about it in the English press, but it is quite interesting. I know it exists, private TV exists in English Canada with the Global and CBC, especially the relationship politically, maybe, between the two, as well. It is a state institution.

[Translation]

Ms. Prince: You are absolutely right. I hope that your committee will deal with this. I hope you will take the opportunity to ask questions of other groups, particularly our bosses, the people from Radio-Canada who will be appearing. I understand that you have not discussed this with those who have already come before you. I know that the Radio-Canada union, the Radio-Canada Communications Union, will be appearing in January. That is certainly something that should be raised.

You used the word "controversial," it is controversial for us, obviously, in our newsrooms, in our unions. But to the public, this is part of a media landscape that is constantly demonstrating what convergence can do.

The model has been established. It is becoming ever more prevalent. I don't think the public is offended by it. It is not a controversial issue. I don't think we can really say that today.

The Chairman: If memory serves, the CBC representatives mentioned these arrangements when they appeared before us. We did not take the matter any further, which was perhaps a mistake on our part, but we will be able to make up for it later.

Mr. Côté wanted to add something and then we will have a short question from Senator Chaput.

Mr. Côté: Yes, I would like to make a few comments about Radio-Canada and *La Presse*. The *Voilà* magazine was originally a television guide produced by a corporation or company that was co-owned by the CBC and *La Presse*. So, you understand.

We might think that Quebecor's strategy is something like starmaking. They make musical stars, they make all kind of stars, but they also make journalistic stars.

In the minds of our bosses, and in ours as well, we must produce stars if we want to compete with Quebecor and that cannot be done without television.

We have a public relations director at *La Presse*; she is a recent addition, having arrived three years ago. Before that time, the newspapers had no need for public relations. This person spends part of her time trying to ensure that *La Presse* journalists are

Mme Prince : Les deux.

Le sénateur Tkachuk : La radio également?

Mme Prince : Oui.

Le sénateur Tkachuk : Donc nous avons une société de l'État qui s'est acquinée avec une entreprise privée, la Power Corporation, et qui se mesure contre une société privée de télévision et de presse écrite. Est-ce que cela suscite la controverse? En parle-t-on? Je n'ai rien vu dans la presse anglophone, mais c'est très intéressant. Je sais que cela existe, les sociétés privées de télédiffusion existent dans le Canada anglais, avec Global et CBC, et particulièrement la relation politique, peut-être, qu'entretiennent ces deux entités. C'est une société d'État.

[Français]

Mme Prince : Vous avez tout à fait raison. J'espère que votre comité relèvera cette question. J'espère que vous en profiterez pour poser d'autres questions à d'autres groupes, à nos patrons notamment, aux gens de Radio-Canada que vous allez entendre. Je comprends que vous n'en avez pas parlé avec ceux que vous avez déjà entendus. Je sais que le syndicat de Radio-Canada, le Syndicat des communications de Radio-Canada doit se présenter devant vous en janvier. Ce sera un sujet à reprendre certainement.

Vous mentionnez le mot « controversé », c'est controversé chez nous, évidemment, dans nos salles de rédaction, dans nos syndicats. Mais sur la place publique, cela s'insère dans un paysage médiatique qui ne cesse de nous montrer ce que peut faire la convergence.

Le modèle est donc établi. Il est de plus en plus présent. Je ne crois pas que les citoyens s'en offusquent. Ce n'est pas un sujet controversé. On ne pourrait pas dire cela actuellement.

La présidente : Si ma mémoire est bonne, les représentants de Radio-Canada nous avait parlé de ces arrangements quand ils sont venus devant nous. Nous n'avons pas approfondi la question, une erreur peut-être de notre part, mais on pourra se reprendre plus tard.

Monsieur Côté voulait ajouter quelque chose et ensuite, on aura une toute petite question du sénateur Chaput.

M. Côté : Oui, j'aimerais faire juste quelques observations sur ce sujet de Radio-Canada et de *La Presse*. Le cahier *Voilà*, à l'origine, était un téléhoraire qui était produit par une société ou une compagnie qui était une copropriété de Radio-Canada et de *La Presse*. Donc, vous voyez.

Et on peut concevoir la stratégie de Quebecor comme une façon de fabriquer des vedettes. Ils fabriquent des vedettes musicales, ils fabriquent des vedettes de toutes sortes, puis ils fabriquent aussi des vedettes journalistiques.

Dans l'esprit de nos patrons, nous aussi, il faut fabriquer des vedettes si l'on veut faire concurrence à Quebecor et cela est impossible à faire sans la télé.

On a donc une directrice des relations publiques à *La Presse* c'est une nouveauté depuis trois ans. Avant, dans les journaux, on n'avait pas besoin de relations publiques. Celle-ci passe une partie de son temps à essayer de faire en sorte que les journalistes de *La*

invited to appear on radio or television programs. I don't think there is a contract between *La Presse* and Radio-Canada. I don't think that it would be illegal to do that, but it demonstrates the dynamics that are in place. It is a battle between two media empires that is being waged at all levels and with all available means.

Ms. Prince: My colleague Stéphane would like to add something.

Mr. Stéphane Gousse, Desk employee at *Le Soleil*, and President of the Syndicat des employés de bureau du *Soleil*, Regroupement des syndicats de Gesca: Yes, I would like to add something. Before Gesca arrived at *Le Soleil*, we produced our own television guide, which was quite popular with our subscribers.

That is also part and parcel of the concentration of daily newspaper ownership; there are duties that are grouped together in certain areas. We must not forget that within the media, at least at *Le Soleil*, there are almost two workers, other than journalists, who are involved, either as computer graphics technicians, translators, proofreaders, information technicians, sales representatives or people working in customer service.

The supervisors who are sent from head office are people who are less and less committed to the business, in other words, to our entity. We truly fear that they are working on orders from head office and that, in order to curry favour and ensure their own careers, they may have to make decisions that will not necessarily be favourable for the local community.

Take the advertising sales team, for example; it would be unfortunate if businesses were to take advantage of a deal being offered by regional newspapers without allowing it to benefit the region, and have all of the revenue go back to head office, by having it manage and administer all of the multi-market accounts.

That is also a danger. We often hear about journalists, because they are at the forefront, but there are other employees working in these media who could be the next victims of ownership concentration.

The Chairman: Thank you. I must apologize, we have already gone beyond our allotted time. Senator Chapat, do you have a question to ask?

Senator Chapat: Is there some type of self-regulation which could help to slow down or to protect, or something along those lines, in what you have just told us; could something not be put into place?

Ms. Prince: That, once again, is a difficult question for us to answer. When you refer to self-regulation, are you saying that the newspapers could set their own guidelines, their own criteria, to better serve the public; is that what you mean?

This question might give me an opportunity to take a step backwards and say that we were talking about the television guide produced with Radio-Canada. *Le Soleil* had a very good one,

Presse soient invités dans les émissions de radio ou dans les émissions de télé. Je ne pense pas qu'il y ait de contrat établi entre *La Presse* et Radio-Canada. Je crois que, bon, ce n'est pas illégitime de le faire, mais cela montre la dynamique qui est en place. C'est une bataille entre deux empires médiatiques qui se joue à tous les niveaux et avec tous les moyens.

Mme Prince : Mon collègue Stéphane aimerait ajouter un mot.

M. Stéphane Gousse, employé de production au *Soleil* et président du Syndicat des employés de bureau du *Soleil*, Regroupement des syndicats de Gesca : Oui, j'aimerais ajouter quelque chose aussi. Avant l'arrivée de Gesca dans le portrait du journal *Le Soleil*, nous produisions un téléhoraire à l'intérieur du journal, qui était très apprécié par nos abonnés.

La concentration de la propriété des quotidiens c'est aussi cela, il y a des tâches qui se regroupent à certains endroits. Il ne faut pas oublier que dans les médias, du moins au *Soleil*, il y a près de deux travailleurs, autres que journalistes, qui oeuvrent à l'intérieur de la boîte, que ce soit des techniciens en infographie, des traducteurs, des correcteurs, des techniciens à l'information, des représentants ou des gens qui font du service à la clientèle.

Et avec des dirigeants qui nous proviennent de la maison-mère, on se retrouve avec des gens qui ont de moins en moins d'allégeance à la boîte, donc dans notre entité. Nous craignons vraiment qu'ils aient des ordres de la maison-mère et qui, pour plaire au groupe et y faire carrière, se doivent de prendre des décisions qui ne sont pas nécessairement à l'avantage de notre communauté locale.

Si on pense au cas des représentants publicitaires, il serait triste de voir des entreprises responsables profiter d'un marché tel que celui qu'offre chacun des journaux régionaux et de ne pas en faire profiter la région et rapatrier tous ces revenus à la maison-mère, en gérant et en administrant tous ces comptes multimarchés.

C'est aussi le danger. On entend souvent parler de la vitrine que sont les journalistes, mais il y a aussi d'autres employés qui travaillent dans ces médias et qui seront peut-être les prochaines victimes de la concentration des propriétés.

La présidente : Je vous remercie. Je suis vraiment navrée, mais on a déjà dépassé nos limites de temps. Sénateur Chapat, vous voulez poser une question?

Le sénateur Chapat : Existe-t-il une forme d'autoréglementation quelconque qui pourrait aider à freiner ou à protéger, ou je ne sais pas quoi, dans tout ce que vous venez de nous expliquer, qui pourrait être instaurée?

Mme Prince : Encore une fois, voilà une question difficile pour nous. Vous parlez d'autoréglementation, on pense que vous faites référence donc à ce que les journaux pourraient par eux-mêmes se donner comme balises, comme critères, pour mieux desservir le citoyen; c'est ce qu'on comprend?

Cette question me permettrait peut-être de revenir un petit peu en arrière et de dire qu'on parlait du téléhoraire produit avec Radio-Canada. *Le Soleil* en avait un très bon, qui correspondait à

which met the expressed needs of its readers. When subscribers received the television guide produced in Montreal, they realized that the schedule was for the Montreal stations.

You know that the numbers on our little "zapper" correspond to the channels that we have at home. However, the schedule is produced in Montreal and it means nothing to the people of Quebec City. There was no accounting for the fact that these were *Le Soleil* subscribers, who cancelled their subscriptions because they no longer had the same level of service.

Therefore, when you say "self-regulation," of course, there have been some changes. Our bosses had second thoughts about some of their decisions, because the public did not go along with them. So the only self-regulation to which they are willing to agree is based on public acceptance.

The Chairman: Thank you very much. I find it very frustrating when we don't have enough time to do everything. Your presentation was very interesting. You will send us whatever documents are available as soon as possible, won't you?

I would like to ask our next witnesses to be seated; these are representatives from the Fédération nationale des communications, Ms. Chantale Larouche, President and Mr. Pierre Roger, Secretary General. Welcome to the Transport and Communications Committee.

Ms. Chantale Larouche, President of the Fédération nationale des communications: Thank you, Madam Chair, for allowing us to take part in this important consultation.

I would first like to explain that we will not be reading our entire brief, as we realize that it would probably take too much time, so we will try to concentrate on the issues that seemed to be of greatest concern to committee members.

I would first like to introduce the Federation. The Fédération nationale des communications represents 7,000 communications workers, journalists, technicians, and support staff who work in the media, in print, radio, television, including the Gesca Group unions who appeared before you this morning.

We are expressing our concerns at a time when the effectiveness of national mechanisms and rules is increasingly being called into question; this is due, of course, to the complex nature of the upheavals that have made it increasingly difficult to manage all aspects of the radio, telecommunications, and news system.

Even though at this time, only the electronic media have an official framework, we maintain that the media, as a whole, have a major responsibility to society and to democracy.

ce que ses citoyens voulaient. Et les gens lorsqu'ils ont reçu le téléhoraire produit à Montréal, ont réalisé que les horaires des émissions des chaînes de télé étaient fait pour Montréal.

Vous savez, quand on prend notre petite « zapette », les chiffres correspondent à ce que vous avez chez vous. Toutefois l'horaire est produit à Montréal et les gens de Québec ne s'y retrouvent pas. Les gens sont des abonnés du journal *Le Soleil*, on oublie ceci, ils se sont désabonnés parce qu'ils n'avaient plus le même service.

Donc, quand vous dites « autoréglementer », évidemment, il y a eu des retours. Nos patrons sont revenus sur certaines décisions qu'ils avaient prises, parce que le public ne suit pas. Et la seule autoréglementation finalement qu'ils acceptent de se donner c'est : est-ce que le public nous suit?

La présidente : Merci beaucoup. Vraiment, il est toujours frustrant quand on n'a pas le temps de tout faire. Votre présentation a été très intéressante. Vous allez nous envoyer, dès que vous le pourrez, tous les documents que vous pourrez, n'est-ce pas?

J'invite nos prochains témoins à venir à la table, il s'agit des témoins qui représentent la Fédération nationale des communications, Mme Chantale Larouche, présidente et M. Pierre Roger, le secrétaire général. Je vous souhaite la bienvenue au Comité des transports et des communications.

Mme Chantale Larouche, présidente de la Fédération nationale des communications : Merci, madame la présidente, d'avoir accepté de nous accueillir dans le cadre de cette importante consultation.

D'entrée de jeu, j'aimerais vous préciser que nous ne lirons pas le texte au complet, parce qu'on a constaté que cette lecture serait probablement un peu trop longue, alors on va essayer de s'attarder, je dirais, à un petit résumé sur l'ensemble des questions ou la majorité des questions qui étaient posées par le comité.

J'aimerais d'abord vous présenter la Fédération. La Fédération nationale des communications représente 7 000 travailleurs du secteur des communications, journalistes, techniciens, employés de soutien travaillant dans les médias, presse écrite, radio, télévision, dont notamment les syndicats du Regroupement Gesca que vous avez reçus ce matin.

Notre intervention s'inscrit dans un contexte où l'efficacité des mécanismes et des règles nationales actuelles soulèvent, il faut l'admettre, de plus en plus de doutes en raison, bien sûr, de la complexité des bouleversements qui rendent de plus en plus difficile l'encadrement strict de l'ensemble des composantes du système de radiodiffusion et de télécommunication, et de l'information.

Bien qu'actuellement, seuls les médias électroniques fassent l'objet d'un encadrement formel, nous tenons ici à exprimer que les médias, dans leur ensemble, ont une responsabilité majeure à l'égard de notre société et de la démocratie.

We believe that the media are not businesses in the traditional sense and, even though the global economic boundaries have been abolished, we feel that the state must preserve our essential values, that is, public interest, cultural identity, diversity and democracy.

We therefore believe that the state must be actively involved in ensuring that the current economic development be carried out in a manner that will protect the national ownership of the media, their cultural identity, diversity and the fundamental right to information.

The Canadian government must adopt a clear outlook and positions and develop the mechanisms needed to put them into practice.

To do that, the government must have a clear idea of the role that the media play in our society, in order to protect their mission.

You mentioned self-regulation this morning, and I must admit that we do not blindly believe in self-regulation, because, in the past, we have seen that there is a limit to self-regulation among broadcasters, if we can use the regional services as an example.

Broadcasters, particularly television broadcasters have, over the years, progressively abandoned the services in the regions. Notwithstanding a self-regulation system, it is profit and yield that often win over the rights of local and regional populations.

The freedom of the media outlet owners to operate cannot, in our opinion, take precedence over the fundamental rights of the public. We believe that the concept of public interest, as it relates to media responsibility, is being increasingly challenged by economic imperatives.

Even though the state must not control media content, and that is not what we are advocating, we nevertheless believe that the government should ensure that the media do the best job that they can, particularly when it comes to news.

We feel that a multiplicity of news sources is an extremely important key to democracy. We feel that a great variety of media greatly encourages cultural development.

Of course, we cannot blame these businesses for wanting to multiply the effects of their in-house production. However, Canada's cultural identity, our fundamental right to information, is based on the presence of media that reflect and help us to identify with our local reality and allow us to express diverging opinions.

As I said earlier, in Quebec, there has been a huge drop in the services provided to local and regional populations, and the CRTC even allowed this to happen.

What is more dramatic is the disappearance of AM stations that have been replaced by FM stations; at the same time, there was deregulation, which reduced the local and regional news and programming component. This severely affected the services to local and regional populations, and the CRTC was a party to this downgrading of service.

Les médias, pour nous, ne sont pas des entreprises comme les autres et malgré l'abolition des frontières économiques mondiales, l'État doit, à notre avis, préserver les valeurs essentielles, dont l'intérêt public, l'identité culturelle, la diversité et la démocratie.

L'État devrait donc, à notre avis, jouer un rôle prépondérant pour que le développement économique en cours s'effectue de manière à assurer notamment la propriété nationale des médias, de l'identité culturelle, la diversité et le droit fondamental à l'information.

Le gouvernement canadien doit, à notre avis, adopter des orientations et des positions claires pour ensuite mettre en place les mécanismes nécessaires à leur accomplissement.

Mais pour cela, il faut que l'État ait une vision précise du rôle des médias dans notre société, pour être capable de veiller à la protection de leur mission.

Vous avez parlé un peu plus tôt ce matin d'autoréglementation, je dois admettre qu'on n'a pas une foi aveugle en l'autoréglementation, parce que dans le passé, on l'a constaté notamment avec les radiodiffuseurs, l'autoréglementation atteint rapidement ses limites, si on pense aux services en région.

Les radiodiffuseurs, notamment les télédiffuseurs ont, au fil des ans, abandonné progressivement les services en région et malgré un système d'autoréglementation, le profit, le rendement a souvent raison des droits des populations locales et régionales.

La liberté des entreprises de presse, de leurs propriétaires de transiger ne peut pas, à notre avis, enfreindre les droits fondamentaux des citoyens. Nous croyons que la notion d'intérêt public, de responsabilité des médias qui en découle, se trouve de plus en plus remise en question par des impératifs économiques.

Bien que l'État n'ait pas à exercer un contrôle sur le contenu des médias, ce que nous ne voulons d'ailleurs pas, nous croyons qu'il a quand même la responsabilité de veiller à ce que ceux-ci jouent pleinement leur rôle, notamment en matière d'information.

Pour nous, la pluralité des sources d'information demeure une clé extrêmement importante pour la démocratie. La pluralité des médias favoriserait davantage, à notre avis, l'épanouissement de l'identité culturelle.

Bien sûr, on ne peut pas blâmer les entreprises de vouloir donner un effet multiplicateur à ce qu'elles produisent dans les grands centres d'activités. Par contre, l'identité culturelle canadienne, le droit fondamental à l'information repose sur la présence de médias qui reflètent et répercutent la réalité territoriale et permettent l'expression d'opinions divergentes.

Je vous l'ai dit tout à l'heure, au Québec, nous avons assisté à une réduction importante des services aux populations locales et régionales, ce qui a même été autorisé et consenti par le CRTC.

Ce qui est plus dramatique, c'est que les stations AM ont disparu, remplacées par les stations FM; et du même coup, on a déréglementé, pour réduire le contenu obligatoire en matière d'information, de programmation locale et régionale. Cela eu un effet déterminant sur la régression des services aux populations locales et régionales, dont le CRTC était en fait complice.

As you also heard this morning, the newspapers themselves have a tendency, for financial and strategic reasons, to centralize and standardize their news sources.

Of course, in Quebec, Quebecor Media has the highest concentration of ownership and causes the greatest damage, particularly because of its CRTC-licensed presence in television, but it is clear that Quebecor, thanks to a multitude of communications platforms, exercises a great deal of influence when it comes to news and culture.

In fact, one might think that Quebecor's vision of culture is being imposed more and more on the people of Quebec.

In Canada, there are four major players who now dominate the market: BCE, Quebecor, Rogers, and CanWest Global. We are very concerned about the establishing of large conglomerates like that.

When these conglomerates will have to sell-off subsidiaries, will they do it? And to be able to sell their interests, they will probably be tempted to sell to foreign interests that are able to pay the full value of their corporations. We are extremely concerned by the trend or risk that Canadian media will eventually fall under foreign ownership. AOL-Time-Warner and Rogers are putting more and more pressure on us to deregulate Canadian ownership both for media and telecommunication corporations.

For us, there is a real danger. If AOL-Time-Warner which owns interests in information, television and newspapers, is interested in Canadian deregulation, it is undoubtedly because the company has an interest in distributing its content in Canada. In our opinion, that could contribute to homogenizing content and even to Americanization of Canadian content, which is already quite concentrated in large centres.

In this regard, we feel that foreign ownership of the media must remain formally and unequivocally protected.

I would like to emphasize the role of public broadcasters, including CBC/Radio-Canada, TV5, Télé-Québec, which in our opinion, in a context of media concentration, play a determinant role in protecting public interest, the public's right to information and in protecting cultural identity.

But in this regard, we want to reiterate the fact that it would be important for CBC/Radio-Canada to receive more financial support from the Canadian government. Stable, multi-year funding must be granted to promote better planning of operations by this crown corporation.

I would also like to pay particular attention to the TV production system, the funding system for TV production, which has had a huge impact on the ability of television broadcasters to fulfill their responsibilities as regards the production of television content.

Comme vous avez pu l'entendre aussi ce matin, les journaux aussi ont tendance, pour des raisons économiques et stratégiques, à centraliser et uniformiser les sources d'information.

Au Québec bien sûr, Quebecor Média apparaît comme étant l'entreprise la plus concentrée et qui cause le plus de dommages en matière de concentration, notamment en raison de sa présence en télévision autorisée par le CRTC, mais il est clair que Quebecor, grâce à une multitude de plates-formes de communication, exerce une influence extrêmement importante en matière d'information et de culture.

En fait, on pourrait penser que la vision de Quebecor, relativement à la culture, est de plus en plus imposée à la population du Québec.

Au Canada, il y a quatre grands intervenants qui dominent maintenant le marché, soit BCE, Quebecor, Rogers et CanWest Global. Nous nous inquiétons énormément de la constitution de grands conglomerats comme ceux-ci.

Lorsque ces conglomerats auront à se départir de filiales, pourront-ils le faire? Et pour être capables de revendre leurs intérêts, ils seront probablement tentés de se revendre à des intérêts étrangers capables de payer la valeur de leurs entreprises. Pour nous, cela est extrêmement inquiétant, la tendance ou le risque que les médias canadiens deviennent éventuellement propriété internationale étrangère. Il faut voir que AOL-Time-Warner et Rogers mettent de plus en plus de pression pour que nous déréglementions en matière de propriété canadienne à la fois des médias et des entreprises de télécommunication.

Pour nous, il y a là un danger réel. Si AOL-Time-Warner, qui possède des intérêts en information, en télévision et dans des journaux, est intéressée par une telle déréglementation canadienne, c'est sans doute qu'il y a un intérêt à distribuer son contenu au Canada. À notre avis, cela pourrait contribuer à une homogénéisation des contenus et voire même à une américanisation des contenus canadiens, qui sont déjà passablement concentrés dans les grands centres.

À cet égard, pour nous, la propriété étrangère des médias doit demeurer protégée de façon formelle et sans équivoque.

J'aimerais insister sur le rôle des radiodiffuseurs publics, dont Radio-Canada, TV5, Télé-Québec, qui, à notre avis, dans un contexte de concentration des médias, jouent un rôle déterminant quant à la protection de l'intérêt public, du droit du public à l'information et à la protection de l'identité culturelle.

Mais à cet égard, nous tenons à insister aussi sur le fait qu'il serait important que Radio-Canada soit davantage soutenu financièrement par le gouvernement canadien et qu'un financement stable pluriannuel lui soit consenti, de manière à favoriser une meilleure planification des opérations de cette société d'État.

J'aimerais insister aussi sur le système de production télévisuelle, le système de financement de la production télévisuelle, qui a eu un effet énorme sur la capacité des télédiffuseurs d'assumer pleinement leurs responsabilités en matière de production de contenu télévisuel.

As you know, there is the Canadian Television Fund, Telefilm, and cuts have been made to appropriations for CBC/Radio-Canada and Télé-Québec to establish this television production support fund which, in our opinion, creates considerable inequity for public broadcasters.

Approximately 4,000 quality jobs were lost at CBC/Radio-Canada, Télé-Québec, but also at other broadcasters. These jobs were transferred to independent production — they are unstable jobs — and to fund private corporations, which do not have a recognized responsibility with respect to the broadcasting system.

For us, it is important to fund television production. However, there must be real competition among broadcasters and companies producing television content.

As for the CRTC, we feel that it is necessary to review its rules and operation. We believe that the CRTC must essentially focus on its role regarding oversight, and regulation, while taking into account cultural objectives clearly determined by Parliament.

We find it somewhat odd that it is the Competition Bureau namely that, as part of a transaction involving Astral, justified this transaction which, in our opinion, created a highly detrimental concentration, namely in certain regions of Quebec.

We feel that the respective roles of the CRTC and the Competition Bureau need to be clarified.

In conclusion, I would like to state that for us, it is clear that the Canadian government has an extremely determinant role with respect to the future of media, the public's right to information, and the protection of cultural identity. We feel that Canadian policy as regards information and culture must be developed to entrench the notion of public service by the media.

[English]

Senator Tkachuk: You say that governments have a responsibility — and I was confused whether you meant that the government has a responsibility to give information, or to protect the right of delivery of the information?

[Translation]

Ms. Larouche: No, we mean to say that the government does have a responsibility for guaranteeing access to high quality, diversified information content, but it must not interfere in the broadcasting of information content nor control what will be broadcast in terms of information.

[English]

Senator Tkachuk: How should governments guarantee that right?

Vous savez, il y a le Fonds canadien qui existe, Téléfilm et on a, en fait, amputé les crédits parlementaires de Radio-Canada et de Télé-Québec pour constituer ces fonds de soutien à la production télévisuelle, ce qui, à notre avis, crée une injustice énorme à l'égard des télédiffuseurs publics.

Près de 4 000 emplois de qualité ont été perdus à Radio-Canada, Télé-Québec, mais aussi chez l'ensemble des télédiffuseurs, pour transférer ces emplois à la production indépendante — ce sont des emplois précaires — et pour aussi financer des entreprises privées, qui n'ont pas de responsabilité reconnue à l'égard du système de radiodiffusion.

Pour nous, il est important de financer la production télévisuelle. Cependant, il faudrait qu'il y ait une réelle concurrence entre les télédiffuseurs et les entreprises de production de contenu télévisuel.

Quant au CRTC, nous croyons qu'il y a lieu de procéder à un réexamen de ses règles, de son fonctionnement. Nous croyons que le CRTC doit essentiellement se concentrer sur son rôle de surveillance, de réglementation, en tenant compte d'objectifs culturels clairs fixés par le Parlement.

Nous trouvons un peu particulier que ce soit le Bureau de la concurrence notamment qui, dans le cadre d'une transaction impliquant Astral, ait eu raison de cette transaction qui, selon nous, constituait une concentration extrêmement nuisible, notamment dans certaines régions du Québec.

On pense qu'il faut peut-être préciser les rôles respectifs du CRTC et du Bureau de la concurrence.

En terminant, j'aimerais préciser que pour nous, il est clair que le gouvernement canadien a un rôle extrêmement déterminant par rapport à l'avenir des médias, du droit du public à l'information, de la protection de l'identité culturelle. Nous croyons qu'une politique canadienne en matière d'information, de culture devrait être élaborée pour consacrer la notion de service public des médias.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Vous dites que les gouvernements ont une responsabilité. Mais je ne comprends pas très bien si vous voulez dire que le gouvernement a la responsabilité de diffuser de l'information ou de protéger le droit de diffusion de l'information?

[Français]

Mme Larouche : Non, nous voulons davantage dire que le gouvernement a effectivement la responsabilité de garantir l'accessibilité à des contenus d'information de qualité diversifiée, mais il n'a pas à s'immiscer dans la diffusion du contenu de l'information cependant et dans le contrôle de ce qui sera diffusé en matière d'information.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Comment les gouvernements devraient-ils garantir ce droit?

[Translation]

Ms. Larouche: We believe, first of all, that the Canadian government could adopt a clear policy outlining the role of the media in a democratic society. As we were saying a little earlier on — and it is probably clearer in our brief — it has, in our opinion, the authority and the responsibility to adopt standards and rules that are not designed to control media on a daily basis, but to clarify that our society is determined to protect Canadian cultural identity from globalization, among other things, and to protect access throughout Canada, in the regions and the localities, in terms of content, to diverse high quality programming.

But it does not need to go further. It could however, through a regulatory body, ensure that the broad objectives are adequately served by all media. We will even go so far as to include print media. All media owners must be required to respect broad Canadian objectives when operating their activities and their businesses.

[English]

Senator Tkachuk: If one newspaper was purchasing another newspaper or a company was purchasing a newspaper, they would have to go in front of a body such as the CRTC to obtain permission to do that and there would be hearings. Is that what you are saying?

[Translation]

Ms. Larouche: We think it could go that far. So that means that in order to protect cultural identity, freedom of the press, and diversity of information and opinions, it could be possible to envisage that a regulatory body would have to evaluate the limits or impacts of corporate concentration resulting from transactions, including in print media companies.

Senator Chaput: I would like you to say a little bit about the CBC's mission, as you see it. You say in your brief that it is an essential counterweight in protecting public interest.

Can you elaborate to some extent on what you believe the CBC must do? Following the budget cuts the corporation has faced, what has had to be sacrificed, in your opinion, that means it is no longer protecting public interest as well as it should be?

Ms. Larouche: For us, it is clear that the CBC's mandate is the mandate that was defined when it was created: to educate, to inform and to entertain.

However, it is clear that with the cuts made at CBC, this mission, particularly in terms of information and the diversity of information, has been considerably reduced, if we look at what has happened in the regions, especially in Quebec, where there were numerous closures and many journalists' positions were cut.

[Français]

Mme Larouche : Nous croyons, dans un premier temps, que le gouvernement canadien pourrait adopter une politique claire en matière de rôle des médias dans une société démocratique. Comme nous le disions un peu plus tôt — et c'est sans doute plus précis dans le texte — il a, à notre avis, le pouvoir et la responsabilité d'adopter des normes, des règles qui ne visent pas à contrôler le quotidien des médias, mais bien à préciser que notre société est déterminée à protéger l'identité culturelle canadienne contre la mondialisation notamment, à protéger l'accessibilité sur tout le territoire canadien, tant en région que dans les localités, en matière de contenu, de programmation diversifiée et de qualité.

Mais il n'a pas à aller plus loin. Il pourrait cependant, par un organisme réglementaire, s'assurer que ces grandes orientations soient desservies adéquatement par l'ensemble des médias. On va même jusqu'à dire : les médias écrits. Que tous les propriétaires de médias soient contraints d'opérer leurs activités et leurs entreprises dans le respect d'une grande orientation canadienne encadrée.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Si un journal en achetait un autre ou une société achetait un journal, ils devraient en demander l'autorisation à un organe de réglementation comme le CRTC et il y aurait des audiences. C'est bien ce que vous dites?

[Français]

Mme Larouche : Nous croyons que cela pourrait aller jusqu'à. C'est donc dire qu'au nom de la protection de l'identité culturelle, de la liberté de presse, de la diversité de l'information et des opinions, il serait possible d'envisager qu'un organisme réglementaire ait à évaluer les limites ou les impacts de la concentration d'entreprises générée par des transactions, y compris dans des entreprises de presse écrites.

Le sénateur Chaput : J'aimerais que vous nous parliez un peu plus de la vocation de Radio-Canada, telle que vous l'entrevoyez. Vous dites dans votre document que c'est un contrepois essentiel à la protection de l'intérêt public.

Pouvez-vous développer un peu sur ce que vous croyez que Radio-Canada doit faire? Suite aux compressions budgétaires que la société a subies, qu'est-ce qui a dû être sacrifié, d'après vous, qui fait qu'elle ne protège pas aussi bien l'intérêt public qu'il devrait le faire?

Mme Larouche : Pour nous, il est clair que le mandat de Radio-Canada est celui qui a été défini au moment de la création de Radio-Canada, c'est-à-dire d'éduquer, d'informer et de divertir.

Cependant, il est clair qu'avec les compressions qui ont été faites à Radio-Canada, cette mission qui, notamment au chapitre de l'information et de la diversité de l'information, a été considérablement réduite, si on s'attarde à ce qui est survenu dans les régions, notamment, au Québec, où il y a eu des fermetures énormes d'entreprises et des coupes importantes au niveau des effectifs journalistiques.

We feel that the regions have been particularly penalized by the cuts. Moreover, with respect to the choice of programming, there has also been an important effect: the cuts have forced CBC/Radio-Canada into competition with private broadcasters in the advertising market; this sometimes makes it difficult to choose programming that is perhaps a bit more distinctive than what is being produced by private broadcasters.

We are not, however, saying that CBC/Radio-Canada should be marginalized, because it is now forced to face competition in the advertising market. And at this point, without additional funding, it would be extremely detrimental to ask CBC/Radio-Canada to focus only on programming that is complementary to what is being done by private broadcasters at present, since Radio-Canada would automatically be less relevant and marginalized.

We feel that Radio-Canada would have many more possibilities, opportunities to produce content and programming that is diversified and distinct from what is being done by private broadcasters, if financial resources were increased and brought back at least, to what they were before the cuts in the 1990s.

Mr. Pierre Roger, Secretary General, Fédération nationale des communications: I would like to add something, Senator Chaput.

Clearly, you must understand that Radio-Canada's budget was largely cut. When the investment funds were created, which were used to set up independent production companies, independent Canadian television production, for the most part, the money was recovered from cuts to Radio-Canada.

Bear in mind that the same phenomena occurred in Quebec. Large cuts to Télé-Québec made it possible to invest in independent production. The same is true for Radio-Canada.

On the English TV side of CBC, you are undoubtedly aware that the cuts to regional newscasts affected a large part of the country.

The Chair: Thank you. I have an additional question for you. The cuts, the major change saying that drama and entertainment should be done in the private sector, there was never a policy decision that news, information should be cut, but that was the result.

I should have the numbers in front of me, but I do not. Did the budget cuts at Radio-Canada exceed what was necessary to fund the private production of drama and entertainment programming? Was that the problem?

Nous croyons, nous, qu'en région, on a été particulièrement pénalisés par des coupes. D'autre part, au niveau des choix de programmation, il y a eu un effet aussi important, c'est-à-dire que les compressions ont bien sûr contraint Radio-Canada de se placer en concurrence avec les télédiffuseurs privés sur le marché publicitaire; ce qui rend parfois difficile le choix de programmation d'émissions qui sont peut-être un peu plus distinctives par rapport à ce qui est produit par les télédiffuseurs privés.

On ne dit pas cependant qu'il faut marginaliser Radio-Canada, parce que Radio-Canada est maintenant contrainte de faire face au marché de la concurrence publicitaire. Et à ce moment-ci, sans un financement supplémentaire, il serait extrêmement néfaste de demander à Radio-Canada de ne faire que des programmations complémentaires à ce qui est fait par les télédiffuseurs privés actuellement, puisque automatiquement, Radio-Canada se retrouverait de moins en moins pertinente et deviendrait absolument marginale.

On pense que Radio-Canada aurait beaucoup plus de possibilités, d'ouvertures à la production de contenu d'émissions et de programmation diversifiée et distincte de ce qui est fait par les télédiffuseurs privés, si les ressources financières étaient augmentées et ramenées minimalement au niveau qu'on a connu avant les compressions des années 1990.

M. Pierre Roger, secrétaire général de la Fédération nationale des communications : J'aurais peut-être un complément madame le sénateur Chaput.

Évidemment, il faut comprendre que le budget de Radio-Canada a été largement amputé. Quand on a créé les fonds d'investissement, qui ont servi à mettre en place les maisons de production indépendante, la production indépendante télévisuelle canadienne, largement, les sommes ont été récupérées dans des coupures qui ont affecté Radio-Canada.

Il ne faudrait pas l'oublier que le même phénomène s'est produit au Québec. De larges compressions à Télé-Québec ont permis des investissements dans la production indépendante. Il en est de même à Radio-Canada.

Du côté de la télévision anglaise de Radio-Canada, vous n'êtes sûrement pas sans savoir que les coupures des bulletins régionaux de nouvelles ont affecté une grande partie du pays.

La présidente : Merci. J'aurais une question additionnelle à vous poser. Les coupures, le grand changement qui disait que les émissions dramatiques et de divertissement devaient se faire au secteur privé, on n'avait jamais énoncé comme politique que les nouvelles, les informations devaient être coupées, mais ce fut le résultat.

Je devrais avoir les chiffres devant moi, mais je ne les ai pas. Les compressions budgétaires à Radio-Canada ont-elles dépassé ce qu'il fallait pour financer la production privée des dramatiques et des émissions de divertissement? Est-ce que c'était le problème?

Ms. Larouche: Did the cuts go beyond what was necessary? I would not be in a position to confirm that formally. But one thing is indeed certain: the money that went to private production was used to reorganize Radio-Canada, and forced and in-dept reorganization, which also had an impact on information services.

The Chair: For the entire corporation.

Ms. Larouche: I would not be in a position to confirm with certainty that choices made by Radio-Canada executives went beyond what should have been done.

However, there were nevertheless collective agreements in force, and they could not necessarily randomly cut staff. But it is clear that had an impact on drama and entertainment programming.

[English]

Senator Merchant: Because I come from Western Canada, I am interested in Radio-Canada. Governments can legislate Canadian content, to make rules, but they cannot legislate that the listener has to listen to Radio Canada.

Do you have any idea what kind of audiences Radio Canada has in the province of Quebec? I think it is different than it is in Western Canada. In Western Canada, they have a very, very small audience because audiences are very fragmented and compared to the private networks, they have a very small audience.

There comes a point where one might question how much money you can pour into protecting a Canadian entity. If the population does not listen to it, then you have to make some decisions as to whether your money is well spent. When CBC appeared before us, I think they put a value of approximately \$500 per Canadian to deliver their programming. In my household we are five, so that means I am paying \$2,500 a year to have access to that one channel. I wonder about Radio Canada in the province of Quebec.

Senator Tkachuk: If you do not listen to it.

Senator Merchant: Yes, I listen to it. I get a little bit out of it.

[Translation]

Ms. Larouche: Contrary to the English CBC network, the French network has the support of the Quebec public. We saw it again this morning: recent BBM pooling was published, confirming namely that the morning show in the Montreal market is the most listened to show by Montrealers, which is quite phenomenal.

There were some years where Radio-Canada was considered a radio station for intellectuals and in fact, the target audience was not as broad as it is now.

Mme Larouche : Dans les faits, est-ce qu'il y a eu un dépassement? Je ne serais pas en mesure de l'affirmer formellement. Mais une chose est certaine, effectivement, l'argent qui a transité vers la production privée a servi à réorganiser Radio-Canada, a forcé une réorganisation en profondeur; ce qui a aussi eu un impact sur les services d'information.

La présidente : Pour toute la boîte.

Mme Larouche : Je ne serais pas en mesure d'affirmer avec certitude qu'il y a eu des choix de la direction de Radio-Canada qui ont dépassé ce qui aurait dû être fait.

Cependant, il y avait quand même des conventions collective en vigueur et ils ne pouvaient pas non plus nécessairement sabrer dans des effectifs, n'importe comment. Mais il y a eu un impact ailleurs qu'au niveau de la programmation de dramatiques et de divertissement, c'est clair.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Comme je viens de l'Ouest du Canada, je m'intéresse à Radio-Canada. Le gouvernement peut réglementer le contenu canadien, il peut fixer les règles, mais ne peut pas imposer à l'auditeur d'écouter Radio-Canada.

Savez-vous quel est le profil d'un auditoire de Radio-Canada au Québec? Je pense qu'il est très différent de celui de l'Ouest du pays. Dans l'Ouest, l'auditoire de la CBC est extrêmement restreint car les auditoires en général sont très fragmentés et comparativement aux réseaux privés, la CBC a un auditoire très restreint.

Il vient un moment où on doit se demander combien d'argent faut investir pour protéger une entité canadienne. Si le public l'écoute pas, il faut se demander franchement si l'argent est dépensé judicieusement. Lorsque les représentants de CBC ont témoigné devant nous, ils ont estimé à environ 500 \$ par Canadien le prix de la diffusion de leur programmation. Chez moi nous sommes cinq, ce qui veut dire que je paye 2 500 \$ par année pour avoir accès à cette seule chaîne. Je me demande ce qu'il en est Radio-Canada au Québec.

Le sénateur Tkachuk : Si vous ne l'écoutez pas.

Le sénateur Merchant : Oui je l'écoute. Et j'en retire quelque chose.

[Français]

Mme Larouche : Contrairement au réseau anglais de Radio Canada, le réseau français obtient l'adhésion du public québécois. On l'a vu encore ce matin, les récents sondages BBM ont été publiés, confirmant notamment que l'émission du matin, dans le marché montréalais, est l'émission la plus écoutée par les Montréalais, ce qui est quand même assez phénoménal.

Il y a eu quelques années où Radio-Canada était considéré comme la radio des intellectuels et effectivement, le public n'était pas aussi étendu que maintenant.

Having said that, we continue to believe that we cannot evaluate Radio-Canada, TV5, and Télé-Québec, simply on the basis of their ratings. Because in our opinion, in addition to their mission to entertain, these corporations have a requirement to educate and to inform, which creates requirements in terms of choices of programming. These requirements are designed not only to be popular, but also to contribute to the development of Canadian society in terms of culture and education.

In our opinion, we must make a distinction when we talk about Radio-Canada and choose how to fund it. We cannot marginalize Radio-Canada to the point of making it completely useless and unpopular. But nor can we require it to do so only what the private stations are doing, for purely economic reasons.

Mr. Roger: I would like to add some information for Senator Merchant.

Clearly, the francophone public is a bit more of a captive audience and the anglophone public that also has the choice of programming from the United States, a little bit south of the other Canadian provinces, which means that for CBC, it is much more expensive to produce drama than it is on the francophone side, if they want to be able to compete with large Hollywood production. That is why truly adequate funding must be maintained for Radio-Canada, if we wanted to pursue its mandate to provide information, but also to entertain and to educate as such.

[English]

Senator Merchant: I speak from a Western point of view.

Senator Tkachuk: You talked about the need for government funding of television production. When I am watching TV, I sometimes see credits at the bottom like Tele-Film Canada, the National Film Board and the CBC. There is a private company which is given grants by the federal government. Why should the government fund this stuff? Why should the government be involved in any of this? If people want to produce programs that people want to watch, why should private people not do it?

[Translation]

Ms. Larouche: That is a very good question. We can in fact ask that question, but it is clear that even if we question the way which the rules were established to fund the production, we believe that when these decisions were made — when the funds were created — they were appropriate.

That was at a time when we were seriously concerned about the impact of the penetration of foreign content, especially American content, in Canadian markets, with the arrival of satellite TV.

Cela étant dit, nous continuons de croire que nous ne pouvons pas évaluer Radio-Canada, TV5, Télé-Québec, simplement au niveau de la performance d'écoute. Parce que ces sociétés, à notre avis, ont en plus de la mission de divertir, une obligation d'éducation et d'information, qui crée des exigences quant au choix de programmation; des exigences qui ne viseront pas uniquement à être populaires, mais bien à contribuer au développement de la société canadienne, au plan de la culture et au plan de l'éducation.

Il faut, à notre avis, nuancer lorsqu'on parle de Radio-Canada et à choisir comment on la finance. On ne peut pas non plus marginaliser Radio-Canada au point de la rendre complètement inutile et impopulaire. Mais on ne peut pas non plus lui demander de faire uniquement ce que font les chaînes privées, pour des raisons purement économiques.

M. Roger : J'aurais un complément d'information pour madame le sénateur Merchant.

Évidemment, le public francophone est un peu plus captif que le public anglophone qui, lui, a le choix aussi de la télévision qui provient des États-Unis, un peu plus au Sud des autres provinces canadiennes, ce qui fait en sorte que du côté de la CBC, il en coûte beaucoup plus cher pour produire des dramatiques que du côté francophone, s'ils veulent être compétitifs avec les grandes productions de Hollywood. De là la nécessité de devoir maintenir un financement vraiment adéquat à Radio-Canada, si on veut qu'elle poursuive son mandat d'informer, mais également de divertir et d'éduquer comme tel.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Je parle du point de vue de l'Ouest du Canada.

Le sénateur Tkachuk : Vous avez parlé de la nécessité que le gouvernement finance la production télévisée. Lorsque je regarde la télévision, parfois j'aperçois au bas de l'écran, au générique, la mention d'organes comme Téléfilm Canada, l'Office national du film et la CBC. Voilà une société privée qui reçoit des subventions du gouvernement fédéral. Pourquoi le gouvernement devrait-il financer ce genre de choses? Qu'est-ce que le gouvernement a à faire là-dedans? Si les gens veulent produire des émissions que les Canadiens veulent regarder, pourquoi est-ce que ce n'est pas le secteur privé qui s'en occupe?

[Français]

Mme Larouche : C'est une très bonne question. On peut effectivement se poser cette question, mais il est clair que même si nous questionnons la manière dont les règles ont été établies pour financer la production, nous croyons qu'au moment où ces décisions ont été prises — la création de mettre en place ces fonds — étaient appropriées.

C'était à une époque où nous nous inquiétions sérieusement de l'impact de la pénétration des contenus étrangers, particulièrement les contenus américains, sur les marchés canadiens, avec l'avènement de la télévision par satellite.

At that time, everyone in Canada agreed that it was necessary to promote the emergence of high quality, high level Canadian content that could compete with foreign content.

Having said that, although it is a useful measure, it is perhaps time to review the criteria for distributing these public funds. In fact, an average of 36 per cent of the public funds is earmarked for producing programming, whether it be broadcast by private or public broadcasters.

We are not against funding, but against the use of public funds and the way in which these amounts are distributed among the various broadcasters. It is clear that the private broadcasters that often criticize Radio-Canada and Télé-Québec for being overfunded, will seek out a large part of this funding and are directly subsidized, which I think most Canadian citizens do not realize.

[English]

Senator Munson: You talk about being extremely concerned about conglomerates and you are worried about Quebecor. We heard some of those same worries yesterday. How can the clock be turned back? How can people believe big is better? Once again we get back to government: Do you believe government should step in and break up these massive mergers?

[Translation]

Ms. Larouche: In all honesty, it would be extremely difficult to go back in time when these transactions have been authorized. I am thinking namely about the cross-media ownership transaction involving Quebecor, authorized by the CRTC.

Nevertheless, we believe that if the Canadian government were to adopt clear rules and clear policies governing the medias obligation in our society, without going into the past, excellent requirements could be set as to the way in which Quebecor can act while maintaining its level of concentration.

A regulatory body could provide oversight, including monitoring convergence which has an impact on newspapers, to require a true and clear distinction between what is produced in the newspapers and what is produced on TV.

But going back would be absolutely illusory, I am convinced of that.

Mr. Roger: We have, in the past, presented several briefs to various parliamentary and Heritage Canada committees. I would like to table them. I think they could be useful to you. They are very relevant, and they deal among other things with media concentration.

The Chairman: Yes, indeed.

Ms. Larouche: If I may, Madam Chair, my colleague has reminded me of something. Last year or the year before, when the CRTC had to make a decision on cost-media ownership transactions, we asked the CRTC, as did the Standing Committee on Canadian Heritage, to suspend any new request for a cross-media ownership, given the long term consequences

Et à ce moment, on convenait tous au Canada qu'il y avait nécessité de favoriser l'émergence de contenu canadien de qualité, de haut niveau, capable de concurrencer les contenus étrangers.

Cela étant dit, bien que ce soit une mesure utile, il y a peut-être lieu de revoir les critères d'attribution de ces fonds publics. En fait, il y a quand même, en moyenne, 36 p. 100 des fonds publics qui sont dédiés à la production des émissions, qu'elles soient diffusées chez les télédiffuseurs privés ou publics.

On n'en a pas contre le financement, mais bien davantage contre l'utilisation des fonds publics et la manière dont ces sommes sont réparties entre les différents télédiffuseurs. Il est clair que les télédiffuseurs privés qui, souvent, reprochent à Radio-Canada et à Télé-Québec d'être trop financés, vont chercher une bonne part de ce financement et sont directement subventionnés, ce qu'ignore, je pense, la majorité des citoyens canadiens.

[Traduction]

Le sénateur Munson : Vous vous dites très inquiète des conglomérats et tout particulièrement de Québecor. Nous avons entendu exprimer les mêmes préoccupations hier. Peut-on revenir en arrière? Comment les gens peuvent-ils penser que plus gros c'est mieux? Une fois de plus on en revient au gouvernement. Pensez-vous que le gouvernement pourrait intervenir et morceler ces méga fusions?

[Français]

Mme Larouche : Honnêtement, il serait extrêmement difficile de revenir en arrière, à partir du moment où ces transactions ont été autorisées. Je pense notamment à la transaction de propriété croisée impliquant Quebecor, autorisée par le CRTC.

Néanmoins, nous croyons que si le gouvernement canadien adoptait des règles claires et des orientations claires en matière d'obligation des médias dans notre société, sans revenir en arrière, il pourrait y avoir fixation d'exigences supérieures quant à la manière dont Quebecor peut se comporter tout en étant concentrée de la sorte.

Un organisme réglementaire pourrait exercer une surveillance, y compris sur la convergence qui a un impact sur les journaux, pour exiger qu'il y ait vraiment une distinction nette entre ce qui est produit dans les journaux et produit à la télévision.

Mais revenir en arrière serait absolument illusoire, j'en suis convaincue.

M. Roger : Nous avons déjà présenté, dans le passé, plusieurs mémoires à différentes commissions parlementaires ou comités de Patrimoine Canada. J'aimerais déposer ceux-ci. Je pense que ceux-ci pourraient vous être utiles. Ils sont très pertinents concernant entre autres la concentration des médias.

La présidente : Effectivement, oui.

Mme Larouche : Si vous permettez, madame la président, mon confrère m'a rappelé quelque chose. Au moment où le CRTC, l'année dernière et l'année précédente, a eu à se prononcer sur des transactions de propriété croisée, nous avons demandé au CRTC de surseoir, comme l'avait fait le Comité permanent du patrimoine canadien, à toute nouvelle demande de propriété

that it could have, namely on Canadian cultural identity, diversity and the public's right to information and accessibility to diversified content.

We feel that the CRTC has become a little more cautious with respect to these transactions, because several organizations have criticized the CRTC for having made decisions hastily, without taking into account what was under consideration within the Canadian government, namely by the Standing Committee on Heritage.

And on that, I would like to emphasize something that we feel is extremely important: once the Canadian government sets specific policies for cultural identity, diversity, and protection for media ownership, regulatory bodies must not be completely disconnected from these cultural policies, which are essential for our society.

We have often had the impression that the CRTC was not directly linked to cultural organizations or organizations responsible for reviewing the Canadian broadcasting system; instead, we were under the impression that these organizations were competing with each other.

However, once we have clear Canadian policies, we believe that the organizations, that must subsequently get involved, must be directly required to comply with the policies that we have set for ourselves as a country.

The Chairman: Thank you very much; your presentation was very interesting. You are going to send us the previous briefs?

Ms. Larouche: Thank you for your attention.

[English]

The Chairman: Senators, we will get a translation of the brief into English, because there is a lot of material in there. However wonderful the translators may be, it is always helpful to have authentic texts.

[Translation]

We will now welcome representatives from Télé-Québec, the provincial public broadcaster in Quebec. Ms. Paule Beaugrand-Champagne, President and General Manager; she is accompanied by Mr. Denis Bélisle, Secretary-General and General Manager of Legal Affairs and Mr. Jacques Lagacé, General Manager of Corporate Affairs.

Ms. Paule Beaugrand-Champagne, President and General Manager, Télé-Québec: I was going to do the introductions, but Senator Fraser has just done such a good job, thank you.

Télé-Québec is Quebec's educational and cultural television station. Since its inception in 1968, it has made a name for itself through programming that reflects and values all forms of expression, that takes into account cultural diversity, depicts social realities, shows interest in a vibrant world and its environment, that promotes learning by children, and instructs and informs a variety of people on a host of information topics.

croisée, compte tenu des conséquences à long terme que cela pourrait avoir, notamment sur l'identité culturelle canadienne, la diversité et le droit du public à l'information et l'accessibilité à des contenus diversifiés.

Nous croyons que le CRTC est devenu un peu plus prudent relativement à ces transactions, parce que les organisations ont été nombreuses à reprocher au conseil d'avoir pris des décisions à la hâte, sans tenir compte de ce qui était en réflexion au gouvernement canadien, notamment par le Comité permanent du patrimoine.

Et là-dessus, j'aimerais insister sur le fait qu'il nous apparaît extrêmement important qu'à partir du moment où le gouvernement canadien se donne des orientations précises en matière d'identité culturelle, de diversité, de protection de la propriété des médias, tout organisme réglementaire ne soit pas complètement déconnecté de ses orientations à caractère culturel, qui sont essentielles pour notre société.

Nous avons souvent eu l'impression que le CRTC n'était pas en lien direct avec les organisations culturelles ou chargées d'évaluer le système canadien de radiodiffusion; on avait plutôt l'impression qu'il y avait une compétition entre ces organisations.

Or, à partir du moment où il y a des orientations canadiennes claires, nous croyons que les organismes, qui ont à intervenir par la suite, doivent être directement contraints aussi de respecter les orientations que nous nous sommes données comme nation.

La présidente : On vous remercie beaucoup, votre présentation était très intéressante. Vous allez nous envoyer les mémoires précédents?

Mme Larouche : Merci de votre attention.

[Traduction]

Le président : Messieurs et mesdames les sénateurs. Nous allons faire traduire le mémoire en anglais, car il contient beaucoup d'information. Les interprètes sont vraiment formidables, mais il est toujours utile d'avoir les textes authentiques.

[Français]

Nous accueillons maintenant les représentants de Télé-Québec, le radiodiffuseur public provincial au Québec. Madame Paule Beaugrand-Champagne, présidente et directrice générale; elle est accompagnée par M. Denis Bélisle, secrétaire général et directeur général des affaires juridiques et M. Jacques Lagacé directeur général des affaires institutionnelles.

Mme Paule Beaugrand-Champagne, présidente-directrice générale de Télé-Québec : J'allais nous présenter mais madame le sénateur Fraser vient de le faire très bien, alors je la remercie.

Télé-Québec est la télévision éducative et culturelle du Québec. Depuis ses débuts en 1968, elle se distingue par une programmation qui reflète et valorise toutes les formes d'expression, qui rend compte de la diversité culturelle, dépeint

As a broadcaster of programs focusing on learning and knowledge, as well as on the creation and promotion of culture, Télé-Québec plays a major role in the francophone broadcasting environment. This year, it is pursuing its mission and presenting original programs that are different from other television services in Quebec.

As part of these hearings, you are looking for comments on the role of the state in helping to ensure that Canadian news media remain healthy, independent and diverse in light of the tremendous changes that have occurred in recent years.

Among your key issues, you mentioned globalization, technology change, convergence and increased concentration of ownership. In our presentation, we will focus solely on two questions that are the subject of your concerns: access by Canadians to information on international, national, regional and local affairs, or your first question; and the role of public broadcasters in Canada given the numerous changes in Canadian media over the past 20 years, or your question number 14.

In conclusion, we will offer some general comments linked to these two questions.

Is the quantity and quality of information in Quebec sufficient?

Faced with the rapidity and complexity of change that is occurring in our society, whether it be challenging the health care system, the impact of the rise of the Canadian dollar, the retail price of electricity or gas, or problems linked to pollution in our waterways, poverty or our ageing population, citizens have trouble understanding the true issues at stake and imagining the consequences of these changes on their own lives.

Does this difficulty understanding the issues stem from a lack of access to information? I do not think so. It is surely not an issue regarding the quantity of information.

In fact, if we consider the multiple newscasts presented by Radio-Canada, TVA, and TQS, on the two headline news service channels, RDI and LCN, to which will be added in the next few weeks LCA, the Canal Affaires; and if we take into account, to a lesser extent, the information presented by networks such as RDS, Météo Média or TV5, for example, Quebecers have never had access to as much televised information as they do now.

It is more a matter of the way in which the information is processed. The increase in the number of channels is creating huge pressure on performance for broadcasters and even newscasts are now subject to rules governing ratings and competition.

les réalités sociales, s'intéresse au monde vivant et à son environnement, qui favorise l'apprentissage des enfants, et instruit et renseigne un public varié dans tous les champs de l'information.

Comme diffuseur d'émissions centrées sur le savoir et l'apprentissage, ainsi que sur la création et la promotion de la culture, Télé-Québec joue un rôle majeur dans l'environnement de la radiodiffusion francophone. Cette année, elle poursuit sa mission et présente des émissions originales et différentes des autres services télévisuels au Québec.

Au cours de ces audiences, vous sollicitez des commentaires sur le rôle que devrait jouer l'État pour aider les médias d'actualités à demeurer vigoureux, indépendants et diversifiés dans le contexte des bouleversements qui les ont touchés ces dernières années.

Parmi vos questions clés, vous mentionnez la mondialisation, les changements technologiques, la convergence et la concentration de la propriété. Dans notre présentation, nous nous concentrerons sur deux questions seulement qui font l'objet de vos préoccupations, soit : l'accès qu'ont les Canadiens à l'information sur les affaires internationales, nationales, régionales et locales, votre première question; et le rôle que doivent jouer les radiodiffuseurs publics du Canada compte tenu des nombreuses transformations du milieu des médias canadiens au cours des 20 dernières années, votre question numéro 14.

En conclusion, nous offrirons quelques réflexions d'ordre plus général reliées à ces deux questions.

La quantité et la qualité de l'information au Québec sont-elles suffisantes?

Confrontés à la rapidité et à la complexité des changements qui surviennent dans notre société, qu'il s'agisse de la remise en question du système de santé, de l'impact de la montée du dollar canadien, des prix de détail de l'électricité ou du pétrole ou encore des problèmes liés à la pollution des cours d'eau, à la pauvreté ou encore au vieillissement de la population, les citoyens ont de la difficulté à saisir les véritables enjeux en cause et à imaginer les conséquences de ces changements sur leur propre vie.

Cette difficulté à comprendre les enjeux vient-elle d'un manque d'accès à l'information? Je ne le crois pas. Ce n'est sûrement pas une question de quantité d'informations.

En effet, si nous considérons les multiples bulletins de nouvelles présentés à Radio-Canada, à TVA et à TQS, sur les deux chaînes d'information continue, RDI et LCN, auxquelles s'ajoutera dans quelques semaines LCA, le Canal Affaires; et si nous tenons compte, dans une moindre mesure, des informations présentées par des réseaux tels RDS, Météo Média ou TV5, par exemple, les Québécois n'ont jamais eu accès à autant d'information télévisée que maintenant.

C'est davantage une question liée à la manière dont on traite l'information. La multiplication des chaînes crée une pression énorme à la performance chez les diffuseurs et même les bulletins de nouvelles sont maintenant soumis aux règles de la cote d'écoute et de la concurrence.

It is which headline news channel will be the first to announce a news item, without even having verify the details or the accuracy. But that can cause serious slippage when you push it a bit farther, as we saw in the United States during the election campaign with Dan Rather and George W. Bush.

To capture viewers' attention, news is often presented in raw form, sometimes in short 90-second segments, that does not allow time to put the news into context. For the same reason, an increasingly large place is being carved out for information of an anecdotal or spectacular nature.

Finally, this conversion of information into quasi-entertainment is reinforced by the phenomena of increase concentration of media ownership. Concentration and convergence enable the groups involved to create synergy among the media that they own in order to reinforce their brand.

And to do that, it is common for information programs to be used to showcase the group's other products, including drama or television serials. We have seen that over the past year on more than one station.

In such a context, programs that analyze current events or do investigative journalism, and public affairs programs that delve into topics through debate or reports, are receiving less and less air time.

Although understanding the issues of our society would require information that is rigorous and in-depth, we are seeing an increase reduction in audiovisual space devoted to programs design to explain, analyze and debate, often to the benefit of raw newscasts, delivered quickly, without any context.

What role should public broadcasters play? Over the past 20 years or so, television programming has undergone major change. It has undergone a spectacular increase, going from a few channels to several hundred channels.

It has considerably diversified in terms of genres, it has become more commercialized, and it has become an industry whose priority is to pursue performance objectives. In such a world, it has even become good form to call in to question the legitimacy and the usefulness of public television.

We believe, on the contrary, that in this new context, the role of public television is even more important than ever, because they alone can fulfill the mandates that are under appreciated or not appreciated at all by private television stations.

For example, let's look at the need to provide citizens with analysis that is in-depth, rigorous and critical of information and the need to take into account regional issues on national networks; these themes are not very profitable for private stations.

Télé-Québec, as a public television station with an educational and cultural mandate, has chosen to fulfill these mandates by discriminating in favor of a certain number of tools, author documentaries, public affairs programs, interviews and debates, and new magazines.

C'est à quelle chaîne de nouvelles en continu serait la première à annoncer une nouvelle, même sans en avoir vérifié les détails ou la véracité. Or, cela peut causer de sérieux dérapages quand on pousse un peu plus loin, comme on l'a vu au États-Unis pendant la campagne électorale, avec Dan Rather et George W. Bush.

Pour capter l'attention du téléspectateur, les nouvelles sont souvent présentées de façon brute, parfois dans de courts segments de 90 secondes, qui ne permettent pas la mise en contexte. Pour la même raison, on donne une place de plus en plus importante à l'information de type anecdotique ou spectaculaire.

Enfin, cette conversion de l'information en quasi-divertissement est renforcée par le phénomène de la concentration de la propriété des médias. La concentration et la convergence permettent en effet, aux groupes concernés, de créer une synergie entre les médias qu'ils possèdent pour renforcer leur marque.

Et pour y arriver, il n'est pas rare que des émissions d'information soient utilisées pour mettre en valeur d'autres produits du groupe, y compris des téléromans ou des télééries. Cela s'est vu au cours de la dernière année sur plus d'une chaîne.

Dans un tel contexte, les émissions qui font de l'analyse de l'actualité ou du journalisme d'enquête, et les émissions d'affaires publiques qui approfondissent les sujets par le débat ou le reportage, ont de moins en moins de place à l'antenne.

Alors que la compréhension des enjeux de notre société nécessiterait une information qui allie rigueur et profondeur, on constate une réduction de plus en plus marquée de l'espace audiovisuel consacré à des émissions d'explication, d'analyse et de débats, souvent au profit de nouvelles brutes, livrées rapidement, sans mise en contexte.

Quel rôle devraient jouer les radiodiffuseurs publics? Depuis une vingtaine d'années, l'offre télévisuelle a subi des transformations majeures. Elle s'est multipliée de façon spectaculaire, passant de quelques chaînes à plusieurs centaines.

Elle s'est considérablement diversifiée en genres, s'est commercialisée et est devenue une industrie poursuivant de façon prioritaire des objectifs de rendement. Dans un tel monde, il est devenu de bon ton, même, de remettre en question la légitimité et l'utilité des télévisions publiques.

Nous croyons, au contraire, que dans ce nouveau contexte, les télévisions publiques ont un rôle plus important que jamais à jouer, parce qu'elles seules peuvent assumer des mandats qui sont peu ou pas considérés par les télévisions privées.

À titre d'exemple, mentionnons la nécessité d'offrir aux citoyens une analyse approfondie, rigoureuse et critique de l'information et la nécessité de rendre compte des enjeux régionaux à l'antenne nationale; des thèmes bien peu rentables pour des chaînes privées.

Télé-Québec, comme télévision publique a vocation éducative et culturelle, a choisi d'assumer ces mandats en privilégiant un certain nombre d'outils, des documentaires d'auteur, des émissions d'affaires publiques, d'entrevues et de débats, des magazines d'information.

Author documentaries are a special kind of genre used to provide critical analysis of social phenomena found in the news and to provide diversity of opinions. Télé-Québec has chosen to make this a key part of its programming.

In fact, each year, Télé-Québec produces and broadcasts about 30 author documentaries, that can also be called opinion documentaries, which deal with social issues of the utmost importance. Some have had a considerable impact on Quebec society and have even led to government decisions.

Forest Alert, for example, broadcast in 1999, called into question the forest management system in Quebec. The debate raised by this documentary contributed to the establishing of the Coulombe Commission on forestry management, which tabled its report this week. This report should lead to legislative or regulatory change. Several stakeholders have highlighted the triggering effect of this documentary.

Bacon, The Film also gave rise to a lively debate on the development of the pork industry in Quebec, the following year. And, more recently, the film *Manon* and the debate program entitled *Le dernier droit?* that followed the broadcast, gave rise to action by many citizens on the issue of assisted suicide and on treatment provided by the health care system to people who are severely handicapped or who have terminal diseases.

Less spectacular, but equally important, documentaries dealing with the closure of the Murdochville mine in the Gaspé peninsula, with the closure of the village of Saint-Paulin-Dalibaire, or with the situation facing young people in the Haute Gaspésie region, have made it possible for us to give national exposure to issues that can be felt in many regions of Quebec that are grappling with the loss of their people or with the closure of businesses in the natural resources sectors.

These remarkable documentaries have, in our opinion, had a much longer lasting social impact than simply dealing with these issues in the daily news.

Documentaries are not the only genre that enables Télé-Québec to provide TV viewers with in-depth analysis, critical approaches and debates that are likely to enhance the quality of democratic life.

Each week, Télé-Québec puts *Points Chauds* on the air, one of the rare Quebec TV programs that is devoted to providing contexts and analysis of major crises affecting the planet, be they in Darfour, on the Ivory Coast, in Ukraine or in Tchetchenia.

Télé-Québec has always included broadcasts in its programming that enable citizens to debate major political and social issues. For twenty-five years, it broadcast *Droit de parole*, a forum that enabled concerned citizens to debate important topical

Le documentaire d'auteur se présente comme un genre privilégié pour répondre à des besoins d'analyse critique des phénomènes sociaux qu'on trouve dans les nouvelles et de diversité des points de vue. Télé-Québec a choisi d'en faire un élément clé de sa programmation.

Elle fait, en effet, produire et mettre à l'antenne chaque année une trentaine de documentaires d'auteur, qu'on peut appeler aussi documentaires d'opinion, qui traitent d'enjeux sociaux de première importance. Certains ont eu un impact considérable sur la société québécoise et même entraîné des décisions gouvernementales.

L'Erreur boréale, par exemple, diffusée en 1999, remettait en cause le système de gestion de la forêt québécoise. Le débat soulevé par ce documentaire a contribué à la mise sur pied de la Commission Coulombe sur la gestion de la forêt, qui a déposé son rapport cette semaine, rapport qui devrait mener à des changements législatifs ou réglementaires. De nombreux intervenants ont souligné le rôle déclencheur de ce documentaire.

Bacon, le film a lui aussi provoqué un vif débat sur le développement de l'industrie porcine au Québec, l'année suivante. Et, plus récemment, le film *Manon* et l'émission de débat intitulée *Le Dernier droit?* qui a suivi la diffusion, ont provoqué de nombreuses interventions de citoyens sur la question du suicide assisté et sur le traitement accordé par le système de santé aux personnes lourdement handicapées ou atteintes de maladies incurables.

Moins spectaculaires, mais tout aussi importants, des documentaires traitant de la fermeture de la mine de Murdochville en Gaspésie, de la fermeture du village de Saint-Paulin-Dalibaire ou de la situation vécue par les jeunes de la Haute Gaspésie, ont permis de présenter à l'antenne nationale des problématiques qui trouvent leur écho dans plusieurs régions du Québec aux prises avec l'exode de leur population ou avec la fermeture d'entreprises reliées à l'exploitation des matières premières.

Ces voix singulières du documentaire ont, à notre avis, un impact social beaucoup plus durable que le simple traitement aux informations quotidiennes de ces mêmes problématiques.

Le documentaire n'est pas le seul genre qui permette à Télé-Québec d'offrir aux téléspectateurs des analyses en profondeur, des approches critiques et des débats susceptibles d'améliorer la qualité de la vie démocratique.

Ainsi, chaque semaine Télé-Québec met à son antenne *Points Chauds*, une des rares émissions de la télévision québécoise qui se consacre à la mise en contexte et à l'analyse des grandes crises qui secouent la planète, que ce soit au Darfour, en Côte d'Ivoire, en Ukraine ou en Tchétchénie.

Télé-Québec a toujours inscrit dans sa programmation des émissions qui permettaient aux citoyens de débattre des grands enjeux politiques et sociaux. Elle a maintenu à son antenne pendant 25 ans *Droit de parole*, un forum qui permettait à des

issues with experts or politicians. Since September, a new program hosted by Marie-France Bazzo and entitled *Il va y avoir du sport* has taken over but in another way.

Finally, Télé-Québec began broadcasting *Méchant contraste!*, a feature program that takes into account what is happening in all regions of Quebec from several points of view, social, economic, environmental, municipal and cultural.

News magazines, now, are another genre. Broadly speaking, the mandate of public television is to provide citizens with the information they need to effectively manage their lives, be it on health, food, the environment, and so on.

Several of our broadcasts do exactly that. That is the case of a documentary series like *Chronique de la violence ordinaire*, that deals with psychological violence on a daily basis. *Les artisans de rebut global* deals with recycling and sustainable development. *Des nouvelles de Dieu* deals with new religious realities.

That is also the case of news magazines like *Cultivé et bien élevé*, which, for the past five years, has been describing and explaining how the food that ends up on our plates is produced. *À la di Stasio* invites people to eat healthy food, that is original and varied. *Une pilule, une petite granule*, provides advice and recipes for maintaining good physical and mental health.

As for the regional issue, Télé-Québec has chosen to reflect the reality of the regions in all of its programming rather than to limit it to a single thematic regional program. And it has done so for several years. The regional dimension is a priority in the mandate that has been given to us by the National Assembly.

For us, public television in the current context of the audiovisual industry is a more rigorous way of producing television and makes it possible to go farther in terms of information than simply reading the news.

We also want to point out the fact that public television is concerned with young people and provides programming for young people based on research concerning them, and it prepares them to become future viewers of news and public affairs programs.

And if Télé-Québec or CBC/Radio-Canada were to disappear one day, no private station, in our opinion, would want to take up the genres that are as costly as future programs for basis youth program and auteur documentaries, par exemple, which are extremely costly and not big money-makers.

I tried to summarize the conclusion, and I would now be pleased to answer your questions.

[English]

Senator Tkachuk: Are you governed by a board of directors? Is it a crown corporation? Is that the way you are set up?

citoyens concernés de débattre des grands enjeux du jour avec des experts ou des politiciens. Depuis septembre, une nouvelle émission animée par Marie-France Bazzo et intitulée *Il va y avoir du sport*, a pris la relève mais d'une autre manière.

Enfin, Télé-Québec a mis à son antenne cette année, *Méchant contraste!*, une émission de reportages qui rend compte de ce qui se passe dans l'ensemble des régions du Québec à de nombreux points de vue : social, économique, environnemental, municipal et culturel.

Les magazines d'information, maintenant, sont un autre genre. De façon plus large, le mandat d'une télévision publique est aussi d'offrir aux citoyens des informations nécessaires à une gestion efficace de leur vie, que ce soit sur la santé, l'alimentation, l'environnement, et ainsi de suite.

Plusieurs de nos émissions vont dans ce sens. C'est le cas de séries documentaire comme *Chroniques de la violence ordinaire*, qui traite des violences psychologiques au quotidien. *Les artisans du rebut global*, qui traite de recyclage et de développement durable. *Des nouvelles de Dieu*, qui traite des nouvelles réalités religieuses.

C'est le cas aussi de magazines d'information comme : *Cultivé et bien élevé*, qui, depuis cinq ans, décrit et explique comment sont produits les aliments que nous retrouvons dans notre assiette. *À la di Stasio*, qui invite à se nourrir d'une cuisine saine, originale et variée. *Une pilule, une petite granule*, qui propose des conseils et des recettes pour se maintenir en bonne santé physique et mentale.

En ce qui a trait à la question des régions, Télé-Québec a choisi de refléter la réalité des régions dans l'ensemble de sa programmation plutôt que d'en limiter la présence à une seule émission à thématique régionale. Et, cela depuis de nombreuses années. La dimension régionale est une priorité dans le mandat qui nous a été donné par l'Assemblée nationale.

Pour nous, la télévision publique dans le contexte actuel de l'industrie audiovisuelle, c'est une manière plus rigoureuse de faire de la télévision et la possibilité d'aller plus loin dans le domaine de l'information plutôt que de donner simplement des nouvelles.

Nous voulons également souligner le fait que ce sont les télévisions publiques qui se préoccupent des jeunes et qui offrent à la jeunesse des émissions basées sur des recherches les concernant et qui les prépare à devenir les téléspectateurs de demain de l'information et des affaires publiques.

Et si un jour Télé-Québec disparaissait, ou Radio-Canada, aucune télévision privée, pensons-nous, ne voudrait se lancer dans des genres aussi coûteux que les émissions de fond pour la jeunesse et le documentaire d'auteur, par exemple, qui sont des genres extrêmement coûteux et peu rentables.

J'ai essayé de résumer la fin et c'est avec plaisir que je vais répondre à vos questions.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Êtes-vous régi par un conseil d'administration? S'agit-il d'une société d'État? Est-ce votre modèle de structure?

[Translation]

Ms. Beaugrand-Champagne: We have a board of directors that is appointed by the government, and my position as President and General Manager is also a nomination made by the premier.

[English]

Senator Tkachuk: Does the board change with the government?

[Translation]

Ms. Beaugrand-Champagne: The members of the board are appointed for three years, and their mandate can be renewed once. But it is clear that they can be replaced at any time. If a newly-elected government decided to completely change the board of directors from one day to the next, it has the authority to do so.

[English]

Senator Tkachuk: When there was a separatist government in charge of the province, was there political pressure on the public broadcaster through the board?

[Translation]

Ms. Beaugrand-Champagne: Be it under a PQ or a Liberal government, there has never been any political pressure on Télé-Québec. What you call "arm's length" in English is truly respected. The government does not interfere in Télé-Québec programming. The only problems we have had with governments, regardless of their stripe, is with funding for Télé-Québec.

Mr. Denis Bélisle, Secretary General and General Manager of Legal Affairs, Télé-Québec: If I may, I might add that the Télé-Québec Act sets out the mechanism for appointing members to the board and it must be done in consultation with the cultural and educational communities.

A Télé-Québec employee is also designated a member of the board, but this is always done in consultation with the Quebec cultural and educational communities.

[English]

Senator Tkachuk: We heard testimony earlier on this morning about the business relationship between a public broadcaster, Radio Canada, and Power Corporation. Would you comment on that and would you see yourself, as a public broadcaster, ever entering into a relationship like that?

[Français]

Mme Beaugrand-Champagne : Nous avons un conseil d'administration qui est nommé par le gouvernement et mon poste de présidente-directrice générale est également une nomination faite par le premier ministre.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Le conseil d'administration est-il renouvelé quand il y a un nouveau gouvernement?

[Français]

Mme Beaugrand-Champagne : Les membres du conseil d'administration sont nommés pour trois ans, leur mandat est renouvelable une fois. Mais, il est évident qu'ils peuvent être changés en tout temps. Si un gouvernement nouvellement élu décidait qu'il veut complètement changer le conseil d'administration du jour au lendemain, il en a le pouvoir.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Sous l'administration séparatiste, a-t-on exercé des pressions politiques sur ce radiodiffuseur public par l'entremise du conseil d'administration?

[Français]

Mme Beaugrand-Champagne : Que ce soit sous un gouvernement du Parti québécois ou sous un gouvernement du Parti libéral, il n'y a jamais eu de pressions politiques sur Télé-Québec. Ce qu'on appelle en anglais « *arm's length* », est vraiment respecté. Le gouvernement ne se mêle pas de la programmation de Télé-Québec. Les seuls ennuis que nous avons avec les gouvernements, quels qu'ils soient, c'est le financement de Télé-Québec.

M. Denis Bélisle, secrétaire général et directeur général des Affaires juridiques de Télé-Québec : Si vous permettez, j'ajouterais qu'au niveau de la loi de Télé-Québec, la mécanique de nomination des membres du conseil d'administration est prévue et elle doit être faite en consultation avec le milieu culturel et éducatif.

Il y a également, comme membre du conseil d'administration, un employé désigné parmi le personnel de Télé-Québec, mais c'est toujours fait en consultation avec le milieu culturel et éducatif du Québec.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : On nous a parlé ce matin de la relation d'affaires entre le radiodiffuseur public, Radio-Canada, et la Power Corporation. Avez-vous des observations à faire sur cette relation et vous imaginez-vous, en tant que radiodiffuseur public, entrer dans une telle relation?

[Translation]

Ms. Beaugrand-Champagne: I think what happened in the case of Radio-Canada as regards, for example, *La Presse* or the Gesca group is a sort of defensive response, a reaction to the convergence that is occurring in other media groups, be it Quebecor or Cogeco.

So at one point there was an agreement with respect to the promotion of Radio-Canada broadcasts through *La Presse*. In both cases, whether private companies or large private groups or public televisions is involved, this prohibits us from promoting our programming.

In the area of promotion, we had to face what some people call advertising, but it is more a question of promoting the station and the programming. That has indeed blocked opportunities where we could have promoted our programming.

But we are not without resources and we fought back. And as they say, necessity is the mother of invention, and we came up with excellent solutions to overcome these obstacles. I have deplored this convergence for promotion and advertising for the 30-odd years that it has existed.

As regards the print media, that has been going on for some time. When I was in the print media, I experienced it, it is done at several levels. I find that deeply regrettable.

[English]

Senator Tkachuk: I found your presentation interesting as an educational television network, and there was no reference in the whole presentation to young people, to children, but I am sure —

The Chairman: At the end.

Senator Tkachuk: I must have missed it. You did spend a lot of time talking about public affairs and documentaries — and these are political issues, right? Do you have political points of view, or do you have different political points of view presented? As a public broadcaster, how do you manage the unmanageable?

[Translation]

Mr. Jacques Lagacé, General Manager of Corporate Affairs, Télé-Québec: Télé-Québec has specially designed products for all young viewers. We pay particular attention to producing original programming for young people at Télé-Québec.

We have truly made our mark on generations through a series of products. In Quebec, there is a generation called the "Passe-Partout generation" that is now 20 years old. These young people watched a daily program we produced for 10, 12 or 13 years and it serves as a reference point for an entire generation.

We currently have two daily programs, one called *Ramdam* and the other called *Cornemuse*, that provide cultural references and help socialize young people in Quebec.

[Français]

Mme Beaugrand-Champagne : Je pense que ce qui est arrivé dans le cas de Radio-Canada, en rapport avec, par exemple, *La Presse* ou le groupe Gesca, c'est une sorte de réponse en défense à la convergence qui se faisait dans d'autres groupes de médias, que ce soit Quebecor ou Cogeco.

Il y a donc eu, à un certain moment, une entente au niveau de la promotion des émissions de Radio-Canada via *La Presse*. Dans les deux cas, qu'il s'agisse d'entreprises privées ou de gros groupes privés ou encore de la télévision publique, cela bloque, quant à nous, le chemin à une promotion de notre télévision.

Nous avons dû faire face dans le domaine de la promotion, à ce que certains appellent, évidemment, la publicité, mais il s'agit de la promotion de la chaîne, de sa programmation. Cela nous a effectivement bloqué des espaces où nous aurions pu faire valoir notre programmation.

Mais, nous ne sommes pas sans ressources et nous nous sommes battus. Et, comme on dit, la pauvreté est la mère de l'imagination, nous avons trouvé d'excellentes solutions à ces blocages. Je déplore ces convergences promotionnelles et publicitaires depuis les quelque 30 ans que c'est commencé.

Au niveau de la presse écrite, cela perdure depuis longtemps. Quand j'étais dans la presse écrite, je l'ai vécu, cela se fait à divers niveaux. Je trouve cela profondément regrettable.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : J'ai trouvé que votre exposé était des plus intéressant, d'autant plus que vous représentez un réseau de télédiffusion éducatif, et vous n'avez jamais parlé de jeunes, d'enfants, mais je suis certain...

Le président : À la toute fin.

Le sénateur Tkachuk : J'ai dû le rater. Vous avez parlé longuement d'affaires publiques et de documentaires — et ce sont des enjeux politiques, n'est-ce pas? Présentez-vous des points de vue politiques, ou représentez-vous une variété de points de vue politiques? En tant que télédiffuseur public, comment pouvez-vous faire l'impossible?

[Français]

M. Jacques Lagacé, directeur général des Affaires institutionnelles, Télé-Québec : Télé-Québec a, pour tous les publics des jeunes, des produits spécialement conçus pour eux. Nous insistons beaucoup, à Télé-Québec, pour faire de la production originale pour les jeunes.

On a vraiment marqué des générations à travers une série de produits. Au Québec, on a une génération qui s'appelle la « génération Passe-Partout » qui a maintenant 20 ans. Ces jeunes ont été reliés, pendant dix, 12, 13 ans, à une émission quotidienne de chez nous qui a servi de référence à toute une génération.

Actuellement, on a deux émissions quotidiennes, une qui s'appelle *Ramdam* et l'autre *Cornemuse*, qui donnent des référents culturels et une socialisation à l'ensemble des jeunes au Québec.

Of the entire budget devoted to programming at Télé-Québec, about one-third goes solely to youth programming. In terms of volume, 40 per cent of our programming is devoted to youth programming. It appears very clear to us that the main responsibility of educational public television is youth programming.

I want to point out that there are, of course, other specialized channels where you will find youth programming. Télé-Québec's specialty is to involve authors, to involve home-grown creators, and also to produce original programs that are imaginative and that provide ways of developing the very identity of young people with respect to their own society.

It is absolutely fundamental for all educational television in Canada to be able to develop original programming for our young people. At Télé-Québec, for the 0 to 12 age group, we are by far the television that has the largest market share.

Ms. Beaugrand-Champagne: May I answer the second part of Senator Tkachuk's question?

The Chairman: Yes.

Ms. Beaugrand-Champagne: The question was this: Do you provide all political opinions or do you have one political opinion?

We do not have a political opinion. We make room for all trends, since we do not have a news service. That is why I told you about the auteur documentaries and the debate or public affairs programs, because that is our way of providing information. And we feel that that should be a priority for public television.

Since we are talking about public affairs programs where all opinions are solicited, there is automatically room for the full range of political opinions. Does that answer your question, Senator?

Senator Tkachuk: Yes.

Senator Chaput: I am from Manitoba and I am a francophone. When I hear about everything you are doing at Télé-Québec, I am jealous. I would like to have the same thing back home.

Having said that, I would like some additional information on your funding. Your funding undoubtedly comes from the Quebec government, but are there other sources? As for the broadcasting of your programs, it is surely not just done in Quebec? What links do you have with other public television? Do you have any links with TVO? Do you work together?

Mr. Bélisle: With respect to funding for Télé-Québec, we receive a government subsidy from the Quebec government that is roughly \$54 million, or \$53.35 million.

De l'ensemble du budget de programmation à Télé-Québec, environ le tiers de notre budget de programmes va uniquement aux émissions jeunesse. En termes de volume à l'écran, 40 p. 100 de notre programmation est consacré à la programmation jeunesse. Il nous apparaît donc très clair que la première responsabilité d'une télévision publique éducative, c'est la programmation jeunesse.

Je veux souligner qu'il y évidemment d'autres canaux spécialisés où vous allez retrouver des émissions jeunesse. Ce qui est l'apanage de Télé-Québec, c'est de faire travailler des auteurs, faire travailler des créateurs d'ici et aussi de produire des émissions originales qui font appel à l'imaginaire et qui sont sources de développement de l'identité même des jeunes par rapport à leur propre société.

Il y a là quelque chose d'absolument fondamental pour toutes les télévisions éducatives du Canada, soit d'avoir la capacité de développer une production originale pour les jeunes d'ici. À Télé-Québec, pour tout ce qui touche de 0 à 12 douze ans, nous sommes de loin la télévision qui a la plus grande part de marché.

Mme Beaugrand-Champagne: Est-ce que vous me permettez de répondre à la deuxième partie de la question du sénateur Tkachuk?

La présidente: Oui.

Mme Beaugrand-Champagne: La question portait sur : Est-ce que vous donnez tous les avis politiques ou est-ce que vous avez une opinion politique?

Nous n'avons pas d'opinion politique. Nous faisons place à toutes les tendances puisque nous n'avons pas de service de nouvelles. C'est pour cela que je vous ai parlé de documentaires d'auteur et d'émissions de débats ou d'affaires publiques parce que c'est notre façon à nous de faire de l'information. Et, c'est ce que nous pensons que les télévisions publiques devraient prioriser.

Comme il s'agit d'émissions d'affaires publiques où tous les avis sont demandés, il y a forcément place pour tous les avis politiques quels qu'ils soient. Est-ce que cela répond à votre question sénateur?

Le sénateur Tkachuk: Oui.

Le sénateur Chaput: Je viens du Manitoba et je suis une francophone. Lorsque j'entends tout ce que vous faites à Télé-Québec, je suis jalouse. Je voudrais avoir la même chose chez nous pour les nôtres.

Ceci dit, j'aimerais avoir plus d'information sur votre financement. Votre financement provient sûrement du gouvernement du Québec, mais est-ce qu'il y a d'autres sources? En ce qui a trait à la diffusion de vos émissions, ceci ne se passe sûrement pas uniquement dans la province du Québec? Quels sont vos liens avec les autres télévisions publiques? Avez-vous des liens avec TVO? Travaillez-vous ensemble?

M. Bélisle: Au niveau du financement de Télé-Québec, on reçoit une subvention gouvernementale du gouvernement du Québec qui est aux alentours de 54 millions de dollars, soit 53,350 millions de dollars.

We also have advertising revenues. Télé-Québec broadcasts eight minutes of advertising per hour. Private sector stations are at 12 minutes of advertising per hour. Our revenues include a subsidy of approximately \$54 million, advertising revenues, and we also have what we call "the provision of services."

Télé-Québec underwent a major transformation in 1995, and at the time it was called Radio-Québec. Staff was cut by more than half.

Since that time, we have been renting our facilities to independent producers. Eighty per cent of our production is done by independent producers. So we have staff for the technical facilities and the studios are rented, which provides Télé-Québec with another source of revenue. The overall budget is approximately 75 to \$77 million.

Mr. Lagacé: As for the availability of the signal outside Quebec, we have, on several occasions, paid particular attention to that dimension. Our signal is available to all cable broadcasters or other operators in Canada free of charge for all of Canada.

We have repeated that on several occasions at the CRTC and at the Heritage Commission, the Clifford Commission. We currently hold the rights for our programs for all of Canada. If there are operators who want to distribute our programs throughout Canada, we make them available.

The other aspect is cooperation with the other television stations. We are members of ATEC, the Association for Tele-Education in Canada. Our relationship is sometimes close and other times not as close, depending on the situation we are facing.

We have been very close to TVO, for example. Together, we negotiated several issues for all of Canada, such as everything revolving around the 2,500 megahertz band. For educational purposes, TVO and Télé-Québec truly co-managed the files for two years for all educational television stations, and the provinces and the territories of Canada.

In terms of programming, we have resumed coproductions with TFO, which is the francophone sister organization. We had a number of disagreements with them four or five years ago, but the situation has been resolved and cooperation is good.

Senator Chaput: You said that approximately 80 per cent of your production is developed by independent producers. Do they seek support through the fund that was created?

Mr. Lagacé: Through the funds that are available for all public and private television stations. The CTF, tax credits, in other words all of the regular funding measures for Quebec and Canadian television.

Senator Chaput: The funds can be provincial, or they can be federal?

On a également des revenus publicitaires. Télé-Québec diffuse huit minutes de publicité à l'heure. Les chaînes généralistes sont à douze minutes de publicité à l'heure. Nos revenus sont composés d'une subvention de près de 54 millions de dollars, de revenus publicitaires, et on a également ce qu'on appelle chez nous « des prestations de service ».

Télé-Québec a subi une très grosse transformation en 1995, à l'époque, elle s'appelait Radio-Québec. Il y a eu une compression de personnel importante, plus de la moitié.

Depuis cette période, on loue nos installations à des producteurs indépendants. Quatre-vingt pour cent de notre production est faite par des producteurs indépendants. Donc, nous avons le personnel des installations techniques et les locaux sont loués, ce qui apporte une autre source de revenus à Télé-Québec. Le budget global est d'environ de 75 à 77 millions de dollars.

M. Lagacé : En ce qui concerne la disponibilité du signal à l'extérieur du Québec, nous avons à plusieurs reprises insisté sur cette dimension. Notre signal est disponible pour tous les câblodistributeurs ou les autres opérateurs au Canada de façon gratuite sur l'ensemble du Canada.

On l'a répété à plusieurs reprises au CRTC et à la Commission du patrimoine, la Commission Clifford. Nous avons actuellement les droits sur nos émissions pour l'ensemble du Canada. S'il y a des opérateurs qui veulent distribuer nos émissions à travers sur le Canada, on les rend disponible.

L'autre aspect est la collaboration avec les autres télévisions. On fait partie de l'ATEC, l'Association des télévisions éducatives du Canada. Nous avons des liens quelquefois étroits et d'autres fois moins étroits, dépendant des situations dans lesquelles on est.

Nous avons été déjà très proches de TVO, par exemple. On a négocié ensemble plusieurs dossiers pour l'ensemble du Canada. Par exemple, tout ce qui était autour du 2 500 mégahertz, pour des fins éducatives, TVO et Télé-Québec ont vraiment géré le dossier pendant deux ans pour l'ensemble des télévisions éducatives, et des provinces, et des territoires du Canada.

Sur le plan de la programmation, on recommence à faire des coproductions avec TFO, qui est le pendant francophone. Nous avons eu un certain nombre de différends il y a quatre ou cinq ans, mais ceci est maintenant rétabli et les coopérations sont bonnes.

Le sénateur Chaput : Vous avez mentionné que 80 p. 100 de votre production, environ, est développée par des producteurs indépendants. Ceux-ci vont-ils chercher leur appui par l'entremise du fonds qui a été créé?

M. Lagacé : C'est les fonds qui sont disponibles pour l'ensemble de la télévision publique et les télévisions privées aussi. Donc, le fonds, le FCT, et les crédits d'impôt, soit toutes les mesures de financement régulières de la télévision québécoise et canadienne.

Le sénateur Chaput : Cela pourrait être des fonds du provincial tout comme ils peuvent provenir du fédéral?

Mr. Lagacé: Absolutely. And in that regard, we are following the debate on the Canadian Television Fund very closely, because we are afraid that small television stations, which represent independent points of view, like Télé-Québec, TVO, or TFO or other television stations, will end up between a rock and a hard place if the major players get involved.

[English]

Senator Munson: On average, how big is your audience in comparison to, let us say, TVA's audience in a different market?

[Translation]

Ms. Beaugrand-Champagne: In the fall, we were in fourth place on the list of broadcasters in terms of ratings.

So after Radio-Canada, TVA and TQS, came Télé-Québec which had a rating this fall of about 4 per cent, which has been unheard of at Télé-Québec for about 20 years. So since the cuts in 1995 and 1996, that shook the corporation to the core, we have had to rebuild to get where we are.

Four per cent for an educational and cultural television station makes Télé-Québec the number one educational and cultural television station in the world, ahead of PBS, ahead of France 5, ahead of BBC Kids, Education. It is the public television that has the largest market share.

[English]

Senator Munson: I need some clarification on what you were talking about regarding programming outside the province of Quebec. It seems to me that it would benefit all Canadians to see your programming. Is it being stopped because cable will not carry you, or is the CRTC dithering or not making a decision? Should you not have the right to program all across the country, and have a channel to do this without all this regulation?

[Translation]

Mr. Lagacé: There is no obligation for cable distributors or satellites, although satellites, I believe, make their signal available throughout Canada. But for cable broadcasters, there is no obligation to carry the Télé-Québec signal outside the province.

We make it available, but it is really at the discretion of each operator within the territories and the other provinces. It must be provided free of charge. Of course, we provide it free of charge.

The Chairman: Is it distributed anywhere?

Mr. Lagacé: In New-Brunswick.

The Chairman: In New-Brunswick?

M. Lagacé : Absolument. Et, d'ailleurs, à ce sujet, on suit très attentivement ce qui se passe comme débat au Fonds canadien de télévision, parce qu'on craint que les petites télévisions, qui représentent des points de vue indépendants, telles Télé-Québec, ou TVO, ou TFO ou d'autres télévisions, se retrouvent entre deux chaises si les grands joueurs interviennent.

[Traduction]

Le sénateur Munson : Quelle est en moyenne la taille de votre auditoire, comparativement, par exemple, à l'auditoire de TVA dans un marché différent?

[Français]

Mme. Beaugrand-Champagne : Cet automne, nous avons retrouvé notre place en quatrième position sur la liste des diffuseurs pour ce qui est de la cote d'écoute.

Donc, après Radio-Canada, TVA et TQS, arrive Télé-Québec qui a atteint cet automne des cotes d'écoute qui tournent autour de quatre pourcent; ce que nous n'avions pas vu à Télé-Québec depuis une vingtaine d'années. Donc, avant les compressions de 1995 et 1996, qui ont tellement secoué la boîte, il a fallu depuis 1996 la rebâtir, quasiment, pour arriver à aujourd'hui.

Quatre pour cent pour une télévision éducative et culturelle, cela fait de Télé-Québec la télévision éducative et culturelle numéro un au monde, avant PBS, avant France 5, avant BBC Jeunes, Éducation. C'est la télévision publique qui obtient la plus grande part de marché.

[Traduction]

Le sénateur Munson : J'ai besoin de précisions à propos de ce que vous disiez sur la programmation hors Québec. Il me semble que tous les Canadiens pourraient bénéficier de votre programmation. Avez-vous mis un terme à ces activités parce que vous ne pouviez pas trouver une chaîne de câblodiffusion, ou est-ce que le CRTC temporise et refuse de prendre une décision? Ne devriez-vous pas avoir le droit de diffuser partout au pays, et de pouvoir le faire sans être assujettis à toute cette réglementation?

[Français]

M. Lagacé : Il n'y a aucune obligation pour les câblodistributeurs ou les satellites, bien que les satellites, je pense, rendent leur signal disponible sur l'ensemble du territoire. Mais, pour les câblodistributeurs, il n'y a aucune obligation de transporter le signal de Télé-Québec à l'extérieur de la province.

On le rend disponible, mais c'est vraiment selon la discrétion de chaque opérateur à l'intérieur des territoires et des autres provinces. Cela doit être gratuit. Évidemment, nous, on l'offre gratuitement.

La présidente : Est-ce qu'il y en a qui le distribue?

M. Lagacé : Au Nouveau-Brunswick.

La présidente : Au Nouveau-Brunswick?

Mr. Bélisle: Yes, of course with our viewing area and our antenna array, we already cover part of New-Brunswick and Ontario.

As regards cable broadcasting or satellite distribution, I know that there are some suppliers that offered Télé-Québec, but at this point I would have trouble telling you if we are being broadcast in British-Columbia or not.

We always offered the Télé-Québec signal free of charge to these distributors, but we have not taken stock of the situation recently.

[English]

Senator Merchant: Do you broadcast programming from other provinces? Have you made any attempt in a similar vein as we have been saying, that perhaps your programming should go to other provinces and areas in Canada? What attempts have you made to get programming, in a similar manner, from the West and other provinces? Have you had any of those programs broadcast here?

[Translation]

Ms. Beaugrand-Champagne: Bear in mind that for us, the main problem is the language issue. We must translate the English programs we buy, be they from the rest of Canada, the United States or England, for example.

[English]

Senator Merchant: You broadcast only in French, then?

[Translation]

Mr. Lagacé: Yes.

Senator Merchant: Yes?

Ms. Beaugrand-Champagne: Yes, but we have purchased some series, English-Canadian documentaries that we have translated to broadcast on our station.

Senator Chaput: Of course, for cable distributors it is at their discretion. I am going to take the case of Manitoba for francophones in a minority situation.

Cable distributors, when they add a signal, think in terms of money, I assume. If there are not enough of us in Manitoba, I assume that it would not be in their interest to provide Télé-Québec's signal, or am I wrong?

Mr. Bélisle: I would say the opposite is true, because we give the cable distributors an opportunity to offer it free of charge, so that is a nice package to offer people.

[English]

Senator Tkachuk: I think it would be good if your channel was more available for French-speaking areas especially. In our province we have a lot of bilingual programs in our schools. Do

M. Bélisle : Oui, c'est sûr que déjà par notre rayonnement au niveau de réseau d'antenne, on couvre une partie du territoire du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario.

Au niveau de la câblodistribution ou de la distribution par satellite, je sais qu'il y avait certains fournisseurs qui offraient Télé-Québec, mais en ce moment, j'aurais de la misère à vous dire si on est diffusé en Colombie-Britannique ou pas.

On a toujours offert à ces distributeurs de diffuser le signal de Télé-Québec gratuitement. Mais, on n'a pas fait un dernier décompte sur cette question.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Diffusez-vous vos émissions à partir d'autres provinces? Avez-vous également essayé, dans la même veine que ce que nous proposons, de diffuser vos émissions dans d'autres provinces et régions du Canada? Quels efforts avez-vous déployés pour diffuser, pareillement, des émissions de l'Ouest et d'autres provinces? Et avez-vous diffusé des programmes de l'Ouest ici au Québec?

[Français]

Mme Beaugrand-Champagne : Il ne faut jamais oublier que, pour nous, le premier problème qui se pose, c'est la question de la langue. Donc, nous devons traduire les émissions que nous achetons en anglais, que ce soit dans le reste du Canada, aux États-Unis ou en Angleterre, par exemple.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Alors votre programmation est intégralement en français?

[Français]

M. Lagacé : Oui.

Le sénateur Merchant : Oui?

Mme Beaugrand-Champagne : Mais, nous avons acheté des séries, des documentaires canadiens anglais que nous avons traduits pour les diffuser sur notre chaîne.

Le sénateur Chaput : Les câblodistributeurs, évidemment, c'est selon leur discrétion. Je vais prendre le cas du Manitoba pour les francophones en situation minoritaire.

Les câblodistributeurs, lorsqu'ils ajoutent un signal, pensent en termes d'argent, je présume. Si nous ne sommes pas assez nombreux au Manitoba, j'imagine que ce ne serait pas dans leur intérêt de nous offrir le signal Télé-Québec ou est-ce que je me trompe?

M. Bélisle : Je vous dirais le contraire parce qu'on offre à ces distributeurs de l'offrir gratuitement, cela fait donc un beau bouquet à offrir à la population.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Je pense qu'il serait bon que votre programmation soit plus accessible, particulièrement, aux régions francophones. Dans notre province, nous avons de nombreux

you know if any attempt has been made for English-speaking people in Quebec to be able to buy Ontario or Saskatchewan programs, because there are other educational channels like yours in different provinces. Is that something you might all want to work on? I just bought digital and I cannot believe how much crap there is on there. It is true. There is a lot of it, and I know Gravelbourg and quite a few French communities would probably enjoy having a program like yours.

[Translation]

Mr. Lagacé: At one point, there were discussions with TVO to lobby in an attempt to make educational TV signals much more widespread.

And as you know, all it takes is a change in government, some repositioning, we lose track of each other for two or three years, or budget cuts, and projects like that one that we wanted to promote are suspended.

And in addition, since educational television stations are television stations under provincial jurisdiction, the bulk of our work is done for the area where we work.

We had told the Heritage Committee, which was reviewing the entire Canadian broadcasting system, that for us it was important to make our signals available throughout the country. But that suggestion was not taken up.

Moreover, we have a collection of digital educational videos to which schools currently have access. We are contacting education officials in other provinces to make them aware of the 2,300 digital videos we have available for school children. We have had contact with some ministries, Manitoba, among them.

Mr. Bélisle: If I may, I would add, in defence of other educational channels, that we must never lose sight of the issue of copyright.

Over the years, Télé-Québec has had to relinquish the rights to all of its programming for francophones throughout Canada; as a result, it is easier for us to simply offer the programming.

But that does come at a cost. It is not clear that the reality is the same for the other English educational channels. Because there is the issue of copyright, and there is also the issue of territory. Copyright royalties must be paid for each territory.

I would like to add that a couple of weeks ago, we met with the ATEQ, and we are currently looking at programming to see if there aren't some products that might interest Knowledge Network in British Columbia or SNC in Saskatchewan, and vice versa, so that we can exchange programming or work on some co-productions. It is easier today. We are currently attempting to set that up.

programmes bilingues à l'école. Savez-vous si les anglophones de la ville de Québec peuvent avoir accès aux émissions de l'Ontario et de la Saskatchewan? Vous savez il existe d'autres chaînes éducatives comme la vôtre dans différentes provinces. Est-ce quelque chose qui pourrait vous inspirer à collaborer? Je viens de m'abonner à la programmation numérique et je suis ébahi par tout ce qui est diffusé de complètement nul. C'est vrai. Il y en a vraiment beaucoup, et je sais que Gravelbourg et d'autres collectivités francophones aimeraient bien avoir accès à une programmation comme la vôtre.

[Français]

M. Lagacé : Il y a eu, à un certain moment, des discussions avec TVO pour de faire des pressions pour essayer de rendre les signaux des télévisions éducatives de façon beaucoup plus étendue.

Et, vous le savez, il suffit d'un changement de gouvernement, un repositionnement, on se perd de vue pendant deux, trois ans, ou encore une compression budgétaire, et des projets semblables qu'on voulait pousser davantage ont été suspendus.

Et, en plus, évidemment comme les télévisions éducatives sont des télévisions de responsabilité provinciale, l'essentiel de nos efforts est fait pour les territoires dans lesquels on oeuvre.

On avait dit au Comité du patrimoine, qui revoyait tout le système de radiodiffusion canadienne, que nous trouvions important qu'on rende disponibles nos signaux sur l'ensemble des territoires. Mais, c'est une suggestion qui est restée lettre morte.

Par ailleurs, nous avons une collection de vidéos éducatives numérisées dont on donne actuellement accès aux écoles. Nous en sommes à contacter les autres responsables de l'éducation des autres provinces pour faire une publicité à ce sujet, pour ces 2 300 vidéos numérisées en fonction des enfants à l'intérieur des écoles. On a eu des contacts avec certains ministères, entre autres, le Manitoba.

M. Bélisle : Si vous me permettez, j'aimerais ajouter, à la décharge des autres chaînes éducatives, qu'il ne faut jamais perdre de vue toute la question des droits d'auteur.

Télé-Québec a dû, au cours des années, libérer l'ensemble des droits de toute sa programmation pour les francophones à travers le Canada; il en résulte donc que pour nous, c'est plus simple de l'offrir.

Il y a un coût quand même rattaché à cela. Ce n'est pas évident que c'est la même réalité pour les autres chaînes éducatives anglophones. Parce qu'il y a une question de droits, il y a une question de territoire aussi. Mais, il y a des droits à payer pour chacun des territoires.

Je pourrais ajouter qu'il y a quelque deux semaines, on a eu une réunion de l'ATEQ et on tente présentement, au niveau de la programmation, de voir s'il n'y a pas des produits qui pourraient intéresser Knowledge Network en Colombie-Britannique ou SNC en Saskatchewan, et vice versa, afin qu'on fasse des échanges de programmation ou faire de la coproduction. C'est plus simple aujourd'hui. Présentement, on essaie de mettre cela sur pied.

Télé-Québec, as part of its educational services, has an English component. We have a sector reserved for anglophone educational services in Quebec, in addition to the francophone sector.

The Chairman: What is the anglophone service?

Mr. Lagacé: The anglophone service is modeled after the francophone service. We acquire and make available to the schools a series of videos that we have purchased on the market, such as the American market, but also from TVO which has always been a major supplier of programming for our anglophone service.

In addition, we do a considerable amount of captation of American programs especially in the field of science and nature, etc., which are broadcast on satellite and which are offered free of charge to the American education system, like programs from NASA, and so on.

We do captations at Télé-Québec and we make the programs available to the education network, literally by duplicating the cassettes or by broadcasting the programs at night so the people in the schools can record them and use them later on.

[English]

Senator Merchant: I find this quite interesting because you are a very significant political tool. Yesterday we had a person before us complaining that, other than the English and French language, other cultures were ignored in this province. I understand now where he's coming from. I come from a province where, for the last 60 years, we have had one political party. Other than for a period of about 60 years, we have had the same political party in power.

Télé-Québec is funded by the tax payers of the whole province, and yet your programming is in French. You have a significant population of English-speaking and other-speaking peoples. Even to say that you have made a change in opinion through your programming, I find this a very powerful tool because who decides what is an important issue to present to the public? Who makes these decisions as to what it is that is important to the society? Even there you have the control of what you present.

[Translation]

Ms. Beaupré-Champagne: Yes, like in any news media, there is an editor-in-chief or a news director. In the print media, there is even an editor, an editor-in-chief, a news director and middle level managers.

Télé-Québec is too small to have an editor-in-chief. The public affairs sector we have talked about this morning, because that is the topic of interest to your committee, is just one part of our programming. Forty per cent of our programming is devoted to young people. There are also public affairs and many other programs.

Télé-Québec a, dans son service éducatif, le volet anglophone. On a un secteur réservé pour le service éducatif anglophone au Québec, en plus du secteur francophone.

La présidente : Quel est le service anglophone?

M. Lagacé : Le service anglophone, c'est un peu calqué sur le modèle du service francophone. On acquiert et on met à la disposition des écoles un ensemble de vidéos qui sont acquises sur les marchés, tel que le marché américain, mais aussi TVO qui a toujours été un gros fournisseur d'émissions pour notre service anglophone.

En plus, on fait beaucoup de captation d'émissions américaines particulièrement au niveau de la science, de la nature et cetera, qui sont diffusées sur les satellites et qui sont offertes gratuitement au système d'éducation américain, comme des trucs de la NASA et ainsi de suite.

On fait des captations à Télé-Québec et on les rend disponibles au réseau d'éducation soit littéralement par de la duplication de cassettes ou encore, la nuit, on les diffuse sur nos ondes et les gens dans les écoles peuvent les enregistrer pour les utiliser plus tard.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : C'est très intéressant car vous représentez un outil politique de taille. Pas plus tard qu'hier un des témoins se plaignait qu'à part les cultures anglophones et francophones toutes les autres cultures au Canada étaient boudées dans cette province. Maintenant je comprends mieux de quoi il parlait. Je viens d'une province où, au cours des soixante dernière années, nous n'avons eu qu'un seul parti politique. À part une période d'à peu près soixante ans, nous avons toujours eu le même parti politique au pouvoir.

Télé-Québec est financé par les contribuables de l'ensemble de la province, mais votre programmation est exclusivement en français. Il y a pourtant pas mal d'anglophones et d'allophones dans la province. Vous dites que vous avez changé l'opinion populaire par votre programmation. Vous maniez un outil très puissant, puisque c'est vous qui décidez quelles questions sont assez importantes pour mériter d'être présentées au public. Qui prend ces décisions, à savoir ce qui devrait importer à la société? Même là vous avez l'autorité de déterminer l'angle sous lequel vous allez présenter la question.

[Français]

Mme Beaupré-Champagne : Oui, comme dans tous les médias d'information quels qu'ils soient. Il y a un rédacteur en chef ou un directeur de l'information. Dans la presse écrite, il y a même un éditeur, un rédacteur en chef, un directeur de l'information et des cadres médias.

Télé-Québec est trop petite pour avoir un rédacteur en chef. Le secteur affaires publiques dont nous avons parlé ce matin, parce que c'est le sujet qui concerne votre comité, ce secteur n'est qu'une partie de notre programmation. Quarante pourcent est consacré à la jeunesse. Il y a aussi les affaires publiques et bien d'autres émissions.

We are small and there are not many of us, but we are thinking about the possibility of hiring an editor-in-chief or a news director who could follow the public affairs or debate programming more closely.

But at present, this monitoring of the choices that are made, of the guests or the content of programming is the responsibility of the general manager of Programming and the general managers at Télé-Québec, if it is necessary to go to a higher level. I am the one who makes the final decision if there is a problem.

[English]

Senator Merchant: These are all appointed people. They are appointed by the government of the day because you said that they do change. I am wondering about the independence that a person has, when you get your funding from the government of the day. I think it is a very powerful tool because media play a very large role in forming opinion.

[Translation]

Ms. Beaupré-Champagne: Yes.

Senator Munson: It is the same in Ontario.

The Chairman: We heard from Ms. Bassett two days ago when we were in Ontario.

Mr. Bélisle: I would like to make a distinction between public television and state television. They are separate things. We are public television.

I would like to add regarding the choices that are made at Télé-Québec that we do have a large research department. Télé-Québec relies heavily on analysis, and on focus groups, to identify trends in our society.

With respect to youth programming at Télé-Québec, we work in cooperation with the Ministry of Education on its own concerns, through our education team. So Télé-Québec has assistance and guidance regarding the decisions to be made and the issues in society that it wants to deal with.

Mr. Lagacé: There was a change of government two years ago. The new government did not remove any of the members of Télé-Québec's board of directors who had been appointed by the former PQ government.

Since about 1995, I have seen boards changed, and governments have, in my opinion, been very cautious in the choices of people that they have sent to us, and have above all ensured that they met the cultural and educational requirements; these were people who were respected in the field of culture and education. Our board has a very important mission and acts as a kind of buffer that enables us to maintain a distance from our own government.

I have been at Télé-Québec for 20 years, and since I have been there, I have never seen any kind of political interference in programming at Télé-Québec. In fact, the only real problem is

Nous sommes petits et peu nombreux, mais nous songeons, actuellement, à embaucher un rédacteur en chef ou un directeur de l'information qui pourrait suivre de plus près les émissions dites d'affaires publiques ou de débats.

Mais, actuellement, cette surveillance du choix qui est fait, des invités ou du contenu des émissions relève de la directrice générale de la programmation et de la direction générale de Télé-Québec, s'il y a lieu de remonter à un niveau supérieur. La décision finale, c'est moi qui la prends s'il y a un problème.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Ce sont des gens qui ont été nommés à leur poste. Ils sont nommés par le gouvernement de l'heure puisque vous avez dit qu'effectivement, ils changent. Je m'interroge sur le degré d'indépendance d'une personne, quand son financement dépend du gouvernement de l'heure. Je pense qu'il s'agit d'un outil très puissant car les médias jouent un rôle déterminant dans la formation de l'opinion publique.

[Français]

Mme Beaupré-Champagne : Oui.

Le sénateur Munson : C'est la même chose en Ontario.

La présidente : On a accueilli Mme Bassett, il y a deux jours, quand on était à Toronto.

M. Bélisle : Je me permettrais de faire une distinction entre la télévision publique et la télévision d'État. C'est deux choses. On est une télévision publique.

J'ajouterais qu'à Télé-Québec sur les choix qui sont faits, il y a quand même un département de recherche important. Télé-Québec procède énormément par analyse, « focus groups », pour voir les tendances dans notre société.

Au niveau de la programmation jeunesse de Télé-Québec, on travaille en collaboration avec le ministère de l'Éducation sur ses propres préoccupations à travers toute une équipe pédagogique. Donc, Télé-Québec est quand même entourée et orientée pour les décisions à prendre et les enjeux qu'elle désire traiter dans la société.

M. Lagacé : On a quand même eu un changement de gouvernement voilà déjà deux ans. Ils n'ont touché à aucun des membres du conseil d'administration de Télé-Québec qui avaient été pourtant nommés par l'ancien gouvernement du Parti québécois.

Depuis les années 1995, j'ai vu les conseils d'administration changer, et les gouvernements ont été, selon moi, assez prudents dans le choix des personnes qu'ils nous ont envoyées, et surtout qui répondaient bien aux besoins culturel et éducatif; ce sont des gens qui étaient respectés dans leur milieu au niveau des grands secteurs de culture et éducation. Notre conseil a une mission très importante et fait un genre d'écran qui nous aide à garder une distance par rapport à notre propre gouvernement.

Il y a maintenant 20 ans que je suis à Télé-Québec et je n'ai pas vu, depuis que j'y suis, des interventions de type politique au niveau de la programmation de Télé-Québec. Effectivement, le

funding. I remember when *Forest Alert* came out that the Ministry of Lands and Forests in Quebec was very unhappy that we had broadcast the documentary. We learned that the ministry was very unhappy, but there was not any interference at the station to prevent the broadcasting of the documentary in any way, shape, or form.

Mr. Bélisle: I would like to add that I am the secretary general of the board at Télé-Québec. There are ten members on the board, including the president, Paule Beaugrand-Champagne. We have seven members whose mandate ended two years ago, and the government has not considered it necessary to replace them even though they were appointed by the previous government.

The Chairman: Thank you very much, that was fascinating. As always, we could go on for hours on end. You have given us a lot of food for thought and we thank you very much.

Ms. Beaugrand-Champagne: If you have any questions, you can send them to us and we will be more than pleased to answer them.

Mr. Lagacé: I would like to emphasize that in television, there is not much of what I would call independent media, at least not unique voices that are outside the large groups. I think that we must be very careful with respect to these media. I am thinking about TVO and TFO and the other television stations like that, in Canada, that represent unique voices within the world of large groups that are currently being set up.

The Chairman: Indeed, one of the most interesting trends to note is the broadening of networks that were, initially, purely educational in a rather limited sense. I remember having interviewed your very first predecessor who spoke with great enthusiasm about the retraining programming designed to help workers recycle.

That was the vision. And that was 40 years ago, I think. But listening to you today, it is a different world. And you are not alone, it is the same thing for TVO. A rather interesting evolution has occurred. Thank you very much.

Colleagues, our next witnesses whom I will invite to introduce themselves now are from the Fédération professionnelle des journalistes du Québec.

Welcome to the committee! I would like to make a short statement, to be transparent: decades ago, I was one of the founding members of the Fédération professionnelle des journalistes du Québec.

We now welcome Mr. Alain Gravel, President of the Federation, and Mr. Claude Robillard, Secretary General. I want to clarify for my colleagues that the Federation is not a union.

Mr. Alain Gravel, President of the Fédération professionnelle des journalistes du Québec: Madam Chair, I was just elected president of the federation two weeks ago. In my other life, I host a public

seul vrai problème est le celui du financement. Je me souviens, lorsqu'on a sorti *L'Erreur boréale*, que le ministre des Terres et Forêts du Québec était très mécontent de la diffusion de ce documentaire. On a su qu'il était très mécontent, mais on n'a pas eu d'intervention à l'intérieur de la chaîne pour empêcher d'une manière quelconque la diffusion d'un tel documentaire.

M. Bélisle : Je me permettrais d'ajouter que je suis secrétaire général du conseil d'administration de Télé-Québec. Il y a dix membres au conseil d'administration incluant la présidente Paule Beaugrand-Champagne. On a sept membres dont le mandat est terminé depuis deux ans et le gouvernement n'a pas jugé opportun de les remplacer même s'ils avaient été nommés sous l'ancien gouvernement.

La présidente : Merci infiniment, c'est fascinant. Comme toujours, on pourrait continuer pendant des heures et des heures. Vous nous avez donné de quoi réfléchir et on vous remercie beaucoup.

Mme Beaugrand-Champagne : Si vous avez des questions, vous pouvez nous les faire parvenir et nous nous ferons un plaisir d'y répondre.

M. Lagacé : J'aimerais souligner que dans le domaine de la télévision, il n'y a quand même pas beaucoup de médias que je qualifierais d'indépendants, du moins de voix singulières qui sont en dehors des grands groupes. Je pense qu'il faudrait qu'on fasse très attention par rapport à ces médias. Je pense à TVO et TFO et aux autres télévisions de ce genre, au Canada, et qui représentent des voix singulières à l'intérieur de l'univers des grands groupes qui sont en train de se constituer.

La présidente : Effectivement, une des tendances les plus intéressantes à constater, c'est l'élargissement des réseaux qui étaient, au début, purement éducatifs dans un sens assez restreint. Je me souviens d'avoir interviewé votre tout premier prédécesseur qui m'a parlé avec beaucoup d'enthousiasme de la programmation de recyclage afin d'aider les travailleurs à se recycler.

C'était la vision. Et il y a 40 ans de cela, je pense. Mais, à vous entendre aujourd'hui, c'est un autre monde. Et, vous n'êtes pas seuls, c'est la même chose chez TVO. Il y a là une évolution qui est assez intéressante à constater. Merci beaucoup à vous.

Alors, chers collègues, nos prochains témoins que j'invite à se présenter maintenant représentent la Fédération professionnelle des journalistes du Québec.

Bienvenue chez nous! J'aimerais faire une petite déclaration, transparence oblige : il y a des décennies, j'étais un des membres fondateurs de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec.

Nous accueillons donc Alain Gravel, président de la Fédération et Claude Robillard, secrétaire général. Je précise pour mes collègues que la Fédération n'est pas un syndicat.

M. Alain Gravel, président de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec : Madame la présidente, je viens d'être élu président de la Fédération, il y a deux semaines. Dans une autre

affairs television program on Radio-Canada, which can be compared to the *Fifth Estate* and which is called *Enjeux*. I am also teaching a course at the Université du Québec at Montreal called "Le grand reportage."

I am accompanied by Claude Robillard, the Secretary General, who is sort of our memory and our conscience at the federation. I want to thank you for inviting us and above all for hearing from us today.

The Fédération professionnelle des journalistes du Québec is a professional association that represents, on a volunteer basis, more than 1,800 journalists. Members include editors-in-chief, unionized and non-unionized employees, freelancers, contract journalists, and even journalism students as associate members. We are the largest association of journalists not only in Quebec, but also in Canada.

We have tabled a brief which outlines our concerns regarding concentration of the press, especially in Quebec. And our concern is not just theoretical.

The Chairman: Mr. Gravel, could you slow down a little bit for the interpreters?

Mr. Gravel: Yes. That is what my producers always tell me. I learned that at CKAC when I had to do 55-second reports with three clips.

This week at the federation, we received a monthly paper from Sherbrooke, in the Eastern Townships; look at it carefully, as you will not see it again. You can read on the cover: "Final Issue". And if you look inside the paper, there is a cartoon showing a paper airplane on which it is written "*VOIR*, owned by Rémi Marcoux", that is being thrown in the direction of the paper's editor.

This is referring to the incursion of *VOIR* in the market in the Eastern Townships. The editor explains that after nine years of hard work, he is throwing in the towel. Last August, *Recto Verso*, a 52-year-old alternative magazine, closed its doors.

A few weeks ago, the journalists' union at the *Journal de Montréal* filed a complaint with the Quebec Press Council — you also heard from them yesterday — condemning the impact of convergence on the information provided to the public.

The complaint dealt with the promotion of reality TV programming on TVA in the *Journal de Montréal*, two companies that belong to the Quebecor group.

All journalists can, to varying degrees, bear witness to the impact of the concentration of ownership on the exercise of their profession.

In the 1980s, I worked in the newsroom at CKAC which was the head of the Télémedia radio network. CKAC had great credibility in news circles in Quebec.

Je suis animateur d'une émission d'affaires publiques à la télévision de Radio-Canada, ce qui peut se comparer au *Fifth Estate* et qui s'appelle *Enjeux*. J'enseigne aussi comme chargé de cours « Le grand reportage », à l'Université du Québec à Montréal.

Je suis accompagné de Claude Robillard, le secrétaire général, qui est un peu notre mémoire et notre conscience à la Fédération. Je vous remercie de nous accueillir et de nous entendre surtout aujourd'hui.

La Fédération professionnelle des journalistes du Québec est une association professionnelle qui regroupe, sur une base volontaire, plus de 1 800 journalistes. En sont membres, des cadres de rédaction, des salariés syndiqués ou non, des pigistes, des contractuels et même des étudiants en journalisme comme membres associés. Nous sommes la plus importante association de journalistes non seulement au Québec, mais aussi au Canada.

Nous avons déposé un mémoire dans lequel nous affichons notre préoccupation sur le phénomène de la concentration de presse principalement au Québec. Et, notre inquiétude n'est pas que théorique.

La présidente : Monsieur Gravel, pourriez-vous ralentir un petit peu pour les traducteurs?

M. Gravel : D'accord. C'est ce que mes réalisateurs me disent toujours. J'ai appris ça à CKAC lorsque je devais faire des reportages de 55 secondes avec trois clips à l'intérieur.

Cette semaine, à la Fédération, nous recevions un journal mensuel de la région de l'Estrie, de Sherbrooke, regardez-le attentivement car vous ne le reverrez plus. Vous pouvez lire en couverture « Dernier numéro ». Et, si vous allez à l'intérieur de ce journal, il y a une caricature où on voit un avion de papier écrit « *VOIR*, propriété de Rémi Marcoux », qui est lancé en direction de l'éditeur du journal.

Donc, faisant référence à l'incursion de *VOIR* dans le marché de l'Estrie. L'éditeur explique qu'après neuf ans d'efforts acharnés, il baisse les bras. Au mois d'août dernier, *Recto Verso*, un magazine alternatif vieux de 52 ans, fermait ses portes.

Il y a quelques semaines, le Syndicat des journalistes du *Journal de Montréal* déposait une plainte au Conseil de presse du Québec — vous les avez entendus hier aussi — dénonçant l'impact de la convergence sur l'information du public.

Cette plainte a trait à la promotion d'émissions de télé-réalité au réseau TVA dans les pages du *Journal de Montréal*, les deux entreprises appartenant au groupe Quebecor.

Tous les journalistes peuvent, à des degrés divers, témoigner de l'impact de la concentration de presse dans l'exercice de leur métier.

Dans les années 1980, je travaillais dans la salle des nouvelles de CKAC qui était la tête du réseau Télémedia à la radio. CKAC jouissait d'une très grande crédibilité dans le milieu de l'information au Québec.

Perhaps you may recall that a CKAC journalist found the body of Pierre Laporte in 1970. CKAC hosted the famous debate between Robert Bourassa and René Lévesque in 1967, which was followed by everyone in Quebec.

So in the 1980s, I clearly remember the lively competition that existed among the various radio stations in Montreal. As a journalist assigned to the news desk and to reading the news, I was in the habit of listening to our competitors' news reports every hour.

We had a kind of vintage radio, like those old car radios where you pushed the buttons and went from station to station. We wanted to see who was covering what, who was better than we were and if we were missing out on something.

We continuously went from one frequency to the other, from CJMS-Radiomutuel, to CKVL, to CFCF-Radio, to CJAD, to CBF-Radio-Canada, to CBC-Radio and to CKOI. Each of these stations was owned by a different entity and had its own way of covering the news. The existence of this diversity in radio news encouraged us to do more, and it was stimulating.

Then, as a reporter, still at CKAC, I covered major events both within and outside Quebec. Among other events, I covered various crises in Haiti, including the massacre during the failed election on November 29, 1987, the story of the Lévesque sisters in Rome, and numerous Quebec, Canadian and even American election campaigns for a private Quebec network. I covered the Michael Dukakis campaign in 1988.

Each time, I had to measure up to my competitors from Radiomutuel, among others. In Haiti, a Radiomutuel journalist was there in 1987. There were journalists from Télémedia, from Radio-Canada, and from CBC. And there were people from Quebec. So we were all competing with each other, even though we got along very well.

What is left from that time? Almost nothing. Many FM stations with a few journalists reformat the news that they receive from other sources, copy from Internet sites, like the Radio-Canada site, that gets information from various press agencies.

Radiomutuel was taken over by Télémedia; CKVL and CFCF have disappeared from the air. Today the CKAC newsroom, which includes about a dozen journalists, might well disappear with the CORUS buy-out proposal. I remind you that CKAC is one of our best news sources in Quebec.

The Télémedia and Radiomutuel networks had an excellent reputation. Their newscasts were for the most part derived from reports coming from affiliated stations in the Quebec regions.

So if I were still assigned to a desk in a radio newsroom in Montreal today, my job would be much simpler, much easier, but also less stimulating.

Peut-être vous rappeler que c'est un journaliste de CKAC qui avait trouvé le corps de Pierre Laporte en 1970. C'est à CKAC qu'il y avait eu le fameux débat entre Robert Bourassa et René Lévesque en 1967, débat qui avait été suivi par tout le monde au Québec.

Donc, dans les années 1980, je me souviens très bien de la vive concurrence qui existait entre les différentes stations de radio à Montréal. Comme journaliste affecté au pupitre et à la lecture de bulletins de nouvelles, j'avais l'habitude d'écouter à chaque heure les bulletins de nouvelles de nos concurrents.

On avait un genre de poste de radio, soit ces vieilles radios qu'on retrouvait dans les voitures où on pitonnait et on se promenait d'un poste à l'autre. On voulait voir qui faisait quoi, qui était meilleur que nous et si on manquait quelque chose.

On n'en finissait plus de se promener d'une fréquence à l'autre, de CJMS-Radiomutuel, à CKVL, à CFCF-Radio, à CJAD, à CBF-Radio-Canada, CBC-radio et CKOI. Toutes ces stations appartenaient à des propriétaires différents et avaient leur propre façon de couvrir l'actualité. L'existence de cette diversité dans le paysage de l'information radiophonique nous incitait à nous dépasser et nous stimulait.

Puis, comme reporter, toujours pour le compte de CKAC, j'ai couvert de grands événements autant à Québec qu'à l'extérieur. Entre autres, j'ai couvert les différentes crises en Haïti, notamment le massacre des élections manquées du 29 novembre 1987, l'histoire des sœurs Lévesque à Rome, et de nombreuses campagnes électorales québécoises, canadiennes et même américaines pour un réseau québécois privé. J'ai couvert la campagne de Michael Dukakis en 1988.

Chaque fois, je devais me mesurer à mes concurrents notamment du réseau Radiomutuel. En Haïti, il y avait un journaliste de Radiomutuel qui était là en 1987. Il y avait un journaliste de Télémedia. Il y avait Radio-Canada. Il y avait CBC. Il y avait du monde du Québec. Et, donc, on était tous en compétition même si on s'entendait tous très bien.

Que reste-t-il de cette époque? Presque rien. Beaucoup de stations FM avec quelques journalistes, reformatent les nouvelles qu'ils reçoivent de d'autres sources, copient dans les sites Internet, par exemple le site de Radio-Canada, qui s'approvisionnent aux différentes agences.

Radiomutuel a été absorbée par Télémedia; CKVL et CFCF sont disparues des ondes. Aujourd'hui la salle des nouvelles de CKAC, qui regroupe une quinzaine de journalistes, est menacée de disparaître avec l'offre d'achat de CORUS. Je vous rappelle que CKAC est un de nos fleurons en information au Québec.

Les réseaux Télémedia et Radiomutuel jouissaient d'une excellente réputation. Leurs bulletins de nouvelles étaient en grande partie composés d'éléments provenant des stations affiliées des régions du Québec.

Alors, si j'étais, encore aujourd'hui, affecté à un pupitre d'une salle de nouvelles-radio de Montréal, ma tâche serait beaucoup plus simple, beaucoup plus facile, mais moins stimulante aussi.

If the CORUS proposal is accepted, I would probably work for the only private source of news that exists on radio, Info 690, and I would no longer need to listen to CJAD, CBF, and BCB to see what my competitors are doing. I do not need to tell you that the main losers are the listeners.

What is currently happening in radio in Montreal should not leave public authorities indifferent, nor should the trend towards greater concentration of the press in all areas of information.

Your committee has a broad mandate. It is often summarized as being a committee on concentration of the press, but we understand that your mandate also goes beyond that.

For the QFPJ, governments play an essential role in maintaining and improving conditions conducive to freedom of the press. From a traditional perspective, the government, as set out in the first amendment of the American Constitution, "shall make no law abridging freedom of the press".

This policy position dates back to a time where the state was the main enemy of a free press. That is still the case in many countries. But the times are changing, and the new threats hanging over freedom of the press no longer come solely from states.

It is no longer enough for the state to simply not interfere. Often, in other areas of life, there are laws that guarantee individual freedoms.

In Canada, one of the best television news media belongs to the state, which respects its editorial independence. I am referring to CBC. There is also the Broadcasting Act, assistance programs for magazines, support programs for community media, and so on.

In Quebec, the Caisse de dépôt et placement invested \$2.3 million to enable the creation of the Quebecor media empire.

For us, the question is not whether the state must intervene, but how it must do so to guarantee freedom of the press and, as a result, better information for the public.

As you can well understand, the QFPJ rejects from the outset any new state intervention in information content. The only role we see for the state is with respect to conditions promoting freedom of the press.

The QFPJ's first recommendation is to create a legislative framework to protect journalists' confidential sources and material.

We cannot have strong independent media able to keep listeners well-informed if they are grappling with seizures and subpoenas. The media is not a place where police officers go for evidence.

Si la proposition de CORUS est acceptée, je travaillerais probablement pour la seule source d'information privée qui va exister à la radio, Info 690, et je n'aurais plus qu'à écouter CJAD, CBF et BCB pour voir ce que font mes concurrents. Inutile de vous dire que les grands perdants sont les auditeurs.

Ce qui se passe actuellement dans le paysage radiophonique montréalais ne devrait pas laisser indifférents les pouvoirs publics, pas plus que la tendance de plus en plus grande à la concentration de presse dans tous les secteurs de l'information.

Le mandat de votre comité est large. On le résume souvent en parlant d'un comité sur la concentration de la presse, mais nous comprenons aussi qu'il va au-delà de cette question.

Pour la FPJQ, les gouvernements jouent un rôle essentiel pour maintenir et améliorer les conditions de la liberté de presse. Dans une perspective traditionnelle, le rôle du gouvernement consiste simplement à ne pas agir, « à ne faire aucune loi qui brime la liberté de presse », comme le dit le premier amendement de la Constitution américaine.

Cette position de principe date de l'époque où l'État était le principal ennemi d'une presse libre. C'est encore le cas dans bien des pays. Mais, les temps changent et les nouvelles menaces qui planent sur la liberté de presse ne viennent plus seulement de l'État.

Il ne suffit plus que l'État s'abstienne d'agir. Souvent, dans d'autres domaines de la vie, ce sont les lois qui garantissent les libertés de chacun.

Au Canada, on constate que l'un des meilleurs médias d'information télévisée appartient à l'État, qui respecte son indépendance éditoriale. Il s'agit de Radio-Canada. Il existe également la Loi sur la radiodiffusion, des programmes d'aide aux magazines, des programmes de soutien aux médias communautaires et ainsi de suite.

Au Québec, la Caisse de dépôt et placement investit 2,3 millions de dollars pour permettre la création de l'empire médiatique de Quebecor.

La question, pour nous, n'est donc pas de savoir si l'État doit intervenir, mais comment il doit le faire pour garantir les conditions de la liberté de presse et, par voie de conséquence, la meilleure information du public.

Vous comprenez bien que la FPJQ rejette d'emblée une nouvelle intervention de l'État dans le contenu de l'information. Nous n'entrevoions son rôle que sur les conditions qui favorisent la liberté de presse.

La première recommandation de la FPJQ, c'est de créer un cadre législatif qui protège les sources confidentielles et le matériel des journalistes.

On ne peut pas avoir des médias forts et indépendants capables de bien informer leur public s'ils sont aux prises avec des saisies et des assignations à témoigner. Les médias ne sont pas un endroit où les policiers vont chercher leurs preuves.

Last week, police officers searched e-mail at *La Presse*, *Le Journal de Montréal* and at CKAC. A few days earlier, a rehabilitation centre went to court to force the TVA network in Quebec to reveal a confidential source.

Two weeks ago, a journalist and the *Hamilton Spectator* were fined \$31,000 for having refused to reveal the identity of a confidential source.

Earlier this year, you saw the search at the home of journalist Judith Miller from the *Ottawa Citizen*. And the list continues to grow.

These seizures and threats to the anonymity of certain sources undermine public confidence in the media. People who have important information will refuse to share it with the media out of fear of being denounced.

The QFPJ would like your committee to ask the Department of Justice to amend the Evidence Act and any related legislation to provide maximum protection from seizures and breaches of the confidentiality of certain sources.

Our second recommendation is designed to promote free competition. For that to occur, there must be limits on media ownership, and more specifically, a ban on cross-media ownership within the same market.

A mere five years ago, TVA, the largest private broadcaster in Quebec, was owned by a cable company. At the time, no one ever thought that Quebecor, which already owned the most widely read newspaper, would take over the most-watched TV station in the same market.

You know what happened. Quebecor took over TVA. One might have thought that it was impossible for things to go further. Wrong. Quebecor subsequently tried to buy out CKAC, one of the most listened to information radio stations in Montreal.

This time, the CRTC refused. This incident teaches three things. First of all, left to their own devices, these media groups naturally try to take over as large a part of the market as possible.

For them, the sky is clearly the limit. However, the concentration of ownership is already too high, particularly in Montreal and Quebec City, as your interim report pointed out. If nothing is done, there will be more and more concentration.

Second, concentration of the press and cross-media ownership make it possible to influence public opinion in a way which is not compatible with the public interest.

The saga of the single editorial at CanWest and the imposition of a political line on all dailies in the chain on certain issues show that our system is not safe from abuse of power on the part of all-powerful owners.

La semaine dernière les policiers ont perquisitionné les courriels dans les quotidiens *La Presse*, *Le Journal de Montréal* et à CKAC. Quelques jours plus tôt, un organisme de réhabilitation demandait en cour que le réseau TVA soit forcé de révéler à Québec une source d'information confidentielle.

Il y a deux semaines, un journaliste et le *Hamilton Spectator* ont été condamnés à une amende de 31 000 dollars pour avoir refusé de dévoiler l'identité d'une source confidentielle.

Plus tôt cette année, vous avez eu connaissance des perquisitions chez la journaliste Judith Miller, du *Ottawa Citizen*. Et, la liste s'allonge sans cesse.

Ces saisies et ces menaces contre l'anonymat de certaines sources minent la confiance du public à l'égard des médias. Des gens qui détiennent des informations importantes refuseront de les communiquer aux médias par peur d'être dénoncés.

La FPJQ souhaite que votre comité demande au ministère de la Justice de modifier la Loi sur la preuve et toute autre loi pertinente pour protéger au maximum les médias des saisies et des atteintes à la confidentialité de certaines sources.

Notre seconde recommandation vise à permettre à la libre concurrence de s'exercer librement. Pour cela, il faut fixer des limites à la propriété des médias et plus spécifiquement interdire la propriété croisée des médias dans un même marché.

Il y a cinq ans à peine, TVA, le plus important télédiffuseur privé du Québec appartenait à un câblodistributeur. À l'époque, il était impensable que Quebecor, qui possédait déjà le journal le plus lu, puisse s'approprier la télévision la plus écoutée dans le même marché.

Vous connaissez la suite. Quebecor a acquis TVA. On pouvait croire qu'il était impossible d'aller plus loin. Erreur. Quebecor a ensuite tenté d'acheter CKAC, l'une des radios d'information les plus écoutées à Montréal.

Cette fois, le CRTC a refusé. Cette histoire nous enseigne trois choses. Premièrement, laissées à elles-mêmes, les entreprises de presse cherchent naturellement à accaparer la plus grande part de marché possible.

Elles ne s'imposent évidemment aucune limite. Or, la concentration de la propriété est déjà trop élevée, notamment à Montréal et Québec comme votre rapport intérimaire le souligne. Si aucune mesure n'est prise, la concentration continuera donc à s'accroître.

Deuxièmement, la concentration de la presse et la propriété croisée donnent un pouvoir sur la formation de l'opinion publique qui est incompatible avec l'intérêt public.

La saga de l'édition unique de CanWest et l'imposition d'une ligne politique à tous les quotidiens de la chaîne sur certaines questions montrent que notre système n'est pas à l'abri des abus de pouvoirs de la part de propriétaires tout-puissants.

We let this power be created, without foreseeing anything to offset it, apart from the owners' goodwill. Basically, it is in the name of free enterprise, free competition in the media and freedom of thought that we are calling for the equivalent of antitrust legislation that would apply to the media.

Thirdly, the only force able to stop too much concentration is a regulatory framework established by the state. There will have to be an agreement with the provinces to outline consistent steps to take in the case of cross-media ownership, since broadcasting and the print media do not come under the same levels of government.

Therefore, we recommend a new ban on cross-media ownership within the same market, like the one that existed from 1982 to 1985.

We also recommend that the Competition Bureau be required to take into account criteria on the diversity of information sources, when it examines a transaction relating to the media.

As the Bureau said to us in a letter last March 5:

The very important issue of diversity of sources of information does not fall within the purview of the competition commissioner [...]

The only thing that matters to him is competition in the radio advertising market. If the diversity criteria cannot be included among the criteria used by the Bureau, then the CRTC would become the sole judge of media transactions.

The main objective of our third recommendation is to promote diversity of ideas and the broadest discussion possible on the various issues raised by life in our society.

In this spirit, we feel that the committee should consider the creation of a new Canadian assistance fund to encourage media diversity.

The two magazines that have disappeared in recent months show that we must have special measures to enable small players to survive and grow.

In a context where the major players are sharing the market and taking over advertising revenues, small players cannot find the resources they need.

We are thinking here about media devoted to general information for the public, because there is no shortage of magazines that pursue different objectives. It appears to us that general information holds the most promise for enriching democratic life.

Our fourth recommendation is to encourage measures to offset ownership concentration. This could take the form, for example, of a press council that hears complaints from citizens against a journalist or the media and that makes ethical decisions.

These councils exist in different forms throughout Canada, but they are notoriously underfunded and hardly able to play the role we expect of them.

Nous avons laissé ce pouvoir se constituer, sans prévoir de contre-pouvoir en dehors de la bonne foi des propriétaires. Dans le fond, c'est au nom de la libre entreprise, de la libre concurrence des médias et des idées que nous réclamons l'équivalent des lois antitrust qui s'appliqueraient aux médias.

Troisièmement, la seule force capable de freiner la trop grande concentration est un cadre réglementaire établi par l'État. Il faudra une entente avec les provinces pour articuler une intervention cohérente dans le cas des propriétés croisées puisque la radiodiffusion et la presse écrite ne relèvent pas des mêmes gouvernements.

Nous recommandons donc d'interdire, à nouveau, la propriété croisée des médias dans un même marché comme cela a existé de 1982 à 1985.

Nous recommandons également que le Bureau de la concurrence soit obligé de tenir compte du critère de diversité des voix lorsqu'il examine une transaction relative aux médias.

Comme le Bureau nous l'écrivait le 5 mars dernier :

La question fort importante de la diversité des sources d'information ne relève pas du commissaire de la concurrence [...]

Seule la concurrence sur le marché de la publicité radiophonique lui importe. À défaut de pouvoir inclure le critère de diversité parmi les critères du Bureau, il faudra que le CRTC devienne alors seul juge des transactions liées aux médias.

Notre troisième recommandation a pour objectif central de favoriser le pluralisme des idées et la plus large discussion possible des diverses questions soulevées par la vie en société.

Dans cet esprit, il nous apparaît que le comité devra se pencher sur la création d'un tout nouveau fonds d'aide canadien destiné à encourager le pluralisme des médias.

Les deux magazines qui viennent de disparaître au cours des derniers mois montrent qu'il faut des mesures spéciales pour permettre aux petits de survivre et de croître.

Dans un contexte où quelques gros joueurs se partagent le marché et accaparent les revenus publicitaires, les petits ne parviennent pas à trouver les ressources nécessaires.

Nous avons en tête, ici, les médias voués à l'information générale du public, car il ne manque pas de revues qui poursuivent des objectifs différents. Il nous apparaît que l'information générale est celle qui est la plus porteuse de promesses d'enrichissement de la vie démocratique.

Notre quatrième recommandation est d'encourager le contre-poids à la concentration de la propriété. Le contre-poids, c'est par exemple un Conseil de presse qui entend les plaintes de citoyens contre un journaliste et un média et qui pose un jugement éthique.

Ces conseils existent sous différentes formules à travers le Canada, mais ils sont notoirement sous-financés et ainsi peu capables de jouer le rôle qu'on attend d'eux.

Media consumers' associations, organizations that conduct research on media, specialized media magazines, the creation of ombudsmen's positions in the media, which could be made mandatory within the licences granted by the CRTC, those are just some examples of the types of counterbalancing measures we need to consider.

In closing, a little anecdote to show you why concentration of the press is not that necessary or mandatory in the current economic context.

In 1991, I was covering the Persian Gulf war in Qatar with Mr. Munson. I was working for TVA at the time. TVA belonged to Vidéotron. So the group was quite large, but not as large as it is now.

And often, people say that concentration in the press is important to consolidate groups, to have more means, for example in Quebec, to have correspondents or to do coverage abroad.

However, TVA was much smaller that it is now, but necessity knows no law, and I had been to Qatar and we had done a deal with CTV. It was an exchange of services.

So Jim was providing coverage for CTV. I was providing coverage for TVA. We each had our own cameraman and we shared CTV's editor. And I also shared the satellite window that CTV bought. So TVA paid for a part of the window to minimize costs.

In Quebec, during the Oka crisis, I was still working for TVA, and we provided extraordinary coverage with hardly any means, and not much money. What the anglophones groups or stations did, and they were much smaller than they are today — like Global for example — was that they came to Oka and shared the services of the cameraman with TVA, without there being any cross-media ownership.

It was a type of gentleman's agreement, that is all. So there are ways of having good coverage without necessarily being dominated by these very large groups.

[English]

Senator Tkachuk: There are few good things about getting older, but one of them is that what other people read as history, you actually lived through. I remember when the conglomerates were being formed in the late 1970s and early 1980s, and everybody was worrying about what was going to happen. That ended by everybody saying, "Well, no, that did not work very well, actually," and everybody went back to the knitting. These conglomerates were all broken up.

On a local scale, everybody worried that the downtown cores were going to die in the 1960s because of suburban malls. "Oh, what's going to happen to the downtown cores? There are suburban malls." Well, the downtown core has finally figured out when it is 30 degrees below zero, it would be good to have pedways and underground tunnels, and the downtown core has revived, because of the competition.

Des associations de consommateurs de médias, des organismes qui effectuent des recherches sur les médias, des magazines spécialisés sur les médias, la création de postes d'ombudsmans dans les médias, ce qui pourrait être rendu obligatoire à l'intérieur des licences accordées par le CRTC, voilà quelques exemples de contrepoids dont il faut favoriser l'existence.

En terminant, une petite anecdote pour vous montrer comme quoi la concentration de presse n'est pas si nécessaire et si obligatoire dans le contexte économique actuel.

En 1991, j'étais avec M. Munson, à couvrir la guerre du golfe Persique au Qatar. Je travaillais pour TVA à l'époque. TVA appartenait à Vidéotron. Donc, le groupe était quand même assez gros, mais pas aussi gros qu'il l'est actuellement.

Et, souvent on dit que la concentration de presse est importante pour consolider les groupes, donc pour avoir des moyens, par exemple au Québec, d'avoir des correspondants ou d'aller faire des couvertures à l'étranger.

Pourtant TVA était beaucoup plus petite qu'elle ne l'est actuellement, mais nécessité fait loi dans la vie et j'avais été au Qatar et on avait fait un « deal » avec CTV. C'était un échange de services.

Donc, Jim couvrait pour CTV. Je couvrais pour TVA. Nous avions chacun nos cameraman et on se partageait le monteur de CTV. Et, je partageais aussi la fenêtre de satellite que CTV achetait. Donc, TVA payait une partie de cette fenêtre pour minimiser les coûts.

Au Québec, durant la crise d'Oka, je travaillais toujours pour TVA, et on y a fait une couverture extraordinaire avec très peu de moyens, pas beaucoup d'argent. La façon de faire des groupes anglophones ou des stations anglophones, qui étaient beaucoup moins grosses qu'elles le sont aujourd'hui, Global par exemple, venaient à Oka et partageaient nos services de cameraman avec TVA sans qu'il y ait de propriété croisée.

C'était un genre de « gentleman's agreement » tout simplement. Donc, il y a moyen d'avoir une bonne presse sans nécessairement être sous la domination de ces très grands groupes.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Il y a peu d'avantages à vieillir, mais on peut dire que ce que les autres appellent l'histoire, on l'a vécu. Je me souviens que lorsque les conglomérats se formaient à la fin des années 70 et au début des années 80 tout le monde s'inquiétait de l'avenir. Au bout du compte, on a constaté que dans le fond ça n'avait pas très bien marché, et tout le monde est retourné à ses affaires. Les conglomérats ont été démantelés.

À l'échelon local on craignait la mort des centres-villes, dans les années 60, en raison de la prolifération des centres commerciaux en banlieue. On se demandait ce qui allait advenir du centre-ville. Eh bien, les centres-villes ont enfin compris que lorsqu'il fait moins trente, il vaut mieux avoir des passages de piétons et des tunnels souterrains, et ainsi ils se sont ranimés, grâce à cette concurrence.

In the media business, I know everybody is concerned about this convergence that is going on but should we deal with it with more regulation or less regulation? If we opened up the CRTC and basically said, "If you want to start a television station or a radio station, go ahead," maybe we would have a resurgence of news radio. It may not be exactly the same as it was before, because nothing ever is. Certainly, if you did not have limits on these things, you would have creativity, entrepreneurship, more product out in the marketplace, more jobs for journalists and there would be full competition, rather than the protected monopolies that we have today.

[Translation]

The Chairman: I think the question is do you agree or not?

Mr. Gravel: In fact, I do not think that there has been a resurgence in radio, of what we call news radio. There is "talk radio", which uses morning newspaper articles, press agencies, and the big network Internet sites, such as the Radio-Canada site, but there are fewer and fewer newsrooms in the private radio networks, newsrooms that do information, that provide content, in accordance with the rules of the profession, in other words, that gather the information in the field, verify it, verify again, edit it and broadcast it.

There is a lot of twaddle. There is a lot of blather on the radio at present on the FM stations in Quebec, but there is less and less solid, credible information. That sums up for radio.

As for the large newspaper groups, yesterday you heard from the journalists' union of the *Journal de Montréal*: you just need to live in Montreal for a little while to see the effects of convergence and above all the effects of cross-media ownership.

For the past few years, there has been a phenomenon known as reality TV, which exists in Quebec as it does elsewhere in Canada and throughout the world. I did a report on that a year ago. We were in Europe, in France, and we were explaining to people how things work with Quebecor.

There is a large group, the Endemol group from the Netherlands, that has had a lot of success marketing reality TV. There is a branch of Endemol in France.

They were very surprised to see to what extent companies in the same group could help each other with promotional activities, marketing.

Just walk around and look at the newsstands in Montreal, look at the gossip magazines; their front pages are all about the reality TV shows carried by the TVA group. They all belong to the same group.

And then, there is Archambault Musique that sells the CDs of the groups that participate in *Star Académie*, which is a huge success in Quebec.

Dans le secteur des médias, je sais que tout le monde s'inquiète de cette convergence, mais la solution est-elle dans le resserrement ou dans le relâchement de la réglementation? Si on ouvrait plus le CRTC et on permettait à tout un chacun de lancer une chaîne de télévision ou une station radio, peut-être assisterait-on à un renouveau de la radiodiffusion. Ce ne serait peut-être pas comme avant, puisqu'on ne peut jamais revenir en arrière. Il est certain que s'il n'y avait aucune entrave, on verrait renaître la créativité, l'entrepreneuriat, il y aurait plus de produits sur le marché, plus d'emplois pour les journalistes, et la compétition serait libre et ouverte, au lieu de ces monopoles protégés que nous avons aujourd'hui.

[Français]

La présidente : Je pense que la question est : Êtes-vous d'accord ou pas?

M. Gravel : En fait, je ne pense pas qu'il y ait une résurgence, entre autres, à la radio, ce qu'on appelle le « news radio ». Il y a du talk radio, qui s'appuie sur des articles de journaux le matin, qui s'appuie sur des agences de presse, qui s'appuie sur des sites Internet de grands réseaux, par exemple le site de Radio-Canada, mais il y a de moins en moins de salles de nouvelles dans les réseaux privés de radio, des salles de nouvelles qui font de l'information, qui font du contenu journalistique, selon les règles de l'art, à savoir la cueillette d'information sur le terrain, vérifiée, contrevérifiée, son montage et sa diffusion.

Il y a beaucoup de bla-bla-bla. Il y a beaucoup de « mémèring » à la radio actuellement sur le FM au Québec, mais il y a de moins en moins d'information solide et crédible. Ceci est pour la radio.

Pour ce qui est des grands groupes de presse, vous avez entendu hier le Syndicat des journalistes du *Journal de Montréal*, il suffit de vivre un peu à Montréal pour se rendre compte des effets de la convergence et surtout des effets de la propriété croisée.

Il y a un phénomène depuis quelques années qui s'appelle la télé-réalité, qui existe au Québec comme ailleurs au Canada, comme ailleurs dans le monde. Et, j'ai fait un reportage là-dessus il y a un an. On était en Europe, en France et on expliquait aux gens comment cela fonctionnait avec Quebecor.

Il y a un grand groupe, le groupe Endemol, un groupe des Pays-Bas qui a commercialisé avec beaucoup de succès la télé-réalité. Une branche de Endemol est en France.

Ils étaient très surpris de voir à quel point les entreprises d'un même groupe pouvaient s'aider mutuellement pour faire la promotion, le marketing.

Il suffit de se promener et de regarder les kiosques à journaux à Montréal, regarder les petits magazines à potins, tous font le front page sur la télé-réalité qui est au groupe TVA. Tout cela appartient au même groupe.

Et, par la suite, il y a Archambault Musique qui vend des disques des groupes qui ont participé à *Star Académie*, qui est un très grand succès au Québec.

So we see the effects today. It is not a theory. When I talk about the press groups, it is not true that we were worrying for nothing, when we look at convergence and when we look what is happening to radio today.

It is a disaster for journalists. I worked at CKAC for nine years. As you will recall Senator Fraser, it was a jewel in the crown of private radio stations.

And I clearly remember that in the 1970s, doing a newscast on a private radio station was a bit like condemning an entrepreneur to doing newscasts in the name of public interest.

CKAC successfully showed in the 1970s that it was possible to get high ratings for credible information very effectively by covering the October Crisis, or the election campaign that brought the Parti Québécois to power in 1976.

So CKAC fulfilled the mandate of selling serious and credible information. And today, with this exchange possibility between Astral and CORUS, all of that is in jeopardy. Newsrooms are in jeopardy.

Of course, there are many FM stations that are picking up the slack. But listen in to the morning shows on these FM stations, you will see that the journalist who is there is a newsreader who is not backed up by a newsroom.

Last year, I was out at one of these private radio stations, one of the most popular ones in Montreal, promoting a report that we would be airing on *Enjeux*, and there was a journalist on site who was picking up the papers, because there were no journalists in the back, all there were were agencies.

So she was reformatting or repeating what the agencies had given her, whether from Internet sites or other sources. In the end, INFO 690 will be supplying everyone. There is not much of a contribution from the regions in these information services.

What was extraordinary at Télémedia was that the Télémedia stations provided us with information. Half of our newscasts contained regional information at the time. And it worked.

CKAC, for example, was doing coverage in Haiti. During the recent events in Haiti, CKAC was not there. So we should not be surprised to see ratings plummet.

Of course, there is the whole AM and FM phenomena. CBF 690, that used to be Radio-Canada's AM station, moved onto the FM network; we have ratings for this morning, and they are first in the Montreal market. And a large part of this success is due to the fact that they have a credible and solid newsroom.

[English]

Senator Tkachuk: Is it not just change? You are talking of a time when there were evening newspapers in the 1970s. I listened to radio in the morning in the 1970s because my paper came at

Donc, on voit les effets aujourd'hui. Ce n'est pas que théorique. Quand je vous parle des groupes de presse, ce n'est pas vrai qu'on s'est inquiété pour rien quand on regarde la convergence, quand on regarde ce qui se passe à la radio actuellement.

Pour des journalistes, c'est catastrophique. Moi, j'ai travaillé à CKAC pendant neuf ans. C'était, vous vous en souvenez, sénateur Fraser, un joyau de la radio privée.

Et, je me souviens très bien que dans les années 1970, faire un bulletin de nouvelles à la radio privée, c'était en quelque sorte condamner un entrepreneur à faire un bulletin de nouvelles au nom de l'intérêt public.

CKAC a réussi à démontrer dans les années 1970 qu'on pouvait vendre de l'information crédible et avec beaucoup d'efficacité en couvrant les événements d'octobre, ou encore la campagne électorale qui a porté au pouvoir le Parti québécois en 1976.

Donc, CKAC a rempli le mandat de vendre l'information sérieuse et crédible. Et, aujourd'hui, avec cette possibilité d'échange entre Astral et CORUS, tout cela est menacé. Les salles de nouvelles sont menacées.

Bien sûr, il y a beaucoup de stations FM qui prennent la relève. Mais, allez vous promener le matin dans les « morning shows » de ces stations FM, vous allez voir que le journaliste qui y est, c'est un lecteur de nouvelles qui ne s'appuie pas sur une salle de nouvelles.

J'ai été faire une promotion d'un reportage, l'année dernière, qu'on présentait à *Enjeux* dans une de ces stations privées, l'une des plus populaires à Montréal, il y avait un journaliste qui était sur place et qui ramassait des papiers, puis il n'y avait pas de journalistes derrière, c'était des agences.

Donc, elle reformatait ou elle répétait ce que les agences lui donnaient que ce soit le site d'Internet ou autre. Éventuellement, ce sera INFO 690 qui va abreuver tout le monde. Il n'y a pas beaucoup d'apports des régions dans ces services d'information.

Ce qui était extraordinaire à Télémedia, les stations de Télémedia nous nourrissaient. La moitié de nos bulletins de nouvelles était constituée d'éléments régionaux à l'époque. Et, ça marchait.

CKAC couvrait, par exemple, en Haïti. Lors des derniers événements en Haïti, CKAC n'était pas là. Alors, on ne peut pas s'étonner comme quoi les cotes d'écoute chutent.

Évidemment, il y a tout le phénomène du AM et du FM, CBF 690 qui était autrefois la station AM de Radio-Canada qui a déménagé sur la chaîne FM, bien, nous avons ce matin les résultats des cotes d'écoute, ils sont premiers dans le marché de Montréal. Et, une grande part de ce succès est liée à l'existence d'une salle de nouvelles crédible et solide.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : N'est-ce pas tout simplement l'évolution? Vous parlez du temps dans les années 70 où il avait des éditions du soir des journaux. Dans les années 70 j'écoutais la

night. There were no morning shows on television that had news. Now, I have choices. I get up, there is a morning paper, there is radio, and there is television — U.S. news cable television, as well as Canadian cable television. There is lots of potential variety.

My view is that if there is a market for news on radio, and a group of entrepreneurs believe that, they should be able to start a radio station. They should be able to have a news radio station like the old days, and see if they can sell it, if there is a market for it, and if anybody would listen to it. If no one listens to it, what is the point of it?

[Translation]

Mr. Gravel: I am not talking about the good old days, I am talking about ratings that were published this morning that show that Radio-Canada radio is in a dominant position in the market for the second time in a row. So these are not the old days.

What is more, it is true that there is diversity among newspapers. There is perhaps greater diversity with respect to general content and journalistic content. There are many radio stations and specialized cable channels on the Internet. There are many all-news services, and so on.

But there is not necessarily greater diversity among owners of these sources of information. If, for example, you listen to a TVA newscast, and if you listen to the LCN newscast, LCN belongs to TVA. LCN has hired journalists to reformat material from TVA. The raw material comes from TVA. So in net terms in the field, there have not necessarily been any additional jobs created in journalism.

The same is true at Radio-Canada. If you watch Radio-Canada's newscasts, you watch RDI — although RDI has some original programming — but most of the content on RDI and News World, and on all these speciality channels, comes from a big broadcaster, in other words, Radio-Canada's main network.

There are a lot of newspapers. There are a lot of radio stations. There are speciality channels and they belong, for the most part in Quebec, to the same owner: Astral.

Consequently, there are diverse sources of information but fewer and fewer owners. Gesca recently purchased the *Le Quotidien* in Chicoutimi and *Le Soleil* on Quebec City. *Le Soleil* was an organization that used to work very well.

I was in Saguenay-Lac-Saint-Jean and, once again, it was not all that long ago, it was towards the end of the seventies. *Le Quotidien* was an independent newspaper which was in good shape at the end of the seventies in Saguenay-Lac-Saint-Jean. We see this less and less often.

There are more and more local weekly newspapers in Quebec City. However, there are fewer and fewer owner groups. That has become a relatively significant issue.

radio le matin parce que mon journal était livré en soirée. Il n'y avait pas d'émissions d'information à la télévision le matin. Maintenant j'ai des choix. Quand je me lève le matin, j'ai le choix entre le journal du matin, la radio, ou la télévision — et encore, le câble américain ou le câble canadien. Il y a beaucoup de choix.

D'après moi il existe un marché pour les émissions d'information à la radio, et si un groupe d'entrepreneurs en est également convaincu, il devrait être libre de créer une station radio. Il devrait pouvoir mettre sur pied une station radio d'information comme dans le bon vieux temps, et voir s'il peut la commercialiser, voir s'il existe un marché, et si on l'écouterait. Si personne ne doit écouter la station radio, à quoi bon la créer?

[Français]

M. Gravel : Moi, je ne vous parle pas de l'ancien temps, je vous parle des cotes d'écoute qui sont publiées ce matin qui donnent la position dominante à la radio de Radio-Canada pour la deuxième fois consécutive. Donc, ce n'est pas l'ancien temps.

L'autre chose, c'est vrai qu'il y a une diversité de journaux. Il y a une diversité peut-être plus grande de contenu en général et même de contenu journalistique. Vous allez sur Internet, il y a beaucoup de stations de radio, il y a beaucoup de chaînes spécialisées sur les câbles. Il y a beaucoup de « all news », et ainsi de suite.

Mais, il n'y a pas nécessairement une plus grande diversité de propriétaires de ces sources d'information. Si vous écoutez, par exemple, le bulletin de TVA et si vous écoutez le bulletin de LCN, LCN appartient à TVA. À LCN, il y a des journalistes qui y ont été embauchés pour reformater le matériel de TVA. La matière première vient de TVA. Donc, au net net, sur le terrain, il n'y a pas nécessairement de création additionnelle d'emplois de journaliste.

Même chose à Radio-Canada, si vous regardez les bulletins de nouvelles de Radio-Canada, vous écoutez RDI, — quoique RDI a une certaine programmation originale — mais l'essentiel de RDI comme de News World, et comme de toutes ces chaînes spécialisées, vient d'un grand diffuseur, donc de la première chaîne de Radio-Canada.

Il y a beaucoup de journaux. Il y a beaucoup de stations de radio. Il y a des chaînes spécialisées et celles-ci appartiennent, pour l'essentiel au Québec, au même propriétaire qui est Astral.

Donc, il y a des sources d'informations diverses, mais il y a de moins en moins de propriétaires. Gesca a acheté récemment le quotidien à Chicoutimi, *Le Soleil* à Québec. *Le Soleil* est une entreprise qui fonctionnait très bien autrefois.

J'ai été au Saguenay-Lac-Saint-Jean, encore là, ce n'est pas dans l'ancien temps, enfin vers la fin des années 1970. *Le Quotidien* était un journal indépendant qui fonctionnait très bien à la fin des années 1970 au Saguenay-Lac-Saint-Jean. On le voit de moins en moins.

Il y a de plus en plus d'hebdomadaires locaux au Québec. Mais, il y a de moins en moins de groupes qui en sont propriétaires. C'est là où il y a un enjeu assez important.

The Chair: One additional question. There are fewer and fewer owners. Are there fewer journalists or has the overall staff remained the same?

Mr. Gravel: I am quite familiar with the radio sector. I will go back to the example of CKAC, because this is quite an important question. In January, the CRTC must decide whether or not it will allow CORUS to become the owner of CKAC.

Right now CKAC has a newsroom with about fifteen permanent and part time reporters. There are now slightly fewer reporters than in my day. If this transaction is given the go-ahead, there will be three reporters at Info 690 because it will be some type of exchange. CKAC will limit itself to the health and sports sector and the newsroom will disappear. And there will be three additional reporters at Info 690, which will belong to the CORUS group.

There will probably be one additional reporter at the former Cool station, which is 98.5. This is not a new station but it has been given a new role and mandate for the morning program. However, the reporters who work at the FM stations do reformatting.

As a lecturer at the University du Québec à Montréal, I have observed that the young people we train leave the sector and become information processing specialists. They may work for a small newspaper, such as the *Journal Metro*. They receive texts from agencies that they then reformat and rewrite. This is happening more and more often in the radio stations. This is also being done more and more in all news stations. Reformatting is part and parcel of a reporter's job, but you have to go out and get information from the street. This is where diversity is important.

If one reporter covers an event and supplies information to everybody, there is only one vision. But if you have fifteen different reporters who cover the same event; you will have fifteen different visions.

Moreover, you need to do the job to realize that when Jim Munson did a report for CTV from Qatar and I did as well, it was completely different. While the main angle was generally the same, the approach was completely different. The public is different. The culture is different.

So if you still have fifteen reporters covering the same event, but they belong to two press agencies, you run the risk of there being convergence of thought, of having one vision.

Senator Chaput: I would like you to elaborate further on one of your recommendation to establish an assistance fund for plurality of the press.

From what I read, when you talk about plurality, you define it as being a plurality of sources, a plurality of content and a plurality of representation.

La présidente : Question supplémentaire : Il y a de moins en moins de propriétaires. Est-ce qu'il y a de moins en moins de journalistes ou est-ce que l'effectif global reste le même?

M. Gravel : Je connais assez bien la radio. Je vais revenir à cet exemple de CKAC, parce que c'est une question assez importante. Au mois de janvier, le CRTC doit prendre une décision s'il autorise CORUS à devenir propriétaire de CKAC.

Il y a actuellement une salle de nouvelles à CKAC, qui est constituée d'une quinzaine de journalistes, postes permanents et à temps partiel. C'est un petit peu moins qu'à mon époque. Si la transaction est permise, il va y avoir trois journalistes à Info 690 parce qu'il y aura un genre d'échange. CKAC va se limiter à un mandat dans le domaine de la santé et du sport, et donc, la salle de nouvelles va disparaître. Et, il y aura trois journalistes de plus à Info 690, qui va appartenir au Groupe CORUS.

Il y aura probablement un journaliste de plus à l'ancienne station Cool, qui est le 98,5, qui n'est pas une nouvelle station mais qui a un nouveau rôle et un nouveau mandat, à l'émission du matin. Mais, dans les stations FM, ce sont des journalistes qui reformatent.

Comme chargé de cours à l'Université du Québec à Montréal, je constate que les jeunes qu'on forme quittent par la suite, ils deviennent des spécialistes en traitement de l'information. Ils vont travailler dans un petit journal, par exemple, au *Journal Metro*. Ils reçoivent les textes des agences qu'ils reformatent, qu'ils réécrivent. Dans les stations de radio cela se fait de plus en plus. Dans les *all news*, cela se fait aussi de plus en plus. Donc, c'est une partie du travail journalistique, le travail de reformatage, mais il faut aller cueillir sur le terrain. Et, c'est là où la diversité est importante.

S'il y a un journaliste qui couvre un événement et qui abreuve tout le monde, donc il y a une vision. Mais, si vous avez quinze journalistes différents qui couvrent le même événement, il y a quinze visions différentes.

Et, il faut faire le métier pour se rendre compte quand Jim Munson faisait un reportage au Qatar à CTV, et quand moi, j'y faisais un reportage, c'était complètement différent. En fait, l'angle principal était en général le même, mais l'approche était complètement différente. Le public est différent. La culture est différente.

Si vous avez encore quinze journalistes qui couvrent le même événement, mais qui appartiennent à deux groupes de presse, il y a un potentiel, il y a un danger de convergence ou de pensée unique.

Le sénateur Chaput : J'aimerais que vous nous parliez un peu plus d'une de vos recommandations qui touche la création d'un fonds d'aide au pluralisme de la presse.

D'après ce que j'ai lu, quand vous parlez du pluralisme, vous le définissez comme étant le pluralisme des sources, le pluralisme des contenus et aussi le pluralisme de représentations.

And it is this third definition that I would like you to clarify a bit more because yesterday we heard from a young man who expressed his frustrations concerning the fact that, on one hand, there is linguistic duality and, on the other hand, there is cultural diversity in our country.

He did not necessarily feel included in this scenario. We explained that, in Canada, there is not only the two official languages but also cultural diversity.

When you talk about representation here, I also read that you wanted to make room for minority, ethnic and linguistic groups. So this fund was created for jobs, I presume, for content and also for giving space to these people so that they feel that they fit in and are part of Quebec or our society in general. Is that correct?

Mr. Robillard: Yes, that is right. The real purpose of our recommendation is to say that we need some counterweight to the mainstream, if we can call it that. This counterweight requires money. Many countries in the world provide assistance to the press. So this is money that enables the independent press, which is not part of the major groups, to prosper.

Included in this independent press is the plurality of representation. Our federation has already been involved in such programs to promote, for example, exchanges for reporters from other countries in the media here.

Right now, we are involved in another program where we will soon be meeting, once again, to advocate the participation in the Quebec media of people from here who are not white francophones. So we can take measures like these.

This fund is designed to create new media or to maintain, develop and establish business plans. The federation receives requests from people from the cultural communities on a fairly regular basis.

For example, some two weeks ago I received a request from people who wanted to start up a new media outlet. I believe this was to be a francophone media outlet in the Chinese community. They asked me what they needed to do to achieve this.

But what do you do? What exists to help the Chinese community give itself a francophone media outlet? I have no idea.

To answer the concern expressed earlier, what we need is general information, civic information, information on everything that is occurring in society. We are not talking about decor, fashion and so on. We are really talking about important social issues. We need to have many points of view, many inputs. We need to have the means to do this. Right now, there is an appearance of diversity.

We can obtain information on absolutely anything, but there is not so much information about our society. We can find out what is happening just about everywhere else, but when it comes to

Et, c'est cette troisième définition que j'aimerais que vous m'expliquiez un peu mieux parce qu'hier, nous avons entendu un jeune homme qui est venu nous faire part de ses frustrations eu égard au fait que d'un côté il y a la dualité linguistique et de l'autre côté, il y a la diversité culturelle de notre pays.

Il ne se sentait pas nécessairement inclus dans tout cela. On lui a expliqué qu'au Canada, il y a deux langues officielles, mais il y a aussi la diversité culturelle.

Lorsque vous parlez de représentations ici, j'ai aussi lu que vous voulez donner de la place à des groupes minoritaires, ethniques, linguistiques. Alors, ce fonds a été créé en termes d'emplois, je présume, en termes de contenu, et aussi de présence pour que ces gens puissent s'y retrouver et sentir qu'ils font partie du Québec ou de la société comme telle. Est-ce que c'est bien cela?

M. Robillard : Oui, c'est cela. Notre recommandation vise vraiment à dire : Il faut faire un contrepoids au « mainstream », si on peut dire. Donc parmi les contrepoids, il faut qu'il y ait de l'argent. Dans beaucoup de pays du monde, il y a des fonds d'aide à la presse. Donc de l'argent qui permet à la presse indépendante, qui n'est pas dans les grands groupes, de prospérer.

Parmi cette presse indépendante, on peut penser au pluralisme de représentations. Notre fédération a déjà été impliquée dans de tels programmes pour favoriser, par exemple, des stages de journalistes issus de d'autres pays dans les médias ici.

En ce moment même, on est dans un autre programme à propos duquel nous aurons une rencontre très bientôt pour, de nouveau, favoriser la participation de gens d'ici qui ne sont pas des blancs francophones dans les médias québécois. Donc, il y a des mesures comme cela qui peuvent être prises.

Le fonds dont on parle vise à aider la création de médias ou encore au maintien, au développement et à la création de plans d'affaires. La fédération reçoit assez souvent des demandes de gens qui viennent de communautés culturelles.

J'en ai reçu une, par exemple, il y a quelque deux semaines : Nous voulons partir un média. Je pense que c'est un média francophone de la communauté chinoise. Ils me demandaient comment faire pour y parvenir.

Mais, là, comment faire ça? Qu'est-ce qui existe pour aider la communauté chinoise à se donner son média francophone? Je n'en ai aucune idée.

Pour répondre à la préoccupation qui a été exprimée tantôt, ce qui nous importe, c'est une information générale, une information civique, une information sur tout ce qui se passe dans la société. On ne parle pas de la décoration. On ne parle pas de la mode ou je ne sais pas quoi. On parle vraiment des questions sociales importantes. Il faut qu'il y ait plusieurs points de vue, plusieurs « inputs ». Il faut qu'il y ait des moyens. En ce moment, il y a une apparence de diversité.

On peut avoir de l'information sur absolument n'importe quoi mais une information qui concerne notre société n'est pas si fréquente. On peut savoir ce qui se passe un peu partout ailleurs

finding out what is going on in Montreal, in Quebec City or in Trois-Rivières, we don't have all that many sources to find out what is going on exactly.

Media do exist. We do already have some little things, but we feel it is incumbent on the government to make resources available to those who want to have new voices heard.

[English]

Senator Munson: This is a public record. I want the record to show that Alain Gravel scored a beautiful goal in 1991, in the first Gulf War, against the Van Doos in a hockey game. He was the Guy Lafleur of our team and I was Yvan Cournoyer. I got an assist. It was a great day in history. That is what I know about the Senate. If I put this on the record, it will stay there forever.

Should cross-ownership be eliminated, and if so, how?

[Translation]

Mr. Gravel: I believe so. Moreover, in the 80s, from 1982 to 1985, the CRTC did not allow cross-media ownership. I remember covering the CRTC hearings where it was decided not to allow the acquisition of TVA by Power Corporation in 1986, if I'm not mistaken.

I do not believe that cross-media ownership is in the public interest. I believe that, generally speaking, reporters, and not just those at the *Journal de Montréal*, are worried about this trend of newspaper or television station owners taking over newspapers, radio stations and so forth.

And the how? Indeed, we do not want to get into the terms and conditions per se. We would like to see some thresholds set, as is done in other countries or in other markets both in Europe and the United States. There needs to be a rule that, beyond certain thresholds, cross-media ownership would not be allowed, or that at a given threshold, one newspaper could not purchase another per se.

[English]

Senator Munson: On another subject in your report, you talk about print media companies having no scruples about flouting federal copyright legislation by requiring contracts for an assignment of copyright to be signed under duress. Could you explain that, and what could we do as a committee to try to change your allegation?

[Translation]

Mr. Claude Robillard, Secretary General, Fédération professionnelle des journalistes du Québec: As for the issue of copyright, I would say that the federation has no expertise in this matter, and that it is generally the unions that advocate for copyright.

mais pour savoir ce qui se passe à Montréal, à Québec ou à Trois-Rivières, les sources ne sont plus si nombreuses pour savoir ce qui s'y passe précisément.

Il existe des médias. Il existe déjà des petites choses, mais on estime que c'est le devoir du gouvernement de mettre des ressources à la disposition de ceux qui veulent faire entendre des nouvelles voix.

[Traduction]

Le sénateur Munson : C'est bien connu. J'aimerais qu'il soit consigné au compte rendu qu'Alain Gravel a marqué un magnifique but en 1991, pendant la première guerre du Golfe, contre les Van Doos lors d'une partie de hockey. C'était le Guy Lafleur de notre équipe et j'étais Yvan Cournoyer. J'ai eu de l'aide. Ça a été un grand jour pour nous. C'est ce que je sais du Sénat. Si je fais consigner tout ceci au procès-verbal, ce sera dans nos annales.

Devrait-on éliminer la propriété croisée? Dans l'affirmative, comment?

[Français]

M. Gravel : Je pense que oui. D'ailleurs, au cours des années 1980, de 1982 à 1985, la propriété croisée n'était pas permise par le CRTC. Je me souviens d'avoir couvert des audiences du CRTC, qui avaient empêché l'acquisition de TVA par Power Corporation en 1986, je crois, sauf erreur.

Je ne pense pas que la propriété croisée favorise l'intérêt public. Je pense que les journalistes en général, pas seulement ceux du *Journal de Montréal*, mais les gens s'inquiètent de cette tendance qu'un propriétaire de journal ou d'une station de télé puisse devenir propriétaire de journaux, de radios et ainsi de suite.

Le comment? Enfin, nous ne voulons pas rentrer dans les modalités comme telles. Ce qu'on voudrait, c'est qu'on puisse établir des seuils, comme cela se fait dans d'autres pays ou dans certains marchés tant en Europe qu'aux États-Unis. Qu'il soit déterminé qu'à partir de certains seuils, l'on ne puisse pas permettre la propriété croisée, ou encore qu'à un certain seuil, un journal ne puisse pas acquérir un autre journal comme tel.

[Traduction]

Le sénateur Munson : Vous mentionnez dans votre rapport que les sociétés de presse écrite n'hésitent aucunement à enfreindre les dispositions des lois sur les droits d'auteur en exigeant de leurs journalistes qu'ils cèdent leurs droits d'auteurs, contre leur gré, par contrat. Pouvez-vous nous expliquer exactement ce que vous entendiez par là? Que pourrait faire notre comité pour mettre fin à ce genre de pratique?

[Français]

M. Claude Robillard, secrétaire général de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec : Sur la question des droits d'auteur, je vous dirais que ce n'est pas la spécialité de la fédération d'intervenir sur ce sujet, et c'est plutôt par le biais des organisations syndicales que le droit d'auteur se trouve à être le plus défendu.

Moreover, an organization that you will be hearing from or which you may have already heard, namely, the Association des journalistes indépendants, has instituted legal proceedings against several Quebec publishers.

This group could talk to you more on this issue. We feel that the current copyright legislation states that freelance reporters retain their copyright unless they have signed an agreement to the contrary. But right now freelancers have little power to negotiate with publishers, who can say: listen, if you want to write, you have to relinquish your copyright, and that's that.

There are various scenarios. Some publishers are a lot more understanding than others. Basically, I think that our recommendation means that we support the fact that freelance reporters — because salaried employers do not have their copyright — should have their rights recognized as stipulated in the Copyright Act without being left too vulnerable to pressure from a few employers who have the big end of the stick.

Currently, who is the freelancer working for? Gesca or Transcontinental. And, just with these two employers alone, you have a tremendous pool of magazines. And of course, there is Quebecor with all of its TVA publications.

So there are three employers that provide a tremendous source of employment for these people. So if they have to renounce their copyright, if these three employers say: we are taking such and such measure or following such and such a policy, that has an impact on a huge percentage of the written media. So that is more or less what our recommendation is about.

The Chairman: Recently, we saw at least one company, I believe, which asked its freelancers to assign copyright for all time, for the world. Has that become common practice in Quebec as well, in the francophone market?

Mr. Robillard: That's what I was telling you. There are very diverse terms and conditions. The magazine *Protégez-vous* asks that copyright be assigned for 25 years, but we are talking about an assignment here, which is not exactly the same thing as a renunciation.

There are other cases like at *Le Devoir*, where an agreement provides for certain payments to be made for articles reproduced from the Internet site. Transcontinental has another agreement, viewed as being more advantageous by the executives at Transcontinental, but challenged by others.

Each media organization has its own renunciation policy. But it is quite possible that certain publishers could demand renunciation. But then again, the market is not at all standardized when it comes to this area.

Mr. Gravel: In concrete terms, when there was a lock-out at Radio-Canada two years ago, I was working on a few biographies for a production company that sold its content to Canal D, and we had to sign contracts to assign our copyright to a certain extent, namely, our concept. So I did a biography on a television host, Alain Montpetit, who died in dramatic circumstances at the end of the 1980s.

Il y a même, en ce moment, des poursuites en cour contre plusieurs éditeurs du Québec par une organisation que vous allez entendre ou que vous avez entendue, je ne sais pas exactement, l'Association des journalistes indépendants.

Donc, ils pourront vous parler davantage de cet aspect. Nous estimons que la loi actuelle du droit d'auteur dit que les journalistes pigistes conservent leurs droits d'auteur à moins de signer une entente à l'effet contraire. Mais il y a, en ce moment, un rapport de force qui est éminemment défavorable aux pigistes en ce sens que les éditeurs peuvent dire : Bien, écoutez, si vous voulez écrire, vous renoncez, et c'est tout.

Il y a différentes modalités. Il y a des éditeurs qui sont beaucoup plus compréhensifs que d'autres. Je pense que notre recommandation veut dire essentiellement que nous appuyons le fait que les journalistes pigistes — parce que les salariés n'ont pas leurs droits d'auteur — puissent avoir une reconnaissance comme le prévoit la loi sur les droits d'auteur sans être trop vulnérables aux pressions de quelques employeurs qui ont le gros bout du bâton.

En ce moment, un pigiste travaille pour qui? Il travaille pour Gesca, il travaille pour Transcontinental. Et, déjà avec ces deux employeurs, vous venez de faire un énorme bassin de magazines. Il y a évidemment Quebecor avec toutes les publications TVA.

Vous avez trois employeurs, puis avec eux vous faites une quantité énorme de sources d'emplois pour ces gens. Donc, s'ils doivent renoncer à leurs droits d'auteur, si trois employeurs disent : on prend telle mesure ou telle politique, cela touche une quantité phénoménale de médias écrits. Donc, c'est un peu le sens.

La présidente : On a vu dernièrement, au moins une compagnie, je pense qui demande aux pigistes de céder les droits en perpétuité pour l'univers. Est-ce que c'est devenu monnaie courante aussi au Québec, dans le marché francophone?

M. Robillard : C'est cela que je vous disais. Il existe des modalités extrêmement diverses. Le magazine *Protégez-vous* demande une cession de droits pour 25 ans, mais il s'agit d'une cession, ce qui n'est pas exactement la même chose qu'une renonciation.

Il y a d'autres cas, tel *Le Devoir*, qui établit une entente faisant en sorte qu'il y a certains paiements, qui viennent de reproductions sur le site Internet. Transcontinental a une autre entente, qui est considérée plus avantageuse par les patrons de Transcontinental, mais qui est contestée par d'autres.

Chaque média a sa politique de renonciation. Mais, que certains éditeurs l'exigent, cela se pourrait tout à fait. Mais, voilà, le marché n'est pas du tout standardisé à ce sujet.

M. Gravel : Très concrètement, pendant le « lock-out » de Radio-Canada il y a deux ans, j'ai fait quelques biographies pour une compagnie de production qui vendait au Canal D, et on nous a fait signer des contrats où on cède nos droits d'auteur jusqu'à un certain point, notre concept. Alors, j'ai fait une biographie sur un animateur de télévision, Alain Montpetit, qui est décédé dans des circonstances assez dramatiques à la fin des années 1980.

I was paid for this biography, but the show has aired seven or eight times. And every time it is aired, I meet somebody who says: "Oh, your biography was good." — "Which one?" "Alain Montpetit." — "I did that two years ago." — "It was rerun yesterday again." This program is aired on a regular basis, every two or three months.

Generally speaking, when you sign contracts, you forget the rights. You sign over the consequential rights. These contacts are more or less standard in the television production sector, in small television production companies that produce for the big broadcasters, the big groups.

[English]

Senator Merchant: I think one of the great issues of our time is that we are failing to engage young people in debate. They don't want to participate in the issues that we think are important. Is this a sign that youth is wasted on the young and that they will come to their senses as they grow older, because people seem to mature a little bit more slowly these days?

Somebody had suggested that people do not get married at 21 anymore. They go to school. They do not get employment until they are a little bit older. Is there something that we see, that they do not want to engage in the political debate? Is there something that the press should or could do to engage young people? Do you have a responsibility, as a press, to try and engage people, or is this just something that has always happened? You gave us statistics this morning as to the audience. Can you tell us how that breaks down according to age groups?

[Translation]

Mr. Gravel: These statistics are not broken down by age. As for the commitment of young people on major social issues, I would say that the answer depends on which young person you are talking to and where.

I would go back to my role as a lecturer at the Université du Québec. This was my feeling beforehand. And I was very surprised to observe that they are not really different from the way we were.

For example, in the media sector, it is perhaps more difficult for them to find a job now than it was for us. But once again, this is true and not true.

In our day, it was much easier to find permanent work, our jobs were all unionized, we were very well protected by our collective agreements whereas today, securing a job like this is as hard as winning the lottery, in some respects, when it comes to the media in general.

However, at the same time, there are a lot of precarious jobs. For example, there are a lot of short-term jobs in the production companies that feed the major press agencies. And when we talk about the importance of state involvement, there is nothing new about that.

J'ai été payé pour cette biographie, mais cela doit faire sept ou huit fois qu'elle repasse. À chaque fois, je rencontre quelqu'un qui dit : « Ah! c'était bon ta biographie. » — « Laquelle? » « Alain Montpetit. » — « J'ai fait ça il y a deux ans. » — « C'est repassé encore hier. » Régulièrement, à chaque deux, trois mois, elle repasse.

C'est comme quand on signe des contrats, en général, on laisse aller les droits. Ce sont les droits de suite qu'on cède. Ce sont des contrats un peu standardisés dans le milieu de la production télé, dans les petites compagnies de production télé qui produisent pour les grands diffuseurs, pour les grands groupes.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Je crois qu'un des graves problèmes aujourd'hui, c'est que nous n'arrivons pas à engager les jeunes dans le débat. Ils ne veulent pas s'intéresser aux questions qui sont importantes à nos yeux. Est-ce simplement que les jeunes ne savent pas vraiment profiter de leur jeunesse et qu'ils se ressaisiront avec l'âge, parce que la maturité semble venir plus tard de nos jours?

Quelqu'un avait proposé que le mariage ne soit pas autorisé avant l'âge de 21 ans. Les jeunes font des études. Ils ne travaillent que lorsqu'ils sont un peu plus âgés. Y a-t-il quelque chose que nous voyons, qui explique leur refus de s'engager dans le débat politique? La presse pourrait-elle ou devrait-elle faire quelque chose pour susciter un certain intérêt chez les jeunes? En votre qualité de journalistes, avez-vous une certaine responsabilité à cet égard? Devriez-vous essayer d'encourager les jeunes à s'intéresser à l'actualité? Ou encore est-ce un problème qui a toujours existé? Vous nous avez fourni des statistiques ce matin quant au nombre de lecteurs. Pouvez-vous nous donner une ventilation par groupes d'âge?

[Français]

M. Gravel : Ces statistiques ne sont pas ventilées par âges. Sur l'engagement des jeunes, sur les grandes questions sociales, cela dépend, je vais vous dire, à quel jeune, à qui on s'adresse et où.

Je reviens un peu à mon rôle de chargé de cours à l'Université du Québec. J'avais un peu ce jugement avant. Et, j'ai été très étonné de voir qu'ils ne sont pas vraiment différents de ce qu'on était.

Dans les médias, par exemple, c'est peut-être plus difficile pour eux maintenant de se trouver un emploi comme on le faisait autrefois. Encore là, c'est vrai et ce n'est pas vrai.

À notre époque, c'était beaucoup plus facile d'avoir des emplois permanents, syndiqués mur à mur, très bien protégés par nos conventions collectives, alors qu'aujourd'hui, obtenir un emploi de ce type, c'est comme gagner à la loterie, d'une certaine façon, dans les médias en général.

Mais, en même temps, il y a énormément de travail précaire. Entre autres, dans les compagnies de production qui alimentent les grands groupes de presse. Quand on parle de l'importance de l'implication de l'État, ce n'est pas nouveau.

The reporter who is in favour of state financial assistance, for example if you produce documentaries in Canada or Quebec, if you do a documentary on an author that is going to be aired on a specialty channel, which will belong to one of these major press agencies, that is subsidized to the tune of 90 per cent and even higher.

To some extent, the company is a shell that provides the infrastructure and distributes subsidies for such a production. So in companies, there is work for your reporters, but it is precarious in nature and depends upon a renewal of the contract, etc.

As I said earlier, today's young reporters are often assigned to reformatting information in the electronic media before they are able to go out into the field.

I personally began away from the major centres, in Saguenay-Lac-Saint-Jean. We had a newsroom at CKRS in Jonquière, which is also being threatened with a takeover by CORUS. At the time there were four reporters working full-time in a newsroom for a small city with a population of 65,000.

We won Canadian awards from the association of news editors. I was 21 years old and we had won a national award for a report we had done on rape.

Today, it is becoming increasingly difficult for to get a job at CKRS Radio in the radio newsroom in Saguenay-Lac-Saint-Jean as a reporter in the field, covering city hall, labour disputes at Alcan, protests or student life at the Jonquière CEGEP or the Université du Québec à Chicoutimi because there are fewer and fewer jobs in the regions.

I talked about Télémedia in its day. Once again, I am not necessarily talking about ancient history — I am talking about the situation 15 years ago. The regional stations provided the content, there were networks and therefore there were groups, of course, but there was some interaction between the regions and the city.

That was one of the keys to the success of Télémedia and Radiomutuel: we got the news. When there was a labour dispute at Alcan, we knew about it in Montreal, and this is not so clear today.

Going back to your question, it is much harder for a young person to do real journalistic work in the region, in the field, because there are fewer and fewer positions. There are more sources of information, but less of this information is being gathered in the field.

Mr. Robillard: If I may, I would like to add to that. The Centre d'études sur les médias said that in the space of 10 years, between 1992 and 2002, the number of pages of information in the regional weekly papers has decreased by 24 per cent. Furthermore, the information is much lighter, and therefore more superficial than it was 10 years ago.

Le journaliste qui favorise l'aide financière de l'État, par exemple si vous produisez des documentaires au Canada ou au Québec, si vous faites un documentaire d'auteur qui va être diffusé sur une chaîne spécialisée, qui va appartenir à un de ces grands groupes de presse, c'est subventionné jusqu'à 90 p. 100 et même plus.

La compagnie, c'est une coquille d'une certaine façon qui fournit l'infrastructure et qui distribue les subventions pour une telle production. Donc, dans ces entreprises, pour les jeunes journalistes, il y a du travail, mais c'est du travail précaire par renouvellement de contrat, et ainsi de suite.

Comme je vous le disais plus tôt, souvent les jeunes journalistes d'aujourd'hui vont être davantage affectés au reformatage d'information dans les médias électroniques avant de pouvoir aller faire du terrain comme tel.

Moi, j'ai commencé en région, au Saguenay-Lac-Saint-Jean. On avait une salle de nouvelles à CKRS à Jonquière, qui est aussi menacée par l'acquisition de CORUS. Nous étions quatre journalistes à temps plein dans une salle de nouvelles pour une petite ville de 65 000 habitants.

On gagnait des prix canadiens de l'Association des directeurs d'information. J'avais 21 ans, et on avait gagné un prix national sur une histoire de viol.

De nos jours, pour un journaliste, rentrer à CKRS-Radio dans une salle de nouvelles de radio au Saguenay-Lac-Saint-Jean comme journaliste qui va aller faire du terrain, qui va couvrir des conseils municipaux, qui va couvrir un conflit de travail à la compagnie Alcan, qui va couvrir des manifestations ou la vie étudiante du cégep de Jonquière ou de l'Université du Québec à Chicoutimi, c'est de plus en plus difficile parce qu'il y a de moins en moins de postes en région.

Je vous parlais de Télémedia à l'époque. Encore là, ce n'est pas nécessairement l'ancien temps, il n'y a qu'une quinzaine d'années. Les stations régionales alimentaient, c'était des réseaux donc c'était des groupes, bien sûr, mais il y avait une interaction entre la région et la ville.

C'était une des clés de succès de Télémedia et de Radiomutuel: on avait de l'information. Quand il y avait un conflit de travail à l'Alcan, on le savait à Montréal, ce qui est beaucoup moins évident aujourd'hui.

Pour revenir à votre question, c'est plus difficile pour un jeune de commencer en région pour faire du véritable travail journalistique, donc sur le terrain, parce qu'il y a de moins en moins de postes. Il y a de plus en plus de sources d'information, mais il y a de moins en moins de collecte sur le terrain.

M. Robillard : Si je peux me permettre de compléter. Le Centre d'études sur les médias disait : Sur dix ans, soit entre 1992 et 2002, il y a 24 p. 100 moins de pages d'information dans les hebdomadaires régionaux. Et, il s'agit d'une information qui est plus légère qu'elle était dix ans auparavant, donc plus superficielle.

What we are seeing at the federation with respect to young people is that there is a tremendous appetite amongst journalism students and young freelancers to connect with the federation.

A lot of new people are now part of the federation. A lot of young people are coming in. At the convention, per example, there were bus loads of journalism students who came to the convention in order to meet the professionals. So there is some succession that is occurring.

Unfortunately, I do believe that it is very difficult for these young people to do hard news. Usually a young person begins his or her career in a very precarious job in a sector outside of news, covering couples relationships, or similar things. And it is no longer the permanent newsroom that covers hard news.

Nevertheless, some media outlets have had a big influx of new blood. There are a significant number of young people working in the newsrooms, at the *Journal de Montréal*, and at *La Presse*. That is quite clear.

[English]

Senator Merchant: I would like to thank you for your answer. It was interesting because if you have young people working in the press, then young people are perhaps listening to those opinions because they are related more closely to their way of thinking.

I had asked a different question. How do we engage the interest of young people in news? Is there a responsibility on the side of the press to give the kind of information which would engage and interest young people? Part of it, I think, is to have young people working in the media. That was a different question that I had asked. I don't know if I had made myself clear.

[Translation]

Mr. Robillard: Right now the big challenge, particularly in the written media, is to interest young people in public affairs and in discussing societal issues.

The federation does not have any answer as far as that is concerned. The media is bending over backwards to find some way to interest young people in the La Gaspésie scandal or in the scandal that resulted in the Montreal/Laval subway extension running way over budget.

These questions cannot be ignored. How do you get young people interested in these topics? I do believe that the media are going to some length to do this. However, at the same time, as Manon Cornéliier of the Canadian Press or Sophie Langlois of Radio Canada said recently at the convention, at some point, there are some issues that are important but difficult to understand and there is no easy way around it. These things have to be explained.

Ce que nous constatons à la fédération à propos des jeunes, c'est qu'il y a un énorme appétit de la part des étudiants en journalisme et des jeunes qui sont pigistes, de se rapprocher de la fédération.

Il y a beaucoup de relève à la fédération. Il y a beaucoup de jeunes qui arrivent. Au congrès, par exemple, il y a des autobus d'étudiants en journalisme qui viennent participer au congrès pour rencontrer les professionnels. Il y a donc une relève qui se fait.

Malheureusement, c'est très difficile, je crois, pour ces jeunes de faire de la nouvelle, du « hard news ». D'ordinaire, un jeune va commencer sa carrière de façon très précaire et dans des domaines qui sont en dehors de l'actualité, qui vont parler des relations de couple ou de choses semblables. Et, le « hard news », ce n'est plus les salles de rédaction permanentes qui les couvrent.

Peu à peu, on voit quand même un certain média qui renouvelle beaucoup. Il y a quand même une introduction assez importante de jeunes dans les salles de rédaction, du côté du *Journal de Montréal*, et de *La Presse*. C'est assez évident.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Je tiens à vous remercier de votre réponse. C'était tout particulièrement intéressant parce que si vous avez des jeunes journalistes, peut-être alors les jeunes écouteront-ils leurs opinions parce qu'ils sont plus proches de leur façon de voir les choses.

J'avais posé une question un peu différente. J'ai demandé comment on pouvait stimuler l'intérêt des jeunes pour les nouvelles? Est-ce que la presse doit chercher à diffuser le genre d'information qui saurait intéresser les jeunes? L'une des solutions, à mon avis est d'avoir des jeunes journalistes. Mais j'avais posé une question un peu différente. Je ne sais pas si je me suis bien fait comprendre?

[Français]

M. Robillard : Le grand défi, particulièrement des médias écrits, à l'heure actuelle c'est d'intéresser les jeunes aux affaires publiques et à la discussion des questions de société.

La fédération n'a pas de réponse à ce propos. Les médias se cassent la tête pour arriver à trouver comment un jeune va s'intéresser au scandale de La Gaspésie ou comment l'intéresser au scandale du fait que le prolongement du métro de Montréal à Laval coûte des fortunes beaucoup plus grandes que ce qui était prévu.

Il y a des questions comme celles-ci qui sont incontournables. Comment intéresser les jeunes à ces sujets? Je pense que les médias font un grand effort pour ce faire mais, en même temps, comme on le disait récemment au congrès Manon Cornéliier de la Presse canadienne ou Sophie Langlois de Radio-Canada, c'est qu'à un certain moment, il y a des questions qui sont importantes, mais difficiles à comprendre et pour lesquelles il n'y a pas de truc facile. Il faut les expliquer.

The media need to be aware of their role and social responsibilities, and not ignore these issues in favour of others that are easier to handle, such as which bar to hold your Christmas party in? Yes, you can talk about that, but it does not lead anywhere. This is not information that really benefits society.

Consequently, in order to attract young people, that route is a dead end. Senate hearings need to be of interest to young people. No, but you can just imagine the challenge. We do not have any answers as to what you need to do.

In my opinion, it is somewhat scandalous that in Quebec we have heard nothing about your work in Ottawa. We have heard just about nothing.

Mr. Gravel: If I may, one way to interest young people is that, unless I am mistaken, the FM stations are not compelled to air any news bulletins. And we know how much the young people listen to the FM stations, particularly the morning programs. In Quebec, we have the program *Les grandes gueules* and many others.

There is a great deal of entertainment on these FM radio shows in the morning, afternoon and evening.

And without this obligation, having a newsroom is always a bit dry. It is easy to keep the program going with one, two or three good announcers who are a little bit showy, and to fill in with music. That doesn't cost very much. The talent may cost a lot, but it does not require as much investment as a solid newsroom.

I will go back to the old days. At the start, information did not sell. It is the CRTC that made it mandatory for the FM stations and television stations to report the news. And, as someone who has spent some time in private stations, I can tell you that the people who sell advertising were not necessarily our friends.

They found that sitting up a good news department swallowed up a lot of money. But since they had to do it, there were some visionaries who worked very hard, saying that their mandate in life was, generally speaking, to make important things interesting.

So it is by taking something that is difficult to digest, racking ones brains and using every unimaginable technology and creative approach so that people wind up being interested in the budget for the City of Montreal or in a report produced by the auditor general or a senate committee, something that is not always simple to do.

We have to make all of that interesting. Without this obligation, stations that attract young people will never air the news differently from the way we did it in our time, more creatively, in a new way using different approaches on matters of public interest, because a news service costs a great deal of money.

However, if we take action, if we have visionaries who go into these stations armed with some regulations obliging them to invest in a new service because it is a privilege to be on the air, I think that there is some hope.

Il faut que les médias aient la conscience de leur rôle, de leur responsabilité sociale, de ne pas sacrifier ces questions pour mettre des questions plus faciles, par exemple : dans quel bar faut-il faire son party de Noël? Oui, ça peut se faire, mais ça ne donne rien. Ce n'est pas une information qui sert vraiment la société.

Donc, pour attirer les jeunes, ce serait un piège que d'essayer de passer par cette avenue. Il faudrait que les audiences du Sénat intéressent les jeunes. Non, mais vous vous imaginez le défi. On n'a pas de réponse pour vous dire comment faire.

Il demeure, à mon avis, que c'est un peu scandaleux qu'au Québec on n'ait rien entendu sur vos travaux quand ils se sont passés à Ottawa. On n'a presque rien entendu.

M. Gravel : Si vous me permettez, une façon d'intéresser les jeunes, sauf erreur, les stations FM ne sont pas tenues de produire des bulletins de nouvelles. Et, on sait que les jeunes s'abreuvent énormément aux stations FM, aux émissions du matin. Ici, au Québec, il y a l'émission *Les grandes gueules*, et bien d'autres.

Il y a beaucoup de divertissement sur les émissions radiophoniques du FM le matin, l'après-midi et le soir.

Et, s'il n'y a pas cette obligation, une salle de nouvelles, c'est toujours un peu aride. C'est facile tenir l'antenne avec un ou deux ou trois bons annonceurs un peu spectaculaires, et remplir avec de la musique. Cela ne coûte pas très cher. Les talents peuvent coûter cher, mais cela ne nécessite pas autant d'investissement qu'avoir une salle de nouvelles solides.

Je reviens à l'ancien temps. Au début, l'information n'était pas vendable. C'est le CRTC qui obligeait les stations FM et les stations de télévision à avoir des bulletins de nouvelles. Et pour avoir vécu dans des stations privées, je peux vous dire que les vendeurs de publicité, ce n'était pas nécessairement nos amis.

Ils trouvaient que cela bouffait énormément d'argent que d'établir un bon service de nouvelles. Mais, puisqu'il fallait le faire, il y a eu des visionnaires qui ont travaillé très fort, en disant : Nous, notre mandat dans la vie, en général, c'est de rendre intéressant ce qui est important.

Donc, c'est de prendre quelque chose qui est difficilement comestible et de se creuser les méninges et prendre toutes les technologies inimaginables et les approches créatives pour faire en sorte que les gens vont s'intéresser à un budget de la Ville de Montréal ou à un rapport de la vérificatrice générale ou à un comité sénatorial, ce qui n'est pas évident toujours à faire.

On doit rendre tout cela intéressant. S'il n'y a pas cette obligation, dans les stations où les jeunes sont, à faire de la nouvelle de façon pas nécessairement comme on le faisait à notre époque, mais de façon créative, de façon nouvelle avec des approches différentes sur des questions d'intérêt public, bien, il ne se fera jamais rien parce que ça coûte cher un service de nouvelles.

Mais, si on prend les moyens, s'il y a des visionnaires qui entrent dans ces stations avec un certain cadre réglementaire les obligeant à investir dans les services de nouvelles, parce que c'est un privilège d'être sur les ondes, je pense qu'il y a là un espoir.

I have a 20-year-old son who gets his information in all kind of ways, not using the sources that I use, but who is very interested in everything that is going on. So we have to meet these people's needs as well.

[English]

The Chairman: On behalf of all committee members, I would like to thank our witnesses for attending our hearings.

The committee adjourned.

MONTREAL, Thursday, December 16, 2004

The Standing Senate Committee on Transport and Communications met this day at 12:43 p.m. to examine the current state of Canadian media industries; emerging trends and developments in these industries; the media's role, rights and responsibilities in Canadian society; and current and appropriate future policies relating thereto.

Senator Joan Fraser (Chairman) in the chair.

[English]

The Chairman: Honourable senators, we are resuming our study as part of our inquiry into the current state of the Canadian news media, and we are privileged to have with us representatives of the Association des journalistes indépendants du Québec.

[Translation]

Our witnesses are Ms. Fabienne Cabado, an independent journalist and secretary of the association and Mr. Jean-Sébastien Marsan, an independent journalist, a freelance, as we used to say, who is president of the association.

I think you are familiar with our format. You have 10 minutes to make your presentation, after which there will be questions.

Mr. Jean-Sébastien Marsan, independent journalist and president of the Association des journalistes indépendants du Québec: Madam Chair, I do not want to repeat what I wrote in the brief you have received. I have sent you some documentation on the Quebec association of independent journalists.

I would rather start using my 10 minutes to tell you a story, something that actually happened to me today.

A few weeks ago, I wrote a short article for a Montreal magazine called *L'Actualité pharmaceutique*. It is put out by Rogers Media, which also publishes *Maclean's*, *L'Actualité*, *Châtelaine* and other magazines.

L'Actualité pharmaceutique, as its name indicates, is read by pharmacists. I did an article, actually an interview, with a professor at the University of Quebec in Montreal, Marcello Otero, who has done postdoctoral work on drugs. He is a professor of sociology who studies our relationship with drugs.

Moi, j'ai un fils qui a vingt ans et qui s'informe de toutes sortes de façons, pas nécessairement là où je m'informe, mais qui est très intéressé par ce qui se passe. Donc, il faut répondre aussi à ces gens.

[Traduction]

La présidente : Au nom de tous les membres du comité, j'aimerais remercier nos témoins d'être venus nous rencontrer.

La séance est levée.

MONTREAL, le jeudi 16 décembre 2004

Le Comité sénatorial permanent des transports et des communications se réunit aujourd'hui à 12 h 43 pour étudier l'état actuel des industries de médias canadiennes, les tendances et les développements émergents au sein de ces industries, leur rôle, les droits et les obligations des médias dans la société canadienne et les politiques actuelles et futures appropriées par rapport à ces industries.

Le sénateur Joan Fraser (présidente) occupe le fauteuil.

[Traduction]

La présidente : Honorables sénateurs, nous reprenons notre étude sur l'état actuel des médias canadiens et nous accueillons aujourd'hui les représentants de l'Association des journalistes indépendants du Québec.

[Français]

Il s'agit donc de madame Fabienne Cabado, journaliste indépendante, secrétaire de l'Association et de monsieur Jean-Sébastien Marsan, journaliste indépendant, pigiste, comme on disait dans le temps, qui est président de l'association.

Vous connaissez, je pense, notre format, dix minutes de présentation suivie par des questions.

M. Jean-Sébastien Marsan, journaliste indépendant et président de l'Association des journalistes indépendants du Québec : Madame la présidente, je ne veux pas répéter ce que j'ai déjà écrit dans le mémoire dont vous avez copie. Je vous ai fait parvenir de la documentation à propos de l'Association des journalistes indépendants du Québec.

Je voudrais plutôt commencer à utiliser mes dix minutes de temps de parole pour vous raconter une anecdote, c'est quelque chose qui m'est arrivé aujourd'hui même.

Il y a quelques semaines, j'ai écrit un petit article pour un magazine montréalais, qui s'appelle *L'Actualité pharmaceutique*. C'est une publication de Rogers Media, qui publie aussi *McClean*, *L'Actualité*, *Châtelaine*, et d'autres revues.

L'Actualité pharmaceutique, comme son nom l'indique, est lu par des pharmaciens. J'ai fait un article, une entrevue, en fait, avec un professeur de l'Université du Québec à Montréal, M. Marcello Otero, qui a fait des études postdoctorales sur les médicaments. C'est un professeur de sociologie qui étudie nos relations avec les médicaments.

Mr. Otero denounces the overuse of antidepressants in Quebec. In his view, these drugs create new social standards that will become transmissible. There is a pill culture in Quebec, and this is very disturbing when we realize that Quebecers are the biggest users of antidepressants in Canada.

I suggested this subject to the magazine *L'Actualité pharmaceutique*, which had never heard of Mr. Otero or his research. I therefore had something new to suggest, a certain amount of value-added, to use the business terminology.

I prepared an interview with Mr. Otero, which I submitted to the people of the magazine. However, I did that all by E-mail, we never met, and I think we spoke once or twice on the telephone.

They were very pleased with the result. They asked me to send them a bill, and their rate suited me very well. This morning, in my E-mail, I was asked to sign over the copyright in order to be paid. This assignment of copyright applies only to the electronic rights, not to the material in a print medium.

If I sign over the copyright, I will not be paid unless my article is re-used in print medium. If I do not sign, I think this will be the last time that *L'Actualité pharmaceutique* will want to work with me.

This is a context in which press concentration reduces the opportunities to resell an article elsewhere. If *L'Actualité pharmaceutique* had eight competitors in Montreal, I would tell them that I no longer want to work with them, that I did not like their business practices, and that I would go to see their competitor, *L'Actualité des pharmaciens* or *Les Nouvelles du monde de la pilule*, or whatever.

Unfortunately, that is no longer possible. I have little or no negotiating power with them. So they asked me to send the assignment of rights back by fax, and to stall for time, I told them that I did not have a fax machine. That is one way of getting a few more days. However, it does seem to me that I am going to lose my business relationship with this magazine.

In my view, this is one of the main threats to the freedom of the press and the quality of information in Quebec. The freedom of the press is threatened in Quebec, but not in the same way as in banana republics. We do not have a big bad authoritarian government that wants to censor the media.

Rather, we have business practices and precarious working conditions in journalism that threaten and in some cases undermine the quality of the information.

At the AJIQ, the precarious working conditions of journalists is our main concern. You have seen our brief, but we have also brought you a document entitled *Droits Devant*, a magazine which was published only once in 2001, on the issue of copyright. However, the content is still relevant and valid today, because the legal context has not changed.

Monsieur Otero dénonce la surconsommation de médicaments antidépresseurs au Québec. D'après lui, ces médicaments créent de nouvelles normes sociales qui seront transmissibles. Il y a une culture de la pilule au Québec et c'est très inquiétant quand on sait que les Québécois sont les plus gros consommateurs de médicaments antidépresseurs au Canada.

J'ai proposé ce sujet au magazine *L'Actualité pharmaceutique*, qui n'avait jamais entendu parler de M. Otero et de ses recherches. J'avais donc quelque chose de neuf à leur proposer, une certaine valeur ajoutée, en langage d'affaires.

J'ai produit une entrevue avec M. Otero, que j'ai soumise aux gens du magazine. Mais cela toujours par courrier électronique, nous ne nous sommes jamais rencontré et je crois qu'on s'est parlé une fois ou deux au téléphone.

Ils étaient très heureux du résultat. Ils m'ont demandé de leur faire parvenir une facture, le tarif me convenait très bien. Et ce matin, dans mon courrier électronique, on m'a demandé de signer une cession de droits d'auteur, pour pouvoir être payé. C'est une cession des droits d'auteur qui ne concerne que les droits électroniques, et non les droits sur support imprimé.

Si je signe la cession de droits d'auteur, je ne toucherai pas d'argent pour la réutilisation de mes textes sur un support autre qu'imprimé. Si je ne signe pas, je crois que c'est la dernière fois que *L'Actualité pharmaceutique* voudra travailler avec moi.

C'est un contexte où la concentration de la presse réduit les possibilités de revendre un article ailleurs. Si *L'Actualité Pharmaceutique* avait huit concurrents à Montréal, je leur dirais : « Écoutez, je ne veux plus travailler avec vous, vos méthodes d'affaires ne me conviennent pas, je vais aller voir un concurrent qui s'appelle *L'Actualité des pharmaciens* ou *Les Nouvelles du monde de la pilule* » peu importe le nom.

Malheureusement, cela n'existe plus. Mon pouvoir de négociation avec eux est très faible, pour ne pas dire zéro. Alors, ils m'ont demandé de renvoyer la cession de droits par télécopieur et pour gagner du temps, je leur ai dit que je n'en possédais pas. C'est une façon de gagner quelques jours de répit. Mais j'ai bien l'impression que je vais perdre cette relation d'affaires avec ce magazine.

C'est, selon moi, une des principales menaces à la liberté de la presse et à la qualité de l'information au Québec. Au Québec, la liberté de la presse est menacée, mais pas de la même façon que dans les républiques de bananes. On n'a pas de gros méchant gouvernement autoritaire qui veut censurer les médias.

Nous avons plutôt des pratiques d'affaires et une précarité des conditions de travail des journalistes qui font que la qualité de l'information est fragile et, dans certains cas, menacée.

À l'AJIQ, la précarité des conditions de travail des journalistes est notre préoccupation première. Vous avez vu notre mémoire, mais on a aussi apporté un document qui s'appelle *Droits Devant*, un magazine qui n'a été édité qu'une fois en 2001, sur la question du droit d'auteur, mais le contenu est toujours pertinent et valable aujourd'hui, parce que le contexte légal n'a pas changé.

The precarious situation of independent journalists in Quebec and of all part-time, temporary, contract, on-call or other journalists is a great concern. We at the AJIQ think that this is one of the main threats to the quality of information.

In order to reverse this trend, the AJIQ thinks that there must be a single interlocutor to deal with those who provide the work, namely the media owners and the media generally. That could be the AJIQ, or any other association that journalists might want to establish. We have no monopoly on good ideas.

In order to do this, we have to amend our labour laws, because at the moment, they do not allow multi-employer accreditation, namely the ability to unionize an entire industry all at once. In the work world, as you know, companies are unionized one at a time, and agreements always have to be renegotiated.

There are some exceptions, such as the construction industry, which was a free-for-all in the 60's in Quebec, and one day the government got angry and said that in future the industry would have to comply with the regulations set out in emergency legislation.

We at the AJIQ are not necessarily calling for such legislation for Quebec. Rather, we would prefer the government to allow multi-employer accreditation. And we are basing our recommendation on a document that you must have heard of, the Bernier report, which we quote in our brief. This report was submitted to the government in 2003 and is about the social and legal protection of part-time, temporary, self-employed and other workers. We call this group atypical workers.

The Bernier report contains 53 recommendations, and I cannot summarize them for you today. But the one that interests the AJIQ the most suggests the government establish a broad law on independent work in Quebec, based on legislation governing the status of the artist.

In other words, in all industries, self-employed or independent workers should be able to establish a representative association in accordance with certain criteria. For example, they might represent 50 per cent plus one of all independent workers in the association.

And once this association is accredited and recognized by the government, the suppliers of work, the companies, and the clients would be obliged to establish an employer association that would negotiate a collective agreement with the accredited association.

For example, in journalism, the fantastic thing would be to have collective agreements that apply to all independent media and journalists and that provide for a base minimum rate, social benefits and legal protection. We might think of some sort of unemployment insurance fund for self-employed workers, to which we could contribute. With each contract, there could be a contribution to the fund, which would allow independent

La précarité des journalistes indépendants au Québec et aussi de tous les journalistes à temps partiel, sur contrat temporaire, sur appel, et ainsi de suite est très préoccupante. À notre avis, à l'AJIQ, c'est une des principales menaces pour la qualité de l'information.

Pour renverser la vapeur, à l'AJIQ, nous croyons qu'il nous faut un interlocuteur unique face aux donneurs d'ouvrage, soit les patrons de presse, les médias en général. Ce peut être l'AJIQ, comme toute autre association que les journalistes voudront se donner; nous n'avons pas le monopole des bonnes idées.

Pour ce faire, il faudrait modifier les lois du travail, parce que actuellement elles ne permettent pas l'accréditation multipatronale, c'est-à-dire la possibilité de syndiquer tout un secteur d'activités d'un seul coup. Vous savez, dans le monde du travail, on syndique une entreprise à la fois, avec des accords qui sont toujours à renégocier.

Il y a quelques exceptions, comme le monde de la construction, qui était une foire d'empoigne dans les années 1960 au Québec et le gouvernement s'est fâché un jour en disant : Désormais, vous allez suivre les règlements que nous imposons par une loi d'exception.

À l'AJIQ, on ne revendique pas nécessairement une telle loi pour le Québec. On aimerait plutôt que le gouvernement permette l'accréditation multipatronale. Et pour ce faire, on s'appuie sur un document dont vous avez sûrement entendu parler, le rapport Bernier qui est cité dans notre mémoire, rapport qui a été remis au gouvernement en 2003, sur les protections sociales et juridiques des travailleurs à temps partiel, temporaires, autonomes, et autres, ce qu'on appelle les travailleurs atypiques.

Le rapport Bernier a 53 recommandations, je ne peux pas vous les résumer aujourd'hui. Mais celle qui nous intéresse le plus à l'AJIQ, c'est la recommandation qui propose au gouvernement de créer une vaste loi sur le travail indépendant au Québec, sur la base de la Loi sur le statut de l'artiste.

Autrement dit, dans tous les secteurs d'activités, les travailleurs autonomes ou travailleurs indépendants devraient pouvoir fonder une association représentative selon certains critères à respecter, en regroupant, par exemple, 50 p. 100 plus un de la masse des travailleurs indépendants dans cette association.

Et lorsque cette association est accréditée et reconnue par le gouvernement, les donneurs d'ouvrage, les entreprises, les clients ont l'obligation de créer une association patronale qui négocie un accord collectif avec ladite association.

Par exemple, dans le domaine du journalisme, ce qui serait fantastique, c'est qu'il y ait des accords collectifs qui s'appliquent à tous les médias et à tous les journalistes indépendants, qui prévoient, par exemple, un tarif minimal de base ou encore des protections sociales et juridiques. On pourrait penser à une sorte de caisse d'assurance chômage pour les travailleurs autonomes que nous sommes, à laquelle on pourrait cotiser. Il pourrait y

journalists to count on a small amount of money if there were a breach of contract or if there was very little work. There could also be provisions for group pension plans, and so on.

However, for the time being, it is absolutely impossible for the AJIQ to do this, because the labour laws do not allow it.

Our only negotiating power at the moment is a class action suit which was filed in June 1999 in reaction to massive violations of copyright on the Internet. The suit was filed in Quebec Superior Court and has not yet been approved. This is a very long process — some class actions take ten years.

This allows us to go and see the publishers and tell them that we do not like the class action any more than we do and that we do not want to drag the matter out before a court for ten years and that we could negotiate acceptable working conditions out of court for all their workers and our members.

We managed to do that in 2001 with the daily newspaper *Le Devoir*. We reached an agreement, a licence for copyright.

Since that time, people working for *Le Devoir* are assured that they will be paid the amounts the newspaper gets by reusing texts in media other than print, for example, the paper's Internet site, the Cedrom-SNi Eureka database and other non-print media.

Those are my introductory remarks, and I will now be pleased to answer any questions committee members may have.

[English]

Senator Tkachuk: The copyright issue has come up many times, not only here, but also in Ottawa. Can the copyright issue be dealt with by federal legislation? Can we find a solution to the problem of work being reproduced onto web pages and becoming part of large corporations libraries?

I am not an expert in copyright law, but there are publishing rights and copyright law to protect publishers and recorders of music. The artists are to be paid their piece in perpetuity. There was a time when they were not paid by the piece but sold their work into syndication; a situation similar to television.

[Translation]

Mr. Marsan: I am not an expert on the Copyright Act and I am not a legal expert either.

I do know, and we mention this in our document entitled *Droits Devant*, that the Canadian act provides that copyright belongs to the author, to the independent journalist, for life and even 50 years after, regardless of the medium.

avoir un prélèvement à chaque contrat qui irait dans une caisse, ce qui permettrait aux journalistes indépendants de compter sur une petite somme en cas de rupture de contrat ou de période creuse. On pourrait penser aussi à des régimes de retraite collectifs, et ainsi de suite.

Mais pour l'instant, c'est absolument impossible à l'AJIQ, parce que les lois du travail ne le permettent pas.

Notre seul pouvoir de négociations, en ce moment, c'est une demande de recours collectif qui a été déposée, en juin 1999, pour violation massive du droit d'auteur sur Internet. Cette demande à la Cour supérieure du Québec est toujours pendante et n'a pas encore été approuvée. C'est un processus qui est très long, certains recours collectifs durent dix ans.

Cela nous permet d'aller voir des éditeurs et leur dire que le recours collectif, les embête et nous aussi, et qu'on n'a pas envie de traîner devant un tribunal pendant dix ans et qu'on pourrait négocier à l'amiable des conditions de travail acceptables pour tous leurs collaborateurs et nos membres.

On a réussi à le faire en 2001 avec le quotidien *Le Devoir*. Il y a eu une entente, une licence pour les droits d'auteur.

Désormais, les collaborateurs du *Devoir* sont assurés de recevoir des sommes d'argent que *Le Devoir* réussit à dégager en réutilisant des textes sur des supports autres qu'imprimés, le site Internet du *Devoir* par exemple, la base de données Eureka de Cedrom-SNi et autres supports qui ne sont pas imprimés.

Ce seront mes remarques introductives et il me fera plaisir de répondre à toutes les questions que le comité voudra nous adresser.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : La question des droits d'auteur a été soulevée à plusieurs reprises, non seulement ici, mais également à Ottawa. Est-ce qu'on peut régler le problème des droits d'auteur au moyen d'une loi fédérale? Est-ce qu'on peut trouver une solution au problème des œuvres reproduites dans des pages Web et intégrées aux bibliothèques des grandes sociétés?

Je ne suis pas un expert de la Loi sur le droit d'auteur, mais il existe des droits d'édition et une loi sur le droit d'auteur pour protéger les éditeurs et les maisons de disques. Les artistes sont rémunérés à perpétuité pour leurs œuvres. Il fut un temps où ils n'étaient pas rémunérés à la pièce; ils vendaient leurs œuvres en souscription, comme cela se fait pour les émissions de télévision.

[Français]

M. Marsan : Je ne suis pas un expert de la Loi sur le droit d'auteur et je ne suis pas un juriste non plus.

Je sais, et c'est mentionné d'ailleurs dans notre document *Droits Devant*, que la loi canadienne stipule que le droit d'auteur appartient à son auteur, au journaliste indépendant à vie et même 50 ans après, pour tous les supports.

People can only assign their copyright over in writing. In commercial law, a verbal agreement has as much value as a written agreement. Of course, a verbal agreement is much more difficult to defend in court than a written agreement: witnesses and evidence are required.

Copyright is only signed over in writing. Theoretically, we should be protected as a result. In fact, we have no negotiating power with the huge conglomerates that own various media outlets. In the past, members of the AJIQ have been asked to sign forced assignments of rights, in other words, we had no negotiating power. We were told to either sign or find work elsewhere because we would no longer be working for them.

In the 1990s, beginning in 1996 and until 2000/2001, it was very common in the world of journalism, at least in Quebec, to force independent journalists to sign over their copyright, because publishers were obsessed by the Internet eldorado. They were convinced that there would be a tremendous amount of money to be made by endlessly recycling content in various digital media.

In 2000/2001, when the Internet's speculative bubble burst, there was a significant decline in this type of behavior. In the last two or three years, independent journalists are no longer being asked to sign unilateral assignments of rights. The contracts are more subtle, people are asked to sign over some rights, the electronic rights. And publishers are somewhat more open to negotiation, but it is difficult, as is clear from my adventure this morning.

I know that in the federal government at the moment, there is a review process of the Copyright Act underway. I have not followed that closely. What I have seen, however, is a preliminary document that talked about stating in the act that journalists would keep a life-time copyright for all media.

There is no specific reference to independent journalists as such in the act. It would be helpful if the act provided that independent journalists, and we emphasize this, keep their copyright for life and even afterwards for all media and assign their rights in writing only. However, we have to be careful: a non-negotiated and non-negotiable contract is not a legal contract.

[English]

Senator Tkachuk: Does the CBC or Radio-Canada require you to sign the same contract? Do they require that you sign all of your rights away when you do a story for them?

[Translation]

M. Marsan: I worked briefly at Radio-Canada in Montreal, last year and in 2002, and I never heard anything about a contract for assigning rights. CBC and Radio-Canada do not employ many truly independent journalists.

On ne cède son droit d'auteur que par écrit. En droit commercial, un accord verbal a autant de valeur qu'un accord écrit. Évidemment, un accord verbal est beaucoup plus difficile à défendre devant les tribunaux qu'un accord écrit, il faut des témoins et des preuves.

On ne cède que par écrit un droit d'auteur. Donc, en théorie, nous serions protégés. Dans les faits, on n'a pas de pouvoir de négociation face à des vastes conglomerats qui possèdent plusieurs médias. On a demandé dans le passé aux membres de l'AIIQ de signer des cessions de droits forcées, c'est-à-dire qu'on n'avait aucun pouvoir de négociations, c'était : Vous signez ou c'est la porte, vous ne travaillez plus pour nous.

Dans les années 1990, soit à compter de 1996, jusqu'en 2000-2001, c'était très courant dans le monde du journalisme, du moins au Québec, de forcer des journalistes indépendants à signer des cessions de droits, sous la contrainte, parce que les éditeurs étaient obsédés par l'eldorado Internet. Ils étaient convaincus qu'il y aurait énormément d'argent à faire en recyclant sans fin du contenu sur plusieurs supports numériques.

En 2000-2001, lorsque la bulle spéculative Internet a éclaté, ce sont des comportements qui ont considérablement diminué. Depuis deux ou trois ans, on ne demande plus aux journalistes indépendants de signer des cessions unilatérales de droits. Les contrats sont plus subtils, on demande de céder certains droits, les droits électroniques. Et puis les éditeurs sont un peu plus ouverts à négocier, mais c'est difficile, comme en fait foi mon aventure de ce matin.

Je sais qu'actuellement au gouvernement fédéral, il y a un processus de révision de la Loi sur le droit d'auteur. Je n'ai pas suivi cela de près. Ce que j'ai vu en revanche, c'est un document préliminaire où il était question de mentionner dans la loi que le journaliste conserve son droit d'auteur à vie pour tous les supports.

Ce n'est pas mentionné comme tel, on ne parle pas des journalistes indépendants comme tels, textuellement dans la loi. Il serait intéressant d'obtenir que la loi dise : Dans le cas des journalistes indépendants, soulignons-le, ils conservent leurs droits d'auteur à vie et même après, pour tous les supports et on ne cède ses droits que par écrit. Mais, il faut faire attention : un contrat non négocié et non négociable n'est pas un contrat légal.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Est-ce que CBC ou Radio-Canada vous oblige à signer le même contrat? Est-ce qu'on vous oblige à céder tous vos droits lorsque vous leur proposez un article?

[Français]

M. Marsan : J'ai brièvement travaillé à la Société Radio-Canada à Montréal, l'an dernier et en 2002, et je n'ai jamais entendu parler de contrat de cession de droits. CBC et Radio-Canada n'emploient pas beaucoup de journalistes indépendants purs et durs.

They have many casual workers, people hired for a specified period, either three or six months, and their contracts can be renewed several times, but it can also be cancelled without any kind of notice.

On the other hand, there are not a lot of purely independent journalists at the CBC and Radio-Canada, that is people who sell their work on an ad hoc basis. There are very few of them. I am told that there might be some abroad.

[English]

Senator Tkachuk: When they work under contract to the CBC versus being an employee of the CBC are they freelance for six months?

Mr. Marsan: Yes.

Senator Tkachuk: Do they get all the rights to the material that the person produces during those six months?

Mr. Marsan: No.

Senator Tkachuk: They do not?

Mr. Marsan: They do not, no.

[Translation]

Mr. Marsan: Because the Copyright Act states that salaried employees sign their rights over completely to their employer. Under their work contracts, they sign over all their rights to their employer. All the journalists who work for Radio-Canada or the CBC, all the unionized journalists who work for *La Presse* or the *Journal de Montréal*, have no rights on what they write and this is quite normal. It's what the law provides.

The Chairman: We should add that this includes term employees who are there, as you said, for six months, one year or two years.

Mr. Marsan: Yes.

The Chairman: For the term of the contract —

Mr. Marsan: They have no rights on what they write.

The Chairman: — they have no rights on their own product, in other words.

Mr. Marsan: Exactly.

The Chairman: This is what is involved?

Mr. Marsan: Salaried work automatically implies that the employer owns all the copyrights. Freelance independent work, however you might call it, automatically implies that the worker retains all his copyright, just like an artist.

Ms. Fabienne Cabado, independent journalist and Secretary of the Association des journalistes indépendants du Québec: We should perhaps differentiate between the written and electronic press, that is radio and television, where things work differently.

Ils ont beaucoup de salariés à statut précaire, soit des gens qui sont embauchés pour une période temporaire, trois mois ou six mois et leur contrat peut être renouvelé à plusieurs reprises, mais ils peuvent aussi perdre leur contrat sans aucune forme de préavis.

Mais à CBC et à Radio-Canada, il n'y a pas beaucoup de journalistes indépendants purs et durs, c'est-à-dire qui vendent un topo à la pièce. Il y en a très peu. D'après mes informations, il y en aurait quelques-uns à l'étranger.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Par apport à un employé de CBC, lorsqu'ils travaillent à contrat pour CBC, est-ce qu'ils deviennent pigistes pour six mois?

M. Marsan : Oui.

Le sénateur Tkachuk : Est-ce qu'ils ont tous les droits sur les documents qu'ils produisent pendant ces six mois?

M. Marsan : Non.

Le sénateur Tkachuk : Ils ne les ont pas?

M. Marsan : Non, ils ne les ont pas.

[Français]

M. Marsan : Parce que selon la Loi sur les droits d'auteur, un salarié cède ses droits à son employeur complètement. En vertu de son contrat de travail, il cède tous ses droits à l'employeur. Donc, tous les journalistes qui travaillent à Radio-Canada, tous les journalistes syndiqués, salariés à *La Presse* ou au *Journal de Montréal* n'ont aucun droit sur leurs textes et c'est normal; c'est ce que la loi stipule.

La présidente : Précisons que cela inclut les journalistes à contrat qui sont là, justement comme vous dites, pour une période de six mois, un an, deux ans.

M. Marsan : Oui.

La présidente : Pendant la durée du contrat...

M. Marsan : Ils n'ont pas de droits sur leurs textes.

La présidente : ... ils n'ont pas de droits sur leur produit, quoi.

M. Marsan : Effectivement.

La présidente : C'est de cela qu'il s'agit?

M. Marsan : Le travail salarié implique automatiquement que l'employeur conserve tous les droits d'auteur. Le travail indépendant, à son compte, « freelance », quelle que soit l'appellation, implique automatiquement que le travailleur conserve tous ses droits d'auteur, tout comme un artiste.

Mme Fabienne Cabado, journaliste indépendante et secrétaire de l'Association des journalistes indépendants du Québec : On pourrait peut-être faire des distinctions entre la presse écrite et la presse électronique, la radio et la télévision, où les choses sont différentes.

Under the current review of the Copyright Act, I believe that press organizations are viewed as cultural businesses. Journalists are not considered artists and nothing protects them in the act. It therefore seems essential to me to add a paragraph to define journalists as artists, as people having rights which should be respected, and there should also eventually be a paragraph in the act forbidding media businesses from negotiating the signing over of basic copyright. They should not even have the right to ask us to forfeit copyright, or else this should be really well regulated. There also needs to be a look at the concept that information is not a commodity, or at the very least, not a commodity like any other. This is how it is viewed at this time and this is what we confront every day as freelance journalists.

I find this very serious because it jeopardizes not only an entire group of journalists, and there are increasing numbers of them and we cannot say exactly how many for now, but in the long term, this very simply threatens democracy.

Senator Chaput: You say in your document that the Copyright Act is very clear on many points, for instance, by stating that the journalist is an author.

However, this does not recognize the fact that the journalist is a creator or an artist, but simply that he is an author. You also say this: "What is also clear is that everyone seems to forget that this right exists for freelance journalists."

If the Canadian statute is clear, why is it that this right is not respected and what recourse do you have? Could you sue?

Mr. Marsan: As a matter of fact, the press conglomerates do not comply with the act simply because they view us as cheap labour they can take advantage of. We are viewed as simple providers of content, which is a commodity that the media businesses and conglomerates want to reproduce in various media and use as much as they can for commercial purposes.

Senator Chaput: And not an author?

Mr. Marsan: And not an author, much less a worker with certain rights. The only way that AJIQ and other associations of journalists in English Canada, the US and Europe have been able to have their rights respected has been to launch class action suits or other court proceedings.

Recently in Toronto, some *Globe and Mail* journalists won an appeal against Thomson and *The Globe and Mail*. The class action was filed in 1996, so the process took a number of years.

There is a reference to this in the document entitled *Droits Devant*. Throughout Canada, the United States and elsewhere, class actions or similar applications have resulted in lengthy battles, lasting a number of years, but the law has always

Je soutiens que dans le cadre de la révision actuelle de la Loi sur les droits d'auteur, les entreprises de presse sont considérées comme des entreprises culturelles. Les journalistes ne sont pas considérés comme des artistes et rien dans la loi ne les protège. Donc, il me semble fondamental d'inscrire un alinéa qui définisse les journalistes comme des artistes, comme des gens ayant des droits qu'il faut respecter et éventuellement, qu'il y ait un alinéa dans la loi qui interdise aux entreprises de presse de négocier le droit fondamental du droit d'auteur. Qu'ils n'aient même pas le droit de nous demander de céder des droits d'auteur ou enfin que ce soit vraiment très bien réglementé. Par ailleurs, il me semble fondamental aussi qu'il y ait une réflexion profonde sur l'idée que l'information n'est pas une marchandise ou à tout le moins pas une marchandise comme une autre. Pour l'instant, c'est ainsi qu'elle est traitée et c'est ce avec quoi nous devons conjuguer au quotidien en tant que journalistes indépendants.

Je trouve que c'est très grave, parce que cela met en danger non seulement toute une masse de journalistes qui sont de plus en plus nombreux et dont on ne mesure pas encore le volume, mais à terme, c'est une menace à la démocratie tout simplement.

Le sénateur Chaput : Vous dites dans votre document, que la Loi sur le droit d'auteur est très claire sur plusieurs points, soit que le journaliste est un auteur, par exemple.

Mais ceci ne reconnaît pas le journaliste comme un créateur ou un artiste, mais uniquement en tant qu'auteur. Vous dites aussi : « Ce qui est aussi clair, c'est que tout le monde semble oublier que ce droit existe pour les journalistes indépendants. »

Si la loi canadienne est claire à ce sujet, comment se fait-il que ce droit n'est pas respecté? Et quels sont vos recours? C'est de les amener en Cour?

M. Marsan : Effectivement, c'est-à-dire que les entreprises de presse, les conglomerats de presse ne respectent pas la loi tout simplement parce qu'ils nous considèrent comme de la main-d'œuvre bon marché, corvéable à merci. On nous considère comme de simples fournisseurs de contenu, lequel contenu est une marchandise que les entreprises de presse et les conglomerats veulent reproduire sur toutes sortes de supports et utiliser au maximum à des fins commerciales.

Le sénateur Chaput : Et non pas un auteur?

M. Marsan : Et non pas un auteur, et encore moins un travailleur qui a des droits. La seule façon pour l'AJIQ, comme pour d'autres associations de journalistes au Canada anglais, aux États-Unis et en Europe, de faire respecter leurs droits, a été de déposer des demandes de recours collectifs ou d'en saisir les tribunaux.

Récemment, à Toronto, des journalistes du *Globe and Mail* ont obtenu gain de cause en appel contre Thompson et le journal *The Globe and Mail*. Le recours collectif a été déposé en 1996, c'est donc un processus qui a duré plusieurs années.

C'est mentionné dans le document *Droits Devant*. Partout au Canada, aux États-Unis et ailleurs, lors de recours collectifs ou des demandes semblables, ce fut de longues luttes, qui ont duré plusieurs années, mais la loi a toujours accordé au journaliste

acknowledged the right of independent journalist to defend their work, and this is the term that should be used, regardless of the medium. The work belongs to us, but unless we turn to the courts, we have no power.

Senator Chaput: Should the act be amended or should the way it is implemented be spelled out in writing, or should both of these things be done?

Mr. Marsan: I'm not an expert on the legislation.

Senator Chaput: Nor am I, not at all.

Mr. Marsan: It would be desirable to have the act state that independent journalists are authors and that it is not right to make them sign over their rights unilaterally. That is all the act needs to say. That would be a great service to us.

[English]

Senator Munson: Do you know if this is common practice in other Western countries, or are there lessons that can be learned from other Western countries in terms of regulation and protecting freelance journalists like yourself?

[Translation]

Mr. Marsan: In America at least, all copyright legislation is similar, and Canada has signed agreements with other countries. A journalist is an author. In the United States, there was the famous case involving Mr. Tasini from the National Writers Union. It is mentioned in *Droits Devant*.

Mr. Tasini sued *The New York Times* to have his copyright respected and won his case at every level. Wherever independent journalists have sewed their employer to have their copyright respected, the courts have upheld their case, because all the legislation is similar.

[English]

Senator Munson: It is happening slowly, one at a time. You talked about *The Globe and Mail* case. I think that is the Heather Robinson case.

Mr. Marsan: Yes, it is.

Senator Munson: That is only one case, and then it goes back to square one, and then there are more appeals. Am I correct?

Mr. Marsan: Yes.

[Translation]

Ms. Cabado: My background is French and I worked in France, a western country, where the legislation is very different. In France, the law is the same for all journalists, whether they are salaried workers or independent. So the situation is quite unique: once freelance journalists sign a contract, they have the same rights as salaried employees.

indépendant le droit de défendre son oeuvre, on se doit de l'appeler ainsi, pour tous les supports. Ceci nous appartient, mais à l'exception des tribunaux, nous n'avons pas de rapport de force.

Le sénateur Chaput : Est-ce la loi qui devrait être modifiée ou est-ce sa mise en application qui devrait être écrite ou bien les deux?

M. Marsan : Je ne suis pas un spécialiste de la loi.

Le sénateur Chaput : Mais moi non plus, pas du tout.

M. Marsan : En fait, il serait intéressant que la loi précise que les journalistes indépendants sont des auteurs et que de leur faire signer des cessions de droits unilatérales n'est pas correct. C'est ce qu'il faudrait préciser dans la loi tout simplement. Cela nous rendrait un grand service.

[Traduction]

Le sénateur Munson : Savez-vous si c'est l'usage dans d'autres pays occidentaux et peut-on s'inspirer de la réglementation de ces pays pour protéger les journalistes pigistes comme vous?

[Français]

M. Marsan : Du moins, en Amérique, toutes les lois sur le droit d'auteur se ressemblent et le Canada a signé des ententes avec d'autres pays. Un journaliste est un auteur. Aux États-Unis, il y a eu la fameuse cause de M. Tasini de la National Writers Union. C'est dans le *Droits Devant*.

Monsieur Tasini a poursuivi *The New York Times* et a gagné à tous les échelons, devant tous les tribunaux, pour faire respecter son droit d'auteur. Partout où les journalistes indépendants ont poursuivi leur employeur pour obtenir le respect du droit d'auteur, la justice leur a donné raison, parce que les lois se ressemblent.

[Traduction]

Le sénateur Munson : On progresse peu à peu, d'une fois sur l'autre. Vous avez parlé de l'affaire du *Globe and Mail*. Je crois que c'est l'affaire Heather Robinson.

M. Marsan : En effet.

Le sénateur Munson : Ce n'est qu'un cas parmi d'autres, et on se retrouve ensuite à la case départ. Les recours en appel se succèdent. N'est-ce pas?

M. Marsan : Oui.

[Français]

Mme Cabado : Je suis d'origine française et j'ai exercé mon métier en France qui est un pays occidental, où la loi est très différente. En France, la loi est la même pour tous les journalistes, qu'ils soient salariés ou indépendants. En fait, c'est assez spécial : les journalistes pigistes, dès lors qu'ils signent un contrat, ont les mêmes droits que les salariés.

So they are independent journalists, but they become salaried employees each time they sign a contract. And when freelance journalists work in France, the company paying them contributes to a pension fund, which means that these journalists are guaranteed benefits.

In France, there is even a national union of journalists, which covers everyone. That is not the case here, where everyone defends his own turf, where salaried journalists are very well defended by unions within their companies. That means that in France there are no double standards, with differences from on company to the next.

I come back to the idea that information is not a commodity. I think it is impossible to negotiate, or more accurately, it is ridiculous to negotiate different rights depending on the company for which journalists work.

I am not a great specialist on this either, but if you are interested, I would certainly suggest you take a look at what is going on in France.

The Chairman: Yes, we do intend to go to France, specifically to study this issue. It is also my impression that copyright law in France is much stronger than it is here.

Ms. Cabado: No doubt.

The Chairman: So there may be some things we should have a look at.

Ms. Cabado: Definitely.

[English]

Senator Munson: You talked about your story. Obviously, there must be other freelance journalists who are desperate and probably starving in a literary way. Do you know of people who would just sign because they really need the money? Is that why these media empires are getting away with it, because they can grab the weakest and pay them? Do they pay them 50 per cent? Do you have any statistics?

[Translation]

Mr. Marsan: We do not know how many independent journalists there are in Quebec. There are no statistics on that.

According to the Quebec statistics institute, which often uses Statistics Canada data, there are some 4,000 journalists in Quebec. The institute does not distinguish between salaried and independent journalists.

The association of independent journalists has about 100 members at the moment. The FPJQ has done surveys of its freelance journalists in the past.

I know from personal experience that most of my members earn relatively little — between \$20,000 and \$30,000 a year. Most

Donc, ce sont des indépendants, mais qui sont salariés ponctuellement. Et quand un journaliste pigiste travaille en France, l'entreprise qui lui paie son travail cotise à une caisse de retraite, ce qui fait que le journaliste a des avantages sociaux qui lui sont assurés.

En France, il y a même le Syndicat national des journalistes qui couvre tout le monde, ce qui n'est pas le cas ici, où chacun défend sa paroisse, où les journalistes salariés sont très bien défendus par les syndicats à l'intérieur même de leurs entreprises. Du coup, il y a non pas deux poids deux mesures, mais « X » poids « X » mesures, en fonction des entreprises.

Je reviens à l'idée que l'information n'est pas une marchandise. Il me semble que c'est impossible de négocier, c'est aberrant plus exactement, de négocier des droits différents selon les entreprises dans lesquelles les journalistes oeuvrent.

Je ne suis pas non plus une grande spécialiste, mais si cela vous intéresse, je vous invite grandement à aller voir ce qui se passe du côté français.

La présidente : Oui, effectivement, nous avons l'intention de nous y rendre, justement pour étudier cette question. J'ai l'impression que la France est un pays où la Loi sur le droit d'auteur est aussi beaucoup plus forte qu'ici.

Mme Cabado : Sans doute.

La présidente : Alors, il y aurait peut-être des choses à examiner.

Mme Cabado : Certainement.

[Traduction]

Le sénateur Munson : Vous avez parlé de votre cas personnel. Il doit y avoir d'autres journalistes pigistes qui sont désespérés et à court d'argent. Connaissez-vous des gens prêts à signer parce qu'ils ont besoin d'argent? Est-ce pour cela que les empires médiatiques réussissent, parce qu'ils s'en prennent aux plus faibles en les rémunérant mal? Est-ce qu'ils les rémunèrent à 50 p. 100 de la valeur du travail fourni? Avez-vous des statistiques à ce sujet?

[Français]

M. Marsan : On ne sait pas combien il y a de journalistes indépendants au Québec. Il n'y a aucune statistique là-dessus.

Selon l'Institut de la statistique du Québec, qui prend souvent ses données de Statistique Canada, il y aurait 4 000 journalistes au Québec. L'institut ne distingue pas ceux qui sont permanents de ceux qui ne le sont pas, et ceux qui sont indépendants de ceux qui ne le sont pas.

L'Association des journalistes indépendants comprend une centaine de membres actuellement. La FPJQ a déjà fait des sondages auprès de leurs journalistes pigistes indépendants.

Selon mon expérience personnelle, je peux observer parmi mes membres, la plupart gagnent un revenu relativement faible, entre

have to work in fields other than journalism in order to make ends meet. Many write for companies, and this can raise serious ethical problems in some cases.

Some go so far as to work in advertising, which is diametrically opposed to a journalist's job. Some do translation, which is less contentious, or work as something else entirely, such as cashier in a store, car salesman, and so on. Anything is possible.

The problem is that in order to have a good career as an independent journalist, people have to be available all the time. So working in another field results in a lack of productivity.

And the copyright income is not very high. Last year, I may have received \$1,000 or \$2,000 in copyright, but this was mainly reproduction rights, because my articles are often photocopied extensively by universities, colleges and government services that provide press clippings. All of this is tabulated by the Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction, Copibec, which sends me the checks. This is not a great deal of money, but it is very important to me, because it is a matter of rights. If we sign over our rights, we are abandoning our only source of long-term capital.

Ms. Cabado: Earlier, I was saying that democracy was in danger, but the same is true of the quality of the information people get, given that good journalists will refuse rates that have not changed since the 70s, in the case of some media.

Whatever the industry, when a subcontractor is hired because of a shortage of in-house staff, the subcontractor is generally paid much more than the salaried employees.

In journalism, it is the opposite. Good journalists are leaving the profession or turning to other areas of activity, and this opens the door to all sorts of people who call themselves journalists and whose work is substandard. Sometimes we are accused of putting too much emphasis on quality, something I find completely ludicrous in the context of information media. I do not think there can be any such thing as work of too high a quality, since high quality should be the basic standard.

[English]

Senator Merchant: With respect to some of the problems you are having with wanting a retirement pension fund, we have heard from the ethnic press in Ontario that they are having the same problem. We heard from a witness that has been in business for 20 years and at the end of it there is no security for him. That is a big problem.

Do you think that having to sign over the rights to ones work will trap a lot of young journalists? Perhaps they are not always quite as concerned about these things when they first start out, because they want to get in and establish a foot hold. Does this action become counter-productive to what you are trying to do, which is to gain certain rights for your organization?

20 000 \$ et 30 000 \$ par année. La plupart sont obligés de travailler dans d'autres domaines que le journalisme pour joindre les deux bouts. Il y en a beaucoup qui font de la rédaction corporative ou d'entreprise, ce qui peut poser de graves problèmes éthiques dans certains cas.

Certains vont jusqu'à faire de la publicité, ce qui est complètement à l'opposé du travail du journaliste. Il y en a qui font de la traduction, ce qui est moins litigieux ou qui travaillent dans un tout autre domaine, caissier dans un magasin, vendeur de voitures, tout est possible.

Le problème est que pour vraiment faire une belle carrière de journaliste indépendant, il faut être disponible tout le temps. Donc, travailler dans un autre domaine entraîne un manque de productivité.

Et les revenus de droits d'auteur ne sont pas très élevés. Moi-même, par année, je peux recevoir 1 000 \$ ou 2 000 \$ en droits d'auteur, mais surtout des droits de reproduction, parce que mes articles sont souvent photocopiés massivement par les universités, par les collèges, par les services des gouvernements qui font des revues de presse. Et tout cela est colligé par la Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction, Copibec, qui m'envoie des chèques. Ce ne sont pas des gros montants, mais j'y tiens, parce que c'est une question de droit. Céder ses droits, c'est céder son seul capital à long terme.

Mme Cabado : Plus tôt, je parlais de la démocratie en danger, mais la qualité de l'information l'est aussi, dans la mesure où un journaliste de qualité va refuser d'être payé à des tarifs qui n'ont pas bougé, dans certains médias, depuis les années 1970.

Dans n'importe quel secteur de l'économie, quand on emploie un sous-traitant, parce qu'on n'a pas la main-d'œuvre suffisante à l'intérieur d'une entreprise, on paie généralement ce sous-traitant beaucoup plus cher que ce qu'on verse à ses salariés.

Dans le journalisme c'est l'inverse : non seulement les journalistes de qualité quittent le journalisme ou mettent leur efforts dans d'autres activités, mais cela ouvre la porte à tout et n'importe quoi, à des tas de gens qui s'improvisent journalistes et qui font de la sous-qualité. On est parfois taxés de sur-qualité, ce qui me semble complètement aberrant dans le domaine de l'information. Il me semble qu'il ne peut pas y avoir de sur-qualité, celle-ci devrait plutôt être la cote de base.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : En ce qui concerne vos problèmes en matière de fonds de pension, des représentants de la presse ethnique de l'Ontario nous ont dit qu'ils connaissaient le même problème. Nous avons entendu un témoin qui faisait ce travail depuis 20 ans et qui ne bénéficiait toujours d'aucune sécurité. C'est un problème important.

Pensez-vous que l'obligation de renoncer à ces droits risque de piéger beaucoup de jeunes journalistes? Ils ne sont pas toujours aussi exigeants lorsqu'ils commencent à travailler, parce qu'ils veulent se faire un nom. Est-ce que leur attitude ne risque pas de contrecarrer votre démarche, qui vise à faire reconnaître certains droits à votre organisme?

[Translation]

Mr. Marsan: Personally, I advise students not to start their careers as freelances. That is suicidal. And I will tell you why.

In Quebec, unfortunately, there is not a culture of practical training. Media companies often do not offer on-the-job training programs. They do not have many resources for finding promising university or college graduates, taking on the most talented of them and providing them with on-the-job training in a team.

And yet, this is necessary, because when people are starting out in the profession, working in a newsroom is the best possible experience they can have. They are supported by experienced professionals, meet many people, make contacts and learn quickly. And if any mistakes they make are corrected quickly, so they advance relatively quickly in their careers as journalists.

However, a young person new to the profession who starts working as a freelance will be isolated at home, will know no one and will have few contacts. And making contacts takes a great deal of time and travel.

Beginners make mistakes without realizing it, and these mistakes are printed and appear in the media. They have very few contacts from whom they can learn and progress quickly. The working conditions of these young people are very difficult.

Many young students come to see us at the AJIQ. They work as freelances for a year or two after graduating. They make \$10,000 a year at most, they are very unhappy and isolated, they do not feel valued and ultimately leave journalism to do something else. So they study journalism for nothing, and they wasted two years of their life. None of this is good for the quality of the work.

When people are starting out, they cannot do a good job. In Quebec, in my opinion — and here I'm going to say something that may seem a little overstated: freelance journalism as it is practised at the moment is almost harmful to the quality of information.

In an ideal world, there would be fewer independent journalists, and they would be experienced people who have already worked in a company, who are specialists and have an excellent network of contacts, who have experience they can share, and who can produce high-quality information quickly.

These would also be people who have managed to build up some savings in their life, which also allows them to have their own little company. However, I think it is very bad for the quality of information to have all these young people, all these people coming off a long period of unemployment, all these beginners and all these people who call themselves journalists restricted to working as freelances out of their homes.

[Français]

M. Marsan : Personnellement, je conseille aux étudiants, aux jeunes de ne pas commencer leur carrière à la pige, c'est suicidaire. Je vais vous expliquer pourquoi.

Au Québec, malheureusement, il n'y a pas de culture de stage, les entreprises de presse n'offrent pas souvent un stage. Ils n'ont pas beaucoup de mécanismes pour aller chercher des bons finissants universitaires ou collégiaux et prendre les plus talentueux pour les encadrer, et les former à l'interne avec une équipe.

Pourtant cela serait nécessaire, car quand on commence dans le métier, travailler dans une salle de rédaction, c'est la meilleure expérience qui soit. On est encadré par des professionnels chevronnés, on rencontre plein de gens, on se fait des contacts, on apprend rapidement; et si on fait des erreurs, on se fait corriger rapidement, on peut surtout progresser relativement vite dans sa carrière.

Tandis qu'un jeune débutant qui commence à la pige sera isolé à la maison, il ne connaît personne et manque de contacts. Et, se faire des contacts demande beaucoup de temps et de déplacements.

Le débutant commet des erreurs et il ne s'en rend pas compte, celles-ci sont ensuite imprimées et se retrouvent dans les médias. Il a peu de contacts pour se faire entraîner et ainsi apprendre plus rapidement. Les conditions de travail de ces jeunes sont difficiles.

À l'AJIQ, beaucoup de jeunes étudiants viennent nous voir, ils font de la pige pendant un an ou deux après leurs études, ils ont gagné 10 000 \$ par année maximum, ils sont très malheureux, ils sont isolés et ne se sentent pas valorisés et, finalement, ils quittent le secteur pour faire autre chose. Donc, ils ont étudié le journalisme pour rien, et ils ont gâché deux années de leur vie. Tout cela crée une pression à la baisse sur la qualité de l'information.

Quand on crève de faim, on ne peut pas faire un bon travail. Au Québec, selon moi, — je vais dire quelque chose d'un peu gros — le journalisme à la pige, tel qu'il est pratiqué, dans le contexte actuel, c'est presque une nuisance pour la qualité de l'information.

Dans un monde idéal, il y aurait moins de journalistes indépendants et ils seraient des gens expérimentés, qui ont déjà travaillé en entreprise, qui sont spécialisés et qui ont un excellent de réseau de contacts, qui ont l'expérience à partager, qui sont capables de produire rapidement de l'information de qualité.

Ce sont des gens aussi qui ont cumulé des économies dans leur vie, ce qui leur permet aussi de soutenir leur petite entreprise individuelle. Mais tous les jeunes, tous les gens qui sortent d'une longue période de chômage, tous les débutants, tous les gens qui s'improvisent journalistes, que de les confiner au travail à la pige, au travail indépendant à domicile, à mon avis, c'est très mauvais pour la qualité de l'information.

Ms. Cabado: These market realities mean that independent journalists do not have the time to be concerned about their rights. Rather, they are in a race for freelance contracts, and a tremendous number of independent journalists have burn-outs, because they are on the go all the time.

If they want to earn a decent living, they have to work non-stop, in terrible conditions, with too much pressure from employers and performance demands that are sometimes unattainable. There have been no studies of this issue. In my environment, I know a number of journalists suffering professional burn-out. I think this is a very important point.

At the moment, the AJIQ is drawing up a list of freelance rates in the various media in Quebec. One of the questions we ask in our survey has to do with copyright. We ask the following question: "What copyright conditions are offered by each of the media for which you work?"

People never answer this question. When we ask again, they say they do not know. In other words, they are caught up in a system where they have to deal with the most urgent priorities. I was going to make a comparison with underground workers who work long hours at low wages in sweatshops, and who are only concerned about making enough money to put food on the table. That is a caricature and quite overstated, but the situation is somewhat similar.

We must also point out that there is no union of journalists here. The association with the most power is the Fédération professionnelle des journalistes, which represents salaried employees, who are defended by unions, who have excellent working conditions and who themselves have no awareness of the situation facing freelance journalists.

The AJIQ is a very small association with no power. There are eleven of us on the board of directors, and we have professional and family activities and devote as much time as we can to defending our profession. However, this is a huge job.

We must also find a way of enabling the AJIQ to mobilize independent journalists and get them to band together. At the moment, this is impossible.

The Chairman: I remember that at the very beginning, when articles were being reproduced in other media, one of the problems in paying copyrights was to anticipate the cost involved and to administer them. Because if access rights were sold, for example, to the archives of a newspaper, and this is particularly true now with the Internet, controlling access was at odds with the very idea of selling access. However, once access was sold to the newspaper, there was no control over what the purchaser decided to reproduce. It might be freelance texts, texts by salaried employees or photographs. It was impossible to predict, much less administer and track in order to determine who would be paid and how much.

Mme Cabado : La réalité du marché fait que les journalistes indépendants n'ont pas le temps de se préoccuper de leurs droits. Ils sont plutôt dans une course à la pige et il y a énormément de journalistes indépendants qui font des *burn-out*, parce qu'ils sont toujours en train de courir.

S'ils veulent arriver à avoir un salaire décent, ils doivent travailler sans cesse, dans des conditions terribles, avec des pressions trop grandes de la part des employeurs et des exigences de performance qui sont parfois insurmontables. Il n'y a pas d'étude qui a été faite sur la question. Dans mon environnement, je connais plusieurs journalistes qui sont affligés d'épuisement professionnel. Ce point me semble très important.

En ce moment, l'AJIQ établit une liste des tarifs de pige dans les divers médias québécois. Parmi les questions posées aux gens dans le cadre de notre enquête, il y en a une sur les droits d'auteur. On pose la question suivante : « Dans chacun des médias pour lesquels vous travaillez, quelles sont les conditions qu'on vous offre concernant vos droits d'auteur? »

Les gens ne répondent jamais à cette question. Quand on les relance, ils disent : « Je ne sais pas. ». C'est donc dire qu'on est dans un système où on pare au plus urgent. J'allais faire un comparatif avec le travailleur clandestin qui travaille de nombreuses heures pour deux sous dans des ateliers clandestins, puis qui ne va pas se préoccuper d'autre chose que d'avoir l'argent en bout de ligne pour pouvoir manger. C'est très caricatural et bien exagéré, mais quelque part, il y a une similitude.

Il faut aussi noter qu'il n'y a pas de syndicat de journalistes ici. L'association qui a le plus de pouvoir, c'est la Fédération professionnelle des journalistes qui représente les salariés, qui sont défendus par les syndicats, qui ont d'excellentes conditions et qui eux-mêmes n'ont aucune conscience des réalités vécues dans leur propre métier par les pigistes.

L'Association des journalistes indépendants est une mini association qui n'a aucun pouvoir. Nous sommes 11 personnes au conseil d'administration, qui avons nous aussi des activités professionnelles et familiales et qui donnons le maximum de temps pour défendre la profession, mais le travail est gigantesque.

Il faudrait aussi trouver une façon de donner des moyens d'action à l'AJIQ, de manière à ce qu'elle puisse mobiliser et fédérer les journalistes indépendants; ce qui, pour l'instant, n'est pas possible.

La présidente : Je me souviens qu'au tout début des reproductions dans d'autres médias, l'un des problèmes, si on voulait payer des droits, c'était de prévoir les coûts et de les administrer. Parce que si on vendait l'accès, par exemple, aux archives, dans le journal et d'autant plus maintenant avec Internet, contrôler l'accès c'était contre l'idée même de vendre l'accès. Mais une fois l'accès vendu au journal, on ne pouvait pas contrôler quels étaient les textes que l'acheteur voulait reprendre. Est-ce que c'était des textes de pigiste, des textes de salarié ou des photos? On ne pouvait jamais prévoir, encore moins administrer et suivre cela pour trouver qui serait payé et combien.

So when I listen to you, I see a huge administrative apparatus looming before me and I wonder whether you have thought about other solutions such as the photocopy fund or the fund for libraries that pays authors whose books circulate in libraries. Might this approach interest you?

Mr. Marsan: I am not a specialist in the management of copyright, but there is a collective in Quebec which does this type of work very well for print media, for reproduction. It is Copibec, the Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction. Its pays royalties for the large-scale reproduction of printed documents.

It is starting to do so for electronic texts as well. I have signed a non-exclusive licence with Copibec for the management of my electronic rights. Any publisher wanting to publish some of my print articles will be told to negotiate with Copibec, not with me.

If a publisher wants to reproduce an article on a CD-ROM, for example, or an Internet site, that is fine, and I will say to contact the people at Copibec. And the people at Copibec will try to get the best possible royalties for me, while keeping a bit to cover administrative costs, which are very low at Copibec, because it is a not-for-profit organization.

With respect to management, the people from Cedrom-SNi operate a number a databases. There is also the Eureka.cc, Internet site, which contains archive articles that may be bought individually. If they cannot distinguish a text by a salaried journalist from a text by an independent journalist that is their management problem, not ours.

In any case, for ten years Canadian companies have been getting excited about electronic commerce. In my opinion, this is a very small problem to overcome. I see no serious administrative problems with it. All that needs to be done is to establish from the outset that there is a distinct difference between the copyright of a salary journalist and the copyright of an independent journalist and that royalties must be paid to independent journalists.

Mrs. Cabado: Yes, perhaps this is precisely the difference, once again, between independent journalists and salaried journalists. In the Internet age, it will obviously become increasingly difficult to control the dissemination of texts, and, at the same time, this is not the most desirable thing to do.

If I write a text, the more widely it is disseminated, the happier I will be, not because my name gets known, but because my work gets known.

I do not know to what extent this could be established by legislation or in some concrete way, but earlier I was talking about the very low rates paid to independent journalists. Independent journalists are paid only for what they write, not generally paid for the research they do.

Alors, à vous entendre, je vois un immense appareil administratif se dessiner devant moi et je me demande si vous avez envisagé d'autres formules comme le fonds pour la photocopie ou le fonds qui existe pour les bibliothèques, pour les auteurs dont les livres y circulent. Est-ce que cette avenue pourrait vous intéresser?

M. Marsan : Je ne suis pas un spécialiste de la gestion des droits d'auteur, mais il y a une société au Québec qui fait très bien ce genre de travail pour les supports imprimés, la reproduction, et c'est Copibec, la Société québécoise de gestion collective des droits de reproduction. Elle verse des redevances pour la reproduction massive de documents imprimés.

Elle commence à le faire pour le domaine électronique. Moi-même, j'ai signé une licence non exclusive avec Copibec, pour la gestion de mes droits électroniques. Si un éditeur veut publier des articles que j'ai faits sur imprimé, je vais lui dire qu'il ne négocie pas avec moi, mais avec Copibec.

L'éditeur veut reproduire un article sur un cédérom, par exemple, ou un site Internet, parfait, je leur dit de s'adresser à Copibec. Et les gens de Copibec vont tenter d'obtenir les meilleures redevances possibles pour moi, tout en conservant quelques sous pour les frais administratifs, qui sont très faibles chez Copibec, parce que c'est un organisme sans but lucratif.

Pour ce qui est de la gestion, les gens de Cedrom-SNi exploitent plusieurs bases de données. Il y a le site Internet Eureka.cc, où on retrouve des articles archivés qu'on peut acheter à la pièce. S'ils ne sont pas capables de distinguer le texte d'un journaliste salarié d'un texte d'un journaliste indépendant, c'est leur problème de gestion et non le nôtre.

De toute façon, cela fait dix ans que les entreprises canadiennes s'excitent sur le commerce électronique, c'est un tout petit problème à surmonter, à mon avis. Je n'y vois pas de graves problèmes administratifs. Ce qu'il faut tout simplement faire, c'est établir dès le départ qu'il y a une différence nette entre le droit d'auteur d'un journaliste salarié et le droit d'auteur d'un journaliste indépendant et qu'il faut verser des redevances au journaliste indépendant.

Mme Cabado : Oui, peut-être que justement là, c'est encore la différence entre le journaliste indépendant et le journaliste salarié. À l'heure d'Internet, c'est sûr que cela va devenir de plus en plus difficile de contrôler la diffusion des textes, et en même temps, ce n'est pas ce qui est le plus souhaitable.

Si j'écris un texte, plus il va être diffusé et plus je vais être heureuse, pas parce que mon nom est diffusé, mais parce que l'information sur laquelle j'ai travaillé est diffusée.

Je ne sais pas dans quelle mesure cela peut être mis en place par une loi ou de manière concrète, mais tout à l'heure je parlais des tarifs très bas au feuillet pour les journalistes indépendants. Le journaliste indépendant n'est payé que pour ce qu'il écrit, il n'est pas payé généralement pour la recherche qu'il a faite.

To begin with, if the rates were higher, and if they were in keeping with the hourly rate paid to salaried employees, I think we would be much less insistent about our copyright and we would be happy to sign over the rights to our texts.

Moreover, another possibility would be to require notification every time a publisher used a previously published text — and there would be some administration to deal with — so as to better monitor and determine the cost involved.

Mr. Marsan: May I make a comment about the Internet? In the 90s, I was in favour of a completely free and open Internet, in keeping with the utopian dream of the people who invented it — namely a completely free, open, democratic space accessible to everyone.

Unfortunately, the Internet has been hijacked by people who want to make it into a commercial enterprise. I can live with that.

If the Internet is completely free of charge, it does not bother me that all my texts are on it, provided there is no charge involved. But if the Internet has become a commercial space, I want my share of the money that comes from my texts. It is a matter of principle.

Senator Chaput: My question is to Ms. Cabado. I would like to know more about your comment earlier that there is a law in France which, if I understood correctly, deals with freelance workers, not just journalists, and this law provides that employers must contribute to a pension fund.

Let me take the example of artists and other creators. I have a daughter who has a studio. She is a painter, and in order to keep her professional status, she has to produce so many works in two years. However, at the same time, she has to earn a living. So she works freelance, and because she has only small contracts, she has no pension fund.

Does the French law you referred to apply to all creators or just to journalists?

Ms. Cabado: It applies to journalists. I know that, because I benefited from it myself. However, the legislation is different for self-employed workers. This type of work does not exist in France the same way it does in Canada.

In order to be considered self-employed, a person has to set up a small company and pay various registration fees and contributions, such as to the health care fund. I remember that when I was a freelance, I would never have been considered self-employed in France, because I was not earning enough to pay the fees I would have had to pay as an independent worker under French law.

Au départ, si les tarifs étaient plus élevés et s'ils correspondaient au taux horaire que touche un salarié dans une entreprise, je pense qu'on s'énervait beaucoup moins pour nos droits d'auteur et on céderait nos textes avec joie et avec le sourire.

Par ailleurs, on pourrait mettre en place, chaque fois qu'un éditeur utilise un texte qu'il a déjà publié, — il y aurait là effectivement un aspect administratif à traiter — une déclaration qui pourrait permettre de mieux contrôler et d'évaluer ce que cela peut représenter économiquement.

M. Marsan : Vous me permettez une remarque à propos d'Internet? Dans les années 1990, j'étais partisan d'un Internet totalement gratuit et ouvert, selon l'utopie des gens qui ont créé Internet, soit un milieu totalement libre, ouvert, démocratique et accessible à tous.

Malheureusement, Internet a été siphonné par les marchands, les commerçants, par des gens qui veulent en faire une chose commerciale. Je peux bien vivre avec cela.

Si Internet est totalement gratuit, cela ne me dérange pas que tous mes textes y soient, tant que cela reste gratuit. Mais si Internet est devenu un centre commercial, je veux avoir ma part du fric qui est fait avec mes textes. C'est une question de principe.

Le sénateur Chaput : Ma question s'adresse à madame Cabado. Vous avez piqué ma curiosité quand vous avez dit tout à l'heure qu'il y a une loi qui existe en France et qui traite, si j'ai bien compris, des employés qui travaillent à la pige, et non pas uniquement des journalistes et que cette loi fait en sorte que l'employeur cotise à une caisse de retraite.

À titre d'exemple, nous avons des artistes, des créateurs. J'ai moi-même une fille qui a un studio, elle est peintre, et elle doit, pour garder son statut professionnel, produire tant de pièces en deux ans, mais en même temps, elle doit gagner sa vie. Donc, elle travaille à la pige et parce que ce sont des petits contrats, elle n'a aucune caisse de retraite.

Est-ce que cette loi s'applique chez vous à tous les créateurs ou uniquement aux journalistes?

Mme Cabado : Elle s'applique aux journalistes, j'en suis certaine parce que j'en ai bénéficié. Mais la loi est différente en ce qui concerne le travailleur indépendant. Le travail autonome tel qu'il existe au Canada n'existe pas en France.

Pour pouvoir se déclarer travailleur autonome, il faut pour ainsi dire monter une petite entreprise et payer diverses inscriptions et cotisations, telle la caisse pour la santé. Enfin, je me souviens qu'à l'époque où j'étais pigiste, je n'aurais pas pu être une travailleuse autonome en France, parce que je ne gagnais pas suffisamment pour payer les cotisations que le travail indépendant, tel qu'il est légiféré en France, m'aurait obligé à payer.

Consequently, I think that your daughter would not qualify as a self-employed worker in France, and ultimately she would become part of the underground economy. This phenomenon is much more widespread in France than here, and one of the reasons is that it is impossible to just be an independent worker.

When I got here I thought I had come to the land of milk and honey and that I was free to be independent. What I realize is that I am free to be independent, which I love, but as far as social benefits go, it is more like slavery than freedom.

[English]

The Chairman: Colleagues, we come now to our last, but definitely not the least of our witnesses of the day.

[Translation]

I would invite our next guests, the representatives from the Quebec Press Council, to please come forward.

Members will recall that two days ago we met with representatives from the Ontario Press Council. Now we have the Conseil de presse du Québec. With us today are Raymond Corriveau, the President of the Council, and Robert Maltais, the Secretary General. Welcome. You know our format: a ten-minute presentation followed by questions.

Mr. Robert Maltais, Secretary General, Conseil de presse du Québec: Thank you for your invitation. We are doubly pleased to be here, since the invitation came from you, the former editor of *The Gazette*. We will try to keep our presentation as brief as possible. We have brought a number of documents that answer at least partially some of the questions asked by the committee.

Unfortunately, on other issues of interest to you, we must say that we would have required more time. And in particular, we would have had to do some specific studies on certain issues in order to provide the committee with information, because you have raised some very fundamental issues.

We will make our presentation as briefly as possible, and we will be pleased to answer your questions in either French or English.

Mr. Raymond Corriveau, President, Conseil de presse du Québec: Without further ado, Madam Chair, since you have asked a series of very relevant questions, I will walk you through the documents we have provided and we will focus on the last part, because I think we have an exclusive point of view that deserves attention, because we have never written such comments anywhere. I think it is important to pass them on to you.

First, with respect to the operations of our council, we have a document that summarizes the year's activities. Fortunately, there is a chronology of the council's existence, its major activities and its operating procedures. However, if you have any questions later, we will be pleased to answer them.

Donc, je pense que votre fille en France ne pourrait pas être travailleuse autonome et qu'elle serait éventuellement travailleuse au noir. En France, le travail au noir est beaucoup plus répandu qu'ici, entre autres, parce qu'il y a une impossibilité à être un petit travailleur indépendant.

Quand je suis arrivée ici, je pensais : Yé! l'Amérique, l'eldorado, merveilleux, je suis libre d'être indépendante. Puis en fait, je me rends compte que je suis libre d'être indépendante, j'adore cela, mais au niveau de la protection sociale, ce n'est vraiment pas une liberté, c'est un esclavage.

[Traduction]

La présidente : Chers collègues, nous passons maintenant à notre dernier témoin de la journée, qui n'est certainement pas le moindre.

[Français]

J'inviterais donc nos prochains invités, les représentants du Conseil de presse du Québec, à venir se présenter.

On se souviendra qu'il y a deux jours, nous avons rencontré des représentants du Conseil de presse de l'Ontario. Nous voici avec le Conseil de presse du Québec. Et nous accueillons M. Raymond Corriveau, président du conseil, et M. Robert Maltais, secrétaire général. Bienvenue chez nous! Vous connaissez le format : présentation de dix minutes, période de questions.

M. Robert Maltais, secrétaire général du Conseil de presse du Québec : Je vous remercie de l'invitation, d'autant plus qu'elle vient de vous comme ancienne éditrice de *The Gazette*, c'est un double plaisir pour nous. On va tenter de vous faire une présentation la plus brève possible. On a amené un certain nombre de documents qui répondent en partie, en tout cas, à certaines questions que la commission se pose.

Malheureusement sur d'autres points de vos intérêts, on doit dire qu'il nous aurait fallu avoir un délai beaucoup plus long. Il aurait fallu surtout des études spécifiques sur certaines questions pour pouvoir éclairer le comité, parce que vous posez quelques questions fondamentales.

On va faire notre présentation le plus brièvement possible et il nous fera plaisir de répondre à vos questions, en français ou en anglais, comme vous voulez.

M. Raymond Corriveau, président du Conseil de presse du Québec : Madame la présidente, sans plus tarder, comme vous avez une série de questions très pertinentes, je vais vous guider dans la documentation que nous avons amenée et nous allons nous attarder sur la dernière partie, parce que je crois que nous avons un point de vue, je dirais, exclusif et qui mérite attention, parce que nous n'avons jamais écrit de tels propos nulle part. Je crois qu'il est important de vous les transmettre.

D'abord, sur le fonctionnement du conseil, nous vous laissons un document qui fait la synthèse de l'année. Il y a heureusement une chronologie de l'existence du conseil, les grandes activités ainsi que les modalités de fonctionnement. Si toutefois, ultérieurement, vous aviez des questions, il nous fera plaisir d'y répondre.

In the first question, you ask whether Canadians have access to enough information and information of sufficient quality on international, national, regional and local affairs. Unfortunately, we cannot comment on all the key issues of interest to committee members.

Mr. Maltais gave you some of the reasons for that. However, I must tell you that we are considering a trip around Quebec, but so far it has not happened. That might have allowed us to contribute some more information. If we do make the trip before you have completed your study, we could send you some other material.

The second question asks whether communities, minorities and remote areas are well served. It is not clear that there is adequate media service for minorities. We have submitted two documents. The first is the result of a complaint filed with the council which is a good illustration of the problems that sometimes crop up with respect to regional information services.

You can see how we handle complaints at the council. We outline the background, the context, the analysis and the resulting judgment.

We have included the proceedings of the conference on the press and aboriginal reality, which was held in Quebec City in October 2003. I would invite you to review the recommendations made at this conference. There were three main ones, and I think they could lead to constructive, long-term solutions. You can appreciate that this problem must be dealt with a view to the long term. We will leave that document with you.

Another question asks how the current policy context has allowed such a concentration of the electronic media in Toronto and Montreal.

We cannot provide a specific answer to this question, because we do not have any policy analysis as such.

However, you do have a number of documents, in particular a brief prepared in February 2001 for a parliamentary committee, which received unanimous support. I think it is important to emphasize that there was consensus among all the political parties in Quebec.

In that case as well, some recommendations were made. I would nevertheless like to make a comment: it is clear that since we do not have legislation, as some countries do, and since we do not have a policy framework, the market has had free rein.

We would like to highlight an innovative proposal made at that time, involving the establishment of a development fund to promote the survival and establishment of independent information bodies. I think that it is an interesting solution that deserves your attention. The other suggestions are interesting as well, but we wanted to emphasize that one in particular.

La première question : « Les Canadiens ont-ils accès à une quantité et une qualité suffisante d'informations sur les affaires internationales, nationales, régionales et locales? » Malheureusement, nous ne sommes pas en mesure de nous prononcer sur toutes ces questions clés qui intéressent les membres du comité.

M. Maltais a invoqué un certain nombre de raisons. Je dois vous dire cependant que nous travaillons sur l'hypothèse de faire une tournée du Québec, mais elle n'est pas encore réalisée, donc nous aurions pu amener des éléments contributifs. Si cela se réalise avant la fin de vos travaux, nous pourrions vous envoyer d'autres documents.

La seconde question : « Les collectivités, les minorités et les centres éloignés sont-ils bien desservis? » La desserte médiatique adéquate des minorités n'apparaît pas évidente. Nous vous avons transmis deux documents. D'abord, le premier résulte d'une plainte qui a été logée chez nous et qui, en fait, démontre bien les misères, parfois, de l'information régionale.

Vous pourrez constater et remarquer comment les plaintes sont traitées chez nous. Vous avez tout l'historique, le contexte, l'analyse et le jugement par la suite.

Il y a les actes du colloque sur la presse et la réalité autochtone, un colloque qui s'est tenu à Québec, en octobre 2003. Je vous invite à prendre connaissance des recommandations émises lors de ce colloque. Il y avait trois grandes recommandations et je pense que celles-ci pourraient permettre des solutions constructives à long terme. Vous comprenez bien que ce problème doit être traité dans une perspective à long terme. Nous vous laissons ce petit document.

Il y a aussi la question : « Comment le cadre de politique actuelle a-t-il permis une telle concentration des médias électroniques à Toronto et à Montréal? »

En fait, nous ne pouvons pas formuler de réponse spécifique à cette question, nous ne possédons pas d'analyse de politique comme telle.

Par contre, vous avez en votre possession une série de documents, notamment un mémoire qui a été produit en février 2001 lors d'une commission parlementaire et qui a d'ailleurs fait l'unanimité. Je crois qu'il est important de souligner que toutes les formations politiques à Québec convergeaient dans le même sens.

Là encore, des recommandations ont été faites. J'aurais toutefois une observation à faire : il est clair qu'en l'absence de loi comme certains pays en ont, et sans cadre politique, le marché a joué comme il le voulait.

Nous voulons souligner une proposition novatrice qui avait été faite à ce moment-là, soit la création d'un fonds de développement visant à favoriser la survie et l'émergence d'organes d'information indépendants. Je crois que c'est une solution intéressante qui mérite votre attention. Les autres sont intéressantes aussi, mais nous voulions plus particulièrement vous pointer celle-ci.

That leads us to talk about the various types of self-regulation. Are they appropriate? We at the Press Council can argue in favor of self-regulation by the media. This is illustrated by the fact that there are five press councils in Canada, and by the fact that the Quebec Press Council has existed for over 30 years.

Our activities prove that self-regulation is possible: more than 1,600 decisions on ethics have been made in response to complaints against the information media. We have produced more than 10 briefs, 24 notices and 218 press releases.

Our ethical guide, entitled "Rights and responsibilities of the press", is accessible to the public and to the entire journalism community and is on our website.

We very much hope that we will get the financial resources required to translate all these documents into English. We are asking the media to publicize the council's decisions and activities.

However, our independence entails a cost, and I think we must discuss this openly, which we will do.

Originally, a foundation was established at the Press Council by the public and government in the early 1970s. The interest from the foundation was supposed to provide the public contribution, which was augmented annually by the contribution from the media.

It was quickly apparent that this amount was inadequate, and the media's contribution was increased. Indirectly, the council became increasingly dependent on media organizations. Various strategies were developed over a certain period of time. The secretary general was a public servant paid by the government. I think it is important to mention that some media groups have for years shown a great deal of maturity and loyalty toward the council. However, we must also say that some indicators suggest that other media groups use the financial issue as a way of exerting pressure.

Throughout our history, we have been so handicapped by the lack of resources that for a certain period of time, it took 12 to 18 months to publish a decision. At the moment, it takes 4 to 5 months. We find the 4-month target difficult and not desirable, because we have about 500 cases a year, which result in about 100 judgments.

The difference between the two periods of time has to do with our mediation efforts. So, as you can see, it would be difficult to hear from the parties in less time.

All my predecessors, including the last two, have sounded the alarm bells regarding the funding and independence of the Press Council. I would invite you to read what we say on the very first page. This was a comment by the first president of the Press Council. In June 1977, he said that funding was the Achilles heel of the Press Council. It is quite moving to note that he said we

Cela nous amène à parler de la question des formes d'autoréglementation. Sont-elles appropriées? Au Conseil de presse, nous pouvons faire un plaidoyer en faveur de l'autoréglementation des médias. C'est illustré par l'existence de cinq conseils de presse au Canada et par plus de 30 années d'existence du Conseil de presse au Québec.

En fait, nos activités prouvent que l'autoréglementation est possible : plus de 1 600 décisions déontologiques ont été rendues suite à des plaintes contre les médias d'information. Nous avons créé plus de 10 mémoires, 24 avis et 218 communiqués.

Notre guide déontologique intitulé « Droits et responsabilités de la presse », est accessible au grand public, à l'ensemble de la communauté journalistique, et sur notre site Web.

Nous souhaitons vivement obtenir les ressources financières pour traduire tous ces documents en anglais. Nous demandons aux médias d'effectuer une médiatisation des décisions des activités du conseil dans la sphère publique.

Cependant, notre indépendance a un coût et je pense qu'il faut en parler ouvertement, ce que nous allons faire.

À l'origine, une fondation au Conseil de presse a été instituée par les membres du public et le gouvernement, au début des années 1970. Cette fondation devait, par ses intérêts, fournir la contribution du public à laquelle s'ajoutait chaque année celle des médias.

Très rapidement, cette somme est apparue insuffisante et la contribution des médias a pris une ampleur accrue. Indirectement, le conseil est devenu de plus en plus tributaire des organismes de presse. Plusieurs stratégies furent esquissées pendant un moment. Le secrétaire général était un membre de la fonction publique rétribué par l'État. Je pense qu'il est important de souligner que certains groupes de presse, depuis des années, ont fait preuve d'une grande maturité et d'une grande fidélité au conseil. Cependant, il faut aussi dire que certains indices nous portent à croire que d'autres regroupements médiatiques utilisent la question financière comme un moyen de pression.

Au cours de notre histoire, nous avons été tellement handicapés par le manque de ressources que pendant un temps, les décisions prenaient de 12 à 18 mois avant de paraître. Actuellement, nous en sommes à quatre à cinq mois. Le seuil du quatre mois nous apparaît un seuil difficile et non souhaitable à franchir, parce que nous avons environ 500 requêtes par année qui conduisent à une centaine de jugements.

La différence entre les deux, c'est un exercice de médiation que nous effectuons. Donc, comme vous le voyez, on pourrait difficilement donner le temps aux parties de s'exprimer en moins de temps.

Tous mes prédécesseurs, incluant les deux derniers, ont lancé des cris d'alarme sur la question du financement et de l'autonomie du Conseil de presse. Je vous invite à lire ce que nous avons inscrit en toute première page, c'est le premier président du Conseil de presse, en juin 1977, qui parlait du financement comme le talon d'Achille du Conseil de presse. C'est assez émouvant de voir qu'il

should find a structural solution to the problem, in light of the volunteer time given by the council's directors. We highlighted this on page 3, at the very beginning.

Last year, we avoided a deficit thanks to a special donation from the foundation. However, as you have seen, that will make our long-term financial situation precarious, because the interest income has been reduced. This year, we are expecting a deficit because of the withdrawal of an association involved in media activities.

So that is the situation. Let us try to come up with solutions, if we may. Despite the goodwill of some media groups, we have to conclude that the voluntary contribution by the media and media organizations has been somewhat unreliable over the years. In order to run the Press Council, we have to be able to count on stable cash flows.

The council is studying various options. Our board of directors will be focusing on this thorny issue this winter and spring. Obviously, we must find a structural solution to the problem.

One solution that would allow the council to be independent from both financial and political pressure might be the establishment of a compensatory fund, to which the owners of the major media outlets would agree to contribute. This would mean that if one partner were to withdraw, the fund could compensate for this, and the major media owners would determine how to keep the fund active so that it could always provide regular funding for the council.

The problem with big newspapers is that they do not work collaboratively; we have to be realistic in that regard, they are in fierce competition with one another.

We have examined various solutions to that problem, but we have found none that was reliable.

Our council has an annual budget of close to \$380,000, of which \$70,000 come from the foundation and a little more than \$200,000 from the members of big press organizations. We raise the rest here and there. This raises the question of whether the government could not itself provide the \$200,000 donated to us by the private sector.

It is true that the Quebec government is itself looking for money, these days. They are not inclined to invest in industries where big financial groups are present. Rather, they tend to think that there is enough money in that industry for us to solve our own problems.

Between the precarious financial situation of the government and the inherently competitive nature of the media, could we not imagine a hybrid solution, in other words, some kind of regulation by which the government could ensure a mandatory contribution to the press council? It is true that we have always been careful to stay at arm's length from the government as well as everyone else, and that our existence depends on no statute nor constitution. The Press Council is incorporated but it is independent. The Press Council was not created by statute.

disait qu'on devait trouver une solution structurelle à ce problème, en raison du temps de bénévolat que les administrateurs ont donné au conseil. Nous l'avons souligné en page trois, au tout début.

L'an dernier, nous avons évité un déficit grâce à une donation spéciale de la fondation, mais comme vous avez bien compris, cela nous précarise à long terme, puisque les revenus d'intérêts s'en trouvent amoindris. Cette année, nous avons un déficit anticipé en raison du retrait d'une association vouée aux activités médiatiques.

Voilà le constat, imaginons des solutions, si vous le voulez bien. En fait, force est de constater que malgré la bonne volonté de certains groupes de presse, la contribution volontaire des médias et des organisations de presse s'est avérée, au fil des ans, plus ou moins fiable. Quand on veut gérer le Conseil de presse, il faut être capable d'avoir des flux de trésorerie sans surprise, en fait.

Le conseil étudie diverses modalités. Notre conseil d'administration va se pencher sur cette question épineuse au cours de l'hiver et du printemps prochain. Il faut évidemment qu'on trouve une solution structurelle à ce problème.

En fait, une solution qui permettrait l'étanchéité du conseil en regard des pressions financières aussi bien que politiques pourrait être la création d'un fonds compensatoire auquel les grands propriétaires des médias s'engageraient à contribuer. De sorte que si un partenaire se retire, le fonds pourrait compenser et les grands propriétaires de médias veraient, de la manière qu'ils le souhaitent, à maintenir le fonds actif de façon à ce qu'il puisse toujours assurer un financement régulier au conseil.

Le problème que l'on y voit, c'est que les grandes entreprises de presse ne sont pas un mode de collaboration, il faut bien être lucide là-dessus, ils sont en féroce compétition les uns avec les autres.

Nous avons tenté diverses pistes en ce sens, mais actuellement, on n'a pas de solution, cela ne s'est pas avéré très fiable.

En fait, le conseil possède un budget de près de 380 000 dollars par année, dont 70 000 dollars de la fondation, 200 000 dollars ou un peu plus des membres des grandes organisations de presse. Le reste, on va chercher de l'argent un peu partout. On pourrait alors se demander si l'État pourrait compenser d'environ 200 000 dollars, ce que les entreprises privées donnent?

Il faut dire que le gouvernement québécois est plutôt en quête de fonds ces temps-ci. Il se voit mal investir dans un secteur où des grands groupes financiers sont actifs. Ils ont plutôt tendance à dire : Il y a tellement d'argent là, peut-être qu'ils pourraient régler leur problème entre eux.

Entre la précarité financière de l'État et les situations de concurrence ontologique des médias, est-ce qu'on peut imaginer une solution hybride, c'est-à-dire par règlement que l'État pourrait veiller à ce qu'il y ait une contribution obligatoire au conseil? Il faut dire que nous avons toujours veillé à garder notre indépendance aussi bien envers l'État qu'envers qui que ce soit d'autre et il n'y a pas d'acte constitutif, il n'y a pas de loi. Nous sommes incorporés, nous sommes indépendants, mais pas plus. Il n'y a pas de loi qui a donné naissance au Conseil de presse.

There is one solution: we could reduce our level of activity. But events in the past year have pushed us in the opposite direction; in 2004, civil society asked us to intervene in the case of Saint-Charles-Borromée, for example. Civil society was in need of an arbitrator, and editorial writers who might be described as well respected have applauded the role that we played in that regard.

As you can see, there is no easy solution, and we at the council, are still looking for one. I should point out that the members of the board are volunteers; they come from all walks of life, they are managers in media organizations, reporters, citizens, women and men, who, despite our financial difficulties over the last 30 years, continue to volunteer their services to ensure the survival of the council.

According to our very conservative estimate, which does not take travel time into account, our volunteers have given more than 54,000 hours to the Press Council. That is absolutely fantastic. Our board members are very dedicated people.

I think we owe it to them to find a solution. That is what we wanted to tell you today. We are now ready to answer your questions.

The Chairman: Before we go to questions, I will ask you to briefly describe the Saint-Charles-Borromée case for my colleagues who are not from Quebec and to whom the case is not so well known. This case is a good illustration of the complex issues we must sometimes address.

Mr. Corriveau: I will let the secretary general answer, because I was not president at the time, and Robert Maltais knows the context better than I do.

Mr. Maltais: Saint-Charles-Borromée is a residential long-term care centre where the patients, who are very vulnerable people, were abused. The story came out in the media through Radio-Canada and *La Presse*.

The case received extensive media coverage and a few days after the story came out, the director general of Saint-Charles-Borromée, Mr. Léon Lafleur, committed suicide.

The premier of Quebec did not hesitate to finger the media and to tell them they should consider their role in all of this. We found Premier Charest a little too quick to lay blame, but we did find it appropriate to do a little self-criticism. We set up three task forces that examined the case, that reviewed over 10 hours of radio and television reports and articles published mostly in Quebec dailies. In all, 111 texts were analyzed.

The committee concluded that, on the whole, the French and English press did fairly well except for a few cases where there were some shortcomings. Some of these were major, and some minor.

Il y a toujours les solutions de réduire nos activités, mais comme l'année qui se termine plaide pour une toute autre orientation, on a vu le rôle que la société civile nous a demandé de jouer, dans le cas, par exemple, de Saint-Charles-Borromée, où on a bien vu que la société civile avait besoin d'un arbitre; rôle que nous avons joué et qui a été salué par des éditorialistes, à mon avis, prestigieux, qui ont apprécié notre travail.

Vous voyez que les avenues ne sont pas simples et nous cherchons toujours une solution au conseil. Je pense qu'il faut souligner que les administrateurs bénévoles qui proviennent de tous les horizons, que ce soit les patrons de presse, les journalistes et les citoyens, des femmes, des hommes, malgré nos difficultés financières, depuis plus de 30 ans, continuent à travailler de façon bénévole pour la survie du conseil.

On a fait une petite estimation qui est vraiment très prudente, qui exclut les temps de transport et nous en sommes à plus de 54 000 heures de temps de bénévolat accordé au Conseil de presse. C'est absolument fantastique. Nos administrateurs sont des personnes absolument dévouées.

Je pense que nous leur devons une solution. C'est ce que nous avions à vous dire aujourd'hui. Nous sommes à l'écoute de vos questions.

La présidente : Juste avant de passer aux questions proprement dites, je vais vous demander de mieux décrire le cas de Saint-Charles-Borromée, parce que pour mes collègues non québécois, c'est peut-être moins connu et cela illustre bien la complexité des questions sur lesquelles il faut parfois se pencher.

M. Corriveau : Je vais laisser la parole au secrétaire général, parce que je n'étais pas en présence comme président, à ce moment-là et Robert Maltais a vraiment l'ensemble de tout le contexte.

M. Maltais : Je vous rappelle que Saint-Charles-Borromée, c'est une histoire de patients d'un centre hospitalier, des gens très vulnérables qui ont eu des mauvais traitements. L'histoire est sortie dans la presse, à la fois à Radio-Canada et dans le journal *La Presse*.

Le cas a été extrêmement médiatisé et au cours des tout premiers jours de l'événement, le directeur général de Saint-Charles-Borromée, M. Léon Lafleur s'est suicidé.

Or, le premier ministre du Québec n'a pas hésité à pointer du doigt les médias et à inviter ceux-ci à faire un examen de conscience. On a trouvé le premier ministre Charest un peu rapide sur la détente et on croyait nous aussi qu'il fallait faire une autocritique de l'histoire. Donc, nous avons constitué trois groupes de travail qui se sont penchés sur cette histoire, qui ont écouté une dizaine d'heures d'enregistrement audio-visuel de stations de radio et de stations de télévision et qui ont examiné le travail de tous les quotidiens du Québec, principalement. Donc, quelque 111 textes ont été analysés.

Le comité a conclu que, globalement, la majorité de la presse francophone et anglophone s'était assez bien tiré d'affaire, à l'exception malheureusement de quelques dérapages. Il y a eu des dérapages majeurs et, dans quelques cas, des dérapages mineurs.

The working group found cases of minor slippage in almost all the media, and the major irregularities were observed on radio stations throughout Quebec where there was improvisation.

So the members of that special task force did the analysis and we published the results of their work. Finally, through that report, we answered a few questions.

Mr. Corriveau: There is a summary on page 85 of our annual activity report.

[English]

Senator Tkachuk: We do not have a press council in Saskatchewan, but my understanding is that it is made up of the owners, journalists, and the public. How does the public appoint its press councils?

[Translation]

Mr. Corriveau: We advertise in the media, mostly in the print media, when there are vacancies at the Press Council. Anybody who is interested can apply.

We do, however, have selection committees who interview the candidates. Did I answer your question?

[English]

Senator Tkachuk: Do these people get paid?

[Translation]

Mr. Maltais: No, no one gets paid.

[English]

Senator Tkachuk: Are they all volunteers?

[Translation]

Mr. Maltais: We are all volunteers. The 22 members of our board are all volunteers. Our chair does get paid but very little. As he is a university professor, it is not a problem for him.

Mr. Corriveau: I donate the money to my university.

Mr. Maltais: So they are all volunteers except for the four permanent employees, myself and three others.

[English]

Senator Tkachuk: At page 43 in the English section entitled "Mission Goals and Operation of the Press Council of Quebec," I was intrigued by this passage:

The Council is also a permanent forum for discussion and debate on journalistic ethics. It endeavours to instill in the public a desire for complete, accurate and authentic

Notre groupe de travail a trouvé des problèmes chez à peu près tous les médias, dans le cas de dérapages mineurs. Et dans le cas de dérapages majeurs, il s'agissait plutôt d'improvisation de gens à l'antenne de station de radio à travers le Québec.

Nous avons fait un travail, nous avons publié ces résultats à la suite du travail effectué par les membres de ce comité spécial. Finalement, on répondait à un certain nombre de questions.

M. Corriveau : À la page 85 de notre rapport annuel d'activités, un élément synthèse s'y retrouve si vous voulez en prendre connaissance.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Nous n'avons pas de conseil de la presse en Saskatchewan, mais à ma connaissance, ces conseils se composent de propriétaires de journaux, de journalistes et de simples citoyens. Comment ces derniers sont-ils désignés?

[Français]

M. Corriveau : Des publicités sont faites dans les médias, ceux écrits surtout, où on annonce des postes disponibles au Conseil de presse. Les gens intéressés peuvent soumettre leur candidature.

Par contre, des comités de sélection ont été créés et ils tiennent des audiences, des entrevues pour la sélection des candidats. Je ne sais pas si je résume assez bien?

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Est-ce qu'ils sont rémunérés?

[Français]

M. Maltais : Non, personne n'est payé.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Est-ce qu'ils sont tous bénévoles?

[Français]

M. Maltais : Tout le monde est volontaire, tout le monde est bénévole. Les 22 membres de notre conseil d'administration sont des bénévoles. Notre président a un modeste cachet, mais très minimal. Comme il est professeur d'université, c'est peut-être viable dans son cas.

M. Corriveau : Je le redonne à mon université.

M. Maltais : Voilà, tout le monde est bénévole, à l'exception d'une petite permanence, il y a quatre employés au conseil, trois employés qui travaillent avec moi.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : À la page 43 du document anglais intitulé « Mission, Goals and Operation of the Press Council of Québec » j'ai été intrigué par le passage suivant :

Le conseil de presse est également un lieu de réflexion et de débat permanent sur la déontologie journalistique. Il cherche à développer chez le public le goût d'une information complète, rigoureuse et authentique, inspirée

information, based on the ongoing concern for professional integrity to increase public awareness, and the essential role that the press plays in a Democratic society.

My assumption is that this question of ethics applies not only to journalists but owners as well.

[Translation]

Mr. Corriveau: All of the council's discussions, in all committees, at all levels, are tripartite. There is never just one group of individuals. At all levels of the council, among the officers of the council, the board of directors, the complaints committee or the appeals board, the representation must be tripartite, that is a mandatory requirement.

[English]

Senator Tkachuk: Does this question of copyright ever come up? The question was brought up by the previous group of contract journalists who were concerned about how they were being paid and the question about how they were being approached. They recalled the gentleman that wanted to be paid for not only the work that he did on that particular story, but also for future copyright work. That seemed to be a normal thing to ask, but basically he was told to take a hike.

Would that not be a good topic of discussion for the press council? Perhaps the press council should take some action before government has to step in and do it for them.

[Translation]

Mr. Maltais: None of the issues that are negotiated by management and unions, such as salaries and so on, is addressed by the Press Council. Only the professional acts of journalists are within our purview.

We refuse to deal with these issues. We try to strike the right balance, taking into account that there is management, there are journalists and there is the public. The public helps us to keep management and journalists on topic, focused on the ethics of journalism. Discussing salaries is absolutely out of the question. There are unions for that, and we are not a union; we are a press council, and like any other press council in Canada, we play the role of arbiter, so to speak.

We must judge, from a professional ethics point of view, the quality of information. That is what we do. We therefore refuse to deal with issues that have nothing to do with our mandate and that are related to collective agreements.

[English]

Senator Tkachuk: I am not talking about the payment; I am talking about the principle. The discussion of how much the job is

par un souci constant d'intégrité professionnelle, et à le rendre de plus en plus conscient du rôle essentiel de la presse dans une société démocratique.

Je suppose que cette question de déontologie s'applique non seulement aux journalistes, mais également aux propriétaires de journaux.

[Français]

M. Corriveau : Toutes les discussions qui se tiennent au conseil, sur tous les comités, à toutes les instances, sont toujours tripartites. Il n'y a pas une instance du conseil où on ne retrouve qu'un groupe d'individus. Sur toutes les instances du conseil, à quelque niveau que ce soit, le bureau de direction, le conseil d'administration, le comité des plaintes, la commission d'appel, il y a toujours la représentation tripartite, c'est une obligation.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Est-ce qu'il arrive que la question des droits d'auteur soit abordée? Elle a été soulevée par le groupe précédent de journalistes pigistes, qui se préoccupent de leur mode de rémunération, et qui aimeraient savoir pourquoi on s'adresse à eux. Ils ont rappelé le cas d'un journaliste qui voulait être rémunéré non seulement pour l'article qu'il avait produit, mais également pour les droits d'auteur sur les utilisations futures de cet article. Une telle demande paraît normale, mais ce journaliste s'est fait envoyer ballader.

Ne serait-ce pas-là un bon sujet de débat pour le conseil de la presse? Peut-être pourrait-il intervenir avant que le gouvernement ne le fasse à sa place.

[Français]

M. Maltais : Oui, on peut dire qu'il n'y a aucune question d'ordre patronal ou syndical de salaire, ou autres, négociée au Conseil de presse, c'est non recevable. Notre juridiction ne porte que sur les actes professionnels des journalistes.

On fait une évacuation et on a un équilibre difficile à garder, parce qu'il y a des patrons et des journalistes et des gens du public. Or, les gens du public nous aident toujours à ramener et les patrons et les journalistes, sur le terrain de l'éthique des actes professionnels. Il n'est absolument pas question de discuter des salaires des journalistes. Il y a des syndicats pour cela, ce que nous ne sommes pas, puisque tout Conseil de presse au Canada joue le rôle de juge, en quelque sorte.

Nous avons à juger, sur plan déontologique, de la qualité de l'information qui est livrée. C'est ce qu'on fait. Et donc, nous évacuons toutes discussions qui n'ont rien à voir avec notre mandat et qui relèvent des conventions de travail.

[Traduction]

Le sénateur Tkachuk : Je ne parle pas du paiement, je parle du principe. Il n'est pas nécessaire de parler de la valeur du travail,

worth does not have to come up, but the topic of the copyright should be discussed. The owners have as much an obligation as the journalists do to discuss these issues and to make sure that they are doing the right thing.

How can these issues of copyright be discussed by the media themselves, if they themselves have not had a discussion on the ethical nature of how they deal with copyright? Do you know what I am getting at?

[Translation]

Mr. Corriveau: I understand your question, but we focus on the public's right to know. If issues related to copyright or work organization were shown to impede the public's right to information, there are various mechanisms people could use; they could file a complaint with the council that we could then review.

You must understand that we often refer to our guide entitled "Rights and responsibilities". We have to see whether we can deal with this matter. The council works in such a way that members of the board of directors can call for the council to take a stand on a contemporary issue.

So there have to be people, from whatever background, who raise the point. At the moment, I do not think we have any precedent in this area, because too often this has to do with organizational procedures from which we want to maintain some distance, particularly in the area of the public's right to computerized information, information which is already available in the public domain.

Senator Chaput: If I understood correctly, you said at the beginning of your presentation that you agreed that the media should be self-regulating, because that is essentially what you do, is it not? There are five press councils in Canada and that is what they do, if I understand correctly?

Mr. Corriveau: Yes; we are the only council that deals with both the print media and the electronic media, I believe.

Senator Chaput: What role do you think the CRCT should play in regulating and supervising the information media in Canada, if in fact it should play a role at all? What measures would be appropriate to support what you are doing, and how should this be done?

Mr. Maltais: You ask excellent questions, senator.

Mr. Corriveau: Yes, except that the problem is that your question requires a much more in-depth analysis than I can give you at the moment. And in my opinion, it would not be helpful to tell you something that we have not analyzed enough.

We can talk about our experience and we wrote about it in the case of CHOI, namely, that the CRTC does have a role to play. That is clear. We published an article in *Le Devoir*, which was also

mais il faut bien parler des droits d'auteur. Les propriétaires de journaux ont la même obligation que les journalistes d'en discuter et d'agir correctement.

Comment les médias pourraient-ils discuter des droits d'auteur s'ils n'ont jamais débattu eux-mêmes de la nature déontologique de leur traitement des droits d'auteur? Vous voyez ce que je veux dire?

[Français]

M. Corriveau : Je comprends bien votre question, mais nous sommes centrés sur la problématique du droit du public à l'information. Donc, si les questions de droits d'auteur ou certaines modalités organisationnelles autour de cela étaient démontrées comme un problème du droit du public à l'information, il y aurait différents mécanismes que les gens pourraient utiliser, entre autres de loger une plainte au conseil que nous étudierions à ce moment-là.

Il faut savoir que nous faisons référence souvent à notre guide de déontologie, « Droits et responsabilités ». Et la question, il faudrait voir si nous pouvons traiter de ce sujet. Selon le fonctionnement du conseil, les membres du conseil d'administration peuvent réclamer du conseil une prise de position sur une problématique contemporaine.

Il faudrait donc qu'il y ait des gens, de quelque milieu que ce soit, qui soulèvent ce point-là. Je crois qu'actuellement nous n'avons pas de précédent dans ce domaine, parce que trop souvent cela louvoie avec des modalités organisationnelles à propos desquelles nous voulons nous tenir à l'écart, étant surtout dans la problématique du droit du public à l'information, soit ce qui circule déjà dans la sphère publique.

Le sénateur Chaput : Si j'ai bien compris, vous avez dit au début de votre présentation que vous étiez en accord avec l'autoréglementation des médias, parce que c'est essentiellement ce que vous faites, n'est-ce pas? Il y a cinq conseils de presse au Canada et c'est ce qu'ils font aussi, si je comprends bien?

M. Corriveau : Oui, nous sommes le seul à traiter aussi bien des médias écrits qu'électroniques, je crois.

Le sénateur Chaput : Relativement à la réglementation et à la supervision des médias d'information du Canada, quel rôle, d'après vous, le CRTC devrait-il jouer, si tant est qu'il devrait en assumer un? Sous quelle forme et qu'est-ce qui serait approprié pour appuyer ce que vous faites chez vous?

M. Maltais : Vous avez d'excellentes questions, madame.

M. Corriveau : Oui, sauf que le problème est que votre question demanderait une analyse pas mal plus poussée que ce que je peux vous donner maintenant. Et ce ne serait pas vous rendre service que de vous dire quelque chose, à mon avis, qu'on n'a pas suffisamment analysée.

Il faut retenir, on peut parler de notre expérience et nous l'avons écrit dans le cas de CHOI, par exemple, que le CRTC a un rôle à jouer, c'est clair. Nous avons publié un article dans *Le*

carried by the *Journal de Montréal* and the *Journal de Québec*. In the article, we raised some questions about what we are doing and we said that the Press Council imposes a proximity penalty.

In other words, if a broadcast host makes some comments that are not socially acceptable, the Press Council will file a complaint against the host in question.

In the article, we invite the CRTC to think about the development of new media technologies. The basis, and in universal language we would talk about the topical basis, the major focus, the core of the CRTC's legitimacy, is based on the fact that access to airwaves is limited.

This issue will change over the years because of the arrival of new technologies, and the basis of legitimacy will no longer be the fact that access to the airwaves is limited by the number of frequencies, because there will be accessibility, there will no longer be any restriction on the available air space.

That caused us to invite the CRTC to think about other solutions rather than withdrawing a licence, to take the extreme case. At the moment, that is entirely legitimate, because of the limited access to the airwaves. We were inviting the CRTC to think about the option of a proximity penalty, which is what we impose.

That calls for an entirely new legal apparatus. In any case, I think we will have to get to this point some day. This is why we were inviting the CRTC to start thinking about this issue now, because once the airwaves are accessible to a large extent, because of digital transformations, the commission will have to deal with this problem. It is something we thought about some time ago.

[English]

Senator Munson: We were told by the Ontario Press Council that ombudsmen in Ontario — and I do not know if it was one or two newspapers — were let go because of cost cutting measures. Has that happened in Quebec? Are there ombudsmen in all of the major newspapers that deal with complaints from the media or from the public?

[Translation]

Mr. Corriveau: To my knowledge, there is no ombudsman for the print media.

Mr. Maltais: There is no longer one. *The Gazette* had one. Ms. Fraser knows something about that, there was an ombudsman at *The Gazette*. In Quebec at the moment, only Radio-Canada/CBC has an ombudsman. The newspapers no longer have one.

[English]

Senator Munson: Would that be a good thing?

Devoir, qui a été repris dans le *Journal de Montréal* et le *Journal de Québec*, dans lequel nous nous sommes interrogés sur ce que nous faisons, en fait, en disant : Nous avons une pénalité de proximité au Conseil de presse.

C'est-à-dire que si un animateur en ondes tient des propos qui ne sont pas acceptables en société, au Conseil de presse, nous allons logger un blâme à l'animateur.

Dans cet article, nous invitons le CRTC à réfléchir sur l'évolution des technologies médiatiques. La base, je dirais, en langage universel on dirait la base topique, l'axe majeur, le noyau de légitimité du CRTC repose sur la précarité des ondes.

Cette question va changer au fil des années de par l'arrivée de nouvelles technologies et la base de légitimité ne pourra plus être la précarité des ondes, parce qu'il y aura accessibilité, il n'y aura plus de restriction des ondes disponibles.

Ce qui nous amenait à inviter le CRTC à réfléchir, dans une certaine mesure, à d'autres solutions plutôt que de retirer une licence, éventuellement. Présentement, c'est tout à fait légitime, en raison de la précarité des ondes. On invitait le CRTC à réfléchir sur la possibilité de pénalité de proximité, comme nous le faisons.

Cela veut dire tout un nouvel appareillage juridique. De toute façon, j'ai l'impression que nous devons y arriver un jour. C'est en ce sens que nous invitons le CRTC à réfléchir dès maintenant à cette problématique, parce que la journée où les ondes seront accessibles en grand nombre, pour des raisons de transformation digitale, ils seront devant un tel problème. C'est un élément sur lequel on peut dire que nous avons réfléchi il y a un certain temps.

[Traduction]

Le sénateur Munson : Le conseil de la presse de l'Ontario nous a dit que les ombudsmans de l'Ontario — je ne sais plus s'il s'agissait d'un journal ou de deux journaux — ont perdu leur poste pour motif d'austérité budgétaire. Que s'est-il passé au Québec? Est-ce que tous les grands journaux ont des ombudsmans qui instruisent les plaintes émanant des journalistes ou du public?

[Français]

M. Corriveau : À ma connaissance, il n'y a pas d'ombudsman pour les médias écrits.

M. Maltais : Il n'y en a plus. *The Gazette* en avait un. Madame Fraser en sait quelque chose, vous aviez un ombudsman. Il n'en reste qu'à Radio-Canada, CBC Radio-Canada, maintenant au Québec. Les journaux n'en ont plus.

[Traduction]

Le sénateur Munson : Serait-ce une bonne chose?

[Translation]

Mr. Corriveau: Perhaps these people also thought about the council's background and impact. They may have preferred to intervene by financing the council. Gesca has been with us for a very long time, but we now see that the Quebecor Group is aligning itself with the council, and we are very pleased about that.

Perhaps their thinking is that given the very serious work done by the Press Council, and given that we are accessible to everyone — I do not know, here I am speaking for them — they think we are doing enough to deal with ethical problems in Quebec.

Mr. Maltais: Another feature which distinguishes us from our colleagues in Ontario is that other Canadian press councils have said that they will deal only with the media who are members of the council. A certain number of newspapers are members, and most of them are dailies. This is similar to the former British model, from England.

So whether the media like or it not, we deal with them, and we say that the public has the right to information. If a person's rights have been violated, whether or not the media service in question is a member, the latter will have to provide explanations to the Press Council.

We have a somewhat broader approach in this regard: we are the defenders, and in the extreme case, the representatives of all Quebec citizens. The media have to answer to the Press Council, whether or not they are members.

The Chairman: I know this is somewhat unusual, but I would just like to clarify one point, since a reference was made to my previous life. It is true that about 10 years ago I abolished the ombudsman position at the newspaper where I worked at the time, and it was not at all because I thought the Press Council was all that was required. Rather, in my opinion, there cannot be too many self-regulatory mechanisms. The position was abolished purely and simply because of costs. How many people were we entitled to have in our newsroom, and which were the most important to keep? Was it more important to keep journalists who were supplying information, or the ombudsman, who judged their behaviour? I made the decision, rightly or wrongly, that a journalist was even more important than an ombudsman. However, I certainly would not want this to be interpreted as a judgement about the value of ombudsmen, nor about my views at the time or today. I apologize for this interruption, colleagues.

[English]

Senator Munson: That is fine.

I just wonder how the public gets its point of view in this converging world. Are the newspapers in Quebec, like *La Presse* or *Journal de Montréal*, worried about convergence? Where does the public go to have its voice heard?

[Français]

M. Corriveau : Peut-être que ces gens ont réfléchi aussi à l'historique du conseil et à l'impact du conseil. Ils ont peut-être préféré intervenir en finançant le conseil. Gesca est avec nous depuis très longtemps, mais on voit maintenant le Groupe Quebecor se rallier au conseil et nous en sommes très heureux.

Peut-être que la réflexion qu'ils tiennent, c'est qu'attendu le travail très sérieux du Conseil de presse, notre accessibilité à tout le monde, — je ne le sais pas, je parle pour eux — qu'ils jugent qu'on fait un travail suffisant pour régler les problèmes de déontologie au Québec.

M. Maltais : Une autre particularité, une différence avec nos collègues de l'Ontario, c'est que les autres conseils de presse canadiens ont pris la voie suivante, c'est-à-dire qu'ils ne s'occupent que des médias qui sont membres. Ce sont un certain nombre de journaux qui sont membres, la majorité des cas ce sont des quotidiens. C'est un peu l'ancien modèle britannique, d'ailleurs, de l'Angleterre.

Alors que nous, que les médias le veulent ou pas, nous nous occupons d'eux, en leur disant que c'est le droit du public à l'information. Si le citoyen est brimé, que le média soit membre ou pas, il va devoir répondre à l'interpellation du Conseil de presse.

Nous en menons un petit peu plus large sur ce côté, nous sommes les défenseurs, les représentants, à la limite, de tous les citoyens du Québec. Les médias doivent répondre au Conseil de presse, qu'ils soient membres ou non.

La présidente : Vous me permettez, c'est un peu inhabituel, mais juste pour clarifier un point, puisqu'on a parlé de ma vie antérieure. Il est vrai qu'il y a environ dix ans, j'ai aboli le poste d'ombudsman au journal où je travaillais à l'époque et ce n'était pas du tout parce que je trouvais que le Conseil de presse suffisait. Au contraire, à mon avis, il ne pouvait pas y avoir trop de mécanismes d'autosurveillance. C'était purement et simplement une question de coût. Combien de gens avait-on le droit d'avoir à notre salle de rédaction et quels étaient les plus importants à préserver? Est-ce que c'était les journalistes qui fournissaient l'information ou l'ombudsman qui jugeait de leur conduite? J'ai pris la décision, bonne ou mauvaise, qu'un journaliste était encore plus important qu'un ombudsman. Mais je ne voudrais absolument pas que ce soit interprété comme indiquant un jugement sur la valeur des ombudsmen, ni selon mon opinion de l'époque, ni celle d'aujourd'hui. Vous m'excuserez, chers collègues, de cette interruption.

[Traduction]

Le sénateur Munson : C'est parfait.

Je me demande simplement comment les lecteurs se font une opinion dans ce monde de convergence. Est-ce les journaux du Québec, comme *La Presse* ou le *Journal de Montréal* s'inquiètent de la convergence? Où est-ce que le public peut s'exprimer?

It is nice to have the press council write you a nice letter, but it seems to me that there is nobody in a very public place that is protecting the rights of the reader.

[Translation]

Mr. Corriveau: I must tell you that your question puts us in a very uncomfortable position, and I will explain why.

Some members of a union filed a complaint with the Press Council about convergence and its impacts on information. Once a complaint has been filed with the council, we must refrain from making any comment on the subject given that on the one hand, we must protect the work of the complaints committee, which is analyzing the complaint.

On the other hand, since I myself chair the appeal board, I must definitely not make any comment on this matter, because if there were an appeal, I would have to chair the appeal board.

I believe it was last month that we received a complaint on this matter and we will analyze it according to our usual procedures.

[English]

Senator Merchant: Given the multi-ethnic, multicultural nature of this country, are you receiving a lot of complaints from minority groups as to the way that they are represented in the press? I think that since 9/11 particularly there have been groups that have felt marginalized and uncomfortable with the way that people interpret what is happening in other parts of the world. There are other networks now from elsewhere who want entry into the Canadian market, and I am wondering if you are getting a lot of citizens who are looking to you to get some justice, so to speak?

[Translation]

Mr. Corriveau: I will refer part of your question to the corporate memory seated to my left.

Mr. Maltais: Yes, we have complaints regularly, and that has always been the case. Unless I am mistaken, I think that since September 11, there has been a slight increase in complaints from various ethnic communities.

As you are well aware, various communities have been more sensitive since September 11. However, at the Press Council we remind ourselves when we are working on a complaint that we are still using the same ethical standards and we pay a great deal of attention to them.

First of all, we try to be fair and equitable in our decisions, but we are very careful not to go too far the other way into political correctness, something which frightens us as well, because we are dealing specifically with ethics.

All citizens are equal, and of course that includes the various ethnic communities in Canada and Quebec.

C'est très bien de recevoir une belle lettre du conseil de la presse, mais j'ai l'impression qu'il n'existe aucun organisme public qui protège les droits du lecteur.

[Français]

M. Corriveau : Je dois vous dire que votre question nous place dans une situation très inconfortable et je vais vous expliquer pourquoi.

Des membres d'un syndicat ont logé une plainte au Conseil de presse sur la question de la convergence et des effets sur l'information. À partir du moment qu'il y a une plainte qui est logée au conseil, nous devons nous abstenir de tout commentaire à cet égard, dans la mesure où nous devons, d'une part, protéger le travail du comité des plaintes, qui analyse cette plainte.

Et d'autre part, étant moi-même président de la commission d'appel, je me dois absolument de ne faire aucun commentaire à cet égard, puisque s'il y avait appel, je devrais présider la commission d'appel.

Nous avons reçu au cours du dernier mois, je crois, une plainte à ce sujet et nous allons l'analyser comme nous le faisons d'habitude.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Étant donné la nature multiculturelle et multithnique du Canada, recevez-vous beaucoup de plaintes des groupes minoritaires quant à la façon dont la presse les représente? Je crois que depuis le 11 septembre tout particulièrement, certains groupes se sentent marginalisés et ne sont pas heureux de la façon dont on interprète ce qui se passe dans d'autres régions du monde. Il y a d'autres réseaux aujourd'hui, d'ailleurs, qui veulent avoir accès au marché canadien, et je me demande si beaucoup de citoyens se tournent vers vous pour obtenir justice, si je peux m'exprimer ainsi?

[Français]

M. Corriveau : Je vais référer une partie de votre question à la mémoire institutionnelle qui est à ma gauche.

M. Maltais : Oui, nous avons régulièrement des plaintes, on en a toujours eu. Sauf erreur, je pense que depuis les événements du 11 septembre, il y a eu une légère augmentation de plaintes de différentes communautés ethniques.

Il y a, vous le savez très bien, une frilosité plus grande de différentes communautés depuis le 11 septembre. Cependant au Conseil de presse, on se rappelle, quand on travaille que ce sont toujours les mêmes normes déontologiques et nous y portons une grande attention.

D'abord, on cherche une justice, l'équité dans les décisions qu'on rend, mais nous sommes très prudents de ne pas tomber dans l'inverse, qui s'appelle la rectitude politique qui nous fait aussi peur, parce que nous traitons spécifiquement de déontologie.

Tous les citoyens sont sur le même pied et évidemment, cela inclut les différentes communautés ethniques canadiennes et québécoises.

Mr. Corriveau: I would say that the ethnic communities have always been fairly quick to react to any type of injustice. Since I have been on the council, for over 10 years, even though I left and came back as the chair, we have always been extremely vigilant with respect to the ethnic communities.

Yes, there may be slightly more complaints, but there is nothing new in that regard. So perhaps the problem is persisting, if there is nothing new.

I would remind you that the council has no legal power, it has only moral authority. However, we remain accessible to everyone. The former mayor of Sainte-Foy made this comment about accessibility: "A lawsuit costs \$100 million, and it takes 10 years to settle."

Very few people can afford lawsuits. Because of the council's accessibility, it is very attuned to ethnic minorities and anyone can turn to it.

I am also thinking about aboriginal issues, on which we held a special symposium, for example. And in the trip we want to make around Quebec, it is clear that we must go and visit aboriginal communities, if the board agrees and if we come up with the funding required, of course.

[English]

Senator Merchant: Do you have board members who are able to deal with these issues? Are they members of minority groups? I ask if they are members of minority groups because sometimes they can bring a different understanding and interpretation to the subject. They feel differently about the subject because they have lived the life.

[Translation]

Mr. Corriveau: Yes, we do have representatives of ethnic minorities on our board of directors and on our various committees.

Mr. Maltais: We are also pleased to tell you that we have representatives of the aboriginal community, the Arabic big community, the Jewish community, the anglophone community and the francophone community. It is not the UN, but in some respects, it is not far off. I think it is positive that we can have a good representation of the population, and generally, regardless of the background of our board members, we have never had any quarrels. They get along well, because the issue we deal with is ethics.

Ethics is a question of equity among human beings. I think there is always a way of finding a compromise on this basis, and that is what people generally do, by setting aside some entirely legitimate cultural sensibilities. Our members try to set them aside so that we can work to achieve the greatest possible justice.

M. Corriveau : Je vous dirais que les communautés ethniques ont toujours été assez vives à réagir à toute forme d'injustice. Et depuis que j'y suis, soit plus de dix ans, même ayant quitté et étant revenu à la présidence, on a toujours observé une très grande vigilance auprès des communautés ethniques.

Oui, il y en a peut-être un petit peu plus, mais il n'y a rien de très nouveau à cet égard. En ce sens que peut-être que le problème perdure, s'il n'y a rien de nouveau.

Je rappelle qu'au conseil, nous n'avons pas de pouvoir juridique, ce n'est qu'un pouvoir moral. Par contre, nous demeurons accessibles à tous. Sur la question d'accessibilité, l'ex-mairesse de Sainte-Foy disait : « Une poursuite c'est 100 millions de dollars, dix ans plus tard. »

Il y a très peu de citoyens qui peuvent se permettre des poursuites juridiques. Le conseil, de par sa mécanique d'accessibilité, est très à l'écoute des minorités ethniques et très accessible.

Je pense également à la question autochtone pour laquelle nous avons fait, par exemple, un colloque spécial. Et dans la tournée que nous voulons faire du Québec, c'est clair qu'il faudra aller voir les communautés autochtones, si le conseil d'administration décide et si nous trouvons l'argent nécessaire pour le faire, bien évidemment.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Est-ce que certains membres de votre conseil d'administration sont en mesure de composer avec ce genre de problèmes? Sont-ils des représentants des groupes minoritaires? J'aimerais savoir si vous comptez des représentants des groupes minoritaires parce que, parfois, ils peuvent présenter une perspective différente des choses. Ils ont une perception différente du sujet parce qu'ils ont justement vécu cette situation.

[Français]

M. Corriveau : Oui, nous avons des membres qui représentent les minorités ethniques dans notre conseil d'administration et sur les différents comités.

M. Maltais : Nous avons même le plaisir de vous dire que nous avons des gens qui sont des membres de la communauté autochtone, la communauté arabe, la communauté juive, anglophone, francophone. Finalement, je pense que ce n'est pas l'ONU, mais ce n'est pas loin, à certains égards. C'est intéressant qu'on puisse bien être représenté et généralement, peu importe la provenance des membres de notre conseil d'administration, nous n'avons jamais eu de moment de dispute, ils s'entendent bien, puisque notre terrain est toujours celui de l'éthique.

L'éthique c'est l'équité entre les êtres humains. Je pense qu'il y a toujours moyen de trouver un terrain de compromis sur cette base et c'est ce que le monde fait en général, en faisant abstraction de certaines sensibilités culturelles qui sont tout à fait légitimes. Nos membres tentent d'en faire abstraction de manière à ce qu'on puisse travailler dans le sens d'une justice la plus grande possible.

Mr. Corriveau: I should tell you how the council works. The committees actually receive the new members, one after the other. So there is a learning period on each of these committees. It is very impressive to see people from different backgrounds and it is absolutely fascinating to see the absence of corporatism when they come to analyze complaints.

We might think that journalists would side with journalists. That is absolutely incorrect — that is not how it works at all. There is a complete absence of corporatism that comes into play. Actually, that is why I came back to be president again, because seeing the way in which these committees work was one of the most impressive experiences of my life.

[English]

Senator Merchant: How do people contact you? Is it just in writing? Do you have public forums that people can come to and participate as a group? In a group setting sometimes people are strengthened in their resolve if they realize that others in the community have the same problem. Do you have any opportunity to hold a forum, or do they write to you? How do they get in touch with you?

[Translation]

Mr. Corriveau: One of the things we do is to hold symposiums. We have held hearings on certain subjects. However, the complaint is still the procedure that is used the most.

Dissemination of the council's judgments really reaches out to the communities. In fact, we want to encourage the media to increase the coverage of some of the council's judgments.

Our revenues are modest. There are many things we would like to do, but I have to do one thing at a time. I could give you a list of some absolutely fascinating points we have received, about which we could write briefs, but we do have to deal with the financial realities as well.

Mr. Maltais: If I may, I would add that the public's expectations — and we deal with the public on a daily basis, people call us a great deal — are very numerous, and we cannot respond to all of them. They are often legitimate, and the public expects that the media in general must be accountable. We have noticed that, unfortunately, this is not done enough, so we are there to do some educational work, to put it modestly, along these lines.

There is not enough accountability to the public. What are the best approaches for doing that? There is the CRTC, the Press Council, and mediators in the media.

M. Corriveau : Il faut comprendre que la manière dont fonctionne le conseil, c'est que les comités, au fond, accueillent les nouveaux membres un à la suite des autres. Il y a donc une période pédagogique à l'intérieur de chacun des comités. C'est très impressionnant de voir des gens qui viennent de différents horizons et c'est absolument fascinant de voir que lorsque les gens analysent des plaintes jusqu'à quel point le corporatisme n'existe pas.

On pourrait penser que des journalistes prennent pour les journalistes, c'est absolument faux, ce n'est pas du tout comme cela que ça fonctionne. Il y a vraiment un détachement du corporatisme qui s'exerce. Pour moi, en fait, c'est la raison pour laquelle je suis revenu à la présidence, c'est une des expériences les plus impressionnantes de ma vie, je dirais, de voir fonctionner ces comités.

[Traduction]

Le sénateur Merchant : Comment les gens entrent-ils en contact avec vous? Est-ce par écrit seulement? Avez-vous des rencontres publiques où les gens peuvent intervenir? Il arrive que dans le contexte d'un groupe, les gens soient confortés dans leur résolution s'ils constatent que d'autres membres de leur collectivité vivent le même problème. Organisez-vous à l'occasion des réunions publiques, ou ces gens doivent-ils vous écrire? Comment peuvent-ils communiquer avec vous?

[Français]

M. Corriveau : Nous tenons des colloques, c'est déjà une première façon. Nous avons tenu certaines audiences sur certains sujets. Une des mécaniques, toutefois, qui demeure la plus utilisée, c'est celle de la plainte.

La diffusion des jugements rayonne vraiment dans les communautés. D'ailleurs, on veut inciter les médias d'augmenter la diffusion de certains jugements qui ont été émis au conseil.

Nous avons des revenus modestes. Donc, il y a plein de choses qu'on voudrait faire, mais il faut s'attaquer à une chose à la fois. Je pourrais vous nommer une liste des points absolument fascinants qui nous sont soumis et sur lesquels nous pourrions faire des mémoires, mais il y a une réalité financière aussi.

M. Maltais : J'ajouterais, si vous me permettez, que les attentes que nous communiquons le public — nous sommes quotidiennement en relation avec le public, les gens nous interpellent beaucoup — sont très nombreuses et on ne peut pas répondre à toutes. Elles sont souvent légitimes et le public s'attend à ce que la presse en général rende des comptes. On constate que malheureusement, cela ne se fait pas suffisamment, alors on est là pour faire de la pédagogie, de l'éducation, modestement dit, en ce sens.

Ces comptes au public ne se rendent pas suffisamment. Quels sont les meilleurs mécanismes? Il y a la présence du CRTC, le Conseil de presse, des médiateurs dans des médias.

I am a former journalist, and I can tell you that both journalists and the media insist on saying that they are accountable only to the public. Though that is a commendable principle, that is not really what happens.

We work every day to ensure that the media and journalists are accountable to the public. I would say, and I am not sure I am supported by my board in this — that often the media are like the shoemaker with worn-out shoes.

In other words, they provide information about what is going on in society, but they forget to provide information about themselves, to explain to the public what they are and what they do. They are not doing that.

The public is entitled to know, because after all, this is supposed to be a public service. If that is so, let us provide some information. Even if we work for privately owned media, that does not mean that we are not providing a public service. Unfortunately, people often fail to understand that. We are there on a daily basis to remind people of that.

Mr. Corriveau: I think that in the past year in Quebec society there was a film and a number of events, the Saint-Charles-Borromée case is one — where journalism was called to account.

The Supreme Court judgments are a case in point, in the Neron case, for example. I think that in the journalistic community at the moment, there is a greater awareness. They are somewhat like us, they are looking for mechanisms.

It would not be betraying anyone to say that we have good dealings with the Fédération professionnelle des journalistes. We work together to determine — just as the secretary general was saying — how we can make people aware of greater responsibility, how we can better support the actions of good journalistic practice, as recommended in the Neron judgment.

At the last convention of the FPJQ, a number of comments were made. Mr. Justice Robert told journalists that they should consider establishing a professional corporation, or at the very least, a procedure for determining a good practices guide.

The court does not much like having to determine for another group the guidelines for good practice. It said this could perhaps be done through this means. I am not saying that it must be this means, but these are some very important people. There was a sequence of events that called the journalistic world to account. There was a court proceeding on this matter.

The Chairman: Thank you. I have two questions to ask. The first is whether you are familiar with the work done by the Ontario and other press councils? Have you noticed any philosophical differences or other differences between the francophone media and the anglophone media?

Mr. Maltais: There are similarities in the work done by the two press councils. We regularly receive the annual reports of the activities of the Ontario Press Council.

Je suis un ancien journaliste, et je peux vous dire que les journalistes ont la manie, et les médias également, de dire qu'ils n'ont des comptes à rendre qu'au public. C'est un beau principe, mais cela ne se fait pas vraiment.

Nous travaillons quotidiennement pour que les médias et les journalistes rendent des comptes au public. Je dirais — et je ne suis pas sûr d'être supporté par mon conseil d'administration là-dessus — que souvent les médias sont un cordonnier mal chaussé.

C'est-à-dire qu'ils communiquent ce qui se passe à l'intérieur de la société, mais ils oublient de communiquer sur eux-mêmes, expliquer au public ce qu'ils sont et ce qu'ils font. Ils ne le font pas.

Le public a le droit de savoir, enfin, c'est un service public, dit-on. Si tel est le cas, expliquons. Ce n'est pas parce qu'on est de propriété privée que ce n'est pas un service public. Cette notion échappe malheureusement. Nous sommes là, au quotidien, pour leur rappeler.

M. Corriveau : Je crois que dans la société québécoise, au cours de la dernière année, il y a eu un film et un certain nombre d'événements, le cas Saint-Charles-Borromée en est un, d'ailleurs, où le monde journalistique a été interpellé.

Les jugements de la Cour suprême sont interpellants, sur le dossier Neron, par exemple. Je pense que dans la communauté journalistique actuellement, il y a une prise de conscience plus grande. Ils sont un peu comme nous, ils cherchent des mécanismes.

Je ne trahirais personne en disant que nous avons de bons échanges avec la Fédération professionnelle des journalistes, on réfléchit ensemble, pour voir — pour abonder dans le sens du secrétaire général — comment on peut sensibiliser les gens à une plus grande responsabilité, comment on peut mieux accompagner les gestes, la bonne pratique journalistique, comme le jugement sur l'affaire Neron le recommande.

Au dernier congrès de la FPJQ, il y a eu plusieurs interventions. Le juge Robert a signalé aux journalistes qu'ils devraient réfléchir à une corporation professionnelle ou, à tout le moins, un mécanisme pour déterminer les guides de la bonne pratique.

La cour n'aime pas beaucoup déterminer pour quelqu'un d'autre les guides de la bonne pratique. Il disait que ce serait peut-être via ce moyen. Je ne dis pas que ce doit être ce moyen, mais c'est quand même des gens très importants. Il y a eu une séquence d'événements qui interpellent le monde journalistique. Il y a un processus en cours à ce sujet.

La présidente : Je vous remercie. J'aurais deux questions à vous poser. La première : êtes au courant des travaux du Conseil de presse en Ontario et d'autres? Est-ce que vous constatez des différences de philosophie, des divergences entre les médias francophones et les médias anglophones?

M. Maltais : Il y a beaucoup de similitudes dans le travail des deux conseils de presse. Nous recevons régulièrement les rapports annuels d'activités du Conseil de presse de l'Ontario.

We can certainly say that the Ontario Press Council is very active, despite its rather limited resources. The council is quite active. The ethical principles we defend are virtually the same. There is nothing new here — these are principles of the western world that apply in both Europe and America. There are many similarities.

I think that the only major difference is that we want to try harder to get resources. Perhaps they do that as well, but our coverage includes the electronic press.

The Chairman: I see. That was my second question, which you have led into.

You mentioned the resources you have sought: you accept financial assistance, and occasionally, in the course of your history, some government employees.

Mr. Corriveau: Yes.

The Chairman: I have always found that somewhat surprising on the part of an organization involved with the information media. Did that not disturb you?

Mr. Corriveau: I think that provided there are some guidelines, government assistance is acceptable. Are economic influences worse than political influences? If we have any problems, they are due to the fact that we have always displayed our independence.

It is clear that the public does not have the resources to provide contributions, and that is why we occasionally seek government assistance. This assistance is in no way tied or conditional on anything. We would never accept a condition of any sort.

This is simply part of the reality of inadequate funding. That is why I was saying that the ideal solution from our point of view would be a compensation fund provided by the media corporations themselves, so that there would be no need to seek funding from anyone.

However, on specific issues such as the translation of our documents, for example, would it be so serious to have a federal government subsidy for that?

The Chairman: It is the government, after all.

Mr. Corriveau: Yes, but could that have an impact on our committees in any way whatsoever? Never. These people are absolutely independent.

The fact is that if anyone tried to apply pressure to one of our members, there would be a scandal within the Press Council. I remain detached from the complaints committee. I want absolutely nothing to do with it, and I, like the media, receive a list of the complaints that have been filed. We are extremely vigilant in this respect.

On peut dire certainement que cela témoigne autant d'une grande activité, avec des moyens quand même assez réduits au Conseil de presse de l'Ontario. L'activité est assez grande. Les principes déontologiques que nous défendons sont à peu près les mêmes. On n'a pas inventé les boutons à quatre trous, ce sont des principes occidentaux, en Europe comme en Amérique. Il y a beaucoup de similitudes.

Je pense que la seule vraie grande différence, c'est qu'on veut faire un effort plus grand pour aller chercher des moyens. Peut-être le font-ils également, mais notre couverture s'étend à la presse électronique.

La présidente : Voilà. C'était ma deuxième question, vous m'ouvrez la voie.

Les moyens que vous avez cherchés, vous acceptez de l'aide financière et même parfois, dans votre histoire, du personnel de l'État.

M. Corriveau : Oui.

La présidente : Cela m'a toujours semblé un peu étonnant de la part d'un organisme lié aux médias d'information. Cela ne vous a pas gênés?

M. Corriveau : Je pense que la question de l'assistance de l'État, dans la mesure où les balises sont là, est acceptable. Est-ce que les influences économiques sont pires que les influences politiques? Si nous avons des problèmes, c'est que nous avons toujours témoigné d'une indépendance.

Donc, il est clair que les représentants du public n'ont pas les moyens d'amener des contributions et c'est dans cet esprit qu'on va chercher, de temps à autre, l'aide de l'État. Cette aide n'est absolument pas liée, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de condition quelle qu'elle soit de rattachée. Nous n'accepterions jamais une condition de quelque ordre que ce soit.

Cela fait partie d'une réalité de sous-financement. C'est pourquoi je vous disais que la solution idéale que nous y voyons serait un fonds de compensation fourni par les entreprises de presse elles-mêmes, de façon à ne pas avoir la nécessité de demander l'argent à qui que ce soit.

Par contre, sur des dossiers précis, je pense à la traduction de nos documents, à titre d'exemple, est-ce que cela serait si grave que d'avoir une subvention du gouvernement fédéral?

La présidente : C'est quand même l'État.

M. Corriveau : C'est l'État, mais est-ce que de quelque manière que ce soit, cela pourrait influencer nos comités? Jamais. Ces gens sont absolument étanches.

En fait, quiconque essaierait de faire une pression sur un membre, ce serait un scandale à l'intérieur du Conseil de presse. Je me tiens à l'écart du comité des plaintes. Je ne veux absolument pas y toucher ni de près ni de loin, et je reçois, comme les médias, la liste des plaintes qui ont été logées. On est très vigilants à cet égard.

Nevertheless, you have raised a good question, and my president answered it. I would just add in addition that we need to protect the independence of the Press Council with respect to our own members.

The Chairman: Definitely.

Mr. Maltais: Not only can the council's autonomy be threatened by the government, but also by media corporations, since they are the major funders of the council. How can we strike a balance? As you know, there are many dangers, which may come from many quarters.

Senator Chaput: Your answers to all the questions we have asked you today have been very good.

In any association, there are always some difficulties or challenges, and even some problems. What are your difficulties? You do not seem to have many. Things seem to be going well, you have good answers to our questions.

Mr. Corriveau: Our difficulty at the moment is that we must review all of our procedures, because we want to seek funding from someone else. Before bothering others, we need to do some work ourselves. We are in the process of reviewing all of our procedures.

We are in the process of defining very specifically how the procedure for issuing a notice is determined, and which screening mechanisms should be used within our own organization. And these are things that must be done.

Internally, there is always work to do. And after a few years, we have to ask the question: Is it still adequate?

However, it is the issue of financial independence that is, to my way of seeing things, the one that must be settled. We absolutely must come up with enough money to manage things so as not to curtail board's activities.

For the past 30 years, we have created something that works well, I think, thanks to an unbelievable number of hours of volunteer work, as you have seen. Civil society expects more and more from us.

If we want to answer those expectations — it is incumbent upon us to do so, since we are there for that very reason — we need some form of funding. For example, we have a junior analyst who holds two BAs, one in literature and the other one in law, and she is finishing her master's degree in communications, but I cannot hire her full time; I would like to do so. We would need her full-time.

So when I mention problems, these are the kinds of problems we are faced with. More concretely, it means that I would like, next year, to have a budget that would allow me to hire her year round.

The Chairman: Mr. Corriveau, Mr. Maltais, thank you very much. Your presentation today was extremely interesting and very useful for our committee.

Vous soulevez quand même une bonne question, et mon président y a répondu. De façon complémentaire, l'autonomie du Conseil de presse est à protéger par rapport à nos propres membres.

La présidente : C'est certain.

M. Maltais : Non seulement l'État peut menacer l'autonomie du conseil, mais même les entreprises de presse, puisqu'elles financent majoritairement le conseil. Comment trouver un équilibre? Vous savez, le danger est multiple, il peut venir de partout.

Le sénateur Chaput : Vous avez de très bonnes réponses à toutes les questions que nous avons posées aujourd'hui.

Dans toute association, il y a certaines difficultés ou défis, pour ne pas dire problèmes. Quelle est votre difficulté? Vous ne semblez pas en avoir tellement. Il semble que ça va bien, vous avez des bonnes réponses.

M. Corriveau : En fait, la difficulté actuelle est de revoir l'ensemble de nos procédures, parce qu'on veut demander de l'argent à quelqu'un d'autre. Avant de déranger les autres, il faut se déranger soi-même. On est en train de revoir l'ensemble de nos procédures.

Nous sommes à définir de façon très pointue comment se décide la mécanique d'émettre un avis, quels sont les filtres qu'on doit utiliser à l'intérieur de notre propre organisation. Et ce sont des choses qui doivent être faites.

On a toujours du travail à faire à l'interne. Et après un certain nombre d'années, il faut se poser la question : Est-ce encore adéquat?

Par contre, c'est la question d'indépendance financière qui demeure, à mon avis, la chose à régler. Il faut absolument que nous arrivions à avoir une modalité de fonctionnement avec un montant suffisant de trésorerie, de façon à ne pas amputer la façon de fonctionner du conseil.

Depuis 30 ans, nous avons développé quelque chose qui va bien, à mon avis, grâce au nombre impressionnant d'heures de bénévolat que vous avez pu constater. Les attentes de la société civile sont de plus en plus grandes à notre égard.

Si on veut répondre à de telles attentes — et nous le devons, nous sommes là pour ça — il nous faut un mode de financement. Par exemple, nous avons une analyste junior qui détient deux baccalauréats, un en littérature et l'autre en droit, et elle termine sa maîtrise en communication, mais je ne peux pas l'embaucher à l'année, et je voudrais le faire. Nous aurions besoin d'elle à l'année.

Alors, quand je parle de problèmes, il s'agit de cela. Concrètement, cela veut dire que j'aimerais, l'an prochain, avoir un budget qui me permette d'engager cette personne à l'année.

La présidente : Monsieur Corriveau, monsieur Maltais, merci beaucoup. Votre présentation est très intéressante et très utile pour nous.

Mr. Corriveau: Thank you for giving us a chance to address your committee.

[English]

The Chairman: Honourable senators, before we adjourn, I am sure you will join me in thanking all the people who have helped to make this trip outside the sacred confines of Ottawa such a tremendous success. It takes an enormous amount of organization and sustained support to make things like this work, and every single person involved has done a terrific job.

Merry Christmas and Happy New Year to all.

The committee adjourned.

M. Corriveau : Merci de nous avoir donné le droit de parole.

[Traduction]

La présidente : Chers collègues, avant que nous n'ajournions nos travaux, je suis convaincue que vous voudrez vous joindre à moi pour remercier tous ceux qui ont contribué à faire de ce voyage en dehors des lieux sacrés d'Ottawa un tel succès. Il faut beaucoup d'organisation et une aide soutenue pour que ce genre de démarche soit fructueuse, et tous ceux qui ont mis la main à la pâte ont fait un travail absolument extraordinaire.

Joyeux Noël et Bonne Année à tous.

La séance est levée.

Quebec Community Newspapers Association (continued):

Debbie Dore, Board Member, Quebec Community Newspapers Association, and Office Manager of *The Chronicle* and of *The Westmount Examiner*;

Greg Duncan, Executive Director.

Association of Quebec Advertising Agencies:

Yves St-Amand, General Manager;

Gregor Angus, President of BBDO Montreal, and President of the Association of Quebec Advertising Agencies;

François Vary, Consultant and President of the Quebec Council of Media Directors.

Individuals:

Deepak Awasti, Greater Quebec Movement;

Charles Shannon, Montreal Newspaper Guild;

Andre Seleanu, freelance journalist;

Del Hushley.

Thursday, December 16, 2004 — Morning meeting:

Regroupement des syndicats de Gesca:

Monique Prince, Desk Journalist at *La Presse*, and Coordinator of the Regroupement;

Louis Larivière, Publicity Representative at *La Presse*, President of the Syndicat des travailleurs de l'information de *La Presse*;

Charles Côté, Journalist at *La Presse*, and First Vice-President of the Syndicat des travailleurs de l'information de *La Presse*;

Fernand Bélanger, Journalist at *La Voix de l'Est*, and President of the Syndicat national des employés de *La Voix de l'Est*;

Stéphane Gousse, Desk Employee at *Le Soleil*, and President of the Syndicat des employés de bureau du *Soleil*.

Fédération nationale des communications:

Chantale Larouche, President;

Pierre Roger, Secretary General.

Télé-Québec:

Paule Beaugrand-Champagne, President and General Manager;

Denis Bélisle, Secretary General and General Manager of Legal Affairs;

Jacques Lagacé, General Manager of Corporate Affairs.

Fédération professionnelle des journalistes du Québec:

Alain Gravel, President;

Claude Robillard, Secretary General.

Thursday, December 16, 2004 — Afternoon meeting:

Association des journalistes indépendants du Québec:

Fabienne Cabado, independent journalist and Secretary of the AJIQ;

Jean-Sébastien Marsan, independent journalist and President of the AJIQ.

Conseil de presse du Québec:

Raymond Corriveau, President;

Robert Maltais, Secretary General.

Association des journaux régionaux du Québec (suite):

Debbie Dore, membre du conseil d'administration, Association des journaux régionaux du Québec, et adjointe administrative, *The Chronicle* et *The Westmount Examiner*;

Greg Duncan, directeur général.

Association des agences de publicité du Québec :

Yves St-Amand, directeur général;

Gregor Angus, président, BBDO Montréal, et président de l'Association des agences de publicité du Québec;

François Vary, consultant et président du Conseil des directeurs de médias du Québec.

À titre personnel :

Deepak Awasti, Greater Quebec Movement;

Charles Shannon, de la Guilde des employés de journaux de Montréal;

Andre Seleanu, journaliste-pigiste;

Del Hushley.

Le jeudi 16 décembre 2004 — Séance du matin :

Regroupement des syndicats de Gesca :

Monique Prince, journaliste au pupitre à *La Presse* et coordonnatrice du Regroupement;

Louis Larivière, représentant publicitaire à *La Presse*, président du Syndicat des travailleurs de l'information de *La Presse*;

Charles Côté, journaliste à *La Presse* et premier vice-président du Syndicat des travailleurs de l'information de *La Presse*;

Fernand Bélanger, journaliste à *La Voix de l'Est* et président du Syndicat national des employés de *La Voix de l'Est*;

Stéphane Gousse, employé de bureau au *Soleil* et président du Syndicat des employés de bureau du *Soleil*.

Fédération nationale des communications :

Chantale Larouche, présidente;

Pierre Roger, secrétaire général.

Télé-Québec :

Paule Beaugrand-Champagne, présidente-directrice générale;

Denis Bélisle, secrétaire général et directeur général des Affaires juridiques;

Jacques Lagacé, directeur général des Affaires institutionnelles.

Fédération professionnelle des journalistes du Québec :

Alain Gravel, président;

Claude Robillard, secrétaire général.

Le jeudi 16 décembre 2004 — Séance de l'après-midi :

Association des journalistes indépendants du Québec :

Fabienne Cabado, journaliste indépendante et secrétaire de l'AJIQ;

Jean-Sébastien Marsan, journaliste indépendant et président de l'AJIQ.

Conseil de presse du Québec :

Raymond Corriveau, président;

Robert Maltais, secrétaire général.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, December 15, 2004 — Morning meeting:

As individuals:

Will Straw, Associate Professor, Department of Art History and
Communication, McGill University;

Enn Raudsepp, Associate Professor and Director, Journalism
Department, Concordia University.

Syndicat des travailleurs de l'information du Journal de Montréal:

Martin Leclerc, President;

Jérôme Dussault, Vice-President.

Association des radiodiffuseurs communautaires du Québec:

Lucie Gagnon, Executive Secretary;

Magalie Paré, Director General of CINQ FM Radio Centre-Ville
and Member of the Board of Directors of ARCQ.

Wednesday, December 15, 2004 — Afternoon meeting:

Quebec Community Newspapers Association:

George Bakoyannis, Past President of the Quebec Community
Newspapers Association, and Publisher of *The Chomedey News*;

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mercredi 15 décembre 2004 — Séance du matin :

À titre personnel :

Will Straw, professeur associé, Département d'histoire de l'art et
communication, Université McGill;

Enn Raudsepp, professeur associé et directeur, Département
journalisme, Université Concordia.

Syndicat des travailleurs de l'information du Journal de Montréal :

Martin Leclerc, président;

Jérôme Dussault, vice-président.

Association des radiodiffuseurs communautaires du Québec :

Lucie Gagnon, secrétaire trésorière;

Magalie Paré, directrice générale de CINQ FM Radio Centre-V
et membre du conseil d'administration de l'ARCQ.

Le mercredi 15 décembre 2004 — Séance de l'après-midi :

Association des journaux régionaux du Québec :

George Bakoyannis, président sortant, Association des journa
régionaux du Québec, et éditeur, *The Chomedey News*;

(Suite à la page précédente)



